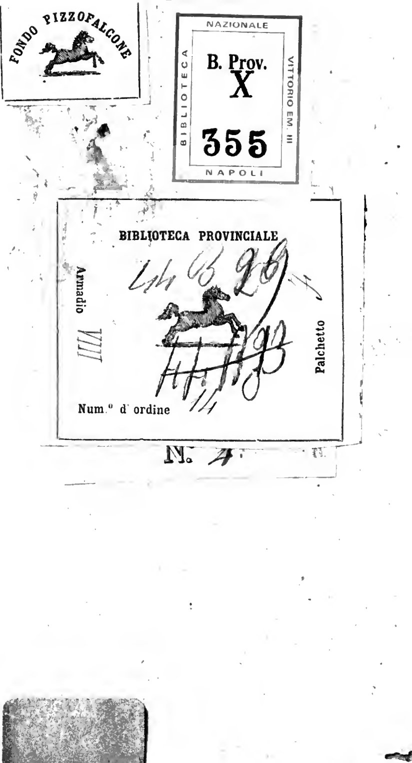




BIOGRAPHIE
ÉTRANGÈRE.

A — M.

BIOGRAPHIE
ÉTRANGÈRE,

OU

GALERIE UNIVERSELLE,

HISTORIQUE, CIVILE, MILITAIRE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE;

CONTENANT les portraits politiques de plus de trois mille personnages célèbres, *étrangers à la France*, parmi lesquels on distingue surtout les indépendans espagnols de l'Amérique méridionale, etc., etc., etc.

Par une Société de Gens de Lettres.

TOME PREMIER.





PARIS,
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR de la BIOGRAPHIE MODERNE et de l'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE, RUE MAZARINE, n°. 30.

1819.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

La révolution ayant en quelque sorte porté exclusivement l'attention des Français sur eux-mêmes, il en est résulté qu'à l'exception d'un très-petit nombre de personnages, trop éminens pour que la renommée ne proclamât pas leurs noms dans tous les pays, presque tous les hommes célèbres par les talens, la valeur ou le mérite, étrangers à la France, nous sont généralement demeurés inconnus quoiqu'ils fussent nos contemporains.

Cependant jamais les armes et la haute politique n'ont brillé d'un plus grand éclat que depuis environ trente ans. Les sciences et les arts semblent également avoir profité de la conflagration générale de l'Europe pour agrandir leur intéressant domaine; et les écrivains eux-mêmes ont saisi avec empressement cette occasion pour faire de nouvelles recherches, développer des principes de gouvernement ignorés ou méconnus jusqu'à ce jour; et enfin présenter à l'esprit humain la philosophie unie à la science et à la politique.

Nous avons donc pensé qu'une Biographie, consacrée particulièrement aux *monarques*, aux *papes*, aux *princes*, aux *cardinaux*, aux *généraux*, aux *prélats*, etc., etc., qui ont joué un rôle, plus ou moins important dans le monde, depuis 1788 jusqu'en 1819, pourrait offrir quelque utilité au public et satisfaire sa curiosité; et nous avons dû nécessairement comprendre aussi dans ce cadre les *savans*, les *magistrats*, les *littérateurs*, les *officiers* et même les *soldats* qui se sont distingués de leurs compatriotes de quelque manière que ce soit pendant cette mémorable époque : on y remarquera surtout ces chefs, inconnus jusqu'ici, de l'Amérique méridionale, dont le courage et les talens militaires ont déjà presque assuré l'indépendance de leur belle patrie.

Il est vrai que plusieurs *Biographies modernes* ont donné une idée générale du caractère et des traits distinctifs de quelques uns des personnages fameux dont nous traçons en raccourci l'histoire dans cet ouvrage; mais comme les notices qui les concernent sont confondues partout avec des articles français parmi lesquels on peut à peine les distinguer; que beaucoup d'entre elles sont trop étendues, et que d'autres ne contiennent pas assez de détails; qu'enfin presque toutes sont incomplètes sous différens rapports, nous avons l'espoir que le lecteur nous saura gré d'avoir suppléé à ce qui leur manquait, et d'offrir à ses regards cette Galerie universelle, au moyen de laquelle il verra passer successivement sous ses yeux, comme dans une revue, des *Espagnols*, des *Arabes*, des *Italiens*, des *Anglais*, des *Turcs*, des *Chinois*, des *Américains*, des *Russes*, des *Allemands*, des *Danois*, des *Polonais*, des *Belges*, des *Africains*, des *Suédois*, des *Tartares*, des *Persans*, des *Portugais*, des *Indiens*, des *Hollandais*, des *Cosaques*, etc., tous avec leurs divers titres à la célébrité.

C'est par suite de ce système que nous avons cru devoir faire aussi reparaître parmi eux des personnages connus en France, à la vérité, par leur gloire ou leurs infortunes, mais qui n'en sont pas moins *étrangers* par leur naissance, leur famille, ou leurs premiers pas dans le monde politique; et cette espèce de double emploi, qui se borne d'ailleurs à peu d'articles, devra d'autant plus nous être pardonné, qu'il était selon nous indispensable pour remplir en entier le plan de Galerie générale que nous avions en vue.

Malgré nos recherches et l'immensité des matériaux que nous avons dû explorer, nous n'osons point nous flatter d'avoir atteint entièrement le but indiqué; mais nous avons du moins la certitude que personne jusqu'ici n'en a approché d'aussi près.

BIOGRAPHIE ÉTRANGÈRE,

OU

GALERIE HISTORIQUE,

CIVILE, MILITAIRE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

A

ABADIA (*François-Xavier*), lieutenant-général des armées espagnoles.

Né en 1774, à Valence, en Espagne. Il entra, jeune encore, en qualité de cadet, dans le régiment de Tolède, infanterie, où il obtint bientôt le grade de sous-lieutenant. Devenu lieutenant, en 1793, il fit la campagne de Catalogne contre les Français, et se trouvait capitaine au régiment de Malaga, lorsqu'il fut nommé, en 1804, major de place à Cadix, puis directeur du préside correctionnel de cette ville. Il fut aussi chargé, en 1808, d'organiser le préside de Grenade; mais, ayant été soupçonné bientôt après d'être attaché à la cause des Français, il se justifia victorieusement de cette accusation en donnant tous ses soins à la formation de l'armée insurrectionnelle de la Manche, dont il était chef d'état-major. Il se retira ensuite, à la tête des débris de ce corps, à Cadix, où il eut, pendant quelques jours, le portefeuille du ministère de la guerre, avec le grade de maréchal-de-camp. Il montra du courage, des talens militaires, et beaucoup d'habileté dans les différentes affaires où il se trouva. fut élevé, en 1812, au grade de général en chef de l'armée de Galice, qu'il organisa, et fut chargé, comme lieutenant-général, après le retour de Ferdinand VII en Espagne, de l'inspection générale des troupes réunies à Cadix, destinées à soumettre l'Amérique méridionale.

ABAMONTI, célèbre jurisconsulte napolitain.

Né vers 1760, à Naples, où il se distingua d'abord dans la profession d'avocat; il publia ensuite quelques ouvrages de jurisprudence, qui lui méritèrent l'estime de ses compatriotes. Il manifesta bientôt des opinions favorables à la cause de la France, constituée en république; devint alors suspect à la cour de Naples, et évita l'arrestation en se rendant en Lombardie, où les Français venaient d'arriver. Les membres du directoire cisalpin le choisirent pour secrétaire-général de la police, dont il remplit les fonctions jusqu'en 1798, qu'il fut nommé l'un des membres de la commission exécutive de la nouvelle république napolitaine. Le roi, étant revenu, en 1799, Abamonti fut arrêté et condamné à être pendu; mais on le comprit presqu'aussitôt dans la liste de ceux qui furent amnistiés. Il revint alors à Milan, où il fut rétabli dans les mêmes fonctions qu'il y avait remplies; donna sa démission au commencement de 1805, quand Napoléon transforma la république cisalpine en monarchie, et retourna à Naples. C'est en vain que Joseph Bonaparte, devenu roi de ce beau pays, voulut l'attacher à son gouvernement, Abamonti, in-

flexible dans ses principes politiques, refusa tout emploi public, et ne céda à la fin aux sollicitations de Murat que pour prendre celui de directeur-général des postes, que Ferdinand IV lui conserva à son retour, et qu'il occupait encore en 1818.

ABBOT (*Charles*), ex-orateur de la chambre des communes d'Angleterre, vicomte de Colchester, etc.

Né dans le Dévonshire en 1755, et fils d'un maître d'école, il fit ses études à Westminster, et, n'étant encore qu'écolier, il composa, à la louange de Catherine II, impératrice de Russie, des vers latins qui lui valurent, de la part de cette souveraine, une médaille d'or, qu'elle lui fit remettre par son ambassadeur. Devenu possesseur d'une grande fortune, M. Charles Abbot ne s'adonna pas moins, avec une ardeur extraordinaire, à l'étude des lois, et fut nommé trois fois membre du parlement en 1790, 1796 et 1802. Ayant été appelé à la présidence du comité des finances, il coopéra à plusieurs mesures du ministère, alors dirigé par M. Pitt; défendit ses projets, dans le parlement, contre les attaques du parti de l'opposition; fut ensuite successivement premier secrétaire d'état d'Irlande, un des lords commissaires de la trésorerie, conseiller privé du royaume, et enfin orateur de la chambre des communes, le 10 février 1802. Il occupa ce poste difficile avec beaucoup de distinction; maintint, avec vigilance, les priviléges de la chambre; vota la mise en accusation du lord vicomte Melville, attaqué par le parti anti-ministériel, et accepta le commandement d'une compagnie de cavalerie, avec le rang de lieutenont-colonel, lorsque l'Angleterre fut menacée d'une descente de la part des Français. Comme orateur de la chambre des communes, M. Abbot était de droit conservateur du muséum britannique, l'un des gouverneurs de l'hôpital de Greenwich, etc., et réunissait encore à ces titres ceux de docteur en droit à l'université d'Oxford, d'archiviste de cette ville, de membre de la société royale de Londres, de celle des antiquaires, et de garde du sceau privé d'Irlande. En 1817, il quitta la présidence de la chambre des communes, et fut élevé, à la fin de mai, à la dignité de pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de vicomte de Colchester.

ABDEL-AZYZ, prince des Wahabis, etc.

Fils d'Ebn-Sehoud, auquel il succéda vers la fin du 18e siècle, dans l'autorité souveraine parmi les mahométans réformés, il profita du zèle des nouveaux sectaires pour achever de soumettre le reste des tribus qui n'avaient pas encore plié sous le wahabisme; amassa des trésors immenses, et se vit maître d'une grande nation toute composée de soldats. La puissance toujours croissante des Wahabis ayant enfin donné de l'inquiétude à la Porte, elle ordonna, en 1801, au pacha de Bagdad d'aller les attaquer; mais, à l'approche des Turcs, les Wahabis abandonnèrent leurs foyers, et Abdel-Azyz, obligé de prendre la fuite, eut alors recours à la ruse. Les Turcs, trompés par ses négociations et séduits par ses présens, retournèrent à Bagdad, et lui donnèrent ainsi le temps de rassembler son armée. Il se signala bientôt par la prise imprévue d'Iman-Hussein, ville importante, qui renfermait le tombeau du fils d'Ali, et peu de temps après par celle de la Mecque: il jouissait de ces triomphes, lorsqu'il fut poignardé, le 13 novembre 1803, par un Persan, qui s'était fait wahabis pour l'immoler à sa vengeance. Abdel-Azyz laissa un fils, nommé Sehoud, qui lui succéda par le suffrage unanime de sa nation.

ABDUL-FETTA-BEY, vice-amiral ottoman.

Né à Constantinople, et élevé dans le sérail comme icoglan, il fut ensuite attaché à la marine, et se trouvait vice-amiral lorsque la Porte l'envoya, en septembre 1799, remplacer, dans la rade d'Aboukir, Seïd-Mustapha, qui venait d'être fait prisonnier par les Français; Abdul-Fetta-Bey fut encore plus malheureux que ce dernier; car, s'étant retiré en Chypre, à la suite d'un échec, il y périt bientôt, massacré par ses propres troupes.

ABDUL-HAMID, empereur turc, etc.

Né le 20 mai 1725, et le dernier des fils d'Achmet III, il parvint néanmoins à l'empire, en 1774, après la mort de son frère aîné Mustapha III. Sorti tout à coup d'une prison pour monter sur le trône, dans un âge qui touchait à la vieillesse, Abdul-Hamid n'y porta ni courage, ni activité, et fut battu par les Russes, malgré les préparatifs immenses qu'il avait faits contre eux. Les Turcs ayant été ensuite renfermés dans leur camp de Schumla, par les manœuvres savantes du feld-maréchal Romanzow,

le grand-visir, séparé de ses détachemens et de ses magasins, ne pouvant ni se retirer, ni combattre, ni recevoir des secours, fut réduit enfin à demander la paix, dont les préliminaires furent signés à Kainardji, dans le mois de juillet 1774. Le cabinet de Pétersbourg n'en continua pas moins de faire, pendant plusieurs années, une guerre sourde au malheureux Abdul-Hamid, qui voyait la décadence de son empire, sans pouvoir la prévenir, ni l'arrêter. Enfin, en 1787, excité par les conseils et les promesses de l'Angleterre, il déclara de nouveau la guerre à la Russie; mais il était trop tard : la Crimée était déjà mise au rang des provinces de Catherine, et si les armées turques ne combattirent pas d'abord sans honneur contre celles de l'Autriche, que l'empereur Joseph II avait réunies aux forces russes, la fortune et l'audace du prince Potemkin rendirent bientôt ses premiers succès inutiles, puisque les provinces turques, au-delà du Danube, ne tardèrent pas à être conquises. Abdul-Hamid mourut le 7 avril 1789, au milieu des préparatifs d'une nouvelle campagne, laissant à son neveu Sélim, fils de Mustapha III, un empire affaibli par des pertes irréparables, des ministres lâches et corrompus, des pachas révoltés, des armées sans discipline, et des généraux sans talens et sans expérience.

ABERCROMBY (sir *Ralph*), lieutenant-général anglais.

Issu d'une ancienne famille d'Écosse, il entra de bonne heure au service, en qualité de cornette, dans les gardes-du-corps; obtint, en 1760, le grade de lieutenant, et fut successivement capitaine de cavalerie, lieutenant-colonel, major-général, et enfin commandant du 7e régiment de dragons. Ayant été employé à l'armée anglaise, sur le continent, en 1793, il prit part à l'attaque du camp de Famars, le 23 mai, et ensuite aux actions sanglantes qui eurent lieu devant Dunkerque; il combattit aussi à Câteau-Cambresis, et dirigea une des principales attaques du siége de Valenciennes. Le général Abercromby commanda l'avant-garde de l'armée anglaise pendant la campagne de 1794, où cette armée essuya des pertes considérables, et il fut blessé à Nimègue, au commencement de l'hiver de 1796. Il dirigea néanmoins la retraite des troupes anglaises, sans cesse attaquées par un ennemi victorieux et infatigable. En 1797, il fut fait chevalier de l'ordre du Bain, et gouverneur de l'île de Wight. Peu de temps après, on l'éleva au grade de lieutenant-général, et on lui donna le commandement de l'armée anglaise en Irlande : il montra de l'habileté et de la modération dans ce poste difficile; mais l'insubordination des troupes, les agitations des divers partis, et les contrariétés de l'administration, ne lui permirent pas de conserver long-temps ce commandement. Il repassa en Angleterre, et commanda, en 1799, sous le duc d'Yorck, l'expédition dirigée contre la Hollande. Il était à la tête de l'aile gauche à la bataille du 17 septembre, perdue par le duc d'Yorck, à qui on reprocha de n'avoir pas voulu écouter les avis d'Abercromby, et eut deux chevaux tués sous lui à celle du 2 octobre suivant. Les fâcheux résultats de cette campagne ne firent point de tort à sa réputation personnelle, et on ne l'en regarda pas moins comme le meilleur officier de l'armée britannique. Il se retira alors quelque temps en Ecosse, et fut bientôt désigné pour commander en chef l'expédition qui se préparait contre l'Egypte, occupée par une armée française. Abercromby entra dans la Méditerranée avec une flotte, et parut dans la rade d'Aboukir le premier mars 1801. Le 7, il ordonna le débarquement; et, après s'être emparé du fort d'Aboukir, il marcha sur Alexandrie, à la tête d'une armée de seize mille hommes, en couvrant sa marche par des ouvrages et des lignes de défense; et fut attaqué, le 21 mars, dans ses retranchemens par l'armée française qui pénétra jusqu'à la réserve, où se trouvait, avec son état-major, le général Abercromby. Il y fut blessé mortellement, et mourut sept jours après, à bord d'un vaisseau qui le conduisait à Malte, où il fut enterré. Sir Ralph Abercromby avait été député du comté de Kiodoss au parlement, en 1774 et en 1796, mais il ne se fit nullement connaître par ses travaux législatifs.

ABERCROMBY (sir *Jean*), lieutenant-général anglais, grand'croix de l'ordre du Bain, membre du parlement, etc., etc.

De la même famille que le précédent. Il prit aussi le parti des armes, et commandait une grande partie des troupes anglaises dans l'Inde, au moment de la révolution française. Il partit de Bombay, en juillet 1790, à la tête d'un corps destiné à combattre Tippoo-Sultan;

s'empara, dans les mois de janvier et de février 1791, de Canaoor, Biliapatam et Nurkakow, et prit un nombre considérable d'hommes, d'armes et de munitions. Il battit complétement, peu de mois après, l'armée de Tippoo, sous les murs de Seringapatam; effectua sa jonction, devenue nécessaire, avec le général Cornwallis; se retira en juillet sur Illiacore, Biliapatam et Cananor, où il prit ses cantonnemens, malgré les efforts de l'ennemi, et fut fait gouverneur de Bombay le 20 octobre 1793. Il devint ensuite gouverneur de Madras, et commandant en chef des troupes anglaises dans l'Inde, puis membre du parlement; se fit peu remarquer dans les débats, et mourut à Marseille le 14 février 1817.

ABILD-GAARD (*Nicolas*), peintre d'histoire danois.

Né à Copenhague, où il est mort en 1806, ce dessinateur habile se fit une grande réputation dans son art, malgré les défauts de son coloris. Ses principaux tableaux ornent les maisons royales du Danemarck; mais ceux qui se trouvaient au château de Copenhague, et qu'on regardait comme ses chefs-d'œuvres, ayant été détruits par l'incendie de cet édifice en 1794, le chagrin que ce désastre fit éprouver à Abild-Gaard le dégoûta de la peinture, et le conduisit lentement au tombeau.

ABRANTÈS (don *José*, marquis d') colonel de cavalerie portugais, etc.

Il naquit au château d'Abrantès, en 1782, et entra, dès sa première jeunesse, dans un des régimens de la garde du prince régent, où il se fit bientôt distinguer par son courage, sa loyauté chevaleresque, et l'étendue de ses connaissances dans l'art militaire. Le prince, sûr de sa fidélité et de son dévouement, exigea depuis que le marquis d'Abrantès, qui se préparait à le suivre au Brésil, restât en Portugal pour y défendre la cause de la patrie. Don José, envoyé en 1807 en France, avec plusieurs autres seigneurs portugais, pour y traiter directement avec Napoléon des intérêts politiques du royaume, fut retenu comme ôtage jusqu'en 1814. Il fut, dit-on, sollicité plusieurs fois, par le ministre Savary, d'accepter le commandement d'un régiment qu'il refusa, en déclarant que sa vie appartenait exclusivement à son prince et à sa patrie. Réduit bientôt à cette gêne qui approche de la misère, le descendant des Lancastre conserva néanmoins la douceur et la gaîté inaltérable de son caractère, et ne trouva de consolation que dans les sciences et dans les arts. Il écrivit en portugais plusieurs traités sur l'agriculture et sur la botanique; adoucit, autant qu'il fut en lui, la vieillesse d'un père, condamné comme lui à vivre sur le sol de l'étranger, et ne retourna dans son pays qu'après la chute de Napoléon. Il est maintenant colonel de cuirassiers, et président d'une société d'agriculture, nouvellement instituée, et formée par ses soins.

ACERBI (*Joseph*), célèbre voyageur italien.

Né à Castel-Goffredo, dans la Lombardie. Il quitta le toit paternel à l'époque de l'invasion des Français; parcourut l'Allemagne, le Danemarck, et passa en Suède l'hiver de 1798. Il entra ensuite dans la Finlande, et, parvenu à Torneo, il s'associa avec le colonel suédois Skioldebrand, connu par son talent pour la peinture du paysage, dans le projet d'aller visiter la Laponie, et de pénétrer jusqu'au cap Nord. Après des fatigues et des obstacles sans nombre, il parvint, dans le mois de juillet 1799, au terme de son voyage; suivit, à son retour, à peu près la même route; et, se trouvant, en 1802, à Londres, il publia en anglais la relation de son voyage, dans laquelle on trouve des détails précieux sur les contrées peu connues qu'il a visitées, et des incidens de voyage retracés avec beaucoup de vivacité.

ACKERMAN (*Jean-Christian-Gottlieb*), professeur de médecine à Altdorf, en Franconie.

Né en 1756, à Zeulenrode, dans la Haute-Saxe, où son père était médecin, il s'appliqua dès l'enfance à l'étude de la médecine, et il était à peine âgé de 13 ans, lorsqu'il sauva plusieurs de ses amis d'une épidémie dangereuse qui régnait dans Otterndorf. Il acheva ses études à Jéna et à Gœttingue, et acquit des connaissances classiques fort étendues en suivant les cours du célèbre Heyne. Après avoir pratiqué long-temps son art dans sa patrie, et s'être distingué par des traductions d'excellens ouvrages italiens, français et anglais, ainsi que par des compositions originales, il fut nommé professeur de médecine à Altdorf, où il occupa successivement diverses places. Son habileté pratique égalait sa science théorique, et il jouissait d'une haute réputation lorsqu'il mourut en 1801. Il était membre de plusieurs

sociétés de médecine, et a laissé divers écrits, entre autres les vies d'*Hippocrate*, de *Galien* et de *Théophraste*, qui passent pour des chefs-d'œuvres.

ACTON (*Joseph*), premier ministre du royaume de Naples, etc.

Il naquit à Besançon, le 1er octobre 1737, et fut le second fils d'Édouard Acton, ou plutôt Hecton, nom que Joseph changea depuis en celui sous lequel il est connu. Son père, Irlandais de naissance et baronnet, était venu s'établir à Besançon en 1735, et y exerça la médecine avec succès. Après avoir reçu une bonne éducation, dont il profita peu, le jeune Acton entra dans la marine royale, où il éprouva, à ce qu'il paraît, des désagrémens qui l'engagèrent à quitter la France peu après. Il parcourut d'abord une partie de l'Italie, se fixa ensuite en Toscane, et obtint enfin du grand-duc Léopold le commandement d'une frégate. Le roi Charles III, ayant entrepris, contre les barbaresques, une expédition qui ne réussit pas, Acton qui commandait les vaisseaux toscans, réunis à ceux du roi d'Espagne, sauva trois ou quatre mille espagnols, qui auraient péri sans son secours, et cette belle action fut l'occasion de sa fortune. Le roi de Naples lui offrit bientôt du service, et le grand-duc de Toscane céda sans peine au monarque napolitain un homme qu'il avait déjà apprécié. Dans sa réponse au roi, ce prince vanta les talens d'Acton; mais il déclara en même temps, « qu'il était nécessaire » de le surveiller, parce qu'il était extrêmement intrigant et dangereux. » Acton obtint néanmoins la faveur du roi, et surtout celle de la reine, et parvint ainsi au ministère de la marine. Il économisa sur son département, afin de fournir aux dépenses de la cour; passa bientôt après au ministère de la guerre; fit ensuite établir un conseil de finances, dont les principaux membres lui étaient dévoués; s'assura de plus en plus la protection de la reine, en faisant entrer cette princesse au conseil, et se ligua étroitement avec Hamilton, ministre d'Angleterre. Une haine constante contre la France fut le mobile de toutes ses actions : elle eut, dit-on, pour principe, le dépit qu'il éprouva de ce que, après l'expédition de Barbarie, il ne put obtenir de M. de Sartine un grade important dans la marine française. Quoi qu'il en soit de cette assertion, il n'en refusa pas moins l'exportation des bois de construction destinés à la France, et refusa même, lorsqu'un tremblement de terre désolait la Haute-Calabre, de recevoir une frégate chargée de grains, que le gouvernement français avait envoyée pour aider le roi de Naples à secourir les victimes de cette calamité. Le roi d'Espagne enjoignit alors à son fils d'éloigner le ministre qui avait tenu une conduite si révoltante; mais la reine soutint Acton, et le roi le conserva. Le cardinal de Bernis vint inutilement à Naples pour faire cesser cette lutte scandaleuse d'un fils contre son père et contre le chef de sa famille, et ce fut même vers cette époque qu'Acton fut déclaré premier ministre. Fier d'avoir triomphé des rois de France et d'Espagne réunis, il ne mit plus de bornes à son orgueil et à son ambition. Cependant, lorsqu'en 1792 Naples fut menacée d'un bombardement par une escadre française, Acton se vit forcé de céder à la nécessité, et d'accepter toutes les conditions proposées; mais il se vengea de cette humiliation, en 1793, en empêchant le ministre français d'être reçu à la cour ottomane. Il dirigea aussi, en 1794, la junte d'état, créée pour faire arrêter les personnes suspectes, et fit exiler, emprisonner, ou mettre à mort ses ennemis, sous prétexte d'intelligence avec les Français : sa cruauté souleva les esprits, et fut une des premières causes de la faveur que ceux-ci trouvèrent dans leurs expéditions de Naples. On crut vainement que la paix qu'il conclut en 1797 avec la France, lui ferait perdre la faveur de la reine; son crédit resta toujours le même; et, de concert avec cette princesse, il ne tarda pas à déterminer le roi à recommencer les hostilités. Il accompagna même son souverain dans l'expédition si célèbre par la défaite de Mack; et lorsque la paix eut été de nouveau conclue, Acton fut enfin renvoyé définitivement sur la demande du ministre français. On s'accorde généralement à dire que cet homme, qui gouvernait l'état, se laissait gouverner à son tour par ses subalternes, et qu'il se livrait facilement à des préventions, qui lui firent commettre de grandes fautes. Haï de la plus grande partie des Napolitains, et surtout de la noblesse, dès le commencement de son administration, il ne se croyait jamais en sûreté, et portait la défiance jusqu'à ne désigner que le soir l'appartement où il voulait passer la nuit : il avait jusqu'à douze chambres à coucher,

dont les serrures étaient fermées par des moyens secrets qui n'étaient connus que de lui Lorsqu'il fut renvoyé du ministère pour la dernière fois, il se retira en Sicile, où il mourut, dit-on, en 1808.

ADAIR (Robert), écuyer, membre du parlement, ambassadeur, etc.

Fils d'un chirurgien en chef de l'armée anglaise, il fut destiné d'abord au barreau, et ensuite nommé, par le bourg d'Appleby, membre de la chambre des communes, où il se rangea du parti de l'opposition. Le 10 février 1794, il appuya la motion de M. Grey, contre le débarquement des troupes étrangères en Angleterre, et se distingua encore dans la séance du 7 mars 1796, par la chaleur avec laquelle il défendit la motion de M. Wilberforce, pour l'abolition de la traite des nègres. Après la mort de M. Pitt, et la recomposition du ministère, il fut envoyé à Vienne pour remplacer lord Paget, et il eut, peu de temps après, le titre de ministre plénipotentiaire. En mai 1807, lors de la chute du ministère Fox-Grenville, et de son remplacement par le parti Portland, M. Adair fut rappelé de son ambassade, et chargé néanmoins, après son retour à Londres, d'une nouvelle mission à Constantinople; mais la révolution, opérée par Mustapha-Baïractar, le força de relâcher à Malte. La mort du grand-visir et la chute de son parti permirent enfin au ministre anglais de retourner à Constantinople, où il arriva le 27 janvier 1809. Il y essuya, l'année suivante, une violente maladie, qui faillit le conduire au tombeau, et retourna en Angleterre après sa convalescence. Il a publié quelques écrits sur des matières politiques, et a fait un voyage en France en 1817.

ADAM (*Robert*), célèbre architecte anglais.

Né en 1728 à Kirkaldy, dans le comté de Fife en Ecosse. Il fit ses études à Edimbourg, où un goût de préférence pour le dessin le porta vers l'étude de l'architecture; fit le voyage d'Italie, aux frais du gouvernement d'Angleterre, et visita, avant de revenir dans sa patrie, différentes parties de ce beau pays pour y étudier les monumens des arts: il y conçut le plan d'un ouvrage qu'il publia ensuite, et qui lui fit beaucoup d'honneur. De retour en Angleterre, il s'établit à Londres, où il construisit plusieurs édifices qui augmentèrent sa réputation, quoiqu'ils n'aient rien de distingué dans les grandes parties de l'architecture. Le talent particulier de l'artiste ne se fit remarquer que dans l'art des distributions intérieures, et surtout dans les ornemens, où il a montré de l'originalité, de la variété, et quelquefois même une sorte de grandeur. Il fut nommé, en 1762, architecte du roi; mais il donna en 1768 sa démission de cette place, parce qu'il fut nommé alors député au parlement britannique, comme représentant du comte de Kinross, en Ecosse. Il mourut, en 1792, de la rupture d'un vaisseau dans la poitrine, et fut enterré avec une pompe extraordinaire. Il fut l'ami de Hume, de Robertson, d'Adam Smith, de Ferguson, etc., et vécut dans l'intimité de plusieurs autres personnages illustres de la Grande-Bretagne. Il a construit un grand nombre d'édifices, tant publics que particuliers, à Edimbourg et à Glascow; et ces bâtimens sont d'un goût d'architecture plus noble et plus pur que ceux qui existaient auparavant dans ces deux villes.

ADAMS (*Samuel*), membre du congrès américain, etc.

Il fut un des principaux auteurs de la révolution des Etats-Unis, et c'est lui qui le premier donna l'idée d'organiser les sociétés populaires, de manière que toutes correspondissent ensemble et eussent un point central dans celle de Boston. Adams s'impatientait de ce que les hostilités ne commençaient pas assez tôt entre les colonies et la mère-patrie, et on l'entendit s'écrier un jour, à la nouvelle des premiers coups de fusil tirés à la bataille de Lexington: « Quelle glo» rieuse matinée que celle-ci! » Elu plusieurs fois, par l'état de Massachusset, membre du congrès, il y soutint vivement le parti de l'indépendance, et demanda, qu'à l'imitation des Romains, tous les Américains fussent soldats. Il n'aimait pas Washington, et l'on pense même qu'il ne fut pas étranger au projet formé, en 1778, pour lui ôter le commandement de l'armée et le donner au général Gates. Il fut aussi un des auteurs de la constitution de l'état de Massachusset; se montra partisan outré de la démocratie; et employa pourtant dans la suite toute son influence à former une armée et à établir un gouvernement mixte. Il mourut pauvre comme il avait vécu: on l'a surnommé le *Caton* de l'Amérique.

ADAMS (*John*), président des Etats-Unis d'Amérique.

Issu de l'une des premières familles qui fondèrent, en 1008, la colonie de Massaehusset-Bey, il naquit à Braintrée dans cette colonie, le 19 octobre 1735, et exerçait la profession d'homme de loi, dans laquelle il avait acquis une grande réputation, à l'époque des premiers troubles d'Amérique. Il se signala de bonne heure comme défenseur des droits de son pays dans une belle dissertation sur les lois *canoniques et féodales*; soutint vivement le parti des colonies, et publia une *Histoire de la querelle entre l'Amérique et la Mère-Patrie*, qui produisit un grand effet sur l'esprit de ses concitoyens. Quoiqu'il fût l'un des principaux chefs de l'opposition qui se manifesta dans le Massachusset contre le gouvernement anglais, il combattit néanmoins toutes les mesures violentes, et défendit avec beaucoup d'éloquence, devant la cour criminelle de Boston, le capitaine Preston et ses soldats, qui, lors de l'émeute qui eut lieu dans cette ville, le 5 mars 1770, avaient tiré sur le peuple et tué plusieurs personnes. Il fut élu au congrès, en 1774 et 1775; se prononça fortement pour l'indépendance, et fut l'un des principaux promoteurs de la fameuse résolution du 4 juillet 1776, qui déclara les colonies d'Amérique *états libres, souverains et indépendans*. John Adams fut envoyé avec le docteur Francklin, près la cour de Versailles, pour négocier un traité d'alliance et de commerce entre les deux nations. A son retour, les Massachussettes invoquèrent ses lumières pour la formation d'un plan de gouvernement, et c'est à lui que cet état est principalement redevable de sa constitution actuelle. Il revint en Europe, revêtu de tous les pouvoirs du congrès relativement aux négociations de la paix; et, peu de temps après, les Etats-Unis le nommèrent leur ministre plénipotentiaire près les états-généraux des Provinces-Unies : son habilité contribua beaucoup à entraîner la Hollande dans la guerre contre la Grande-Bretagne. Il vint ensuite à Paris, où il fut un des négociateurs du traité de paix avec l'Angleterre, qui reconnut enfin l'indépendance des Etats-Unis. Après la paix, il conseilla des mesures de modération envers les *loyalistes*, ce qui lui attira l'inimitié des républicains, qui commencèrent dès-lors à le regarder comme un partisan de l'Angleterre. En 1787, Washington ayant été élu président à la suite d'un changement politique dans la forme du gouvernement, John Adams fut nommé son vice-président. La nouvelle constitution eut de nombreux ennemis, à la tête de quels on plaçait Jefferson; et l'exaspération fut portée à son comble, lorsque le gouvernement des Etats-Unis conclut un traité d'amitié, de commerce et de navigation avec l'Angleterre. John Adams seconda constamment l'administration dans toutes ces circonstances; fut réélu vice-président sous la seconde présidence de Washington, et fut enfin porté à la magistrature suprême quand celui-ci se retira des affaires publiques. Il suivit le même plan de conduite; vécut ensuite en homme privé, et mourut à New-Yorck en 1803, âgé de 82 ans. John Adams fut non-seulement un homme d'état célèbre, mais encore un littérateur distingué. Ce fut pendant son séjour en Europe qu'il publia son savant ouvrage intitulé : *Défense des Constitutions*. Il est aussi l'auteur d'une *Histoire des Républiques*, etc.

ADAMS (le docteur *John*), célèbre médecin anglais.

Né à Londres, d'une famille respectable, dont un des membres fut fait baronnet par Charles II, pour les services qu'il avait rendus à Charles Ier pendant sa captivité et à Charles II pendant son exil, il fut choisi par son père, apothicaire distingué de la ville de Londres, pour lui succéder dans sa profession. Après plusieurs années d'études, le jeune Adams se mit à suivre les cours de physiologie de John Hunter, dont il devint bientôt l'ami. Comme il avait fait d'excellentes études classiques, Hunter, génie original, mais sans culture, eut recours à lui pour ses ouvrages. A la mort de celui-ci, une foule d'envieux s'étant élevés pour attaquer sa réputation, John Adams prit hautement sa défense, et publia, en 1796, son *Traité sur les Poisons*, consacré en partie à la mémoire de son maître. Cet ouvrage attira sur Adams l'attention des membres les plus distingués de la faculté de Londres, qui ne voulurent pas permettre que celui qui en était l'auteur exerçât davantage la pharmacie. Il reçut donc son diplôme de médecin, et fut envoyé à l'île de Madère, pour y soigner la phtysie. Quelques temps après son arrivée, il adressa aux éditeurs du *Journal de Médecine* une lettre sur les différentes espèces de phtysie pulmonaire; publia ensuite un *Traité sur les*

cancers au sein ; et, à son retour à Londres, reçut, du collége de cette ville, une licence pour exercer la médecine, quoique n'ayant point passé les deux années requises à l'université : Il est le seul auquel on ait jamais accordé cette faveur. Le docteur Adams est auteur d'un assez grand nombre d'autres ouvrages sur son art, qui justifient sa grande réputation.

ADDINGTON (*Henri*), vicomte de Sydmouth, secrétaire d'état au département de l'intérieur de la Grande-Bretagne, etc. etc.

Né en 1756 et fils d'un médecin, qui fit une fortune considérable, et dans lequel lord Chatam avait la plus grande confiance il fut élevé avec M. Pitt, fils de ce célèbre ministre, et après avoir fréquenté les écoles de Winchester et d'Oxford, il alla étudier la jurisprudence à Lincoln. La carrière rapide et brillante que parcourut son ami l'appela bientôt lui-même aux honneurs, et il entra au parlement, où il seconda puissamment M. Pitt contre M. Fox. Elevé, en 1789, à la place d'orateur de la chambre des communes, et continué dans ce poste honorable lors de la convocation d'un nouveau parlement, il ne vota qu'une seule fois contre l'opinion de son ami, qui appuyait le projet de M. Wilberforce, proposant, en 1792, l'abolition subite du commerce des nègres, tandis que Henri Addington sollicitait seulement l'abolition graduelle. Cette divergence momentanée de leurs opinions n'altéra, au reste, ni leur intimité, ni la concordance habituelle de leur système politique; et la promotion de ce dernier au ministère, à la place de M. Pitt, lorsqu'il fut question de traiter de la paix avec la France, pourrait même être regardée comme une preuve de plus de leur bonne intelligence. Depuis les préliminaires du traité d'Amiens, le nouveau chancelier de l'échiquier se montra partisan de la paix, et combattit les mesures violentes proposées par le parti de la guerre, désigné sous le nom de *nouvelle opposition*. Dans le court espace de temps que dura la paix, M. Addington manifesta toujours des opinions pacifiques, et défendit, avec beaucoup de chaleur et quelques talens, le traité qui paraissait son ouvrage; mais au moment de la rupture, il provoqua lui-même des mesures hostiles, et se montra alors un des plus fougueux partisans de la guerre, changement qui n'empêcha pas M. Windham, et quelques autres membres de la nouvelle opposition, de déclamer contre lui et de l'accuser de faiblesse et d'incapacité. Ses ennemis voulurent même profiter de la maladie du roi, en 1804, pour le culbuter : la convalescence subite du monarque fit échouer ce plan. Cependant de nouvelles attaques, ou plutôt d'autres vues politiques, le forcèrent bientôt d'abandonner le ministère, et de remettre les sceaux à M. Pitt, devenu son rival et son antagoniste. Le roi créa alors M. Addington lord-vicomte de Sydmouth, et lui accorda une place distinguée dans sa confiance particulière. Il rentra au ministère en janvier 1805; mais il en fut encore éloigné quelques mois après. La mort de cet homme célèbre, arrivée en janvier 1806, vint encore changer la destinée de M. Addington, et lui valut la garde du sceau privé, ce qui le rapprocha encore davantage du monarque. Quand il fut question au parlement des honneurs funèbres à rendre à M. Pitt, auquel il devait son élévation et ses chutes successives, il garda un juste milieu entre le blâme et la louange; déclara qu'il était loin d'approuver le système d'administration de ce ministre, et vota cependant pour qu'il fût enterré aux frais de l'état, et qu'il lui fût élevé un monument dans l'église de Westminster. Il fit de nouveau partie du ministère qui succéda à M. Fox en 1806, et fut même nommé président du conseil, fonctions qu'il exerça jusqu'au mois d'avril de l'année suivante, que le refus du roi, à l'émancipation des catholiques, l'engagea à donner encore sa démission. Depuis lors, il vota avec l'opposition; mais toujours avec la modération et la décence qui le caractérisent, et fut nommé secrétaire d'état au département de l'intérieur, en 1812, après l'assassinat de M. Perceval. L'année suivante ; il parla encore en faveur des catholiques d'Irlande, avec moins de véhémence qu'en 1807; justifia, en 1811, sa conduite ministérielle attaquée indirectement par le lord Fitz-William et autres membres de l'opposition: et était encore néanmoins en possession du porte-feuille en 1818.

ADELUNG (*Jean-Christophe*), littérateur et grammairien allemand.

Né le 30 août 1734, à Spantekow en Poméranie, il fit ses premières études

tant au gymnase d'Anclam, qu'à l'école de Closterbergen, près de Magdebourg, et les acheva à l'université de Halle. En 1759, il fut nommé professeur au gymnase d'Erfurt, qu'il quitta au bout de deux ans, pour se fixer à Leipzig, où il se livra, jusqu'en 1787, aux immenses travaux, qui furent si utiles à la langue et à la littérature allemandes. Dans cette année, il fut nommé bibliothécaire de l'électeur à Dresde, et il mourut dans cette ville, le 10 septembre 1806. Adelung a fait, à lui seul pour sa langue, ce que l'académie française et celle Della-Crusca ont fait pour le Français et l'Italien. Son *Dictionnaire grammatical et critique*, est très-supérieur au *Dictionnaire anglais de Johnson*, dans tout ce qui concerne les définitions, la filiation, l'ordre des acceptions, et surtout l'étymologie des mots. Adelung consacra jusqu'à sa mort, quatorze heures par jour à des travaux purement littéraires; il ne fut jamais marié; sa femme, disait-on de lui, c'est sa table à écrire; et ses enfans, ce sont soixante-dix volumes grands ou petits, tous sortis de sa plume. Il aimait la bonne chère et sa seule dépense était de se procurer une grande variété de vins étrangers: sa cave qu'il avait coutume d'appeler sa *Bibliotheca selectissima*, en renfermait de quarante espèces.

ADLER (*Jacques-George-Chrétien*), savant orientaliste Danois.

Né en décembre 1756, à Armis dans le duché de Sleswig. Il se distingua dans ses études, et se rendit ensuite à Rome, où il fut un des savans qui profitèrent de la munificence du cardinal Borgia, pour publier à ses frais la description des pièces les plus curieuses de son cabinet. De retour dans sa patrie, Adler fut nommé, en 1783, professeur extraordinaire de langue Syriaque, et, en 1788, professeur de théologie à l'université de Copenhague: il remplit aussi dans la même ville les fonctions de pasteur de l'église allemande de Christian-Hafen, depuis 1785 jusqu'en 1789. Après avoir exercé d'autres fonctions ecclésiastiques dans le duché de Sleswig, il fut nommé, en 1798, prédicateur du château de Gottorp. Il est auteur de plusieurs ouvrages scientifiques, et d'un certain nombre de sermons en allemand.

ADORUS (*Dom Antonio*), membre des Cortès espagnols, etc.

Né à Madrid, où il exercait la profession d'avocat, quand la révolution française éclata, il fut un des premiers, parmi les membres du barreau espagnol qui en adoptèrent les principes. Il fut exilé de Madrid, en 1792, pour avoir voulu propager ses principes politiques; mais la mort de Louis XVI lui fit bientôt changer d'avis, et, de retour dans la capitale de l'Espagne, il parut avoir renoncé de bonne foi aux idées républicaines, qu'une injustice du prince de la Paix, lui fit depuis embrasser de nouveau. Nommé député aux Cortès de 1811, on le vit, tout en déclamant contre l'usurpation de Napoléon, se montrer l'un des partisans les plus déclarés d'un gouvernement mixte, dans lequel le roi n'aurait pas même eu, dit-on, le pouvoir de faire le bien. Lorsque Ferdinand VII, délivré de son esclavage, attendait à Valançai le moment propice de remonter sur son trône, Adorus avec ses partisans, insista pour qu'on ne le reçut pas dans la capitale avant qu'il n'eût prêté serment d'observer les constitutions mais le parti royal l'ayant enfin emporté, Adorus disparut tout-à-coup; ce qui donna lieu de croire, avec quelque raison, que Ferdinand l'avait fait enfermer dans la tour de Ségovie.

AFFRY (*Louis-Auguste-Augustin d'*), colonel des gardes-suisses, lieutenant-général, etc.

Issu d'une des plus anciennes familles du canton de Fribourg, et fils de François d'Affry, lieutenant-général au service de France, il naquit à Versailles en 1713, entra au service presqu'en naissant, devint capitaine aux gardes en 1734, et se trouva à la bataille de Guastalla, où son père fut tué. Il fut élevé au grade de maréchal-de-camp, en 1748, à la suite d'une conduite pleine de valeur, pendant les campagnes de 1746, 47 et 48, puis choisi, en 1755, pour envoyé extraordinaire du roi, auprès des états-généraux des provinces Unies. Revêtu ensuite du caractère d'ambassadeur, qu'il conserva jusqu'en 1762, époque à laquelle il fut envoyé à l'armée de Hesse, avec le grade de lieutenant-général, il soutint sa réputation dans cette campagne; fut nommé colonel des gardes-suisses en 1780, et placé, à l'époque de la révolution française, à la tête des régimens chargés de la garde de Louis XVI. Il servit ce prince avec zèle, dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, et parvînt à con-

server la discipline parmi les soldats, au milieu des premières tentatives faites pour les corrompre; mais abandonné ensuite par eux, et affaibli par l'age, il s'offrit le premier à servir l'assemblée nationale, lors du départ du roi pour Varennes. Depuis cette époque, il ne prit aucune part aux événemens politiques; fut arrêté néanmoins le 10 août 1792, et conduit dans les prisons de la capitale, où il échappa aux massacres de septembre; et ayant été mis en liberté peu de temps après, il se retira à son château de Saint-Barthélemy, dans le canton de Vaud, où il mourut en 1793, inconsolable de la perte d'un de ses fils, qui avait été tué aux Tuileries, le jour où il avait lui-même été arrêté.

AFFRY (*Louis-Augustin-Philippe*, comte d') Ier. Landammann de la Suisse, fils du précédent, etc.

Né à Fribourg en 1743, il fût destiné de bonne heure à l'état militaire; accompagna son père à La Haie, en qualité de gentilhomme d'ambassade, et fut ensuite nommé successivement aide-major aux gardes-suisses, capitaine, brigadier, maréchal-de-camp, et enfin, lieutenant-général. Au commencement de la révolution française, il commanda l'armée du Haut-Rhin, jusqu'au 10 août 1792, et, après le licenciement des troupes suisses, il se retira dans sa patrie, où il fut adjoint au conseil secret de Fribourg. Nommé commandant des forces militaires de son canton, en 1798, il se conduisit avec une grande prudence, et contribua à détourner de sa ville natale les maux de la guerre, et ceux qui naissent du choc des partis. La ville de Fribourg ayant néanmoins été occupée par les troupes françaises, le comte d'Affry devint instantanément membre du gouvernement provisoire, et quitta ensuite les affaires publiques jusqu'en 1802, qu'il accepta la place de député de l'Helvétie, à Paris. Il recueillit alors, les fruits de sa modération précédente et de l'adresse avec laquelle il avait su se ménager des liaisons avec des hommes de principes opposés aux siens, et fut nommé, le 19 février 1803, landammann pour cette année, avec des pouvoirs extraordinaires jusqu'à la réunion de la diète. A sa rentrée en Suisse, ses concitoyens l'élurent 1er. Avoyer de Fribourg, et il remplit les intentions du médiateur français avec beaucoup de dextérité. Depuis lors, il fut employé dans les missions les plus honorables; porta la parole, à la tête de la députation chargée de présenter à Napoléon, les félicitations des Helvétiens à l'occasion de son couronnement; et, à l'ouverture de la campagne de 1807, il fut encore député vers l'empereur pour lui recommander les intérêts de la neutralité Suisse. Elu de nouveau, en mars 1810, pour complimenter ce monarque à l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, il en fut comblé de faveurs et de présens, et reçut aussi la grande décoration de la légion-d'honneur; mais au moment où il allait faire à la diète, assemblée à Berne, le rapport de sa mission, une attaque d'apoplexie termina ses jours, le 26 juin de la même année.

ALAVA (*Michel d'*), lieutenant-général espagnol, ambassadeur, etc.

Né à Vittoria en 1770. Il commença sa carrière militaire en qualité de garde marine, et parvint au grade de capitaine de frégate. Lors de l'invasion de l'armée française en Espagne, il prit le parti de Joseph Bonaparte, se rendit à Baïonne, où il siégea à l'assemblée des notables espagnols, et signa, en cette qualité, la constitution donnée à l'Espagne, en juin 1808. A la fin de ce mois, il suivit ce monarque à Madrid, et l'accompagna même jusqu'à Vittoria après la bataille de Baylen. Il quitta peu après l'armée française pour passer aux insurgés, et obtint bientôt un commandement parmi eux. Une circonstance particulière l'ayant fait remarquer du lord Wellington, qui l'employa dès-lors dans toutes les opérations militaires importantes, Alava, dont le courage augmenta en raison de sa faveur, fut successivement blessé à la bataille de l'Albnéra et à l'affaire de Burgos. Nommé maréchal de camp, en 1812, il prit part à la bataille de Toulouse, le 10 avril 1814; rentra ensuite en Espagne, où il fut d'abord arrêté par ordre de Ferdinand VII, qui lui rendit ensuite la liberté après quelques jours de détention, et obtint successivement le titre de commandeur d'un des anciens ordres militaires d'Espagne, le grade de lieutenant-général et l'ambassade extraordinaire d'Espagne auprès du roi des Pays-Bas, auprès duquel il résidait encore en 1818.

ALBANI (*Jean-François*), neveu de Clément XI, cardinal évêque d'Ostie, doyen du sacré collége, etc.

Né en 1720, et doué par la nature de beaucoup d'esprit, d'une belle figure et d'une sagacité surprenante, il fit des études brillantes et fut nommé cardinal à 27 ans. Parvenu trop tôt à la pourpre romaine, il négligea bientôt les affaires ecclésiastiques; s'abandonna aux plaisirs et à son goût pour la représentation, et fut chargé de la réception des ambassadeurs dans le conclave, où son parti faisait les papes. Il dut alors sa grande réputation aux jésuites, constamment protégés par sa famille depuis la bulle *Unigenitus;* devint l'un des membres les plus marquans de la congrégation d'état, formée pour s'occuper des affaires relatives à la France, se déclara de la manière la plus énergique contre les principes révolutionnaires, et embrassa ouvertement les intérêts de l'Autriche, à laquelle sa maison était attachée par une infinité de rapports. Lorsque les Français entrèrent à Rome, le cardinal Albani se sauva et fut se cacher dans une abbaye de la Crope, qui lui appartenait, et d'où il se rendit ensuite à Naples, puis à Venise, où il contribua éminemment à l'élévation de Pie VII au pontificat : il mourut à Rome à la fin de septembre 1803, dans sa 83e année. On reproche à ce célèbre cardinal de s'être laissé dominer par Mariano son valet de chambre; et d'avoir protégé, souvent pour lui complaire, ce que Rome renfermait de plus méprisable. Son évêché d'Ostie et de Velletri, qui étoit privilégié, devint par le même motif le réceptacle des malfaiteurs de l'état romain. Mariano était devenu plus puissant que le cardinal, doyen du sacré collége; et si la thiare échappa deux fois au maitre, c'est parce que les cardinaux craignirent l'ascendant du valet. Ce prélat avait d'ailleurs des principes de justice et d'humanité qui l'engagèrent, malgré sa haine pour la révolution, à protéger les démocrates de Rome lorsqu'ils furent persécutés.

ALBANI (*Joseph*), cardinal de la sainte église romaine, etc., neveu du précédent.

Né à Rome en 1750, il préféra, dès sa jeunesse, les plaisirs à l'étude et abandonna la politique et la théologie pour se livrer à son goût pour la musique, et surtout pour le violon, dans lequel il excellait. Nommé à la préfecture de l'*Annone* (qui préside à l'approvisionnement des blés), il s'enrichit, dit-on, dans l'exercice de cette place, fut porté ensuite à celle de nonce à Vienne, qu'il refusa à cause de la femme d'un négociant, aujourd'hui duchesse romaine, et un peu aussi pour satisfaire à un goût très-vif pour les arts : on l'entendit même souvent se plaindre qu'il avait manqué sa vocation, en déclarant qu'il était plutôt né pour être compositeur de musique que prince de l'église. On prétendit néanmoins qu'il cherchait ainsi à donner le change à son ambition trompée; car Pie VI, qui était au-dessus des considérations de faveur et de famille, le laissa long-temps sans emploi. Devenu enfin auditeur de la chambre apostolique, ce fut alors qu'il commença à influer dans les affaires relatives à la révolution française, et que, fidèle aux principes de sa maison, il embrassa les intérêts de l'Autriche. On dit aussi qu'il eut part, sinon à l'assassinat de Basseville, au moins aux événemens qui l'occasionnèrent. Il fut envoyé, en 1797, dans l'Italie supérieure pour provoquer une coalition de toutes les puissances italiennes contre la France; mais sa mission n'ayant eu aucun succès, il se rendit à Vienne le 24 octobre 1796, avec la copie du traité signé entre sa sainteté et le roi des Deux-Siciles. La paix récemment conclue avec les Français par la cour de Rome, fit mal accueillir son ministre à celle de Vienne; il y séjourna néanmoins en qualité d'auditeur du saint-siége, et poursuivit ses négociations hostiles contre la France. Les conquêtes de l'armée française vinrent bientôt dépouiller le cardinal Albani des riches bénéfices qu'il possédait dans la Lombardie autrichienne, et l'invasion de Rome fut suivie du bouleversement total de son palais. Depuis lors il est resté constamment à Vienne, et n'a été promu au cardinalat que par Pie VII, en 1801 : il est le second de ceux que ce pape a créés. On le comptait encore en 1818, parmi les cardinaux diacres de l'église romaine.

ALBUQUERQUE, grand d'Espagne, lieutenant-général, etc.

Issu de l'une des plus illustres familles espagnoles, il jouissait à la cour d'une considération distinguée lors de l'invasion de son pays par les troupes françaises en 1808. Il prit ensuite parti pour les Cortès, agissant au nom de Ferdinand VII, obtint le commandement de l'un des corps d'armée aux ordres du duc de l'Infantado, et se trouva à la bataille de Medellin, où il se distingua par sa valeur. Lorsque le maréchal Victor,

s'avança contre Cadix, le duc d'Albuquerque se retira à l'île de Léon avec sa division, et Cadix, qui se serait rendue ce jour-là, encouragée le lendemain par sa présence, résista à tous les efforts des armées françaises. Peu de temps après, le gouvernement l'envoya comme ambassadeur en Angleterre, où il mourut bientôt après, du chagrin de n'avoir pu, dit-on, servir sa patrie les armes à la main

ALDINI (*Antoine*), comte, diplomate italien, etc.

Né à Bologne en 1756, et neveu du fameux Galvani, à qui l'on doit la découverte du fluide qui porte son nom, il fit ses études dans sa patrie, et alla ensuite à Rome, où il exerça la profession d'avocat sous monsignor Erskine, qui depuis est devenu cardinal. De retour à Bologne, Aldini s'y distingua par ses plaidoieries, et fut nommé professeur de droit public dans l'université. Les Bolonais s'étant soustraits à la domination du pape, quand ils virent les Français en Italie, envoyèrent Aldini à Paris, comme ministre plénipotentiaire de leur nouvelle république, et il fut reçu en cette qualité par le directoire. Il retourna en Italie pour présider le congrès républicain de Modène; mais la réunion qui se fit ensuite du Bolonais et du Modénois à la République Cisalpine, fit déchoir un peu le plénipotentiaire Aldini, qui devint néanmoins membre et ensuite président du conseil des anciens de cette république. Après la bataille de Marengo, il fit partie de la commission du gouvernement, et ses collègues l'envoyèrent encore à Paris pour traiter des affaires de la république. A son retour en Italie, il fut membre du collége électoral des *Possidenti*, et du conseil d'état, qu'il présida peu après; mais ayant voulu lutter d'opinion avec le vice-président Melzi, celui-ci l'exclut du conseil, malgré ses protestations écrites avec beaucoup de vigueur; et Napoléon, auquel d'ailleurs Aldini n'était pas en tout favorable, ne le réintégra point, quoiqu'il estimât ses talens, et attendit qu'il fût déclaré roi d'Italie pour l'appeler auprès de lui à Paris, comme ministre secrétaire-d'état de ce royaume: il lui conféra aussi le titre de comte et le fit en même temps grand dignitaire et trésorier de l'ordre de la couronne de fer. Aldini ne quitta plus ce nouveau monarque jusqu'à sa chûte en 1814, et s'étant alors rapproché de l'empereur d'Autriche, il fut envoyé, par ce prince, au congrès de Vienne, qu'il abandonna à la fin de 1815, pour fixer définitivement sa résidence à Milan.

ALEXANDRE PAULOWITZ, empereur de Russie, sous le nom d'Alexandre Ier.

Né le 23 décembre 1777, et fils aîné de Paul Ier et de sa seconde femme, Sophie Dorothée de Wurtemberg Stuttgard. Son enfance fut confiée à des gouverneurs choisis par Catherine II; et son éducation dirigée par le colonel La Harpe, qui ne négligea rien pour communiquer à son élève les idées philosophiques qu'il s'honore de professer. Alexandre fut marié, le 9 octobre 1793, à la princesse de Baden, et couronné empereur le 27 septembre 1801. Le même jour, parut son ukase, portant exemption de recrutement pour l'armée, diminution d'impôts, défense de faire aucune poursuite pour le paiement des amendes, ordre de mettre en liberté les individus détenus pour dettes, et enfin, amnistie pour les déserteurs. Le nouvel empereur nomma ensuite une commission pour examiner les motifs d'exil et adoucir le sort des exilés. Il ordonna dans tout son empire l'uniformité des poids et mesures; favorisa le commerce, en donnant à la noblesse le droit de l'exercer en gros, sans déroger; s'occupa de réformer plusieurs abus dans l'administration de la justice, et renonça solennellement à la dignité de grand-maître de l'ordre de Malte, que s'était donné Paul Ier. Il changea également l'organisation du sénat, et celle du ministère; fonda plusieurs écoles publiques, et entre autres, l'université de Cherson, et donna en quelque sorte une nouvelle constitution à la Russie. Il maintint aussi la paix qu'il trouva établie entre la Russie et la France, jusqu'à la rupture du traité d'Amiens, époque à laquelle il cessa d'entretenir des relations amicales avec ce dernier état; signa en 1805, avec la cour de Londres, un traité d'alliance offensive et défensive, auquel il fit bientôt accéder l'Autriche et la Suède; et parut cependant encore vouloir tenter la voie des négociations, lorsqu'il apprit que Napoléon se faisait couronner roi d'Italie, et déclarait la guerre à l'Autriche. Alexandre, qui était parti de Pétersbourg dès le mois d'août, perdit un temps précieux en négociations avec

la Prusse, qui s'opposait alors au passage de ses troupes, et n'arriva en Autriche que lorsque sa capitale était déjà au pouvoir des Français. Il se rendit alors à Berlin, où le roi de Prusse et lui jurèrent, sur la tombe du Grand-Frédéric, une alliance éternelle, que la bataille d'Austerlitz ébranla presqu'aussitôt. Après cette défaite, Alexandre retourna à Pétersbourg, laissant la plus grande partie de ses troupes sur les frontières d'Allemagne. La cour de Berlin, se trouvant menacée à son tour en 1806, envoya le duc de Brunswick à l'empereur Alexandre, pour réclamer des secours, que ce prince prépara aussitôt, en publiant les motifs qui le déterminaient à la guerre; mais les Prussiens n'ayant pas été plus heureux contre les Français, que les Autrichiens, les troupes russes n'arrivèrent encore cette fois qu'après le nouveau triomphe de Napoléon. Obligée de se retirer derrière la Vistule, l'armée d'Alexandre s'y maintint pendant tout l'hiver; et soutint des attaques meurtrières à Pultusk et à Preussich-Eylau. La bataille de Friedland, qui eut lieu au printemps suivant, et qui fut gagnée par les Français, repoussa les Russes jusqu'au Niémen, et ce fut sur ce fleuve célèbre qu'Alexandre eut une entrevue avec Napoléon, qui fut suivie de la paix de Tilsitt, signée le 8 juillet 1807. Arrivé à Saint-Pétersbourg, Alexandre, dont le système politique était changé, publia une déclaration contre l'Angleterre, à l'occasion du bombardement de Copenhague, et annonça qu'il renonçait à tout rapport avec son gouvernement, jusqu'à la réparation de cette injustice. Il déclara ensuite la guerre à la Suède, à cause de ses relations avec la cour de Londres, et se rendit, vers la fin de septembre 1808, à Erfurt, où il fit à Bonaparte de nouvelles concessions. Lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche, en 1809, il se prononça pour la première de ces puissances, et fit renvoyer de ses états les ministres et agens autrichiens; mais après de nouveaux succès et son mariage avec Marie-Louise, Napoléon menaça bientôt la Russie elle-même, pour la forcer de se soumettre à son *système continental*, et Alexandre se vit enfin réduit, en 1812, à se défendre dans ses états, n'ayant d'autres secours que ceux de l'Angleterre, redevenue son alliée. L'armée russe soutint d'abord avec un grand courage les premières attaques des Français, et elle leur livra à Smolensk et à la Moskowa des batailles sanglantes, dont le succès fut long-temps incertain. Elle fit ensuite sa retraite sur Moscou, qu'elle n'abandonna qu'après l'avoir livrée aux flammes, et détruit toutes les ressources que les Français croyaient y trouver, et dont la privation causa leurs déplorables revers. Depuis lors, Alexandre marcha de succès en succès, et attacha successivement à sa cause tous les souverains, qui, jusqu'alors, avaient servi celle de Napoléon victorieux. Les batailles de Lutzen et de Bautzen, en 1813, ne firent que retarder la chute de ce dernier, qui, vaincu enfin à Leipsick et victorieux à Hanau, fut néanmoins obligé enfin de repasser le Rhin en toute hâte. Alexandre, devenu le chef de la ligue Européenne, se montra toujours à la tête de ses troupes, et pénétra en France, où il assista en personne à plusieurs affaires : ce fut surtout par les conseils de ce prince, que les armées alliées opérèrent le mouvement décisif qui les rendit maîtresses de Paris. Il fit son entrée dans cette capitale, le 31 mars 1814, et on l'entendit répondre à un très-grand personnage qui lui parlait du désir qu'on avait depuis long-temps de le voir à Paris : « *Je serais venu plutôt, n'accusez de mon retard que la valeur française.* » Il travailla ensuite au rétablissement des princes de la maison de Bourbon, rendit la liberté à tous les prisonniers français que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains depuis le commencement de la guerre; fit proposer à Napoléon, au nom des puissances alliées, de se choisir un lieu de retraite pour lui et pour sa famille; alla plusieurs fois visiter l'impératrice Joséphine, à la Malmaison, et s'intéressa très-vivement au sort du prince Eugène Beauharnais, qu'il estimait particulièrement. Lorsque Louis XVIII débarqua en France, Alexandre partit de Paris, pour aller au-devant de ce monarque, et se rendit ensuite en Angleterre, où des fêtes magnifiques l'attendaient. Ce ne fut que le 25 juillet qu'il fit son entrée à Saint-Pétersbourg, d'où il partit, au bout de quelques jours, pour aller assister au congrès de Vienne. Il arriva dans cette ville le 25 septembre 1814, et tout en donnant son adhésion au projet d'établir une constitution fédérative de l'Allemagne, il n'en réunit

pas moins, malgré l'opposition d'une partie des membres du congrès, la meilleur partie de la Pologne à l'empire de Russie, avec le titre de royaume : il conclut, à peuprès dans le même temps, avec le roi de Perse, un traité qui assurait la domination russe sur toute la mer Caspienne. Le débarquement de Napoléon en France, le 1er mars 1815, donna de nouvelles allarmes aux souverains réunis à Vienne; et Alexandre ne s'occupant plus que des préparatifs de guerre, donna ordre à ses troupes de hâter leur marche vers le Rhin; mais la bataille de Waterloo rendit inutile une partie des immenses préparatifs qu'on avait faits et il n'y eût que le maréchal Barclay-de-Tolly, qui pénétra en France avec un corps d'armée russe. Le 11 juillet Alexandre arriva à Paris, où il s'efforça de faire cesser les actes de violences commencées par les troupes alliées; il passa ensuite, le 10 septembre, une revue générale de son armée, dans la plaine des Vertus, en Champagne; revint de là à Paris pour y terminer la pacification, et après avoir voyagé dans les Pays-Bas, la Suisse, l'Allemagne et la Pologne, il retourna à Pétersbourg, où il publia, le 27 janvier 1816, un manifeste qui fait connaître sa politique, et dans lequel il professe beaucoup de haine pour les désordres des révolutions et les excès de la tyrannie. Depuis lors il s'occupa beaucoup du sort des Polonais, qu'il cherche à rallier à lui et à son empire, en les favorisant et en flattant leurs goûts. Il a fait aussi plusieurs voyages dans l'intérieur de ses états, en 1817 et 1818, et vient de donner au monde un exemple éclatant de véritable grandeur, en déclarant, aux députés de la Pologne réunis en assemblée constitutionnelle, que la garantie légitime des monarques est dans le bonheur et la liberté des peuples.

ALFIERI (*Victor*), célèbre poëte italien, etc.

Né à Asti en Piémont, le 17 janvier 1749, de parens nobles, honnêtes et riches, il n'avait pas encore un an lorsqu'il perdit son père. Il eut pour tuteur son oncle Pellegrino Alfieri, gouverneur de la ville de Coni, qui le fit entrer, en 1758, à l'académie du collége des nobles, à Turin, où résidait la famille de sa mère, de la maison de Tournon. Des maladies dégoûtantes, un caractère violent qu'elles aigrissaient, et les désagrémens que ce caractère lui attirait, y remplirent fort tristement les premiers momens de sa jeunesse; mais la mort de son tuteur l'ayant rendu totalement libre et maître de sa fortune à seize ans, il sortit de l'académie, à peu près dans l'état d'ignorance où il y était entré, et sans avoir pris aucun goût, même aux exercices agréables, excepté à l'équitation. Sa première passion fut celle des voyages, sans aucun autre but que le mouvement et le changement de lieu. Il parcourut, en moins de deux ans, une grande partie de l'Italie, vint à Paris, passa en Angleterre, séjourna en Hollande, et revint en Piémont, sans avoir cherché à rien connaître, à rien étudier, à rien voir. Son second voyage fut encore plus étendu et plus rapide; en dix-huit mois, il parcourut l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, la Russie, la Prusse, et revint, par Spa et par la Hollande, en Angleterre. Son nouveau séjour à Londres ne fut marqué que par des folies d'amour et des aventures scandaleuses. Il resta sept mois dans cette ville, et reprit sa course par la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal, d'où il s'élança, avec toute la rapidité des chevaux de poste, à travers l'Espagne et la France, et fut de retour à Turin le 5 mai 1772. Un amour violent et mal placé, quoiqu'il eût pour objet une grande dame de ce pays, l'absorba ensuite tout entier pendant deux ans; mais cette passion eut pour lui l'heureux effet de lui inspirer, pour la première fois, le goût de la poésie, et le désir de faire des vers. Après quelques faibles essais, il parvint à composer une espèce de tragédie de *Cléopâtre*, qui fut jouée à Turin le 16 juin 1775, avec une petite pièce (*les Poëtes*), où l'auteur se moquait lui-même de sa tragédie. Le succès de ce double essai, quoique borné à deux représentations, décida du sort d'Alfieri, et ce fut pour lui l'époque d'une nouvelle vie. Il ne savait alors que médiocrement le français, presque pas l'italien, et point du tout le latin. Il entreprit d'oublier entièrement la première langue, d'apprendre parfaitement la seconde, et assez la troisième pour entendre les auteurs classiques. L'étude du latin et du toscan pur, et la composition dramatique, selon un nouveau plan, qu'il conçut, et de nouvelles idées qu'il se proposa de suivre dans toutes ses pièces, remplirent alors son temps, fournirent un aliment à l'activité de son esprit, et firent, de l'homme le plus

oisif, l'homme le plus laborieux et le plus occupé. *Philippe II* et *Polinice* furent ses deux premières tragédies : *Antigone* suivit de près ; puis à différens intervalles, *Agamemnon*, *Virginie* et *Oreste* ; la *Conjuration des Pazzi* ; *Don Garcia* ; *Rosamonde* ; *Marie Stuart* ; *Timoléon* ; *Octavie* ; *Mérope et Saül*. C'était quatorze tragédies en moins de sept ans, encore l'auteur avait-il écrit plusieurs autres ouvrages, soit en prose ; soit en vers : il avait été de plus détourné par des déplacemens et des voyages, et surtout par les agitations d'une passion vive et constante pour une femme distinguée par son mérite et par son rang. Séparés en Italie par divers obstacles, ils se rejoignirent en Alsace, où Alfieri reprit le cours de ses travaux. Il y fit *Agis*, *Sophonisbe*, *Myrrha* ; et, dans un autre voyage, *Brutus I* et *Brutus II*. Malgré son peu de goût pour la France, il vint alors à Paris pour y faire imprimer son théâtre, en même temps qu'il faisait imprimer à Kehl d'autres ouvrages, en vers et en prose, qui auraient éprouvé des difficultés en France, entre autres le *Traité de la tyrannie*, et celui du *Prince et des Lettres*, qu'il avait fait depuis. Il était à Paris depuis près de trois ans, quand la révolution éclata. L'ode qu'il fit sur la prise de la Bastille prouve assez de quel œil il vit d'abord cet événement; mais bientôt les circonstances devinrent plus difficiles; et, après un assez court voyage en Angleterre, le 10 août 1792 ayant donné à la France un aspect effrayant, Alfieri et son amie regagnèrent précipitamment l'Italie, et se fixèrent à Florence. On commit, après son départ, l'injustice barbare de traiter en émigré cet étranger célèbre, de saisir et de confisquer ses meubles et ses livres, ainsi que la plus grande partie de sa fortune qui était placée dans les fonds de France. De là vint cette haine implacable qu'il conçut contre la France, et qui n'a fait que s'accroître ensuite par les événemens survenus dans son pays même. Parmi les études auxquelles il se livra dans ses dernières années, il faut mettre celle du grec, qu'il entreprit à quarante-huit ans, et qu'il ne cessa de suivre avec une ardeur infatigable jusqu'à sa mort arrivée, à Florence le 8 octobre 1803.

ALI (*Tependalenly*), pacha de Joannina, etc.

Né à Tépéleni, d'une famille illustre parmi les Albanais, il perdit son père en 1760, et défendit, dès l'âge de 16 ans, l'héritage paternel contre les efforts des Turcs et des visirs ses voisins. Après avoir été battu plusieurs fois, et même fait prisonnier, il s'était retiré dans un réduit solitaire pour y réfléchir sur le danger de sa position, lorsque, creusant, sans y penser, la terre avec le bâton qu'il tenait à la main, il rencontra un corps dur qui le fit sortir de sa rêverie, aperçut une cassette, qui contenait beaucoup d'or, avec lequel il leva deux mille hommes, combattit de nouveau avec avantage, et rentra enfin victorieux dans sa ville natale. A compter de ce moment, la fortune sembla vouloir le dédommager des malheurs qu'elle lui avait occasionnés précédemment ; et pendant cinquante ans de guerre et d'entreprises hasardeuses, jamais il n'eut à se plaindre d'elle. Ali réunit successivement à son territoire tout ce qui se trouva à sa bienséance, et devint en quelque sorte aussi puissant que le monarque même qu'il paraissait servir, sous le titre modeste de visir. Des relations politiques, tour à tour formées, rompues et reprises avec les puissances de l'Europe, que les circonstances mirent successivement en rapport avec lui, montrèrent toute son ambition et sa perfidie ; et la conduite qu'il tint après la campagne de Moscou avec les Français, qu'il avait ménagés jusqu'alors, ne laisse aucun doute sur sa mauvaise foi et sa cruauté envers des alliés devenus malheureux. La base du caractère d'Ali est la fausseté ; défiant et vindicatif, l'avarice et l'ambition l'ont rendu féroce, et ses vices sont un objet de crainte continuelle et d'horreur pour ceux mêmes qui semblent jouir de sa confiance. Sa vengeance est implacable, et ne connaît aucun frein, ni dans la forme, ni dans le temps et le lieu où elle s'exerce, et des milliers d'exemples attestent que sa haine, au lieu de s'éteindre, ne fait que s'accroître, en raison des retards qu'il éprouve pour la satisfaire ; nous n'en citerons qu'un seul pour mettre le lecteur à portée de juger de la vérité de cette assertion. Ali faisait défiler un corps de troupes devant lui ; il reconnaît dans les rangs, à plus de trois cents pas, un soldat albanais, dont il prétendait avoir été offensé depuis plus de vingt ans ; il court à lui, l'arrête, et le fait mettre à mort sur-le-champ. Voici un autre trait de cruauté qui peindra encore mieux la férocité de ce barbare. Son fils aîné, Mouctar, aimait

une jeune personne nommée Euphrosine, et vivait chez elle dans la société des gens les plus distingués; Ali, redoutaot pour son fils et pour lui-même la contagion de leurs principes, excita sous main la jalousie des femmes de Mouctar, dont l'une d'elles, fille d'un visir voisin lui porta ses plaintes, et demanda le divorce. Ali convertit cette demande en une affaire d'état, assembla son divan, et fit condamner à mort, puis noyer, l'infortunée Euphrosine et quinze autres femmes de sa société, comme coupables de séduction. Il se rendit lui-même l'exécuteur de ses propres ordres, et livra aux bourreaux les victimes de ses fureurs. Cependant, à côté de ces vices odieux, on remarque dans Ali des qualités qui entrent dans le caractère des plus grands rois. Une connaissance profonde du cœur humain lui fait démêler les taleos et placer chacun de ceux qui en soot pourvus de la manière la plus convenable à ses vues. Il juge d'un coup-d'œil les affaires les plus compliquées, et sait attendre ou faire naître les occasions d'en profiter. Les années n'ont point altéré la brillante valeur qu'il fit paraître dans sa jeunesse; son courage calme mesure le danger, découvre le moyen d'y échapper ou le brave avec résolution. Au milieu de ses sujets, qui tous le craignent, et dont la plupart le haïssent, il semble ne preudre aucune mesure de sûreté, et c'est cette feinte sécurité qui fait sa plus sûre défense. Ali a trois fils, dont l'aîné seul lui cause quelque inquiétude; Vély, le second, dissipateur, brutal et peu aimé, s'occupe exclusivement de ses plaisirs; et le troisième, Sally, est encore trop jeune pour attirer l'attention du farouche pacha.

ALI-BEY, ou plutôt *Domingo*, BADIA Y LEBLICH, célèbre voyageur espagnol, etc.

Né en 1766 eo Espagoe, où il suivit aveo beaucoup de succès les cours de l'université de Valeoce, il acquit une connaissance parfaite de la langue arabe et des usages musulmans, et offrit au prince de la Paix de voyager en Afrique et en Asie pour l'avantage moral et politique de sa patrie. Afin d'atteindre son but avec plus de facilité, il résolut de se présenter chez les sectateurs de Mahomet comme étant lui-même musulman, et se fit circoncire, après avoir obtenu de la cour un contrat de 3000 livres de rente viagère au profit de sa femme et de sa fille. Il partit d'Espagne en 1803, et arriva en Afrique sous le nom d'Aly-Bey. Il produisit, dans les états de Maroc, de faux titres arabes, qui prouvaient sa prétendue qualité de fils d'Othman-Bey, prince des Abassides, fut accueilli successivement à la cour de l'empereur à Tripoli, au Caire, à la Mecque, etc., et se trouva à même d'observer des choses que l'on dérobe toujours avec soin aux yeux des *Infidèles*. De retour à Madrid, après un voyage en France, il se préparait à publier ses mémoires lorsque les Français envahirent l'Espagne. Il se montra favorable à leur cause, devint sous Joseph Bonaparte intendaot de Ségovie, et passa en 1810 à la préfecture de Cordoue. La chute de Napoléon, en 1814, l'obligea de se réfugier en Fraoce, et il habite aujourd'hui Paris, où il a marié, en 1815, sa fille à M. de Lisle de Salles.

ALMENARA (*N. Hervas*, marquis d'), ministre espagnol, etc., etc.

Issu d'uue famille peu distinguée, quoique possédaot uue assez grande fortune, il s'attacha à la cour, devint conseiller du roi Charles IV au conseil suprême des fioances, et fut envoyé en France en 1804, comme chargé d'affaires d'Espagne. A l'époque de l'assassinat du duc d'Enghien, Napoléon, alors consul, ayant dit en plein sénat qu'il ne ferait jamais la paix tant qu'il existerait en Europe un seul prioce de la maison de Bourbon, le chevalier d'Hervas s'empressa de faire connaître ces dispositions à son souverain, et n'en donna pas moins, peu après, sa fille en mariage au général Duroc. Devenu, l'année suivante, marquis d'Almenara il fut nommé à l'ambassade de Constantinople jusqu'en 1809, qu'il se rendit à Paris, où il reçut du duc de San-Carlos et d'Escoiquiz, qui s'y trouvaient, les témoignages les plus honorables sur sa conduite. Nommé successivement conseiller d'état et président du conseil de commerce, il fut appelé, en 1810, au ministère de l'intérieur à Madrid, et chargé par le roi Joseph de plusieurs missions, qu'il sut se faire pardonner depuis, en faisant tout le bien possible à ses infortunés concitoyens. Lors du retour de Ferdinand VII, en 1814, le marquis d'Almenara fut compris parmi ceux que le monarque frappa de sa disgrâce, puis renfermé à la tour de Ségovie, d'où il sortit après quelques mois de captivité pour se retirer en France.

Il y charma l'ennui de son exil, en composant un écrit pour réhabiliter la mémoire de son fils, attaqué dans un ouvrage de M. Cevallos.

ALMENARA (*don Diego* d'), gentilhomme espagnol, député aux Cortès, etc.

Né dans l'Estramadure, d'une famille noble, la protection du prince de la Paix lui valut ensuite la place de gentilhomme de la chambre du roi d'Espagne, Charles IV, qui l'honora de sa bienveillance particulière. Lorsque la révolution de Madrid éclata, en 1808, contre le favori, auquel il devait tout, don Diego se cacha pendant quelque temps, et ne se montra à la cour qu'après l'avénement de Ferdinand VII au trône d'Espagne. Il y reçut le mauvais accueil auquel il devait s'attendre, passa alors en France, et se trouva à l'entrevue de Baïonne, où il parait qu'il agit de tous ses moyens près du gouvernement français, contre Ferdinand; mais quand don Diégo vit toute la famille royale restée au pouvoir de l'usurpateur, et que son protecteur, au lieu d'obtenir l'investiture du royaume des Algarves, se vit forcé de suivre le sort du vieux roi, il retourna en Espagne, se déclara hautement contre Napoléon, fut élu député aux Cortès, s'y montra encore très-contraire à Ferdinand, et concourut à rédiger l'acte constitutionnel. Lorsque ce prince remonta sur son trône, Almenara quitta l'Espagne, et on le comptait encore, en 1818, parmi les réfugiés qui ont trouvé un asile en France.

ALONSO-DE-VIADO (*Emmanuel-Joseph-Bernard*), membre des sociétés patriotiques de Grenade, de Jaën, de Madrid, correspondant de l'Académie des inscriptions, sciences et belles-lettres de Toulouse, de la société royale des antiquaires de France, etc.

Né à Gijon, principauté des Asturies, le 27 février 1775. Il se destina d'abord à la magistrature, et suivit, avec succès, les cours de l'université d'Oviédo. En 1792, il entra dans la carrière militaire, et fut successivement cadet dans le régiment de Léon, adjudant-major aux régimens des Nobles-Asturiens, de Savoie, de Jaën; et enfin, major des milices disciplinées du royaume de Guatimala. Il servit depuis sous le général Caro, dans l'armée de Biscaye et de Navarre, et ensuite sous le marquis de Campo-Sagrado; publia, en 1802, un *Projet de réforme de l'armée espagnole*, dans lequel il annonçait que l'ambition de Napoléon le porterait bientôt à envahir l'Espagne, et indiquait les moyens propres à repousser cette agression: cet ouvrage fut suivi de plusieurs autres, et entre autres d'une traduction des *Hommes illustres*, de Plutarque. Alonso de Viado quitta le service, en 1805, et obtint alors la place d'administrateur-général de la dime royale du royaume de Grenade. Lors de l'invasion des Français, la junte de cette ville l'envoya, en qualité de député, à celle de Séville: mais il n'en fut pas moins, sous Joseph Bonaparte, administrateur-général de la dime et des biens nationaux du royaume de Jaën. Il cessa ses fonctions très-peu de temps après, et vint en France, en 1813, époque où le préfet de la Haute-Garonne le nomma membre de la commission de distribution des secours accordés aux Espagnols réfugiés à Toulouse. Il est auteur de plusieurs autres ouvrages de littérature militaire et d'histoire, qui font honneur à ses talens et à ses principes politiques.

ALTON (*Richard* comte d'), commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, chambellan, conseiller-d'état, général d'infanterie au service d'Autriche.

Né en Belgique, d'une famille distinguée, il prit le parti des armes, obtint un avancement rapide et fut nommé, vers la fin de 1787, général des armées autrichiennes, dans les Pays-Bas, où son exactitude et sa sévérité le firent détester des Brabançons, et ne contribuèrent pas peu à leur insurrection de 1789. M. d'Alton eut d'abord quelques succès sur les patriotes, vers Tirlemont; mais à la fin de décembre, il concentra ses forces sur Bruxelles, fit dépaver une partie de la ville, couper les rues par des tranchées, et placer de l'artillerie dans le parc. Il n'en quitta pas moins cette ville aux premiers troubles qui s'y manifestèrent, et, sur le faux bruit qu'une armée de 15,000 patriotes s'avançait contre lui, abandonnant le trésor, la chancellerie et tous les papiers du gouvernement, il quitta, bientôt après, l'armée pour se rendre à Vienne et mourut en route.

ALTON (*le comte* d') lieutenant-général au service d'Autriche.

Né aussi dans la Belgique et frère du précédent. Il se distingua d'abord dans la guerre des Turcs, et servit ensuite dans les Pays-Bas, contre les Français.

Il fut mis momentanément en arrestation à Bruxelles, le 20 mars 1792, pour avoir permis, à l'imprimeur Jaubert, de publier des mémoires justificatifs du feu comte Richard d'Alton, dont la mémoire était encore odieuse aux Belges, et il commanda; dans le mois d'avril de la même année, une division de l'armée des Pays-Bas contre les Français. Il fut ensuite employé au siége de Valenciennes, sous les ordres du général Ferrari, et il fut tué à la sanglante bataille de Dunkerque, le 24 août 1793, après s'y être distingué par des prodiges de valeur. Il fut vivement regretté par ses troupes, et surtout par le duc d'Yorck, qui avait eu lui la plus grande confiance.

ALVENSLEBEN (*Philippe-Charles* comte d'), ministre d'état du roi de Prusse, chevalier de l'Aigle rouge et de l'Aigle noir, etc. etc.

Né le 12 décembre 1745, à Hanovre, où son père était conseiller intime pour le département de la guerre, il fut élevé à Magdebourg, avec le prince, depuis roi, Frédéric-Guillaume II, et après avoir fait, à l'université de Halle, ses études de droit, il fut nommé référendaire à la cour des comptes de Berlin. En 1775, il se rendit, comme envoyé extraordinaire, près de l'électeur de Saxe, avec le titre de chambellan du roi, et ce fut par là qu'il commença sa carrière diplomatique. L'étendue de ses connaissances, ses rares qualités et sa sagesse, le maintinrent constamment dans la faveur du grand Frédéric. Pendant la guerre pour la succession de la Bavière, il servit successivement d'intermédiaire entre le roi de Prusse et l'ancienne cour électorale, l'armée de Frédéric et celle du prince Henri. Il fut envoyé, en 1787, à la cour de France, d'où il passa l'année suivante en Hollande, et, de là, en Angleterre. Il s'acquit partout une considération méritée, et servit utilement son pays. Rappelé de Londres, en 1790, il fut mis à la tête du département des affaires étrangères, où son zèle et son activité le portèrent toujours plus avant dans les bonnes grâces du monarque. Pendant son ministère, il fonda plusieurs établissemens de bienfaisance et mourut à Berlin en 1802. Il est connu comme écrivain, par un *Essai chronologique* sur les événemens de la guerre, depuis la paix de Munster, jusqu'à celle de Hubertsbourg.

ALVINZY (baron d'), feld-maréchal au service d'Autriche, etc.

Né en Transylvanie, en 1726. Il servit d'abord, dans la guerre de sept ans, en qualité de capitaine de grenadiers, et commandait, en 1789, une division de l'armée du général Laudon, contre les Turcs. L'année suivante, il attaqua la ville de Liége, pour la réduire sous l'obéissance de son évêque; et fut employé successivement, lors de la guerre contre la France, dans les Pays-Bas, en Hollande, et sur le Rhin. Il passa ensuite au commandement de l'armée d'Italie, où il commença par des avantages dans quelques combats partiels, près de Scalda-Ferro, à Bassano et à Vicence, et finit par être complètement battu aux fameuses batailles de Rivoli et d'Arcole. Il fut tour-à-tour accusé d'incapacité et de trahison; mais il se justifia, du moins sur cette dernière accusation, et son souverain, qui l'honorait d'une bienveillance particulière, le nomma, en 1798, commandant-général en Hongrie. Il se fit généralement aimer et estimer dans cette place, récompense de ses longs services, et mourut à Ofen, d'une attaque d'apoplexie, le 27 novembre 1810, à l'âge de 84 ans.

ALXINGER (*Jean-Baptiste* d'), poëte allemand très-célèbre.

Né le 24 janvier 1755, à Vienne en Autriche, où son père était docteur en droit, et conseiller consistorial de l'évêque de Passaw, Alxinger fit ses études classiques sous le célèbre antiquaire Eckhel, conservateur du cabinet des médailles de Vienne, et prit, sous sa direction, un goût si prononcé pour la lecture des anciens, qu'il sut bientôt par cœur la plupart de leurs ouvrages. La mort de ses parens l'ayant rendu possesseur d'un patrimoine considérable, il ne fit usage de son diplôme de docteur et de son titre d'avocat de la cour, que pour arranger les différens des plaideurs qui s'adressaient à lui, et cultiva bientôt la poésie avec une sorte de passion. Ses premiers essais poétiques parurent dans les *Mois littéraires*, et dans l'*Almanach des Muses*, de Vienne, et il en composa bientôt un recueil, qui le plaça au rang des meilleurs poëtes de sa nation. Une imagination vive et féconde, une sensibilité mobile, une facilité à la fois élégante et énergique, parurent les caractères de son talent. Un *Nouveau*

recueil de poésies, publié par lui, porta ensuite atteinte à sa réputation ; mais il assura bientôt sa gloire poétique, en donnant successivement au public *Doolin*, *de Mayence*, épopée chevaleresque en dix chants, et *Bliombéris*, poëme du même genre. Imitateur heureux de Wieland, à qui il dédia ce dernier ouvrage, Alxinger fut, après lui, le plus distingué de ceux qui, en faisant de la chevalerie le sujet de leurs conceptions épiques, prirent le meilleur moyen de donner aux siècles modernes des épopées vraiment nationales. Il publia aussi, en 1791, une traduction de *Numa Pompilius*, de Florian; ce fut son dernier travail poétique. Il coopéra, dans la suite, à la rédaction de plusieurs journaux, dans lesquels il fit preuve d'un patriotisme non moins éclairé que vif; devint ensuite, pendant trois ans, secrétaire et inspecteur du spectacle de la cour, et mourut, le 1er mai 1797, d'une fièvre nerveuse.

AMOROS (don *Francisco*), conseiller d'état espagnol, etc.

Né à Valence, en 1770, d'une famille noble, il entra d'abord comme cadet au régiment du roi infanterie; passa de là en qualité de sous-lieutenant dans celui de Cordoue; devint lieutenant, en 1791, à la suite d'une action d'éclat, et fut enfin nommé capitaine le 80 septembre 1794. Deux ans après il fut attaché au département de la guerre comme archiviste du génie, fonctions qu'il quitta, en 1801, pour celles de chef de division au même ministère. C'est de là qu'il fut appelé l'année suivante auprès de Charles IV, en qualité de son secrétaire, et il se trouvait colonel d'un régiment de milice espagnole, régidor de Saint-Lucar, et conseiller au conseil royal des Indes, au moment où Napoléon dépouilla Ferdinand VII du trône d'Espagne, pour en disposer en faveur de son frère Joseph. M. Amoros fut alors nommé successivement conseiller d'état, intendant-général de la police, et commissaire royal dans les provinces de Burgos et de Guipuscoa. Au mois d'avril 1814, lors du retour de Ferdinand VII, M. Amoros fut obligé de prendre la fuite, et il se réfugia en France, d'où il adressa au roi d'Espagne une réclamation, respectueuse et ferme tout à la fois, sur les persécutions qu'éprouvait sa femme. Il profita de cette circonstance pour justifier sa conduite politique attaquée par ses ennemis, et répondit, avec beaucoup d'énergie et de courage, aux injures qui lui furent prodiguées à cette occasion par quelques folliculaires français. Depuis cette époque, M. Amoros a encore été en butte aux délations et à la méchanceté de certains hommes ; mais sa bonne conduite et la réputation distinguée dont il jouit, l'ont fait échapper heureusement à de nouvelles persécutions, et on le comptait encore, en 1818, parmi les réfugiés espagnols qui pouvaient honorer leur patrie par leurs talens, et que les circonstances dans lesquelles elle se trouve ont engagés à se faire naturaliser Français.

ANCKARSTROEM (*Jean-Jacques*) dit le *Brutus*, suédois.

Issu d'une famille noble, qui le destina à la carrière des armes, il montra de bonne heure des passions ardentes et un caractère sombre, et était enseigne des gardes de Gustave III, lorsque ce prince, suivant l'exécution de son projet de 1772, acheva, en 1789, de renverser le pouvoir du sénat et des grands, pour gouverner dans toute la plénitude de la puissance royale. Anckarstroem partagea hautement le mécontentement d'une grande partie de la noblesse, et manifesta, dans plusieurs circonstances, son opposition aux vues du monarque. Il joignit bientôt à l'aversion qu'il éprouvait déjà pour Gustave, un ressentiment particulier, à l'occasion de la perte d'un procès, dans lequel le roi était intervenu ; se lia étroitement avec les nobles les plus acharnés contre la cour, et fut admis dans des conférences secrètes, où il s'agissait de rétablir le sénat et de se défaire de Gustave, dont la mort fut résolue. Anckarstroem demanda à porter lui-même le coup ; mais les jeunes comtes de Ribbing et de Horn, lui disputèrent cette horrible mission, et il fallut s'en remettre au sort, qui décida pour Anckarstroem. Il fit avec ses complices quelques tentatives, vers la fin de 1791, pour assassiner le roi à Stockolm ; mais ce prince ayant convoqué tout à-coup la diète à Gefle, pour le 23 janvier 1792, ce voyage inattendu dérangea le projet des conjurés, que les décisions de cette diète irritèrent encore davantage. De retour à Stockolm, ils résolurent d'attaquer Gustave dans un bal masqué, la nuit du 15 mars. Anckarstroem ayant témoigné à ses deux complices la crainte de se tromper, et de manquer le roi

dans une si grande foule. « Tu frapperas, lui dit le comte de Horn, celui à qui je dirai : *bon jour beau masque.* » Ce fut en effet sur cette indication qu'Anckarstroem tira sur Gustave un coup de pistolet, chargé de deux balles et de plusieurs clous; au moment même où ce prince parcourait la salle, appuyé sur le comte d'Essen : Anckarstroem se confondit dans la foule, après avoir laissé tomber ses pistolets et son poignard, qu'on trouva à terre, lorsque la foule fut sortie de la salle. Tous les armuriers de Stockolm furent interrogés, et l'un d'eux, à la vue des pistolets, déclara qu'il les avait vendus à Anckarstroem. On alla aussitôt l'arrêter chez lui, et une commission fut nommée pour le juger. Il refusa constamment de nommer ses complices, avoua néanmoins son crime, dont il parut se glorifier, et fut condamné, le 29 avril 1792, à être décapité, après avoir été battu de verges pendant trois jours. En allant au supplice, traîné dans une charrette, il jeta des regards tranquilles sur les spectateurs, et mourut âgé de 33 ans.

ANDERSON (*Jacques*), célèbre agriculteur Anglais.

Né en 1739, à Herniston, près Edimbourg, d'une famille qui cultivait, depuis plusieurs générations, le même fonds de terre, ses amis voulurent envain le détourner de faire de longues études, pour succéder à ses parens, qu'il venait de perdre très-jeune, la lecture de l'*Essai* de Hume, *sur l'Agriculture*, qu'il n'avait pu comprendre, à cause de son ignorance dans la chimie, le détermina à suivre le cours de Cullen, avec lequel il se lia bientôt d'une intimité qui ne cessa qu'à la mort du professeur. Les conseils d'un tel maître furent utiles à Anderson, non-seulement pour la chimie, mais encore pour plusieurs autres sciences. L'université d'Aberdeen, instruite de son mérite, lui envoya, sans qu'il les eût sollicités, les diplômes de maître-ès-arts et de docteur en droit, et l'Ecosse lui eut l'obligation, en 1783, d'avoir employé tous les moyens imaginables pour diminuer la disette. En 1797, Anderson vint habiter les environs de Londres, où il lia un commerce étroit avec les savans de cette ville, et devint membre de la société royale; mais en 1802, il se retira dans la solitude, ne s'occupant plus que du jardinage, et termina sa carrière, en 1808, âgé de soixante-neuf ans.

ANDRÉ (*Jean*), musicien allemand.

Né le 28 mars 1741, à Offenbach sur le Rhin, où sa mère dirigeait une grande manufacture de soie, il fut d'abord destiné au commerce; mais son goût pour la musique le détourna de cette occupation, et malgré le manque d'instruction suivie, il fit les plus rapides progrès dans cet art. Il était chez un négociant de Francfort-sur-le-Mein, lorsqu'il composa son premier opéra, *le Potier*, qui obtint un grand succès, et qui fut suivi, peu après, d'*Erwin et Elmire*, autre opéra, dont Goethe avait fait les paroles. Ce dernier ouvrage fut joué sur le théâtre de Berlin, avec de grands applaudissemens, et André, qui se rendit alors dans cette ville, obtint la direction du grand théâtre, et se distingua de nouveau par de nombreuses compositions. La fabrique de musique qu'il avait laissée à Offenbach, périclitant en son absence, il se rendit dans sa patrie, et reçut, avant de quitter la capitale de la Prusse, le titre de maître de chapelle du Margrave de Brandebourg-Schwedt. On a d'André, qu'un excès de travail conduisit au tombeau le 18 juin 1799, vingt opéras, et des pièces moins étendues. Une mélodie spirituelle et tendre forma it le caractère particulier de ses compositions.

ANFOSSI (*Pascal*), célèbre compositeur Italien.

Né vers 1736, il fit ses premières études musicales dans le conservatoire de Naples, où il reçut des leçons de plusieurs grands maîtres, et obtint, en 1771, par la protection de Piccini, qui l'avait pris en affection, un engagement comme compositeur pour le théâtre Delle-Dame, à Rome. Malgré le peu de succès qu'obtinrent ses premiers ouvrages, il ne perdit pas courage, et fit jouer, en 1773, l'*Inconnue persécutée*, qui fut suivie de la *Finta Giardiniera*, et de *Il Geloso in Cimento*, représentés dans le courant des deux années suivantes. Mais la chûte de son opéra de l'*Olympiade*, et les désagrémens qu'il éprouva, le déterminèrent à voyager. Après avoir visité les principales villes d'Italie, il arriva à Paris, avec le titre de maître du conservatoire de Venise, et donna, à l'Académie Royale de musique, son *Inconnue persécutée*, arrangée sur des paroles françaises. Il passa ensuite à Londres, où il fut chargé de la direction du théâtre Italien jusqu'en 1787,

qu'il se fixa à Rome, où il eut les plus brillans succès. Il fut porté en triomphe dans cette ville, en 1789, et jouit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1795, d'une grande réputation. On cite, au nombre de ses meilleurs ouvrages, les grands opéras d'*Antigone* et de *Démétrius*, l'opéra buffa de l'*Avaro*, et la musique de plusieurs *Oratorio*.

ANKWICZ (N.), nonce du Palatinat de Cracovie, ambassadeur de Pologne à la cour de Danemarck, etc.

Issu d'une famille distinguée, mais peu fortunée, il annonça de bonne heure des dispositions ambitieuses, qu'une éloquence peu commune pouvait aider à satisfaire. Après avoir rempli sa mission à Copenhague avec quelques succès, il revint à Varsovie, vers la fin de 1792; se montra, l'année suivante, un des membres les plus actifs de la diète de Grodno, et signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi et de la république de Pologne, le traité d'alliance conclu à la suite du second partage de ce royaume. Soupçonné dès lors, avec raison, d'avoir voulu asservir son pays à la cour de Saint-Pétersbourg, il fut arrêté dans l'insurrection qui éclata à Varsovie, le 18 avril 1794, puis jugé sur ses propres lettres, trouvées parmi celles du général russe Igelstrom, et pendu devant l'hôtel-de-ville de Varsovie.

ANTONELLI (*Léonard*), cardinal, évêque d'Ostie et de Velletri, doyen du sacré collége, etc.

Né à Sinigaglia, le 6 novembre 1730. Ce fut lui qui, dans sa jeunesse, rédigea le bref d'interdiction du duc de Parme. Attaché au système jésuitique, le prélat Antonelli vit sa carrière retardée sous Clément XIV qui les abolit, et il ne fut promu au cardinalat que sous Pie VI. Toujours en arrière des idées de son siècle, ce cardinal agit constamment comme si la cour de Rome eût encore tenu l'Europe sous sa domination spirituelle et temporelle, et ne sut jamais proposer que des mesures intempestives et inexécutables. Devenu préfet de la Propagande, il en exerça les fonctions comme au quinzième siècle, avec les prétentions et les préventions exagérées de ce temps là; fut un des principaux membres de la congrégation d'état pendant la révolution française, et appuya seul les plans et les mesures outrées du Fiscal Barberi. Le 15 janvier 1791, il vota néanmoins la sanction de la constitution civile du clergé, décrétée par l'assemblée nationale, en prétendant que la résistance qu'y opposeraient les évêques, ferait avorter la révolution. Il concourut, en 1800, à la création de Pie VII, au conclave de Venise, et mourut dans le lien de sa naissance, au mois de janvier 1811.

ANTONIO (*Pascal-François-Jean-Népomugène-Aniello-Raymond-Sylvestre*), infant d'Espagne, oncle du roi, etc. etc.

Né le 31 décembre 1755, et veuf depuis le 27 juillet 1798, de sa nièce, Marie-Amélie, infante d'Espagne, il s'occupait d'exercices de piété, et n'avait jamais paru sur la scène politique, jusqu'à l'époque du voyage de Ferdinand VII à Baïonne, qu'il fut investi de la présidence de la junte suprême du gouvernement; mais à peine Ferdinand fut-il hors de la capitale que les demandes de Murat, général en chef des troupes françaises, respirèrent la hauteur et la menace, et ces vexations ne cessèrent que quand les autres membres de la famille royale et don Antonio lui-même consentirent à se rendre aussi à Baïonne. Don Antonio annonça donc, dans la nuit, aux ministres, que son intention était de partir à la pointe du jour; ce fut en vain que la junte supplia ce prince de rester; il répondit qu'il avait donné sa parole et que sa résolution était irrévocable. S'étant en effet réuni aux autres princes espagnols, il les accompagna au château de Valençai, où il est resté avec son neveu, le roi Ferdinand, jusqu'en avril, 1814. Au retour de ce monarque à Madrid, don Antonio fut nommé grand-amiral de Castille, et mourut, en avril 1817, âgé d'environ 62 ans.

APPIANI (*André*), peintre italien.

Né à Bosizio, dans le Milanais, vers 1750, d'une famille noble ruinée, il montra dès sa jeunesse un goût déterminé pour la peinture, et trouva des moyens d'existence et d'enseignement en se mettant aux gages des peintres de décorations théâtrales. Il fréquenta en même temps les écoles d'anatomie et de peinture; suivit les peintres de théâtre dans leurs courses en différentes villes d'Italie, où il étudia les chefs d'œuvres des grands maîtres, et, n'étant gêné par les conseils d'aucun, il se forma un style original qui n'appartenait qu'à lui. Il surpassa, dans ses tableaux à l'huile, tous ses contemporains de la Lombardie,

et tous ceux de l'Italie moderne, par ses peintures à fresque : les plus belles qu'il ait faites, avant 1796, sont à la coupole de *Santa-Maria di San Celso*, à Milan. Appiani était fort estimé et très-protégé par l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, et Napoléon voulut aussi s'attacher cet artiste, qu'il créa peintre du roi, avec un revenu considérable, et auquel il donna les deux décorations de la légion d'honneur et de la couronne de fer. Devenu ensuite membre de l'institut des sciences, lettres et arts d'Italie, Appiani fit les portraits de presque toute la famille Napoléon, et de beaucoup de personnages de sa cour; mais ses plus beaux ouvrages en l'honneur de ce souverain furent les peintures à fresque des plafonds du palais de Milan. Il fut frappé, en 1813, d'une apoplexie qui interrompit ses travaux, et ne lui a pas permis de les reprendre depuis lors.

ARANDA (don *Pedro-Pablo*, Abarca de Bolea, comte d').

Né en 1719, de l'une des familles les plus distinguées de l'Aragon, il embrassa d'abord la profession des armes; mais comme il annonça bientôt de l'aptitude aux affaires qui demandent un esprit observateur, Charles III le nomma son ministre auprès d'Auguste III, son beau-père, et le comte d'Aranda passa ainsi près de sept ans avec le roi de Pologne, tant à Varsovie qu'à Dresde. A son retour en Espagne, le roi lui donna la place de capitaine-général du royaume de Valence, d'où il fut rappelé, en 1765, à la suite de l'émeute de Madrid, qui avait fait sentir au monarque la nécessité de mettre à la tête de son administration un homme d'un caractère vigoureux. M. d'Aranda, chargé de la présidence du conseil de Castille, justifia le choix du souverain, et ce fut lui qui prépara, et fit exécuter dans le plus grand secret, l'expulsion des jésuites hors de tous les états espagnols; mais les intrigues de la cour de Rome et du clergé forcèrent bientôt le roi d'écarter honorablement ce ministre en le nommant ambassadeur en France. Pendant les neuf ans qu'il résida à Paris, M. d'Aranda se concilia la considération universelle, malgré la roideur de son caractère, et il fut rappelé à Madrid, en 1784, avec le titre honorifique de conseiller d'état. Il y vivait dans une sorte de disgrâce, lorsque la reine, mécontente du comte de Florida-Blanca, son rival depuis long-temps, le fit nommer à sa place au mois de mars 1792. Ce retour à la faveur fut de courte durée; car, quelques mois après, au grand scandale de la cour et de la nation, le comte d'Aranda fut tout-à-coup remplacé par don Manuel Godoï, si connu depuis sous le nom de *prince de la Paix*. Il resta cependant doyen du conseil d'état, que pendant son ministère il avait remis en activité; mais ayant, dans ce conseil, énoncé son opinion sur la guerre contre la France, il fut exilé dans ses terres d'Aragon, où il termina, en 1794, sa longue et honorable carrière. Le comte d'Aranda ne fut ni un grand homme, ni un homme de génie; mais ce qui le plaçait au-dessus des hommes vulgaires, c'était l'indépendance de son caractère et la force de sa volonté. Exempt de beaucoup de préjugés, qu'on prête à ses compatriotes, il méritait, à quelques égards, le titre de *philosophe*, dans l'acception favorable du mot, et les généreuses tentatives qu'il fit à diverses reprises contre l'inquisition, en augmentant encore sa réputation, aliénèrent pourtant de lui la confiance du pieux Charles III. Il avait des opinions saines sur beaucoup d'objets, de l'originalité dans les idées, et surtout dans la manière de les rendre. Le marquis de Caracioli, ambassadeur de Naples, qui l'avait beaucoup connu à Paris, comparait assez ingénieusement son esprit à un *puits profond dont l'orifice est étroit*.

AREMBERG (*Louis-Engelbert*, duc d'), grand seigneur belge, ancien sénateur de France, etc., etc.

Né le 3 août 1750, et issu d'une illustre et ancienne famille du Brabant, il épousa mademoiselle de Lauraguais, et perdit la vue peu de temps après, par un accident de chasse. Il figura, d'une manière fort secondaire dans la révolution brabançonne de 1789, fut ensuite un des premiers à rendre hommage au nouveau trône impérial de Napoléon, et fut élevé par lui à la dignité de sénateur français, le 19 mai 1806, puis décoré, quelques années après, du titre de comte et de grand'croix de l'ordre de la Réunion. Après la restauration de 1814, il retourna à Bruxelles, et il habitait encore cette ville dans les premiers mois de 1818. — Son fils, le prince Prosper d'Aremberg, né le 28 avril 1785, conserva la souveraineté dont jouissait sa maison en s'attachant aussi à la nouvelle

dynastie impériale, et en épousant mademoiselle Tascher de La Pagerie, nièce de Joséphine. Il leva dabord un régiment de chasseurs à cheval, à la tête duquel il fit avec distinction plusieurs campagnes, entre autres celles d'Espagne, où il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre : il est aujourd'hui général au service du roi des Pays-Bas.

AREZZO (*Thomas*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Orbitello, en Toscane, le 17 octobre 1756. Il fit ses premières études à l'académie des nobles ecclésiastiques de Rome, et fut nommé d'abord gouverneur des indulgences et des reliques sacrées, puis pronotaire apostolique, vice-légat de Bologne, et enfin gouverneur de *Fermo*, de *Pérouse* et de *Macerata*, jusqu'en 1798. A cette époque, il se retira en Sicile, patrie de sa famille, revint à Rome en 1800, fut créé archevêque de Séleucie en Syrie, et nommé ambassadeur extraordinaire, en 1801, à la cour de Saint-Pétersbourg, d'où il fut contraint de partir à la mort de Paul Ier. Il se retira à Dresde, et ayant été invité par Napoléon à se rendre auprès de lui à Berlin, il fut envoyé à Rome, en 1807, avec des propositions d'accommodement qui furent rejetées. Il s'arrêta dans cette ville, où il fut témoin de l'invasion hostile des troupes françaises, le 2 février 1808; remplaça néanmoins le prélat *Cavalchini* dans ses fonctions de gouverneur de Rome, jusqu'au mois de septembre suivant, époque à laquelle il fut pris et confiné dans la forteresse de Florence, puis relégué à Novare en Lombardie. Renvoyé libre à Florence, il fut de nouveau exilé en Corse, en 1811, et soumis à une commission militaire, à laquelle il échappa en se réfugiant en Sardaigne. De retour à Rome en 1812, il passa ensuite à Florence pour y conclure un traité entre le Saint-Siége et la couronne de Toscane. Il fut créé, par Pie VII prêtre cardinal de saint Pierre, *in vinculis*, le 8 mars 1816, et le 23 septembre suivant, légat de la ville de Ferrare, où il jouit de la considération et de l'estime des habitans.

ARGUELLES (*Auguste*), membre des Cortès espagnols, etc.

Né à Ribadesella, province des Asturies, en 1775, il se fit d'abord remarquer par une imagination vive et les plus heureuses dispositions, à l'université d'Oviédo, où il étudia le droit. Il se rendit à Madrid, lorsqu'il eut fini ses cours, pour obtenir un emploi et Sixto Espinosa, directeur de la caisse d'amortissement sous Charles IV, le plaça dans ses bureaux. Bientôt après on le chargea d'une mission pour Lisbonne, et, à son retour, il fut envoyé à Londres, en apparence pour y régler des affaires de finances, mais réellement pour une négociation politique très-importante. Arguelles revenait en Espagne, et se trouvait à Cadix, lorsque la dernière révolution éclata, et que les autorités se réfugièrent dans cette ville. Il parut, en qualité de député de sa province, aux séances de la régence provisoire; fut élu membre du comité chargé du projet de constitution, rédigea le rapport fait à cette occasion, et excita un tel enthousiasme parmi les libéraux, qu'ils lui décernèrent le surnom de *divin*. Etant resté fidèle aux principes politiques qu'il avait manifestés avec tant d'éclat, il se trouva naturellement en opposition avec Ferdinand, qui rejetait toute constitution; aussi fut-il arrêté à Madrid, le 10 mai 1814, et conduit les fers aux mains dans la prison d'état. Des juges furent nommés aussitôt pour instruire son procès; mais il mit tant d'adresse dans ses interrogatoires, qu'il les y compromettait eux-mêmes, ce qui les fit renouveler cinq fois de suite. Enfin, pour terminer cette singulière procédure, le roi se déclarant tout à la fois juge et partie, se fit apporter les pièces, sur lesquelles il écrivit : *dix ans de galères, au préside de Ceuta.* Arguelles alla subir sa peine, avec courage, et refusa les secours pécuniaires qui lui furent offerts par quelques Anglais. « Ne voulant rien recevoir, dit-il, « de sujets d'un gouvernement qui n'a- « vait pas aidé à rendre la liberté à l'Es- « pagne, malgré ses promesses for- « melles ».

ARKWRIGHT (sir *Richard*), célèbre manufacturier anglais, etc.

Né pauvre, il travailla d'abord chez un barbier, à Manchester, et loua ensuite une cave, où il établit une boutique de barbier, avec cette enseigne : *au barbier souterrain, on rase pour un penny* (2 sols), cette nouveauté eut tant de succès, que les autres barbiers furent obligé de baisser leur prix, et il fixa alors le sien à un demi penny. On raconte qu'un savetier étant venu chez lui avec une barbe extrêmement dure, le barbier observa qu'il lui en coûterait un rasoir, et qu'il n'en pouvait être

dédommagé par le demi-penny ; mais que le savetier persista à ne payer que selon la taxe de l'enseigne, dont Arkwright se contenta. Ce trait excita l'admiration du savetier, au point qu'il prit en affection Arkwright, et lui fit faire la connaissance d'un homme qui avait inventé une machine à filer, ce qui fut l'origine de sa fortune. Doué d'un esprit inventif et de cette persévérance si nécessaire à ceux qui veulent mettre à exécution des projets nouveaux, il quitta la profession de barbier et conçut l'idée d'une mécanique, qui devait réaliser le problème du mouvement perpétuel ; mais un horloger, nommée *John Kay*, le détourna de son dessein, et lui fit entendre qu'en appliquant l'invention qu'il méditait aux filatures de coton, il pouvait en tirer de plus grands profits. Après différentes tentatives infructueuses et des obstacles de toute nature, il réussit complétement et donna aux fabriques anglaises une grande supériorité sur celles du continent : il fut créé chevalier le 22 décembre 1786, sur la demande formelle des notables de Wickwork, et mourut au milieu de ses travaux, à Crumhford, dans le Derbyshire, le 3 août 1792, laissant à sa famille une fortune de douze millions de francs.

ARMFELD (*Gustave-Maurice* baron d'), grand gouverneur de la ville de Stockolm, lieutenant-général des armées de Suède, etc.

Issu d'une ancienne famille du royaume, il fit partie des confédérés de la noblesse que le roi fit arrêter en Finlande, au mois de mars 1789, lorsqu'il opéra la révolution qui honorait la puissance des premiers ordres, et fut néanmoins employé en chef dans la campagne de 1790, contre les russes, sur lesquels il remporta divers avantages. Il fut ensuite nommé ministre plénipotentiaire, et conclut la paix avec la Russie, dans la plaine de Wareela, entre les avant-postes des armées, le 3 août 1790. Aussitôt après l'assassinat de Gustave III, qui eut lieu le 29 mars 1792, M. D'armfeld devint gouverneur de la ville de Stockolm, et se démit de sa place de général au mois de juillet, parce que le duc régent refusait de faire marcher des troupes contre la France, conformément au traité fait avec l'impératrice de Russie. Nommé alors ministre de Suède près les cours d'Italie, il fut soupçonné, bientôt après, de conspirer contre le régent, et on envoya même, en 1794, un courrier pour le faire arrêter à Naples; mais le gouvernement de cette ville lui fournit les moyens de se sauver, et cette affaire faillit brouiller les deux puissances. Le baron d'Armfeld se retira en Pologne, d'où il publia des mémoires justificatifs qu'il fit insérer dans les papiers publics ; il fut néanmoins cité devant le tribunal de la cour, comme prévenu de haute trahison et coupable de lèse-majesté, et condamné à mort, pour avoir voulu mettre un prince étranger sur le trône de Suède : on le déclara même hors la loi, et on permit à chacun de lui courir sus, dans le cas où il mettrait le pied sur le territoire suédois ; mais lorsque le jeune roi Gustave-Adolphe prit les rênes du gouvernement, M. d'Armfeld rentra en grâce, et sa femme fut même nommée grande gouvernante des enfans du roi. A la fin de 1802, il reçut encore de ce prince une nouvelle marque de confiance, et fut envoyé en qualité de ministre de Suède à la cour de Vienne. Il y resta peu de temps, et fut ensuite employé, sous les ordres du roi, dans l'armée qui entra en campagne en 1805, puis nommé gouverneur général de la Finlande. Il défendit, en 1807, la place de Stralsond contre les Français et y fut blessé d'un coup de feu à la hanche. On le vit encore, l'année suivante, à la tête d'un corps d'armée, cherchant à s'emparer de la Norwège sur les Danois; mais après quelques légers succès, il fut obligé d'évacuer ce pays et de revenir en Suède, où il était déjà en disgrâce, lorsque le roi Gustave fut détrôné par son oncle. Soit qu'il eût aidé les conjurés, soit que le nouveau monarque voulût se l'attacher, M. d'Armfeld n'en fut pas moins nommé l'un des seigneurs du royaume, avec la présidence du conseil de la guerre. De nouveaux motifs qu'on ignore, le firent passer en 1810, au service de Russie, et depuis lors, il a disparu de la scène politique.

ARRIAZA (don *Jean-Baptiste*), poëte espagnol.

Né dans la vieille Castille, en 1770. Il servit dans la marine royale jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, et ayant montré beaucoup de dispositions pour la poésie, il se fit bientôt connaître dans la capitale par quelques pièces fugitives, où l'on remarqua de la facilité et de l'élégance. En 1800, il mit au jour un petit poëme sur la danse, qui eut beau-

coup de succès; devint miope quelque temps après; quitta alors le service militaire pour se livrer entièrement à la culture des belles-lettres, et fut nommé l'un des secrétaires de l'ambassade d'Angleterre. Ce fut dans cette contrée qu'il mit la dernière main à son poëme sur la peinture et l'architecture, qu'on imprima à Madrid, en 1803. Ce poète est resté constamment attaché à la cause de Ferdinand, et il est encore employé dans les secrétaireries de l'état.

ASPRE (*Constantin*, baron d'), feld-maréchal lieutenant, au service d'Autriche, etc.

Né à Gand, d'une famille distinguée des Pays-Bas. Il était capitaine au régiment de ligne à l'époque de la révolution de 1789. Après s'être signalé en différentes occasions, il se rendit dans le pays de Limbourg, pour y organiser une levée en masse en faveur de l'Autriche; fit chasser de cette province tous les révolutionnaires, et forma ensuite, des Limbourgeois qu'il avait armés, un corps dont il fut nommé le colonel, dans le même temps qu'il reçut la croix de Marie-Thérèse. Employé dans la guerre, qui ne tarda pas à éclater contre la France, le baron d'Aspre se distingua de nouveau au combat du 10 mai 1793, et conduisit, sous les ordres de Clairfayt, une des colonnes d'attaque contre les bois d'Hanson, dont il s'empara, après un feu très-meurtrier. Il servit aussi, en 1796, dans le corps d'armée du général Latour, en Bavière, fut blessé, vers la fin de la campagne, passa ensuite en Italie, en qualité de général-major, et dirigea l'insurrection de la Toscane, en 1799. Employé de nouveau au service d'Autriche, dans la guerre qui éclata en 1805, il fut fait prisonnier dès l'ouverture de la campagne près de Gunzbourg, et n'obtint sa liberté qu'après la paix de Presbourg, en 1807. Il fut promu au grade de feld-maréchal lieutenant, en 1809; fit partie, en 1813, du corps d'armée du général Nugent, et s'empara de Trieste. On le vit aussi, dans la campagne de 1815, remplir les fonctions importantes de chef d'état-major de l'armée qui obtint de si grands succès contre le roi Murat.

AUCKLAND (*William-Eden*, lord baron d'), pair de la Grande-Bretagne, ministre, etc.

Troisième fils de sir Robert Eden de Vest-Auckland, dont un des ancêtres fut créé baronnet par Charles II, en 1672 le jeune William se livra à l'étude du droit, et entra au barreau en 1768. Il fut nommé, en 1771, auditeur et l'un des directeurs de l'Hôpital royal de Greenvick : ce fut à cette même époque qu'il publia les principes des lois criminelles. En 1772, il quitta la carrière où il était entré, pour la charge de sous-secrétaire d'état, qu'il exerça pendant six ans; fut élu, en 1774, représentant de Woodstock, et siégea avec distinction à la chambre des communes, jusqu'en 1793. Plusieurs lois importantes furent le fruit de ses travaux au parlement, et sans le suivre dans toutes ses opérations, nons nous contenterons de rappeler qu'il provoqua, en 1776, le bill pour faire employer aux travaux les malfaiteurs qui seraient déportés aux colonies occidentales. En 1778, M. Eden fut envoyé dans l'Amérique septentrionale, pour travailler au rétablissement de l'union entre la colonie et la métropole. De retour à Londres, il prit part aux débats de cette session, concernant les affaires d'Amérique, et parla notamment sur la réforme des lois pénales. L'année 1780 le vit élever à la dignité de secrétaire d'état, en Irlande, sous la vice-royauté du comte de Carlisle, et l'un des actes les plus loués de son administration fut l'établissement d'une banque nationale. Pendant son séjour dans cette contrée, il étudia, en homme d'état, les affaires d'Irlande, et parvint à acquérir une connaissance profonde du génie, des mœurs des habitans, des besoins et des ressources du pays, qui le rendirent très-utile lorsqu'il s'agit de fixer les principes et d'arrêter les bases de l'acte d'union. Après le renouvellement du ministère, en mars 1782, M. Eden quitta le poste qu'il occupait et parut, le 8 avril suivant, à la chambre des communes, où il rendit compte des affaires et de la situation du pays qu'il venait d'administrer. Il finit en proposant, comme moyen d'assurer le calme dans ce royaume, de reconnaître solennellement son indépendance en matière de législation. Il fut appelé, en 1783, au conseil privé de S. M. britannique, et nommé vice-trésorier d'Irlande, emploi dont il se démit au mois de décembre suivant. Il était, en 1785, l'un des lords commissaires du conseil de commerce et des colonies, lorsqu'il fut nommé envoyé extraordinaire et plénipotentiaire près la cour de Versailles, pour conclure un traité de com-

merce, qui fut signé les 26 septembre 1786, 15 janvier et août 1787. De retour de cette mission, deux ans après, il obtint la pairie d'Irlande, et passa immédiatement à l'ambassade de Hollande, où il rendit de grands services à son gouvernement. Créé enfin baron sous le titre de lord Auckland, il appuya, dans la chambre des pairs, toutes les mesures ministérielles dirigées hostilement contre la France, et laissa échapper peu d'occasions d'exercer sa plume sur les matières politiques du moment. Après la mort du comte de Mansfield, en 1796, il fut nommé chancelier du collége Marschal à Aberdeen, et vota, en 1799, la réunion de l'Irlande à l'Angleterre. En général, lord Auckland s'est distingué, dans les affaires et les fonctions publiques, par des travaux assidus, par un zèle éclairé et par une profondeur de vues, qui le placent au rang des plus habiles publicistes d'Angleterre. Il mourut, à Londres, le 28 mai 1814.

AUFFENBERG, général autrichien.

Né en Souabe. Il servait en qualité de colonel, en 1793, dans les Pays-Bas, et se fit remarquer, en 1796, par le général Hotz, qui fit un grand éloge de la valeur, de l'activité et de la présence d'esprit qu'il avait montrées dans un combat qui se livra le 3 septembre, près de Wurtzbourg. Le 16 du même mois, il se distingua de nouveau en attaquant le flanc gauche de l'ennemi, près de Wetzlar, malgré un feu d'artillerie très-vif. Il fut nommé major-général, en 1797; et à l'ouverture de la campagne de cette année, il commandait un corps d'armée dans le pays des Grisons. Il y fut battu et fait prisonnier par le général Masséna, puis échangé aussitôt après, et employé de suite à la tête d'un corps auxiliaire autrichien, sous les ordres du général Suwarow. Il concourut aux opérations des Russes dans cette contrée, obtint, à la fin de 1800, le commandement du corps intermédiaire placé dans le Tirol, et se trouvait en Souabe dans la guerre de 1805. Il s'avança jusqu'à la Forêt-Noire, mais au moment de la capitulation d'Ulm, il fut attaqué et battu sans avoir pris aucune mesure de défense, et sa conduite fut tellement équivoque qu'elle inspira des soupçons à ses soldats. Obligé alors de se rendre à Murat, il resta prisonnier jusqu'à la paix de Presbourg, et à son retour à Vienne, il fut arrêté, jugé, obligé de quitter le service, et renfermé pendant quatre ans dans une forteresse.

AVELLONI (*François*), dit le *Poëtino*, auteur dramatique italien.

Il naquit à Vérone, vers 1756, et fut d'abord comédien ambulant; mais ayant peu de talent en ce genre, il se décida à devenir auteur, et fut secondé dans ce dessein, par sa femme, actrice douée de beaucoup d'esprit et de talens, qui l'affermit dans son projet et l'aida de ses conseils. Avelloni, écrivant avec une facilité prodigieuse, multiplia bientôt ses productions, et devint en quelque sorte le *Kotzebue* de l'Italie. Ses drames cependant ne peuvent pas être comparés à ceux de l'auteur allemand; il n'a ni son instruction, ni le naturel de son dialogue, et ne connaît pas comme lui le cœur humain; mais il intéresse quelquefois par des situations heureuses et quelques récits animés. *Giulio Wellenvel* ou *l'Assassin*, est celle de ses pièces qui a eu le plus de vogue; quoiqu'il ait composé plus de quarante pièces de théâtre, jouées avec succès, la fortune d'Avelloni est restée fort médiocre, en proportion de ses travaux.

AVERSBERG (*Charles*, prince d'), général autrichien, chevalier de la Toison d'Or, etc.

Né le 21 octobre 1750. Il embrassa l'état militaire, et fut employé, en 1793, à l'armée des Pays-Bas, où ayant été fait prisonnier par les Français, il fut transféré de Reims à Paris, par décret du 14 avril, pour y servir d'ôtage aux commissaires arrêtés par Dumouriez et livrés aux Autrichiens. Il fut rendu, en 1795, et alla, l'année suivante, recevoir, au nom de S. M. I., les hommages des habitans de la partie de la Pologne échue à la cour de Vienne. Il reçut, peu après, en récompense de ses services, la place de capitaine des Trabans de la garde; commanda, pendant la campagne de 1805, la garnison de Vienne, avec l'ordre de brûler les ponts du Danube, lorsque l'ennemi s'approcherait de cette capitale, et se laissa amuser par Murat, qui lui persuada que la paix était faite, et qu'ainsi il était inutile de détruire les ponts. Victime de sa crédulité, le général autrichien fut traduit à un conseil de guerre, condamné à être dégradé, emprisonné, et dépouillé de tous ses ordres, à l'exception de celui de la Toison-d'Or. L'empereur mitigea néanmoins sa sentence en un exil dans ses terres, et l'employa même en 1809. Il

se conduisit vaillamment à la bataille de Wagram, et fut pris, les armes à la main, par les chevau-légers polonais de la garde impériale de France.

AZANZA (don *Joseph-Miquel*), vice-roi du Méxique, ministre des finances de Ferdinand VII, etc.

Né à Aviz dans la Navarre, en 1746. Il fit, jeune encore, un voyage dans les diverses provinces de l'Amérique espagnole, et entra dans la carrière militaire à son retour en Europe. Après s'être distingué au siége de Gibraltar, il fut envoyé, par la cour de Madrid, en qualité de chargé d'affaires, à Saint-Pétersbourg et à Berlin. Aussitôt après ces missions remplies, on le nomma intendant des provinces de Toro et de Salamanque, et corrégidor de leur arrondissement. Il fut ensuite intendant des armées à Valence, et à Murcie; fit la campagne de Roussillon, en 1795; obtint alors le titre de conseiller de la guerre, et, peu après, le ministère de ce département. Charles IV le nomma, depuis, vice-roi, gouverneur, capitaine général et président de l'audience royale de Mexico, d'où il fut rappelé en 1799. Il siégea dès-lors au conseil-d'état, et fut appelé, en 1808, par Ferdinand VII, au ministère des finances. Lors du départ de ce prince pour Baïonne, M. Azanza, devint membre de la junte suprême de gouvernement, sous la présidence de l'infant don Antonio, et montra, dans ce poste difficile, beaucoup de sagesse et une grande fermeté de caractère. Il se rendit ensuite à Baïonne, et présida la junte qui s'y forma en faveur de Joseph Bonaparte : on le vit même, à la grande surprise de ses collègues, vanter les dispositions du peuple espagnol en faveur de Napoléon et de son frère, et jurer de seconder leurs desseins. Devenu ministre de la justice, sous le roi Joseph, M. Azanza obtint, en octobre 1809, le grand cordon de l'ordre royal d'Espagne, puis le titre de duc de Santa-Fé, et enfin le poste d'ambassadeur extraordinaire, pour féliciter Napoléon sur son mariage avec Marie-Louise. Il a publié depuis, de concert avec son collègue O-Farill, un mémoire justificatif de sa conduite politique, depuis mars 1808, jusqu'en avril 1814.

AZARA (don *Joseph Nicolas* d'),

Il naquit, en 1731, à Barbunales, en Aragon; et fit ses études à l'université de Salamanque, avec taut d'éclat qu'il attira l'attention de don Ricardo Wal, ministre de Ferdinand VI, qui lui offrit une place dans la magistrature, dans l'armée ou dans le département des affaires étrangères. Don Nicolas, c'est ainsi qu'on l'appelait alors, se décida pour cette dernière carrière, et débuta, en 1765, comme envoyé d'Espagne, à Rome, pour les affaires ecclésiastiques auprès de la Daterie. Il obtint bientôt toute la confiance de sa cour; seconda ensuite efficacement don Joseph Monino, appelé depuis *Florida Blanca*, auquel il succéda comme chargé d'affaires, lorsque celui-ci fut élévé au premier ministère, et ménagea habilement les intérêts de son gouvernement. Il eut part aux négociations relatives à l'expulsion des Jésuites, se montra toujours l'ami de Pie VI, à qui il donna d'utiles conseils, et fut enfin nommé ambassadeur, après la mort du duc de Grimaldi. Il se lia avec tout ce que Rome réunissait de plus célèbre et de plus distingué, protégea les artistes et les gens de lettres, auxquels il faisait obtenir du travail ou des places, et qu'il garantissait des abus de l'autorité, et entretint même des liaisons d'amitié avec plusieurs jésuites, qu'il combla de bienfaits. Il s'occupa ensuito beaucoup d'objets d'arts et de sciences; entreprit avec succès plusieurs fouilles, et fit élever divers monumens, qui attestaient son goût éclairé et sa munificence. A l'époque de la révolution française, le long crédit du chevalier d'Azara commença à s'affaiblir, et se soutint cependant jusqu'en 1796, époque où les armées occupaient le nord de l'Italie, et étaient près de se porter sur Rome. M. d'Azara fut envoyé pour implorer la clémence du vainqueur, mais il ne put atteindre entièrement le but de sa mission, et, depuis ce moment, son cœur fut abreuvé d'amertumes de toutes espèces, jusqu'à ce qu'enfin, les Français s'étant rendus maîtres de Rome, il se retira à Florence. Quelque temps après, il fut nommé ambassadeur à Paris; mais le calme dont il croyait jouir fut bientôt troublé par une alternative de faveurs et de disgrâces, et après avoir deux fois perdu et recouvré sa place, par des intrigues de cour, elle lui fut enfin ôtée pour la dernière fois. Il mourut, le 26 janvier 1804, au moment où il se proposait de retourner en Italie pour reprendre ses études chéries.

B

BACHMANN (*Jaq.-Jos.-Ant.* Léger de), major-général des gardes suisses, etc.

Né, en 1733, d'une famille noble du canton de Glaris, il entra de bonne heure au service de France, et devint ensuite major-général des gardes suisses. Le 9 août 1792, il vint prendre poste au château des Tuileries pour défendre le roi, et s'y conduisit avec toute la bravoure et la fidélité possible. Il fut arrêté quelques jours après, conduit successivement à l'Abbaye et à la Conciergerie, puis mis en jugement pour sa conduite à cette époque. Il voulut, en sa qualité de Suisse, décliner la juridiction du tribunal; mais le commissaire national fit passer outre à l'instruction du procès. La populace se porta en foule dans la salle, demandant la tête de l'accusé, lequel, conservant la plus grande tranquillité, descendit du fauteuil où il était assis alors, pour se livrer à la multitude. Immédiatement après, on prononça sa condamnation à mort, qu'il entendit avec le plus grand sang-froid; il fut conduit à sept heures du matin sur la place du Carrousel, et exécuté le 3 septembre 1792, à l'âge de 59 ans.

BACHMANN (*Nicolas-François*, baron de), général suisse, frère du précédent, etc.

Né à Næfels, canton de Glaris en Suisse, le 27 mars 1740, d'une famille distinguée par ses talens militaires, il entra au service de France, dès l'âge de neuf ans, et fit la guerre de sept ans, comme capitaine, dans le régiment de Witmer. Après avoir reçu plusieurs blessures dans cette guerre, et y avoir donné en plusieurs occasions des preuves de courage et de capacité, il devint, en 1768, major du régiment de Boccard, et fut choisi, en 1769, pour faire les fonctions de major-général au camp de Verberie. Il fut ensuite chargé de l'instruction de l'infanterie, rassemblée en Bretagne sous les ordres du comte de Lusace, et fut nommé, en 1788, commandant du régiment de Salis-Samade. Il montra beaucoup de fidélité et de dévouement, à l'époque de la prise de la Bastille, et retourna en Suisse après la catastrophe du 10 août 1792. Dès le mois de mars 1793, il leva un régiment pour le roi de Sardaigne, et entra en campagne trois mois après. Devenu général-major, en 1794, il fut chargé de diriger l'armée que le duc de Montferrat commanda dans la vallée d'Aoste jusqu'en 1796. Lorsque le gouvernement français s'empara entièrement du Piémont, en 1798, le régiment que commandait M. de Bachmann fut incorporé dans l'armée française, et son chef passa alors à la solde de l'Angleterre. Lorsqu'on forma le corps intermédiaire du Tirol et de la Suisse, sous les ordres du baron d'Auffemberg, M. de Bachmann obtint le commandement de l'avant-garde. Licencié de nouveau, après la paix de 1801, il se retira dans sa patrie; mais l'insurrection qui y eut lieu dans la même année vint bientôt l'arracher au repos. Il fut nommé général de l'armée confédérée, qui combattit avec succès contre les troupes du gouvernement helvétique, et il se réfugia en Souabe à l'approche des Français. Il ne rentra dans son pays qu'à l'époque où les Suisses purent se soustraire au joug de Napoléon. Appelé à Paris, en juin 1814, il reçut des mains de *Monsieur* le brevet de commandeur de Saint Louis. Le 20 mars 1815, il contribua beaucoup, par ses conseils, à la conduite que tinrent à Paris les régimens Suisses, et à peine fut-il de retour à Glaris, qu'on lui confia le commandement d'une armée de trente mille hommes, destinée à agir contre la France. Il se tint dans la plus sévère observation du côté de Bâle, et ne se mit en marche sur Besançon, qu'après la bataille de Waterloo. Il donna sa démission, lors de la convention de Paris; reçut, peu après, et successivement, la grande décoration de l'ordre militaire de Léopold, de la part de l'empereur d'Autriche, et celle de l'ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare de Sardaigne, qui furent suivies, en mai 1816, de la grande décoration de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

BADE-ET-ZOEHZINGEN (*Charles-Louis-Frédéric*, grand duc de), petit-fils du margrave Charles-Frédéric Ier.

Il naquit à Carlsruhe, le 11 juin 1786, et épousa, le 8 avril 1806, Stéphanie Tascher de la Pagerie, cousine de l'impératrice Joséphine, que Napoléon avait adoptée. Au mois d'octobre de la même année, il partit de Carlsruhe, pour aller prendre le commandement du corps

auxiliaire Badois, qui s'était réuni à l'armée française contre les prussiens, et se trouva à la bataille de Jéna. Il fit ensuite la campagne de Pologne; se distingua surtout au siége de Dantzig, où ses troupes eurent beaucoup à souffrir, et fut nommé par son aïeul, le grand-duc régnant, général d'infanterie, et chancelier de l'ordre du mérite militaire, qu'il venait d'instituer. Le prince héréditaire fit aussi la campagne de 1809, avec distinction; devint grand-duc, en 1810, et dès lors, ne s'éloigna plus de sa capitale. Au moment où la fortune abandonna Napoléon, ce prince crut devoir se rapprocher des puissances alliées, qui venaient de reconnaître tous les titres de possession que la maison de Bade avait acquis récemment, et joignit ses troupes aux leurs, lorsqu'elles pénétrèrent en France. Depuis lors, il a constamment suivi le même système politique, et a présenté récemment à ses peuples un plan de constitution formée sur les mêmes bases que celle de Wurtemberg.

BADEN (*Jacques*), professeur d'éloquence à l'université de Copenhague, l'un des fondateurs de la littérature danoise, etc.

Né en 1735, à Vordinborg, en Zélande, d'une famille peu fortunée, les *stipendia* ou *bourses*, que possède l'université de Copenhague, le mirent à même de faire un voyage en Allemagne, et de passer plusieurs années à Goettingue, où il se lia avec le célèbre Heyne. De retour à Copenhague, en 1760, il ouvrit le premier cours de belles-lettres qu'on y eût encore donné dans la langue du pays: occupa diverses places dans l'instruction publique, et fut nommé, en 1767, membre de l'académie des belles-lettres. Il obtint aussi, en 1780, la place honorable et assez lucrative de professeur ordinaire, qu'il a remplie avec un zèle admirable jusqu'à sa mort, arrivée en 1804.

BAECK (*Abraham*), président du conseil de médecine à Stockolm, chevalier de l'Étoile polaire, membre de l'académie des sciences, etc. etc.

Né en Suède, en 1713. Des connaissances profondes en médecine, et une conduite toujours dirigée par la prudence et le désir d'être utile, lui firent obtenir une grande considération. Il devint successivement premier médecin du roi, président du conseil de médecine, chevalier de l'Étoile polaire, et enfin, membre de l'académie des sciences de Stockholm. Cette société le chargea de faire les éloges d'Olaüs-Celsius, et de Linnée, avec lequel il avait eu des relations étroites, et qu'il était en état de juger sous tous les rapports. Baeck, a aussi publié plusieurs mémoires sur différens sujets d'histoire naturelle. Il est mort en 1795.

BAFFI, homme de lettres napolitain.

Il s'était distingué par ses connaissances littéraires, et était même un des plus profonds hellénistes de ce siècle, lorsque l'entrée des Français dans Naples y occasionna une révolution, à laquelle on l'accusa ensuite d'avoir pris part. Après la rentrée du roi dans sa capitale, en 1799, Baffi fut condamné à mort par une commission royale, et exécuté, malgré les réclamations nombreuses qui s'élevèrent en sa faveur. Tout son crime était d'avoir cédé à la force des circonstances, et de n'avoir pu se dispenser de remplir des fonctions publiques peu importantes, dans un ordre de choses qu'il n'avait nullement contribué à établir, et qu'il ne pouvait renverser.

BAGRATION (*K. A.*), sénateur, prince, et conseiller intime de l'empereur de Russie, etc.

Il fut employé dans les deux campagnes de 1792 et 1794, contre les Polonais; se distingua en plusieurs occasions, et reçut, de Catherine II, des témoignages de sa reconnaissance. Devenu, en 1799, l'un des lieutenans de Suworow en Italie, il montra de nouveau beaucoup de bravoure et d'intelligence, notamment aux batailles de l'Adda et de la Trébia. Il fut ensuite chargé, en 1805, du commandement de l'un des premiers corps arrivés au secours de l'armée autrichienne contre les français, et se trouva enveloppé, à Hollabrunn, d'où il parvint à s'ouvrir un passage à travers l'armée ennemie. Il se distingua aussi le 2 décembre à la bataille d'Austerlitz, où sa division fut la seule qui combattit avec quelques succès; fut chargé d'organiser, en 1806, le régiment des chasseurs de la garde russe, dont il obtint le commandement: remplaça, en 1807, le général en chef Buxhowden; fit de nouvelles actions d'éclat, dans la campagne de Finlande, qui lui valurent, de la part de son souverain, deux belles terres dans le gouvernement de Grodno, et le grade

de général d'infanterie; fut pourvu, en 1809, du commandement en chef de l'armée de Moldavie, et décoré de l'ordre de Saint-André de première classe. Il donna de nouvelles preuves de bravoure et de talens militaires, dans la campagne de 1812, notamment à la bataille de la Moskowa, où il fut blessé mortellement, et laissa la réputation du plus habile général qu'eût l'armée russe.

BAHRDT (*Charles-Frédéric*), célèbre prédicateur allemand, etc.

Né à Bischoffs-Werda, en Misnie, le 15 août 1741, et fils d'un ecclésiastique estimable, il reçut sa première éducation dans la maison de son père, et fut ensuite envoyé à Leipzig. En 1762, il obtint une place de catéchiste dans cette ville, et fut nommé, quelques années après, substitut de son père, professeur extraordinaire de philologie biblique. Avant cette époque, il avait déjà cherché à étendre sa réputation par quelques écrits de théologie et de critique sacrée; mais son talent pour la prédication lui acquit une gloire plus pure et plus méritée que ses premiers essais. Une étourderie de jeunesse, parvenue à la connaissance de ses supérieurs, l'ayant obligé de quitter Leipzig, en 1768, il se retira à Erfurt, où il obtint une place de professeur de philosophie. Ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il publia, entre autres ouvrages de théologie polémique, un *Essai* d'un système de dogmatique biblique, et un écrit anonime, intitulé *Les Vœux du Patriote muet*, deux ouvrages où il développait ses principes hétérodoxes, et qui lui attirèrent l'inimitié des théologiens, dont il attaquait les opinions. En 1771, Bahrdt quitta Erfurt pour se rendre à Giessen, où il professa la théologie, et prêcha avec succès; mais la haine du clergé, qu'il ne ménageait pas assez, lui suscita de nouvelles contrariétés, et l'irrégularité de sa conduite personnelle lui fit perdre en peu de temps la considération publique. Il était décidé à s'éloigner de Giessen, lorsqu'il fut appelé, en 1775, à Marschlins, dans le pays des grisons, pour y diriger un établissement d'éducation, connu sous le nom de *Philanthopinon*. Il n'y demeura qu'un an, à la fin duquel il passa, en qualité de surintendant-général à Durkeim, dans les terres du prince de Linanges-Daehsbourg. Cette existence ne pouvant satisfaire son inquiétude et son ambition, il voulut fonder, près de Worms, un établissement pareil à celui du *Philanthopinon*; mais cette entreprise ne put se soutenir. Sur ces entrefaites, un arrêt de la cour impériale, provoqué par les ennemis personnels de Bahrdt, le déclara incapable d'exercer aucune fonction ecclésiastique, et lui défendit de rien publier, jusqu'à ce qu'il eût fait une rétractation solennelle des opinions religieuses énoncées dans ses derniers écrits. Forcé de quitter l'Allemagne, Bahrdt réussit à se faire donner un asile sur les terres du roi de Prusse, et se rendit en fugitif à Halle, en 1779. Ce fut là qu'il publia sa *Profession de Foi*, dans laquelle il ménageait moins que jamais l'orthodoxie et le clergé, qui lui suscita de nouvelles tracasseries. Dégouté bientôt du séjour de Halle, il se décida, en 1787, à se retirer dans une campagne aux portes de la ville, où il imagina d'établir une caverne, qui fut bientôt fréquentée par tous les curieux que sa réputation attirait. Deux pamphlets, dont il s'avoua l'auteur, le firent mettre en prison, en 1788. L'un de ces écrits, intitulé l'*Edit de Religion*, comédie en cinq actes, était une pasquinade dirigée contre l'édit de religion du roi de Prusse. Une commission de justice condamna Bahrdt, à deux ans de détention dans la forteresse de Magdebourg; mais le roi commua cette peine en une seule année. Bahrdt employa ce temps à rédiger l'*Histoire de sa Vie, de ses Opinions et de ses destinées*. Au bout d'un an de captivité, il retourna dans sa maison de campagne, près de Halle, où il reprit le cours de ses occupations, et y mourut, le 24 avril 1792, après une vie de cinquante-un ans, abrégée par le déréglement de ses mœurs et par des malheurs, trop souvent causés par ses imprudences et ses torts.

BAILLET-DE-LATOUR, général autrichien, etc. (*Voyez* LATOUR).

BALLESTEROS (*François*), lieutenant-général espagnol, ministre de la guerre, etc.

Né à Saragosse, en 1770, d'une famille peu distinguée, il prit le parti des armes, et était, en 1793, premier lieutenant dans le régiment des volontaires d'Aragon, infanterie-légère. Il se distingua dans la campagne de Catalogne, et fut ensuite nommé capitaine. Accusé, en 1804, d'avoir indûment perçu trois mille rations, il fut destiné; mais il parvint à intéresser en sa faveur le

prince de la Paix, qui lui fit obtenir l'emploi de commandant des douaniers des Asturies. Lors de l'invasion des Français, en 1808, la junte asturienne lui confia le commandement d'un régiment; et il parvint ensuite au grade de maréchal-de-camp : c'est alors qu'il réunit ses troupes à l'armée de Castille, commandée par Black et Castanos. Ballesteros déploya une grande valeur dans les combats qu'il eut à soutenir, et fut un des généraux espagnols qui contestèrent à lord Wellington le droit de commander en chef les armées espagnoles. Il donna sa démission, lorsque les Cortès eurent décidé la question en faveur du général anglais. Ferdinand VII, à son retour, lui accorda sa faveur, et le nomma ministre de la guerre, en 1815; mais il fut destitué bientôt après, et mis à la demi-solde, dont il jouissait encore, à Valladolid, en 1818.

BALTHASAR (*Joseph Antoine Félix de*), auteur suisse, et président du conseil municipal de Lucerne, etc.

Né en 1737, à Lucerne, où il fit ses premières études, il fut ensuite envoyé à l'académie royale de Lyon, et de retour dans sa patrie, entra dans la magistrature. Il remplit successivement différentes places avec distinction, et était trésorier de l'état, au moment où la révolution éclata en Suisse. La modération et la prudence qu'il y déploya lui assurèrent l'estime de tous les partis. Il devint président de l'administration municipale de Lucerne, et ne résigna cette place que deux ans avant sa mort, arrivée en 1810. L'histoire de sa patrie fut son étude favorite, et il a formé de riches et précieuses collections de notes manuscrites sur l'histoire suisse. *La Bibliothèque suisse* de Haller, enrichie de nombreuses notices fournies par M. de Balthasar, donne l'énumération des collections de celui-ci, qui depuis sont devenues la propriété de la ville de Lucerne. Ses ouvrages imprimés consistent en différens traités, relatifs à l'histoire du canton de Lucerne, et à celle de la Suisse en général. Celui qui a fait le plus de sensation parut, en 1768, sous ce titre *De Helvetiorum juribus circa sacra*, et fut condamné par la cour de Rome.

BANDETTINI (*Thérèse*), célèbre improvisatrice italienne.

Née à Lucques, vers 1756, d'une famille respectable, elle reçut une éducation soignée, dont elle profita peu d'abord. Ses parens ayant perdu leur fortune, et remarquant en elle quelques dispositions pour la danse, la destinèrent au théâtre. Thérèse débuta à Florence; mais elle n'aimait point cet état, et elle y eut peu de succès. Ses goûts l'entraînaient vers les études littéraires, et le hasard développa son talent pour la poésie. Un jour elle entendit un fameux improvisateur véronais, et fut si frappée de ce talent extraordinaire qu'elle improvisa elle-même, en vers, un éloge brillant de l'improvisateur. Depuis ce temps, elle s'adonna à ce genre de poésie, et y obtint les plus grands succès. Thérèse quitta ensuite le théâtre, et parcourut plusieurs villes d'Italie, dont quelques académies l'admirent dans leur sein. Se trouvant, en 1794, chez le prince Lambertini, on lui proposa de chanter la mort, alors récente, de Marie-Antoinette de France. Elle célébra également et les grâces séduisantes de cette reine malheureuse, et ses longues souffrances; mais ce furent surtout les derniers momens de l'auguste victime, que madame Bandettini peignit avec les couleurs les plus vives, et une expression si touchante, qu'elle arracha des pleurs à tous les assistans. Elle a aussi publié des odes, et un recueil de poésie improvisée, où l'on distingue surtout l'entrevue de *Pétrarque et de Laure à l'église*.

BANKS (sir *Joseph*), chevalier de l'ordre du Bain, conseiller privé de S. M. B., président de la société royale de Londres, et correspondant du l'institut de France.

Né en 1740, d'une famille noble, de Suède, fixée en Angleterre, où son père jouissait d'une grande fortune, dans le comté de Lincoln, le jeune Banks, après des études brillantes, entraîné par son goût pour l'histoire naturelle, fit d'abord un voyage à la côte de Labrador et de Terre-Neuve; suivit ensuite le capitaine Cook, sans exiger aucun appointement, et fut deux fois sur le point de périr à la Terre-de-Feu, et à Otaïti. La prudence, le courage, l'activité, et le zèle scientifique, que M. Banks montra dans le cours de cette expédition, lui acquirent bientôt une grande réputation, et il fut consulté par le gouvernement sur toutes les expéditions de ce genre qui eurent lieu depuis. Sir Joseph Banks loua, peu après son retour en Angleterre, un navire, et de compagnie avec le docteur Solander, il visita l'Islande et les îles Hébrides,

ou iles occidentales d'Ecosse. En 1778, il fut nommé président de la société royale de Londres, puis créé baronnet, en 1781, membre du cooseil privé de S. M. B., et enfin chevalier de l'ordre du Bain. Plusieurs savans, voyant avec peine la prépondéranee qu'il avait dans la compagoie, résolurent de l'en expulser, et un parti se forma pour changer le président, tandis que ses amis le soutenaient aveo chaleur; de là des contestations très-vives, qui faillirent occasionner une scission. Mais sir Joseph Banks, par son exactitude et son zèle pour les intérêts de la société, parvint à se concilier les suffrages, et conserva la place de président. Sa maison est devenu le rendez-vous de tous les savans, tant nationaux qu'étrangers, et on lui doit nn graud nombre de mémoires consacrés à l'agriculture et aux arts. Il a aussi formé la collection la plns complète de livres sur l'histoire naturelle.

BARCLAY-DE-TOLLY, prince, feld-maréchal russe, ministre de la guerre, etc. etc.

Fils d'un pasteur livonien, qui lui donna une éducation distinguée, il prit le parti des armes, sous les drapeaux russes; obtint un avancement rapide, et se trouvait général-major lorsqu'il fit la campagne de 1806 en Allemagne, où il se signala d'une manière particulière, au combat de Gurka, le 27 décembre 1807. Il eut ensuite une grande part à la gloire qu'acquirent les armes russes à Pultnsk et à Preussich-Eylau, et ce fut-là que commença sa réputation militaire. Il fit aussi avec succès, en 1808, la guerre de Finlande contre les Suédois, et s'y distingua également en plusieurs occasions. Le 1er avril 1809, il fut nommé général d'infanterie, en récompense de sa conduite dans cette campagne; devint ministre de la guerre, en 1810, et obtint, l'année suivante, la grande décoration de Saint Wladimir. Après la retraite des Français, à la fin de 1812, le général Barclay-de-Tolly remplaça Kutusow daos le commandement en chef de l'armée, et dirigea, en 1813, les troupes qui combattirent à la bataille de Leipzig. L'issue de cette sanglante journée témoigna assez son habileté, et son souverain l'en récompensa en lui donnant le titre de comte. Il s'avança ensuite vers les frontières de France, et ne cessa de diriger l'armée russe, dans toute la pénible campagne d'hiver, qui se fit en Champagne. Ce fut aussi lui qui la commanda à Langres, à Châlons, à Brienne, à Sézanne, dans la marche sur Paris, et enfin, sous les murs de cette capitale, le 30 mars 1814. Sa conduite daos cette jouroée lui fit donner le lendemain, par l'empereur Alexandre, le grade de feld-maréchal. Dès que les souverains alliés se furent ligués uoe seconde fois contre Napoléon, en 1815, le géuéral Barclay-de-Tolly reçut l'ordre de marcher vers le Rhin avec son armée; mais la bataille de Waterloo ayant décidé le résultat de cette seconde coalition, il n'eut, après avoir établi son quartier-général à Châlons sur Marne, qu'à se rendre auprès de l'empereur Alexandre, qui, jaloux de récompeoser les services de ce maréchal, saisit l'occasion de la revue générale qui eut lieu près du village de Vertus, pour lui conférer le titre de prioce. Le monarque Français, voulaot aussi lui témoigoer sa reconnaissance de l'ordre et de la discipline qu'il avait mainteou parmi les troupes russes, lui envoya la décoration de commaudeur de Saiot-Louis. Le Général Barclay-de-Tolly mourut, le 25 mai 1818, à Insterbourg, au moment où il se rendoit aux eaux de Carlsbad, en Bohême. Il étoit le seul officier-général qui eût en Russie le titre de maréchal.

BARDAXY-DE-AZARA (*Denis*), cardinal de la saiute église romaine, etc.

Né à Puianxaldo, diocèse de Barbastro, en Espagne, le 9 octobre 1760, et neveu du célèbre chevalier d'Azara, ministre espagnol à Rome et à Paris, il fut élu à Rome, en 1792, auditeur de Rota, pour la couronne d'Aragou. Il suivit, avec la légation, le souverain pontife Pie VI dans son expulsion, en 1798, tant en Toscane qu'en France; fit partie du conclave de Pie VII à Venise, et revint avec lui à Rome en 1800. il vécut tranquillement dans cette ville jusqn'en 1808, époque de la révolution d'Espagne, resta fidèle à ses prinoipes et aux Bourbons, et fut conduit à Valence en Dauphiné. Rendu à la liberté, en 1814, il retourna à Rome, et y fut créé prêtre-cardinal des saints apôtres, le 8 mars 1816.

BARHAM (*Charles Middleton*, aujourd'hui lord), amiral et pair d'Angleterre, etc.

Il naquit en Ecosse, en 1736, et après avoir terminé son éducation, il entra dans la marine, et fut promu au grade

de lieutenant en 1758. Il monta successivement de grade en grade jusqu'à celui d'amiral, qu'il obtint en 1795. Au mois d'avril 1805, il succéda à lord Melville, dont il était l'ami, dans la place de premier lord de l'amirauté; mais lors du changement des ministres, lord Barham se retira des affaires dans sa belle maison de Teston au comté de Kent, et abandonna entièrement la carrière politique.

BARLOW (*Joël*), ministre plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique, etc.

Né en 1755 dans la ville de Reading, état de Connecticut, alors province anglaise, où son aïeul paternel s'était fixé en quittant l'Angleterre, il était le plus jeune de dix enfans, et recueillit à la mort de son père une succession peu considérable, qui servit néanmoins à terminer son éducation. Il entra, en 1774, au collége de Darmouth, dans le New-Hampshire, où quelques pièces en prose et en vers commencèrent de bonne heure sa réputation. Joël Barlow poursuivait ses études avec succès, quand s'éleva, avec l'Angleterre, le fameux débat qui finit par l'indépendance de l'Amérique. Il combattit comme volontaire dans plusieurs rencontres; se trouva, en 1776, à une des actions les plus chaudes de cette guerre; et, vaincu enfin par l'amour des lettres, il retourna aux écoles de New-Hawen, d'où il sortit avec le degré de bachelier-ès-arts. Après avoir consacré l'hiver à l'étude des lois, il sollicita et obtint une place d'aumônier de brigade, qu'il remplit jusqu'à la conclusion de la paix en 1783 : c'est pendant cette époque si orageuse qu'il esquissa et finit en quelque sorte son grand ouvrage de poésie. Dès que l'indépendance des Etats-Unis fut reconnue, M. Barlow, dont la fortune particulière ne s'était nullement accrue par les services rendus à l'état, se transporta à Hartford pour revenir à l'étude des lois, et entra en 1785 au barreau, où il obtint des succès extraordinaires. En 1787 il publia la *Vision de Colomb*, poëme qui ajouta beaucoup à sa réputation en Amérique, et le fit connaître à l'Europe. L'année suivante ouvrit à M. Barlow une nouvelle carrière, qui le fit renoncer à la jurisprudence, que depuis il ne reprit jamais. Il fut chargé de vendre une immense partie de terrain formant aujourd'hui la province de l'Ohio parcourut successivement la France, l'Angleterre, la Hollande et le nord de l'Europe; remplit sa mission avec succès; fut ensuite chargé de diverses négociations diplomatiques, en France et ailleurs, et publia néanmoins plusieurs ouvrages politiques qui firent honneur à ses principes et à ses talens. Nommé en 1811 ministre plénipotentiaire des Etats-Unis auprès de Napoléon, il fut appelé à Wilna en 1812, et mourut le 26 décembre de cette année, à Zarnovice en Pologne, d'une inflammation de poumons causée par le froid.

BARRÉ (le colonel), membre du parlement d'Angleterre, etc.

Après avoir servi avec honneur et obtenu le grade de colonel, il revint dans ses foyers, et fut ensuite élu membre de la chambre des communes. Ses sarcasmes, pleins de sel et de malignité, lui firent une sorte de réputation dans le parlement anglais. Le trait suivant, parmi une foule d'autres, peut donner une idée de son esprit. On proposait une mesure sévère contre les Caraïbes de l'île Saint-Vincent : « Que leur reprochez-vous, dit-il, d'aimer l'indépendance, les femmes et les liqueurs fortes? A la couleur près, je ne vois point en quoi ils diffèrent des Anglais. » Il mourut en juillet 1802.

BARRINGTON (le docteur *Shute*), lord-évêque de Durham, comte palatin, gardien des rôles de la principauté de Durham, visiteur du collége de Balliol à Oxford, et conservateur du muséum britannique, etc.

Il naquit en 1732, et fut élevé successivement au collége d'Eton et à celui de Merton à Oxford, où il prit ses degrés de maître-ès-arts en 1756. Il fut nommé chapelain du roi d'Angleterre en 1761, docteur en droit en 1762, et enfin sacré, en 1769, évêque de Landaff, d'où il fut transféré en 1782 au siége de Salisbury, et en 1791 à celui de Durham. On a de lui un grand nombre de sermons intéressans. En 1815 il a publié la *Vie politique du vicomte de Barrington*, son frère.

BARRY (*Jacques*), peintre d'histoire, etc.

Né en 1741 à Cork en Irlande, où son père était maçon. Il apprit d'abord le grec et le latin, et se livra ensuite à l'étude de la peinture. Le premier ouvrage qui le fit connaître était un tableau de saint Patrice, baptisant le roi de Cashel, qu'il composa à dix-neuf ans. Compatriote et protégé d'Edmund Burke, qui

l'appela à Londres, il passa en 1796 sur le continent pour y étudier les ouvrages des grands maîtres. Après un séjour de quatre ans en France et en Italie, il revint en Angleterre, où il composa un tableau de Vénus, et un autre de Jupiter et Junon, tous deux remarquables par l'originalité et la grandeur de la conception, mais d'un très-médiocre coloris. Ce fut vers cette époque qu'il provoqua le refroidissement d'Edmund Burke, en refusant durement de faire son portrait, genre d'ouvrage qu'il regardait comme au-dessous de lui. En 1775, il publia un ouvrage intitulé : *Recherches sur les obstacles réels et imaginaires qui s'opposent au progrès des arts en Angleterre*, dans lequel il réfuta les théories de Dubos, de Montesquieu et de Winkelmann sur l'influence du climat. Son mérite réel le fit pourtant nommer successivement professeur et membre de l'académie royale de peinture de Londres; mais ses bizarreries et ses procédés peu obligeans envers ses confrères lui firent ôter cette place vers l'année 1799. Ses opinions en faveur de la révolution française achevèrent aussi de lui aliéner la plus grande partie de ses compatriotes; et le roi, s'étant fait apporter le registre des membres de l'académie de peinture, raya de sa propre main le nom de Barry. Le principal monument de sa réputation en Angleterre est une suite de six tableaux représentant les progrès de la société et de la civilisation parmi les hommes, qu'il peignit pour la société d'encouragement. Il mourut à Londres en 1806, et fut enterré à l'église de Saint-Paul.

BATHURST (*Henri*), lord-évêque de Norwich, pair d'Angleterre et président du commerce et des colonies, etc.

Issu de la même famille que le célèbre Aller lord Bathurst, ami de Pope et d'Addison, Henri Bathurst fut destiné à l'église dès sa plus tendre jeunesse, et reçut sa première éducation à l'école de Winchester. Il étudia ensuite à l'université d'Oxford, où il obtint le degré de bachelier en droit. En juin 1776, il fut reçu docteur, puis nommé chanoine de l'église du Christ. Un de ses parens étant devenu chancelier, il obtint d'abord le vicariat de Circenster, dans le comté de Gloucester, qu'il conserve encore, et ensuite une prébende dans l'évêché de Durham, dont il s'est démis depuis : il ne fut nommé évêque de Norwich qu'en 1803. Comme évêque et comme membre de la chambre des pairs, il s'est concilié l'estime de tous les partis, autant par ses talens que par la modération et la libéralité de ses opinions, et a prononcé, le 27 mai 1808, un discours très-remarquable en faveur des réclamations des catholiques d'Irlande. Lord Bathurst fut à cette époque un des plus ardens promoteurs de la guerre contre Napoléon, et demanda aussi, après la bataille de Waterloo, qu'on votât des remercîmens au duc de Wellington et à son armée.

BEAUFORT (le duc de), ex-gouverneur-général, et l'un des plus riches seigneurs de la Belgique, etc.

Après avoir passé plusieurs années à Vienne pendant les orages de la révolution, et rempli les fonctions de chambellan à la cour d'Autriche, il revint dans sa patrie en 1801, et vécut dans ses terres, entièrement occupé d'œuvres de bienfaisance et de piété. La retraite des Français en 1814 ayant amené de grands changemens dans le gouvernement de son pays, quelques intrigues le jetèrent dans la carrière politique, pour laquelle il n'avait aucune espèce de capacité, et il fut nommé gouverneur-général civil. Il eut la maladresse de laisser ressusciter les anciennes dénominations de partis, et ne montra qu'une excessive faiblesse dans ses rapports avec les armées alliées. Lorsque le prince d'Orange, depuis roi des Pays-Bas, vint prendre les rênes de l'administration en juillet 1814, le duc de Beaufort devint président de son conseil-privé, et donna sa démission à l'époque de l'ouverture de la campagne de Waterloo. Il conserva néanmoins le titre de grand-maître de la cour, et mourut subitement à Bruxelles, dans le courant du mois de mai 1817.

BEAULIEU (*N.* baron de), général autrichien, etc.

Né dans le Brabant. Il embrassa l'état militaire, servit avec honneur dans la guerre de sept ans, et se retira ensuite dans sa famille avec le grade de lieutenant-colonel et la croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Il obtint en 1789 le commandement d'un corps destiné à comprimer l'insurrection de ses compatriotes, et mit bientôt fin à cette guerre; combattit peu après les Français dans les Pays-Bas, et fut employé dans le Luxembourg, où il gagna la

bataille d'Arlon en 1793. L'empereur lui donna en 1796 le commandement en chef de l'armée d'Italie, mais il n'y parut que pour faire mieux éclater la supériorité de l'adversaire qu'il eut à combattre. Ses défaites à Montenotte, Millesimo, Montezimo, Mondovi, etc., commencèrent la longue suite des victoires que devait remporter sur lui l'armée française : ce fut en vain que M. de Beaulieu voulut défendre l'Adda et le Mincio, son ennemi victorieux le poursuivit sans relâche, et poussa ses avant-postes jusque dans le Tyrol. Remplacé alors par Wurmser, le général Beaulieu se retira, au mois de juin de la même année, dans la ville de Lintz, où il mourut peu de temps après, regretté du soldat, à qui son souvenir est demeuré toujours cher.

BECCARIA (*César Bonesana*, marquis de), célèbre criminaliste, etc.

Il naquit à Milan en 1735, et était âgé de vingt-un à vingt-deux ans, lorsque la lecture des *Lettres persanes* de Montesquieu développa en lui ses dispositions naturelles pour les études philosophiques. Il donna en 1762 son premier ouvrage du *Désordre des Monnaies* dans l'*état de Milan*, et *des Moyens d'y remédier;* et entreprit, avec une société de gens de lettres, la publication d'une espèce de *Spectateur*, intitulé *le Café*, qui fut suivi en 1764 du célèbre *Traité des Délits et des Peines*. Jamais si petit livre ne produisit de si grands effets; jamais tant de vérités consolantes et sacrées ne furent rassemblées dans un espace si étroit. Les éditions se multiplièrent rapidement; l'ouvrage fut traduit dans toutes les langues, et commenté ensuite par Voltaire. En Prusse, en Russie, en Toscane, les souverains honorèrent à l'envi l'homme qui était à la fois le défenseur des peuples et des gouvernemens. Enfin, ce vénérable, cet illustre lord Manfield, l'oracle de la loi dans un pays où rien n'est sacré que par elle, ne prononça plus le nom de Beccaria sans un signe visible de respect. Le triomphe du philosophe milanais ne fut troublé que dans les lieux qui devaient le plus en jouir, et l'ami du genre humain ne rencontra d'ennemis que dans sa propre ville et dans quelques petits états qui l'avoisinaient. Un orage commença même dès lors à gronder sur sa tête; mais le comte Firmiani, gouverneur autrichien et philosophe éclairé, le dissipa, en déclarant qu'il prenait sous sa protection et le livre et l'auteur. Il fit plus, car à sa sollicitation la régence autrichienne créa dans Milan une chaire d'économie publique pour le marquis de Beccaria, et il fut établi pour enseigner ceux qui avaient cabalé pour le perdre. L'injustice, quoiqu'ainsi confondue, n'en produisit pas moins un effet à jamais déplorable. Beccaria chérissait le repos; il écrivait à ses amis avec une candeur naïve, « qu'en étant » l'apôtre de l'humanité, il voulait évi» ter d'en être le martyr. » Il craignait d'ailleurs de troubler la vie d'une épouse qu'il aimait passionnément et les vieux jours d'un père « dont je » dois, disait-il, respecter jusqu'aux » préjugés. » Il professa donc, mais il n'imprima plus, et brisa cette plume qui promettait à l'Europe un code de lois éclairé. Beccaria mourut d'une attaque d'apoplexie au mois de novembre 1793.

BECKFORD (*Guillaume*), membre du parlement d'Angleterre, littérateur, etc.

Né à Foothill-Abbey dans le Wiltshire, et issu par sa mère d'une famille du plus haut rang; il perdit son père, le célèbre alderman Beckford, en 1770, et eut pour tuteur le fameux Pitt, comte de Chatam. A l'âge de seize ans il avait déjà composé plusieurs ouvrages, qui furent suivis de son *Histoire du Calife Wathek*, conte arabe, d'après un manuscrit inédit, avec des notes critiques et explicatives. M. Beckford fut élu membre du parlement, pour le bourg d'Indon, dans le Wiltshire, en 1790. Il résida ensuite quelque temps à Lisbonne, où il jouit de la confiance du prince de Brésil, et fit aussi un séjour de deux années à Paris, au commencement de la révolution. En 1806 et 1807 il fut réélu au parlement pour le comté de Wilts. Il a composé un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose qui sont restés dans son portefeuille.

BECKMANN (*Jean*), célèbre professeur allemand, etc.

Né en 1739, à Hoye, dans l'électorat d'Hanovre, où son père était percepteur des contributions et maître de poste; il fut envoyé dans sa quinzième année à l'école de Stade, d'où il se rendit en 1759 à Gœttingue pour y achever ses études. Nommé en 1762 professeur de physique et d'histoire na-

turelle au gymnase luthérien de Saint-Pétersbourg, il passa ensuite en Suède, où le célèbre Linnée l'accueillit avec bienveillance, et qu'il quitta pour aller remplir à Gœttingue la place de professeur. Ses leçons, qui parurent dans le temps une nouveauté piquante, furent suivies par l'élite de la jeunesse de l'Europe, et les hommes d'état, les administrateurs les plus célèbres de l'Allemagne devinrent ainsi ses auditeurs et ses écoliers. Il composa aussi divers ouvrages qui mirent le comble à sa réputation, et publia des *Notices* du plus grand intérêt pour les arts et les sciences. Il était d'ailleurs modeste jusqu'à la méfiance, et sa timidité naturelle augmentait encore cette disposition. Il mourut le 3 février 1811, après avoir été agrégé à presque toutes les sociétés savantes de l'Allemagne et du nord.

BEDFORD (*Francis-Russel*, duc de), pair d'Angleterre, etc.

Né le 23 juillet 1765 d'une illustre famille. Il s'attacha au parti de l'opposition dans la chambre haute du parlement d'Angleterre, et on le vit, à la séance du 5 mai 1794, voter contre le bill relatif à la levée des corps d'émigrés, en s'expliquant néanmoins sur ce sujet avec beaucoup de réserve, et motivant son opinion plutôt sur l'intérêt de son pays que sur des sentimens de haine contre les émigrés français. Le 30 il fit une motion sur la paix, qu'il appuya d'un long discours, et fut secondé par les lords Grafton, Lauderdale et Laudowsn. En décembre 1796, le duc de Bedford souscrivit pour une somme de 120,000 livres sterling dans l'emprunt de dix millions: s'opposa, le 28 février 1797, à une motion de lord Grenville, et attribua tous les malheurs de la guerre aux ministres, qu'il traita d'incapables et d'extravagans. Le 28 janvier 1800 il combattit de nouveau une adresse proposée par le même, relativement à la guerre, et fit un tableau des dangers de l'Angleterre par l'effet de sa confiance aveugle en des ministres qui, selon lui, ne la méritaient pas. L'année suivante il s'opposa à ce qu'on prolongeât de confiance la suspension de l'*habeas corpus* et le bill des séditions. Il est mort le 21 mai 1802. Ses fermes expérimentales ont imprimé à l'agriculture anglaise une tendance plus rapide vers la perfection, aussi les sociétés économiques se sont-elles empressées de consacrer par des monumens le souvenir de ses efforts, de ses travaux et de sa philantropique philosophie.

BELAIR (*Charles*), nègre de Saint-Domingue et général de brigade, etc.

Il fut un de ceux qui prirent les armes, dans l'été de 1802, contre le général Leclerc, et occupa les hauteurs de l'Artibonite, avec une partie des troupes coloniales qui avaient été à la solde du général français, et qui étaient passées avec les insurgés. Mais, ayant été pris avec sa femme, une commission militaire le condamna à être pendu, le 15 octobre de la même année.

BELGRADO (*Jacques*), savant jésuite italien, etc.

Il naquit à Udine le 16 décembre 1704; fit ses humanités dans l'université de Padoue; entra en 1723 dans la compagnie de Jésus, et alla faire sa philosophie et son cours de mathématiques à Bologne, d'où il fut ensuite envoyé professeur de belles-lettres à Venise. Il y acquit l'amitié de plusieurs savans et gens de lettres, et entre autres celle de l'abbé Conti et d'Apostolo Zeno; passa à Parme, où il professa les mathématiques et la physique; fit ses vœux en 1742; devint successivement confesseur du duc et de la duchesse; et fut bientôt après nommé mathématicien de cette cour. Dans un voyage qu'il fit en France avec la princesse de Parme lorsqu'elle y vint voir Louis XV son père, il se lia avec nos savans les plus distingués; et, de retour à Parme, il fut nommé en 1762 associé-correspondant de l'académie des sciences: il était aussi de l'institut de Bologne, de la plupart des académies savantes d'Italie, et l'un des fondateurs de la colonie arcadienne de Parme. La destruction de l'ordre des jésuites lui ayant fait perdre ses emplois à la cour, il crut pouvoir s'en consoler en se livrant tout entier à ses études, qui auparavant étaient souvent interrompues par ses devoirs; mais, obligé de quitter Parme, et ensuite Bologne où il s'était retiré, il ne trouva de repos qu'à Modène pendant quelque temps, et enfin à Udine dans le sein de sa famille. Il y reprit ses travaux, qu'il n'avait même jamais entièrement abandonnés pendant toutes ces agitations, et mourut le 7 avril 1789, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans. On lui doit beaucoup d'ouvrages et d'opuscules scientifiques.

BELLEGARDE (*Henri*, comte de), feld-maréchal au service d'Autriche, etc.

Né en 1760 à Chambéri d'une ancienne famille de Savoie. Il passa de bonne heure au service d'Autriche, et se distingua en plusieurs occasions dans la campagne de 1793, notamment aux siéges de Valenciennes, de Maubenge et de Landrecies. Devenu membre du conseil de S. A. R. l'archiduc Charles, lorsque ce prince prit le commandement général des armées d'Allemagne, il fut élevé, le 12 mars 1796, au grade de feld-maréchal-lieutenant; conclut, en avril 1797, un armistice avec le général Bonaparte; commanda, dans la campagne de 1779, un corps placé entre l'armée de l'archiduc et celle de Suwarow; et contribua, par ses manœuvres savantes, au succès de l'un et de l'autre. M. de Bellegarde passa ensuite successivement à Vienne, Pragne et Berlin, pour presser les négociations de paix, et fut désigné en 1800 pour diriger, par ses conseils, le commandement de l'armée d'Italie confié à l'archiduc Ferdinand. En 1805 il resta à la tête du département de la guerre après le départ de l'archiduc Charles; et, dans le mois de juillet de la même année, il fut nommé commandant général des états vénitiens; puis feld-maréchal et gouverneur civil et militaire de la Gallicie orientale et occidentale en 1806. Il obtint bientôt après la grand'croix de l'ordre de saint Léopold et la charge honorable de gouverneur du prince-royal; se signala de nouveau dans la campagne de 1809, particulièrement à la bataille de Wagram, où il fut opposé au maréchal Davoust, et fut envoyé, immédiatement après la paix de Vienne, dans la Gallicie, où il commanda jusqu'à la reprise des hostilités en 1813. Il eut ordre à cette époque de pénétrer en Italie, tandis que les alliés attaquaient la France par la frontière du nord; éprouva d'abord une grande résistance de la part du vice-roi; passa néanmoins l'Adige, et porta son quartier-général à Vérone. Le comte de Bellegarde venait de livrer, le 16 avril, sous les murs de Plaisance, une bataille sanglante, lorsqu'il apprit les changemens survenus en France par suite de l'entrée des alliés à Paris. Il conclut aussitôt un armistice, et resta gouverneur-général des provinces autrichiennes en Italie. Lors de l'invasion de Napoléon en 1815, il publia une proclamation qui était en quelque sorte la réfutation d'un manifeste de Murat, daté de Rimini; repoussa, vers la fin d'avril, les attaques désespérées des Napolitains sur Ferrare, et conserva le gouvernement de la Lombardie jusqu'à ce que l'archiduc Antoine fût nommé vice-roi du nouveau royaume Lombardo-Vénitien. Il se rendit ensuite à Paris, et y fit quelque séjour en 1816.

BELLING (*Guillaume-Sébastien* de), lieutenant-général prussien, etc.

Issu d'une famille noble qui le destina à la carrière militaire. Il était cornette dans le régiment de hussards de Werner en Silésie, lorsqu'en 1758 le prince Henri lui donna le commandement d'un escadron de hussards nouvellement formé, avec lequel il se couvrit de gloire dans plusieurs rencontres. Parvenu rapidement aux grades supérieurs, il sut un jour, avec quelques bataillons de recrues et dix escadrons de cavalerie, tenir en observation l'armée suédoise, empêcher ses mouvemens, et la harceler avec succès. Comme il était facile à reconnaître à cause de sa petite taille et du cheval qu'il montait habituellement, les ennemis tiraient toujours sur lui; mais on ne put jamais l'engager à changer de monture. Son affabilité, ses manières vives et simples le faisaient chérir de ses troupes, et Frédéric le considérait beaucoup. Il mourut à Stolpe en 1799.

BELOSELSKY (le prince), grand seigneur russe, ambassadeur, etc.

Né à Pétersbourg en 1757. Il fut le protecteur des arts et de l'esprit dans une cour accoutumée à ne favoriser que les arts du luxe, et parut croire que l'éclat d'une naissance illustre s'augmente quelquefois par des succès littéraires autant que par des dignités politiques. Il avait été, dans sa première jeunesse, envoyé de l'impératrice Catherine II à la cour de Turin; mais le comte Panin, ministre des affaires étrangères, qui n'avait ni le goût ni le sentiment des lettres, fit rappeler le prince Béloselsky, parce que celui-ci écrivait, dit-on, ses dépêches avec une élégance un peu recherchée, qu'il faisait des vers français, qu'il avait même composé une tragédie, et qu'il voulait entreprendre les éloges historiques des grands hommes que la Russie a produits. Le prince se consola de cette disgrâce, d'ailleurs très-adoucie, en consacrant une grande fortune à protéger les arts, et ses loisirs studieux à les cultiver lui-même. Il mourut à Pétersbourg à la fin de 1809.

BELPUSI (*Th.*), chevalier napolitain, etc.

Il se prononça pour la révolution française; devint adjudant de Napoléon en Italie; se fit remarquer par sa bravoure et son courage hardi, et obtint, à l'installation du nouveau gouvernement napolitain en 1798, le commandement d'une légion destinée à combattre l'armée du cardinal Ruffo. Il dirigea sa marche sur Bénévent, dont on lui ferma les portes, et qu'il commençait à bombarder, quand les troupes royales le forcèrent de lever le siege; défendit ensuite quelque temps la ville de Naples contre les Calabrais, et se fit remarquer de nouveau par ses talens militaires. Son parti ayant succombé en 1799, il fut excepté de la capitulation accordée aux Français, jeté dans un cachot, puis conduit au supplice avec l'état-major de la garde nationale.

BENDER (*Blaise* Colomban, baron de), général autrichien, etc.

Né en 1713, dans une petite ville du Brisgaw, où son père était artisan. Il entra fort jeune au service en qualité de cadet, et fit les campagnes de 1741 à 1756 contre les Prussiens. Il n'était encore que capitaine d'infanterie lorsqu'il fit la connaissance d'une demoiselle de la maison souveraine d'Isembourg, qu'il épousa secrètement en 1763. Le comte d'Isembourg voulut en vain employer son autorité pour rompre ce mariage, Marie-Thérèse déclara qu'elle s'y intéressait; et, pour rapprocher un peu les distances, elle créa Bender baron du Saint-Empire, et lui envoya le brevet de major. La paix dont jouit alors la maison d'Autriche ne fournit à ce militaire aucune occasion de se signaler; néanmoins il était parvenu au grade de général-major, et il exerçait en 1789 les fonctions de commandant d'armes dans la forteresse de Luxembourg. Cette place étant menacée par les insurgés brabançons, il fallait y nommer un gouverneur, et le choix tomba sur Bender, qui ne tarda point à obtenir les grades de lieutenant-général et de feld-zeugmeister. La mésintelligence qui régnait entre les généraux Latour, Beaulieu et Corti fit donner le commandement en chef de l'armée au baron de Bender; mais il ne put assister à aucune des victoires remportées sur les insurgés, et ne quitta Luxembourg que pour faire son entrée à Bruxelles, à la suite des troupes autrichiennes, en décembre 1790: il y reçut le bâton de feld-maréchal et le grand-cordon de l'ordre de Marie-Thérèse. Son âge et ses infirmités ne lui permirent pas de prendre bientôt après part à la guerre contre la France, et il retourna dans son gouvernement de Luxembourg, où il fut attaqué en 1794, et obligé de capituler après un blocus de treize mois. Il se retira à Vienne, où l'empereur François II le nomma ensuite gouverneur-général de la Bohême, et mourut à Prague le 20 novembre 1798, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

BENKENDORF (*Ernest-Louis* de), général de cavalerie au service de Saxe, chef des gardes-du-corps, etc.

Né à Anspach le 5 juin 1711. Il fut d'abord destiné par sa famille à la carrière diplomatique; mais un penchant naturel lui fit préférer celle des armes, et il entra comme sous-lieutenant dans les gardes-du-corps de l'électeur-roi de Pologne, Auguste III. Après avoir fait la première guerre de Silésie, où la Saxe et la Prusse étaient alliées, il ne cessa de combattre contre le roi de Prusse, Frédéric II, jusqu'à la paix de Hubertsbourg. Il contribua au gain de la bataille de Kollin, en chargeant brusquement l'infanterie prussienne lorsque l'armée autrichienne commençait déjà à battre en retraite; ent ensuite part à la prise de Schweidnitz, à l'affaire de Breslau et à la plupart des batailles de cette guerre, où sa bravoure et la bonne tenue de son régiment lui acquirent l'estime de Daun et de Laudon, tandis que son affabilité et sa franchise lui valaient l'affection et le dévonement de ses soldats. Après la guerre, son attachement à la maison de Saxe, et entre autres au prince Charles, depuis duc de Courlande, lui assura une existence agréable, et hâta son avancement. Le prince était né le jour même où Benkendorf était arrivé à Dresde pour entrer au service; le canon qui annonçait sa naissance fit dire en riant à Benkendorf: « Ou le prince est venu au monde pour » moi, ou je suis venu à Dresde pour » lui. » Et une tendre amitié les unit toute leur vie; celle de Benkendorf fut longue et heureuse, malgré quelques mécontentemens passagers que lui donna sa cour; il eut des succès comme militaire et comme homme du monde; dépensa environ cent mille écus en vins, qu'il aimait beaucoup, et plus encore en chevaux et en plaisirs de tous genres,

et mourut le 5 mai 1801, sans que sa vieillesse se fût ressentie des fatigues de la guerre.

BENNINGSEN (le comte Banteln *Lévin-Auguste-Théophile* de), général en chef des armées russes, etc.

Né en 1745 dans le pays de Hanovre. Il passa de bonne heure au service de Russie, et fut successivement brigadier des armées, commandant du régiment de cavalerie légère d'Isuni, général de cavalerie, et enfin gouverneur de la Lithuanie. Il se distingua dans plusieurs actions contre les Polonais pendant l'été de 1794, et reçut au mois d'octobre l'ordre de Saint-George de la troisième classe avec une épée, et ensuite l'ordre de Saint-Alexandre-Neuski. Le général Benningsen avait été congédié par Paul Ier, et il se préparait à quitter Pétersbourg en 1801, lorsque la mort de ce souverain le décida à rentrer au service. Nommé alors gouverneur de la Lithuanie par l'empereur Alexandre, il se rendit à Wilna, où il resta jusqu'à la guerre de 1805 contre les Français. Il commandait dans cette campagne un corps d'armée; mais, arrivé trop tard pour prendre part à la bataille d'Austerlitz, il retourna en Russie; fut employé de nouveau en 1806; fit d'abord d'inutiles efforts pour couvrir Varsovie; et fut enfin obligé d'abandonner cette ville. Il obtint ensuite le commandement en chef de l'armée, par le rappel de Kamensky, et se distingua aux brillantes affaires de Pultusk et de Prenssich-Eylau: il fut alors décoré de l'ordre de Saint-George de deuxième classe. Après la bataille de Friedland, le 14 juin 1807, où il avait également commandé en chef, et la paix de Tilsitt, il se retira du service; reparut de nouveau sur le théâtre de la guerre à la fin de 1813, et commanda l'armée russe dite de Pologne. Il fut ensuite chargé de diriger la droite des armées alliées destinées à manœuvrer vers les Bouches-de-l'Elbe et du Weser; s'approcha bientôt après de Hambourg, dont il forma le blocus, et dont il s'empara par capitulation, après la chute de Napoléon en 1814, et reçut à cette occasion, de l'empereur Alexandre, l'ordre de Saint-George de première classe, et le commandement en chef d'une armée de 120,000 hommes sur les frontières de la Turquie: en 1816 il reçut aussi du roi de France la grand'croix de la Légion-d'Honneur. Le général Benningsen donna sa démission de tous ses emplois militaires au mois de mai 1818, à cause de son grand âge, et se retira immédiatement dans son pays natal.

BENONI (le père), religieux français à Naples, etc.

Doué de quelque éloquence, et connu par ses prédications dans la ville de Naples, il fit servir ses talens à la cause de la révolution qui éclata dans cette ville en 1798, et établit sa chaire au milieu de la place publique, d'où il haranguait le peuple, l'évangile et le crucifix à la main. Après la reprise de Naples par le cardinal Ruffo en 1799, le père Benoni fut condamné à mort, et pendu avec un autre moine de son ordre qui avait tenu la même conduite.

BENTHAM (*Jérémie*), célèbre criminaliste anglais, etc.

Né à Londres vers 1735. Il se voua à l'étude de la jurisprudence, qu'il a continuée pendant plus de quarante ans sans interruption, et publia en 1776 son premier ouvrage, sous le titre de *Fragmens sur le Gouvernement*, qui fit une grande sensation parmi les gens éclairés, et surtout parmi les jurisconsultes. Poursuivant ses méditations, et trouvant les lois criminelles de son pays incohérentes et souvent barbares, il se détermina à rédiger le *Plan d'un Code de Lois pénales*, qui parut bientôt sous le voile de l'anonyme. D'autres ouvrages suivirent celui-ci, et entre autres ce fameux recueil intitulé *Traités de Législation civile et pénale*, etc., qui est fréquemment cité comme autorité en jurisprudence. M. Bentham est encore auteur de plusieurs autres écrits distingués qui ont ajouté à sa grande réputation en Europe.

BENTINCK (lord *Guillaume-Henri* Cavendish), vice-roi de Sicile, etc.

Né en 1774, et frère cadet du duc de Portland. Il épousa en 1803 lady Marie Acheson, fille du comte de Gosford, et fut nommé gouverneur de Madras en 1803. A son retour des Indes orientales, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à la cour de Sicile, mais avec des troupes anglaises qu'il commandait en sa qualité de lieutenant-général, et réellement pour occuper militairement cette île, et la maintenir dans le système de l'Angleterre pendant tout le temps de la guerre contre Napoléon. Sa conduite dans ce pays fut telle, que la reine de Naples se vit à

la fin obligée de s'en éloigner et de se rendre à Vienne. Après avoir établi dans ce pays la domination anglaise, lord Bentinck se mit à la tête d'une expédition, et alla faire un débarquement en Catalogne dans le mois de juillet 1813. Il pénétra dans le royaume de Valence; commença ensuite le siége de Tarragone, d'où, s'étant avancé jusqu'à Villa-Franca, il en fut repoussé avec perte, et s'embarqua dans le mois d'octobre pour retourner en Sicile. Lorsque les armées alliées environnèrent de toutes parts la France et l'Italie, au commencement de 1814, lord Bentinck se rendit avec une autre expédition sur les côtes de la Toscane; s'empara de Gênes, où il fit débarquer des troupes, et commanda long-temps en maître; et seconda peu les Autrichiens dans leurs opérations contre Murat en 1815, ce qui fit que, lorsqu'il se présenta devant Naples avec le projet de féliciter Ferdinand IV sur son rétablissement, ce monarque ne voulut pas le recevoir. Il lui envoya cependant à Rome son portrait enrichi de diamans, que le fier Anglais refusa. De retour dans sa patrie, il fut nommé membre de la chambre des communes par le comté de Nottingham, et faisait encore partie du parlement en 1819.

BENTINCK (le baron de), général hollandais, etc.

Issu d'une famille noble de la Haye. Il prit le parti des armes, et était devenu major des gardes, général d'infanterie, et commandant de l'ordre teutonique à l'époque de l'invasion de son pays par les Français. Après avoir rempli tous ses devoirs envers la maison de Nassau, il rentra dans sa patrie, et vécut éloigné des affaires publiques pendant la domination impériale. Il est aujourd'hui fort âgé; figure encore néanmoins sur la liste des généraux, et a été décoré en 1815, par le roi des Pays-Bas, du collier de commandeur de l'ordre militaire de Guillaume.

BERESFORD (*Jean*), membre du parlement anglais, etc.

Frere naturel du marquis de Waterford. Il suivit d'abord avec succès la carrière du barreau, qu'il abandonna bientôt pour se lancer dans la politique, où il a fait une fortune brillante. Parvenu à des places très-élevées, il acquit une grande influence dans les affaires publiques; obtint, tant pour lui que pour sa famille et ses amis, environ quarante mille livres sterling de revenu annuel, en gratifications et pensions; fut mis à la tête de l'administration du revenu de l'Irlande, et montra des connaissances profondes dans le commerce général de ce pays. M. Beresford y a donné à sa famille une telle prépondérance, qu'elle dicte en quelque sorte des lois à ceux qui ont le commandement en chef, et plusieurs vice-rois d'Irlande n'ont tous gouverné que d'après ses conseils. C'est aussi lui qui prépara les grandes mesures de l'union de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, et la fusion des deux parlemens, qui a été opérée malgré toutes les résistances. Il a été souvent obligé de repousser dans le parlement des imputations de corruption et d'illégalité dans sa conduite publique; mais cela n'a ralenti en rien son zèle accoutumé, et le ministère le compte toujours parmi ses serviteurs les plus dévoués.

BERESFORD (sir *William* Carr), marquis de Douro, baron de), général anglais, etc.

Issu d'une autre famille que le précédent. Il fut long-temps employé au service du Portugal pendant la guerre que cette puissance soutint contre la France, et ce fut lui qui organisa toutes les milices de ce pays, et qui prépara ainsi sa résistance aux attaques de Napoléon. Devenu généralissime des troupes de ce royaume lorsque le gouvernement anglais eut envoyé des secours d'hommes et d'argent aux Portugais, sir William Beresford obtint des succès presque égaux à ceux de Wellington en Espagne. Sa campagne de 1810 lui a surtout fait le plus grand honneur; et la bataille d'Albuéra, qu'il gagna seul la même année contre le maréchal Soult, mit le comble à sa gloire militaire. Pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814, il commanda en second sous les ordres du duc de Wellington, et l'habileté de ses manœuvres contribua puissamment au gain de la bataille d'Orthes. Il fit ensuite son entrée à Bordeaux le 13 mars 1814; se distingua de nouveau peu après à la bataille de Toulouse, et obtint, le 3 mai suivant, la dignité de pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de baron de Beresford d'Albuéra. Il se rendit presque aussitôt au Brésil, par ordre de sa cour; revint en Angleterre dans le mois de juillet 1815, et retourna immédiatement à Lisbonne pour y exercer ses fonctions de généralissime. Il y comprima en 1817 une

conspiration formée, dit-on, contre son autorité et montra dans cette circonstance beaucoup de sévérité et de rigueur.

BERKENHOUT (*Jean*), médecin et littérateur anglais.

Né vers 1730, à Leeds, dans le comté de Suffolk, où il reçut sa première éducation, son père, négociant d'origine hollandaise, qui le destinait au commerce, l'envoya de bonne heure en Allemagne pour y apprendre les langues étrangères. Après quelques années de séjour dans ce pays, Berkenhout fit le tour de l'Europe, et vint demeurer à Berlin auprès de son parent le baron de Bielfeldt, l'un des fondateurs de l'Académie royale des sciences de cette ville. Il y prit du service dans un régiment d'infanterie; parvint en peu de temps au grade de capitaine; revint dans son pays en 1756; et, après la paix conclue en 1763, se rendit à l'université d'Edimbourg, pour y étudier la médecine. Il passa quelques années après à l'université de Leyde, qui lui conféra le degré de docteur en 1765; vint s'établir à Isleworth dans le comté de Middlessex, et fut envoyé, en 1778, à Philadelphie par le gouvernement anglais, pour y négocier avec le congrès américain. Il y fut arrêté sur le soupçon de quelques intrigues politiques, et mis en prison; mais il obtint bientôt sa liberté, et ravint dans sa patrie, où le gouvernement, pour le dédommager de ce qu'il avait souffert, lui accorda une pension. Il mourut, en 1791, âgé de 60 ans. Peu d'hommes ont réuni une plus grande variété de lumières et de talens dans la science de l'économie politique, l'art de la guerre, les langues anciennes et modernes, les mathématiques, la médecine et l'histoire naturelle.

BERNOULLI (*Jean*), licencié en droit, astronome royal de Berlin, etc.

Il naquit, le 4 novembre 1744, à Bâle, où il fit ses études et se voua particulièrement à la philosophie, aux mathématiques et à l'astronomie. A dix-neuf ans, il fut appelé, comme astronome, à l'académie de Berlin; obtint, quelques années après, la permission de voyager; et visita successivement l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Suisse, la Russie et la Pologne. Depuis 1779, il vécut à Berlin, où il fut nommé directeur de la classe des mathématiques de l'académie. Il fut aussi membre des académies de Pétersbourg, de Stockholm, et de la société royale de Londres; et mourut à Berlin, le 13 juillet 1807.

BERNSTORF (*André-Pierre*, comte de), ministre d'état en Danemarck, etc.

Né à Hanovre, le 28 août 1735. Il devint conseiller du roi de Danemarck en 1769; mais il eut sa démission sous le ministère de Struensée. Rentré au conseil après la chute de ce ministre, il se distingua par les mesures sages qu'il proposa pour l'administration du pays, et ce fut lui qui fit accéder le Danemarck, en 1778, à la neutralité armée. Cependant il survint de nouveaux incidens qui engagèrent André Bernstorf à se retirer. Rappelé de nouveau, en 1784, lorsque le prince royal se fut mis à la tête du gouvernement, il devint l'âme du conseil, et ses grands talens eurent alors occasion de se déployer. Joignant à une sagesse profonde une fermeté courageuse, il sut maintenir la paix dans les circonstances les plus critiques, et parvint à introduire des réformes importantes sans que le repos intérieur en souffrit jamais. Ni les sollicitations, ni les menaces ne purent l'engager à prendre part aux coalitions contre la France; il proclama même, avec autant d'éloquence que de franchise, les droits des neutres, et ne négligea rien pour en assurer la jouissance en Danemarck. Le comte de Bernstorf était parvenu à ce degré de considération et de gloire où conduisent les grands talens accompagnés de grandes vertus, lorsque les infirmités entravèrent son zèle; il s'occupa cependant des intérêts de l'état jusqu'à ses derniers momens, et mourut le 21 janvier 1797, universellement regretté des Danois et des Européens.

BERNSTORF (le comte *Frédéric* de), ministre danois, ambassadeur, etc.

Fils aîné du célèbre ministre, il était lui-même ambassadeur de sa cour à Stockholm au moment de la mort de son père, et hérita de la faveur de celui-ci auprès de son souverain. Il se rendit à Berlin, en 1805, afin d'y conclure une neutralité armée avec le ministère prussien, et négocia ensuite avec la France elle-même; mais aucune de ces mesures ne put garantir le Danemarck du fléau de la guerre; la marine de ce royaume fut enlevée par les Anglais, et sa capitale bombardée. Le comte de Bernstorf obtint sa démission, comme ministre d'état, le 26 avril 1810, et ne conserva alors que le rang de conseiller privé des conférences. Le 4 mai 1811, il fut de

nouveau nommé ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire à Paris, d'où il passa à Vienne, en 1814, en la même qualité, auprès du congrès et de l'empereur d'Allemagne. Il signa alors tous les arrangemens qui furent pris avec sa cour; et accompagna même l'empereur François à Paris en 1815.

BERTOLETTI (*Antoine*), général major autrichien, etc.

Né en 1776, à Milan, d'une famille peu distinguée, il fut un des premiers qui prirent les armes pour la défense des Français en Italie; parvint bientôt au grade de capitaine, et étudia la théorie militaire, de manière à devenir un des officiers les plus distingués. Dans les campagnes de 1797, 98, et 99, il défendit sa patrie contre les ennemis, acquit alors beaucoup de réputation, et fut créé chef de bataillon. De retour en Italie avec l'avant-garde de l'armée française, il fit la campagne suivante, où il se signala de nouveau; fut nommé colonel en 1803, puis colonel-major de la garde-royale, en 1806, et enfin général de brigade, en 1807. Ayant été employé en Espagne, l'année suivante, il y montra une bravoure extraordinaire à la prise de Valence, et à la défense de Tarragone; fut successivement décoré des ordres de France et d'Italie, et passa, en 1814, au service de l'empereur d'Autriche, en qualité de général-major.

BESBORODKO (*Alexandre*, prince de), ministre sous les règnes de Catherine II, et de Paul Ier.

Il fut d'abord secrétaire du feld-maréchal Romanzoff, qu'il accompagna dans ses premières campagnes contre les Turcs, puis employé dans la chancellerie russe, où il se distingua par beaucoup d'activité, et par une grande facilité de travail, ce qui lui mérita la place de secrétaire du cabinet de Catherine II. Son principal talent était de bien savoir la langue russe, de l'écrire avec beaucoup de pureté, et surtout de rédiger avec une promptitude extraordinaire. Ayant reçu un jour, de Catherine II, l'ordre de rédiger un ukase, il l'oublia, et reparut, sans avoir cet écrit, devant l'impératrice, qui le lui demanda. Besborodko, sans se déconcerter, tire de son porte-feuille un papier blanc, et se met à lire, comme s'il avait eu l'ukase sous les yeux. L'impératrice, satisfaite de la rédaction, demanda la feuille, pour y apposer sa signature; elle fut d'abord étonnée de n'y voir que du papier blanc; mais cette facilité fit une telle impression sur son esprit, que loin de reprocher au secrétaire sa supercherie et sa négligence, elle le fit entrer au conseil, et le nomma, en 1780, ministre de l'intérieur. Besborodko, signala son administration par une grande activité, et par quelques innovations importantes. Il conclut en 1791, la paix avec la porte Ottomane, à la grande satisfaction de l'impératrice, qui l'éleva à de nouvelles dignités: il fut ensuite à peu près disgracié, à la sollicitation du favori Platon Zouboff. Paul Ier, à son avénement, le fit prince, et l'éleva à la première classe civile, ce qui équivaut au grade de feld-maréchal, et le choisit aussi en 1797, pour conclure un traité entre l'Angleterre et la Russie, contre la France. Besborodko mourut, à Pétersbourg, au commencement de 1799.

BESENVAL (*Pierre-Victor*, baron de), lieutenant-général au service de France, né à Soleure, etc. (Voyez la *Biographie Moderne*, d'Alexis Eymery, 2e. édition).

BETTINELLI (*Xavier*), célèbre littérateur italien.

Il naquit à Mantoue, le 18 juillet 1718, et après y avoir étudié sous les jésuites, il entra, en 1736, dans cette société. Il y fit un nouveau cours d'études, et enseigna ensuite les belles-lettres à Brescia, depuis 1739 jusqu'en 1744. Quelques poésies, composées pour les exercices scolastiques, le firent connaître avantageusement dans cette ville, d'où il fut bientôt envoyé à Bologne pour y faire sa théologie. Il continua d'y cultiver son talent poétique, et fit aussi, pour le théâtre de ce collége, sa tragédie de Jonathas. Il passa, en 1748, à Venise, où il alla professer la rhétorique, et on voit, par quelques-unes de ses épîtres en vers libres, qu'il y fut lié d'amitié avec tout ce que cette ville et cet état possédaient alors de plus illustre. Il obtint en 1751 la direction du collége des nobles, à Parme, où il resta jusqu'en 1755, qu'il parcourut une partie de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, avec deux jeunes princes, fils ou neveux, du prince de Hohenlohe, qui l'avait prié de se charger de leur éducation. Ce fut pendant ce voyage qu'il écrivit les fameuses *Lettres de Virgile*, dont les hérésies littéraires lui firent beaucoup d'ennemis, et le brouillèrent avec Algarotti. Il visita successi-

vement la cour de Lorraine et Voltaire, qui l'accueillit avec considération et qui lui adressa les vers suivans :

Compatriote de Virgile,
Et son secrétaire aujourd'hui,
C'est à vous d'écrire sous lui;
Vous avez son âme et son style.

Bettinelli repassa par Gènes en Italie et à Parme, où il arriva en 1759, et venait d'être nommé professeur d'éloquence, à Modène, lorsque la suppression des jésuites, en 1773, l'obligea de retourner dans sa patrie, où il reprit ses travaux littéraires, avec une nouvelle ardeur, et publia successivement sa *Correspondance entre deux Dames*, ses *Lettres à Lesbie*, celles sur les beaux arts, et enfin ses vingt-quatre *Dialogues* sur l'Amour. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il conservait sa gaîté et la vivacité de son esprit, lorsqu'il mourut le 13 septembre 1808, après quinze jours de maladie.

BEYME (*N.* de), ministre Prussien, etc.

Né vers 1770, et fils d'un chirurgien de bataillon, il reçut sa première éducation à Halle, dans la Maison des Orphelins, où son application à l'étude, le fit particulièrement distinguer. Recommandé par ses professeurs, il fut ensuite employé par la chambre de justice, et devint, peu d'années après, un de ses conseillers. Ses qualités engagèrent aussi une veuve à lui offrir sa main, et une somme de trente mille écus de Prusse, fortune qui le fit admettre dans les premières classes de la société. Bientôt après, il fut nommé conseiller du cabinet du roi. Les rapports que cette place lui donna avec le monarque, excitèrent la jalousie de tous les ministres; mais il opposa toujours une grande fermeté à toutes les intrigues, et conserva ses fonctions, jusqu'au moment où les malheurs de la monarchie vinrent écarter un instant ceux qui avaient conduit les affaires. Nommé depuis ministre de la justice, il eut l'air de ne plus se mêler des affaires politiques, jusqu'en 1815, qu'il fut élevé, pour très-peu de temps, à la dignité de grand-chancelier.

BEYTZ (*Joseph-François*), substitut du procureur-général du conseil de Flandres, baron, législateur, etc.

Né à Bruges, d'une famille obscure, mais honnête, il fit d'excellentes études à l'université de Louvain, où il remporta ensuite le premier prix; devint successivement substitut du procureur-général du conseil de la Flandre Autrichienne, et conseiller-pensionnaire, puis greffier en chef du magistrat de la ville de Bruges. Il se prononça depuis en faveur de la révolution; fut élu député du département de la Lys, au conseil des cinq-cents, après la réunion de la Belgique à la France, et se prononça constamment, dans le corps-législatif, pour les mesures de modération et de sagesse. Il plaida tour à tour la cause des émigrés des Haut et Bas-Rhin, et celle des rentiers et des pensionnaires de l'état; combattit avec chaleur le projet d'exclure les nobles des fonctions publiques, et fut proscrit ensuite, comme opposant à la journée du 18 brumaire. Il parvint néanmoins à se faire relever peu après de sa mise en surveillance; fut nommé à la préfecture de Loir-et-Cher, d'où il passa à Bruxelles, en qualité de commissaire du gouvernement près la cour d'appel, fonction qui fut ensuite désignée sous le titre de procureur-général. Après avoir aussi exercé celles d'inspecteur-général des écoles de droit, et rempli diverses missions politiques et judiciaires, il fut élevé à la dignité de baron, et honoré de la première présidence de la cour royale de Bruxelles. Il exerçait encore cette haute magistrature, à l'époque de l'évacuation des Pays Bas, par les Français, en 1814, et n'a été pourvu d'aucun emploi, par le roi son souverain. M. Beytz est doué d'un talent remarquable et d'un savoir profond; mais son style est dépourvu généralement d'élégance et de correction.

BIANCHI (*N.* baron de), feld-maréchal-lieutenant au service d'Autriche, duc de Casa-Lanza, grand-croix de l'ordre de Saint-Ferdinand, etc.

Né à Vienne, où sa famille le destina à l'état militaire, il parvint rapidement aux grades supérieurs; fit ses premières campagnes en Italie, et fut employé, en 1813, à l'armée d'Allemagne. Il contribua beaucoup à la prise du corps de Vandamme, dans les montagnes de la Bohême, et ensuite au succès de la bataille de Leipzig. En 1814, lors de l'invasion de la France, il se signala de nouveau à Bar-sur-Aube; fut détaché peu après vers Lyon, avec son corps d'armée, et décida également sur ce point les succès des armées autri-

chiennes. A l'époque du débarquement de Napoléon, en 1815, le général Bianchi commandait en Italie un corps autrichien dans les trois légations, et repoussa victorieusement l'armée napolitaine de Murat, qui l'avait d'abord obligé de battre en retraite. Il pénétra bientôt dans le royaume de Naples; publia, le 15 mai, une proclamation, dont les principales bases étaient une amnistie générale, et des assurances propres à concilier tous les intérêts; et reçut du roi Ferdinand IV, lors de sa rentrée dans sa capitale, des marques de la plus vive reconnaissance, et le titre de duc de Casa Lanza, avec une possession territoriale, franche de toutes charges et impositions, produisant un revenu annuel de 9,000 ducats, qu'il vendit un mois après, pour acheter une terre en Hongrie. Il obtint en 1816, le gouvernement de la Gallicie.

BIASSOU, chef des nègres, à Saint-Domingue, etc. (Voyez le *Supplément de la Biographie Moderne* d'Alexis-Eymery. 2e. édition).

BIELKE (*Nicolas*, comte de), sénateur suédois.

Après avoir rempli plusieurs charges importantes, il devint membre du sénat en 1769, dignité qu'il résigna, pendant les troubles de la diète de 1772, et que Gustave III l'engagea à reprendre, lorsque la révolution, qui arriva peu après, eût calmé les factions. Placé, en 1782, à la tête du département des mines, le comte de Bielke déploya une activité et un zèle, qui lui méritèrent les suffrages du roi et de la nation. Il introduisit des réformes avantageuses, encouragea les entreprises utiles, et créa une nouvelle branche d'industrie, en formant une société d'actionnaires, qui se chargea d'exploiter les vastes carrières de porphire du district d'Elfdal, en Dalécarlie. Pendant la diète orageuse de 1789, il donna sa démission, et se retira dans sa terre de Sture-Fors, en Ostrogothie, où il termina ensuite ses jours. Il possédait une bibliothèque nombreuse, et une riche collection de minéraux : Il était aussi membre de l'académie des sciences de Stockholm.

BIELKE (le *baron* de); gentilhomme suédois, parent du précédent.

Issu d'une très ancienne famille, dont il partageait les opinions aristocratiques, il se montra toujours opposé aux vues politique de Gustave III; se lia avec Ankarstroem, au complot duquel il participa, et fut arrêté l'un des premiers, en 1792, après l'assassinat du roi de Suède. Il refusa constamment de nommer ses complices; soutint avec fermeté qu'il était seul l'auteur et l'instigateur du complot formé contre la vie du monarque, et mourut, en prison, du poison qu'il avait pris aussitôt son arrestation. Son corps fut traîné sur la claie et exposé pendant plusieurs jours à Stockholm : Il était alors âgé de cinquante ans.

BILGUER (*Jean-Ulric* de), chirurgien suisse.

Né à Coire, en Suisse, en 1720. Il étudia successivement à Strasbourg et à Paris; servit dans les armées du roi de Prusse, et devint ensuite chirurgien général de ses troupes. Il fut reçu docteur à la faculté de Halle, en 1761; puis membre de l'académie des Curieux de la Nature, ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes. L'empereur d'Allemagne lui envoya des titres de noblesse, dont il ne fit point usage. Bilguer mourut en 1796 : sa célébrité repose principalement sur sa dissertation inaugurale pour son doctorat, que Tissot traduisit en français.

BILLINGTON (*madame*), célèbre cantatrice anglaise.

Née en 1769, de M. et Mad. Weichsel, tous deux musiciens, d'origine allemande, le talent de mademoiselle Weichsel se développa de bonne heure, et elle eut pour maître Jacques Billington, attaché au théâtre de Drury-Lane, avec lequel elle contracta depuis un mariage clandestin. Elle joua successivement sur les théâtres de Dublin et de Covent-Garden à Londres; se rendit peu après à Paris pour profiter des leçons du célèbre Sacchini, et retourna en Angleterre prendre sa place parmi les acteurs de Covent-Garden, avec lesquels elle joua plusieurs années de suite. En 1794, elle partit pour l'Italie, et obtint les plus grands succès à Milan, à Venise, à Florence, et surtout à Naples, où elle fut reçue et introduite à la cour et dans les meilleures sociétés par l'ambassadeur anglais Hamilton. Ce fut dans cette dernière ville qu'elle perdit son mari, qui mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, et auquel elle donna pour successeur, en 1799, un sieur Felessent, attaché, dit-on alors, à l'armée française. La rentrée de madame Billington

au théâtre de Covent-Garden, le 3 octobre 1801, fut un véritable triomphe; et depuis lors elle n'a cessé de charmer le public anglais, et de gagner, par son talent, des sommes considérables.

BISCHOFSWERDER (*N.* de), général, ambassadeur et ministre de Prusse, etc., etc.

Né en Saxe, d'une famille noble du pays, il embrassa l'état militaire; passa au service de Prusse vers la fin du règne de Frédéric II, et devint tout puissant à la cour de Berlin pendant plus de onze années. L'affection qu'il avait témoignée à Frédéric-Guillaume lorsque celui-ci, encore simple prince royal, n'avait ni crédit, ni pouvoir, lui valut une longue faveur, que ne purent lui enlever ni les vicissitudes du sort, ni les intrigues des courtisans. Il fut d'abord ministre plénipotentiaire de Prusse au congrès de Systhove; contribua beaucoup à déterminer la fameuse conférence de Pilnitz, où Frédéric-Guillaume et Léopold s'allièrent pour rétablir Louis XVI sur son trône, et accompagna ensuite le roi de Prusse dans la campagne de Champagne en 1792. De retour à Berlin, il fut envoyé à Francfort comme ambassadeur; quitta cette place en 1794, et mourut dans sa terre de Marquats, près de Berlin, en 1803. Doué d'un esprit fin et adroit, avec toutes les apparences de la bonhomie et de la pesanteur, il aimait la table, la chasse et les femmes; mais une probité intacte et l'absence de tout sentiment vindicatif honoraient son caractère. Il était de la secte des illuminés, et se croyait en possession d'une panacée miraculeuse dont il usait constamment, et qu'il recommandait chaudement à tous ses amis.

BLACKE, célèbre général espagnol.

Issu d'une famille distinguée, il prit le parti des armes dès sa plus tendre jeunesse, et servit d'abord avec quelque distinction en Catalogne pendant la guerre de la révolution française. Au commencement de celle d'Espagne, en 1808, il prit le commandement d'un corps d'insurgés; fut complètement battu avec son collègue Cuesta, par le maréchal Lefebvre à Espinosa; puis pourvu, en 1809, du commandement général des troupes dans la Navarre, l'Arragon et la Catalogne. Battu de nouveau par Suchet à Belileitz, tel était cependant le noble caractère de ce brave général et l'opinion qu'on avait de lui, qu'il fut nommé, peu de temps après, général en chef de l'armée du centre, et ensuite membre du conseil de régence. Il se trouve à la bataille de l'Albuère où les Espagnols eurent la générosité de laisser le commandement au général anglais; fut ensuite chargé, depuis et malgré lui, de la défense de Valence, dont le peuple ne sut pas imiter celui de Saragosse, et se rendit au maréchal Suchet, encore une fois son vainqueur. Blacke signa forcément la capitulation de cette ville, et fut emmené en France où il resta jusqu'à la fin de la guerre. Il est à présent directeur général du génie.

BLAIR (*Hugues*), fameux prédicateur et littérateur anglais, etc.

Né le 7 avril 1718 à Edimbourg, où son père était négociant, Hugues, destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, fut placé pour acquérir les connaissances exigées en Ecosse de ceux qui se destinent à la prédication de l'évangile. Il étudiait encore la logique, lorsqu'il composa un *Essai sur le beau*, dont les professeurs de l'université furent si frappés qu'ils le désignèrent, avec des marques d'approbation particulières, pour être lu publiquement à la fin de la session. Cette distinction flatteuse fit une profonde impression sur son esprit, et détermina son goût pour la belle littérature. Sa réputation se répandit bientôt par le succès de ses premiers sermons, dont l'éloquence douce et persuasive parut destinée à faire révolution dans la manière des prédicateurs écossais, qui, à cette époque, ne cherchaient guère à se distinguer que par un mélange bizarre de trivialité et de mysticisme. En 1742, il entra dans les ordres sacrés, et fut aussitôt nommé ministre à Collesie dans le comté de Fise, place qu'il échangea très-peu de temps après contre d'autres de même nature, jusqu'à ce qu'enfin il parvint, en 1758, à celle de premier ministre de ce qu'on appelle la *haute église*, l'une des plus éminentes dignités de l'église anglicane. A peu près dans le même temps, l'université de Saint-André lui conféra le titre de docteur, et l'emploi de professeur, qu'il quitta bientôt après pour aller remplir à Edimbourg la chaire de rhétorique et de belles-lettres. Le premier ouvrage qu'il ait fait imprimer est une *Dissertation critique* sur *les Poëmes d'Ossian*, qui parut en 1763. Blair était un de ceux qui avaient le plus excité Macpherson à publier les premiers fragmens de ces poëmes; il se déclara

comme de raison pour leur authenticité, et son ouvrage, écrit avec beaucoup d'élégance, eut un grand nombre d'éditions. C'est en 1777 que Blair fit imprimer le premier volume de ses *Sermons*; leur succès fut prodigieux; la mode s'y joignit à l'estime, et rien n'égala jamais l'influence qu'ils eurent en Angleterre et surtout en Ecosse où les sermons de ce prédicateur sont généralement pris pour modèle, concurremment avec les leçons de rhétorique. Le roi Georges III, s'étant fait lire un jour une de ces homélies par le lord Mansfield, accorda à Blair une pension de 200 livres sterling, qui fut augmentée de 100 autres, lorsqu'en 1783 son grand âge l'obligea de cesser ses fonctions de professeur. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa de son *Cours de littérature*, dont il s'était répandu dans le public plusieurs copies imparfaites, et qu'il vendit son manuscrit à Cadell pour 1500 livres sterling. Il mourut le 27 décembre 1800, âgé de 82 ans, et laissa encore un très-grand nombre de manuscrits, qu'il ordonna expressément de jeter au feu.

BLANKENBURG (*Christian-Frédéric* de), auteur prussien, etc.

Né à Colberg, en Poméranie, le 24 janvier 1744, il entra au service de Prusse à l'âge de quatorze ans, et se distingua pendant la guerre de sept ans. Sa mauvaise santé l'ayant contraint de demander sa retraite, après avoir servi vingt-un ans, il obtint son congé avec le grade de capitaine, et alla habiter Leipsig, où il consacra son repos et le reste de ses forces à la culture des lettres, qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. C'était un homme d'une mémoire étonnante, d'un goût correct et d'une sagacité rare. Il traduisit en allemand l'*Essai* de Gilbert-Stuart sur l'*Etat social en Europe*; les *Vies des poètes anglais*, de Johson; l'*Histoire de la Grèce*, de Gillies, etc. La plupart de ses traductions sont accompagnées de notes intéressantes. Les écrits originaux de Blakenburg, sont: *Essai sur le roman*, *Supplément à la théorie universelle des beaux-arts*, etc. Il mourut le 4 mai 1796.

BLEISWICK (*Pierre* van), grand pensionnaire de Hollande.

Il naquit à Delft en 1724, et acheva ses études à Leyde, où il reçut le titre de docteur en philosophie, en 1745. Il publia alors une excellente dissertation sur les digues, sujet très-intéressant pour son pays; fut d'abord conseiller-pensionnaire de Delft; puis élevé, en 1772, à la dignité de grand pensionnaire des états-généraux, dont il remplit les fonctions jusqu'en 1787, époque des premiers troubles de la Hollande. Tout en reconnaissant son mérite et sa capacité dans les affaires, on a prétendu que, dans ces circonstances difficiles, il n'avait pas montré un caractère assez prononcé. Il est mort à La Haye en 1790.

BLOCH (*Marc-Eliézer*), naturaliste juif, etc.

Né à Anspach, en 1723, de parens très-pauvres, il ne commença à étudier que fort tard, ignoroit à l'âge de dix-neuf ans, l'allemand et le latin, et n'avait encore lu que quelques écrits des rabbins. Il fut cependant employé comme instituteur chez un chirurgien juif à Hambourg, où il apprit l'allemand et ensuite le latin d'un pauvre catholique de Bohême. Il acquit aussi quelques connaissances anatomiques; regagna dès lors à pas de géant le temps perdu pour son instruction, et passa bientôt à Berlin pour y vivre chez des parens qui habitaient cette ville. Il y étudia, avec une ardeur incroyable, l'anatomie et toutes les branches de l'histoire naturelle; obtint alors le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder, et revint pratiquer la médecine à Berlin, où le célèbre naturaliste Martini le fit admettre dans la société des curieux de la nature. Des travaux soutenus augmentèrent prodigieusement ses connaissances, et il jouissait à tous égards d'une réputation méritée, lorsqu'il mourut le 6 août 1799, dans la soixante-seizième année de son âge. Le principal ouvrage de Bloch est son *Histoire naturelle des poissons, particulièrement de ceux des états prussiens*.

BLOOMFIELD (*Robert*), célèbre poëte anglais.

Né en 1766, à Honington, comté de Suffolck, où son père était tailleur et sa mère maitrêsse d'école, il entra à l'âge de onze ans, comme garçon de labour, chez un fermier, qu'il quitta ensuite, pour aller rejoindre à Londres son frère ainé, qui y était cordonnier, et qui le prit chez lui en aprentissage. Dans les intervalles du travail, il lisait avec avidité, dans les journaux littéraires, la partie consacrée à la poésie, et ayant composé lui-même une chanson, il s'enhardit assez pour l'envoyer au bureau d'un ouvrage périodique, le *London Magasine*, et eut le plaisir de l'y voir imprimée. Dès-lors, il ne cessa

plus de faire des vers, mais sans cesser de faire des souliers, car il avait le rare avantage de pouvoir, en continuant son travail manuel, composer et même corriger dans sa tête des chants entiers; de sorte qu'il ne lui restait plus ensuite qu'à les écrire. En 1784, il eut occasion de retourner dans le pays qui l'avait vu naitre; l'imagination échauffée par les belles descriptions qu'il avait lues dans Thompson, il parcourut de nouveau les champs où il avait commencé à penser; et c'est-là, que dégagé du tumulte de la ville, il commença son célèbre poëme du valet du fermier. (*The Farmer's Boy*). Bloomfield, s'étant alors marié, prit des ouvriers, et s'établit dans un grenier; mais quand son poëme fut terminé, il en remit le manuscrit à M. Capell Lofft, qui en fut enchanté et se chargea de le faire imprimer. Le *Valet de Ferme* produisit une grande sensation, et on remarque, parmi ses premiers protecteurs, le duc de Grafton et le duc d'York. Depuis lors, Robert Bloomfield a continué de parcourir avec succès la carrière poétique, et on a de lui, des contes, des ballades, des chansons; etc.

BLUCHER-DE-WAHLSTATT (le *prince*), feld-maréchal Prussien, etc.

Né en 1742, à Rostock, dans le duché de Mecklenbourg-Shwerin, d'une famille très-ancienne, il était porte-drapeau d'un régiment de hussards suédois dans la guerre de sept ans, lorsqu'il fut pris, en Poméranie, par les Prussiens; intéressa un de leurs colonels, et se décida à servir le grand roi. Il devint successivement lieutenant, puis capitaine; et ayant eu à se plaindre d'un passe-droit, il demanda son congé, que Frédéric lui accorda en ces termes: « le capitaine Blucher a la permission » de quitter le service, et peut aller au » diable s'il le juge à propos ». Il se maria, et vécut dans la retraite pendant quinze ans, jusqu'au règne de Frédéric-Guillaume II, qui s'empressa de le rappeler. Blucher rentra dans l'armée, en 1786, avec le rang de major du 2e. escadron des hussards noirs; fit, en qualité de colonel, la campagne de 1792; devint l'anné suivante général-major, et fut employé sur le Rhin, où il se distingua particulièrement le 16 janvier 1794, devant Oppenheim. Il commandait en octobre 1806, comme lieutenant-général, l'avant-garde de l'armée qui combattit à Auerstaed, et échappa par une ruse au général français Klein, auquel il persuada qu'un armistice venait d'être conclu. Il se dirigea sur l'Oder, avec un corps de cinq mille hommes, auquel se joignit bientôt celui du prince de Wurtemberg, et fut ensuite obligé de se réfugier dans Lubeck, où il fit une résistance opiniâtre, et fut enfin forcé de capituler. Il fut bientôt échangé contre le maréchal Victor, puis envoyé par son souverain dans la Poméranie Suédoise, où il prit le commandement d'un corps destiné à défendre Stralsund, et à seconder les opérations des Suédois. La paix de Tilsitt ayant mis fin à cette expédition, le général Blucher, de retour en Poméranie, dirigea les fortifications des travaux de Colberg, qui donnèrent de l'ombrage à Napoléon, et cessa alors d'être employé. Il vécut dans la retraite jusqu'en 1813, époque à laquelle il fut mis à la tête d'un corps d'armée considérable, avec lequel il pénétra en Saxe, dans le mois de mars; se distingua à la bataille de Lutzen, par son courage et par son habileté; devint commandant en chef de l'armée, dite de Silésie, et remporta, le 26 août, à Katzbach, une victoire importante sur les corps d'armées français, que commandaient les généraux Macdonald et Sébastiani. Il passa ensuite l'Elbe, près du village d'Ester; obtint encore près de Wurtemburg un avantage sur le général Bertrand; et concourut ensuite très-efficacement aux victoires de Leipzig, les 16, 17 et 18 octobre. Blucher, nommé successivement, feld-maréchal, puis prince de Wahlstatt, arriva à Brienne, le 29 janvier 1814, où il fut attaqué inopinément par Napoléon et obligé de se retirer. Il soutint un nouveau choc, avec beaucoup de sang-froid et de courage, à Vauchamp et à Joinvilliers; fit une retraite habile sur Châlons, et se trouva enfin sous les murs de Paris, le 30 mars. Après quelques mois de séjour dans cette ville, où on le vit assez fréquemment dans les maisons de jeu, le feld-maréchal Blucher se rendit en Angleterre, où il recueillit tous les bruyans témoignages de l'admiration populaire. Lors de l'invasion de Napoléon, en 1815, il reçut le commandement de l'armée destinée à agir entre la Moselle et la Meuse; établit à Liége son quartier-général, et faillit devenir la victime d'une insurrection des troupes Saxonnes sous ses ordres, causée par les

mauvais traitemens faits à leur roi et à leur pays. Il punit sévèrement les officiers et les soldats; marcha ensuite en Belgique, et fut battu le 16 juin, par l'armée française, à Ligny et à Sombref. Blucher demeura constamment dans cette journée exposé au feu le plus vif; eut un cheval tué sous lui au commencement de la retraite, et courut même le danger d'être fait prisonnier. Après avoir concentré ses troupes sur Wavres, il rejoignit la ligne anglaise, à Waterloo, où il se signala de nouveau, et fit des prises considérables, en hommes, en artillerie et en équipages. Parvenu aux environs de Paris, avec son armée, il se montra très-difficile sur la capitulation de cette ville, et à peine y était-il entré, qu'il voulut faire sauter le pont d'Iéna, sous prétexte qu'il portait un nom injurieux à la nation prussienne; mais l'empereur Alexandre employa heureusement sa médiation, pour empêcher l'exécution de ce dessein, digne d'un Tartare. Depuis lors, ce fameux général a été décoré de tous les ordres possibles, et vit néanmoins dans une sorte de disgrâce, attribuée à ses liaisons intimes avec le général Gneisenau, aux talens duquel on attribue d'ailleurs tous ses succès.

BOCCHERINI (*Louis*), célèbre compositeur de musique.

Né à Lucques, le 14 janvier 1740. Après avoir fait ses premières études musicales, sous les yeux de son père, il alla se perfectionner à Rome, où, jeune encore, il étonna par l'originalité de ses premières compositions. De retour dans sa patrie, il exécuta, avec un virtuose, qui se trouvait alors à Lucques, quelques-unes de ses productions, et bientôt sa réputation s'étendit dans toute l'étendue de l'Italie et le devança à Madrid, où le roi l'accueillit avec beaucoup de distinction, ce qui l'engagea à se fixer en Espagne : il y fut attaché à l'académie royale, avec la condition de composer annuellement neuf morceaux. Ce sont ces compositions, et plusieurs autres, qui ont été successivement publiées et gravées à Paris et ailleurs. Il est mort à Madrid en 1806. Ses chants, toujours nobles, ont une grâce, une suavité, qui donnent à quelques-unes de ses compositions un caractère en quelque sorte céleste, et le placent au premier rang, parmi les auteurs de musique instrumentale.

BODE (*Jean-Elert*), astronome allemand.

Né à Hambourg le 19 janvier 1747. Il montra, de bonne heure, du goût pour les sciences mathématiques; reçut de Busch, directeur de l'académie de commerce à Hambourg, des leçons de géométrie et de cosmographie, et n'était âgé que de dix-neuf ans, quand l'éclipse du 5 août 1766 lui fournit l'occasion de se faire distinguer par ses connaissances en astronomie. Cet essai, suivi d'autres travaux astronomiques, lui firent une grande réputation en Europe, et Lalande, qui l'estimait plus que tous les autres astronomes de son temps, s'associa à ses travaux par une correspondance très-suivie. L'académie de Berlin le reçut bientôt comme son astronome, et l'admit parmi ses membres. On doit à ce savant laborieux un grand nombre d'ouvrages de sciences, écrits avec autant de clarté que de précision.

BODONI (*Jean-Baptiste*), célèbre typographe italien.

Né le 16 février 1740, à Saluces, où son père était imprimeur, il s'appliqua de bonne heure aux langues italienne et latine, et cultiva, avec un rare succès, l'art du dessin et la sculpture en bois : Ses qualités aimables contribuaient autant que ses talens à le faire aimer de tous ceux qui l'entouraient. A dix-huit ans, il obtint de son père la permission de passer à Rome pour perfectionner son art, et fut placé à l'imprimerie de la Propagande, dont l'abbé Ruggieri était surintendant. Il entreprit, d'après les conseils de cet ecclésiastique, l'étude des langues orientales, et les progrès qu'il y fit ajoutèrent par la suite à sa célébrité. Bientôt Bodoni fut appelé à Parme, pour y prendre la direction de l'imprimerie royale. Depuis l'époque de son arrivée dans cette ville jusqu'à sa mort, il n'a cessé de déployer une activité inconcevable, et c'est par ses soins que l'imprimerie de Parme est devenue à jamais célèbre. La multiplicité des éditions qu'il a entreprises et exécutées semble un prodige pour la vie d'un homme: et parmi les chefs-d'œuvres sortis de ses presses, il est des livres d'une valeur inappréciable. La diversité et la beauté de ses caractères, pour tous les idiômes connus anciens et modernes, ont fixé l'attention des savans sur l'étendue et le perfectionnement que l'art de l'imprimerie recevait de lui Tant de

travaux et de succès ne pouvaient rester sans récompense, aussi Bodoni a-t-il obtenu de plusieurs monarques des distinctions honorables. Outre le titre d'imprimeur de S. M. le roi d'Espagne dont il fut honoré, la ville de Parme lui avait décerné une médaille en l'inscrivant parmi les gentilshommes du pays; et il était aussi chevalier de la Réunion et des Deux-Siciles, lorsqu'il mourut à Parme le 30 novembre 1813, universellement regretté pour ses vertus, son amabilité et son savoir.

BOIGNE (*Benoît*-Leborgne, plus connu sous le nom du général de)

Né à Chambéry, d'une famille peu aisée. Il entra fort jeune au service de Russie; prit part à l'expédition de l'amiral Orlof dans l'Archipel, et parvint au grade de major. S'étant ensuite rendu en Angleterre, il passa comme officier au service de la compagnie des Indes; se rendit par la mer Rouge à Madras; apprit à Luknow la langue de l'Hindoustan; et, avec l'agrément de la compagnie, s'attacha à la fortune d'un chef de Marattes. Il se livra à quelques opérations de commerce; devint, en 1781, général des armées de Maudad-y-Seindiah, pour lequel il forma à la discipline européenne un corps de troupes qui, en 1793, s'élevait à dix-huit mille hommes; et obtint de ce prince un traitement de six mille roupies de solde, sans compter divers émolumens. Les troupes du général Boigne furent souvent utiles à l'Angleterre dans ses guerres contre les autres nababs, et il se distingua particulièrement à la bataille de Jannah-Sannah, où la grande armée maratte remporta une victoire signalée sur les rajahs voisins. Après avoir battu les rohyllahs, il entra en vainqueur dans Dehly en 1788, et rétablit Schâh-Alem sur le trône Mogol. Son corps faisait partie, en 1792, des troupes auxiliaires de Tippoo-Saëb. Après le démembrement de l'empire de Maissour, le général Boigne fit encore quelques campagnes dans l'Inde, et ayant enfin acquis une fortune immense, il repassa, en 1796, en Europe; épousa en Angleterre mademoiselle d'Osmond; et finit par se fixer dans une belle terre aux environs de Chambéry. Le roi de Sardaigne l'a créé baron en 1816.

BOLIVAR (*Simon*), célèbre général en chef de l'armée indépendante de Vénézuéla, etc.

Né vers 1785 à Caracas, d'une famille noble extrêmement riche, et fils du colonel don Juan-Vincent Bolivar et de dona Conception Sofo. Ses parens l'envoyèrent de bonne heure en Espagne pour y faire son éducation; et il se rendit, ensuite à Paris, où il fut remarqué dans les sociétés de la capitale. Agé alors de vingt-deux ou vingt trois ans, sa figure, d'une expression très-agréable, ses yeux noirs, vifs et ardens, ses traits réguliers, et surtout une grande facilité à s'exprimer, attirèrent sur lui tous les regards et lui procurèrent des amis. Doué d'une imagination brillante d'une grande fermeté de caractère, et particulièrement avide d'instruction, il suivait avec exactitude les leçons des professeurs publics, et aimait à s'instruire dans toutes les découvertes modernes. Ami intime de l'illustre Humboldt et de Bompland, avec lesquels il voyagea long-temps; il parcourut successivement, et dans le dessein d'étudier les hommes, la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse et une grande partie de l'Allemagne. A son arrivée à Madrid, il épousa la fille du marquis d'Ustaris, laquelle mourut peu d'années avant la révolution de Caracas: il ne s'est point remarié depuis lors. Ayant été dès sa première jeunesse officier de milice, il fut, à l'époque de l'établissement de la république de Vénézuéla, en 1810, élevé au grade de colonel; puis chargé près la cour de Londres d'une mission importante qu'il remplit à ses frais. Nommé à son retour par le général Miranda commandant de Puerto-Cabello, il s'y trouvait encore au moment du funeste tremblement de terre qui désola Caracas en 1812, et qui donna sans doute aux prisonniers espagnols l'idée de se révolter. Détenus presque tous dans la forteresse de Puerto-Cabello, dont ils se rendirent maîtres par surprise; ils firent ensuite feu sur cette place; et Bolivar, hors d'état de leur résister, se sauva dans une barque à travers mille dangers, sous le feu des ennemis, et gagna Caracas. Lors de la capitulation du général Miranda avec le vice-roi Monteverde, Bolivar résolut d'émigrer aux colonies pour ne pas tomber entre les mains des Espagnols; et voyant que Miranda, qui voulait s'échapper seul, s'opposait à son départ, il rassembla quelques amis, prit une paire de pistolets, se mit à la poursuite de ce général, et le fit prisonnier dans un château fort, où il resta depuis au pouvoir des Espagnols, qui le conduisirent à Cadix. Mais pendant ce

temps Monteverde entrait à Caracas, et ses troupes marchaient, sous la conduite d'un autre chef, vers la Guiane. Cependant Bolivar, muni des passeports du gouvernement espagnol, moyennant quelques sacrifices pécuniaires, se rendit à Curaçao, où il forma le projet de délivrer la république. Il partit en conséquence pour Carthagène, où il se mit à la tête d'une division; affranchit les rives de la Magdelena du pouvoir des royalistes; et obtint, au moyen de son influence et par son crédit, du congrès de la Nouvelle-Grenade, un renfort de six mille hommes environ, afin de poursuivre son entreprise. Après avoir défait les royalistes, il s'empara du département de Mérida; et c'est alors que la conduite barbare du gouverneur espagnol de Barinas (il fit fusiller en même temps huit des plus considérables habitans de cette ville) exaspéra à un tel point Bolivar, qui jusqu'alors avait montré beaucoup d'humanité envers les prisonniers ennemis, qu'il se détermina à déclarer qu'il userait désormais de représailles. Le succès de ses armes lui ayant bientôt ouvert la route de Caracas, il fit son entrée publique le 4 août 1813 dans cette ville, où il fut reçu avec des transports de joie et de reconnaissance. Il assiégea ensuite Puerto-Cabello, et fit aux Espagnols des offres généreuses qu'ils refusèrent pour se défendre obstinément, en mêlant des cruautés à leur résistance. Peu après des murmures s'étant élevés à Caracas contre le gouvernement militaire, Bolivar convoqua, le 2 janvier 1814, une assemblée générale, dans laquelle il résigna son autorité civile; mais sur la proposition du gouverneur don Hurtado de Mendoza, on décida unanimement que le *libérateur de Vénézuéla* serait investi de nouveau du pouvoir dictatorial et nommé chef suprême de la république. Dès lors il combattit successivement avec avantage plusieurs généraux espagnols, jusqu'à ce qu'il trouvât dans la personne de Boves, qui avait soulevé les esclaves et rassemblé tous les malfaiteurs du pays, le plus redoutable et le plus dangereux de ses antagonistes. En effet, après onze mois de combats perpétuels Bolivar, n'ayant plus qu'un très-petit nombre de soldats, fut défait dans la plaine de la Puerta, et contraint de céder le territoire à ce féroce ennemi. S'étant alors rendu avec les débris de son armée dans la province de Barcelona, il éprouva une seconde défaite à Araguita, et s'embarqua aussitôt pour Carthagène, suivi de quelques officiers. Loin de se laisser abattre par sa mauvaise fortune, Bolivar redoublant de courage et de persévérance, organise de nouveaux plans, force la ville de Santa-Fé de Bogota à reconnaître l'autorité du congrès de la Nouvelle-Grenade, et marche avec trois mille hommes pour réduire la province de Santa-Marta. Carthagène, d'après les ordres du congrès, devait fournir des renforts pour cette attaque; mais le gouverneur militaire de cette ville, don Manuel Castillo, s'y opposa par inimitié personnelle contre Bolivar, qui se dirigs alors sur cette ville dans le dessein de contraindre le gouverneur à obéir. Une guerre civile s'étant immédiatement allumée, les Espagnols se hâtèrent d'en profiter, et menacèrent bientôt Carthagène : c'est sur ces entrefaites que Bolivar quitta l'armée et se rendit à la Jamaïque, où il voulait former une expédition pour revenir ensuite suver cette cité qu'il trouva prise à son retour, circonstance qui déconcerta son projet, et lui fit porter ses secours aux indépendans de l'île de la Marguerite. De là il fit voile pour Carrupano, chassa les royalistes de Cumana; et arriva le 6 juillet 1816 à Ocumare, où il adressa une proclamation aux habitans de la province de Caracas pour abolir l'esclavage et proclamer la modération, en déclarant que dorénavant nul Espagnol ne serait mis à mort, à moins que ce ne fût dans le combat. Attaqué peu après par Moralès, il fut forcé de se rembarquer pour retourner aux Cayes, et amena de nouveaux renforts à l'île de la Marguerite au mois de décembre de la même année. Une nouvelle proclamation de Bolivar convoqua la représentation de Vénézuéla en assemblée générale, et il se rendit ensuite à Barcelona, où il organisa un gouvernement provisoire dont il resta le chef : il fut à cette époque attaqué par Real et Moralès, qu'il repoussa vigoureusement, et auxquels il fit éprouver de grandes pertes. C'est ainsi que depuis quatre ans ce généreux guerrier soutient honorablement la guerre contre les Espagnols, malgré les nombreux secours qu'ils ont successivement reçus d'Espagne. Il paraît néanmoins que sa grande puissance dans la république a excité l'envie ou la haine de quelques chefs, car, pour la faire ces-

ser Bolivar vient dernièrement de réunir un nouveau congrès national, dans le sein duquel il a déposé toute l'autorité civile pour ne conserver que ses fonctions militaires. Tout annonce donc, malgré les mensonges officiels de quelques journaux anglais et autres, voués à l'intolérance et au despotisme, n'importe le pays où ils se trouvent établis, que la noble cause pour laquelle Bolivar et ses compatriotes combattent avec tant de courage finira par triompher enfin des obstacles que lui oppose vainement la faible Espagne, et que le monde comptera bientôt un peuple libre de plus.

BOLTS (*Guillaume*), membre du conseil de Benarès, colonel autrichien, littérateur, etc.

Né en Hollande vers 1740. Il passa en Angleterre à l'âge de quinze ans, et partit ensuite pour Lisbonne, où il se trouva lors du tremblement de terre de 1755. Peu de temps après il se rendit dans les établissemens du Bengale de la compagnie anglaise des Indes-Orientales, où il occupa plusieurs places importantes, et fut nommé, en 1765, membre du conseil des revenus de la province do Benarès, qui venait d'être cédée à la compagnie. La province ayant été rendue au rajah, il quitta le service de la compagnie pour s'établir à Calcutta, et se livra, avec le plus grand succès, à ses propres affaires; mais ayant toujours eu une haute idée de la liberté anglaise et du droit des régnicoles, qu'il défendit avec plus d'énergie que de prudence, il succomba enfin sous les efforts de ses ennemis, et fut conduit prisonnier en Angleterre. Il y intenta aux membres du gouvernement du Bengale une action pour emprisonnement illégal, qui dura sept ans, et absorba sa fortune, évaluée à 94,000 livres sterling : il passa ensuite au service d'Autriche, dont l'impératrice le nomma colonel, et lui donna des pouvoirs sur tous ses établissemens projetés dans les Indes-Orientales. La mort de Marie-Thérèse renversa encore les espérances de Bolts; et il fut même, sous l'empereur Joseph, dépouillé de ses fonctions. Doué d'un esprit pénétrant et capable de la plus opiniâtre application, il avait fait une étude particulière des langues orientales; parlait les principales langues anciennes et modernes; et avait une connaissance, au moins sommaire, de tout ce que l'industrie humaine a produit. Deux fois possesseur de richesses immenses, il tenta de nouveau la fortune en créant un établissement près de Paris; mais la guerre avec l'Angleterre vint encore détruire ses espérances, et il y mourut pauvre et délaissé le 28 avril 1808. On lui doit, outre des *Considérations sur les affaires de l'Inde*, un ouvrage intitulé : *Etat civil, politique et commerçant du Bengale.*

BONAVENTURE (*Nicolas-Melchiade*), chevalier, conseiller, pensionnaire des états de Tournaisis, etc.

Il était avocat à Tournai à l'époque de la révolution française dont il embrassa la cause; fut élu, en 1797, député au conseil des cinq-cents, où il se distingua par sa sagesse et sa modération; porta plusieurs fois la parole en faveur des prêtres insermentés qu'on persécutait; et se montra constamment ami de son pays. Après le 18 brumaire, il devint juge au tribunal d'appel, et ensuite président de la cour criminelle, fonctions qu'il remplit jusqu'à l'évacuation de la Belgique par les Français en 1814 : il vit aujourd'hui dans la retraite, et ne paraît pas s'être mis sur les rangs pour obtenir d'emploi sous le roi des Pays-Bas. On a de lui divers écrits qui annonçent de l'esprit et de l'instruction, mais une imagination qui porte souvent l'empreinte de la bizarrerie.

BONCOMPAGNI (*Ignace*), cardinal, légat à Bologne, etc.

Issu d'un bâtard de Grégoire XIII, et fils du prince de Piombino, respecté à cause de sa piété et de sa générosité. Il parcourut rapidement les divers rangs de l'état ecclésiastique, et fut bientôt cardinal, faveur qu'il ne dut qu'à la considération dont jouissait son père. Elevé par les jésuites, qu'il persécuta néanmoins après leur chute, il fut envoyé, jeune encore, en qualité de vice-légat à Bologne, dont sa famille était originaire; et ce fut là qu'il commença à faire apercevoir son esprit philosophique. Ayant projeté des innovations dans Bologne, après y avoir pris le titre de légat, il y opéra une infinité de réformes et détruisit tous les priviléges, ce qui le rendit odieux aux premières classes d'habitans. Lorsque Joseph II passa à Bologne, il trouva au cardinal un esprit réformateur assez conforme au sien; et, arrivé à Rome, il en fit un grand éloge à Pie VI, qui, ayant à nommer un secrétaire d'état, choisit le légat qui lui était présenté comme un homme si extraordinaire. Boncompagni déploya, dit-on, dans ce nouvel emploi un caractère dominateur, chercha à abais-

ser les grands, et tenta d'opérer brusquement des innovations qu'ils qualifièrent de tendance au despotisme Il donna ensuite, s'il faut en croire ses antagonistes, une publicité si scandaleuse à quelques galanteries, qu'il tomba dans un très-grand discrédit; et, s'étant trouvé en opposition avec le cardinal Ruffo, dont le système politique était contraire au sien, et qui avait pour lui le pape et la haute noblesse, il donna prudemment sa démission, sous prétexte de mauvaise santé, et se rendit aux bains de Lucques, où il mourut en août 1790, âgé seulement de quarante-sept ans.

BORSTELL (de), général prussien, etc.

Il embrassa de bonne heure la carrière militaire; contribua au gain de la bataille de Pirmasens, le 14 septembre 1793; et prit alors quatorze canons à l'ennemi. Le roi lui envoya à cette occasion l'ordre de l'Aigle-Rouge, avec une lettre flatteuse sur la mort de son fils, tué dans la même journée au moment où il parait un coup de sabre porté au général Kath. Le général Borstell fut un des chefs de l'armée prussienne dans la campagne de 1815, époque à laquelle il se rendit coupable d'insubordination envers le maréchal Blucher, d'une manière assez grave pour qu'un conseil de guerre le condamnât à la destitution et à quatre années d'emprisonnement dans la citadelle de Magdebourg; mais le prince Blucher ayant lui-même vivement intercédé en sa faveur, le monarque restreignit cette peine à six mois, et peu de temps après le nomma gouverneur de Magdebourg, faveur qui fut suivie, en mars 1816, du gouvernement général de la Prusse orientale.

BOSWELL (*Jacques*), célèbre avocat et historien, etc.

Né à Edimbourg en 1740, et fils aîné d'Alexandr. Boswell, lord Auchinleck, l'un des juges des cours suprêmes de session, et justicier d'Ecosse. Il étudia dans les universités d'Edimbourg et de Glascow qu'il quitta en 1790 pour se rendre à Londres, où ses qualités personnelles le lièrent avec les hommes les plus distingués dans la société et dans les lettres. Son goût le portait de préférence vers l'état militaire; mais son père le destinant à suivre la carrière du barreau, il revint étudier le droit en Ecosse, et subit ses examens comme avocat dans l'université d'Edimbourg Il fit un second voyage à Londres en 1762, et alla ensuite perfectionner ses études à Utrecht, d'où, après un séjour de quelques mois, il parcourut l'Allemagne et la Suisse, visitant Voltaire à Ferney et Rousseau à Neufchâtel. Il vit aussi l'Italie et l'île de Corse, où il résida quelque temps dans la maison du fameux Pascal Paoli; se rendit peu après à Paris, d'où il retourna en Ecosse; et commença à se faire connaître au barreau dans la célèbre affaire de Douglas : il écrivit à cette occasion un pamphlet intitulé : *Essence de la cause de Douglas*, qui fut suivi de la *Relation* de son *Voyage en Corse*, et des *Mémoires du général Paoli*. C'est en 1785 que parut son *Journal d'un Voyage aux Hebrides*, qu'il fit conjointement avec le docteur Johnson, et qui n'obtint pas moins de succès que le précédent ouvrage. Il quitta alors le barreau d'Ecosse, et vensit de s'établir avocat à Londres, lorsque la mort de son ami Johnson, dont il forma le projet d'écrire la vie, vint interrompre les travaux de sa profession. Cette *Vie de Samuel Johnson* fut reçue du public avec un empressement extraordinaire, et c'est le plus connu des ouvrages de Boswell, qui mourut à Londres, en 1795, âgé de cinquante-cinq ans.

BOULIGNI (le chevalier de), ministre d'Espagne à Stockholm, etc.

Issu d'une famille respectable de Marseille. Son grand-père vint s'établir à Alicante pour des spéculations commerciales, et dut à son fils le succès qu'elles eurent ensuite. Celui-ci fut choisi en 1779, par le comte de Florida-Blanca pour aller négocier secrètement un traité avec la Porte; et après bien des lenteurs et des contrariétés, il parvint à en signer un au mois de septembre 1782. L'année suivante il déploya le caractère de ministre plénipotentiaire de la cour d'Espagne auprès du grand-seigneur, et résida long-temps en cette qualité à Constantinople, où furent élevés ses enfans, et, en particulier, celui qui a été son successeur. M. de Bouligni le fils y était comme ministre d'Espagne lors de la dernière rupture de la Turquie avec la France; et, dans ce moment de crise, les Français trouvèrent auprès de lui des secours de tout genre. Ce diplomate passa ensuite de la mission de Constantinople à celle de la Haye,

et il était depuis quatre ou cinq ans ministre d'Espagne en Hollande, lorsqu'il fut nommé pour remplacer M. d'Ocariz en Suède; mais à peine arrivé à Stockholm, il mourut en décembre 1805, laissant des regrets aux personnes qui l'avaient connu.

BOULTON (*Mathieu*), célèbre mécanicien anglais, membre de la société royale de Londres, etc.

Né en 1728 à Birmingham, de parens fortunés qui y possédaient une manufacture de quincaillerie. Il perdit son père en 1745, et se fit bientôt connaître par des moyens nouveaux et ingénieux d'employer l'acier. Son établissement se trouvant trop circonscrit à Birmingham, il dépensa 9000 livres sterling pour faire construire la fameuse manufacture de quincaillerie de Soho près cette ville, où, au lieu d'un petit moulin et de quelques obscures demeures, on voit maintenant d'immenses bâtimens et une nombreuse population Boulton voulant encore donner de l'extension à son établissement, fit élever, en 1767, une machine à feu ou à vapeur, qui est devenue un des chefs-d'œuvres du génie de l'homme depuis que M. Watt y a fait de grandes améliorations. Il fit ensuite passer à Saint-Pétersbourg tous les objets nécessaires pour élever deux ateliers de monnaie; et Paul Ier, à qui il avoit envoyé plusieurs produits curieux de sa manufacture, lui écrivit une lettre de remercîment, en lui faisant présent d'une magnifique collection de minéraux de la Sibérie, et d'une collection de médailles et de monnaies modernes de la Russie. MM. Boulton, Watt et leurs fils établirent encore une fonderie à Smethwick près Soho, où sont coulés les ferremens dont se composent les machines à vapeur qui se multiplient ainsi elles-mêmes. Cet homme si utile à son pays mourut au mois d'août 1809.

BRAGANCE (don *Jean* de), duc de Lafoens, prince Portugais, etc.

Né à Lisbonne en 1719, de don Michel, frère du roi Jean V de Portugal. Don Jean étant le cadet, fut destiné, par le roi son oncle, à l'état ecclésiastique, dont il prit l'habit au sortir de l'enfance. Il reçut d'abord une éducation toute relative à cet état, et partit ensuite pour l'université de Coimbre, où il obtint ses degrés en assistant aux leçons comme les autres étudians. Arrivé à l'âge de recevoir les ordres, don Jean de Bragance manifesta une répugnance qui lui fit perdre un peu les bonnes grâces du roi, et il se livra dès lors à son goût pour les belles-lettres, les langues étrangères, les exercices du corps et la poésie. Gai à l'extrême, et naturellement doux, quoique porté à l'épigramme, ces qualités, jointes à une figure gracieuse et prévenante, le firent rechercher par les femmes les plus aimables de Lisbonne, et il fut l'objet de quelques passions remarquables qui déplurent à la cour, déjà indisposée contre lui à cause de ses épigrammes : Joseph Ier, son cousin-germain, étant monté sur le trône, lui témoigna une froideur qui le força à demander la permission de voyager. Don Jean passa en Angleterre, où il devint membre de la société royale, honneur qu'il estimait beaucoup, parce que, disait-il, « c'est le premier que j'ai dû à » moi seul. » De là il se rendit en Allemagne, fit toute la guerre de sept ans dans l'armée autrichienne en qualité de volontaire, et se distingua surtout à la bataille de Maxen. A la paix il se fixa à Vienne, où il jouit constamment de la plus grande estime de Marie-Thérèse et de l'amitié de Joseph II, qui resta toujours en correspondance avec lui jusqu'à sa mort. Son frère aîné étant mort le roi Joseph Ier refusa de le mettre en possession du duché de Lafoens, qui était l'apanage de sa maison, et le força ainsi de rester hors du Portugal pendant tout ce règne. Dans ce long intervalle de dix-huit ans, il cultiva les lettres et les sciences; entreprit de temps en temps de longs voyages d'instruction, et parcourut successivement la France, l'Italie, la Suisse, la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Égypte. Quelques années après, il alla en Pologne, en Russie, en Laponie, en Suède et en Danemarck. Enfin Marie Ire monta sur le trône de Portugal, et comme elle n'avait pas pour don Jean le même éloignement que son père, elle se hâta de lui rendre son apanage, ce qui le ramena bientôt dans sa patrie De retour à Lisbonne, il chercha d'abord à connaître ceux qui s'y distinguaient par leurs lumières; et, onze mois après son arrivée l'académie royale des sciences de cette ville fut constituée sous la présidence et aux frais de son fondateur : les emplois éminens où sa naissance le plaça depuis, tels que ceux de généralissime de l'armée portugaise, de grand maître de la maison royale, etc., eurent pour lui bien moins d'attraits que la place qu'il s'était créée. En 1801 il s'éloigna de toutes les affaires, conser-

vant la présidence de l'académie; et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée le 10 novembre 1806.

BRANDES (*Jean-Christian*), poète et acteur dramatique prussien, espèce de *Figaro*, etc.

Né le 15 novembre 1735 à Stettin, où son père, après avoir lutté long-temps et inutilement contre la misère, abandonna sa famille. Le jeune Brandes fut confié par sa mère, devenue gouvernante d'une maison bourgeoise, aux soins d'une tante pieuse, mais bigote, qui, en le traitant avec une extrême sévérité, rendit menteur et dissimulé cet enfant d'une humeur indépendante et d'un caractère léger et vif. Après avoir suivi quelque temps les écoles publiques, Brandes se trouva enfin commis d'un petit marchand. De perfides conseils et de mauvaises lectures l'égarèrent; il vola son maître avec le dessein de s'embarquer pour l'Amérique, où il avait lu que l'on faisait fortune; fut découvert, battu, et sur le point d'être arrêté; sortit de Stettin encore enfant, et tour à tour mendiant, apprenti menuisier, gardeur de cochons, valet d'un charlatan de campagne; tantôt près de se noyer, tantôt sur le point d'être dévoré par des chiens, se glissant à demi-nu dans les villes, où tombant au milieu de la campagne accablé d'une fièvre ardente, il erra pendant dix-huit mois en Poméranie, en Prusse, en Pologne; quelquefois secouru, plus souvent repoussé, et conservant pourtant, malgré ses fautes et son avilissement, des sentimens honnêtes. Lassé d'errer et de souffrir, il revint à Stettin, où sa mère et sa tante le reçurent avec tendresse, et l'envoyèrent peu après à Berlin chez un de ses parens qui le fit élever dans la maison d'un ministre; mais la mauvaise fortune qui poursuivait Brandes l'empêcha encore d'y rester. Forcé de s'enfuir de nouveau, il alla à Hambourg, et y retomba dans toutes les horreurs de la misère. M. de Buchwald, gentilhomme holstenois, le prit alors à son service, et l'emmena à Lubeck, où sa situation devint douce et tranquille. Son maître s'apercevant du talent qu'il avait pour écrire et pour rédiger, en fit son secrétaire, et Brandes, étudiant avec ardeur, étendit tout à la fois ses connaissances et ses idées; prit le goût du spectacle; s'engagea, en 1756, dans la troupe de Schœnemann, qu'il suivit à Hambourg; et débuta dans le *Démocrite*, de Regnard, et dans la *Mort de César*, de Voltaire. Aujourd'hui sans engagement, demain placé dans les troupes ambulantes, Brandes, passant encore plusieurs fois de l'état de domestique à celui de comédien; parut successivement sur les théâtres de Stettin, de Berlin, de Magdebourg, de Breslau, etc.; et finit par donner des leçons de danse. Il avait commencé à écrire ses deux premières pièces: l'*Irrésolu* et l'*Enlèvement* ou l'*Erreur risible*, qui furent mal reçues, lorsque l'amitié et les conseils de Lessing lui firent ensuite faire des progrès dans l'art dramatique, et il devint ainsi un des bons acteurs de la troupe du directeur Schuch. Son mariage avec Charlotte Koch, et les brillans débuts de sa femme, assurèrent aussi passagèrement son existence; et sa tragédie de *Miss Fanny*, ou le *Naufrage*, qui eut un grand succès à Munich, l'ayant fait appeler à Weimar par la duchesse Amélie, il y passa le temps le plus heureux de sa vie. L'incendie du château de Weimar, en 1744, força encore notre héros d'aller chercher fortune ailleurs, et de paraître successivement sur les théâtres de Manheim, de Leipzig et de Hambourg. Sa femme, et surtout sa fille Minna, célèbre par sa beauté et par sa voix, lui valurent partout des applaudissemens et de bons revenus; mais aussi des querelles, des rivalités et des jalousies qui troublèrent son repos. Trahi de nouveau dans ses espérances pécuniaires il perdit successivement son fils, sa femme et sa fille, qui moururent à peu d'intervalle les uns des autres, et vit les dernières années de sa vie en proie, comme les premières, à l'indigence et aux mauvais succès. Il mourut à Berlin le 10 novembre 1799.

BRANDES (*Ernest*), littérateur et homme d'état hanovrien, etc.

Né en 1758 à Hanovre, où son père était secrétaire du cabinet. Il étudia, de 1775 à 1778, à l'université de Gœttingue, dont il devint par la suite le bienfaiteur, quand, parvenu lui-même au poste de secrétaire du cabinet, le gouvernement hanovrien lui confia la direction suprême de cette école. Il voyagea successivement en France, en Hollande et en Angleterre; se lia, dans ce dernier pays, avec une foule de personnes considérables, entre autres avec Burcke; et eût sans doute été appelé à jouer un rôle important en Angleterre, si le parti de MM. Burke et Fox fût parvenu alors à la tête des affaires. Il resta en place, comme conseiller

intime du cabinet, jusqu'en 1803, que les troupes françaises occupèrent l'ancien électorat de Hanovre; fut mis au nombre des députés qui allèrent conclure la capitulation avec le chef de l'armée française; et resta membre du gouvernement jusqu'au moment où les états du pays furent abolis et remplacés par une *commission de gouvernement* : Brandès mourut à Hanovre le 13 mai 1810. Ses voyages, ses places, le genre de ses études lui avaient donné une grande connaissance des hommes, des choses, de l'esprit, des mœurs et surtout des défauts de son siècle.

BRASCHI-ONESTI (le duc de), maire de Rome, etc.

Né à Césène dans l'état ecclésiastique, et neveu du pape Pie VI, qui le combla de faveurs, ainsi que son frère, depuis cardinal. Il vit son palais incendié par la populace de Rome en 1795, et perdit en 1798, lors de l'entrée des Français dans cette ville, ses fermes, bains, magasins et bestiaux qui furent vendus comme domaines d'émigré. Il se réfugia en Toscane, où il reçut bientôt du grand-duc l'ordre de sortir de ses états, sans pouvoir obtenir de passe-port des ministres étrangers résidant à Florence; revint à Rome après la révolution du 18 brumaire; se prononça pour Napoléon, devenu empereur, qui le nomma maire de cette capitale, après la réunion de l'état de l'église à l'empire français; et vint à Paris féliciter ce monarque sur la paix de Vienne de 1809. Il exerça ses fonctions de maire jusqu'en 1814, et vit aujourd'hui en homme privé.

BRAUN (*Henri*), moine bavarois, de l'académie des sciences de Munich, etc.

Né le 17 mars 1732 à Trossberg. Il entra en 1750 dans l'ordre des Bénédictins, et fut nommé, en 1757, professeur d'allemand, de poésie et d'éloquence à Munich, dont il devint ensuite membre de l'académie des sciences. Il publia alors un grand nombre d'écrits et de recueils relatifs soit à l'instruction, soit à l'éducation en général; fut chargé, en 1777, de la direction suprême des lycées, gymnases et écoles, tant de la Bavière que du Haut Palatinat; et entreprit d'y introduire des changemens utiles. Mais, dégoûté de voir l'éducation entièrement livrée aux moines, quoique moine lui-même, il se contenta de continuer à écrire; et entreprit, d'après la Vulgate, une traduction de la *Bible*, qui fut arrêtée par sa mort, arrivée le 6 novembre 1792. C'était, sinon un penseur profond, du moins un homme d'un bon esprit, plein d'activité, de désintéressement, et qui contribua singulièrement à l'amélioration des méthodes d'enseignement en Allemagne.

BREITKOPF (*Jean-Gottlob-Emmanuel*), imprimeur célèbre, etc.

Né le 25 novembre 1719 à Leipzig, où son père était imprimeur et libraire. Il eut d'abord beaucoup d'éloignement pour cet état et tout ce qui s'y rapportait, parce qu'on le forçait de s'en occuper, et que cette obligation contrariait son goût pour l'étude des sciences et des lettres. Cependant, lassé bientôt de l'incertitude des théories philosophiques, il s'avisa un jour de jeter les yeux sur les œuvres d'Albert-Durer. Les tentatives qu'avait faites cet habile peintre pour donner aux caractères de l'imprimerie une belle forme en les construisant d'après les règles mathématiques frappèrent son imagination; et réconcilié dès lors avec son état, il consacra sa vie entière à perfectionner l'imprimerie. Il donna aux caractères allemands une élégance et une pureté inconnues avant lui; combina les matières de fonte assez heureusement pour rendre ses types deux fois plus durables que les types ordinaires; fit d'utiles recherches sur les meilleurs moyens d'imprimer la musique, les figures mathématiques, les cartes géographiques, les portraits même, avec des caractères mobiles; et réussit enfin à imprimer, avec des caractères de ce genre, les livres chinois, qu'auparavant on était obligé de graver sur des tables de bois : la collection qu'il avait formée de toutes les sortes de caractères, tant imprimés que gravés, de toutes les langues vivantes, était sans contredit la plus riche de l'Europe. Breitkopf est mort à Leipzig le 28 janvier 1794.

BRÊME (*Arborio Gattinara*, marquis de), ambassadeur, ministre italien, etc.

Issu de l'une des plus illustres familles du Piémont. Il fut d'abord chargé par la cour de Turin de diverses missions, puis envoyé comme ambassadeur à la cour de Naples, et ensuite à celle de Vienne, où il assista au couronnement de l'empereur Léopold II : il eut aussi une grande part aux conférences qui amenèrent la fameuse convention de Pil-

nitz, le 27 août 1791. Le marquis de Brème, de retour dans sa patrie, eut bientôt la douleur d'en voir son roi expulsé par les Français, dont il se prononça vivement contre le système politique; mais le territoire dans lequel étaient situés ses biens s'étant trouvé réuni au royaume d'Italie, Napoléon désira se l'attacher et le nomma conseiller d'état. A l'époque de la guerre contre l'Autriche, M. de Brème devint commissaire-général des subsistances de l'armée; fut porté ensuite au ministère de l'intérieur, dont il ne garda pas longtemps le portefeuille; et fut décoré alors du grand-cordon de la Couronne de Fer: deux ans après il obtint la présidence du sénat et le titre de comte. Au retour du roi de Sardaigne à Turin, en 1814, le comte de Brème regagna, malgré quelques grands seigneurs qui l'empêchèrent d'abord de parvenir jusqu'au monarque, la faveur de ce prince; qui lui conféra le titre de grand-trésorier de l'ordre de Saint-Maurice. Son second fils, l'abbé de Brème, qui a été successivement aumônier, vicaire-général de la cour et gouverneur des pages du vice-roi Beauharnais, cultive avec un grand succès la littérature grecque et orientale, et promet à l'Italie un écrivain distingué.

BRIDPORT (lord *Henri* Hood), vice-amiral anglais, chevalier du Bain, etc.

Né à Thornecombe dans le Devonshire, dont son père était ministre, et frère cadet du lord Hood. Il prit parti dans la marine; fut nommé capitaine du vaisseau *le Prince Georges* le 10 juin 1756; et se distingua ensuite par différentes actions dans la guerre de la révolution d'Amérique, surtout devant Gibraltar en 1782. Lord Bridport fut chargé, en 1793, du commandement de la flotte de la Méditerranée; et c'est lui qui traita avec les habitans de Toulon, et qui prit possession de leur ville au nom de Louis XVII. N'ayant pu s'y maintenir long-temps contre les forces républicaines, il l'évacua à la hâte, et fit incendier, outre les arsenaux, les vaisseaux qu'il ne put emmener. Il se porta de là vers la Corse, avec un corps de troupes qui s'en empara, et d'où il fut encore chassé bientôt après. L'amiral Bridport s'étant alors réuni dans l'Océan avec l'escadre de lord Howe, commanda une division de la grande flotte qui combattit l'escadre française près d'Ouessant le 1er juin 1794; fut créé pair d'Irlande peu de temps après; et ensuite lord sous le nom de Bridport: c'est sous sa protection que s'opéra, en 1795, la fatale descente de Quiberon. Il fut promu au grade de vice-amiral et de lieutenant de l'amirauté en avril 1796, puis destiné à une expédition dans les Indes occidentales, dont il s'acquitta en 1797. Chargé depuis d'observer une flotte considérable que les Français équipèrent à Brest, la manière dont il la laissa sortir ayant paru mécontenter son gouvernement, il céda le commandement de cette station à l'amiral Saint-Vincent, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée à Bath le 27 janvier 1816, dans sa quatre-vingt-douzième année.

BRIGNOLE (*Antoine*, marquis de), diplomate piémontais, etc.

Né à Gênes d'une famille illustre, et fils de madame Brignole, qui fut dame du palais de l'impératrice Marie-Louise, et mourut à Vienne en janvier 1815. M. de Brignole passa de la place d'auditeur au conseil d'état, à celle de sous-préfet à Savone, le 28 mars 1813, et sut se concilier l'estime et l'affection des habitans de cette ville. En 1814 il perdit sa place et revint dans son pays natal; mais lorsque, bientôt après, les Génois surent qu'on discutait le sort de la Ligurie au congrès de Vienne, ils l'envoyèrent dans cette ville comme ministre plénipotentiaire, afin d'obtenir que Gênes fût une république indépendante. Le marquis de Brignole présenta aux ministres des diverses puissances une note énergique, par laquelle il réclamait, au nom de la justice et de la foi des traités, l'indépendance de sa patrie: ces représentations furent sans effet, et il retourna à Gênes, où le roi de Sardaigne lui accorda depuis le titre de ministre d'état et celui de chef de l'université royale.

BROUGHAM (*Henri*), membre du parlement anglais et de la société royale de Londres, etc.

Il suivit d'abord la carrière du barreau: se fit recevoir avocat, et coopéra depuis à la rédaction du célèbre Journal connu sous le nom d'*Edimburgh-review*. Il montra partout un rare mérite; entra de bonne heure au parlement; et devint un membre très-actif et très-influent du parti qui voulait une réforme parlementaire. Quoique ardent et entreprenant, M. Brougham est tout à fait exempt de ces extravagances et de ces moyens détournés qu'on remarque si souvent dans les politiques

qui aspirent à un changement quelconque; et on peut prévoir, avec une sorte de certitude, que la décision et la fermeté du caractère de cet orateur le destinent à devenir un des personnages les plus importans du monde politique, en Angleterre. On lui doit aussi plusieurs ouvrages de sciences, de littérature et de commerce.

BROWN (*Jean*), célèbre médecin écossais.

Né en 1736, dans un village du comté de Berwick, où son père était un pauvre journalier, il n'avait pas encore quatre ans qu'il fut envoyé à une petite école, tenue par une vieille femme, et dans un âge encore si tendre, il se distingua par une telle vivacité d'intelligence, qu'au bout d'un an il lisait la bible avec facilité. Il montra dès lors un goût insatiable pour la lecture, au point que, dans les heures de récréation, on ne le voyait jamais sans un livre à la main. La rapidité et l'éclat de ses progrès le firent regarder comme un prodige, et il se fit autant remarquer depuis par sa force et son adresse dans les exercices du corps, que par la promptitude de son intelligence dans ceux de l'esprit. A l'âge de 13 ans, on lui confia l'éducation de l'enfant d'un homme considérable; mais la fierté de son caractère lui rendant trop pénible la sorte de dépendance que lui imposaient ses fonctions, il alla à Edimbourg, pour s'y livrer à l'étude de la théologie. Un de ses amis lui ayant proposé de mettre en latin une thèse de médecine écrite en Anglais, il le fit avec une supériorité si marquée, qu'elle lui inspira le désir de se faire médecin. Il fut bientôt admis dans la société médicale d'Edimbourg, dont on le nomma président en 1776 et en 1780, et ce fut alors qu'il conçut les premières idées du système médical qui l'a rendu depuis si célèbre, et dont il développa les principes peu de temps après, dans son ouvrage intitulé *Elementa medicinæ*. Son caractère hautain et peu sociable lui fit beaucoup d'ennemis, que son luxe, ses désordres et son goût excessif pour les plaisirs ne diminuèrent pas. Il consuma très-promptement la fortune que ses talens et sa réputation lui avaient acquise; prit alors le parti de se rendre à Londres, et mourut le 7 octobre 1788, âgé de cinquante-cinq ans, après avoir éprouvé de nouvelles vicissitudes de fortune, et des malheurs mérités par son inconduite.

BROWNE (*Patrice*), botaniste anglais, etc.

Il naquit en 1720, à Crosboyne en Irlande, d'où il fut envoyé, étant fort jeune encore, chez un parent, à l'île d'Antigoa. Le climat ne convenant pas à sa santé, il revint en Europe en 1737, pour y étudier la médecine, et se rendit ensuite à Paris, où il demeura cinq ans. Il alla alors à Leyde, où il fut reçu docteur en médecine; et de là à Londres, qu'il quitta bientôt pour aller se fixer à la Jamaïque. Il fit une étude approfondie de toutes les productions naturelles de cette île, dont il publia, en 1756, l'*Histoire* naturelle et civile, avec une carte gravée de sa main; retourna aux Antilles, et séjourna pendant quatre ans à Antigoa et à Montserrat, où il se livra entièrement à l'exercice de la médecine. De retour en Angleterre, en 1782, après avoir fait six fois le voyage des Indes, il se retira à Bellinok, dans le comté de Mayo en Irlande; et là, oubliant, pour ainsi dire, les richesses végétales des tropiques et des îles qu'il avait parcourues, il s'attacha à l'étude des mousses et des autres végétaux Cryptogames, et mourut, en 1790, à Rusbrook, âgé de soixante-dix ans.

BRUCE (*Jacques*), célèbre voyageur, etc.

Né le 14 décembre 1730, à Kinnaird, dans le comté de Stirling en Ecosse, d'une famille noble et ancienne, issue, du côté des femmes, de la maison royale, il fut destiné d'abord au barreau; mais, préférant les plaisirs de la chasse et les charmes des beaux arts aux arides études du droit, il vivait incertain de l'état qu'il devait embrasser, lorsque par un excellent mariage avec la fille d'un négociant de Londres, il se vit entraîné en quelque sorte dans la carrière du commerce. Sa fortune s'accrut rapidement, et tout lui promettait une existence brillante et rapide, quand la mort de sa femme, vint détruire son bonheur Bruce chercha d abord dans l étude des consolations qu'il ne put trouver, et pour distraire sa douleur, il parcourut le Portugal et l'Espagne, où il visita les manuscrits arabes de l'Escurial. A son retour en Angleterre, son goût pour l'Arabe prit une nouvelle force, et il joignit à l'étude de cette langue, celle de l'éthiopien ou Geez: Ce fut à cette épo-

que que lord Halifax lui proposa d'aller à la recherche des sources du Nil. Bruce, ayant accepté la proposition, fut nommé consul à Alger, en 1763, et partit, en 1768, pour l'Abyssinie. Il commença ses voyages par visiter Tunis, Tripoli, Rhodes, Chypre, la Syrie et quelques autres contrées de l'Asie-Mineure; quitta le Caire, vers la fin de 1769, et pénétra, à travers mille périls, jusqu'à la ville de Gondar séjour des rois, d'où il partit pour les sources du Nil, qu'il trouva, dit-il, dans une petite ile verdoyante, dessinée en forme d'autel, sous la garde d'un grand-prêtre, qui avait la police religieuse de ces sources sacrées. Après un séjour de quatre ans, dans l'Abyssinie, où il occupa à la Cour, s'il faut l'en croire, la place de commandant de la cavalerie noire, Bruce reprit le chemin de l'Egypte par la Nubie; traversa le désert de sable, malgré le souffle embrasé du Samoun; échappa aux embûches et aux attaques des Arabes, et arriva enfin dans la haute Egypte, où il fut favorablement accueilli. De retour en Angleterre, Bruce trouva tout son bien entre les mains de ses parens, qui, le croyant mort, se l'étaient partagé avec une précipitation qui déplut au savant voyageur. Pour se venger de leur avidité, il se remaria, et eut un fils de sa seconde femme, qu'il eut le chagrin de perdre en 1784. Dégoûté alors du monde, il se retira dans sa terre de Kinnaird, où il se livra entièrement à la rédaction de son voyage, et mourut des suites d'une chute qu'il avait faite dans son escalier, sur la fin d'avril 1794.

BRUNSWICK (*Ferdinand* duc de), prince souverain, et l'un des généraux les plus célèbres de la guerre de sept ans, etc.

Né le 11 janvier 1721, de Ferdinand-Albert, duc de Brunswick-Wolfen Buttel, et d'Antoinette-Amélie, fille de Louis-Rodolphe, duc de Brunswick-Blanckenbourg, il voyagea d'abord en Hollande, en France, en Italie; entra, en 1740, au service de Frédéric-le-Grand, et se distingua dans la campagne de 1744, à la prise de Prague, et à la bataille de Soor, où il fut légèrement blessé. Sa conduite y fut telle, que le roi de Prusse le combla d'éloges, et lui donna des biens considérables dans les provinces qu'il avait conquises, mais ce fut principalement dans la guerre de sept ans que le prince Ferdinand prit sa place au premier rang des chefs de l'armée. Le roi d'Angleterre, George II, l'ayant demandé à Frédéric, pour le mettre à la tête des troupes anglaises et hanovriennes, il en prit le commandement, à l'époque où l'Angleterre venait de rompre la convention de Closter-Severn, et obligea les Français à repasser le Rhin, après les avoir défaits à Crevelt, en se portant derrière leur ligne, par une manœuvre aussi audacieuse que savante. Il reçut ensuite un échec à Berghen; s'empara, l'année suivante, de Minden, et remporta près de cette ville une victoire éclatante. La paix de 1763 termina sa carrière militaire, et il eut l'honneur, très-rare dès lors, de déposer le commandement d'une armée nombreuse, sans être plus riche que lorsqu'il en avait été revêtu : il ne retira de ses longs travaux qu'une modique pension du roi d'Angleterre, et la place de doyen du chapitre de Magdebourg, que le roi de Prusse, qu'il avait si bien servi, lui disputa même et ne consentit à lui laisser, que parce que l'opinion l'y força. Après avoir quitté le service de Prusse, le prince Ferdinand se retira à Brunswick, où il s'occupa principalement de la franc-maçonnerie, et devint grand-maitre de toutes les loges de franc-maçons dans une grande partie de l'Allemagne. On prétendit depuis que les hommes qui captivèrent par ce moyen la confiance du prince, mêlaient aux secrets de leur ordre des choses surnaturelles, du moins en apparence, et qu'il y était question de prophéties, d'évocations. Mais cette assertion ne fut jamais prouvée, et elle était même contraire à ses principes religieux, et aux vertus qu'il pratiquait. Il mourut à Brunswick, le 3 juillet 1792, âgé de soixante-onze ans.

BRUNSWICK-LUNEBOURG. (*Charles-Guillaume-Ferdinand* duc de), neveu du précédent, généralissime des armées prussiennes, etc.

Né à Brunswick, le 9 octobre 1735, du duc Charles, auquel il était destiné à succéder, il eut pour maitres, dans l'art de la guerre, le prince Ferdinand et le grand Frédéric, tous les deux ses oncles et ses modèles. Il obtint de grands succès, dès son début dans cette carrière; et à l'âge de vingt-deux ans, il emporta, l'épée à la main, une batterie française, à la bataille d'Hastembeck. C'est alors que Frédéric dit : « Ce » jeune prince montre, par ce coup

» d'essai, que la nature le destinait à » devenir un héros ». En 1758, il passa le Weser, à la tête d'un faible détachement, devant l'armée française toute entière, et ouvrit, par cet exploit, la campagne du Bas-Rhin, qui fit tant d'honneur au prince Ferdinand, et dans laquelle son neveu fut toujours à la tête de l'avant-garde. Au passage du Rhin, à Crevelt, à Closter-Camp, à Minden, et dans toutes les occasions importantes, le prince héréditaire de Brunswick signala son courage et son habileté, et son nom se trouva inscrit glorieusement dans toutes les pages de l'histoire de la guerre de sept ans. Dès que la paix fut conclue, il voyagea dans différentes contrées, et vint d'abord en France, sous le nom de *comte de Blanckenbourg*. Il séjourna pendant deux mois à Paris, où il vit tout ce qu'il y avait de curieux, et étonna tout le monde par la profondeur de ses connaissances. Il parcourut ensuite l'Italie, et ce fut avec le savant Winkelmann qu'il visita les monumens de Rome. Passionné pour la musique, il entendit dans chaque ville les principaux musiciens, et fut si charmé du talent de Nardini, qu'il le fit venir à Brunswick, où il le retint plusieurs mois, et le renvoya comblé de présens. En 1770 et 1771, il fit différens voyages militaires, avec le grand-Frédéric, en Moravie, en Silésie et en Westphalie; déploya de nouveaux talens militaires, dans la courte campagne de la succession de Bavière, en 1778, et succéda à son père, en 1780. Il s'illustra dès lors autant par la sagesse de son administration, qu'il s'était distingué à la guerre par son courage et son habileté; il fonda plusieurs établissemens utiles, et protégeant les lettres avec beaucoup de zèle, il combla de bienfaits ceux qui les cultivaient. A l'avénement de Frédéric-Guillaume II, le nouveau roi, qui ne voulait pas qu'on pût croire qu'il se laissait diriger, éloigna de lui tous les hommes supérieurs, et n'eut pour le duc, qu'il nomma pourtant grand-maréchal, que des égards de politesse; mais à l'époque des troubles de Hollande, en 1787, il le chargea du commandement de vingt mille Prussiens, avec lesquels il s'empara successivement d'Utrecht, de la Haye et d'Amsterdam, seule ville où il éprouva de la résistance, de la part d'une centaine de canonniers français. Lorsque la révolution de France éclata, le duc de Brunswick était alors, par son expérience et sa réputation militaire, au dessus de tous les généraux connus; aussi, dès qu'il fut question de guerre, tous les regards se portèrent sur lui, et la victoire sembla ne devoir appartenir qu'à la cause qu'il allait défendre. C'est cependant depuis cette époque que les fautes les plus évidentes, les revers les plus étonnans, ont effacé la gloire de quarante ans de travaux. Chargé, en 1792, de marcher contre la France, pour délivrer Louis XVI, alors prisonnier dans Paris, le duc de Brunswick fit précéder cette invasion par un manifeste très-violent, et accompagné de menaces au moins maladroites, contre le parti patriotique, et dissémina maladroitement son armée sur toute l'étendue des frontières, tandis qu'il ne s'agissait que de manœuvrer avec rapidité sur un seul point de cette ligne immense. La prise de Longwi et celle de Verdun n'empêchèrent pas le généralissime d'être fort embarrassé de sa position, quand il se trouva en face de Dumouriez et de Kellermann; une faible tentative sur le poste des Islettes et le camp de Valmy n'ayant produit aucun avantage décisif, il détermina le roi à entamer une négociation, qui se termina par l'évacuation du territoire français. L'année suivante, il s'empara de Mayence, après trois mois de siége; obtint encore quelques succès à Weissembourg et à Kaiserslautern, et donna enfin sa démission, en janvier 1794. Depuis cette époque, le duc resta paisible dans ses états, uniquement occupé de l'administration, et redoutant la guerre par-dessus tout; mais en 1806, voyant que la France, par ses accroissemens successifs, prenait une attitude inquiétante pour la Prusse, et craignant pour ses propres états, qui déjà étaient entourés de troupes françaises, il entraina le cabinet de Berlin à la guerre, et fut porté de nouveau au commandement général, au moment où la Prusse prit définitivement une attitude hostile. Il conduisit son armée en Franconie, avec toute la lenteur et l'hésitation qu'il avait montrées en 1792, et que l'âge semblait n'avoir fait qu'augmenter, et déjà l'avant-garde Prussienne avait été tournée et dispersée, avant que le duc pût croire que les Français approchaient. La grandeur du péril lui rendit cependant quelque vigueur.

Il se mit à la tête des grenadiers pour repousser l'attaque principale, près d'Auerstadt; mais à peine le feu était-il commencé, qu'il fut atteint d'une balle dans les yeux. Le duc se fit d'abord conduire à Erfurt, et ensuite à Blankenbourg, où il resta plusieurs jours, espérant que les Prussiens se rallieraient. Trompé dans cet espoir, il se fit enfin transporter à Brunswick, puis à Altona, où il mourut, le 10 novembre 1806.

BRYANT (*Jacques*), antiquaire et auteur anglais.

Il se rendit célèbre par son érudition, mais plus encore par des opinions qui tiennent beaucoup du paradoxe: fut successivement précepteur et secrétaire du lord Malboroug, fils du grand général de ce nom, qui lui fit obtenir une place à l'amirauté; et publia plusieurs ouvrages en anglais, parmi lesquels on cite ses *Observations et Recherches relatives à différentes parties de l'Histoire Ancienne*; et un *Nouveau Système*, ou *Analyse de la Mythologie Ancienne*, dans lequel il prétendit que les histoires des patriarches, rapportées dans l'*Ancien Testament*, ont été l'origine d'une grande partie de la mythologie païenne: on a encore de cet auteur divers écrits sur l'*authenticité de l'Ecriture-Sainte*, *et les Vérités de la religion chrétienne*, et d'autres ouvrages sur l'antiquité. Bryant a aussi fait insérer, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, des recherches sur la langue des Bohémiens, et sur ses rapports avec quelques langues orientales. Il se trouvait, en 1804, à sa campagne, dans le comté de Berck, et travaillait dans sa bibliothèque, lorsqu'un volume lui tomba sur la tête et causa sa mort, à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

BUBNA (le *comte* de), feld-maréchal, lieutenant au service d'Autriche, etc.

Né en Bohême, d'une famille ancienne, il prit le parti des armes; devint successivement chambellan et feld-maréchal lieutenant; fut envoyé à Paris, à la fin de 1812, et présenté à Napoléon, qu'il alla rejoindre ensuite à Dresde, au mois de mai suivant, pour lui remettre une lettre de son souverain. Il en repartit le 1er, pour prendre le commandement d'un corps d'armée destiné à agir contre le midi de la France; s'empara de Genève sans coup férir, et se dirigea de là sur la ville de Lyon, que son hésitation ne lui permit pas de prendre par surprise. Après plusieurs combats, il occupa enfin cette ville, ainsi que les contrées voisines, et garda cette position jusqu'à ce que les armées alliées se fussent retirées du territoire français. Il se rendit alors à Vienne, d'où il revint prendre le commandement des mêmes troupes, en avril 1815, après l'invasion de Napoléon. Il fit partie de l'armée du général Frimont, et se trouva bientôt en présence de l'armée française, qui occupait la Savoie, sous les ordres du maréchal Suchet, lequel le força de se retirer dans les gorges de la Maurienne. Il n'était pas encore parvenu à Montmeillan, lorsque le roi étant arrivé à Paris, le général Bubna entra de nouveau et sans obstacles à Lyon, où il établit un *gouvernement général*. Il quitta cette ville, le 21 septembre, pour se rendre en Autriche, et l'empereur lui fit alors le don d'une fort belle terre en Bohême.

BUCHAN (*Elisabeth*), chef d'une secte religieuse, etc.

Née en 1738, et fille d'un aubergiste de Fitmy-Can, dans le nord de l'Ecosse, elle vint à Glasgow à l'âge de vingt-un ans, et fit connaissance avec un ouvrier nommé *Robert Buchan*, qu'elle épousa. Elle abandonna alors la doctrine épiscopale, dans laquelle elle était née, pour embrasser les opinions de son mari, qui était engagé dans la secte des *Burgher Seceders*; et se fit elle-même, en 1779, chef d'une secte particulière, appelée la secte des *Buchanistes*. Elle entraîna à ses opinions le ministre d'Irvine et d'autres ecclésiastiques, et ne cessa de faire des prosélytes, qu'au moment où, en 1790, la populace d'Irvine s'attroupa autour de la maison du ministre, et en brisa toutes les vitres. Mistriss Buchan, accompagnée de ses partisans, au nombre de quarante-six, sortit alors d'Irvine, et alla s'établir dans une ferme des environs de Thornhill, où elle mourut en 1791.

BUCHOLZ (le *comte* de), ambassadeur, ministre d'état Prussien, etc.

Issu d'une famille distinguée, en Allemagne, il embrassa la carrière diplomatique; devint d'abord ambassadeur de Prusse en Pologne, dans les années 1795 et 1796; fut ensuite nommé ministre d'état à Berlin, et passa à Dresde, en 1807, après la paix de Tilsitt, comme ministre plénipotentiaire de sa cour, près celle de Saxe. Il fut décoré, au

mois de janvier 1810, de l'ordre de l'Aigle Rouge de Prusse; resta constamment employé dans la diplomatie, et mourut à Dresde, le 7 mars 1811, d'une attaque d'apolexie, causée par un excès d'embonpoint.

BUCHOLZ (*Guillaume-Henri-Sébastien*) médecin et conseiller des mines à Weimar.

Né à Bernbourg en 1734. Il fit ses études à Magdebourg; exerça longtemps avec distinction, la profession d'apothicaire, et, s'étant ensuite établi à Weimar, il fit, en chimie et en médecine, des travaux utiles et intéressans. Il a composé plusieurs ouvrages sur son art; et les journaux de médecine et de chimie, de ce temps, renferment un grand nombre de dissertations de Bucholz.

BUCKINGHAM (le *marquis* de), pair de la Grande-Bretagne, président du conseil, etc.

Issu de l'ancienne et illustre famille des Hobart, il fut nommé en 1782, garde des côtes du comté de Buckingham, et au mois de juillet de la même année, lord-lieutenant d'Irlande: il se démit de cette place, en 1783, lorsque MM. Fox et North eurent formé ce qu'on appela le ministère de coalition. En 1784, le roi lui conféra le titre de marquis de Buckingham, et le nomma pour la seconde fois, en 1787, lord-lieutenant d'Irlande. Le marquis de Buckingham se démit encore de cette place peu après, et se retira dans sa résidence de Stow. En 1802, il se prononça vivement contre la paix, et devint président du conseil, lors de la recomposition du ministère. Il vota constamment dans le sens du gouvernement; se prononça, en mars 1806, contre le bill l'émancipation des catholiques; et s'opposa, le 11 novembre 1814, au licenciement partiel des milices. Dans le mois d'avril 1816, il proposa aux pairs assemblés, de se former en comité secret, pour examiner l'état de l'Irlande, et indiqua les causes principales des troubles qui régnaient dans cette contrée.

BUCKINGHAMSHIRE (*Robert*, baron *Hobart* et comte de), pair d'Angleterre, ministre secrétaire-d'état au département de la guerre, etc.

Né en 1760, d'une famille noble et opulente, il embrassa la carrière des armes, et servit d'abord, dans la guerre d'Amérique. En 1779, il vint en Irlande, où il obtint une compagnie. Son oncle, étant alors lord-lieutenant du royaume, il fut mis au nombre de ses aides de-camp, et, résida plusieurs années à Dublin, où il se concilia l'affection générale. Appelé en 1789, aux fonctions de secrétaire-d'état de ce pays, dans des circonstances difficiles, il justifia de toutes manières, le choix du gouvernement: Il était aussi membre du parlement Irlandais, et ce fut lui qui entreprit de faire reconnaître les droits et les justes prétentions des catholiques. Devenu, en 1792, conseiller privé, la mort de son oncle, lui conféra, l'année suivante, le titre de lord Hobart, et bientôt après, M. Pitt, qui avait conçu une haute idée de ses talens et de son esprit de conciliation, le nomma gouverneur de Madras. Il y dirigea l'attaque de l'ile de Ceylan et de plusieurs autres; et préparait une expédition contre Manille, lorsqu'il apprit le traité de Campo-Formio, qui lui fit abandonner prudemment son dessein. Pendant son séjour à Madras, il fit tous ses efforts pour mettre un terme à l'usure et aux vexations de toute espèce, des agens de la compagnie; mais un parti se forma contre lui, et il fut obligé de quitter cette résidence. A son arrivée en Angleterre, en 1798, il fut appelé à la chambre des lords; prit une part active aux débats relatifs à l'union avec l'Irlande, et vota pour cette mesure. En 1804, il succéda aux titres et aux biens de sa famille; fut nommé, en 1805, ministre de la guerre, en remplacement de lord Melville, et créé, peu après, l'un des directeurs généraux des postes. Ayant été ensuite nommé commissaire des affaires des Indes, il fut placé à la tête du conseil d'examen, et mourut le 4 février 1816, des suites d'une chute de cheval.

BULOW (le *comte* de) ministre des finances de Prusse, puis du commerce et de l'industrie, etc.

Issu de la même famille que le général de ce nom, mort quelque mois après la bataille de Waterloo, où il s'était distingué, il fut d'abord président du gouvernement à Magdebourg, jusqu'au moment où cette ville fut séparée de la Prusse, pour faire partie du royaume de Westphalie. Devenu alors conseiller-d'état, et, peu de temps après, ministre des finances du roi Jérôme, M. de Bulow, se déclara souvent contre les Français et leur gouvernement, dans le conseil, même en présence de son nou-

veau maître; et ne fut pourtant disgracié, malgré sa franchise, qu'après une mission qu'il remplit auprès de Napoléon, ayant pour but de négocier la conservation de quelques provinces qu'on voulait détacher de ce royaume. Après la conquête de la Westphalie par les alliés, M. de Bulow fut nommé par le roi Frédéric-Guillaume III, ministre des finances de Prusse; puis envoyé au congrès de Vienne, en 1815. Son caractère affable lui concilia l'affection de ses subordonnés, et ses mesures financières plûrent tellement au monarque, qu'il l'annoblit, et lui donna même le titre de comte: le roi de Danemarck lui envoya aussi, dans le mois d'août 1816, l'ordre de Dannebrog, à l'occasion des fêtes de la paix. En 1816, il fut nommé premier président de la province de Saxe; donna sa démission du ministère des finances, à la fin de 1817, et conserva néanmoins le département de l'intérieur et de l'industrie.

BULOW (*Frédéric-Ernest* de), abbé de Saint-Michel de Lunebourg, etc.

Né le 5 octobre 1936, dans la terre d'Essenrode, et issu d'une famille noble du pays, il embrassa l'état ecclésiastique; devint abbé du couvent de Saint-Michel, à Lunebourg, puis directeur de la société d'agriculture de Zelle. Il rendit de grands services à la principauté de Lunebourg, par ses soins pour l'agriculture, les chemins, la division et la sûreté des propriétés; il sauva aussi les salines de ce pays de la destruction qui les menaçait, et les en préserva pour l'avenir, en en améliorant l'administration. Il augmenta également les revenus de son couvent, en y établissant une grande fabrique de tuiles, et a laissé dans tout le pays une mémoire que ses vertus et ses bienfaits ont fait chérir. Il mourut le 4 mai 1802.

BULOW (*Henri-Guillaume* de), littérateur prussien, etc.

Né à Falkenberg, en Prusse, il fut élevé à l'académie militaire de Berlin, et entra, dès l'âge de quinze ans, dans l'infanterie, d'où il passa dans le régiment de cavalerie de Reitzenstein. Livré dès lors à la lecture des ouvrages philosophiques, et né avec un caractère inquiet et ambitieux, l'obscurité d'une caserne ne pouvait lui suffire, et il se rendit en 1789, dans les Pays-Bas, où l'insurrection contre Joseph II, semblait lui ouvrir une carrière conforme à ses vues. La haute idée qu'on avait alors de la tactique Prussienne, lui procura une place dans un régiment; mais le terme prochain de cette révolution éphémère, ayant détruit les espérances de Bulow, il revint à Berlin, où il prit un goût si passionné pour le théâtre, qu'il avait rassemblé une troupe de comédiens pour aller jouer en province, lorsqu'un scrupule, inspiré par la noblesse de sa naissance, le fit renoncer au métier de directeur de spectacle. Il partit alors pour l'Amérique septentrionale, espérant y trouver une liberté, dont il se plaignait d'être privé dans sa patrie; et y retourna une seconde fois, pour y faire un commerce de verrerie, qui opéra sa ruine totale. Après différens voyages en France et ailleurs, il retourna en Prusse, où il désirait ardemment d'être employé dans l'état-major de l'armée; mais il fut obligé de renoncer à cet espoir, et se fit pour vivre, un métier de son travail d'auteur. Il écrivit d'abord sur l'*Argent*, d'après un auteur Suédois; traduisit ensuite en allemand, le *Voyage de Mungo Park*; et publia en 1801, l'histoire de la campagne de l'année précédente. Après plusieurs affaires, que lui suscita son caractère bizarre, et surtout sa grande exaltation dans les idées de liberté, Bulow, passa en Angleterre, vers la fin de 1801, et publia à Londres, les trois premiers numéros d'un journal, qui l'obligea à faire des dettes, et le conduisit à *Kingsbench*, où il fit un séjour forcé de quelquesmois. Rendu à la liberté, il revint à Paris, où il resta pendant plus de deux ans, se disant chargé d'une mission diplomatique, par l'ordre équestre Germanique; et reparut, en 1804, à Berlin, où il composa plusieurs écrits, qui se succédèrent rapidement: le dernier, dans lequel il avait mal parlé de quelques hommes puissans, causa sa perte. La cour de Russie ayant fait des réclamations contre l'auteur, il fut enfermé, en août 1806, dans la prison de la prévôté, où on lui intenta un procès criminel, dont il ne fit, dit-on, qu'aggraver les suites, par la manière dont il se justifia. Il est vrai de dire, pourtant, que le plus grand crime de M. de Bulow était sa grande prédilection pour les Français, et pour les principes politiques de la révolution; et qu'on ne put articuler contre lui aucun reproche fondé, qui motivât légalement l'acte arbitraire et tyrannique dont il fut la victime. Après la bataille d'Iéna, on le

transféra à Colberg, d'où il fut conduit dans la prison de Kœnisberg, et de là, dans celle de Riga, où il mourut dans le mois de juillet 1807, au moment où il allait être envoyé en Sibérie.

BUONAROTTI (*Michel-Ange*), littérateur florentin, chevalier de l'ordre de Saint-Etienne de Toscane, etc. (Voyez la *Biographie Moderne* d'Alexis Eymery, 2e. édition).

BURDETT (sir *Francis*), baronet, membre de la chambre des communes d'Angleterre, etc.

Issu d'une famille très-ancienne, il fut élevé à l'école de Westminster, et épousa en 1793, la fille d'un riche banquier. Ce fut en 1796, qu'il commença sa carrière parlementaire, comme représentant de Borongbridge, et qu'il parvint à se distinguer dans le parti de l'opposition, par la rigidité de ses principes politiques et par la constance de ses opinions démocratiques. Il ne fut pas compris, après la mort de M. Pitt, dans le nombre des amis de M. Fox appelés au ministère, et vota néanmoins toujours avec eux. En 1807, il fut élu pour Westminster, qu'il a continué de représenter depuis. Il blâma plusieurs fois, d'une manière véhémente, la conduite et les opérations des ministres; ne laissa échapper aucune occasion de déclarer qu'une réforme parlementaire pouvait seule mettre la nation en état d'avoir des représentans qu'on ne pût corrompre; défendit successivement tous les individus victimes d'actes arbitraires et illégaux, et se montra constamment le même dans toutes les questions débattues au parlement. Sir Francis Burdett se prononça également, avec sa chaleur ordinaire, en faveur d'un écrivain, nommé *Gales Jones*, arrêté en 1810, pour la publication d'un écrit réputé attentatoire à la dignité et aux priviléges de la chambre; publia à ce sujet une lettre à ses comettans, dont la forme et le fond, déplurent au ministère, et devint lui-même l'objet d'un mandat d'arrêt, portant ordre de le conduire à la Tour. Le peuple, instruit de cette mesure, se porta en foule à son domicile; on arbora des signes de ralliement, et toute la ville fut dans la plus grande fermentation. Depuis le matin du 6, jusqu'au matin du 9 avril, le sergent, ayant l'ordre de la chambre des communes à la main, et un corps nombreux de troupes réglées à sa suite, hésita s'il forcerait la porte de sir Francis, en attendant chez lui les ordres de la compagnie, qui, disait-il, n'avait pas le droit d'envoyer ses membres en prison. Londres se trouva, pendant trois jours, livrée à l'anarchie la plus complète. La populace prit fait et cause pour sir Francis, et les séditieux se mirent en bataille devant sa maison, attaquant tous les passans qui refusaient de se joindre à leurs cris. Enfin, le sergent et ses assistans pénétrèrent dans la maison, s'assurèrent de la personne de sir Francis Burdett, et le conduisirent à la tour. Mis en liberté aussitôt la prorogation du parlement, sir Burdett se refusa aux honneurs populaires qu'on voulut lui rendre, et continua depuis lors à manifester les mêmes opinions, et à suivre le même système politique. On le vit en effet, le 28 juillet 1812, prononcer un long discours sur les malheurs qui menaçaient sa patrie, et demander de nouveau, qu'il fût fait une adresse, pour obtenir une réforme parlementaire. Le 7 décembre, il s'éleva contre la propositon faite par lord Wellington d'accorder des sommes pour entretenir l'armée d'Espagne, et profita encore de cette circonstance pour retracer les fautes politiques du ministère, et atténuer les éloges donnés au général. Le 24 mai 1815, il présenta une nouvelle pétition de la cité de Westminster, pour obtenir la paix et une réforme parlementaire; taxa de mauvaise foi les puissances alliées; Déclama aussi contre la famille des Bourbons, et demanda qu'on fit la paix avec Napoléon. Sir Francis, qui vient d'être réélu par Westminster, était encore en 1818, un des membres les plus ardens de l'opposition, quoique resté presque seul de son parti dans sa manière de vouloir une réforme parlementaire.

BURGER (*Godefroy-Auguste*), poëte allemand.

Né le 1er janvier 1748, à Wolmerswende, village de la principauté de Halberstadt, où son père était pasteur luthérien, il montra dans son enfance peu de dispositions à l'étude; la bible et les cantiques avaient seuls des attraits pour lui, et ses premiers essais de versification furent des imitations de psaumes, qui, dans leur imperfection, annonçaient de la verve et une oreille juste. De l'école d'Aschersleben, où demeurait son grand-père maternel, et qu'il quitta à la suite d'un châtiment brutal qui lui avait été infligé pour une épi-

gramme, il fut envoyé au *Pédagogium* de Halle, d'où il passa à Gœttingue, pour y suivre les cours des professeurs de l'université. Il se passionna alors pour Shakespeare ; publia quelques essais qui eurent du succès, et dut à l'amitié et aux conseils sévères de M. Boje cette correction et cette rondeur qui caractérisent ses productions poétiques. Ce savant distingué procura en outre à Burger la place de bailli d'Alvengleichen, dans la principauté de Calenberg, où il composa, l'hiver suivant, sa *Léonora*, qui fut répétée dans toutes les parties de l'Allemagne, et qui lui valut une célébrité méritée. Ce fut à-peu-près à cette époque qu'il épousa la fille d'un bailli hanovrien appelé *Léonhart*; mais cette union ne fut pour lui qu'une source d'amertume, à cause de la passion qu'il conçut pour sa belle-sœur, passion que les malheurs même qui l'atteignirent bientôt après ne purent éteindre. La perte d'une somme dont son grand-père lui avait fait don avait commencé ses embarras de fortune, que l'entreprise de l'exploitation d'une grosse ferme, qu'il ne sut pas régir, accrut ensuite au point qu'il fut obligé de donner sa démission en 1784, à la suite de soupçons, probablement mal fondés, élevés contre la fidélité de sa gestion. Réduit aux modiques honoraires de l'*Almanach des Muses* de Gœttingue, dont il était éditeur depuis 1779, il se rendit dans cette ville pour y donner des leçons particulières, dans l'espoir d'obtenir du gouvernement de Hanovre une chaire de professeur de belles-lettres, qu'il n'obtint que cinq ans après, mais sans traitement : ce fut là toute la récompense publique qu'obtint, durant sa vie, un des auteurs favoris de sa nation, qui très-jeune encore avait joui d'une grande renommée. Devenu veuf avec deux enfans, à peine les cendres de sa femme étaient-elles froides, qu'il épousa cette Molly que ses poésies n'ont rendue que trop célèbre, et qui avait empoisonné l'existence de sa sœur; mais il ne jouit pas long-temps du bonheur après lequel il avait tant soupiré, car elle mourut en couches au commencement de 1786 Depuis ce moment il ne fit que languir, et le feu de son génie parut s'éteindre avec celle qui l'avait si long-temps nourri. Cependant la satisfaction que l'université lui témoigna pour deux cantates qu'il fit en 1787, à l'époque du jubilé quinquagénaire de cette illustre école, et sa nomination à la place de professeur extraordinaire, ranimèrent un peu son courage. Une lettre, qu'il reçut de Stuttgard, dans laquelle une jeune personne, après avoir peint avec enthousiasme l'impression que ses poésies avaient faites sur elle, lui offrait son cœur et sa main, augmenta encore ses espérances de bonheur, et le déterminèrent à se marier une troisième fois, avec celle qui annonçait un cœur si sensible. Il se rendit donc à Stuttgard, d'où il ramena une femme qui empoisonna et déshonora le reste de ses jours : en moins de trois ans, il se vit dans la nécessité de s'en séparer par le divorce. L'épuisement de sa santé se joignit à un dénuement absolu, et le poète favori de l'Allemagne consuma le reste de ses forces en traductions commandées par quelques libraires étrangers, ressources que la maladie et la douleur lui ôtèrent bientôt. Il mourut le 8 juin 1794, d'une maladie de poitrine, dont il avait constamment méconnu le danger. Burger n'est remarquable que comme poète lyrique, et n'a éminemment réussi que dans la chanson et la romance.

BURGESS (*Thomas*), prélat anglais, évêque de Saint-David, prébendier de Durham, membre de la société royale des antiquaires de Londres, etc.

Né en 1775, et fils d'un épicier de Odiham dans le Hampshire, il fit ses études à l'école de Winchester et à l'université d'Oxford, où il se lia avec M. Addington qui, devenu ministre, lui conféra, en 1802, l'évêché de Saint David, qui rapporte environ 84,000 francs. En 1796, M. Burgess épousa miss Bright, de Durham, belle-sœur de la marquise de Winchester, et se fit bientôt connaître comme un des plus profonds érudits de l'Angleterre. Il fonda un collége pour l'éducation gratuite des habitans du pays de Galles, qui se destinent à l'état ecclésiastique ; et publia un grand nombre d'ouvrages d'érudition, de critique et de théologie.

BURGHERSH (*John-Fane*, dit lord), aide-de-camp du prince régent d'Angleterre, etc.

Fils du comte de Weistmoreland, lord du sceau privé, il s'attacha au prince de Galles, dont il devint aide-de-camp, avec le rang de colonel; et était du nombre des quatre ministres anglais, attachés pendant la campagne de 1814, au quartier général des alliés, pour rendre compte au gouvernement de leurs

opérations. Lord Burghersh se trouva ensuite particulièrement accrédité près de l'empereur d'Autriche, et plusieurs de ses rapports furent publiés officiellement par le ministère anglais. Après le dénouement de la campagne de 1814, il fut nommé ministre d'Angleterre auprès de différentes cours en Italie; suivit, à l'époque de la chute de Murat en 1815, les opérations de l'armée autrichienne, et concourut beaucoup au rétablissement du roi légitime. Lord Burghersh reçut ensuite du roi de Naples la décoration de l'ordre royal de Saint-Ferdinand et celle du mérite.

BURGOYNE (*Jean*), général anglais, auteur dramatique, etc.

Fils naturel de lord Bingley. Il prit le parti des armes, après avoir reçu une éducation soignée, et commanda, en 1762, un corps de troupes anglaises envoyé en Portugal, alors en guerre avec l'Espagne. A son retour, il fut nommé conseiller privé, et ensuite membre du parlement. En 1777, il fut chargé du commandement d'un corps d'armée envoyé contre le congrès américain, et remporta sur les troupes insurgentes, à Ticonderago, un avantage auquel le ministère anglais donna le nom de *Victoire*. Burgoyne, vain et présomptueux, prit leur retraite pour une fuite, et les poursuivit vivement, sans s'occuper de ses subsistances ni de ses communications. Il se trouva tout-à-coup entouré à Saratoga par ces mêmes hommes qu'il avait traités avec mépris, et se vit forcé d'accepter une capitulation, dont la générosité des Américains adoucit la rigueur, mais non pas la honte. Lorsque son armée mit bas les armes devant la division du général Gates, celui-ci, qui avait été dans sa jeunesse officier dans le même régiment que lui, et que le général anglais comparait, par dérision, à une accoucheuse sans talent et sans mérite, l'aborda avec la bonhomie d'un fermier américain, et lui dit, en lui tendant la main : « J'ai beaucoup de » plaisir à vous voir. — Je vous en » crois, lui répliqua Burgoyne : mais » je prends Dieu à témoin que j'ai fait » tout ce que j'ai pu pour m'en dispen» ser. » Gates le traita avec beaucoup de bonté, et ne se permit à son égard que cette raillerie. « Vous devez, géné» ral Burgoyne, me regarder à présent » comme une bonne accoucheuse, puis» que je vous ai délivré de six mille » hommes. » Burgoyne s'étant rendu en Angleterre aussitôt après, y fut reçu froidement; et finit pourtant par obtenir la liberté de se justifier comme il put. Ici finit la carrière militaire de Burgoyne; plus fait pour les rôles de courtisan et de bel esprit de société, que pour celui de général d'armée, il partagea son temps entre la cour, où il fut le favori de la reine, et les sociétés de gens de lettres; composa successivement quelques pièces de vers, aussi légères que son caractère, et des comédies froides et médiocres : il siégeait au parlement, en 1781, au moment où la majorité parut déterminée à la continuation de la guerre, et l'on remarqua qu'il se joignit à l'opposition pour démontrer l'impossibilité de réduire les américains, et l'inutilité des efforts que l'on faisait contre eux. Quelque temps après son retour d'Amérique, il épousa une fille de lord Derby, et mourut sans postérité le 2 août 1792.

BURGSDORF (*Frédéric-Auguste-Louis* de), naturaliste, grand-maître des forêts de la Marche de Brandebourg, de l'académie des sciences de Berlin, et professeur des sciences forestières, dans la même ville, etc.

Né le 23 mars 1747, à Leipzig, où son père était grand-veneur du duc de Saxe-Gotha, ce qui lui donna occasion d'étudier de bonne heure tout ce qui concerne les forêts, il publia sur cette matière un grand nombre d'ouvrages, tous en allemand, qui sont devenus classiques pour cette partie de l'économie rurale. Il mourut à Berlin, le 19 juin 1802, âgé de cinquante-cinq ans, regretté universellement pour ses qualités morales et pour ses talens dans l'administration des forêts.

BURKE (*Edmond*) célèbre orateur anglais, membre du parlement, etc.

Né à Dublin, le 1er janvier 1730, et fils d'un avocat fameux, il commença son éducation chez un quaker pour lequel il conserva toute sa vie le plus grand attachement, et de là passa au collége de sa ville natale. Burke arriva, en 1753, à Londres, où son esprit et ses connaissances le firent bientôt remarquer. D'abord étudiant en droit, puis avocat, il se sentit entraîné par son goût, plutôt vers la littérature que vers les études particulières à sa profession, et prit l'engagement d'écrire dans les journaux et recueils périodiques. Le premier ouvrage qu'il avoua est intitulé : *Réclamation en faveur des droits de la Société*

Naturelle, ou *coup-d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation :* cet écrit fit beaucoup de bruit et fut réimprimé plusieurs fois. Il fut suivi, en 1757, de son *Essai sur le Sublime et le Beau*, et cette seconde production fixa sur lui l'attention de plusieurs personnages célèbres. C'est en 1758 que Burke conçut le plan du recueil intitulé *Annual Register*, qu'il continua avec succès pendant plusieurs années. Sa carrière publique ne commença qu'en 1761, lorsqu'il partit pour l'Irlande avec son ami Hamilton, secrétaire du vice-roi, lord Halifax, qui le présenta à son retour, en 1765, au marquis de Rockingham, premier lord de la trésorerie, dont il devint le secrétaire particulier, et qui lui fit depuis, sous la forme délicate d'un simple prêt, le don d'une somme considérable, avec laquelle Burke acquit la jolie maison de Beaconsfield qu'il a conservée le reste de sa vie. Ce fut aussi à peu près à cette époque qu'il fut élu au parlement pour représenter le bourg de Vendowe, et qu'il se trouva engagé autant par reconnaissance que par affection dans le parti ministériel, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de se montrer favorable aux mesures populaires. Le premier discours de Burke au parlement eut pour objet les inconvéniens de la taxe du timbre en Amérique, et il fut admiré comme un morceau d'éloquence supérieure. Lorsqu'après une courte durée, le ministère du marquis de Rockingham fut obligé de céder la place à celui du lord North, Burke termina ses travaux officiels par un *Tableau du dernier ministère*, tracé avec force et simplicité; puis il reprit son poste dans la chambre des communes, où il se fit remarquer parmi les membres attachés à ce même ministère déplacé. Dans son opposition aux actes ministériels qui ont précédé et suivi les guerres d'Amérique, il employa toute sa pénétration politique, toute son éloquence, d'abord à prévenir la scission, et ensuite à tenter un moyen de rapprochement; et les annales du parlement offrent peu d'exemples d'une éloquence aussi forte, aussi animée que la sienne. Le marquis de Rockingham ayant été rappellé au ministère en 1782, Burke obtint alors le poste lucratif de payeur-général de l'armée, et fut admis au conseil privé. Une de ses premières démarches, fut la reproduction de son bill de réforme, qui avait été rejeté précédemment. La mort du marquis de Rockingham avança le terme du ministère dont il était l'âme, et lorsqu'on désigna lord Shelburne, pour lui succéder comme chef de la trésorerie, Burke se retira. Il se joignit ensuite à M. Fox, pour appuyer le bill sur l'Inde qui déplut également au roi et au peuple, et s'opposa vivement aux mesures de M. Pitt, qui prit alors le timon des affaires. Le procès du gouverneur des Indes orientales, Hastings, devint aussi l'un des événemens les plus remarquables de la vie de Burke, et on a présumé que des motifs de ressentiment particulier s'étaient joints, dans cette grande cause nationale, à sa passion pour la justice. Au total, sa conduite dans cette affaire ne lui fit rien gagner dans l'estime publique, et servit seulement à donner une plus grande idée de son talent d'orateur. L'établissement d'une régence, à l'occasion de la maladie du roi, en 1788, lui fournit encore une occasion de se signaler; et il s'exposa même à une censure particulière, en se laissant entraîner, par la chaleur de son imagination, à des expressions peu respectueuses pour la personne du roi. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la carrière politique de cet orateur, c'est la manière dont il se prononça contre la révolution française dès son origine. La première occasion qu'il eut de montrer cette haine se présenta en février 1790, dans un débat de la chambre des communes, où il s'agissait de la réduction de l'armée. M. Fox voulait qu'on témoignât une noble confiance, dans les nouveaux régulateurs de la France; et ce fut à ce sujet que Burke déclara hautement qu'il rompait avec lui tous liens d'amitié. Bientôt après, il conçut l'idée de ses *Réflexions sur la Révolution Française*, qui parurent au mois d'octobre de la même année, et qui eurent un débit dont on n'avait pas d'exemple en Angleterre. Cet écrit fut suivi de plusieurs autres du même genre, qui nourrirent son horreur toujours croissante pour la révolution française, dont il ne pouvait d'ailleurs entendre parler sans éprouver une irritation violente. Il ne s'occupa plus que d'un seul objet politique étranger à ces événemens, le projet d'émancipation des catholiques d'Irlande, et céda sa place au parlement à son fils unique, jeune homme qu'il admirait autant qu'il chérissait, et qu'il perdit bientôt après. Cette mort fut pour

Burke un coup terrible, et lui-même termina sa carrière, le 8 juillet 1797, dans la soixante-huitième année de son âge.

BURMANN, proprement Bormann (*Gotlob-Guillaume*), poète allemand.

Né à Lauban dans la Haute-Lusace le 18 mai 1737. Il fit ses premières études à Lœwenberg et à Hirschberg, où le professeur Leusohner, charmé de ses progrès dans les langues classiques, changea en plaisantant son nom de *Bormann* en celui de *Burmann*, célèbre dans cette branche des connaissances humaines. Bormann, flatté de cet éloge, adopta ce changement, et ne signa plus que Burmann. Après avoir étudié le droit à Francfort-sur-l'Oder, il se rendit à Berlin, où il vécut en donnant des leçons et en faisant des vers, métiers peu lucratifs, dont la bizarrerie de son caractère accrut encore les inconvéniens, et qui ne le conduisirent qu'à une triste indigence. Il mourut le 5 janvier 1805. Ses poésies ont de la réputation en Allemagne, et sont remplies d'esprit, de grâce et de naturel.

BURNS (*Robert*), poète écossais, etc.

Né en 1759, et fils d'un pauvre jardinier du comté d'Ayr, il apprit à lire, à écrire et à entendre même un peu de français, dans une école de son village. Les vies des héros de l'antiquité, la lecture des romans de chevalerie et les discussions théologiques, familières aux Ecossais, échauffèrent tour à tour son imagination, jusqu'à ce que la lecture des poètes anglais vint enfin lui révéler, pour ainsi dire, son génie. L'amour fut le premier objet de ses chants; Burns y fut très-souvent sensible; mais il ne suffisait pas pour bannir le sentiment de mélancolie où le plongeait une situation contraire aux goûts de son esprit. Il cherchait tous les moyens de se soustraire au travail manuel auquel il paraissait destiné; quitta enfin la maison paternelle, et vint à Irwin s'associer avec un tisserand, dont la maison en brûlant, peu de temps après, causa la ruine de notre jeune homme. Se trouvant sans ressource et sans espoir, on lui proposa une place d'inspecteur des plantations à la Jamaïque, qu'il accepta; et publia alors, par souscription, et pour fournir aux frais de son passage, un volume de ses poésies. Ce recueil attira sur lui l'attention du public, et il était près de partir pour les Iles, lorsqu'il reçut une lettre du docteur Blacklock, poète aveugle, sorti comme Burns, par son talent, d'une classe obscure, qui l'engageait à se rendre à Edimbourg, où il pourrait donner une édition de son recueil. Oubliant son premier projet, Burns partit aussitôt pour la capitale de l'Ecosse, où il arriva au mois de novembre 1786. Il y fut accueilli avec transport par les littérateurs les plus distingués, et admis dans les sociétés les plus brillantes. Son langage, d'une étonnante pureté, son maintien au-dessus de sa position, quelque chose d'animé et de noble prévenait en sa faveur et écartait l'idée de la protection. Sans orgueil et sans insolence, simple dans ses manières, il savait soutenir une dignité naturelle, due à l'indépendance et au désintéressement, qui faisaient le fond de son caractère. Malheureusement deux ans de séjour à Edimbourg confirmèrent son penchant déjà connu à une débauche grossière, et ses habitudes le repoussèrent constamment dans l'état d'où tendaient à le tirer ses talens et son caractère. En 1788, se trouvant en possession de 500 livres sterlings, fruits de la nouvelle édition de ses poésies, il en envoya d'abord 200 à son frère, et prit dans le comté de Dumfries une ferme, dont le propriétaire eut soin de rendre les baux très-avantageux pour le fermier-poète. Il épousa alors une jeune personne qu'il avait aimée plusieurs années auparavant; et voulut, pour soutenir sa famille, ajouter à sa ferme un emploi de collecteur dans l'excise; mais les fonctions de ces deux états étaient incompatibles, et furent sans doute également mal remplies. Burns se vit bientôt obligé de quitter sa ferme et de se contenter de son emploi, que des opinions trop favorables à la révolution française faillirent même lui faire perdre. Il avait cependant quelqu'espérance, lorsqu'une mort prématurée, suite de ses débauches, qui avaient détruit un tempérament robuste, l'enleva le 21 juillet 1796, à l'âge de trente-sept ans. Ses ouvrages sont très-estimés en Angleterre, et il est peut-être un des génies les plus distingués parmi ceux qui se sont élevés presque sans culture. Il étoit, disait-il lui-même, devenu poète à la charrue comme Elie y était devenu prophète.

BURONZO-DEL-SIGNORE (*Charles-Louis*), archevêque du Turin, grand aumônier de Sardaigne, etc.

Né à Verceil le 23 octobre 1731, d'une

des plus illustres familles du Piémont, il fut destiné à l'état ecclésiastique, et entra de bonne heure au collége des nobles à Turin. Il s'appliqua au droit canonique et civil, et y fit de tels progrès, qu'à l'âge de dix-huit ans il fut admis au doctorat. Il se livra ensuite à la théologie; mais ces études sévères n'éteignirent pas en lui le goût de la belle littérature, qui s'était fortement développé dans le cours de ses humanités; et quelques essais échappés de son cabinet lui méritèrent de tels applaudissemens qu'il oublia presque sa vocation première. Il y revint cependant, abjura tout emploi frivole de ses talens, et les consacra à des travaux plus séants à son état. Pourvu d'un canonicat de Verceil à vingt-un ans, il fut, trois ans après, élevé à la première dignité de ce chapitre, et choisi pour vicaire-général par les cardinaux Costa et Martiniana, qui se succédèrent dans l'épiscopat de ce diocèse. Le jeune Buronzo montra tant de capacité, de prudence et de régularité dans l'exercice de ses fonctions, que déjà le vœu public l'appelait aux plus hautes dignités ecclésiastiques; mais, moins ardent à les poursuivre que jaloux de les mériter, il entreprit alors un ouvrage également honorable pour sa patrie et pour son église, et publia, après des recherches infinies et un travail immense, les œuvres d'un célèbre évêque de Verceil nommé Alton. Nommé en 1784 à l'évêché d'Acqui, il passa en 1791 à celui de Novare, et en 1797 à l'archevêché de Turin : le roi de Sardeigne le choisit en même temps pour son grand aumônier, et le décora de le croix du grand ordre de l'Annonciade. Dans ce haut degré d'élévation, et chargé des affaires les plus importantes, M. de Buronzo développa toute la dextérité compatible avec la plus grande délicatesse de sentimens, et retraça dans sa conduite la dignité des évêques qui ont illustré les beaux siècles de l'église. Des motifs que nous ignorons le décidèrent ensuite à se démettre de son archevêché, et il se retira à Verceil, où il est mort le 22 octobre 1806.

BURR (*Aaron*), écuyer, colonel, vice-président du congrès des Etats-Unis, etc.

Né à Faorfield en 1749, il fut élevé au collége de Prince-Town, dans le New-Jersey, dont son père était président. A l'âge de vingt-cinq ans, il entra au service comme aide-de-camp du général Patnam, et fut nommé peu après lieutenant-colonel de l'un des douze régimens de nouvelle levée. Il se fit remarquer pendant toute la guerre par sa bravoure et ses talens; dépensa toute sa fortune, et se vit obligé, à la paix, d'embrasser la carrière du barreau, où il obtint quelques succès. Il entra ensuite dans la législature de New-Yorek; devint membre du sénat américain, et enfin son vice-président. En 1804, il tua le général Hamilton dans un duel, et fut traduit à ce sujet devant la cour de justice de l'état du New-Jersey, sur le territoire duquel s'était commis le délit. Déclaré par le jury coupable de meurtre volontaire, il fut arrêté couvert de haillons, et caché dans un marais. Il essaye vainement d'apitoyer le peuple et les soldats sur son sort; on lui permit cependant de donner caution, pour sa comparution, en l'obligeant à paraitre à la barre le 4 mai 1807. Il fut acquitté par le grand jury de l'état de Kentucky, dont les habitans lui donnèrent même des fêtes; fut accusé ensuite d'aspirer à la souveraineté d'une partie des Etats-Unis, et de faire des préparatifs pour y parvenir, puis acquitté une troisième fois par le grand jury de New-Yorek sur le fait de trahison. Mais inculpé sur ses autres actions, il fut obligé de donner caution pour 100,000 dollars; jura de ne point sortir des états d'Amérique et partit néanmoins pour Londres, où il arriva dans les premiers jours d'août 1808. Depuis cette époque, il n'a point reparu sur la scène politique.

BUSCA (*Ignace*), cardinal, gouverneur de Rome, etc.

Né à Milan en 1713. Il entre à Rome dans la carrière de la prélature, et remplit en Flandres les fonctions de nonce du pape, avant l'insurrection de ce pays contre Joseph II. Rappelé à Rome avec la promesse d'être cardinal, il fut d'abord nommé gouverneur de cette ville, et enfin revêtu de la pourpre en 1789. Il obtint alors la confiance de Pie VI, et devint secrétaire-d'état. Dévoué aux intérêts de son ancien maître, il eut depuis à Milan des démêlés très-graves avec l'envoyé de France Cacault; fut remplacé bientôt par le cardinal Doria, et continua de vivre à Rome avec le titre de *prefetto del Buon governo*. A l'époque de la publication du concordat, il se montre un des plus grands ennemis du cardinal Consalvi, qui avait signé le traité, et mourut en 1803. Ce prélat

était d'une telle corpulence qu'il était obligé de faire sangler son corps pour avoir la liberté de se mouvoir.

BUSCH (*Jean-George*), historie et mathématicien hambourgeois.

Né le 23 janvier 1728, à Alten-Weding, dans le pays de Lunebourg, il embrassa dans sa jeunesse toutes sortes d'études sans en choisir aucune en particulier comme le but des travaux de sa vie. Le mauvais état de sa fortune, la faiblesse de sa santé et de sa vue, nuisirent beaucoup à ses succès; cependant il cultiva avec une prédilection marquée l'histoire et toutes les sciences qui s'y rattachent. Nommé professeur de mathématiques au gymnase de Hambourg, en 1756, il s'y livra avec autant d'ardeur que de talent; mais de longues et cruelles maladies l'obligèrent à abandonner cette place. Il mourut le 5 août 1800. Il savait toutes les langues de l'Europe, avait beaucoup voyagé et observé avec fruit. La ville de Hambourg lui doit le premier établissement et l'organisation de son école des pauvres, un des plus beaux établissemens de ce genre qui existent en Europe; et il fut le premier président de la société des arts et métiers, fondée en 1765, dans la même ville. Ses nombreux ouvrages, tous écrits en allemand, sont remarquables par la justesse et la libéralité des vues, ainsi que par le grand nombre de faits et de renseignemens qu'ils contiennent.

BUSCHING (*Antoine-Frédéric*), célèbre géographe allemand, etc.

Né le 27 septembre 1724, à Stadthagen, petite ville de Westphalie où son père était avocat, il eut le bonheur d'être admis parmi les élèves particuliers du professeur Hauber, et c'est à ses soins généreux qu'il dut les premiers progrès qu'il fit dans les sciences, surtout dans les mathématiques et les langues de l'Orient. En 1742, il fut chassé de la maison paternelle, parce que dans un voyage en Hanovre il avait pris avec chaleur le parti de son bienfaiteur, contre un homme que son père avait intérêt de ménager. Il retourna chez ce même Hauber, qui lui procura les moyens de continuer ses études à Halle, où bientôt son application le mit en état de soutenir une thèse, et de prendre le degré de maître-ès arts. Sa conduite exemplaire en tout point, en augmentant l'estime qu'il avait inspirée à ses anciens protecteurs, lui en procura de nouveaux, et il accompagna bientôt à Pétersbourg le comte Frédéric Roch de Lynar, ambassadeur danois, comme gouverneur de son fils. Le comte de Lynar, homme d'état distingué par ses vertus et par ses connaissances, le traita avec une grande considération, et quoique sa mission fût de courte durée, ce voyage n'en procura pas moins à Busching l'occasion de remarquer les lacunes et les erreurs sans nombre qui déparaient les traités de géographie réputés alors les plus exacts, et lui suggéra l'idée du travail immense qui a depuis immortalisé son nom. Il pria le comte de lui rendre sa liberté, et, après l'avoir obtenue avec peine, il alla s'établir à Copenhague chez son ancien ami, le docteur Hauber, qui avait été nommé pasteur d'une paroisse allemande de cette ville. Arrivé en Danemarck, Busching commença son grand œuvre géographique auquel tout le monde s'intéressait, depuis qu'en 1752 sa *Description des duchés de Holstein et de Sleswig* avait donné une haute idée de son exactitude et de son talent pour ce genre d'ouvrage. Il fut obligé de parcourir successivement plusieurs contrées, et fut accueilli partout avec bienveillance et distinction; éprouva néanmoins les effets de l'envie dans différentes circonstances, que la fermeté de son caractère et l'inflexibilité de ses principes tournèrent contre lui; et accepta enfin une place de pasteur à Saint-Pétersbourg, qu'il quitta quatre ans après pour se soustraire aux tracasseries du feld-maréchal Munich. Il abandonna la Russie sans trop savoir où il se fixerait, et fut enfin appelé à Berlin, en 1766, pour y diriger le gymnase, avec voix délibérative dans le consistoire suprême. La prospérité des établissemens dont il fut le chef devint aussi brillante sous sa direction que leur état avait été languissant avant son arrivée; et Frédéric le traita avec plus de distinction qu'il n'avait coutume d'en accorder aux écrivains de sa nation. Au milieu des souffrances d'une maladie douloureuse, il se faisait rendre compte des leçons de chaque disciple, et son intérêt pour les établissemens qui lui devaient une nouvelle vie, ne cessa qu'avec son dernier soupir. Il mourut à Berlin, le 28 mai 1793, d'une hydropisie de poitrine.

BUTE (*Jean-Stuart*, comte de), ministre anglais, pair de la Grande-Bretagne, etc., etc.

Né en Écosse, vers le commencement

du 18e siècle, d'une famille élevée à la pairie en 1703, et qui avait la prétention d'appartenir à la maison des anciens souverains de ce royaume, il parut d'abord excessivement porté à la dissipation et peu enclin à se mêler de politique; cependant, en 1737, il fut nommé pour remplacer au parlement un des pairs d'Ecosse qui venait de mourir. L'opposition constante et souvent mal fondée que le lord Bute manifesta contre toutes les mesures proposées par le ministre, lui attira l'animadversion du gouvernement; aussi ne fut-il pas réélu au parlement de 1741. Piqué de cet affront, il se retira dans l'île dont il portait le nom, et qui lui appartenait; et vint offrir ses services lorsque le prétendant fit, en 1745, sa descente en Écosse. Cette preuve de zèle ne fit pas oublier sa conduite précédente, et il ne serait probablement pas sorti de l'obscurité si la fortune ne l'eût, par un coup imprévu et bizarre, mis sur le chemin des grandeurs. On devait jouer chez la duchesse de Queensbury la *Belle pénitente*, tragédie de Rowe et le rôle de Lothario, le plus marquant de la pièce, tomba à Bute. Son air noble, sa taille élégante et ses manières aisées, lui donnaient de grands avantages pour jouer le rôle d'un séducteur aimable. Le prince de Galles fut un des plus ardens à l'applaudir, et l'invita à venir à sa cour. Bute devint alors absolument nécessaire au prince pour ses amusemens et même pour ses affaires jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. Sa veuve lui accorda aussi toute sa confiance, et le fit placer auprès de son fils en qualité de gentilhomme de la chambre. Il se défit adroitement des personnes qui pouvaient rivaliser avec lui dans l'esprit du jeune prince, et lorsque Georges II mourut, le 25 octobre 1760, le lord Bute fut nommé membre du conseil. Cette distinction signalée choqua le public, et n'en fut pas moins suivie de faveurs encore plus grandes. La forêt de Richmond, ôtée à la princesse Amélie, celle de ses filles que le feu roi affectionnait le plus, et la place de secrétaire-d'état du lord Holderness qu'il remplaça, prouvèrent le crédit du favori; mais il rencontra dans le fameux comte de Chatam un adversaire qu'il craignait et auquel il parvint à ôter le porte-feuille des affaires étrangères en 1761. Depuis cette époque la direction du ministère se trouva entièrement entre les mains du lord Bute, qui jouissait de la confiance illimitée de son souverain, mais son ambition n'était pas encore satisfaite. Le duc de Newcastle, qui avait vieilli au service de la maison de Brunswick, et qui avait joui long-temps de la confiance de George II, occupait encore la place de premier lord de la trésorerie; le nouveau ministre jugea qu'enfin le moment était venu pour lui d'obtenir ce poste éminent, et le duc donna forcément sa démission, et fut remplacé par son antagoniste, qui eut encore l'ordre de la Jarretière. Dès ce moment il chercha à faire la paix, en sacrifiant le seul allié de l'Angleterre, le roi de Prusse; et elle fut signée à Fontainebleau avec beaucoup de gloire et d'avantages pour l'Angleterre. On crut alors qu'il allait gouverner avec plus de hauteur que jamais, puisqu'il avait écarté tous les hommes capables de lui porter ombrage; et on fut bien surpris lorsque tout-à-coup on apprit qu'il avait résigné l'emploi de premier ministre. Content, disait-il, d'avoir rendu la paix au monde, il voulait prouver, en se livrant aux douceurs de la vie privée, que les grandeurs n'avaient pour lui aucun charme. Ses ennemis attribuèrent sa retraite à des motifs bien contraires, et prétendirent que certain d'être en horreur à la nation, qui le chargeait des accusations les plus odieuses, il craignait de ne pouvoir résister au torrent de la haine générale. Néanmoins, il fut toujours regardé comme l'âme des conseils du roi; et passa les dernières années de sa vie dans son magnifique château de Lutton qu'il avait fait bâtir dans le Berkshire. Un jardin botanique, où il avait recueilli les plantes les plus rares, une bibliothèque de trente mille volumes, un superbe cabinet d'instrumens d'astronomie, de physique et de mathématiques, l'aidaient à passer le temps plus en philosophe qu'en homme d'état. Son étude favorite était la botanique, où il avait fait d'assez grands progrès. Il écrivit même pour la reine d'Angleterre un ouvrage sur cette science; et mourut le 10 mars 1792.

BUTTNER (*Chrétien-Guillaume*), naturaliste et philologue allemand, etc. Né à Wolfenbüttel, en 1716. Il se voua avec passion à l'histoire naturelle, et, concevant de bonne heure le dessein de porter dans l'histoire des nations les lumières que pouvait lui fournir cette étude, unie à celle des principaux idio-

mes des peuples tant anciens que modernes, il profita de ses voyages pour apprendre les langues et les dialectes particuliers des pays qu'il visita. Il fit à Leyde la connaissance de Linnée, qui n'a cessé de lui témoigner une grande estime; les étonnans progrès de ce naturaliste aiguillonèrent Büttner, qui se tourna avec ardeur vers des recherches glossologiques, pour rendre aux langues le même service de classification que son illustre condisciple se préparait à rendre aux produits de la nature. En 1748, il se rendit à Gœttingue, où il se livra à ses immenses recherches sur l'histoire primitive des peuples, et sur la filiation des langues; c'est aussi à Büttner qu'on doit la première ébauche d'une géographie par langues ou glossographie. Il mourut à Jéna, le 8 octobre 1801, ayant constamment joui de la meilleure santé, et conservé jusqu'à son dernier moment toute la fraîcheur d'esprit d'un jeune homme, dans un corps qui présentait tous les dehors de la caducité. Il avait le titre de professeur à l'université de Jéna, avec celui de conseiller aulique, et de membre de la société royale de Gœttingue.

BUXHOWDEN (*Frédéric*, comte de), général d'infanterie Russe, etc.

Né en Allemagne. Il passa au service de Russie; se distingua dans beaucoup d'occasions pendant la campagne de 1794 contre les Polonais, et reçut de l'impératrice la place de gouverneur de Varsovie, avec une terre en Livonie et une épée d'or, garnie de diamans, sur laquelle était écrite cette devise : *pour la bravoure*. En décembre 1796, il fut élevé, par Paul Ier, au grade de général-lieutenant; commanda une division russe dans la campagne de 1805, et fut blessé à la bataille d'Austerlitz. Il passa ensuite au gouvernement de Riga; qu'il quitta en 1807, pour prendre le commandement d'un corps d'armée, qui fut battu successivement à Pulstuck et à Golymin; fut alors remplacé par le prince Bagration, et obtint à la paix de Tilsitt, d'être employé sur les frontières de Perse. Il fut aussi décoré, à la même époque, du collier de l'ordre de Saint-André, puis pourvu de nouveau, en 1808, du gouvernement de Riga. Il ne tarda pas à s'emparer de la Finlande Suédoise, conquête qui lui valut de nouveaux honneurs, et mourut à Riga, le 4 septembre 1811, à l'âge de soixante-un ans, après quarante-sept ans de services militaires.

BYLANDT-HALT (*T. S.* comte de), vice-amiral au service de Hollande, conseiller-d'état, etc.

Il se distingua constamment par son attachement à la maison d'Orange, et ce fut lui qui conduisit le sthouder Guillaume V en Angleterre, en 1794. Il rentra néanmoins dans sa patrie quelque temps après; fréquenta même la cour, sous le roi Louis Bonaparte, qui lui donna le grand-cordon de l'ordre de l'union, et n'occupa pourtant aucune place pendant le régime français. Il est aujourd'hui conseiller-d'état honoraire et commandeur de l'ordre militaire de Guillaume. Son frère le comte de *Bylandt* de *Marienwerder*, après la réunion de la Hollande à la France, refusa, sous le prétexte d'une mauvaise santé, la place de membre du conseil-général du département des Bouches de la Meuse, ce qui fit désigner son fils unique d'une manière spéciale pour être garde d'honneur. Le comte de Bylandt de Marienwerder, aujourd'hui fort âgé, a reçu du roi des Pays-Bas, en témoignage de reconnaissance de ses anciens services, le collier de commandeur de l'ordre du Lion Belgique, et le titre de conseiller-d'état honoraire. Un de ses parens, le comte Otton de Bylandt, avait été chambellan de Napoléon.

BYRNE (*Guillaume*), célèbre graveur anglais, etc.

Né à Cambridge en 1746. Il apprit de Woollet l'art de la gravure, et passa en France, où il travailla sous Jacques Alianet et Wille. De retour en Angleterre, il donna la *Mort du capitaine Cook*, d'après Webber, et le *Départ d'Abraham*, d'après Zuccharelli. Dans ces deux estampes, le genre où Byrne a réussi le mieux, est le paysage. On a de lui plusieurs morceaux d'après Wilson, qui rappellent le talent avec lequel Wollett a gravé les paysages de ce peintre, qui, plus qu'aucun autre, s'est approché de Claude Lorrain; toutefois, le plus important ouvrage de Byrne est une suite de vues qu'il a exécutée, de concert avec Hearne, intitulée *Antiquités pittoresques de la Grande-Bretagne*. Cette collection est une des plus intéressantes qui existent, soit à cause du goût avec lequel les vues sont prises, soit à cause de l'exactitude qu'on a mise à rendre les détails d'architecture, soit enfin à cause du talent remarquable de

l'auteur : Byrne est mort à Londres en 1825.

BYRON (*George Gordon*, lord), célèbre poète anglais.

Né en 1788, et petit fils de l'amiral John Biron, il reçut sa première éducation en Ecosse et à Harron, et il entra ensuite à l'université de Cambridge. A la mort de son grand-oncle, en 1798, il lui succéda dans son titre, et après avoir pris séance dans la chambre des pairs il fit ses voyages accompagné de M. Hobhouse. Il parcourut successivement la Grèce et les îles Ioniennes; publia, en 1807, un volume de *Poésies* et *Traductions*, intitulé *Heures de Loisirs*, qui était loin d'annoncer le talent que l'auteur montra peu de temps après, et approcha davantage du genre qui lui convenait, dans le poëme satyrique : les *Poëtes anglais* et les *Critiques écossais*. La publication successive de plusieurs nouveaux ouvrages, en ajoutant à sa célébrité littéraire, confirma l'opinion qu'on avait déjà pu se former sur l'inconstance de ses goûts et l'inégalité de son caractère. *Le Pélerinage de Childe Harold*, roman poétique, fut un de ses ouvrages qui ont fait le plus de sensation; mais le poëme du *Corsaire* en trois chants, publié en 1814, donna encore une idée plus juste de sa manière habituellement sombre et terrible. Lord Byron épousa, à la même époque, la fille de sir Ralph Milbanke, union qui ne tarda pas à être troublée par des dissensions qui ont eu un éclat scandaleux. Enfin une convention de séparation entre les époux fut signée en 1816, et lord Byron dût immédiatement après quitter l'Angleterre. Après avoir de nouveau parcouru l'Orient, il est venu demeurer aux environs de Genève, où il habitait encore en 1818. Malgré les imperfections qu'on remarque dans ses ouvrages, lord Byron est encore, à trente ans, l'un des premiers poètes que possède aujourd'hui l'Angleterre.

C

CABALLERO (le *marquis* de), conseiller-d'état espagnol, etc.

Issu d'une famille distinguée, il fit de bonnes études; parut ensuite à la cour, et devint secrétaire du département de la guerre et de la justice du royaume d'Espagne. Il embrassa en 1809, le parti du roi Joseph Bonaparte, qui le nomma d'abord conseiller-d'état, le 8 mars, puis président de la section de justice des affaires ecclésiastiques, et le décora, au mois de septembre de la même année, du grand cordon de l'ordre Royal d'Espagne. Après les désastres de Napoléon en 1814, qui entraînèrent la chûte de son frère, M. de Caballero suivit en France son nouveau maître, et n'a pu rentrer dans sa patrie depuis le rétablissement de Ferdinand VII.

CABARRUS (*François*, comte de), ministre des finances d'Espagne, etc. (Voyez la *Biographie moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition.)

CADELL (*N.*), alderman de Londres, fameux imprimeur-libraire. etc.

Il avait pour la littérature et pour son art un goût particulier; portait d'ordinaire un jugement sain sur les ouvrages qu'on lui offrait, et en payait libéralement le manuscrit. Dans la longue série de ceux de morale, de sciences, de politique, qu'il a mis au jour, il serait difficile d'en citer un seul, qui ne fut digne de contribuer à la gloire littéraire de sa nation. Dans sa vie privée, l'alderman Cadell s'est distingué par la douceur de ses mœurs et l'intégrité de sa conduite. Il mourut subitement à la fin de décembre 1802.

CAGLIOSTRO (le comte *Alexandre* de), célèbre aventurier du 18e siècle.

Né, dit-on, à Palerme, le 8 juin 1743, de parens d'une médiocre extraction, son vrai nom était Joseph *Balsamo*. Après une jeunesse assez orageuse et plusieurs tours d'escroquerie, comme celui qu'il fit à un orfèvre nommé *Marano*, duquel il tira soixante onces d'or par la promesse de lui livrer un trésor enfoui dans une grotte sous la garde des esprits infernaux, il quitta sa ville natale et se mit à voyager il visita successivement la Grèce, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, Rhodes et l'île de Malte, où il fut bien accueilli du Grand-Maître, qui lui donna des lettres de recommandation pour Naples. De Naples il se rendit à Rome; et ce fut dans cette ville qu'il connut la belle Lorenza Feliciani, et qu'il s'unit à elle par les liens du mariage. De Rome, les inquisiteurs de sa

vie lui font parcourir presque toutes les villes de l'Europe, sous les noms divers de *Tischio*, de *Mélissa*, de *Belmonte*, de *Pellegrini*, d'*Anna*, de *Fénix*, de *Harot* et de *Cagliostro*, vivant tantôt du produit de ses compositions chimiques, tantôt d'escroquerie; le plus souvent du honteux trafic qu'il faisait des charmes de son épouse; mais l'apparition la plus brillante de ce personnage singulier fut celle qu'il fit à Strasbourg le 19 septembre 1780. Il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme qu'il excita dans cette ville, et de faire connaître les actes multipliés de bienfaisance par lesquels il parut le justifier. M. de La Borde ne connaît point de termes assez forts pour peindre le comte de Cagliostro, qu'il qualifie, dans ses *Lettres sur la Suisse*, d'homme admirable par sa conduite et par ses vastes connaissances. MM. de Miromesnil, de Vergennes, le marquis de Ségur, également séduits, réclamèrent aussi l'appui des magistrats en faveur du noble étranger, dans les termes les plus favorables pour lui. Le 30 janvier 1785, le comte Cagliostro, qui avait déjà fait un voyage à Paris, revint dans cette capitale, et se logea rue Saint-Claude, près du boulevard. A cette époque se tramait, ou plutôt, comme il le dit lui-même, était déjà jouée la fameuse scène d'escroquerie du collier. Les liaisons intimes du comte avec le prince Louis de Rohan, fortement impliqué dans cette affaire, devaient lui inspirer des craintes pour sa propre liberté; mais, fort de son innocence, il résista aux sollicitations de ses amis, qui le pressaient de quitter Paris, et il fut en effet arrêté le 22 août et transféré à la Bastille. Accusé bientôt par la comtesse de Lamotte « d'avoir » reçu le collier des mains du cardinal, » et de l'avoir dépecé pour en grossir le » trésor occulte d'une fortune inouïe, » il répondit à cette inculpation par un mémoire qui fut reçu des Parisiens avec l'empressement qu'inspirait le personnage. Dans ce mémoire, dont on attribua la rédaction à un magistrat célèbre, Cagliostro, sans satisfaire pleinement la curiosité du lecteur, détacha quelques traits du roman de sa vie, et donna à entendre que sa naissance, quoique inconnue, était illustre. Il cita aussi, pour les avoir fréquentés, les personnages les plus éminens de l'Europa, et invoqua leur témoignage. Un arrêt du parlement du 31 mai 1786 déchargea le prince de Rohan et Cagliostro des plaintes et accusations contre eux intentées, mais ils furent tous deux exilés, et Cagliostro se retira en Angleterre, où il séjourna environ deux ans. Il passa de Londres à Bâle, puis à Bienne, à Aix en Savoie, à Turin, à Gênes, à Vérone, et finit enfin par venir échouer à Rome, où il fut arrêté le 27 décembre 1789, et transféré au château Saint-Ange avec sa femme. L'inquisition lui fit alors un procès plus sérieux, et il fut condamné à mort le 7 avril 1791, comme *pratiquant la franc-maçonnerie*, peine qui fut commuée en une prison perpétuelle. Il mourut, dit-on, en 1795, au château de Saint-Léon, où il avait été conduit.

CAGNOLA (le marquis *Louis* de), architecte italien, de l'académie des beaux arts de Milan, chevalier de l'ordre de la couronne de fer, etc.

Voué, dès sa jeunesse, à l'étude de l'architecture, il y fit de tels progrès, que les plus belles constructions de sa patrie sont de sa composition. Réunissant, avec une parfaite intelligence et un goût exquis, la richesse et la majesté de l'architecture antique aux grâces et à l'élégance de l'architecture moderne, il produisit des édifices qui le disputent à ceux de l'ancienne Rome et de l'ancienne Grèce. Tel est, par-dessus tout, cet arc de triomphe en marbre qui s'élève à celle des portes de Milan qui regarde le Simplon, et qui fut commencé pour attester à la postérité le retour de Napoléon en Italie, lorsqu'il y vint en 1800, par le Saint-Bernard, pour gagner la bataille de Marengo et chasser les Austro-Russes. M. de Cagnola est membre de l'académie des beaux-arts de Milan, et chevalier de la couronne de fer.

CALDER (sir *Robert*), amiral anglais, etc.

Il entra de bonne heure dans la marine, et se trouvait, en qualité de capitaine, sur la flotte du comte de Saint-Vincent, le 27 février 1797, à la bataille où cet amiral acquit son titre. Il croisait devant le Ferrol, dans le mois d'août 1805, avec une division anglaise, lorsqu'il rencontra les flottes combinées de France et d'Espagne, aux ordres des amiraux Villeneuve et Gravina; il leur livra, le 22 juillet, un combat dans lequel sa flotte souffrit beaucoup, mais où il s'empara de deux vaisseaux espagnols. Il s'empressa d'annoncer en Angleterre cette nouvelle qui y fut reçue avec enthousiasme; et, comme il mandait en

même temps, que l'action recommencerait le lendemain, sans prévoir que le vent favoriserait la retraite de la flotte française, ses compatriotes désappointés attribuèrent ce résultat aux opérations de leur amiral, qui crut devoir solliciter un examen de sa conduite. Arrivé en Angleterre, il fut jugé par un conseil de guerre à Portsmouth le 22 décembre; et malgré une défense sage et mesurée, le conseil décida que l'amiral n'avait pas fait tout ce qui lui était possible pour détruire chacun des vaisseaux ennemis, avec qui il était de son devoir d'engager le combat. Dans le rapport officiel de ce combat, il fut tant de fois question de brume et d'obscurité, qu'on lui donna plaisamment le nom de la *bataille des quinze-vingts*. Sir Robert Calder, qui sert depuis plus de cinquante ans, est aujourd'hui l'un des amiraux du pavillon blanc.

CALDERARI (le comte *Ottone*), célèbre architecte italien, etc.

Né à Vicence vers 1730, d'une famille distinguée, il reçut une éducation libérale, qui le prépara également à cultiver les lettres et les beaux arts. Bientôt il se passionna pour l'architecture, et trouva dans sa patrie des modèles propres à développer son génie. Il prit surtout pour guide Palladio, fondateur de l'école Vicentine, et marcha sur ses traces avec le plus grand succès. La réputation du comte Calderari s'étant promptement répandue, ses compatriotes lui demandèrent de toutes parts des plans, des projets, qu'il s'empressait de leur donner, et dont il dirigeait souvent l'exécution sans aucun salaire. L'académie Olympique de Vicence honora son talent, en l'admettant, jeune encore, au nombre de ses membres, et les principaux corps académiques d'Italie suivirent par la suite cet exemple. Les édifices élevés par Calderari sont en très-grand nombre, et on distingue parmi ses ouvrages le palais Loschi, bâti sur le cours ou la grande rue de Vicence; le palais Bonini, près la Porta-Nuova; le palais Cordellina, qui est l'édifice le plus considérable dont le comte Calderari a décoré Vicence; et enfin le séminaire de Vérone, véritable chef-d'œuvre, commencé en 1783. Les environs de Vicence sont ornés de casins, de maisons de campagne, où le comte Calderari a montré un goût, une élégance toujours en harmonie avec les sites enchanteurs du Vicentin. En 1802, l'institut de France le nomma un de ses associés étrangers, et ce fut la dernière distinction que reçut cet artiste estimable qui mourut le 26 octobre 1803, âgé d'environ soixante-quatorze ans. Il avait composé des morceaux de poésie et d'importans ouvrages didactiques sur son art.

CALUSO (*Thomas* Valperga de Conti di Masino), membre de l'académie de Turin, célèbre littérateur, etc.

Il naquit à Turin en 1735, et passa sa première jeunesse à Malte, comme page du grand-maître, puis au collége *Nazareno* à Rome. Il servit ensuite sur les galères de l'ordre; mais le désir ardent de l'étude lui fit quitter la carrière des armes pour l'église, à l'âge de 24 ans, et il professa à Naples le sacerdoce au milieu des clercs Philippins réguliers. Il étudia les mathématiques abstraites, appliquées à l'astronomie, à la doctrine des temps, à la navigation; approfondit la plus secrète érudition polyglote, et écrivit en langue égyptienne et hébraïque; répandit une grande lumière sur la philologie grecque et latine; composa trois ouvrages sur la poésie Italienne, et se montra un modèle de critique dans le style de l'histoire littéraire. Il badina aussi avec la Muse héroï-comique, et fit souvent résonner la lyre latine et toscane. Il était familiarisé avec les beautés les plus particulières de la littérature française, espagnole, anglaise, et termina une carrière aussi laborieuse par un ouvrage de philosophie, écrit en langue française, et contenant la métaphysique la mieux raisonnée et la mieux sentie. S'il est vrai que la plupart des livres renferment beaucoup plus de savoir que leurs auteurs n'en pourraient jamais déployer, ceux de l'abbé de Caluso ne sont au contraire que des abrégés imparfaits de la vaste érudition et de la philosophie universelle de cet homme célèbre. Il remplit successivement, à l'université de Turin, les fonctions de membre du grand conseil, de directeur de l'observatoire astronomique et de professeur des langues orientales et grecques, place dont il fut, à la honte de sa patrie, dépouillé en 1814. Il conserva jusqu'à son dernier soupir la force de son esprit, et une grandeur d'âme peu commune. L'étroite amitié qui l'unit à Alfieri fut honorable pour tous deux; ce grand tragique avait coutume de l'appeler le *nouveau Montaigne*, et fut le premier à lui rendre

un culte, qui, depuis, est devenu dans son pays un véritable sentiment national. Religieux observateur des lois, enjoué avec les jeunes gens, simple dans ses manières, d'un abord toujours facile, il montra constamment sur son visage le calme d'une conscience intacte, et cessa de vivre le 1er avril 1815, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il était membre de la société italienne, correspondant de l'institut de France, membre de la légion-d'honneur, etc. etc.

CALVERT (*Henri*), lieutenant-général et adjudant-général dans l'armée anglaise.

Issu de l'ancienne et respectable famille des Calvert de Aldbury-Hall, il fut élevé à l'école de Harrow, et entra de bonne heure au service militaire. Envoyé en Amérique avec son régiment, sa conduite lui mérita l'amitié du général Clinton, et il fut fait depuis prisonnier avec lord Cornwallis. Lorsqu'il eut recouvré la liberté, il reprit de l'activité dans l'armée, et le duc d'York lui confia, en 1793, les dépêches qui contenaient le rapport de la prise de Valenciennes : S. M. l'éleva en cette occasion au rang de major. Bientôt après le retour de l'armée anglaise du continent, ses talens et son intégrité le firent nommer adjudant-général suppléant, fonctions que la santé languissante de son chef ne lui permettait plus de remplir lui-même, et auquel il succéda en 1797. Ses efforts généreux ont beaucoup contribué depuis à l'établissement de l'*asile* en faveur des veuves et des orphelins des soldats, et à celui du *collége militaire*, fondé sur le modèle de notre école militaire.

CAMBRIDGE (*Adolphe-Frédéric* d'Angleterre, duc de) comte de Tipperary, et baron de Culloden, gouverneur-général d'Hanovre, chancelier de l'université de Saint-André, feld-maréchal, colonel du régiment *Goldstream* des gardes à pied, et colonel en chef de la légion germanique, chevalier de la Jarretière, grand'croix de l'ordre du Bain, etc.

Né le 24 février 1774, et destiné dès sa plus tendre jeunesse au service de terre, il reçut une éducation militaire très-sévère, et fut pourvu d'une commission d'enseigne à l'âge de 19 ans. Il alla ensuite faire ses études classiques à l'université de Gœttingue, et revint en Angleterre en 1793. Il reçut, en 1794, sa commission de colonel; fut créé, l'année suivante, duc de Cambridge, et appelé à la chambre des pairs. Ce fut alors que le parti de Pitt, celui de Fox et du prince de Galles, cherchèrent à l'attirer dans leurs rangs. Il se détermina en faveur de l'opposition, auquel il ne prêta guère que l'appui de son nom, et ne prit jamais une part décidée contre l'administration. Le duc de Cambridge sollicitait vainement depuis long-temps les moyens de servir son pays avec activité, lorsque l'électorat de Hanovre ayant été menacé, en 1803, d'une invasion des Français, le conseil décida que le duc de Cambridge serait envoyé pour s'y opposer. Le prince fut en conséquence élevé en grade, et partit à la tête de six mille Anglais et de huit mille Allemands; mais une faction qui dominait dans le pays d'Hanovre entrava toutes ses opérations, et réussit à prévenir le peuple contre lui. Il se vit obligé de retourner en Angleterre, laissant au général Walmoden le commandement des troupes hanovriennes, qui capitulèrent peu de temps après. Ayant repris sa place à la chambre des pairs, le duc de Cambridge y parla avec force, dans plusieurs occasions, contre le gouvernement français, et contre la personne de Napoléon; resta attaché pendant quelque temps au parti du lord Sidmouth, et reparut ensuite dans le parti Grenville. Il retourna de nouveau dans le Hanovre à la fin de 1814, pour organiser cet électorat en royaume; présida, en 1815, les états assemblés, et parut, en 1816, sur la frontière de France, où il passa en revue les différens corps de l'armée d'occupation : Il épousa, le 7 mai 1818, la princesse Auguste de Hesse, fille cadette du Landgrave Frédéric.

CAMPANA (*N.*), général napolitain, etc.

Né à Rome, d'une ancienne famille, il embrassa l'état militaire; servit dans les armées françaises dès les premières années de leur invasion en Italie, et après différentes actions d'éclats, parvint au grade de général de brigade. Il se distingua en cette qualité à la bataille d'Austerlitz, à la suite de laquelle il fut nommé commandant de la légion-d'honneur; fut employé, en 1806, contre les Prussiens et les Russes, et déploya un grand courage et de rares talens au combat d'Ostrolenka. Devenu aide-de-camp de Murat, roi de Naples, il commandait en 1815 un des corps destinés à en-

valtir l'Italie. L'inquiétude la plus vive agitait les Romains, lorsque le général Campana, qui précédait les troupes de son nouveau maître, descendit à Rome chez sa sœur, la duchesse de Fiano, et annonça que l'armée avait pris un autre chemin. Le 12 avril, il tint les Autrichiens en échec sur la rive droite du Pô et sur le Mincio; arriva peu de temps après avec son corps d'armée à Césène, et décida le succès de cette affaire en faveur des Napolitains. Le 14, il fit son entrée à Florence, attaqua le 29, à Cantiano, Nocera et Ponticino, les Autrichiens qu'il repoussa de leurs positions et ne put ensuite, malgré sa valeur, arrêter la défaite totale de l'armée napolitaine. Il a quitté le service depuis le retour du roi Ferdinand à Naples.

CAMPBELL (*Thomas*), poète anglais, etc.

Il naquit en 1777 à Glascow; étudia à l'université de cette ville, et vint ensuite à Edimbourg, où il publia, en 1799, les *Plaisirs de l'Espérance*, poëme en deux chants, suivi d'autres poésies, qui donnèrent une idée très-avantageuse de son talent. On admira surtout, dans ce poëme, un morceau sur le démembrement de la Pologne et sur Kosciusko. L'auteur, en cultivant la littérature légère, se livrait aussi à des travaux plus graves, et on lui attribue des articles politiques insérés dans un journal, qui avaient pour objet de soutenir l'administration de lord Grenville. Il est du moins constant qu'il lui fut alloué par ce ministre une pension dont il continue de jouir. M. Campbell fit un voyage en Allemagne en 1800; se maria à son retour en 1803, et s'établit alors à Sydenham. Il y publia en 1808, sous le voile de l'anonyme, des *Annales de la Grande-Bretagne, depuis l'avénement de George III, jusqu'à la paix d'Amiens.* Sa dernière production est intitulée *Gertrude de Wyoming, histoire pensylvaine.* Cet ouvrage a confirmé l'opinion qu'avait fait concevoir de son talent son premier poëme. Parmi les morceaux qui sont imprimés à la suite de *Gertrude*, on distingue la *Bataille de la Baltique*, et un *Chant aux marins de l'Angleterre*, qui ont obtenu une grande popularité dans son pays.

CAMPE (*Joachim-Henri*), Philologue célèbre.

Né en 1746, à Dreesen dans la principauté de Brunswick-Wolfenbuttel, il reçut les premiers élémens de l'instruction à l'excellente école de Holzminden; étudia ensuite la théologie à Halle, et devint, en 1773, aumônier du régiment du prince de Prusse, en garnison à Postdam. En 1776, il obtint la direction de l'institut d'éducation de Dessau, qu'il quitta l'année suivante, pour surveiller un institut semblable qu'il avait établi à Hambourg, et qu'il céda, en 1783, à cause du dérangement de sa santé, qui l'avait rendu hypocondriaque. Depuis 1787, M. Campe est conseiller des écoles dans le duché de Brunswick, et chanoine du chapitre de Saint-Cyriaque, dont il est devenu le doyen depuis 1805. Après avoir employé toute sa vie à se rendre utile à la jeunesse, ce savant vit retiré, depuis plusieurs années, dans sa maison de campagne près de Brunswick. Les nombreux écrits de M. Campe respirent le patriotisme et le philantropie, et ses ouvrages sur la langue allemande, qu'il a épurée, sont très-estimés.

CAMPO-ALANGEL (le duc *Negreldel*), ambassadeur espagnol, capitaine-général d'Espagne, etc.

Fils d'un riche fournisseur de l'armée, qui avait été fait comte par le roi Charles III, il obtint le titre de grand d'Espagne par sa fortune et la protection du prince de la Paix; fut envoyé comme embassadeur à la cour de Vienne par le roi Charles IV, et parut dans cette capitale avec une grande ostentation. Revenu en Espagne en 1808, il embrassa le parti du roi Joseph, qui le nomma d'abord capitaine-général des armées espagnoles, puis grand-chancelier de son ordre le 21 janvier 1809. Le 19 août 1810, le duc del Campo donna une grande fête pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Napoléon, et fut nommé, en 1811, ambassadeur d'Espagne à Paris, où il remplaça le duc de Frias décédé récemment. Depuis le retour en Espagne du roi Ferdinand, le duc del Campo n'a pu rentrer dans sa patrie, et il vit à Paris dans l'obscurité, ainsi que son fils cadet le général Negreté, qui avait aussi eu part aux faveurs de Joseph. — Son fils aîné, le comte Negreté, se montra au contraire un des plus chauds partisans de la résistance aux Français, et fit la guerre contre eux comme capitaine de grenadiers. Il jouit aujourd'hui à Madrid de la fortune de sa famille.

CAMPO-CHIARO (le *duc* de), ministre de la police générale du royaume de Naples, ambassadeur, etc.

Issu d'une famille distinguée, originaire d'Espagne, il s'attacha à la cause du roi Murat, qui le chargea du portefeuille de la police générale, et le nomma, en 1814, son ministre plénipotentiaire auprès des puissances alliées. Il conclut avec l'Autriche, le 11 janvier de cette année, un traité d'alliance, par lequel cette puissance assurait à Murat la possession des légations ou marches papales; fut ensuite envoyé au congrès de Vienne, auquel il adressa plusieurs notes vigoureuses pour la conservation du trône de son maître; chercha aussi, avec beaucoup d'habileté et d'adresse, à démontrer aux Anglais qu'il était de leur intérêt de maintenir le général français sur le trône de Naples; adressa, le 25 janvier 1815, une nouvelle note au prince de Metternich pour solliciter l'intervention de l'Autriche, afin de faire reconnaître son souverain par le roi de France; et offrit, lors du retour de Napoléon en mars 1815, d'accéder à l'alliance formée contre lui, à condition que les puissances coalisées assureraient le royaume de Naples à son beau-frère. Mais la précipitation que Murat mit à prendre les armes sans attendre le résultat des démarches de son ministre, rendit inutiles les efforts de ce dernier, qui depuis lors à disparu de la scène politique.

CAMPOMANÈS (don *Pedro-Rodriguez*, comte de), célèbre ministre espagnol, directeur de l'académie royale, grand-croix de l'ordre de Charles III, etc., etc.

Il naquit dans les Asturies au commencement du 18e siècle; servit et illustra sa patrie par ses talens et son érudition, par ses vues élevées en administration et en politique, et surtout par ses ouvrages. Il s'éleva par son propre mérite, et s'était acquis la réputation du jurisconsulte le plus habile et le plus désintéressé de toute l'Espagne, lorsque Charles III le nomma, en 1765, fiscal du conseil royal et suprême de Castille, et ce fut par ordre de ce conseil qu'il publia plusieurs discours et mémoires qui ajoutèrent encore à sa réputation. Il seconda aussi le comte d'Aranda dans la difficile entreprise de l'expulsion des jésuites d'Espagne; fit établir la liberté du commerce des grains en publiant un mémoire sur ce sujet; détruisit les abus existans dans la perception des impôts, et travailla avec un égal succès à la destruction de la mendicité, en faisant imprimer deux mémoires sur la police relative aux Bohémiens, et sur les moyens d'employer utilement les vagabonds et autres gens sans aveu. A l'avénement de Charles IV, en 1788, au trône d'Espagne, M. de Campomanès fut nommé président du conseil de Castille, et ensuite ministre d'état. Son crédit paraissait établi sur des bases inébranlables, lorsque le comte Florida-Blanca s'éleva dans la faveur du roi, et le fit écarter du conseil. Il supporta sa disgrâce avec courage et dignité, et mourut dans les premières années du 19e siècle.

CANAVERI (*Jean-Baptiste*), évêque de Verceil, etc.

Né le 25 septembre 1753, à Borgomaro, où son père exerçait la première magistrature, il commença ses études à Giaveno, et les acheva dans l'université de Turin, où il fut reçu docteur à l'âge de dix-huit ans. Il entra alors chez les oratoriens de la même ville, et comme aucune science ne lui paraissait étrangère, il était à vingt-cinq ans l'admiration des savans, qui se réunissaient chez lui pour jouir de ses entretiens: ce fut surtout dans l'éloquence de la chaire qu'il se distingua. Nommé, en 1797, à l'évêché de Bielle, il fut sacré à Rome le 6 août; mais sur l'invitation de Pie VII, il s'en démit en 1804, à l'exemple de tous les prélats du ci-devant Piémont; et fut placé, lors de la nouvelle organisation des diocèses, en 1805, sur le siége de Verceil, auquel se trouvait réuni l'évêché de Bielle. Bientôt après, il fut nommé premier aumônier de Madame, mère de Napoléon, puis membre du conseil de la grande-aumônerie, et mourut dans son diocèse, le 13 janvier 1811.

CANNEMAN (*N.*), conseiller d'état du roi des Pays-Bas, etc.

Il fut nommé directeur des contributions du département des Bouches de la Meuse, lors de la réunion de la Hollande à la France; devint ensuite secrétaire général du ministère des finances sous le roi Louis Bonaparte; et s'empressa néanmoins, après le départ des Français, d'offrir ses services au gouvernement provisoire, qui le nomma commissaire général des finances. Le roi des Pays-Bas l'appela depuis au conseil d'état, et le chargea du travail de la liquidation des dettes à Paris. C'est un des hommes de Hollande les plus forts

et les plus instruits dans la partie financière.

CANNING (*George*), ministre d'état anglais, membre du parlement, etc.

Né à Londres en 1770, et issu d'une famille irlandaise fort respectable, les soins de son éducation retombèrent, à la mort de son père, sur un oncle, négociant à Londres, qui l'envoya au collége d'Eton, où il obtint les plus brillans succès. Bientôt après, il alla terminer ses études à l'université d'Oxford, où il composa d'excellens discours et des vers latins qu'on a beaucoup admirés. Forcé de se jeter dans le monde pour s'y faire un état, M. Canning suivit la carrière du barreau, et s'attacha particulièrement à contracter l'habitude de parler en public avec facilité. Appuyé du crédit de plusieurs familles puissantes, il obtint, à l'âge de vingt-trois ans, l'honneur de siéger à la chambre des communes, comme député du bourg de Newtown dans l'île de Wight, et prononça, le 31 janvier 1794, son premier discours en faveur du traité à conclure avec le roi de Sardaigne. Dès lors il prit part à tous les débats de quelque importance; épousa les intérêts du parti de Pitt, et surpassa tous ses collègues par la véhémence de ses discours contre le gouvernement français: sa nomination à la place de sous-secrétaire d'état au département des affaires étrangères, alors dirigé par lord Grenville, augmenta encore l'ardeur de ses attaques. Dans la question de l'abolition de la traite des nègres, il seconda les efforts de M. Wilberforce pour faire cesser un pareil commerce; et M. Pitt ayant quitté le timon des affaires en 1801, M. Canning se retira aussi en déclarant qu'il regardait la paix avec la France *comme un suicide de l'Angleterre*. Elu, en 1802, député pour le bourg de Traae, en Irlande, il se prononça hautement contre l'administration du nouveau chancelier de l'échiquier (M. Addington); obtint, en 1803, la place de trésorier de la marine, qu'il résigna à la mort de Pitt, en 1806, et fut encore élu membre du parlement pour Sligo. Il combattit avec beaucoup d'éloquence le plan de défense militaire de M. Windham, et profita de cette occasion pour tourner en ridicule le ministre Fox. A la chute du ministère de lord Grenville, M. Canning devint ministre des affaires étrangères, et débuta dans cette carrière par l'expédition de Copenhague. Une discussion qu'il eut, au sujet de l'expédition de Flessingue, avec son collègue lord Castelreagh, donna lieu à un duel au pistolet entre ces deux ministres. M. Canning fut blessé à la cuisse droite, et résigna son emploi. Devenu en 1812 l'un des représentans de Liverpool, il parla fortement en faveur des catholiques d'Irlande; fut nommé, en septembre 1814, ambassadeur en Portugal, nomination qui excita les plaisanteries de plusieurs membres de la chambre des communes, à cause de son inutilité; et revint en Angleterre pour se faire réélire de nouveau membre du parlement pour Liverpool. Il eut beaucoup de peine pour parvenir à ce but, et faillit même plusieurs fois d'être assommé par le peuple; enfin, après des rivalités scandaleuses, M. Canning fut réélu, et prononça alors un discours qui le fit porter en triomphe. Quelques jours après, il fut présenté au roi comme président du bureau des Indes, place qu'il occupait encore à la fin de 1818, puis nommé, au mois d'août 1816, ambassadeur extraordinaire près la confédération helvétique, d'où il est revenu dans sa patrie. M. Canning a épousé, en 1810, une fille du général Scott, qui lui a apporté une fortune considérable. Il est plein de vivacité, et possède un rare talent pour la discussion. Sa conversation abonde en sarcasmes et en traits satiriques.

CANOVA (*Antoine*), célèbre sculpteur italien, etc.

Né en 1757 à Possagno, village des états de Venise. Il fit, à l'âge de douze ans, un *Lion* en beurre, et exécuta à dix-sept une *Eurydice* de demi-grandeur en marbre noir. Il passa alors de l'atelier d'un sculpteur de Bassano à l'académie des beaux-arts de Venise, où il remporta plusieurs prix. Son groupe de *Dédale et d'Icare* lui valut un traitement de 300 ducats, que lui accorda le sénat de Venise en l'envoyant à Rome, en 1779. Il se fit connaître dans cette capitale par plusieurs ouvrages qui donnèrent l'idée de son goût original pour l'expression des affections douces, et notamment par le *Mausolée* de *Clément XIII*, et les *Deux Pugaliteurs*. En 1798 et 1799, Canova quitta sa patrie bouleversée, et accompagna le prince Rezzonico dans un voyage en Allemagne et en Prusse. Après son retour à Rome, il exécuta son *Persée tenant la tête de Méduse*, dont le pape fit l'acquisition pour remplacer l'Apollon dans le

musée du Vatican, et nomma son auteur inspecteur-général des beaux-arts à Rome. L'artiste donna bientôt un pendant à *Persée* dans la statue de *Mars pacificateur*; et ce fut alors que le pape Pie VII le créa chevalier romain, et lui attacha lui-même les marques de cette distinction. Appelé en France par Napoléon, il y fut accueilli de la manière la plus flatteuse; et l'institut le plaça au nombre de ses associés. Après avoir exécuté le buste de cet empereur, il repartit pour Rome, d'où il revint à Paris, en 1815, avec le titre d'ambassadeur du pape, pour présider à l'enlèvement des objets d'arts qui avaient autrefois orné la ville de Rome. Il fit alors un voyage à Londres; puis retourna en Italie, et fut créé *marquis d'Ischia*, avec une pension de trois mille écus romains.

CAPO-D'ISTRIA (*Jean*, comte de), conseiller d'état, et ministre russe, etc.

Né à Corfou d'une famille noble, il passa jeune encore au service de Russie, et devint successivement secrétaire d'état, grand-croix de l'ordre de Saint-Wladimir de la seconde classe, chevalier de Saint-Anne de la première classe, grand-croix de l'ordre de Saint-Léopold d'Autriche, et enfin, en 1813, ministre plénipotentiaire de l'empereur Alexandre en Suisse. Quelque temps avant l'invasion de ce pays par les troupes alliées, il présenta, conjointement avec le plénipotentiaire autrichien, au landamman une déclaration dans laquelle, après avoir annoncé le projet des puissances d'entrer en France par la Suisse, ils promettaient aussi, en leur nom, de rendre à la confédération helvétique son ancienne indépendance. Appelé depuis par son souverain à prendre part au congrès de Vienne, le comte Capo-d'Istria partit de Zurich le 27 septembre 1814, pour se rendre dans la capitale de l'Autriche; et c'est surtout d'après ses instructions que furent terminées les affaires de la Suisse. Le 30 juin 1815, il se trouvait à Haguenau à la suite de l'empereur de Russie, lors de l'arrivée des cinq plénipotentiaires chargés par le gouvernement provisoire de France de proposer un armistice aux puissances alliées, et fut choisi par son maître pour entendre ces députés. Il fut aussi l'un des plénipotentiaires de Russie chargé de conclure avec la France le traité de paix définitif, qu'il signa le 20 novembre 1815. Le comte Capo-d'Istria est retourné en Russie à la fin de 1815, avec l'empereur son maître, qui le décora, au mois de mars 1818, de l'ordre de l'aigle blanc de Pologne.

CAPRARA (*Jean-Baptiste*), cardinal-prêtre du titre de Saint-Onuphre, archevêque de Milan, légat *à latere* du saint-siége, comte et sénateur du royaume d'Italie, grand dignitaire de l'ordre de la couronne de fer, etc.

Il naquit à Bologne le 29 mai 1733, de François, comte de Montecocolli, et de Marie Victoire, dernier rejeton de la maison Caprara, dont il prit le nom. Il entra fort jeune dans l'état ecclésiastique, et Benoît XIV, qui ne tarda pas à distinguer son mérite, le nomma vice-légat à Ravenne avant qu'il eût atteint l'âge de vingt-cinq ans. En 1767, Clément XIII l'envoya, en qualité de nonce, à Cologne, où il mérita, par son urbanité, l'estime de l'impératrice Marie-Thérèse, qui demanda pour lui la nonciature de Lucerne. Nommé, en 1785, à celle de Vienne, il fut honorablement accueilli par Joseph II, et par son ministre le prince de Kaunitz; reçut le chapeau de cardinal le 18 juin 1792; et fut rappelé à Rome en 1793. Témoin des troubles que la révolution française excita dans cette ville, il en fut affecté jusque dans sa santé, et partit, en 1800, pour aller prendre possession de l'évêché d'Iesi, où il fit beaucoup de bien pendant une affreuse disette: c'est au milieu de ces travaux vraiment apostoliques que, par un bref du 4 septembre 1801, il fut nommé légat *à latere* près le gouvernement français. Sa mission ayant pour objet le rétablissement du culte, le cardinal entra dans les vues de Napoléon, et signa le concordat de 1802, qui rendit la paix à l'église de France. Devenu aveugle et infirme, il mourut à Paris le 21 juin 1810, âgé de soixante-dix-sept ans, et légua tous ses biens à l'hôpital de Milan.

CARACCIOLO (*N.* de), général et ministre napolitain, etc.

Issu d'une famille illustre, frère du duc de Rocca-Romana, et allié aux plus grandes maisons du royaume, il suivit d'abord son roi en Sicile, à son départ de Naples, en 1798; puis l'abandonna pour venir se réunir aux patriotes napolitains, qui le nommèrent général et ministre de la marine. Il arma tout ce qu'il put ramasser de barques canonnières, de bombardières et de felouques, et marcha contre la flotte royale pour l'éloigner des côtes. Son entreprise réus

sit, et il rentra à Naples au milieu des acclamations de la populace; mais le cardinal Ruffo ayant repris Naples en 1799, et le général Caraciolo, n'osant se fier à la capitulation, se retira dans un village, où il se croyait en sûreté, lorsqu'il fut livré par ses propres domestiques, et condamné à être pendu. C'était peut-être le seul homme de mer que possédât le royaume de Naples.

CARACCIOLO (le *bailli Saint-Erasme* de), grand-maître de Malte, etc.

Né à Naples, de la même famille que le précédent. Il entra dans l'ordre de Malte dès sa plus tendre jeunesse, et fut successivement général des galères, président de plusieurs congrégations, ministre et receveur, président de la chambre du trésor, et enfin grand'-croix. L'assemblée générale de l'ordre réunie à Catane, le désigna, pour le magistère, le 17 juin 1805, après la mort du grand-maître Tommassi; et un décret du sacré conseil ordonna qu'il serait présenté au saint-siége, pour que son élection fût confirmée. Cette sanction fut suspendue par ordre de Napoléon; mais sa nomination n'en fut pas moins reconnue par la plupart des cours de l'Europe, par tous les prieurés de l'ordre, et par la presque généralité des chevaliers, qui la regardèrent comme légitime. Le grand-maître Caracciolo résidait encore à Naples en 1818.

CARBONARA, président de la cour de justice de Gênes, sénateur, comte, etc.

Né vers 1760. Il commença par être avocat dans sa patrie, et parvint ensuite à faire partie du petit conseil de la sérénissime république, dont il abandonna la cause à l'approche des armées françaises en 1796. Quand Napoléon eut établi la nouvelle république ligurienne, Carbonara y remplit quelques charges; et, lorsque ce conquérant se fut fait empereur des Français, et qu'il eut réuni la Ligurie à son empire, il le nomma président de la cour impériale de Gênes. Devenu bientôt après membre du sénat français, puis comte de l'empire et chevalier de la Légion-d'Honneur, le 28 mars 1809, il adhéra néanmoins, le 6 avril 1814, à la déchéance de Napoléon et au rétablissement du trône des Bourbons. Le 27 mars 1816, M. Carbonara fut créé, par ordonnance du roi de Sardaigne, président d'une commission chargée de recevoir les réclamations de tous les créanciers ou fournisseurs des établissemens pieux, des chapitres, des abbayes et corporations religieuses de l'état de Gênes, qui auraient été oubliées sous les administrations françaises, quoique leur objet fît partie de la dette publique.

CARLETI (*F.-X.*, comte de), chevalier de l'ordre toscan de Saint-Etienne, ambassadeur en France, etc.

Issu d'une famille noble de Florence, il s'attacha à la cour du grand-duc, qui le distingua bientôt, et se fit, en 1794, une espèce de réputation révolutionnaire par un duel avec le ministre anglais Windham, qui l'avait, dit-on, traité de *sac.. jacobin*. Précédé de cet éclat, il fut envoyé peu après à Paris pour négocier la paix avec la république française, dont il signa le traité le 13 février 1795. Il demanda ensuite la permission d'aller voir au Temple la fille de Louis XVI; et, sur ce seul motif, le directoire refusa de traiter davantage avec lui. Il fut effectivement remplacé, au mois de décembre 1795, par un autre diplomate; et il mourut à Florence, le 11 août 1803, d'une maladie aiguë qui l'emporta en vingt-quatre heures.

CARLETON (*Gui*), général anglais, etc.

Il fut nommé, en 1774, gouverneur de Québec, et n'échappa aux Américains, lors de l'invasion du Canada, qu'à l'aide d'un déguisement. Arrivé à Québec, il mit la ville en état de défense, et repoussa vigoureusement Montgomeri qui voulut s'en emparer. Peu de temps après, le général Carleton chassa entièrement l'armée américaine de son cantonnement; donna sa démission en 1777, et fut remplacé par le général Burgoyne. En 1782, il obtint le commandement en chef des troupes anglaises en Amérique, et, après avoir conclu un traité avec le congrès, il retourna en Angleterre, où il est mort en 1808, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

CARLISLE (*Frédéric Howard*, comte de), pair d'Angleterre, lord-lieutenant d'Irlande, poète, etc.

Né le 28 mai 1748. Il succéda au titre de son père en 1758, et donna, pendant qu'il faisait ses études à l'école d'Eton, des preuves d'un talent en poésie qu'il paraît avoir hérité de sa mère, Isabelle, fille de Guillaume lord Byron. Il passa de ce collége à l'université de Cambridge; commença ensuite ses voyages, et, ayant été créé chevalier de l'ordre du Chardon, il en reçut la décoration

le 27 février 1768, à Turin, des mains du roi de Sardaigne, représentant, en cette occasion, S. M. britannique : le 13 juin 1777, il fut nommé conseiller privé et trésorier de la maison du roi. Il publia, en 1798, un écrit plein de chaleur, intitulé *Union ou Ruine*, qu'il fit distribuer avec abondance ; devint, en novembre 1799, premier commissaire du commerce et des plantations ; et, en février 1800, lord-lieutenant d'Irlande, place qu'il occupa jusqu'au changement opéré dans le ministère en 1802, qu'il fut remplacé par le duc de Portland, circonstance qui le jeta dans le parti de l'opposition, où il est toujours resté depuis lors. On a de lui deux tragédies et plusieurs morceaux de poésie, dans lesquels on remarque des traits énergiques et de la sensibilité.

CARLYLE (*Thomas*), célèbre sculpteur anglais, etc.

Né à Carlisle, en 1734, d'une famille ancienne, et dont plusieurs membres se distinguèrent dans les sciences, il se rendit à Londres en 1756, et travailla à la construction des orgues avec Pether, Pike et d'autres artistes. En 1765, Carlyle revint dans sa ville natale, où il hérita, à la mort de son frère, d'une très-petite fortune. Peu de temps après son arrivée, il fut chargé, par Lyttleton, évêque de Carlisle, de réparer l'intérieur de la cathédrale qui tombait en ruines, travail qu'il exécuta presque seul, et qui excite encore aujourd'hui l'admiration des curieux. En 1780, le duc de Norfolk lui fit sculpter un cheval, qu'on plaça à Greystok, et qui est regardé comme un véritable chef-d'œuvre. Il fit encore différens ouvrages ; mais le plus parfait, qu'il termina à l'âge de soixante-sept ans, est une statue de sir Hugh de Murville. Thomas Carlyle était chéri pour son esprit, son caractère franc et désintéressé, comme il était admiré pour ses rares talens. Il conserva sa vigueur et sa santé jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et mourut le 15 novembre 1816, dans sa quatre-vingt-troisième année.

CAROLINE d'Autriche, archiduchesse, reine de Naples et de Sicile, etc.

Née à Vienne le 13 août 1762, et dernière fille de l'impératrice Marie-Thérèse et de François Ier, elle épousa, à l'âge de seize ans, le roi de Naples, Ferdinand Ier, et fut reçue par lui à Caserte, le 12 mai 1778. Caroline, douée d'un caractère hardi et entreprenant, domina bientôt son faible époux, et gouverna entièrement le royaume par l'intermédiaire de ministres dévoués. Le chevalier Acton fut long-temps l'instrument dont elle se servit pour assurer sa puissance ; et, si l'on en croit la chronique scandaleuse et les récits de la malveillance, la politique n'occupa pas seule tous les momens de la reine. A l'époque de la révolution française, Caroline, qui aimait beaucoup sa sœur Marie-Antoinette, conçut les plus vives alarmes sur son compte, et se prononça contre le nouveau système de gouvernement avec une véhémence peu commune. La mort de l'infortunée reine de France, en 1793, vint encore ajouter aux motifs de haine que Caroline portait déjà aux révolutionnaires de tous les pays, et surtout aux Français, et elle n'attendit que l'occasion pour se venger des uns et des autres. Elle accueillit néanmoins avec bienveillance les émigrés qui se réfugièrent auprès d'elle, et les affermit dans leurs ressentimens contre leur patrie. Différentes coalitions formées contre la république n'ayant produit aucun effet, la reine de Naples se vit plusieurs fois obligée de traiter avec les chefs de la France, jusqu'à ce qu'enfin une nouvelle invasion de troupes françaises, en 1798, forçât cette princesse et toute sa cour à se retirer en Sicile. L'année suivante, un triomphe éphémère ayant rendu le cardinal Ruffo maître du royaume de Naples, le roi et la reine revinrent dans leur capitale, et se livrèrent à des actes de vengeance, qui, loin d'ajouter à la bonté de leur cause, ne firent que la rendre plus douteuse pour la suite. En effet, une autre fuite en Sicile fut bientôt nécessaire, et la reine, dès lors à la merci des Anglais qu'elle avait appelés à sa défense, devint ensuite la victime de leur politique, quand elle voulut s'opposer à leurs vues, et fut renvoyée en Autriche en 1812, au moment de la mise en activité d'une constitution représentative dans la Sicile. Elle se retira au château de Hizendorf, et y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 8 septembre 1814, à l'âge de soixante-deux ans, et au moment où elle se disposait à aller rejoindre le roi son époux, qui venait de remonter sur le trône de Naples, par la chute de Murat.

CARSTENS (*Asmus-Jacob*), fameux peintre danois.

Né le 10 mai 1754, à Sankt-Jürgen, village près de Schleswig, où son père était meunier, et sa mère fille d'un avo-

cat, ses parens l'envoyèrent, dès l'âge de neuf ans, à une école de Schleswig; mais, au lieu d'écouter les leçons de ses maîtres, il s'amusait à copier les mauvaises gravures de ses livres de classe. La vue des tableaux de Jurian-Oveos, l'un des meilleurs élèves de Rembrandt, et qui avait fixé son séjour dans le Holstein, rendit encore plus vif le goût du jeune Carstens pour la peinture, et le détermina à se rendre à Copenhague, où les tableaux et les statues qu'il y vit firent sur lui une telle impression, qu'il passait des journées entières à les admirer. Le premier tableau qu'il y fit représentait *la Mort d'Eschyle*, et annonçait le germe d'un grand talent. Il n'en fut pas moins réduit bientôt après, à faire des portraits pour gagner sa vie; et, après des vicissitudes de fortune, des déplacemens continuels et des obstacles sans nombre, il parvint enfin à s'établir à Berlin, où il eut de la peine à se faire connaître, et où il exécuta pourtant cette riche composition qui représente *la Chute des Anges*. Cet ouvrage lui valut une place de professeur à l'académie et une pension de 450 rixdales, qui le mit à même de partir pour Rome, où il arriva en septembre 1792. Plein d'admiration pour les ouvrages de Raphaël, qu'il allait voir tous les jours au Vatican, il perdit insensiblement le goût excessif qu'il avait pour la composition allégorique, et au mois d'avril 1795, Carstens invita le public à visiter la galerie nombreuse de ses ouvrages. On remarqua surtout à cet exposition sa composition de *Mégaponte*, dont l'originalité mérita tous les suffrages, et le fit comparer à Raphaël et à Michel-Ange. Il exécuta encore plusieurs autres belles compositions pendant l'année 1795, dont presque tous les sujets sont puisés dans les poésies d'Homère, de Pindare, de Sophocle, d'Eschyle, de Shakespeare et d'Ossian. Une maladie de poitrine, dont il était atteint depuis long-gtemps, l'enleva aux arts le 25 mai 1798.

CARTWRIGHT (sir *John*), écuyer, major anglais, écrivain politique, etc. Né en 1740. Il quitta de très-bonne heure la maison de son père pour s'engager dans les troupes du roi de Prusse, dont les faits héroïques avaient stimulé sa jeune ambition. Ramené dans son pays par un ami, il entra, en 1758, dans la marine royale; fut présent à la prise de Cherbourg et à la victoire remportée, en 1759, par sir Edward Hawke; puis servit avec distinction à Terre-Neuve, sous les ordres de sir Hugues-Palliser et de l'amiral Biron. Il parviot au grade de lieutenant dans la marine, qu'il quitta en 1770, à cause de sa mauvaise santé, pour entrer dans la milice de son comté, où il devint major en 1775. Le major Cartwright s'est fait remarquer depuis par un ardent amour de la liberté, tant dans ses nombreux écrits que dans les discours qu'il a prononcés dans des réunions politiques. Il figurait encore, en 1818, parmi les plus fameux partisans de la réform parlementaire, et se trouvait aussi au nombre des candidats pour la députation de Westminster au parlement.

CASANOVA (*François*), célèbre peintre italien.

Né à Londres en 1730, d'une famille italienne, ses parens étant retournés d'Angleterre à Venise, l'élevèrent dans l'étude des langues anciennes et modernes, et il profita de cette éducation d'une manière étonnante. A l'âge de vingt-cinq ans, Casanova vint à Paris avec deux ou trois petits tableaux de batailles; des amis le présentèrent à Ch. Parrocel, grand dessinateur, qui ne fut pas content du talent du jeune Casanova, auquel il dit cependant ces mots remarquables: « Vous paraissez sentir le coloris, suivez » votre inclination, mais ne négligez pas » le dessin; car, s'il ne suffit pas pour la » perfection dans l'art de peindre, il en » est la base fondamentale. » Casanova alla prendre, auprès de Dietrici, peintre habile à Dresde, les moyens de séduire et de plaire, qu'il puisa aussi dans les talens enchanteurs de l'école hollandaise; et, par cette marche et un travail opiniâtre, il se mit en état de se présenter à l'académie royale de peinture, où il fut enfin reçu comme peintre de batailles. Le tableau qu'il exposa au salon lui attira de tous côtés des demandes de tableaux de batailles: les plus remarquables, et peut-être les derniers qu'il ait faits en France, sont ceux qui, demandés par le prince de Condé pour son nouveau palais, représentaient des sujets de batailles gagnées par le héros de ce nom. Au milieu de ses plus grands succès, Casanova, dépensant toujours l'argent sans mesure et accablé de dettes, se trouva fort heureux d'accepter la demande qui lui fut faite par l'impératrice de Russie, Catherine II, de peindre, pour son palais, ses conquêtes sur les Turcs. Il alla exécuter cette belle entreprise à Vienne

en Autriche, où il fut très-bien accueilli. D'un caractère fier et élevé, il recherchait la compagnie des personnes de haut rang, à qui sa conversation paraissait fort piquante. Un jour qu'il était à la table du prince de Kaunitz, ministre de l'empereur, où l'on parlait de Rubens et de ses talens comme grand peintre et comme grand diplomate, un des convives dit: « Rubens était donc un ambassadeur qui » s'amusait de la peinture. — Votre excellence se trompe, répartit Casonava, » c'était un peintre qui s'amusait à être » ambassadeur. » Casanova mourut à Brühl, près de Vienne, en mars 1805.

CASIRI (*Michel*), savant orientaliste et religieux syro-maronite, etc.

Né à Tripoli de Syrie en 1710. Il vint à Rome, où il fit ses études dans le collége de Saint-Pierre et de Saint-Marcellin, et reçut les ordres le 29 septembre 1734; l'année suivante, il accompagna en Syrie don Joseph Assemani, qui allait assister, par ordre du pape Clément XII, au synode des maronites. A son retour, il rentra dans son couvent, où il enseigna les langues arabe, syriaque et chaldéenne, ainsi que la théologie et la philosophie à ses religieux. En 1748, il passa en Espagne, où il fut attaché à la bibliothèque royale de Madrid, puis nommé, en 1749, membre de l'académie royale d'histoire de cette ville. Il se rendit ensuite, par ordre du roi, à la bibliothèque de l'Escurial, où il commença à compiler les matériaux qui lui ont servi depuis à composer sa *Bibliotheca arabico-hispana*, qui parut de 1760 à 1770, et qui est son plus beau titre littéraire. Puig étant mort en 1763, Casiri lui succéda dans l'emploi de bibliothécaire en chef, avec le titre d'interprète du roi pour les langues orientales, et une pension de deux cents piastres. Il mourut à Madrid, le 12 mars 1791, âgé de quatre-vingt-un ans.

CASONI (*Ph.*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Sarzana, le 6 mars 1733. Il était vice-légat du pape à Avignon, à l'époque de la révolution française, et fut chassé de cette ville lorsque les habitans se soumirent aux Français en 1790, puis envoyé, en qualité de nonce, à Madrid, en décembre 1792. Il était cardinal de la création de Pie VII, et mourut à la fin de 1810.

CASTANNOS (*Francisco - Xavier*, comte de); général espagnol, etc.

Né en Biscaye, en 1743, d'une famille distinguée, et beau-frère du célèbre comte d'Oreilly, il fit ses premières armes sous les auspices de ce grand général, et l'accompagna en Prusse pour y apprendre la tactique militaire. En 1794, il servait dans l'armée de Navarre, sous le général Caro, en qualité de colonel du régiment d'Afrique, et se distingua plusieurs fois à la tête de ce corps. Atteint bientôt d'une balle au côté gauche, il faillit mourir de cette blessure, et, depuis ce temps, il porta le corps incliné vers l'endroit où il fut frappé. A la paix de 1796, il fut élevé au grade de maréchal-de-camp, puis nommé, en 1798, lieutenant-général. Ayant depuis témoigné du mécontentement sur l'influence du prince de la Paix, il fut exilé de Madrid, avec seize autres officiers, et ne reparut sur l'horizon politique qu'en 1808, époque de l'invasion des Français en Espagne. Le général Castannos marcha contre eux à la tête de quarante mille hommes, et força ensuite le général Dupont et son armée à capituler, ce qui lui donna une grande réputation de bravoure et de talens militaires. La défaite de Tudela, qu'il éprouva quelques mois après, lui fit néanmoins perdre beaucoup d'influence; cependant la régence, l'ayant choisi, en mars 1811, pour commandant en chef de la quatrième armée espagnole, et capitaine-général de l'Estramadure, de la Vieille-Castille et de la Galice, il prit une part plus active aux événemens militaires; devint l'associé et l'émule de gloire de Wellington, et déploya surtout des talens supérieurs dans la fameuse bataille de Vittoria. C'est après cette victoire que la régence lui retira tout à la fois le commandement en chef et le titre de capitaine-général, disgrâce qu'elle pallia en lui conférant le titre de conseiller d'état. Mais Castannos ne tarda point à être dédommagé de cette injustice momentanée. Le roi Ferdinand, à son retour de France, l'accueillit avec distinction, et le nomma capitaine-général commandant de la Catalogne, faveur qui fut suivie, l'année suivante, de la grande croix de l'ordre de Saint-Ferdinand. En 1815, il commanda, près des Pyrénées, une armée de soixante-dix-mille hommes, destinée à agir au besoin contre la France envahie par Napoléon, et dont la destination fut ensuite changée. Rentré en Espagne avec le titre de capitaine-général de la Catalogne, il prit des mesures sévères pour réprimer le brigandage qui s'était manifesté dans cette province, comme il arrive si souvent à

la suite des guerres civiles, et donne sa démission dans le mois d'août 1816.

CASTEL-CICALA (*le prince de*), ministre napolitain, ambassadeur, etc.

Issu d'une famille illustre du royaume de Naples, il embrassa la carrière diplomatique, et se trouvait ambassadeur de sa cour à Londres, lorsqu'il refusa, en 1792, de se rendre à Paris en qualité de ministre plénipotentiaire du roi des Deux-Siciles, quand ce monarque se fut soumis à cette démarche, exigée de lui par le gouvernement révolutionnaire de France. Ce refus fut suivi d'une disgrâce apparente de son souverain, qui le rappela aussitôt de Londres, et qui lui confia néanmoins peu après la direction du département des affaires étrangères, mais sans caractère ministériel. On lui rendit depuis son ambassade de Londres, d'où il alla en Sicile rejoindre le roi son maître, lorsqu'il se vit contraint, pour la seconde fois, en 1802, d'abandonner sa capitale par suite de l'invasion des Français. Chargé, deux ans après, d'une nouvelle mission extraordinaire à Londres, le prince de Castel-Cicala se trouvait encore dans cette ville en 1816, lorsqu'il fut appelé à l'ambassade de France, poste qu'il occupait encore en 1818.

CASTEL-FRANCO (*le prince de*), grand d'Espagne, etc., colonel des gardes wallones, capitaine-général des armées espagnoles.

Issu d'une ancienne famille, il prit de bonne heure le parti des armes, et fit la guerre avec distinction au siége de Gibraltar. Il commanda aussi, en 1794, l'armée espagnole d'Aragon; montra d'abord, dans les premières époques de la révolution qui renversa Ferdinand VII du trône pour y substituer Joseph Bonaparte, de l'hésitation dans sa conduite; signa enfin la constitution de Bayonne, puis accepta des places du nouveau monarque. Cependant le roi Ferdinand, à son retour, rendit au prince de Castel-Franco le commandement du régiment des gardes wallones; mais ce fut en partie aux alliances et aux puissantes relations que sa famille avait contractées, que ce seigneur dut la faveur du gouvernement. Tous les partis rendaient d'ailleurs justice au caractère loyal et modéré de cet officier général, qui mourut dans le mois de janvier 1815, laissant des regrets à sa famille et à ses amis.

CASTELLA (le comte *Nicolas-Antoine-Xavier* de Berlens de), général suisse au service de France, etc.

Né en Suisse, le 24 mai 1767, d'une ancienne famille de ce pays, il entra très-jeune au service de France, et, après avoir fait plusieurs campagnes avec beaucoup de distinction, il obtint le grade de maréchal-de-camp, le 19 mars 1813. Il continua ses services avec zèle après la restauration; fut nommé chevalier de Saint-Louis le 26 août 1814, officier de la légion-d'honneur le 24 décembre, et enfin commandant le 27 du même mois. Il refusa de servir Napoléon lors de son retour de l'île d'Elbe en 1815.

CASTLEREAGH (*Robert Steward*, vicomte), secrétaire-d'état au département des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, etc. etc.

Né en Irlande en 1769, et fils aîné du comte de Londonderry, il fut élevé à Armagh, par les soins de l'archidiacre Hurrock, jusqu'en 1786, et termina son éducation au collége de Saint-Jean, à Cambridge, où il montra de bonne heure beaucoup de talens et de prudence. Il n'avait pas encore atteint vingt-un ans, lorsqu'il fut nommé député au parlement d'Irlande, par l'influence de son père; et la première occasion importante qui s'offrit à lui comme orateur fut relative à la question de savoir si l'Irlande avait le droit de trafiquer aux Indes. Lord Castlereagh déploya dans cette discussion beaucoup de profondeur et de connaissances, et se rangea alors du parti de l'opposition pour l'affirmative; mais il se montra bientôt l'un des partisans les plus ardens du ministère, lors des mesures rigoureuses qu'on adopta en Irlande, aussi obtint-il peu après une place dans le cabinet irlandais. Il proposa le premier, en 1800, dans la chambre des communes du parlement d'Irlande, la réunion complète de ce royaume à la Grande-Bretagne. Après cette réunion, lord Castlereagh fit de nouveau parti du parlement britannique, et fut ensuite nommé conseiller-privé et président du conseil du contrôle. Lorsque M. Pitt reprit la direction des affaires, lord Castlereagh fut chargé du porte-feuille de la guerre, qu'il quitta à la mort de ce ministre en 1806, et qu'il reprit en 1807, pendant l'administration de M. Perceval. Il fut encore remplacé en juillet 1809 par lord Grenville-Lewison-Gower; redevint ministre de la guerre deux mois après, et se battit à cette époque avec M. Canning son col-

lègue, après avoir toutefois donné sa démission. Lord Castlereagh fut néanmoins nommé, peu après, ministre des affaires étrangères, et se rendit en novembre 1815, comme plénipotentiaire, aux conférences de Châtillon, qui n'eurent aucun résultat. Il représenta, en 1815, le gouvernement de la Grande-Bretagne au congrès de Vienne, et quitta cette ville le 13 février, après une longue conférence avec les plénipotentiaires étrangers. Aussitôt après son arrivée en Angleterre, l'actif ministre reprit les affaires de son département, et répondit avec son talent accoutumé aux questions multipliées et aux vives attaques de l'opposition, relativement à l'importante mission qu'il venait de remplir au congrès. Lors de l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, il prit sur-le-champ des mesures propres à déjouer les projets de ce conquérant et refusa d'ouvrir les lettres de son ministre Caulaincourt, afin d'éviter toute négociation avec lui. Il partit ensuite pour Bruxelles après la bataille de Waterloo, et vint encore à Paris, pour y conclure un nouveau traité avec les puissances alliées contre la France. Lord Castlereagh, qui était encore à la tête du cabinet anglais en 1818, a montré, pendant tout le cours de son administration, des talens, une connaissance des hommes et des choses, et surtout une persévérance qui lui ont fait surmonter les plus grandes difficultés.

CASTI (*Jean-Baptiste*), célèbre poète italien, etc.

Né en 1721. Il fit ses études au séminaire de Montefiascone, où il fut ensuite professeur, et chanoine de la cathédrale. Il eut de bonne heure beaucoup de goût pour les voyages, et alla joindre à Vienne le duc de Rosemberg, qu'il avait connu à Florence gouverneur du prince de Toscane Léopold. l'abbé Casti plut bientôt à Joseph II, qui l'admit souvent à ses entretiens familiers. Casti chercha dans cette cour toutes les occasions d'en visiter d'autres, en s'attachant à plusieurs ambassades, mais sans fonctions et sans titre; et c'est ainsi qu'il fut successivement présenté aux souverains de Russie, de Prusse et de quelques autres cours d'Allemagne, qui lui firent l'accueil le plus flatteur. De retour à Vienne, le prince de Rosemberg, directeur des spectacles de la cour, lui fit donner, après la mort de Métastase, le titre et l'emploi de *poeta cesareo*, ou poète de l'empereur. Après la mort de Joseph II, auquel il était personnellement attaché, il demanda sa retraite et alla se fixer à Florence, où il a composé une grande partie de ses ouvrages. Quoique déjà fort âgé en 1798, lorsqu'il vint à Paris, il conservait encore toute la force et toute l'activité de son esprit. Sa gaîté, sa naïveté doucement maligne, son expérience du monde, et les observations qu'il avait faites dans les cours où il avait voyagé, rendaient sa conversation extrêmement piquante, et, ce que le genre de ses poésies pourrait ne pas indiquer aussi bien, son caractère était solide, et sa conduite régulière. Loin d'être refroidie par la vieillesse, sa tête était si ardente, qu'il était quelquefois obligé de recourir à des moyens pour ainsi dire mécaniques pour la calmer. Par exemple, il avait sur son lit, où il travaillait toujours, un jeu de cartes, et, quand il sentait son imagination trop exaltée et trop tendue, il jouait tout seul et tout haut une partie, riait comme un enfant des bons coups qu'il se faisait à lui-même, puis se remettait gaîment au travail. Dans le mois de février 1803, étant sorti fort tard et par un très-grand froid, d'une maison où il avait dîné, il fut saisi et comme frappé subitement d'un mal qui ne laissa aucune prise aux secours de l'art. Il avait alors quatre-vingt-deux ans, et sa mort parut néanmoins prématurée.

CATALANI (*Angélique*), célèbre cantatrice.

Née à Sinigaglia, dans les états du pape, vers 1785, d'un riche bijoutier, elle fut élevée dans un couvent avec sa sœur aînée, jusqu'à l'âge de quatorze ans. La beauté de sa voix, quand elle chantait dans les chœurs, lui attira tant d'admiration, que le chant lui fut interdit, dans la crainte qu'elle n'en tirât vanité. Son père qui, par suite de la guerre d'Italie, avait éprouvé des pertes immenses, se décida en 1802, à la faire débuter sur le premier théâtre de Rome, dit de l'*Argentina*, où son succès fut prodigieux. Elle se rendit ensuite en Portugal; fut attachée au théâtre Italien de Lisbonne; passa de là à Madrid, où la reine d'Espagne la retint quelque temps et la combla de marques de bonté, et vint enfin à Paris pour la première fois en 1806. Elle ne parut alors que dans les concerts; se fit admirer par la manière *grandiose* avec laquelle elle chanta plusieurs morceaux italiens, entre autres

l'air de Sémiramis, *son regina*; et ne rencontra personne qui pût lutter avec elle dans l'art de vaincre toutes les difficultés du chant. En quittant la France, la signora Catalani se rendit à Londres, où, pendant un séjour de huit ans dans les trois royaumes, elle gagna, dit-on, plus de deux millions. Le premier usage qu'elle fit de sa fortune fut de l'employer au soulagement de ses père et mère, pour lesquels elle acheta une maison de campagne aux environs de Rome. De retour à Paris, en 1814, elle obtint le privilége de l'Opéra Buffa, qu'elle transporta à la salle Favart; mais soit que des motifs d'intérêt, ou des craintes de rivalité eussent alors agi sur son esprit, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne conserva à ce théâtre que des actrices médiocres, peu dignes de la seconder, et qu'elle n'en fit venir aucune qui pût balancer son talent. Elle fit aussi des suppressions dans l'orchestre, qui lui attirèrent de vifs reproches de la part des amateurs et la déterminèrent peut-être à se démettre volontairement de son privilége en 1818. Quoique mariée depuis long temps à M. Vallabreck, elle a conservé son nom de Catalani, sous lequel elle est si universellement connue.

CATHCART (*William Shaw*, vicomte de), pair, conseiller du roi d'Angleterre, chevalier de l'ordre du Chardon, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, etc.

Il naquit en Ecosse, en 1755, d'une des familles les plus illustres de la Grande-Bretagne. Son père, qui était officier-général, lui fit suivre l'étude des lois et prendre ses degrés en 1776. Dans les commencemens de la guerre d'Amérique, lord Cathcart servit d'abord comme cornette, et ensuite comme lieutenant dans le dix-septième régiment de dragons, et devint capitaine dans le même régiment, le 10 décembre 1777. En 1778, lord Cathcart fut attaché, comme major-commandant, au corps dit des *Calédoniens*, dans lequel il fit de grandes réformes en y introduisant de la cavalerie, et en donnant à ces volontaires le nom de légion britannique. De là, il entra, en février 1781, dans le régiment des gardes de Coldstream, avec le rang de lieutenant-colonel, d'où il passa, en 1789, au vingt-neuvième régiment d'infanterie, qui s'était fait une grande réputation dans la guerre d'Amérique. Lord Cathcart y obtint, en 1790, le rang de colonel par brevet, et la guerre ayant été déclarée en 1793, il fut attaché, comme brigadier-général, à l'armée des côtes, où ses talens lui firent donner le commandement d'une brigade, et lui valurent ensuite le rang de major-général. En 1797, le roi le fit d'abord colonel de son second régiment des gardes, puis lieutenant-général, en 1801. Il fut aussi nommé, en 1807, l'un des seize représentans de la pairie d'Ecosse au parlement d'Angleterre, membre du conseil-privé de S. M., vice-amiral d'Ecosse, et, enfin, lord lieutenant de Clackmanashit. C'est lui qui fut chargé, en 1809, de l'expédition dirigée contre Copenhague, dont le bombardement le fit élever à la dignité de vicomte, et lui procura, quelque temps après, le commandement en chef en Irlande, qu'il quitta, en 1812, pour aller remplir les fonctions d'ambassadeur en Russie. Il suivit l'empereur Alexandre dans les campagnes de 1813 et 1814, et reçut de ce prince les décorations des ordres de Saint-André et de Sainte-Anne. En 1814, il entra à Paris avec les monarques alliés, et signa le traité de paix du 30 mai. Il se rendit aussi au congrès de Vienne, en 1815, et signa également l'acte définitif qui fixait les cessions et indemnités entre les différentes puissances, et qui terminait les travaux du congrès.

CATHERINE II, impératrice de Russie, etc.

Née en 1729, à Stettin, dont son père, le prince Christian-Auguste d'Anhalt-Zerbst, était gouverneur pour le roi de Prusse, Elisabeth, impératrice de Russie, lui choisit ensuite pour époux, Pierre, son neveu, qu'elle avait désigné pour son successeur. La jeune princesse embrassa alors la religion grecque, et prit le nom de Catherine Alexiowna. Catherine, âgée de seize ans, dut concevoir la juste espérance de voir un jour dans son époux un des plus puissans souverains de l'Europe et de l'Asie; mais Pierre n'avait point de qualités aimables; son esprit était sans culture, et elle perdit bientôt l'espérance de trouver le bonheur dans l'union qu'elle venait de contracter. Entre les amis du prince son époux, se distinguait, par son esprit et la grâce de sa personne, le jeune chambellan comte de Soltikoff; il attira sur lui l'attention de l'épouse délaissée, et ce fut dans le temps de leur intimité que naquit Paul, qui monta

sur le trône à la mort de sa mère. Soit disgrâce ou faveur, Soltikoff, successivement chargé de diverses ambassades, fut obligé de vivre dans les cours étrangères; et l'absence commençait peut-être à l'effacer dans le cœur de Catherine, quant parut à la cour un jeune polonais, d'une belle taille, d'une figure agréable et d'un esprit cultivé. C'était ce Stanislas-Auguste Poniatowski, célèbre par sa haute fortune et par les malheurs dont elle fut accompagnée. Une passion violente les attira l'un vers l'autre; leur inclination mutuelle ne fut bientôt plus un mystère, et l'heureux Poniatowski, devenu ambassadeur de Pologne à Pétersbourg, jouit du plus grand crédit auprès de la grande duchesse jusqu'au moment où ses intrigues contre la France engagèrent Auguste III à le rappeler. Catherine versa d'abord beaucoup de larmes; mais un nouveau choix, suivi de plusieurs autres, vint bientôt la consoler; et quelques années s'étaient écoulées ainsi, quand, par la mort d'Elisabeth, Pierre III parvint au trône impérial. L'ambition de régner, réunie à la crainte de trouver dans son époux un tyran implacable, détermina Catherine à employer tous les moyens pour le précipiter du trône. La conjuration dirigée par le comte Panin, par une jeune femme d'un caractère hardi et entreprenant (la princesse Daschkoff), et par Grégoire Orloff, jeune officier des gardes, inconnu à la cour, qui avait succédé à Poniatowski, éclata dans la nuit du 8 au 9 juillet 1762, et se termina en quelques heures au gré de Catherine et de ses partisans. La mort d'un seul homme parut nécessaire pour consommer cette révolution, et Pierre III fut étranglé dans la prison où il avait été enfermé par ordre des conjurés. Catherine, pour faire oublier cette sanglante catastrophe, chercha d'abord à justifier les espérances qu'elle avait données; elle flatta habilement la vanité de la nation, affecta un grand dévouement pour la religion et ses ministres, et s'occupa tout à la fois d'encourager l'agriculture et l'industrie et de créer une marine. Un an après la révolution de 1762, elle força les peuples de Courlande de renvoyer leur nouveau duc, Charles de Saxe, et à rappeler Biren, qui n'avait laissé parmi ses sujets que le souvenir de ses cruautés. La mort d'Auguste III, roi de Pologne, ne tarda pas à lui fournir l'occasion d'exécuter ses projets ambitieux, et elle employa ses ambassadeurs et ses armées pour faire couronner à Varsovie l'un de ses premiers amans, Stanislas Poniatowski. Tandis que Catherine donnait un prince de son choix aux Polonais, le nombre des mécontens s'accroissait chaque jour dans son empire, et plusieurs complots se tramaient à Moscou et à Pétersbourg. Le jeune Ivan, du fond de sa prison, ranimait les espérances des conspirateurs, et son nom était un point de ralliement pour tous ceux qui se plaignaient de Catherine : il fut tout à coup massacré dans la forteresse de Schlusselbourg, où il était enfermé. Après cette mort imprévue, qui rappela celle non moins funeste de Pierre III, la cour de l'impératrice ne fut plus troublée que par quelques intrigues où la galanterie se mêlait à la politique, et qui n'avaient d'autre objet que la disgrace ou le remplacement d'un favori. Du sein des plaisirs et des fêtes que donnait Catherine, elle nourrissait pourtant en secret le dessein d'asservir toutes les puissances du nord; mais le moment n'étant pas encore venu d'exécuter ce grand dessein, elle fit en attendant la guerre aux Turcs; envoya quelques corps russes dans la Grèce, qu'elle souleva, et forma le projet romanesque de faire revivre les républiques de Sparte et d'Athènes. Elle tourna en même temps ses vues sur la Pologne, et associa à sa politique les cours de Berlin et de Vienne, qui signèrent, en 1772, le fameux traité de partage de ce royaume. Ce fut alors que Pugatschef, qui prenait le nom de Pierre III, parvint à soulever plusieurs provinces de la Russie orientale, et donna d'abord beaucoup d'inquiétudes à la czarine et à sa cour; mais enfin il fut vaincu, et Potemkin, qui exerçait alors sur l'esprit de Catherine le même ascendant que Grégoire Orloff, et tenait avec elle les rênes de l'empire, fut chargé de soumettre le reste de la Crimée, et porta les limites de la Russie jusqu'au delà du Caucase. Catherine se montra ensuite dans les provinces qui avaient été soulevées par Pugatschef; elle désira aussi connaître la Tauride, et y fit, toujours sous les auspices de Potemkin, une promenade triomphale, parmi des améliorations factices qui éblouirent ses yeux et flattèrent son amour-propre. Un nouveau partage de la malheureuse Pologne eut encore lieu en 1792, après une légère guerre avec la Suède, excitée par l'Angleterre : elle fut suivie de la

réunion à l'empire russe des provinces de Courlande et de Sémigalle, et du Cercle de Pilten. A cette époque la révolution qui avait éclaté en France menaçait de changer la face de l'Europe; Catherine vit cette révolution avec horreur, mais au fond du cœur elle n'était pas fâchée de voir les puissances méridionales, et surtout la France qu'elle n'aimait point, ébranlées par des troubles dont l'histoire n'offrait point d'exemple. Elle fit à plusieurs émigrés un accueil généreux, et leur prodigua des promesses qu'elle ne voulait point tenir. En 1794, une insurrection ayant éclaté en Pologne, les derniers efforts des Polonais pour reconquérir leur indépendance furent regardés par Catherine comme un des premiers effets de la révolution française; et le massacre de Prague et la ruine entière de plusieurs provinces, achevèrent de soumettre ce malheureux pays que l'Europe aurait dû s'empresser de défendre. Catherine venait de commencer contre la Perse une autre guerre qui n'était encore signalée par aucun événement remarquable, lorsqu'elle fut frappée d'une apoplexie foudroyante, qui la précipita dans le tombeau, le 9 novembre 1796, à l'âge de soixante-sept ans, après un règne de trente-trois ans et demi.

CAVALLERO (le *marquis* don), ministre de la guerre en Espagne, etc.

Né à Sarragosse, vers 1751. Il dut sa fortune à un de ses oncles qui ayant eu le bonheur de sauver Charles III, lors de la surprise de Velletri, en fut récompensé d'abord par un avancement rapide dans la carrière militaire, et, bientôt après, par la place de ministre de la guerre. Le jeune Cavallero faisait alors son cours de droit; dès qu'il eut terminé ses études, le nouveau ministre lui fit accorder une place de juge à Séville, qu'il n'exerça pas long-temps, ayant été nommé bientôt alcade *de casa y corte* à Madrid, et ensuite fiscal du conseil suprême de la guerre. Il épousa à cette époque une camériste de la reine, liée d'intérêt avec le prince de la Paix, qui le fit nommer ministre de la guerre sous Charles IV. Lorsque Joseph Bonaparte s'assit sur le trône de l'Espagne et des Indes, M. de Cavallero accepta de lui les fonctions de conseiller-d'état, président de la section de l'intérieur; et se réfugia en France après la bataille de Vittoria : il habitait encore Bordeaux au commencement de 1818.

CAVALUCCI (*Antoine*), peintre italien.

Né à Sermonette en 1752. Il fut protégé par le duc de Gaëtani da Sermoneta; étudia à Rome l'art de peindre l'histoire, et mérita d'être placé, sinon sur le même rang que Mengs et Pompée Battoni, ses contemporains, du moins immédiatement au-dessous de ces peintres célèbres. Son coloris est clair, vif, riant et assez harmonieux; et c'est à ce genre de mérite qu'il doit sa réputation. Un tableau, représentant *saint François-de-Paule*, fait pour l'église de Notre-Dame-de-Lorette, a été jugé assez bon pour être exécuté en mosaïque; celui de la cathédrale de Pise, où il a peint *Sainte Bona prenant l'habit de religieuse*, passe pour son chef-d'œuvre. On y admire des costumes variés et bien peints, de belles têtes, et un assez bon clair-obscur.

CAVENDISH (*Henri*), célèbre chimiste anglais.

Né en 1733, et second fils du duc de Devonshire, il n'eut, pendant sa jeunesse, que le sort réservé aux branches cadettes, c'est-à-dire une fortune très-médiocre. Cavendish dédaigna les emplois auxquels sa naissance pouvait le porter, et ses parens, prenant sa modération pour de l'apathie, s'éloignèrent alors de lui, et l'abandonnèrent en quelque sorte à lui même. Son goût pour les sciences lui tint lieu de tout, et il s'y acquit un grand nom. Il est un des savans qui ont le plus contribué aux progrès de la chimie moderne. C'est lui qui, le premier, analysa les propriétés particulières du gaz hydrogène, et assigna les caractères qui distinguent ce gaz de l'air atmosphérique; c'est encore à lui que l'on doit la fameuse découverte de la composition de l'eau. On doit également à ce savant célèbre une autre découverte sur l'acide nitreux, qui avait échappé à Priestley. Cavendish ne s'est pas moins distingué dans la physique, en y portant le même esprit d'exactitude que dans ses expériences chimiques: il était aussi très-versé dans la haute géométrie, et fit une heureuse application de ces connaissances dans une question de physique très-importante, la détermination de la densité moyenne de notre globe. La société royale de Londres l'avait déjà reçu au nombre de ses membres, lorsque l'institut de France le nomma, le 25 mars 1803, l'un de ses huit associés étrangers. A cette époque

Cavendish se trouvait de beaucoup le plus riche de tous les savans, et probablement aussi le plus savant de tous les riches. Un de ses oncles, qui avait été général outre mer, étant revenu de ses courses, en 1773, avait trouvé mauvais que la famille eût négligé son neveu; et, pour l'en dédommager, l'avait fait, en mourant, héritier de tous ses biens, qui se montaient à plus de 300,000 livres de rente. Cet accroissement de fortune ne changea rien au caractère ni aux habitudes de Cavendish, et il fut toujours d'une simplicité vraiment originale dans sa mise et dans ses manières. Malgré le bien qu'il faisait journellement, il ne pouvait dépenser ses revenus, et il laissa une succession d'environ trente millions de francs, dont il disposa en faveur de plusieurs parens éloignés, et de son meilleur ami, le chevalier Blayden. Cavendish mourut à Londres au commencement de mars 1810.

CAYLA, ancien syndic de Genève. Il s'était conduit avec probité dans les emplois qui lui avaient été confiés, et fut pourtant du nombre des magistrats accusés, lors de la révolution de cette ville, en 1794. Le tribunal et l'assemblée du peuple l'acquittèrent d'abord; mais il fut néanmoins fusillé le même soir à cause de l'épouvante que répandit dans la ville la faction dite des Marseillais.

CELLES (*Joseph-François*, baron de Vischer de), gentilhomme belge, etc.

Né à Bruxelles le 6 juin 1771, d'une famille distinguée dans la noblesse belgique, il fut nommé auditeur au conseil d'état en 1805. Devenu l'année suivante maître des requêtes, il obtint le titre de comte après avoir administré, pendant quatre ans, le département de la Loire-Inférieure, où il eut de fréquentes discussions avec le maire de Nantes; et passa à la préfecture du Zuyderzée en 1811. Le zèle qu'il mit dans l'exécution des ordres du gouvernement lui fit de nombreux ennemis, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à s'échapper d'Amsterdam, lors de la révolution qui en chassa les Français, le 15 novembre 1813. Il se retira pour lors en France, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1814. Il vit maintenant dans une de ses terres près de Bruxelles, et a épousé la fille aînée du général Valence.

CERACCHI (*Joseph*), célèbre sculpteur, élève et rival de Canova.

Né à Rome. Il était déjà célèbre par ses ouvrages de sculpture, quand les idées révolutionnaires lui firent quitter le ciseau pour la politique. Il figura, en 1799, parmi les plus fougueux partisans de la révolution; concourut à l'établissement de la république romaine, et fut contraint d'abandonner sa patrie dès que ce système de gouvernement eut cessé d'y exister. Il vint alors à Paris, et y fut choisi par Napoléon pour modeler son buste; mais, s'étant lié avec des élèves français qu'il avait connus à Rome, et dont les opinions cadraient avec les siennes, il se laissa entraîner par eux dans un complot tramé contre la vie du premier consul, et fut en conséquence arrêté le 10 octobre 1800, mis en jugement, et enfin condamné à mort le 9 janvier 1801: il fut exécuté le 10 février suivant, en place de Grève, avec *Aréna*, *Demerville* et *Topino-Lebrun*, impliqués dans la même affaire. Les artistes, qui jugeaient du talent de Ceracchi par ce qu'il avait déjà produit, déplorèrent alors vivement sa perte, et le regrettent encore aujourd'hui.

CERRETTI (*Louis*), professeur italien, ambassadeur, etc.

Né le 1er novembre 1738, à Modène, d'un père distingué dans la profession de médecin, il comptait, parmi les parens ou alliés de sa mère, plusieurs personnes illustrées dans la carrière des lettres. Entraîné par leur exemple autant que par son penchant naturel, il s'y livra tout entier dès sa jeunesse. Ses essais s'étaient ressentis de la piété que lui avaient inspirée les jésuites, chez lesquels il avait fait ses premières études; mais, bientôt emporté par la fougue de la jeunesse, il prostitua sa muse aux sujets les plus licencieux, sans néanmoins renoncer tout-à-fait aux autres. L'université de Modène le prit d'abord pour secrétaire, et, à vingt-cinq ans, il occupa la chaire d'histoire romaine, puis celle d'éloquence avec un succès éclatant. Lors de la révolution que le nord de l'Italie subit en 1796, Cerretti en prit le parti avec ardeur, et le gouvernement de la naissante république cisalpine le fit d'abord membre de la commission d'instruction publique, puis ambassadeur auprès du duc de Parme. L'invasion des Austro-Russes, en 1799, le força alors de s'expatrier et de se réfugier en France. A son retour en Italie, il obtint, à la fin de 1804, la chaire d'éloquence de l'université de Pavie, et, malgré son grand âge, il parut encore ca-

pable d'une noble éloquence. Napoléon lui donna la décoration de la légion-d'honneur ; plusieurs académies littéraires l'admirent au nombre de leurs membres, et il était devenu régent de l'université, lorsqu'il mourut, âgé de soixante-neuf ans, le 5 mars 1808.

CERUTTI (*Joseph-Antoine-Joachim*), né à Turin, jésuite, littérateur, député, etc. (Voyez la *Biographie moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition.)

CESAROTTI (*Melchior*), célèbre littérateur et poète italien.

Né à Padoue, le 15 mai 1730, d'une famille noble et ancienne, mais sans fortune, il fut placé de bonne heure dans le séminaire de cette ville, et y donna des preuves d'un génie prématuré. Quand il eut achevé, avec le plus grand succès, ses études littéraires, il flotta long-temps incertain, entre les diverses espèces de sciences, et essaya tour-à-tour de la philosophie, de la jurisprudence et même de la théologie; mais la lecture de *Charon* le ramena bientôt à des études de son goût, dont il ne s'écarta plus. Nommé à la chaire de rhétorique du séminaire où il avait été élevé, il se livra avec un zèle ardent et une sorte d'enthousiasme aux devoirs que sa place lui imposait. Son activité était infatigable, ses lectures immenses, et il ne lisait jamais aucun livre sans en tirer des extraits et sans y faire des notes. Avec ce secours, il ne tarda pas à rassembler plus de douze volumes d'analyses, de citations et de morceaux choisis de littérature ancienne et moderne, grecque, latine, italienne et française. Le désir de complaire à une société d'Hellénistes qu'il fréquentait, lui fit aussi entreprendre la traduction du *Prométhée* d'Eschyle qu'il fit imprimer; mais il traduisit encore plus heureusement, en italien, trois tragédies de Voltaire : *Sémiramis*, la *Mort de César* et *Mahomet*, qu'il faisait représenter par ses élèves, sur le théâtre du séminaire. Ayant été appelé, en 1762, à Venise, pour faire l'éducation des enfans de l'illustre maison Grimani; il donna, en différentes occasions, de nouvelles preuves de son talent poétique, et fit alors imprimer ses traductions de Voltaire, avec des discours préliminaires pleins de philosophie et de connaissance de l'art. Il fut bientôt recherché par tout ce que Venise avait de plus illustre et de plus instruit, et entre autres, par un jeune anglais, nommé *Charles Sackville*, qui lui fit connaître les poëmes d'Ossian, nouvellement publiés à Londres, que Cesarotti traduisit aussi avec succès. Les Vénitiens ayant fondé à Padoue, en 1779, une académie des sciences, des lettres et des arts, il en fut nommé le secrétaire perpétuel, et c'est pour remplir une des fonctions de cette place, qu'il lut chaque année, dans les séances publiques de ce corps, ces *Rapports Académiques*, où il montra tant d'étendue dans les connaissances, et tant de variété dans le talent. Les bienfaits de Napoléon l'allèrent plus tard chercher dans sa retraite, et il fut nommé par lui, d'abord chevalier, puis commandeur de l'ordre de la couronne de fer, et gratifié de deux pensions extraordinaires. Parvenu à un grand âge, il méditait encore de nouveaux travaux, et poursuivait avec la plus grande activité l'édition générale de ses œuvres, commencée depuis 1800, lorsqu'une maladie de vessie, à laquelle il était sujet, l'enleva aux lettres et à ses amis, le 3 novembre 1808.

CETTO (le baron, *Antoine* de) ministre de Bavière en France, etc.

Né à Deux-Ponts, vers 1760, et fils d'un marchand de draps de cette ville, il épousa d'abord la fille d'un libraire de Paris, et ensuite une demoiselle de Forbach, de la maison de Deux-Ponts. M. de Cetto parut, pour la première fois, dans la carrière diplomatique, au service du duc Charles de Deux-Ponts, et travailla d'abord dans le cabinet et les archives de ce prince, qu'il suivit dans son émigration à Manheim. Après la mort du duc Charles, M. de Cetto continua de jouir de la même confiance auprès du duc Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière, et ce fut le cabinet de Berlin, auquel celui de Deux-Ponts se livrait sans réserve, qui engagea depuis le directoire à accueillir comme négociateur M. de Cetto, qui, jusques alors, n'avait pas eu de caractère diplomatique reconnu. La cour de Deux-Ponts était disposée à faire des sacrifices pour gagner le gouvernement de France. M. de Cetto s'y opposa fortement, jugeant bien que le gouvernement ne pouvait se maintenir, et cette justesse dans le coup-d'œil politique, fit sa réputation à la cour de Deux-Ponts. Dès que Napoléon se fut emparé du pouvoir, il s'adressa à M. de Cetto pour amener un rapprochement entre la France et la Bavière, et ce fut aussi avec lui que le ca-

binet des Tuileries prépara l'alliance qui devait unir comme autrefois les deux états. M. de Cetto parvint ainsi au rang le plus élevé de la diplomatie; et fut un des artisans les plus actifs de la confédération du Rhin. Il vit aujourd'hui dans une terre considérable que le roi de Bavière lui a donnée.

CEVALLOS (don *Pedro*), premier ministre espagnol, ambassadeur, etc.

Né à Saint-Ander, en 1764, d'une noble et ancienne famille, il embrassa dès sa jeunesse la carrière diplomatique, et entra, en 1784, dans les secrétaireries d'état, où il se distingua par ses lumières autant que par sa probité. Godoy, alors duc d'Alcudia, et ministre de Charles IV, voulant se l'attacher, lui donna pour épouse une de ses cousines, et lorsqu'il se démit du ministère, il nomma Cevallos, premier secrétaire d'état. Mais, reconnaissant bientôt en lui une opposition courageuse à ses vues politiques, il lui cacha soigneusement ses intrigues avec Napoléon, de manière que M. de Cevallos ne put ni prévoir, ni empêcher les maux qui menaçaient l'Espagne. Lors de la rupture entre Charles IV et son fils, M. de Cevallos se déclara hautement pour ce dernier, aussi à peine Ferdinand fut-il monté sur le trône, qu'il le nomma secrétaire-d'état. Quand Savary vint à Madrid appuyer les fausses assertions de Murat, M. de Cevallos insista fortement pour que le roi ne quittât point sa capitale et surtout qu'il ne se rendit pas auprès de Napoléon; mais malgré les instances de son ministre, Ferdinand continua son voyage jusqu'à Baïonne, où il reçut l'ordre de renoncer à sa couronne. M. de Cevallos, qui l'avait accompagné, se plaignit amèrement d'abord, de la perfidie et de la violence dont on usait envers son souverain : il finit pourtant par accepter de Joseph, devenu roi d'Espagne, l'emploi de premier ministre, comme l'unique moyen, selon lui de sortir de captivité. En effet, il ne fut pas plustôt arrivé à Madrid, que, par une lettre où il expliquait librement son opinion, il demanda sa retraite et se réfugia dans son pays natal, d'où il favorisa, par tous les moyens, la cause de Ferdinand. Il fit même publier à Madrid, le 1er septembre 1808, un mémoire intitulé : *Exposé des moyens employés par l'empereur Napoléon pour usurper la couronne d'Espagne*, dont celui-ci fut tellement irrité, qu'il déclara Cevallos ennemi de la France et de l'Espagne, et traître aux deux couronnes. Le ministre Espagnol, envoyé depuis par la junte en ambassade extraordinaire à la cour de Londres, réussit dans toutes ses négociations, et obtint du gouvernement Anglais, entre autres subsides, un emprunt de soixante millions. M. de Cevallos revint en Espagne, à la fin de mai 1809, et continua de prendre une part très-active à tous les efforts qui furent dirigés contre l'usurpateur du trône de Ferdinand. Quand ce prince recouvra sa couronne, en 1814, M. de Cevallos reprit la place de premier secrétaire-d'état, et fit rendre plusieurs décrets utiles. Cependant, malgré ses services, il fut compris dans la destitution du ministère, au mois de janvier 1816, puis exilé à Saint-Ander, avec dix mille francs de retraite; mais, au mois de février suivant, le roi le rappela pour lui confier le porte-feuille des affaires étrangères, et lui donna le collier de l'ordre de la Toison-d'Or. Le 30 octobre de la même année, Ferdinand VII exigea encore une fois sa démission de premier secrétaire-d'état et de ministre de la justice, et l'envoya à la fin de 1817, comme ambassadeur, à Vienne, où il était encore en 1818.

CHAMBERS (*Guillaume*), célèbre architecte anglais, etc.

Né en Suède, où son père, originaire d'Ecosse, avait un emploi, il reçut sa première éducation en Angleterre, et s'embarqua, en qualité de subrecargue, sur un vaisseau suédois de la compagnie des Indes Orientales. Il séjourna quelque temps à la Chine, et rapporta de ce voyage, outre une multitude de dessins originaux, un goût décidé pour les arts chinois. Cette circonstance décida de sa vocation; il se livra avec ardeur à l'étude de l'architecture, et ayant fait présenter à lord Bute quelques-uns de ses dessins, ce ministre en fut si satisfait, qu'il le choisit pour donner des leçons au prince de Galles, depuis George III. Ses premiers travaux en architecture sont la maison de campagne du lord Besbourough à Rochampton, l'observatoire de Richmond, et la plupart des fabriques des superbes jardins de Kew, où il put employer des sommes immenses à développer son goût pour le genre chinois. Il fut ensuite nommé contrôleur-général des bâtimens du roi, puis trésorier de l'académie royale des arts, et mourut à Londres, le

8 mars 1796. Il était associé de presque toutes les académies d'architecture de l'Europe.

CHANDLER (*Richard*), savant helléniste anglais, etc.

Né en 1738. Il fut d'abord nommé membre du collège de la Magdeleine à Oxford, et de la société des Antiquaires de Londres; donna, en 1763, une magnifique édition des inscriptions, vulgairement connues sous les noms de *marbres d'Arundel* ou *marbres d'Oxford*, et rectifia, dans cette édition, les erreurs qui avaient échappé aux éditeurs précédens. Il fut ensuite choisi, par la société des *dilettanti*, pour aller en Orient recueillir des documens et faire des observations sur l'ancien état de ces contrées, ainsi que sur les monumens d'antiquités qu'elles peuvent encore posséder. Chandler remplit d'une manière distinguée, la mission qui lui avait été donnée; parcourut, dans les années 1764, 1765 et 1766, l'Ionie, l'Attique, l'Argolide et l'Elide, et revint en Angleterre avec une ample moisson de matérieux aussi curieux qu'instructifs. Dès l'année 1769, il publia le premier volume des *Antiquités Ioniennes*: le second n'a paru qu'en 1800, et cet ouvrage fut suivi de ses *Voyages dans l'Asie et dans la Grèce*, qui peuvent être comptés au nombre des meilleurs qui existent. Le docteur Chandler, nommé recteur de la paroisse de Tilehurst en Berkshire, résidait dans cette paroisse lorsqu'il mourut, le 9 février 1810, à l'âge de soixante-douze ans.

CHARLES IV, roi d'Espagne et des Indes, etc.

Né à Naples le 11 novembre 1748, fils de Charles III et de Marie-Amélie de Saxe, il vint en Espagne en 1759, à l'avénement du roi son père, et fut aussitôt déclaré prince des Asturies. Il était doué d'une force musculaire prodigieuse, aussi ne se plaisait-il que dans les exercices violens. A son avénement au trône, en 1789, son caractère parut totalement changé, et la grande vivacité qui l'avait distingué jusqu'alors, fut remplacée par un calme que rien ne pouvait altérer; cependant il conserva toujours un cœur bon et sensible. Don Manuel Godoy, depuis Prince de la Paix, était déjà à la cour, et la reine Marie-Louise de Parme, que Charles IV avait épousée en 1765, l'avait fait présenter au roi, qui finit bientôt par lui confier les intérêts de sa famille et de son peuple. Invitée depuis par les autres puissances européennes à se joindre à la coalition contre la France, l'Espagne s'y était d'abord refusée; mais, quand Charles IV apprit que les jours de Louis XVI étaient en danger, il se hâta de faire remettre à la convention une lettre dans laquelle il ne négligeait aucun des moyens que lui inspirait son désir de sauver ce prince. Lorsque Charles IV apprit le peu de succès de sa démarche et le sort funeste de son cousin, il déclara la guerre à la France, avec laquelle il fut néanmoins obligé de faire la paix, à Bâle, en 1795; et c'est à cette occasion que le roi, voulant répandre sur Godoy de nouveaux bienfaits, lui donna un vaste domaine, et lui conféra le titre de *Prince de la Paix*. Bientôt après, le monarque se retire des affaires, et se reposa de tout sur la reine et sur le nouveau prince, qui l'engagea même dans une guerre contre sa propre fille Charlotte, mariée au prince du Brésil. La neutralité qu'avait obtenue l'Espagne ayant été ensuite rompue par les Anglais, cet événement donna lieu, en novembre 1805, à la bataille de Trafalgar, si fatale à l'Espagne et à la France. Il livra ensuite des troupes à Napoléon, pour aller faire la guerre dans le nord; vit bientôt dépouiller de ses états son autre fille, la reine d'Etrurie, et se trouva enfin lui-même à la merci de son prétendu allié, après la révolution d'Aranjuez, le 17 mars 1808. Le soir de ce même jour, Charles assembla les grands dignitaires du royaume, et, n'ayant plus à ses côtés le favori qui s'était caché pour échapper à la fureur du peuple, il abdiqua la couronne en faveur de son fils, qui fut proclamé sous le nom de *Ferdinand VII*, en exigeant néanmoins que le Prince de la Paix, pour les jours duquel il avait tremblé pendant l'insurrection des 17 et 18 mars, fût délivré des mains du peuple et rendu à son amitié; mais quand il vit qu'on retenait ce ministre prisonnier, la défiance s'empara de son cœur, et, commençant à soupçonner son fils d'être l'auteur de la révolution qui l'avait privé du trône, il porta ses plaintes à Napoléon, et s'en rapporta au jugement qu'il porterait entre son fils et lui: on connaît les résultats fâcheux de cette fausse démarche et de celle de Ferdinand, aussi confiant que lui dans l'intégrité du médiateur. Charles IV, redevenu momentanément roi, après avoir dépouillé son

fils de son héritage, abdiqua de nouveau en faveur de Joseph Bonaparte, et vint habiter Fontainebleau, puis Compiègne, où il fut environné d'une troupe tirée de la garde impériale, et considéré comme prisonnier. Il n'obtint que quelques mois après la permission d'aller habiter un climat plus chaud, et il se retira à Marseille, avec la reine Marie-Louise, Godoy, la reine d'Étrurie et l'infant don François de Paule. Charles IV sut captiver l'amour et la vénération des Marseillais, par son affabilité et sa bienfaisance, et se rendit à Rome en 1811, pour raisons de santé. Depuis cette époque, il n'a quitté cette ville, où il vit entièrement occupé des pratiques de la dévotion, que pour aller, dans l'été de 1818, rendre une visite d'amitié à son frère le roi de Naples.

CHARLES XIII, roi de Suède et de Norwège, etc.

Né le 7 octobre 1748, et second fils d'Adolphe-Frédéric, qui monta sur le trône de Suède en 1751, et de Louise-Ulrique, il reçut en naissant le titre de *grand amiral*, d'après l'invitation des états. La marine devint, de bonne heure, l'objet principal des études du jeune prince, et bientôt une croisière, qu'il fit avec une escadre sur la mer Baltique et le Cattegat, lui donna occasion de joindre la pratique à la théorie. En 1770, il fit un voyage dans les Pays-Bas, la France, l'Allemagne et la Prusse, où il reçut, des mains du héros dont il était neveu, la décoration de l'Aigle-Noir. La mort d'Adolphe-Frédéric, arrivée à peu près dans le même temps, ayant mis Gustave III en possession du trône, le prince Charles, de retour en Suède, hâta les progrès de la révolution, et en donna le premier signal en Scanie, par le mouvement qu'il fit faire aux troupes qu'il commandait dans cette province. Le roi son frère lui confia ensuite la place très-importante de grand gouverneur de Stockholm, et le déclara duc de Sudermanie en 1772. La guerre ayant éclaté, en 1788, entre la Suède et la Russie, le duc de Sudermanie reçut le commandement de l'armée navale; battit les ennemis, et ramena sa flotte sans qu'elle eût essuyé aucune perte. Gustave III lui donna alors une nouvelle preuve de sa confiance, en le chargeant, pendant son séjour en Suède, de maintenir l'ordre dans l'armée de Finlande, et en lui accordant la prérogative d'avoir un corps de trabans pour sa garde. Gustave III ayant été assassiné en 1792, au moment où il allait se mettre à la tête des armées destinées à rétablir la monarchie française, le prince son frère fut désigné pour être régent du royaume, et prit les rênes du gouvernement. Il fit adopter à la Suède un système pacifique, qui favorisa le commerce et l'industrie; forma bientôt après le musée de Stockholm, puis conçut et exécuta le plan d'une académie militaire. Lorsque le successeur de Gustave III eut atteint l'âge de majorité, en 1796, le duc de Sudermanie quitta la régence, et alla se renfermer dans son château de Rosersberg, d'où il ne sortit qu'au moment de la révolution qui renversa son neveu Gustave IV, et qu'il fut appelé au trône par le parti triomphant. Il fut couronné, avec son épouse, le 29 juin 1809, dans la cathédrale de Stockholm; fit de suite la paix avec Napoléon, ainsi qu'avec la Russie et le Danemarck, et se donna ensuite pour successeur, d'abord le prince de Holstein-Augustembourg, qui mourut un an après, puis le général français Bernadotte. En 1814, Charles XIII fit prendre possession de la Norwège, qui lui avait été cédée par la coalition des souverains, et ajouta à ses titres celui de roi de cet état. Il mourut le 5 février 1818, à l'âge de soixante-neuf ans et quelques mois.

CHARLES-EMMANUEL IV, roi de Sardaigne, etc.

Né le 24 mai 1751, et fils aîné du roi Victor-Amédée III, il porta d'abord le titre de prince de Piémont, et son éducation fut confiée au savant et pieux cardinal Gerdil, qui lui inspira les sentimens religieux qui firent depuis la règle de sa conduite. Le 27 août 1775, il épousa Madame Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France, sœur de Louis XVI. Le gouvernement révolutionnaire de France, ayant déclaré la guerre au roi de Sardaigne, en 1792, ce monarque perdit une partie de ses états, et fut encore obligé, en 1796, de capituler avec les Français, et de leur livrer ses principales places. Ce fut dans ces malheureuses conjonctures que le prince de Piémont monta sur le trône. Il s'opposa fortement à un plan qui lui fut proposé, de déclarer une banqueroute des dettes de l'état; et, croyant s'être acquis la bienveillance du directoire, en consentant à lui vendre, à bas prix, dix mille fusils, au commencement de la campagne de 1797, Charles-Emmanuel or-

donna des poursuites rigoureuses contre les révolutionnaires piémontais. Gênes ayant donné asile à quelques-uns d'entre eux, le roi crut de son devoir de déclarer la guerre à la république ligurienne, le 18 juin 1798; mais le directoire de France intervint dans cette querelle, et le malheureux prince fut obligé de se réfugier en Sardaigne, dans les premiers mois de 1799. Accablé bientôt après du chagrin que lui causa la perte de la reine son épouse, morte à Naples le 7 mars 1802, il abdiqua la couronne le 4 juin suivant, et la transmit à son frère le duc d'Aoste, aujourd'hui roi de Sardaigne. Charles-Emmanuel se retira à Rome, où il se livra aux exercices de piété, qui avaient toujours fait sa principale consolation, et édifiait encore en 1818, les Romains par la pureté de ses mœurs et la régularité de sa conduite.

CHARLES-LOUIS de Lorraine (le *prince*), archiduc, généralissime des armées autrichiennes, etc.

Né le 5 septembre 1771. Il montra de bonne heure du goût pour l'état militaire, et débuta, en 1793, dans le Brabant, où il se fit surtout remarquer à la bataille de Nerwinde. Il fut nommé, à cette époque, gouverneur et capitaine général des Pays-Bas, grand'-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, et feld-maréchal lieutenant d'empire. En 1796, il prit le commandement de l'armée autrichienne sur le Rhin, et livra, à l'armée du général Moreau, près de Rastadt, différens combats dans lesquels il fut défait, mais qui cependant firent honneur au vaincu. L'archiduc Charles battit ensuite Jourdan à Amberg et à Wurtzbourg, et le força de repasser le Rhin, après lui avoir fait essuyer de grandes pertes. Il s'empara aussi, en janvier 1797, du fort de Kelh; se rendit, au mois de février suivant, à l'armée d'Italie; et quoique vaincu en différentes rencontres, notamment au passage du Tagliamento, il réussit à mettre l'armée française dans l'heureuse obligation de signer la paix de Léoben. Rappelé à la tête des armées en 1799, après le congrès de Rastadt, l'archiduc Charles défit encore le général Jourdan en Souabe, et se distingua surtout à la bataille de Stockach; mais il trouva en Suisse un adversaire plus habile dans Masséna; et ce fut peut-être le théâtre où il déploya lui-même le plus de talent. Ce fut aussi à-peu-près dans ce temps que des intrigues de cour, attribuées principalement à l'impératrice, multiplièrent de plus en plus les dégoûts autour de l'archiduc; cependant il fut encore envoyé sur le Haut-Rhin; puis enfin rappelé en avril, et nommé gouverneur-général de la Bohême. Son départ jeta l'armée autrichienne dans la consternation; et l'empereur, voyant les Français à trente lieues de sa capitale, ne vit d'autre remède à sa fâcheuse position, que de remettre son frère à la tête de ses troupes, au moment où ce prince, ayant essayé vainement de les rallier, se vit forcé de signer des préliminaires de paix, que suivit bientôt le traité de Lunéville. La nécessité lui fit rendre alors l'influence que l'intrigue lui avait ôtée, et on lui confia la direction du ministère de la guerre. Il prit, au renouvellement des hostilités, en 1805, le commandement de l'armée d'Italie; et, après avoir livré au général Masséna des combats sanglans, dans lesquels la victoire fut disputée avec acharnement, il exécuta à travers le Tirol une retraite habile; conserva ainsi à l'Autriche la seule armée dont elle put alors disposer. A son retour à Vienne, en janvier 1806, l'archiduc fut nommé généralissime de toute l'armée et chef suprême du conseil de guerre. Lorsqu'en 1809 les hostilités recommencèrent avec la France, le prince Charles fut encore chargé du commandement en chef des armées autrichiennes. Il envahit aussitôt la Bavière; fut vaincu à Eckmühl et à Ratisbonne, et obligé de se retirer sur la rive gauche du Danube, où le vainqueur, l'ayant suivi aveuglément, eût sans doute été victime de son imprudence, si le général autrichien eût su profiter des avantages de sa position. Attaqué bientôt à Wagram par de nouvelles forces, il perdit encore cette bataille importante, et se vit de nouveau contraint de demander la paix. Depuis cette époque, le prince Charles, resté paisible à la cour de son frère, a rempli ses loisirs par l'étude de la science militaire, et fut nommé, en 1815, gouverneur de Mayence. C'est à cette époque qu'il épousa la princesse Henriette de Nassau-Weilbourg, dont il a eu une fille et un fils.

CHARLOTTE-AUGUSTA, princesse de Galles, etc.

Née le 7 janvier 1796, de Georges Frédéric, prince de Galles, et de la princesse Caroline de Brunswick son épouse, elle fut élevée avec tous les soins

qu'exigeaient son rang d'héritière présomptive du trône d'Angleterre; et c'est loin de la cour et sous les yeux de sa mère qu'elle reçut sa première éducation. A peine eut-elle atteint l'âge de raison que l'évêque d'Excester lui fut donné pour précepteur. Elle parvint bientôt à connaître, sous les auspices de ce respectable instituteur, non-seulement les meilleurs écrivains anglais, mais encore l'histoire et le système de gouvernement des divers états de l'Europe. Elle fit aussi des progrès surprenant dans l'étude des langues étrangères; et joignit à une instruction approfondie tous les talens et les arts d'agrément qui servent à développer les grâces et la beauté dans une femme. En effet, elle touchait du piano, jouait de la harpe et de la guitare, chantait agréablement et dessinait avec une sorte de perfection. Toujours vêtue modestement, sans bijoux, sans diamans, elle déployait dans ses actions et dans ses manières une noblesse peu commune, et se faisait surtout remarquer par une grande circonspection dans sa conduite. Des traits gracieux, un teint admirable, de beaux bras, une taille moyenne et bien prise, la démarche vive et fière, une amabilité inaltérable et une sensibilité exquise, telle était la princesse de Galles lorsqu'elle épousa, le 22 mai 1816, le prince Léopold de Cobourg, qu'elle avait eu l'occasion de remarquer en 1814, lors du voyage des souverains étrangers à Londres. Les jeunes époux fixèrent leur séjour à Claremont et répandaient le bonheur autour d'eux, quand la mort vint frapper la princesse à la suite d'une couche laborieuse et pénible. Elle expira dans la nuit du 5 au 6 novembre 1817, laissant des regrets universels à sa famille, à son pays, et surtout à un époux inconsolable de cette perte.

CHARNOCK (*Jean*), écrivain anglais.

Né en 1756. Il étudia au collége de Winchester; passa ensuite à l'université d'Oxford, où il signala son goût pour la poésie par beaucoup de pièces fugitives qui parurent dans les journaux du temps, et parmi lesquelles on remarqua ses *Essais politiques*, écrits pendant la guerre d'Amérique, dans l'esprit d'opposition qui animait généralement les jeunes politiques de cette époque. Quelques désagrémens lui ayant fait quitter bientôt l'université, il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la tactique navale et militaire; et, après avoir appris sur ce sujet tout ce qui pouvait s'apprendre dans le cabinet, jaloux de fortifier ses études par la pratique, il demanda à ses parens la permisssion d'entrer au service. Cette permission lui ayant été refusée, il entra néanmoins comme volontaire dans la marine, et perdit par là ses prétentions à une fortune considérable, dont il était l'héritier naturel. Il quitta le service lorsqu'il n'eut plus rien à y apprendre, et chercha vainement depuis, les moyens de vivre, dans les productions de sa plume : il mourut de misère et de chagrin, en 1807, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve du savoir, des recherches et un bon esprit.

CHASTELER (le marquis *Jean* de), général au service d'Autriche, chambellan de S. M. I., etc.

Il naquit dans le Hainaut autrichien vers 1750; entra fort jeune dans le corps du génie; fit la guerre contre les Turcs avec distinction, et mérita, au siége de Belgrade, la croix de Marie-Thérèse. En 1790, il fut élevé au grade de lieutenant-colonel; puis envoyé dans les Pays-Bas pour rétablir une partie des fortifications de Namur, où il fut fait prisonnier par les Français, en décembre 1792, après avoir déployé autant de bravoure que de talent. Ayant été échangé quelques mois après, il devint général-major; fit la campagne de 1793, et reçut sept blessures au siége de Valenciennes. Il fut chargé, en 1797, de fixer avec les commissaires français la démarcation des nouvelles frontières; fut envoyé l'année suivante à Pétersbourg pour négocier les arrangemens de la seconde coalition contre la France; et fit ensuite la campagne de 1799 en Italie en qualité de chef d'état-major. Il eut une grande part au passage de l'Adige; dirigea le siége d'Alexandrie, et y reçut une blessure grave. Employé de nouveau en 1805, sous le prince Charles, comme chef d'état-major de l'armée que cet archiduc commandait en Italie, il y déploya de rares talens, et alla ensuite commander à Komorn. Quand la guerre recommença, en 1809, entre la France et l'Autriche, le marquis de Chasteler fut chargé d'organiser l'insurrection du Tirol, dont il se rendit maître; mais bientôt, poursuivi par le maréchal Lefebvre, il fut obligé à la retraite; et réunit de nouveau quel-

ques partisans à la tête desquels il se présenta devant les généraux français pour capituler. Ceux-ci ayant répondu qu'ils n'accordaient point de capitulation à un *brigand*, le marquis de Chasteler fut forcé de fuir une seconde fois, et se retira dans les montagnes de la Carinthie, où il réussit à rassembler quelques troupes autrichiennes avec lesquelles il fut encore battu à Clagenfurth, le 5 juin : depuis, il n'a plus été question de lui dans cette guerre. L'empereur d'Autriche, en récompense de son zèle, lui accorda le grade de feld-maréchal-lieutenant avec le titre de chambellan, et celui de commandeur de l'ordre de Saint-Léopold. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1813, et servit avec distinction pendant la guerre qui amena la chute de Napoléon. Il fit aussi avec la même valeur la campagne d'Italie contre Murat, en 1815, et obtint ensuite le commandement de Venise.

CHATAM (le *comte* de), général anglais, grand maître de l'artillerie, etc. Fils du fameux lord Chatam, et frère du célèbre Pitt, il dut à cette circonstance plus qu'à son mérite, la place de premier lord de l'amirauté, dans laquelle il ne montra ni les talens, ni l'activité nécessaires, et où il fut bientôt remplacé par lord Spencer. Devenu ensuite grand-maître de l'artillerie, le comte Chatam accepta le commandement de l'expédition de Walcheren, dont on connaît le résultat, et qui acheva de le perdre dans l'esprit de ses compatriotes. Il fut aussi privé, peu après, de sa place de grand-maître de l'artillerie, qu'on donna au lord Mulgrave, et rentra, dès lors, dans l'obscurité de la vie privée.

CHATTERTON (*Thomas*), littérateur anglais, célèbre par la singularité de ses talens, de son caractère et de sa destinée.

Né à Bristol, le 20 novembre 1752, de parens pauvres, il fut placé, à cinq ans, dans une école publique, dont il fut bientôt renvoyé comme incapable de rien apprendre. De retour chez sa mère, sans savoir encore lire, il rencontra par hasard un vieux livre de musique, écrit en Français, dont les figures enluminées excitèrent vivement sa curiosité, et consentit enfin à apprendre à lire, pour savoir ce qu'il contenait. Dès ce moment, il se donna à l'étude avec tant de succès, qu'il acquit, en différens genres, une variété de connaissances, auxquelles sa confiance et la vivacité de son esprit attachaient pourtant un prix fort au-dessus de leur valeur réelle. Il quitta l'école à quatorze ans, et fut placé alors, comme clerc chez un procureur de Bristol. C'est à cette époque que se place la circonstance qui détermina sa destinée. On avait long-temps conservé dans l'église de Sainte-Marie Redcliffe de Bristol, six ou sept coffres remplis de papiers, qui y avaient été déposés par le fondateur, Guillaume Canynge, riche marchand qui vivait au 15e siècle, sous le règne d'Édouard IV. L'un de ces coffres, particulièrement nommé le *coffre de M. Canynge*, était fermé de six clefs, confiées aux six principaux dignitaires de cette église. Les clefs s'étant perdues vers l'an 1727, on fit ouvrir le coffre, pour en retirer quelques titres qu'on supposait y être enfermés, et, après en avoir ôté ce qui pouvait offrir quelque utilité, on laissa le coffre ouvert, et le reste des vieux parchemins livrés à qui voulut s'en emparer. Chatterton que son goût pour les antiquités commençait à rendre attentif sur toutes les choses de ce genre, s'empara un jour d'un de ces parchemins, chercha avec avidité tout ce qui pouvait en rester, et déclara quelques jours après, qu'il avait découvert un trésor. Ce fut sans doute de ce moment qu'il forma le projet de la supposition à laquelle il espérait devoir sa fortune. Son goût pour les anciens usages augmenta; il se procura des dictionnaires de tous les anciens dialectes de son pays, et, envoya, en 1768, à l'occasion de l'ouverture du pont de Bristol, au journal de cette ville, une *Description de moines, passant pour la première fois sur le vieux pont*, tirée disait-il, d'un ancien manuscrit. Ce morceau, qui serait curieux s'il était authentique, excita l'attention; on sut bientôt d'où il venait, mais on ne pouvait soupçonner Chatterton d'en être l'auteur. On le questionna donc, sur la manière dont il se l'était procuré; il refusa de répondre, résista aux menaces que l'on crut pouvoir se permettre envers un enfant, dont l'âge, ni l'état, ne commandaient une grande considération, et, ce ne fut que lorsqu'on s'y prit d'une manière plus douce, qu'il déclara qu'il venait du coffre de M. Canynge, d'où son père l'avait tiré avec un grand nombre d'autres manuscrits précieux, dont plusieurs étaient encore

en sa possession. La *Description des moines*, etc., avait fait parler de lui, il en prit occasion de vanter les ouvrages de Rowley, moine du 15e siècle, et le bruit en vint aux oreilles de deux antiquaires de Bristol, avec lesquels il échangea quelques-uns de ses manuscrits contre de l'argent. Incapable de tenir plus long-temps à Bristol, dans l'étude d'un procureur, il écrivit alors à Horace Walpole, auquel il offrit de communiquer ses découvertes, et joignit à sa lettre, comme échantillon, une ode sur la mort de Richard Ier. Walpole lui ayant répondu avec politesse, Chatterton répliqua par une autre lettre, où il lui exposait sa situation, et lui demandait un emploi qui put le mettre en état de se livrer à son goût pour la poésie. Walpole, qui commençait à se douter de quelque fraude, répondit à Chatterton, en lui exprimant des doutes sur l'authenticité de ses poésies, l'assurant d'ailleurs qu'il se trouvait tout-à-fait sans moyens de le servir. Sa situation chez son procureur lui étant devenue dès lors encore plus insupportable, il prit le parti de venir à Londres, où il fut bien accueilli par quelques libraires, qui l'engagèrent à travailler pour plusieurs journaux. C'est alors que, déterminé à se faire un nom, de quelque manière que ce fût, il se jeta avec fureur dans le parti de l'opposition, dont les chefs l'accueillirent avec une distinction qui acheva de lui tourner la tête, au point qu'il écrivit à sa sœur. « Si » l'argent suivait les honneurs, je pour» rais bientôt vous faire une dot de » cinq mille livres sterlings. » Au milieu de ses espérances, il perdit celui de ses protecteurs sur lequel il comptait le plus, le lord maire Beckford, et fit pourtant sur cette mort des élégies où l'on trouva plus d'esprit que de sensibilité, comme on peut le voir par le compte suivant, écrit de sa main au dos d'un essai politique qu'il avait dû adresser au lord maire, et que sa mort l'avait empêché de publier :

Perdu par sa mort sur cet essai.	1 l.	11 s.	6 d.
Gagné en élégies.	2	2	
En essais	3	3	
TOTAL. . . .	5 l.	5 s.	
Je me réjouis de sa mort pour.	3 l.	13 s.	6 d.

Habitué à une diète très-frugale, puisque dès son enfance il s'était souvent réduit volontairement au pain et à l'eau, en disant, « qu'il ne voulait pas se ren» dre plus imbécile que Dieu ne l'avait » fait », il refusait avec indignation l'offre d'un repas qu'en tout autre temps il aurait accepté avec plaisir, et employait le prix que lui rapportaient ses travaux, à se donner l'extérieur de l'aisance, et à fréquenter les lieux de divertissement public, qui lui étaient devenus, disait-il, « plus nécessaires que » la nourriture ». enfin, après avoir passé, à ce qu'il paraît, plusieurs jours sans manger, il s'empoisonna avec de l'arsenic, et mourut le 25 août 1790, âgé de dix-sept ans, neuf mois et cinq jours.

CHERUBINI (*Marie-Louis-Charles-Zénobite-Salvador*), célèbre compositeur, etc.

Né à Florence, le 8 septembre 1760. Il commença dès l'âge de neuf ans à apprendre les règles de la composition, et n'avait pas encore atteint sa treizième année, lorsqu'il fit exécuter à Florence une messe et un intermède, auxquels succédèrent plusieurs autres ouvrages qui furent reçus avec applaudissement. Frappé des talens précoces du jeune Chérubini, le grand-duc de Toscane, Léopold II, lui accorda, en 1778, une pension, pour lui donner les moyens d'aller se perfectionner sous le célèbre Sarti, et Chérubini passa près de quatre ans auprès de cet habile maître. Arrivé, en 1788, à Turin, il y donna son opéra d'*Iphigénie en Aulide*, puis vint se fixer à Paris, où il fit représenter dans la même année, *Démophoon*, le premier ouvrage dont il ait enrichi la scène française, et qui fut suivi de *Lodoïska*, d'*Elisa*, de *Médée* et des *Deux Journées*. Sa réputation s'étant étendue jusqu'en Allemagne, toutes ses compositions y furent représentées; et il y donna luimême *Faniska*, en 1805. De retour à Paris, il continua de se livrer à la composition, et on distingue, parmi les ouvrages qu'il a produits depuis, sa *Messe à trois voix* avec orchestre, qui est regardé comme un véritable modèle.

CHODOWIECKI (*Daniel-Nicolas*), célèbre peintre et graveur prussien, etc.

Né le 16 octobre 1726, à Dantsig, où son père était marchand de drogues, il resta très-jeune encore à la charge d'une mère sans fortune, il fut placé chez un épicier pour les détails du commerce

Chodowiecki, qu'un goût décidé pour le dessin appelait vers d'autres occupations, travaillait la nuit dans sa chambre jusqu'à quatre heures du matin, et ne tarda pas à faire des dessins dignes de l'attention des amateurs. Il fut envoyé, en 1743, à Berlin, chez un oncle, où il peignait en miniature de petits sujets sur des tabatières qu'il vendait à des marchands; et il ignorait encore les principes de la composition, lorsque le hazard lui fit voir des figures académiques. Il renonça dès lors à peindre les tabatières; se livra tout entier à de nouvelles études, et ses premiers essais dans ce genre ne tardèrent pas à attirer les regards des artistes les plus distingués. Il grava, pendant la guerre de sept ans, différens sujets qui y avaient rapport, et entre autres les *Prisonniers russes à Berlin, secourus par les habitans*: c'est une de ses gravures les plus rares. Il avait aussi peint, quelques années auparavant, et en miniature, la *Passion de Jésus-Christ* en douze parties; mais elle était d'un fini si précieux, et en même temps d'une expression si admirable, que tout le monde avait voulu la voir et en connaître l'auteur. Chodowiecki eut dès lors beaucoup d'occupation; il fut même obligé de renoncer à la peinture pour donner tout son temps à la composition des dessins et des gravures qu'on lui demandait de toutes parts. Les ouvrages de l'*Arioste*, de *Cervantes*, de *Gessner*, de *Lavater*, de *Lessing*, de *Klopstock*, etc., lui fournirent tour à tour les sujets de gravures charmantes; et il fut même alors surnommé l'*Hogarth* de l'Allemagne. Il était directeur de l'académie des arts et des sciences mécaniques de Berlin, lorsqu'il mourut dans cette ville en 1801.

CHOMENTOWSKI (*N.*), colonel polonais, etc.

Il se montra zélé patriote; fut généralement regardé dans son parti comme un homme plein de talent; et lorsque la guerre éclata, en 1794, contre la Russie, il fut chargé, par le général en chef Kosciusko, d'aller opérer à Chelm et à Lublin la levée en masse des paysans. Il trouva ces districts les moins disposés de toute la Pologne à résister aux Russes; cependant s'étant joint à Jajonczek, qui commandait dans cette partie, Chomentowski tenta de repousser ces derniers, et se conduisit avec la plus grande valeur à la bataille de Chelm, où il eut la tête emportée d'un boulet de canon. Sa mort fut la première cause de la perte de la bataille, et agrava encore les regrets de ses compatriotes sur le compte de ce brave et intrépide militaire.

CHRISTIAN VII, roi de Danemarck et de Norwège, etc.

Né le 29 janvier 1749, et fils de Frédéric V, auquel il succeda le 13 janvier 1766, il épousa la même année Caroline Malthide, sœur de Georges III, roi d'Angleterre. Après avoir été couronné, en 1767, il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, et revint dans ses états au commencement de 1769. Durant ce voyage, il vit les savans et les littérateurs les plus distingués; fréquenta les académies et les réunions littéraires; fut reçu docteur en droit à l'université de Cambridge, et laissa partout la réputation d'un prince affable et instruit, qu'il perdit bientôt par des événemens malheureux. Il avait d'abord conservé pour principal ministre le comte de Bernstorf, qui avait joui de toute la confiance de Frédéric V; mais, en 1770, Struensée, son médecin, qui avait un ascendant sans bornes sur son esprit, et qui était aussi, dit-on, l'amant de la reine, fut mis à la tête du conseil, et s'attira la haine des militaires et des courtisans par des réformes indiscrètes, quoique justes. La reine douairière (Julie-Marie de Brunswick-Wolfenbuttel), que Frédéric V avait épousée en secondes noces, et qui avait déjà cherché vainement à brouiller Christian avec la reine son épouse, afin d'avoir la principale part à la direction des affaires, et peut-être aussi pour pouvoir élever au trône son fils Frédéric, profitant des imprudences de Struensée et de quelques démarches inconsidérées de la reine, s'unit à plusieurs mécontens; et, entrant le 16 janvier 1772, à la suite d'un bal, avec le prince Frédéric et deux autres personnes dans la chambre du roi, elle amena ce faible prince, sous un prétexte vain, à signer l'ordre d'arrêter à l'instant même la reine et Struensée, coupables, disait-elle, de machinations criminelles contre la personne du roi. Le monarque obéit, de gré ou de force, et dès lors ne régna plus que de nom. En effet, depuis ce moment la gestion des affaires fut entre les mains de Julie et de son fils; et le roi, attaqué d'une maladie qui lui ôtait fréquemment l'usage de la raison, mourut le 18 mars 1808, à l'âge de soixante ans.

CHRISTIAN-AUGUSTEMBOURG (le prince *Charles-Auguste* de Schleswig-Holstein), prince royal de Suède, etc.

Né le 9 juillet 1768, et issu de la noble et illustre maison de Holstein, il fit ses études à Leipzig, et entra ensuite au service d'Autriche, où il parvint au grade de général-major. Il passa de là en Danemarck, dont le roi, chef de sa maison, lui confia bientôt après le gouvernement de la Norwège. Après la chute de Gustave IV, roi de Suède, et l'élévation au trône de Charles XIII, en 1809, Christian fut élu prince royal de Suède, et se fit chérir des habitans par ses qualités personnelles et par ses vertus. Il venait de passer quatre jours à Ramlosa avec son frère chéri, le duc d'Augustembourg, lorsque, le 28 mai 1810, il tomba tout à coup de cheval en commandant des manœuvres aux troupes du camp, voisin de cette terre. On lui prodigua de suite les secours d'usage en pareil cas, mais ils furent tous inutiles; et après avoir donné quelques faibles signes de vie, le malheureux prince expira six heures après. Cette mort occasionna beaucoup de soupçons dont aucun ne se confirma depuis, et procura immédiatement à Bernadotte l'éminente dignité où il est parvenu.

CHRISTIAN-FRÉDÉRIC, prince de Danemarck, cousin du roi Frédéric IV, etc.

Né le 18 septembre 1786. Il épousa d'abord une princesse de Mecklembourg-Schwerin, dont il a un fils âgé de neuf ans, et se remaria, le 21 mai 1815, avec une princesse de Holstein-Augustembourg. En 1807, lorsque les Anglais attaquèrent Copenhague, le prince Christian adressa une proclamation très-énergique aux Norvégiens, et il se rendit au milieu d'eux pour les exciter à la défense de la patrie. Le 9 février 1809, il fut nommé lieutenant-général des armées danoises; et il continua de se livrer aux exercices et à l'étude de l'art militaire avec beaucoup de succès. En 1814, lorsque le prince royal de Suède fut près d'envahir la Norwège, le prince de Danemarck s'y rendit aussitôt; et, avec l'assentiment de sa cour, il se fit déclarer roi de cette contrée. Il fit, en cette qualité, une entrée solennelle à Christiana, aux acclamations du peuple; prépara ensuite de vigoureux moyens de défense; exalta l'esprit des troupes et des habitans, et serait sans doute venu à bout d'assurer l'indépendance du royaume, si les prétentions de la Suède n'eussent été appuyés par les grandes puissances de l'Europe. Convaincu que la résistance était devenue impossible, le prince Christian se décida à abdiquer son nouveau titre, et retourna en Danemarck où il était encore en 1818.

CHRISTIANI-DE-RAVARAN (*Beltrame*), comte, préfet, officier de la légion-d'honneur, etc.

Né à Voghera en 1769, d'une famille noble, il embrassa de bonne heure la carrière militaire; servit avec distinction jusqu'après la bataille de Marengo, et fut alors nommé sous-préfet d'Asti, où il se fit remarquer par son zèle et son dévouement à Napoléon. Appelé depuis à la préfecture de Loir-et-Cher, il y déploya beaucoup d'énergie lors de la disette de 1812, et prit de très-bonnes mesures pour faire arriver des blés, qui manquaient au département. A l'époque où la régence était à Blois, il fit aussi preuve de la plus vigilante activité, en maintenant la tranquillité et le bon ordre sur tous les points de cette contrée, alors transformée en un vaste camp; fut successivement confirmé par le roi et ensuite par Napoléon dans sa préfecture en 1814 et 1815; et enfin remplacé au mois de juillet de cette dernière année.

CHRISTOPHE (*Henri*), général noir, roi d'Haïti sous le nom de *Henri Ier*.

Né à l'île anglaise de Saint-Christophe, le 6 octobre 1767. Il fut vendu au Cap-Français à un négociant nommé Badèche, et n'avait encore été remarqué d'aucune manière au moment de l'arrivée du général Leclerc à Saint-Domingue. Lors de l'insurrection des noirs, il suivit d'abord leurs armées et achetait le pillage, ce qui ne tarda pas à lui procurer une petite fortune, au moyen de laquelle il voulut aussi s'élever à son tour. Toussaint-Louverture, qui lui reconnut quelques talens, le fit bientôt général de brigade pour l'opposer à son neveu le général Moïse, jeune militaire plein de courage; mais accusé de cacher sous le voile des principes républicains, ses vues ambitieuses et le dessein d'ôter le pouvoir à son oncle. Christophe, propre comme on le voit à jouer tous les rôles, s'insinua dans la confiance de Moïse, dont il feignit de partager la haine pour Toussaint, et finit par le livrer à ce dernier, qui le

fit attacher à la bouche d'un canon et mettre en pièces. A l'époque où éclata au Cap l'insurrection des partisans de Moïse, Christophe, qui avait été récompensé de sa trahison par le commandement de la province du nord, monta à cheval avec ses guides, tomba sur la foule qui commençait à s'ameuter, abattit de sa propre main la tête de deux mutins, dispersa le rassemblement, et arrêta ensuite les chefs dans leurs propres maisons; mais les jours suivans on apprit successivement le soulèvement des quartiers de l'Accul, du Limbé, du Port-Margot, de la Marmelade, de Plaisance et du Dondon, et Christophe, à la tête d'un détachement d'infanterie et de quelques dragons, vola dans tous les lieux insurgés; en imposa aux mutins, qu'il détermina à mettre bas les armes, et fit fusiller les chefs. Au commencement de 1802, le général noir, ayant été forcé de céder le Cap au beau-frère de Napoléon, mit le feu à la ville en l'évacuant, et alla joindre Toussaint avec trois mille hommes. Bientôt après il négocia pourtant avec les Français, auxquels il donna des preuves apparentes de soumission, et opéra le désarmement des divers quartiers insurgés. L'armée de Leclerc se trouvant ensuite affaiblie, Christophe passa de nouveau du côté des noirs; se lia alors avec Dessalines; força les Français d'évacuer la colonie, et fut un des premiers de la cour de l'empereur d'Haïti (c'est le titre qu'avait pris Dessalines), auquel il succéda à la fin de l'année 1805. Il suivit, avec non moins de férocité, son projet de ne laisser subsister à Saint-Domingue que la race noire; mais il trouva dans Pétion un rival capable de lui résister, et il a été réduit depuis lors à le voir dominer sur une partie du pays qu'il regarde comme son empire. Pour rendre sans doute ses droits et son autorité plus sacrés, Christophe a pris le titre de roi, et s'est fait couronner au Cap le 2 juin 1811. Il s'est même formé une cour, où il a introduit les titres de noblesse et les dignités dont Napoléon a décoré ses courtisans; et l'on a vu des noirs, la peau encore flétrie des fouets de la servitude, en couvrir les traces de cordons, d'armoiries et de décorations. Christophe, qui se flatte aussi d'avoir établi solidement sa dynastie, est superstitieux, despote, fanatique et cruel, et ce n'est point avec ces qualités qu'on fonde aujourd'hui un empire durable.

CHWOUSTOW (le comte *Démétrius*), sénateur russe, auteur, etc.

Né en 1758, et neveu du célèbre feld-maréchal Suwarow, il cultiva la littérature dès sa plus tendre jeunesse; publia plusieurs ouvrages estimés, et devint successivement membre de plusieurs académies de l'empire russe et de celle de Padoue. On doit à ce littérateur distingué, une *Correspondance épistolaire*, des *Œuvres lyriques*, une *Traduction russe de l'Andromaque de Racine*, une autre de *l'Art poétique de Boileau*, et enfin une *ode*, en langue russe, sur l'entrée des alliés à Paris en 1815.

CIAJA (*J.*), membre du directoire napolitain en 1799.

Il montra, pendant la courte durée de son pouvoir politique, beaucoup de dévouement à la cause populaire; se conduisit néanmoins avec une grande modération, et n'excita aucune plainte contre lui de la part des vaincus. La reprise de Naples par le cardinal Ruffo, et la capitulation qui s'ensuivit, rendirent Ciaja à la vie privée. Il fut conduit, peu de jours après, à la junte d'état, à laquelle il répondit avec beaucoup de fermeté, et fut condamné à mort, puis exécuté comme rebelle.

CICCI (*Marie-Louise*), l'une des Muses italiennes de la fin du 18e siècle, etc.

Née le 14 décembre 1760, à Pise, où son père, noble de naissance et jurisconsulte de profession, surveilla son éducation jusqu'à l'âge de huit ans. Elle fut mise alors dans un couvent de religieuse; montra de bonne heure un goût décidé pour la poésie, malgré les obstacles qu'elle rencontra pour le satisfaire; et se servit, à défaut de papier et de plumes, de jus de raisin et de petits morceaux de bois qu'elle y trempait, pour fixer ses pensées poétiques sur le premier morceau de papier venu. De retour à quinze ans dans la maison paternelle, et plus libre alors de suivre ses goûts, elle étudia les poètes, et, ce qui peut surprendre dans une jeune personne de cet âge, le *Dante* fut celui auquel elle donna la préférence. Elle joignit à ses études poétiques, celles de la philosophie, de la physique, de l'histoire, des langues anglaise et française, et plus particulièrement encore de sa propre langue, qu'elle parlait et qu'elle écrivait avec la plus grande pureté. La colonie arcadienne de Pise la reçut parmi ses membres en 1783; elle fut aussi reçue, en 1786, parmi les *Intronati* de Sienne, et

récitait souvent ses vers dans les réunions de la première. Le charme de ses compositions, joint à ceux de sa personne et de sa voix, y excitaient le plus vif enthousiasme. La faiblesse de sa constitution faisait craindre déjà depuis long-temps pour sa vie, lorsque la perte de deux de ses plus intimes amies, vint y porter un coup terrible, et le conduisit au tombeau, le 8 mars 1794.

CIMAROSA (*Dominique*), célèbre compositeur, etc.

Né à Naples en 1754, après avoir reçu les premières leçons de musique de Sacchini, il entra au conservatoire de Loretto, où il puisa les principes de l'école de *Durante*. Il avait à peine vingt-cinq ans, que déjà il avait obtenu de nombreux succès sur les principaux théâtres d'Italie. Sa réputation s'accroissant de jour en jour, il fut successivement appelé en Russie et dans plusieurs cours d'Allemagne, pour y composer des opéras sérieux et bouffons; mais quoiqu'on puisse citer de lui un assez grand nombre de tragédies lyriques remarquables, on peut dire que c'est surtout dans l'Opéra Buffa qu'il s'est distingué par la verve, l'originalité et la fraîcheur des idées. Cimarosa a composé plus de cent-vingt opéras, dont une trentaine reparaissent fréquemment sur les principaux théâtres de l'Europe. Mais aucun de ses ouvrages n'excita dans la nouveauté un enthousiasme plus général, et, n'a eu un succès plus constant que *Il Matrimonio segreto*. On raconte à ce sujet, qu'à Vienne, l'empereur Léopold, ayant entendu la première représentation de cet opéra, fit inviter les chanteurs et les musiciens à un banquet, et voulut entendre cette pièce, le soir même, une seconde fois. Cimarosa n'était pas moins recherché pour la pureté et la douceur de ses mœurs, que pour ses talens et sa modestie. Un peintre, croyant lui plaire, le plaçait un jour au-dessus de Mozart, « Que diriez-vous à un homme qui » vous placerait au-dessus de Raphaël, » lui dit le compositeur »? L'esprit, la vivacité, la gaîté qui brillent dans ses ouvrages se remarquaient aussi dans ses manières enjouées et dans ses saillies Sa voix était très-agréable, et il chantait avec autant d'expression que de grâce les beaux morceaux de ses opéras; il excellait surtout dans le bouffon, et il est impossible, dit-on, de mettre plus de chaleur et d'originalité qu'il en mettait en chantant les airs de ce genre. Cimarosa mourut à Venise, le 11 janvier 1801.

CIRILLO (*Dominique*), fameux médecin napolitain, etc.

Né en 1734, à Grugno, dans la terre de Labour, au royaume de Naples, il montra dès sa tendre jeunesse une passion ardente pour l'étude, et surtout pour la médecine, dont il cultiva toutes les branches avec un égal succès. Il accompagna lady Walpole en France et en Angleterre, et profita de son séjour à Paris et à Londres pour augmenter ses connaissances, en visitant les hommes célèbres et les établissemens utiles de ces capitales. De retour dans sa patrie, Cirillo fut nommé successivement professeur de médecine pratique et théorique, et quoique médecin de la cour, où il était considéré des grands, il volait avec autant et peut-être plus de zèle à la chaumière du pauvre qu'il aidait de ses conseils et de sa bourse. Les armées françaises étant entrées dans Naples, le 23 janvier 1799, y établirent une constitution républicaine, et Cirillo fut proclamé représentant du peuple. Il refusa d'abord cette dignité; mais lorsque la tempête révolutionnaire fut un peu calmée, et que le nouveau gouvernement se trouve fixé sur des bases en apparence plus solides, Cirillo crut devoir répondre à la confiance générale, et devint membre de la commission législative, qu'il présida dès le second mois Le roi Ferdinand, de retour à Naples le 13 juillet, ordonna des poursuites contre les révolutionnaires, et Cirillo qui, en vertu d'une capitulation, s'était embarqué pour Toulon, fut poursuivi, arraché du vaisseau qui le portoit et renfermé dans un cachot. Lord Nelson et Guillaume Hamilton employèrent tout leur crédit pour le sauver, et se flattaient d'avoir réussi, lorsque Cirillo, préférant la mort à un acte de soumission qu'on exigeait de lui, et qu'il regardait comme une rétractation humiliante, refusa d'implorer la clémence du souverain, et fut conduit à l'échafaud, où il termine, à soixante-cinq ans, une existence consacrée toute entière au bonheur, au soulagement et à l'instruction de ses semblables.

CLARE (lord *comte* de), grand chancelier d'Irlande, pair d'Angleterre, etc.

Né en Irlande et petit fils d'un paysan catholique, son père, M. Fitz-Gibbon, changea de croyance, et devint alors

un zélé protestant. Le fils commença ses études à l'université de Dublin, prit ensuite ses degrés, et se distingua bientôt au barreau d'Irlande. En 1775, il fut appelé à la chambre des communes, où il se montra constamment partisan du cabinet anglais, et très-opposé au parti populaire. Lorsque M. Yelverton fut nommé premier baron de l'échiquier, le jeune Fitz-Gibbon lui succéda dans la place d'avocat-général, place que personne n'était plus en état que lui de remplir par sa fermeté, sa confiance en ses propres forces, et le ton hardi avec lequel il tenait tête à ses adversaires dans les débats parlementaires. A la mort de lord Gifford, il fut créé baron, puis nommé chancelier, en récompense de son zèle : il est le premier Irlandais qui ait exercé cet important emploi. M. Fitz-Gibbon, devenu lord Clare, après avoir été élevé à la pairie par son souverain, s'est constamment opposé aux prétentions des catholiques, pour partager les privilèges de la constitution, et vota toujours, lors des derniers troubles d'Irlande, pour les mesures les plus sévères.

CLARENCE (*G. H.* d'Angleterre, duc de), troisième fils de George III, etc.

Né le 21 août 1765. Il fut destiné dès son enfance à la marine, et passa successivement et sans faveur, par tous les grades, pour arriver à celui d'amiral; cependant, il n'eut pas de commandement dans la dernière guerre; et on attribua cette inactivité à ses opinions politiques. Comme membre de la chambre des pairs, le duc de Clarence s'est fait remarquer dans le parlement par quelques discours dans le sens de l'opposition, et il se prononça invariablement contre les mesures ministérielles prises pendant la guerre. Le 5 avril 1800, il combattit aussi le bill proposé pour réprimer l'adultère; attribua les divorces sur lesquels on le motivait aux suites de la guerre qui avait divisé les familles, et termina en rappelant à la chambre « que le désespoir est le plus grand ennemi de la vertu. » On le vit également, dans les années suivantes, contribuer à la chute de MM. Pitt et Addington, et voter en faveur de la paix. Le 20 juin 1803, il combattit le plan de défense présenté par les ministres, et suivit constamment le même système. C'est lui qui, en 1814, fut chargé de convoyer Louis XVIII jusqu'à Calais, mission dont il s'acquitta avec toute la grâce qui le caractérise. Malgré ses principes politiques, ce prince vit en bonne intelligence avec sa famille. Il fut longtemps attaché à madame Jordan, célèbre comédienne, morte en 1816, et devait épouser, en 1818, une demoiselle anglaise nommée Wikeham, extrêmement riche; mais il en fut dissuadé, dit-on, par le cabinet britannique, et consentit à s'unir, peu après, à la princesse de Saxe-Meinungen.

CLAVIÈRE (*Etienne*), célèbre banquier genevois, ministre des finances de France, etc. (Voyez la *Biographie moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition.)

CLAVIJO-Y-FAXARDO (don *Joseph*), écrivain espagnol, etc.

Il vivait paisiblement à Madrid, avec la réputation d'un homme de lettres éclairé, et avait publié, avec succès, un journal intitulé *el Pensador*; lorsque ses rapports avec une des sœurs de Beaumarchais, qu'il avait aimée et qu'il n'aimait plus, lui attirèrent une affaire d'honneur avec le frère, plus redoutable néanmoins par son esprit que par son courage. Cette affaire, après avoir pensé lui coûter la vie, le priva tout à la fois de ses places et de l'espèce de crédit dont il commençait à jouir. Il survécut long-temps à cette fatalité; mais, livré au ridicule, et presque au mépris auquel l'avait condamné son dangereux antagoniste, il devint même le sujet de drames allemands et français, dans lesquels on le faisait mourir sur la scène. Clavijo vécut pourtant encore long-temps après ce coup de poignard asséné de la main de Thalie, et continua, pendant plus de vingt ans, la rédaction du *Mercurio historico y politico de Madrid*, dont il était chargé depuis 1773. Loin de ressembler au portrait hideux qu'on en a tracé, Clavijo avait des mœurs douces, un cœur honnête et un esprit sain et éclairé : son seul crime était de n'avoir pu brûler d'un amour éternel. Il était vice-directeur du cabinet d'histoire naturelle, à Madrid, depuis plusieurs années, lorsqu'il y mourut en 1806.

CLEAVER (*William*), lord-évêque et archidiacre de Saint-Asaph, vicaire de Northop, etc.

Il naquit en 1742, dans le village de Twyford, comté de Bucks, où son père, ecclésiastique de l'église d'Angleterre, avait rempli, pendant plusieurs années, les fonctions de maître d'école. C'est là que William Cleaver fit ses premières étu-

das, et qu'il contracta dès lors le goût d'une solide instruction. Il passa ensuite à l'université d'Oxford, et fit bientôt partie du collége de Brazen-Nese. Quelques années après, il fut assez heureux pour devenir le tuteur de l'héritier de la maison de Grenville; et, lorsque cette famille eut recouvré son influence ministérielle, il dut successivement à sa protection toutes les dignités ecclésiastiques dont il fut pourvu. En 1787, il obtint le siége épiscopal de Chester, et passa, vers l'année 1806, à celui de Saint-Asaph, qui lui procura un riche revenu. Lord Cleaver répandit dans le pays d'abondantes aumônes, et se distingua aussi comme un des plus fermes défenseurs des doctrines de l'église d'Angleterre. Il mourut dans un âge avancé, le 15 mai 1815, après quelques jours de maladie.

CLÉLAND (*Jean*), auteur anglais. Né en 1707. Il fut envoyé de bonne heure à Smyrne en qualité de consul, et de là aux Indes orientales, d'où, par une suite des querelles qu'il se fit avec quelques membres du gouvernement de Bombay, il fut forcé de fuir précipitamment. De retour dans sa patrie, sans fortune et sans état, il y contracta des dettes qu'il paya ensuite de sa liberté, le seul bien qu'il eût eu au monde. Pendant qu'il était en prison, un libraire lui proposa, pour se tirer d'affaire, de composer quelque ouvrage licencieux. Cléland saisit cette idée, et écrivit les *Mémoires d'une Courtisanne*, où les aventures les plus scandaleuses et les images les plus indécentes sont présentées dans un langage cynique, mais sous des formes séduisantes et dans un style très-élégant. L'éditeur appelé, pour la publication de ce livre obscène, devant le conseil privé, le président Jean, comte de Grenville, excusa l'auteur sur sa pauvreté, et, pour le mettre à même d'employer plus noblement ses talens, lui fit accorder une pension de cent livres sterling, dont Cléland jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 23 janvier 1789. On a aussi de lui, outre *l'Homme d'honneur*, écrit en expiation de l'ouvrage précédent, les *Mémoires d'un Fat*, et quelques écrits sur des sujets politiques et philologiques.

CLERFAYT (*François-Sébastien-Charles-Joseph* de Croix, comte de), feld-maréchal des armées autrichiennes, etc.

Il naquit au château de Bruille, près de Binch en Hainaut, le 14 octobre 1733. Son éducation fut cultivée avec soin, et il annonça fort jeune un goût décidé pour les mathématiques. Il avait près de vingt ans lorsqu'il débuta dans la carrière des armes; fit avec distinction les campagnes de la guerre de sept ans contre les Prussiens, et se signala surtout aux batailles de Prague, de Lisse, de Hochkirchen et de Lignitz. La paix de 1763 vint arrêter l'avancement de Clerfayt, et fit succéder pour lui les charmes de la vie privée à l'agitation des camps: son bonheur était de vivre dans ses terres, au milieu d'un cercle d'amis, occupé de ses vassaux, dont il fut toujours le bienfaiteur. Il servit en qualité de lieutenant-général pendant les campagnes de 1788 et 1789 contre les Turcs, et rendit d'importans services, que le grade de général d'artillerie et le grand cordon de l'ordre de Marie-Thérèse récompensèrent en 1790. Chargé, deux ans après, de commander un corps de douze mille hommes que l'Autriche réunit à l'armée prussienne sur les frontières de la Champagne, il se rendit maître de Stenai, emporta le passage de la Croix-aux-Bois, et se replie sur les Pays-Bas avec son corps d'armée, lorsque le roi de Prusse et le duc de Brunswick eurent évacué le territoire français. Après la perte de la bataille de Jemmapes, il dirigea les dernières opérations de l'armée autrichienne jusque derrière la Roër; fit ensuite lever le siége de Meëstricht, et commandait l'aile gauche de l'armée impériale à la bataille de Nerwinden, où il soutint les vives attaques du général Valence. Il combattit aussi à Quiévrain, à Hanson et à Famars; s'empara ensuite du Quesnoy, et fut placé, en 1794, à la tête d'un corps d'observation qui resta sur la défensive. Il soutint depuis, dans la West-Flandre, les attaques réitérées de l'armée française, et reçut, en 1795, le bâton de feld-maréchal, avec le commandement des armées impériales sur le Rhin. Obligé d'abord de céder aux efforts réunis de trois armées françaises, dont l'une bloquait Mayence, tandis que les deux autres passaient le Rhin sur deux points très-éloignés, Clerfayt les attaqua ensuite toutes les trois successivement, et les força de se retirer. L'archiduc Charles étant venu alors prendre le commandement des armées autrichiennes, le comte de Clerfayt se rendit à Vienne, où il fut reçu avec enthousiasme par

le peuple, et comblé de faveurs par la cour. Il semblait même destiné à jouer un grand rôle, lorsque tout à coup on apprit qu'il ne retournerait plus à l'armée, et qu'il entrerait au conseil aulique de la guerre. Il parut sensible à l'état d'inaction dans lequel on le laissait, et sa santé, qui avait beaucoup souffert des fatigues de la guerre, s'altérant de plus en plus, il mourut à Vienne le 18 juillet 1798.

CLINTON (*George*), vice-président des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, etc.

Né en 1739, dans la Nouvelle-Angleterre, d'une famille originaire d'Irlande, il entra très-jeune dans un régiment colonial, commandé par son père, et servit avec distinction dans la guerre qui se termina, en Amérique, par la conquête du Canada. Le jeune Clinton, déposant alors son épée, s'appliqua à l'étude des lois, et obtint, du gouverneur anglais Georges Clinton, qui l'avait reconnu pour son parent, une place dans le greffe de la province, qui ne l'empêchait pas d'exercer la profession d'avocat. Il fut élu, en 1773, représentant de New-Yorck à l'assemblée coloniale, où il se distingua par la fermeté avec laquelle il s'opposa aux usurpations du gouvernement anglais, et devint membre du congrès, le 15 mai 1775; mais il aima mieux se consacrer à la guerre, que, dans cette circonstance, il regardait comme plus utile à son pays que les délibérations; obtint, comme brigadier-général, le commandement des postes établis dans les montagnes, qu'il fut obligé d'évacuer devant les forces supérieures commandées par sir Henri Clinton, et fit pourtant une défense si brillante, qu'il empêcha son adversaire de porter des secours au général Burgoyne. A la fin de cette même année 1777, Georges Clinton fut élu gouverneur de l'état de New-York, place qu'il a occupée depuis cette époque jusqu'en 1810. En 1804, il fut élu vice-président des Etats-Unis, puis président du sénat, et mourut à Washington, le 20 avril 1812.

CLINTON (sir *Henri*), général anglais, etc.

Il servit d'abord lors de la guerre de Hanovre, et entra ensuite comme capitaine dans le régiment des gardes en 1758. Parvenu au grade de major-général, il fut envoyé en 1775 dans l'Amérique-Septentrionale, où il se distingua par sa bravoure et son activité dans la guerre contre les insurgens. On le vit au combat de Bunkers-Hill, près de Boston, ramener à la charge les troupes anglaises qui avaient commencé à plier, et leur faire emporter les retranchemens ennemis. Bientôt après, il alla attaquer New-Yorck, puis Charlestown; et, après avoir défait les Américains à l'affaire de Long-Island, il fut nommé commandant de New-Yorck, d'où il sortit en janvier 1778, pour aller à Philadelphie prendre le commandement en chef de l'armée, à la place du général Howe, qui retournait en Angleterre. Lorsque la saison ne lui permit plus d'agir dans les parties septentrionales, sir Henri envoya ses troupes pour s'emparer de Savannah, et s'étant lui-même rendu dans la Caroline, en janvier 1779, il profita habilement de la division qui existait entre les Américains et les officiers français, pour s'emparer de Charlestown: cette belle action lui valut des remercîmens de la chambre des communes. En 1780, il s'avança avec huit mille hommes sur la flotte de l'amiral Arbuthnot, jusqu'à la vue de Rhode-Island, pour attaquer les Français nouvellement débarqués; mais différentes circonstances le forcèrent d'abandonner son projet, et ne pouvant alors tenir la campagne, il chercha à corrompre ses ennemis, et parvint à séduire le général Arnold, qui s'engagea à lui livrer le fort où il commandait. Après diverses alternatives de succès et de revers, il fut enfin remplacé par le général Carleton, et se rendit en Angleterre où il publia des *Observations sur la guerre d'Amérique*, qui furent réfutées par lord Cornwallis, qui y était maltraité. Sir Henri Clinton obtint depuis lors le gouvernement de Limerick et une place au parlement. Il venait d'être appelé au gouvernement de Gibraltar, lorsqu'il y mourut le 24 décembre 1795.

CLOOTZ (*Jean-Baptiste*), dit *Anacharsis*, baron prussien, député à la convention, etc. (Voyez la *Biographie moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition.)

COBBETT (*William*), célèbre journaliste anglais, etc.

Né en 1766, près de Farnham, dans le comté de Surrey, où son père était fermier, il suivit sa profession jusqu'en 1783, époque à laquelle il se rendit à Londres où il fut d'abord employé dans l'étude d'un procureur à Gray's-Inn. En 1784, il vint à Chatam et s'enrôla dans un régiment de marche, qu'il joi-

goit l'année suivante dans la Nouvelle-Écosse, et d'où il sortit en 1791 avec sa retraite, après avoir servi huit ans et être parvenu au grade de sergent-major. En 1792, il s'embarqua pour l'Amérique, et y vécut du produit de ses travaux littéraires, particulièrement appliqués à des articles politiques. Ses ouvrages, dans lesquels il s'efforçait de contrarier les opérations du gouvernement anglais dans les Etats-Unis, parurent dans le monde sous le nom de *Peter-Porcupine*, et étaient écrits avec une violence alors peu commune. Devenu bientôt l'objet de poursuites judiciaires, il n'en continua pas moins ses insolences littéraires, et s'attaqua même au président des Etats Unis, qui le fit enfin chasser du pays. En 1801, Cobbett retourna en Angleterre, où il publia un journal sous le titre de *the Porcupine* (le Porc-Epic), et se moutra d'abord partisan outré du ministère de M. Pitt; mais son entreprise ne prospérant pas au gré de ses désirs, il changea de principes dans un nouveau journal intitulé le *Registre hebdomadaire*, dont un article le fit condamner, en juin 1810, à un emprisonnement de deux ans et à une amende de mille livres sterling, que quelques membres du parti de l'opposition payèrent pour lui. En 18.7, il transplanta de nouveau son établissement en Amérique pour éviter de nouvelles poursuites de la part du ministère anglais, et revint à Londres, en 1818, à l'époque de l'élection du nouveau parlement.

COBENZL (*Louis*, comte de), ministre d'état autrichien, vice-chancelier des affaires étrangères, etc.

Né à Bruxelles en 1753. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et fut envoyé, dès l'âge de vingt-sept ans, en ambassade auprès de l'impératrice de Russie, Catherine II, dont il mérita la faveur par sa galanterie, et surtout en composant et jouant lui-même des comédies sur le théâtre particulier de cette princesse. Il conclut, en 1795, un traité de triple alliance entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche; fut néanmoins rappelé l'année suivante, et se trouva, en 1797, l'un des plénipotentiaires qui signèrent le traité de Campo-Formio entre la France et l'Autriche. Envoyé ensuite à Rastadt, où il eut plusieurs conférences avec le général Bonaparte, puis à Seltz, avec le ministre François, de Neufchâteau, le comte de Cobenzl y fit au ministre français la galanterie de faire jouer en sa présence sa comédie de *Paméla*. Il retourna de là à Saint-Pétersbourg; fut aussi envoyé à Lunéville, en 1801, pour conclure un nouveau traité de paix avec la France; devint, quelques mois après, ministre d'état et vice-chancelier au département des affaires étrangères; donna sa démission en 1805, et mourut à Vienne le 22 février 1808.

COBENZL (le comte *Philippe* de), ambassadeur autrichien en France, cousin du précédent.

Né dans la Carniole en 1741. Il fut d'abord nommé conseiller de finances en 1762, d'où il passa à Bruxelles en qualité de conseiller-privé, et conclut la paix de Teschen, en 1779. Chargé en 1790 de négocier avec les chefs de l'insurrection des Pays-Bas, les états refusèrent de le reconnaître, et il se réfugia à Luxembourg, où il montra beaucoup de faiblesse, surtout dans une déclaration par laquelle il révoquait, au nom de l'empereur, tous les édits qui avaient été cause des troubles. Resté sans emploi depuis cette époque, il reparut sur la scène politique en 1801, et fut alors nommé, par le crédit de son cousin, ambassadeur à Paris, où il resta jusqu'à la rupture de 1805. Il est mort le 30 août 1810.

COBOURG (*Frédéric-Josias*, prince de Saxe-), grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-maréchal des armées de S. M. I. et R., etc.

Il commanda en chef l'armée autrichienne contre les Turcs en 1790, et eut sur eux les plus grands succès, de concert avec Suwarow avec lequel il se lia alors de l'amitié la plus intime. Ayant pris, en 1793, le commandement de l'armée des Pays-Bas, il battit d'abord à Aldenhoven les Français, qu'il chassa ensuite d'Aix-la-Chapelle et de Liége; puis gagna sur eux la bataille de Nervinde, et se rendit maître en un mois de tous les Pays-Bas, grâce à la défection de Dumouriez avec lequel il était entré en négociation pour rétablir la royauté en France. A la suite de nouveaux succès, M. de Cobourg s'empara de Condé, de Valenciennes et du Quesnoy, dont il prit possession au nom de l'empereur. Il fut pourtant repoussé de devant Maubeuge par le général Jourdan; ouvrit sous d'heureux auspices la campagne de 1794, par la prise de Landrecies, et envoya même ses avant-postes jusqu'à Guise; mais ce fut là le

terme de ses succès, et le corps de Clairfayt ayant été repoussé à Tournay, après des combats aussi sanglans qua multipliés, le prince de Cobourg perdit lui-même la bataille de Fleurus, et ne tarda pas à quitter la commandement des troupes combinées. Ceux qui l'avaient proclamé le premier général de l'Europe au moment de ses succès, lui refusèrent toute espèce de mérite dès qu'il eut éprouvé des défaites; et après avoir été la terreur des départemens du nord, où son nom n'était prononcé qu'avec crainte, il survécut à sa réputation éclipsée par des généraux qu'il regardait à peine comme ses écoliers. Il donna sa démission en septembre 1794; vécut depuis ce temps dans ses terres, et mourut à Cobourg le 26 février 1815, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

COBOURG-SAALFELD (*Ernest-Antoine-Charles-Louis*, duc régnant de Saxe-).

Né le 2 janvier 1784. Il entra d'abord au service de Russie; passa depuis à celui d'Autriche, et commanda, en 1814, sous les ordres du maréchal de Schwartzemberg, le corps de Saxons qui s'était formé dans les environs de Paderborn. Le duc de Cobourg fut le premier parmi les princes alliés qui décréta que sa part de la contribution imposée à la France en 1815, serait distribuée entre ceux de ses sujets qui avaient souffert par la présence des Français en Allemagne.

COBOURG-COHARY (*Ferdinand-George-Auguste*, prince de Saxe-), général autrichien, frère du précédent.

Né le 28 mars 1785, et général au service d'Autriche, il se distingua dans la campagne de 1815 contre la France, par sa valeur et son humanité. Quand les alliés voulurent, à cette époque, désarmer plusieurs départemens, ce prince rendit cinq cents fusils à la garde nationale de Nevers, sur les représentations du préfet. L'empereur lui conféra en 1815 la croix de commandeur de Marie-Thérèse, et lui fit obtenir la main de la riche héritière des comtes de Cohary, magnats de Hongrie. Depuis ce mariage, le prince de Cobourg a ajouté à son nom celui de Cohary, sous lequel il succédera un jour à son beau-père dans la dignité de magnat.

COBOURG-SAALFELD (*Léopold-George-Chrétien-Frédéric*, prince de Saxe-).

Né le 16 décembre 1790. Il servit d'abord comme général-major au service de Russie; accompagna, en 1814, les souverains alliés à Londres; et devint, en 1816, l'époux de la princesse Charlotte de Galles, héritière présomptive de la couronne d'Angleterre. Le 13 juillet de la même année, la ville de Londres lui accorda la franchise de la cité; et le prince régent d'Angleterre lui conféra, en 1816, la grand'-croix de l'ordre des Guelphes, et le grade de feld-maréchal de l'armée anglaise. Il eut le malheur de perdre, à la fin de 1817, la princesse son épouse, à la suite d'une couche laborieuse; et montra, dans cette circonstance, et depuis, une douleur et des sentimens qui firent honneur à son cœur et à sa sensibilité.

COCHRANE (lord *Archibald*), comte de Dundonald, chef de la maison des Cochrane.

Issu de l'ancienne et illustre famille des *Blair*, et né en 1744, il fut élevé pour servir dans la marine; s'embarqua d'abord comme volontaire; fit un voyage sur la côte de Guinée; devint lieutenant; quitta cette carrière en 1774, pour épouser Miss Anna Gilchrist, fille d'un capitaine de vaisseau, dont il eut cinq fils; et succéda, en 1778, aux honneurs de sa famille, par la mort de son père. Lord Cochrane, ayant aussi perdu sa femme, en 1784, se remaria quelques années après à une jeune veuve nommée mistriss Mayne. Il est auteur de plusieurs découvertes en chimie, et a publié un *Traité* dans lequel il établit la liaison intime de cette science avec l'agriculture.

COCHRANE (sir *Alexandre-Forester*), contre-amiral, grand'-croix de l'ordre du Bain, etc., frère du précédent.

Il naquit en 1748, et fut aussi destiné au service de mer. Il passa des grades d'aspirant et de lieutenant à celui de capitaine, en 1782; servit, en 1800, sur la flotte de l'amiral Keith, après avoir combattu sur les côtes de la Méditerranée, à Malte, à Minorque, etc., et se rendit ensuite en Egypte où il se distingua. En 1804, il fut nommé contre-amiral, et hissa son pavillon à bord du *Neptune*, de soixante quatorze canons. Il monta, en 1806, le *Northumberland*, et aida sir John Duckworth à détruire, dans la baie de Santo-Domingo, la flotte française sous les ordres du contre-amiral Leissègues : c'est à cette occasion que les deux chambres lui votèrent des remercîmens unanimes. De-

puis ce temps, sir Alexandre Cochrane a été employé à réduire les iles danoises, et à intercepter le commerce français dans les Indes-Occidentales. Le 24 août 1814, le contre-amiral, qui commandait en chef la station américaine, s'empara de la ville da Washington, dont il détruisit tons las édifices publics et toutes les propriétés nationales. Il fut également chargé, en 1815, de plusieurs expéditions contra les établissemens américains dans la Louisiane et la Nouvelle-Orléans.

COCHRANE (*Thomas* lord), capitaine de la marine anglaise, membre du parlement.

Né le 14 décembre 1775, et fils aîné du comte Dundonald, sa familla la confia dès sa plus tendre enfance aux soins de son oncle, Alexandre Cochrane, amiral, qui lui fit obtenir, après quelques années da service aux Indes et dans la baie de Biscaye, le grade de lieutenant de vaisseau. Promu ensuite au commandement du brick le *Spudy*, le premier exploit du lord fut de capturer, en 1801, et en vue de Barcelone, un Sloop de guerra espagnol, l'*Elgamo*, action qui le fit nommer dès lors capitaine en second. Son zèle n'en devint qua plus ardent, aussi s'empara-t-il, en moins d'une année, d'un nombre considérabla de bâtimens. Il tenta même une descente en Espagne, qui n'eut d'autre résultat que la destruction d'une tour; dirigea, en 1806, de faibles attaques sur les côtes de France, et voulut à son retour s'introduire dans la parlement, comme député d'Honiton; mais cette première tentative ayant été infructueuse, il tourna ses vues du côté de Westminster, dont il fut enfin élu représentant. Le 7 juillet 1807, il provoqua le dépôt sur le bureau, de la liste da tous les membres du parlement qui jouissaient de pensions et de sinécures, et quitta bientôt cette carrière, pour prendre le commandement da l'*Impérieuse*, avec laquelle il continua da se signaler par da nouveaux exploits. La dissolution du parlement, en 1812, ayant laissé lord Cochrane sans emploi politique, il se présenta encore une fois comme candidat de Westminster, et fut élu avec acclamations. Il n'en fut pas moins traduit, le 8 juin 1814, devant le lord Ellenborough, pour avoir fait répandre peu de temps auparavant, par un certain Charles Randon déguisé en messager du roi, la fausse nouvelle de la mort de Napoléon, et s'être procuré ainsi un bénéfice considérable sur les effets publics. Condamné, avec plusieurs de ses complices, au carcan, à mille livres sterling d'amende et à douze mois de détention, neuf mois s'étaient écoulés déjà depuis le fatal jugement, lorsque le lord Cochrane s'échappa de la prison de *King's-Bench*, et revint prendre sa place dans la chambre des communes avec la plus grande assurance. Mais le maréchal de la prison le fit arrêter de nouveau, et jeter, pendant vingt-six jours, dans un cachot étroit, jusqu'à ce qu'enfin il acquittât les mille livres d'amende exigées. Lord Cochrana, devenu libra, respirait à peina, qu'une nouvelle poursuite intentée contre lui par le maréchal du King's-Bench, pour cause da bris de prison, le fit condamner à une amende da mille livres, et à rester détenu jusqu'à l'entier acquittement de cetta somme. Ce fut alors qua plusieurs de ses amis ouvrirent cette singulière souscription d'un penny (deux sous) par personne; de sorte qu'il fallait vingt-quatre mille souscripteurs pour compléter les cent livres; mais comma ils ne se présentaient pas, les amis du lord prirent la bon parti de rabattre de leurs prétentions; l'amende fut réalisée, et lord Cochrane se trouva définitivement libra en décembra 1816. Depuis lors, il annonça la projet de passer en Amérique pour aider les insurgés, et chercha même à emprunter des sommes sur ses biens, pour faciliter cette opération, qu'il effectua en 1818 après avoir épousé una demoiselle *Barnes*, peu riche, qu'il emmena avec lui au Chili.

COCHRANE-JOHNSTONE (*André*), quatrième fils du comte da Dundonald, frère du précédent, colonel anglais, etc.

Né en 1770. Il fut élevé pour la profession des armes, et n'était encore que major, lorsqu'il fut porté, par les bourgs d'Inver-Keitnig et da Dumferthin, au parlement, convoqué en 1790. Il épousa, en 1793, lady Georgine, filla du comte de Hopetoun; prit à cette époque le surnom de *Johnstone*; obtint ensuita le grade de lieutenant-colonel, et fut bientôt après nommé gouverneur de la Dominique. Pendant son séjour dans cette île, il eut de fréquens démêlés avec l'assemblée coloniale, et c'est à cela qu'on attribua depuis son rappel. A son arrivéa en Angleterre, il fut traduit devant une cour martiale, qui l'acquitta

honorablement, puis élu député au parlement par les électeurs de Grampont. Il y parla, au mois d'août 1807, en faveur d'une enquête sur la situation de l'Irlande; retourna, vers la fin de la même année, aux Indes-Occidentales, où il possède de grandes propriétés, et partagea volontairement, en avril 1809, les dangers que courut son frère Thomas, lorsqu'il incendia l'escadre française dans la rade des Basques : il a été aussi impliqué dans l'affaire des fonds publics en mars 1815.

COCOLI (*Dominique*), mathématicien fameux, et membre du collége des *Dotti* de Milan, etc.

Né à Brescia le 12 août 1747, de parens sans fortune, il eût été voué par eux à quelque profession mécanique, si, dès sa première jeunesse, il n'avait attiré l'attention par des dessins d'architecture qu'il allait traçant partout sur les murailles. Des personnes lui ayant mis sous les yeux le *Traité des cinq ordres*, par Vignole, le mot *géométrie*, qu'il y lut, l'entraina vers cette science, et il fut admis aux leçons du père Cavelli, le seul maître qui existât alors à Brescia, et que Cocoli eut bientôt dépassé. Il cherche alors d'autres secours; fit des progrès rapides dans les sciences exactes, et lorsque la suppression des jésuites, en 1773, eut laissé vacantes les chaires de leur collége de Brescia, Cocoli fut nommé pour y occuper celle de physique et de mathématiques, qu'il remplit avec distinction pendant plus de trente ans. Il publia, en 1777 et en 1779, des *Elémens de Géométrie*, de *Trigonométrie* et de *Statique*, qui lui firent beaucoup d'honneur. En 1783, l'académie de Mantoue lui accorda un double prix pour le mémoire par lequel il avait complétement satisfait à la demande proposée par elle, « d'établir la » vraie théorie des eaux ascendantes par » des ouvertures dans les vases, et d'indiquer les circonstances où cette théo» rie pourrait s'appliquer aux eaux cou» rantes dans leur lit naturel. » En 1802, il fut compris dans la liste des membres du corps électoral des dotti, et nommé, en 1805, inspecteur-général des eaux et chemins du royaume d'Italie. Il était revenu dans son pays natal pour les séances du corps électoral, lorsqu'il y mourut, le 27 novembre 1812. Il a laissé, en manuscrit, un *Traité complet de Mathématiques, divisé par leçons*, résultat du travail de toute sa vie.

COLLAERT (*N.*), général au service du roi des Pays-Bas, etc.

Né dans le Brabant, et jeune encore à l'époque des troubles de son pays, en 1788, il prit alors le parti des armes, et, après avoir servi dans l'armée des patriotes, il se retira en France, en 1791, où il obtint une compagnie dans le corps de M. de Béthune-Charost. Il se signala dans plusieurs rencontres par une bravoure éclatante; parvint au grade de général, et fut cité plusieurs fois dans les bulletins français. Après la chute du trône impérial en 1814, il rentra dans la Belgique sa patrie; fut nommé inspecteur-général de l'infanterie, et mourut à Bruxelles en 1816.

COLLINGWOOD, amiral anglais et pair de la Grande-Bretagne, etc.

Il embrassa dès sa plus tendre jeunesse la carrière maritime; parvint successivement, et de grade en grade, jusqu'à celui d'amiral, et commandait à la bataille de Trafalgar, le 22 octobre 1805, sous l'amiral Nelson, qui fit le plus grand éloge de sa conduite, et auquel il succéda dans le commandement général : il fut élevé alors à la dignité de pair d'Angleterre. Le parlement lui vota, en janvier 1806, une annuité de 2000 livres sterling, en récompense de sa conduite à cette bataille. Il continua depuis cette époque d'être employé sur divers points, et particulièrement dans les eaux de Toulon, et revint en Angleterre, en 1809, pour raison de santé, après avoir été cinq ans sans avoir mis pied à terre une seule fois. Il reprit peu après le commandement de la flotte de la Méditerranée, et mourut, le 7 mars 1810, à bord de son vaisseau *la Ville de Paris*, au moment où il se disposait à quitter définitivement le service.

COLLOREDO (*F.*, comte de), vice-chancelier de l'empire autrichien, etc.

Né le 31 mai 1731, et issu d'une famille illustre et très puissante en Hongrie et en Bohême, il devint, quelques jours après la mort de Léopold II, ministre des conférences et directeur du cabinet intime. Il fut aussi employé dans plusieurs négociations, et nommé, au mois de novembre 1796, grand chambellan de l'empire. Il eut depuis lors une grande influence dans le cabinet autrichien; obtint, en 1805, à la place de l'archiduc Charles, qui était allé prendre le commandement de l'armée d'Italie, le portefeuille du département de la guerre, et mourut à Vienne en 1807.

des suites d'une inflammation au poumon. Il avait épousé mademoiselle de Crenneville. d'une famille distinguée de Normandie, qui fut accusée d'avoir contribué, par l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de son mari, à rallumer la guerre entre la France et l'Autriche en 1805.

COLLOREDO (le maréchal *Wenceslas*, comte de), ministre de la guerre en Autriche, frère du précédent.

Né le 11 septembre 1735. Il fut militaire dès sa jeunesse; se distingua en plusieurs occasions, et fut élevé au grade de feld-maréchal au mois de décembre 1806. Il obtint encore un nouvel avancement deux ans après; fut chargé du portefeuille de la guerre en 1809, et se trouva compris au nombre des personnes distinguées prises à Vienne, par les Français, comme otages des généraux Fouler et Durosnel, menacés de représailles par l'empereur d'Autriche, à l'occasion du général Chateller, que Napoléon voulait, disait-on, faire fusiller. En 1815, le comte de Colloredo fut nommé capitaine des trabans de la garde, en remplacement du prince de Ligne, et faisait encore partie du ministère autrichien en 1818.

COLLOREDO (le prince *Jérôme* de), feld-zengmeister autrichien, etc.

Né le 30 mars 1775, et second fils de l'ancien ministre d'état de ce nom, qui fut vice-chancelier sous Léopold II, il entra dans la carrière militaire dès sa jeunesse, et s'y distingua par son courage autant que par ses talens. Le 29 août 1813, il tenta, à la tête de trois divisions des armées combinées, de s'emparer de Dresde, et eut trois chevaux tués sous lui dans cette occasion. Le 16 septembre suivant, le prince Colloredo attaqua, à Nollendorf, une colonne de l'armée française, à laquelle il fit trois mille hommes prisonniers, et reçut alors de l'empereur Alexandre, la croix de Saint-George de troisième classe. Il commandait le premier corps d'armée autrichien à la fin de 1813, lors de l'invasion du territoire français, et fut blessé le 6 février 1814, entre Vitry et Châlons, lorsqu'il était occupé à reconnaître une position. Il fit aussi la campagne de 1815 sous les ordres du prince Schwartzemberg, avec un corps de 40,000 hommes, et passa le Rhin, le 23 juin, sur le pont de Manheim. Il marcha de là contre Montbelliard et Belfort, où commandait le général Lecourbe, et fit, avec ce général, un arrangement d'après lequel cette dernière place ne serait rendue que pour se soumettre au roi Louis XVIII. Il rentra en Allemagne au mois de novembre 1815, et fut alors nommé *ad latus* commandant général du royaume de Bohême: en 1816, le roi de France le décora de la grand'-croix de la légion-d'honneur.

COLLOWRATH (le *comte* de), ministre autrichien, etc. (Voyez *Kollowrath*.)

COLMAN (*George*), célèbre auteur dramatique anglais, etc.

Né en 1733, à Florence, de François Colman, résident d'Angleterre à la cour du grand duc de Toscane, et d'une sœur de la comtesse de Bath, il eut George II pour son parrain, et fut élevé au collége de Westminster, où il se distingua de bonne heure par son goût pour la poésie. Destiné à suivre la carrière des lois, il passa d'Oxford à l'école de droit de Lincoln's-Inn, où il ne se montra guère, et fit jouer, en 1760, son premier ouvrage dramatique, *Polly Honeycomb*, qui obtint de grands applaudissemens, et fut suivi, en 1761, de *la Femme jalouse*, ouvrage plus important, et dont le succès fut encore plus flatteur. Colman composa successivement plusieurs autres comédies, qui obtinrent généralement la faveur du public, particulièrement *le Mariage clandestin*. La mort du lord Bath lui procura, en 1764, une fortune indépendante, que le décès immédiat du général Pulteney, héritier du lord, vint encore augmenter, et le mit à même d'acheter, en 1768, en société avec trois autres personnes, le privilége du théâtre de Covent-Garden, dont il prit la direction. Après avoir gouverné ce théâtre pendant sept ans, Colman vendit la part qu'il y avait pour acquérir, en 1777, le théâtre de Hay-Market, auquel il sut donner une vogue extraordinaire. Il devint la victime, vers la fin de sa vie, d'une attaque de paralysie qui dérangea tellement ses organes, qu'on fut obligé de l'enfermer dans une maison d'aliénés à Paddington, où il mourut, le 14 août 1794. Sa stature était extraordinairement petite, aussi disait-il qu'il perdait plus de temps qu'un autre sur les grandes routes, parce que, lorsqu'il voyageait à cheval, son corps était si entièrement caché par la tête et le cou du cheval, que les commis ne manquaient jamais de fermer les barrières à son approche, croyant toujours voir

venir à eux un cheval échappé. On doit à cet auteur, outre ses pièces de théâtre, une traduction de *Térence* et de l'Art poétique *d'Horace*, fort estimés.

COMBE (*Harvey-Christian*), alderman de Londres, etc.

Né en 1750, et fils aîné de M. Combe-d'Andover, procureur fort accrédité, il fut destiné de bonne heure au commerce, et sa maison devint bientôt une des plus considérables de Londres par son association avec deux autres négocians. En 1800, il fut nommé lord-maire, et remplit avec distinction cette place dans des circonstances difficiles. La position de l'Angleterre ayant rendu nécessaires les services de tous les bons citoyens, M. Combe offrit les siens un des premiers, et fut d'abord nommé capitaine-commandant des volontaires d'Aldgate, puis chef de bataillon dans le régiment de l'alderman Newman. Il fut réélu alderman en 1802, et parla plusieurs fois, dans les assemblées de la bourgeoisie de Londres, soit pour blâmer le ministère, soit pour s'élever contre le principe de la taxe des revenus (*income tax*).

COMPAGNONI (*Joseph*), prêtre séculier de la Romagne, conseiller d'état italien, auteur, etc.

Il embrassa les principes de la révolution en Italie; se rendit à Milan, auprès de Napoléon, en 1796, et fut alors nommé membre du conseil législatif de la république cisalpine, où il fit, le 15 germinal an VI, une motion fort étrange en faveur de la polygamie. A l'arrivée des Austro-Russes, en 1798, M. Compagnoni se réfugia en France, et vint à Grenoble, où, sans savoir le français, mais, cédant à son enthousiasme pour la liberté, il fit, au peuple assemblé devant l'hôtel municipal, une harangue révolutionnaire en italien, et réussit à se faire applaudir par une populace, qui ne comprit à son discours que les mots de *libertà* et de *cittadini*. Après la bataille de Marengo, il revint à Milan; et, quand Napoléon s'y fut fait couronner roi d'Italie, Compagnoni fut nommé secrétaire de son conseil d'état. Il ajouta bientôt à ce titre celui de conseiller d'état, et fut décoré de l'ordre de la Couronne de Fer. Il a publié les *Veillées du Tasse*, ouvrage rempli d'imagination et de chaleur, et un *Essai sur les Juifs et sur les Grecs*, qui est un éloge exagéré des premiers.

CONGRÈVE (sir *William*), colonel anglais, etc.

Né dans le comté de Middlesex vers 1760. Il entra jeune encore au service de terre, et fit ses premières campagnes comme officier d'artillerie. Parvenu au grade de colonel, il appliqua, avec un succès funeste, son esprit inventif au perfectionnement de cette arme, et proposa, en 1808, l'exécution d'une espèce de petites bombes, sous le nom de *fusées*, qui devaient produire un effet plus sûr et plus meurtrier que l'obus et la bombe. Autorisé par son gouvernement à exécuter son projet dans l'arsenal de Wolwich, près de Londres, il fit, en présence du duc d'York, plusieurs épreuves qui réussirent, et dès lors ces fusées portèrent le nom de leur auteur. Elles furent successivement employées, avec un succès très-meurtrier, dans la baie des Basques; à Walcheren, en Espagne, contre différens ports des Asturies, et enfin à la bataille de Waterloo, où elles portèrent le ravage dans tous les rangs au milieu desquels elles furent lancées.

CONNING-D'OUTRIVE (le *chevalier* de), ministre de l'intérieur des Pays-Bas, etc.

Issu d'une famille noble de Flandre, il venait d'achever ses études à l'époque de la révolution française, et se trouvait conseiller de préfecture du département de l'Escaut, lorsque Napoléon visita ces contrées, n'étant encore que premier consul. Le préfet Faypoult mit en avant M. de Conninck, qui ne tarda pas à obtenir une préfecture dans l'intérieur. Il passa successivement depuis à celles de Jemmape et des Bouches-de-l'Escaut, où il ne resta pas long-temps, et fut pourvu, en 1812, de la préfecture des Bouches-de-l'Elbe, avec le titre de maître des requêtes, et le collier de commandant de l'ordre de la Réunion. Mais, lors de l'insurrection de Hambourg, après le désastre de Moscou, il fut destitué pour avoir manqué de présence d'esprit et de fermeté, et fut tellement affecté de cette disgrâce, qu'il tomba dans une espèce de marasme. Sa santé se rétablit insensiblement, et le roi des Pays-Bas le nomma, en 1815, conseiller d'état honoraire et gouverneur civil de la Flandre orientale, où il eut de fréquentes discussions avec M. le prince de Broglie, évêque de Gand. En 1817, il parvint au ministère de l'intérieur, qu'il occupait encore en 1818.

CONQUISTA (le *comte* de), chef d'escadre de la marine espagnole, etc.

Issu d'une famille distinguée, il prit le parti des armes dans la marine espagnole, et fut nommé, en 1776, gouverneur des Philippines. Il se trouvait à Manille, lorsque l'illustre et infortuné La Peyrouse y aborda, et lui donna d'utiles conseils pour sa navigation autour du monde. Il avait formé, pour le port de Cavite et la place de Manille, un plan de défense si bien combiné, que lorsqu'un amiral anglais s'y présenta avec une escadre dans la guerre d'Amérique, il n'osa en tenter l'attaque. Le comte de la Conquista s'attacha aussi, avec succès, à faire fleurir l'agriculture et les fabriques dans ces possessions lointaines, qu'il augmenta de la conquête des petites îles Batanes. Il mourut, à Malaga, en 1805, âgé de soixante-quinze ans, après en avoir servi cinquante-cinq.

CONSALVI (*Hercule*), cardinal de la sainte église romaine, ministre d'état, etc.

Né à Toscanella le 8 juin 1757. Il cultiva dans sa jeunesse la littérature et la musique, sans négliger, pour ces arts d'agrément, la théologie et la politique, qui conduisent à Rome aux places importantes. Ses sentimens sur la révolution française plurent beaucoup aux tantes de Louis XVI, et il obtint, par leur crédit, la place d'auditeur de rote, qui mène au cardinalat : c'est ainsi qu'il dut son élévation et sa fortune rapide à des événemens dont il était l'ennemi, et sans lesquels pourtant il serait vraisemblablement resté dans la prélature, ou ne serait devenu cardinal qu'à son extrême vieillesse. Lorsque les Français vinrent à s'approcher de Rome, il fut chargé de surveiller leurs partisans dans cette ville, ce qui fut cause de son emprisonnement au château de Saint-Ange, puis de son exil après l'invasion de l'armée républicaine en 1798. Il fit ensuite partie du conclave de Venise, comme conclaviste de Pie VII, et fut, après cette élection, un des premiers élevé à la pourpre. Devenu secrétaire d'état, il eut beaucoup de part au concordat de 1802, et se rendit alors à Paris, où il fut accueilli dans les sociétés les plus brillantes. Il donna sa démission de la place de secrétaire d'état en 1806; reprit les rênes du gouvernement papal en 1814, et se trouve encore en ce moment un des chefs les plus influens de l'église et de l'état romain.

CONSTANTIN - PAULOWITZ, grand-duc de Russie, etc.

Né le 8 mai 1779, et second fils de Paul I[er], il épousa, le 26 février 1796, une princesse de Saxe-Cobourg, qui depuis est retournée dans sa famille; fit, avec quelque distinction, sous le général Suwarow, la campagne de 1799 contre la France, et allait se rendre à l'armée du prince Charles, lorsque la défaite des Russes en Helvétie précipita son retour à Pétersbourg. Le 1[er] septembre 1802, il quitta de nouveau cette ville pour se rendre au camp de Kemsfield; obtint, dans un voyage qu'il fit à Vienne, la propriété du beau régiment de hussards de Veczay, et partit de nouveau de Pétersbourg, en 1805, à la tête d'un corps d'armée destiné à agir contre la France. Il arriva à Olmutz en Moravie à la fin de novembre, et se trouva à la fameuse bataille d'Austerlitz, où il parut à la tête de cette troupe. Ce prince fit aussi, avec son frère, toutes les campagnes de 1812 et de 1813, et se trouvait avec lui à Paris en 1814. Il ne l'accompagna point à Londres; retourna d'abord en Russie, d'où il revint ensuite au congrès de Vienne, et reçut encore de l'empereur François II un des plus beaux régimens de cuirassiers, qu'il fit manœuvrer en sa présence, pendant les pluies et la neige. Lorsqu'on eut rétabli le royaume de Pologne, le grand-duc en fut nommé successivement gouverneur militaire, avec le titre de généralissime des troupes du royaume, puis vice-roi. Depuis lors il est resté presque constamment au milieu des Polonais, et fut même élu membre de leur chambre des députés en 1818.

COOKE (*Edward*), sous-secrétaire d'état pour le département des affaires étrangères, garde des archives du département d'Irlande, etc.

Fils du doyen d'Ely, prévôt du collége du roi à Cambridge, où il termina son éducation commencée à Eton, il accepta, vers 1778, la place de secrétaire particulier de sir Richard Heron, alors principal secrétaire du comte de Buckingham, lord-lieutenant d'Irlande, et fut pourvu, pendant l'administration du duc de Rutland, de l'emploi lucratif de premier greffier de la chambre des communes d'Irlande. En 1789, il devint secrétaire du département de la guerre dans ce pays, et obtint en même temps

un siége au parlement. Eloigné, en 1789, de sa place de secrétaire par le comte de Fitz-William, son successeur, le comte de Camden, le fit secrétaire du département civil, emploi qu'il occupa jusqu'à l'union des deux pays. M. Cooke a épousé la fille du colonel Haw Georges, qui lui a apporté une grande fortune. On lui attribue diverses pièces anonymes en faveur de l'administration d'Irlande.

CORNWALLIS (*Charles*, marquis et comte de), gouverneur-général dans l'Inde, ministre, etc.

Né le 31 décembre 1738. Il fit ses premières armes en Allemagne, dans la guerre de sept ans, sous le nom de *lord Broome;* fut nommé colonel en 1762, et entra, à la même époque, dans la chambre haute. Quoique aide-de-camp et chambellan du roi, il y conserva néanmoins une sorte d'indépendance, et vota, dans plusieurs occasions, contre les ministres. Lorsque les hostilités éclatèrent entre l'Angleterre et les colonies, lord Cornwallis s'arrachant à une épouse qui l'adorait, et dont son départ causa la mort, suivit son régiment en Amérique, où il arriva en 1776, et fit une campagne dans les Jerseys, qui assura aux Anglais la possession de cette province jusqu'à la Delaware. Il se distingua ensuite aux affaires de Germantown et de Redbanck; coopéra, en 1780, à la prise de Charlestown, et défit ensuite, à Cambden, le général Burgoyne : cette victoire, chèrement achetée, fut la plus décisive de toute la guerre, et fit croire en Angleterre que tout était terminé en Amérique. De nouveaux succès couronnèrent depuis plusieurs entreprises de Cornwallis jusqu'au mois de janvier 1781, où la fortune commença à l'abandonner. Après différentes marches et contre-marches, il fut bloqué, par mer et par terre, dans Yorck-Town, d'où il fit une sortie, et tâcha vainement de se sauver en faisant traverser la rivière d'Yorck à ses troupes. Obligé enfin de capituler, le 19 octobre, lord Cornwallis, malade assez dangereusement, fut mis sous la garde du colonel Laurent, fils de l'ancien président du congrès, détenu, à cette époque, à la tour de Londres, dont le marquis de Cornwallis était gouverneur. Devenu libre, il se justifia complétement auprès de son gouvernement, malgré les efforts du général Clinton, qui lui fit de graves reproches dans une relation, à laquelle celui-ci répondit victorieusement. Lorsque les affaires de l'Inde exigèrent qu'un homme aussi habile que courageux y fût envoyé, les premiers regards se portèrent sur lord Cornwallis, et il s'embarqua, en 1786, avec le titre de gouverneur du Bengale. A son arrivée, il profita des améliorations faites par ses prédécesseurs, et fit des changemens utiles dans toutes les parties de l'administration. Il déclara ensuite la guerre au sultan de Mysore; prit d'assaut Bangalor le 21 mars 1791, et s'avança jusqu'à la vue de Séringapatam, qu'il ne put enlever de vive force, et dont la saison l'empêcha alors de faire le siége. Il reparut au printemps suivant devant cette place, qui était prête à se rendre, lorsque les hostilités furent suivies d'un traité qui enlevait à Tippoo une partie de ses possessions. Lord Cornwallis fut remplacé, en 1797, par lord Wellesley (aujourd'hui duc de Wellington), et obtint des récompenses proportionnées à la sagesse et à l'équité de son administration. Nommé, à son retour, membre du conseil privé et grand-maître de l'artillerie, il fut élevé, en 1798, à la dignité de vice-roi d'Irlande, et ce malheureux pays vit alors succéder, aux violences et à la plus excessive rigueur, une administration douce et tout-à-fait modérée. Chargé, en 1801, comme ministre plénipotentiaire, de négocier avec la France, il arriva à Paris le 7 novembre, fut présenté au premier consul, et se rendit ensuite à Amiens, où le traité fut signé le 27 mars 1802. De retour dans sa patrie, lord Cornwallis, après avoir joui pendant deux ans du plus parfait repos, fut nommé, en 1805, gouverneur-général de l'Inde, où il arriva dans le mois d'août. Il voulut bientôt après aller prendre le commandement de l'armée, mais une maladie l'arrêta dans sa marche, et il mourut à Chazepour, dans la province de Bénarès, le 5 octobre 1805.

CORNWALLIS (*William*), amiral anglais.

Né le 25 février 1744, et quatrième fils de Charles, comte de Cornwallis, pair d'Angleterre, et d'Elisabeth, fille de lord vicomte Townshend, il fut destiné de bonne heure à la marine, et commença sa carrière, comme aspirant, sur *le Newark*, qui le transporta en Amérique, où il fut présent à toutes les affaires qui eurent lieu avec les Français. Nommé, à l'âge de dix sept ans, lieu-

tenant sur le vaisseau pavillon de l'amiral sir Charles Saunders, il parvint, en 1765, au grade de capitaine, et obtint alors le commandement du vaisseau *le Prince Edward :* il dut cet avancement rapide à la haute idée qu'il avait donnée de son courage et de ses talens. Il se trouva, en 1781, au secours de Gibraltar, sous l'amiral Darby; fut nommé, peu après, commandant du *Canada*, de 74 canons; puis envoyé aux Indes occidentales, sous les ordres de sir Samuel Hood. William Cornwallis se distingua aussi dans l'affaire qui eut lieu contre le marquis de Brouillé, et au combat d'Ouessant, contre le comte de Grasse, qu'il contribua à faire rendre au contre-amiral Hood. A la paix de 1783, Cornwallis retourna dans sa patrie, et, peu d'années après, il fut pourvu du commandement honorable de la station des Indes orientales. Il obtint, en 1794, le rang de vice-amiral de l'escadre bleue; battit la flotte française en 1795, et fut appelé immédiatement au poste important de commandant en chef dans les Indes occidentales. Il fit voile, pour sa destination, sur *le Royal souverain ;* mais, ayant été désemparé auprès des Sorlingues, il retourna en Angleterre, et refusa d'obéir à l'ordre qui lui fut donné d'aller reprendre son commandement, à cause du mauvais état de sa santé. Traduit à cette occasion devant une cour martiale, il fut acquitté, puis nommé commandant en chef de la flotte du canal. Depuis la paix d'Amiens, il a vécu dans la retraite.

CORONA (le docteur *Camille*), célèbre médecin, ministre de l'intérieur de la république romaine, etc.

Né à Rome, où il cultiva depuis les sciences exactes, la philosophie, la littérature et la médecine avec succès, il passa quelque temps à Vienne, où il avait été appelé par des personnes de la famille royale, et retourna ensuite à Rome. A l'époque de la révolution française, il fut signalé comme un de ses partisans; mais sa conduite circonspecte empêcha alors cette opinion d'avoir pour lui des suites fâcheuses. Cependant des commissaires français ayant été envoyés à Rome, après le traité de Tolentino, en 1796, fait entre le pape et Napoléon, alors général, ils rendirent visite à Corona; et cette démarche éveilla de nouveau les soupçons sur son compte. Il fut donc obligé, peu après, de fuir à Florence, et ne retourna à Rome que quand cet état fut constitué en république. Nommé successivement ministre des affaires étrangères, puis de l'intérieur, il n'accepta qu'avec peine ce dernier poste, qu'il quitta bientôt pour passer au tribunat romain, dont il devint immédiatement le président. Il s'y fit remarquer par sa modération au milieu de l'exaltation générale: se réfugia en France en 1799, après l'évacuation de Rome, et se fixa à Paris, où il exerçait encore sa profession, lorsqu'il mourut dans les premiers jours de juin 1817, à l'âge de soixante-dix ans.

CORREA-DE-SERRA (*Joseph-François*), littérateur, ministre portugais aux États-Unis, etc.

Né en 1750, à Serpa en Portugal. Son père le conduisit très-jeune à Rome, pour le faire instruire par les plus habiles professeurs. Lorsqu'il eut fait ses premières études dans cette ville, il vint à Naples finir ses cours, sous la direction de l'abbé Genovesi. De retour à Rome, Joseph Correa entra dans les ordres, et s'occupa de l'étude de l'antiquité et des langues savantes. Le duc de la Foens, oncle de la reine de Portugal, ayant contracté avec Correa une sincère amitié, le décida à revenir dans sa patrie, et fonda, avec son secours, une académie royale des sciences, dont le duc fut élu président et Correa secrétaire perpétuel. Il publia beaucoup de mémoires précieux sur la botanique physiologique, dans laquelle tous les savans de l'Europe le placent au premier rang; et fut obligé, en 1786, de se réfugier en France, pour éviter les suites funestes de l'intolérance religieuse de ses compatriotes. Après la mort de Pierre III, les ennemis de Correa ayant perdu leur crédit, il revint en Portugal, et se livra à ses premières occupations; mais bientôt, calomnié par de nouveaux ennemis, il se vit encore forcé, en 1796, de se retirer en Angleterre, où il fut reçu membre de la société royale de Londres. Le comte de Linhares, qui s'intéressait vivement à lui, étant parvenu au ministère de la marine du Portugal, le fit nommer, par le prince-régent, conseiller de la légation portugaise à Londres; mais l'ambassadeur qui s'y trouvait ne voulut pas, malgré les ordres réitérés de sa cour, le présenter en cette qualité au cabinet britannique. Se voyant enfin l'objet continuel d'une délation aussi absurde que méchante, M. Correa préféra, à tous les honneurs diplomatiques,

le repos, qu'il vint chercher en France après la paix d'Amiens, et fut nommé alors correspondant de la troisième classe de l'institut. En 1813, il partit pour Philadelphie, où il refusa la place de professeur de botaniqua, et obtint, en 1816, l'emploi de ministre plénipotentiaire de Portugal aux Etats-Unis, qu'il occupait encore en 1818.

CORRY (*Isaac*), membre du parlement d'Angleterre, etc.

Fils d'un négociant de Newry, dans le comté de Down en Irlande. Il fut élevé pour la barreau, et y débuta en 1779. Dégoûté bientôt de sa profession, il se lança dans la carrière politique, et entra dans la chambre des communes d'Irlande, où il ne fut pas long-temps sans se montrer l'un des membres les plus chauds de l'opposition. En 1787, le marquis de Buckingham, ayant été nommé vice-roi d'Irlande, donna à M. Corry une place vacante dans l'artillerie. Cette faveur changea entièrement les dispositions de ce député, qui, ayant continué d'occuper des emplois lucratifs sous les divers vice-rois, appuya constamment depuis lors leurs mesures dans le parlement. Il se prononça aussi, en 1799, pour la réunion de ce pays à l'Angleterre, et contribua puissamment à l'acte parlementaire qui la consomma en 1801. C'est à la suite d'un discours, dans lequel il développait les avantages de cette mesure, que M. Grattan, opposé à l'union, l'accusa d'avoir changé d'opinion par intérêt, et de s'être vendu au ministère, querelle qui dégénéra en un duel, dans lequel M. Corry fut blessé. Après la réunion, il passa dans la chambre des communes de la Grande-Bretagne, et continua de s'y montrer dévoué au ministère.

CORVETTO (*Louis*), né à Savone, ministre des finances de France, etc. (Voyez la *Biographie moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition.)

COTTA (*Jean-George*), célèbre libraire, et membre des états du Wurtamberg, etc.

Il fit des études brillantes, fut reçu docteur en droit à l'université de Tubingue, devint ensuite un des libraires les plus considérables et les plus instruits de l'Allemagne, et fut envoyé à Paris, en 1799, avec une mission des états du Wurtemberg auprès du gouvernement français. Il fut aussi député au congrès de Vienne, par les libraires de l'Allemagne, pour solliciter une loi qui leur garantit le droit de propriété des ouvrages dont ils sont éditeurs, et prohibât rigoureusement la contrefaçon. M. Cotta demanda également que la liberté de la presse fût reconnue *comme article de la constitution germanique*. En 1815, il fut élu membre des états de Wurtemberg, et s'y prononça pour le rétablissement de l'ancienne constitution. Il est éditeur de plusieurs classiques allemands, parmi lesquels on cite *Gœthe*, *Schiller* et *Muller*.

COURTENAY (*John*), écuyer, membre du parlement, secrétaire du grand-maître de l'artillerie, commissaire du trésor, etc.

Né en Irlande vers 1741, d'une famille noble, il reçut une excellente éducation, embrassa de bonne heure l'état militaire, et obtint le grade de capitaine; mais bientôt l'amitié et la protection du vicomte Townshend, lord-lieutenant d'Irlande, donnèrent une autre direction à ses vues et à ses talens. Employé dans l'administration de ce seigneur, il habitait son château, et par sa gaîté et ses saillies, il faisait l'ornement de toutes les fêtes. Lord Townshend, de retour à Londres, devint grand-maître de l'artillerie, et n'oublia pas son fidèle ami Courtenay, qui fut appelé, par le gouvernement, aux fonctions de son secrétaire. En 1780, il fut élu membre du parlement pour le bourg de Tamworth, et nommé, trois ans après, intendant de l'artillerie, place importante et honorable. Réélu en 1797, par les électeurs d'Appleby, il défendit quelques opérations du ministère; mais celui-ci ayant été forcé de se retirer, on vit alors John Courtenay occuper les bancs de l'opposition. Il fut un des plus ardens enthousiastes de la révolution française, et fit un voyage à Paris, en 1792, pour observer de plus près ces grands événemens. Il attaqua, dès l'origine, toutes les mesures de M. Pitt pour la guerre avec la France, et parla successivement contre ses divers projets politiques. Il devint, en 1806, commissaire du trésor, place qu'il conserva quelques mois; se retira ensuite des affaires, et mourut le 24 mars 1816, âgé de soixante-quinze ans. C'était un des hommes les plus gais et les plus spirituels de son temps; il employait souvent, dans les débats, des tournures ironiques et piquantes qui n'appartenaient qu'à lui seul.

COWLEY (*Anne*), auteur dramatique anglais, etc.

Née en 1743, à Tiverton, dans le comté de Devon, et descendant par sa mère du célèbre poëte *Jay*, elle reçut de son père, homme très-instruit, une excellente éducation, et ne donna, dans sa première jeunesse, aucune preuve du talent littéraire dont elle était douée. Il fallut qu'une circonstance vint le lui révéler à elle-même, et ce ne fut qu'à l'âge de trente-trois ans et après son mariage, qu'assistant un soir à la représentation d'une comédie qui eut du succès, elle dit à son mari, comme le Corrège : « Et moi aussi, je suis au-» teur ! » Celui-ci la railla sur sa présomption, ce qui ne fit que la piquer davantage. « Eh bien, vous verrez, dit-» elle. » En effet, le lendemain, avant le diner, elle avait composé le premier acte de l'une de ses meilleures comédies (*le Déserteur*), et, quinze jours après, la pièce entière. Le succès qu'elle obtint l'encouragea à suivre une carrière qu'elle parcourut avec distinction pendant plusieurs années. Ses pièces, au nombre de onze, sont écrites avec abandon et facilité. Anne Cowley mourut à Tiverton, en 1809.

CRESCENTINI (*Jérôme*), célèbre chanteur italien, etc.

Il montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour la musique, dans laquelle il fit des progrès rapides; fut mis au nombre de ceux qu'en Italie on nomme *castrati* ou *evirati*, et s'acquit enfin une grande réputation sur les principaux théâtres de cette contrée. Il put seul entrer en rivalité avec Marchesi, de Milan, et son triomphe était *Roméo et Juliette*, de Zingarelli. Appelé depuis devant Napoléon, il chanta si bien dans une représentation de cette pièce à la cour, qu'au sortir de la coulisse il reçut de l'empereur la décoration de son ordre de la couronne de fer. Ceux qui avaient précédemment été faits chevaliers de cet ordre en Italie, furent mortifiés de voir l'*evirato* mis dans leurs rangs; et les mauvais plaisans de Milan dirent alors, en dialecte du pays, pour venger les chevaliers humiliés : *Sono mio tutti coglioni quegli che hanno la corona di ferro.* Crescentini a des mœurs douces, et de la modestie dans le langage et les manières.

CRIVELLI (*Charles*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Milan le 31 mai 1736, d'une famille illustre, et neveu du cardinal Ignace, mort en 1768, il fit ses études à l'académie des nobles ecclésiastiques de Rome, et vécut long-temps près de son oncle et du cardinal Piccolomini, tous deux légats de la Romagne, jusqu'à l'époque où il fut élu archevêque de *Patrasso*, puis envoyé, comme nonce apostolique, à la cour de Toscane en 1776. Il s'y trouvait dans les temps où les innovations religieuses troublaient le grand duché; fut rappelé à Rome en 1785, et eut alors une cléricature de chambre avec la préfecture des archives. Promu à la place de gouverneur de Rome en 1794, il y resta jusqu'en 1798, que les troupes françaises, ayant pénétré dans la ville, l'arrêtèrent, et le conduisirent à Civita-Vecchia. Il s'échappa peu après; parvint ainsi à se soustraire à la déportation à *Cayenne*, dont il était menacé, et revint ensuite à Rome, où il fut créé prêtre-cardinal, du titre de Sainte-Susanne, le 29 mars 1802. Ayant subi, en 1808, le sort de tous ses collègues, il fut arrêté et conduit à Milan, où il jouissait du calme de l'esprit, quoique affligé des infirmités de la vieillesse, lorsqu'il mourut le 19 décembre 1817, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

CROCKER (*John-Wilson*), membre du parlement anglais, secrétaire de l'amirauté, etc.

Né en 1781, et fils d'un arpenteur en chef de Dublin, il fit ses études au collége de la Trinité de cette ville, et entra, en 1800, à l'école de jurisprudence de Lincoln's-Inn, à Londres. Il débuta, en 1802, au barreau irlandais, et fut choisi, lors de l'élection générale de 1807, pour représenter au parlement le bourg de Down-Patrick. Il y prit, en 1809, une part très-active dans la fameuse enquête sur la conduite du duc d'Yorck; et le zèle qu'il montra dans cette affaire pour la cause des ministres, paraît avoir été le motif de sa promotion aux fonctions de secrétaire pour l'Irlande, qu'il remplit, dès la fin de cette année, ainsi qu'à la place de secrétaire de l'amirauté; il représente aujourd'hui au parlement le bourg d'Athlone. M. Crocker a été fréquemment l'objet des attaques du parti de l'opposition, attaques provoquées de sa part par un ton extrêmement dédaigneux, qui ne sied pas à l'obscurité de sa naissance. Le mérite de quelques productions littéraires qu'il a publiées sous le voile de

l'anonyme, l'a fait admettre depuis dans la société royale de Londres. M. Crocker vint à Paris à la fin de 1817, et retourna ensuite à Londres.

CRUTTWELL (*Clément*), ecclésiastique anglais.

Né en 1743, à Wokingham, dans le comté de Berk, il se livra à l'étude avec succès, et se fit connaître d'abord par une superbe *édition de la Bible et des Œuvres de l'évêque Wilson*, à laquelle il joignit une notice biographique sur le prélat. Son ouvrage le plus considérable est sa *Concordance des textes parallèles de l'Ecriture*, qu'il imprima et corrigea lui-même. Cruttwell publia ensuite *le Nouvelliste universel*, qui avait occupé dix années de sa vie, et dont il venait de donner une seconde édition, comprenant trente mille articles nouveaux, lorsqu'il mourut, le 5 septembre 1808, âgé de soixante-cinq ans.

CUESTA, général espagnol, etc.

Il prit le parti des armes dès sa plus tendre jeunesse; se distingua en plusieurs occasions, et fit les campagnes de 1793, 1794 et 1795, contre les Français. Il fut aussi du petit nombre de ceux qui ne flattèrent pas le prince de la Paix, contre lequel, au contraire, il se prononça vigoureusement en 1808; prit ensuite les armes en faveur de Ferdinand, et fut battu successivement, à *Medina del Rio*, par le maréchal Bessières, et ensuite à *Medellin*, par le duc de Bellune, Victor. Nommé peu après général en chef, il continua la guerre en Estramadure; fut encore battu près de Talavara, et sauvé d'une défaite totale par lord Wellesley. Cuesta donna sa démission quelques jours après, et mourut ensuite obscurément.

CULLEN (*Guillaume*), l'un des plus célèbres médecins du dix-huitième siècle.

Il naquit en 1712, dans le comté de Lanerk, en Ecosse, et, après avoir étudié la chirurgie et la pharmacie à Glascow, il fit plusieurs voyages en qualité de chirurgien sur un vaisseau marchand, et alla ensuite exercer sa profession à Hamilton, où il s'associa avec Guillaume Hunter. Ces deux jeunes gens, alors ignorés, marchèrent l'un et l'autre, à pas de géant, dans la carrière des sciences, et parvinrent au plus haut degré de gloire. Le duc d'Hamilton, que Cullen avait eu le bonheur de guérir d'une maladie grave, lui fit obtenir la chaire de chimie à l'université de Glascow, d'où il passa, en 1751, à celle de médecine. C'est là qu'il commença à développer le talent si précieux et si rare de donner à la science des formes attrayantes, de répandre la clarté sur les matières les plus abstraites, et de rendre les questions les plus ardues accessibles aux intelligences ordinaires. En 1766, il succéda au savant Robert Whytt, et, en 1773, à Jean Gregory, professeurs de médecine théorique et pratique à l'université d'Edimbourg. Ce fut alors aussi que Cullen posa les fondemens de son ingénieux système de médecine, qui fut avidement saisi par un nombre prodigieux de disciples; et, soutenu par des ouvrages savans. Cullen termina sa glorieuse carrière le 5 février 1790, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

CUMBERLAND (*Richard*), célèbre écrivain anglais.

Né à Cambridge en 1732, et arrière-petit-fils de l'évêque de Péterborough. Le zèle actif que son père avait manifesté pour la maison d'Hanovre lui procura la protection du lord Halifax, qui lui fit obtenir l'évêché de Clonfert en Irlande, et prit le fils pour son secrétaire particulier. Le lord ayant perdu, peu de temps après, sa place dans le ministère, Cumberland, privé de son emploi, se livra presque uniquement à la littérature, sans autre avantage que celui de se faire quelques protecteurs, et de se lier avec les gens de lettres les plus célèbres de cette époque. Lord Halifax ayant été nommé, à la mort de Georges II, vice-roi d'Irlande, il emmena avec lui Cumberland à Dublin, et lui offrit le titre de baronnet, qu'il refusa. De retour en Angleterre, plusieurs années après, il obtint une place lucrative dans le bureau du commerce et des plantations, et donna au théâtre, en 1765, une petite pièce intitulée *le Conte d'été*, qui eut du succès. Sa *Comédie des Frères* et celle de l'*Américain* en eurent encore davantage, et furent suivies de beaucoup d'autres, qui établirent sa réputation littéraire. Cumberland, chargé de négocier un traité particulier avec la cour de Madrid, passa en Espagne en 1780, et publia, à son retour, des *Anecdotes sur les peintres célèbres de l'Espagne*. Lors de la dissolution du bureau de commerce, il se retira à Tunbridge, qui devint sa résidence favorite, et jouissait de sa réputation au milieu de la société brillante

qu'attirent les eaux du pays; mais la fortune l'abandonna vers la fin de sa carrière; des peines domestiques empoisonnèrent sa vieillesse, et il mourut le 7 mai 1811, âgé de quatre-vingts ans, dans un état voisin de l'indigence, quoiqu'il eût marié une de ses filles au lord Edw. Bentick, oncle du duc de Portland. On a de lui des ouvrages de théologie, des poëmes, des tragédies, des comédies et des romans.

CUNNINGHAM (*Edmond-François*), peintre écossais.

Né en Ecosse vers 1742, et fils d'un frère du duc de Cunningham; son père, colonel dans les troupes écossaises, fut obligé de quitter sa patrie parce qu'il s'était déclaré en faveur du prétendant, et se retira en Irlande, où il fit élever son fils sous le nom de *Kelso*, qui était le nom de la ville où le jeune Edmond était né. Quand l'infant don Philippe vint s'établir à Parme, le colonel Cunningham se rendit dans cette ville avec son fils, que les Italiens appelaient *Calsa*, et qui montrait déjà beaucoup de goût et de disposition pour la peinture. Admis aux leçons de l'académie, que le nouveau souverain venait de fonder, il se forma sur les grands ouvrages du Corrège et du Parmesan; visita successivement Rome, Naples et Venise, toujours dans l'intérêt de son art, et se rendit à Londres, en 1764, où les ouvrages qu'il fit furent extrêmement recherchés et chèrement payés. Mais, toujours entraîné par le penchant irrésistible qui l'appelait aux lieux où il n'était pas, il quitta l'Angleterre au moment où son talent commençait à s'y montrer dans tout son éclat, et se rendit en France. Une fortune considérable, dont Calsa se trouva maître peu de temps après, par la mort de son père, vint encore fortifier en lui le goût de la dissipation, et le ramena à Londres. Les folles entreprises auxquelles il se livra l'obligèrent, en 1777, à revenir en France chercher un asile contre les poursuites de ses créanciers. Un nouvel héritage lui donna encore les moyens de voir l'Angleterre, où il porta son inconduite accoutumée, et qu'il fut obligé de fuir, pour suivre en Russie la trop fameuse duchesse de Kingston, bien digne de lui être associée par ses folies. Son amour pour les arts ne tarda pas à faire taire en lui toute autre passion, et il s'adonna de nouveau à l'exercice de la peinture. Sa prodigalité ne pouvant s'accommoder des lenteurs indispensables qu'éprouvaient le paiement de ses ouvrages, il alla chercher ailleurs des moyens de fortune plus prompts, et vint à Berlin, où il conçut l'idée de représenter, dans un même tableau, le roi, le prince de Prusse, le duc d'York, et tous les généraux qui se trouvaient, auprès du grand Frédéric, à la revue de Postdam. Ce tableau, d'une très-grande composition, remporta ensuite le premier prix à l'académie de peinture, et fut gravé par Clément, Danois très-habile, que le peintre fit venir à ses frais à Berlin. Après avoir trouvé long-temps dans son pinceau une source abondante de richesses, Cunningham fut obligé de quitter la Prusse, pour éviter l'indigence qui allait devenir la suite de ses profusions, et revint à Londres, où ses travaux lui ouvrirent de nouvelles ressources, que ses nombreuses extravagances lui ravirent bientôt. Il mourut en 1793, dans un état voisin de la mendicité.

CUOCO (*Joseph*), littérateur et conseiller d'état napolitain, etc.

Il se déclara pour la révolution que les Français portèrent à Naples, en 1798; publia alors un ouvrage très-remarquable, intitulé *Revoluzione di Napoli*; fut obligé de s'enfuir au retour du roi, en 1799, et se réfugia à Milan, où il obtint, en 1804, du vice-président de la république italienne Melzi, l'emploi de rédacteur en chef du *Journal officiel*. Cuoco, étant retourné à Naples, où Joseph Bonaparte venait d'être élevé sur le trône, fut très-bien accueilli de ce prince, et reçut de lui la place de conseiller d'état. Murat, ayant succédé à Joseph, donna en outre à Cuoco l'emploi de directeur du trésor royal; mais, comme il aspirait au ministère de l'intérieur, il eut, dit-on, tant de dépit de ne pouvoir y parvenir, qu'il laissa échapper son désir de voir une nouvelle révolution à Naples, et se prépara ainsi une ressource dans les événemens futurs. En effet, il conserva, au retour du roi Ferdinand, en 1815, sa charge de directeur du trésor public, qu'il possédait encore en 1818.

CURRAN (*John Philpot*), célèbre orateur irlandais, etc.

Né dans une classe obscure, il s'éleva par ses talens, et acquit une célébrité qu'il ne dut qu'à lui seul. Plein d'éloquence, de chaleur et d'imagination, il fit sans cesse l'ornement du barreau

irlandais, et personne n'a possédé plus que lui le talent de persuader et d'entraîner son auditoire. Il commença sa carrière politique avec M. Fox, et ne se sépara de lui qu'à la mort. Il se faisait distinguer aussi par un ardent amour pour son pays.

CURTIS (sir *Roger*), baronnet, amiral anglais, etc.

Issu d'une famille aisée établie à Downton, dans le comté de Wilts, il montra de bonne heure un goût décidé pour la marine, et embrassa cette profession, malgré le désir qu'avaient ses parens de le conserver près d'eux. Il servit d'abord comme garde-marine; fut nommé lieutenant, en 1771, puis envoyé à l'île de Newfoundland, où son habileté le fit remarquer du gouverneur, qui l'emmena avec lui en Amérique, en 1775. L'année suivante, sir Roger Curtis fut promu au grade de commandant du sloop *le Sénégal*, et déploya, dans le cours de la guerre, tant de courage, de talens et de persévérance, que l'amiral Howe le fit capitaine sur la flotte qu'il commandait: depuis ce moment, il s'établit entre eux des liaisons d'amitié que rien ne put rompre. Après un long service, il prit quelque temps de repos; et, ayant été chargé ensuite de commander la frégate *la Brillante*, il fit voile pour la Méditerranée, et se signala au siége de Gibraltar, où il remplit les fonctions de brigadier-général, avec une distinction toute particulière. De retour en Angleterre, il fut élevé au rang de chef d'escadre, créé chevalier, et nommé ambassadeur auprès des puissances barbaresques. En 1790, il fut attaché à la flotte que commandait l'amiral Howe contre les Russes et contre la France; fut nommé colonel de la division maritime de Plymouth, en 1794, et se distingua de nouveau au combat du 1er juin, par son courage et son habileté. Elevé alors à la dignité de baronnet, il obtint aussi le grade de contre-amiral, puis celui de vice-amiral, en 1799. A la paix d'Amiens, l'amiral Curtis se retira dans sa famille, où il mourut le 14 novembre 1816.

CURTZIN (*Georges*), l'un des chefs des insurgés Serviens, etc.

Il prit les armes contre les Turcs avec Czerni Georges; se distingua en différens combats par son audace et son intrépidité; et se renferma, en 1804, dans la forteresse de Schabatz, qu'il défendit avec succès contre le visir Muss-Aga. Lorsque celui-ci leva le siége de cette place, Curtzin se mit à sa poursuite et se borna néanmoins à le harceler au lieu de se porter de suite sur Zwornic, comme il en avait l'ordre. De retour à Schabatz, il fut arrêté par ordre du général en chef, puis traduit à une commission militaire et condamnée à mort comme coupable de négligence et d'ineptie dans ses fonctions. Il fut fusillé à la tête du camp avec trois de ses complices au mois de septembre 1804. On prétendit dans le temps que la jalousie de Czerni Georges avait seule causé la perte de ce chef servien, et que tout son crime était de rivaliser avec lui dans l'affection de ses soldats.

CZARTORISKY (*Adam-Casimir*, prince de), sénateur polonais, feld-maréchal, staroste de Podolie, etc.

Né en Lithuanie le 1er décembre 1731, et descendant en droite ligne de l'antique famille des Jagellons, il était appelé par sa haute naissance, son esprit distingué, et son immense fortune à exercer une grande influence sur les événemens de son orageuse patrie; mais le sort le retint toujours dans des situations secondaires. Après la mort d'Auguste III, en 1763, quand la noblesse s'assembla pour lui nommer un successeur, le prince Czartorisky, élu grand maréchal de la diète, fut au nombre des concurrens pour le trône de Pologne; mais la Russie et l'Angleterre se réunirent pour y élever le jeune Poniatowski. Dès lors la puissante famille de Czartorisky se trouva en opposition avec le nouveau souverain; et ce ne fut pas une des circonstances qui contribuèrent le moins aux désastres postérieurs de la Pologne. Quoique le prince Czartorisky fût entré au service d'Autriche après le premier partage, il concourut néanmoins avec énergie aux efforts que fit, pendant la diète de 1789 à 1791, la noblesse polonaise pour recouvrer l'indépendance de la Pologne, et pour y rétablir un gouvernement solide. Dans cet intervalle, il fut, nommé par le suffrage de ses compatriotes, envoyé extraordinaire à Dresde, pour engager l'électeur de Saxe à accepter l'hérédité de la couronne de Pologne. Il se rendit ensuite à Vienne, afin d'obtenir la médiation de l'empereur et sa protection contre les desseins de la Russie. N'ayant pu réussir, et le roi Stanislas Poniatowski ayant accédé à la confédération de Targowiz, le prince Czartorisky cessa de se mêler des

affaires, et vécut, tantôt dans ses terres, tantôt à la cour de Vienne, où il a toujours joui d'une grande considération. Lors de la confédération polonaise de 1812, Napoléon fit nommer le prince Czartorisky maréchal de la diète qui s'assembla au mois de juin; et il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme avec lequel les Polonais le virent à la tête de leur confédération Mais lorsqu'il vit qu'on contrariait toutes les opérations de la diète, le prince, réduit à un rôle nul, ne trouva plus que des dégoûts dans une dignité qui l'assujétissait à une représentation ruineuse, tandis que les armées ravageaient ses domaines. En 1815, le congrès de Vienne ayant reconnu pour souverain de la Pologne l'empereur Alexandre, le prince Czartorisky fut nommé, par ses concitoyens, membre d'une commission chargée d'aller à Vienne proposer à ce monarque les bases de la nouvelle constitution du royaume de Pologne, et fut créé sénateur palatin.

CZARTORISKY (le prince *Adam* de), ministre des relations extérieures de Russie, etc.

Né le 14 janvier 1770, et fils aîné du précédent, il fut élevé avec le plus grand soin, et envoyé, après le dernier partage de la Pologne, comme ôtage à Pétersbourg, ainsi que son frère Constantin. Il se lia dès lors d'une étroite amitié avec le grand duc Alexandre; et lorsque Paul Ier monta sur le trône, il fut envoyé en ambassade auprès du roi de Sardaigne; mais aussitôt après la mort de ce prince, Alexandre fit revenir auprès de lui son ancien ami et le nomma ministre des relations extérieures. Le prince Czartorisky montra dans ce poste éminent une grande prudence jointe à une rare modération, et porta le désintéressement jusqu'à refuser les appointemens attachés à sa place. Le prince Czartorisky avait formé le projet de faire épouser au prince royal de Bavière une des grandes duchesses sœurs de l'empereur de Russie; et désirait que les liens du sang cimentassent l'alliance entre la Bavière et la Russie. Malheureusement l'invasion de la Bavière par les troupes autrichiennes, et la dislocation de l'armée bavaroise exigée par l'Autriche, mécontentèrent le roi de Bavière qui quitta brusquement la coalition. La prise d'Ulm et la perte de la bataille d'Austerlitz ayant décidé l'empereur de Russie à retirer ses troupes, le prince Czartorisky sachant que le public cherchait à faire retomber sur lui le blâme des fautes qui avaient été commises, pria l'empereur d'accepter sa démission, et se rendit en Pologne. Il accompagna néanmoins l'empereur pendant la campagne de 1807; et après le traité de Tilsitt, il se retira presqu'entièrement des affaires. Il suivit de nouveau ce monarque dans les guerres de 1813 et 1814, et vint aussi à Paris après la chute de Napoléon. En 1817, il eut une querelle assez vive avec le comte Depaz, général polonais, auquel il avait été préféré pour époux par la princesse Sapicha; et se battit avec lui au pistolet, le 11 mars 1818. Le prince Adam fut blessé légèrement, et reçut, à cette occasion, des marques de bienveillance presqu'universelles de la part de ses compatriotes.

CZARTORISKY (*Constantin-Adam* prince de), adjudant général, premier aide-de-camp de l'empereur Alexandre, etc.

Né le 28 octobre 1773, et fils cadet du prince Adam Casimir, il fut, ainsi que son frère, envoyé en otage à la cour de Saint-Pétersbourg, en 1794, lorsque la Pologne devint duché de Varsovie. Il s'attacha au service du roi de Saxe; devint colonel dans ses armées en 1811, et fut présenté en cette qualité à la cour de Napoléon. Au mois de décembre 1815, l'empereur Alexandre, qui s'attacha à combler de faveurs tous les princes de sa famille, le nomma son adjudant général, premier aide-de-camp, dont il remplissait encore les fonctions en 1818.

CZERNI-GEORGES, ou Le Noir (*Georges-Pétrowich*, dit), généralissime, puis prince des Serviens, etc.

Né d'une famille noble de la Servie établie dans les environs de Belgrade, il n'était pas encore parvenu à l'âge viril, lorsqu'il fut rencontré par un Turc qui, d'un ton impérieux, lui ordonna de lui faire place, en déclarant que sur son refus il lui ferait sauter la cervelle. Czerni-Georges, irrité de cette menace, lui tira aussitôt un coup de pistolet qui l'étendit mort à ses pieds. Pour éviter les suites de cette affaire, il se sauva en Transylvanie, et entra au service d'Autriche, dans lequel il obtint en peu de temps une place de sous-officier. Son capitaine voulant un jour lui faire infliger une punition corporelle, Czerni-Georges le défia en combat singulier et le tua. Il retourna alors en Servie âgé de

vingt-cinq ans; devint chef des bandes de mécontens qui infestaient les frontières de la Turquie, et que les chrétiens regardaient comme leurs vengeurs ou leurs soutiens; campa dans d'épaisses forêts, d'où il faisait des incursions marquées au coin de la cruauté la plus inouie contre les Musulmans, n'épargnant ni âge ni sexe; et étendit ses ravages d'une extrémité de la Servie à l'autre. Le père de Czerni-Georges, qui l'avait rejoint pour se soustraire à la proscription ordonnée par les Turcs, de vingt-cinq des principaux Serviens, indigné des horreurs qui se commettaient sous ses yeux, résolut d'abandonner l'étendard de son fils, et menaça même de faire tomber toute la troupe au pouvoir des Turcs, si elle ne cessait pas une conduite qui ne promettait aucun succès. Czerni-Georges supplia le vieillard de changer de résolution; mais celui-ci persista et prit le chemin de Belgrade. Son fils le suivit, et étant arrivés près des avant-postes Serviens, il se jeta aux genoux de son père en le priant de nouveau d'abandonner son funeste dessein. Voyant qu'il était inflexible, il tira son pistolet de sa ceinture, fit feu, et devint ainsi l'assassin de son père. Encouragé par les avantages qu'il remporta sur les Turcs, il sortit de ses forêts, attaqua Belgrade le 1er novembre 1800, et s'empara de cette importante forteresse. Déclaré immédiatement généralissime de sa nation, il la gouverna avec un pouvoir illimité, malgré l'opposition d'un sénat ou synode, composé de nobles et de prêtres; et déclara, par un décret, que « pendant sa vie personne » ne devait s'élever au-dessus de lui; » qu'il suffisait à tout et n'avait pas » besoin de conseillers. » En 1807, il ordonna qu'on pendît un de ses frères qui lui avait manqué de respect, et fit suivre la conquête de la Servie du massacre général de tous les Turcs, sans épargner même ceux qui s'étaient rendus volontairement. Czerni-Georges attaqué ensuite par une armée de cinquante mille hommes, défendit vaillamment les bords de la Moravie jusqu'à ce qu'il fut enfin accablé par le nombre, puis forcé de céder aux insinuations pressantes du gouvernement russe. Il est probable que s'il eût eu le moyen de se procurer des officiers pour discipliner les braves Serviens, il aurait rétabli l'ancien royaume de Servie qui, sous Etienne III, résista à toutes les forces des Mogols, et renfermait alors la Bulgarie, la Macédoine et la Bosnie. Un traité de paix conclu en 1812, rendit cette province à la Porte ottomane, et Czerni-Georges se réfugia alors à Saint-Pétersbourg avec le titre de général. Ayant voulu, en 1817, recouvrer un trésor qu'il avait, dit-on, enfoui à Semendria, il se rendit déguisé dans cette ville, fut trahi par son hôte, livré aux Turcs, et décapité au mois de juillet de cette année. Czerni-Georges était d'une haute stature et bien fait; mais sa contenance était tout à fait désagréable et sauvage; la disproportion de sa figure, la petitesse de ses yeux extraordinairement enfoncés, son front pelé et la manière dont il portait ses cheveux ramassés et tressés, et qu'il laissait ensuite pendre sur ses épaules, tout en lui annonçait un homme peu ordinaire. La violence de son caractère était masquée par un extérieur froid et apatique; il passait souvent des heures entières sans proférer un seul mot, et ne savait d'ailleurs ni lire ni écrire. Il n'allait à la chasse qu'une seule fois par an, et se faisait alors accompagner par trois ou quatre cents pandours qui l'aidaient à tuer les loups, les renards, les biches, les chevreuils, qui habitent les forêts de la fertile mais inculte Servie. Le produit de sa chasse était vendu publiquement à son profit.

CZERNITSCHEFF (le *comte* de), lieutenant-général et l'un des adjudans-généraux de l'empereur de Russie, etc.

Il n'était encore que colonel propriétaire d'un régiment de Cosaques de la garde impériale russe, lorsqu'en 1811 il fut envoyé à Paris avec une mission diplomatique de son souverain. Sa politesse, sa galanterie et ses manières chevaleresques, le firent rechercher dans la haute société, et lui valurent, dit-on, beaucoup de succès auprès des dames; mais la légèreté apparente de sa conduite cachait un plan, au moyen duquel il parvint à se procurer des renseignemens qui fournirent au cabinet de Saint-Pétersbourg la preuve des projets de Napoléon pour l'envahissement de la Russie. Il commandait, en 1812, un corps qui harcela continuellement les Français dans leur retraite de Moscou, et la campagne de 1813 lui fournit encore plus d'occasions de se signaler. Il prit en effet une part active aux batailles de Lutzen et de Bautzen; contribua puissamment à la victoire de Trebbin près

Postdam, et remporta ensuite un avantage sur la division du général Girard, à laquelle il fit beaucoup de prisonniers. Le 23 septembre, il passa l'Elbe pour la seconde fois, afin de se mettre à la poursuite de la Grande-Armée française, et fut détaché du corps d'armée de Bernadotte pour aller surprendre Cassel, dont il s'empara par capitulation le 30 du même mois. Il entra aussi en France en 1814; donna de nouvelles preuves de courage près de Soissons, le 13 février, en attaquant les Français qu'il força de se retirer dans cette ville, qu'il prit de vive force le lendemain. Le 31, il entra dans Paris, où il revint encore en 1815, après la chute de Napoléon, et fut alors nommé par le roi Louis XVIII commandeur catholique de l'ordre de Saint-Louis. Il accompagna aussi depuis lors l'empereur Alexandre à Berlin et à Varsovie; fut envoyé, au mois d'octobre 1816, à Vienne, pour féliciter l'empereur François II sur son nouveau mariage, et reçut la même mission auprès du nouveau roi de Suède, Bernadotte, qu'il alla complimenter, en 1818, à l'occasion de son avénement au trône: il est aujourd'hui ambassadeur à la cour d'Autriche.

CZERNITSCHEFF (le comte de), amiral russe, conseiller privé, etc.

Issu d'une autre famille que le précédent, et fils de l'ancien ministre de la marine russe, il parvint au grade d'amiral; fut successivement décoré des ordres de Saint-Wladimir de première classe, et de Saint-Alexandre-Newski, et se rendit ensuite célèbre en Russie et en Allemagne par le genre de ses prodigalités. Sa vanité lui avait persuadé qu'un aussi grand seigneur que lui, devait, à l'exemple des souverains, faire des présens à tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, et il dissipa ainsi une grande partie de l'immense fortune dont il avait hérité de son père. Il obtint depuis lors sa retraite du service maritime avec le rang d'amiral et le titre de conseiller privé intime, et se retira dans ses terres, où il vit depuis long-temps.

CZETWERTYNSKI (*A.*), prince polonais, etc.

Il fut cité d'abord pour son patriotisme; se montra long-temps opposé aux intérêts de la Russie, et se rallia enfin, en 1791, à la suite du comte Branicki, grand général de la couronne, parmi les partisans de cette puissance. Il devint alors l'objet de la haine de ses compatriotes, et fut arrêté lors de l'insurrection qui eut lieu à Varsovie, le 18 avril 1794, contre les Russes et leurs amis. Le prince Czetwertynski, conduit d'abord en prison, et bientôt après traduit devant le tribunal criminel révolutionnaire créé par les circonstances, eût été probablement absous par les juges, qui différaient de prononcer une sentence de mort contre lui, lorsque, dans une nouvelle émeute, le peuple furieux l'arracha des prisons et le pendit le 27 juin 1794.

D

DAENDELS, général hollandais, etc.

Né à Elburg vers 1760. Il était avocat à l'époque des troubles de la Hollande; commença très-jeune à se faire remarquer dans le parti des patriotes contre le stathouder, en 1784 et 1785; et se réfugia en France après la défaite de ce parti, en 1788. Au moment de la guerre de 1792, Dumouriez l'employa comme lieutenant-colonel dans son expédition contre la Belgique; et Pichegru s'en servit, en 1794, en qualité de général de brigade dans la division que commandait Moreau. Daendels s'empara, le 28 décembre, de l'ile de Bommel et du fort Saint-André; et rentra, le 20 juin 1795, comme lieutenant-général au service de Hollande, où il se montra, en 1797 et 1798, favorable aux divers changemens qui amenèrent la formation du directoire batave. En 1799, lorsque les Anglo-Russes effectuèrent une descente en Hollande, le général Daendels commandait l'armée hollandaise, et montra de l'intrépidité, mais peu d'intelligence. Il fit, en 1806, la campagne contre les Prussiens; s'empara de l'Oost-Frise au mois d'octobre; et établit son quartier-général à Embden. Il fut nommé alors gouverneur de Munster et colonel-général de la cavalerie hollandaise. Il prêta, le 13 février 1807, serment de fidélité au nouveau roi de Hollande, qui venait de le nommer maréchal de ses armées, gouverneur-général de l'Inde et grand'croix de l'ordre royal de l'Union; et fut

remplacé dans son gouvernement par le général Jansens, le 25 avril 1811. Il revint en France immédiatement après la réunion de la Hollande; fit la campagne de Russie; et après les désastres de cette guerre, fut chargé de la défense de Modlin, où il se fit remarquer par sa conduite ferme et courageuse. Il a été nommé depuis lors gouverneur-général des forts hollandais sur la Côte d'Or, en Afrique, où il est mort en 1818, à l'âge de cinquante-huit ans.

DALBERG (*Charles-Théodore-Antoine-Marie*, baron de), prince-évêque de Constance, primat, grand duc de Francfort, etc.

Né le 8 février 1744, à Herrnsheim près de Worms, son éducation fut commencée chez son père, puis achevée dans les universités de Gœttingue et de Heidelberg; et à peine eut-il terminé ses études, qu'il se fit remarquer parmi les savans d'Allemagne. Il fut successivement *camerer* de Worms, chanoine des grands chapitres de Mayence et de Wurtzbourg, conseiller intime de l'électeur de Mayence, gouverneur de la principauté d'Erfurt; et enfin, président de l'académie des sciences de cette ville. Il publia à cette époque des *Réflexions sur l'Univers*, qui firent aussitôt de lui l'idole des philosophes. En 1787, le baron de Dalberg fut élu coadjuteur par le chapitre de Mayence; et peu de temps après, il fut nommé archevêque de Tarse et coadjuteur de l'évêché de Constance, dont il prit possession en 1799. L'électeur Emeric-Joseph étant mort en 1803, notre évêque devint aussitôt électeur-archichancelier de l'empire, et prince d'Aschaffenbourg, Ratisbonne et Wetzlar. Il suivit, dans le gouvernement de ses nouveaux états, le système philosophique alors en honneur; sécularisa tous les monastères et chapitres; et, comme tous les princes allemands du second ordre, chercha à se rapprocher du gouvernement français, en rompant les liens qui l'attachaient à la maison d'Autriche. En 1804, il fit son premier voyage à Paris pour assister au couronnement de Napoléon; et fut nommé associé étranger de la troisième classe de l'institut. Il enrichit Ratisbonne, le siége de son gouvernement, de plusieurs établissemens utiles au perfectionnement des sciences et des arts, et quitta, lors de la confédération du Rhin, le titre d'électeur-archichancelier pour prendre celui de prince primat. Il fit ensuite éclater son dévouement au gouvernement français, en acceptant Eugène Beauharnais pour son successeur; et en fut bientôt récompensé par la souveraineté du grand duché de Francfort. Il ménagea de tout son pouvoir ses nouveaux sujets; fit faire dans ses états beaucoup d'embellissemens et de travaux utiles; et se retira à Constance lors de la retraite des Français en 1813. Après l'entrée des alliés dans Francfort, il abdiqua entre les mains du roi de Bavière, à cause de l'alliance de ce souverain avec le successeur qui lui avait été donné; vécut, depuis cette époque, comme simple particulier à Constance, et ensuite à Ratisbonne; et mourut dans cette dernière ville le 10 février 1817, laissant des regrets universels sur sa perte comme savant et comme ecclésiastique.

D'ALBERG (*Wolfgand-Héribert*, baron de), poète allemand, etc.

Né aussi à Hersheim, près Worms, en 1750, et frère cadet du précédent, il cultiva de bonne heure la poésie et les belles-lettres; devint premier intendant du théâtre de Manheim, et se montra constamment le protecteur zélé des sciences et des arts en Allemagne. Il composa plusieurs pièces dramatiques, parmi lesquelles on cite *Walwais et Adélaïde*, *Cora*, *Montesquieu*, ou *le Bienfait caché*, et différens autres poëmes à l'usage du théâtre, traduits ou imités de Shakespeare et de Cumberland. Le baron d'Alberg mourut à Manheim, le 27 septembre 1806. Son frère, *Jean-Frédéric-Hugues* d'ALBERG, chanoine de l'église de Worms, s'est aussi occupé beaucoup de littérature, et a publié, sous le titre de: *Histoire d'une famille druse*, un ouvrage très-estimé sur les religions de l'Orient, qui renferme beaucoup de détails instructifs. On lui doit également plusieurs écrits sur la musique, art dans lequel il excellait, et sur la littérature des Hindous. Il est mort à Aschaffenbourg, en 1812.

D'ALBERG (*Emeric-Joseph*, duc de), neveu des précédens, ambassadeur de France à Turin, ministre d'état, etc. (Voyez la *Biographie Moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition.)

DALRYMPLE (*David*), célèbre jurisconsulte écossais, etc.

Né en 1726, à Edimbourg, d'une famille noble, il fut élevé à l'école d'Eaton, et alla achever ses études à Utrecht. De retour dans sa patrie, il entra, en 1748, au barreau d'Ecosse, où une cer-

taine sécheresse d'esprit, jointe à un débit désagréable, nuisirent à la réputation qu'auraient pu lui acquérir ses connaissances et sa vigoureuse dialectique. Il fut nommé, en 1766, l'un des juges de la cour de session, et, en 1776, lord commissaire du justicier. Ce fut à cette occasion qu'il prit, suivant l'usage établi dans la cour de session, le titre de lord *Hailes*. Il remplit ses fonctions judiciaires jusques à trois jours avant sa mort, arrivée en 1792, dans la soixante-sixième année de son âge. Il se distingua par son intégrité, son exactitude, sa patience, la décence de sa conduite, une louable disposition, dans les cas douteux, à pencher vers le parti de la douceur, et le mérite, rare dans les juges écossais et très-estimé des Anglais, de ne pas se montrer trop incliné à sacrifier aux droits ou aux prétentions de la couronne.

DALRYMPLE (sir *Henri*), général anglais.

Issu de la même famille que le précédent, il prit le parti des armes; parvint au grade de général, et fut chargé du commandement de l'armée anglaise en Portugal. Il s'y conduisit avec beaucoup de bravoure et de talent, et força le général Junot de capituler, le 30 août 1808. Cependant sa conduite ayant été improuvée en Angleterre, il fut rappelé pour être jugé, et arriva à Portsmouth dans les premiers jours de novembre, d'où il se rendit de suite à Londres; mais cette affaire n'eut point de suite, et le général Dalrymple continua de faire partie de l'armée anglaise.

DALRYMPLE (*Alexandre*), géographe anglais, membre de la société royale de Londres, etc.

Né en Ecosse, en 1737, et frère cadet du général, il entra jeune encore au service de la compagnie des Indes, et le désir de s'instruire de la géographie, qui était chez lui une véritable passion, lui fit compulser tous les papiers déposés dans les archives de la compagnie à Madras. Il y vit qu'autrefois elle avait mis le plus grand prix au commerce avec les îles de l'archipel oriental des Indes, dont les menées des Hollandais et la pusillanimité de la cour l'avaient privée, et jugea qu'il était possible, non-seulement de lui faire regagner cette précieuse branche de commerce, mais même de lui donner une plus grande extension. Plein de cette idée, Dalrymple refusa, au commencement de 1759, l'emploi de secrétaire du gouvernement à Madras, et obtint de la compagnie le commandement d'un petit vaisseau destiné à l'expédition qu'il avait projetée. Il fit, pendant les cinq années qui suivirent, plusieurs voyages dans l'archipel oriental des Indes, et releva, avec soin, toutes les côtes qu'il eut occasion de voir. Dalrymple, devenu hydrographe royal, consacra le reste de sa vie aux progrès de la navigation et de la géographie; mais, privé de son emploi au mois de mai 1808, le chagrin qu'il en ressentit abrégea ses jours, et il expira, le 19 juin suivant, laissant un mémoire qui donnait des éclaircissemens sur la cause de sa mort.

DALRYMPLE-HAMILTON-MAGGIL (sir *John*), historien anglais, etc.

Né vers 1726, et issu de la même famille que les précédens, il fut longtemps baron de l'échiquier du roi en Ecosse; cultiva la littérature avec succès, et montra beaucoup d'esprit et un talent très-distingué comme historien. Il y a en effet peu d'ouvrages d'histoire aussi piquans que ses *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*. Il eut, à la vérité, pour la composition de cet ouvrage, la facilité de consulter des manuscrits peu connus, déposés dans les archives d'Angleterre, mais encore l'avantage rare et inappréciable de puiser, au dépôt des affaires étrangères, à Paris, et de compulser la correspondance de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre sous le règne de Charles II. Il y trouva la preuve que plusieurs membres du parlement, et particulièrement le célèbre et malheureux Algernon Sydney, recevaient des pensions de Louis XIV, et la révélation de ce fait lui fit de nombreux ennemis, et lui attira des réfutations pleines d'aigreur de la part des Wighs, et notamment de M. Fox. Sir John Dalrymple mourut en 1810, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

DANDOLO (*Vincent*), comte, provéditeur général de la Dalmatie, membre de l'institut de Milan, etc.

Né à Venise, où il était apothicaire à l'époque de l'invasion des Français en Italie, il contribua avec tant d'efficacité au renversement de l'antique république de Venise, que les révolutionnaires du pays le nommèrent président du nouveau gouvernement. Il fut bientôt après député par eux vers le général français, qui ne tarda pas à entrer sur le territoire vénitien, et se retira à Milan

quand Napoléon eut cédé Venise à l'Autriche. Il y fut déclaré *citoyen*, puis créé membre du grand-conseil; parut souvent à la tribune de cette assemblée, et y parla en faveur de la cause républicaine avec l'étonnante facilité qui distingue les Vénitiens. Lorsque les Austro-Russes vinrent en Italie, en 1799, Dandolo se réfugia en France, où il se lia avec quelques savans, et y publia même un ouvrage de politique, intitulé *les Hommes nouveaux*. Après la victoire de Marengo, il retourna à Milan; devint, en 1801, membre du collége électoral des *dotti*, et fut ensuite envoyé en Dalmatie, en qualité de provéditeur-général. Il se conduisit, envers les Dalmates, avec autant d'adresse que d'affabilité, et montra un tel dévouement aux intérêts du pays, que cela lui occasionna plusieurs contestations avec les généraux français. Enfin, Napoléon le rappela à Milan, où il le fit membre du sénat et ensuite comte. Après la chute de ce conquérant, Dandolo cessa d'être sénateur, et habite aujourd'hui une espèce de palais dans le terri oire de Venise. Il est aussi membre de l'institut du royaume Lombardo-Vénitien, et a publié beaucoup d'ouvrages sur la chimie et l'agriculture.

DANIELE (*François*), historien et antiquaire napolitain, etc.

Il naquit le 11 avril 1740, à Saint-Clément, près de Caserte; se distingua dans l'étude du droit, et fut engagé, par le marquis Dominique Caracciolo, de venir à Naples, où il fut d'abord nommé officier de secrétairerie : il avait déjà composé alors son *Codice Fredericiano*, qui contenait toute la législation de Frédéric II, et qui lui valut, en 1778, la place d'historiographe royal. Il devint, en 1787, secrétaire perpétuel de la fameuse académie *Ercolanese*, instituée, par le roi Charles III, pour la publication des découvertes faites à Herculanum et Pompéia, et se livra tout entier aux soins qu'exigeait l'édition des magnifiques tomes publiés au nom de cette société. L'académie Cosentine, celles de la Crusca, des sciences et belles-lettres de Naples; les sociétés royales de Londres et de Pétersbourg, l'inscrivirent successivement au nombre de leurs associés, et l'ordre de Malte le choisit, en 1782, pour son historiographe. Ayant voulu, au retour du roi de Naples dans ses états, en 1799, prendre la défense de quelques amis que la vengeance royale allait sacrifier, il se rendit suspect par son humanité, et se vit privé de ses dignités et de ses emplois; aussi lorsque le roi Joseph vint régner à Naples, en 1806, Daniele fut l'un des premiers hommes qu'il s'empressa de favoriser. Il commença par lui assigner une pension, le fit ensuite directeur de l'imprimerie royale, puis secrétaire perpétuel de la nouvelle académie d'histoire et d'antiquités; mais déjà les infirmités de la vieillesse commençaient à l'affliger, et il mourut en 1812, à Saint-Clément, où il était allé respirer l'air natal.

DANIELS, ancien conseiller de l'électeur de Cologne, et professeur de droit romain à l'université de cette ville, etc.

Il fut présenté à Napoléon en 1804, et ne tarda pas à venir à Paris en qualité de substitut du procureur-général. On reconnut bientôt en lui des connaissances profondes et beaucoup de jugement; mais la difficulté de s'énoncer dans une langue étrangère nuisait à la clarté de ses discours. Il fut nommé procureur-général près la cour impériale de Bruxelles, en 1811, et mérita, par ses vertus, l'estime des habitans de cette ville, qui lui exprimèrent leurs regrets de la manière la plus flatteuse, lorsqu'il en partit en 1817, par ordre de son souverain, pour aller remplir à Berlin la place de conseiller-d'état. M. Daniels est auteur de plusieurs dissertations et mémoires sur divers points de droit, plus remarquables par les recherches qu'ils supposent, que par la méthode et la précision.

DANNECKER (*N.*), célèbre sculpteur wurtembergeois, etc.

Né à Stuttgard en 1758. Il fut élevé dans l'académie fondée par le duc Charles, et montra des dispositions si heureuses, que son souverain l'envoya, en 1782, à Paris, où il fut l'élève de Pajou; de là il se rendit à Rome, et fut rappelé, en 1810, par son prince, qui le nomma professeur de sculpture, et le décora de l'ordre du Mérite civil. On voit à Stuttgard et dans les environs un grand nombre de ses ouvrages; tous se distinguent par un style simple et une perfection dans les formes, qui font croire qu'ils ont été exécutés dans les plus beaux temps de la sculpture : le buste du poète *Schiller*, et une *Ariane* assise sur un léopard, sont regardés, par les artistes, comme des chefs-d'œuvres du premier ordre. Dannecker fut invité, en

1814, par plusieurs souverains d'Allemagne, à se charger de l'exécution d'un monument destiné à consacrer la mémoire de la bataille de Leipzig, que les Allemands appellent *la Bataille des Nations*, ou bien *le Combat sacré*; et il se rendit pour cela à Vienne. Aussitôt après son avènement, en 1816, le nouveau roi de Wurtemberg conféra à M. Dannecker le titre de conseiller de cour.

DARNLEY (*N. Clifton*, comte de), pair d'Angleterre, etc.

Issu d'une illustre et ancienne famille de la Grande-Bretagne, il se montra toujours, comme membre de la chambre haute, opposé au ministère; reproduisit, en 1801, une motion pour qu'il fût fait une enquête générale sur l'état de la nation; et, après avoir rendu justice aux vertus personnelles des anciens ministres, il attaqua toutes leurs opérations militaires, et les accusa du sang et des trésors répandus inutilement à Saint-Domingue. Il blâma aussi leur persévérance à ne pas joindre les troupes anglaises aux armées autrichiennes, faute qui avait occasionné, selon lui, la perte de la bataille de Marengo; se plaignit de la manière dont avaient été dirigées les expéditions de Cadix et du Ferrol; prétendit que la politique employée à l'égard des puissances du nord n'avait produit qu'une coalition contre l'Angleterre; et finit par passer en revue toutes les erreurs ministérielles. Il contribua, en 1805, à la chute déshonorante du lord Melville; vota constamment dans le même sens, quelque fussent les personnes à la tête du gouvernement; se prononça, à la fin de 1814, contre le discours du prince régent à l'occasion de la paix avec la France, et prétendit que les résultats brillans de cette guerre n'avaient produit rien de favorable à son pays. Il tint le même langage dans les sessions suivantes; et l'opposition le comptait encore en 1818 parmi ses membres les plus influens.

DARWIN (*Erasme*), célèbre médecin et poète anglais, etc.

Né le 12 décembre 1731 à Elston, près de Newark, dans le comté de Nottingham, il étudia aux universités de Cambridge et d'Edimbourg, et commença à exercer la médecine à Lichfield, où il vint s'établir en 1736, et où une cure désespérée le mit à la mode. Doué d'un goût très-vif et d'un talent distingué pour la poésie, la crainte, assez fondée, que la connaissance de ce talent ne nuisît à ses succès dans sa profession, l'engagea à garder assez long-temps dans son porte-feuille son *Jardin botanique*, poëme composé en dix années, et dont le système de Linnée est le sujet. On y admire un plan original et hardi, une imagination brillante et une versification harmonieuse; mais on n'y trouve rien de cet intérêt aimable que produit le développement des passions, défaut qui a fait dire de lui « qu'il ne faisait » que voltiger autour du cœur *sans y* » *pénétrer*. » Darwin, après la mort de sa première femme, épousa à cinquante ans la veuve du colonel Pole, beaucoup plus jeune que lui, et vint alors résider à Derby, où il publia, en 1794, le plus considérable de ses ouvrages, intitulé : *La Zoonomie*, ou les lois de la vie organique, qui fut suivi de *La Philosophie, de l'Agriculture et du Jardinage*. Darwin mourut à Derby, le 18 avril 1802.

DATHE (*Jean-Auguste*), célèbre orientaliste allemand, etc.

Il naquit en 1731, d'un père qui était membre de l'administration ducale à Weissenfels en Saxe, et se sentit porté vers les études théologiques par les sentimens religieux qu'il puisa dans l'instruction et les exemples de ses parens. Après avoir posé dans l'école de Naümbourg les fondemens d'une érudition philologique aussi vaste qu'exacte, il suivit les cours d'humanités et de théologie des professeurs les plus distingués des universités de Wittemberg, Leipzig et Gœttingue, et se fixa dans la seconde de ces villes, où il prit successivement les degrés de maitre-ès-arts et de docteur en théologie, et où il obtint, en 1762, la chaire des langues orientales. Il consacra tous les momens que les devoirs de cette place laissaient à sa disposition à la rédaction d'une nouvelle traduction latine des livres du vieux Testament, regardée par les protestans comme la meilleure de toutes celles qui existent dans cette langue, et employa toute sa vie à des cours et à des travaux sur les textes sacrés. Ses ouvrages, peu connus en France, méritent cependant d'être étudiés par ceux qui veulent avoir une idée des recherches des orientalistes allemands dans cette division des sciences théologiques. Dathe mourut en 1791.

DAVERHOULT, né en Hollande, membre de l'assemblée législative de France, colonel, etc. (Voyez la *Bio-*

graphie Moderne d'Alexis Eymery, 2e édition.)

DAVIDOWICH (*Paul*, baron de), général d'artillerie autrichien, propriétaire d'un régiment d'infanterie, et chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Né en Servie, vers 1750. Il embrassa l'état militaire, et après avoir servi avec succès en Bosnie, contre les Turcs, pendant la guerre de 1789, il fut employé dans le Brabant contre les Français. Devenu feld-maréchal lieutenant, en mars 1795, il passa à l'armée d'Italie, et y rendit des services signalés pendant toute la campagne. Le combat du 29 juillet sur l'Adige, les affaires qui eurent lieu du 8 au 12 octobre vers Borgo et Brussak, la prise de Trente le 4 novembre, les attaques des châteaux de Bassano et de Pietra, dont il s'empara le 7 du même mois après un combat de deux jours; enfin la bataille de Rivoli, où les généraux Fiorella et Vallet tombèrent entre ses mains, furent les occasions où il se fit principalement remarquer. Employé de nouveau, en 1805, sous l'archiduc Charles en Italie, il fut désigné honorablement dans les rapports de ce prince, après sa retraite en Hongrie; et fut envoyé, au mois de juin 1806, pour reconnaître la situation réelle des Serviens. Il revint ensuite à Vienne; obtint sa retraite avec pension, en 1807, et fut nommé gouverneur de Comorn, après la paix de Vienne en 1809.

DAVY (sir *Humphry*), l'un des chimistes les plus distingués de l'Angleterre, secrétaire de la société royale de Londres, associé correspondant de l'académie des sciences de Paris, etc.

Né vers 1775, à Penzance, dans le comté de Cornouailles, où il reçut sa première éducation, il fut ensuite placé chez un chirurgien-apothicaire; et c'est là que son goût pour la chimie se développant, le docteur Beddaes le plaça à la tête d'un établissement médical qu'il venait de former près de Bristol. Ses premières publications dans cette ville, et la lecture de ses expériences l'ayant mis en relation avec le comte de Rumford, celui-ci le présenta aux directeurs de l'institution royale formée pour les progrès de la philosophie expérimentale, et il obtint alors une place de professeur de chimie. Il résigna cet emploi en 1812, époque à laquelle il fut nommé chevalier par le prince régent. M. Davy est membre de la société galvanique de Paris; et on doit à ce célèbre chimiste plusieurs ouvrages sur sa science favorite.

DECIMONE (*F.*), général napolitain, gouverneur de Castellamare, etc.

Issu d'une famille noble, il se prononça néanmoins contre le roi en 1798; se lia avec les révolutionnaires de Naples; profita du départ du monarque pour conserver plusieurs bâtimens de guerre que le vice-roi voulait faire incendier dans la crainte qu'ils ne tombassent au pouvoir des Français, et rendit par là un grand service à son parti. Il combattit ensuite les Calabrois avec quelque succès; mais après la reprise de Naples par les troupes royales, en 1799, il n'échappa d'abord à leur fureur qu'en se cachant dans la maison d'un ami. Il fut ensuite dénoncé par son ancien valet de chambre; puis arrêté, livré à une commission militaire, condamné à mort et exécuté.

DEDEM-VAN-GELDER (le comte *F. G.*).

Issu d'une famille distinguée de Hollande, il suivit la carrière diplomatique; devint ambassadeur des Provinces-Unies près la Porte ottomane et ailleurs; échappa aux proscriptions révolutionnaires; fut de nouveau employé, comme ministre plénipotentiaire, sous le roi Louis Bonaparte, et obtint même de ce monarque le titre de conseiller d'état honoraire. Après la réunion de la Hollande à la France, en 1810, il fut nommé sénateur avec le titre de comte; et obtint successivement l'étoile de la légion-d'honneur et le grand cordon de l'ordre de la Réunion. Il rentra dans sa patrie en 1814, et jouit aujourd'hui d'une pension que lui a faite le roi des Pays-Bas. — Son fils, le baron *A.-B.-G.-D.* Dedem-van-Gelder, après avoir servi avec honneur et distinction dans les troupes françaises, et s'être fait remarquer par sa bravoure dans les campagnes d'Allemagne et d'Espagne, fut nommé tour à tour ministre de Hollande en Suède, à Paris, à Stuttgard, à Cassel et à Naples, où le roi Murat le décora, en 1810, du titre de grand dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles. Il obtint ensuite le grade de général de division au service de France, et sert aujourd'hui, en la même qualité, le roi des Pays-Bas, son souverain.

DEGEN (*Jean-Frédéric*), savant helléniste et bibliographe allemand, etc.

Né à Affalterthal en Franconie, le 16

décembre 1752. Il consacra toute sa vie à l'étude des auteurs classiques, et aux fonctions de l'enseignement, qu'il commença d'exercer au gymnase d'Erlangen, et de là à celui d'Anspach. Il fut ensuite directeur et inspecteur de l'école des princes à Neustadt, professeur du gymnase de Bayreuth, et enfin conseiller du consistoire. M. Degen a publié un grand nombre d'excellens commentaires et de bonnes traductions des auteurs anciens. Ce laborieux helléniste est en outre collaborateur de presque tous les journaux littéraires de l'Allemagne; et ses articles sont empreints du cachet de la plus vaste érudition et d'une critique très-éclairée.

DEKEN (*Agathe*), poète hollandais, etc.

Née vers la fin de 1741, à Amstelveen, village situé à une lieue d'Amsterdam, elle perdit, à l'âge de trois ans, son père et sa mère, qui avaient été ruinés par un incendie, et entra dans un hospice d'orphelines à Amsterdam, où ses heureuses dispositions pour la poésie s'étant manifestées, la société *Diligentiæ omnia* l'aida à les cultiver. Elle s'associa ensuite, pour ses occupations littéraires, avec madame Wolff, née Bekker, bel-esprit plein de verve et d'originalité; et cette association déployant bientôt une activité infatigable, exerça en Hollande une grande influence sur l'esprit et le caractère national. Une foule d'ouvrages de tous genres sortirent de la plume de ces dames, et leur donnèrent une grande célébrité en Allemagne. Agathe Deken mourut à Amsterdam le 4 novembre 1804.

DELFICO (*Melchior*), littérateur napolitain, conseiller d'état, etc.

Il prit part à la révolution de son pays, quoique d'une manière modérée, et s'éloigna de Naples, lors du retour de Ferdinand, en 1799. Il se réfugia dans la république de Saint-Marin, où il reçut un diplôme de citoyen; et son inclination le portait à rester dans ce petit état, lorsque le roi Ferdinand ayant été contraint de s'éloigner une seconde fois, Delfico, dont les propriétés à Naples furent menacées du séquestre, à cause de son absence, se vit obligé de retourner dans cette ville pour les sauver. Déjà membre alors de la société royale des sciences de ce pays, il le devint aussi de l'institut royal d'encouragement sous Joseph Bonaparte, et fut nommé conseiller d'état par le successeur de celui-ci, place qu'il occupa jusqu'à la chute de Murat, en 1815. M. Delfico est auteur d'un excellent ouvrage *sur la manière de traiter l'histoire et sur son utilité*.

DELLA-GENGA (*Annibal*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né le 2 août 1760, au château de la Genga, fief de sa famille situé entre le duché d'Urbin et la Marche d'Ancône, il embrassa l'état ecclésiastique; devint d'abord nonce du pape auprès du roi de Bavière et des petits états d'Allemagne, et vint en France, en 1807, pour le concordat germanique. Il retourna ensuite à Rome, d'où les circonstances l'obligèrent de se retirer comme les autres prélats et cardinaux qui n'étaient pas nés dans les états restés au pape; et à l'époque de la restauration de 1814, il fut envoyé par le Saint-Père pour complimenter S. M. Louis XVIII à Paris, où il essuya une très-grave maladie. De retour à Rome, il fut élevé à la pourpre romaine en 1816, et faisait encore partie du sacré collége en 1818.

DELLA-TORRE (le duc), grand seigneur napolitain.

Issu d'une famille illustre, Il se montra l'ami des sciences, et s'occupait beaucoup de l'étude des mathématiques, lorsqu'il fut accusé, en 1799, au moment de l'approche des Français, d'avoir, de concert avec son frère Clémenti, célèbre par ses poésies, préparé un grand repas pour le général Championnet. Aussitôt des furieux courent à leur hôtel et les traînent sur les marches de leur palais pour y être fusillés; mais leur perruquier, qui les avait dénoncés, ayant proposé à la populace de les brûler à petit feu, ce cruel avis fut suivi, et les deux frères, après avoir subi pendant trois heures les plus cruelles douleurs, expirèrent au milieu des tourmens. Leur maison, l'une des plus riches de Naples, fut livrée au pillage, et devint ensuite la proie des flammes.

DEL-PARQUE (le duc de), grand d'Espagne, général au service de S. M. catholique, etc.

Issu d'une ancienne et noble famille, Il prit de bonne heure le parti des armes, et se trouvait déjà officier-général, lorsque, dans un voyage qu'il fit à Paris en 1804, il fut présenté à Napoléon. Il suivit aussi le roi Ferdinand à Baïonne, en 1808; devint alors, et malgré lui, à ce qu'il paraît par sa conduite postérieure, capitaine des gardes

du corps du nouveau roi Joseph Bonaparte, qu'il servit quelque temps; se prononça ensuite hautement en faveur des insurgés espagnols; et fut mis par eux à la tête d'un corps d'armée avec lequel il obtint différens succès les 26 et 27 novembre 1809. Il fut bientôt après attaqué lui-même à Carpio, où il refusa le combat; effectua sa retraite sur Albade-Tormés; et se vit alors obligé de combattre; et fut battu complétement par le général Kellermann, qui lui prit quinze pièces de canon, six drapeaux, quinze mille fusils, et deux à trois mille hommes. Le duc Del-Parque réunit ensuite les débris de son corps d'armée à celui du duc d'Albuquerque, et se conduisit toujours depuis avec le même dévouement. Au retour de Ferdinand en 1814, il trouva dans l'accueil de son souverain la juste récompense de sa fidélité; et ne fut pourtant appelé à aucun des emplois importans de la monarchie.

DEMIDOFF (le comte *Nicolas* de), chambellan de l'empereur Alexandre, conseiller intime, commandeur honoraire de l'ordre de Saint-Jean, etc.

Né à Pétersbourg en 1774, de cette ancienne famille des Demidoff qui découvrirent, dans la Sibérie, des mines de fer, de cuivre, d'or et d'argent, et reçurent du gouvernement des terres, des forêts et des hommes pour augmenter leurs exploitations, Nicolas de Demidoff entra fort jeune au service, et fut d'abord aide-de-camp du prince Potemkin. Il fit, en cette qualité, deux campagnes contre les Turcs; et, pour célébrer la prise d'un port sur la mer Noire, il y fit construire, à ses frais, une frégate. Il devint ensuite lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers; fut nommé gentilhomme de la chambre de l'impératrice; se maria à une Stroganoff de l'illustre famille de ce nom, et quitta alors le service militaire. Peu après, il commença à voyager dans toute l'Europe, et les connaissances qu'il a acquises dans ses longs voyages, lui ont inspiré l'idée de former des sujets et de les envoyer en Russie pour y propager les arts utiles. En 1812, lors de l'invasion de la Russie par Napoléon, M. Demidoff équipa à ses frais un régiment; et malgré le mauvais état de sa santé, il se mit a la tête de ce corps; se signala particulièrement à la bataille de la Moskowa, et ne quitta l'armée qu'après la retraite des Français. M. Demidoff, qui avait sauvé de l'incendie de Moscou sa magnifique collection d'objets d'histoire naturelle, en a fait présent à la ville de Moscou, dont l'université l'a nommé en reconnaissance l'un de ses membres honoraires.

DENINA (*Charles-Jean-Marie*), célèbre historien piémontais, etc.

Il naquit à Revel en Piémont en 1731, et après avoir fait ses études à Saluces, il était, à l'âge de quinze ans, sur le point d'entrer chez les Grands-Augustins à Ceva, lorsqu'un de ses oncles le nomma à un bénéfice. Il prit alors l'habit ecclésiastique; resta deux ans à Saluces, où il apprit un peu de théologie; et obtint, en 1748, une bourse pour aller étudier à l'université de Turin. Il prit, quelque temps après, les ordres, et devint, en 1755, professeur d'humanité à Pignerol, place qu'il ne garda que peu de mois, à cause des désagrémens que lui lirent essuyer les jésuites à l'occasion d'une comédie de collége, dans laquelle il faisait dire à l'un des personnages que les écoles publiques étaient aussi bien sous la direction d'un magistrat et de prêtres séculiers, qu'elles l'avaient été sous les moines ou clercs réguliers. En 1756, il alla prendre le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan, et fit paraître alors un écrit théologique qui est le premier ouvrage qu'il ait fait imprimer. Cependant il rentra dans les écoles royales; fut nommé professeur extraordinaire d'humanités et de rhétorique au collége supérieur de Turin; et publia, bientôt après, son *Discours sur les vicissitudes de la littérature*, qui lui attira une correction amère de la part de Voltaire, dans l'*Homme aux quarante écus*. La publication des premier et second volume des *Révolutions d'Italie*, valut à Denina la chaire de rhétorique au collége supérieur de Turin, et celle d'éloquence italienne et de langue grecque à l'université. Dans un voyage qu'il fit en 1777, à Florence, il donna à Cambiagi, libraire de cette ville, un manuscrit sur l'*Emploi des hommes*, à la charge de le faire passer à la censure tant ecclésiastique que politique; mais le livre de Denina n'ayant pas passé à la censure de Turin, ainsi que le voulait la loi qui défend aux Piémontais de faire rien imprimer en pays étranger, l'auteur, quoiqu'il n'y eût pas mis son nom, fut puni de son infraction aux lois de

son pays par la perte de ses emplois, et fut exilé d'abord à Verceil, puis à Revel, lieu de sa naissance. L'abbé Costa d'Arignan, ami de Denina, et depuis archevêque de Turin, ayant pris hautement sa défense, lui fit obtenir le rétablissement d'une partie de ses pensions, et la permission de revenir à Turin. Denina s'occupa alors, comme par le passé, de divers travaux littéraires, et venait à peine de témoigner le désir de faire un ouvrage sur les *Révolutions de l'Allemagne*, lorsque Frédéric II lui fit dire qu'il trouverait à sa cour tous les moyens et toute la liberté qu'il pourrait souhaiter pour travailler. Denina se rendit, en 1782, à Berlin, où il fut nommé membre de l'académie; et voyagea ensuite dans quelques parties de l'Allemagne. Il se trouvait à Mayence en 1804, lors du passage de Napoléon, et fut présenté à cet empereur, qui le nomma son bibliothécaire. Il vint alors se fixer à Paris, où il est mort le 5 décembre 1813, laissant la réputation d'un homme vertueux et éclairé.

DENISOW, général russe, etc.

Il fut employé, en 1794 et 1795, contre les Polonais; fut battu par Kosciuzko, le 4 avril 1794, à Raslavicé, entre Cracovie et Varsovie; contribua néanmoins, le 8 juin, au gain de la bataille de Szczekociny, et obtint, de S. M. le roi de Prusse, l'ordre de l'Aigle-Rouge. Il se distingua de nouveau, le 3 novembre, à l'assaut de Prague; fut récompensé de son courage par l'impératrice Catherine II, qui lui donna, en janvier 1795, l'ordre de Saint-Georges de la quatrième classe, un sabre d'or, une aigrette de diamans, et le grade de lieutenant-général; et se signala encore en 1795, en poursuivant les débris des troupes polonaises, auxquelles il fit mettre bas les armes sans capitulation. Le général Denisow mourut, dit-on, en 1798. Un autre officier-général russe de ce nom fut employé, en 1808, 1809 et 1810, comme général-major, contre les Turcs, à l'armée de Moldavie, et se distingua, au mois de mars 1810, dans une reconnaissance générale, où il fit un certain nombre de prisonniers.

DERBY (lord comte de), pair d'Angleterre, etc.

Issu d'une illustre famille. Il épousa, en 1797, la célèbre actrice miss Farren, aussi connue par ses vertus que par ses talens dramatiques, et vota constamment, dans la chambre haute, avec le parti de l'opposition. Il combattit presque toutes les mesures ministérielles prises pendant la guerre contre la France; présenta, le 25 février 1813, à la chambre des pairs, diverses pétitions des marchands manufacturiers et autres habitans de Manchester, contre le monopole de la compagnie des Indes, et réclama également pour les constructeurs de bâtimens de Liverpool, demandant que les navires de la compagnie, bâtis dans l'Inde, ne fussent point enregistrés comme navires anglais. Le 5 mars, il présenta deux autres pétitions contre le renouvellement de la charte de la compagnie des Indes-Occidentales, et figurait encore, en 1818, parmi les membres les plus distingués de l'opposition anglaise.

DERBY (*Elisabeth* Farren, comtesse de), épouse du précédent.

Née en 1759, à Cork, où son père était apothicaire, elle reçut une éducation soignée, et débuta, sur le théâtre de Livepool, en 1773, par le rôle de Rosette, dans l'opéra comique de *l'Amour au village*. Après avoir obtenu beaucoup de succès, elle vint à Londres, où elle parut, pour la première fois, au théâtre de Colman. Elle se montra ensuite sur les théâtres de Covent-Garden et de Drury-Lane, et se fit remarquer autant par son esprit et ses grâces, que par une vertu et une modestie bien rares dans son état, et qui lui procurèrent d'illustres amis dans les classes supérieures. L'attachement et l'estime qu'elle sut inspirer au comte de Derby, portèrent ce seigneur à lui offrir sa main, en 1797. Après son mariage, elle fut présentée à la cour, et elle faisait même partie du cortége au mariage de la princesse royale avec le duc de Wurtemberg. La comtesse de Derby a un fils et deux filles.

DEROY (*Bernard-Erasme*, comte), lieutenant-général bavarois, etc.

Né à Manheim, le 11 décembre 1743, d'une famille noble, son père, ancien général en chef des troupes du Palatinat, lui fit embrasser, dès l'âge de sept ans, la carrière militaire, où il obtint un avancement rapide, et fut élevé au grade de général-major en 1792. Il fut chargé, en 1804, du commandement de la ville de Manheim, puis nommé lieutenant-général des armées bavaroises. Il fit la campagne de 1805 avec distinction; commanda ensuite les troupes stationnées dans le Tyrol; se signala de nouveau contre les Prussiens en 1806;

pénétra en Saxe, et eut même des succès qui firent honneur à ses talens militaires. Devenu conseiller d'état et adjoint à la commission des finances en 1809, il quitta bientôt l'administration pour la guerre; fit la campagne de cette année contre l'Autriche, à la tête de la deuxième division des troupes de sa nation; se fit remarquer par son courage à la bataille d'Abensberg, le 20 avril, et s'empara peu après de la ville d'Inspruck et du Tyrol. En janvier 1811, il fut élevé par son souverain au grade supérieur de général d'infanterie; fut encore employé dans la funeste campagne de 1812, et enfin blessé mortellement au combat de Polotsk. Il mourut le 23 août, à l'âge de près de soixante-douze ans, dont soixante de services effectifs, et fut également regretté de son roi et de sa patrie, qu'il avait servis jusqu'à la fin de sa carrière de la manière la plus honorable.

DESCOMBES (*N.*), l'un des magistrats de Genève, etc.

Il était lieutenant, et chef de la garnison de Genève lors de la révolution française, et ses principes politiques ne s'accordant pas avec ceux des révolutionnaires, il fut considéré par eux comme *aristocrate* et traité comme tel. Les jacobins genévois s'étant rendus maîtres de la ville en 1794, firent traduire M. Descombes au tribunal révolutionnaire, nouvellement institué, et il y fut condamné à être fusillé, « pour » avoir fait tirer sur le peuple en 1782. »

DESPARD (*Edouard-Marc*), colonel anglais, etc.

Il naquit en Irlande; prit le parti des armes, et, après s'être distingué dans la guerre d'Amérique, il quitta l'armée de ligne, et passa, en 1779, à la Jamaïque pour y servir comme ingénieur. Il contribua à mettre cette île dans un état de défense respectable; fut envoyé, en 1781, pour commander dans l'île de Rattan, voisine de l'Amérique espagnole, et aida, l'année suivante, lord Nelson, à reprendre les établissemens de la côte des Mosquites. La paix de 1783 ayant rendu aux Anglais la côte de Honduras, le colonel Despard fut nommé chef de cet établissement avec le titre de sur-intendant; mais ayant ensuite déplu aux colons, ils envoyèrent un député en Angleterre pour se plaindre de lui, et le firent suspendre de ses fonctions. Il arriva en Europe en 1790, porteur de témoignages honorables, et il essaya vainement, pendant deux ans, d'obtenir justice et de se faire payer les sommes qu'il réclamait. Arrêté momentanément, en 1794, lors de la suspension de la loi d'*habeas corpus*, il fut renfermé fort étroitement, et devint libre depuis, sous la simple promesse de paraître quand il serait mandé. Il fut arrêté de nouveau au mois de novembre 1802, et on apprit, avec la plus grande surprise, qu'il était le chef d'une conspiration tramée avec des individus appartenant tous aux basses classes de la société, ou simples soldats. Condamné à mort le 21 février 1803, Despard, monté sur l'échafaud, s'adressa à la foule, et lui dit qu'il mourait uniquement parce qu'il avait voulu arracher son pays à la tyrannie et à l'oppression. La conspiration, quoique prouvée, parut néanmoins si mal ourdie, qu'on attribua généralement le projet à un dérangement d'esprit causé, chez ce militaire, par le chagrin et les contrariétés qu'il avait éprouvées.

DESPUIG-Y-DANETO (*Antoine*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né le 31 mai 1745, à Palma, dans l'île de Majorque, d'une famille illustre, alliée aux rois d'Aragon, il fit ses études à l'université de son pays, et devint bientôt chanoine de la cathédrale. Il fit ensuite divers voyages en France, en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, avec une mission de sa cour pour connaître les villes et les lieux où s'étaient tenus les plus fameux conciles d'Occident; arriva à Rome le 12 octobre 1788, et s'y fit admirer par ses talens et par cette grandeur d'âme, qu'il déploya toujours dans toutes les actions de sa vie publique et privée. Après avoir été aussi dans la Calabre, en Sicile et à Malte, il se rendit à Venise, d'où il retourna à Rome, le 2 mai 1785, en qualité d'auditeur de rota pour le royaume d'Aragon. Nommé depuis, par Charles IV, roi d'Espagne, à l'évêché d'Orihuela, dans le royaume de Valence, il fut consacré le 29 septembre 1791, et prit possession de son siége le 30 mars 1792. Le 1er juin 1795, il fut transféré, par Pie VI, à l'église métropolitaine de Valence, et, en 1796, à celle de Séville, et il se trouvait à Madrid lorsque le roi l'envoya à Rome, le 27 mars 1797: il y demeura jusqu'à l'expulsion de Pie VI, qu'il rejoignit bientôt à Sienne, et où il resta pendant tout le temps de son exil. Ayant renoncé, en 1799, à l'église

de Séville, il fut transféré au patriarchat d'Antioche; assista peu après, comme ministre d'Espagne, au concile tenu à Venise pour l'élection de Pie VII, dont il précéda l'entrée dans Rome, en 1800, et fut enfin créé prêtre-cardinal de Saint-Callisto, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, et protecteur de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont il était grand'-croix en 1803. Il retourna ensuite à Madrid, et de là à Majorque, sa patrie; revint à Rome en 1807; aida le pontife de ses conseils et de ses actions, et fut élu par lui pro-vicaire de Rome et pro-préfet de la discipline des réguliers. Obligé de partir pour Paris, en 1810, il y resta jusqu'à la fin de 1812, époque à laquelle il lui fut permis d'aller aux bains de Lucques, où il mourut le 30 mai 1813.

DESSALINES, général noir, et premier empereur d'Haïti.

Né en Afrique, à la Côte d'Or, où il devint l'esclave d'un noir libre, nommé *Dessalines*, dont il prit le nom, il était d'une taille moyenne, d'une belle figure, mais son regard dur et même féroce révélait les passions cruelles qui dominaient son âme. Il se signala, par son courage, dès la première insurrection de 1791, et son activité et ses talens lui valurent alors le rang d'aide-de-camp du général noir *Jean-François*. Dans les divisions qui survinrent ensuite entre ce chef et Toussaint-Louverture, Dessalines s'attacha à ce dernier, dont il devint le premier lieutenant, et fut chargé, en cette qualité, de conduire la guerre contre le mulâtre Rigaud, dans le sud de la colonie. Il la fit avec tant de vigueur, qu'il eut bientôt vaincu son rival. A l'époque où Moyse voulut secouer le joug de Toussaint, Dessalines aida encore Christophe à comprimer ce mouvement. Lors de l'arrivée de l'armée française à Saint-Domingue, en 1802, il suivit la fortune de Toussaint, avec lequel il combattit et se soumit ensuite. Employé alors dans le quartier de Saint-Marc, il reçut des témoignages publics de satisfaction pour le zèle avec lequel il travaillait au désarmement des noirs; mais il ne tarda pas à retourner à leur parti, et concourut efficacement aux événemens qui forcèrent les Français d'évacuer Saint-Domingue. Libre alors de se livrer à toutes ses fureurs, il déclara qu'il n'adopterait, pour distinguer ses amis et ses ennemis, d'autre signe que la couleur, et il commença en effet à poursuivre implacablement les blancs et les mulâtres : le Cap fut de nouveau inondé de sang et les champs couverts de carnage. Instruit de l'autorité que prenait Napoléon en France, Dessalines, pour mieux affecter l'indépendance de la métropole, prit aussi le titre de souverain, et ce fut en octobre 1804 que ce nègre féroce se fit proclamer empereur de Haïti, sous le nom de *Jacques Ier*. Bientôt après il voulut étendre sa domination sur la partie espagnole, et forma, pour la soumettre, une expédition au commencement de 1805; mais il fut repoussé, avec perte, de Santo-Domingo, par le général Ferrand, et se vengea de cet échec en se livrant à de nouveaux excès. Vers la fin de la même année, le mulâtre Pétion, qui était venu à bout de créer un parti assez puissant de tous les habitans menacés des proscriptions de Dessalines, prépara une embuscade, dans un quartier que son ennemi devait visiter; et, ayant eu le bonheur de n'être pas trahi, il le fit tomber, avec sa faible escorte, sous les coups de gens apostés pour ce dessein. C'est ainsi que finit cet empereur éphémère, dont la cruauté ne sera oubliée de long-temps.

DEUX-PONTS (*Charles-Auguste-Christian*, comte palatin, duc de).

Né en 1746. Il épousa la princesse Marie-Emilie de Saxe, et succéda au duché de Deux-Ponts en 1775. Lorsqu'en 1777 la maison de Bavière se fut éteinte, Charles-Théodore, électeur palatin, hérita des états de cette maison; mais ce prince n'ayant point de postérité, le nouveau duc de Deux-Ponts pouvait être regardé comme son héritier présomptif; aussi Charles-Auguste refusa-t-il d'accéder à la convention conclue entre Charles-Théodore et l'Autriche, le 3 janvier 1778. Appuyé par le roi de Prusse, il fit même une protestation formelle à la diète de Ratisbonne, et réclama en sa faveur les stipulations du traité de paix de Westphalie. Il mourut en 1795, sans laisser d'enfans, et ses droits passèrent à son frère Maximilien-Joseph, aujourd'hui roi de Bavière.

DEUX-PONTS-BIRKENFELD (le duc *Guillaume* de).

Né le 10 novembre 1757, et cousin du roi de Bavière, il fut marié, en janvier 1780, à une princesse de la même maison, et servit en France, avant la révolution. En 1793, il était à la tête d'un corps de troupes d'empire sur le Haut-

Rhin; obtint, de l'électeur Maximilien, en 1800 et 1802, le commandement d'un corps de ses troupes dans l'armée coalisée contre la France, et, depuis l'établissement de la confédération du Rhin, habita constamment Bareuth : c'est dans son palais que son gendre, le maréchal Berthier, prince de Wagram, périt en 1815.

DEVAUX (*Pierre*), fils naturel du prince Charles de Lorraine, guillotiné à Paris. (Voyez la *Biographie Moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition.)

DEVONSHIRE (*Georgine* Cavendish, duchesse de), célèbre par sa beauté, etc.

Issue de l'illustre et ancienne famille Cavendish, elle joignait aux agrémens de l'esprit et à la noblesse du caractère, beaucoup d'instruction, un goût délicat et du talent pour la poésie. On connaît d'elle plusieurs pièces de vers, dont la principale est un poëme, intitulé *le Passage du Saint-Gothard*, où l'on remarque un style élégant, un goût pur, et une imagination à la fois brillante et sage. Liée d'amitié avec le célèbre Charles Fox, dont elle partageait les opinions politiques, elle se mit un jour, au moment d'une élection au parlement, à la tête des belles solliciteuses qui quêtaient des suffrages pour ce candidat. Un boucher, à qui elle demandait sa voix, la lui promit, à condition qu'elle lui permettrait de la *saluer*, ce qui, en anglais, signifie donner un baiser. Elle y consentit gaîment, et ce baiser valut un suffrage à son ami. On a aussi conservé une anecdote qui prouve combien était générale l'impression que la beauté de la duchesse de Devonshire faisait sur les hommes de tous les états. Elle assistait un jour à une course de chevaux, et un bon fermier, qui était près d'elle, après l'avoir contemplée quelque temps avec une sorte de ravissement, s'écria tout haut : « Ah ! que ne suis-je le Dieu » tout-puissant, elle serait bientôt la » reine du ciel. » Elle avait conservé ses grâces et sa beauté jusques après l'âge où elles disparaissent d'ordinaire dans les femmes; mais elle perdit un de ses yeux quelques années avant sa mort, arrivée en mai 1806.

DIAS-GOMES (*François*), poëte portugais, etc.

Né au mois de mars 1745, à Lisbonne, où son père faisait un petit commerce de mercerie, mais qui avait des idées plus élevées que son état, il remarqua les belles dispositions que Dias, encore enfant, montrait pour les lettres, et lui donna une éducation classique. Déjà François Dias avait achevé ses études littéraires et commençait son cours de droit, lorsque son père, cédant aux conseils d'un frère qui avait pris le plus grand ascendant sur toute la famille, le retira de l'université; et, au lieu de la carrière honorable à laquelle il l'avait d'abord destiné, le plaça dans le petit commerce de détail qu'il exerçait lui-même. Au milieu des embarras d'un négoce assez actif, Dias trouva néanmoins le loisir de faire des vers, et quoique perpétuellement occupé des objets les plus minutieux et les plus propres à étouffer l'imagination, il n'exerça sa muse que sur des sujets nobles et élevés. La collection de ses *Œuvres poétiques*, que l'académie des sciences de Lisbonne a fait imprimer, en 1799, au bénéfice de sa veuve et de ses enfans, se composait de sept élégies, douze odes et trois cantiques. La correction et le goût classique en forment le mérite principal; les notes très-étendues qu'il y a jointes témoignent aussi l'excellence et l'étendue de ses études. Dias est encore l'auteur de deux tragédies : *Electre* et *Iphigénie*, et de trois morceaux en prose. Le premier est une analyse raisonnée du style de Sà, de Miranda, Ferreira, Bernardes, Caminha et Camoëns; dissertation que l'académie des sciences couronna en 1792. Le second morceau est une comparaison de l'histoire de don Juan de Castro, par Freire de Andrade, et de la vie de don Paul de Lima, par Diego de Couto; le troisième traite du bon goût en poésie. Dias mourut le 30 septembre 1795, sans avoir eu le temps d'achever un poëme descriptif et didactique intitulé : les *Saisons* et la *Henriqueida*, épopée dont le sujet était la conquête de Ceuta.

DIENEL (*Michel*), célèbre menuisier allemand, etc.

Né en 1744, à Friedersdorf, près de Landskron, dans la Haute-Lusace, il se distingua par un talent extraordinaire pour la mécanique, et par une adresse singulière dans les travaux de son état. Parmi les chefs-d'œuvres sortis de ses mains, on distingue un modèle du tabernacle du temple de Salomon et de la ville de Jérusalem, morceaux travaillés avec une délicatesse inconcevable. Le génie de cet artiste industrieux se fit encore plus remarquer dans trois machines astronomiques où, par le moyen de quelques

roues, on voyait fidèlement représentés tous les mouvemens des corps célestes. Il en joignit une quatrième, qui, sans aucun engrenage, représentait parfaitement le mécanisme des éclipses de soleil et de lune. Ce malheureux artiste, qui n'avait jamais eu d'autre maître que son génie, fut peu encouragé dans sa patrie, et se vit réduit à faire le tour de l'Allemagne en montrant ses machines, qui obtinrent partout les applaudissemens des amateurs instruits. Il mourut à Lunéville, le 3 juillet 1795.

DIETRICHSTEIN (le prince *François-Joseph* de), chevalier de la Toison-d'Or, et de Marie-Thérèse, conseiller intime et grand-maître de la cour de l'archiduc François d'Este, etc.

Il naquit le 29 avril 1767, et ayant pris le parti des armes, il se distingua comme colonel au service d'Autriche, dans les Pays-Bas, en 1793, notamment au siége de Valenciennes. En décembre 1796, il fut promu au grade de général-major, et envoyé à Pétersbourg, pour féliciter l'empereur Paul Ier sur son avénement au trône. Le 16 juillet 1797, il y épousa la comtesse Alexandrine de Schouwaloff, et succéda à son père dans la principauté de Dietrichstein, le 25 mai 1808. On le compte encore aujourd'hui parmi les grands seigneurs au service de la cour d'Autriche.

DIETRICHSTEIN (le comte *Joseph* de), ancien ministre et gouverneur de la Moravie, etc.

Il fut rappelé au ministère, en septembre *1804*, par l'empereur d'Autriche; devint vice-chancelier de la cour; passa, en 1809, après la paix de Vienne, aux fonctions de maréchal de la Basse-Autriche, et prêta serment à l'empereur, en janvier 1810, comme grand-maréchal des états-provinciaux de l'empire. Il tint, en cette qualité, le 23 octobre 1811, la première assemblée plénière, pour discuter la répartition des impôts; fut nommé, en septembre 1816, président de la régence de l'archiduché; et enfin, choisi pour gouverneur de la banque autrichienne, dans le mois d'octobre suivant.

DIGNEFFE (*Wellant*), liégeois, puis député français, etc.

Né à Liége, d'où il fut chassé par l'évêque pour sa conduite politique, lors des troubles du Brabant, en 1787 et 1788, il rentra dans sa patrie, en décembre 1792, après l'invasion de l'armée française; fut obligé de s'éloigner encore en 1793, et revint de nouveau à Liége avec les Français en 1794; devenu député au conseil des cinq cents, en 1798, il se plaignit de ce que toutes les dispositions de la constitution n'étaient pas en activité dans les départemens réunis, et fit ordonner la formation d'une commission pour assurer les moyens d'attacher ces contrées à la république. En 1799, il fut encore élu député de l'Ourthe au même conseil, et y accusa le directeur Merlin (de Douai) d'être le chef d'une faction *liberticide*, dont le but était, disait-il, de donner le gouvernement de la Belgique à un prince de la maison d'Hanovre ou d'Orange. Il demanda aussi, à la même époque, la reconstruction des maisons de la ville de Liége, détruites par les Autrichiens en 1794; s'opposa fortement à la révolution du 18 brumaire, et fut pourtant appelé au nouveau corps-législatif. Il devint ensuite membre du conseil de préfecture de l'Ourthe, puis directeur des droits-réunis de ce département; fut élu, en 1803, candidat au corps-législatif où il fut encore porté, en 1809, par le sénat; accepta, le 8 avril 1814, l'acte constitutionnel qui rappelait les Bourbons au trône de France; et cessa de faire partie du corps constituant de France, lorsque le pays de Liége fut séparé de l'empire, et retourna alors dans sa patrie.

DILLON (*Arthur* et *Théobald*). (V. la *Biographie Moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition.)

DILLON-LÉE (*Charles*), lord, vicomte et pair de la Grande-Bretagne, etc.

Né en Irlande le 6 novembre 1745, d'une famille très-ancienne de ce pays, où il possède des biens considérables, et frère du célèbre et malheureux Arthur Dillon, général au service de France, mort à Paris sur un échafaud, lord Dillon-Lée, malgré l'ancien attachement de sa famille à la religion catholique, l'abjura néanmoins pour entrer au parlement, et fut ensuite un de ceux qui soutinrent avec le plus de force le gouvernement anglais dans ses mesures pour restreindre les droits des catholiques romains. Il s'est aussi fortement prononcé en faveur de l'union de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et vota constamment depuis lors avec le ministère. Lord Dillon a épousé, en 1776, Henriette, fille de lord Mulgrave, dont il a eu un fils et une fille.

DINIZ-DA-CRUZ (*Antoine*), célèbre poète lyrique portugais.

Il naquit en 1730, à Castello de Vide, dans la province d'Alentejo eu Portugal; et, après avoir fait ses humanités chez les jésuites d'Evora, il alla étudier le droit dans l'université de Coimbre, où il continua à cultiver les belles-lettres. Une étude approfondie des meilleurs écrivains portugais, l'indigna si fort contre l'espèce de *gongorisme* alors dominant dans la littérature de sa patrie, qu'il s'associa d'autres compagnons d'étude, dans le dessein de ramener le goût national à l'imitation pure des beaux modèles du 16e siècle, et qu'ils formèrent ensemble une espèce d'académie sous le titre d'*Arcadie*, qui les conduisit à leur but, en produisant d'excellens ouvrages. Lors de l'attentat commis le 3 septembre 1759, contre la personne du roi Joseph, les Arcadiens de Lisbonne tinrent une séance publique pour célébrer la conservation des jours de leur souverain, et ce fut alors que Diniz prit son rang comme *pindare portugais*, par la belle ode qu'il composa à cette occasion. Devant quitter la cour pour aller remplir les fonctions d'auditeur de guerre à Elvas, Diniz ne s'arrêta point dans une carrière qu'il s'était ouverte par un chef d'œuvre; et il entreprit de célébrer les grands capitaines et les hommes d'état du Portugal : ce recueil d'héroïdes suffirait seul pour démontrer l'étendue de son génie, s'il n'avait pas déjà développé la variété et la souplesse de ses talens dans des poésies de tous genres, qui le firent considérer comme le plus grand poète de sa nation au 18e siècle. Pendant son séjour à Elvas, une dispute ridicule entre l'évêque et le doyen de la cathédrale lui fournit le sujet d'un poëme héroï-comique, qu'il intitula le *Goupillon*. Malgré la ressemblance du sujet avec le *Lutrin* de Boileau, Diniz remplit le cadre de son poëme sans plagiat, et sans imitation servile dans les épisodes et dans le merveilleux de la fable, car ils tiennent au ridicule national, et en forment de vrais tableaux. Il fournit pourtant avec distinction la carrière de la magistrature ; siégea successivement dans les tribunaux du royaume et des colonies, et devint ensuite chancelier de la Relaçam du Rio de Janeiro, et membre au conseil suprême des colonies. Il fut aussi créé chevalier de l'ordre royal d'Aviz, et nommé membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne. Diniz mourut vers la fin du 18e siècle, à Rio de Janeiro.

DINNE (*N.*), colonel belge, littérateur, etc.

Né à Namur, où son père était huissier près le conseil souverain, il fit de bonnes études; se livra ensuite à l'ambition; embrassa la carrière des armes à l'époque de la révolution belgique, et devint alors aide-de-camp du célèbre général Vandermersch. Il ne tarda pas à se voir entraîné dans la disgrâce de son général, que le comité des états éloigna de l'armée comme trop favorable au parti démocratique; et se retira alors en France, où il donna des leçons de mathématiques pour vivre. Il obtint le grade de capitaine en 1792; se signala dans plusieurs rencontres; parvint au grade de colonel, et fut tué, à la tête de sa demi-brigade, dans la Vendée, en 1795. Il est auteur des mémoires du général Vandermersch, ouvrage qui parut en 1790, et qui contient des détails curieux, des anecdotes piquantes; mais dont le style, trop souvent trivial et négligé, prouve que l'auteur avait eu peu de temps à donner à l'étude des bons modèles et de la saine littérature.

DITTERS-DE-DITTERSDORF (*Charles*), célèbre compositeur allemand.

Né en 1739, à Vienne, où il reçut une éducation soignée, il montra, dès l'âge de sept ans, une passion extraordinaire pour la musique, et se forma à l'école des premiers violons de l'Allemagne. Un *solo*, qu'il exécuta sur cet instrument dans une musique d'église, excita tellement l'admiration de tous les auditeurs, que le fameux corniste Hubaczek, qui était présent, prit Ditters en affection et le recommanda si fortement au prince de Hildburghausen, auquel il était attaché, que ce prince reçut le jeune artiste au nombre de ses pages, quoiqu'il n'eût pas encore douze ans. Après avoir fait long-temps l'ornement de la petite cour de son bienfaiteur, où il se lia d'une étroite amitié avec Métastase, il passa au théâtre de la cour de Vienne; accompagna Gluck en Italie, et y fut accueilli de tous les grands maîtres. De retour à Vienne, Ditters profita beaucoup de la connaissance qu'il y fit du célèbre Haydn; et, après s'être distingué à Francfort, au couronnement de l'empereur Joseph II, il passa au service de l'évêque de Gross-

Wardein en Hongrie. Il n'avait jusques-là composé que de la musique instrumentale; mais, encouragé par Métastase, il mit successivement en musique quatre *oratorio* de ce poète célèbre, qui furent exécutés à Vienne avec le plus grand succès. Il parcourut ensuite l'Allemagne dans la vue de se perfectionner encore; et il était à peine âgé de trente ans, lorsque le prince-évêque de Breslau, voyant qu'il connaissait parfaitement la grande chasse, le nomma maître des forêts de sa principauté, en 1770; puis capitaine du pays de Freyenwaldau; et obtint aussi pour lui, de la cour impériale, des lettres de noblesse et le nom de Dittersdorf, que Ditters porta toujours depuis. Il fut encore pendant quelques années très-recherché à Vienne, et surtout à Berlin, où il était souvent appelé; mais ayant perdu ensuite les bonnes grâces de l'évêque de Breslau, il se vit, à la fin de ses jours, accablé d'infirmités, et aurait été même réduit à la dernière misère, sans les bienfaits du baron Ignace de Stillfried, qui le prit dans son château en Bohême, et le mit ainsi à l'abri du besoin. Il y mourut le 1er octobre 1799, deux jours après avoir achevé de dicter à son fils l'*Histoire de sa vie*, que ce dernier publia à Leipzig en 1801.

DJAAFAR-KHAN, souverain de Schyraz, etc.

Neveu du célèbre Kérym, souverain de la Perse, sous le titre de *Vékyl*, ou vice-roi, il avait été nommé gouverneur de Beïbrun et de Chester, en 1779, par Ssadio son père, successeur de Kérym, place qu'il conserva depuis par sa lâche soumission à l'égard de l'ambitieux Aly-Mourad Châh qui, en 1781, supplanta et extermina Ssadic. Aly-Mourâd étant mort en 1784, Djaafar prétendit aussi monter sur le trône de Perse, et entra ouvertement en concurrence avec l'eunuque Aghâ Mohammed, oncle de Fath-Aly *Châh*, ou empereur actuel de la Perse. Il confia Chyrâz aux soins de Louthf-Aly, son fils, pour marcher sur Ispahan, où l'eunuque s'était fortifié; entama une lutte longue et terrible; et s'estima très-heureux de pouvoir enfin, au printemps de 1785, rentrer dans Chyrâz, après avoir essuyé plusieurs défaites et perdu une bonne partie de son armée. Il s'occupa alors de réduire les compétiteurs en sous ordre qui lui disputaient son royaume, et n'eut plus à redouter que l'infatigable et insatiable eunuque dont la seule présence répandait l'épouvante parmi les habitans, et ôtait aux soldats la force même de se servir de leurs armes. Attaqué bientôt avec vigueur par ce rival inflexible, et poursuivi avec acharnement, Djaafar chercha son salut dans la fuite; mais il ne put échapper au poison et au fer de deux conspirateurs qui le firent périr à Chyrâz, le 14 mai 1788. Il eut pour successeur Louthf-Aly-Khân, son fils, qui périt aussi en combattant contre le même Aghâ-Mohammed, en 1794.

DJEZZAR (*Ahmed*), dit *le Boucher*, pacha de Saint-Jean d'Acre et de Saïde, etc.

Né en Bosnie, dans la condition la plus obscure, il se vendit lui-même dans sa jeunesse à un marchand d'esclaves; fut conduit en Egypte; acheté par le célèbre Aly-Bey, et d'esclave mamelouck, parvint enfin à la dignité de gouverneur du Caire. Après les désastres d'Aly-Bey, en 1773, l'émir Yousouf donna à Djezzar le gouvernement de Bairout; ville de Syrie; mais à peine celui-ci fut-il entré en possession de cette dignité, qu'oubliant toute reconnaissance, il s'empara de cinquante mille piastes qui appartenaient au prince Yousouf, et déclara alors ne plus reconnaître d'autre maître que le sultan. Yousouf, irrité de la perfidie de Djezzar et de la protection tacite que lui accordait le pacha de Damas, fit alliance avec Dhaher et les Russes; et, aidé de ces alliés, il vint assiéger Bairout par terre, tandis que la flotte russe le bombardait par mer. Djezzar ne pouvant résister à cette double attaque, se remit entre les mains de Dhaher, qu'il suivit à Acre, et auquel il échappa promptement. Après la mort de Dhaber, en 1775, Hassan, capitan-pacha, établit Djezzar pacha d'Acre et de Saïde, et le chargea du soin d'achever la ruine des rebelles. Fidèle à cet ordre, il détruisit, par la force ou la ruse, la famille du Chéikh, son bienfaiteur, réprima les Bédouins de Sagr; abaissa les Druzes, et anéantit presque tous les Motooalis. Ces succès lui valurent de nouvelles faveurs de la Porte, et vers l'année 1784 ou 1785, il reçut les trois queues et le titre de vizir. Le divan prit bientôt ombrage de la puissance du pacha, et s'alarma surtout de son humeur entreprenante; celui-ci de son côté usa de toutes les ruses et supercheries possibles pour se garan-

tir de sa perte; et sut conserver son gouvernement jusqu'à sa mort. Il exerçait depuis vingt ans les plus horribles vexations sur les habitans de la Syrie, lors que l'armée française arriva en Egypte. Cet homme féroce, qui ne reconnaissait plus depuis long-temps l'autorité de la Porte, n'attendit pourtant point ses ordres pour se déclarer contre les Français; et le sultan l'ayant alors élevé à la dignité de pacha d'Egypte, il fit les préparatifs qu'exigeait cette expédition; fut battu par nos troupes; chassé de toutes ses places, et forcé de se retirer à Saint-Jean d'Acre, qu'il songeait même à abandonner lorsque Sidney-Smith ranima son courage. M. Phelippeaux, officier français émigré, se chargea de la défense de la place, dont il rétablit les fortifications; et, après avoir prouvé ce que peut le génie contre la force, il obligea les Français à lever le siége, le 21 mai 1799, au bout de soixante-un jours de tranchée. Pendant ce siége, Djezzar fit plusieurs sorties où il déploya une rare valeur; reprit ses airs d'indépendance à l'égard de la Porte, et lorsque le vizir arriva en Syrie vers la fin de la même année, il s'éleva entre lui et le pacha des querelles si violentes, que leur armée finit par en venir aux mains et se livrer plusieurs combats sanglans. Djezzar mourut en mai 1804, laissant des trésors immenses à son successeur.

DMOCHOVZKI (*françois*), historien polonais.

Né en 1762 d'une famille noble des environs de Thorn, il fit de bonnes études, et entra ensuite dans la congrégation des *Ecoles Pies*, qu'il quitta depuis pour se marier. Il eut une part active dans l'insurrection des Polonais; en 1794, et devint même membre du gouvernement. Bon littérateur, versificateur estimable et laborieux, sa traduction en vers polonais de *l'Iliade*, est une des meilleures qui existent dans les langues modernes, tant pour la fidélité que pour la couleur poétique. Ses autres ouvrages sont : une imitation de *l'Art poétique*; *le Jugement dernier d'Young*; une grande partie du *Paradis perdu*, et enfin les neuf premiers livres de *l'Enéide*. Il rédigea aussi pendant quelques années le *Mémorial*, journal littéraire, écrit en polonais, dans lequel on trouve de très-bons articles; publia quelques fragmens en prose, et une édition en dix volumes des œuvres de *Kravicki*, et mourut en 1808.

DOERNBERG. (baron de), général hessois. etc.

Issu d'une ancienne famille de la Hesse, il prit le parti des armes, et devint colonel des chasseurs de la garde du roi de Westphalie (Jérôme). Il se concerta, néanmoins bientôt, avec plusieurs familles nobles, dans l'espérance de secouer le joug qui pesait sur son pays, et lors de la guerre de l'Autriche contre la France, en 1809, le bourg de Walhausen, ayant arboré, le drapeau de la révolte, et sonné le tocsin, Jérôme, qui croyait aux protestations ostensibles du colonel, l'envoya contre les rebelles afin de les réduire; mais, cet officier, pensant qu'il lui serait facile de déterminer sa troupe à quitter la cause des Français, conçut le projet audacieux, de faire prisonnier Jérôme Bonaparte lui-même, et voulut se porter sur Cassel à la tête de son corps. Les soldats effrayés de ce projet, retournèrent seuls à la capitale, firent leur rapport au gouvernement, et Doernberg, à qui il restait à peine quelques centaines de paysans, ne pouvant résister aux troupes qui furent envoyées contre lui, se réfugia en Bohême, où résidaient alors l'electeur de Hesse-Cassel et le duc de Brunswick-Oels. On lui fit son procès à Cassel, et il fut condamné, par coutumace, à la peine capitale. Quand cette guerre fut terminée, le colonel Doenrberg fut du nombre des sujets fidèles qui suivirent le duc Guillaume de Brunswick dans sa marche audacieuse par la Saxe et la Westphalie, à travers les armées françaises, jusqu'aux bords de la mer, où il s'embarqua avec ses troupes. Il servit encore, en 1812, à l'armée russe, dans le corps du général Wittgenstein; et, en 1813, il attaqua, près de Lunébourg, le corps français sous les ordres du général Morand. Depuis lors il a été élevé au généralat par son souverain, et jouit à la cour de la considération due à son courage et à son dévouement.

DOHM (*Chrétien-Conrad-guillaume* de), publiciste et ministre du roi de Prusse, etc.

Il naquit à Lemgo dans le comté de la Lippe, le 11 décembre 1751, et fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique; mais il préféra l'étude de la philosophie et de la politique, à celle de la théologie, et bientôt une traduc-

tion de l'*Essai de Psychologie* de Bonnet le fit connaître à l'Allemagne savante. Le célèbre géographe Büsching proposa alors Dohm au prince Ferdinand de Prusse, frère du roi Fréderic II, pour instituteur de ses pages, emploi que ce dernier accepta; mais qu'il ne trouva pas longtemps de son goût. Il retourna à Leipzig, où il s'occupa de travaux littéraires; fut nommé, en 1776, professeur des sciences statistiques au Carolinum à Cassel, et trouva néanmoins assez de loisir pour ne pas abandonner le *Muséum* et le *Mercure allemand*, deux ouvrages périodiques au succès desquels il contribua beaucoup. A l'époque du partage de la Pologne, M. de Dohm fut chargé de mettre en ordre les papiers relatifs aux provinces nouvellement conquises, et on ajouta à cette fonction les émolumens d'une place de secrétaire au ministère des relations extérieures. Il publia peu après son ouvrage sur l'*Amélioration de la condition civile des Juifs*, qui avait été précédé de l'*Histoire de la guerre de la succession de Bavière*, et établit ainsi sa réputation, comme littérateur et comme politique. En 1786, Frédéric II nomma M. Dohm son ministre à la cour de Cologne; et le successeur de ce prince, satisfait de ses services, lui donna des lettres de noblesse. Il passa successivement à diverses fonctions éminentes; et ce fut dans ce temps qu'il se forma à la politique sous le vieux ministre Hertzberg. Juge pour le roi de Prusse, comme directeur du cercle du Rhin, il rendit à sa cour de grands services dans les discussions élevées à Aix-La-Chapelle au sujet de la constitution de cette ville, et déploya le même talent, comme négociateur dans la révolution de Liége en 1789. Devenu, en 1794, ambassadeur du roi de Prusse auprès des cercles du Haut et du Bas-Rhin, il présida en qualité de ministre directorial l'assemblée du cercle de la Basse-Saxe; fut un des trois ministres envoyés par le roi de Prusse au congrès de Rastadt, où il resta jusqu'en 1799, et fut à cette époque le rédacteur du rapport de l'assassinat des ministres français. Le roi de Prusse l'ayant aussi nommé en 1804, président de la chambre d'Heiligenstadt, dans le pays d'Eichsfeld. Il subit, en 1807, le sort de cette contrée, qui passa sous une domination étrangère, et fut choisi par le nouveau roi Jérôme Bonaparte pour conseiller d'état, grand-cordon de l'ordre de Westpalie, et ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour de Saxe. La faiblesse de sa santé l'obligea de donner sa démission en 1811, et de se retirer à sa terre de Pustleben, près Nordhausen, et, c'est là qu'il vit comme un patriarche entouré d'une nombreuse famille.

DOLDER (*Jean Rodolphe*), membre du directoire helvétique, etc.

Né à Meilen, village du canton de Zurich, et fils d'un simple paysan, il entra dans la maison d'un commerçant à Zurich, qu'il dut quitter ensuite pour quelques intrigues, et s'établit alors en Argovie. Au commencement de 1798, les élections populaires le rendirent membre du sénat helvétique, où, doué d'un esprit délié et facile, il reconnut bientôt que pour se faire valoir et pour s'assurer de l'influence dans l'état, le plus sûr était de se faire l'instrument des agens de la volonté étrangère qui avait opéré la révolution. Il réussit parfaitement dans ses calculs, et devint bientôt membre du directoire helvétique. Il employa ses pouvoirs et ses moyens à des intrigues subalternes, qui n'avaient d'autre but que de placer ses créatures; et ce système corrupteur, le fit tellement détester des gens honnêtes de tous les partis, que dans les nouvelles élections de 1801 il n'eut aucune voix de son canton ni du gouvernement central. C'est alors qu'il opéra le bouleversement politique du 28 octobre, à la suite duquel la composition d'un nouveau sénat eut lieu. Cependant il se contenta à cette époque du ministère des finances, jusqu'à ce qu'un nouveau changement vint l'élever aux fonctions de landamann. En 1802, quelques hommes attachés au gouvernement central, qui se méfiaient de Dolder, eurent la folle idée de l'enlever, et y réussirent sans difficulté; mais comme l'entreprise était isolée et n'aboutissait à rien, deux jours après il fallut faire revenir le landamann de la maison de campagne où il avait été gardé sous surveillance. La médiation de Napoléon mit enfin un terme à la triste situation à laquelle se trouvait réduite la Suisse, et Dolder, on ne sait comment, trouva encore le moyen de se placer dans la commission de l'Argovie, où il suivit toujours la même marche. Il est mort en 1806, universellement détesté de ses compatriotes.

DOLGOROUKI (le *prince George*), général russe.

Issu de l'illustre famille de ce nom. Il

prit le parti des armes, et commandait en chef l'armée russe de Lithuanie, qu'il fut chargé, en 1794, de diriger contre les Polonais. Il s'empara de Wilna, en mai 1795, et fut ensuite nommé commissaire de l'armée de Finlande. Il commandait aussi, au mois d'août 1804, à Corfou, un corps de huit mille cinq cents russes; fut envoyé à Vienne, en 1806, pour régler les comptes entre la cour de Russie et celle d'Autriche, et devint, en 1808, ambassadeur près la cour de Hollande.—Son neveu, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, fut envoyé, par ce monarque, en 1805, auprès du roi de Prusse, pour négocier le passage des troupes russes par la Silésie, et accompagna ensuite son souverain en Moravie. La veille de la bataille d'Austerlitz, il fut chargé d'aller faire des propositions à Napoléon, qui le joua avec beaucoup d'adresse, et le fit contribuer, sans qu'il s'en doutât, à faire livrer la bataille d'Austerlitz.

DOMBAY (*François* de), conseiller en la chancellerie secrète de cour et d'état et interprète de cour de l'empereur d'Autriche pour les langues orientales, etc.

Né à Vienne en 1758, d'une famille d'origine hongroise, il s'appliqua de bonne heure à l'étude des langues orientales, dans le collége fondé à Vienne par Marie-Thérèse, et fut employé d'abord à Maroc. Placé ensuite à Madrid, et enfin à Agram en Croatie, comme interprète de frontière, il fut appelé à Vienne en l'année 1792, pour y remplir les fonctions de conseiller de la chancellerie secrète et d'interprète de cour: il occupa ce poste jusqu'à sa mort, arrivée le 21 décembre 1810.

DOMBROWSKI (*Jean-Henri*), général et sénateur polonais, etc.

Issu d'une famille distinguée du palatinat de Cracovie, il prit de bonne heure le parti des armes; fut d'abord capitaine dans les gardes-du-corps de l'électeur de Saxe; revint dans sa patrie en 1794, pour servir contre les Russes, et se distingua, dans plusieurs occasions, par son courage et son intelligence. Il commanda, à la place du jeune Poniatowski, une des lignes par lesquelles Kosciusko défendit Varsovie contre les Prussiens, et ce général en chef lui fit alors don d'une bague avec l'inscription: *La patrie à son défenseur.* Chargé ensuite de se porter dans la Grande-Pologne, Dombrowski obtint plusieurs avantages sur les troupes de la même nation; mais il se vit ensuite enveloppé par les armées russes, après la prise de Varsovie, dans le commencement de novembre, et obligé bientôt de se rendre prisonnier. On le conduisit aussitôt à Varsovie, où on lui rendit la liberté, et le général Suvarow le traita même avec beaucoup d'égards. En 1795, il se rendit à Cologne avec l'intention d'entrer au service de France, et y fut favorablement accueilli par Jourdan, qui le fit autoriser peu après à lever un corps formé de Polonais. Il adressa immédiatement une espèce de proclamation à ses compatriotes, pour les engager à se réunir sous ses drapeaux, et se trouva en effet, en 1797, à la tête d'une légion considérable, avec laquelle il servit utilement en Italie, principalement en 1799, où il se signala à la conquête de Naples. Il y fut nommé général de division; continua à servir dans l'armée française avec la plus grande distinction, jusqu'à la chute de Napoléon, en 18 4 et se retira alors dans sa patrie. Il mourut le 6 juin 1818, dans sa terre de Winagora, au grand-duché de Posen, et fut universellement regretté pour ses vertus publiques et privées

DORIA-PAMPHILI (*Antoine-M.*), cardinal du titre de Sainte-Marie, camerlingue de la cour de Rome, etc.

Né à Gênes, le 28 mars 1749, d'une famille illustre, il fut nommé archevêque à vingt ans, puis envoyé à Madrid pour présenter les langes papales au prince des Asturies qui venait de naître, et passa de là en France, en qualité de nonce. De retour à Rome, il fut créé cardinal; fit partie, en 1796, de l'assemblée extraordinaire, convoquée le 28 août, pour discuter les articles de la paix avec la France, et succéda, en avril 1797, au cardinal Busca dans la secrétairerie d'état. Il occupa cette place dans des momens difficiles; et à l'époque de l'assassinat du général français Duphot, en 1798, il écrivit au ministre du pape à Paris, pour tâcher d'en arrêter les suites, sans pouvoir y réussir. Les armées françaises s'étant emparées de Rome, le cardinal Doria fut tour à tour arrêté, puis relâché, et se retira enfin à Gênes: il parut ensuite au conclave de Venise, tenu pour l'élection de Pie VII, et rentra à Rome lors du rétablissement du gouvernement papal. On lui accorde de la noblesse dans les manières et quelques qualités estimables.

DORSCH (*Antoine-Joseph*), littéra-

teur allemand, et président de la convention mayençaise, etc.

Né à Oppeinheim sur les bords du Rhin. Il fit ses études avec succès: fut d'abord professeur de philosophie à Mayence, puis nommé, en 1791, professeur de théologie et vicaire de l'évêque de Strasbourg. Il retourna bientôt à Mayence, où il se fit remarquer par un vif attachement aux principes de la révolution, et fut mis, par le général Custine, à la tête du club de cette ville, dès qu'il s'en fut emparé. M. Dorsch présida ensuite ce qu'on appelait la *convention mayençaise*; et, quand la ville fut reprise par les Prussiens, il s'échappa et vint se réfugier à Paris. Depuis 1795, il fut employé, en France, dans diverses administrations; d'abord aux relations extérieures, et, dans la suite, à la bibliothèque de ce ministère; c'est alors que le directoire le nomma son commissaire près l'administration centrale du département de la Roër, place qu'il quitta pour celle de sous-préfet à Clèves, sous le gouvernement impérial. En 1805, il devint directeur des droits réunis dans le Finistère, et fait aujourd'hui partie de la commission chargée de déterminer les frontières de la France et de la Suisse. Laborieux et très-actif, M. Dorsch a publié, soit en allemand, soit en latin, beaucoup d'ouvrages sur la théologie, la philosophie et la politique.

DOTRENGE, avocat à Bruxelles, député à la chambre des états.

Il devint membre du corps législatif de France, où il prit souvent part à la discussion, et revint, après le 18 brumaire, dans son pays, pour y exercer la profession d'avocat, dans laquelle il se distingua. Il est aujourd'hui l'un des membres les plus marquans de la seconde chambre des états-généraux belges, et a été décoré, par le roi des Pays-Bas, de l'ordre du Lion belgique.

DOUGLAS (sir *Andrew*), amiral anglais, etc.

Issu d'une famille noble d'Ecosse, il fut placé de bonne heure dans la marine; partit, en 1788, avec le capitaine Meares, pour la côte nord-ouest de l'Amérique, qu'il suivit depuis la rivière de Cook jusqu'au-delà du port de Noutka, et découvrit plusieurs petits ports utiles du détroit qui sépare les îles de la Reine-Charlotte d'avec le continent, et de l'ancien détroit de Fuca. En 1793, il commandait la frégate *le Phaéton*; et, s'étant porté vers le cap Lézard, il rencontra et prit le corsaire français *le Dumouriez*, prise qui fut envoyée dans les ports d'Angleterre, où on la regarda comme une des plus considérables qui y fût jamais entrée. L'année suivante, sir Douglas se trouvait, comme capitaine en second, sur le vaisseau que montait lord Howe, lorsqu'il remporta la victoire d'Ouessant, et se distingua particulièrement dans cette affaire. Devenu amiral en 1816, il commanda la station de la Jamaïque, et interposa alors ses bons offices pour obtenir la liberté du général Howe et de sa famille, faite prisonnière sur un vaisseau espagnol.

DOUGLAS (*Jean*), évêque anglais, littérateur, etc.

Né en 1721, et fils d'un négociant de Pitteween, port de mer du comté de Fife en Ecosse, il étudia à Oxford; passa en France en 1742; fut attaché, deux ans après, en qualité de chapelain, au troisième régiment des gardes à pied, qui était alors en Flandre avec les alliés, et se trouva, en 1745, à la bataille de Fontenoy. Après son retour en Angleterre, il fut nommé d'abord ministre de Tilohurst près de Reading, puis de Doustew dans le comté d'Oxford. Le lord Bath le choisit ensuite pour accompagner, dans ses voyages, son fils Pulteney, et lui fit obtenir quelques bénéfices. Son premier ouvrage fut *Milton vengé de l'accusation de plagiat portée contre lui par M. Lander,* lequel fut suivi de l'*Essai sur les Miracles*, de Hume. Le lord Bath, toujours protecteur déclaré de cet auteur, le fit nommer, en 1762, chanoine de Windsor, et lui laissa même, en mourant, sa bibliothèque. Quelques années après, la société royale et celle des antiquaires de Londres admirent Douglas dans leur sein, et il devint tout à la fois, en 1787, gardien du muséum britannique et évêque de Carlile, auquel le doyenné de Windsor fut ajouté en 1788: il fut ensuite transféré au siége épiscopal de Salisbury, et mourut en 1806, âgé de quatre-vingt-six ans. Il est auteur d'un grand nombre de pamphlets politiques qui, quoique oubliés aujourd'hui, furent probablement alors la source de sa fortune.

DOYLE (*John*), baron et lieutenant-général anglais.

Né à Dublin en 1756, et fils d'un avocat distingué de ce pays, John Doyle, conduit par une sorte de passion pour l'état militaire, entra dans le 48e régi-

ment, où il fut d'abord enseigne et ensuite lieutenant. Il partit pour la guerre d'Amérique en 1775, et resta dans ce pays jusqu'en 1782. Nommé bientôt capitaine dans les volontaires irlandais, puis major de brigade, il devint ensuite adjudant-général, secrétaire du général Gould, puis du major-général Stuart, et enfin du lieutenant-général Lesley. Il se distingua dans toutes les affaires qui eurent lieu en Amérique; fut envoyé en Angleterre avec des dépêches pour les ministres, et élu membre du parlement pour Mullingar. Il se fit remarquer, dans sa carrière parlementaire, par son opposition aux ministres; parla successivement en faveur des soldats irlandais blessés, dont il vanta la bravoure; se prononça aussi pour la réforme du parlement, et vota hautement l'émancipation des catholiques d'Irlande : sa réputation, comme orateur et comme militaire, le fit nommer secrétaire particulier du prince de Galles. En 1793, la guerre ayant recommencé, John Doyle leva un régiment, et accompagna, sur le continent, lord Randon, aujourd'hui comte Moira. Blessé grièvement auprès d'Alost, il se vit obligé de retourner en Irlande, où il fut placé à la tête du département de la guerre, place qu'il occupa jusqu'en 1796, époque à laquelle il obtint le grade de brigadier-général, avec le commandement des forces de terre envoyées au Texel. En 1799, il se rendit à Gibraltar, et de là à Minorque et en Egypte, où il se trouva à l'affaire de Rahmanié; il contribua aussi à la prise du Caire et à celle d'Alexandrie, en 1801, et fut bientôt après nommé major-général, puis envoyé comme lieutenant-gouverneur, pour commander à Guernesey, où, par la franchise de sa conduite et ses manières affables, il s'attira l'amour et la confiance des habitans de cette île. Il en a été récemment nommé lieutenant-général en pied, et créé baronnet, avec permission de S. M. de porter l'ordre du Croissant que lui avait donné le grand-seigneur.

DRYANDER (*Jonas*), naturaliste suédois, disciple de Linnée.

Né en 1748. Il se fit recevoir maître-ès-arts à Lund, en 1776, et soutint, à cette occasion, suivant l'usage du nord de l'Allemagne, une thèse d'histoire naturelle, sous la présidence de Lidbeck. Il fit ensuite paraître, dans les mémoires de l'académie de Stockholm, une dissertation sur le genre de plantes nommée *albuca*; mais, vers cette époque, il passa en Angleterre, où sir Joseph Banks, connaissant tout son mérite, résolut de le fixer, en le mettant à la tête de sa bibliothèque. Dryander ne crut pouvoir mieux répondre aux vues de ce digne protecteur des sciences, qu'en facilitant les recherches de ceux qui venaient puiser dans cet immense trésor, et, pour cela, il en publia un catalogue très-étendu. La manière dont il est exécuté l'a rendu utile à tous ceux qui cultivent les sciences naturelles; c'est un répertoire universel de presque tout ce qui a paru dans toutes les branches de l'histoire naturelle, et la classification employée par l'auteur y facilite singulièrement les recherches. Dryander mourut en 1810.

DUCKWORTH (sir *John-Thomas*), vice-amiral anglais, etc.

Né dans le comté de Devon, où son père était ministre d'une paroisse peu considérable, il se destina de bonne heure au service de mer; passa successivement par les divers grades, et servit comme lieutenant, en 1779, sous les ordres de l'amiral Byron. Il se distingua au combat de la Grenade; devint capitaine en 1780, et fut chargé, l'année suivante, de conduire en Angleterre *le Grafton*, pour protéger l'entrée d'un convoi. En 1793, sir Duckworth commanda d'abord *l'Orion*, de 74 canons, et ensuite *la Reine*, dans le canal. Il contribua, en 1794, à la défaite de la flotte française, commandée par le vice-amiral Villaret-Joyeuse, et se distingua particulièrement dans cette affaire. Il se signala également, en 1798, à la prise de Minorque, et s'empara, en 1800, des îles danoises et suédoises. Quelque temps après, il fut nommé chevalier du Bain, et, au renouvellement des hostilités, il obtint la place de commandant en chef à la Jamaïque: ce fut à lui que le général Rochambeau et les troupes qu'il commandait à Saint-Domingue, consentirent à se rendre prisonniers, au lieu de capituler avec les nègres. En février 1806, sir Thomas Duckworth, alors vice-amiral de l'escadre bleue, attaqua la flotte française dans la baie de Saint-Domingue, et parvint à détruire une partie des vaisseaux, et à s'emparer de quelques autres, qu'il conduisit au Fort-Royal, île Jamaïque, où il fut reçu avec des transports de joie incroyables. Des remercîmens publics lui furent alors votés par le parlement et par la cité de

Londres, qui lui offrit le droit de bourgeoisie et une épée de la valeur de deux cents guinées. Sir Duckworth fut nommé depuis vice-amiral de l'escadre blanche, et mourut à la fin de 1817.

DUDLEY (sir *Henry* Bate), baronnet anglais, auteur dramatique, etc.

Issu d'une ancienne famille du nom de *Bate*, il fut élevé à Oxford, et obtint de bonne heure une cure dans le comté de Surrey. Vers 1775, il fut intéressé dans le journal appelé *Morning-Post*, qu'il quitta, en 1780, pour créer le *Morning-Herald*. L'année suivante, il acheta le droit de patronage de la cure de Bradwell *juxtà mare*; dépensa, dans cette paroisse, près de trente mille livres sterling en améliorations, et obtint la médaille d'or de la société des arts, pour avoir mis en culture une grande quantité de terrain qui avait été occupée par la mer. Malgré son état, M. Dudley a soutenu plusieurs duels, dont il s'est tiré *avec honneur*, et a composé différentes pièces de théâtre estimées, entre autres l'opéra-comique du *Bucheron* (the Woodman), imité de Guichard. Il a aussi publié quelques écrits sur les affaires publiques.

DUGNANI (*Antoine*), cardinal, évêque de Sabina, etc.

Naquit à Milan le 8 juin 1748, d'une famille noble; fit d'excellentes études, et, s'étant ensuite rendu à Rome, il y fut avocat consistorial de son pays, puis auditeur civil du camerlingat. Devenu archevêque de Rhodes, il succéda au cardinal Doria dans la nonciature de Paris, et se trouva dans cette ville au milieu de toutes les horreurs de la révolution. Lorsqu'il en fut expulsé, il se retira dans sa patrie, et revint ensuite à Rome, où il fut créé, par Pie VI, prêtre-cardinal de Saint-Jean, le 21 février 1798, et assista, en 1800, au conclave tenu à Venise, pour l'élection de Pie VII. Il sollicita vainement l'évêché de Porto et Santa-Rufiera; fut déporté à Milan, en 1808, puis à Paris, où il resta jusqu'en 1814, et partagea successivement l'exil de *Pie VII* à Savone et à Fontainebleau. Aimant les lettres et ceux qui les cultivent, il a consacré un souvenir à sa compatriote *Agnès*, célèbre parmi les philosophes du dix-huitième siècle, dans l'*Ambrosiana* de Milan. Il vit aujourd'hui paisiblement à Rome, avec la charge de sous-doyen du sacré collége.

DUIGENAN (*Patrick*), membre du parlement, conseiller privé d'Irlande, gouverneur du comté de Catherlough, etc., etc.

Né en Irlande vers l'année 1735, d'une famille pauvre et obscure, il s'éleva peu à peu et finit par atteindre aux honneurs. Il fut d'abord placé au collége de Dublin, où son aptitude au travail ne tarda pas à être récompensée, et où on le reçut successivement membre du collége, docteur en droit et maître-ès-arts. Admis au barreau irlandais, en 1767, il y avait obtenu le titre de conseil du roi lorsqu'à l'époque de l'établissement des colléges des jurisconsultes, en 1784, il en fut un des assesseurs. Devenu, en 1795, avocat-général du roi, il parvint ensuite à la place de juge de la cour des prérogatives. Il jouissait à cette époque d'une grande importance aux yeux du clergé d'Irlande, en sa qualité de zélé défenseur des principes de la haute église; aussi la protection des dignitaires ecclésiastiques lui valut-elle, en 1790, un siége au parlement pour Leighlin dans le comté de Catherlough, et ensuite pour le bourg d'Armagh, qu'il continua de représenter jusqu'à sa mort. Le docteur Duigenan saisit, par reconnaissance, toutes les occasions de vanter les vertus du clergé anglican, et représenta sans cesse les papistes et les sectaires comme les ennemis de Dieu, de la religion, de la morale et d'un bon gouvernement. Il employa aussi très-souvent toute sa force et sa chaleur à combattre M. Grattan, qui voulait que la liberté religieuse et la liberté civile fussent inséparables, et s'emporta même tellement contre ce gentilhomme dans un pamphlet qu'il publia, qu'on prétend que la proposition d'un duel fût seule capable de le radoucir. Il est sans doute inutile de dire qu'il vota constamment avec les ministres; devint ainsi membre du conseil privé d'Irlande; et obtint des dignités et des emplois nombreux, à l'aide desquels il amassa une fortune considérable. Il mourut le 10 avril 1816, à l'âge de quatre-vingts ans.

DUMONCEAU (comte de *Bergendal*), lieutenant-général belge, etc.

Né à Bruxelles, où il était tailleur de pierres à l'époque de la révolution du Brabant, il fut d'abord nommé lieutenant dans le régiment de West-Flandre, et le général Kœller ayant remarqué en lui de l'intelligence et du courage, l'éleva successivement au grade de

capitaine et de major dans son régiment, et lui donna ensuite le commandement d'un corps de hussards à la tête duquel il se distingua souvent par son intrépidité. Lorsque le Brabant fut soumis, Dumonceau passa en Hollande, et y fut fait major-général. Devenu général de brigade en 1793, il seconda les opérations du général Souham dans la Belgique; entra avec Pichegru en Hollande, et passa peu après au service de la république Batave. Il fut employé en 1802 et 1805 contre les Anglo-Russes; signala son courage en plusieurs occasions; prit ensuite le commandement d'une division de l'armée du maréchal Bernadotte, qui traversa la Franconie; et se distingua de nouveau au passage du Danube et à la prise d'Ingolstadt. Après la paix de Presbourg, il fut nommé grand'-croix de l'ordre royal de Hollande, et commandant des troupes hollandaises auxiliaires de la France, en 1806 et 1807. Il se fit depuis naturaliser hollandais, et fut pourvu du gouvernement d'Amsterdam. Lorsque les Anglais firent une irruption dans l'île de Walcheren, le général Dumonceau prit le commandement d'un corps d'armée, et passa, après la réunion de la Hollande, en qualité de général de division au service de Napoléon. Employé au moment des désastres de Moscou dans les villes anséatiques, il occupa Bremen, sous les ordres du général Vandamme, et faisait partie du corps de ce général, qui se trouvait en Bohème, au mois d'avril 1813, et avec lequel il faillit être fait prisonnier : il eut le talent de se replier heureusement sur Dresde. La restauration de 1814 lui valut la croix de Saint-Louis et le cordon de grand officier de la légion d'honneur; mais il ne tarda pas à rentrer dans son pays natal, après les événemens de 1815, pendant lesquels il avait été chargé d'un commandement, et il vit aujourd'hui à Bruxelles d'une pension que lui a accordé son souverain, le roi des Pays-Bas.

DUNCAN (lord, vicomte de), amiral anglais, etc.

Né en 1731, d'une ancienne famille d'Ecosse, il entra de bonne heure dans la marine, et fut nommé capitaine de vaisseau en 1761. Sa conduite et ses talens lui valurent ensuite le grade de contre-amiral, auquel il fut élevé en 1787, et enfin celui d'amiral, qu'il obtint en 1795. Il servit d'une manière distinguée contre la France, pendant la guerre de la révolution; réprima avec vigueur une révolte qui se manifesta en 1797 sur son escadre; fut chargé de bloquer la flotte hollandaise dans le Texel; et alla, au commencement d'octobre de cette même année, relâcher à Yarmouth pour se rafraîchir et changer quelques bâtimens. Le 7, il apprit que les Hollandais, profitant de son éloignement, avaient mis à la voile; repartit dès le 9, et eut connaissance le 11 de la flotte ennemie, qui se trouvait un peu inférieure à celle des Anglais. Il gagna le vent de manière à l'empêcher de rentrer au Texel sans combattre, et engagea bientôt l'affaire en rompant la ligne hollandaise, dont il détacha cinq bâtimens. Après un combat opiniâtre et sanglant, il prit dix vaisseaux et une frégate, et coula bas un brick et une goëlette. Il mourut en 1804, sur la route d'Edimbourg, à l'âge de soixante-treize ans.

DUNDAS (*David*), général anglais, etc., etc.

Né à Edimbourg en 1737, et descendant de l'illustre et ancienne famille d'Ecosse de ce nom, il obtint, en 1756, une lieutenance dans le génie, et fut ensuite nommé capitaine dans un corps de dragons levé par lord Elliot. Il fit auprès de ce général les fonctions d'aide-de-camp en Allemagne, dans les Indes-Occidentales, et à la prise de la Havane, jusqu'en 1770, qu'il fut nommé major du 15e de dragons. Il devint successivement quartier-maître, adjudant-général, et enfin major-général en 1790. Il commandait, en 1793, un corps de troupes au siége de Toulon; fut chargé de l'expédition de Corse; et servit en Flandre en 1794 et 1795. Nommé quartier-maître général de l'armée anglaise en 1797, il accompagna l'expédition de Hollande en 1799; et prit, en 1800, le commandement en chef de l'armée. Il fut créé chevalier du Bain en 1806, en récompense des soins qu'il s'était donnés pour former la milice anglaise; devint colonel du 1er régiment de dragons et du 95e à pied, et enfin gouverneur de l'hôpital militaire de Chelsea. C'est un excellent tacticien, auquel on doit plusieurs ouvrages sur l'art militaire.

DUNDAS (*Henri*, lord), ministre d'état anglais, etc. (Voyez *Melville*.)

DYORCK-DE-WARTENBOURG (le comte), général prussien, etc.

Issu d'une famille noble, il prit de bonne heure le parti des armes; obtint un avancement assez rapide, et se trouvait déjà officier général lorsqu'il fut choisi en 1812 pour commander le corps d'armée prussien destiné à seconder les opérations des Français dans la campagne de Russie. Il fit inutilement le siége de Riga, qu'il n'avait sans doute pas envie de prendre, et où pourtant il se convrit de gloire, s'il faut en croire les bulletins impériaux d'alors; abandonna les Français à eux-mêmes après le passage du Niémen; et se retira à la tête de ses troupes, à Insterbourg, où il traita avec les Russes. Il devint, pendant deux à trois mois, l'objet des invectives officielles de tous les corps constitués de France; et parut, à leurs yeux prévenus, être le seul auteur des déplorables résultats d'une entreprise aussi mal conçue que mal exécutée. Le souverain même du général d'Yorck, alors encore sous le joug des armes françaises, fut obligé de se joindre ostensiblement à ce concert de malédictions, et de sévir contre un militaire qui, dans le fond, n'avait agi que dans l'intérêt de son roi et de sa patrie. Le général d'Yorck fut pourtant ensuite récompensé hautement de cette défection tant blâmée, et se fit de nouveau remarquer par sa valeur et ses talens militaires, à la bataille de Lutzen, en 1813. Il passa aussi le Rhin l'année suivante pour pénétrer en France, et fut battu, le 11 février 1814, à Montmirail. Devenu gouverneur de la Silésie, après la chute de Napoléon, il fit encore partie de l'armée prussienne qui vint en France en 1815, et obtint, au mois de septembre 1816, du roi Louis XVIII, la grand'-croix de la légion d'honneur.

E

EATON (*M.-J.*), capitaine de la marine anglaise, etc.

Né en 1757, il entra de bonne heure dans la marine; se distingua par sa valeur, sa conduite et ses talens, et devint commandant du vaisseau le Marlborough. Le 3 juillet 1797, il se présenta au bureau de l'amirauté, où on venait de lui expédier, à son insu, une commission de capitaine, en récompense de ses services, et demanda à parler au lord Spencer. On lui dit qu'il ne pouvait voir ce seigneur qu'à midi; le capitaine Eaton, qui s'était déjà présenté vainement plusieurs fois, témoigna alors beaucoup d'agitation et d'impatience, et se poignarda tout à coup, sans que le capitaine Dughton, qui se trouvait seul avec lui, pût l'en empêcher. On lui entendit plusieurs fois répéter, avant que d'expirer, « lord Spencer, justice! justice! j'ai fait mon devoir; au diable les traîtres! » Il nomma, dit-on, deux personnes; mais cette affaire fut étouffée et n'eut pas de suites.

EBEL (*Jean-Godefroi*), membre de l'académie des sciences de Munich, médecin, etc.

Né à Francfort-sur-l'Oder, en Prusse. Il fit de grands progrès dans ses études; cultiva la médecine avec autant de succès que la littérature; et se fit connaître notamment par des ouvrages historiques sur la Suisse, qui lui valurent, en 1801, le titre de citoyen de la république helvétique. Il vint à Paris au commencement de la révolution; se lia particulièrement avec l'abbé Sieyes, qu'il prôna depuis en Allemagne parmi les philosophes; et alla ensuite s'établir à Zurich, où il exerça la médecine. On lui doit plusieurs ouvrages qui ont eu de la réputation, et entre autres celui intitulé: *De la structure de la terre dans les Alpes*, avec quelques réflexions sur la conformation de la terre en général, qui fut suivi de la *Description des peuples montagnards de la Suisse*, *etc.* M. Ebel est membre de l'académie des sciences de Munich, etc.

EBERHARD (*Jean-Auguste*), célèbre philosophe allemand, etc.

Né le 31 août 1739, à Alberstatt, où son père remplissait les fonctions de maître de chant et d'instituteur à l'école de Saint-Martin, il étudia à l'université de Hall; entra comme précepteur dans la maison du baron von der Horst, qu'il suivit à Berlin lorsque ce seigneur fut attaché à l'administration suprême des états prussiens, et forma dans cette société son goût et ses talens. Nommé pasteur dans la maison de travail, il reprit avec ardeur ses études scholastiques, et donna le signal d'une révolution théologique en Allemagne,

par son *Apologie de Socrate*, qu'il publia en 1772. Il dépassa bientôt le but qu'il s'était proposé, et tâcha plus tard de ramener, par son *Amyntor*, les hommes qu'une ardeur inconsidérée, l'amour-propre et la contagion d'une hardiesse innovatrice conduisaient au déisme pur. Parmi les antagonistes que son Apologie de Socrate suscita à Eberhard, il vit avec étonnement entrer en lice contre lui Lessing, qui s'était longtemps plu à harceler les théologiens, mais dont la sagacité ne pouvait s'accommoder des contradictions où tombaient les novateurs. Il tâcha de prouver à Eberhard l'incohérence de ses idées sur le sort de l'homme dans une autre vie; et, après lui avoir fait observer que Socrate lui-même avait soutenu le dogme des peines éternelles, il s'écriait: « O mes amis, ne nous targuons pas de » plus de pénétration que Leibnitz, ni » de plus de philantropie que Socrate! » Cette plaisanterie piqua Eberhard au vif, et concourut, avec d'autres attaques, à lui faire rédiger une suite à son ouvrage: elle parut en 1778. Il y brille un talent non moins distingué que dans la première partie; mais s'il eut tout lieu d'être content de l'accueil que sa nation fit à l'Apologie de Socrate, il eut à déplorer l'obstacle qu'elle mit à son avancement dans le ministère de l'église. Il désirait ardemment entrer à Berlin, et y obtenir une place supérieure dans l'ordre ecclésiastique. Cette espérance l'avait engagé d'abord à desservir deux petites cures, dont l'une lui rapportait cinquante écus d'Empire (environ deux cents francs), l'autre (celle de Stralow, village habité par de pauvres pêcheurs, et distant de la ville d'un mille d'Allemagne), le mettait en jouissance d'un traitement fixe de huit écus, dans lequel se trouvait compté le prix d'une paire de bottes que le pasteur était censé devoir user au bout de deux ans de courses de Berlin à Stralow. On lui avait promis un dédommagement après deux ans de service; mais ce ne fut qu'après six ans de fonctions dans ces places aussi pénibles que mal payées, qu'il fut nommé prédicateur à Charlottenbourg. et encore fallut-il que le Grand-Frédéric intervînt directement pour lever les difficultés que les préventions de son Apologie de Socrate opposaient à sa nomination. Voyant que enfin cet ouvrage mettait une barrière insurmontable à son avancement, il sentit la nécessité de chercher des ressources dans une autre carrière; et lorsqu'en 1778 on lui offrit la chaire de professeur à Halle, il ne crut pas, malgré son peu de goût pour l'enseignement académique, devoir refuser une place honorable et plus adaptée à sa position: il avait été jugé digne de la remplir sur un traité philosophique de la *Théorie de la faculté de penser et de sentir*, qui, en 1776, avait remporté le prix proposé sur cette question par l'académie de Berlin. Le zèle qu'il apporta à remplir ses nouvelles fonctions est suffisamment attesté par la foule d'écrits didactiques sur toutes les parties de la philosophie, qu'il publia dans le cours de sa longue carrière académique; tous sont aussi recommandables par le fonds que par la forme. Eberhard et Platner, successeurs de Wolf, étaient en Allemagne les plus fermes soutiens du système philosophique de Leibnitz; lorsque celui de Kant vint le bannir des écoles, la nouvelle philosophie n'eut, dans son début, aucun adversaire plus courageux et plus adroit qu'Eberhard. Il publia, de 1787 jusqu'en 1795, un journal uniquement destiné à combattre le *Kantisme*, et à prouver que son analyse des facultés humaines n'offrait pas des bases plus solides, des résultats plus certains que celle qui avait été ébauchée par Leibnitz et perfectionnée par ses sectateurs. Il chercha ensuite un délassement utile dans d'autres travaux; et cette détermination enrichit la littérature allemande d'un ouvrage excellent qui remplit une de ses lacunes de la manière la plus heureuse pour la nation, et la plus glorieuse pour son auteur. Six volumes d'un *Recueil de Synonymes*, embrassant toutes les parties de la langue allemande, parurent successivement de 1793 jusqu'en 1802, et réunirent tous les suffrages, même ceux des sectateurs de Kant les plus intolérans. Le caractère d'Eberhard a été peint, en peu de mots, par un de ses collègues. « La douceur, » dit-il, la bonté en formaient le fonds; » ses mœurs étaient simples, son esprit » indulgent, sa probité sévère. » Sa mort fut conforme à sa vie; la veille encore le 6 janvier 1809, jouissant en apparence, d'une bonne santé, il avait fait un souper frugal avec son épouse et un médecin français de ses amis qu'il logeait dans sa maison. La conversation avait été fort animée et avait roulé sur quelques points de la philosophie de

Leibnitz. On se sépara à l'heure ordinaire; vers minuit, on crut l'entendre respirer avec beaucoup de difficulté; sa femme et son ami accoururent; il tourne vers eux ses yeux mourans, les salue tendrement de la main, et expire. Son nom, ses écrits, ne mourront qu'avec la littérature, dont ils sont un des plus beaux ornemens. Son style, formé sur les meilleurs modèles de l'antiquité et des temps modernes, est cependant singulièrement approprié au génie de la langue allemande. Clair sans jamais être fade, élégant sans recherche, il offre cet heureux mélange de la raison et de l'imagination, du sentiment et de la pensée, qu'il avait recommandé lui-même dans un de ses premiers écrits, comme le régime le plus *salutaire* à l'ame, et comme le guide le plus sûr dans le chemin de la vérité: il était membre de l'académie royale de Berlin, et avait, en 1805, obtenu le titre de conseiller intime de S. M. prussienne.

EBERT (*Jean-Jacques*), mathématicien et philosophe prussien.

Né à Breslau en 1737. Il fut lié dans sa jeunesse avec *Gellert* et *Ernesti*; voyagea ensuite en Allemagne et en Italie; devint gouverneur du fils du ministre d'état Teplof à Saint-Pétersbourg, et vint occuper, en 1769, la chaire de professeur de mathématiques à Wittemberg. Il s'acquit une grande réputation par la manière dont il enseigna cette science, ainsi que la philosophie, et rendit de grands services à plusieurs familles par la surveillance qu'il exerça sur les élèves confiés à ses soins. Sa modération et sa tempérance, son caractère égal, sa gaité, sa modestie et sa bonté lui gagnèrent l'amitié de ses contemporains. Il mourut le 18 mars 1805. Ses ouvrages, consacrés particulièrement à l'instruction de la jeunesse, se font remarquer par leur profondeur et leur clarté; on y reconnaît la touche d'un homme dont le goût a été épuré et ennobli par l'étude des belles-lettres.

EBERT (*Jean-Arnold*), conseiller de la cour de Brunswick, chanoine, littérateur, etc.

Né à Hambourg en 1723. Il étudia d'abord à Leipzig; fut nommé, en 1748, conseiller de cour à Brunswick, et gagna l'amitié du duc qui le nomma chanoine de Saint-Cyriac. Il occupa pendant long-temps une chaire de professeur à l'institut du Carolinum à Brunswick, et enseigna publiquement la langue anglaise dans laquelle il était très-versé. Il a donné une traduction des *Nuits d'Young*, qui est extrêmement estimée et aussi remarquable par sa fidélité que par son éloquence. Il a aussi publié une traduction de la tragédie de *Léonidas*, de Glover, composé plusieurs épîtres et quelques morceaux de poésies lyriques: son épître à Conrad Arnold Schmidt est son ouvrage poétique le plus estimé. Ebert mourut à Brunswick, le 19 mars 1795, âgé de soixante-douze ans.

ECKHARD (*Jean-Frédéric*), savant philologue et littérateur saxon, etc.

Né à Quedlinbourg en 1723. Il devint recteur du collége de Frankenhausen en 1748; puis directeur et bibliothécaire de celui d'Eisenach, depuis 1758 jusqu'en 1793. Il mourut le 10 novembre de l'année suivante. On peut voir dans le dictionnaire de Mensel le détail de ses ouvrages, au nombre de quatre-vingt douze, qui ne sont que des programmes ou dissertations académiques; mais dont la plupart offrent néanmoins de l'intérêt pour la philologie ou l'histoire littéraire.

ECKHEL (*Joseph-Hilaire*), célèbre numismate autrichien, etc.

Il naquit le 13 janvier 1737, à Enzesfeld, village situé près d'Ens, dans l'Autriche supérieure. Son père, qui était attaché au comte de Sinzindorf, lui fit donner une éducation libérale chez les jésuites, et le jeune homme, par ses progrès dans les lettres, fixa bientôt l'attention de ses maîtres, qui l'engagèrent, à l'âge de quinze ans, à s'enrôler dans leur société. Ses talens pour les lettres se développèrent si heureusement dans le cours de ses études, qu'après un petit nombre d'années on l'envoya enseigner le latin à Vienne, dans le collége thérésien, et la rhétorique à Steyer: peu après il fut nommé professeur d'éloquence dans l'université de Vienne. Ses connaissances dans les langues savantes lui inspirèrent de bonne heure un goût décidé pour les études de l'antiquité, et particulièrement pour la numismatique, dont il avait sous les yeux un grand nombre de monumens dans le cabinet des jésuites. On lui en confia la garde après la mort du père Khell, l'un de ses confrères, dont la conversation et l'exemple avaient beaucoup contribué à le déterminer dans le choix de ses études. La riche collection de médailles réunies

dans la bibliothèque de l'empereur, et les cabinets de plusieurs amateurs distingués, attirèrent bientôt toute son attention. En 1772, Eckhel obtint de ses supérieurs la permission de faire le voyage d'Italie, où il examina, autant qu'il lui fut possible, les nombreux cabinets qui s'y trouvent épars. De retour à Vienne, en 1774, il s'y trouva prévenu par la bienveillance et la protection de Léopold auprès de sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, qui l'avait nommé, dans son absence, directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités. Le bel ouvrage *Numi veteres anecdoti*, publié à Vienne en 1775, fut le premier fruit de ses voyages et de ses loisirs. La nouvelle édition du catalogue du cabinet numismatique de Vienne fut encore un heureux résultat de son zèle pour faire jouir le public des richesses dont il était dépositaire. Cependant ces différens travaux ne lui faisaient pas perdre de vue l'ouvrage d'une toute autre importance qu'il méditait depuis long-temps, et qui parut enfin à Vienne, en 1798, sous le titre de la *Science des Médailles*. Eckhel eut à peine le temps de jouir de la nouvelle gloire littéraire qu'il venait d'acquérir, et mourut le 16 mai 1798, quelques jours après la publication de son immortel ouvrage.

EDGEWORTH (*Richard* Lovell), membre du parlement d'Irlande, etc.

Né en 1743, et proche parent de l'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI, il habitait le bourg d'Edgeworth-Town, au centre de l'Irlande, et se distingua de bonne heure par des qualités brillantes, auxquelles il joignait une sorte de passion pour les connaissances utiles, et surtout pour les sciences exactes. Comme membre du parlement d'Irlande, il se fit connaître par son attachement aux droits de ce pays et par son opposition constante aux abus du gouvernement. Il composa aussi quelques ouvrages qui avaient pour but de détourner le cours du Rhône, et obtint à cette occasion le titre de citoyen de la ville de Lyon. Il perfectionna également plusieurs inventions mécaniques, et introduisit en Irlande de nouvelles méthodes d'agriculture. Il est auteur de divers écrits estimés, parmi lesquels on remarque celui ayant pour titre : *Essais sur l'éducation, relativement aux diverses professions*. Richard Edgeworth jouissait d'une fortune considérable, et mourut, dans sa terre, le 13 juin 1817, à l'âge de soixante-quatorze ans, universellement regretté de sa famille et de ses amis.

EDGEWORTH (*Marie*), auteur irlandais.

Née à Edgeworth-Town, et fille du précédent, elle se montra de bonne heure douée d'un talent littéraire très-distingué, qu'elle consacra à perfectionner l'éducation du peuple irlandais, soit en publiant des traités sur ce sujet, soit en lui présentant une saine instruction sous la forme attachante du roman. Elle possède au plus haut degré l'art de peindre les caractères et les mœurs, et ses écrits respirent un véritable patriotisme. Les ouvrages sur l'éducation, composés par miss Edgeworth, sont en assez grand nombre; et ses romans, parmi lesquels on distingue les *Scènes de la vie du grand monde*, les *Protecteurs et les Protégés*, l'*Ennui*, ou *Mémoires du comte de Glenthorn*, etc., ont obtenu un grand succès : tous ont été traduits dans notre langue. Miss Edgeworth a fait, dans ses dernières années, un voyage en France, où elle a acquis des connaissances exactes et des idées saines sur nos mœurs et notre littérature.

EDGEWORTH - DE - FIRMONT (l'abbé), irlandais, confesseur de Louis XVI, etc. (Voyez *Firmont*.)

EDWARDS (*Bryan* ou *Brian*), membre du parlement anglais et de la société royale de Londres, etc.

Il naquit en 1743, à Westbury, dans le Wiltshire, et était l'aîné de six enfans, qui, ayant perdu leur père en bas âge, semblaient destinés à connaître l'indigence, si leur oncle maternel, résidant à la Jamaïque et jouissant d'une grande fortune, ne fût venu à leurs secours. Brian, au sortir d'une école de Bristol, dirigée par un ministre *dissenter* à qui on avait expressément défendu de lui apprendre ni grec ni latin, entra dans une maison d'éducation française de cette ville, où il n'apprit guère que le français. En 1759, un autre parent qu'il avait à Londres, membre du parlement, vivant dans l'opulence et le grand monde, l'appela auprès de lui; mais, ne trouvant pas dans son caractère indépendant la docilité qu'il exigeait, il le fit bientôt après passer à la Jamaïque, où il trouva dans son oncle, qui lui laissa ensuite toute sa fortune, l'affection et la sollicitude d'un bon père. Devenu, en 1784, possesseur d'une plan-

tation de sucre, il fut nommé membre de l'assemblée de l'île de la Jamaïque, et prononça, le 25 novembre 1789, un discours éloquent contre les propositions de M. Wilberforce sur la traite des nègres. Edwards était à Spanish-Town au mois de septembre 1791, lorsqu'il y apprit la nouvelle de la révolte des noirs à Saint-Domingue; la *curiosité* le porta à s'y rendre, et il n'arriva au Cap-Français que pour voir les environs de cette ville semés de débris. Il revint en Angleterre; fut élu membre du parlement, et y plaida souvent avec force la cause des colons. Il publia, en 1793, l'*Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes-Occidentales*, ouvrage dans lequel il se montra successivement naturaliste, politique, commerçant et philosophe, quoique patriote un peu ardent. Il fit paraître successivement plusieurs ouvrages ayant rapport aux colonies; et la mort qui le surprit, le 16 juillet 1800, l'empêcha de donner suite à une *Histoire de la guerre dans les Indes-Occidentales*, dont le sujet présentait un intérêt puissant.

EGEDE (*Paul*), évêque du Groenland, etc.

Né en 1708, et fils de Jean Egède, fondateur des missions danoises au Groenland, on le vit, dès l'âge de douze ans, aider son père dans ses travaux, et amener, en 1728, quelques Groenlandais, pour leur faire apprendre des métiers à Copenhague, où ils moururent tous de la petite vérole. Egède avait le plus grand désir d'entrer dans le service de mer; mais, pour se conformer au désir de son père, il étudia la théologie; fut ordonné prêtre, et se consacra aux missions. Il partit en 1734, emmenant de nouveaux colons au Groenland, où il séjourna jusqu'en 1740; revint alors à Copenhague; obtint la place de chapelain de l'hopital du Saint-Esprit, et fut chargé, par le collége des missions, de s'occuper de ce qui concernait celles du Groenland. Pour le récompenser de ses longs travaux, il fut nommé, en 1775, membre du collége des missions, directeur de l'hôpital des orphelins, et enfin évêque de Groenland, où il mourut le 3 juin 1789. On a de lui: *Relations du Groenland*, extraites d'un journal tenu depuis 1721 jusqu'en 1788. Ce livre, écrit en danois, renferme des particularités curieuses sur le pays dont il est question; il prouve le zèle et la persévérance de l'auteur pour la conversion des Groenlandais au christianisme, tant durant son séjour dans cette contrée que depuis son retour en Danemarck: on y voit aussi les tentatives faites par les Danois jusqu'en 1786 pour retrouver le Groenland oriental.

EGERTON (*François*), duc de Bridgewater, marquis de Brackley, baron d'Ellesmire, etc.

Né en 1726, et fils de sir Scroop Egerton, qui avait obtenu de George II un acte qui l'autorisait à creuser un canal navigable depuis Worsley, l'un de ses domaines dans le comté de Lancastre, jusqu'à Manchester, François Egerton, devenu de bonne heure, par la mort de son père et de ses frères, possesseur des biens de la famille, résolut d'exécuter ce projet, et découvrit dans Brindley, homme alors obscur et depuis mécanicien célèbre, le génie propre à le faire parvenir à son but. En effet, celui-ci, après avoir examiné le terrain, jugea que l'exécution du canal était possible, et le duc sollicita et obtint peu après du parlement, malgré une opposition opiniâtre dans les deux chambres, un acte d'autorisation pour creuser un canal navigable de Salford, près de Manchester, jusqu'à Worsley. Le succès qui accompagna les premiers travaux répondit aux doutes, aux objections et aux clameurs qui s'étaient aussitôt élevées; le duc triompha enfin de tous les obstacles, et vit terminer, après cinq années, ce grand ouvrage auquel son nom est resté attaché. Son exécution coûta à ce seigneur plusieurs centaines de mille livres sterling; mais il fut amplement dédommagé depuis des frais de son entreprise, en ne parlant même que des avantages pécuniaires qu'il en a recueillis. La société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce de Londres, décerna, en 1800, au duc de Bridgewater, une médaille d'or, comme un témoignage de sa haute considération pour l'utilité et la perfection de ses travaux. Il mourut le 8 mars 1803, n'ayant jamais été marié et ne laissant point d'enfans.

EGG (*Jean-Gaspard*), agronome suisse, etc.

Il naquit à Ellikon, village du canton de Zurich, en 1738; se montra agronome instruit, et fut constamment le modèle rare d'un paysan utile et bienfaisant dans sa sphère. Le nombre des institutions précieuses qu'il a fondées pour l'avantage

de sa commune et de son district, et pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie, est infiniment considérable; on n'en citera que la culture des biens-fonds communaux négligés jusqu'alors; l'assurance contre les épizooties; un plan géométrique du territoire de sa commune, qu'il a levé; et enfin l'instruction pour la culture de la vigne, à laquelle la société économique de Zurich a décerné le premier prix. Il fut aussi du petit nombre des cultivateurs sensés et instruits dont cette société se servit pour répandre de meilleurs principes d'agriculture dans le pays, et auxquels elle fut redevable de ses grands succès. Egg fut en outre d'une parfaite probité et un excellent père de famille : il mourut en 1794.

EHLERS (*Martin*), philosophe danois, etc.

Né à Nortorf, dans le Holstein, le 6 janvier 1732. Il fut nommé successivement recteur à Segebert, à Oldenbourg et à Altona, en 1771, et alla enfin, en 1776, professer la philosophie à Kiel, où il est mort, le 9 janvier 1800, âgé de soixante-huit ans. Il a consacré une partie de sa vie à perfectionner les méthodes d'enseignement dans les écoles publiques, et l'Allemagne lui doit plusieurs inventions utiles, résultat des méditations d'un philosophe ami de l'humanité. Plein d'enthousiasme pour la vertu, il s'occupa, dans ses Œuvres philosophiques, de prouver qu'une bonne conduite est le moyen le plus sûr d'être heureux: on y trouve aussi une foule de vérités importantes, présentées avec clarté et simplicité. Son style est facile et agréable; mais on lui reproche cependant des périodes un peu trop longues. Ses principaux ouvrages sont un Recueil de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et sur l'éducation en général; des Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs : c'est son ouvrage le plus remarquable; et enfin quelques Portraits pour les bons princes et pour ceux qui se consacrent à l'éducation des enfans des rois. L'amour de la vérité faisait le principal trait du caractère de ce philosophe, et lui a valu l'estime et le respect de tous ses contemporains.

EHRENSTROM (*J.-A.*), colonel suédois, héraut de l'ordre de Séraphin, et ancien secrétaire du cabinet du roi de Suède, etc.

Issu d'une famille distinguée de Suède, et militaire presque en naissant, il prit part à des intrigues de cour, et fut soupçonné, en décembre 1793, d'être un des chefs de la conspiration du baron d'Armfeld contre le régent. Il fut arrêté, traduit devant un tribunal, et condamné à mort. Sa barbe rousse, qu'on n'avait pas osé lui laisser faire depuis neuf mois, et sa contenance fière, lui donnaient un air terrible lorsqu'on le mena au supplice. Il lut tranquillement l'inscription placée sur l'échafaud en haussant les épaules, et déjà le bourreau avait tiré le sabre pour l'exécuter, lorsqu'on apporta sa grâce, qu'il reçut avec autant de tranquillité. La peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle; et on le transféra à la forteresse de Carlstein. Lorsque le jeune roi Gustave-Adolphe prit les rênes du gouvernement, il adoucit le sort d'Ehrenstrom, ainsi que celui de tous les Suédois condamnés pour cette espèce de conjuration. Depuis lors on ignore ce qu'il est devenu.

EHRHART (*Frédéric*), fameux botaniste suisse, etc.

Né en 1747, à Holdarbanc, village du canton de Berne, où son père était curé, il montra, dès sa plus tendre jeunesse, un grand amour pour les plantes et pour l'histoire naturelle; et ayant perdu son père, qui le laissa sans fortune, il choisit l'état de pharmacien, et étudia cet art à Nuremberg. Il servit ensuite dans diverses pharmacies de l'Allemagne, puis à Stockholm et à Upsal; cultiva alors la botanique avec succès, et sut mériter l'estime du célèbre *Linnée*, dont il suivit les cours. Il parcourut une partie de la Suède et du Danemarck, et revint à Hanovre, chez le savant pharmacien *Andreæ*, dont il était l'ami intime. En 1778, *Charles Linnée fils* chargea Ehrhart de l'édition du *Supplément du Système végétal de Linnée*, et celui-ci commença dès lors à publier différens herbiers, ou collections de plantes sèches, choisies et distribuées par familles, qui sont recherchées pour leur netteté et leur précision. De 1787 à 1792, il donna sept volumes de *Fragmens sur l'Histoire naturelle*, et reçut, en 1787, le diplôme de botaniste de S. M. britannique. Il demeura depuis près des jardins de Herrenhausen, dont il donna les catalogues annuels, et mourut en 1795. Simple dans ses habitudes, probe et loyal dans sa conduite publique

et privée, il obtint et mérita une grande estime.

EHRMANN (*Marianne*), comédienne et auteur suisse.

Née à Rappersehwyl, en Suisse, près du lac de Zurich, le 25 novembre 1755, elle perdit ses parens fort jeune, et fut élevée par les soins de son oncle. D'abord gouvernante dans une maison illustre, qu'elle quitta bientôt pour se marier, elle fut ensuite abandonnée par son époux, et alla à Vienne, où elle se fit comédienne, sous le nom de mademoiselle Sternheim. Après avoir parcouru divers théâtres, elle renonça à cet état à Strasbourg, et s'y maria avec Théophile Ehrmann, homme de lettres et géographe. Elle s'établit avec lui à Stuttgard, en 1788, et y mourut le 14 août 1795. Elle a écrit plusieurs ouvrages agréables, destinés principalement à l'instruction des personnes de son sexe. Son style est clair et facile; ses réflexions sont toujours justes, souvent neuves, et prouvent qu'elle connaissait bien le cœur humain. Nous citerons, entre autres écrits de cet auteur, *Amélie, histoire véritable*, et *la Solitaire des Alpes*.

EICHHORN (*Jean Godefroi*), savant orientaliste allemand, conseiller de cour, etc.

Né le 16 octobre 1752, à Doerrenzimmern, dans la principauté de Hohenlohe-Oehringen. Il enseigna la littérature orientale à l'université de Jéna, et fut pendant quelques années recteur de l'école d'Ohrdruf. Le duc de Saxe-Weimar lui conféra, en 1783, le titre de conseiller de cour, et il devint, en 1788, professeur de philosophie à l'université de Gœttingue, avec le titre de conseiller de la cour britannique. Ce laborieux professeur a publié un très-grand nombre d'ouvrages qui ont fait beaucoup de bruit en Allemagne. Nous citerons, entre autres l'*Histoire du Commerce des Indes-Orientales avant Mohammed*; l'*Aperçu historique sur la Révolution française*; l'*Histoire générale de la Civilisation et de la Littérature de l'Europe moderne*; l'*Histoire universelle*, etc., etc. Les écrits théologiques de M. Eichhorn ont aussi produit une grande sensation dans l'Allemagne protestante, et il a poussé la bardiesse bien plus loin encore que les fondateurs de l'école dite *exégèse biblique*, dont il est l'un des plus zélés partisans.

ELDON (lord *John*), lord grand chancelier d'Angleterre, etc.

Issu d'une famille du nom de Scott, et fils d'un petit marchand de Newcastle-sur-Tyne, il se destina au barreau, et commença ses études pour cette profession, en 1772. Ayant ensuite été reçu avocat, il fut quelque temps sans vouloir se hasarder à parler en public; mais, ayant enfin vaincu cette timidité, il ne tarda pas à être distingué par le chancelier lord Thurlow, qui, après l'avoir félicité sur ses talens, lui proposa une place de rapporteur de la cour de chancellerie, qu'il refusa. Vers 1783, il obtint une patente de préséance, qui lui procura tous les honneurs de conseiller du roi, et c'est à cette époque qu'il fut élu au parlement pour le bourg de Weobly, par l'influence de lord Weymouth. Sir John suivit le parti de M. Pitt; et dans le débat sur le bill de M. Fox, relatif à l'Inde, il se plaça dans une opposition directe avec feu M. Lée, alors procureur-général. Quoique ne se faisant pas remarquer comme orateur, M. Scott obtint néanmoins l'estime de son parti, qui le fit nommer, en 1788, solliciteur-général, et peu après chevalier. En 1793, il devint procureur-général, et poursuivit dans ce poste plus de libellistes qu'aucun de ses prédécesseurs. Ce fut aussi dans cette période que l'*emprisonnement secret* fut mis à exécution. Sir John Scott fut créé depuis pair sous le nom de lord Eldon, et fait juge, chef des plaids-communs : il est en outre orateur de la chambre des pairs, et membre du conseil privé du roi.

ELGIN (lord, comte d'), ambassadeur anglais, pair, etc.

Né en 1769, et descendant de Robert Bruce, l'un des compagnons de Guillaume-le-Conquérant, il se destina de bonne heure à la diplomatie, et fut nommé, en 1792, ambassadeur d'Angleterre à Vienne : il s'était déjà rendu, en 1790, près de cette cour pour complimenter Léopold sur son avénement au trône, et diriger quelques négociations secrètes. Se trouvant près de la gouvernante des Pays-Bas autrichiens, lorsque les Français pénétrèrent dans ces provinces à la fin de 1792, il se retira à La Haye, et recommença à résider près du même gouvernement en 1794. Il passa, à la fin de 1799, comme ambassadeur extraordinaire de S. M. B. près la Porte ottomane, et fit son entrée à Constantinople, le 23 novembre, de la manière la plus brillante. Il fit depuis

» dans son testament, en parlant de » cette princesse, elle ne m'a donné » aucun chagrin, et ses inébranlables » vertus sont dignes d'estime, de dévoue» ment et d'hommages. » Elisabeth-Christine vécut encore plusieurs années depuis la mort de son époux, et les passa à cultiver son esprit, à soulager les malheureux, et à faire régner autour d'elle le contentement et le bonheur. Elle mourut le 13 novembre 1797, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On lui proposait un jour d'acheter un collier de perles d'une grande beauté; elle l'examina et en parut frappée; mais, après quelques momens de réflexion : « Emportez-le, dit-elle à ses femmes, je » pourrai secourir plus d'un pauvre avec » l'argent qu'il coûterait. »

ELLENBOROUG (lord *Edward*), juge-chef du banc du roi, etc.

Né dans le comté de Cumberland, et fils du docteur Edmund Law, évêque de Carlisle, il fut admis au collège des avocats de Lincoln's-inn, d'où il se rendit dans les comtés du nord de l'Angleterre, et ne tarda pas à se faire remarquer. De retour à Londres, une affaire d'assurances, qu'il défendit avec un grand talent, attira sur lui l'attention générale, et sa réputation s'accrut encore par la part qu'il prit à la défense du gouverneur Hastings, que M. Erskine avait refusée, à cause de l'aspect défavorable qu'elle présentait. M. Law eut pour adversaires dans cette cause importante MM. Fox, Burke, Adams et Shéridan. Les sarcasmes de ce dernier le firent bien quelquefois repentir de s'en être chargé; mais sa réputation ne fit qu'en augmenter, et il fut nommé successivement procureur-général, puis juge-chef de la cour du banc du roi, et enfin créé pair sous le titre d'Ellenborough. Les affaires importantes dont il a été chargé depuis lui ont donné les moyens d'accumuler une fortune immense; mais il est juste de dire que peu d'hommes possèdent aussi bien que lui le genre d'éloquence particulièrement propre à ses fonctions. Il vint passer quelque temps à Paris, à la fin de 1817.

ELLIOT (lord *Gilbert*), pair d'Angleterre, etc.

Issu d'une famille ancienne. Il se destina à la carrière diplomatique, et fut nommé d'abord ambassadeur d'Angleterre à Copenhague. Il vint en octobre 1790 à Paris, où il eut, dit-on, diverses conférences avec le parti révolutionnaire de l'assemblée nationale; devint vice-roi de Corse quand cette île eut été conquise par les Anglais; traita, en 1796, avec la Toscane pour l'occupation de l'île d'Elbe et de Porto-Ferrajo, et fut ensuite arrêté à Bastia, lorsque les Corses secouèrent le joug britannique pour rappeler les Français. Nommé ensuite membre du parlement, il s'y montra un des plus ardens ennemis du gouvernement de Napoléon; se rangea en conséquence dans le parti de l'opposition lorsque la paix fut faite momentanément avec la France, et attaqua les opérations du ministère avec beaucoup de vigueur. Le 15 mars 1815, lord Elliot rejeta l'avis de M. Whitbread, qui avait protesté dans le parlement contre toute tentative de la part de l'Angleterre pour se mêler des affaires intérieures de la France, et vota depuis avec le côté ministériel.

ELPHINSTON (*Jacques*), grammairien écossais, etc.

Né en 1721, à Edimbourg, où il étudia à l'université; il fut, dès l'âge de dix-sept ans, gouverneur du lord Blantyre, avec lequel il parcourut la Hollande et le Brabant, et résida assez longtemps à Paris, dans la maison de Thomas Carte l'historien, son compatriote et son compagnon de voyage. Il y acquit l'usage de la langue française, au point de pouvoir l'écrire avec autant de facilité et d'élégance que les Français qui l'écrivent le mieux. Etant revenu en Ecosse, il reprit son premier emploi d'instituteur. Le zèle qu'il mit, en 1750, à remplir, dans son pays le *Rambler*, ouvrage littéraire périodique, lui gagna l'amitié du célèbre docteur Johnson. Elphinston, en publiant une nouvelle édition du *Rambler*, suppléa à ce qui lui manquait, et ses traductions, remarquables par une précision énergique, ont été depuis adoptées par Johnson lui-même, qui les a conservées dans les éditions suivantes de son ouvrage. Elphinston vint s'établir quelque temps après en Angleterre, d'abord à Brompton, et ensuite à Kensington, où il tint une école jusqu'en 1776 : en 1753, il avait publié une traduction en vers du poëme de *la Religion*, de Louis Racine; traduction qui eut le suffrage d'Young et de Richardson, et qui fut suivie d'une *Analyse des langues française et anglaise*. Ayant fait un voyage en Ecosse, il donna publiquement, vers l'an 1779, une

étendu sur les soins qu'il fallait en prendre, sir John lui proposa d'en guérir une, offrant de se charger de l'autre : il s'est réjoui souvent depuis de ce qu'il avait devancé son Esculape de quinze jours. Il ne se servait jamais de lumière pour se coucher; défendait qu'on n'ettoyât ses souliers, dans la crainte qu'on ne les usât; se passait aussi de draps de lits pour épargner le blanchissage, et se tenait l'hiver dans une vieille serre chaude pour éviter le froid. Cet homme, dont la déplorable manie inspire la pitié, était pourtant quelquefois sensible et généreux; il rendit même des services à une foule de malheureux, et rien ne lui coûtait pour cela. Il avait soixante ans quand il entra au parlement, où il fut élu trois fois; et vota constamment d'après sa conscience. L'espérance des places et des dignités n'eut sur lui aucune influence; et il tomba même malade d'inquiétude sur le bruit que l'on voulait le créer pair du royaume. Il est mort depuis quelques années, laissant des richesses immenses.

EMMET (*Robert*), l'un des chefs des Irlandais-Unis.

Né à Cork en Irlande, d'un célèbre médecin, le jeune Emmet fit ses études à l'université de Dublin, et s'y distingua par des connaissances et une application peu communes. Il se préparait à suivre la carrière du barreau, dans laquelle son frère aîné s'était déjà rendu fameux, lorsque la révolution française vint détourner son attention de l'étude des lois pour le livrer à celle de la politique. Il embrassa le parti populaire qui se forma dans sa patrie avec tout l'enthousiasme de la jeunesse; fit partie du directoire secret des Irlandais-Unis, et éprouva le malheureux sort de la plupart de ses membres. Arrêté à Dublin, en 1803, il y fut exécuté comme rebelle, le 20 septembre de la même année. — Son frère, *Thomas-Addis*, qui avait aussi été compromis, mais légèrement dans cette conspiration, obtint depuis la permission de se retirer aux Etats-Unis d'Amérique, et y jouissait encore, en 1818, d'une excellente réputation comme jurisconsulte.

EMPECINADO (l'), général des guérillas espagnols, etc. (Voyez *Martin*.)

ENFIELD (*Guillaume*), écrivain anglais.

Né à Sudbury en 1741. Il fut élevé au collége de Daventry, dans les principes des protestans non-conformistes, puis nommé, en 1763, pasteur d'une de leurs congrégations à Liverpool. En 1770, il fut choisi pour remplir la chaire de belles-lettres à l'école de Warington dans le Lancashire; et, depuis cette époque, il partagea son temps entre le ministère ecclésiastique, l'éducation de la jeunesse, soit publique, soit particulière, et la composition d'ouvrages utiles. Cet homme estimable mourut le 3 novembre 1797, à Norwich, où il était alors pasteur de la congrégation des non-conformistes. On publia, l'année suivante, trois volumes de *Sermons sur des sujets pratiques*, composés et préparés par lui pour l'impression. Ces sermons, comme tous ses ouvrages, sont écrits d'un style simple, clair, élégant, qui s'élève quelquefois avec le sujet. On a cru y reconnaître la manière de Blair, un peu affaiblie et moins chargée d'ornemens; la morale y est présentée sans austérité, et ils paraissent encore plus propres à former l'esprit et le goût qu'à élever l'ame à la piété.

ENGEL (*Jean-Jacques*), littérateur prussien, membre de l'académie des sciences de Berlin, etc.

Né le 11 septembre 1741, à Parchim, petite ville du duché de Mecklembourg-Schwerin, où son père était pasteur, il fréquenta d'abord le gymnase, et plus tard l'université de Rostock. Quoiqu'il se destinât au ministère de l'évangile, Engel s'occupa particulièrement de philosophie, de mathématiques et de physique; renonça même tout-à-fait à la théologie, vers 1765, et se rendit à Leipzig, pour s'y livrer exclusivement à l'étude de la philosophie et de la littérature ancienne. Les ouvrages qu'il y fit imprimer assurèrent son indépendance, et le firent connaître au public d'une manière très-avantageuse. On lui offrit une chaire à l'université de Gœttingue et la direction de la bibliothèque de Gotha; mais la piété filiale lui fit préférer l'emploi de professeur de morale et de belles-lettres à un des gymnases de Berlin, qui le rapprochait de sa mère. Il remplit les fonctions de cette place depuis 1776 jusqu'en 1787, et fut choisi, dans les dernières années de la vie du grand Frédéric, pour enseigner les belles-lettres aux enfans du prince de Prusse, neveu du roi. Ce prince, étant parvenu au trône, en 1787, chargea Engel de la direction du théâtre de Berlin, poste que sans doute il jugea convenir à l'écrivain qui venait de tracer

avec succès la théorie de l'art théâtral; mais les intrigues de coulisses fatiguèrent bientôt le savant, qui, dégoûté du théâtre et de la capitale, donna sa démission en 1794, et se retira à Schwerin, où il vécut dans la société de son frère et de quelques amis. Il ne put néanmoins se refuser à l'invitation honorable que lui adrsssa Frédéric-Guillaume III, immédiatement après son avénement au trône, et retourna à Berlin, où le roi lui assura une pension, qui, sans l'assujétir à aucun travail réglé, attacha Engel à l'académie des sciences, et lui permit de donner tout son temps au soin que demandait la publication d'une édition complète de ses œuvres. Sa mère, âgée de soixante-dix-huit ans, ayant désiré qu'il vînt la voir encore une fois, il oublia sa mauvaise santé, fit le voyage de Parchim, où il arriva très-affaibli, et y mourut le 28 juin 1802, sans avoir jamais été marié.

ENGEL (*Charles-Christian*), littérateur allemand, frère du précédent, etc.

Né aussi à Parchim, le 12 août 1752. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et publia quelques poésies et ouvrages de littérature qui lui firent une certaine réputation, sans qu'il pût néanmoins s'élever au rang d'écrivain distingué occupé par son frère. Une petite brochure, qu'il fit imprimer en 1787, et qui depuis a eu plusieurs éditions, fit néanmoins dans le temps une grande sensation, parce qu'elle traitait, dans une forme populaire, une question intéressante qui cependant a rarement occupé les philosophes. Il y examina de quelle manière l'ame existerait après sa séparation du corps, et comment elle continuerait à communiquer avec les ames de ceux qu'elle avait connus sur la terre; cet ouvrage est intitulé : *Nous nous reverrons*; Engel lui a donné la forme dramatique; mais il est bien inférieur à son frère dans l'art du dialogue. Il a aussi donné quelques pièces de théâtre, entre autres *Biondetta*, en quatre actes, imitée du roman de Cazotte. Engel mourut le 4 janvier 1801.

ENGELSCHALL (*Joseph Frédéric*), célèbre professeur hessois, etc.

Né le 16 décembre 1739, à Warbourg, dans la Hesse, où son père était surintendant des églises protestantes, il fut un de ces hommes qui, peu favorisés par les circonstances, doivent tout ce qu'ils sont à leurs propres efforts. L'éducation qu'il reçut ne fut pas telle qu'elle pût développer le germe du génie que la nature lui avait accordé, et le malheur qu'il eut, à l'âge de treize ans, de perdre l'ouïe par suite d'un accident, retarda encore le développement de ses facultés. La philosophie, les sciences historiques, mais surtout la poésie et l'art du dessin et de la peinture eurent tour à tour beaucoup d'attraits pour lui, et devinrent ses occupations habituelles. Son goût se forma par la lecture des ouvrages de Winkelmann et de Lessing; plus tard il connut aussi les anciens, et s'attacha beaucoup à Homère. La fortune ne secondant pas son zèle, il fut obligé, pour gagner sa vie, de passer une grande partie de son temps à montrer le dessin; et ce ne fut qu'en 1788, lorsqu'il avait déjà quarante-neuf ans, qu'on le nomma professeur extraordinaire de philosophie et de belles-lettres à l'université de Marbourg (place à laquelle ne sont pas attachés d'appointemens), et maître salarié de dessin auprès du même corps. Le travail assidu auquel il se livra pendant toute sa vie épuisa de bonne heure ses forces, et il mourut le 18 mars 1797. Engelschall était un homme doux et aimable; la probité la plus scrupuleuse, la justice et la générosité faisaient la base de son caractère. Il eut le rare mérite de savoir supporter la critique, et d'en profiter pour corriger ses ouvrages: lui-même jugeait ceux des autres avec candeur et bienveillance. Comme écrivain, il ne peut pas être compté parmi les auteurs classiques de sa nation, mais il occupe une place distinguée dans le second rang. Il possédait un jugement droit, une mémoire heureuse, ornée de connaissances multipliées, et une imagination vive, mais réglée par un excellent goût. Son style, pur et simple, est exempt de l'affectation et du néologisme qui commençaient à avoir de la vogue parmi ses contemporains.

ENGELMANN (*Godefroi*), ingénieur, artiste suisse, etc.

Né à Mulhouse en 1788. Il s'appliqua de bonne heure à la gravure sur pierre, dont il apprit les premiers élémens à Munich chez les inventeurs même de cet art, et revint ensuite s'établir dans le lieu de sa naissance où il forma un établissement, qui servit à introduire en France la litographie. Il perfectionna même cet art au point de produire de beaux dessins, qui lui valurent, en 1814, une mention honorable de la part de la société d'encouragement de Paris; on-

vrit de nouveaux ateliers dans la capitale en 1816, et réussit surtout à fournir aux jeunes dessinateurs d'excellens modèles, principalement dans le genre du crayon dont chaque épreuve est comme un morceau original. La lithographie n'avait rien produit de supérieur aux impressions qu'Engelmann fit présenter à l'Iostitut le 3 août 1816, et qui furent l'objet d'un rapport très-honorable.

ENGESTROEM (le comte *Laurent* d'), ministre des affaires étrangères de Suède, etc.

Né à Lund, et fils de Jean Engestroem, évêque de cette ville, il suivit la carrière diplomatique, et fut envoyé, en 1783, à Vienne, comme chargé d'affaires de Suède. Il passa, en 1789, à la cour de Pologne, d'où il fut rappelé pour être chancelier de sa cour. En 1795 et 1796, il fut envoyé successivement à Londres, en Suisse, à Vienne, à Berlin, et quitta cette dernière résidence en septembre 1802, pour retourner en Suède. Après la chute de Gustave, et l'avénement au trône du duc de Sudermanie, M. d'Engestroem fut appelé au ministère des affaires étrangères; créé chevalier des Séraphins, baron du royaume, et enfin élevé à la dignité de comte. Chargé depuis par le roi de Suède de faire un rapport sur les relations politiques de la Suède avec la France, le comte d'Engestroem présenta à S. M., le 7 janvier 1813, le tableau complet de la marche suivie par Napoléon, en conséquence de son système d'envahissement, et détermina son cabinet à déclarer la guerre à ce conquérant. Ce ministre est aussi chancelier de l'université de Lund, chevalier de l'Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge de Prusse, et membre de l'académie de Stockholm, où il a lu plusieurs mémoires. M. d'Engestroem a consacré, à l'usage du public, une bibliothèque de trente mille volumes, dont il était propriétaire.

ERLACH (*Charles-Louis* d'), général suisse, etc.

Né à Berne en 1726, d'une famille illustre de ce canton, il avait servi en France avant la révolution, et fut nommé maréchal de camp au moment de l'invasion du pays de Vand par les Français en 1798. Le gouvernement de Berne lui conféra d'abord le commandement de son armée; mais voyant ensuite combien les conseils se trouvaient embarrassés et indécis, le général d'Erlach se présenta lui-même au grand conseil avec quatre-vingt de ses officiers, qui en étaient membres comme lui, et réussit à faire cesser les irrésolutions de cette assemblée; et à relever son courage et ses espérances. Une acclamation unanime lui fit alors déférer un pouvoir illimité de faire agir son armée à l'époque où l'armistice conclu avec le général Brune finirait. Il partit en conséquence pour arrêter son plan; mais au moment où il devait l'exécuter, il reçut l'ordre de suspendre toute hostilité. L'infortuné d'Erlach fut massacré quelques jours après par ses soldats, qui, à la nouvelle de la prise de Berne, le crurent traître à leur patrie.

ERMAN (*Jean-Pierre*), membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin, etc.

Né à Berlin en 1733. Après avoir fait ses études au collége français de cette ville, il fut nommé pasteur de la colonie française. A cette place, qu'il conserva jusqu'à sa mort, il en joignit plusieurs autres qui lui donnèrent une grande influence. Il devint principal du collége français, directeur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur, et membre de l'académie des sciences et belles-lettres. Comme principal du collége, il se fit remarquer par son zèle à maintenir les méthodes d'enseignement que les réfugiés avaient apportées de France, et en particulier de Saumur où avait professé long-temps le célèbre Tanneguì Le Fèvre. Malgré ses nombreuses occupations, Erman trouvait le temps de paraître dans le monde, où il jouait un rôle par son esprit, ses connaissances et une grande facilité à s'énoncer. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour, et le chargeait ordinairement de revoir les traductions françaises qu'elle faisait des ouvrages de Spalding et de quelques autres théologiens ou moralistes allemands. Il entretenait aussi des relations intimes avec le ministre d'état comte de Hertzberg, qui le consultait sur ses ouvrages, et auquel il indiquait les jeunes gens que leurs talens rendaient propres à être employés dans la carrière diplomatique. Erman a fait en société avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les états du roi de Prusse :* les deux derniers volumes sont entièrement d'Erman. C'est un recueil trop prolixe et d'un style généralement trop négligé;

mais on y trouve des faits intéressans et des anecdotes curieuses. On a de plus d'Erman un *Eloge historique de la reine de Prusse, Sophie Charlotte*, épouse de Frédéric Ier, et aïeule de Frédéric-le-Grand. Cet éloge se compose d'une suite de mémoires lus par l'auteur à l'académie des sciences et des belles lettres de Berlin, de 1790 à 1795. On peut en porter le même jugement que des mémoires des réfugiés. Un abrégé de la géographie ancienne en latin, quelques traductions de l'allemand, des sermons, des discours académiques, des rapports sur le collége et le séminaire français de Berlin, des articles insérés dans la nouvelle bibliothèque germanique, dans la gazette littéraire de Francheville, dans le journal encyclopédique et quelques autres recueils, forment le reste de ses travaux littéraires. Il est mort à Berlin en 1814.

ERNESTI (*Jean-Christian-Théophile*), critique allemand.

Né en 1756 à Arnstadt en Thuringe, où son père remplissait les places de ministre et de surintendant; après avoir terminé ses études dans sa patrie, il suivit les cours de l'université de Leipzig sous la surveillance de son oncle J. A. Ernesti, qui lui donna les mêmes soins qu'à son propre fils. Il fit ensuite des leçons particulières de théologie et de littérature, depuis 1779 jusqu'en 1782. Cette année là il fut pourvu d'une chaire de philosophie à l'université, qu'il occupa jusqu'en 1801, où il succéda à A. G. Ernesti dans la place de professeur d'éloquence; mais il ne la conserva pas long-temps, étant mort le 5 juin 1802, à l'âge de quarante-six ans. Il a laissé de nombreux ouvrages en latin, et il a traduit en allemand les meilleurs écrits de Cicéron; le style en est élégant et concis; on désirerait seulement que le traducteur eût expliqué par des notes les passages les plus importans. Il avait déjà publié, en 1781, la traduction de diverses lettres de Cicéron qui se retrouvent dans le recueil qu'on vient de citer.

ERSKINE (*Jean*), célèbre théologien de l'église d'Ecosse, etc.

Il naquit en 1721, de Jean Erskine de Carnock, avocat et professeur de droit écossais à l'université d'Edimbourg, connu par ses *Institutes des lois d'Ecosse*, et fut d'abord destiné à l'étude de la jurisprudence; mais il préféra celle de la théologie, et malgré l'opposition de sa famille, il se mit en état de prendre les ordres. Après avoir exercé le ministère en différens endroits, il fut appelé à Edimbourg, où il fut placé dans la même église avec Robertson, le célèbre historien, son ancien camarade d'études. Il publia, en 1798, des *Sermons*, que l'on classa parmi les meilleures productions de ce genre, pour la liaison du discours et la pureté du style; et son exemple produisit en Ecosse une heureuse révolution dans l'éloquence de la chaire, auparavant infectée de défauts qui la rendaient languissante et barbare. Son ardeur à obtenir des renseignemens sur l'état de la religion dans les pays étrangers, engagea le docteur Erskine, dans un âge déjà avancé, à apprendre l'allemand et le hollandais, et c'est sans doute à cette étude que l'on doit le premier volume de ses *Esquisses de l'histoire de l'église*, ouvrage rempli de documens les plus intéressans sur l'état de la religion dans l'Europe continentale, et dans lequel l'auteur, à l'exemple du professeur Robinson et d'autres écrivains, dévoile la conjuration formée par les incrédules contre la religion. Jean Erskine mourut le 19 janvier 1803, laissant en manuscrit plusieurs ouvrages intéressans, qui probablement ne verront pas le jour, parce que son écriture était si mauvaise qu'il sera à peu près impossible de la déchiffrer.

ERSKINE (lord *Thomas*), célèbre jurisconsulte, membre du parlement d'Angleterre, ministre d'état, pair, etc.

Né en Ecosse vers 1750, et troisième frère du comte de Buchan; il reçut son éducation à Edimbourg et à Saint-André; fut destiné à la marine, qu'il quitta pour entrer, en 1768, dans le premier régiment à pied, où il resta environ six ans, et abandonna entièrement le service militaire à cette époque pour se livrer à l'étude des lois et des belles-lettres. Il fut reçu avocat en 1778; se distingua d'abord dans la défense du capitaine Baillie, accusé d'avoir publié un libelle contre lord Sandwich, premier lord de l'amirauté; augmenta encore sa réputation par sa défense de l'amiral Keppel, traduit devant une cour martiale après le combat d'Ouessant; et enfin, par celle du célèbre lord Gordon. En 1783, Thomas-Erskine reçut l'honneur d'une robe de soie; fut ensuite élu membre du parlement pour Portsmouth, puis nommé conseiller du roi, et enfin procureur-général du prince de Galles;

cette dernière place lui fut enlevée depuis pour avoir défendu Thomas Payne; mais elle lui fut rendue en 1802, et on y joignit même les titres de chancelier de S. A. R. et de garde-des-sceaux pour le duché de Cornwall. Il serait impossible de citer tous les plaidoyers brillans de M. Erskine; c'est surtout dans l'affaire des criminels d'états, jugée en 1794, et qu'il défendit, conjointement avec M. V. Gibbs, qu'il justifia le mieux sa célébrité. Elu de nouveau membre de la chambre des communes, il ne laissa échapper aucune occasion de s'élever contre les opérations du ministère, notamment dans la guerre de la révolution française, et lors de la discussion sur le bill des rassemblemens, qu'il combattit de toutes ses forces. En décembre 1796, il entreprit de s'opposer à l'adresse que M. Pitt proposait de voter au roi; mais il se trouva mal au commencement de son discours, et ne put le continuer. Il exposa, en 1800, dans un discours contre les ministres, la possibilité de traiter avec la France, et dit « que le projet » de rétablir la maison de Bourbon dans » ce pays ne pourrait qu'amener un » bouleversement général. » Le 10 juin, il défendit aussi avec chaleur le bill contre l'adultère; vint à Paris après la paix d'Amiens, et fut présenté à Napoléon, en même temps que son ami M. Fox. A la fin de 1805, il prit la défense de l'amiral Calder devant la commission chargée de le juger; fut élevé à la pairie en 1806, puis nommé successivement baron, membre du conseil privé, et investi tout à la fois des fonctions de lord grand-chancelier et de président (orateur) de la chambre des pairs, qu'il abandonna l'année suivante lors du changement d'administration. En mai 1808, il parla en faveur des catholiques d'Irlande; vota, dans les années suivantes, avec le même parti, et présenta, en 1814, une pétition au nom de quatre-vingts ministres non-conformistes contre le commerce des esclaves. Lors du voyage que les souverains alliés firent à Londres, en juin 1814, lord Erskine fut présenté à l'empereur Alexandre et au roi de Prusse, qui lui firent un accueil très-flatteur. On le vit, avec surprise, au mois d'avril 1818, voter, avec les lords ministériels, contre l'opposition à l'occasion des apanages à accorder aux ducs de Clarence et de Cambridge, dont on proposait le mariage, en déclarant « qu'il serait tout-à-fait » contraire à la dignité de la couronne » de diminuer le reste d'éclat qui envi» ronnait le vieux et infortuné monar» que de la Grande-Bretagne. » On attribue à lord Erskine beaucoup de pièces fugitives en vers qui ont circulé parmi ses amis; mais la seule production qu'il ait avouée est une brochure politique.

ERSKINE (*Charles*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Rome, le 13 février 1753, et issu d'une des familles écossaises qui suivirent les *Stuart*, il embrassa le barreau jeune encore, et s'y distingua par sa latinité et son esprit philosophique. Ses plaidoyers, pleins de force et d'élégance, plurent beaucoup à Pie VI, qui avait aussi commencé sa carrière dans le barreau, et qui ouvrit celle de la fortune aux avocats de Rome, en ayant plutôt égard au mérite qu'à la naissance. Il distingua particulièrement Erskine, qui jusqu'alors n'avait jamais songé à l'état ecclésiastique, et qui avait passé toute sa jeunesse au milieu des lettres et des cercles brillans de Rome, et le fit tout à la fois prélat et chanoine de Saint-Pierre. La révolution française ayant bientôt influé sur la politique du Vatican, Pie VI, pour se lier à la coalition, envoya un ministre à Londres, et Erskine fut choisi, d'après l'avis du prince Auguste d'Angleterre. Il y resta pendant huit ans, sans néanmoins figurer beaucoup parmi les diplomates, et ne dut pas même être très-satisfait de ses anciens compatriotes; car, ayant sollicité vivement l'émancipation des catholiques d'Irlande, pour les attacher à la coalition, le gouvernement britannique ne lui fit à cet égard que de vaines promesses. A la paix, ce prélat reçut enfin le prix de ses services diplomatiques par Pie VII, qui le fit cardinal; et il vint peu après à Paris, où le gouvernement consulaire lui fit l'accueil le plus distingué. Il se rendit ensuite à Rome, où il fut compté parmi les cardinaux les plus instruits et les plus aimables, jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mars 1811. Il joignait à de grandes connaissances le génie des langues, et parlait et écrivait, avec une égale facilité, le latin, l'italien, le français et l'anglais.

ERSKINE (sir *William*), lieutenant-général anglais.

Issu de la même famille que les précédens, et militaire dès sa plus tendre jeunesse, il se trouvait officier-général

à l'époque de la révolution de France, et commanda l'arrière-garde de l'armée du duc d'Yorck, lors de sa retraite de devant Dunkerque, en septembre 1793: il se distingua même, dans cette occasion, d'une manière particulière, et fut très-utile à cette armée battue. Désigné alors pour remplacer le duc d'Yorck dans le commandement général des forces anglaises sur le continent, il continua néanmoins à servir sous ce prince l'année suivante, et se fit remarquer de nouveau dans plusieurs occasions, notamment à l'affaire de Bouchain et à la défense du Wahl. Depuis lors le général Erskine n'a plus paru à la tête des armées anglaises.

ERSKINE (*Henri*), membre du parlement d'Angleterre, lord-avocat du roi, etc.

Né aussi en Ecosse, et frère, ainsi que lord Thomas, du comte David de Buchan, il reçut une excellente éducation; suivit la carrière du barreau, et fut admis, fort jeune encore, comme membre de la faculté écossaise des avocats. Il se fit distinguer autant par les connaissances de sa profession que par la vivacité de son esprit; devint bientôt le premier orateur de l'assemblée générale de l'église d'Ecosse, et, comme son frère David, se montra un whig ardent, et acquit ainsi l'amitié des plus illustres chefs de ce parti. Après la guerre d'Amérique, M. Fox s'étant trouvé quelque temps à la tête du gouvernement, fit nommer Henri Erskine lord-avocat, place importante dont il fut privé à la mort de ce ministre, et qu'il avait déjà remplie en 1782: il avait aussi siégé au parlement pendant plusieurs années pour les districts de Dunbar et de Dumfries. La faculté des avocats, qui l'avait choisi depuis pour son doyen, le perdit en 1817, époque de sa mort. Il se distingua, pendant sa longue et brillante carrière, non-seulement par l'éclat de son esprit, la grâce et la vivacité de son éloquence, mais encore par l'exactitude et la justesse de son raisonnement. Irréprochable dans ses mœurs, constant et ferme dans ses principes politiques et religieux, il était tolérant envers les autres, et se faisait chérir de tous.

ESCHEN (*F. A.*), littérateur saxon.

Il naquit en 1777, à Entin, cercle de la Saxe-Inférieure, et reçut de son père l'éducation la plus soignée. Voss, si connu par le poëme de *Louise* et ses *Traductions d'Homère*, de *Virgile* et d'*Ovide*, ayant reconnu ses dispositions extraordinaires, s'attacha à les développer avec un zèle soutenu. A vingt ans, Eschen se rendit à l'université de Jéna, où il se distingua dans la philosophie, la jurisprudence, l'histoire naturelle, la physique et la poésie, et se fit connaître ensuite par différentes pièces pleines de grâces, et notamment par celle intitulée: *Die lehre des Becheidenheit*. Il se rendit ensuite à Berne, pour se charger de l'éducation d'un jeune homme et perfectionner la sienne propre; et, pendant son séjour dans cette ville, il fit sa traduction des *Odes* d'Horace. Etant allé, peu de temps après, sur les bords du lac de Genève avec un de ses amis, ils montèrent sur le Buet, montagne élevée derrière le village de Servoz, et Eschen y marchait gaiment, lorsque posant le pied sur une croûte de neige qui recouvrait une fente très-profonde, il y fut englouti, et périt ainsi à la fleur de son âge, après avoir donné les plus belles espérances.

ESCHENBACH (*Chrétien-Ehrenfried*).

Naquit à Rostock, le 21 août 1712. Après avoir terminé dans cette ville son cours de latinité, il fut placé par son père dans une pharmacie très-renommée de Leipzig, où il resta près de cinq ans. De retour dans sa patrie, la médecine devint l'objet spécial de ses études; il y consacra trois années et partit ensuite pour la Russie. L'université de Rostock lui conféra, quoiqu'absent, le titre de docteur en 1735. Il pratiqua la médecine à Dorpat les deux années suivantes, et vint l'exercer pendant trois autres dans sa ville natale. En 1740, il fit un voyage en France, attiré par l'éclat dont y brillait la chirurgie. Revenu à Rostock en 1742, il y continua l'exercice de sa profession; et obtint, en 1756, la chaire de mathématiques, qu'il occupa dix années. Nommé alors professeur de médecine et médecin-physicien, il remplit de la manière la plus distinguée ces honorables fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 23 mai 1788. Ses écrits, imprimés à Rostock, sont nombreux et variés; mais la plupart consistent en livres élémentaires et en dissertations.

ESCHENBACH (*Jérôme-Christophe-Guillaume*), ingénieur et mathématicien allemand.

Né à Leipzig, en 1764. Après avoir enseigné quelque temps dans sa patrie, il entra, en 1791, au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales,

et fut employé, comme capitaine du génie, au Cap-de-Bonne-Espérance, à Batavia et à Malac. Lorsque les Anglais s'emparèrent de cette dernière place, Eschenbach devint prisonnier de guerre, et mourut à Madras, le 7 mars 1797. On a de lui quelques dissertations latines sur des sujets de haute géométrie; la description de plusieurs machines astronomiques ou cosmographiques, et une traduction du suédois en latin, de quelques opuscules de Berghman.

ESCOIQUITZ (don *Juan*), ex-ministre d'état espagnol, commandeur de l'ordre de Charles III, etc.

Né en 1762, dans la province de Navarre, d'une famille ancienne, son père, général au service d'Espagne, et ancien gouverneur d'Oran, lui fit donner une éducation distinguée, et l'envoya ensuite à Madrid, où il devint page de Charles III. Il obtint peu après un canonicat dans le chapitre de Sarragosse, et montra alors tant de zèle, de piété et de sagesse dans sa conduite, qu'il se fit de nombreux amis à la cour, et devint ainsi précepteur de Ferdinand VII, alors prince des Asturies. Le charme qu'il répandait sur ses leçons lui gagna bientôt l'amitié de son auguste élève; mais le prince de la Paix n'ayant pas tardé à s'apercevoir que le précepteur s'occupait aussi d'autres choses que de l'éducation du jeune prince, chercha aussitôt à l'éloigner de la cour, et réussit à le faire exiler à Tolède. Escoiquitz, doué d'un esprit adroit et ambitieux, entretint dans son exil une correspondance secrète avec son auguste élève, et composa même plusieurs mémoires destinés à dessiller les yeux de Charles IV et de la reine sur la conduite de leur favori. Bientôt le prince des Asturies écrivit lui-même à Escoiquitz pour se plaindre du premier ministre, et pour aviser aux moyens de l'écarter du timon des affaires, et ce fut à cette époque et à cette occasion qu'eut lieu le fameux procès de l'Escurial. Lorsque Ferdinand monta sur le trône, après l'abdication de son père, il fit au chanoine Escoiquitz les offres les plus brillantes; mais celui-ci, qui voyait les événemens s'amonceler autour de ce trône chancelant, borna alors toute son ambition à la place de conseiller d'état. Il fut consulté en cette qualité, un des premiers sur le voyage à Bayonne; et, ne soupçonnant pas, dit-on, la perfidie de Napoléon, qu'il était pourtant aisé de deviner, il ne détourna point Ferdinand de ce dessein, et obtint même la permission de l'accompagner. Don Escoiquitz eut ensuite avec Napoléon, au château de Marrac, différentes conversations connues du public, dans lesquelles il déploya, dit-on, beaucoup d'éloquence, de présence d'esprit, de dévouement à son roi et à sa patrie; mais il finit pourtant par rédiger l'acte d'abdication de Ferdinand et le traité qui en fut la suite. Il suivit néanmoins les princes espagnols à Valençay; résista depuis aux offres de Napoléon, et fut enfin exilé à Bourges, où il resta quatre ans et demi. Don Juan y partagea ses instans entre l'étude et les devoirs de son état, et revint, le 4 décembre 1813, à Valençay, où il eut part à toutes les négociations qui amenèrent le rétablissement des Bourbons sur le trône d'Espagne. Il jouit alors de la plus grande faveur auprès de Ferdinand; se livra à des actes de vengeance politiques: qui lui firent beaucoup d'ennemis; fut désigné pour un évêché, qu'il n'accepta pas, et se contenta modestement du riche archidiaconé de Talavera. Cependant, à l'époque des changemens opérés dans le ministère, en novembre 1814, Escoiquitz quitta la cour et se retira à Sarragosse, où il fut bientôt arrêté, puis renfermé au château de Murcie, par ordre de Ferdinand VII. Rappelé de nouveau à la tête des affaires, peu de temps après, il fut encore disgracié une seconde fois, et se trouve aujourd'hui relégué dans l'Andalousie. Don Escoiquitz a traduit, en vers espagnols, les *Nuits d'Young* et *le Paradis perdu*, de Milton: il est aussi l'auteur d'un poëme épique, intitulé *Mexico conquise*.

ESPANA (don *J. M.*), l'un des premiers chefs insurgés de Caracas, etc.

Né à Caracas, dans l'Amérique méridionale, où il tenait un rang distingué par ses talens et sa fortune; il montra l'un des premiers le désir d'affranchir sa patrie de la dépendance de la métropole d'Espagne, et forma, en 1797, avec plusieurs autres personnes, le projet de se soustraire entièrement au joug de la cour de Madrid. Les défaites successives des flottes espagnoles, le mépris où était tombé le gouvernement du prince de la Paix, et, plus que cela sans doute, la protection presque ouverte des Anglais, en raison du plan bien connu de M. Pitt, de donner l'indépendance à la terre-ferme d'Amérique, tout semblait favoriser le

projet de don Espana et de ses amis; mais la conspiration ayant été découverte par le gouverneur, au moment même où elle devait éclater, les principaux conjurés se sauvèrent dans une île voisine, où ils trouvèrent sûreté et protection. Don Juan étant revenu, deux ans après, à la Guayra, fut découvert, et pendu en 1799.

ESSEN (*Jean-Henri*, comte d'), feld-maréchal suédois, etc.

Né en 1755, à Kasioes, d'une ancienne famille livonienne, il se fit remarquer, dès sa jeunesse, pour la beauté de son physique et la fermeté de son caractère. Après avoir fait ses études, il débuta dans la carrière militaire comme officier de dragons; accompagna, en 1783, le roi Gustave III dans ses voyages en France et en Italie, et le suivit aussi dans la campagne de Finlande, en 1788. Ce monarque l'éleva, en très-peu de temps, au grade de général, et le nomma écuyer de la cour. A l'époque de la conspiration de Finlande, il donna à son maître les plus grandes preuves de zèle et de fidélité; rassembla, en peu de jours, toute la *landwehr* de la Gothie occidentale; fit marcher les garnisons de la Scanie; débloqua Gothembourg; et mérita les faveurs dont il fut encore comblé depuis par le roi, qui, en 1792, le nomma colonel et commandant de sa garde à cheval. M. d'Essen, instruit, par des avis anonymes, de la malheureuse fin qu'on préparait alors à Gustave, l'engagea vainement à ne pas se rendre au bal masqué, où ce prince fut assassiné d'un coup de pistolet; et, n'ayant pu le détourner de son projet, il résolut de ne pas le quitter, et eut ses habits teints du sang de son malheureux maître. Quelques années après, il fut nommé seigneur du royaume, et chevalier de l'ordre des Séraphins. Il accompagna, en 1795, le duc de Sudermanie dans son voyage à Pétersbourg; devint, à son retour, gouverneur de Stockholm, et se retira, en 1797, dans ses terres en Elplande. Gustave-Adolphe l'appela, en 1800, aux fonctions de grand-écuyer du royaume; et, dans la même année, ce prince lui conféra le gouvernement général de la Poméranie et de Rugen. En 1807, il commandait en chef l'armée rassemblée dans la Poméranie; soutint le siége de Stralsund pendant deux mois et demi, et conclut enfin un armistice honorable avec le chef de l'armée française. Le roi Charles XIII lui donna depuis le titre de *comte*, et l'envoya à Paris pour traiter de la paix. Il commanda aussi, en 1814, le corps de l'armée suédoise destiné à agir contre la Norwège; franchit, au mois de juin, la frontière de ce royaume, et s'empara successivement de Berby, Prestbacka et Frédéricstadht, après avoir surmonté des obstacles sans nombre. Le comte d'Essen fut nommé, en 1815, gouverneur de la Norwège, pendant la minorité du prince Oscar; mais il donna bientôt sa démission de cette place, et devint, en octobre 1816, maréchal du royaume.

ESTERHAZI (le prince *Nicolas* d'), prince de Galantha et magnat de Hongrie, conseiller privé de l'empereur d'Autriche, grand-croix de l'ordre de Saint-Etienne, feld-maréchal-lieutenant, etc.

Né le 17 décembre 1765, et issu de l'illustre maison de ce nom, il embrassa tout à la fois la carrière des armes et de la politique; fut marié le 15 septembre 1783, à une princesse de Litchtenstein, puis nommé, en 1792, ambassadeur hongrois à l'élection de l'empereur François II, où il se fit remarquer par une magnificence sans exemple. Il fut aussi, en 1796, un des membres de la députation de la diète de Hongrie, chargée de féliciter l'archiduc Charles sur ses victoires; prit, en 1797, le commandement de l'armée d'insurrection de Hongrie, et fut chargé, en 1802, d'une mission importante près le cabinet de Pétersbourg. Après le traité de Lunéville, il fit un voyage à Paris, et ensuite en Angleterre, et se trouvait, en 1814, à la cour du roi Murat, auquel, selon les journaux français, il était chargé de donner des assurances de l'amitié de l'empereur d'Autriche. Ce magnifique seigneur a fait rendre, en septembre 1810, à la mémoire d'Haydn, des honneurs funèbres dignes de cet immortel compositeur, que son père avait protégé d'une manière si généreuse.

ESTERHAZI (le prince *Paul-Antoine* d'), ambassadeur autrichien à Londres, etc.

Né le 11 mars 1786, et fils du précédent. Il reçut une éducation distinguée, et épousa, le 18 juin 1812, Marie-Thérèse, princesse de la Tour-et-Taxis. Il commença sa carrière diplomatique à la cour de Londres, sous le prince de Stahremberg; fut désigné, en février

1810, par l'empereur d'Autriche, pour aller au-devant du prince Berthier, chargé de demander la main de l'archiduchesse Marie-Louise pour Napoléon, et, après la paix de Vienne, fut nommé ambassadeur à la cour du roi Louis de Hollande; puis envoyé, en la même qualité, en 1814, auprès du Saint-Père. En 1815, il devint ministre de la cour de Vienne auprès de celle de Londres, fonction qu'il remplissait encore en 1818, et obtint même du prince-régent la décoration de la grand'-croix de l'ordre des Guelphes. Le prince d'Esterhazi a aussi été attaché à l'ambassade autrichienne à Paris.

EULER (*Jean-Albert*), géomètre, fils aîné du célèbre Léonard Euler.

Naquit à Saint-Pétersbourg, le 27 novembre 1734. A l'âge de six ans, il fut conduit à Berlin, où il annonça de bonne heure un penchant décidé à suivre la carrière que son père parcourait avec tant de succès. Bientôt il s'élança sur ses traces, glana dans un champ presque moissonné, et sut néanmoins y récolter de quoi rendre le nom de sa famille distingué dans les sciences, si déjà ce nom n'eût été fameux par les travaux du grand géomètre du dix-huitième siècle : Albert Euler a fourni des travaux aux collections des principales académies de l'Europe. En 1761, il partagea avec l'abbé Bossut le prix proposé par l'académie de Paris sur la *meilleure manière de lester et d'arrimer un vaisseau*. En 1762, il concourut avec le même sur la question de *déterminer si les planètes se meuvent dans un milieu dont la résistance puisse produire quelque effet sensible sur leur mouvement*. Son ouvrage fut cité avec éloge, et n'obtint qu'un *accessit*, probablement à cause qu'il avait fait entrer dans ses calculs des matières, telles que la densité et l'élasticité du milieu, qui rendaient les résultats du problème trop incertains. La même année, il partagea avec le célèbre Clairaut le prix proposé par l'académie des sciences de Pétersbourg sur la théorie des comètes. Il ne fallait pas être sans mérite pour soutenir une concurrence avec un tel adversaire; et, ce qu'il y a de remarquable dans les travaux de ces deux savans, c'est qu'Euler ne s'est précisément point attaché aux applications que Clairaut a presque épuisées. En 1768, l'académie de Paris proposa la théorie de la lune pour le prix de 1770. Albert Euler y travailla avec son père, et leur mémoire fut couronné, comme un premier succès, dans un problème des plus difficiles et des plus compliqués de l'astronomie. La théorie, ainsi établie par eux, fut encore reconnue susceptible d'être perfectionnée, et devint de nouveau l'objet d'un prix pour l'année 1772. Léonard Euler, ayant repris seul le problème, partagea la couronne avec Lagrange; mais ce fut son fils qui, conjointement avec Kraft et Lexell, exécuta les calculs de cet immense travail. Outre ces travaux, qui proclament le mérite d'Albert Euler, on trouve encore de lui, dans les collections académiques de Berlin, de Munich et de Gœttingue, un grand nombre de mémoires intéressans sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique. Plusieurs de ces mémoires sont encore des pièces couronnées par ces diverses sociétés. Albert Euler fut membre de l'académie royale de Berlin à vingt ans; il retourna à Saint-Pétersbourg lorsque son père y fut rappelé par l'impératrice de Russie, et obtint en arrivant la place de professeur de physique : il fut ensuite successivement nommé secrétaire de l'académie impériale des sciences, secrétaire des conférences, inspecteur de l'académie militaire, conseiller de la cour impériale de Russie, chevalier de Saint-Wladimir, conseiller du collége et conseiller d'état. Il mourut à Saint-Pétersbourg, le 6 septembre 1800.

EULER (*Charles*), second fils du célèbre Euler.

Naquit à Saint-Pétersbourg en 1740. Il avait à peine un an, quand ses parens vinrent s'établir à Berlin; il eut aussi du goût pour les sciences, et particulièrement pour l'histoire naturelle et la médecine. Il entreprit deux voyages, dans l'intention de s'instruire en minéralogie et en botanique : l'un, en 1756, dans la Thuringe et plusieurs autres parties de l'Allemagne; et l'autre, en 1760, dans la Belgique. Il acheva ensuite ses études à Hall, où il prit le degré de docteur en médecine; revint dans sa famille en 1762, et obtint, l'année d'après, la place de médecin principal de la colonie française à Berlin; il partit avec son père, en 1766, pour retourner à Pétersbourg, où il fut nommé, en arrivant, médecin de la cour et de l'académie impériale des sciences, et, dans la suite, conseiller des colléges suprêmes de Russie. Charles Euler remporta le prix proposé par l'académie de

Paris, en 1760, sur la question d'*examiner si le mouvement moyen des planètes conserve toujours la même vitesse, ou si, par la succession des temps, il ne subit pas quelque changement*. A cet égard, nous élevons avec regret un doute que la sévérité de l'histoire exige : tous les biographes qui parlent de Charles Euler le citent comme érudit et excellent médecin, mais non comme mathématicien. Sans doute les fils d'Euler ont tous plus ou moins étudié les mathématiques, mais il fallait les avoir approfondies pour produire un travail semblable à celui qui a été couronné. On y reconnait un esprit familiarisé avec les phénomènes célestes et les difficultés de l'analyse. Comment un homme instruit à ce point n'a-t-il pas cédé aux charmes de la science et poursuivi une carrière qui lui promettait de la gloire? comment n'a-t-il produit qu'un seul mémoire? Sans vouloir ravir entièrement à Charles Euler l'honneur du travail qu'on lui attribue, nous pensons donc que son père n'y était pas étranger.

EULER (*Christophe*), troisième fils du célèbre Euler.

Naquit à Berlin en 1743. Il fit de bonnes études en mathématiques, qu'il dirigea particulièrement vers le génie militaire, et prit du service dans l'artillerie du roi de Prusse, lorsque son père fut de nouveau attiré à Pétersbourg par l'impératrice de Russie. Il voulut amener avec lui toute sa famille, mais Frédéric II ne put consentir à la voir s'éloigner toute entière de son royaume; il retint Christophe de préférence, auquel il refusa plusieurs fois son congé, et ordonna même qu'on le gardât à vue, de crainte qu'il ne s'enfuit. Catherine intervint dans les débats, et obtint le retour de ce prisonnier d'heureuse espèce. Elle le reçut dans ses armées, lui donna le rang de major d'artillerie, et le nomma directeur de la fabrique d'armes établie à Systerberk, près le golfe de Finlande. Christophe Euler cultivait l'astronomie par goût toutes les fois qu'il en avait le temps. Il fut un de ceux que l'académie des sciences de Pétersbourg désigna pour aller observer le passage de Vénus sur le soleil, en 1769. Sa destination fut pour Orsk (gouvernement d'Orembourg), près le fleuve Ural; et il profita de ce voyage pour déterminer la position géographique de plusieurs pays qui se trouvaient sur sa route.

EVANSON (*Edouard*), théologien anglais.

Né à Warington, en 1731. Il fut élevé à l'université d'Oxford, et consacra ensuite plusieurs années à l'instruction publique. Etant entré dans les ordres, il obtint plusieurs bénéfices, et entre autres la cure de Tewkesbury, dans le comté de Glocester, à laquelle il fut nommé, en 1769. La protection de l'évêque Hurd lui promettait de l'avancement; mais, en se perfectionnant dans ses études théologiques, il crut reconnaître des corruptions dans les opinions reçues par l'église anglicane, relativement à l'incarnation et à la résurrection du corps de J. C. Un sermon, qu'il prêcha en 1771, en faveur d'une réforme à faire à cet égard, fut particulièrement l'objet d'une dénonciation publique, où trente témoins déposèrent contre lui, et il fut poursuivi avec un acharnement que la saine partie de ses adversaires désapprouva : il fut obligé de résigner sa cure en 1778. La relation de cette affaire fut publiée, la même année, par le magistrat de Tewkesbury. Evanson avait fait paraître, en 1772, sans nom d'auteur, un écrit intitulé : *Les Doctrines de la Trinité et de l'Incarnation de Dieu, examinées d'après les principes de la raison et du sens commun; avec une adresse préliminaire au roi, comme la première des trois branches du corps législatif.* Son principal ouvrage est la *Dissonance des quatre Evangiles généralement reçus, et l'évidence de leur authenticité respective soumise à l'examen.* L'auteur exclut du canon de l'Ecriture les évangiles de saint Mathieu, saint Marc et saint Jean, et n'admet, comme authentique, que celui de saint Luc, du moins dans sa plus grande partie. Certains principes de la *Dissonance des Evangiles*, etc., ont été examinés de nouveau par Thomas Falconer, dans huit discours prononcés devant l'université d'Oxford, à Sainte-Marie, pour la lecture fondée par Bampton, et qui ont été depuis imprimés en un volume. Evanson est mort à Colford, au comté de Glocester, le 25 septembre 1805.

EVERS (le baron), lieutenant-général au service du roi des Pays-Bas, etc.

Né à Bruxelles, d'une famille obscure. Il prit du service en France aussitôt après la conquête de la Belgique, et parvint, de grade en grade, à celui de général de brigade. Il fut cité dans les bulletins, pour plusieurs belles charges de cavalerie, notamment pendant la fameuse campagne de Russie, en 1812; et, après la chute du trône impérial, il obtint du roi de France la croix de saint Louis, et

rentra dans son pays. Le roi des Pays-Bas l'accueillit, et le nomma successivement lieutenant-général, commandeur du Lion belgique, inspecteur-général de la cavalerie dans les provinces méridionales, et commandant supérieur militaire à Namur, fonctions qu'il remplissait encore avec distinction, en 1818, lorsqu'il mourut à Jambes, campagne située près de cette ville, dans la nuit du 8 au 9 août de la même année, universellement regretté à cause de ses talens militaires et de ses qualités personnelles.

EXMOUTH (*Edouard* Pellew, lord), amiral anglais, baronnet et pair d'Angleterre, etc.

Né à Douvres, et fils du capitaine Pellew, qui lui donna une éducation soignée, il débuta comme lieutenant en second dans la marine, et devint lieutenant en pied vers 1780. Il fit aussi la guerre des colonies, et fut nommé capitaine le 21 mai 1782. Lors de la rupture avec la France, en 1793, il prit le commandement de la frégate *la Nymphe*, avec laquelle il soutint un engagement meurtrier contre la frégate française *la Cléopâtre*, dont il s'empara, et cette action lui valut le titre de *chevalier-baronnet*. A l'élection générale de 1802, il fut nommé pour Barnstale, dans le Devonshire, membre de la chambre des communes, où il se rangea parmi les défenseurs du ministère, et particulièrement de lord Saint-Vincent, son ami, qui était alors à la tête de l'amirauté. La guerre s'étant rallumée, sir Edouard Pellew fut nommé contre-amiral de l'escadre blanche, et le poste important de commandant en chef dans l'Inde étant devenu vacant, il en fut pourvu en 1804. En 1814, il fut créé pair, sous le nom de *lord-baron Exmouth*, puis décoré du titre de chevalier grand'-croix de l'ordre du Bain, et nommé commandant en chef des forces navales dans la Méditerranée. Il fut aussi chargé, en 1816, de négocier avec les régences barbaresques, afin qu'elles reconnussent les îles Ioniennes comme possessions anglaises, et d'obtenir, s'il était possible, l'entière abolition de l'esclavage des chrétiens. Lord Exmouth se rendit à Alger avec une flotte considérable, et conclut d'abord avec le dey un traité d'après les bases indiquées ci-dessus; mais à peine cet amiral était-il de retour en Angleterre, qu'on y apprit l'assassinat commis par les Algériens sur des corailleurs anglais, français et espagnols. Alors l'amirauté prépara une nouvelle expédition contre Alger; et lord Exmouth, ayant sous ses ordres une flotte nombreuse, se présenta en vue de ce port, d'où il envoya un parlementaire pour proposer au dey de nouvelles conditions. Celui-ci, n'ayant répondu à ces propositions qu'en faisant tirer sur la flotte anglaise, l'amiral fit embosser ses vaisseaux à demi-portée de canon, sous le feu des batteries de la rade, et bombarda tout à la fois la ville et le port, qui devinrent la proie des flammes. Lord Exmouth, qui avait reçu deux blessures dans cette action, entra, le 28 août, en vainqueur dans le port d'Alger, et adressa aussitôt une lettre au dey, pour l'informer que, s'il n'acceptait dans deux heures les propositions qu'il avait refusées la veille, il recommencerait ses opérations: le 30, un nouveau traité fut conclu avec ce chef de pirates. A son retour à Londres, le conseil de la cité vota des remercîmens à lord Exmouth, et lui décerna une épée de la valeur de deux cents guinées. Le prince-régent et le parlement firent également des éloges publics de sa conduite et de sa valeur.

EWALD (le général), lieutenant-général des armées danoises, et officier de la légion-d'honneur.

Il avait fait ses premières campagnes en Amérique, au service du landgrave de Hesse, et y perdit un œil. Il en fut récompensé par l'ordre du Lion; entra ensuite au service du Danemarck, et ayant obtenu toutes les décorations militaires, il se distingua de nouveau en poursuivant, avec un corps de troupes danoises et hollandaises, le fameux major Schill, qui faisait la guerre en son propre nom contre la France, et qui avait battu plusieurs corps envoyés contre lui. Ce partisan s'enferma dans Stralsund, d'où il serait passé dans l'île de Rugen; mais les Danois, sous Ewald, emportèrent d'assaut la place, dont Schill n'avait pas eu le temps de relever les fortifications: on sait que Schill et la plupart de ses officiers, presque tous nobles prussiens, périrent dans ce combat; et les Allemands, admirateurs tardifs de ce chef qu'ils n'avaient pas osé seconder, ont presque fait un crime au général Ewald de l'avoir vaincu. Ewald cependant n'était rien moins que partisan de Bonaparte, mais il combattait par ordre de son souverain, et il devait obéir. On a de lui un ouvrage très-estimé *sur la guerre des troupes légères*.

F

FABRICIUS (*Jean-Chrétien*), le plus célèbre entomologiste du dix-huitième siècle, etc.

Né en 1742, à Tandern, dans le duché de Sleswick. Il termina ses études à l'âge de vingt ans, et se rendit à Upsal pour y suivre les cours de Linnée. Ce fut en étudiant sous lui qu'il conçut le projet de ses travaux sur les insectes, et l'idée de son système. La première bouche d'insectes qu'il disséqua fut celle d'un hanneton; il la montra à Linnée avec la description qu'il en avait faite, et il lui proposa de faire usage des organes de la bouche pour établir les caractères des insectes dans la nouvelle édition du *Systema naturæ*, que Linnée proposait. Celui-ci encouragea son élève à poursuivre cette marche; mais il refusa de s'y engager, parce que, disait-il, il était trop âgé pour changer de méthode. Fabricius, forcé ensuite de choisir un état, étudia la médecine; fut reçu docteur à l'âge de vingt-cinq ans, et bientôt après, nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel. Il se livra entièrement alors à ses études favorites; fit paraître, en 1775, son *Système d'Entomologie*, ouvrage qui donna une nouvelle face à la science; développa, dans un second ouvrage, les *Caractères des classes et des genres*, et publia, en 1778, une *Philosophie entomologique*, à l'exemple de la philosophie botanique de Linnée. Depuis cette époque, jusqu'à sa mort, Fabricius s'est occupé, sans relâche, à étendre son système et à le reproduire sous diverses formes. Possédant à fond plusieurs langues anciennes et modernes, il parcourut, dans ce but, chaque année, les états du nord et du centre de l'Europe; fréquentant les musées d'histoire naturelle; formant des liaisons avec les hommes instruits de tous les pays, et décrivant partout, avec une infatigable activité, les insectes inédits. On ne peut cependant dissimuler qu'il a eu le sort de tous les hommes qui ont le bonheur de fournir une longue carrière, après avoir par leurs travaux imprimé un grand mouvement à la science qu'ils cultivent. Loué avec franchise, mais critiqué avec sévérité, il a eu le bon esprit de rendre justice aux travaux de ses rivaux, et même de se montrer docile à quelques-unes de leurs critiques. Fabricius avait été nommé conseiller d'état du roi de Danemarck, et professeur d'économie rurale et politique; ses fréquens voyages, les soins qu'il donnait à ses élèves, remplissaient sa vie, qui paraissait devoir être longue, lorsque le bombardement de Copenhague et les désastres qui affligèrent sa patrie, en 1807, l'affectèrent douloureusement, et le conduisirent au tombeau peu de temps après: il avait alors soixante ans. Fabricius était de petite taille, sa physionomie était vive, gaie, expressive; elle avait un caractère de bonhomie qui, lorsqu'on le considérait avec attention, contrastait avec la finesse de son regard. L'étendue de ses connaissances, ses liaisons avec les hommes les plus illustres de son siècle, sa modestie, sa douceur et son enjouement, tout contribuait à rendre sa conversation intéressante et instructive.

FABRONI (*Ange*), fameux historiographe italien, etc.

Né le 7 septembre 1732, à Marradi en Toscane, où sa famille avait été riche et puissante, il fit ses premières études dans sa patrie, et obtint, en 1750, une place à Rome, dans le collége Bandinelli. Après avoir successivement parcouru avec succès les classes de logique, de physique, de métaphysique et de géométrie, la mort de son père, qui le laissa sans fortune, lui fit sentir la nécessité de se livrer à des occupations utiles, et il fut bientôt présenté au prélat Bottari, auprès duquel il remplit les fonctions d'un canonicat de Sainte-Marie. Fabroni s'attacha alors à l'étude de la théologie, et traduisit en italien des ouvrages français scolastiques. Il publia ensuite une Vie du pape Clément XII, qui lui valut, outre une récompense magnifique de la part du cardinal Néri-Corsini, l'avantage de prononcer, devant le saint père, un discours latin sur l'Ascension. Devenu enfin un peu plus à son aise par les bienfaits qu'il reçut de personnages importans dans l'église, il cultiva davantage encore les belles-lettres, et donna bientôt au public différens ouvrages, et entre autres les *Vies des Savans italiens*, qui firent honneur à ses talens et commencèrent sa grande

réputation. *Les Entretiens de Phocion*, de l'abbé de Mably, qu'il avait aussi traduits, lui attirèrent des désagrémens de la part du parti jésuitique, qui l'accusait de jansénisme, et il quitta alors Rome pour aller se fixer à Florence, où le grand-duc venait de lui conférer la place de prieur du chapitre de la basilique de Saint-Laurent. Il partagea dès ce moment son temps entre les fonctions religieuses de sa place et ses travaux littéraires, qui devinrent son seul amusement. L'avénement de Ganganelli (Clément XIV) au trône papal l'engagea néanmoins à retourner à Rome quelques années après; et ce pape, qui estimait beaucoup Fabroni, le nomma, presque malgré lui, l'un des prélats de la chambre pontificale. Cependant, la reconnaissance l'entraînant vers le grand-duc, qui venait de le créer provéditeur de l'université de Pise, et prieur de l'ordre de Saint-Etienne, il résista aux instances du saint-père; et, après avoir fait un voyage à Naples, il retourna à Florence, où il usa de son influence sur le prince pour lui faire former des établissemens littéraires, et notamment celui d'un journal, qu'il porta jusqu'à cent deux volumes. Fabroni vint ensuite à Paris, où il fit un assez long séjour; il passa de là en Angleterre, et retourna en Toscane dans l'été de 1773. Il reprit ses travaux accoutumés, qu'il quitta ensuite pour visiter l'Allemagne, et publia, en 1796, les trois premiers volumes de son *Histoire de l'Université de Pise*. L'entrée des Français en Italie suspendit nécessairement ses occupations habituelles. Il se retira d'abord dans les environs de Lucques; revint enfin à Pise, et y expira le 22 septembre 1803, universellement regretté à cause de ses talens et de ses vertus.

FAGEL (*Henri*), greffier des états-généraux en Hollande, etc.

Né à la Haye, en 1706, du greffier des états. Il se distingua dans sa jeunesse par son amour pour les arts et les sciences, et obtint, en 1744, la place importante de greffier des états-généraux, dans laquelle il contribua particulièrement, en 1748, à l'élévation du stathouder Guillaume IV. Les troubles qui agitèrent la Hollande, sous le règne du successeur de ce prince, donnèrent à Henri Fagel l'occasion de déployer ses talens et ses qualités personnelles, et il eut besoin de toute sa dextérité et de la considération attachée à son nom pour se maintenir en place au milieu de ces agitations politiques. Il pressentait depuis long-temps l'expulsion temporaire de la maison d'Orange, à laquelle il était attaché comme ses ancêtres, et usa de tous les moyens possibles pour empêcher ou retarder cette catastrophe. Sa mort, arrivée en 1790, ne lui permit pas d'être témoin des nouveaux troubles qui désolèrent sa patrie. On lui attribue, en société avec deux Français, la traduction des *Lettres de Milady W. Montague*, publiée à Rotterdam en 1764.

FAGEL (le baron *Henri*), conseiller d'état du roi des Pays-Bas, ambassadeur, etc.

Né aussi à la Haye, et petit-fils du précédent. Il succéda à son père dans sa charge, et parut avoir hérité en même temps du dévouement de ce vieux serviteur à la maison d'Orange. Il fut envoyé, au mois de novembre 1793, comme ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Copenhague, avec la mission secrète d'engager le Danemarck à accéder à la coalition des puissances contre la république française, et le zèle avec lequel il remplit sa mission lui attira les injures du parti révolutionnaire, qui n'appelait l'ambassadeur que *le commissionnaire de Pitt*. En juillet 1794, le baron de Fagel se rendit au quartier-général du prince de Cobourg, pour signer le traité d'alliance des états-généraux avec les rois de Prusse et d'Angleterre, traité à la conclusion duquel il avait singulièrement contribué par l'habileté de ses négociations. Depuis la conquête de la Hollande par les Français, il partagea la mauvaise fortune de la maison d'Orange, et vécut loin de sa patrie. Il reparut sur la scène politique en 1813, lorsque la puissance de Napoléon commençait à déchoir, et rentra en Hollande avec le prince d'Orange, au nom duquel il contre-signa le manifeste, qui invitait les Hollandais à se réunir à lui pour secouer le joug de la France. Il fut encore envoyé, en 1814, par S. M. le roi des Pays-Bas, en qualité de ministre plénipotentiaire à Londres, et devint bientôt après conseiller d'état. Le baron de Fagel est aussi membre de l'ordre Equestre de la province de Hollande.

FAGEL (le baron), lieutenant-général hollandais, etc.

Issu de la même famille et frère du précédent. Il fut d'abord aide-de-camp

du général hollandais Lacke, et se distingua au combat de Lincelles, en août 1793. Il ne prit aucune part aux affaires publiques depuis la chute de la maison d'Orange et la conquête de la Hollande, et devint, en 1814, un des principaux membres du gouvernement des Pays-Bas, comme chargé provisoirement des fonctions de commissaire-général de la guerre. Il fut aussi envoyé, peu après, en qualité de commissaire extraordinaire à la cour de France, où, le 13 mars 1817, il fit, à S. M. Louis XVIII, au nom de son souverain, la notification de la naissance du prince de Nassau, fils du prince d'Orange. Il est aujourd'hui lieutenant-général et commandeur de l'ordre militaire de Guillaume.

FALCK (*Jean-Daniel*), poète satirique allemand, etc.

Né en 1770, à Dantzig, ou son père était perruquier, il trouva dans la misère et dans les préventions de sa famille, les plus grands obstacles à vaincre pour satisfaire le goût qui le portait vers l'étude. Il parvint toutefois à se procurer les ouvrages des principaux poètes allemands, qu'il lisait souvent, pendant l'hiver dans la rue, auprès d'une lanterne. Un maître d'anglais, établi à Dantzig, lui ayant permis d'assister *gratis* à ses leçons, Falck, trop pauvre pour se procurer des livres élémentaires, ne fit d'abord que des progrès lents; mais sa persévérance triompha de toutes les difficultés, et son professeur détermina enfin son père à lui faire faire ses études. A l'âge de seize ans, il entra dans le gymnase de Dantzig, où il se livra avec assiduité à l'étude des auteurs grecs et latins; et, après avoir consacré à l'étude six années d'une existence malheureuse, Falck se rendit à l'université de Hall, pour y profiter des leçons de professeurs célèbres. Il se fixa à Weimar en 1798, et rendit de grands services à cette ville, quand les Français y entrèrent en vainqueurs après la bataille de Jéna, en 1806: le duc l'en récompensa par le titre de *conseiller de légation*, avec des appointemens. Ce fut alors qu'il se fit connaître comme poète, sous les auspices du célèbre Wieland, et qu'il donna à l'Allemagne l'espoir de voir renaître en lui *Juvénal* et *Lucien*. Dans l'été de 1813, la Saxe ayant été dévastée par les armées ennemies, la misère des enfans abandonnés, au nombre de plusieurs milliers, émut profondément Falck, et lui fit prendre la résolution de se vouer entièrement à l'entretien et à l'éducation des enfans abandonnés, en faveur desquels il fonda alors la *Société des Amis dans le besoin*, destinée à recueillir ces innocentes victimes du malheur. On cite, parmi les écrits de cet auteur, trois volumes de *Satires*, où se trouvent les *Tombeaux de Kom*; l'*Almanach des Amis des Saillies et de la Satire*; les *Œuvres choisies de Swift et d'Arbuthnot*, traduites en allemand; des *Dissertations sur la Poésie et les Arts*; et enfin un *Nouveau Recueil de Satires et de Contes*.

FALCK (le commandeur de), secrétaire d'état du royaume des Pays-Bas, etc.

Issu d'une famille patricienne d'Amsterdam, il fit d'excellentes études, et s'annonça d'abord au barreau de la manière la plus brillante. Il suivit ensuite la carrière diplomatique, sous le règne du roi de Hollande, Louis Bonaparte, et ne voulut point accepter d'emploi lors de la réunion de son pays à la France. Il contribua beaucoup depuis à la révolution qui replaça la maison de Nassau sur le trône; fut d'abord nommé conseiller d'état, et ensuite ministre-secrétaire d'état, et obtint peu après la croix de commandeur de l'ordre du Lion belgique. M. de Falck passe pour un des hommes les plus habiles du gouvernement des Pays-Bas.

FANTUCCI (le comte *Marc*), littérateur italien, etc.

Né à Ravennes, en 1745, d'une noble et ancienne famille, il fut appelé, dans sa jeunesse, à Rome, auprès de son oncle paternel, le cardinal Gaëtan, et y passa douze ans, qui furent employés très-avantageusement pour son instruction. Quand il revint dans sa patrie, il fut jugé digne d'en occuper les principales magistratures; et, se montrant animé du désir de voir Ravennes reprendre son ancien lustre, il rechercha les causes de sa décadence, et les exposa dans un mémoire adressé au pape Clément XIV. Lorsque le cardinal Valentin Gonzague fut, en 1778, agrégé au grand conseil de Ravennes, le comte Fantucci prononça un éloquent discours, qui devint pour lui une source de désagrémens, parce qu'on persuada au prélat que l'orateur avait été trop réservé dans ses éloges. Le dégoût que cette tracasserie ne laissa pas de donner

à Fantucci pour la carrière des magistratures, ne refroidit cependant point son amour pour sa patrie, et il proposa, en 1781, pour l'avantage de ses concitoyens, un projet ingénieux qui tendait à rendre plus utile, et même plus beau, le canal navigable qui dédommage un peu Ravennes de ses anciennes pertes. On mit la main à son exécution; mais elle fut contrariée, et les travaux restèrent incomplets; c'est alors que Fantucci renonça à la magistrature, sans renoncer néanmoins à servir son pays, qui lui fut redevable, en 1784, d'une machine hydraulique très-utile pour le territoire de Ravennes. Une épidémie étant venue, en 1780, ravager cette province, il publia à ce sujet un excellent ouvrage, dans lequel il démontra combien il était urgent de dessécher les marais des vallées méridionales de cette contrée : il avait aussi composé trois savans mémoires et un plan militaire, que les instances de Pie VI décidèrent l'auteur à publier en 1786. Il mourut le 10 janvier 1806, et fut généralement regretté de ses compatriotes, qui avaient apprécié depuis long-temps ses vertus publiques et privées.

FARMER (*Richard*), célèbre critique anglais, etc.

Né en 1735, et fils d'un bonnetier de Leicester. Il commença son éducation dans l'école publique de son pays natal, et vint l'achever au collége Emmanuel, de l'université de Cambridge, où il obtint, en 1760, l'emploi d'instituteur particulier. La société des antiquaires de Londres le reçut, au nombre de ses membres, en 1763, et il fit paraitre, trois ans après, le prospectus de l'*Histoire et des Antiquités de la ville de Leicester*, ouvrage que d'autres occupations, et plus encore son amour pour le repos, favorisé par l'aisance dont il jouissait, l'empêchèrent de terminer. Farmer publia, en 1766, son *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, l'un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise. Cet essai, d'un homme profondément versé dans l'ancienne littérature dramatique de l'Angleterre, heureux dans ses recherches comme dans ses conjectures, procura à son auteur des protecteurs puissans et zélés. En 1769, le docteur Terrick, évêque de Londres, choisit Farmer pour un des prédicateurs de la chapelle royale de Whitehall, et il fut nommé, en 1775, principal du collége Emmanuel, puis vice-chancelier, et enfin principal bibliothécaire de l'université de la ville de Cambridge. Il obtint aussi, en 1780, la place de chancelier de Lichtfield et Coventry, et fut pourvu, en 1782, d'une prébende dans l'église de Cantorbéry, que lui fit obtenir le lord North, et qu'il échangea ensuite pour un canonicat de l'église de Saint-Paul. Il mourut, à son collége, le 8 septembre 1797.

FARREN (miss), comtesse de Derby, fameuse actrice de Londres, etc. (Voyez *Derby*.)

FASCIO, syndic de Genève, etc.

Magistrat respecté avant que la révolution française vint établir dans cette ville des divisions funestes; il mérita alors la haine des révolutionnaires par son opposition constante à leurs vues, et fut une des victimes sacrifiées par le tribunal qu'ils établirent à la suite de l'insurrection qui éclata à Genève en 1794. Au moment où on allait le fusiller, M. Fascio pria ses bourreaux de faire feu de plus près; mais il ne put même obtenir cette funeste faveur; et, se voyant mutilé, il dit froidement à ses bourreaux : « Je vous avais bien dit que vous me manqueriez. »

FAUCHE-BOREL (*Abraham-Louis*), imprimeur du roi de Prusse en Suisse, etc.

Né à Neufchâtel, le 12 avril 1762, d'une famille noble, protestante, originaire de Franche-Comté, il dirigeait un vaste établissement typographique, lorsque la révolution française vint l'arracher à son commerce et le lancer dans la politique. Il attacha son nom à toutes les conspirations successives, dirigées contre le directoire exécutif et Napoléon, en faveur de la maison de Bourbon; devint plusieurs fois la victime de son zèle; fut arrêté à différentes époques, et se trouva nommément désigné dans les pièces du fourgon de M. de Klinglin, saisi en 1797; et, dans les mémoires de Montgaillard, comme ayant le premier adressé des propositions à Pichegru, de la part du prince de Condé. Fauche-Borel, étant venu à Paris en 1803, fut encore arrêté et mis au Temple. Il resta détenu dix-huit mois, jusqu'à ce que, ayant enfin été réclamé par la Prusse, il fût exporté hors de la frontière de France, et se rendit à Berlin, où il devint imprimeur de la cour. Depuis lors il a fait différens voyages, tant en Allemagne qu'en Angleterre, toujours pour servir la même cause, et

revint en France après la restauration de 1814. Il donna de nouvelles preuves de zèle avant et après le 20 mars 1815; fut soupçonné néanmoins d'avoir précédemment servi Napoléon au détriment de la coalition; et se vit arrêté à Bruxelles, par ordre de la cour de Prusse. Relâché bientôt après, il accourut de nouveau à Paris, et intenta, en 1816, une action contre Perlet, autre agent, qu'il accusait d'avoir livré son neveu à la police de Paris. Fauche-Borel est aujourd'hui en Angleterre, ou il jouit d'une pension du gouvernement britannique.

FEDERICI (*F.*), général napolitain, etc.

Il servit d'abord avec quelque distinction dans les armées de la coalition contre la France, en 1794; mais, lorsque le roi de Naples, poursuivi par les Français en 1799, se réfugia en Sicile, Federici accepta du parti révolutionnaire le commandement de cette capitale, et la défendit quelque temps contre les Calabrais royalistes aux ordres du cardinal Ruffo. Obligé de céder enfin au nombre, il capitula; et, se confiant au pardon promis par la cour, il négligea de se cacher, et fut arrêté chez lui. On le condamna, peu de jours après, à être pendu, avec tout son état major.

FELLENBERG (*Philippe-Emmanuel* de), célèbre agronome et instituteur suisse, etc.

Né le 27 juin 1771, à Berne, où son père, membre du gouvernement de cette ville, donna les plus grands soins à son éducation, ce fut sa mère, arrière-petite-fille du fameux amiral Tromp, qui contribua le plus à former son caractère aux touchantes vertus qu'inspire l'amour de l'humanité. Le jeune Fellenberg fut envoyé, en 1795, à l'institut d'éducation de Colmar, d'où le mauvais état de sa santé ne tarda pas à le rappeler en Suisse. Il commença bientôt après ses voyages en Suisse, en France et en Allemagne, s'arrêtant de préférence dans les villages, tantôt comme artisan, tantôt comme simple ouvrier, pour y étudier les hommes et leurs besoins. De retour dans sa patrie, la révolution de 1798 le rendit commandant de quartier à Berne, où il se signala par de très-grands services dans une révolte de paysans. Après s'être démis de sa place, il se consacra au perfectionnement de l'agriculture et de l'éducation; fit l'acquisition de la terre d'Hofwyll, près de Berne, et fonda successivement un institut d'agriculture théorique et pratique; une fabrique d'instrumens aratoires; un atelier pour le perfectionnement des moyens mécaniques de l'agriculture; une école d'industrie pour les pauvres; un pensionnat pour les enfans nobles, et enfin une école normale. Pour rendre cet établissement indépendant de son existence, M. de Fellenberg a créé une commission perpétuelle, chargée de ses dispositions testamentaires en faveur de son école des pauvres. En 1814, l'empereur de Russie envoya au fondateur de l'institut d'Hofwyll la décoration de Saint-Wladimir. Ce philantrope, auquel on doit plusieurs ouvrages sur l'agriculture, s'est aussi familiarisé avec les auteurs grecs et latins et la philosophie de Kant.

FELLER (*François-Xavier* de), célèbre jésuite autrichien, etc.

Né le 18 août 1735, à Bruxelles, où son père, secrétaire du gouvernement des Pays-Bas autrichiens, ensuite haut-officier de la ville et prévôté d'Arlon, obtint, en récompense de ses services, des lettres de noblesse, dans un temps où cette faveur n'était pas encore prodiguée, le jeune Feller reçut sa première éducation sous les yeux de son aïeul maternel à Luxembourg, et passa de là au collége des jésuites de Reims, où son application et ses progrès rapides dans l'étude des lettres firent présager dès lors un écrivain laborieux et distingué. Admis au noviciat chez les jésuites de Tournai, à l'âge de dix-neuf ans, il se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit lui coûter la vue, et fut ensuite chargé d'enseigner les humanités à Liége, où il jeta les bases de sa réputation. Après avoir donné, pendant plusieurs années, des leçons de théologie à Luxembourg, Feller fut appelé à remplir la même mission à Tyrnau en Hongrie, et se trouvait professeur à Liége lors de l'extinction de son ordre. Il se livra alors exclusivement à la composition de ses ouvrages jusqu'en 1794, qu'il quitta ses foyers, à l'approche des armées françaises, pour se retirer en Westphalie, au collége des ex-jésuites de Paderborn, où il passa deux ans. Il se rendit ensuite à l'invitation du prince de Hohenlohe, qui résidait à Bartenstein, et se fixa enfin, en 1797, chez le prince-évêque de Fressingen, à Ratisbonne, où il mourut le 23 mai 1802, avec la réputation d'un savant laborieux,

FENN (sir *John*), auteur anglais.

Né à Norwich, en 1739. Il cultiva de bonne heure la littérature; devint membre de la société des antiquaires de Londres, et publia en 1784, trois tables chronologiques présentant l'état de cette société, depuis son origine en 1572, jusqu'à cette époque. Se trouvant ensuite possesseur des papiers de la famille Paston de Caister, jadis riche et puissante, établie dans le comté de Norfolk, il en fit un choix, qu'il donna au public en 1787, sous le titre de *Lettres originales, écrites sous les règnes de Henri VI, Edouard IV et Richard III*, par différentes personnes de distinction, avec des notes historiques et explicatives. On trouve dans ces Lettres des anecdotes curieuses, et qui jettent du jour sur une époque intéressante, mais peu connue: Georges III, à qui l'ouvrage était dédié, témoigna sa satisfaction à l'auteur en le créant chevalier. Sir John Fenn exerça les fonctions de juge de paix, et était, en 1791, shérif du comté de Norfolk; il a écrit sur les devoirs de cette place un traité, qui n'a pas été imprimé, non plus qu'un cinquième volume de lettres écrites sous le règne de Henri VII, et qu'il avait préparé pour l'impression. Il mourut à East Dereham, dans le comté de Norfolk, le 14 février 1794.

FERBER (*Jean-Jacques*), minéralogiste suédois, etc.

Né en 1743, à Carlscrona en Suède, où son père était pharmacien de l'amirauté, l'habile minéralogiste Antoine Swab dirigea ses premières études, et il se rendit ensuite à Upsal, où il assista aux leçons de Wallerius et de Linnée. En 1774, le duc de Courlande l'appela à Mittau, comme professeur de physique et d'histoire naturelle, et il passa, quelque temps après, au service de Russie. Il fut attaché à l'académie de P. tersbourg: mais quelques mécontentemens lui ayant fait quitter cette ville, il revint en Allemagne, et fut placé à l'académie de Berlin. La république de Berne lui ayant ensuite demandé ses services pour l'amélioration des mines du canton, il se rendit en Suisse en 1789, avec le consentement du roi de Prusse, et préparait des travaux importans lorsqu'une apoplexie, dont il fut frappé pendant un voyage dans les montagnes, mit fin à ses jours en 1790. Il avait parcouru, à différentes reprises, la plupart des contrées de l'Europe pour faire des observations physiques et minéralogiques, qui sont consignées dans différens ouvrages, tous écrits en allemand. Ferber a de plus composé des mémoires intéressans sur plusieurs objets relatifs à la physique et à la minéralogie en général. On a critiqué quelques-unes de ses hypothèses; mais on a rendu justice à la sagacité de ses observations et aux résultats qu'elles présentent pour la minéralogie, la géologie et la géographie physique du globe.

FERDINAND (don), infant d'Espagne, duc de Parme, etc.

Né le 21 janvier 1751. Il fut créé duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla, le 18 juillet 1765, et épousa, le 27 juillet 1769, Marie-Amélie-Antoinette de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, sœur de Joseph II et de Marie-Antoinette, reine de France. Ce prince, disciple du célèbre abbé de Condillac, reçut une éducation philosophique qui ne put néanmoins étouffer en lui les germes d'une piété remarquable, et on le vit même plusieurs fois, depuis son avénement à la couronne ducale, faire à pied, des pèlerinages à Notre-Dame de Lorette et autres lieux de dévotion. La fin de sa vie fut troublée par l'invasion des Français en Italie; il fit pourtant sa paix avec Napoléon, auquel il livra quelques objets d'arts; et mourut, en octobre 1802, laissant un souvenir honorable de ses vertus publiques et privées.

FERDINAND, archiduc d'Autriche, général, etc.

Né le 25 avril 1781, et fils aîné de Marie-Béatrix d'Est et de Ferdinand d'Autriche; il se destina à la carrière des armes, et fut nommé bientôt général de cavalerie. Au mois d'octobre 1805, il obtint un commandement en Souabe, et ne put, malgré son courage, empêcher, à Ulm, la défaite du général Mack, dont il ne voulut point partager la capitulation honteuse. Il prit au contraire la résolution de se faire jour, avec ses troupes, à travers l'armée française, et de se retirer en Bohême par la Franconie; effectua d'abord très-bien cette retraite; mais, toujours poursuivi par les Français, et ayant à vaincre mille obstacles, son corps d'armée se dispersa en route, et il arriva presque seul à Prague. Il se distingua depuis dans plusieurs combats, et disputa le terrain pied à pied aux troupes bavaroises, jusqu'à la bataille d'Austerlitz, qui mit fin à la guerre. Ce prince fut aussi pourvu d'un commandement dans les campagnes

de 1814 et 1815; mais il ne trouva pas l'occasion de se faire remarquer. En 1816, l'archiduc Ferdinand devint commandant général des forces militaires en Hongrie.

FERDINAND III (*Joseph-Jean-Baptiste*), grand-duc de Toscane, archiduc d'Autriche, etc.

Né le 8 mai 1769, et proclamé grand-duc de Toscane le 7 mars 1791, il fut le premier des souverains qui reconnut la république française, et qui consentit à traiter avec elle. Il fut bientôt obligé néanmoins d'accéder à la coalition armée contre la France; mais, lorsque les succès de la république eurent diminué la prépondérance de l'Angleterre en Italie, il conclut un nouveau traité de paix avec le gouvernement républicain, et rétablit sa neutralité en 1795. L'année suivante, il accueillit Napoléon à sa cour de la manière la plus affectueuse, et fit successivement depuis lors diverses concessions, qui ne purent le garantir de la tempête révolutionnaire; car, en 1799, le directoire exécutif de France, ayant rompu avec l'Autriche, la Toscane fut comprise dans la déclaration de guerre faite à l'empereur, et Ferdinand, forcé enfin de quitter ses états, se rendit à Vienne. En 1802, le traité de Lunéville n'indemnisa que faiblement ce prince par le duché de Saltzbourg et la dignité électorale, qu'il perdit lors de la guerre de 1805, et pour lequel il obtint, en échange, le pays de Wurtzbourg. La paix de Paris du 30 mai 1814, rendit la Toscane à Ferdinand III, et ce prince rentra à Florence au milieu des acclamations universelles. L'invasion de Murat dans la Toscane, au mois d'avril 1815, l'obligea encore de quitter sa capitale, où il ne rentra que vers la fin d'avril, quand le général autrichien Nugent en eut chassé les Napolitains. Depuis lors, le grand-duc est tranquille possesseur de ses états.

FERDINAND IV, roi de Naples et des Deux-Siciles, etc.

Né à Naples le 12 janvier 1751, et troisième fils de Charles III, roi d'Espagne et d'Amélie de Saxe, son éducation fut confiée au prince de Santo-Nicandro, homme probe et sujet fidèle, mais dont les lumières étaient bornées. A peine Ferdinand fut-il sorti de l'adolescence; qu'on l'environna de tous les plaisirs capables de le séduire et de lui inspirer l'éloignement des affaires, et il épousa, le 7 avril 1768, Marie-Caroline-Louise de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, princesse douée de beaucoup d'attraits, et qui ne tarda pas à prendre sur son époux un ascendant absolu. Elle changea successivement tous les ministres, protégea ouvertement le chevalier Acton, qui devint chef du conseil et premier ministre, et ne laissa au faible Ferdinand que les avantages et les inconvéniens de la représentation. L'intervention de la reine dans le gouvernement, et ensuite l'admission dans le conseil du comte Caramanica, jeune et beau seigneur, donnèrent bientôt lieu à un grand nombre de pamphlets et de satires. Le roi, qui en fut informé, éloigna honorablement ce dernier favori, en le nommant vice-roi de Sicile, et parut même vouloir s'affranchir alors de l'obsession où on le tenait; mais la mort de Charles III ayant rendu la reine et le ministre Acton libre de toute espèce de contrainte, les dégoûts dont on sut alors environner les affaires, en détournèrent tout-à-fait le roi, et les choses allèrent comme auparavant, jusqu'au moment où les suites de la révolution française attirèrent de nouveau son attention. Après différens traités avec le nouveau gouvernement de France, tour à tour violés ou rompus, l'invasion des états romains, exécutés par le général Berthier, en 1798, fournit au roi de Naples un prétexte de guerre, et il ne tarda pas à entrer dans Rome à la tête d'une division de dix mille hommes; mais le reste de ses troupes ayant été battu par les Français, il fut forcé de quitter cette capitale et de retourner à Naples, d'où il s'embarqua pour la Sicile avec ses trésors. Au mois de janvier 1800, Ferdinand IV revint à Naples, et y resta jusqu'au moment où Napoléon s'empara de ce beau royaume pour son frère Joseph. Le malheureux monarque, abandonné de la cour de Vienne, se retira de nouveau à Palerme, où il continua de se défendre, avec l'assistance des Anglais. Placé bientôt entre une épouse qu'il aimait et des alliés redoutables, il ne put supporter tous les genres de tourmens qui l'accablaient, et prit le parti de céder la couronne à son fils. Peu après, il fit aussi ses adieux à la reine, que les Anglais obligèrent à quitter la Sicile, et ceux-ci, n'ayant plus rien à craindre de l'influence de Marie-Caroline, déterminèrent alors Ferdinand à reprendre les rênes de l'état. En 1815, la seconde chute de Napoléon ayant entraîné

celle de Murat, Ferdinand IV rentra à Naples, où il épousa, en 1816, madame d'Artano, duchesse de Floridia.

FERDINAND VII, roi d'Espagne et des Indes, etc.

Né à Saint-Ildephonse, le 13 octobre 1784, et fils de Charles IV et de Marie-Louise de Parme, il fut proclamé, à l'âge de six ans, prince des Asturies, et fit de rapides progrès dans les sciences, et surtout dans les mathématiques. Dès son enfance, il apprit à détester le favori Godoy, prince de la Paix, qui, de son côté, ne cessa de contrarier ses affections et d'indisposer contre lui le roi et la reine. En août 1802, Ferdinand s'unit à une princesse de Naples, dont les grâces et la beauté captivèrent toute sa tendresse, mais qu'il eut le malheur de perdre en 1806. Napoléon, qui avait déjà conçu ses projets sur l'Espagne, fit alors solliciter, par son ambassadeur, des audiences secrètes du prince des Asturies, afin de l'engager à demander en mariage une de ses nièces, fille de Lucien. Ferdinand, dans la crainte de recevoir une épouse des mains de Godoy, et entraîné d'ailleurs par des considérations d'intérêt public, adopta la proposition, et écrivit en conséquence à l'empereur des Français. Cette démarche étant venue à la connaissance du ministre espagnol, il en prit occasion de présenter, sous un aspect odieux, les rapports secrets du prince avec Napoléon, et alla même jusqu'à insinuer au crédule Charles IV, que son fils aspirait à lui enlever la couronne. Ce monarque, influencé par les manœuvres de Godoy, fit saisir, le 29 octobre 1807, tous les papiers du prince des Asturies, qui fut arrêté le même jour, et emprisonné à l'Escuriale : le lendemain parut contre lui un décret fulminant, qui le déclarait traître, lui et ses serviteurs. Après une réconciliation peu sincère, l'insurrection d'Aranjuez, en 1808, fomentée par les partisans du prince des Asturies, força Charles IV d'abdiquer la couronne en faveur de son fils, qui fut proclamé roi d'Espagne sous le nom de *Ferdinand VII;* mais, environné de périls dont il ne pouvait démêler la cause, le nouveau monarque voulut d'abord se concilier Napoléon, et nomma à cet effet une députation pour aller lui réitérer les assurances de son amitié. Bientôt Savary parut à son tour pour complimenter Ferdinand, qu'il engagea à quitter Madrid pour aller au-devant de son maître jusqu'à Burgos, protestant que cette démarche aurait les plus heureux résultats. Ferdinand ne soupçonnant pas le piége qu'on lui tendait, partit le 10 avril 1808, arriva à Burgos, où il ne trouva point Napoléon, et fut entraîné à continuer son voyage, malgré les alarmes et les instances du peuple, qui entourait sa voiture et le conjurait de retourner sur ses pas. En effet, à peine était-il arrivé à Bayonne, qu'on vint lui annoncer que l'empereur était irrévocablement décidé à exclure les Bourbons du trône d'Espagne, et qu'il exigeait que le jeune roi renonçât à sa couronne. Sur ces entrefaites, Charles IV étant arrivé aussi à Bayonne, rétracta son abdication, et ordonna à son fils de lui rendre le sceptre, sous peine d'être traité comme usurpateur. Relégué ensuite à Valençay en Berri, où il demeura cinq ans, Ferdinand partagea sa vie entre la promenade, la lecture et la société de sa famille, jusqu'au moment où les revers de Napoléon engagèrent celui-ci à lui proposer des conditions de paix, à la suite desquelles il quitta la France, le 3 mars 1814, pour retourner dans ses états. Aussitôt après son entrée dans la capitale, le roi, sans égard aux services importans rendus par eux, fit dissoudre les cortès, et annula, par différens décrets, tout ce qu'ils avaient fait. Il rétablit en même temps l'affreux tribunal de l'inquisition ; ordonna à tous les moines de rentrer dans leurs couvens; proscrivit indistinctement tous ceux qui avaient prêté serment de fidélité à Napoléon et à Joseph, et fit condamner, à la prison ou à l'exil, un grand nombre de personnes, dont la plupart avaient appartenu aux cortès. Depuis lors, le système de rigueur contre *los liberales*, a tour à tour perdu ou augmenté d'intensité, selon les vûes et les opinions des divers ministres espagnols, qui se sont succédés dans le pouvoir avec une rapidité effrayante pour les peuples et le gouvernement lui-même; et la mort ou la fuite de plusieurs généraux qui avaient contribué de leur sang à la défense de leur pays contre les Français, et que la persécution força, dit-on, à se révolter depuis, ainsi que le système d'indépendance adopté par presque toutes les colonies d'Amérique, ont encore ajouté aux inquiétudes des amis de la malheureuse Espagne. En 1816, Ferdinand VII épousa sa nièce, la princesse Marie-Thérèse, fille de roi de Portugal.

FERGUSON (*Adam*), célèbre philosophe écossais, etc.

Né en Ecosse, en 1723, dans la paroisse de Logierait, dont son père était ministre, il avait à peine quinze ans lorsqu'on l'envoya à l'université de Saint-André, où il s'appliqua avec ardeur à l'étude des langues grecque et latine. Il s'adonna ensuite aux mathématiques, et consacra les deux dernières années de son séjour, à la logique, la métaphysique et la philosophie. Ayant terminé ses études avec tout le succès possible, il se rendit à Edimbourg; devint membre d'une société philosophique, dont plusieurs hommes célèbres, tels que Robertson, Blair, etc., faisaient l'ornement, et se montra bientôt digne de ses savans collègues. L'étude de la littérature grecque et romaine lui inspirèrent l'amour d'une sage liberté, et le rendirent whig constitutionnel, principes qu'il conserva toute sa vie. Il prit les ordres avant l'âge de vingt-un ans, époque à laquelle il fut attaché, en qualité de chapelain en second, au 42e régiment d'infanterie, qu'il suivit, pendant toute la guerre, en Allemagne, en Flandre et en Hollande. A la paix d'Aix-la-Chapelle, Ferguson revit les lieux chéris de son enfance, et partagea son temps entre Edimbourg et le presbytère de son père, où ses sermons lui valurent une juste célébrité. En 1767, il publia son *Essai sur la Société civile*; ouvrage qui lui fit obtenir le degré de docteur à l'université, et qui fut suivi, deux ans après, de ses *Principes de philosophie morale*, à l'usage des étudians de sa classe. Comme il aimait beaucoup les voyages, il accepta, en 1773, l'offre qu'on lui fit d'accompagner le neveu de lord Chesterfield sur le continent, en qualité de gouverneur; et, à son retour, il vit ses leçons plus suivies que jamais, même par des hommes d'un rang très-élevé. En 1776, il publia un écrit, remarquable par la libéralité des idées, et la manière délicate dont l'auteur y réfute les opinions contraires aux siennes. Nommé par le gouvernement secrétaire de la commission chargée, en 1778, de passer dans les colonies américaines, pour apaiser les troubles et traiter avec le congrès d'Amérique, le docteur Ferguson revint peu après en Ecosse, où il reprit ses travaux accoutumés, et donna bientôt au public sa fameuse *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, ouvrage auquel il travaillait depuis très-long-temps. Il vivait retiré dans une campagne, à vingt milles d'Edimbourg, lorsqu'il conçut le dessein de faire le voyage de Rome, afin de visiter le théâtre des grands événemens qu'il avait décrits dans son histoire. Il se rendit d'abord à Berlin et à Vienne, puis il se dirigea vers le sud; mais les troubles de la révolution française l'ayant forcé de retourner en Ecosse, il s'établit alors à Saint-André, où il passa le reste de ses jours dans le sein d'une nombreuse famille. Il mourut, ou plutôt il s'éteignit sans douleur, le 22 février 1816, à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

FERGUSSON, général anglais, membre de la chambre des communes.

Issu de la même famille que le précédent. Il prit le parti des armes; devint officier-général, et se fit ensuite élire membre du parlement, où il se montra l'un des orateurs les plus ardens de l'opposition. En 1797, il faisait partie d'une société dont les membres s'intitulaient: *Amis de la réforme parlementaire*, et prononça même, à la séance du 18 mai de cette année, un discours très-véhément en faveur de cette réforme. Au mois de février de l'année suivante, la société des *Amis de la liberté* ayant été obligée de se disperser, en vertu d'une proclamation du gouvernement, le général Fergusson, outré de cette mesure, dit hautement qu'il viendrait un temps où les officiers de la police ne seraient plus les interprètes de la loi, et fut, à cette occasion, arrêté et mis en prison par les ordres du juge de paix W. Addington. Il porta plainte devant les tribunaux contre ce magistrat; mais un défaut de forme la fit rejeter, et l'affaire n'eut pas de suite. Elu de nouveau membre de la chambre des communes, il se signala encore dans le parti de l'opposition, et fit ordonner, en mars 1816, qu'il serait fourni un état des offices civils au Cap-de-Bonne-Espérance, avec la note des honoraires actuels et de ceux de 1796. On le comptait encore, en 1818, parmi les amis de l'indépendance et de la liberté anglaise.

FERNAN-NUNÈS (le duc de), grand d'Espagne de première classe, duc de Montelano et de Casa-Fernan-Nunès, etc.

Né à Madrid en 1778, et fils du célèbre comte de Fernan-Nunès, ancien ambassadeur en France, il fut élevé sous les yeux de son père, et sut profiter des leçons de cet homme, recommandable

par ses talens autant que par ses vertus. Le jeune comte de Fernan-Nunès entra de bonne heure à la cour, où il se distingua par ses lumières, et surtout par une noble franchise qui rappelait celle de son père. Lors de l'emprisonnement du prince des Asturies, en 1807, il s'éleva hautement contre cette violence, et Ferdinand ayant recouvré sa liberté, le comte se rangea définitivement de son parti, et fut un de ceux qui cherchèrent avec le plus d'instance à dissuader le prince de son malheureux voyage de Bayonne, où il ne tarda pas néanmoins à le rejoindre. Napoléon créa alors le comte de Fernan-Nunès grand-veneur d'Espagne; et celui-ci, contraint d'accepter, suivit Joseph à Madrid; mais à peine y était-il arrivé, qu'il fit armer secrètement tous ses vassaux, et assigna à la caisse des secours nationaux 40,000 réaux par mois (10,000 francs), pour la défense de la cause commune: il soudoyait en outre plusieurs bandes d'insurgés dans la Castille. Déclaré bientôt par Napoléon ennemi de la France et de l'Espagne, et traître aux deux couronnes, ce seigneur eut néanmoins le temps de se réfugier dans ses terres, où il fut encore plus utile à la cause de Ferdinand. Il servit aussi dans les armées espagnoles, et sembla d'abord appuyer le système des cortès; mais quand il vit que leur constitution tendait à blesser l'autorité du souverain, il se déclara pour le parti de l'opposition; et lorsque Ferdinand, sorti de sa captivité, retourna dans ses états, le comte de Fernan-Nunès alla un des premiers à sa rencontre, et ne songea qu'à affermir le pouvoir de ce prince contre les efforts des libéraux. Nommé ambassadeur d'Espagne près la cour de Londres, en 1815, il passa en la même qualité à celle de France, en 1817, et obtint, au mois de septembre de la même année, le titre de duc de Casa-Fernan-Nunès.

FERRARI (*Gu.*), célèbre littérateur piémontais, etc.

Né à Novarre en 1717. Après avoir fait d'excellentes études, il fut admis dans la société des jésuites, et chargé d'enseigner les humanités et la rhétorique dans les principaux colléges de l'Italie. Il rendit compte de la méthode qu'il suivait avec ses élèves, dans une lettre non moins remarquable par le fonds des idées que par l'élégance et la perfection du style. Quelques discours, qu'il eut l'occasion de prononcer en public, ajoutèrent bientôt à sa réputation, et on s'accorda à le placer en tête du petit nombre des écrivains qui cultivaient encore avec succès les muses latines. Après la suppression des jésuites, Ferrari se consacra entièrement au travail du cabinet, et cultiva successivement la poésie, l'éloquence, l'histoire, la biographie et les inscriptions, avec un éclat remarquable: il avait fait aussi une étude approfondie des modèles de l'antiquité, et il savait s'approprier jusqu'aux formes de leur style, sans cesser d'être toujours lui-même. On trouve dans ses *histoires* et ses *biographies* des morceaux qui, au jugement des critiques, peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles pages de *Salluste* et de *Cornelius Nepos*. Ferrari mourut, en 1791, à l'âge de soixante-quatorze ans.

FERRARIS (*Joseph*, comte de), feld-maréchal autrichien, vice-président du conseil aulique, etc.

Né à Lunéville, le 20 avril 1726, d'une famille noble, originaire du Piémont, et établie en Lorraine depuis plus d'un siècle, il fut placé d'abord, en qualité de page, en 1735, chez l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph Ier. Lors de la guerre occasionnée par la mort de l'empereur Charles VI, le comte de Ferraris, qui sortait à peine de l'enfance, sollicita l'honneur de débuter dans la carrière des armes, et obtint un drapeau dans le régiment de Grunc. Blessé d'un coup de feu à la bataille de Czaslau, le 17 mai 1742, après avoir fait des prodiges de valeur, il eut, avant la fin de la campagne, une compagnie d'infanterie. Devenu ensuite colonel, la guerre de sept ans lui fournit de nouvelles occasions de signaler son courage; et, s'étant trouvé, le 14 octobre 1758, à la bataille de Hoch-Kirchen, il s'empara d'une batterie de trente-six pièces de canon, à la tête du régiment Charles de Lorraine, dont il était le chef: la décoration de Marie-Thérèse devint pour lui un souvenir de cette honorable journée. Il fut promu au grade de général-major en 1761, et à celui de lieutenant-général en 1773. Versé dans les sciences exactes, et surtout dans les mathématiques, il avait été nommé, en 1777, directeur-général de l'artillerie aux Pays-Bas, où il s'occupa de sa célèbre *carte des provinces belgiques*. A l'époque de la guerre avec la Prusse, en 1778,

Marie-Thérèse donna au comte de Ferraris un témoignage bien flatteur de son estime et de sa confiance, en plaçant sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis électeur de Cologne. Son crédit se soutint également sous le règne de l'empereur Joseph II; et on le vit ensuite, quoiqu'âgé de soixante-sept ans, prendre une part active à la campagne de 1793 contre les Français; et se distinguer successivement aux combats de Sanltain et de Famars, et plus particulièrement encore au siége de Valenciennes. Le cordon de commandeur, et, peu de temps après, la grand'-croix de Marie-Thérèse furent les récompenses de ces importans services. Cependant il quitta l'armée au mois d'octobre 1793, et vint occuper, à Vienne, la place de vice-président du conseil aulique de guerre, à laquelle il avait été appelé, le 27 août. Le titre de conseiller intime en 1798, et celui de maréchal en 1808, avaient mis le comble à ses honneurs, lorsqu'il mourut à Vienne, le 1er avril 1814, universellement regretté.

FERSEN (*Axel*, comte de), feld-maréchal et sénateur de Suède, etc.

Issu d'une famille ancienne de Livonie, illustrée en Suède depuis les règnes de Christine, de Charles X et de Charles XI, il servit d'abord plusieurs années en France, où il avait obtenu le grade de maréchal-de-camp, puis retourna en Suède, et s'y fit distinguer par ses talens militaires et politiques. Il commanda depuis en Poméranie, et fut trois fois maréchal de la diète, ou président du corps de la noblesse. Son influence éclata surtout à l'assemblée des états, qui eut lieu en 1756, et pendant laquelle on découvrit le projet d'une révolution en faveur de la cour. Lorsque Gustave III, secondé par la France et par ses talens, entreprit, en 1772, de changer la forme du gouvernement, le comte de Fersen, voyant qu'il ne pourrait lutter avec succès contre le parti du peuple et du roi, se retira de la capitale, et obtint, peu de jours après l'acceptation du nouvel acte constitutionnel, une place dans le sénat; mais le pouvoir de ce corps était affaibli, et les principes du gouvernement changeant à mesure que le temps consolidait la révolution, plusieurs sénateurs donnèrent leur démission, et le comte de Fersen fut de ce nombre. Il déploya de nouveau son activité politique en qualité de membre de la noblesse aux diètes de 1778 et de 1786. Ayant voulu prendre la même influence à l'assemblée de 1789, il fut mis aux arrêts, à la suite d'une discussion très-orageuse qui s'était élevée entre l'ordre de la noblesse et son président. La liberté ayant été rendue au comte de Fersen, il parut, peu de jours après, à la cour de Gustave, et fut témoin du triomphe de ce prince, avec ce calme et cet empire sur lui-même qui ne l'avaient jamais abandonné dans les circonstances les plus critiques. Il mourut vers la fin du dix-huitième siècle.

FERSEN (le comte *Axel* de), grand-maître de la maison du roi de Suède, chancelier de l'université d'Upsal, etc.

Né à Stockholm vers l'année 1750, et fils du précédent, il fit ses études en Suède, sous la direction de son père, et se rendit ensuite en France, où il devint colonel-propriétaire du régiment royal-suédois. Il fit aussi les campagnes d'Amérique, et voyagea ensuite en Angleterre et en Italie. Lorsque la révolution de France eut éclaté, le comte de Fersen, qui était à Paris, se distingua par son dévouement pour la maison royale, et brava tous les obstacles pour faire parvenir des consolations à cette famille infortunée, pendant qu'elle était détenue au Temple. Forcé bientôt de quitter la France, il séjourna successivement à Vienne, à Dresde, à Berlin, et retourna enfin dans sa patrie. Le roi de Suède le nomma alors grand-maître de sa maison, chevalier de ses ordres, chancelier de l'université d'Upsal, et lui donna une place parmi les grands du royaume, qui ont la prérogative de porter le titre d'*excellence*. Le comte de Fersen, qui avait échappé aux orages de la révolution en France, fut victime de la fermentation qui s'éleva à Stockholm en 1810, à l'occasion de la mort de Charles-Auguste-d'Augustenbourg, prince-royal de Suède, qu'on supposait avoir été empoisonné. Le peuple, irrité contre le comte de Fersen, par des factieux, l'assaillit à coups de pierres pendant le convoi funèbre du prince, et le fit expirer sur une place publique, au milieu des traitemens les plus barbares.

FERSEN (le comte *Fabien* de), grand du royaume de Suède, chevalier de l'ordre des Séraphins, etc.

Né à Stockholm en 1764, et frère unique du comte Axel, qui précède, il fit ses études à l'université d'Upsal; s'attacha ensuite à la cour, et devint suc-

cessivement grand-chambellan du roi, chef du 2e régiment des gardes, grand du royaume, avec le titre d'*excellence*, et enfin chevalier de l'ordre des Séraphins. Il mourut dans la capitale de la Suède, le 12 mars 1818, à l'âge de cinquante-quatre ans environ, laissant la réputation du plus riche particulier et du plus grand propriétaire foncier du royaume.

FESSLER (*Ignace-Aurèle*), célèbre écrivain hongrois, etc.

Né à Presbourg en 1759. Il prit l'habit de capucin à Mœdling, en 1773, et fut transféré, en 1781, dans un couvent de cet ordre à Vienne. L'empereur Joseph le nomma son lecteur, en 1783; et, après avoir reçu le degré de docteur en théologie, il enseigna à l'université de Lemberg les langues orientales. En 1788, il fit représenter sur le théâtre de cette ville sa tragédie de *Sidney*, pièce qui eut un grand succès, mais qui fut dénoncée à la censure comme immorale et impie. Fessler n'attendit pas la fin du procès instruit contre lui, et se réfugia à Breslau. Devenu protestant, en 1794, Fessler passa alors à Berlin, et fut nommé, par la cour de Prusse, consultant pour les affaires de l'église catholique dans les provinces polonaises. Il s'occupa alors uniquement de l'instruction publique, et publia plusieurs ouvrages estimés. La guerre de 1806 ayant détruit sa fortune, il alla s'établir dans un village, n'ayant, quoique chargé d'une nombreuse famille, d'autre ressource que ses travaux littéraires. En 1810, il fut nommé professeur de philosophie et des langues orientales à Pétersbourg; mais la philosophie qu'il enseignait ne s'accordant pas avec celle des autres professeurs de son école, il donna sa démission, et fut revêtu du titre de correspondant de la commission législative : il vit aujourd'hui dans un ermitage, sur les frontières du gouvernement de Saratow. Il est auteur de plusieurs romans historiques très-intéressans, et a continué l'ouvrage du savant Barthélemy, sous le titre de *Continuation de l'Histoire de l'Ancienne Grèce, renfermee dans le Voyage d'Anacharsis.*

FETH-ALI-CHAH, sophi ou empereur de Perse, etc.

Issu d'une des familles les plus anciennes de la Perse, et qui appartient à la tribu des Kadiars, il portait, avant son avénement au trône, le nom de Baba-Khan. Son grand-père, Feth-Ali-Khan, grand général et administrateur habile, qui joua un grand rôle dans les troubles qui désolèrent la Perse, sous la minorité d'Ismaël Khan, ayant été convaincu depuis d'avoir pris part à une conspiration contre le régent, eut la tête tranchée, et laissa deux fils, dont l'un, Aga-Mehemet-Khan, oncle de Baha-Khan, se fraya bientôt, par ses crimes, une route au trône de Perse. Il ne tarda pas à reconnaître et à employer les talens de son neveu, qu'il envoya à Shiras, en qualité de gouverneur, avec des troupes, afin de contenir les provinces du midi de la Perse, qui ne se soumettaient qu'avec peine à son autorité. Lorsqu'en 1798, Mehemet mourut assassiné, Baba-Khan, maître du trône par la défaite de ses rivaux, prit le nom de *Feth-Ali-Chah*, et gouverna la Perse avec justice. Il déploya d'abord beaucoup d'énergie et de courage à la tête des troupes; mais dès l'instant que Mohammed-Ali et Abas-Mirza, ses deux fils aînés, furent en état de prendre le commandement des armées, il leur en confia presque toujours le soin, et s'occupa exclusivement du soin d'administrer son empire. Son frère, Hussein-Kouli-Khan, ayant cherché depuis à le détrôner, Feth-Ali-Chah, qui pouvait se venger en lui ôtant la vie, accorda à sa mère, qu'il aimait tendrement, la grâce de ce prince, et parut même se réconcilier avec lui; mais à peine cette princesse fut-elle morte, que le monarque lui fit crever les yeux à son frère, et le précipita ainsi au tombeau. Feth-Ali-Chah protége les savans, et s'est placé lui-même au rang des bons poètes de sa nation, par quelques poésies qui ont été traduites en français. Il est d'une figure imposante, d'une belle taille, et aime passionnément les femmes, les chevaux et la chasse.

FICHTE (*Jean-Théophile*), l'un des plus célèbres philosophes allemands de l'école moderne, etc.

Né le 19 mai 1762, à Rammenau, village de la Lusace, où son père était fabricant de rubans, et faisait un petit commerce de mercerie, une personne riche des environs, frappée des dispositions extraordinaires du jeune Fichte, le fit entrer dans une école, d'où il s'échappa bientôt pour se soustraire à toute contrainte : on le retrouva sur les bords de la Saale, assis auprès d'une carte géographique, sur laquelle il cher-

chait la route de l'Amérique. De retour à l'école, et ensuite aux universités de Wittemberg et de Leipzick, il n'écouta, pour ainsi dire, que par fragmens, les leçons des professeurs, et n'en suivit aucun particulièrement. Devenu, en sortant de l'université, précepteur du fils d'un particulier de Kœnisberg, il se lia avec le célèbre Kant, et publia, en 1792, son *Essai de crit que de toutes les révélations*, ouvrage qui fut le fondement de sa réputation. Il voyagea peu après; se maria à Zurich avec une nièce de Klopstock, et donna alors au public ses *matériaux pour rectifier les jugemens portés sur la révolution française*, écrit qui causa en Allemagne une sensation extraordinaire. Il fut choisi, l'année suivante, pour professer la philosophie à Jéna, et publia de nouveaux ouvrages philosophiques et religieux, qui ajoutèrent à sa célébrité, et lui firent perdre son emploi. Il en fut dédommagé par l'accueil honorable qu'il reçut à Berlin, où il partagea son temps entre les leçons particulières qu'il donnait et les écrits qu'il composait. Un adversaire digne de lui, *Schelling*, qui lui reprochait de tout donner, en physique comme en philosophie, à la seule action mécanique, et de n'avoir pas la moindre idée de l'énergie de la vie dynamique, vint troubler ses succès et attaquer sa gloire; mais il en fut presque aussitôt consolé par sa nomination à la place de professeur à Erlang, avec la faveur de pouvoir passer tous les hivers à Berlin, pour y continuer ses cours. Les événemens de la guerre de 1806, le forcèrent ensuite de quitter la Prusse pour se réfugier à Riga, d'où il revint à Berlin quand la paix eut été signée. Il y obtint alors la place de recteur de l'université, et mourut le 29 janvier 1814, des suites d'une maladie pestilentielle.

FICHTEL (*Jean-Ehrenreich*), naturaliste hongrois, etc.

Né à Presbourg en 1732. Il s'adonna d'abord à la jurisprudence; exerça pendant quelque temps les fonctions d'avocat dans sa patrie, et obtint ensuite une place d'actuaire dans le directoire de l'intendance de la nation saxonne, en Transylvanie. Ce directoire, qui excitait les plaintes de la nation, ayant été supprimé en 1763, Fichtel vint à Vienne où il fut d'abord employé dans la chambre des comptes, sans caractère particulier, puis renvoyé en Transylvanie, en 1768, comme chef de bureau à la trésorerie. Il devint, en 1785, directeur de la régie du domaine et des douanes, et, en 1787, conseiller du gouvernement de la même province, où il mourut presque subitement, le 4 février 1795. Les fréquens voyages que ses fonctions lui avaient fourni l'occasion de faire sur la frontière et dans les montagnes voisines, lui avaient donné de tout ce pays une connaissance particulière, comme on le voit par ses divers ouvrages sur la minéralogie: son cabinet, fruit de vingt-sept ans de recherches, passait pour le plus riche qui fût dans les états autrichiens.

FIESCO (le comte de), capitaine des gardes du roi de Sardaigne, etc.

Issu d'une ancienne et illustre famille patricienne de Gênes, connue en France sous le nom de *Fiesque*, il se montra hautement l'ennemi de la révolution française et de ses principes, qu'on cherchait à propager dans sa patrie; et quand enfin Napoléon les y eut fait triompher, le comte de Fiesco, qui déplorait amèrement le sort de son pays, n'ayant pu dissimuler ses regrets, devint un des premiers objets de la haine de la populace. Non contens de l'insulter, les révolutionnaires le traînèrent au pied de l'arbre de la liberté, et le forcèrent à le baiser. Lorsque le pays de Gênes fut réuni au Piémont, en 1814, le roi de Sardaigne honora la loyauté de ce seigneur, en le nommant capitaine de ses gardes, quoiqu'il n'eût jamais fait aucun service militaire.

FIFE (lord comte), pair d'Angleterre, comte du royaume d'Irlande, baron, etc.

Né dans l'Ecosse septentrionale, au comté d'Aberden, où son père avait des propriétés considérables, il reçut une éducation distinguée et convenable à son illustre naissance, puis, suivant les traces de James Ogilvie, comte de Finslater, son compatriote et son voisin, il s'attacha à faire défricher une partie de ses domaines, et à augmenter son honorable patronage et sa popularité, en procurant du travail et des secours à la classe peu fortunée. Tout à la fois pair d'Irlande et membre de la chambre des communes d'Angleterre pour un comté de l'Ecosse, lord Fife y parla peu, et ne se fit remarquer, par ses discours, qu'après être devenu pair anglais par suite de l'union. Depuis lors il se montra constamment opposé aux vues du ministre Pitt; combattit la guerre in-

juste qu'on faisait à la France, et n'a cessé jusqu'ici de professer les mêmes principes politiques. Il a épousé lady Dorothée Sinclaire, fille du comte de Caithness.

FIGUEIREDO (*Antonio* Pereira de), savant portugais, etc.

Il naquit à Maçao le 14 février 1725, et entra, en 1736, dans le collége des jésuites de Villa-Viciosa, où il fit ses premières études et apprit la musique. Reçu bientôt en qualité d'organiste dans le monastère de Sainte-Croix de Coimbre, qu'il quitta pour prendre l'habit religieux dans la congrégation des PP. de l'Oratoire de la maison du Saint-Esprit à Lisbonne, il publia, pendant qu'il faisait ses cours de philosophie et de théologie, ses *Exercicios da lingua latina e portugueza*, et sa *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine*, deux ouvrages qui le firent connaître pour un excellent grammairien. Le tremblement de terre de Lisbonne, arrivé en 1755, vint interrompre les études de Figueiredo, et il pensa même être enseveli sous les ruines de son couvent. Ce savant, ayant professé successivement, dans son ordre, la grammaire, la rhétorique et la théologie, se disposait à publier d'autres ouvrages, lorsque des différens s'élevèrent entre la cour de Rome et celle de Portugal. Il se prononça d'abord en faveur du saint-siége, ce qui lui attira la disgrace du roi et de son ministre; mais, soit qu'il eût depuis des raisons pour changer d'opinion, soit qu'il désirât mériter les faveurs de la cour, il n'en est pas moins vrai qu'il défendit les fameuses thèses *du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques*; et cet ouvrage lui valut l'emploi de député ordinaire dans le tribunal royal de la censure, créé en 1768 : l'année suivante, le roi le nomma premier interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre. Ce fut alors que, obligé de vivre dans le monde, il se crut autorisé à quitter ses habits religieux, démarche qui augmenta l'animadversion de ses ennemis, et le fit regarder comme un homme vendu à la cour et à l'ambition du marquis de Pombal; ce ministre ne pouvait trouver en effet un homme qui, par l'activité, la pénétration et l'étendue du savoir, fût en état de mieux seconder ses plans hardis de réforme. En 1772, Figueiredo, élu un des trois premiers députés de la junte du *subside littéraire et de l'instruction publique*, devint, quelque temps après, membre de l'académie royale des sciences dans la classe de la littérature portugaise, et composa alors, sur la langue et l'histoire ancienne de Portugal, plusieurs dissertations demeurées inédites. On peut voir aussi jusqu'où peut aller une adulation servile, dans son *Parallèle d'Auguste César et de don Joseph, roi magnanime de Portugal*, ainsi que dans ses *Vœux de la nation portugaise, à l'ange de la Garde*, du marquis de Pombal. Quoique né avec un tempérament robuste, la grande assiduité de Figueiredo aux affaires et à l'étude avait notablement altéré sa santé, et il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 14 août 1797 : il était doyen de l'académie de Lisbonne depuis 1792.

FIGUEROA (don *Joseph*), chef de bataillon espagnol, etc.

Né en Espagne, et militaire presque en naissant, il fut ensuite envoyé, avec le grade d'officier, dans l'Amérique méridionale, avant l'époque des troubles de ces contrées, et se trouvait commander, à San-Jago, capitale du Chili, le bataillon de la Conception, qui lui était dévoué, lorsque le peuple de cette ville s'assembla, le 1er avril 1811, pour élire ses représentans au congrès général. Figueroa, qui avait d'abord paru approuver les nouveaux principes politiques des Américo-Espagnols, et qui par cela même se trouvait employé par la junte révolutionnaire, fut placé, avec un détachement du corps de troupes qu'il commandait, dans la cour de la *consulado*, pour maintenir l'ordre; mais, loin d'être utile à la cause qu'il avait en quelque sorte promis de défendre, il profita au contraire de la circonstance des élections pour tenter de dissoudre la junte, et engagea presque aussitôt un combat avec les partisans de ce pouvoir. Après une résistance opiniâtre et la perte de presque tous ses soldats, Figueroa vaincu fut pris les armes à la main, livré à une commission militaire et exécuté.

FILANGIERI (*Gaëtan*), célèbre publiciste napolitain, etc.

Né à Naples le 18 août 1752, de César, prince d'Aragnello, et de Marie-Anne Montalto, fille du duc de Fragnito, il tenait le nom de Filangieri d'un de ses illustres ancêtres, qui s'appelait *Angerio*, et fut destiné dès l'enfance à la carrière des armes. Il com-

mença son service à quatorze ans, dans l'un des régimens du roi, qu'il quitta bientôt pour se livrer à l'étude des sciences et de la philosophie. Il prit ensuite le parti du barreau, devenu alors le chemin de la fortune et des honneurs, et y obtint des succès éclatans dus à son éloquence et à son savoir. Son oncle, l'archevêque de Palerme, l'ayant engagé à prendre une charge à la cour, il fut reçu, en 1777, majordome de semaine, gentilhomme de la chambre du roi, et officier du corps royal des volontaires de la marine, espèce de gardes-du-corps du roi de Naples. Son séjour à la cour ne le détourna ni de sa vie réglée ni de ses études, et c'est là qu'il composa les premiers livres de son immortel ouvrage sur la *législation*, qui lui acquit à juste titre une célébrité universelle. Il épousa, en 1783, la comtesse Caroline de Frendel, noble hongroise, attachée à l'éducation de l'infante, seconde fille du roi; et, pour se livrer tout entier au bonheur domestique et à la composition de son grand ouvrage, Filangieri se démit de ses emplois, et se retira dans la petite ville de Cava, située à vingt-cinq milles de la capitale. Le nouveau roi Ferdinand IV l'ayant appelé, en 1787, dans son conseil suprême des finances, il fut obligé de retourner à Naples, où les travaux importans de l'administration l'absorbèrent presque entièrement. Une maladie grave de son fils aîné, une couche malheureuse de sa femme affectèrent ensuite profondément cette ame trop sensible et déjà disposée à la mélancolie, et le déterminèrent à conduire sa famille à Vico-Equenses, où il tomba lui-même malade, et mourut le 21 juillet 1788, âgé seulement de trente-six ans.

FINKENSTEIN (*Charles-Guillaume* Finck, comte de), ministre d'état prussien, etc.

Né en 1714, d'une des premières maisons de Prusse, il fit de bonnes études, et s'appliqua particulièrement à connaître la langue française, qu'il parlait et écrivait avec une grande facilité. En 1735, il fut envoyé, par le roi de Prusse, Frédéric Guillaume, à Stockholm, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il y avait à cette époque de grandes discussions en Suède, au sujet des alliances du royaume et de l'administration intérieure. Le comte de Finkenstein observa avec une grande attention le mouvement des partis, et composa, en français, une relation de la diète, qu'on regarde comme un modèle dans ce genre, et qui a été imprimée plusieurs fois. Rappelé, en 1740, il eut peu après une mission en Russie, où il resta jusqu'en 1749, que Frédéric II, qui occupait alors le trône, le nomma ministre des affaires étrangères, en remplacement du comte de Podewils; le comte de Hertzberg avait la partie du travail, et le comte de Finkenstein était chargé de la représentation, dont il avait pris le goût et l'habitude dans ses ambassades. Le 5 janvier 1799, il célébra avec pompe le jubilé, ou la cinquantième année de son ministère, et demanda peu après à être déchargé de ses fonctions; cependant, lorsqu'il mourut, le 3 janvier 1800, il n'y avait qu'une demi-heure qu'il venait encore de signer une dépêche. Depuis 1744, il était membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin.

FIORELLA, ancien général de brigade au service de France, etc.

Né en Italie, et militaire dès sa jeunesse, il servit sous Napoléon à l'armée d'Italie, et s'y distingua dans quelques occasions, notamment au mois de juillet 1796, sous les murs de Mantoue. Le 17 novembre de la même année, le général Fiorella fut fait prisonnier près de Rivoli, par les Autrichiens; et il était employé, en 1799, en qualité de général de brigade, lorsqu'il fut chargé de la défense de Turin. Attaqué par Suwarow, qui le somma de se rendre, Fiorella s'y refusa, et répondit au feu des assiégeans; mais la ville ayant été bombardée, le peuple se souleva, et les bourgeois armés ouvrirent leurs portes aux alliés. La garnison, surprise, eut à peine le temps de se retirer dans la citadelle; et le général faillit lui-même tomber entre les mains des insurgés. Après une attaque terrible, mais non décisive, Fiorella fut forcé de capituler par la défection des canonniers piémontais qui désertaient ou refusaient le service. La révolution du 18 brumaire lui valut de nouveau un commandement dans l'intérieur; et il a servi constamment depuis dans les armées françaises. Il figure encore aujourd'hui au nombre des commandeurs étrangers de la légion d'honneur.

FIRMONT (*Henri-Essex Edgeworth* de), prêtre irlandais, confesseur de Louis XVI, etc.

Issu d'une famille très-considérée du

comté de Middlesex en Angleterre, qui alla s'établir en Irlande sous le règne d'Elisabeth, et né en 1745, au bourg d'Edgeworth-Town, le jeune Firmont perfectionna son éducation en France sous les jésuites de Toulouse; prit l'habit ecclésiastique et devint confesseur de Madame Elisabeth, sœur du roi. Il était resté dans une sorte d'obscurité à Choisi-le-Roi, sous le nom d'*Essex*, depuis les massacres de septembre 1792, lorsque la confiance de l'infortuné Louis XVI attira sur lui l'attention publique et l'exposa à des dangers très-grands. Desiré pour confesseur par le malheureux monarque lui-même, il n'hésita pas à se rendre à ses vœux, et accompagna la victime jusques sur l'échafaud, où il lui dit ces paroles remarquables : « Allez fils de » saint Louis, montez au ciel! » Il retourna le soir même de la fatale exécution à Choisi, qu'il ne quitta qu'en 1795, pour se réfugier en Angleterre. Il alla ensuite rejoindre la famille royale à Blankenbourg, où il se fit chérir par ses vertus et sa charité évangélique, et y mourut le 22 mai 1807, à l'âge de soixante-deux ans.

FISCH (*Jean-Georges*), curé suisse d'Aran, secrétaire du ministère des sciences, etc.

Né à Arau en 1758. Il étudia la théologie à Berne; voyagea, pendant les années 1786 et 1788, dans les provinces méridionales de la France, et donna une relation de ce voyage en 1790: cet ouvrage, rempli de notices curieuses et exactes, mérite d'être distingué de la foule de voyages en France que l'Allemagne a produits depuis vingt ans. De retour dans sa patrie, il fut d'abord professeur à Berne; puis curé à Aran, fonction qu'il résigna au commencement de la révolution suisse pour exercer celle de sécrétaire-rédacteur du ministère des sciences. Il devint ensuite receveur et membre du conseil d'éducation de son canton; et publia, pendant la révolution, dont il avait augmré d'heureux résultats pour son pays, quelques pamphlets qui firent honneur à ses talens et à son patriotisme. Il mourut à Aran en 1799. Son caractère inquiet, timide et faible le rendit souvent malheureux, quoiqu'il ne manquât d'ailleurs ni de mérite ni de qualités estimables.

FISCHER, général-major autrichien, etc.

Issu d'une famille noble, et militaire dès sa plus tendre jeunesse, il fut fait colonel en 1789 pour s'être distingué dans la guerre contre les Turcs; puis employé, en cette qualité, dans les Pays-Bas durant la campagne de 1792, à la tête d'un corps de troupes légères. Il s'y conduisit, à ce qu'il paraît, de manière à faire naître des soupçons sur son compte; obtint pourtant, l'année suivante, beaucoup d'empire sur l'esprit du prince de Cobourg, par l'entremise de sa femme qui était fort jolie; et devint général-major en 1794. Il passa à l'armée d'Italie dès que son protecteur eut quitté le commandement de celle des Pays-Bas; et continua, dit-on, à y tenir une conduite équivoque, qui fit naître des soupçons sur sa fidélité. Enfin, en janvier 1795, il se tua d'un coup de pistolet, et on prétendit alors avoir trouvé dans ses papiers des preuves de son intelligence avec les Français, assertion qui n'a jamais été vérifiée, et qui pouvait bien être le résultat de la méchanceté de ses ennemis, ou de la jalousie de ses rivaux.

FISCHER (*Jean*), évêque de Salisbury, chancelier de l'ordre de la Jarretière, etc.

Né en 1749, d'une honorable famille. Il fut élevé au collége de Cambridge, où il se distingua; embrassa ensuite l'état ecclésiastique et devint bientôt gouverneur du duc de Kent. Il obtint alors une prébende à Windsor; puis l'archidiaconé d'Exeter, dont il fut évêque en 1803; et fut enfin nommé, peu après, précepteur de la jeune princesse de Galles avec l'emploi de diriger son éducation. Il passa, en 1808, à l'évêché de Salisbury; fut successivement chancelier de l'ordre de la Jarretière et conservateur du muséa britannique, et montra dans tous ces emplois beaucoup d'intelligence et de piété. On doit au docteur Fischer plusieurs sermons estimés.

FISCHER (*Jean-Frédéric*), savant allemand, etc.

Né le 10 octobre 1726, à Cobourg, où son père, Erdmann-Rodolphe Fischer, était conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Cobourg, son éducation fut dirigée vers la haute littérature, et il ne tarda pas à se faire connaître en Allemagne par quelques productions savantes. Son premier ouvrage, qui parut en 1748, est une *Dissertation sur l'Autel de la Paix*, qu'il défendit dans un acte public avec un succès qui augmenta sa réputation déjà fort grande;

aussi les cours qu'il ouvrit à cette époque attirèrent-ils bientôt une foule d'auditeurs. Quand, en 1751, la place de co-recteur de l'école de Saint-Thomas vint à vaquer, Fischer, qui n'avait alors que vingt-six ans, fut choisi pour la remplir. Ces nouvelles fonctions lui laissaient peu de loisir; mais laborieux et infatigable comme il était, il trouvait encore le temps de donner des leçons aux jeunes gens de l'université auquel il rendit ce service pendant plusieurs années. Il demanda ensuite la place de professeur extraordinaire de belles-lettres, comme une récompense qu'il croyait mériter et qu'il ne put obtenir alors. Des envieux, ou plutôt son caractère un peu agreste et dur, lui avait fait des ennemis; et ce ne fut pas même sans peine qu'il obtint, en 1762, le titre qu'il sollicitait et auquel ses talens et son zèle lui donnaient tant de droit. Il eut, peu de temps après, un autre désagrément auquel il fut encore plus sensible. Ernesti quitta le rectorat de Saint-Thomas, et Fischer ne lui fut pas donné pour successeur. A la mort de Leisner, qui lui avait été préféré, les intrigues se renouvelèrent; mais cette fois la justice l'emporta, et Fischer eut la place. Il mourut le 11 octobre 1799, d'une paralysie, suite d'une apoplexie dont il avait été frappé plusieurs mois auparavant. On doit à cet auteur laborieux une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue; et qui ne sont pas sans mérite malgré le défaut d'ordre et l'excessive sécheresse qu'on pourrait leur reprocher.

FISCHER (*Frédéric-Christophe-Jonathan*), jurisconsulte wurtembergeois, etc.

Né à Stuttgard en 1750. Il fut, après divers voyages employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et ensuite à Munich, en 1778, en qualité de secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. A la fin de l'année suivante, il fut nommé professeur de droit des gens et des fiefs de l'université de Halle, dont il devint assesseur ordinaire en 1780 : il mourut le 20 septembre 1797. Mensel, qui donne la liste de ses ouvrages au nombre de trente-cinq, presque tous en allemand; n'y a pas compris les articles qu'il a inséré dans le journal hebdomadaire de Halle, et qui contribuèrent singulièrement à sa réputation.

FITZ-GERALD (lord *Edouard*), pair irlandais, etc.

Issu d'une ancienne famille illustrée par les armes; il se montra attaché aux principes de la révolution française; fut soupçonné dès-lors d'être l'un des chefs des Irlandais-Unis qui voulaient se soustraire à la domination anglaise pour établir un gouvernement libre; puis arrêté à Dublin en 1798 : lord Fitz-Gérald tua de sa propre main l'officier chargé de l'exécution du mandat décerné contre lui, et fut blessé lui-même dans cet espèce de combat. Il mourut peu après dans sa prison; et les Irlandais insurgés composèrent un chant funèbre en son honneur. Il avait épousé la demoiselle Paméla, élève de madame de Genlis.

FITZ-WILLIAMS (lord, comte de), pair d'Angleterre, ministre d'état, etc.

Il s'opposa, pendant toute la guerre de la révolution, à la paix avec la France; fut nommé, en juillet 1794, président du conseil privé d'Angleterre, puis vice-roi d'Irlande; et fut rappelé de ce royaume, en 1795, pour quelques mésintelligences avec les ministres, dont il ne voulut pas exécuter les ordres contre les catholiques. Il demanda à son retour de rendre compte de sa conduite au parlement, et voulut même que l'on examinât les motifs de son rappel; mais les deux chambres rejetèrent cette motion. Toujours ennemi de la France, quoique lié avec les foxistes, il vota, en 1796, une guerre d'extermination contre nous; et profita, en 1798, de l'occasion de la paix de Campo-Formio pour accuser Napoléon de *jacobinisme*. En 1799, il s'opposa aussi au projet d'union de l'Irlande avec l'Angleterre; se plaignit, en février 1801, de ce que toute l'Europe était soulevée contre la Grande-Bretagne, par l'incapacité et le peu de vigueur des ministres, dont il blâma la conduite envers le Danemarck et la Suède; devint, après la mort de M. Pitt, en 1806, président du conseil privé, place qu'il quitta peu de mois après, par la chute du ministre Fox; et vota constamment dans le sens de l'opposition jusqu'à sa mort, arrivée dans les premiers mois de 1816. Il légua par son testament pour cent mille livres sterlings de gravures et de tableaux à l'université de Cambridge, outre une pareille somme en actions de la mer du sud.

FIXLMILLNER (*Placide*), astronome allemand, etc.

Il naquit en 1721, au village d'A-

chlenthen, près de Cremsmunster, dans la Haute-Autriche, et fit ses principales études à Saltzbourg, où il prit du goût pour les mathématiques, auxquelles il se serait livré avec ardeur s'il n'en eût été détourné alors par son entrée dans l'ordre des Bénédictins. La théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique devinrent tour-à-tour les objets de ses études, et il fut bientôt capable d'enseigner lui-même et d'être reçu docteur. Le passage de Vénus sur le soleil, en 1761, vint réveiller le goût qu'il avait manifesté dans son jeune âge pour les sciences exactes; et l'observatoire de Cremsmunster, bâti en 1748, par son oncle, alors abbé de ce monastère, devint presqu'aussitôt son séjour habituel. Il publia, en 1765, un ouvrage astronomique dans lequel il déterminait la longitude et la latitude de son observatoire. Onze ans après, Fixlmillner fit paraître son *Decennium astronomicum*, recueil d'observations dont les astronomes font encore usage pour leurs recherches. On est étonné des travaux que ce savant a exécutés, quand on songe qu'il en était sans cesse distrait par l'administration d'un collége établi dans l'abbaye pour la jeune noblesse, dont il a été pendant quarante ans le directeur et le professeur de droit canonique : il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en cour de Rome. Cet astronome, qui s'était formé seul au fond d'une province, loin des académies, des savans, et privé de tout ce qui peut entretenir le courage et l'émulation, a néanmoins rendu célèbre l'observatoire de l'abbaye de Cremsmunster, par les observations qu'il n'a cessé d'y faire jusqu'à sa mort, arrivée le 27 août 1791.

FLANGINI (*Louis*), patriarche de Venise et cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Venise au mois de juillet 1733. Après avoir, dans sa jeunesse, cultivé les sciences et particulièrement la philologie, et s'être exercé aussi dans l'éloquence, il fut successivement juge dans le conseil des quarante, *avogader*, censeur, sénateur, conseiller, et enfin correcteur extraordinaire, donnant dans tous ces emplois des preuves de son habileté et de son zèle pour le bien de sa patrie. Clément XIV le fit passer du service de la république vénitienne à celui de la cour de Rome; et il fut alors nommé, par ce pontife, auditeur du tribunal de la Rote, où il montra un grand savoir en jurisprudence, et beaucoup d'intégrité dans l'administration de la justice. Ce pape l'éleva ensuite à la prélature, et Pie VI le fit cardinal en 1789. Comme il se rendait de plus en plus utile à l'état, les honneurs vinrent s'accumuler sur sa tête, et l'empereur d'Autriche, qui voulait se l'attacher, le créa, en 1801, patriarche de Venise, primat de la Dalmatie, comte du Saint-Empire, et enfin conseiller intime actuel d'état avec la grand'-croix de l'ordre de Saint-Etienne de Hongrie. Il mourut à Venise au mois de février 1804. Les monumens qu'il a laissés de son talent littéraire, sans lui procurer la gloire d'un prosateur et d'un poète fort distingué, méritent cependant d'être lus.

FLINDERS (*Mathieu*), célèbre navigateur anglais.

Né à Donington, dans le Lincoln-Shire. Il s'adonna de bonne heure à la marine, et n'était encore que cadet ou volontaire, en 1795, lorsqu'il s'embarqua sur le vaisseau qui conduisait au port Jackson le capitaine Hunter, chargé de prendre le commandement de la colonie de la Nouvelle-Galle méridionale. Flinders, alors depuis peu de temps de retour d'un voyage dans le grand Océan, n'écoutant que son désir de faire des découvertes, se lia, dès avant son arrivée dans la colonie, avec le chirurgien du vaisseau qui l'y avait conduit; et aidé de cet intrépide ami et d'un mousse, ils montèrent sur un bateau de huit pieds de long; et, avec cette frêle embarcation, ils reconnurent une partie du cours de la rivière de George, dont ils dressèrent le plan, et relevèrent ensuite plusieurs points non encore visités. Après différens voyages et plusieurs découvertes importantes, Flinders fut envoyé au nord du port Jackson pour reconnaître les baies d'Hervey et de Glasshouse. Il revint à Londres en 1800; proposa alors au gouvernement anglais un plan pour compléter la reconnaissance des côtes de la *Nouvelle-Hollande:* obtint le commandement de la corvette l'*Investigateur*, avec tous les moyens nécessaires pour le succès de son entreprise; et explora, en 1801, 1802 et 1803, les côtes méridionales et orientales de ce pays. A peine fut-il de retour de ce voyage, qu'il fit de nouveau voile, du port Jackson, sur le vaisseau la *Porpoise*, pour retourner au nord compléter son travail sur le dé-

troit de Torrès; mais le bâtiment fit naufrage le 17 août 1803; et Flinders revint, sur une misérable embarcation, au port Jackson, d'où il repartit avec deux corvettes pour aller au secours de ses compagnons d'infortune restés sur le *Banc du naufrage*. Le mauvais état de son vaisseau ne lui permettant ni de reconnaître la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, ni de retourner sur ses pas, il se dirigea vers l'île de France pour se ravitailler, ignorant que son pays était alors en guerre avec Napoléon. A son arrivée à l'île de France, il fut soupçonné d'espionnage, et retenu prisonnier pendant six ans et demi. De retour dans sa patrie vers la fin de 1810, Flinders ne cessa de travailler à la rédaction de sa relation et de l'atlas qui devait l'accompagner, et mourut le 19 juillet 1814, au moment où son ouvrage venait de paraître. Ce voyage, et l'atlas qui l'accompagne, placent Flinders au nombre des meilleurs marins du siècle, et des hydrographes les plus distingués.

FLINT (sir *Charles-Williams*), chevalier, secrétaire de la légation anglaise, etc., etc.

Né en Ecosse en 1777. Après avoir fait ses études au collége d'Edimbourg, il fut placé, par lord Grenville, dans les bureaux des affaires étrangères, à la fin de 1793; et chargé, au commencement de 1795, d'accompagner, en qualité de secrétaire confidentiel, M. Wickham, alors ministre anglais en Suisse, avec lequel M. Flint forma la plus étroite liaison. Le nouvel *alien-bill* ayant passé au parlement, en 1798, lord Grenville choisit M. Flint pour le mettre à exécution, et le fit nommer surintendant de l'*Alien office*, par le duc de Portland, secrétaire d'état de l'intérieur : c'est dans cette place qu'il rendit les services les plus importans aux émigrés de toutes les classes. En 1800, le duc de Portland lui ayant accordé un congé, M. Flint fut envoyé de nouveau par lord Grenville avec le rang de secrétaire de légation auprès de M. Wickham, à cette époque envoyé extraordinaire près les armées alliées en Allemagne. Après avoir été témoin de la campagne de cette année en Bavière et en Autriche, il revint en Angleterre en 1801, et reprit ses fonctions dans le département de l'intérieur, où il resta jusqu'au mois de mai 1802, qu'il accompagna le même sir Wickham en Irlande, pour être employé dans l'administration de ce royaume. Il fut créé chevalier en 1812, et fit un voyage à Paris en 1815. Peu d'administrateurs ont, dit-on, une aussi grande facilité pour le travail, et sont plus propres que le chevalier Flint aux détails d'une grande administration.

FLOOD (*Henri*), célèbre membre du parlement d'Angleterre et d'Irlande, etc., etc.

Né en 1732, et fils du chef de justice du tribunal du Banc du roi en Irlande, il fit ses premières études au collége de la Trinité à Dublin, d'où il passa, vers 1749, à l'université d'Oxford. Les succès faciles que lui procuraient dans le monde ses avantages extérieurs, joints à l'influence d'un nom considéré et d'une grande fortune, l'avaient conduit à négliger d'abord son esprit; mais son gouverneur, le docteur Marklam, qui fut depuis archevêque d'Yorck, et M. Tirwitt, littérateur distingué, essayèrent d'éveiller son goût pour l'étude, en piquant son amour-propre; et ils s'attachèrent dans les sociétés où ils l'introduisirent à le mettre en présence de quelques jeunes gens fort instruits, et à faire tomber la conversation sur des sujets intéressans. Flood, qui dans les réunions frivoles où il s'était trouvé jusques-là, était accoutumé à se faire écouter comme un oracle, désespéré de ne pouvoir même prendre part à des discussions où il y avait des applaudissemens à recueillir, se condamna volontairement à garder le silence, jusqu'à ce qu'il eut suffisamment étendu le cercle de ses connaissances, et il consacra la plus grande partie de son temps au travail avec une assiduité et un tel succès, qu'au bout de six mois il put se mêler aux discussions littéraires auxquelles il avait été jusqu'alors à-peu-près étranger. Il fut élu, en 1759, membre de la chambre des communes en Irlande, où il se distingua éminemment par une éloquence brillante, et par le zèle et la persévérance qu'il mit à soutenir toutes les mesures qu'il regardait comme utiles à son pays. Il parvint aussi à opérer une réforme dans la durée des sessions du parlement d'Irlande, durée qui jusques-là s'était prolongée jusqu'à la mort du roi, et qui par l'adoption du bill octennal, fut bornée désormais à huit ans: cette réforme fut pour l'Irlande la source de grands avantages politiques. Flood se déclara également en faveur d'une milice constitutionnelle, qui put balancer dans l'intérieur l'ascendant de l'ar-

mée. Après avoir été d'abord le chef du parti de l'opposition dans son pays, cet orateur se prononça pour ou contre les diverses administrations qui se succédèrent suivant qu'elles favorisaient ou contrariaient le succès des mesures dont il s'était déclaré le champion, et qu'il parvint presque toujours à faire adopter. Il avait accepté, vers 1775, la place de conseiller d'état dans les deux royaumes, avec celle de l'un des vices-trésoriers d'Irlande; mais il n'avait accepté qu'à certaines conditions relatives au maintien de ses principes; et ceux-ci se trouvant compromis, il résigna la place de vice-trésorier en 1781, et fut alors rayé de la liste des conseillers d'état. Cependant son adhésion et son opposition alternatives aux mesures ministérielles, lui attirèrent fréquemment le reproche de versatilité; et en 1783, la chambre des communes fut témoin d'une discussion entre MM. Flood et Grattan, qui fut porté à un degré d'animosité dont il n'y a pas un autre exemple. M. Grattan, pour avoir l'air d'éviter les personnalités dans le cours de ce débat, supposant, par une sorte de prosopopée, qu'il adressait la parole à un membre du parlement, alors absent, et l'apostrophait ainsi, les yeux fixés directement sur Flood : « Vous avez de grands » talens, mais vous menez une vie in» fâme; pendant des années vous avez » gardé un silence que vous vous faisiez » payer... Je vous le dis à la face de » votre pays, devant tout le monde et » devant vous-même; non, vous n'êtes » pas un honnête homme! » Flood répliqua et s'abandonna à une verve d'invectives, portée au point que l'orateur de communes, avec l'avis de la chambre, crut devoir l'interrompre. Il fut élu néanmoins, et peut-être même par cette raison, membre du parlement anglais, en 1783, pour la ville de Winchester; et représenta le bourg de Séaford dans la session suivante, jusqu'à la dissolution. Le dernier discours qu'il prononça dans le parlement anglais, en 1790, avait pour objet une réforme dans la représentation parlementaire, d'après le plan de M. Fox et des hommes les plus éclairés. Son influence était pourtant fort affaiblie dans les dernières années de sa vie, et les efforts violens qu'il fit pour éteindre un incendie qui s'était manifesté dans un de ses bureaux, furent suivis d'une pleurésie, dont il mourut le 2 décembre 1791.

FLORIDA-BLANCA (*François-Antoine-Monino*, comte de), premier ministre d'Espagne, etc.

Né à Hellin, dans la province de Murcie, en 1730, de parens pauvres, mais d'une honnête bourgeoisie, son père, qui exerçait l'état de notaire, procura au jeune Monino l'éducation la plus soignée, et il en fut récompensé par la pénétration, l'application constante et les progrès de son fils, qui s'étant fait bientôt connaître pour un des plus habiles avocats de l'Espagne, fut porté successivement aux places les plus distingués de la magistrature. Sa réputation parvint aussi jusqu'aux oreilles du marquis d'Esquilache, alors ministre d'état, qui se hâta de lui ouvrir une plus brillante carrière, et le nomma ministre d'Espagne à Rome sous le pontificat de Clément XIV. Aussi habile diplomate que jurisconsulte instruit, le nouvel envoyé fit régner entre les deux cours la plus parfaite intelligence jusqu'au moment où il fut appelé au ministère. Florida-Blanca eut souvent à lutter depuis lors contre un rival redoutable, M. Pitt; mais malgré les efforts de ce ministre habile, il fit toujours respecter sur toutes les mers le commerce et le pavillon espagnol; maintint une paix constante avec ses voisins, et un parfait accord entre son cabinet et celui de France; et rendit en quelque sorte à son gouvernement son antique splendeur. Ami des sciences et des arts, qu'il protégea durant tout le cours de son ministère, il instituait des écoles gratuites de toutes les sciences dans le même temps qu'il embellissait Madrid par les plus belles promenades et par des édifices publics; et comblait de bienfaits les académies du royaume. Florida-Blanca fut moins heureux dans les guerres, où il engagea son maître par le choix de mauvais généraux, celles d'Alger et de Gibraltar coûtèrent à l'Espagne près de quatre-vingt mille hommes. Renonçant enfin au projet de punir les déprédations des corsaires algériens et de chasser les Anglais de la péninsule, le ministre tourna toutes ses vues vers le commerce et l'industrie, et réussit à leur donner un peu de vigueur. Affable avec les plus malheureux, il traitait cependant la noblesse avec hauteur et dédain; et craignant toujours ses prétentions et sa prépondérance, il la dépouilla d'une grande partie de ses priviléges. Tant que Charles III vécut, Florida-Blanca jouit de toute sa faveur; mais

la mort de ce roi fut le terme de la puissance du ministre; et ses ennemis ayant alors été écoutés, il fut relégué, en 1792, dans la province de Murcie où il était né. Le comte de Florida-Blanca avait marqué hautement son opposition aux principes de la revolution française, ce qui ne fit qu'augmenter le nombre de ses adversaires; et il parait même que les manœuvres du gouvernement français d'alors, à la cour de Madrid, furent une des principales causes de sa disgrâce. Il vivait depuis quelque temps retiré de la cour, lorsque ses ennemis, encore acharnés contre lui, parvinrent à le faire enfermer dans la citadelle de Pampelune, d'où il sortit quelques mois après pour se retirer dans ses terres situées près de la ville de Lorca. Il quitta sa demeure en 1808, lors de l'invasion de l'Espagne par les Français pour présider les Cortès; et mourut, peu de temps après à Séville, le 20 novembre 1808, âgé de près de quatre-vingts ans.

FLORIO (*Daniel*, comte de), poète italien, etc.

Né à Udine en 1710, d'une famille ancienne et distinguée du Frioul. Après avoir fait ses premières études au collége de cette ville, il se rendit à Padoue, où il suivit pendant plusieurs années les leçons des professeurs de l'université. De retour à Udine, il s'appliqua à la culture des lettres avec tant de succès que son nom fut bientôt répandu dans toute l'Italie: il réussissait particulièrement dans la composition de ces petites pièces que font naître les événemens publics. Il s'était exercé aussi dans le genre lyrique, et Métastase parle avec éloge de ses cantates. Le comte Florio parvint à un âge avancé, et mourut en 1789. On trouve dans ses ouvrages des images agréables et des pensées délicates, exprimées avec autant de naturel que de facilité.

FONSECA (*Eléonore*, marquise de), dame d'honneur de la reine de Naples, etc., etc.

Née à Naples en 1768, d'une des plus illustres familles de cette ville, elle passa sa première jeunesse dans l'étude des sciences et des lettres, et s'adonna particulièrement à celle de l'histoire naturelle et même à l'anatomie. En 1784, elle épousa le marquis de Fonseca, d'une ancienne famille espagnole depuis longtemps établie à Naples, et fut reçue à la cour en qualité de dame d'honneur de la reine, qui lui accorda sa bienveillance. Mais sa beauté et ses talens lui suscitèrent bientôt des ennemis, qui la desservirent auprès de cette princesse, en lui rapportant quelques propos un peu mordans que la marquise, disait-on, avait tenus à l'égard de S. M. et du ministre Acton. Quoiqu'il en soit de la vérité de ce fait, la marquise, alors disgraciée, reçut l'ordre de ne plus paraitre à la cour, et c'est sans doute de cette époque que date l'inimitié de madame de Fonseca pour la famille royale. Livrée de nouveau à l'étude, elle se lia d'estime avec le célèbre Spallanzani qu'elle égalait presque dans ses connaissances astronomiques; adopta avec transport les principes de la révolution française, et se servit de son influence sur les personnes que son amabilité et son esprit avaient réuni chez elle, et qui étaient les plus remarquables de la capitale, pour nuire à la cour, dont elle avait à se plaindre, comme on l'a vu plus haut. En 1799, lors de l'approche des Français, avec lesquels on supposait que la marquise avait de secrètes intelligences, le roi et sa famille furent obligés de quitter la capitale, et les Lazzaronis, qui étaient alors dévoués au monarque, commirent les plus grands excès contre tous les Français qui se trouvaient à Naples, et surtout contre leurs partisans. Ils n'oublièrent pas non plus la marquise de Fonseca; et ils se disposaient à aller brûler son hôtel et exercer sur elle la plus cruelle vengeance, lorsque la marquise, avertie à temps, parut à la tête de plusieurs femmes, traversa courageusement les rues au milieu des cris de la populace, et conduisit ses compagnes sous la protection du château Saint-Elme. Les Français, ayant fait peu après leur entrée dans la capitale, madame de Fonseca se mit à rédiger un journal intitulé: *Moniteur napolitain*, dans lequel elle attaqua sans ménagement la reine et ses ministres: mais les succès du cardinal Ruffo ayant obligé bientôt les Français d'évacuer Naples, la marquise, au lieu de se sauver, s'obstina à rester dans la ville, afin, disait-elle, que sa fuite ne découragéât pas son parti. Arrêtée d'abord, puis condamnée à être pendue, malgré les prières de sa famille et de plusieurs des principaux seigneurs, qui ne pouvant la soustraire à la mort, sollicitaient au moins la commutation de ce genre de supplice, elle fut exécutée le 20 juillet 1799, étant alors âgée de trente-un ans.

FONTANA (*François*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Casal-Maggiore, le 27 août 1750. Il entra de bonne heure dans la congrégation des Barnabites, dont il fut provincial à Milan, puis procureur général, et enfin général à Rome; devint ensuite secrétaire de la congrégation des livres orientaux, consulteur du saint-office, des rites, censeur de l'académie de la religion catholique, membre de l'académie florentine, et enfin de celle des Arcades, et de plusieurs autres d'Italie. Très-versé dans les langues grecque, latine, toscane et française, il possède presque tous les genres de science, et publia, en 1790, les *Vies intéressantes* de plusieurs savans italiens. A l'exemple du cardinal Gerdil, dont il avait mérité l'amitié et la confiance, le père Fontana consacra sa vie et ses talens à la défense de la religion et aux progrès des lettres. En 1804, il accompagna le pape en France en qualité de son théologien; mais le cardinal Borgia, qui tomba malade et mourut à Lyon pendant la route, l'ayant retenu auprès de lui pour confesseur et exécuteur de ses dernières volontés, il ne put arriver à Paris que quelque temps après le souverain pontife. De retour à Rome avec le chef de l'église, il se livra de nouveau aux plus graves occupations pour le saint-siége; et Napoléon ayant mandé à Paris tous les généraux d'ordre en 1809, le père Fontana essuya dans cette capitale une longue maladie, qui l'empêcha de paraître à l'assemblée ecclésiastique convoquée pour opiner sur le mariage de Napoléon. Pie VII l'ayant chargé depuis de signifier son bref du 5 novembre 1810 au cardinal Maury, il fut incarcéré dans la tour de Vincennes, en janvier 1811, jusqu'au moment où le pape ayant recouvré ses états ramena le père Fontana à Rome, où il fut nommé, en 1814, secrétaire de la congrégation des affaires de l'église. Il fut encore obligé de s'éloigner lorsque S. S. se réfugia à Gênes, et rentra dans la capitale du monde chrétien en 1815. La pourpre romaine devint enfin la récompense de ses services; et il fut, en 1816, un des cardinaux que le saint Père choisit pour régler le système des études dans ses états. Il préside aussi la propagande et la congrégation de l'*index*, etc., etc.

FONTANA (le père *Grégoire*), célèbre mathématicien italien, etc.

Né à Villa de Nogarola, près de Roveredo, dans le Tyrol, le 7 décembre 1733. Il commença ses études en cette ville, et alla les continuer à Rome, où il s'engagea dans l'ordre des écoles pies, et s'y fit bientôt distinguer par ses talens. Envoyé, peu de temps après, comme professeur public à Sinigaglia, il s'y lia très-intimement avec le marquis Jules Fagnani, qui cultivait les mathématiques avec succès, et qui lui inspira le goût de cette science: il fut ensuite appelé à Milan pour professer la philosophie et les mathématiques dans les écoles pies, qui venaient d'y être établies. Les premiers ouvrages de Fontana le firent bientôt juger digne d'aller occuper, dans l'université de Pavie, la chaire de logique et de métaphysique; et le comte de Firmian, gouverneur de Milan, le nomma en même temps directeur de la bibliothèque dont il allait enrichir cette université. Devenu professeur des hautes mathématiques, fonctions qu'il remplit avec distinction pendant environ trente ans, les nombreux ouvrages tant latins qu'italiens, qu'il composa pendant cet espace de temps, le firent connaître dans toute l'Europe savante. Lorsqu'en 1796 Napoléon vint en Italie comme général en chef de l'armée française, il fit nommer notre mathématicien membre du corps législatif de la naissante république cisalpine, d'où il passa, après la victoire de Marengo, au collége électoral des *Dotti*. Une fièvre ardente le surprit au milieu de ses travaux littéraires, et il mourut à Milan le 24 août 1803, léguant tous ses manuscrits à son frère Félix, qui le suivit de près dans la tombe.

FONTANA (*Félix*), savant physicien et naturaliste italien, etc.

Né le 15 avril 1730, à Pomarolo, petit bourg du Tyrol. L'empereur François Ier, alors grand duc de Toscane, le nomma professeur de philosophie à Pise, où il resta jusqu'à ce que le grand duc Pierre Léopold, depuis empereur, le fit venir à Florence et l'attacha plus particulièrement à sa personne comme physicien. Il fut chargé par ce prince de former le beau cabinet de physique et d'histoire naturelle qui fait encore aujourd'hui l'un des ornemens de Florence, et remplit cette mission avec tant de succès que l'empereur Joseph II, à son passage à Florence, lui accorda le titre de chevalier, en signe d'admiration de ses travaux. Il publia ensuite plusieurs écrits scientifiques sur la chimie, la phy-

sique et la physiologie; et se lia ainsi avec tous les savans de l'Europe, que sa place de directeur du musée de Florence mettait d'ailleurs en relation avec lui. Quoiqu'à l'époque de la première occupation de la Toscane par les Français, en 1799, le père Félix Fontana n'eût point pris de part directe aux affaires, les déférences que les généraux lui témoignèrent alors lui firent cependant courir quelques risques au retour des Autrichiens; et les insurgés d'Arezzo, qui les précédèrent à Florence, le jetèrent même en prison, d'où il fut promptement remis en liberté. Une chute qu'il éprouva dans la rue, le 11 janvier 1805, le fit languir jusqu'au 9 mars suivant, qu'il mourut à l'âge de soixante-quinze ans.

FONTANA (le père *Mariano*), mathématicien italien, etc.

Il naquit de parens obscurs dans la petite ville de Casal-Maggiore en 1746, et entra à seize ans dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, appelés *Barnabites*, à cause de l'église de Saint-Barnabé dans laquelle ils s'étaient établis à Milan dès leur origine. Ses progrès brillans et rapides dans leurs écoles, en cette ville, annoncèrent un beau talent, et on l'envoya, en 1771, professer la philosophie dans le collége public de sainte Lucie à Bologne. Il acquit dans cette chaire une réputation qui le fit connaître en d'autres pays, et c'est alors que le grand duc de Toscane, Léopold, l'appela à Livourne pour y enseigner la même science; mais le comte de Firmian, plénipotentiaire de l'empereur près le gouvernement général de la Lombardie, y ramena bientôt Fontana, en flattant son goût particulier pour les mathématiques, dont il le nomma professeur pour le collége de Mantoue. Celui-ci accepta d'autant plus volontiers, que la nature l'avait en quelque sorte créé pour être mathématicien; et lorsqu'après la restauration des études de Pavie le successeur du comte de Firmian s'occupa de faire renaître les bonnes études à Milan, il y appela aussitôt le père Mariano pour enseigner, dans le célèbre collége de la Brera, les mathématiques appliquées à la mécanique et à la statique. Il composa peu après son cours de dynamique, qui servait de texte à ses leçons publiques; fut appelé par l'université de Pavie pour professer les mathématiques, et passa ensuite à la classe de géométrie et d'algèbre. Il continua d'enseigner en cette université jusqu'en 1802, qu'ayant droit à la pension d'émérite, il se retira à Milan, dans le couvent de Saint-Barnabé, où il finit paisiblement ses jours le 18 novembre 1808. Il s'était formé une bibliothèque précieuse, et possédait de vastes connaissances en bibliographie; il avait aussi recueilli un grand nombre de cartons de grands peintres, et il avait tellement étudié leurs diverses manières, qu'il était en état de fixer les incertitudes des artistes mêmes, dans l'attribution d'un tableau, à tel grand maître plutôt qu'à tel autre.

FONTANELLI (*Achille*), général, ministre de la guerre du royaume d'Italie, etc.

Né à Modène, le 18 novembre 1775. Il entra au service comme chef de bataillon dans la légion Cispadana, le 24 octobre 1796; devint chef de brigade, sous-inspecteur aux revues, le 27 août 1800, et passa au commandement du premier régiment le 2 mai 1801, après avoir fait successivement les campagnes des années V, VI, VII, VIII et IX en Italie. Nommé aide-de-camp de Napoléon le 14 janvier 1804, (il fut conservé dans ces fonctions jusqu'au 11 août 1811, qu'il fut promu au grade de général de brigade, commandant les grenadiers de la garde); puis pourvu de la place de gouverneur du palais de Milan, le 1er mars 1805, il passa ensuite à la tête du régiment des vélites royaux, le 1er août de la même année; obtint le rang de général de division le 19 mars 1809, à la suite de la campagne d'Autriche, où il fut blessé; devint conseiller d'état-auditeur au mois de novembre suivant; et fut enfin chargé du portefeuille des ministères de la guerre et de la marine, le 13 août 1811, fonctions qu'il remplit avec succès et distinction jusqu'au renversement du royaume d'Italie en 1814. Il est actuellement feld-maréchal au service d'Autriche, et porte les décorations des ordres de l'aigle d'or, de la légion-d'honneur et de la couronne de fer.

FONTEYN (*Pierre*), savant hollandais, etc.

Né vers 1708. Il fut destiné de bonne heure au ministère évangélique; devint pasteur d'une congrégation de mennonites à Amsterdam, et dirigea constamment ses recherches et ses études vers l'interprétation du petit livre des *Caractères de Théophraste*, dont il préparait

une édition qu'il ne publia jamais, et qu'il était encore fort loin de pouvoir donner quand la mort le frappa, le 8 août 1788, à l'âge de quatre-vingts ans. Les matériaux immenses qu'il avait rassemblés sont passés entre les mains du professeur Wyttembach, qui a promis de les mettre en ordre et de les livrer au public. Quoique Fonteyn n'eut rien publié, sa réputation était fort grande, et il est plus d'une fois nommé avec éloge dans les livres des philologues hollandais ses contemporains.

FORDYCE (*Jacques*), fameux prédicateur écossais, etc.

Né en 1720, à Aberdéen, et fils d'un respectable magistrat, père de vingt enfans d'une même mère, il fit ses études au collége Marshal de sa ville natale, et ayant reçu les ordres dans l'église écossaise, il fut d'abord nommé ministre de Brechin dans le comté d'Angus, puis d'Alloa, près de Stirling. Déjà connu par la publication de quelques écrits, lorsqu'il vint à Londres en 1760, il obtint, par considération pour ses talens, et malgré la différence des opinions religieuses, l'emploi de co-pasteur d'une congrégation de *dissenters*, établie dans la capitale. Il avait dans ses prédications le secret de parler au cœur, et joignait au mérite d'une composition élégante et fleurie, celui d'une élocution claire et animée; mais un manque de procédés et une conduite arbitraire envers son collègue lui firent depuis beaucoup de tort dans l'esprit du public, qui déserta le prédicateur à mesure que ses moyens s'affaiblirent avec l'âge. Il se retira alors dans le Hampshire, et ensuite à Bath, où il mourut le 1er octobre 1796. Il avait su, par la modération de ses opinions, conserver en même temps des relations d'amitié avec le docteur Price et le docteur Johnson, deux hommes connus par des principes bien opposés.

FORDYCE (*George*), célèbre médecin anglais, etc.

Né en 1736, dans une maison de campagne que son père possédait près d'Aberdéen, il montra, fort jeune encore, d'heureuses dispositions, et obtint le grade de maître-ès-arts à l'âge de quatorze ans. L'année suivante, il entra, comme élève, chez son oncle, chirurgien et apothicaire à Uppingham; et alla continuer ses études à l'université d'Edimbourg, où il sut mériter la bienveillance de l'illustre professeur Cullen: le disciple se montra digne d'un pareil Mécène. Admis au doctorat en 1758, Fordyce répandit de nouvelles lumières sur le mécanisme des fluxions, et sur la nature du liquide qu'elles charient; mais, attiré bientôt par l'éclat dont brillait l'université de Leyde, il n'hésita point, quoique docteur, à se remettre sur les bancs de cette école, qu'il fréquenta plusieurs mois: après avoir ainsi complété son éducation médicale, il revint en Angleterre, et se fixa dans la capitale. Peu favorisé des biens de la fortune, il espéra trouver dans la carrière de l'enseignement un moyen d'existence honorable et lucratif; il ouvrit en conséquence des cours particuliers de médecine, consacrés surtout aux branches de la science négligées par les autres démonstrateurs, bien qu'essentiellement utiles, telles que la chimie, la pharmacologie, la thérapeutique et la pathologie. Malheureusement le Le nouveau professeur manquait de ce talent si précieux et si rare qui orne et embellit par la grâce du discours les matières les plus arides; cependant cet obstacle ne le rebuta point, et il crut pouvoir suppléer à l'éloquence toujours séduisante, et pourtant quelquefois stérile, par la précision, la clarté et l'exactitude; ses efforts ne tardèrent pas à être couronnés d'un succès complet, et le manuel qu'il composa pour l'usage de ses écoliers franchit bientôt l'enceinte qui lui était destinée, et fut placé parmi les livres classiques. Nommé, en 1770, médecin de l'hôpital Saint-Thomas, membre de la société royale en 1776, et du collége des médecins en 1787, Fordyce justifia pleinement la confiance du gouvernement sans négliger ses intérêts, et quoique d'une faible et cacochime complexion, il continua d'exercer sa profession jusqu'à l'âge de soixante ans, que, tourmenté par une goutte irrégulière et une hydropisie de poitrine, il succomba le 25 juin 1802, laissant plusieurs ouvrages dépourvus du charme du style, mais remarquable par des vues neuves et des expériences curieuses.

FORMEY (*Jean-Henri-Samuel*), doyen de l'académie des sciences de Prusse, etc.

Né à Berlin le 31 mai 1711, d'une famille de réfugiés français originaire de Vitry en Champagne, il se destina au ministère de l'évangile, et fut, à l'âge de vingt ans, nommé pasteur à Brandebourg. Dans la même année 1731, il devint le collègue de Forneret, qu'il remplaça

ensuite; et fut pourvu, en 1737, de la place de professeur d'éloquence au collége français de Berlin. Il obtint, en 1739, la chaire de philosophie, vacante par la mort de M. Lacroze, et se trouva alors en liaison avec les personnages les plus distingués de Berlin. Beausobre se l'étant associé peu de temps avant sa mort, pour le travail de la bibliothèque germanique, Formey continua cet ouvrage avec P.-E. de Mauclerc, qui mourut lui-même en 1742; et commença bientôt après une autre collection qu'il intitula : *Nouvelle bibliothèque germanique*, et qui a aussi vingt-cinq volumes. Lors de son association avec Beausobre, il avait publié séparément une feuille périodique intitulée : *Mercure et Minerve*, dont il abandonna la direction pour plaire à Frédéric II, qui, dès le second jour de son règne, avait envoyé chez Formey pour l'engager à publier un journal, dont lui monarque fournirait les matériaux ; ce fut ce qui donna naissance au *Journal de Berlin*, que Formey ne tarda pas à laisser rédiger par un autre, le prince ne lui donnant pas assez de matériaux, et le chicanant sur ceux qu'il employait d'ailleurs. A la fin de janvier 1744, il assista à l'inauguration de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin, dont il est mort le doyen ; fut adjoint, en 1746, à Jarriges pour le secrétariat de la classe de philosophie ; et lui succéda en 1748. Formey, partageant son temps entre les devoirs du ministère, les travaux académiques et les occupations littéraires, ne négligeait pourtant pas sa fortune, et dédiait toujours ses ouvrages à des personnages puissans, qui lui en témoignaient leur reconnaissance : on prétend que par ce moyen il s'était fait une assez belle fortune, et qu'il avait obtenu aussi des protections efficaces pour ses enfans. Nommé, en 1778, secrétaire correspondant de la princesse Henriette-Marie de Prusse, retirée au château de Coepenick, il obtint encore dans le même temps une place au grand directoire français, et enfin le titre de conseiller privé. L'âge ne l'avait privé d'aucune de ses facultés, qu'il conserva toutes jusqu'à sa mort, arrivée le 8 mars 1797. Formey était fort laborieux, et sa carrière a été très-longue : la liste de ses ouvrages est immense.

FORNER (don *Pablo*), jurisconsulte et poète espagnol.

Né à Palma, dans l'île de Majorque, le 15 avril 1750. Il passa fort jeune encore à l'université de Cervera, où il étudia les lois, et reçut ensuite le grade de docteur dans celle de Salamanque. Il avait beaucoup de goût pour la poésie lyrique, et ses premières compositions annonçaient du talent. Il vint enfin à Madrid, où d'abord il se fit connaître plus comme poète que comme avocat; et obtint, trois ans après, la place de *fiscal des crimen*, ou procureur-général du roi, dans laquelle il se distingua, et par son éloquence et par son savoir. En 1798, il donna au théâtre une comédie intitulée *el Filosofo enamorado*, qui obtint un succès complet. Forner mourut le 20 juin 1799, dans le moment où il venait d'être nommé *alcade de corte*, ou juge du roi.

FORSTER (*John*), orateur de la chambre des communes d'Irlande, garde des archives et gouverneur du comté de Louth, etc.

Né en 1740, et fils aîné d'Antoine Forster, lord premier baron de l'échiquier d'Irlande, il fut élevé au collége de la Trinité à Dublin, et parut au barreau en 1766. Il obtint bientôt une place dans le parlement irlandais, et y représenta le comté de Louth, qui l'a depuis toujours réélu. John Forster se fit remarquer par un nouveau système de lois sur les grains, qu'il fit adopter, et par son attention à encourager le perfectionnement des manufactures de toiles. En 1785, il fut élevé à la dignité de chancelier de l'échiquier d'Irlande; place qu'il résigna, l'année suivante, pour remplir celle d'orateur de la chambre des communes jusqu'à l'union avec l'Angleterre, mesure politique à laquelle il s'opposa avec beaucoup de force. Dans l'année 1804, il fut nommé de nouveau chancelier de l'échiquier d'Irlande, et conserva cette place jusqu'en 1812.

FORSTER (*Jean-Reinhold*), célèbre voyageur prussien, etc.

Né le 22 octobre 1729, et fils du bourgmestre de Dirschaw, dans la Prusse polonaise, il étudia successivement au gymnase de Berlin et à l'université de Halle les langues anciennes et modernes, les langues orientales et la théologie, et remplit ensuite avec distinction les fonctions de prédicateur à Nassenhuben, près de Dantzig. Son revenu modique ne pouvant suffire à l'entretien d'une famille qui prenait de l'accroissement tous les ans, il prêta l'oreille aux propositions qu'on lui fit d'aller

en Russie diriger les nouvelles colonies de Saratof, et resta peu dans ce pays, qu'il quitta pour se rendre à Londres, où il fut choisi comme naturaliste de l'expédition du capitaine Cook, dans son voyage autour du monde. Malheureusement la conduite de Forster, durant la traversée, empêcha que l'on eût pour lui la considération que méritait son profond savoir: il se montra fier, impétueux et présomptueux. La dureté de son caractère se manifesta surtout dans ses rapports avec les naturels des îles du grand Océan, et deux fois Cook le mit aux arrêts pour les avoir maltraités sans aucune provocation. Forster, indépendamment des travaux relatifs à l'histoire naturelle, avait encore été chargé d'écrire la relation du voyage, d'après ses observations et celles de Cook; et l'amirauté arrêta qu'une somme de deux mille livres sterling, pour les frais de gravures, serait partagée également entre le capitaine et Forster, et assigna à chacun d'eux sa part dans les observations à publier; mais la relation présentée par Forster au lord Sandwich, alors chef de l'amirauté, ayant été mal accueillie, son ouvrage fut entièrement rejeté, et on lui refusa même sa part dans les deux mille livres sterling: on présume que le vrai motif de cette conduite, de la part des Anglais, est qu'ils voyaient avec peine qu'un étranger parlât en son nom, dans le récit d'une expédition qu'ils regardaient comme une propriété nationale. Quoi qu'il en soit, une suite de persécutions décidèrent enfin Forster à quitter un pays dont le séjour lui devenait insupportable; et Frédéric II, roi de Prusse, dont il avait fixé l'attention depuis un certain temps, lui fournit, en 1780, les moyens de payer ses dettes, et le fit venir à Halle pour y professer l'histoire naturelle, avec l'inspection du jardin de botanique. Malgré le zèle qu'il apportait à tout ce qui pouvait faire fleurir l'université de Halle, il ne put gagner l'amitié de ses confrères, que son caractère vif, irritable et susceptible éloignait de lui. Un goût désordonné pour le jeu ajoutait encore à son malheur, et épuisait toutes ses ressources, quand la mort de deux de ses fils vint aggraver les maux dont il commençait à souffrir, et auxquels il succomba enfin le 9 décembre 1798.

FORSTER (*Jean-Georges-Adam*), fils du célèbre voyageur, etc.

Né en 1754, à Nassenhuben, près de Dantzig. Il suivit son père en Russie, à l'âge de onze ans, et, lorsqu'ils revinrent tous deux de Saratof à Saint-Pétersbourg, il continua, à l'une des écoles de cette ville, les études qu'il avait commencées sous la direction paternelle. Il se rendit ensuite à Londres, où il fut d'abord commis chez un marchand; mais ses occupations dans le comptoir n'étant pas proportionnées à ses forces, il tomba malade; renonça, après sa guérison, aux opérations mercantiles, et alla rejoindre son père à Warrington. Il y poursuivit ses études avec succès; traduisit divers ouvrages en anglais; et donna, dans une école voisine, des leçons d'allemand et de français. Son père l'ayant peu après emmené avec lui, il fit le voyage autour du monde avec Cook, de 1772 à 1775; quitta Londres en 1777 pour Paris, où il avait envie de se fixer; séjourna néanmoins peu de temps dans cette ville, et alla en Hollande, où il prit la route de Berlin. Il traversait Cassel lorsque le landgrave de Hesse lui offrit une chaire de professeur d'histoire naturelle, qu'il occupa jusqu'au moment où le roi de Pologne lui en fit accepter une à l'université de Wilna, où il fut promu au grade de docteur en médecine. Catherine II, jalouse de toute espèce de gloire, avait voulu aussi, en 1787, faire exécuter une expédition autour du monde, et avait nommé Forster historiographe de cette entreprise; mais la guerre avec les Turcs fit échouer ce noble dessein, et Forster, qui ne pouvait rester oisif, se rendit en Allemagne, où il acquit une nouvelle réputation, par la publication de plusieurs mémoires sur l'histoire naturelle et la littérature. L'électeur de Mayence le choisit bientôt pour son premier bibliothécaire, et il remplissait cet emploi avec distinction quand les Français s'emparèrent de Mayence en 1792. Forster, toujours ardent et ami des nouveautés, embrassa avec ardeur les principes de la révolution française; et fut choisi par les Mayençais, formés en convention nationale, pour aller à Paris demander leur réunion à la république: il était encore dans la capitale de la France, lorsque les Prussiens reprirent Mayence; ce qui lui fit perdre, et tout ce qu'il possédait, et ses manuscrits, qui tombèrent dans les mains du prince de Prusse. Il éprouva ensuite de nouveaux

chagrins : une femme, qu'il aimait à l'adoration, lui fut infidèle, et toutes ces contrariétés lui inspirèrent la résolution de quitter l'Europe, et d'entreprendre un voyage à l'Indostan et au Tibet. Il commença en conséquence l'étude des langues orientales ; mais sa santé étant trop altérée par les secousses qu'il avait éprouvées, il mourut à Paris, le 12 janvier 1794.

FORSTER (*Georges*), voyageur anglais, etc.

Il était employé civil au service de la compagnie des Indes - Orientales, lorsqu'il conçut, sans doute à la sollicitation de quelques-uns des chefs de la compagnie, le hardi et audacieux projet de revenir en Europe par le nord de l'Inde et de la Perse, et il partit de Calcutta le 23 mai 1782. Sa propre sûreté exigeant qu'il évitât le pays des Seyks, c'est-à-dire le Lahor, il traversa le Gange et le Djemnah, dans les montagnes, et se rendit à Kachmir par la route de Djombo : la curiosité seule le détermina vraisemblablement à visiter cette contrée célèbre, car elle ne se trouvait pas sur la route qu'il devait suivre. Il passa ensuite l'Indus à vingt milles au-dessus d'Attak, pour se rendre à Kaboul, capitale du pays de Timourchah, roi de Candahar, et avait l'intention de poursuivre sa route au travers de la Bhoukharie (ou Transoxiane), lorsque, réfléchissant sur les dangers de toute espèce qui l'attendaient, il se détermina à prendre le chemin ordinaire des caravanes, par Candahar. De cette ville il n'eut qu'à suivre une ligne droite par Hérat jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer Caspienne, en traversant le Seistan, le Khoracan et le Mazandéran, pour se rendre d'Aoude, alors la dernière station des Anglais dans l'Inde, jusqu'à la mer Caspienne. Il fallut, pendant ce long et périlleux voyage, qu'il abandonnât sa manière de vivre ordinaire, dormit en plein air, exposé à la pluie et à la neige, et se contentât de la nourriture et de la cuisine du pays où il se trouvait. Déguisé sous le costume oriental, et obligé de parcourir une immense étendue de pays musulman, dont les habitans haïssent les infidèles autant par fanatisme que par jalousie, il fallait continuellement se tenir en garde contre ses compagnons de voyage, et surtout être bien familier avec les pratiques religieuses, les usages et la langue des contrées qu'il traversait. Après son retour en Angleterre, il publia une brochure sur la mythologie et les mœurs des Indous, qui eut un grand succès; et ne tarda pas à retourner dans l'Inde, où les directeurs de la compagnie lui conférèrent le titre et les fonctions d'ambassadeur à la cour des Marattes orientaux, à Nagpour dans le Bérar : il mourut en 1792, peu de temps après être arrivé dans cette ville du Dekehan.

FORTIS (l'abbé *Jean-Baptiste*), dit *Albert*, littérateur italien, etc.

Né à Vicence en 1740, et fils d'une mère aimable et spirituelle, en mémoire de laquelle le célèbre abbé Césarotti érigea un très-joli monument dans son jardin de Salvaggiano, le jeune Fortis entra dès sa jeunesse dans l'ordre de saint Augustin, qu'il quitta ensuite pour voyager. Doué d'un esprit brillant, d'un jugement solide, son caractère ardent et son imagination capricieuse ne lui permirent jamais de s'appliquer à la composition d'un ouvrage de longue haleine, et il promenait en quelque sorte son talent sur divers objets à la fois. Avec ce caractère, l'abbé de Fortis se montra tour à tour physicien, naturaliste, poète, journaliste, bibliographe et même érudit. Aimable dans la société, il parut toujours loyal, sincère et d'un excellent cœur envers ses amis. Il serait difficile d'énumérer tous les ouvrages et les opuscules de cet écrivain, dont l'esprit voltigeait en quelque sorte d'une matière à l'autre, en traitant tous les sujets avec une égale facilité; et on est forcé de convenir que son imagination l'a souvent entraîné trop loin, et qu'il a presque toujours accordé trop de confiance à des autorités suspectes en littérature. Quoi qu'il en soit, plusieurs académies d'Europe, qui s'associèrent l'abbé de Fortis, contiennent des mémoires de sa composition, où l'on voit l'étendue et la diversité de ses connaissances, que peu d'hommes ont pu se flatter d'égaler. Il rédigea long-temps l'ouvrage périodique intitulé l'*Europa letterana*, que publiait à Venise une femme instruite, Mme Caminer-Turra, à laquelle son cœur s'était attaché, et qui l'aida beaucoup dans ses études : le sentiment qu'il avait conçu pour elle le ramena au goût que dans sa jeunesse il avait par intervalle montré pour la poésie; mais il n'acquit jamais un grand nom sur le Parnasse italien. Venu en France à la suite des désastres de Sché-

rer, en 1799, il retourna en Italie après la victoire de Marengo, et y fut nommé, en 1801, préfet de la riche bibliothèque de Bologne, où il resta jusqu'à la fin de ses jours en cette qualité. Le nouvel institut national que Napoléon avait fondé l'eut aussi, dès son origine, pour un de ses membres, et crut même devoir en faire son secrétaire perpétuel. L'abbé de Fortis mourut le 21 octobre 1803, à peine âgé de soixante-trois ans.

FOSCOLO (*Hugo*), poète grec moderne, etc.

Né en 1772, dans l'île de Zante, de parens peu fortunés et d'une condition médiocre, il fut doué par la nature d'une ardeur qui devait le porter aux plus grandes choses. Il adopta avec enthousiasme les principes de la liberté; accourut à Venise aussitôt que Napoléon s'en fut emparé; et se montra très-mécontent de la cession qu'il en fit ensuite à l'Autriche. Il prit néanmoins du service dans les armées françaises, sous les auspices et la protection du général Pino son ami, et publia, à Milan, en 1802, un roman sous le titre d'*Artis*, qui eut beaucoup de succès : c'est à peu près à cette époque qu'un juif nommé Wolf, sous-traitant de l'armée, ayant offensé Foscolo, celui-ci le provoqua au pistolet, et le blessa au genou. Quelques corps de troupes cisalpines s'étant bientôt rendues en France, le poète-officier profita de son grade pour les y suivre, et vint passer quelques mois à Paris. Il retourna ensuite à Milan, composa plusieurs écrits dont l'esprit satirique lui fit beaucoup d'ennemis, et se brouilla même avec *Monti*, pour avoir publié avant lui deux chants de l'*Iliade*; qu'il savait que cet auteur allait faire paraître. Il donna depuis au théâtre une tragédie sous le nom d'*Ajace*, qui faillit lui attirer un ordre d'exil de la part du vice-roi d'Italie, à cause des allusions piquantes que cette pièce renfermait sur les idées religieuses de Napoléon. A l'époque de 1814, Foscolo insista vivement auprès des Anglais pour que l'Italie formât une puissance indépendante et ne fût pas soumise à l'Autriche; mais, n'ayant pu réussir dans ses vues, il passa en Russie, et revint en Angleterre en 1817. Mme Albrizzi, dans son *Recueil de Portraits*, dit de lui : « C'est un génie vif, rapide, nourri » d'idées vigoureuses et sublimes. Compatissant, généreux, reconnaissant, il » ne paraît être cependant qu'un sau» vage grossier; en comparaison des » philosophes de nos jours. La liberté, » l'indépendance sont les idoles de son » cœur; il se l'arracherait de la poitrine, si tous les sentimens qu'il en » tire ne lui semblaient pas libres; cette » douce illusion le console : c'est comme » une rosée qui rafraîchit son ame trop » bouillante. »

FOSTER (mistriss *Anne Emelinde*), romancière anglaise, etc.

Née en 1747, à Margate, d'une famille aisée, du nom de Mastermann, elle entra dans le monde avec tous les avantages que donnent la beauté, l'esprit et la fortune; mais une aventure d'amour, qu'elle eut avant sa seizième année, irrita tellement son grand père contre elle, qu'il la déshérita entièrement, et qu'elle perdit ainsi trois mille livres sterling de rente annuelle. Mariée deux fois, sans avoir jamais été heureuse en époux, son second mari l'abandonna, et la laissa dans une extrême pauvreté, d'où les ressources réunies d'une petite école, du travail de l'aiguille, et de la composition de quelques ouvrages littéraires ne purent jamais la tirer. Elle mourut à Margate, en 1789, âgée de quarante-deux ans. On cite, parmi ses productions, un roman intitulé *la Vieille fille* (*the old maid*), qui eut dans le temps quelque réputation.

FOX (*Charles-James*), l'un des orateurs et des hommes d'état les plus célèbres de l'Angleterre, etc.

Né le 24 janvier 1748, et troisième fils de M. Henri Fox, premier lord Holland, que ses talens élevèrent à la place de secrétaire d'état au département de la guerre, sous le règne de Georges II, le jeune Fox fut élevé au collége d'Eton, où il montra une grande aptitude pour tous les genres d'instruction, une ardeur très-vive pour tous les amusemens, et un désir excessif de se faire remarquer. Après avoir voyagé sur le continent, son père le fit élire, en 1768, membre de la chambre des communes, pour représenter le bourg de Midhurst en Sussex. Son premier discours eut pour objet la pétition de *Wilkes*, qui, de la prison du banc du roi, réclamait sa place au parlement, comme représentant légal du Middlessex, et qui avait pour lui les avis de tous les légistes. Fox seul osa lutter contre le torrent, et fut applaudi du ministère et de ses partisans : lord North, alors chancelier de l'échiquier, récompensa ses efforts en

le nommant d'abord payeur de la caisse des veuves et des orphelins, puis l'un des lords de l'amirauté, et enfin membre de la trésorerie. Il vota depuis lors avec les ministres; mais on remarqua néanmoins, dans plusieurs occasions, que son caractère franc et ouvert ne lui permit pas toujours de leur sacrifier son opinion. La mort de son père, arrivée en 1774, rendit Fox tout-à-fait indépendant relativement à ses liaisons politiques, et il se réunit alors à l'opposition, ce qui amena sa destitution de la place de lord de la trésorerie, qui lui fut annoncée par un billet signé *North*, au milieu d'une discussion dans la chambre même. Il chercha alors dans la dissipation une distraction à son oisiveté, et les excès auxquels il se livra eurent bientôt consumé tout son patrimoine. Devenu l'un des champions de l'opposition, il fit cause commune avec Burke et les plus célèbres orateurs du parti whig, et défendit surtout avec chaleur le droit réclamé par les colonies américaines de se taxer elles-mêmes. « Alexandre-le-» Grand, disait-il à cette occasion, n'a » pas conquis autant de pays que lord » North aura eu le talent d'en perdre » dans une seule campagne. » Sa nouvelle conduite politique lui ramena les esprits, que ses discours en faveur du ministère lui avaient aliénés; et, après un duel que lui attira une violente sortie contre les déserteurs de l'opposition, la passion du public pour lui ne connut plus de bornes. En 1780, il fut nommé représentant de Westminster, en dépit des obstacles que lui suscitèrent le crédit d'une famille puissante et l'influence de la cour; et ce fut à cette époque qu'on l'appela l'*homme du peuple*, titre qu'il mérita par la manière adroite dont il sut enlever tous les suffrages. Une nouvelle administration s'étant formée, en 1782, sous les auspices du marquis de Rockingham, M. Fox fut nommé secrétaire d'état des affaires étrangères. La mort subite du marquis, six mois après, causa la chute des nouveaux ministres, et Fox, redevenu simple particulier, chercha à diminuer la faiblesse de son parti, qui venait d'être abandonné par plusieurs hommes de talent, entre autres par le célèbre Pitt et par M. Grenville, en se liant alors avec le même lord North, dont il avait si violemment autrefois censuré la conduite. Leur coalition produisit en effet le renversement du ministère, et Fox, de nouveau secrétaire d'état, signa, en 1783, avec toutes les puissances que l'Angleterre avait eu à combattre les mêmes préliminaires de paix, qui étaient l'ouvrage de lord Shelburne, et qu'il avait hautement désapprouvés, comme membre de la chambre. Cette opposition, entre les discours et les faits, nuisit beaucoup à Fox dans l'opinion publique, et le fameux bill de l'Inde, qui tendait à investir le ministère d'une autorité sans bornes, devint l'écueil contre lequel il échoua. Le discours qu'il prononça en cette occasion passe, avec raison, pour un chef-d'œuvre d'éloquence; et c'est alors que le roi, effrayé des succès de son ministre, le renvoya sur-le-champ, et convoqua un nouveau parlement. Fox avait alors tant perdu de sa popularité, qu'il eut beaucoup de peine à réunir les voix des électeurs de Westminster, et on prétend même qu'il n'eût pas été élu, sans la sollicitation de quelques dames aussi distinguées par leur rang que par leur beauté. Il ne tarda pourtant pas à recouvrer la faveur populaire par les talens qu'il montra dans les discussions du plus haut intérêt, qui furent agitées successivement pendant les sessions du parlement de 1784. Vers la fin de 1788, Georges III ayant été atteint d'une maladie qui ne lui permit plus de tenir les rênes du gouvernement, Fox, qui voyageait alors au fond de l'Italie, franchit en neuf jours l'espace de cinq cents lieues, et reparut inopinément à la chambre des communes, où il se prononça pour qu'on accordât, sans aucune restriction, la régence au prince de Galles. Il voyait déjà les portes du ministère ouvertes devant lui, lorsque la nouvelle du rétablissement de la santé du monarque vint renverser ses espérances. Lorsque la révolution française éclata, Fox en prit la défense au parlement, et cette opinion lui fit perdre l'amitié de Burke : rien, dans la vie politique de Fox, ne lui fut aussi sensible que cette rupture entre lui et un ami qu'il révéra toujours avec une sorte d'idolâtrie. Les efforts qu'il fit, en 1793, pour s'opposer à la déclaration de guerre contre la France, furent également mal vus de la chambre entière; et des bruits scandaleux menacèrent même sa popularité au dehors. Ce fut dans ces tristes circonstances qu'il écrivit l'*Appel aux citoyens de Westminster*, brochure qui offre la fidèle image de cette ame forte, aux prises avec le

malheur sous toutes ses formes. Dans les années qui suivirent, Fox combattit avec véhémence les mesures que prenait le ministère pour assurer le repos de l'Angleterre; et, voyant ses efforts inutiles, il n'assista plus que très-rarement aux séances. Il devint ensuite un peu plus assidu, quand ses partisans lui eurent reproché son inaction, et il ne négligea plus aucune occasion de cultiver cette popularité, qui depuis longtemps le dédommageait de la privation du pouvoir. Le jour de l'anniversaire de sa naissance, une réunion immense de whigs s'étant rendue à une taverne pour le fêter, Fox porta lui-même un toast à *sa majesté le peuple souverain*. Le roi, à cette nouvelle, raya de sa main le nom de Fox de la liste des conseillers privés, et cet orateur se retira alors à la campagne, où il s'occupait d'écrire son *Histoire de la chute des Stuarts*, lorsque des ouvertures de paix, faites par le gouvernement de France, le ramenèrent dans l'arène politique, en 1800. Il fut d'avis qu'on devait accepter, sans balancer, ces propositions, et approuva ensuite le traité d'Amiens : il partit l'année suivante pour Paris, où il fut très-bien accueilli du consul et des principaux personnages d'alors. A peine eut-il quitté la France, que la guerre éclata de nouveau. Une forte opposition se réunit contre les ministres, et Fox se vit momentanément à la tête des mécontens du parti de Pitt. A la mort de ce dernier, auquel il succéda peu après, Fox rendit un hommage éclatant à l'intégrité et au désintéressement de son rival; mais il combattit la proposition de lui décerner des honneurs funèbres, séparant en lui les vertus de l'homme privé des fautes de l'homme d'état. Pendant le peu de temps qu'il occupa le ministère des affaires étrangères, il proposa de déclarer la guerre à la Prusse, qui avait envahi l'électorat de Hanovre, et l'on crut apercevoir alors que la conduite de Fox, secrétaire d'état, était diamétralement opposée aux principes qu'il avait manifestés lorsqu'il cherchait à capter la faveur populaire. Cependant, fidèle à son système de faire la paix avec la France, il entama à Paris une négociation qui semblait d'abord promettre une issue favorable, lorsqu'il succomba à une hydropisie qui le tourmentait depuis quelques mois, et expira le 13 septembre 1806.

FOX (*Charles*), peintre et écrivain anglais.

Il naquit à Falmouth, en 1759. Après avoir partagé sa jeunesse entre le dessin et les études littéraires, il s'établit libraire dans son pays natal; mais un incendie ayant consumé presque tout ce qu'il possédait, il fut obligé de chercher des moyens de subsister dans l'exercice de ses talens. Son frère, patron d'un bâtiment marchand, l'emmena alors avec lui dans un de ses voyages à la mer Baltique, et Fox parcourut, seul et toujours à pied, la Suède, la Norwége, et une partie de la Russie, s'arrêtant pour retracer, avec son crayon, les sites sauvages et romantiques qui se présentaient à sa vue. A son retour en Angleterre, il donna des preuves de talent dans plusieurs tableaux estimés, et il exerça en même temps le genre plus lucratif du portrait. Un goût prononcé pour le caractère et les ouvrages des Orientaux, et plus particulièrement des Persans, l'engagea à acquérir une connaissance fort étendue de leur langue et de leur littérature, et il donna, en 1797, comme simple traduction, un volume intitulé : *Série de poëmes, contenant les plaintes, les consolations et les plaisirs d'Achmet-Ardebelli, exilé persan*, ouvrage qui fut favorablement accueilli, parce qu'on y remarquait de la force dans les pensées, de la douceur dans les sentimens, une grande richesse d'images, et de l'harmonie dans la versification. Il avait aussi rédigé une relation de ses voyages, qu'il s'est borné à lire à ses amis, et c'est peut-être celui de ses écrits qu'on doit le plus regretter. Il mourut à Bath en 1809.

FOWLER (*Thomas*), célèbre médecin anglais, etc.

Né le 22 janvier 1756, à Yorck. Il fut destiné d'abord à la pharmacie, et exerçait depuis quinze ans cette profession dans sa ville natale, lorsqu'en 1774 il abandonna son officine pour se livrer à la médecine proprement dite, qu'il alla étudier à l'université d'Edimbourg en 1778. Il y soutint sa dissertation inaugurale sur le traitement de la variole, principalement à l'aide du mercure; fut bientôt après revêtu du doctorat, et s'établit à Stafford, dont l'hôpital fut ensuite confié à ses soins, et où il se distingua par une pratique aussi heureuse qu'étendue. Il retourna, en 1791, à Yorck, et y reçut les encouragemens les plus flatteurs; mais un asthme convulsif

extrêmement grave, qui, pendant deux années, le tourmenta cruellement, interrompit ses travaux littéraires et cliniques. Guéri par les seuls efforts de la nature d'une maladie contre laquelle avait échoué toutes les ressources de l'art, Fowler reprit avec une nouvelle ardeur ses occupations chéries; et, en 1796, il fut choisi, par acclamation, médecin de l'hospice des aliénés Quakers, établie près d'Yorck, sous le nom de la Retraite. Il remplit avec un rare talent ces fonctions honorables et délicates jusqu'à sa mort, arrivée le 22 juillet 1801. Les sociétés médicales de Londres, Edimbourg et Bristol, avaient admis Fowler dans leur sein; et il méritait ces distinctions, surtout par le zèle infatigable dont il était animé.

FRA-DIAVOLO, ou *Frère diable*, célèbre chef des insurgés Calabrois, etc.

Né à Itri, de parens pauvres, Michel Pozza, c'était son nom, apprit d'abord le métier de fabricant de bas, et ne tarda pas à se livrer aux crimes qui l'ont rendu depuis si célèbre. Réuni à une troupe de brigands répandue dans les Calabres, il devint bientôt leur chef, et fut longtemps la terreur des voyageurs et l'effroi des villageois. En 1799, lorsque le cardinal Ruffo fit évacuer le royaume de Naples aux Français, Fra-Diavolo, qui n'avait pas été des derniers à manifester son dévouement et à offrir ses services, reçut, avec le pardon du passé, un brevet de colonel ou de chef de masse. Depuis lors il sembla devenir un autre homme; s'occupa exclusivement à former sa troupe; fit la campagne de Rome avec l'armée napolitaine; et obtint peu après une pension de trois mille six cent ducats; et une ferme, provenant des Chartreux de Saint-Martin. Après la conquête définitive du royaume de Naples par Napoléon, et l'avénement au trône de Joseph Bonaparte, Fra-Diavolo fut chargé par le cardinal Ruffo de réunir le reste de ses camarades, et se retira à Gaëte, d'où le prince de Hesse-Philipsthal, qui en était gouverneur, le fit ensuite chasser comme fauteur de désordres commis dans la ville. Il se rendit de nouveau en Calabre; mais détesté par les autres chefs de masse, il fut obligé d'en sortir et se réfugia alors à Palerme, où il eut bientôt connaissance du plan de soulèvement organisé par le commodore Sydney-Smith, sous les auspices de la reine. Il partit avec cet Anglais; rassembla quelques-uns de ses soldats vers le Cilento; passa dans l'île de Capri, et dans toutes celles qui l'environnent; et, après avoir recruté sa troupe de tout ce qu'il trouva d'hommes propres à un coup de main, il débarqua à Sperlonga, et marqua sa route par des incendies, des vols et des assassinats. Attaqué immédiatement par les Français, il se défendit comme un lion; échappa d'abord aux poursuites de ses ennemis, et fut enfin arrêté à Saint-Severin par la trahison d'un paysan, chez lequel il s'était réfugié; puis conduit à Naples. Il montra, dit-on, beaucoup de pusillanimité pendant la courte instruction de son procès, et se livra à des reproches amers contre la princesse et l'Anglais, qu'il accusait d'avoir causé sa perte. Mis en jugement, le 10 novembre 1806, et condamné tout d'une voix à être pendu, il fut exécuté à deux heures sur la place du marché, en présence d'une foule immense.

FRANCIS (sir *Philippe*), membre du parlement d'Angleterre, chevalier de l'ordre du Bain, etc.

Né à Dublin en 1740, et fils du célèbre traducteur d'Horace et de Démosthènes, il obtint, en 1756, une place dans les bureaux de la secrétairerie d'état; et devint deux ans après secrétaire du général Blighs qui commandait l'expédition contre Cherbourg. En 1760, il suivit, en la même qualité, le comte de Kiennoul, ambassadeur à la cour de Lisbonne; partit, en 1772, pour se rendre dans les Indes-Orientales, comme membre du conseil du gouvernement du Bengale; et revint en Angleterre par suite de quelques altercations avec M. Hastings, alors gouverneur-général, différens qui se terminèrent par un duel. En 1781 et 1784, sir Francis fut élu membre du parlement pour Jarmouth dans l'île de Wight; et parla fort souvent dans la chambre des communes, sur divers sujets, particulièrement sur les affaires de l'Inde et la Traite des Nègres, contre laquelle il s'est toujours élevé avec la plus grande énergie. Sir Francis fut décoré, en 1806, de l'ordre du Bain, et n'a laissé depuis échapper aucune occasion de démontrer combien les fréquentes guerres dans l'Inde et les agrandissemens du territoire de la Compagnie étaient injustes et impolitiques.

FRANÇOIS Ier (*Joseph-Charles*), empereur d'Autriche, etc.

Né le 12 février 1768, de Léopold II et de Marie-Louise d'Espagne, il succé-

da à son père le 1er mars 1792, dans les états héréditaires; fut couronné roi de Hongrie, le 6 juin, et roi de Bohême, le 5 août suivant. Ce monarque reçut sa première éducation sous les yeux de son père, alors grand duc de Toscane; mais son oncle, l'empereur Joseph II, le fit ensuite venir à Vienne, et le confia aux hommes les plus habiles. Après la mort de son oncle, en 1790, François Ier s'occupa beaucoup des affaires du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son père, auquel il succéda bientôt; et se mit en mesure d'exécuter les clauses de la convention de Pilnitz, dont les suites amenèrent la guerre contre la France. Les troupes autrichiennes eurent d'abord quelques avantages, dont elles ne profitèrent pas avec assez de rapidité; et les Français les ayant battues à leur tour, ce fut en vain que l'empereur parut sur le champ de bataille, et qu'il voulut par sa présence encourager ses soldats, son armée fut rejetée au-delà du Rhin, et il se vit même abandonné par tous ses alliés. Malgré cette défection, il continua la guerre avec énergie, et ce ne fut qu'après deux ans d'une lutte meurtrière, qu'il accepta, en 1797, la paix de Léoben, dont les conditions lui furent dictées par les Français, déjà parvenus à trente lieues de sa capitale. En 1799, Paul Ier ayant formé une puissante coalition contre la nouvelle république, il ne lui fut pas difficile d'y entraîner l'Autriche, impatiente de réparer ses pertes; et François Ier ne tarda pas à se remettre en possession du Milanais. Mais la mésintelligence s'étant mise bientôt entre les alliés, la coalition fut anéantie, et l'empereur, resté encore une fois seul aux prises avec la France, ne termina cette lutte que par le traité de Lunéville, signé le 3 février 1801. Il forma néanmoins une nouvelle alliance avec la Russie, que la défaite de Mack à Ulm, en 1805, celle de l'archiduc Ferdinand en Bohême, et la perte de la bataille d'Austerlitz, ne tardèrent pas à dissoudre. Les nouvelles concessions que l'empereur fut obligé de faire pour obtenir la paix de Presbourg, achevèrent là ruine de ses états; et à son retour à Vienne, il fit encore à Napoléon le sacrifice de ses ministres les plus fidèles. Les envahissemens qui suivirent ce traité ne permirent pas à l'Autriche de rester long-temps tranquille sur les dangers qui la menaçaient de toutes parts; et une déclaration, du 27 mars 1809, en offrant un tableau exact de l'état où se trouvait l'empire, annonça à l'Europe de nouveaux moyens de succès pour les troupes françaises. En effet, les victoires successives qu'elles remportèrent forcèrent l'empereur d'Autriche à demander encore une fois la paix, et les conditions en furent plus dures que toutes celles qui l'avaient précédées, puisqu'un des articles secrets accordait la main de l'archiduchesse Marie-Louise à Napoléon. Depuis cette époque François Ier vécut ostensiblement en bonne intelligence avec son gendre; et il resta même quelques mois spectateur des événemens militaires qui eurent lieu en Saxe et en Franconie dans les premiers mois de 1813. Cependant, vers le commencement de juin, il quitta sa capitale pour se rendre en Bohême; et fit alors marcher vers le même point des forces considérables, afin d'être à portée, disait-il, de négocier une paix générale, ou de pousser avec vigueur les préparations de la guerre, s'il se trouvait obligé de recourir à cette extrémité. Mais Napoléon ayant donné à son ministre des instructions qui rendaient la paix impossible, l'empereur, qui n'était pas fâché de profiter de cette occasion pour recouvrer ce qu'il avait perdu, et en qui la politique fit taire les sentimens de la nature, déclara qu'il allait se réunir aux puissances armées pour leur indépendance; et conclut, le 9 septembre, un traité d'alliance avec l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Lors de l'invasion de la France, ce monarque suivit tous les mouvemens militaires, et dirigea toutes les négociations. Il entra aussi à Paris, le 15 avril 1814, et ne revint à Vienne qu'au mois de juin. Quand Napoléon s'échappa de l'île d'Elbe, en 1815, son beau-père, toujours guidé par les mêmes principes, n'hésita pas à se joindre aux puissances alliées, et fit de nouveau marcher ses armées : ses troupes furent même les seules qui combattirent dans l'intérieur les rassemblemens formés contre les royalistes. François Ier s'est marié quatre fois, et il a épousé en quatrièmes noces, le 10 novembre 1816, la princesse Charlotte-Auguste de Bavière.

FRANK (*Jean-Pierre*), célèbre médecin allemand, etc.

Né à Rodalben, dans le grand duché de Bade, le 19 mars 1745, d'une famille originaire de France, il fut reçu docteur en médecine à Pont-à-Mousson;

et, après avoir exercé la médecine à Pirmasens et à Bitche pendant quelque temps, il fut nommé conseiller-intime et médecin du prince-évêque de Spire à Bruchsal. En 1784, M. Frank obtint le titre de conseiller de cour du roi de la Grande-Bretagne, et la place de quatrième professeur de médecine à l'université de Gœttingue; le gouvernement autrichien le nomma aussi, en 1785, professeur de clinique à l'université de Pavie, avec le titre de conseiller impérial et royal de gouvernement. Après dix années des plus brillans succès à Pavie, il fut appelé à Vienne pour être conseiller de cour, directeur du grand hôpital, et enfin professeur de clinique, à l'université. En 1805, il obtint le titre de médecin de l'empereur de Russie, et la place de professeur de clinique à Saint-Pétersbourg, qu'il quitta, en 1808, avec une pension de trois mille roubles, pour revenir à Vienne, où il tient le premier rang parmi les praticiens distingués. Il a publié des ouvrages de médecine très-estimés.

FRANKENBERG (*J.-H.* comte de), cardinal, archevêque de Malines, etc.

Né à Gros-Glogaw, en Silésie, le 18 septembre 1726, d'une famille distinguée; il étudia à Rome, au collége Germanique; et ses progrès dans la théologie le firent recevoir docteur dans l'université de cette capitale en 1749. Après avoir exercé avec un zèle exemplaire toutes les fonctions pastorales, il fut nommé, le 27 janvier 1759, archevêque de Malines, et élevé au cardinalat le 1er juin 1778. Il s'opposa vivement, en 1787, aux innovations que l'empereur Joseph II voulut faire en Brabant, et fut mandé alors à Vienne où il conserva la même fermeté. On le soupçonna bientôt de cacher des intentions ambitieuses sous le voile de la religion, et l'empereur lui retira ses ordres et ses dignités, en 1789, lors de la révolte des Brabançons. En 1790, le cardinal de Frankenberg publia un mandement, dans lequel il ne déguisait point son attachement à la cause patriotique; et resta même à Malines, en 1792, lors de l'invasion de Demouriez. Cependant les nouveaux principes politiques français ne lui ayant pas convenu long-temps, il refusa, en 1797, le serment ordonné aux ecclésiastiques du Brabant, et fut condamné à la déportation le 9 octobre, par arrêté du directoire. Il se réfugia en Westphalie, où il est mort le 11 juin 1804, âgé de soixante-dix-huit ans.

FRANCKFORT (lord), baron galmoy, pair du royaume d'Irlande, etc.

Issu d'une famille très-honorable d'Irlande, dont le nom primitif était Lodge *Evanmoris*, et fils aîné de M. Redmond-Morris, membre du parlement pour la ville de Dublin, il fut admis de bonne heure à siéger au parlement, et s'y fit remarquer comme très-opposé à l'administration de lord Townshend. N'étant encore connu que sous le nom de Morris, il soutint avec force la proposition de conférer la régence au prince de Galles, lors de la première maladie de S. M.; et cette opinion lui fit perdre une place de trésorier de la poste, ainsi que la *sine cure*, encore plus lucrative, de secrétaire-contrôleur du bureau des licences: il fut nommé depuis, sous le comte de Fitz-William, secrétaire du département civil, place qu'il résigna peu de temps après. Devenu adjoint au conseil privé de S. M., et commissaire de la trésorerie pendant l'administration de lord Capmden, il contribua beaucoup à l'union des deux royaumes, et fut créé pair sous le titre de Frankfort, dérivé de terres situées dans le comté de Killeny. Lord Frankfort est aussi vice-président de la société de Dublin, et membre du club harmonique d'Irlande.

FRANKLIN (*Benjamin*), membre du congrès américain, célèbre physicien, etc.

Né à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, en 1706, d'une famille pauvre et nombreuse, mais industrieuse et honnête, l'ardeur qu'il montra dès sa première enfance pour lire et pour apprendre, donna à son père l'envie d'en faire un ecclésiastique; et il fut envoyé, à l'âge de huit ans, dans une petite école, d'où on le retira à dix, pour aider son père dans son métier de fabricant de chandelles. L'enfant ne put se plaire à ce travail, et son amour irrésistible pour les livres fit qu'on se décida enfin à le mettre en apprentissage chez son frère James Franklin, imprimeur à Boston. Un marchand instruit, qui fréquentait l'imprimerie, et qui avait une bibliothèque assez nombreuse, lui prêta des livres, qui lui inspirèrent un goût démesuré pour la poésie, et il composa bientôt plusieurs petites pièces de vers, parmi lesquelles se trouvait un ballade populaire qui eut un grand succès. Dans ce temps-là un

volume du *Spectateur* lui étant tombé entre les mains, il en fut tellement enchanté qu'il résolut de travailler de tout son pouvoir à l'imiter. Il étudiait aussi en même temps l'arithmétique, le calcul et la géométrie; et dévorait tout à la fois l'*Entendement humain* de Locke, et l'*Art de penser*, de Port-Royal. Des altercations qu'il eut ensuite avec son frère au sujet de la rédaction d'une gazette, dont un article avait déplu au gouvernement; et des propos indiscrets sur la religion lui ayant fait des ennemis, il résolut de changer de lieu, et sans rien dire à personne, il se rendit à dix-sept ans, et presque sans un sou dans sa poche, à Philadelphie, où un imprimeur lui donna du travail. Sir Willisms Keith, gouverneur de la province, qui le vit par hasard, lui offrit bientôt la direction d'une imprimerie qu'il voulait établir pour son propre compte, et lui proposa d'en aller chercher les matériaux en Angleterre. Franklin accepta, et après un court voyage à Boston pour prendre congé de ses parens, il revint à Philadelphie, s'embarqua avec des lettres de recommandation, et arriva à Londres, où il se trouva que ces lettres n'avaient aucun rapport avec l'objet de son voyage; il se vit donc encore une fois au milieu d'un monde nouveau, sans connaissances et avec fort peu d'argent; et alla, selon sa coutume, se présenter à un imprimeur, où il travailla. Après diverses vicissitudes de fortune, il retourna à Philadelphie, et acheta le privilége d'un papier-nouvelle jusqu'alors obscur, qu'il vivifia par des articles pleins de sens et de finesse; et par une discussion ferme et lumineuse, des intérêts qui séparaient alors les Colons et le gouvernement. Ce succès augmenta sa réputation; et sa fortune et son existence prirent alors un accroissement rapide. Nommé, en 1736, député à l'assemblée générale de la Pensylvanie, puis directeur des postes de Philadelphie, et enfin directeur-général de cette partie de l'administration publique, il s'occupait tour-à-tour de son emploi et de son commerce typographique; lorsque la société de lecture de cette ville ayant reçu d'Angleterre le détail des nouvelles expériences sur l'électricité, qui faisaient alors l'étonnement des physiciens de l'Europe, chargea Franklin de répéter ces observations. Il fit alors un grand nombre de découvertes, à la suite desquelles il conçut le projet de faire descendre sur la terre l'électricité des nuages. Dans une expérience, qui pensa lui coûter la vie, il parvint à résoudre ce hardi problème, et nous lui devons ainsi les paratonnerres qui sont aujourd'hui adoptés dans toute l'Europe. Il s'occupa aussi, avec le même succès, de l'instruction publique; fit établir des hôpitaux pour les malades, et des maisons pour les pauvres; et fut envoyé à Londres, en 1757, comme agent des états de Pensylvanie, de Massachussets, de Géorgie et du Maryland. Il y fréquenta les hommes les plus instruits; fut reçu membre de la société royale de Londres et de diverses autres académies européennes; et entra alors en correspondance avec les savans les plus distingués. Dans l'été de 1762, il retourna en Amérique; prit place dans l'assemblée de Philadelphie, et continua de s'y montrer le zélé défenseur des droits constitutionnels des Colons. Les frais de la dernière guerre avec la France ayant porté la dette de l'Angleterre à une hauteur effrayante, le ministère embarrassé crut qu'il pourrait rejeter sur les Américains une partie du fardeau qui accablait la culture et les manufactures de la métropole; et pour essayer ce système, il fit passer un bill qui assujettissait toutes les transactions dans les colonies à un droit de timbre, dont le produit présumé semblait trop faible pour leur donner aucune alarme. Mais l'intention qui avait dicté cette mesure n'échappa point à la sagacité des Colons; ils réclamèrent avec une énergie proportionnée aux dangers qu'ils prévoyaient, et leurs justes remontrances ayant été écartées, il s'établit spontanément en Amérique une sorte de ligue générale, qui se bornait à cesser absolument tout usage des marchandises anglaises et toute action judiciaire jusqu'à ce que l'acte vexatoire du timbre eût été rapporté, et le droit des Colons reconnu. Franklin, qui se trouvait encore dans ce moment à Londres, fut appelé à la barre de la chambre des communes, pour donner des renseignemens sur l'état des choses dans les colonies; et le fit avec une netteté, une présence d'esprit et une fermeté qui produisirent une impression profonde. L'acte du timbre fut révoqué; mais le ministère anglais ayant établi de nouveaux impôts, les Américains ne doutèrent plus qu'on avait formé le projet de leur ôter leur liberté, et l'opposition devint alors générale.

Franklin voyant que tous ses efforts pour rétablir l'harmonie étaient inutiles, quitta l'Angleterre et revint partager les dangers de ses compatriotes. Il arriva en Amérique dans les premiers mois de 1775, et fut élu le lendemain député de la Pensylvanie au congrès général. Il prit une grande part aux opérations fermes et courageuses de cette assemblée jusqu'au moment où il fut envoyé en France pour suivre les négociations déjà entamées par Silas Deane. Franklin se présenta à Versailles, non comme un zélateur ardent de nouveautés, mais comme un sage ami de la liberté dans un temps où ce mot faisait encore tressaillir toutes les âmes. On admira surtout sa réserve, sa patiente fermeté, sa modération, et la réunion bien rare d'un jugement solide, joint à un esprit délicat et ingénieux. Le succès fut tel qu'il l'avait espéré; bientôt l'enthousiasme fut au comble; et le départ de M. de la Fayette, qui en fut l'effet, le rendit plus vif encore et plus général. Enfin la cour conclut, en 1778, un traité d'alliance avec les Etats-Unis, reconnus dès-lors par la France, la Prusse et la Suède comme puissance indépendante. Ayant atteint ce but, et assuré ainsi la gloire et la sûreté de sa patrie, Franklin resta encore plusieurs années en France, comme ministre plénipotentiaire; et passa ce temps à Passy dans une agréable retraite, dont il ne sortait que pour remplir les devoirs de sa place, on pour jouir avec délices du commerce des savans et des douceurs de l'amitié. Une infirmité douloureuse lui fit ensuite tourner ses regards vers sa chère patrie, où il revint en 1785, et où son arrivée fut un véritable triomphe. Il fut deux fois élu président de l'assemblée de la province; mais en 1788, son âge et ses infirmités le déterminèrent à se retirer entièrement des affaires, et son dernier acte public fut un discours pour engager ses collègues à faire le sacrifice des opinions individuelles que chacun d'eux pouvait avoir sur les défauts de la nouvelle constitution, afin de lui imprimer l'autorité résultant d'un consentement unanime. Pendant le reste du temps qu'il vécut éloigné des affaires publiques, il fonda plusieurs institutions utiles, telles que la société de Philadelphie, pour le soulagement des prisonniers; et la société de Pensylvanie, pour l'abolition du commerce des esclaves; et attendit avec résignation la fin de sa carrière, qu'il termina le 17 avril 1790, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

FRANZ (*Jean-George-Frédéric*), savant médecin allemand, etc.

Né à Leipzig en 1737. Il montra de bonne heure un zèle infatigable pour l'étude et une grande sagacité. Après avoir terminé de la manière la plus distinguée son cours d'humanité et sa philosophie, il obtint, en 1761, le grade de maître ès-arts, et déploya un rare talent dans la thèse qu'il soutint à cette occasion. Le jeune philosophe publia, la même année, un commentaire latin, aussi fortement pensé que purement écrit, sur le célibat ecclésiastique; et cet opuscule fut aussitôt mis à l'index par le gouvernement autrichien, et brûlé à Rome par la main du bourreau. La littérature et la théologie n'absorbant pas tous les momens de Franz, il consacra ensuite une partie de ses veilles à la médecine, qu'il cultiva même avec une sorte de prédilection. Il mit successivement au jour plusieurs ouvrages sur les diverses branches de l'art de guérir, et résolut bientôt d'en faire sa profession. Ayant été reçu docteur en 1778, il fut nommé, en 1781, professeur extraordinaire de médecine à l'université de Leipzig, où il mourut le 14 avril 1789. Dans tous ses ouvrages, dont la plupart sont anonymes ou pseudonymes, et dont l'énumération serait fastidieuse, on reconnaît le moraliste philosophe, le philologue instruit, le compilateur éclairé, l'analyste judicieux et le traducteur fidèle.

FREDERIC (le colonel), diplomate wurtembergeois, etc.

Né en Espagne, et fils du fameux roi de Corse *Théodore*, époux d'une Irlandaise de la noble famille de Lucan, alors attachée à la maison de la reine, il suivit constamment son père, dont il partagea la mauvaise fortune; et, après avoir passé quelque temps dans le service militaire, il vint en Angleterre en 1754, et tomba dans une détresse telle, qu'il fut obligé, pour subsister, de donner des leçons d'italien. En 1768, il publia des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Corse*, qui offrent de l'intérêt, et sont écrits avec naturel : ils s'étendent depuis l'origine connue de l'île de Corse jusqu'en 1755, année de la mort de Théodore, dont l'ouvrage est en partie un panégyrique. Frédéric ayant repris du service en Allemagne, reçut, du duc de Wurtemberg, le brevet de

colonel et la croix de Mérite, et revint ensuite en Angleterre, en qualité d'agent de ce prince. En 1791, il alla à Anvers pour négocier un emprunt en faveur de quelques personnes de la famille royale; mais le secret de cette démarche ayant transpiré avant qu'elle ait eu un résultat, le roi Louis XVI refusa d'y accéder, et fit même adresser des reproches à l'envoyé. Le colonel Frédéric, retombé bientôt dans l'indigence, se tua d'un coup de pistolet, sous le portique de l'abbaye de Westminster, le 1er février 1797. Une petite fille de cet infortuné, Emilie Clark, a publié, en 1800, un roman intitulé : *Ermina Montrose*, ou *la Chaumière du Vallon*.

FREDERIC VI, roi de Danemarck, etc.

Né le 28 janvier 1768, de Christian VII et de Caroline-Mathilde d'Angleterre, il fut élevé par les soins du célèbre Struensée, que la protection de la reine avait porté aux premières places de l'état. Une indisposition mentale ayant obligé le roi son père à lui abandonner de bonne heure les rênes du gouvernement, le jeune prince devint régent des royaumes de Danemarck et de Norwège, peu de jours après sa confirmation; et, malgré les orages qui agitaient l'Europe à cette époque, la sagesse du prince-royal et de ses ministres conserva aux deux royaumes la paix intérieure et extérieure. En 1790, il épousa la princesse Marie-Frédérique de Hesse-Cassel, et entra, en 1800, dans la ligue du Nord, formée par Paul Ier et Napoléon contre l'Angleterre. La lutte étant tout-à-fait inégale, la flotte danoise, attaquée par l'amiral Nelson, reçut un échec considérable, et une convention fit bientôt jouir le Danemarck de la paix jusqu'en 1807, époque à laquelle les Anglais bombardèrent Copenhague. Pendant cette malheureuse catastrophe, le prince-royal s'était empressé de se rendre dans sa capitale, pour ramener sur le continent danois le roi son père; mais Christian VII mourut à Rendsbourg, le 13 mars 1808; et Frédéric VI, regardé depuis long-temps par ses sujets comme leur génie tutélaire, monta alors sur le trône, et gouverna avec autant de sagesse que de vertus. Son alliance avec la France durait depuis dix ans, lorsque les désastres de Napoléon en Russie le forcèrent à faire sa paix avec l'Angleterre; mais il tint encore à son système de neutralité; et ce ne fut que le 14 janvier 1814, qu'il se joignit enfin à la coalition. Il fut obligé depuis d'échanger la Norwège contre la Poméranie suédoise, et se rendit ensuite au congrès de Vienne de 1815. Ce monarque, qui protège les sciences et les arts, a fondé, en 1811 et 1812, les universités de Kongsberg et de Christiana en Norwège. Il s'occupe beaucoup du commerce et du crédit public; et l'administration intérieure du Danemarck est devenue, par ses soins, un véritable modèle.

FREDERIC - AUGUSTE, roi de Saxe, etc.

Né le 23 décembre 1750, et fils aîné de l'électeur Frédéric-Christian, il n'avait que treize ans lorsque son père mourut, et la régence fut confiée au prince Xavier, l'aîné de ses oncles, jusqu'en 1768. Quand Frédéric-Auguste prit les rênes de l'état, la Saxe avait beaucoup souffert; mais la sage conduite du jeune électeur, secondé par les talens de son ministre Gutschmid, eurent une heureuse influence sur toutes les parties du gouvernement. Une intrigue de cour, dirigée par l'électrice-mère contre la personne du prince, troubla quelque temps son repos en 1776; mais il fut averti à temps du complot, et parvint à le déjouer. Frédéric-Auguste fut aussi un des premiers à entrer dans l'alliance proposée par Frédéric II, et qui avait pour but de maintenir une neutralité armée, afin de surveiller les projets de l'Autriche. Les mêmes principes de sagesse le déterminèrent ensuite à refuser la couronne de Pologne, qui lui fut offerte, en 1791, au nom de la nation polonaise. Ce prince hésita le plus long-temps possible à entrer dans la coalition contre la France; et ce ne fut qu'en 1792, et lorsque les Français eurent pénétré dans les provinces du Rhin et des Pays-Bas, qu'il fit enfin marcher le contingent qu'il était obligé de fournir comme prince de l'empire. En 1796, après le traité de Bâle, l'électeur se maintint dans un système de neutralité profitable à ses sujets, et rien ne put le déterminer à s'en départir. Il ne voulut même d'abord prendre aucune part à la guerre de 1805, entre la France et l'Autriche; mais ses relations avec la Prusse l'obligèrent bientôt à permettre le passage des troupes de cette puissance par ses états, et de faire marcher, peu après, contre la France, un

corps auxiliaire de vingt-deux mille hommes. Les batailles de Jéna et d'Auërstaedt livrèrent la Saxe au vainqueur des Prussiens, et, par suite du traité de paix, les fortifications de Dresde furent rasées; la Saxe fut néanmoins agrandie et élevée au rang de royaume. Frédéric-Auguste donna, en qualité de roi, son accession à la confédération du Rhin, et obtint bientôt, sous le nom de *duché de Varsovie*, les provinces qui furent alors séparées de la monarchie prussienne. Les nouvelles dignités de *roi de Saxe et de duc de Varsovie* imposèrent à Frédéric-Auguste, comme membre de la confédération du Rhin, l'obligation de tenir sur pied un contingent de vingt mille hommes aux ordres de Napoléon, et de prendre part à toutes les guerres de la France; et ce fut ainsi qu'il se vit dans la nécessité, en 1809, de faire marcher ses troupes contre l'Autriche. Il se réfugia momentanément à Francfort-sur-le-Mein, après l'invasion de ses états, et fut reconduit dans sa capitale par Napoléon lui-même : il joignit aussi un corps d'armée aux troupes françaises qui se rendaient en Russie. Le roi de Saxe fut aussi du nombre des princes de la confédération du Rhin qui se rendirent à Paris pour assister à la fête anniversaire du couronnement de Napoléon, mais il conserva toujours la dignité de son rang, et gagna tous les cœurs par son affabilité; et lorsqu'en 1812, Napoléon, après ses désastres, traversa les états du roi de Saxe, seul et en fugitif, Frédéric-Auguste redoubla d'égards pour son allié, et lui montra une bonne foi à toute épreuve, tandis qu'il pouvait, d'un seul mot, s'emparer de sa personne et mettre fin à la guerre. Obligé bientôt lui - même de quitter Dresde devant les armées russes, Frédéric-Auguste rentra encore une fois dans sa capitale, le 12 mai 1813, avec Napoléon, après les batailles de Lutzen et de Bautzen. La bataille meurtrière de Gross-Gorchen, près de Leipzig; l'attaque de Dresde par les alliés; la bataille du 26 août, sous les murs de cette ville; celles du 18 et 19 octobre, devant Leipzig, achevèrent la ruine et la désolation de la malheureuse Saxe; et le roi Frédéric-Auguste, qui était resté le dernier allié de Napoléon, fut conduit à Berlin, et renfermé dans un château avec sa famille. Pendant que ses sujets gémissaient sur le malheur de leur monarque et sur leurs infortunes particulières, la Prusse, qui convoitait ce beau et riche pays, employait tous ses efforts au congrès de Vienne, pour s'en faire mettre en possession, et faisait proposer à Frédéric-Auguste divers moyens de compensation et d'échanges, que ce prince refusa toujours avec une fermeté honorable. Enfin, un traité du 9 février 1815 le rendit à ses sujets, dont il fut néanmoins obligé d'abandonner une partie à la Prusse et à la maison de Weimar, outre la Pologne, que la Russie s'était aussi appropriée. Depuis cette époque, ce monarque, le plus honnête homme des rois et le plus vertueux des hommes, qui protége, par une sage économie et une administration, l'industrie et le commerce, s'attache à réparer les malheurs de son royaume, et se fait adorer de ses sujets, dont il est reellement le bienfaiteur et le père.

FRÉDÉRIC - GUILLAUME Ier, roi de Wurtemberg, etc.

Né le 6 novembre 1754, de Charles-Eugène, duc souverain de Wurtemberg, et d'Elisabeth-Sophie de Brandebourg-Bareyth, il épousa, le 15 octobre 1780, la princesse Auguste-Caroline de Brunswick-Wolfenbuttel, dont il devint veuf le 27 septembre 1788, et se maria, en secondes noces, le 18 mai 1797, à Charlotte - Auguste - Mathilde d'Angleterre, fille de Georges III. Il succéda à son père, dans le duché de Wurtemberg, le 23 décembre 1797, et fit sa paix, dans la même année, avec la république française. Il eut, dès le commencement de son règne, de violens démêlés avec les états de Wurtemberg, qui l'accusèrent d'empiéter sur leurs prérogatives, et dont les principaux membres furent arrêtés et longtemps détenus par ses ordres, sous pretexte d'intelligences avec les républicains français. Le duc Frédéric-Guillaume devint électeur, au mois d'avril 1803, d'après le traité de Lunéville; et lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche, à la fin de 1805, il reçut Napoléon dans sa capitale, et réunit alors un corps de ses troupes à l'armée française : cette conduite lui valut le titre de *roi*, qu'il obtint par le traité de Presbourg, et une grande extension de territoire. Il proclama la tolérance de toutes les sectes chrétiennes dans ses états; donna une nouvelle organisation à son ministère; établit,

en 1808, une taxe sur les capitaux des corporations ecclésiastiques, et vint à Paris, l'année suivante, pour assister, avec les autres monarques de la confédération du Rhin, à l'anniversaire du couronnement de Napoléon. En 1810, il ordonna à tous les princes, barons, comtes et seigneurs, de venir passer, chaque année, trois mois à sa cour; et réunit encore ses troupes à celles de Napoléon pour faire la campagne de 1812 contre les Russes. Après les désastres qui en furent la suite, il resta d'abord fidèle à son allié, et fit même des armemens en sa faveur; mais il finit par céder au torrent, et se réunit enfin à la coalition. Il se rendit, en 1814, au congrès de Vienne, où il fut reçu avec de grands honneurs; donna, à son retour dans ses états, une constitution libérale à ses sujets, qui fit grande sensation en Allemagne, et lui attira l'animadversion de la noblesse médiatisée; et mourut à la fin d'octobre 1816, âgé de soixante-quatre ans.

FREDERIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, etc.

Né le 25 septembre 1744, neveu du Grand-Frédéric, et fils aîné du malheureux prince-royal, qui mourut en 1759, il eut pour précepteur M. Beguelin, et pour gouverneur le comte de Bork, tous deux fort estimés, qui dirigèrent principalement son éducation vers la carrière des armes. Frédério, qui parut vouloir ainsi réparer les torts qu'il avait eus avec le père, témoigna toujours beaucoup d'affection à son neveu, et on l'entendit même plusieurs fois s'écrier, en parlant de lui : « *Ce » jeune homme me recommencera.* » Le jeune prince fit ses premières armes vers la fin de la guerre de sept ans, et fut exposé, par ordre du roi, à des dangers auxquels, dans d'autres pays, on n'expose pas même de simples hussards. Quelle que fut pourtant l'affection de Frédério pour son neveu, il lui fit donner néanmoins une éducation très-sévère, et le jeune prince mena une vie fort simple jusqu'à son avénement au trône. Devenu roi, à l'âge de quarante-deux ans, le 16 août 1786, Frédéric-Guillaume montra d'abord des intentions de bienfaisance; répara plusieurs injustices de son prédécesseur; diminua quelques impôts; abolit des monopoles vexatoires, et voulut que ses sujets jouissent d'une plus grande liberté; mais, d'un autre côté, il se montra fort jaloux de son autorité; et, afin qu'on ne pût pas même supposer qu'il se laissait diriger, il écarta successivement du ministère tous les hommes distingués par leurs talens et leur expérience. Dans le temps où il se privait ainsi des serviteurs les plus utiles, il se livrait secrètement à l'influence de ses maîtresses et de favoris obscurs, et s'abandonnait sans contrainte à son goût excessif pour les femmes. Il ne put jamais rompre un lien honteux avec une dame Rietz, née Henck, qu'il combla de biens, et dont il eut un fils, qu'il perdit ensuite. Devenu épris, dans le même temps, de mademoiselle de Woss, il la fit comtesse d'Ingenheim, et l'épousa de la main gauche; cette dame, étant morte peu de temps après, fut remplacée immédiatement par la comtesse Doenhoff, qui ne tarda pas à être disgraciée à son tour. Madame Rietz, ayant alors repris tout son crédit sur l'esprit du monarque, fut créée comtesse de Lichtenau, et habita l'un des plus beaux palais de Berlin, où elle tenait une espèce de cour. Un autre travers de Frédéric-Guillaume, fut sa crédulité pour les illuminés, alors très-nombreux en Allemagne, qu'il accueillit avec faveur, et qui parvinrent à égarer son imagination et à tromper son esprit. Dès lors aucun homme sage ne put être entendu; les trésors, que Frédéric avait amassés pour des circonstances importantes, furent dissipés d'une manière peu utile; et l'armée, qui cessa d'être encouragée par la présence de son chef, perdit tout-à-fait sa supériorité. Mais ce qu'il y eut encore de plus malheureux pour la monarchie prussienne, ce fut la faiblesse et la versatilité que l'on remarqua dans la politique du prince. En effet, dès que l'habile ministre Hertzberg eut été renversé par les intrigues des maîtresses et des favoris, la marche devint incertaine, aucun système ne fut suivi, et on vit successivement le roi abandonner les Turcs, les Polonais et les Belges, après les avoir excités à des attaques imprudentes. En 1792, il se mit à la tête de la coalition qui devait rétablir Louis XVI sur le trône; et, après être parvenu à trente lieues de Paris, il négocia au moment où il fallait agir, et revint sur le Rhin, où son armée combattit encore pendant deux ans sans résultats. Dans le même temps, il s'occupait, de concert avec l'impératrice de Russie, d'un

nouveau partage de la Pologne, et ce fut lui qui triompha, en 1794, de Kosciusko, et s'empara de Cracovie. En 1795, il se retira tout-à-fait de la coalition, abandonnant à la république française ses états de la rive gauche du Rhin; mais il ne jouit pas long-temps lui-même de la paix qu'il avait donnée à ses sujets, et mourut le 16 novembre 1797, laissant la couronne à son fils Frédéric-Guillaume III.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, etc.

Né le 3 août 1770, fils aîné du précédent, et de Frédérique-Louise de Hesse-Darmstadt, il manifesta de bonne heure le goût des armes, et le Grand-Frédéric eut pour lui une prédilection toute particulière. Il assista, comme prince-royal, à l'expédition de Champagne en 1792, à la prise de Francfort, au siége de Mayence, au blocus de Landau, et commanda même, à cette époque, un corps d'avant-garde qui obtint du succès. Le 24 décembre 1793, il épousa Wilhelmine-Amélie de Mecklenbourg-Strélitz, princesse aussi distinguée par sa beauté que par son esprit, et monta sur le trône le 16 novembre 1797. Il commença son règne par l'arrestation de la comtesse de Lichtenau, et le renvoi de plusieurs personnes de la cour de son père, désignées à sa justice par l'indignation publique ou la vengeance des courtisans; abolit les édits concernant la religion, et fit jouir la Prusse, à cette époque, d'une liberté qu'elle ne connaissait plus depuis long-temps. Frédéric-Guillaume employa aussi tous ses efforts à conserver le système de neutralité qu'avait adopté son prédécesseur, et la Prusse continua de jouir de la paix jusqu'au moment où la Russie voulut la forcer à prendre part aux hostilités. Mais ces germes de discorde furent bientôt étouffés par la convention que Frédéric-Guillaume conclut à Postdam le 3 novembre 1805. Le 15 décembre suivant, on signa à Vienne un autre traité par lequel la France abandonnait à la Prusse la possession de l'électorat de Hanovre, en échange des pays d'Anspach, Clèves, la principauté de Neufchâtel, etc.; et c'est par suite de ce traité que le roi de Prusse fut forcé d'agir hostilement contre l'Angleterre. Cependant, lors du projet de la confédération du Rhin, la cour de Prusse parut sortir de sa léthargie, et changea de politique envers la France. Frédéric-Guillaume, après avoir exposé tous ses griefs dans un manifeste, publia, le 9 octobre 1806, une proclamation à son armée, pour l'engager à défendre la patrie contre Napoléon. On connaît les désastres qui accablèrent la Prusse à la suite de la bataille de Jéna, où le roi eut deux chevaux tués sous lui; et l'on sait que le traité de Tilsitt, qui termina cette guerre, lui fit perdre près de la moitié de sa population, et le contraignit à des sacrifices immenses. Accablé par ses malheurs et la misère de ses sujets, exposé, dans sa propre capitale, à être insulté par le vainqueur, Frédéric-Guillaume ne trouva de consolation que dans sa famille et dans une activité constante à soulager son peuple. Il établit un nouvel ordre municipal dans les villes, arrêta que les domaines royaux seraient aliénés; sécularisa les couvens, et vit augmenter ses nombreux chagrins par la perte de son épouse, qui mourut le 29 juillet 1810, et couvrit la Prusse entière de deuil. Lorsqu'en 1812 la guerre éclata de nouveau entre la Russie et la France, le roi de Prusse crut ne pas devoir céder encore à l'exaspération de ses sujets, et fit négocier à Paris un traité par lequel les deux puissances se garantirent l'intégrité de leur territoire, et un secours mutuel en cas de guerre; mais le général d'Yorck, qui commandait le corps auxiliaire prussien en Courlande, saisit la première occasion de se séparer des Français, après les désastres de la campagne de Moscou, et Frédéric-Guillaume III, qui le désapprouva en apparence, finit ensuite par le récompenser de ce dévouement. La situation de ce monarque devint très-difficile lors de la retraite des Français, et il se vit près d'être fait prisonnier au château de Charlottenbourg, par un détachement de grenadiers français. Il prit alors le parti de transporter sa résidence à Breslau, d'où il adressa des proclamations énergiques qui appelaient tous les Prussiens aux armes. Pendant le reste de l'hiver de 1812, Frédéric-Guillaume ne quitta pas Alexandre Ier, et se concerta avec lui sur toutes les opérations de la guerre de 1813. Lors de l'invasion de la France, ce monarque ne cessa de suivre tous les mouvemens de ses troupes et de les animer par sa présence, et prit part aux diverses négociations qui amenèrent le traité de Fontainebleau. Frédéric-Guil-

laume quitta Paris le 4 juin 1814, pour passer en Angleterre avec l'empereur Alexandre. Il se rendit ensuite à Vienne, où il resta jusqu'au moment où Napoléon s'échappa de l'île d'Elbe, et s'empressa alors d'adhérer aux actes des puissances contre ce conquérant. Tandis que les troupes prussiennes déterminaient la victoire à Waterloo, le roi était à Francfort avec l'empereur Alexandre, qu'il accompagna une seconde fois à Paris, où il obtint une part considérable dans nos dépouilles. De retour dans ses états, à la fin de 1815, le roi de Prusse nomma une commission pour conférer sur les moyens les plus convenables de former une représentation nationale, et de donner une constitution à la monarchie prussienne; mais des lenteurs incompréhensibles ont empêché jusqu'ici l'effet de ses promesses à cet égard. Au mois d'août 1817, Frédéric-Guillaume vint une troisième fois à Paris, sous le nom du comte de *Ruppin*, et repartit, peu de jours après, pour Berlin: il voyagea, l'année suivante, en Russie, et assista aussi, à la fin de 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle.

FRESIA-D'OGLIANICO (*Maurice-Ignace* baron), lieutenant général, etc.

Né à Saluces, le 1er. août 1746, d'une famille noble du Piémont, il fut élevé à l'académie royale de Turin; entra en 1766, au service de Sardaigne, en qualité de *Cornette* dans le régiment du roi dragons, où il parvint au grade de major; et devint en 1773, colonel du régiment de Chablais-Dragons. Élevé en 1796, au grade de brigadier des armées et colonel du régiment des chevaux-légers du roi, il fit, avec l'armée piémontaise, les campagnes de 1792 à 1796, et passa au service de France, aussitôt que le roi de Sardaigne eut abandonné ses États, et délié ses troupes de leur serment. Frésia, nommé alors général de brigade, partit avec la cavalerie piémontaise pour se joindre à l'armée d'Italie, et se distingua dans les deux batailles livrées aux autrichiens sous les murs de Vérone, les 26 mars et 5 avril 1799. Lors de la réunion du Piémont à la France en 1801, il fut revêtu du commandement du département de la Haute-Loire, et, en 1803, il organisa à Montpellier, la légion du Midi composée de piémontais. Décoré alors de la croix de commandant de la légion d'honneur, il fit en Italie, les campagnes de 1805 et 1806; fut envoyé ensuite à la grande armée, en Prusse, avec une division de cuirassiers, et commanda en qualité de général de division, un corps de cavalerie étrangère, à la bataille de Friedland. Au mois de décembre de la même année 1807, il prit le commandement de la cavalerie du 2e corps d'observation de la Gironde, avec lequel il entra en Espagne, où il se trouva bientôt compris dans la convention qui suivit le combat de Baylen. De retour en France, il fut nommé commandant de la dix-huitième division militaire, à Dijon; et passa depuis à la grande armée, à la tête des régimens de cavalerie organisés en Italie. Après la mort de l'amiral Villaret-Joyeuse, il fut nommé gouverneur provisoire de Venise, puis appelé en Saxe, à l'ouverture de la campagne de 1813, où il commanda une division de cavalerie, qu'il quitta pour prendre le commandement militaire des provinces Illyriennes: lors de l'évacuation de ces provinces, le général Fresia reprit le commandement d'une division de l'armée de réserve que l'on organisait en Piémont. Le premier février 1814, il fut chargé de la défense de Gênes, où il se maintint jusqu'au 18 avril; conclut alors avec le général Bentink, une convention honorable et ramena ses troupes en France, où le roi le nomma chevalier de Saint-Louis. Après 49 ans de service, et un grand nombre de campagnes, le général Frésia obtint sa retraite en 1815.

FREUNDWEILER (*Henri*), peintre Suisse, etc.

Né à Zurich en 1755. Il se rendit en 1777, à Dusseldorf, pour cultiver son art d'après les modèles qu'offrait la galerie célèbre qui s'y trouvait alors; et passa delà, dans le même dessein, à Manheim. En 1782, il voyagea en artiste dans la Suisse italienne; entreprit deux ans après, un second voyage d'Allemagne; et séjourna quelque temps à Dresde et à Berlin. Le prince de Dessau voulut à cette époque l'attacher à sa cour; mais Freundweiler préféra l'indépendance; et revint en Suisse, où il cultiva surtout le genre historique. La plupart des pièces qu'il composa, sont tirées de l'histoire Suisse, et on loue surtout la vérité de leurs détails et la beauté de leur coloris. Homme vertueux et d'un excellent caractère, bon époux, bon père et bon ami; il mourut à Zurich, dans la fleur de son âge en 1795.

FREYRE (don *Manuel*), ministre

de la guerre, lieutenant-général Espagnol, etc.

Issu d'une famille noble, et destiné presqu'en naissant à la profession des armes, il se distingua, à la tête des troupes de S. M. C. pendant la dernière guerre, où il commandait le quatrième corps d'armée espagnol. Il signala particulièrement sa valeur et son habileté à la bataille d'Occana, et poursuivit depuis Gibraltar jusqu'aux portes de Séville, la division de Godineau, avec une telle activité que cet officier-général fatigué d'essuyer des revers si multipliés, prit le parti de se brûler la cervelle, pour échapper à la disgrace de Napoléon. Les 30 et 31 août 1813, don Manuel Freyre contribua aussi à la prise du fort Saint-Sébastien, en occupant avant l'action, les hauteurs de Saint-Martial et d'Yrun, et protégeant par cette position l'arrivée de l'armée anglaise devant la place; il entra sur le territoire français en 1814, à la suite de lord Wellington, et prit une part brillante aux différentes actions qui rendirent l'armée anglo-espagnole maitresse du Béarn. Le succès de la Bataille d'Orthès qui se donna le 25 février, ayant levé tous les obstacles qui s'opposaient au passage de l'Adour, le général Freyre se porta en avant et se distingua de nouveau le 14 avril, à la bataille de Toulouse. Le roi Ferdinand VII, rétabli sur le trône, lui confia ensuite le portefeuille de la guerre, qu'il ne garda pas longtemps, et dont il fut dédommagé en 1815, par une nouvelle croix de mérite qui fut brodée dans les quatre angles des drapeaux appartenant au corps d'armée qu'il avait commandé.

FREYRE-D'ANDRADE (don *Gomès*), lieutenant-général portugais, etc.

Né en 1762, à Vienne, où son père résidait alors en qualité d'ambassadeur de la cour de Lisbonne, il fut destiné dès son enfance au métier des armes, et entra comme cadet dans le 15e d'infanterie portugaise, qu'il quitta bientôt après pour passer dans la marine, avec le grade de lieutenant de vaisseau. Lors de la guerre qui éclata entre Catherine II et la Turquie, il s'enrôla sous les drapeaux russes et fut le premier qui arbora ce pavillon sur les murs d'Oczakow, ce qui lui valut le grade de colonel, une épée d'honneur et la décoration de Saint-Georges. De retour en Portugal, le colonel Freyre fit, à la tête du quatrième de ligne, les campagnes de la Catalogne et du Roussillon depuis 1792 jusqu'en 1794; et fut, après la paix nommé maréchal de camp, puis lieutenant-général: ce fut en cette dernière qualité que par suite des événemens de 1808, il passa au service de France. Il fit en 1812, la campagne de Russie, où il se distingua de nouveau; devint, en 1813, gouverneur de Dresde; et commandait cette place lors de la capitulation de l'armée sous les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Le général Freyre demeura prisonnier de guerre jusqu'en 1814, époque à laquelle il rentra en France, d'où il partit au commencement de 1815, pour rentrer dans sa patrie, où il possédait des biens considérables. Au mois de mai 1817, il fut arrêté par ordre du maréchal Beresford, comme chef d'une conspiration qui devait, dit-on, éclater à Lisbonne, et dont le but était de chasser les anglais du Portugal, et de mettre sur le trône le duc de Cadaval, prince de la famille royale. Après une détention de plusieurs mois, il fut enfin condamné à mort et exécuté à Lisbonne le 18 octobre 1817.

FRIAS (le duc de), grand d'Espagne de la première classe, ambassadeur en France, etc.

Issu d'une des plus illustres familles d'Espagne du nom de *Vélasco*, et descendant d'une longue suite de connétables de Castille, il étudia particulièrement le droit public et la diplomatie, et fut ensuite nommé ambassadeur de sa cour près de celle de France, sous les règnes successifs de Charles IV, de Joseph Bonaparte et de Ferdinand VII. Il fut décoré le 6 septembre 1809, du grand cordon du nouvel ordre royal d'Espagne, créé par le frère de Napoléon; obtint aussi quelques faveurs de Ferdinand, après son retour à Madrid; et mourut à Paris, en 1815. Son fils vint aussi en 1817 habiter pendant quelque temps la capitale de la France.

FRIMONT (le baron de), feld-maréchal autrichien, etc. etc.

Né en Belgique, d'une famille française, originaire de la province de Lorraine; il embrassa de bonne heure l'état militaire; fit avec distinction toutes les campagnes de la révolution, et parvint au grade de feld-maréchal-lieutenant. Il commandait en cette qualité, en 1814, le cinquième corps d'armée faisant partie du contingent de l'Autriche, dans la coalition contre la France; et ent-

beaucoup de part aux événemens qui amenèrent le renversement de Napoléon. Après la bataille de Montereau, le 18 février, le général de Wrède lui confia toute la cavalerie, pour former la queue de l'armée bavaro-autrichienne; et les Français ayant attaqué trois bataillons de la deuxième brigade d'infanterie, le baron de Frimont se mit à la tête de ces bataillons et repoussa leur cavalerie. Nommé, en 1815 commandant en chef de l'armée autrichienne en Italie, il rassembla les troupes entre Casal-Maggiore et Piadena, et traversant ensuite le Simplon et le Mont-Cénis, il força les premiers postes du maréchal Suchet. Il s'avança delà vers Lyon, dont une capitulation lui ouvrit les portes; et après le second traité de Paris, il reçut le commandement des troupes autrichiennes destinées à tenir garnison en Alsace, où il résidait encore en 1818.

FRITZE (*Jean-Théophile*), célèbre médecin prussien, conseiller aulique, etc.

Né à Magdebourg le 9 janvier 1740. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais il abandonna bientôt la théologie pour la médecine, qu'il étudia à l'université de Halle. Dans la dissertation qu'il soutint en 1764, pour obtenir le doctorat, il ébaucha l'histoire de la Secrétion du lait, et indiqua les principales maladies auxquelles sont exposées les femmes lorsque cette fonction importante est altérée ou interrompue. Après avoir fait quelques voyages pour compléter son éducation médicale, Fritze vint exercer sa profession dans sa ville natale, et alla s'établir à Halberstadt en 1771. Nommé successivement par le roi de Prusse conseiller aulique, médecin de l'état-major de l'armée et enfin inspecteur-général des hôpitaux du royaume, il se dégagea en 1787, de ces fonctions honorables mais pénibles, et se retira avec une pension, à Halberstadt, dont il fut aussi médecin-physicien, professeur d'accouchemens et membre du collége médical. Il y mourut le 11 avril 1793, avec la réputation d'un homme pénétré de la dignité de son art, et plein de zèle pour l'accomplissement de ses devoirs. Il n'a composé qu'un petit nombre d'ouvrages, dans lesquels on chercherait vainement des conceptions vastes, des idées neuves ou brillantes; mais ils se distinguent tous par un style simple et correct, des observations exactes et des réflexions sages et philantropiques.

FRORIEP (*Just-Frédéric*), orientaliste allemand, etc.

Né à Lubeck en 1745. Il fit ses études dans cette ville et à Leipsick; fut reçu maître en philosophie en 1767, et bachelier en théologie en 1768. Il devint ensuite prédicateur du matin, dans le temple de l'université de Leipsick; obtint bientôt après la chaire de professeur extraordinaire de théologie, puis celle de professeur ordinaire de la même faculté dans la communion d'Augsbourg; et enfin la chaire de professeur de langues orientales dans l'université d'Erfurt. Il remplit aussi diverses fonctions religieuses dans cette ville; fut nommé, en 1781, surintendant et premier pasteur du temple luthérien de Buckeburg, et perdit ces places en 1792. Il vécut retiré et sans emploi à Wetzlar, jusqu'en 1796, qu'il fut nommé prédicateur de cette ville, et y mourut le 26 janvier 1800. Ce savant est auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs, soit à la critique du texte sacré, soit à la littérature orientale, soit à la théologie.

FUCHS (*Théophile*), poète allemand, etc.

Né en 1720, à Leppersdorf dans l'Erzgebirge, d'un pauvre paysan; il assista jusqu'à l'âge de 18 ans, son père dans les travaux des champs, sans recevoir d'autre instruction que celle d'un simple villageois; mais ayant manifesté alors une envie irrésistible de faire des études, il obtint enfin de pouvoir se rendre à l'école de Freiberg, qu'il fréquenta jusqu'en 1745, époque à laquelle son frère lui remit d'avance, sa part de la succession paternelle, consistant en 7 florins et demi. Avec ce trésor, et sans aucune protection, Fuchs se mit en route pour Leipsick, et s'amusa chemin faisant à faire un poëme en vers Alexandrins, dans lequel il chanta le contraste entre sa misère actuelle et ses espérances futures: Ce poëme devint l'origine de sa fortune et de ses succès littéraires. Leipsick possédait alors un fameux aristarque, le professeur Gottsched qui régnait avec un sceptre de plomb sur le parnasse Germanique; Fuchs lui présenta le poëme qu'il avait composé en route, avec quelques autres opuscules; ils eurent le bonheur de plaire au maître; et Gottsched les inséra dans une espèce de journal ou d'anthologie, qu'il publiait, en recommandant l'au-

teur comme un jeune homme plein de talens, mais manquant de moyens pour continuer ses études. Le numéro où ces poésies se trouvaient étant tombé entre les mains de Hagendorn, un des restaurateurs du bon goût et de la poésie lyrique en Allemagne, cet homme aimable et bienfaisant envoya à Fuchs un présent de 25 écus de Saxe; il fit en même temps parmi ses concitoyens de Hambourg et ses amis, une collecte qui produisit 700 écus, et fournit ainsi à son protégé le moyen de continuer, pendant 5 ans ses études à Leipzick. Fuchs, embrassa la théologie, sans négliger la poésie, et après avoir achevé son cours, il alla passer quelque temps à Dresde, où il fut nommé, en 1751, diacre ou second pasteur à Zehren, près Meissen. Pendant la guerre de 7 ans, qui dévasta la Saxe, Fuchs éprouva beaucoup de désastres, et fut pillé trois fois; mais l'emploi de prédicateur à Taubenhein, près Frieberg, qu'il obtint en 1769, mit fin à sa misère et il remplit cette place jusqu'en 1787, qu'il obtint sa retraite. Il choisit alors pour demeure la ville de Meissen, où il est mort depuis peu d'années. Ses ouvrages, qui sont la plupart du genre lyrique, ne manquent pas de naturel ni d'esprit; mais ils n'ont pas cette correction et cette élégance que l'auteur leur aurait pu donner, s'il avait vécu dans un autre cercle que celui que lui offraient les villages et les petites villes où il passa sa vie.

FUCHS (*Jean-Christophe*), membre de la Société des Scrutateurs de la nature, à Berlin, etc.

Né à Gros-Germersleben, dans le duché de Magdebourg, le 1er. mars 1726. Il fut gouverneur des pages du roi et de la reine de Prusse, depuis l'année 1754, jusqu'à sa mort, arrivée le 28 septembre 1795. Amateur éclairé des sciences physiques, il était membre de la société des Scrutateurs de la nature, et publia dans les Mémoires de cette académie, ainsi que dans d'autres recueils périodiques, divers articles dont quelques-uns ne sont pas dénués d'intérêt.

FUENTES (le comte de), lieutenant-général Espagnol, etc.

Né en 1771, à Paris, où son père résidait comme ambassadeur d'Espagne, il reçut dans cette ville sa première éducation, et servit ensuite avec distinction dans la guerre de 1793, contre la France, en qualité de Colonel d'un régiment de hussards. Devenu en 1801, lieutenant-général, par la protection du prince de la paix, ce qui excita beaucoup de jalousie, il fit en 1806 un voyage à Paris, et s'y livra à des dépenses excessives. La cour d'Espagne en ayant été informée le rappela sur le champ et voyant qu'il hésitait à obéir, elle le menaça de la confiscation de ses biens. Il retourna alors dans sa patrie, où il reçut un froid accueil de la cour; et lors de l'invasion de l'Espagne par les Français, en 1808, il se retira dans ses terres près de Sarragosse, ne voulant, disait-il, prendre aucune part aux événemens. Mais les habitans de cette ville s'étant bientôt insurgés, il fut accusé par eux, d'entretenir des correspondances avec l'ennemi, et on alla même l'attaquer jusques dans sa maison. Un officier aragonais parvint cependant à le sauver de la fureur du peuple; il fut seulement transporté à Sarragosse et jeté dans un cachot où il resta 7 mois, et ne fut délivré que par les Français quand ils prirent la ville. Le comte de Fuentes vint aussitôt se soumettre au roi Joseph, qui lui donna un commandement et le combla de faveurs. Il suivit depuis lors ce nouveau maître en Andalousie, et fit toutes les campagnes à son service. Ferdinand VII, étant remonté sur son trône, le comte de Fuentes se réfugia en France, où il résidait encore en 1818. Il est doué de beaucoup d'instruction et fait honneur à son pays par ses qualités et ses talens.

FUESSLI (*Henri*), professeur de dessin à l'académie royale de Londres, etc.

Né à Zurich en 1742. Il reçut sa première éducation au sein de sa famille, dans laquelle on comptait un grand nombre de savans et d'artistes distingués, et alla ensuite étudier à Berlin sous le professeur Sulzer. Après avoir voyagé en Allemagne avec Lavater en 1761, Henri Fuessli passa en Angleterre, où Reynolds encouragea son goût pour la peinture. Il se rendit ensuite à Rome, en 1772, où il étudia les chefs-d'œuvres de l'art et surtout Michel-Ange, qu'il choisit pour modèle, et revint en Angleterre en 1778. Les meilleures productions de son pinceau sont: le *Sceptre de Dion*, d'après Plutarque; *lady Macbeth*; quelques *scènes de l'Espiègle*, et *le combat d'Hercule contre les chevaux de Diomède*: on cite encore de lui une suite de tableaux dont les sujets sont tirés de Milton.

En 1817, il a exposé à Sommerset-House, un tableau de *Persée qui vient de couper la tête de Méduse*.

FUESSLI (*Jean-Rodolphe*), célèbre peintre et graveur suisse, etc.

Il naquit à Zurich en 1737; étudia sous son père, et fut également habile dans le dessin, dans la peinture et dans la gravure. En 1765, il se rendit à Vienne et fut détourné quelques années après, de son art, par des travaux de géométrie et par des occupations de chancellerie, auxquels il se voua en Hongrie. Il revint enfin à Vienne, pour reprendre ses première études, et s'y occupa surtout de l'histoire de l'art, dans lequel il excellait, par deux ouvrages, que malheureusement il ne put achever : l'un est un *Journal destiné pour les Etats Autrichiens*, dont quelques cahiers ont paru depuis 1801; l'autre plus considérable, est le *Catalogue raisonné des meilleures estampes gravées, d'après les artistes les plus célèbres de chaque école* : les quatre volumes qui ont paru de ce grand ouvrage comprennent les écoles flamandes et italiennes. Les portraits et les vignettes de *l'Histoire des peintres Suisses*, de son père, ont été aussi dessinés et gravés par lui.

FULLEBORN (*George-Gustave*), professeur des langues hébraïque, grecque et latine, à Breslau.

Né le 2 mars 1769, à Glogau, où son père exerçait les fonctions de conseiller de bailliage, il commença ses études au collége de sa patrie sous la direction d'un père, distingué lui-même, par ses connaissances; et les continua à l'université de Halle, où il se fit connaître avantageusement par une Dissertation latine *sur le livre de Xénophane, Zénon et Gorgias*, ordinairement attribué à Aristote. Livré spécialement à l'étude de la philologie et de la philosophie, il s'attacha à connaître les nouveaux systèmes que ces sciences avaient vus naître depuis peu en Allemagne, et les compara avec ceux des anciens et des modernes. En 1789, il prêcha avec succès dans l'église luthérienne de Glogau, et fut nommé ensuite troisième diacre de la même église. Bientôt après, il succéda au célèbre Gedicke dans la chaire que celui-ci occupait à l'*Elisabethanum* de Breslau, lorsque ce dernier fut appelé au rectorat de Bautzen. Mais, dès 1795, la santé de Fulleborn commença à s'altérer; il s'affaiblit insensiblement, malgré tous les secours de l'art, et succomba enfin le 16 février 1803, à une maladie de cœur, laissant une veuve et une famille sans fortune. Quoique enlevé si jeune à la philosophie et aux lettres, il a donné au public un grand nombre d'ouvrages qui justifient sa réputation.

FULTON (*Robert*), célèbre mécanicien américain, etc.

Né en 1767, dans le comté de Lancastre, état de Pensylvanie, où son père était établi, il reçut une éducation ordinaire et fut ensuite envoyé à Philadelphie pour y apprendre la profession de joaillier. Il montra bientôt du goût et du talent pour le dessin, et obtint, par la générosité d'un de ses compatriotes, Samuel Turbitt, la faculté d'aller à Londres pour y étudier la peinture sous le célèbre West, aussi Américain. Après quelques années d'une application suivie, Fulton, peu satisfait de ses progrès et désespérant d'obtenir jamais dans cet art une grande réputation, tournait ses vues vers un autre objet, lorsqu'il forma une liaison d'amitié avec M. Ramsey, Américain distingué par de grands talens pour la mécanique, et venu à Londres dans l'intention de transplanter en Virginie, son pays natal, la machine à vapeur et d'autres inventions utiles dans les arts. Fulton, qu'une situation gênée et dépendante effrayait plus qu'un autre, jeta ses pinceaux et suivit un exemple qui lui promettait des avantages de toute espèce. Tandis qu'il s'occupait de ses études mécaniques, M. Joël-Barlow, qui habitait déjà Paris, y attira Fulton pour travailler comme son associé à un panorama, et lui procura ainsi des bénéfices considérables. Pendant son séjour dans la capitale de la France, notre mécanicien perfectionna ses vues et ses connaissances, et se rendit enfin aux Etats-Unis. Il y publia successivement la découverte d'un moulin pour scier et polir le marbre; celle d'une machine à faire des cordes; l'invention d'un bateau pour naviguer sous l'eau; le moyen de faire sauter en mer les vaisseaux ennemis; et enfin sa fameuse frégate ou bateau à vapeur, connu sous le nom de *Steam-Boat* : il conçut aussi depuis le projet de construire, pour la défense des ports en temps de guerre, une espèce de bâtiment qu'on pût manœuvrer au moyen de cette machine. Après avoir plusieurs années de suite et en différens pays lutté contre les vieilles habitudes et les préjugés, Fulton vit son expérience des

Steam-Boats réussir au-delà de ses espérances, et reçut les applaudissemens de ceux mêmes qui étaient venus chercher dans sa non-réussite des motifs pour justifier leur opposition. Il fut nommé immédiatement membre de la société philosophique de Philadelphie et de la société militaire des Etats-Unis, et venait d'obtenir du congrès un témoignage flatteur d'encouragement, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux sciences le 24 février 1815, quand son génie était encore dans toute sa force et sa vigueur.

FUMAGALLI (*Ange*), savant historien de la Lombardie, abbé de Citeaux, etc.

Né à Milan en 1728. Il entra dès sa jeunesse dans l'ordre de Citeaux; associa aux études de la profession monastique et de la théologie, celles des langues orientales et de l'histoire de sa patrie; et trouva beaucoup de ressources pour cette dernière dans les riches archives de son convent, qui était l'antique et célèbre abbaye de Saint-Ambroise, à laquelle appartenaient encore des droits de souveraineté sur plusieurs fiefs de la Lombardie. Les premiers fruits de ses études furent deux dissertations publiées lorsqu'il n'avait encore que vingt-neuf ans : l'une traitait de l'*Origine de l'idolâtrie*, et l'autre d'un manuscrit grec de la Liturgie ambroisienne. L'érudition du jeune Fumagalli embrassait également les sujets littéraires et les sujets religieux; car s'il écrivait d'un côté la vie de François Cicercio, savant du 16e siècle, il composait de l'autre celle du père abbé Rancati, qui avait pris une si grande part aux épineuses questions du jansénisme. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite à Rome, où il enseigna tout à la fois la théologie et la diplomatie. De retour à Milan en 1793, il fut d'abord lecteur de son monastère; et, bientôt après, abbé, exerçant en cette qualité les droits souverains dont nous avons parlé tout à l'heure. Parmi ces droits étaient ceux d'une papeterie et d'une imprimerie, indépendantes de l'autorité des ducs de Milan. Fumagalli en profita, mais pour l'instruction de ses compatriotes; et y fit imprimer, non-seulement ses ouvrages historiques, mais encore ceux que d'autres écrivains estimables avaient composés dans le même genre. Ce fut ainsi que les presses de l'imprimerie de Saint-Ambroise enrichirent l'Italie d'une très-belle édition de l'*Histoire des arts du dessin chez les anciens*, par Winkelmann, accompagnée de savantes notes de Fumagalli. La prospérité territoriale de sa patrie occupa ses méditations autant que la gloire de la province Lombarde, et il fit des mémoires intéressans et utiles sur divers objets d'économie rurale. On lui doit aussi les fameuses *Institutions diplomatiques*, sujet qui n'avait pas encore été traité en Italie avec un aussi grand détail, et que Fumagalli exposa d'une manière tellement supérieure, que cet ouvrage y est encore regardé comme classique. Lors de la création de l'institut des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie, Fumagalli fut choisi des premiers pour donner de l'illustration à cette compagnie naissante; mais la suppression de son ordre devint bientôt pour lui la cause d'un chagrin mortel, et il n'y survécut que très-peu de temps. Plein de vertus et de lumières, aimé et estimé de ceux-là mêmes qui ne le connaissaient pas personnellement, il les laissa inconsolables de sa perte, et mourut à Milan le 12 mars 1804, âgé de soixante-seize ans.

FURSTEMBERG (*François-Egon*, baron de), évêque de Paderborn et de Hildesheim, etc.

Issu d'une ancienne et illustre famille de Westphalie, il fut destiné à l'état ecclésiastique et ensuite sacré évêque de Paderborn et de Hildesheim. Ce respectable prélat, qui se fit chérir à Munster par la douceur de son administration et par son esprit de tolérance, exerça surtout une influence salutaire sur l'instruction publique. A la mort de l'électeur de Cologne, le chapitre de Paderborn nomma le baron de Furstemberg, prince-évêque de cette ville et de Hildesheim; mais il perdit, en 1806, par la sécularisation des principautés ecclésiastiques, la souveraineté sur ces évêchés, dont il conserva pourtant la dignité titulaire. Il se fit aussi remarquer dans le temps par sa bienveillance particulière pour les prêtres français émigrés; et plus de vingt mille d'entre eux trouvèrent chez lui la plus généreuse hospitalité. Sa charité est encore aujourd'hui une grande ressource pour les pauvres de ce pays; et elle ne se borne pas seulement aux catholiques, car elle s'étend à toutes les sectes sans distinction.

G

GABALÉON-DE-SALMOUR (le comte *Christian-Antoine-Joseph-Pierre-Jean* de), gentilhomme piémontais, ministre de Saxe à Paris, législateur français, etc.

Né le 12 janvier 1755, à Turin, d'une famille distinguée, il servit d'abord dans les troupes du roi de Sardaigne; passa ensuite au service de Saxe, et acquit dans ce pays de grandes propriétés. Il devint ministre de Saxe à Paris, sous le directoire exécutif; retourna, peu après, dans sa patrie; fut élu député au corps législatif pour le département du Pô, pendant le règne de Napoléon; adhéra, en cette qualité, le 3 avril 1814, à la déchéance de cet empereur, et donna plus tard son consentement à l'acte constitutionnel. Le comte Gabaléon-de-Salmour est actuellement à Vienne en Autriche, sans aucune mission politique.

GABRIELLI (*Catherine*), fameuse cantatrice italienne.

Née le 12 novembre 1730, à Rome, où son père était cuisinier du prince Gabrielli, dont elle prit depuis le nom, Catherine, douée d'une très-belle voix, mais n'ayant pas les moyens d'apprendre la musique, entretenait son goût pour le chant, en allant souvent à l'opéra, où elle saisissait à l'instant les meilleurs morceaux, qu'elle chantait ensuite avec un talent merveilleux. Le prince Gabrielli l'ayant un jour entendue, en fut si ravi, qu'il se chargea de son éducation musicale, et bientôt on ne parla dans la ville que de la *cuochetta di Gabrielli* (la petite cuisinière de Gabrielli). Elle débuta, pour la première fois, à Lucques, en qualité de *prima donna*, dans l'opéra de la *Sofonisba*, de Galuppi, et y eut un succès étonnant. Après avoir parcouru plusieurs théâtres de l'Italie, elle passa à Naples en 1750, et y causa un tel étonnement dans la fameuse ariette de *son Regina e sono amante*, de la Didon de Métastase, qu'elle fixa pour jamais sa réputation. Cet immortel compositeur s'empressa alors de la faire venir à la cour de Vienne, où François Ier la déclara chanteuse de la cour. Son caractère inconstant et léger en amour lui attira par la suite plusieurs désagrémens, et faillit même lui coûter la vie. L'ambassadeur de France lui faisait la cour, et la payait généreusement, sans se douter qu'elle admettait aussi et secrètement, les hommages du ministre de Portugal, dont la générosité lui avait également fourni une partie de ses grandes richesses. Le Français, se doutant enfin de la trahison, trouva moyen de se cacher dans un endroit secret de la maison, et ne tarda guère à voir sortir son rival de la chambre de la Gabrielli. Emporté par sa jalousie, il s'élança sur elle, et l'aurait percée de son épée, sans la résistance qu'opposa au coup le *justaucorps* qu'elle portait. L'ambassadeur, rentrant alors en lui-même, se jette aux genoux de Gabrielli pour implorer son pardon, et ne l'obtient que sous la condition de céder son épée : l'intention de la cantatrice était de conserver ce trophée, et d'y faire graver cette inscription : *Épée de M...., qui osa frapper la Gabrielli, tel jour...;* mais Métastase arrangea cette affaire, et le jaloux en fut quitte pour la peur du ridicule. Après avoir gagné à Vienne des sommes immenses, cette cantatrice partit pour Palerme, où son talent produisit le même enthousiasme, et ajouta à son impudence naturelle. Un jour que le vice-roi donnait un repas de cérémonie, il y invita la Gabrielli; l'heure du dîner étant passée, et la chanteuse ne paraissant pas, un valet de chambre fut envoyé pour l'avertir, et la trouva lisant tranquillement, ne pouvant, dit-elle, quitter sa chambre, à cause d'une légère indisposition. Le soir, au théâtre, elle chanta fort négligemment; et le vice-roi, qui avait bien voulu passer le premier affront, l'envoya menacer de la prison, si elle s'obstinait à ne pas chanter à sa manière accoutumée : « Il me » fera crier, dit-elle à celui qui lui apportait le message, mais chanter jamais. » Cependant, quand le spectacle fut fini, on la mit effectivement en prison; et, pendant douze jours qu'elle y resta, elle donna de grands repas, paya les dettes de tous les détenus, distribua beaucoup d'argent par charité, et chantait, le soir

faux prisonniers, les morceaux les plus choisis. Devenue libre, elle se rendit à la cour de Parme, où l'infant don Philippe devint si follement épris d'elle, qu'il la tenait quelquefois, par jalousie, renfermée chez lui, dans une chambre dont il gardait la clef. Pour se soustraire à cette frénésie, qui lui était insupportable, la Gabrielli s'évada secrètement de Parme, et alla en Russie, où Catherine II l'appelait depuis longtemps. Lorsqu'il fut question de fixer ses honoraires, elle demanda dix mille roubles. « Je ne paie pas, dit l'impératrice, sur ce pied-là mes feld-maréchaux; en ce cas-là, répond la chanteuse, V. M. n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. » Elle resta néanmoins plusieurs années à Pétersbourg, et y reçut les plus grands honneurs. De retour en Italie, chargée de diamans et de roubles, elle vint chanter à Venise avec le célèbre Pacchiarotti, et déploya sa voix d'une manière si étonnante, que le chanteur s'enfuit derrière les coulisses, en criant : « Malheureux que je suis, c'est un prodige. » Depuis cette époque, la Gabrielli se retira à Rome, avec sa sœur aînée *Anna*, qui l'avait toujours accompagnée en qualité de *seconda donna*, et mourut d'un rhume mal soigné, au mois d'avril 1795.

GABRIELLI (*Françoise*), dite *la Gabriellina*, chanteuse italienne, etc.

Née à Ferrare en 1755. La nature l'ayant douée d'une jolie voix, son père l'envoya à Venise, où elle entra dans le conservatoire de l'Ospedaletto, en 1770, et prit des leçons de Sacchini. Dans une des fêtes de ce conservatoire, dans lesquelles les demoiselles-élèves chantent l'office divin, Françoise fut entendue par l'entrepreneur du théâtre de Saint-Samuel, qui la demanda, et l'obtint pour *seconda donna*. Elle débuta, avec un grand succès, en 1774, et parut aussitôt comme *prima donna* dans plusieurs théâtres de l'Italie, et notamment à Florence. Elle quitta depuis l'opéra-buffa, et chanta à Naples, en 1782, en qualité de premier *soprano*; et c'est dans ce rôle qu'elle débuta à Londres, avec le célèbre Marra. La Gabriellina resta dans cette ville plusieurs années, et, de retour en Italie, elle se montra d'abord au théâtre royal de Turin, d'où elle se retira quelque temps après, se trouvant assez riche. Elle fixa alors sa demeure à Venise, et y mourut en 1795. Cette célèbre cantatrice était aussi excellente musicienne; sa voix était douce et flexible, et de la qualité de celles que les Italiens appellent *voce di testa*. Sa principale force était dans les sons aigus qu'elle tirait avec une grande rapidité; son chant manquait cependant d'expression, et elle était assez médiocre actrice. La Gabriellina était fort jolie, et on lui attribua dans le temps beaucoup de protecteurs et d'aventures galantes.

GADEBUSCH (*Frédéric-Conrad*), historien suédois, etc.

Né le 29 janvier 1719, à Altenfaehren, dans l'île de Rugen. Il fit ses premières études, et ensuite son cours de droit à Hambourg, Greifswalde et Kœnigsberg; et obtint, en 1750, la place de greffier d'un tribunal du district de Dorpat en Esthonie. Un procès s'étant élevé entre le magistrat et la bourgeoisie de cette ville, Gadebusch fut nommé secrétaire de la commission chargée d'examiner cette affaire, et refusa, en 1765, les fonctions de greffier du tribunal établi dans l'île d'Oesel. Appelé, l'année suivante, à la place de notaire pour les affaires ecclésiastiques à Dorpat, il fut peu après nommé syndic de cette cité; et l'impératrice Catherine, qui savait distinguer le mérite partout où il se trouvait, le désigna, en 1767, comme un des membres de la commission législative qu'elle avait établie à Moscou. Gadebusch accepta une mission si honorable; mais il se convainquit bientôt que cette assemblée, annoncée avec pompe à une époque où toute l'Europe parlait de la réforme de la jurisprudence, et de la nécessité de faire participer le peuple à la confection des lois, n'aurait pas de résultat, et il s'en retira vers la fin de la même année. Devenu successivement membre du consistoire de Dorpat, chef de la justice, et enfin un des anciens ou notables de la bourgeoisie, il mourut le 8 juillet 1788, regretté universellement. Gadebusch, écrivain laborieux et utile, a recueilli un grand nombre de matériaux précieux pour l'histoire de la Livonie et du Nord. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur les Historiens de la Livonie*; *Essai sur la vie du comte de Fermor*; et enfin *Essais sur l'Histoire de la Jurisprudence de la Livonie*, etc.

GAERTNER (*Bernard-Auguste*), célèbre jurisconsulte westphalien, etc.

Né à Cassel le 28 octobre 1719. Il revint de l'université en 1741, et fréquenta le barreau de sa ville natale, où il fut nommé, en 1754, secrétaire de la régence et du consistoire. Reçu, en 1755, avocat-fiscal pour la principauté de Marbourg, il réunit à cette charge celle de membre de la régence, et fut chargé, pendant la guerre de sept ans, de la direction de l'administration de la guerre. Après la signature du traité de paix, il devint chef de la commission chargée de rétablir les finances délabrées de l'université de Marbourg, et membre de la députation qui accommoda depuis les différens entre les deux principales branches de la maison de Hesse. En 1773, l'empereur choisit Gaertner pour son subdélégué à la liquidation des dettes de la maison de Solms-Braunfels; et son prince lui confia, à la même époque, la direction de la régence et du consistoire, avec le titre de son conseiller intime: il mourut le 28 juin 1793. On lui doit différens ouvrages sur la politique.

GAERTNER (*Joseph*), fameux botaniste wurtembergeois, etc.

Né le 12 mars 1732, à Calw, dans le duché de Wurtemberg, où son père était médecin du prince, il fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, et consacrait tous ses momens de loisir aux sciences physiques, pour lesquelles il eut, dès l'enfance, un goût décidé. Son oncle, voyant la répugnance qu'il montrait pour le sacerdoce, lui fit étudier le droit; mais le jeune Gaertner, trouvant la jurisprudence aussi peu agréable et plus aride que la théologie, abandonna l'une et l'autre pour se livrer tout entier à la médecine. Tubinge ne lui offrant point les mêmes ressources que Gœttingue, il se rendit, en 1751, à cette université, justement renommée, et suivit avec assiduité, pendant deux années, les leçons de l'immortel Haller. De retour à Tubinge, en 1753, il obtint le doctorat, et jaloux de connaître les hommes les plus distingués, et les plus fameux établissemens scientifiques de l'Europe, il parcourut d'abord l'Italie, ensuite la France, et s'arrêta quelques mois à Lyon, à Montpellier, et enfin à Paris, d'où il partit pour se rendre à Londres. En 1759, il fit un voyage en Hollande, et s'embarqua de nouveau pour l'Angleterre, afin de terminer un travail qu'il avait entrepris sur les poissons et les vers marins. Après un an de séjour dans cette île, Gaertner retourna dans sa patrie, et fut nommé professeur d'anatomie à Tubinge. Il accepta, en 1768, la chaire de botanique à l'université de Pétersbourg, dont l'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres; et l'impératrice lui confia aussi alors la direction du jardin et du cabinet d'histoire naturelle. Il fit d'abord, avec le comte Orloff, un voyage en Ukraine, puis il quitta la Russie, à la fin de l'été de 1770, pour se fixer dans la ville où il avait pris naissance. Entièrement occupé de son beau travail carpologique, qu'il avait commencé sur les bords de la Néwa; et excédé bientôt par des veilles multipliées, il fut saisi tout à coup d'une affection nerveuse, qui le força de garder presque constamment le lit pendant vingt mois. Il se remit à l'œuvre avec une application telle, qu'au mois d'avril 1791 il pût faire paraître son ouvrage; et il s'occupait, avec ardeur, de la rédaction du supplément lorsqu'il mourut le 13 juillet de la même année.

GAERTNER (*Charles-Christian*), célèbre littérateur allemand, etc.

Né le 24 novembre 1712, à Freiberg en Saxe, où son père était maître de poste, il trouva, à l'école de Messen, où il fit ses études préparatoires, deux jeunes gens qui devinrent, par la suite, les principaux ornemens des lettres allemandes, et avec lesquels Gaertner se lia de l'amitié la plus intime: ce furent *Gellert* et *Ramler*, et l'union qui se forma entre ces trois étudians fait époque dans l'histoire littéraire germanique. Ils se retrouvèrent tous les trois à l'université de Leipzig, où Gottsched, s'était érigé en réformateur du goût, et les trois amis travaillèrent pendant quelque temps sous les bannières de ce chef, qui chargea Gaertner de coopérer à la traduction du *Dictionnaire* de Bayle, et de l'*Histoire ancienne* de Rollin. Gottsched faisait en même temps publier, par son ami Schwabe, un ouvrage périodique intitulé, *Amusemens de la raison et de l'esprit*, qui oublié aujourd'hui, n'a pas été sans utilité, en excitant l'émulation des jeunes écrivains, et Gaertner inséra ses poésies dans ce recueil, où elles sont au nombre des meilleurs morceaux qu'il renferme. Cramer, Schlégel, Giseke et Klopstock s'étant montrés les partisans d'une réforme littéraire en Allemagne, Gaertner et ses deux camarades se joignirent à

eux et publièrent des écrits qui opérèrent vraiment une révolution dans les études. Il quitta Leipzig à l'âge de trente-trois ans, pour conduire deux comtes de Schœnberg à Brunswick, où il plut tellement au prince régnant, qu'en 1747 on le nomma professeur de morale et de rhétorique au collége Carolin, célèbre école qui a été détruite de nos jours sous le gouvernement français. Gaertner remplit cette place pendant quarante trois ans avec un zèle qui ne lui laissa pas le temps de s'occuper d'autres travaux; fut pourvu, en 1775, d'un canonicat du chapitre de saint Blaise à Brunswick, et obtint, en 1780, le titre de notable aulique du souverain. Il mourut le 14 février 1791, à l'âge de quatre-vingt-un ans, sans avoir ressenti les incommodités de la vieillesse.

GAGERN (*M. H. C.*, baron de), grand-croix du Lion-d'Or de Hesse et de la Fidélité de Bade, ministre du roi des pays-Bas à la diète de Francfort, etc.

Issu d'une famille noble d'Allemagne, il étudia particulièrement la diplomatie, et devint, en 1791, chargé d'affaires du prince de Nassau-Usingen à la diète de Ratisbonne. Après avoir resté longtemps dans l'obscurité, M. le baron de Gagern fut nommé en 1815 ministre plénipotentiaire du roi des Pays-Bas au congrès de Vienne, et signa, le 27 avril, le traité d'accession des villes libres et de la Prusse à la confédération européenne contre Napoléon. En 1816, il fut encore envoyé par le roi des Pays-Bas, comme ministre plénipotentiaire pour le Luxembourg, à la diète de Francfort, où il s'exprima dans toutes les séances en faveur du pacte fédératif et des constitutions représentatives, fondées sur la distinction des ordres. Le baron de Gagern est très-versé dans l'histoire et passe pour un des plus habiles publicistes de l'Europe. En 1817, il a publié un mémoire sur l'*émigration* nombreuse d'Allemands indigènes, qu'il regarde comme propre à compromettre la sûreté intérieure de l'Allemagne.

GAINSBOROUGH (*Thomas*), célèbre peintre anglais, etc.

Né en 1727, à Sudbury, dans le comté de Suffolck où son père était drapier, il montra de bonne heure une imagination mobile, un tour d'esprit brusque et original et surtout un goût prononcé pour le dessin. Avant sa dixième année, on le voyait, dédaignant les jeux de son âge, s'enfoncer dans les bois des environs, pour imiter les objets qui souriaient à son imagination, et crayonner alternativement une cabane, un arbre desséché, ou un troupeau. Décidé à se vouer à la peinture, dans la vue de soulager sa famille, peu aisée, des frais de son entretien, il vint à Londres à treize ans, et y reçut des leçons de Gravelot, qui lui témoigna bientôt de l'intérêt. Il commença par peindre le portrait, genre où il acquit un degré de perfection qui l'a fait placer par quelques-uns de ses compatriotes sur la même ligne que van Dyck, et alla établir successivement sa résidence à Ipswich, puis à Bath. Il s'attacha ensuite à la peinture du paysage, dans laquelle il se fit une réputation encore plus étendue et plus solide, et l'académie royale de peinture s'honora de le compter parmi ses premiers membres. Gainsborough mourut à Londres, le 2 août 1788. Ses portraits se distinguent particulièrement par une ressemblance frapppante, qu'il saisissait avec une grande facilité.

GALEPPI ou CALEPPI (*Laurent*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Cervia, le 29 avril 1741, d'une famille noble du pays, il se destina à l'état ecclésiastique; obtint d'abord quelques bénéfices, et fut ensuite élevé à l'épiscopat. Après le retour du saint père à Rome, en 1814, le prélat Caleppi, qui était toujours resté fidèle à sa religion et à son souverain, fut décoré de la pourpre romaine et proclamé cardinal en 1816. Peu de temps après il fut envoyé au Brésil, en qualité de nonce apostolique, et mourut à Rio-Janeiro, dans les premiers mois de 1817, à l'âge de soixante-seize ans. On remarque que c'est le premier cardinal qui soit mort en Amérique.

GALL (le docteur *Jean-Joseph*), célèbre cranologiste, etc.

Né en 1758, à Tiesenbrunn, dans le pays de Wurtemberg, il étudia la médecine, qu'il exerça ensuite avec succès à Vienne, où sa nouvelle doctrine devint l'objet de l'attention générale. Après des observations réitérées, il établit comme principe que les qualités des facultés intellectuelles dépendent de la conformation de certaines parties de la tête, et crut découvrir, dans les *protubérances* de leurs crânes, les inclinations de chacun d'eux. Il exposa son système dans

les cours publics des universités, des grandes villes de l'Europe, et sa doctrine trouva tout à la fois un grand nombre de partisans et d'adversaires en Allemagne, à Paris, et surtout en Angleterre. On doit à M. Gall, outre plusieurs ouvrages estimés, dans lesquels il se montre surtout grand anatomiste, de nouvelles connaissances sur l'organisation du cerveau. Il réside maintenant à Paris, où il pratique la médecine avec succès.

GALLATIN (le comte *Albert*), ministre d'état américain, etc.

Né à Genève, d'une famille qui y est établie depuis long-temps. il quitta son pays fort jeune pour se rendre en Amérique, où il fut d'abord réduit, faute de ressources pécuniaires, à donner des leçons de langue française. Il se lia ensuite avec M. Jefferson, qui le fit parvenir aux premiers emplois, et fit alors une fortune considérable : il est aujourd'hui ministre d'état, et secrétaire de la trésorerie des Etats-Unis d'Amérique. Il fut envoyé, en 1813, pour négocier la paix entre son pays et l'Angleterre; mais n'ayant pu parvenir à aucune conclusion définitive, il revint en Amérique au commencement de 1814; fut nommé l'année suivante ambassadeur à la cour de France; puis chargé de nouveau, en 1818, de la négociation d'un traité de commerce avec la Grande-Bretagne. On lui doit, comme publiciste, une *Esquisse des finances des Etats-Unis*, publiée à New-Yorck en 1796.

GALLES (*Georges*, prince de), régent d'Angleterre. Voyez *Georges*.

GALLES (*Caroline Amélie-Elisabeth* de Brunswick-Wolfenbüttel, princesse de), épouse du régent, etc.

Née le 17 mai 1768, du célèbre duc de Brunswick, tué à la bataille de Jéna, et d'Augusta d'Angleterre, sœur de Georges III, elle épousa, le 8 avril 1795, son cousin le prince de Galles, qui ne se prêta, dit-on, à cette alliance que par déférence pour son père, et pour faire acquitter ses dettes. Aussitôt après la naissance de la princesse Charlotte leur fille, en 1796, l'union des époux ne tarda pas à être troublée, et le prince, croyant avoir des plaintes à former d'une nature très-délicate, provoqua et fit consentir son épouse à une séparation à l'amiable. Les dix années qui suivirent cet arrangement ne présentèrent rien d'important au public; mais, en 1806, des rapports injurieux à l'honneur de la princesse s'étant encore répandus, le roi ordonna qu'il fût fait une enquête, à la suite de laquelle il fut reconnu que sa bru n'était coupable que de légèreté et d'indiscrétion. Cependant dès cette époque ses relations avec le prince devinrent plus rares, et eurent même un caractère de réprobation qui attira l'attention publique sur sa conduite. De nouvelles altercations eurent encore lieu entre les époux en 1814; le parlement prit alors fait et cause pour la princesse; mais elle n'en fut pas moins obligée de quitter le royaume et de se réfugier en Italie. Depuis lors elle a parcouru successivement l'Allemagne, la Turquie, Jérusalem, Alger, Vienne, Rome, Naples, etc.; et se trouvait dans sa belle maison de campagne sur le lac de Cosma, au moment où sa fille mourut à la fin de 1817. Il serait difficile de concilier les différentes versions répandues sur le compte de la princesse de Galles; mais, si l'on en croit le bruit le plus général, elle affectionne particulièrement les beaux hommes, et en a toujours un certain nombre à sa suite.

GALLETTI (*Pierre-Louis*), évêque de Cyrène, savant antiquaire italien, etc.

Né en 1724, à Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie; il entra de bonne heure chez les Bénédictins, et suivit bientôt les traces des hommes distingués qui ont illustré cet ordre par leurs travaux. Il dirigea les siens vers l'antiquité et l'histoire littéraire et ecclésiastique, dont il s'occupa avec un zèle infatigable; vécut d'abord dans la célèbre abbaye de son ordre à Florence, où son savoir lui fit bientôt obtenir la place de bibliothécaire et d'archiviste; et rédigea un excellent catalogue des manuscrits qu'elle possédait en grand nombre, et qui lui servirent depuis à composer un ouvrage intitulé : *Ragionamento dell' origine e de' primi tempi dell' Abadia Fiorentina*. Il s'occupa ensuite de quelques questions relatives à la géographie ancienne du territoire de Rome et des états du pape; fit paraître une dissertation intitulée : *Capena municipio de' Romani*, où il établit que Rome était autrefois au lieu où l'on voit aujourd'hui un vieux château ruiné, appelé *Civitacula*, sur lequel il donna de curieux renseignemens historiques et diplomatiques; et fit suivre cet ouvrage d'un autre écrit du même genre, renfermant des notices très-importantes sur les actes de saint Gétulien et de ses com-

pagnons. On s'était jusqu'alors beaucoup occupé des inscriptions antiques, dont le nombre est considérable à Rome; mais on accordait peu d'attention à celles du moyen âge, Galletti commença vers cette époque à en former une collection, qu'il a publiée, en les divisant selon les nations qu'elles pouvaient intéresser; et donna aussi au public divers morceaux de littérature sur l'histoire, les antiquités et les rites ecclésiastiques. Les vertus et le mérite de ce savant lui obtinrent l'amitié des plus illustres prélats, et même celle du pape Pie VI, qui lui conféra plusieurs bénéfices et le titre d'évêque de Cyrène. Cet infatigable littérateur mourut subitement d'apoplexie le 13 décembre 1790, à l'âge de soixante-six ans.

GALLICCIOLI (l'abbé *Jean-Baptiste*), savant orientaliste italien, etc.

Né en 1733, à Venise, où il professa dans les écoles publiques les langues hébraïque et grecque, il savait, indépendamment des langues orientales, le syriaque, le chaldéen, le latin, le français et l'anglais. Loin d'être avare du savoir qu'il avait acquis, son plus grand plaisir était de le communiquer à ses disciples; et ceux-ci, à qui, par sa manière surtout de leur en faire part, il avait inspiré une sorte de passion pour les connaissances immenses dont son esprit était orné, le suivaient jusques dans les rues de Venise, où il continuait en quelque sorte les leçons de sa chaire. Simple dans ses mœurs, modeste dans l'expansion de ses connaissances, comme dans son habillement et ses manières, on eût prit cet humble abbé pour le prêtre le plus ordinaire; il était d'ailleurs si prodigue envers les pauvres, que, malgré la fortune dont il jouissait, on le trouva dépourvu de tout à sa mort, arrivée à Venise en 1806 : on découvrit alors qu'il y avait plusieurs familles qui ne vivaient que de ses bienfaits. Il publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue *Pensieri sulle settimane di Daniele*, écrit plein d'érudition, et dont toutes les universités italiennes lui firent des remercîmens. On a encore de lui des traductions italiennes d'après les originaux, et publiées à Venise de même que les livres précédens : ce sont celles de l'*Ecclésiaste*, et des différentes défenses de la religion chrétienne.

GALLINI (*Jean-André*), célèbre danseur italien, etc.

Né en Italie. Il commença sa réputation à Paris, et vint ensuite à Londres, où il se montra pendant plusieurs années avec succès sur le théâtre de l'Opéra, en qualité de premier danseur. Devenu ensuite directeur des ballets, il donnait en même temps des leçons de son art dans les meilleures maisons et dans les pensions les plus considérables. Gallini avait un esprit et des manières insinuantes, et la considération qu'il avait acquise était telle que la sœur du comte d'Abingdon ne fit point de difficulté de lui donner sa main. Il acheta, en 1786, le privilége du théâtre de l'Opéra; mais il n'eut pas lieu de se féliciter de cette acquisition, car la salle fut brûlée en 1789, et trente mille livres sterling, qu'il avança pour en faire construire une nouvelle, furent perdues pour lui. La location des vastes salles qu'il possédait dans Hanover-Square, soit pour des concerts, soit pour des bals ou des lectures publiques, et les leçons de danse qu'il continua de donner jusqu'à sa mort, le dédommagèrent de ses pertes. Dans un voyage qu'il fit en Italie, le pape lui conféra l'ordre de l'Eperon d'or, ce qui lui fit porter depuis le nom de sir John Gallini. Il mourut le 5 janvier 1805.

GALLITZIN (*Dimitri II*, prince de), ministre russe, etc.

Issu de l'illustre famille de ce nom, il embrassa la carrière diplomatique; fut nommé, en 1762, ambassadeur de Russie à la cour de Vienne; et sut ménager habilement les intérêts de sa souveraine, au nom de laquelle il signa différens traités, qui lui acquirent la réputation d'un ministre juste et plein de probité. Il fut remplacé, sur sa demande, en 1792; mais son grand âge ne lui permit pas de retourner en Russie, et il mourut à Vienne le 30 septembre 1793, emportant les regrets des grands et du peuple.

GALLITZIN (*Dimitri III*, prince de), ambassadeur russe, parent du précédent, etc.

Il joignait le goût des sciences à des connaissances très-étendues en histoire et en littérature; fut nommé, en 1765, ambassadeur de sa cour près celle de France, où il se lia avec les hommes qui avaient alors le plus de célébrité; et entretint même une correspondance avec Voltaire, qui le loue dans plusieurs lettres de ses belles qualités, et surtout de son esprit de tolérance. Le prince Gallitzin passa à l'ambassade de La Haie, vers 1773, et pendant son séjour en Hol-

lande, il publia une édition des œuvres d'Helvétius, augmentée du *Traité de l'homme et de ses facultés intellectuelles*, dont il avait acquis le manuscrit original. Lorsque la révolution française éclata, il se retira en Allemagne, et s'y consacra entièrement à l'étude de l'histoire naturelle, qu'il avait toujours aimée avec passion : les académies de Pétersbourg, Stockolm, Berlin et Bruxelles, le comptèrent successivement au nombre de leurs membres. Il devint président de la société minéralogique de Jéna, auquel il fit don de son riche cabinet de minéraux, et mourut à Brunswick le 17 mars 1803.

GALLITZIN (*Sergey*, prince de), lieutenant-général russe, etc.

Né de la même famille que les précédens, il servit contre les Turcs sous les ordres du prince Potemkin, en 1789, et contribua beaucoup à la prise d'Oczakow. Il se distingua aussi, en 1794, contre les Polonais, et se fit estimer d'eux par sa conduite loyale et honnête. Il reçut de l'impératrice l'ordre de Saint-Wladimir de la première classe, au mois de novembre suivant, et fut fait général en chef par Paul Ier, en décembre 1796. Lors de la reprise des hostilités, en 1809, entre la France et l'Autriche, il fut chargé du commandement de l'armée auxiliaire, qui marcha en Gallicie contre l'archiduc Ferdinand, et devint ensuite le principal ministre des démarcations à opérer à la suite du traité de Vienne. Il mourut au mois de février 1810.

GALLO (le marquis *Marzio-Mastrilli* de), ancien ministre et ambassadeur de Naples, etc.

Issu d'une famille noble d'Italie. Il se livra à l'étude du droit et de la diplomatie, et fut employé, par la cour de Naples, dans les négociations les plus délicates. Nommé, au mois de mai 1795, pour remplacer le chevalier Acton dans les fonctions de premier ministre, il refusa cet emploi, et assista, en 1797, aux conférences d'Udine, que suivit le traité de Campo-Formio, qu'il signa, au nom de sa cour, et qui lui valut l'ordre de la Toison-d'Or. Le marquis de Gallo fut de nouveau employé en 1798, 1799 et 1800, dans différentes négociations avec le gouvernement français; et eut, à la même époque, une lutte à soutenir contre le ministre Acton, qui voulait déployer à Naples une extrême rigueur. Devenu vice-roi de Sicile, M. de Gallo crut pouvoir donner un libre essor à ses principes de modération; mais bientôt il reçut l'ordre de ne plus agir que de concert avec Acton, et fut envoyé, à la fin de 1802, en qualité d'ambassadeur, auprès du gouvernement français. Il assista, en mai 1805, au couronnement de Napoléon comme roi d'Italie; signa à Paris, le 21 septembre, un traité avec la France, pour l'évacuation du royaume de Naples par les troupes françaises; et donna sa démission, lorsque les Russes et les Anglais débarquèrent sur le territoire napolitain. Après l'avénement de Joseph Bonaparte au trône de Naples, le marquis de Gallo s'attacha à la fortune du nouveau roi, qui lui confia le porte-feuille des relations extérieures, et qu'il suivit, en 1808, à Baïonne, où il fut déclaré grand dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles. Lorsque Murat vint à son tour occuper le trône, le marquis devint aussi son ministre des affaires étrangères; et signa, le 11 janvier 1814, le frivole traité d'alliance qui unit son maître à l'Autriche, et qui ne put le garantir de sa chute. M. de Gallo parut constamment dévoué depuis aux intérêts de Joachim, et le suivit dans sa fuite en 1815.

GALVANI (*Louis*), médecin et physicien célèbre d'Italie, etc.

Né à Bologne, le 9 septembre 1737. Il choisit pour profession la médecine, et cultiva de prédilection l'anatomie et la physiologie humaine et comparée. En 1762, il soutint, avec distinction, une thèse sur les os, et fut créé professeur d'anatomie à l'université. Galvani exerça constamment, avec beaucoup d'habileté, la chirurgie, et l'art des accouchemens, et eut le malheur de perdre, en 1790, une épouse qu'il adorait. De nouveaux sujets de peine vinrent ensuite aggraver sa douleur. Galvani, qui regardait la foi des sermens comme une chose sacrée dont on ne devait pas abuser, refusa, au moment où la république Cisalpine exigea de tous les employés un serment politique, de se prêter à ses vues, et fut dépouillé de ses dignités et de son emploi, et presque réduit à l'indigence. Il se retira alors chez son frère Jacques; et tomba bientôt après dans un état de marasme et de langueur, dont les soins aussi éclairés que généreux des docteurs Uttini et Cingari ne purent arrêter les progrès. Cependant, par égard pour sa grande célébrité, le gouvernement cisalpin décréta bientôt que, mal-

gré son refus de prestation de serment, il serait rétabli dans sa chaire : mais tant de coups portés à sa sensibilité accélérèrent sa fin, et il mourut le 4 décembre 1798. On lui doit plusieurs ouvrages estimés et des découvertes auxquelles on a donné son nom.

GALVEZ (don *Bernard*), comte, lieutenant-général espagnol, vice-roi du Mexique, etc.

Né à Malaga en 1756. Son oncle, don Joseph Galvez, ministre d'état, n'ayant pas d'enfans mâles, l'appela à Madrid en 1776, et le fit entrer dans le corps des Gardes-Wallones, qu'il quitta bientôt pour aller servir en France dans un régiment Cantabre. Charles III ayant déclaré la guerre aux Algériens, en 1779, Galvez revint en Espagne; rentra dans son ancien corps avec le grade de lieutenant, et fit partie de l'expédition commandée par le général O-Reilly. Dans une descente effectuée sur le territoire ennemi, il battit et mit en fuite, avec une poignée de soldats, un nombre considérable de Maures; et protégea la construction de deux batteries qu'on éleva sur le rivage. Au retour de cette campagne, on lui donna un régiment; et, quelques mois après, il fut nommé maréchal de camp, ayant à peine atteint sa vingt-quatrième année; mais son oncle, qui voulait rendre sa carrière plus rapide encore, l'attacha, en qualité de second, près du gouverneur qui partait pour la Louisiane, qu'il ne tarda effectivement pas à remplacer. La guerre d'Amérique ayant éclaté sur ces entrefaites, don Galvez fut chargé d'une expédition contre les Florides, dont il repoussa les Anglais en deux rencontres, et s'empara de Pensacola en 1781, malgré la vigoureuse résistance des assiégés. Peu après la paix de 1783, il reçut le titre de comte, et fut nommé en même temps lieutenant-général et vice-roi du Mexique. Ses qualités le rendirent bientôt l'idole, non-seulement de la ville, mais encore de la province entière, et jamais en effet contrée ne fut plus riche, ni plus heureuse que sous son gouvernement. Cependant don Galvez ayant fait bâtir ensuite, à peu de distance de la capitale du Mexique, sur le rocher *Chapoltepeca*, une maison de plaisance, entourée de fossés profonds et d'épais bastions, et surmontés même de plusieurs pièces d'artillerie, et on supposa qu'il visait à détacher ce pays de la mère-patrie pour s'en faire proclamer roi; on alla même jusqu'à dire qu'il n'avait fortifié le rocher de Chapoltepeca que pour qu'il lui servît d'asile et de défense contre les troupes européennes qui pouvaient venir l'attaquer; et le cabinet espagnol allait le priver de son gouvernement, lorsque, par suite d'un violent exercice qu'il avait fait à la chasse, il mourut au mois d'août 1794, regretté généralement de tous les Mexicains.

GARAY (don *Martin* de), secrétaire général de la junte centrale d'Aranjuez, ministre des finances d'Espagne, etc.

Il étudia les lois et la politique avec succès; se prononça hautement pour Ferdinand à l'époque des troubles de 1808; et devint secrétaire-général de la junte centrale d'Aranjuez, au nom de laquelle il rédigea diverses proclamations afin d'exciter la haine nationale contre les Français : on voit dans la correspondance relative aux affaires d'Espagne, qui a été imprimée en Angleterre, par ordre du parlement, que M. de Garay ne manqua ni de sagesse ni d'énergie dans les négociations qu'il dirigea. Il fut aussi un des premiers qui sentirent la nécessité de nommer une régence, et de convoquer les cortès; fut nommé, le 23 décembre 1816, par le roi d'Espagne Ferdinand, son ministre des finances, et signala son administration par de belles opérations, et surtout par le fameux édit des finances du 30 mai 1817, dont la conception lui appartient exclusivement. Cependant l'instabilité du gouvernement et les intrigues des moines, dont il attaquait les biens dans ses opérations, ne lui permirent pas de se livrer long-temps aux projets d'ordre et d'économie politique qu'il avait conçus; et on annonçait même déjà sa prochaine disgrâce dès le mois de mai; mais il conserva néanmoins le portefeuille jusqu'au mois de septembre, époque à laquelle il fut remplacé.

GARDEN (*François*), magistrat et littérateur écossais, connu sous le nom de lord Gardenstone, etc.

Il naquit à Edimbourg, en 1721; fut reçu, en 1744, membre de la faculté des avocats; se distingua au barreau; donna de bonne heure des preuves de talent pour la poésie; et fut nommé, en 1764, solliciteur du roi, et ensuite l'un des juges de la cour de session et de celle du justicier. Il avait fait, en 1762, l'acquisition du domaine de Johnson, près du village de Laurence-Kirk, dans le comté de Kinkardine; et c'est là que, témoin du sort misérable

des paysans, il forma le projet de l'adoucir, et consacra la plus grande partie, de sa fortune à étendre ce village et à l'embellir. En 1786, lord Gardenstone vint passer quelques temps en France et parcourut ensuite plusieurs autres parties de l'Europe, en tenant un journal de ses observations, qu'il publia, en 1791, sous le titre de *Souvenirs d'un voyageur*. Il est écrit avec agrément et chaleur, et renferme, outre des anecdotes intéressantes, des remarques qui se rapportent particulièrement à l'histoire naturelle, à la peinture et à l'agriculture. Ce philantrope mourut le 22 juillet 1793.

GARDINER (*Guillaume*), graveur anglais, etc.

Né en 1766, à Dublin, où son père était huissier; on le destina au sortir de l'école à l'état de domesticité; mais ses heureuses dispositions pour le dessin, engagèrent bientôt ses parens à l'en tirer, et il fut alors envoyé à l'académie royale de Dublin, où il obtint des distinctions méritées. Etant ensuite venu à Londres, il fut attaché d'abord à un peintre de portraits; embrassa, peu à près le métier de comédien, d'où il revint à son premier travail, et s'adonna enfin à la gravure, avec tant de succès, que Bartolozzi se glorifiait d'avoir été son maître, et laissa paraître sous son propre nom plusieurs des gravures de Gardiner. La vue de celui-ci s'étant fort affaiblie par suite d'une imprudence, il se détermina à entrer dans la carrière ecclésiastique; mais après deux ans, passés au collége Emmanuel, Gardiner découvrit dit-il, *qu'un Irlandais n'y pouvait pas espérer une place d'associé*; et se mit alors à copier, à l'aquarelle, des portraits à l'huile, genre dans lequel aucun artiste anglais ne lui disputait la supériorité. Il quitta encore une fois son état pour s'établir libraire, entreprise qui ne réussit point; et ces contrariétés, jointes à des souffrances corporelles insupportables, le déterminèrent enfin à se donner la mort le 8 mai 1814.

GARDNER (lord *Alan*), amiral anglais, pair d'Irlande, etc.

Né à Uttoxeter, dans le comté de Stafford, le 12 avril 1742, de sir Alan, irlandais, et lieutenant colonel dans le onzième régiment de dragons, le jeune Alan entra comme cadet dans la marine, à l'âge de treize ans, et, après avoir passé par tous les grades, fut nommé, en 1766, capitaine du *Preston*. En 1778, il obtint le commandement du *Maidstone*, frégate avec laquelle il fit d'heureuses croisières dans les Indes occidentales; et qu'il quitta, quelques années après, pour passer sur un vaisseau de ligne, qui se trouva à l'engagement qui eut lieu contre le comte d'Estaing, auprès de la Grenade. Le courage et les talens qu'il déploya dans cette affaire, et dans le fameux combat d'Ouessant, du 12 avril 1782, le firent appeler, en 1790, à la place de lord de l'amirauté, élever au grade de contre-amiral en février 1793, et enfin nommer commandant en chef dans les Iles-sous-le-Vent. Sir Alan-Gardner, après s'être fait remarquer dans les engagemens qui eurent lieu dans la Manche, en 1794, fut créé baronnet, à la suite d'une action brillante; et reçut une médaille de S. M. avec le rang de vice-amiral. En 1797, il appaisa, par sa fermeté, une mutinerie violente qui s'était manifestée sur la flotte à Portsmouth; et après avoir été toujours employé activement, il obtint, en 1800, le grade d'amiral, et le titre de pair d'Irlande, sous le nom de baron Gardner : il avait, peu de temps auparavant, été promu au grade de major général de marine. Au mois d'août 1809, lord Gardner, aujourd'hui le doyen de la marine anglaise, fut aussi employé dans l'expédition contre l'île de Walkeren.

GARVE (*Cristian*), célèbre philosophe prussien, etc.

Né à Breslau, le 7 janvier 1742. Il étudia à Francfort sur l'Oder, et à Halle; fut nommé, en 1763, professeur extraordinaire à Leipzig, et quitta ces fonctions en 1772, pour se retirer au sein de sa famille. Ce philosophe appartient au premier rang de ceux qui ont illustré l'Allemagne vers la fin du dernier siècle moins par ses écrits que par sa rare impartialité, à une époque où des systèmes nouveaux obtenaient tant de sectateurs enthousiastes, et où les partisans des anciennes doctrines, repoussaient avec une prévention, souvent trop aveugle, les nouvelles tentatives. Son caractère et sa vie parfaitement d'accord avec ses maximes, semblèrent faire revivre en Allemagne l'image des sages de l'antiquité. *Garve*, disait Kant, *est un véritable philosophe, dans la légitime acception du terme*. Une longue et cruelle maladie remplit ses dernières années; mais il n'en continua pas moins ses travaux avec une sérénité d'esprit inaltérable; et de son lit de mort, il dicta à une main amie son beau *Traité de la Patience*, ouvrage déjà aussi utile que

remarquable en lui-même, et qui inspire une sorte de respect religieux lorsqu'on voit un tel exemple s'unir à de semblables préceptes. Il mourut à Breslau, le 1er décembre 1798.

GATES (*Horace*), général américain, etc.

Né en Angleterre en 1728. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire ; fit ses premières armes sous le prince Ferdinand, depuis duc de Brunswick, et fut le compagnon d'armes de Burgoyne, qu'il était destiné à combattre un jour et à vaincre. Envoyé ensuite en Amérique, où il se distingua dans diverses occasions, il servit avec le grade de capitaine d'infanterie dans l'armé du général Braddock et revint en Angleterre après la paix de 1763; mais le goût qu'il avait pris pour le séjour du Nouveau-Monde le détermina à vendre sa commission, et à y retourner. Il acheta un domaine dans la colonie de Virginie; et il vécut paisiblement jusqu'à l'époque qui vit éclater la guerre de l'indépendance. Il prit alors les armes pour sa patrie adoptive, et ses talens militaires, son expérience, et surtout sa réputation de prudence, le portèrent bientôt aux grades supérieurs. Investi du commandement en chef de l'armée américaine du Nord, en 1777; il cerna peu après l'armée anglaise commandée par le général Burgoyne, et le força de capituler, le 15 octobre. La modération de la conduite de Gates forma alors un contraste frappant avec celle des Anglais, victorieux en ce moment sur un autre point, et spécialement avec celle du général Vaughan, qui mettait tout à feu et à sang sur son passage, et qui venait de brûler jusqu'à la dernière maison de la petite ville de Kingston. L'affection que Gates conservait pour son pays natal, son horreur et son mépris pour le ministère qui l'avait entraîné dans la guerre, et ses vœux pour un rapprochement entre la mère-patrie et les colonies, se firent surtout sentir fortement dans une lettre, dont il chargea le général Burgoyne, et qu'il adresssa au comte de Thanet, membre de la chambre des pairs d'Angleterre, avec lequel il avait été intimement lié autrefois. Le général Gates venait, par le choix du congrès, de prendre le commandement de l'armée américaine du midi. dans la Caroline septentrionale, lorsqu'il fut battu à son tour, par le lord Cornwallis, qui, à la tête de quatorze cents hommes de troupes réglées, et de cinq à six cents miliciens, mit eu déroute six mille hommes de milices américaines, que leurs officiers s'efforcèrent inutilement de rallier : ce revers fut d'autant plus sensible au général Gates, qu'au moment où il s'occupait à le réparer autant qu'il était en son pouvoir, le congrès lui retira le commandement avec une rigueur de procédés qui fut généralement blâmée. La nouvelle de la mort de son fils unique, jeune homme d'une grande espérance vint encore ajouter à ses chagrins; et il se retira alors dans une ferme qu'il possédait dans le comté de Berkley, avec quelques-uns de ses esclaves, qui ne voulurent jamais le quitter. Il mourut le 18 mars 1806, à soixante dix-huit ans, emportant avec lui le sentiment de l'estime publique pour ses talens militaires et pour ses qualités sociales.

GATTENHOF (*George-Mathieu*), médecin allemand, comte, vice-chancelier, etc.

Il naquit en 1722, à Maennerstadt en Franconie; fit ses études à Gœttingue et à Wurzbourg; fut reçu à l'université de cette ville maître ès-arts, puis docteur en 1748. Après avoir disserté sur le calcul des reins et de la vessie, et a peine revêtu du doctorat, il se vit choisi pour exercer à Bruchsal, et l'année suivante à Gernsheim, les fonctions de médecin-physicien. Appelé en 1750 à l'université de Heidelberg, pour occuper la chaire d'anatomie, il fut successivement promu à celles de physiologie, de pathologie, de médecine-pratique, de matière médicale et de botanique. Gattenhof joignit à cet honorable emploi les titres de vice-chancelier, de comte palatin et d'archidiacre du prince-évêque de Spire, lorsqu'il mourut le 16 janvier 1788.

GATTERER (*Jean-Christophe*), conseiller aulique hanovrien, et l'un des savans les plus distingués de l'Allemagne, etc.

Né le 13 juillet 1727, à Lechtenau, dans le territoire de la république de Nuremberg. Après avoir fait ses études à l'université d'Altorff, qui dépendait de cet état, il fut placé, en 1755, comme instituteur au gymnase de cette ville. En 1758, Gatterer fut appelé à Gœttingue en qualité de professeur d'histoire, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 5 avril 1789 : depuis 1770, il portait le titre de conseiller aulique du roi de la Grande-Bretagne. La géographie, l'histoire, la généalogie des mai-

sons souveraines, le blason, la diplomatique ou l'art de lire et de juger les chartes et écrits du moyen âge, sont les parties que Gatterer enseigna avec le plus grand succès pendant sa longue carrière académique; et l'on peut dire que les progrès que l'étude des sciences historiques à faits en Allemagne depuis le milieu du dernier siècle, sont en grande partie dus à cet habile et savant professeur.

GAVRES (le prince de), grand maître de la cour du roi des Pays-Bas, etc.

Issu d'une des plus illustres maisons de la Belgique. Il entra fort jeune au service et devint major au régiment de Wurtemberg, en 1789. Il abandonna la carrière des armes l'année suivante; suivit son père à Vienne en 1794, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1802. Il devint chambellan de Napoléon, en 1804; obtint ensuite l'étoile de la légion-d'honneur, le grand cordon de Saint-Hubert de Bavière, et enfin le collier de commandeur de l'ordre de la Réunion. Il fut pourvu aussi, en 1810, de la préfecture de Seine-et-Oise à Versailles, qu'il perdit en 1813, sans qu'on ait connu alors ni depuis les motifs de sa disgrâce. Il est aujourd'hui grand-maître de la cour du roi des Pays-Bas, et membre de la première chambre des états-généraux.

GAZI-HASSAN, grand amiral et premier ministre de l'empire Ottoman, etc.

Né à Rodosto, petite ville sur la Propontide, à peu de distance de Constantinople, où il passa ses premières années; son goût naturel le portant à la profession des armes, et l'empire Ottoman étant alors en paix, il s'enrôla dans les milices de la régence d'Alger; et, après des preuves réitérées de bravoure, il fut promu aux premiers grades, et reçut, avec le commandement en chef des troupes de la régence, le gouvernement de Tremesen. Les succès déjà obtenus par Hassan éveillèrent la jalousie des envieux sur sa grandeur future, et une faction très-puissante, à la tête de laquelle on voyait un parent du bey, parvint bientôt à le renverser: sa vie même fut ménacée, et il ne la conserva qu'en se retirant promptement en Espagne, chargé seulement de quelques bijoux de prix. Le roi Charles III, lui fit un accueil plein de bienveillance, et lui donna même des lettres de recommandation pour le roi de Naples Ferdinand IV, son fils. De Naples, Hassan passa, en 1760, à Constantinople, avec des ordres très-expressifs du monarque, qui, l'ayant pris sous sa protection, le recommandait à son ministre. Mais à peine y était-il débarqué, que les députés de la régence d'Alger, instruits de son apparition, le réclamèrent auprès du divan comme sujet d'Alger, et le firent saisir, charger de fers et conduire dans un cachot. Le ministre de Naples ayant aussitôt intercédé vivement pour lui, Hassan recouvra non-seulement sa liberté et son bagage déjà saisi, mais obtint encore, au bout de quelques mois, le commandement d'une frégate de cinquante canons. En 1768, lorsque la guerre éclata entre la Porte et la Russie, Hassan, devenu vice-amiral d'une marine depuis long-temps déchue, fit ce qu'il put pour la mettre sur un pied plus respectable, et déploya alors une activité, une valeur et des connaissances qu'on ne lui supposait pas. On sait tout ce qu'il montra de talens et de courage au combat de Tschemé, en 1770. Mais n'ayant pas été secondé par le capitan Pacha, il eut la douleur de voir périr la flotte turque presque sous ses yeux sans pouvoir l'empêcher. L'année suivante, Gazi-Hassan força néanmoins les Russes à lever le siége de Lemnos; laissant leurs batteries en son pouvoir; et ce succès, qui releva le courage des Ottomans, fit d'abord donner à Hassan l'intendance de l'arsenal, puis la place de capitan-pacha, qu'il conserva pendant les règnes de Mustapha III et d'Abdoul-Hamid. Il fut successivement chargé de réduire le fameux cheikh Dhalier et les rebelles Ibrahim et Mourad-Bey; de rétablir l'ordre dans la Morée; et de diriger diverses expéditions dans les guerres que se firent la Porte et la Russie, au sujet de la Crimée. Ses efforts n'ayant point été couronnés de succès dans celle de 1788, le peuple, qui jusqu'alors lui avait été très-favorable, se tourna contre lui; et dans ces entrefaites le sultan Sélim étant parvenu au trône, Hassan pacha fut déposé et confiné à Ismaïl, dont il eut le commandement. Appelé, en 1789, à la sollicitation de ses ennemis, à la place de grand vizir, poste glissant qu'il avait toujours refusé, et dans des circonstances très-difficiles, il travailla sans relâche à obtenir un accommodement honorable; mais n'ayant pu, à la tête d'une armée composée de recrues indisciplinées, et dépourvue de vivres et de munitions, s'opposer aux progrès de l'ennemi, il fut

dévoué à la mort, et tué au mois de mars 1790, en défendant sa vie contre un capidgi-bachi, muni d'un ordre du grand seigneur. Sa tête fut envoyée à Constantinople, et plantée sur les murs du sérail.

GAZZANIGA (*Joseph*), compositeur italien, etc.

Né à Venise en 1748. Après avoir étudié les élémens de la musique dans un conservatoire de cette ville, il passa à celui de la *Pietà*, de Naples, où il se perfectionna, sous la direction du célèbre Sacchini. Son premier opéra, la *Pallaccorda*, fut joué à Rome sur un théâtre secondaire, et y obtint du succès. Gazzaniga parcourut ensuite plusieurs villes d'Italie, et notamment Bologne, Florence, Turin, etc., d'où il revint plusieurs fois à Rome, et mérita toujours l'approbation du public. Un des opéras qui lui fit le plus d'honneur, fut l'*Orvietano*, joué dans cette même ville au théâtre *Capranica*, durant le carnaval de 1781. Il passa ensuite à différentes cours de l'Allemagne, comme Esterhasi, Saxe, Bavière; et de retour en Italie, il se retira à Vérone, où il était maître de chapelle à la cathédrale lorsqu'il mourut en 1810.

GEDDES (*Alexandre*), prêtre, poète et philosophe écossais, etc.

Né en 1737, à Ruthven, dans le comté de Bamff, de parens catholiques, qui l'envoyèrent faire ses études premières à Aberdeen sous un maître particulier; il fut admis ensuite dans l'école de Scalan, établie dans les montagnes pour les catholiques destinés à l'église, et vint, en 1758, au collége des Écossais à Paris, où il étudia la théologie et prit des leçons d'hébreu. Laborieux et doué de beaucoup de facilité, il apprit successivement le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand: et après six ans de séjour en France, il retourna en Écosse, où il fut ordonné prêtre en 1764. On l'envoya, peu après, en qualité de chapelain chez le comte de Traquaire, seigneur catholique, qu'il quitta en 1769 pour être préposé à la congrégation d'Auchinhalzig, dans le comté de Bamff. Ce fut là que, s'étant lié intimement avec des seigneurs et des gens de lettres, il prit des sentimens accommodans sur les matières de religion, et imita les plaisanteries des protestans sur les indulgences, les images et les reliques, etc., prétendant, à leur exemple, que l'Écriture était la seule règle de foi. Quelques variations dans la croyance lui paraissait effectivement une chose peu importante; et comme il était vif et ardent, ses opinions hardies éclatèrent bientôt dans ses conversations, et scandalisèrent les catholiques au point que son évêque, voyant ses exhortations inutiles pour le ramener à des sentimens orthodoxes, menaça de le déclarer suspens de ses fonctions. Geddes, que des générosités immodérées avaient jeté dans des embarras de finances, songea alors à tirer un parti lucratif de ses talens littéraires, et publia bientôt une traduction en vers anglais des *Satires choisies d'Horace*, qui fut très-bien accueillie. Vers le même temps, il quitta sa congrégation, et l'université d'Aberdeen lui conféra, en 1780, le titre de docteur en droit, qui n'avait encore été accordé à aucun catholique depuis la réforme. Toujours occupé du projet de traduire la *Bible*, il vint à Londres dans l'espérance d'y trouver plus de secours, et abandonna totalement alors les fonctions pastorales pour se livrer exclusivement à son travail sur l'Écriture sainte. Quelques obstacles qu'il éprouva de la part des catholiques, furent levés par la protection de lord Pètre, qui lui fournit généreusement les moyens de continuer ses recherches. Le premier volume, renfermant le *Pentateuque* et *Josué*, vit le jour en 1792, et excita un grand orage contre l'auteur, de la part des vicaires apostoliques et des évêques romains; mais Geddes ne tint aucun compte de leurs reproches, et répondit aux menaces de censures ecclésiastiques qu'ils lui firent par son second volume, publié en 1797, et comprenant les *Juges*, *Samuel*, les *Rois*, et les *Paralipomènes*. Geddes y combat formellement l'inspiration entière de l'Écriture, et ne fait pas difficulté d'avancer que les écrivains sacrés, rapportant quelquefois des faits contraires à la raison, il faut les lire avec discernement. Ses *Remarques critiques*, qui parurent en 1800, ne firent qu'augmenter le mécontentement de ses adversaires, qui le déchirèrent dans divers écrits et le peignirent comme un hérétique dangereux. L'impression qu'avait faite sur son caractère irritable les attaques qu'il s'était attirées, avait eu une influence funeste sur sa santé, à laquelle la mort de lord Pètre porta le dernier coup; et ce fut de son lit, malade et infirme, que Geddes écrivit une Élégie latine sur cette triste circonstance: il expira lui-même, après de longues souf-

frances; le 26 février 1802. Il se flattait d'être toujours resté catholique, malgré qu'il n'approuvât pas l'alliage qu'on avait mêlé, disait-il, à l'évangile; sa raison seule s'indignait que les écrivains sacrés eussent gâté des faits réels par une mythologie de leur invention.

GEDIKE (*Frédéric*), membre de l'académie des sciences de Berlin, etc.

Né le 15 janvier 1754, à Boberow, village de la Marche-Frégnitz dans le Brandebourg, où son père était pasteur; il resta orphelin à l'âge de neuf ans; fut élevé d'abord à l'école de Seehausen dans la Vieille-Marche, et ensuite dans l'hospice des Orphelins de Zullichau, où il resta pendant sept ans sous la direction d'un homme d'un grand mérite, le professeur Steinbart. En 1771, il se rendit à l'université de Francfort-sur-l'Oder pour y étudier la théologie; et ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il prit la résolution de se vouer à l'enseignement public. Appelé en 1775 à Berlin, pour instruire les enfans de M. Spalding, un des moralistes et des théologiens les plus célèbres de l'église protestante dans la maison duquel il passa quelques années, Gedike y demeurait encore, lorsque le magistrat de Berlin le nomma vice-recteur d'un gymnase de cette ville, dont il eut ensuite la direction en 1779. Devenu, dès 1784, l'un des chefs du grand consistoire, et en 1787, l'un des conseillers au département de l'instruction publique, il remplaça peu après Busching dans l'emploi de directeur du gymnase, dit de Cologne, et fut élu, en 1790, membre de l'académie des sciences de Berlin. Ce ne fut qu'en 1791 que la faculté de théologie de Halle lui envoya le diplôme de docteur: il avait cessé depuis longtemps de s'occuper de cette science; mais le réglement voulait que le directeur du gymnase fût revêtu de cette dignité. En 1797, Gedike fit un voyage en Italie, et reçut, en 1802, l'ordre de visiter les écoles de la Prusse méridionale et de la Nouvelle-Prusse orientale; mais depuis quelques années sa constitution robuste s'était affaiblie, et il mourut le 2 mai 1803. Tous les instans de la vie active de Gedike ont été consacrés à l'éducation de la jeunesse; ses principes, sa méthode, les réglemens dont il est l'auteur, ont fait une heureuse révolution dans l'instruction publique; et les établissemens qu'il a dirigés sont devenus des écoles d'où sont sortis un grand nombre de savans, de littérateurs et d'hommes de cabinet. Il enseignait lui-même la rhétorique, la poétique, l'histoire, la philosophie ancienne, etc., et donnait un cours d'encyclopédie, dans lequel il faisait voir comment toutes les sciences liées entr'elles se prêtent un secours mutuel. Il expliquait aussi *Pindare* et *Horace*, qui étaient ses poëtes favoris; et c'est à Gedike que Berlin doit la fondation du séminaire où sont élevés huit jeunes gens qui se vouent à la haute instruction. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages estimés.

GEHLER (*Jean-Samuel-Traugott*), poëte saxon, etc.

Né le 1er novembre 1751, à Gorlitz dans la Lusace, où plusieurs de ses ancêtres, ainsi que son père, Jean-Guillaume Gehler, avaient occupé la place de bourgmestre; sa constitution valétudinaire, qui recelait dès sa naissance le germe de la destruction, rendait son esprit contemplatif, et en exploitant dans la suite le champ des sciences, où son père avait guidé ses premiers pas, il s'attacha de préférence à la partie abstraite et spéculative. Après avoir achevé, à Gorlitz, ses études élémentaires il fut envoyé à l'université de Leipzick, où son frère aîné, alors médecin, dirigea ses études. J.-A. Ernesti, dont il suivait les cours avec assiduité, lui indiqua les sources où il puisa l'élégance de son style latin; mais les sciences mathématiques et physiques, ainsi que la chimie reçurent aussi son hommage, et il en fit tellement son occupation favorite, que son esprit méditatif et ennemi de toutes idées vagues, eut beaucoup de peine à quitter depuis la ligne droite des science exactes pour se jeter dans le labyrinthe de la jurisprudence. Cependant, par une application assidue, il acquit bientôt des connaissances profondes dans cette partie et il devint en 1773, le fondateur d'une société de jeunes poëtes connue à Leipzick, sous le nom de *l'Alliance des tendres Amis*. Après avoir fini ses études académiques, Gehler fut pendant un an le précepteur de trois jeunes seigneurs russes, et se fit recevoir maître ès-arts en 1774. Il donna alors des leçons de mathématiques, et publia bientôt une dissertation savante sous le titre d'*Historiæ Logarithmorum nuralium primordia*, afin d'obtenir le droit de faire des leçons publiques sur toutes les parties de cette science. Gehler, n'ayant hérité

de son père qu'une bibliothèque considérable, avait formé le plan de consacrer sa vie à l'instruction; mais un riche mariage changea entièrement cette disposition, et le fit entrer dans la carrière de la magistrature. Reçu docteur en droit en 1777, il fut, six ans après, nommé sénateur de la ville de Leipzick, et devint en 1786, assesseur de la Haute-Cour de justice. La multitude et l'importance des fonctions qui lui furent confiées, entre autres l'inspection très-pénible sur les maitrises, outre la direction de la maison de prêt, ne purent le détourner de ses travaux littéraires, quoiqu'il refusa constamment toutes les places académiques. Le zèle infatigable avec lequel, malgré les instances de ses amis, il se livrait sans relâche à ses travaux, avança rapidement la fin de sa carrière laborieuse, qu'il termina dans le mois d'octobre 1795, au moment où il allait faire paraître le dernier volume de son *Dictionnaire des Sciences physiques*. On doit aussi à cet infatigable écrivain, beaucoup d'autres ouvrages connus des savans de tous les pays.

GEHLER (*Jean-Charles*), célèbre médecin-accoucheur, et professeur à l'université de Leipzick, etc.

Né à Gorlitz, le 17 mai 1732, et frère aîné du précédent; il se distingua non-seulement par ses talens comme médecin, mais aussi par des connaissances étendues dans les différentes branches de l'Histoire Naturelle. Promu en 1758, au degrés de docteur en médecine à l'université de Leipzick, il entreprit, peu de temps après, un voyage scientifique à Freiberg, en Allemagne et en Suisse. Il fut le premier à son retour, qui donna dans cette université des leçons particulières sur la minéralogie; fut nommé, en 1762, professeur extraordinaire de botanique, et devint en 1775, professeur de physiologie: il mourut le 6 mai 1796, après avoir publié une cinquantaine de dissertatations et mémoires sur différens objets relatifs aux sciences naturelles, la plupart écrits en latin, et dont on trouve l'énumération dans Meusel.

GEISLER (*Jean-Godefroi*), savant humaniste Allemand, etc.

Né en 1726, à Langensu en Lusace, où ses parens étaient établis; il cultiva de bonne heure les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature; développa ses talens sous le célèbre *Ernesti*, et présida ensuite lui-même à Gorlitz, à Gotha et à Pforta, de 1751 à 1787, différens établissemens d'instruction publique, desquels sont sortis plusieurs savans distingués de l'Allemagne. Il fut nommé en 1787, directeur de la bibliothèque Ducale à Gotha, où il mourut le 2 septembre 1800. On doit à Geisler une nombreuse quantité de dissertations, de programmes et d'écrits académiques, ainsi qu'une infinité d'autre ouvrages, qui attestent la variété de ses connaissances: il était aussi un des collaborateurs les plus célèbres de la *Gazette littéraire de Gotha*.

GELLER (*Christieb-Ehregotte*), savant professeur de métallurgie, frère aîné du célèbre poète, etc.

Né à Haynichen, près de Frieberg en août 1713. Il fit ses premières études a Meissen, et ensuite à l'université de Leipzick. Appelé depuis, avec plusieurs autres savans à Pétersbourg, pour y enseigner, il fut pendant dix ans adjoint à l'académie. Ses relations intimes avec le célèbre Euler, lui inspirèrent le goût de la physique et de la chimie, et ce fut pendant son séjour en Russie qu'il commança à cultiver ces sciences. Rappelé en Saxe dans l'année 1746 ou 1747, il s'y livra de nouveau à la carrière de l'enseignement, et ses cours minéralogiques attirèrent à Freiberg une quantité d'étrangers de la plus haute distinction: ils lui procurèrent aussi une fortune considérable, car le prix ordinaire d'un cours public était de 12 à 1600 francs; et il recevait même pour un cours particulier jusqu'à 2000 francs. Il fut nommé successivement conseiller commissionné aux mines, chargé de l'inspection des machines, de l'examen des fontes et de celui des minéraux de la Saxe, administrateur en chef des fonderies et forges à Frieberg; professeur de métallurgie à l'académie des mines établie dans la même ville, et enfin, conseiller effectif des mines. Il a le premier introduit en grand le procédé du départ des métaux par amalgamation, et ses recherches métallurgiques ont fait faire un grand pas à cette science. Geller, convaincu de l'économie qui résulterait de l'extraction des métaux à froid, en épargnes de bois, salaires d'ouvriers et dépenses pour les chaudières de cuivre, appliqua cette dernière méthode aux minerais de la Saxe, et ses essais réussirent complètement. Il mourut le 13 mai 1795, à l'âge

de 82 ans. Autant le poète Geller son frère était enclin à la mélancolie, autant celui-ci était disposé à la gaîté; et quoique se faisant payer chèrement ses leçons par les étudians étrangers, il n'épargnait rien pour instruire *gratis*, les ouvriers et les employés aux mines de la Saxe. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en Allemand, qui peuvent donner l'idée de ses rares talens et de sa science.

GENTZ (le chevalier *Frédéric*), célèbre écrivain politique prussien, etc.

Né en 1766, à Breslau, où son père était directeur des monnaies; il fit ses études au collège de Joachim, à Berlin, et ensuite à l'université de Kœnigsberg. De retour à Berlin, en 1786, il entra dans la carrière administrative où il parvint jusqu'au grade de conseiller privé, au directoire-général des finances; publia en 1792, une excellente traduction allemande, du fameux ouvrage de Burke, sur la révolution de France; et entreprit en 1799, la rédaction d'un *journal Historique*, ouvrage périodique qui fut approuvé par tous ceux qui regardaient le caractère désastreux que les passions et les excès de tout genre avaient imprimé à la révolution de France, comme également fatal à l'ordre public et au bonheur des peuples. Il donna sa démission en 1802, et quitta Berlin, au moment même où l'on y publiait son autre ouvrage intitulé: *de l'Etat de l'Europe, à la fin du dix-huitième siècle*. Il se rendit alors à Vienne, où on le nomma conseiller aulique à la chancellerie d'Etat. Vers la fin de cette même année, M. Gentz fit un voyage à Londres, et y jouit d'un succès dont peu d'étrangers ont pu se vanter. Ce fut à Dresde qu'il publia, au mois de mai 1806, sous le titre de *Fragment d'une Histoire de la destruction de l'équilibre de l'Europe*, un ouvrage qui eut aussi beaucoup de vogue. Depuis lors il fut employé de différentes manières par le comte de Stadion, ministre des affaires étrangères, et rédigea en 1809, le manifeste de l'Autriche contre Napoléon. Après la guerre il fut chargé, par le prince de Metternich, de beaucoup d'affaires importantes et confidentielles, puis nommé au mois de septembre 1814, premier secrétaire du congrès de Vienne, place qu'il occupa jusqu'à la conclusion des travaux politiques de cette assemblée en 1815. Tous les souverains comblèrent successivement M. Gentz de marques de satisfaction, et il devint tout à la fois chevalier et commandeur de plusieurs ordres étrangers. Il est vrai que peu d'écrivains ont montré autant de haine et d'acharnement contre la France que ce publiciste; et, à ce titre, il avait, plus que personne, droit à toutes les récompenses possibles de la part de nos ennemis.

GEORGES III, roi d'Angleterre et de Hanovre, etc.

Né le 4 juin 1738, et fils aîné de Frédéric-Louis, prince de Galles, et d'Auguste de Saxe-Gotha; il succéda à Georges II, son aïeul, le 25 octobre 1760, et le premier acte de son règne fut d'assembler les pairs et le conseil privé afin de leur déclarer que, se trouvant engagé dans une guerre dispendieuse, mais juste et nécessaire, il ferait tous ses efforts pour la soutenir avec énergie. Il épousa, le 8 septembre 1761, la princesse Sophie-Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz, dont il a eu douze enfans, et qu'il a rendue parfaitement heureuse. Le règne de Georges III, le plus long que nous offre l'histoire d'Angleterre, est aussi l'un des plus féconds en grands événemens. Nous citerons parmi les plus remarquables, l'indépendance de l'Amérique, la soumission presque totale de l'Inde et la réunion définitive de l'Irlande: c'est aussi sous ce prince que la marine anglaise est parvenue au plus haut degré de sa gloire. Monté sur le trône à l'âge de 22 ans, George III, suivit d'abord les conseils du lord Bute, qui avait dirigé son éducation, et s'était efforcé de lui inspirer l'amour du pouvoir absolu, et il adopta toujours depuis et de préférence les plans les plus conformes aux principes dans lesquels il avait été élevé. Il n'est aucun souverain de l'Europe qui ait montré plus d'opposition aux principes de la révolution française que le roi Georges; et il s'est prononcé avec la même persévérence contre l'émancipation des catholiques Irlandais. Quoique adoré de ses sujets, on a cependant voulu attenter plusieurs fois à ses jours, notamment en 1780, lors de la grande émeute dont lord Gordon fut accusé d'être l'auteur; et, en 1794, qu'un nommé Athfield, qui depuis fut reconnu fou, tira au milieu du spectacle, sur une loge où se trouvait la famille royale, un coup de pistolet qui

n'atteignit personne. En 1787, Georges III. eut une première attaque de la maladie qui l'a privé depuis de l'us ge de sa raison, et il en fut guéri presque aussitôt par le docteur Willis mais, en 1792, il éprouva une nouvelle attaque, qui donna lieu d agiter au parlement la grande question de la régence que termina le rétablissement du roi. L'affection mentale de Georges III, s'est successivement accrue, quoique sa santé corporelle ne soit point altérée; et le 21 décembre 1810, il a été enfin déclaré inhabile a remplir les fonctions royales : depuis lors il habite le château de Windsor, qu'il ne quitte jamais; et où il se trouvait encore en 1818. Georges III aimait les arts et les sciences, et encourageait le commerce et les découvertes nouvelles. Ce prince avait de la douceur et de l'affabilité ; il était bon époux, bon père et de mœurs irréprochables.

GEORGES (*Fréderic-Auguste*), prince de Galles, régent de la Grande-Bretagne, etc.

Il naquit le 12 août 1762, et fut, peu de jours après sa naissance, créé prince de Galles. Son éducation, d'abord confiée au docteur Markham, archevêque d'York, et au docteur Jackson, puis à l'évêque de Rochester, et au professeur Arnould, fut excessivement sévère, et ne produisit pourtant aucun des effets qu'on en attendait. Parmi les hommes célèbres, quoique bien opposés entre eux dans leurs opinions, qui formaient la société du prince de Galles, on distingua MM. Fox, Sheridan et Burck; mais les lords Moira, Hugh-Seymour et le contre-amiral Payne furent néanmoins honorés par lui d'une amitié plus intime. En 1786, le prince de Galles contracta un engagement sérieux avec Mistriss Fitz-Herbert, jeune veuve d'une grande beauté, et appartenant à une famille irlandaise catholique fort considérée; mais cette union ayant été vue de mauvais œil par le roi, il refusa de payer les dettes que son fils avait contractées, et celui-ci prit alors la résolution de diminuer ses dépenses et de vendre à l'enchère une partie de son mobilier pour s'acquitter. Cependant, à la suite de débats parlementaires à ce sujet, le monarque libéra entièrement l'héritier présomptif de la couronne; et le prince, qui jusqu'alors avait résisté à toutes les propositions de mariage, épousa enfin en 1795, sa cousine, la princesse Caroline-Amélie-Elisabeth, seconde fille du duc de Brunswick. Vers la fin de 1810, et en conséquence de la maladie de Georges III, le prince de Galles fut investi de la régence; et changea dès-lors de système politique. Il se détacha successivement des partisans de l'opposition, avec lesquels il avait semblé faire cause commune jusqu'à cette époque, et conserva à la tête des affaires les ministres qui lui avaient été le plus opposés précédemment. Il cimenta l'union de l'Angleterre avec les puissances du continent, et parvint ensuite à les réunir presque toutes contre Napoléon. Lorsque plusieurs souverains visitèrent l'Angleterre en 1814, le prince régent les reçut avec de grands honneurs et une rare magnificence. Le 26 janvier 1817, il échappa à une tentative d'assassinat, au moment où il se rendait à Westminster pour faire l'ouverture du parlement; mais cette affaire n'eut pas de suite. La perte de sa fille, la princesse Charlotte, morte à la fin de la même année, altéra sensiblement sa santé, et on annonçait même alors qu'il aurait de la peine à se rétablir entièrement de ce coup inattendu.

GEORGES-FRÉDERIC, prince d'Orange, etc.

Né le 15 février 1774, et second fils du stathouder de Hollande. Il commanda, en 1793 et 1794, un corps de troupes contre les Français, et déploya dans ces deux campagnes, où il fut blessé, beaucoup de bravoure, d'activité et d'intelligence. Ayant passé, en 1796, au service d'Autriche, en qualité de général-major, il ne tarda pas à justifier les hautes espérances qu'on avait conçues de ses talens militaires. Le 3 septembre, il rendit de grands services à la bataille de Wurtzbourg, et se signala ensuite au siége de Kehl, notamment les 8 octobre, 22 novembre et 2 décembre, où il conduisit la première attaque sur les flèches de Kehl, qu'il emporta d'assaut, après avoir encloué quinze pièces de canon. Il continua d'être employé en 1797; prit alors le commandement d'un camp destiné à couvrir Vienne, et passa peu après à l'armée d'Italie, où il mourut presque subitement, au commencement de la campagne de 1799. Sa mort causa de vifs regrets dans toute l'armée autrichienne, et fut une véritable calamité pour la maison d'Orange, qui perdait

en lui l'idole des Hollandais, et un des soutiens du parti stathoudérien.

GÉRAMB (le baron *Ferdinand* de), l'un des hommes les plus extraordinaires par ses aventures et son caractère, etc.

Né vers 1772. Il s'annonça d'abord dans le monde comme appartenant à une des familles les plus illustres de la Hongrie, où il avait effectivement épousé une femme bien-née, et prit le titre de chambellan de l'empereur d'Autriche. Il commanda ensuite un corps-franc, qui portait le nom de l'impératrice d'Allemagne, dans les campagnes de 1805 et 1806; et, lorsque la paix fut faite, il s'embarqua pour l'Espagne, et alla offrir ses services à la seule nation qui résistât encore à Napoléon. Les troupes espagnoles se trouvant alors dans un état d'inaction qui ne convenait guère à l'esprit chevaleresque de M. de Géramb, il vint à Londres avec un congé de la régence de Cadix, pour entamer des négociations qui échouèrent, et se vit bientôt forcé de recourir à des emprunts, qui l'exposèrent à toute la rigueur des lois anglaises. Décidé pourtant à ne pas se laisser conduire en prison, il s'enferma seul dans la maison de campagne d'un de ses amis, et défia, pendant plus de quinze jours, les officiers du shériff. A la fin, un commissaire de l'*alien-office* vint lui signifier l'ordre de se rendre sur le continent, et son guide le débarqua sur la côte du royaume de Danemarck, où il fut arrêté par ordre du gouvernement français, et conduit au château de Vincennes, vers le commencement de 1812. Devenu libre, en 1814, après la chute de Napoléon, dont on ne sait pas comment il avait encouru la haine, il fut présenté à l'empereur d'Autriche, et se rendit ensuite dans les environs de Lyon, où il séjourna jusqu'en 1816, époque à laquelle il alla se renfermer dans le monastère des Trapistes, établi près de Laval, sous le nom de *Port-du-Salut*: il a fait ses vœux solennels le 13 avril 1817, à l'âge de quarante-cinq ans, après un noviciat de quinze mois. Il est auteur d'une *Lettre au comte de Moira, gouverneur-général de l'Inde, sur les Espagnols et sur Cadix*; suivie d'une *Lettre à Sophie*: ces deux écrits sont pleins d'images touchantes, et le style en est très-animé.

GERDIL (*Hyacinthe-Sigismond*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né le 23 juin 1718, à Samoens, petite ville de Savoie, où son père occupait une charge de notaire; on l'envoya dès l'âge de sept ans, à Bonneville, pour commencer ses premières études, qu'il acheva depuis aux colléges des Barnabites de Thonon et d'Anuecy. Beaucoup d'application, une grande pénétration d'esprit, la mémoire la plus heureuse, une pureté de mœurs admirable et une éminente piété le firent distinguer, par ses maîtres, comme un élève d'un mérite rare; et lorsque ses études finies, il témoigna le désir d'entrer dans leur congrégation, ils ne purent que s'applaudir de faire une acquisition aussi précieuse. Infatigable au travail, ayant une santé qui pouvait y suffire, et animé de la plus vive ardeur de savoir, Gerdil faisait marcher de front l'étude des langues, la philosophie, les mathématiques, la physique et l'histoire. Prosper Lambertini, alors archevêque de Bologne, démêlant ce qu'il devait être un jour, l'accueillit et l'encouragea particulièrement. En 1737, lorsque Gerdil avait au plus dix-neuf ans, les Barnabites l'envoyèrent à Macerata pour y enseigner la philosophie dans l'université; et bientôt après à Casal, où il réunit, aux fonctions de professeur, celles de préfet du collége. Deux ouvrages de métaphysique, qu'il publia ensuite contre Locke, ayant attiré sur lui l'attention de la cour de Turin, il obtint, en 1749, la chaire de philosophie dans l'université de cette ville; et, environ cinq ans après, celle de théologie morale. Sa réputation de sagesse et de lumières, mais surtout des écrits solides en faveur de la religion, lui méritèrent aussi les éloges de Benoît XIV, et le firent choisir, par le roi Charles-Emmanuel III, pour élever son petit-fils, le prince de Piémont, depuis Charles-Emmanuel IV. Gerdil vécut à la cour, comme il le faisait dans son collége, et employa ses loisirs à la composition d'ouvrages utiles à la religion ou aux sciences. La cour de Turin récompensa bientôt les soins du père Gerdil, par sa nomination à une riche abbaye, dont il consacra les revenus à de bonnes œuvres; et le pape Clément XIV le réserva, dans le consistoire du 26 avril 1773, comme cardinal *in petto*. Pie VI l'ayant appelé depuis à Rome, le nomma successivement consulteur du saint-office, puis évêque de Dibon, et enfin cardinal le 27 juin 1777. Devenu bientôt après préfet

de la Propagande, membre de presque toutes les congrégations, protecteur des Maronites, et correcteur des livres orientaux, il fut aussi employé dans les affaires les plus délicates, et se trouva, pour ainsi dire, l'ame et l'oracle du saint-siége. Il conserva, sous la pourpre, l'esprit de pauvreté au point de n'avoir qu'un seul couvert d'argent et une tabatière de buis; et, lorsqu'en 1798, après l'envahissement de Rome par les Français, il fut obligé de quitter cette ville, il lui fallut vendre ses livres pour subsister. Arrivé à Sienne, près de l'infortuné Pie VI, le cardinal Gerdil n'eût pu se rendre en Piémont, où il se proposait de chercher un asile, sans la générosité du cardinal Lorenzana et de Mgr Despuig, archevêque de Séville, qui lui donnèrent des secours. Il se retira alors dans le séminaire de son abbaye de la Clusa, où il supporta, avec résignation et courage, sa situation pénible, et vit s'écouler le temps de la persécution, partagé entre l'étude et la prière. Après la mort de Pie VI, il se rendit à Venise pour le conclave qui y avait été convoqué, et obtint, dès les premiers scrutins, les suffrages des cardinaux; mais il fut exclu de la papauté par la politique d'une puissance, et mourut le 12 août 1802, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans : il était membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe.

GERHARDT (*Marc-Rodolphe-Balthasar*), célèbre calculateur saxon, etc.

Né le 4 mars 1735, à Leipzig, où son père était négociant; l'arithmétique devint, dès sa jeunesse, son occupation favorite. Il se livra aussi, pendant plusieurs années, à l'étude du droit dans sa ville natale; mais la guerre de sept ans, qui, surtout en Saxe, détruisit la fortune d'un grand nombre de familles, ayant aussi dérangé celle de Gerhardt, il entra, en 1761, dans une maison de commerce de Berlin, et fut ensuite employé par la banque de cette ville; il y était principal teneur de livres, lorsqu'il mourut, le 30 septembre 1805. Dans ses voyages au service de la banque, Gerhardt avait parcouru la Russie et presque toutes les provinces de la Prusse, dont il connaissait parfaitement les revenus. Les persécutions que lui attira souvent son caractère franc et loyal le rendirent sombre et misanthrope, et son seul plaisir était alors d'inventer de nouvelles méthodes de calcul, de former des collections de monnaies, de poids et de mesures, etc.; c'est à ce goût que l'on doit plusieurs ouvrages utiles qu'il a publiés en allemand, dont le mérite est reconnu par les calculateurs.

GERSDORF (*Adolphe* Traugott de), physicien et naturaliste saxon, etc.

Né à Rengersdorf dans la Haute-Lusace, le 20 mars 1744. Il cultiva par goût les sciences qui ont rapport à la physique, et fut, en 1779, fondateur de la société des sciences dans la Haute-Lusace. Il publia aussi différens écrits, parmi lesquels on cite un *Essai pour fixer la hauteur des montagnes des Géants* (qui séparent la Bohême de la Silésie); *des précautions à observer pendant l'orage*; et enfin *des observations sur l'électricité atmosphérique*. La *Feuille hebdomadaire de Wittemberg*, le *Journal de la Haute-Lusace* et *le Magasin géographique* de Fabri, renferment aussi plusieurs mémoires de cet auteur, qui est mort le 16 juin 1807.

GERSTLACHER (*Charles-Frédéric*), publiciste wurtembergeois, etc.

Il naquit en 1732, à Bohlingen, dans le Wurtemberg; fut nommé, en 1761, professeur extraordinaire de droit à l'université de Tubingen, où il avait fait ses études; et accepta ensuite, en 1767, une place d'assesseur au tribunal de la cour à Carlsruhe. Ayant rempli cette charge, avec la plus grande distinction, pendant plusieurs années, il devint successivement, en 1789, conseiller privé effectif, et, en 1791, assesseur à la cour de révision, que le gouvernement de Bade venait d'établir. Il mourut le 15 août 1795, et a publié dix-huit ouvrages, dont on trouve l'énumération dans le quatrième volume du *Dictionnaire des Auteurs allemands*, par Meusel.

GESNER (*Salomon*), célèbre poète suisse, etc.

Né en 1730, à Zurich, où son père était libraire; son éducation fut confiée d'abord aux soins du célèbre Bodmer, qui le renvoya pour cause d'incapacité, déclarant que ce jeune homme ne pourrait réussir jamais à autre chose qu'à l'écriture et à l'arithmétique. Un nouvel instituteur trouva néanmoins le moyen d'éveiller le génie de cet élève, et s'aperçut que sous une apparente stupidité, il cachait une âme brûlante et susceptible d'enthousiasme. Le goût de la poésie lui vint à la lecture des Pastorales de Brockes, dont il déclamait les idylles en se promenant dans des lieux solitaires; mais

ce fut l'amour qu'il ressentit pour la fille de son instituteur qui acheva de le rendre poète. Rappelé bientôt à Zurich, son père, qui ne révérait pas beaucoup les muses, l'envoya dans une maison de librairie de Berlin pour y apprendre le commerce; et c'est là que comme un autre Tantale, entouré de ces livres dont la lecture eut fait ses délices et qu'il ne pouvait connaître que par leurs titres, Gesner se vit contraint de se livrer à des travaux manuels et à des occupations fastidieuses. Humilié de cette servitude, il quitta son libraire, loua une chambre, fit des vers et dessina des paysages. Il fréquenta aussi les réunions littéraires des Gleim, des Lessing et des Raoler, et ayant communiqué ses vers à ce dernier, celui-ci les trouva si mauvais, qu'il lui conseilla d'écrire dans un genre qui lui présenterait moins d'obstacles à surmonter, et lui fit adopter la prose cadencée et poétique qui depuis a immortalisé son nom. La détresse le força néanmoins peu après de quitter ses occupations littéraires; il crut trouver des ressources dans la peinture, et le voilà de nouveau engoué de cet art sans en connaître les principes. En travaillant à la hâte, il eut bientôt couvert de ses productions les murs de son modeste réduit; il va alors trouver Kempel, peintre de la cour, et l'entraîne au milieu de ses paysages. Kempel lui demande d'après quels modèles il a travaillé; Gesner l'assure que tout est de son invention, ce que Kempel n'a pas de peine à croire, et sourit à la question du jeune artiste qui, ignorant jusqu'à l'usage de l'huile de lin dans la peinture, se plaignait de ce que ses tableaux ne séchaient point. « Allons, lui dit-il, je » vois bien qu'il n'y a que peu de temps » que vous êtes du métier: mais que ne » doit-on pas attendre dans une dixaine » d'années, d'un commençant qui même » en ignorant de pareils détails, compose » de tels ouvrages? » Cependant Gesner restait plus que jamais dans le besoin; et il se vit enfin forcé d'avoir recours à son père, qui dès ce moment cessa de le contraindre dans ses inclinations. De retour à Zurich, et précédé dans cette ville par Klopstock, qui venait d'y produire la plus vive sensation, l'arrivée subite de Wieland accrut encore l'effervescence littéraire de Gesner, lequel ne pouvant résister à l'impulsion qui l'entraînait, publia aussitôt son poëme de *la Nuit*. L'ardeur dont il était animé fut bientôt tempérée par le peu de succès de l'ouvrage. De nouveaux essais furent encore infructueux; mais il mit enfin au jour le poëme de *Daphnis*, qui le tira de l'obscurité. Ses *Idylles*, qui parurent pour la première fois en 1756, le placèrent ensuite au premier rang parmi les modernes, dans le genre pastoral: elles eurent d'abord un si grand succès qu'en peu de temps il en parut des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. Gesner s'éleva bientôt après à la hauteur de l'épopée dans le poëme de la *Mort d'Abel*; et c'est là qu'aux beautés du sentiment il sut allier les beautés mâles de la haute poésie. On ne peut s'empêcher néanmoins de reconnaître qu'il n'a pas assez fortement dessiné les caractères de ses héros; qu'il aurait dû éviter davantage les répétitions; et que s'il a peint avec toutes les grâces du style les morceaux qui tiennent du genre de l'idylle, il n'a pas toujours rendu aussi heureusement ceux où il fait agir les passions. En 1762, Gesner donna au public son autre poëme intitulé: *le Premier Navigateur*, dont l'idée est heureuse; mais dont l'action languit un peu trop. Il composa aussi des *Contes moraux*, des *drames*, un autre petit poëme intitulé: *Tableau du déluge* et des *Lettres sur le Paysage*. Des causes particulières contribuèrent beaucoup en France au rapide succès des ouvrages de Gesner; l'une des plus influentes fut la part qu'un ministre célèbre, M. Turgot, prit à la traduction qui en fut faite à Paris. Gesner, dès-lors, préconisé par les économistes et les philosophes, devint l'homme à la mode; on voulut même l'attirer en France, et la duchesse de Choiseul lui fit proposer une place dans les gardes suisses, qu'il refusa. Heureux dans son pays, où il voyait prospérer son commerce de librairie, et époux de mademoiselle Heidegger, fille d'un conseiller d'état de Zurich, qu'il aimait depuis long-temps et qu'il avait célébrée sous le nom de Daphné, dans sa première idylle, il ne voulut pas quitter un bonheur présent pour des jouissances incertaines, et il se livrait plus que jamais à son amour pour la poésie, lorsqu'il en fut détourné tout à coup à la vue de la belle collection de tableaux de son beau-père, et sentit renaître le goût qu'il avait eu autrefois pour la peinture; mais obligé de marcher sans guide, il se perdit dans une foule de détails minutieux et revint bientôt de son erreur.

« Mon premier progrès, dit-il, fut de m'apercevoir que je n'en faisais pas. » Changeant alors de marche, il étudia les grands paysagistes de l'école flamande, et en les comparant il se créa enfin une méthode : c'est en parlant des deux talens qu'il réunissait, qu'on a dit, avec autant de justesse que d'esprit, *que ses idylles étaient des paysages*, et *ses paysages des idylles*. Ses plus beaux tableaux ont été gravés à l'eau-forte par M. Kolbe ; lui-même s'exerçait aussi à la gravure ; et s'est acquis, dans cet art, une grande réputation en Allemagne. Aimé et honoré dans sa patrie, Gesner y fut élevé aux premières charges. Il était assez dénué d'amour-propre pour s'étonner d'avoir pu captiver les suffrages de ses concitoyens et il ne les rechercha jamais. Zélé protecteur du talent naissant, il le soutenait de son crédit, l'aidait de ses conseils, et cherchait à lui aplanir tous les obstacles. Sa maison était le rendez-vous des hommes de lettres et des habitans les plus recommandables de Zurich ; et on y voyait continuellement accourir les voyageurs, attirés par sa renommée. Naturellement mélancolique, il échappait à la multitude, aimait à se promener seul sur les beaux rivages de la Lint et de la Limmath, et c'est là qu'il rêva la plupart de ses idylles. Timide et embarrassé au milieu des cercles brillans de la société, il rentrait dans son naturel au milieu de ses amis ; sa conversation devenait alors vive et animée, et il l'égayait souvent par ces heureuses saillies qui naissent de l'a-propos. Il se plaisait aussi à prendre part aux jeux de ses enfans, et on peut voir dans *les Souvenirs de Félicie*, un tableau aussi curieux que piquant de l'intérieur du ménage de Gesner. Cet homme célèbre mourut d'une attaque de paralysie, le 2 mars 1788, à l'âge de cinquante-huit ans.

GEUSAU (*Levin* de), lieutenant-général et quartier-maître général de l'armée Prussienne, etc.

Né en 1734, à Kreuzburg près d'Eisenac. Il entra fort jeune au service ; fit les campagnes de la guerre de sept ans, et s'y distingua tellement que le grand Frédéric l'attacha, comme lieutenant, à l'état-major des quartiers-maîtres de son armée, que le roi instruisait lui-même. Après la mort du monarque, M. de Geusau fut nommé colonel et adjudant-général de l'infanterie, puis promu en 1796, au grade de lieutenant-général et nommé quartier-maître-général de l'armée, avec l'inspection générale sur toutes les forteresses du royaume. Il exerça pendant le règne de Frédéric-Guillaume II, une grande influence sur l'organisation de l'armée Prussienne ; et les établissemens d'éducation militaire, l'académie des officiers, et la pépinière médico-chirurgicale de l'armée, confiés à sa direction ont été, par ses soins, portés à un haut degré de perfectionnement. Le général Geusau était membre de l'académie de Berlin et de la société des amis des sciences naturelles, lorsqu'il mourut le 27 décembre 1808.

GEYSER (*Chrétien-Théophile*), habile graveur Saxon, etc.

Né en 1742, à Gorlitz, où il reçut les premières leçons de dessin, au gymnase de cette ville, il fut envoyé dans la suite à l'université de Leipzick pour y étudier le droit. Geyser, en dessinant tous les jours dans la maison d'Oeser, directeur de l'académie des arts de Leipzick, se passionna pour cet art ; et au lieu de suivre la jurisprudence, dans laquelle il avait déjà subi un examen, il accepta une place de professeur dans une nouvelle école de dessin établie à Leipzick. Il s'appliqua d'abord à la miniature ; mais il changea bientôt le pinceau contre la pointe, et devint graveur. On ne lui avait jamais enseigné l'art de manier le burin ; aussi ses essais dans ce genre, ne furent-ils pas heureux ; mais un zèle soutenu et l'amour du travail le placèrent bientôt au premier rang, ainsi qu'on peut en juger par ses estampes gravées à la pointe, qui sont réellement admirables : elles ont un caractère d'originalité qu'on n'a pas encore su imiter. Ses paysages avec de petites figures, d'après Ferg, Wouvermann, et Pynacker, en grand format, sont les plus estimées et les plus recherchées de ses productions. Geyser renonça en 1770, à sa place de professeur à l'école de dessin ; devint membre de l'académie de Dresde et de Leipzick, se retira à la campagne avec une petite pension de la cour de Saxe, et c'est dans sa retraite qu'il a exécuté les belles vignettes de l'édition du Virgile de Heyne. Il avait souvent exprimé le désir de mourir en plein air ; et ses vœux furent exaucés, car frappé à la campagne d'une attaque d'apoplexie, il y expira le 24 mars 1803, à l'âge de 61 ans. — Son frère, *Samuel Godefroy*, né

aussi à Gorlitz, en 1740, ayant fait ses études à Wittemberg, où il se distingua avantageusement par quelques écrits académiques, accepta, en 1771, une chaire de théologie à Reval, et fut appelé six ans après à l'université de Kiel, en qualité de professeur ordinaire. Il y fut nommé conseiller ecclésiastique en 1782, et mourut dans cette ville, le 15 juin 1808. On lui doit plusieurs ouvrages religieux et politiques, et entre autres celui ayant pour titre : *de la facilité du Patriotisme sous un bon Gouvernement*. Il est aussi l'auteur d'une infinité d'articles insérés dans la Gazette littéraire de Halle.

GHERARDESCA (*Philippe*), compositeur italien ; etc.

Né à Pistoie en 1730, il passa jeune encore à Bologne, où il devint un des plus habiles élèves du célèbre Martini ; et composa en 1766, un petit Opéra bouffon qui fut joué avec un brillant succès, sur le théâtre Marsili, de cette ville. De retour en Toscane, il fut engagé successivement pour le théâtre Nuovo, et pour celui del Cocomero de Florence, et les opéras qu'il y donna méritèrent également les suffrages du public. Celui qu'il composa, à l'occasion des trois mois d'automne que le grand duc Léopold vint, selon son usage passer à Pise en 1770, fut aussi très-applaudi, et plut singulièrement au grand duc, qui était excellent musicien, et qui le nomma aussitôt maître de musique de sa cour. Depuis cette époque, il paraît que Gherardesca cessa de travailler pour le théâtre. Ce maître avait aussi un grand talent sur le piano-forté; il réunissait tout ensemble la précision et la force; et exécutait impromptu les sonates et les œuvres les plus difficiles de Haydn, Stebelt, Clementi, etc. Il était spécialement chargé par Léopold, de diriger les concerts que ce prince donnait presque tous les jours, dans ses appartemens, où n'assistaient cependant que le grand duc, la grande duchesse et les aînés des princes leurs fils ; et c'est dans ces concerts que Léopold doué d'une excellente voix de basse-taille, ne dédaignait pas de chanter avec les musiciens de sa chapelle, qui étaient tous des artistes renommés. Ce prince ayant été appelé à la couronne impériale, par la mort de son frère Joseph II, Gherardesca resta attaché à Ferdinand III, fils de Léopold; et lors du départ de celui-ci, il entra au service de Louis Ier. de Bourbon, roi d'Etrurie, qui grand musicien et compositeur lui-même, sut mieux encore que ses prédécesseurs, apprécier les talens de Gherardesca, et augmenta presque du double, ses appointemens, qui jusqu'alors, n'avaient été que très-modiques. Gherardesca avait publié, en 1782, six sonates pour piano et violon, très-estimées; mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut la *messe de requiem*, qu'il composa en 1803, pour la mort du roi d'Etrurie, et qui passe pour un chef-d'œuvre dans ce genre. Quelque temps après, ce compositeur se retira à Pise, où il est mort en janvier 1808, âgé de soixante-dix-huit ans.

GIANELLA (*François*), ex-jésuite, mathématicien italien, etc.

Né à Milan, le 13 janvier 1740. Il entra dans la compagnie de Jésus, à l'âge de 16 ans et fut bientôt envoyé, par ses supérieurs, à Turin, où collègue du jeune Lagrange, qui était déjà célèbre, il ne tarda pas à s'associer à ses travaux et à sa gloire. Agrégé à l'académie de Turin, dès sa formation, il fournit quelques bons mémoires au recueil qu'elle publia de ses travaux de 1769 à 1786, sous le titre de *Miscellanea Taurinensia*. Gianella, rappelé dans sa patrie, y fut nommé professeur de physique et ensuite de mathématiques, et passa de là à Pavie, où il enseigna les mêmes sciences dans l'université de cette ville. Les Milanais le rappelèrent encore dans leur ville, et il vint y reprendre les mêmes chaires qu'il y avait remplies, et qu'il occupa assez long-temps pour atteindre enfin à la pension de retraite comme émérite. N'étant plus alors détourné des études du cabinet, qui lui étaient chères, il passa le reste de ses jours à s'appliquer aux mathématiques, unique objet de ses affections et de ses discours, et mourut à Milan le 15 juillet 1810. Il n'aimait à converser qu'avec des hommes versés dans les sciences exactes, parce qu'il ne pouvait plus parler d'autre chose que de calculs algébriques, quoiqu'il fût très-instruit dans beaucoup d'autres parties, et notamment dans la science des langues. Néanmoins la candeur de son âme et la bonté de son cœur le faisaient aimer de tous ceux qui pouvaient le connaître. Indépendamment des mémoires que Gianella a fournis aux divers recueils imprimés de l'académie de Turin, il a publié un

particulier divers ouvrages estimés des mathématiciens.

GIANNI (*Francisco*), célèbre improvisateur italien, etc.

Il naquit dans les états romains en 1760, et reçut de la nature un goût particulier pour la poésie. Réduit, par la pauvreté de ses parens, à se mettre en apprentissage chez un tailleur, il avait toujours à ses côtés les meilleurs poètes italiens, dont la lecture faisait ses délices. Doué d'une excellente mémoire et d'une imagination vive, il se jeta ensuite dans la carrière des *improvisateurs*, et fit ses premiers essais à Gênes. En 1796, il vint à Milan, où son zèle pour la révolution lui ouvrit les portes d'un des conseils de la république cisalpine. Sorti, en 1800, de la forteresse de Cattaro, où les Russes l'avaient enfermé, il vint en France, et reçut de Napoléon le nom d'*improvisateur impérial*, avec une pension de 6000 francs. Après la chute de cet empereur, Gianni conserva sa pension; mais, désenchanté par la chute de son bienfaiteur et par la mort de Mme de Brignole sa protectrice, et n'ayant plus d'ailleurs de victoires à célébrer, il tourna ses yeux vers la religion, et ne composa plus que des sonnets pieux. Le recueil de ses poésies de tout genre a été imprimé à Milan, en 1807. On y rencontre des traits et des passages que n'auraient point désavoués les plus célèbres poètes d'Italie.

GIARDINI (*Félix*), célèbre violiniste piémontais, etc.

Né en avril 1716, à Turin, où il eut pour premier maître Lorenzo Somis, un des plus habiles élèves de Corelli; il était à peine âgé de dix-sept ans lorsqu'il partit pour Naples, où, par la recommandation de Jomelli, il obtint une place parmi les *ripieni* de l'orchestre de l'Opéra: on ne tarda pas à reconnaître dans Giardini beaucoup de facilité et de talens, et on le plaça bientôt à côté du premier violon. Comme il était déjà un bon concertiste, il portait ce goût dans tout ce qu'il accompagnait, de façon qu'il embarrassait souvent le chanteur, dont la voix, quelque flexible quelle fût, ne pouvait suivre la vélocité de l'archet de Giardini: son plus grand plaisir était de changer et de préluder les passages qu'il avait à jouer; et il racontait lui-même qu'un jour que Jomelli était venu se placer à l'orchestre auprès de lui, il en reçut un vigoureux soufflet, pour prix des broderies qu'il ajoutait à sa partie d'accompagnement. Après s'être fait admirer dans plusieurs cours et théâtres d'Italie, Giardini passa en Angleterre en 1744, et son arrivée à Londres forme une époque mémorable dans l'histoire de la musique instrumentale de ce pays. Il sut y introduire le bon goût; et, faisant oublier aux Anglais leurs anciennes rapsodies, il fonda en Angleterre une école de violon, qui a donné dans la suite d'excellens professeurs. Il y fit représenter, en 1746, l'opéra seria d'*Enea e Lavinia*, qu'on joue avec succès sur les théâtres d'Italie; et un opéra-comique anglais, l'*Amour au village*. Il vint à Paris en 1748, et joua avec beaucoup de succès au concert spirituel. Etant retourné en Angleterre en 1756, il s'associa à Mangotti dans l'entreprise de l'opéra de Londres; mais, ayant ainsi dérangé considérablement sa fortune, il se hâta d'y renoncer, et se borna à jouer les solo dans les concerts. En 1784, il se rendit à Naples, sous la protection de sir William-Hamilton; revint à Londres cinq ans après, et fut ensuite appelé à la cour de Russie, où il résida jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1796, à l'âge de quatre-vingts ans. La force de son tempérament pouvait lui faire espérer de vivre encore davantage, s'il n'avait pas négligé un érysipèle qu'il avait à la jambe. Giardini jouait presque toujours ses concerti avec le violon de Corelli, dont il était possesseur, et qu'il céda ensuite à M. Ciceri, de Côme. Ses œuvres sont pleins de goût et d'harmonie; mais, malgré tout le mérite de ses compositions dramatiques, on y voit toujours le chant dominé par la partie instrumentale, dans laquelle il excellait.

GIBBON (*Edouard*), célèbre historien anglais, etc.

Né le 27 avril 1737, d'une famille ancienne, mais sans illustration, l'histoire devint dès son enfance l'objet de sa préférence et par conséquent de ses études; et il entreprit, à l'âge de quinze ans, un ouvrage historique intitulé: *le Siècle de Sésostris*. Déjà se manifestait en lui cet esprit de recherche et de critique qui l'a si bien servi plus tard; et ses lectures l'ayant ensuite décidé à abjurer le protestantisme, son père, à qui cette conversion ne plut point, l'envoya à Lausanne chez M. Pavillard, ministre protestant, qui fut chargé de le

ramener à l'église qu'il avait abandonné. L'ennui de son exil, et plus encore ses propres recherches, le déterminèrent au bout de dix-huit mois à une rétractation, qui fut aussi sincère que l'avait été son abjuration. Il poursuivit alors ses études avec ardeur, et publia, en 1761, son *Essai sur l'étude de la littérature*, ouvrage très-remarquable et par les idées qu'il contient, et par la pureté avec laquelle il est écrit en français. Il interrompit néanmoins ses travaux littéraires pour essayer d'une vie moins paisible; entra, avec le grade de capitaine, dans la milice du Hampshire, et s'amusa d'abord, avec assez de zèle, à étudier la tactique militaire; mais il y renonça bientôt, et quitta même l'Angleterre en 1763 pour se rendre à Paris, où il fut reçu avec une extrême bienveillance. Il partit enfin pour l'Italie, qu'il désirait depuis long-temps de parcourir, et la vue de Rome lui inspira l'idée d'écrire l'histoire de la décadence et de la chute de cet ancien et glorieux empire. En 1774, il fut élu membre du parlement, où il siégea pendant huit ans sans jamais ouvrir la bouche, parce qu'il était dépourvu de talens oratoires et qu'il manquait de cette énergie qui peut quelquefois y suppléer. Attaché au ministère de lord North, il soutint les prétentions de la couronne contre les droits des Américains, reconnus par tous les hommes éclairés de l'Europe, et devint alors lord du commerce, *place commode et honnête*, ainsi qu'il le dit lui-même alors. Lassé cependant d'une carrière où aucune gloire ne le dédommageait des tracasseries de parti, il se retira enfin complètement des affaires publiques, et n'y reparut plus. Il avait publié, en 1776, le premier volume de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, dont le succès fut prodigieux; mais la violence des critiques vint bientôt troubler la joie de l'auteur; et le clergé anglican, attaqué dans ses quinzième et seizième chapitres, sembla même se lever en masse pour repousser l'assaillant. Gibbon, étonné et presque effrayé de l'orage qui s'élevait contre lui, n'hésita pourtant pas à persévérer dans ses opinions, qu'il défendit dans un autre écrit. La révolution française mit ensuite au grand jour l'incertitude des principes de cet auteur célèbre, et la juste horreur qu'elle lui inspira le faisant tomber dans une nouvelle exagération, il soutint alors qu'il n'avait attaqué le christianisme que parce que les chrétiens détruisaient le polythéisme, qui était l'ancienne religion de l'empire. Une succession qui lui échut en 1791 par la mort d'une tante, ajouta beaucoup à son aisance, et il vivait depuis quelques années à Lausanne auprès de son ami M. d'Eyverdun, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de lady Sheffield, qu'il aimait tendrement et qu'il appelait sa sœur. Il se détermina à partir sur-le-champ pour l'Angleterre; mais six mois environ après son arrivée dans cette île, des incommodités toujours croissantes l'obligèrent de subir une opération, qui le conduisit au tombeau le 16 janvier 1794.

GIBSON (*Guillaume*), mathématicien anglais, etc.

Né en 1729, à Boulton, près d'Appleby, dans le Westmoreland, où il resta dès l'enfance orphelin et sans fortune; il se mit au service d'un fermier, et acquit bientôt assez d'expérience pour être en état, au bout de quelques années, de diriger une ferme à Kendal. L'ayant ensuite prise pour son propre compte, le désir lui vint alors de suppléer au défaut absolu de ce que l'on appelle éducation, et il lui fallut commencer par apprendre à lire. Il acheta peu après un traité d'arithmétique, dont il se pénétra au point de pouvoir bientôt donner de mémoire, le produit de deux nombres chacun de neuf chiffres multipliés l'un par l'autre, et de répondre de même à des questions sur la division, sur les fractions décimales ou sur l'extraction des racines carrées ou cubiques. Ce ne fut qu'alors qu'il apprit à écrire, et qu'il fut informé qu'il existait une science appelée mathématiques, et un auteur nommé *Euclide*, dont le livre contenait les élémens de la géométrie : il l'acheta, et se le rendit également familier. Au milieu des soins de sa ferme, et ne paraissant pas occupé d'autre chose, son esprit était souvent fixé fortement sur une proposition géométrique, qu'il résolvait en traçant des figures avec de la craie sur sa genouillère. Ses acquisitions savantes s'étendirent successivement à l'astronomie, au calcul infinitésimal et différentiel, à la navigation; elles embrassèrent aussi la mécanique, la théorie de la gravitation, l'optique, les sections coniques, etc. et tous ces objets lui étaient devenus tellement familiers, qu'on ne pouvait lui proposer aucune question qui s'y rattachât sans qu'il y répondit sur-le-champ. Ses connais-

sances en physique le mirent souvent en état d'expliquer les phénomènes naturels qui s'offrirent de son temps à l'observation, et le nom de *Willy o' the Hollins*, lui fut donné de la situation de sa ferme à Hollins dans Cartmell-Fell, et lui resta même quelque temps après qu'il eut quitté ce hameau. Il se livra avec un égal succès à l'arpentage, et fut fréquemment désigné par des actes du parlement comme commissaire pour la clôture des communes. Il mourut des suites d'une chute le 4 octobre 1791.

GIFFORD (*William*), poète et traducteur anglais.

Il naquit à Ashburtow, dans le Devonshire, en avril 1757; devint orphelin à l'âge de treize ans, et fut placé par son parrain, en apprentissage chez un cordonnier, avec lequel il travailla jusqu'à vingt ans. Quelques vers qu'il composa ayant attiré l'attention de William Cookesley, chirurgien, celui-ci établit une souscription afin d'acquitter ce que l'élève redevait pour son apprentissage et le soutenir un certain temps, pendant lequel il apprit l'écriture et la grammaire anglaise. Ses progrès furent tels que ses protecteurs se déterminèrent à l'envoyer à l'université d'Oxford, où on lui procura la place de lecteur de la Bible, au collége d'Exeter: un heureux hasard lui ayant fait ensuite connaître le dernier comte de Grosvenor, il se trouva placé pour le reste de ses jours dans une sorte d'aisance. Son premier ouvrage avoué, *la Baviade*, fut destiné à censurer le mauvais goût des poëtes de l'école della Crusca; dans le second ouvrage, *la Mœviade*, il s'élève contre le genre romanesque et l'usage des machines aux théâtres. On a aussi de lui plusieurs traductions, entre autres celle des *Satires de Juvénal*. Gifford est regardé comme le plus correct des poëtes anglais depuis Pope.

GIL (le père), historiographe d'Espagne, membre de la junte de Séville, etc.

Né à Aracena, dans les montagnes de l'Andalousie, d'une famille obscure. Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua bientôt par son savoir et ses talens pour la prédication. Il parvint ensuite au grade de provincial, et se rendit à Rome, en cette qualité, pour la nomination d'un général des frères mineurs. A son retour de cette mission, son caractère altier et violent lui fit des ennemis qui le forcèrent de se démettre du provincialat, dont il conserva néanmoins les prérogatives, et passa alors quelque temps à la cour, où la double réputation de prédicateur éloquent et d'homme de lettres aimable lui fit obtenir de grands succès. Devenu historiographe du royaume, pour continuer l'histoire de Mariana, il fut bientôt après accusé d'avoir coopéré à un pamphlet, dans lequel le prince de la Paix et la reine elle-même n'étaient pas épargnés, puis arrêté et conduit à la maison de correction de Séville, où il resta deux ans, au bout desquels un ordre particulier du prince de la Paix le rendit libre. Celui-ci, en lui annonçant, par une lettre confidentielle, que son innocence avait été reconnue, et que S. M. lui rendait le titre d'*historiographe*, lui assigna cependant son couvent de Séville pour résidence; et ce ne fut qu'en 1808, à l'époque de l'invasion des Français, que le père Gil sortit de cette retraite, à l'âge de plus de soixante ans, pour se mettre à la tête de l'insurrection. Nommé membre et secrétaire-général de la junte, il déploya autant d'habileté que de courage dans l'exercice de ses nouvelles fonctions; et c'est lui qui fit adopter et exécuter le fameux plan du général Dumouriez, connu sous le nom de *partidas de guerillas*: l'Espagne lui dut aussi l'heureuse idée d'étendre ses relations politiques à toutes les puissances de l'Europe. Envoyé lui-même, en qualité d'ambassadeur, près de la cour de Sicile, il rendit, dans cette mission, de grands services à la cause espagnole; mais il n'en fut pas récompensé, comme il l'espérait, par la présidence de la régence de Cadix. Condamné, depuis la paix, au repos de la vie privée, ce prêtre ambitieux embellit sa retraite par la culture des lettres, et paraît satisfait du renom qu'il s'est acquis dans les troubles de sa patrie.

GILLIES (le docteur *John*), célèbre helléniste écossais, etc.

Né en 1750, à Brechin, dans le comté d'Angus. Il termina ses études à Glascow, sous les maîtres les plus habiles, et se distingua bientôt par des progrès rapides dans la connaissance des littératures grecque et anglaise, et de la philosophie. Le comte de Hopeton lui confia ensuite l'éducation de son plus jeune fils, avec lequel il passa plusieurs

années sur le continent, et il apprit, avec une rare perfection, pendant le cours de ses voyages en Allemagne, en France et en Italie, les langues de ces divers pays. Ce fut aussi pendant son séjour sur le continent, que le docteur Gillies fit paraître la plupart des ouvrages, qui le placent au premier rang des écrivains de son pays.

GIORGI (*Antoine-Augustin*), général des Augustins italiens, etc.

Né en 1711, à Santo-Mauro, bourg près de Rimini. Il entra en religion à Bologne; à l'âge de seize ans, et s'appliqua avec zèle à l'étude de la théologie, qu'il professa ensuite avec éclat dans plusieurs villes. Benoît XIV, qui avait connu Giorgi à Bologne, l'appela à Rome au grand collége, où il ne tarda pas non plus à briller; car il était également habile dans la connaissance des langues grecque, hébraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque, toutes si importantes pour l'interprétation des livres sacrés. Le pape, qui voyait avec regret que les théologiens espagnols eussent si mal jugé l'histoire du pélagianisme du cardinal Noris, mise par eux à l'*index*, chargea Giorgi de faire l'apologie de cet ouvrage; et il répondit si bien à la confiance de Benoît XIV, que ce pontife lui témoigna sa satisfaction, en l'admettant au nombre des hommes doctes qu'il réunissait dans son palais pour conférer sur les affaires de la religion, et en le plaçant à la tête de la bibliothèque Angélique. Les avantages et les agrémens dont il jouissait à Rome, expliquent le refus qu'il fit depuis d'occuper la chaire de théologie de Vienne. Se trouvant moins en évidence sous le successeur de Benoit XIV, époque où les sectateurs de la doctrine de saint Augustin semblaient perdre de leur crédit, il put achever un travail pour lequel sa profonde connaissance de onze langues différentes lui donnait une grande facilité, et publia alors l'*Alphabetum Tibetanum*. Les recherches que cet ouvrage lui avait occasionnées le mirent sur la voie d'éclaircir plusieurs points d'érudition, et le cardinal Borgia, juste appréciateur de son mérite, l'aida souvent de ses conseils, dans les travaux qu'il entreprenait. D'un caractère tranquille et modeste, il eût voulu ne vivre qu'avec ses livres; mais il fut appelé, malgré lui, a divers emplois, et entre autres à celui de procureur-général de son ordre, qu'il remplit pendant vingt-deux ans. Il ne profita de son crédit, parmi ses confrères, que pour rétablir la règle dans toute sa pureté, faire disparaître des écoles de théologie tout ce qui restait de l'ancienne barbarie, et remettre en vigueur la bonne littérature. Il s'occupait encore, pour éclaircir l'histoire civile et ecclésiastique de sa patrie, d'un ouvrage sur les inscriptions grecques de l'église de Rimini, lorsqu'il mourut dans un âge très-avancé, le 4 mai 1797.

GIRARDI (*Michel*), anatomiste et physicien italien, etc.

Né le 30 novembre 1731, à Limone di Beuaco, dans le territoire brescian. Il commença ses études à Brescia, et alla ensuite les achever à l'université de Padoue. Il était jeune encore lorsqu'il publia, en latin, un opuscule sur le fruit qu'on appelle *raisin d'ours*, dont il regardait le suc comme très-efficace pour la guérison de la gravelle; et il s'occupa beaucoup depuis des moyens d'extirper cette maladie. Il combattit aussi, mais avec moins de succès, l'inoculation, dont la découverte était récente, et fut combattu victorieusement par des auteurs de France et d'Italie. Choisi peu après pour remplacer le savant Morgagni dans la chaire d'anatomie de l'université de Padoue, il la remplit avec tant d'éclat, que l'université de Parme, alors très-florissante, désira l'avoir pour professeur de la même science : l'académie de l'institut de Bologne se l'associa à cette époque; et il fut agrégé ensuite à la société italienne des sciences, ainsi qu'à la société royale de Madrid. Des accès de goutte vinrent contrarier son ardeur pour le travail; néanmoins, quelque douloureuse que cette maladie devint pour lui, il se rendit à la demande que Spallanzani lui fit de s'occuper de recherches anatomiques, particulièrement sur l'ouïe des chauves-souris : Girardi, en les disséquant, reconnut que leur faculté d'entendre avait une perspicacité et une délicatesse plus exquise que ne l'ont ceux même des autres animaux en qui cet organe passe pour être le plus parfait. Il mourut le 17 juin 1797.

GISEKE (*Paul-Thierri*), botaniste allemand, etc.

Né en 1745 à Hambourg. Il alla étudier la médecine à l'université de Gœttingue, où il obtint le doctorat en 1767.

Sa thèse, offrant l'analyse critique des principaux systèmes phytologiques modernes, révélait une prédilection bien marquée pour la botanique, qui continua effectivement d'être la science favorite et presque exclusive de Giseke. Nommé professeur de physique, et bibliotécaire du Gymnase de Hambourg, il remplit honorablement cette triple fonction jusqu'à sa mort, arrivée le 26 avril 1796. Aucun ouvrage fondamental n'est sorti de sa plume; mais il a publié des opuscules, des notices, des tables, des traductions et des supplémens aux œuvres immortelles de Linné, dont il était l'admirateur. Giseke a été aussi le principal rédacteur de deux recueils, l'un botanique, et l'autre médicinal, dont il n'a paru que la première livraison; on lui doit également les éloges funèbres du magistrat Jean Schlüter et des professeurs Jean Wundertich et Godefroi Shütze. Il exposa dans un autre ouvrage les moyens de retirer tous les avantages possibles du gymnase de Hambourg, et prouva l'utilité de fonder dans cette ville un jardin botanique. Linné lui a consacré sous le nom de Giseckia un genre de plante pentadrique, dont la seule espèce connue jusqu'à ce jour est comprise dans la famille des portulacées et croit aux Indes orientales.

GJŒRWELL (*Charles-Christophe*), savant écrivain suédois, etc.

Né le 10 février 1731, dans la province de Scanie. Il commença ses études à l'université de Lund, et les acheva à celle de Greisswald. En 1750 il fit un voyage en Danemarck, en Allemagne et en France; fut placé à son retour dans le département de la chancellerie royale, où il obtint le rang d'assesseur; et après avoir travaillé quelque temps à la bibliothèque royale, reçut le titre de bibliothécaire du roi. On peut regarder Gjœrwell comme le fondateur des journaux littéraires en Suède, les feuilles périodiques publiées auparavant, n'étant que les nomenclatures de titres, avec des notices de peu d'étendue. Le *Mercure* de Gjœrwell eut beaucoup de succès, lorsqu'il commença à paraître en 1755, et fut suivi de quelques autres recueils périodiques du même auteur, qui s'était associé plusieurs hommes de lettres et en particulier M. Bioeskegzen, attaché à la bibliothèque du roi. A la naissance du prince royal, depuis Gustave IV, Gjœrwell fonda à Stockholm une société d'éducation, qui publia des livres élémentaires: il donna aussi au public les premiers volumes de la bibliothèque historique de la Suède, ainsi que les traductions de plusieurs ouvrages français et allemands. Il était membre de quelques sociétés littéraires d'Allemagne; et il entretint pendant sa longue carrière une correspondance suivie avec Büsching, Schloezer, et d'autres savans étrangers, auxquels il fournissait des mémoires sur la géographie et l'histoire de Suède. Gjœrwell possédait des manuscrits précieux sur l'administration et les révolutions politiques des pays du nord, et mourut le 16 août 1811. Le célèbre sculpteur Sergel a fait son buste, qui est regardé comme un des meilleurs de cet artiste, mort lui-même depuis peu.

GIULAY (le comte *Ignace* de) feld-maréchal autrichien, gouverneur de la Croatie, etc.

Issu d'une famille noble d'Allemagne. Il prit le parti des armes; devint officier général; et fut nommé, en 1790, commandant du corps de Wukassowich en Croatie. Il se distingua dans plusieurs occasions, pendant la guerre de la révolution, notamment le 17 septembre 1796, à l'attaque du camp de Kempten, d'où il débusqua les Français, malgré leur résistance opiniâtre. Elevé ensuite au grade de feld-maréchal-lieutenant, quartier-maître-général de l'armée du prince Ferdinand, il combattit avec distinction, en 1805, à Wertingen, à Gunsbourg, et à Ulm; et fut fait prisonnier dans la dernière de ces affaires. Au mois de novembre de la même année, l'armée française, n'étant plus qu'à une petite distance de la capitale de l'Autriche, le comte de Giulay fut envoyé au quartier général de Napoléon pour lui proposer une armistice; et il fut ensuite désigné, avec le comte de Stadion et le prince Jean de Liechtenstein, pour rédiger les articles du traité de paix qui fut signé à Presbourg, le 27 décembre 1805. Devenu en 1806 gouverneur de la Croatie, il commandait en 1809 l'armée d'observation dans le Frioul et la Carniole, lorsqu'un incident imprévu le fit revenir à Vienne, pour supplier l'empereur d'accepter sa démission: le motif de cette démarche était que l'archiduc Jean ayant détourné, pour son corps, un train d'artillerie destiné au général Giulay, ce dernier, privé de ce secours, attendu depuis long-temps, se trouvait dans l'impossibilité de tenir la campa-

gne : il reprit néanmoins son commandement, et se distingua même le 8 mai, à la bataille de Piavo, où il fut blessé. Il fut, peu après, envoyé à Laybach, pour y commander, en sa qualité de général en chef de la Croatie et de l'Esclavonie, toutes les troupes en garnison sur les frontières; et à l'époque des hostilités contre la France en 1813, il se porta sur Dresde evec l'armée autrichienne; et essuya un échec considérable le 27 août, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé général d'artillerie. Il passa le Rhin, à la fin de décembre, et entra en France par la Suisse, à la tête du troisième corps d'armée autrichien. Le 24 janvier 1814, il attaqua une partie de la vieille garde, qui occupait la ville de Bar-sur-Aube, sous les ordres du maréchal Mortier, et s'empara de cette ville le jour suivant. Le 1er février il eut plusieurs de ses bataillons détruits, en voulant forcer le pont de Lesmont; et attaqua pourtant le même jour le village de Dienvile, dont il ne put se rendre maître qu'après un combat, qui se prolongea fort avant dans la nuit. En 1815 il était à la tête du troisième corps autrichien qui entra en Bourgogne, et séjourna long-temps dans le département de la Côte-d'Or. Au mois d'avril 1818, il fut envoyé dans les provinces autrichiennes de l'Est, pour y commander momentanément.

GIUSTINIANI (*Vincent-Joseph-Philippe*), prince de Bassano, de Corbara, etc.

Né à Rome le 2 novembre 1762, d'une famille illustre originaire de Gênes. Il se prononça en 1798, en faveur de la création de la république romaine, et fut choisi pour aller, en qualité d'envoyé extraordinaire, annoncer cet événement au directoire exécutif de France. Depuis cette époque il joua un rôle assez important dans les dernières révolutions qui changèrent la face de Rome; et vint même plusieurs fois à Paris, où il fit transporter sa galerie de tableaux et de sculptures, qu'il vendit. Lors de la réunion de Rome à l'empire français, il fut élu candidat au sénat-conservateur, et devint, en 1813, chambellan du prince Borghèse. Après les événemens de 1814, le prince Giustiniani alla résider dans les états du pape, qui l'a nommé gouverneur d'une des provinces pontificales. Il fut aussi du nombre des barons romains qui, au mois d'octobre 1816, renoncèrent aux droits seigneuriaux sur leurs fiefs.

GIUSTINIANI (*Joseph*), ex-prélat chevalier de l'ordre de Malte, etc.

Né à Gênes en 1764, et frère cadet du précédent; il devint, peu avant la révolution de Rome, gouverneur de la ville de Pérouse, où il se montra moins sévère en vers les révolutionnaires que son prédécesseur. Néanmoins étant revenu à Rome, après les changemens opérés dans cette ville, par la présence de l'armée française, il fut mis en arrestation, d'après l'ordre du directoire, qui prescrivait d'arrêter tous les prélats et cardinaux opposés aux vues de la France; mais il recouvra sa liberté peu de jours après; et, lorsqu'on organisa la nouvelle république romaine; il se démit de sa prélature. A l'époque de la dernière évacuation de Rome par les Français; le prélat Giustiniani se montra l'ennemi de leurs partisans, et fut nommé immédiatement président de la *junte de Naples*, qui gouverna jusqu'au rétablissement de l'autorité papale. Il poursuivit alors rigoureusement tous ceux qui avaient eu quelque part au nouvel ordre de choses; et plus de trois mille individus furent incarcérés par ses ordres. En 1803, il accompagna son frère, garde-noble du pape, chargé d'apporter au gouvernement consulaire la nouvelle de la promotion des cardinaux français, et n'a pas reparu depuis lors sur la scène politique.

GLASER (*Jean-Frédéric*) physicien allemand, etc.

Né à Wasungen, dans le comté d'Henneberg en Franconie, le 3 septembre 1707, et fils d'un exécuteur de la haute justice; il se distingua dès ses jeunes ans, par son application à l'étude de la physique et de la médecine. Après avoir obtenu à Hardewyk, le degré de docteur, il exerça la profession de médecin, d'abord à Wasungen, et ensuite à Suhla dans le duché de Saxe-Meinungen; et fut enfin nommé, en 1781, par le duc de Saxe-Gotha, conseiller aux mines : il mourut le 7 décembre 1789, après avoir rempli jusqu'aux derniers momens de sa vie, avec un zèle infatigable, les devoirs de son état. Glaser possédait des connaissances très-étendues, non-seulement en médecine, mais aussi en physique et dans les sciences économiques. Un incendie qui, en 1753 réduisit en cendre la ville de Suhla qu'il habitait, l'engagea à s'occuper pendant plusieurs années de la recherche des moyens de garantir les maisons et

de sauver les meubles de ce danger; il en indiqua ensuite deux, et leur efficacité fut démontrée par des expériences. Le premier, qui sert à préserver de l'incendie, consiste dans une espèce d'enduit composé de terre glaise, d'argile, de farine de seigle et d'un sable très-fin, dont on couvre toute la charpente de la maison; le second, destiné à éteindre les incendies, consiste dans l'emploi de la lessive de cendres de bois; mais, malgré les résultats avantageux des expériences, et la simplicité des moyens, le public n'a pas encore tiré grand parti de ces découvertes.

GLAYRE (*Maurice*), diplomate suisse, ministre de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne, etc.

Né en 1743, à Lausanne, où il reçut sa première éducation; des circonstances particulières le firent connaître à Stanislas-Auguste; et quand ce prince monta sur le trône, en 1764, il nomma Glayre secrétaire de son cabinet. En 1768, il fut attaché à la légation de Pétersbourg, et devint, peu de mois après, ministre de Pologne auprès de l'impératrice de Russie. Il occupait encore cette place difficile, à l'époque où les cours de Berlin, de Pétersbourg et de Vienne méditaient la destruction du royaume de Pologne; et fit tout ce qu'il put pour en prévenir les effets : à son retour à Varsovie, il fut récompensé de ses efforts par la place de conseiller intime du cabinet. Les services qu'il rendit à la Pologne pendant les vingt années qu'il exerça cette fonction, lui firent conférer, par la diète de 1771, les droits de citoyen polonais; mais, dès l'année suivante, le royaume de Pologne ayant été dépouillé d'une partie de ses provinces, M. Glayre conseilla à Stanislas-Auguste d'abdiquer une couronne qu'il ne pouvait porter plus long-temps avec honneur. Après les conférences de Mohilow, entre l'impératrice Catherine et l'empereur Joseph, auxquelles Stanislas-Auguste avait résolu d'assister, contre l'avis de Glayre; celui-ci, voyant qu'il ne pouvait plus servir utilement son souverain, sollicita et obtint enfin la permission de se retirer dans sa patrie, où il se maria, bien décidé à vivre éloigné des cours. Cependant il ne put résister long-temps aux instances de son ancien maître, et accepta les fonctions d'ambassadeur de Pologne auprès du roi de France. Dès que sa mission fut terminée, il rentra dans le sein de sa famille; se prononça ensuite en faveur de la révolution helvétique, dont il chercha néanmoins à neutraliser les principes anarchiques, et devint, en 1798, membre de l'assemblée législative. Il donna bientôt après sa démission pour cause de mécontentement; accepta pourtant depuis une place dans le conseil exécutif; et fut envoyé à Paris, au mois d'octobre 1800, par le gouvernement suisse, pour négocier une neutralité, qu'il ne put obtenir. Il publia, à son retour, un ouvrage intitulé : *Lettres sur l'Helvétie*, dans lequel il se déclara pour le système d'unité; mais il ne tarda pas à s'apercevoir de nouveau que tous les vœux qu'il avait formés pour sa patrie ne pouvaient plus être exaucés, et se retira dans sa belle terre de Romain-motier, refusant constamment toutes fonctions publiques, à l'exception de celle de représentant de son cercle.

GLEICHEN (*Charles-Henri*, baron de), chambellan de S. M. le roi de Danemarck, chevalier de l'ordre de Danebrog et de l'Aigle rouge de Prusse, etc.

Il naquit à Neunrsdorf, dans le pays de Bareuth, en 1733; et, après avoir fait de très-bonnes études à l'université de Leipzig, il entreprit, à l'âge de vingt ans, son premier voyage à Paris : il accompagna ensuite, en 1755, le margrave de Bareuth en Italie, où il se voua entièrement à l'étude de l'antiquité et des beaux-arts. La protection du duc de Choiseul, dont il s'était acquis l'amitié à Rome, lui valut, à son retour, la place de ministre de Bareuth à Paris, qu'il quitta presque aussitôt pour se rendre à Copenhague. En 1759, le roi de Danemarck le nomma son envoyé à la cour de Madrid, où il résida trois ans, puis il passa, en la même qualité, près celle de Versailles, au mois de juin 1763. Il conserva cette dernière mission pendant sept ans, et reçut, en 1768, l'ordre de Danebrog, comme un témoignage de la satisfaction de son maître. Le comte de Bernstorf ayant pris depuis de l'humeur contre M. de Gleichen, lui fit perdre son poste; mais il répara ses torts par la suite, en lui procurant celui de Naples. De nouveaux désagrémens et la suppression de son emploi engagèrent ensuite le baron de Gleichen à quitter la carrière diplomatique; il passa alors quelques années à voyager, et finit par se

Exer, en 1779, à Ratisbonne, où il mourut le 5 avril 1807, âgé de plus de soixante-treize ans. Il avait l'esprit d'analyse et d'observation au plus haut degré, et la tête meublée des meilleurs auteurs anciens et modernes. Sa conversation était agréable, instructive, riche de faits anecdotiques et d'observations piquantes. On lui doit différens écrits sur la philosophie et la métaphysique.

GLEIM (*Jean-Guillaume-Louis*), célèbre poète allemand, etc.

Né à Ermsleben, petite ville du pays de Halberstadt, en avril 1719. Il étudia le droit à l'université de Halle, et s'y lia d'amitié avec Uz et Goz, qui, comme lui, ont illustré leur nom dans la littérature. Gleim, encore étudiant, débuta, comme poète, par un recueil de *Poésies badines*; et, ayant achevé ses études en 1740, il donna quelques leçons à Berlin, où bientôt après il devint secrétaire du prince Guillaume, fils d'Albert, margrave de Brandebourg-Schwedt. Il le suivit à la guerre en 1744, et se trouvait auprès de lui lorsque ce prince fut tué d'un coup de canon, à côté du Grand-Frédéric. Après ce funeste événement, Gleim fut, pendant quelque temps, secrétaire particulier du prince Léopold de Dessau; mais, dégoûté de cet emploi par le spectacle des cruautés de ce prince, connu en Allemagne sous le nom du *vieux Dessau*, il revint à Berlin, attiré par la promesse d'une place d'inspecteur des postes, qu'il n'obtint pas. Deux ans après, il fut nommé secrétaire du grand-chapitre de Halberstadt, et, dans la suite, chanoine de celui de Walbeck : il résigna cette dernière dignité en 1794; mais il occupa plus de cinquante ans la première, qui lui laissait assez de loisir pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il perdit la vue sur la fin de sa carrière, et mourut le 18 février 1803, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Gleim s'était voué de bonne heure au culte des Muses, et il ne déposa sa lyre que peu de temps avant sa mort : Horace et Anacréon furent ses modèles, et les grâces de ses poésies l'ont fait appeler l'*Anacréon allemand*. Imitateur heureux du poète grec quand il célèbre le vin, les roses et l'amour; il est bien plus séduisant encore lorsqu'il s'abandonne, sur les mêmes sujets, au délire de sa propre imagination. D'heureuses dispositions, développées par le commerce du grand monde, suppléaient aux connaissances qu'il avait négligé d'acquérir, car il avait peu cultivé l'étude des langues anciennes et modernes, et ne connaissait guère Anacréon que par des traductions. La grande réputation de Gleim, comme poète, s'est établie et soutenue par ses chants guerriers; l'ouverture de la guerre de sept ans lui inspira ces poésies lyriques auxquelles il donna pour titre : *le Grenadier prussien*, surnom qui resta long-temps à l'auteur. Il en fit distribuer mille exemplaires à l'armée du prince Henri, mais pas un seul à ses camarades de l'armée du roi, ni même au prince héréditaire de Brunswick, « craignant, dit-il, que le prince » qui voit souvent le roi, ne lui parlât » des chants de guerre, et que le monarque ne prît *le Grenadier* pour un » flatteur. » On ne connaît, dans l'antiquité, aucune production avec laquelle on puisse les comparer, si ce n'est les *Fragmens de Tyrtée*. Comme fabuliste, Gleim n'a pas moins de mérite, et ses ouvrages en ce genre se recommandent par une narration facile et par la brièveté, mais surtout par le talent de lier la morale à l'action allégorique.

GLENBERVIE (*Silvestre* Douglas, lord), pair d'Angleterre, membre du conseil privé, etc.

Issu de l'illustre et ancienne famille des Douglas, du comté d'Aberdeen en Ecosse; après avoir fini son éducation dans l'université d'Edimbourg, il vint à Londres, où il s'adonna au barreau, et fut ensuite nommé conseil du roi. Il parvint bientôt à un haut degré de considération dans son corps; obtint une place au parlement; et, après avoir rempli divers emplois, devint membre du conseil privé, en Angleterre et en Irlande. Il résida plusieurs années dans ce pays, sous le titre de *secrétaire en chef*, et avec les fonctions de commissaire de la trésorerie. En 1801, il fut élevé à la pairie, et fut pourvu, presqu'en même temps, du gouvernement du Cap-de-Bonne-Espérance, qu'il abandonna depuis pour la place de payeur-général des troupes : il est aussi inspecteur-général des bois et forêts du roi depuis 1803, commissaire pour les affaires de l'Inde, et président du comité du conseil privé pour les affaires du commerce et des colonies, en l'absence du comte de Liverpool. On doit au lord Glenbervie plusieurs ouvrages politiques.

GMELIN (*Jean-Frédéric*), physicien et médecin wurtembergeois, etc.

Né à Tubingen le 8 août 1748. Il se livra, très-jeune encore, à l'étude des sciences médicales et de l'histoire naturelle, sous la direction de son père, qui était professeur de botanique et de chimie dans cette université; et, après avoir reçu le bonnet de docteur en philosophie, il entreprit un grand voyage scientifique en Hollande, en Angleterre et en Autriche, d'où il ne revint qu'en 1771, après une absence de trois ans. Il donna ensuite à Tubingen des leçons d'histoire naturelle et de botanique, et ouvrit aussi, comme professeur extraordinaire, un cours de sciences médicales. Nommé, en 1775, professeur extraordinaire, et, trois ans après, professeur ordinaire de sciences médicales à l'université de Gœttingue, il acquit alors une grande réputation, non seulement en Allemagne, mais encore chez l'étranger, par ses leçons et par une activité littéraire infatigable: aussi doit-on à sa science et à son zèle un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition, et qui prouvent une variété de connaissances bien peu commune. Après avoir enseigné, pendant trente ans, Gmelin mourut le 1er novembre 1804, laissant après lui une foule d'ouvrages qui assurent à jamais sa réputation.

GNEISENAU (le comte), feld-maréchal prussien, ministre d'état, etc.

Issu d'une famille noble de Saxe. Il prit d'abord le parti des armes au service de son souverain; se fit remarquer par des talens peu communs; devint officier-général; passa, à la suite d'un mécontentement, sous les drapeaux prussiens; et fit une partie des dernières guerres comme chef d'état-major du prince Blucher, auquel il passa pour avoir donné des avis utiles aux batailles de Brienne, de Laon et de Vauchamp, en 1814. L'année suivante, il eut aussi une très-grande part à la victoire de Waterloo; et le roi de Prusse, en lui envoyant alors la décoration de l'Aigle noir, le promut au grade de feld-maréchal-lieutenant. Ce prince le nomma ensuite ministre détat; et ce fut en cette qualité que le général Gneisenau assista aux négociations de Paris en 1815. Lorsque la paix fut conclue, il commanda momentanément les troupes prussiennes qui restaient sur le Rhin, et quitta ce commandement, quelques mois après, pour raison de santé; mais, dans le fond, parce que le cabinet de Berlin n'exécutait pas les promesses qu'il avait faites à l'armée, de donner une constitution libérale à la Prusse. Depuis lors le général Gneisenau, entouré de l'estime de ses compatriotes, en raison de ses vertus militaires et civiques, vécut dans sa terre de Kaufurgen en Silésie, jusqu'au mois de juin 1818, qu'il partit pour voyager en Sibérie, avec le comte de Kalkreuth, général-major prussien. Il revint ensuite en Prusse, et fut nommé gouverneur de Berlin au moment où son souverain partit pour se rendre au congrès d'Aix-la-Chapelle.

GODOY (don *Manuel*, prince de la Paix, premier ministre d'Espagne, etc.

Né en 1764 à Badajoz, d'une famille noble, mais à peu près dans l'indigence; il vint très-jeune à Madrid avec don Louis Godoy, son frère aîné, pour y chercher fortune. Une belle taille, une figure intéressante, une fort jolie voix et surtout une grande habileté à jouer de la guitare, tels sont les moyens qu'il employa pour parvenir. Il vécut d'abord dans une espèce de retraite; mais il fut ensuite introduit dans des sociétés distinguées, où il trouva des protecteurs, qui le placèrent, ainsi que son frère, dans les gardes-du-corps. Toutes leurs ressources se bornèrent longtemps à la modique solde d'une piécette par jour (un franc), et l'on prétend même que don Manuel se trouva plusieurs fois, à cette époque, dans le dénuement le plus absolu. Telle était la situation malheureuse de ce favori de la fortune, lorsque son frère fit connaissance avec une femme de chambre de la reine, qui crut plaire à son auguste maîtresse, en lui faisant entendre cet habile musicien. Mais ce fut pour son frère, qu'il aimait tendrement, que don Louis profita des bonnes grâces de sa souveraine; et, saisissant adroitement le moment où la princesse applaudissait à son talent, il lui répondit: « Ah! » madame, que dirait V. M., si elle en- » tendait mon frère! » Manuel Godoy, appelé immédiatement auprès de la reine, fit en effet oublier son frère, qui ne reparut plus, et qui est mort, en 1801, capitaine-général de l'Estramadure; et sut tellement intéresser cette princesse, que, dès les premières entrevues, elle s'occupa de sa fortune avec un zèle extraordinaire. Le roi, entouré dès lors d'une foule de courti-

sans, qui ne cessèrent de lui parler des talens du jeune garde, jusqu'à ce qu'il l'eût entendu, conçut aussitôt pour lui une affection telle, qu'aucun emploi ne lui parut bientôt assez élevé pour un homme dont l'ascendant devait lui devenir si funeste. On vit donc Godoy passer de l'état de simple garde à l'emploi de major du corps dans lequel il servait; et à peine en était-il pourvu, qu'il devint conseiller d'état. Quoique d'un mérite très-vulgaire, Godoy avait pourtant ce qui séduit les hommes inattentifs, de la facilité dans l'expression, ces grâces mensongères qu'on prend pour de l'habileté; et surtout un talent rare pour l'intrigue. Lors de la révolution française, on discuta dans le conseil si l'on déclarerait la guerre à la France, ainsi que le désirait Godoy; le vieux comte d'Aranda, qui était d'un avis contraire, irrité du peu d'égards que le favori avait eus pour lui dans le cours de la discussion, lui ayant répondu avec aigreur, fut disgracié sur-le-champ, et, le lendemain 15 décembre 1792, Godoy fut nommé d'abord secrétaire d'état, et, peu de jours après, premier ministre, avec le titre de *duc d'Alcudia*. La guerre ayant été déclarée deux mois après, l'Espagne se joignit alors à l'Angleterre; mais, en 1795, Godoy se sépara de la coalition pour conclure, avec la convention nationale, une paix particulière; et les Espagnols, qui s'étaient élevés auparavant contre les projets guerriers du ministre, ne blâmèrent pas avec moins d'énergie ses dispositions pacifiques. Charles IV, qui ne partageait pas l'opinion de ses sujets, déféra le titre de *Prince de la Paix* à son favori, avec la grandesse de première classe, et y ajouta même un domaine, dont le revenu s'élevait à 60,000 piastres. Le 19 août 1796, Godoy signa un traité d'alliance offensive et défensive avec la république française, qui anéantit le commerce d'Espagne, et mit le comble à la haine dont il était l'objet. Puissamment influencé par le gouvernement français, qu'il regardait comme sa sauve-garde contre la haine de ses compatriotes, Godoy osa même braver la discipline religieuse, si sévèrement observée en Espagne, et ne craignit pas, dans sa réponse au nonce du pape, qui lui remit, en 1797, une note officielle, dans laquelle S. S. demandait la protection du roi en faveur de la religion catholique, de faire des reproches offensans au chef de l'église, et de lui insinuer que son royaume n'étant pas de ce monde, il ne devait aucunement se mêler des affaires temporelles des souverains. Cette réponse, imprimée, produisit une telle effervescence à Madrid, que Godoy se vit contraint d'en retirer tous les exemplaires et de les anéantir. Toujours pressé par la politique française, le prince de la Paix fit long-temps des efforts pour déterminer son maître à déclarer la guerre au Portugal; et, n'ayant pu y réussir, il quitta le ministère, en conservant néanmoins dans le gouvernement toute l'autorité de premier ministre. Le roi, croyant alors n'avoir pas encore assez fait pour son favori, résolut de l'allier à sa propre famille, et lui donna pour épouse une de ses cousines, quoiqu'il fût déjà marié secrètement à mademoiselle Tudo, fille d'un pauvre gentilhomme, qu'il avait fait gouverneur de la maison royale du *Retiro* près Madrid: pour pallier l'inconvenance d'une pareille union, des généalogistes complaisans firent descendre Godoy de l'empereur Montezuma. A cette époque, Napoléon ayant envoyé son frère Lucien comme ambassadeur en Espagne, ce dernier se joignit à Godoy pour persuader au roi de déclarer enfin la guerre au Portugal, et le favori fut nommé général en chef de l'armée. Cette guerre, qui fut très-courte, augmenta les revenus du prince de cent mille piastres, et lui valut, outre la place de généralissime des armées de terre et de mer, celle de grand-amiral de Castille, avec une garde d'honneur pour sa personne. Enivré de tant de prospérité, il ne garda plus aucune mesure; maltraita même la reine, à laquelle il devait tout; et la gêna jusque dans ses plaisirs, dont il ne voulut plus être l'artisan. C'est aussi à peu près dans le même temps que les Anglais rompirent la neutralité, en s'emparant de quatre frégates espagnoles revenant d'Amérique, chargées de richesses qui devaient, dit-on, être partagées entre Napoléon et Godoy, attaque qui fut suivie d'une guerre maritime, dont le résultat fut l'anéantissement total de la marine espagnole. Il accorda ensuite le passage aux troupes françaises dirigées contre le Portugal; mit à la disposition de Napoléon seize mille hommes des meilleures troupes d'Espagne, sous

les ordres du marquis de la Romana, qui fut envoyé dans le nord; et fit arrêter, peu après, le prince des Asturies, comme coupable d'intelligences criminelles avec Napoléon, tandis que lui-même était l'agent le plus dévoué de ses volontés politiques. Cette rigueur exaspéra tellement la nation contre le favori, qu'il en fut réduit à craindre pour sa personne, et qu'il se vit forcé de jouer le rôle de médiateur entre le père et le fils, auquel il fit rendre la liberté. Ce fut également à cette époque (1807) que le général français Duroc et don Eugène Izquierdo signèrent, à Fontainebleau, le partage du Portugal entre la France et l'Espagne, dans lequel on réservait au prince de la Paix, en toute souveraineté, les provinces des Algarves et de l'Alentejo. Aveuglé jusqu'alors sur les véritables desseins de Napoléon, Godoy fut bientôt frappé d'étonnement et de terreur en voyant une armée française pénétrer en Espagne; et la situation des affaires devenant alors chaque jour plus critique, il voulut précipiter des événemens qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser, et détermina la famille royale à s'embarquer pour le Mexique. Le bruit de ce départ ne se fut pas plutôt répandu à Madrid, que le peuple en fureur se précipita (le 17 mars 1808) au palais du favori, qu'il arracha de sa retraite et traîna dans la rue, où il fut entouré d'une foule immense, proférant des cris de vengeance et de mort. La haine qu'on lui portait était telle, qu'avant de l'immoler, on voulut assouvir sur lui toutes sortes de cruautés et prolonger son supplices; mais ce délai le sauva; et, au moment où il avait perdu tout espoir d'échapper à la mort, il fut arraché des mains de ses bourreaux par le prince des Asturies, qui le trouva couvert de sang, et ayant déjà deux coups d'épée dans la poitrine. A la vue du jeune monarque les violences cessèrent, et Godoy fut mis dans une prison d'état, et gardé à vue pendant sa détention, qui ne dura qu'un mois. Quand Murat eut exigé qu'on lui rendît la liberté, il fut aussitôt envoyé à Bayonne, où il ne cessa d'aigrir le roi et la reine contre Ferdinand, jusqu'à ce que celui-ci eût renoncé au trône sur lequel il venait de monter. Ainsi finit la carrière politique de Godoy, qui a suivi le roi Charles IV en France et à Rome, où il est encore aujourd'hui.

GODWIN (*William*), célèbre auteur anglais, etc.

Né à Guetswick dans le comté de Norfolk, et fils d'un ministre non-conformiste; il fit ses études dans le collége d'Oxton; devint ministre lui-même en 1778, et en exerça les fonctions pendant quatre ans. Il vint alors à Londres, où il quitta les opinions d'Arminius et d'Arius, pour embrasser celles des Calvinistes, et publia, en 1782, un volume de sermons, intitulés: *Essais d'Histoire*, dans lesquels il avait pris pour modèle les orateurs de la chaire française. Il passa ensuite onze ans dans la retraite, occupé à rassembler les matériaux de son traité de *la Justice politique*, ouvrage qui parut en 1793, et qui plaça Godwin au premier rang des écrivains politiques anglais. Il a aussi composé plusieurs romans, dans lesquels, au lieu de l'amour, il a mis en action la curiosité, l'envie, la vengeance, l'ambition, l'avidité des richesses; et peu d'entre eux ont eu autant de succès que les aventures de *Caleb-Williams*, qu'il fit paraître en 1794. On lui doit également, outre plusieurs autres romans, une tragédie, *Faulkner;* les *Vies* de Deux Neveux, de Milton; *Mandeville*, histoire domestique du 18ᵉ siècle, publiée en 1817; et enfin sous le titre d'*Inquirer* (rechercheur); des *Observations sur les Mœurs*, dont le but est de faire voir la fausseté de plusieurs principes sur lesquels on a fondé les institutions sociales: cet écrit décèle une grande connaissance du cœur humain, et réveille beaucoup d'idées chez le lecteur: le style en est clair, nerveux et brillant, et ne le cède en rien à ceux des autres écrits de M. Godwin, lesquels sont tous remarquables d'ailleurs par l'imagination, la profondeur des vues, la force de la pensée et celle de l'expression.

GODWIN (mistriss *Marie* Wollstonecrast), épouse du précédent, etc.

Née en 1759, à Londres ou dans les environs; sa première éducation fut très-négligée; mais elle y suppléa par la lecture; et, après la mort de sa mère, qui la laissa sans fortune, elle se trouva suffisamment instruite pour tenir, conjointement avec ses sœurs, une école, qui lui procura les moyens de subsister. En 1795, une amie qu'elle chérissait étant tombée dangereusement malade à Lisbonne, Marie n'hésita point d'abandonner son état pour aller lui

rendre les plus tendres soins, et n'arriva auprès d'elle que pour recevoir ses derniers adieux. A son retour en Angleterre, elle entra, comme gouvernante d'enfans, dans la maison du lord-vicomte de Kingsborough, qu'elle quitta ensuite pour venir, en 1786; se fixer à Londres, où elle commença, dès l'année suivante, à se faire connaître comme auteur, en publiant des *pensées sur l'éducation des filles.* Elle continua de mettre au jour différens ouvrages, dont les plus connus sont *une Défense des Droits de l'Homme* et *la Défense des Droits des Femmes*, avec *des Réflexions sur des sujets politiques et moraux;* passa en France en 1792, et s'y lia intimement avec plusieurs républicains du parti des girondins, dont elle vit bientôt les chefs les plus fameux, périr sous la hache révolutionnaire. Un négociant américain, nommé Imlay, lui inspira alors une passion qui fut d'abord payée de retour; mais, après l'avoir rendue mère, il finit par la sacrifier à son inconstance naturelle. Retournée en Angleterre, et réduite au désespoir, Marie chercha deux fois à s'ôter la vie, malgré l'affection qu'elle portait à sa fille; et ce fut à cette époque fatale qu'elle eut occasion de se lier particulièrement avec M. Godwin, objet de l'article précédent. Ils s'unirent au bout de quelques mois, malgré le mépris que tous deux avaient pour l'institution du mariage, et cette union fut heureuse et courte. Mistriss Godwin mourut d'un accouchement pénible, le 10 septembre 1797.

GŒTHE (*Jean* Wolfgang), célèbre poète allemand, etc.

Né le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Mein, où son père, jurisconsulte distingué, lui fit donner l'éducation la plus complète, le jeune Gœthe alla ensuite étudier le droit à Leipizck, et recevoir le bonnet de docteur à Strasbourg. En 1771, il s'établit à Wetzlar pour y pratiquer auprès de la chambre impériale; et c'est là que se passa sous ses yeux l'aventure tragique qu'il a consacrée dans son *Werther*. Le succès prodigieux de cet ouvrage fixa l'attention générale sur le jeune auteur, qui, en 1776, fut attaché intimement au prince Charles-Auguste, duc de Weimar, sous le titre de conseiller de légation. Devenu bientôt membre du conseil privé, Gœthe fit, avec le duc, un voyage en Suisse, et fut élevé, en 1782, à la dignité de *noble*, avec la présidence de la chambre ducale. En 1786, il parcourut toute l'Italie; passa de là en Sicile, revint s'établir à Rome, où il se livra avec passion à l'étude des antiquités, et ne retourna dans sa patrie qu'au bout de trois ans. La petite ville de Weimar surnommée l'*Athènes de l'Allemagne* offrait, à cette époque, une réunion d'hommes célèbres; et Gœthe, qui brillait à leur tête, ne s'était pas contenté de prendre rang parmi les grands poètes de son siècle; son génie embrassa à la fois toutes les parties de la littérature, les sciences et les beaux-arts. Cet homme célèbre a écrit en effet dans tous les genres imaginables, depuis la ballade jusqu'au poème épique, et depuis la tragédie jusqu'au proverbe. Parmi ses nombreuses compositions dramatiques, on doit citer *Gœtz de Berlichengen*, pièce historique à la manière de Shakespeare; *le Comte d'Egmont; Iphigénie en Tauride; le Tasse; la Fille naturelle; Faust; Clavigo* (dont Beaumarchais est le héros), et une traduction du *Mahomet* et du *Tancrède*, de Voltaire. Son poëme d'*Hermann* et *Dorothée*, si lourdement traduit en français par Bitaubé, est remarquable par un style plein de charme et d'élégance. Gœthe est membre d'un grand nombre d'académies, et associé correspondant de l'institut de France.

GOETZE (*Jean-Auguste-Ephraim*), célèbre naturaliste allemand, etc.

Il naquit, le 28 mai 1731, à Aschersleben, où son père était premier pasteur; étudia la théologie à l'université de Halle; et, malgré sa prédilection pour l'histoire naturelle et la physique, il s'appliqua avec zèle aux sciences théologiques. Après avoir achevé son cours académique, il refusa plusieurs places d'instituteur qui lui furent offertes, et resta, par attachement filial, auprès de son père malade, qu'il remplaça souvent avec succès dans le ministère de la chaire. Goetze avait à peine vingt-quatre ans quand il fut appelé aux fonctions de ministre protestant à Quedlimbourg, où l'acquisition d'un excellent microscope d'Hofmann, de Leipzig, détermina son goût pour l'histoire naturelle. Il fit, avec cet instrument, des observations très-importantes sur les polypes d'eau douce; devint bientôt un des premiers entomologistes de son temps; et publia enfin son *Essai sur l'Histoire naturelle*

des Vers engendrés dans le corps humain, qui aurait seul suffi pour lui assigner une place honorable parmi les plus célèbres naturalistes. On doit aussi à Goetze un grand nombre d'ouvrages destinés à détruire les erreurs populaires, et à donner à la jeunesse le goût de l'étude des sciences naturelles. Lorsqu'en 1786 la sœur de Frédéric-le-Grand, Anne-Amélie, abbesse de Quedlinbourg, visita le cabinet d'histoire naturelle de Goetze, cette princesse le pressa de lui désigner un emploi qu'il désirât obtenir : il se contenta de solliciter une place moins fatigante que la sienne, et il fut alors nommé premier diacre de la cour. Il mourut quelques années après, le 27 juin 1793.

GOGEL (*N.* de), ministre des finances de Hollande, etc.

Né à Rotterdam en 1765. Il s'occupa fort jeune de l'étude des finances, et se fit dans cette partie une réputation si brillante, que Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, le nomma ministre de ce département. Après la réunion de son pays à la France, M. de Gogel devint conseiller d'état, et remplit les fonctions d'intendant-général des finances en Hollande, jusqu'à l'évacuation du pays par les Français. Il ne voulut pas reconnaître le gouvernement provisoire qui s'organisa par suite de l'insurrection du mois de novembre 1813, et revint prendre sa place au conseil d'état à Paris. Il est rentré depuis lors dans sa patrie; mais il n'y remplit aucune fonction publique.

GOLDONI (*Charles*), célèbre poète comique, surnommé *le Molière italien*, etc.

Né en 1707, à Venise, où son grand-père tenait un état de maison annonçant une aisance, qui disparut à sa mort; le jeune Charles suivit son père à Rome, où celui-ci exerça la médecine avec succès. Il fit ses classes chez les jésuites, et chercha bientôt une étude plus conforme à ses goûts dans Aristophane, Plaute et Térence. Le marquis Goldoni, son parent, ayant obtenu pour lui une bourse à Pavie, dans le collége du pape, il y fut installé en 1723; négligea le droit civil et le droit canon; cultiva les talens agréables, et se livra entièrement à la dissipation, à l'exemple de ses camarades. Devenu ensuite adjoint au coadjuteur du chancelier criminel de Chiozza, qui l'emmena, peu de temps après, à Feltre, il y trouva une société d'amateurs qui jouaient la comédie et qui le firent leur directeur. Goldoni composa alors deux petites comédies, *le Bon Père* et *la Cantatrice*, qui réussirent parfaitement. A la mort de son père, qui ne lui laissa qu'une fortune médiocre, il résolut de se faire recevoir avocat, et venait même de gagner une cause assez importante, lorsqu'une intrigue d'amour et un mariage rompu le décidèrent à quitter Venise et à se rendre à Milan. Le résident de Venise, qui avait conçu de l'amitié pour lui, l'attacha à sa personne en qualité de gentilhomme, et le nomma enfin son secrétaire-général. Les événemens de la guerre de 1733 forcèrent Goldoni d'abandonner Milan pour se rendre à Vérone, où les comédiens reçurent avec enthousiasme une tragédie de *Bélisaire*, qu'il était parvenu à terminer au milieu de toutes ses tribulations. On ne vit plus alors dans Goldoni, pendant plusieurs années, qu'un jeune poète lié d'intérêts avec des acteurs, écrivant pour eux, vivant avec eux, et prenant successivement des intrigues de coulisses pour des affaires de cœur. Mais, en 1736, un heureux hasard le retira de cette espèce de désordre, et lui fit rencontrer à Gênes un honnête notaire, dont il épousa la fille, avec laquelle il a vécu constamment dans l'union la plus parfaite. De retour à Venise, il continua de travailler pour le théâtre; et le consul de Gênes à Venise étant mort, en 1739, la famille de sa femme demanda et obtint pour lui cette place honorable, mais sans émolumens, que des accidens et des embarras imprévus le forcèrent d'abandonner dès 1741. Après avoir parcouru la Toscane, il se fixa à Pise, où il exerça de nouveau la profession d'avocat; mais l'excellent comédien Sacchi l'ayant fortement engagé à travailler pour son théâtre, Goldoni composa, en secret, l'*Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*, pièce à canevas, dont le succès eut ensuite la plus heureuse influence sur la carrière de l'auteur. Pendant qu'il était applaudi, à Venise, comme poète comique, et très-occupé, à Pise, comme avocat, les arcadiens, ses amis, obtenaient pour lui, à Rome, le titre d'académicien. Dégoûté, peu après, des Pisans et de la profession qu'il exerçait au milieu d'eux, il se mit à la tête d'une bonne troupe de comédiens, et revint à Venise, où il fut attaché au théâtre de

Saint-Ange. Il se transporta de là à Gênes et à Turin, et c'est là que, pour prouver aux Piémontais qu'il connaissait mieux qu'eux Molière, il fit sur-le-champ la comédie, dont ce grand poëte comique est le sujet : elle vainquit les préventions et enleva les suffrages. A son retour à Venise, il continua de remplir ses engagemens; mais aussitôt qu'ils furent expirés, il quitta le théâtre de Saint-Ange pour celui de Saint-Luc, dirigé par un patricien de Venise, près duquel Goldoni obtint des conditions plus honorables et plus lucratives. Cette époque est celle de ses meilleurs ouvrages et de ses plus grands succès; mais c'est aussi le temps où ses ennemis redoublèrent d'efforts contre lui et contre la réforme dramatique qu'il avait entreprise. Un voyage qu'il désirait faire depuis long-temps était celui de France; l'occasion s'en présenta enfin. Les comédiens italiens, établis à Paris, jouèrent alors sa pièce, l'*Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé;* le succès qu'elle eut donna aux premiers gentilshommes de la chambre du roi l'idée de faire venir l'auteur pour alimenter de nouveautés ce spectacle, et ils lui firent proposer un engagement pour deux ans, avec des appointemens honorables. Il accepta; se rendit immédiatement à Paris, et voyait avec regret approcher le terme de ses deux années, lorsque Mme la Dauphine lui accorda sa protection, et parvint à l'attacher au service de Mesdames, filles du roi, en qualité de lecteur et de maître de langue italienne. Impatient d'obtenir, par une pièce française, les suffrages du public de la capitale, il composa *son Bourru bienfaisant*, qui parut, pour la première fois, le 4 novembre 1771, à Paris, et, le lendemain, à Fontainebleau, avec un égal succès: mais il n'eut pas le même bonheur dans l'*Avare fastueux*, comédie en cinq actes, qui ne fut représentée qu'une fois, et dont il refusa l'impression. Il fut successivement chargé d'enseigner l'italien à Mme Clotilde et à Mme Elisabeth; obtint, quelque temps après, du roi Louis XVI une gratification extraordinaire de six mille livres, et enfin un traitement annuel de douze cents livres sur la tête de son neveu, qui l'avait remplacé dans ses leçons. Il revint alors à Paris jouir de son indépendance, et d'une aisance qui suffisait à la modération de ses désirs, et travailla, pendant trois ans, à des *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de son théâtre*, qu'il termina en 1787, à l'âge de quatre-vingts ans. Goldoni comptait passer le reste de ses jours dans le calme et le bonheur, lorsque la révolution vint lui ravir ses moyens d'existence. Sa pension, qui avait été mise sur la liste civile, cessa d'exister au 10 août 1792; il resta alors dans un dénuement absolu, et mourut le lendemain du décret par lequel la convention ordonnait que cette pension lui serait rendue sur-le-champ.

GOLDSMITH (*Lewis*), écrivain anglais, etc.

Né en Angleterre, fils de juif, et juif lui-même; il voyagea dans différentes contrées avec le lord Milton, et devint ensuite un des plus ardens partisans de la révolution française. Il publia alors quelques écrits, parmi lesquels on cite *les Crimes des Cabinets*, qui l'obligea de sortir d'Angleterre pour échapper à une condamnation. Il vint s'établir à Paris, avec sa femme et sa fille, dans les premiers temps du règne de Napoléon; et fit connaissance avec quelques journalistes, dont l'un rédigea pour lui le prospectus de l'*Argus*, ou *Londres revu à Paris*, feuille imprimée en anglais, dont il fut, pendant quelques mois, le rédacteur : ce travail le mit nécessairement en rapport avec le ministre des affaires étrangères et celui de la police, qui finirent par le renvoyer de France, parce qu'il parlait trop légèrement de leur manière de gouverner. La conformité d'ouvrages et de principes politiques ayant aussi rapproché Barrère et Goldsmith, celui-ci s'établit médiateur pour faire rentrer les révolutionnaires régicides dans les bonnes grâces de leurs anciens confrères, qui n'avaient pas suivi la même ligne; mais il ne put réussir dans ce projet, et fut, comme on l'a dit plus haut, obligé de quitter la France. « Je me trouvai alors, » dit-il, dans la situation où Voltaire » peint Zadig, accusé du côté droit, » d'être un partisan de la France, et » de l'autre, d'être dans les intérêts de » l'Angleterre : je n'étais dans le fait ni » l'un ni l'autre; j'étais un *citoyen du* » *monde.* » Mais ce qui prouve le peu de foi qu'on doit ajouter aux assertions de ce prétendu citoyen du monde, c'est qu'en 1804 et 1805 il fut chargé, par Napoléon, de plusieurs missions secrètes en Allemagne, dont l'une avait

particulièrement pour objet de surveiller les agens du roi, et de découvrir les secrets du cabinet anglais. A son retour en Angleterre, en 1809 il commença un journal intitulé l'*Anti-Gallican* : mais bientôt arrêté comme suspect, il n'obtint sa liberté qu'en donnant caution, et sous promesse de faire des révélations, dont il s'acquitta avec sa franchise et sa bonne foi accoutumée. On doit à cet écrivain famélique une foule de pamphlets politiques, qui tous ont été écrits dans son intérêt personnel, et dans la vue d'attirer à lui l'argent du public en excitant sa curiosité. Les plus connus sont : l'*Histoire secrète du cabinet de Saint-Cloud*, les *Mémoires de Carnot*, et une *Dénonciation au Roi*. Au mois de mars 1818, il osa encore publier, par la voie de son journal, des extraits de prétendus *Mémoires du duc de Rovigo*, dans lesquels il semblait menacer des personnages fameux de la divulgation de secrets importans pour leur honneur, leur réputation et leur crédit, dans l'intention évidente de faire acheter son silence; mais un démenti formel de Savary vint bientôt mettre un terme à l'audace et aux nouvelles spéculations de ce misérable libelliste, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à Morande, auteur du *Gazetier cuirassé*.

GOLOFKIN (*Théodore*), ambassadeur russe, gentilhomme de la chambre, etc.

Né en Hollande vers 1770. Il vint fort jeune en Russie, et entra d'abord au service militaire. Son esprit et sa figure l'ayant fait ensuite remarquer de l'impératrice Catherine II, elle le nomma gentilhomme de sa chambre, l'admit dans sa société intime, et l'envoya à Naples, comme son ministre. Rappelé de cette cour pour quelques brouilleries avec la reine, M. de Golofkin, après un court exil, fut nommé grand-maître des cérémonies auprès de Paul Ier, dont il reçut, quelque temps après, le titre de commandeur de l'ordre de Malte. Exilé bientôt une seconde fois, sur le soupçon d'avoir tenu des propos indiscrets contre le gouvernement, il ne reparut à la cour que plusieurs mois après l'avénement de l'empereur Alexandre Ier; et ce prince ayant donné dans la suite la charge de grand-maître des cérémonies au comte George de Golofkin, parent de Théodore, celui-ci se détermina à demander son congé. Il parcourut successivement toutes les parties de l'Allemagne, et se rendit, en 1811, à Paris, puis à Genève, où, depuis cette époque, il se livre à son goût pour la littérature et les beaux-arts.

GOLTZ (le comte *Henri* de), ambassadeur de Prusse, etc.

Né en Prusse, d'une famille ancienne et distinguée. Il embrassa la carrière militaire, et se trouvait aide-de-camp du général Kalkreuth, à Dantzig, en 1807. Il servit ensuite, en cette qualité, sous le prince Blucher; fut nommé, en 1814, ministre plénipotentiaire de Prusse près S. M. Louis XVIII, et se rendit à Vienne lors des événemens du 20 mars 1815. Au mois de mai suivant, il alla résider à Gand, auprès du roi de France, et est aujourd'hui chargé de la même mission à Paris. — Le comte de Goltz, grand-maréchal de la cour de Berlin, qui signa le traité de Bâle en 1795, fut envoyé, au mois de juin 1816, à Dresde, et ensuite à la diète de Francfort, avec une mission de son souverain. — Un autre comte de Goltz, général prussien et colonel d'un régiment de hussards, commanda, en 1793, l'avant-garde de l'armée prussienne employée dans les Pays-Bas; fut blessé mortellement, le 4 juillet, à Bouvines, et mourut à Tournay, le 13 août suivant.

GOLTZ (le comte de), ministre de la guerre des Pays-Bas, etc.

Issu de la même famille que les précédens. Il se fit connaître de bonne heure par son attachement à la maison d'Orange, et se tint à l'écart après la réunion de la Hollande à la France. Il fit ensuite partie du gouvernement provisoire, qui s'établit à la suite de l'insurrection hollandaise du mois de novembre 1813; devint successivement ministre de la guerre, général-major et commandeur de l'ordre militaire de Guillaume; et fut obligé de quitter le portefeuille en 1818, à la suite de discussions avec le prince-royal des Pays-Bas sur leurs attributions respectives. Le comte de Goltz conserva néanmoins sa place dans le cabinet, et est encore aujourd'hui l'un des plus intimes conseillers du roi.

GORANI (le comte *Joseph*), littérateur italien, etc.

Né en 1740, d'une ancienne famille noble de Milan, qui a donné son nom à la rue qu'elle habitait. Après avoir fait d'excellentes études dans les écoles de cette ville, il s'y lia avec une so-

ciété de novateurs politiques, qui correspondait avec le baron d'Holbach, Voltaire, Diderot, d'Alembert, etc., et avait pris le nom de *Café*, pour avoir l'air, aux yeux du gouvernement, de ne s'occuper que de choses agréables. Quand la révolution française éclata, les sociétaires du *Café* de Milan en défendirent ouvertement la cause; mais Gorani alla encore plus loin que ses confrères, car il parla hautement des droits du peuple, et déclama même contre les distinctions héréditaires. Bientôt il demanda et obtint le titre de *citoyen français*, ce qui détermina la noblesse milanaise à le rayer de son registre : il fut ensuite banni, et ses biens furent séquestrés. Arrivé en France en 1792, il y publia successivement des *Recherches sur la science du gouvernement;* et des *Mémoires secrets et critiques sur les cours d'Italie*. Il alla se fixer à Genève en 1794, et y vit dans une telle obscurité, que plusieurs biographes ont déjà inutilement plusieurs fois annoncé sa mort.

GORDON (*George*), célèbre membre du parlement d'Angleterre, etc.

Né à Londres le 19 décembre 1750, de Cosme-George, duc de Gordon, issu d'une des plus anciennes familles d'Ecosse, il eut pour parrain le roi George II, et servit d'abord dans la marine, qu'il quitta durant la guerre de l'indépendance américaine. Devenu membre du parlement pour le bourg de Ludgarshall, dans le Wiltshire, il demeura étranger aux deux partis qui divisaient la chambre des communes, et blâmait avec la plus grande liberté, et souvent avec beaucoup d'esprit, les propositions qui lui paraissaient répréhensibles, de quelque côté qu'elles vinssent. Les lois rigoureuses contre les catholiques ayant été adoucies alors par un acte qui avait passé dans les deux chambres sans opposition, des esprits craintifs prirent l'alarme pour la religion établie, formèrent des associations protestantes, et adressèrent au parlement des pétitions dont le lord Gordon fut l'organe, et qu'il soutint avec une véhémence extrême. Les choses en étaient à ce point lorsque, le 29 mai 1780, il représenta si vivement, à ses co-religionnaires assemblés, les dangers que courait la religion protestante, qu'il les détermina à se rassembler, le vendredi suivant, 2 juin, à dix heures du matin, dans une place immense appelée *Saint-George's Field*, pour présenter une pétition au parlement. Au jour fixé, une foule prodigieuse, qu'on évalue à cent mille personnes, se rassembla effectivement au lieu indiqué, et arriva, vers deux heures et demie, au parlement, qu'elle investit aussitôt. Lord Gordon présenta alors sa pétition signée, disait-il, par cent vingt mille protestans, et proposa qu'elle fût prise en considération sans désemparer, ce qui était contraire aux usages de la chambre. Dès que la séance fut levée, la plupart de ceux que le zèle religieux avait seul ameutés se retirèrent; mais les bandits qui s'étaient joints à eux se répandirent dans la ville, où ils brûlèrent et pillèrent trois chapelles catholiques. Le dimanche suivant, un rassemblement de plusieurs milliers de personnes se forma encore dans le Woorfields, et, aux cris de : *Point de papistes! mort au papisme!* se livra à de nouveaux excès, et pilla les maisons de plusieurs particuliers. Le mardi, jour fixé pour s'occuper de la pétition, la chambre des pairs leva sa séance, et celle des communes déclara qu'aucun de ses actes ne pouvait avoir de caractère légal tant qu'elle serait ainsi assiégée par une populace furieuse. Gordon engagea alors les mutins à se séparer, et une partie d'entre eux détela ses chevaux et traîna sa voiture en triomphe; mais bientôt l'émeute reprit une nouvelle force; des excès de tous genres furent commis dans Londres, et pendant plusieurs jours la terreur y fut à son comble. L'arrestation du chef des mutins ayant été enfin ordonnée, son procès commença le 5 février 1781. Il fut défendu par M. Erskine et acquitté par le jury, sous le prétexte que les débats n'avaient pas prouvé qu'il eût rassemblé la foule dans de mauvaises intentions. Lord Gordon, devenu célèbre, ayant publié, en 1788, un pamphlet incendiaire dans lequel il se permit des expressions injurieuses à la reine de France et à l'ambassadeur de ce pays, fut traduit de nouveau devant la cour de justice, et condamné comme coupable de libelle. Il s'enfuit alors en Hollande, d'où il fut renvoyé par ordre des autorités d'Amsterdam, et se rendit à Birmingham, où il professa la religion juive. Il y fut arrêté, le 7 décembre, conduit à Londres, puis renfermé dans la prison de Newgate pour cinq ans et dix mois. Depuis ce moment lord Gordon, changeant de conduite et de manières, vécut tranquille; consacra

tout son temps à l'étude, et mourut le 1er novembre 1793, emportant les regrets de ses compagnons d'infortune.

GORDON (*Guillaume*), historien anglo-américain, etc.

Né en 1729, à Hitchin, dans le comté de Hereford en Angleterre. Il fut élevé dans une école de *dissenters*, et fut destiné au ministère ecclésiastique. Après avoir été pendant quelques années pasteur d'une congrégation d'indépendans à Ipswich, son inclination le porta à passer en Amérique en 1770, et il fixa sa résidence à Roxburg, près de Boston, dont il devint bientôt après le ministre : il fut nommé en même temps chapelain du congrès provincial de Massachussets. Au moment où éclata l'insurrection des colonies, Gordon adopta avec ardeur la cause de l'indépendance, et prit une part active aux affaires publiques. Ce fut, à ce qu'il paraît, en 1776, qu'il conçut le dessein de tracer l'histoire des événemens qui se passaient en quelque sorte sous ses yeux, entreprise dans laquelle il fut encouragé par Washington, qui lui communiqua tous ses papiers. Gordon retourna en Angleterre en 1786, et, deux ans après, il publia son ouvrage, sous ce titre : *The History of the rise*, etc.; *Histoire de l'origine, de l'établissement et de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*. Après son retour dans sa patrie, Gordon fut nommé pasteur d'une congrégation de *dissenters* à Saint-Néots, et revint ensuite à Ipswich, où il termina ses jours en 1807.

GORONWY-OWEN, poète gallois, etc.

Né en 1722, fils d'un fermier peu aisé. Les dispositions heureuses qu'il montra étant à l'école de Gwllheli engagèrent M. Lewis-Morris à se charger des frais de ses études à l'université d'Oxford, où il entra en 1741. Il reçut les ordres sacrés quatre ans après; occupa ensuite de petits emplois ecclésiastiques, et tint successivement une école à Donnington, à Walton, à Londres, et enfin à North-Holt, dans le comté de Middlessex. Le modique salaire de ces fonctions le laissant presque toujours dans la misère, il accepta, en 1757, la cure de Saint-André dans la Virginie, d'un revenu de deux cents livres sterling par an; mais il n'y fut pas heureux, et perdit sa femme et ses enfans dans le cours de dix années : il y mourut lui-même à la fin du 18e siècle. Goronwy avait une connaissance approfondie des langues grecque et latine; il savait l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, le syriaque, et faisait des vers latins pleins d'élégance et de pureté : ses poésies galloises sont regardées comme des modèles. On cite particulièrement de lui des odes latines, galloises, morales et religieuses; un poème gallois sur le *Jour du Jugement*, un autre sur la *Poursuite du Bonheur*, et enfin l'*Hymne* chanté par les étoiles du matin au jour de la création.

GOTTARDI (l'abbé *Dominique*), archiprêtre italien, etc.

Né à Valezzo dans le Véronèse. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé de la paroisse de San-Donato, avec le titre d'archiprêtre. Il réunit, à l'accomplissement de ses devoirs, l'étude des choses sacrées, principalement de celles qui concernent l'antiquité ecclésiastique, et fit de louables efforts pour parvenir à réformer l'usage où sont les prédicateurs italiens de se livrer à des farces oratoires, et à ces grotesques pantomimes par lesquelles ils avilissent la dignité de leur ministère. Partageant d'ailleurs le goût général des Italiens pour la poésie, l'abbé Gottardi cultiva les muses avec quelques succès, et mourut le 21 mai 1794, dans un âge avancé. On a de lui un Recueil de *Sermons*, imprimés à Brescia, et une savante Dissertation sur *la Diaconesse Dacina*.

GOTTER (*Frédéric-Guillaume*), poète allemand, etc.

Il naquit à Gotha, le 3 septembre 1746, et, après avoir été suffisamment préparé, par des leçons particulières, à fréquenter utilement l'université, il fut envoyé à Gœttingue, où il étudia le droit, depuis 1763 jusqu'à 1766. Familiarisé avec les littératures latine, anglaise, italienne et française, Gotter s'était surtout appliqué à cette dernière, qu'il aima toujours avec prédilection; et, à l'âge de dix-huit ans, il avait déjà fait, en français, quelques essais dramatiques assez heureux. A son retour à Gotha, il fut d'abord placé dans les archives particulières du duc, et ensuite envoyé à Wetzlar comme secrétaire de légation; mais des offres très-avantageuses le déterminèrent bientôt à suivre deux jeunes gentilshommes dans leurs études à Gœttingue. En 1770, Gotter retourna à Wetzlar comme secrétaire de légation, et publia, peu

après, une imitation du *Cimetière de Gray*, qui restera toujours sur la première ligne parmi les traductions en vers ; son *Epître sur la manie de l'Esprit fort*, qu'il composa à l'occasion du suicide du jeune Jérusalem, son ami, ne peut être lue sans émotion, et jouit aussi d'une grande estime en Allemagne. Dans un voyage qu'il fit en France, il se familiarisa avec la scène française, qui était alors au plus haut point de sa splendeur ; et c'est surtout pendant les douze années qui suivirent son retour en Allemagne, qu'il produisit les meilleurs de ses nombreux ouvrages dramatiques : il avait une telle facilité à versifier, qu'il improvisait en vers avec une élégance rare. Nommé, en 1782, secrétaire intime du duc de Gotha, il continuait d'enrichir la scène allemande, lorsqu'il mourut, le 18 mars 1797.

GOUBAU - DE - BERGEYCK (le baron), membre du conseil privé du roi des Pays-Bas, etc.

Issu d'une famille distinguée de la Belgique. Il fut d'abord avocat, puis conseiller et fiscal au grand-conseil de Malines, et enfin chambellan de l'empereur d'Autriche. Il quitta son pays en 1794, pour aller habiter Vienne, où il vécut éloigné des affaires jusqu'en 1814, que le clergé belge le chargea de ses intérêts auprès du congrès. Il se mit alors en rapport avec le nouveau gouvernement des Pays-Bas, et revint à Bruxelles en 1815, occuper la place de conseiller d'état, directeur-général de la commission du culte catholique. En 1818, il a été nommé membre du conseil privé de son souverain.

GOUDOWITCH, feld-maréchal russe, etc.

Né dans la Pologne méridionale vers 1740, d'une famille noble de sa province ; il embrassa très-jeune l'état militaire ; fit ses premières armes en 1759, sous le règne d'Elisabeth ; et continua de servir avec beaucoup de distinction sous les cinq souverains qui se succédèrent jusqu'à Alexandre Ier. Ce prince, qui venait d'être à même d'apprécier les talens de ce guerrier, le nomma feld-maréchal, après la victoire qu'il remporta, en 1807, à la tête de six mille Russes, contre vingt-quatre mille Persans. Devenu, immédiatement après la conquête de la Georgie, gouverneur de Moscou, son grand âge l'ayant enfin obligé de quitter le service, il se retira dans ses vastes domaines de Tchitchelnich, où il se livre, encore aujourd'hui, à son goût pour la musique, et où il a formé un des plus beaux haras qu'il y ait en Pologne.

GOYENECHE (don *Joseph*), membre de la junte de Séville, et son ambassadeur dans l'Amérique méridionale, etc.

Né dans la province de Castille, et membre des cortès après l'invasion des Français en Espagne ; il fut envoyé, en 1808, à Montevideo, dans l'intention apparente de protéger en Amérique l'établissement des juntes à l'instar de la métropole ; mais dans le fait pour soumettre toutes les provinces au joug de celle de Séville, dont il était membre. Il commanda ensuite un corps d'armée par ordre du vice-roi du Pérou, dirigé contre les patriotes, qui voulaient se soustraire au gouvernement de la métropole ; battit leurs troupes dans l'Yrupana, et se montra cruel et féroce envers les vaincus, qu'il fit exécuter, en grand nombre, de la manière la plus ignominieuse et la plus horrible. Il obtint encore quelques succès par la suite ; fut remplacé, dans son commandement, à la fin de 1812, par le brigadier Pezuela, et disparut dès lors de la scène politique.

GRABOWSKI (*G.*), général polonais, etc.

Issu de l'illustre et ancienne famille de ce nom. Il servit, en 1794, contre les souverains co-partageans de la malheureuse Pologne, et, ayant été cerné, avec un petit corps, le 1er octobre, à Ostrolenka sur la Narve, par le général prussien Holstein-Beck, il fut fait prisonnier, et ensuite relâché, sur la promesse de ne plus porter les armes contre la Russie et la Prusse. Il passa en France, où il concourut à la formation des légions polonaises en Italie ; se distingua en plusieurs occasions ; fit la campagne de Russie en 1812, et déploya une valeur peu commune à la bataille de Smolensk, où il fut tué en combattant à la tête de sa troupe. Un autre Grabowski (*E.*), aussi général polonais et parent du précédent, prit également les armes, contre les Russes, en 1794 ; servit avec distinction en Lithuanie, et fut un des chefs qui opposèrent le plus de résistance à leurs projets d'envahissement. Il défendit Wilna jusqu'à la dernière extrémité, et fut tué ensuite à Varsovie, lors de l'attaque du faubourg de Praga par Suwarow.

GRAF (*Antoine*), célèbre peintre suisse, etc.

Né en 1736, à Winterthur en Suisse. Un peintre assez médiocre de sa ville natale, Jean-Ulric Schellenberg, lui enseigna d'abord les élémens de la peinture; mais ses vrais et uniques maîtres furent son génie, son application et les meilleurs ouvrages de l'art qui excitèrent son émulation. Son talent pour le portrait se développa pendant un séjour de huit ans qu'il fit à Augsbourg, d'où il fut appelé, en 1766, à Dresde, en qualité de peintre de la cour. Il s'y fixa pour la vie, quoiqu'il séjournât par intervalle à Leipzig et à Berlin, où il épousa la fille de son compatriote, le professeur Sulzer. Il a été regardé long-temps comme le premier peintre en portraits de l'Allemagne, et le nombre des personnes qu'il a peintes durant sa longue et laborieuse carrière est immense. On a gravé plus de cent vingt de ses portraits, qui offrent une suite de savans distingués parmi ses contemporains en Allemagne. Les traits et la physionomie qui décèlent le caractère de l'individu se trouvent rendus avec le tact le plus sûr et le plus heureux dans les tableaux de Graf, dont plusieurs sont historiques : on ne citera de ceux-ci que le prince *Henri de Prusse*, à cheval; l'actrice *Brandes*, dans le rôle d'Ariane à Naxos; et le professeur *Sulzer*, entouré de ses petits-fils. Recommandable par son talent, Graf le fut également par ses vertus, par son esprit très-cultivé, par la solidité de son caractère et par son commerce aimable. Il mourut à Dresde, au mois de juin 1813.

GRAFTON (*Auguste-Henri* Fitzroy, duc de), pair d'Angleterre, ministre d'état, etc.

Il naquit en 1735 ou 1736, et fit ses études à l'université de Cambridge. Possesseur, à l'âge de vingt ans, d'une fortune considérable, il se livra à son goût pour les plaisirs, qui plus tard fit place à l'ambition, et obtint, en 1765, une charge de secrétaire d'état, dont il se démit l'année suivante pour être premier lord de la trésorerie. Vivement attaqué dans le parlement par Wilkes, l'idole du peuple, et poursuivi par les redoutables lettres de *Junius*, il fut obligé d'abandonner cette place au commencement de 1770, et accepta néanmoins, peu de temps après, la garde du petit sceau, qu'il conserva jusqu'en 1775. A cette époque, s'étant hautement prononcé contre les projets de lord North, qui voulait imposer de nouvelles taxes à l'Amérique anglaise, il reçut l'ordre de résigner sa charge, et, dès ce moment, il combattit de toutes ses forces les opérations du ministère. Lorsque l'opposition parlementaire vit enfin ses attaques couronnées de succès, le duc de Grafton fut réintégré dans son emploi de lord du petit sceau; mais, après en avoir exercé quelque temps les fonctions, il résolut de se retirer des affaires, et ne reparut à la chambre des pairs que dans des occasions de la plus haute importance. On assure qu'il s'engoua tellement depuis de controverse et de théologie, qu'égaré par des argumens trop subtils, il abjura la religion de ses pères pour embrasser les principes des unitaires. Quoi qu'il en soit, le duc de Grafton mourut le 14 mars 1811, au milieu d'une jeune et nombreuse postérité, dont il aimait à diriger lui-même l'éducation.

GRAHAM (*Thomas*), lieutenant-général anglais, chevalier de l'ordre du Bain, etc.

Il se distingua, dans sa première jeunesse, par l'élégance de ses manières, la pureté de son goût en littérature et son grand amour pour les arts. Ayant eu occasion d'aller en Italie pour la santé de la plus aimable des épouses, qu'il eut le malheur de perdre au commencement de la révolution, son esprit devint alors incapable de goûter le calme d'une vie paisible, et il chercha du soulagement au chagrin qui le dévorait, au milieu de scènes qui pussent appeler toute son attention sur les services à rendre aux autres. Il se réfugia à Toulon pendant le siége; et, quoique n'étant pas militaire, il rendit de grands services aux assiégés. Il passa ensuite à Mantoue, où il eut occasion de développer son goût pour l'art militaire, et où ses talens et sa fortune furent également utiles aux malheureux habitans. Quoiqu'on appréciât son mérite, il ne reçut pourtant aucune récompense, son opinion politique le mettant en opposition avec les ministres: mais, à force de persévérance, il obtint enfin un régiment, avec le rang de colonel; et il combattit en cette qualité jusqu'à ce qu'il devint officier-général. Il déploya surtout, dans la guerre d'Espagne, une rare habileté et une force d'esprit supérieure à tous les obstacles; se conduisit glorieusement à Cadix, à

Ciudad-Rodrigo, et surtout à la bataille de Barossa, l'une des plus sanglantes qu'aient livrée les troupes anglaises, et devint le compagnon d'armes du duc de Wellington, qu'il eut la gloire d'aider à expulser les Français de la péninsule. Il combattit aussi en Hollande, où il fut moins heureux; et obtint, en 1814, la croix de l'ordre du Bain et le titre de *pair*, sous le nom de *baron de Lindock de Balgevin*.

GRAHAME (*Jacques*), avocat écossais et poète descriptif, etc.

Né en Ecosse. Il avait embrassé la carrière du barreau, et exerçait encore, en 1806, dans son pays, la profession d'avocat; mais la faiblesse de sa santé et ses goûts paisibles et solitaires l'ayant engagé par la suite à y renoncer, il vint en Angleterre; prit les ordres dans l'église anglicane, et obtint ensuite une cure d'un revenu très-modique aux environs de Durham, où la douceur de son caractère et sa disposition à rendre service le firent généralement aimer. Il ne manquait pas d'éloquence, et plusieurs ouvrages qu'il a publiés prouvent un talent assez distingué en poésie. Grahame est mort à Glascow, le 30 novembre 1811. Ses principaux poëmes, tous en vers blancs, sont : *le Dimanche*, etc., *les Oiseaux de l'Ecosse;* et *les Géorgiques anglaises*. Ce poëme, qui devrait plutôt avoir pour titre *les Géorgiques écossaises*, est divisé en douze chants, ayant chacun pour sujet un mois de l'année. L'auteur n'a pas réussi à rendre poétique les préceptes et les procédés d'agriculture qu'il recommande; mais les descriptions qu'il offre des sites et des mœurs de l'Ecosse, prouvent un esprit original, un observateur attentif et un peintre fidèle : ses épisodes présentent aussi un intérêt touchant; son style est naturel, clair, énergique et concis, plutôt qu'élégant, et le caractère général de ses ouvrages est moral et religieux.

GRANT (*William*), membre du parlement anglais, etc.

Né à Elchies vers 1754. Il commença son éducation à Elgin, et la termina dans le collége du roi à Londres, où il suivit le barreau. Il se rendit ensuite dans le Canada, et servit dans l'Amérique anglaise, au siége de Québec. Il reprit bientôt sa première profession, et fut nommé peu après procureur-général du roi au Canada. De retour dans sa patrie, il devint membre de la chambre des communes pour Shaftesbury, puis pour New-Windsor, et parvint enfin à la place de maître des rôles. Lorsque M. Pitt demanda un subside à l'occasion des préparatifs de l'impératrice de Russie contre la Turquie, M. Grant appuya le ministère, et se montra, lors du traité d'Amiens, favorable à la paix avec la France. Quelque temps après, il vota pour la guerre avec l'Espagne et contre le procès de lord Melleville, dont il était l'ami; parla, au mois de mars 1816, d'une manière très-éloquente, en faveur du projet présenté par les ministres pour le maintien de l'armée sur un pied respectable; et combattit néanmoins, le 23 mai 1817, les vues du ministère, relativement à l'importance des économies présentées à la chambre.

GRATTAN (sir *Henri*), membre du parlement d'Angleterre, surnommé *le Fox irlandais*, etc.

Né à Dublin en 1750, et fils d'un juge-assesseur qui jouissait d'une fortune considérable; il fut élevé au collége de la Trinité; se fit admettre au barreau en 1772, et obtint bientôt après, une place dans le parlement d'Irlande : il y acquit tant de popularité, par les soins qu'il se donna pour amener l'indépendance de l'Irlande, qu'on le surnomma dès lors *le Fox irlandais*, et qu'une somme de cinquante mille liv. sterl. fut votée en récompense de ses services. En 1785, il s'opposa, avec toute la force de son éloquence, à l'admission des propositions faites par un agent de la couronne, sous le nom de *propositions d'ordre*, et qui ne tendaient à rien moins qu'à détruire l'indépendance que venait d'acquérir le parlement d'Irlande. Il fut toujours, depuis ce moment l'idole du peuple et la terreur du cabinet; s'opposa vivement, en 1800, à l'acte de réunion des deux royaumes, et se fit même conduire au parlement, quoique malade, pour combattre cet acte. Il se battit ensuite en duel avec M. Corry, l'un des coryphées du parti contraire, et le blessa au bras. M. Grattan continua de déployer, dans la chambre des communes d'Angleterre, les mêmes talens et le même caractère; et c'est à ses démarches et à ses discours que les catholiques durent, en 1810, le bill d'allégeance. En 1812 et 1817, on l'a vu de nouveau réclamer leur éman-

cipation avec la même énergie, ce qui ne l'a pas empêché, lors de la fameuse question de la paix ou de la guerre, en 1815, de se prononcer en faveur des ministres et contre l'opinion des membres de l'opposition, dont il avait jusqu'alors partagé les sentimens. Quoique privé par la nature des avantages extérieurs, M. Grattan est doué d'une éloquence irrésistible, et possède un rare talent pour la discussion, que l'âge a plutôt modéré que refroidi.

GRAVANDER (*Laurent-Frédéric*), célèbre médecin et poète suédois, etc.

Né en 1778, à Sund, près de la ville de Nora en Westmanie. Il prit ses degrés à Upsal, et fut nommé, en 1804, médecin du district de Fahlun en Dalécarlie. Lorsque la vaccine fut introduite en Suède, Gravander fit les plus grands efforts pour la propager, et le gouvernement lui accorda alors une récompense de trois mille francs et une médaille. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans le district de Fahlun, Gravander mit le plus grand zèle à en arrêter les progrès; mais il fut victime de la contagion, et mourut, le 7 mars 1815, à l'âge de trente-sept ans. Son talent pour la poésie lui fit remporter plusieurs fois le prix à l'académie suédoise; et cette société couronna, en 1810 et 1811, sa traduction d'une partie des Métamorphoses d'*Ovide*, de l'Episode de *Virgile*, et de l'Ode d'*Horace*, sur le bonheur de la vie champêtre. Il a aussi laissé un poëme d'*Hercule*, et plusieurs morceaux de poésie moins consiérables.

GRAVES (*Richard*), écrivain anglais, etc.

Né en 1715, à Mickleton dans le comté de Gloucester. Il contracta, même avant que de savoir son catéchisme, l'habitude de rimer, et fut envoyé à l'université d'Oxford, où il se joignit bientôt à quelques jeunes gens qui passaient leurs soirées ensemble à lire les auteurs grecs les plus difficiles. Cette disposition ne lui fit pourtant pas négliger les études nécessaires à l'état ecclésiastique, auquel il était destiné, et il obtint en effet une cure dans le voisinage d'Oxford, qu'il échangea ensuite contre celle de Claverton. Il y vivait heureux, avec une épouse chérie, lorsque le fanatisme et l'insolence d'un cordonnier méthodiste, récemment établi dans ce lieu, qui avait fait proposer à Graves d'essayer lequel, par ses prédications, convertirait le plus de pécheurs, lui inspirèrent l'idée du plus célèbre de ses ouvrages, *le Don Quichotte spirituel*, roman qui parut fort piquant en Angleterre. Graves avait un esprit vif, subtil, piquant, qu'il portait dans la conversation comme dans ses livres; il était même enclin au sarcasme et à l'épigramme, quoique d'ailleurs le meilleur homme du monde. Il mourut, le 23 novembre 1804, âgé de quatre-vingt-dix ans.

GRAVINA (*Chales*, duc de), célèbre amiral espagnol, etc.

Né à Naples au mois d'avril 1747, et cru assez généralement fils naturel du roi Charles III, qui lui conféra le titre de *duc de Gravina*; il quitta Naples en 1758, avec ce monarque, appelé alors au trône d'Espagne, et fit ses premières armes contre les Algériens, sous les ordres du célèbre Barcelo. Il obtint bientôt après le commandement de deux frégates, avec lesquelles il parvint à mettre les côtes d'Espagne à l'abri des entreprises des Barbaresques; se distingua surtout dans la guerre contre la république française en 1793; et conserva, par sa conduite prudente et sa bravoure, lors du siége de Roses, dix mille hommes à l'Espagne, ce qui lui valut les fonctions et le titre de *grand-amiral*. Lorsque Napoléon voulut faire un grand effort contre les Anglais, en 1805, et qu'il eut déterminé le cabinet de Madrid à le seconder de tous ses moyens, le duc de Gravina fut contraint de réunir sa flotte à celle de l'amiral Villeneuve dans le port de Cadix; et il combattit, malgré lui, à Trafalgar, où il trouva une mort glorieuse. M. de Gravina était considéré généralement comme un excellent amiral, et avait introduit de sages réformes dans la marine espagnole.

GRAVINA (*Pierre*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Montevago dans le diocèse de Girganti en Sicile, le 26 décembre 1749, et frère cadet du célèbre amiral espagnol dont nous venons de parler; il se destina, dès l'enfance, à la prêtrise; et, s'étant rendu à Rome pour y embrasser l'état ecclésiastique, il fut successivement nommé gouverneur de *Faro*, de *Spolète*, de *Tesi* et d'*Ancône*, puis archevêque de *Nicée*, et enfin nonce apostolique en Suisse, d'où il passa, en 1801, avec le même titre,

à la cour de Madrid. La révolution d'Espagne de 1808 ayant apporté beaucoup de troubles dans ce pays, il se réfugia en divers lieux, et fut errant jusqu'au retour de Ferdinand VII dans ses états en 1814. Créé prêtre-cardinal le 8 mars 1816, M. de Gravina fut ensuite élevé au siége archiépiscopal de Palerme, et quitta l'Espagne en 1817 pour retourner à Rome.

GREGORY (*George*), théologien et littérateur anglais, etc.

Né en 1754, à Edernin en Irlande, paroisse dont son père était ministre; il reçut une instruction variée dans une école de province, et termina ses études à l'université d'Edimbourg avec beaucoup de succès. Ayant reçu les ordres sacrés en 1776, il fut nommé, deux ans après, ministre à Liverpool, où il se lia avec le célèbre Gilbert Wakefield, qui affermit son penchant pour les travaux de l'esprit. Gregory devint, en 1782, ministre de Saint-Gilles à Londres, où il acquit de la réputation comme prédicateur. Il fit aussi partie, en 1787, d'une société de philantropes, qui se réunissait chez M. Wilberforce pour provoquer l'abolition de la traite des nègres; et publia peu après, son *Nouvel Annuaire*, qui contraria les ministres pendant les premières années de la guerre avec la France, et nuisit par cela même à son avancement ecclésiastique. Cependant, lorsque M. Addington fut porté au ministère, Gregory transforma ce même *Annuaire* en un ouvrage ministériel, et dut alors à sa plume versatile le riche bénéfice de Westham, qui lui fut accordé en 1804, ainsi qu'une prébende dans la cathédrale de Saint-Paul de Londres, outre la fonction de chapelain de l'évêque de Landaff, et quelques autres emplois analogues qui ajoutèrent à son aisance. Il trouva néanmoins encore le temps de s'occuper de travaux littéraires, et publia, en 1806, un *Dictionnaire des Sciences et Arts*, qui offre plusieurs bons articles rédigés par lui. Il était membre de la société des antiquaires, et le fut des divers comités nommés par la société *humaine*, pour juger les inventions philantropiques qui pouvaient mériter des prix. Gregory mourut à Westham, le 12 mars 1808.

GRENVILLE (*Thomas*), ministre anglais, etc.

Issu d'une famille distinguée, et second fils de George Grenville, premier ministre d'Angleterre en 1766; il embrassa aussi la carrière politique, et se lia, dès son début, avec M. Fox et son parti, auquel il continua d'être attaché pendant plusieurs années. Devenu, en 1790, membre du parlement pour Aldborough, dans le comté de Suffolk, par l'intervention de ses amis politiques; il se réconcilia avec sa famille à l'époque de l'élection générale de 1796, et fut alors nommé l'un des représentans de la ville de Buckingham. Quand le roi de Prusse se retira de la confédération contre la France en 1794, M. Grenville fut envoyé, comme ministre extraordinaire, à Berlin, pour tâcher de rétablir l'union entre ce monarque et les alliés; et s'embarqua, afin de se rendre à son poste pendant l'hiver si rude de 1795; mais son voyage éprouva de grandes difficultés; il essuya même un naufrage, et ne parvint qu'avec infiniment de peine à se sauver avec ses dépêches, après avoir fait plus de trois milles sur les glaces avant d'atteindre le rivage. Il se rendit alors par terre en Hollande, où il apprit que le gouvernement français, ayant obtenu du roi de Prusse la confirmation du traité conclu avec la république, sa mission devenait tout-à-fait infructueuse. En 1800, M. Grenville fut nommé grand-maître des eaux-et-forêts au sud de la Trente; puis président du contrôle en 1806, avec le droit de siéger au conseil; et enfin premier lord de l'amirauté, après le mort de M. Fox.

GRENVILLE (*William* Wyndham, lord), pair d'Angleterre, ministre d'état, etc.

Né le 25 octobre 1759, et frère cadet du précédent. Il fut élevé successivement à Eton et à Oxford, où il se distingua par de rapides progrès. De l'université il se rendit à Londres, pour étudier les lois; mais il abandonna bientôt cette carrière, et se jeta dans celle de la politique. En 1782, il accompagna le marquis de Buckingham, son aîné, en Irlande; et William Pitt, son cousin, ayant pris alors les rênes de l'état, il fut nommé payeur-général de l'armée. Quelques temps après, il fut élu membre de la chambre des communes, et se plaça, dès les premières séances, au rang des orateurs les plus distingués, par ses discours sur le bill de l'Inde, les affaires d'Irlande, le traité avec la France, le procès d'Hastings, etc. Devenu, en 1789,

orateur de la chambre, il conserva peu de temps cette place importante, et fut appelé aux fonctions de secrétaire d'état de l'intérieur, poste qu'il échangea en 1791, époque à laquelle il fut créé pair, pour celui de secrétaire d'état des affaires étrangères, qu'il remplit avec celui d'auditeur de l'échiquier, jusqu'à la démission de M. Pitt, en 1801. Lorsque la révolution française éclata, l'opinion de lord Grenville fut d'abord qu'il ne fallait se mêler en rien des troubles intérieurs de ses voisins; mais il changea bientôt de langage, quand il vit que les nouveaux principes menaçaient également l'Europe et l'Angleterre. Dans les sessions suivantes, on le vit prendre souvent la parole au parlement, afin de motiver ou défendre la conduite des ministres; et, dans un conseil d'état tenu à Londres en juin 1797, relativement à la manière de se conduire dans les négociations qui allaient s'ouvrir à Lille avec la France, il fut d'avis de songer sérieusement à la paix; mais son opinion ne prévalut pas : il était alors celui de tous les ministres qui jouissait de plus de faveur près du parti de l'opposition. En 1799, il vota la réunion de l'Irlande à l'Angleterre, et appuya le bill contre les sociétés séditieuses. L'année suivante, il combattit le système de paix avec la France, en prétendant que les hommes qui y exerçaient le pouvoir suprême n'offraient pas plus de garantie que les révolutionnaires qui les avait précédés. Lord Grenville soutint aussi, contre l'opposition, l'existence des conspirations qui nécessitaient la suspension de l'acte *habeas corpus*, comme le seul moyen de conserver les priviléges de la nation; et donna, le 5 février 1801, sa démission du département des affaires étrangères, qui fut acceptée. Peu de temps après, il s'opposa vivement, dans la chambre haute, à la formation d'un comité d'enquête proposé par lord Darnley, pour constater l'état de la nation, et justifia, à ce sujet, l'ancien ministère. A la rentrée du parlement, en novembre 1802, il parla fortement contre les ministres qui avaient fait la paix avec la France, et ajouta que des mesures de salut devaient être prises, non par le ministère actuel, mais bien par l'homme (désignant M. Pitt) que l'Angleterre regardait et attendait comme son sauveur. Il insista surtout sur la puissance de la France, sur ses accroissemens, etc., et se plaignit que, dans le traité d'Amiens, on eût sacrifié les alliés les plus fidèles de l'Angleterre. Ce fut aussi lui qui, en mars 1805, présenta à la chambre des pairs la pétition des catholiques d'Irlande, et fit valoir leurs moyens. Lors des changemens occasionnés par la mort de M. Pitt, lord Grenville fut désigné pour le ministère de l'intérieur, et devint seulement premier lord de la trésorerie, le 3 février 1806, place qu'il perdit à la dissolution du ministère Fox, qui eut lieu quelques mois après. Depuis cette époque, il ne parut s'occuper des affaires publiques qu'au parlement, et se montra, dans toutes les discussions, opposé au ministère. Il provoqua successivement l'abolition du commerce des esclaves et la réforme des abus dans l'administration de la justice civile en Ecosse; s'éleva vivement, en 1808, contre le bombardement et la prise de Copenhague, qu'il qualifia de mesure aussi injuste qu'odieuse; proposa, l'année suivante, la révocation des ordres du conseil relatifs aux Etats-Unis; fut élu, à la fin de 1809, chancelier de l'université d'Oxford; attaqua de nouveau le ministère en 1810, sur la conduite des affaires à Walcheren et en Espagne; appela, le 21 mars 1811, l'attention de la chambre des pairs sur un acte des directeurs de la banque, qui usurpaient, selon lui, l'une des plus belles prérogatives de la couronne, en augmentant la valeur nominale des espèces en circulation; parla encore, en 1812, en faveur des catholiques d'Irlande; se prononça, en 1814, contre l'article du traité de paix concernant la traite des nègres; et s'éleva surtout avec force contre le licenciement partiel de la milice. Dans la discussion qui eut lieu en 1817, sur la suspension de l'*habeas corpus*, il vota néanmoins avec le ministère, et justifia cette mesure par la nécessité d'arracher l'Angleterre à la révolution que méditaient les sociétés secrètes. Les adversaires du lord Grenville l'accusent de mettre de l'emportement dans ses discours, et de sacrifier quelquefois la raison aux passions qui le dominent. Malgré cette critique, il n'en est pas moins l'un des hommes d'état les plus distingués de l'Angleterre.

GREPPI (*Charles*), auteur dramatique italien, etc.

Né à Bologne en 1751. Il montra de

bonne heure un goût décidé pour la poésie, qui lui fit abandonner la profession d'avocat, à laquelle ses parens l'avaient destiné. Il travailla d'abord pour le théâtre, et ses pièces eurent même beaucoup de succès. Dans un voyage qu'il fit ensuite à Rome, il fut présenté au cardinal Zelada, alors ministre d'état, qui l'honora de sa protection, l'employa dans ses bureaux, et lui obtint, de Pie VI, le titre de *chevalier*. Devenu follement épris d'une princesse, proche parente du souverain pontife, non content de la célébrer dans ses vers, il osa encore lui déclarer sa passion, et cette audace fut aussitôt punie par la perte de son emploi et le renvoi dans son pays natal. Là Greppi vécut plusieurs années, partageant ses loisirs entre l'amour et la poésie, jusqu'à ce que, parvenu à l'âge de quarante ans, il résolut d'épouser une demoiselle d'Imola, petite ville à quatre lieues de Bologne. Quelques jours avant que de partir pour l'aller joindre, il se trouvait au spectacle, où il savourait les applaudissemens qu'on donnait à sa *Teresa e Claudio*, lorsqu'il reçut une lettre de sa future, qui lui apprenait qu'elle venait de donner sa main à un rival, que ses parens, disait-elle, l'avaient forcée d'accepter. Greppi changea d'abord de visage; mais il reprit bientôt sa bonne humeur; et, la pièce étant finie, il invita à souper plusieurs de ses amis, avec lesquels il passa une partie de la nuit, ne cessant de les égayer par ses bons mots et ses saillies sur l'inconstance des femmes. Cependant il disparut le jour suivant, et on crut qu'il n'avait feint un calme apparent que pour mieux cacher son projet de suicide. Un an s'était déjà écoulé, lorsqu'un de ses amis, étant allé dans l'église de Saint-François, entendit et reconnut, parmi plusieurs religieux qui chantaient au chœur, la voix du chevalier Greppi. Celui-ci, revêtu de l'habit séraphique, lui assura qu'il ne songeait plus qu'à faire pénitence de ses erreurs passées; mais, comme il avait peu de sagacité pour vivre dans la société, et encore moins de philosophie pour se plaire dans la retraite, il oublia bientôt ses beaux projets, se brouilla avec les moines, et ne tarda pas à quitter le cloître. Lors de l'entrée des Français en Italie, Greppi fut un des plus chauds partisans de la liberté, et joua même un rôle assez brillant pendant l'existence éphémère de la république cisalpine. Il passa ensuite à Milan, où il occupa successivement différens emplois, et y mourut en janvier 1811.

GREPPI (*P.*), membre du corps législatif cisalpin, etc.

Né en 1754, à Milan, où il embrassa d'abord l'état militaire, qu'il quitta ensuite pour se livrer au commerce; il fut envoyé, dès l'âge de quinze ans, à Cadix, et s'y conduisit avec tant de prudence et d'habileté, que vingt ans après sa maison passait pour l'une des plus accréditées de l'Espagne. De retour dans sa patrie, il se déclara hautement le partisan des principes de la révolution; devint député de Milan à l'assemblée nationale cisalpine, et s'y montra le défenseur de l'indépendance et de la liberté de son pays. Forcé ensuite de s'expatrier, à l'époque où les Autrichiens reprirent la Lombardie sur les Français, après la défaite de Schérer, il vint se réfugier à Paris, et y mourut le 14 septembre 1800, à l'âge de quarante-six ans.

GREVE (*Egbert-Jean*), théologien hollandais, membre de l'assemblée nationale batave, etc.

Né le 4 septembre 1754, à Deventer, où il fit ses premières études; il se rendit ensuite à Leyde, et y passa quatre années. Il y fut initié à tous les détails de la théologie, et devint, à force de recherches, un peu latitudinaire en fait d'orthodoxie. Reçu proposant en 1783, il ne consentit à signer les formulaires d'unité que comme des *institutions humaines*. La maison de Deventer, où il s'était retiré, ayant été fort maltraitée dans les pillages orangistes, à la fin de 1787, Grève chercha un asile à Steinfort, où il acheva ses derniers *Chapitres de Job*, et son *Traité sur la Prosodie orientale*. Au printemps de 1789, il retourna à Deventer, et y refusa, en 1795, une chaire de langues orientales. Devenu, l'année suivante, membre de la première assemblée nationale hollandaise, il y tint la conduite la plus honorable, et accepta enfin, en 1797, la chaire de langues orientales et d'antiquités judaïques de l'université de Franeker. Depuis ce temps, il se livra tout entier à l'enseignement qui lui était confié et à des travaux littéraires, et mourut à Harlinge le 13 août 1798.

GREY (lord *Charles* Howick), comte de Surdy, pair d'Angleterre et ministre d'état, etc.

Né dans le comté de Northumberland en 1764, et issu de l'ancienne famille normande de Croy, qui avait suivi Guillaume-le-Conquérant; il fut élevé à Eton; visita le continent, et fut élu, à son retour, membre du parlement pour le comté de Northumberland, qu'il continua de représenter jusqu'en 1806. M. Grey se fit toujours remarquer comme l'un des principaux chefs de l'opposition pendant le ministère de Pitt, et parla, en 1793, contre la guerre avec la France et pour une réforme parlementaire. Dans l'année 1794, il attaqua le traité conclu avec la Sardaigne; se plaignit du débarquement des troupes étrangères en Angleterre; accusa les ministres d'avoir négligé de protéger le commerce; s'éleva contre la levée des corps d'émigrés français, et vota pour la non suspension de l'*habeas corpus*. En 1796, il proposa une adresse au roi, pour l'engager à traiter avec la France; prononça, en 1799, un long discours en faveur de la réunion de l'Irlande, à laquelle il s'opposa en 1800; et demanda alors, pour la troisième fois, une réforme parlementaire. Le 21 novembre, il défendit son ami Wilberforce, accusé par M. Pitt d'avoir propagé les principes du *jacobinisme;* reprocha, quelques jours après, à l'Autriche sa conduite tortueuse à l'égard de l'Angleterre, en invitant les ministres à traiter séparément avec la France; se prononca vivement, en 1801, contre la guerre déclarée à la Suède et au Danemarck; et combattit, avec la même chaleur, le renouvellement du bill des séditions, à l'occasion des troubles d'Irlande. Il défendit aussi l'élection de M. Horne-Cook; attaqua fortement M. Abbot, lorsque celui-ci proposa de proroger le bill qui soumettait l'Irlande à la loi martiale, et vota néanmoins contre les préliminaires de la paix d'Amiens, comme donnant trop d'influence à la France. Le 11 février 1801, les commerçans de Stockholm lui décernèrent une médaille, avec cette inscription : « Au cosmopolite vertueux » défendant avec énergie les droits ma- » ritimes des nations devant l'assem- » blée du peuple britannique. » M. Grey continua de se montrer l'un des plus fermes appuis de l'opposition jusqu'à la mort de M. Pitt, époque à laquelle il devint premier lord de l'amirauté, et membre de la chambre des pairs sous le nom de *Howich*. Il succéda aussi à M. Fox, à la fin de 1806, comme secrétaire d'état pour les affaires étrangères; proposa, en 1807, un bill pour l'émancipation des catholiques; mais, le roi s'étant refusé à cette mesure, il quitta le ministère et se retira chez lui. Le 23 janvier 1810, il appuya la proposition d'une enquête contre les ministres, relativement à l'expédition de Flessingue, et blâma ensuite les opérations de l'Espagne et du Portugal. On le vit également, en 1812, présenter une foule de pétitions en faveur des catholiques d'Irlande, et parler encore, le 8 juin 1814, d'une manière très-énergique en faveur de l'émancipation des catholiques. Il provoqua, quelques jours après, des explications sur les articles du traité de paix concernant les frontières de l'Italie et celles de la Pologne, en ne dissimulant pas l'intérêt que lui inspirait ce malheureux pays. En 1815, lord Grey exprima le vœu de voir l'Angleterre se borner à un système défensif pendant la guerre contre Napoléon; et dans les débats qui eurent lieu en juin 1816, au sujet de l'*alien bill* proposé par les ministres, il en combattit l'adoption par un discours très-libéral et très-éloquent. Dans la séance du 3 mars 1817, en louant les exemples d'économie que venaient de donner le prince-régent et le marquis de Cambden, il ajouta que ce n'était pas cette espèce de réduction que le peuple demandait, mais bien l'abolition des places inutiles, et le renvoi de tous les hommes qui vivaient de l'argent du public, sans lui rendre aucun service.

GRIESBACH (*Jean-Jacques*), célèbre théologien allemand, conseiller ecclésiastique, etc.

Né en 1745, à Buzbach, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt. Il devint successivement professeur de théologie à Halle et à Jéna, puis conseiller ecclésiastique de la cour de Saxe-Weimar, et enfin un des théologiens allemands les plus distingués de son temps dans la critique sacrée. Doué d'une raison supérieure, d'une érudition immense et d'une grande force d'application, élève et ami de Semler, mais plus calme que lui, il a, tout en faisant les concessions exigées par l'esprit du siècle, surtout en Allemagne, contribué, plus qu'aucun autre, à contenir, dans de certaines bornes, l'esprit d'une foule de novateurs, qui ne tendaient à rien moins

qu'à renverser tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de positif en religion, comme en morale et en politique. Ses nombreuses dissertations sur plusieurs points importans du Nouveau Testament et de l'Histoire ecclésiastique; et surtout son *Introduction à l'étude de la dogmatique populaire*, qui a eu quatre éditions en Allemagne, ont singulièrement éclairci la critique et fixé l'opinion flottante de beaucoup de ses compatriotes. Outre ses travaux théologiques et ses cours, Griesbach avait encore beaucoup d'autres occupations, soit comme membre des états de Saxe-Weimar pour l'université de Jéna, soit comme l'un des directeurs de la gazette de cette ville, et enfin comme collaborateur actif de plusieurs ouvrages périodiques. L'habitude de prolonger son travail très-avant dans la nuit, lui occasionna de bonne heure des infirmités, auxquelles il succomba le 24 mars 1812. Peu de personnes ont exercé, dans leur patrie, une plus heureuse influence, et ont été entourées, dans leur vie privée, d'une égale considération. Les savans trouvaient auprès de lui une conversation nourrie, et les jeunes gens de continuels encouragemens et de grandes lumières appuyés par une rare expérience.

GRIFFITH (mistriss *Elisabeth*), romancière anglaise, etc.

Née en Irlande, où elle reçut sa première éducation; elle épousa, en 1752, Richard Griffith, homme de mœurs relâchées, et qui avait, comme elle, quelque talent littéraire. Ils débutèrent ensemble dans cette carrière par la publication de leur correspondance, avant et quelques années après leur mariage, sous le titre de *Lettres de Henri et de Françoise*, dans laquelle on trouve peu d'abandon et d'intérêt, mais des observations fines sur la société et la littérature. Mistriss Griffith donna successivement quatre comédies: *la Femme platonicienne*, *Amana*, *la Double méprise* et l'*Ecole des Roués*. On lui doit aussi l'*Histoire de lady Marton*, en forme de lettres; celle de *Lady Juliana Hartley*; et enfin *la Morale des Drames de Shakespeare expliquée*, qui est son meilleur ouvrage. Ses romans ont eu du succès, quoiqu'on y trouve plus d'esprit et d'instruction que de sentiment et de naturel. Elle mourut à Millescent, comté de Kildare en Irlande, le 5 janvier 1793.

GRIMALDI (le chevalier de), adjudant-général napolitain, etc.

Issu d'une illustre famille de Naples, il prit de bonne heure le parti des armes; obtint bientôt un grade supérieur, et devint adjudant-général de la garde nationale de Naples, lorsque les Français évacuèrent cette ville à l'approche des Calabrois, sous les ordres du cardinal Ruffo. Le chevalier de Grimaldi déploya beaucoup de valeur et de talens dans la défense de Naples; mais, ayant été obligé enfin de céder au nombre, il fut pris, emprisonné, et conduit peu de jours après à la mort. Doué d'une force extraordinaire, il tenta d'échapper à ses bourreaux, rompit les cordes dont il était lié, renversa les deux soldats qui le tenaient, et se voyait même déjà hors de danger, lorsqu'il eut le malheur de se casser la jambe. Il s'élança alors sur le premier soldat qui s'approcha de lui, s'empara de ses armes, blessa plusieurs personnes, et tomba enfin percé de coups : son corps fut porté au château des Carmes, et de là à la potence.

GRIMM (*Fréd.-Melchior*, baron de), diplomate et littérateur allemand, etc.

Né à Ratisbonne le 26 décembre 1723, de parens pauvres, mais honnêtes; son goût pour les lettres se manifesta dès l'enfance; et, au sortir du collége, il composa une tragédie intitulée *Banise*, oubliée aujourd'hui, même en Allemagne. Le jeune Grimm désirait vivement de voir la France, et il saisit avec empressement l'occasion qui se présenta, d'accompagner à Paris les enfans du comte de Schomberg, en qualité de gouverneur. Peu de temps après, il devint lecteur du duc de Saxe-Gotha, place plus honorable que lucrative, et c'est de cette époque que date sa liaison avec J.-J. Rousseau. Ce dernier, simple et confiant, communiqua tous ses projets à Grimm, et le mit successivement en rapport d'amitié avec plusieurs personnages puissans et célèbres de ce temps-là. Grimm sut en profiter habilement; et, sans croire entièrement, comme le dit Rousseau, qu'il paya ses services par la plus noire ingratitude, on est du moins forcé de penser qu'il en fit son profit, et qu'il ne s'en montra pas assez reconnaissant. Le comte de Frièse prit ensuite Grimm pour secrétaire, avec des appointemens qui lui permirent de satisfaire son goût pour la dépense. Admis alors dans la haute

société, et persuadé qu'on ne peut y réussir que par les femmes, il ne négligea aucun moyen de leur plaire, et devint même si recherché dans sa toilette, que ses amis lui en faisaient la guerre, et le nommaient, en plaisantant, *tyran le blanc*, parce qu'il était d'un caractère opiniâtre, et qu'il remplissait de céruse les inégalités de son visage. Une brochure piquante sur les divisions des amateurs de musique, quelques morceaux sur les arts, écrits avec plus de vivacité que de goût et plus d'enthousiasme que de raison, suffirent pour faire à Grimm la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, et pour lui ouvrir une carrière brillante. Le comte de Frièse étant mort, Grimm mit beaucoup d'affectation à étaler sa douleur, et obtint, quelques jours après, la place de secrétaire des commandemens du duc d'Orléans, ce qui ne l'empêcha pas d'être aussi le correspondant littéraire de la duchesse de Saxe-Gotha et de plusieurs autres princes ou princesses. En 1776, le duc de Saxe-Gotha l'accrédita en qualité de son envoyé à la cour de France, et Grimm, honoré alors du titre de *baron*, et décoré de plusieurs ordres, s'acquitta très-bien de ses nouvelles fonctions, sans toutefois abandonner la culture des lettres. Il était de la société du baron d'Holbach, et avait pour maîtresse Mme d'Épinoi, si célèbre depuis peu de temps. La révolution vint malheureusement troubler la tranquillité dont jouissait Grimm, et il quitta Paris pour se retirer à la cour de Gotha, où il trouva un asile honorable. L'impératrice de Russie le nomma, en 1795, son ministre plénipotentiaire près des états du cercle de Basse-Saxe, et il remplit cet emploi jusqu'à ce qu'une maladie cruelle l'obligeât de renoncer entièrement aux affaires. Il revint alors à Gotha, où il passa les dernières années de sa vie au milieu de ses amis et de ses livres, et mourut le 19 décembre 1807, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

GROCHOWSKI, général polonais, etc.

Issu d'une famille noble peu fortunée. Il servit quelque temps dans les troupes prussiennes, et retourna ensuite en Pologne, où il fut employé, en 1792, comme lieutenant-colonel d'infanterie contre les Russes. Vivement attaché au parti patriotique, il fit tous ses efforts pour le seconder, et fut élu, en 1794, général, par les troupes qui se trouvaient dans les cantons de Chelm et de Lublin, dès qu'on y eut appris l'insurrection de Varsovie et la victoire de Raslavicé. Il remporta plusieurs avantages sur les Russes en Volhinie, et fut un des généraux qui se réunirent à Kozeinsko. Blessé le 6 juin à la bataille de Szczekociny, il mourut le lendemain, et fut enterré à Malagosch.

GROSE (*François*), auteur anglais, etc.

Il naquit en 1731; et, après avoir dissipé en peu de temps la fortune que lui avait laissée son père, qui était un riche joaillier, il s'engagea dans la milice du comté de Surrey, où il devint adjudant, puis payeur-général; et, autant par paresse que par défaut d'ordre, finit par embarrasser extrêmement ses affaires. Il commença, en 1773, à publier, par numéros, les *Vues des Antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, qui lui procurèrent de la réputation, et ce qui lui importait plus encore, de l'argent. Depuis lors jusqu'à la fin de sa vie Grose ne cessa de donner au public des ouvrages dans des genres divers qui tous eurent beaucoup de succès. Son esprit jovial et l'art qu'il avait de conter des anecdotes, auxquelles une figure assez grotesque et une taille courte prêtait encore quelque chose de plus piquant, faisaient rechercher son commerce, et il était le bien venu partout. Il mourut à Dublin, d'une attaque d'apoplexie, le 12 mai 1791, lorsqu'il terminait, pour *les Antiquités d'Irlande*, le même travail qu'il avait exécuté pour celles de la Grande-Bretagne.

GROSSMANN (*Gustave-Frédéric-Guillaume*), auteur dramatique et acteur célèbre, surnommé *le Shakespeare allemand*, etc.

Né le 30 novembre 1746, à Berlin, où son père était maître d'école; il avait un tel desir de s'instruire, qu'il surmonta courageusement tous les obstacles qu'une indigence accablante opposait à ses goûts. Quand il eut achevé ses études, le cabinet de Berlin envoya Grossmann, comme secrétaire de légation, à Dantzig, d'où il passa, dans la suite, à Kœnigsberg et à Varsovie, où il joua un certain rôle dans le partage de la Pologne. Malgré l'importance des services que Grossmann avait rendus à sa cour, il fut pourtant ren-

voyé, et ne put obtenir depuis d'être employé de nouveau. Il composa alors, et en trois jours, sa première pièce de théâtre, intitulée l'*Incendie*, qui eut un succès complet, et qui fut suivie de *Wilhelmine de Blondheim*, tragédie en trois actes, composée en huit jours. Dans un voyage qu'il entreprit en 1774, il fit à Gotha, connaissance avec les comédiens de la cour; et le directeur se trouvant un jour dans l'embarras pour le rôle de *Riccaut* de la Marlinière, dans *Minna de Barnhelm*, Grossmann s'en chargea, et s'en acquitta si bien, qu'il résolut de ne plus servir que Thalie. Quelques années après, il prit successivement la direction des théâtres de Bonn, de Mayence, de Francfort, de Hanovre et de Brême; et il opéra, dans l'art dramatique, en Allemagne, des changemens si avantageux, qu'on l'appela généralement *le Shakespeare allemand*; mais ses opinions en faveur de la révolution française lui attirèrent depuis beaucoup d'ennemis; et un jour qu'on représentait, sur le théâtre de Hanovre, une facétie dramatique intitulée: *Qui l'aura?* Grossmann, qui en était l'auteur, au lieu de réciter son rôle, en improvisa un autre, et vomit un torrent d'injures contre la noblesse, le gouvernement et plusieurs personnes attachées à des cours étrangères. Il fut arrêté en quittant la scène, et mis dans une prison d'état, d'où il sortit après une détention de six mois, sous la condition expresse qu'il ne reparaîtrait plus sur le théâtre. Le chagrin qu'il ressentit de cette humiliation, l'ivresse à laquelle il s'adonna, et enfin une grande application à la lecture, affaiblirent bientôt sa santé, et produisirent dans son esprit une exaltation qui approchait de la frénésie. Peu de temps avant sa mort, il attacha à la porte de son appartement la lettre de change suivante: « A » trois mois de date je rembourserai, » sur cette première et seule de change, » mon corps à la terre, valeur reçue » et payable en tous lieux. Hanovre, » le 23 avril 1795. » Son pressentiment, ne l'avait trompé que de quelques mois, car il mourut le 20 mai 1796. Grossmann était, sans contredit, le premier acteur, et peut-être aussi le premier auteur comique de l'Allemagne.

GRUBENMANN (*Jean-Ulric* et *Jean*), célèbres constructeurs suisses, etc.

Nés dans le canton d'Appenzell, des Rhodes extérieures, et fils d'un paysan obscur, ces deux frères se sont rendus célèbres par les rares talens en architecture qu'ils ont développés, sans avoir fait aucune étude scientifique. Ils ont, les premiers, appliqué à la construction des ponts, des principes inconnus jusqu'alors dans cet art, et infiniment propres à son perfectionnement. Moyennant des poutres dentelées, ils ont rendu inutiles les piliers dans l'eau, et ont, de cette manière, construit les beaux ponts de la Suisse, à Schaffouse, à Reichenau, à Wettingen, etc., qui malheureusement ont tous été brûlés par suite de la guerre en 1799. On en trouve des détails et des esquisses dans le *Voyage de W. Coxe en Suisse*, et dans l'ouvrage de M. Ebel, sur *les peuples montagnards de l'Helvétie*. Les deux frères Grubenmann sont morts vers la fin du siècle dernier.

GUADAGNINI (*Jean-Baptiste*), savant curé italien, etc.

Né en 1722, à Eseno, dans la province de Brescia. Les leçons et l'exemple d'un de ses professeurs de philosophie lui avaient d'abord fait embrasser avec ardeur les opinions de Molina; mais la lecture des ouvrages de saint Augustin le ramena dans le système opposé, et il devint si zélé pour la doctrine de ce saint-père, qu'il voulut la soutenir lui-même par des thèses publiques dans les écoles des Dominicains à Brescia. Ayant été ensuite ordonné prêtre, il se livra avec ardeur aux fonctions du saint ministère, dont il se délassait par l'étude des sciences ecclésiastiques, celle des langues mortes et vivantes, comme aussi en s'exerçant à la poésie sacrée, et il fut nommé d'abord, en 1760, curé de Cividate, dans cette vallée du Brescian, qu'on appelle Val Camonica, puis archiprêtre du canton. Tous les momens que ne réclamaient pas le soin de ses ouailles et les occupations de son archiprêtrise, étaient consacrés au travail du cabinet. Outre les ouvrages dont nous allons parler, Guadagnini composa aussi un grand nombre de dissertations pour le *Journal ecclésiastique* de Rome, qui lui valurent, de la part de quelques molinistes, bien des attaques et des persécutions. La sérénité de son ame lui fit supporter avec une résignation édifiante les tracasseries de ses adversaires, et même les funestes événemens de la révolution d'Italie. Il mourut à l'âge de

quatre-vingt-quatre ans, le 21 mars 1806. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Difesa di Arnaldo di Brescia*, et *Due Lettere prorenesiche al signor D. Vincenzo Rosa, sopra il Celibato.*

GUGLIELMI (*Pierre*), célèbre compositeur italien, etc.

Il naquit à Massa-Carrara en mai 1727, apprit les premiers élémens de son art sous son père, Jacques Guglielmi, maître de chapelle du duc de Modène. Ce prince, qui honorait de sa bienveillance le père et le fils, envoya ce dernier à Naples, au conservatoire de Loreto, dirigé alors par le fameux *Durante*, et d'où sont sortis Majo, Traietta, Piccini, Sacchini, Paësiello, etc. Guglielmi était leur condisciple, mais il n'annonçait pas comme eux de grandes dispositions pour la musique. Durante l'assujétit aux travaux pénibles du contre-point et de la tablature, et il disait souvent, en parlant de son jeune élève : *Di queste orecchie d'asino, ne voglio fare delle orecchie veramente musicali.* Guglielmi était le plus espiègle et le moins appliqué de tous ses camarades; aussi pendant dix ans il ne se passa pas de jour qu'il ne reçût quelque punition de la part de ses maîtres. Les élèves devant subir un examen général en presence des personnages les plus remarquables de la ville, on leur donna pour thème une fugue à huit parties, composition des plus difficiles. La veille du jour de l'examen était arrivée, et Guglielmi n'avait pas encore commencé son thème. Durante était au désespoir; les autres élèves chassèrent alors de la classe leur paresseux camarade, qui dit, en se retirant : « *Je me vengerai de cet affront d'une manière qui vous fera rougir.* » Il s'enferma sur-le-champ dans une mansarde, et ne prit aucune nourriture pendant trente-deux heures. Le lendemain, tous les élèves avaient déjà subi leur examen au milieu d'un concours immense, et Sacchini allait l'emporter sur les autres, lorsque Guglielmi se présenta avec sa fugue et obtint le prix. Durante dit, en l'embrassant et pleurant de joie : *Je ne me suis donc pas trompé, j'en ai fait un de mes meilleurs élèves!* A l'âge de vingt-sept ans, Guglielmi sortit du conservatoire, et composa, à Turin, son premier opéra, qui eut le plus grand succès. Il parcourut ensuite l'Italie, recevant partout les applaudissemens et les distinctions les plus flatteuses; passa ensuite, en 1764, à Vienne; resta quelques années à Dresde et à Brunswick; et, vers 1772, fut engagé pour Londres, où il demeura cinq ans. Tous les souverains à la cour desquels il fut employé, l'honorèrent de leur protection, et quelques-uns d'entre eux furent même ses élèves. Il revint à Naples à l'âge de cinquante ans, comblé de richesses et précédé d'une grande réputation. Paësiello et Cimarosa, qui se disputaient alors la palme, et sur les théâtres de Naples et sur tous ceux de l'Italie, en furent alarmés; le premier forma une puissante cabale contre son ancien camarade; Cimarosa, d'un caractère plus tranquille, ne remua pas, et laissa faire ses partisans. On allait jouer un opéra-bouffon de Guglielmi au théâtre des Fiorentini : c'était le premier qu'il faisait exécuter à Naples. Le soir de la représentation les Paësiellistes et les Cimarosites occupaient presque toute la salle, et la toile fut à peine levée, que le plus affreux tumulte commença. C'était en vain que les partisans de Guglielmi cherchaient à imposer silence; le bruit redoubla lorsque le moment fut venu de chanter un *quintetto*, qui passait pour un chef-d'œuvre, et dont Paësiello redoutait plus l'effet que tous les autres morceaux de l'opéra. On était sur le point d'en venir aux mains, lorsque heureusement le roi entra dans la salle; sa présence ramena le calme, et le quintetto fut chanté. L'enthousiasme alors devint général; amis et ennemis tous applaudirent ensemble, et l'opéra étant fini, on enleva Guglielmi du siége où il dirigeait sa musique, pour le porter chez lui en triomphe. Paësiello fut contraint d'abandonner ses cabales; et un seigneur de la cour (le prince San Severo) réunit celui-ci avec Guglielmi et Cimarosa dans un magnifique repas. Depuis cette époque, ces trois maîtres vécurent en assez bonne intelligence; et comme ils se reconnaissaient pour les premiers compositeurs de l'Italie, ils convinrent d'exiger exactement et individuellement un même prix pour chacun de leurs opéras, qu'ils n'entreprenaient pas à moins de 600 ducats. Guglielmi composa encore pour plusieurs autres théâtres; et comme il avait aussi un talent distingué pour la musique d'église, le pape Pie VI le nomma

maître de la chapelle de Saint-Pierre en 1793. Depuis lors, il ne s'occupa plus que de son nouvel état, et mourut le 19 novembre 1804.

GUILDFORD (le comte *Francis* de), pair d'Angleterre, etc.

Né le 25 décembre 1761, et fils du célèbre lord North, ministre d'état; il succéda, le 20 avril 1802, à son frère George-Auguste dans la pairie, et soutint constamment le parti de l'opposition pendant la guerre avec la France. Il attaqua même plusieurs fois les ministres avec vigueur, et avait dans l'armée anglaise le rang de lieutenant-colonel. Il était aussi grand-maître d'hôtel de Banbury, capitaine du château de Déal, et enfin contrôleur et examinateur des coutumes, lorsqu'il mourut, sans enfans, en 1810. Son frère, Frédéric North, chambellan de l'échiquier, lui a succédé à son tour dans ses titres et possessions.

GUILLAUME V, prince d'Orange et stathouder de Hollande, etc.

Né le 8 mars 1748. Il succéda à son père le 22 octobre 1751, et épousa, en 1767, la sœur de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Dès le commencement de son règne, il fut accusé, par le parti patriote, de donner plus de soins à l'armée de terre qu'à la marine, parce que la première pouvait assurer et agrandir son autorité, et que la seconde n'était utile qu'au commerce : le même parti le blâma aussi de s'être éloigné de la France et de s'être mis dans la dépendance de l'Angleterre. La guerre ayant éclaté, en 1778, entre ces deux puissances, les états généraux s'adressèrent à Catherine II pour entrer dans la ligue de neutralité armée des puissances du Nord; mais le cabinet britannique s'y opposa, et s'empara de plusieurs bâtimens de cette puissance, en lui déclarant la guerre. Ces événemens donnèrent lieu à de nouvelles imputations contre la maison d'Orange, et Guillaume fut accusé alors de ne pas pousser la guerre avec assez de vigueur. On alla même jusqu'à dire hautement qu'il avait donné des ordres pour empêcher la réunion des forces de la république; et que ce fut contre ses instructions que les amiraux Zoutmann et Kinsbergen se réunirent pour livrer aux Anglais le combat sanglant de Doggerbank, dont chaque parti s'attribua l'avantage. Quoi qu'il en soit de cette assertion, il n'en est pas moins vrai que le stathouder reçut froidement ces deux amiraux lorsqu'ils revinrent triomphans, et que cette conduite impolitique envers deux chefs qui passaient pour avoir illustré la marine batave, alluma de plus en plus la fureur du parti de l'opposition. La paix se fit en 1783, et les états généraux conclurent, avec Louis XVI, une alliance qui fut loin d'être agréable à Guillaume V. Ce fut alors qu'il fit de nouveaux efforts pour accroître son influence, et c'est aussi à cette époque qu'éclata la révolution de 1785, dans laquelle ce prince pensa perdre sa puissance, et qui ne fut terminée qu'en 1787, par l'arrivée du duc de Brunswick, à la tête de vingt mille Prussiens. Il gouverna dès cet instant la Hollande assez paisiblement, jusqu'au moment où les Français s'en emparèrent en 1794 et 1795. Guillaume détrôné fut obligé de se réfugier en Angleterre, où il resta plusieurs années; et ce fut en son nom qu'en 1799 le duc d'Yorck occupa une partie de la Hollande, et que fut prise la flotte batave. Ce prince obtint, par le traité de Lunéville, les principautés de Nassau-Dietz et de Fulde, et mourut en 1806.

GUILLAUME-FREDERIC, roi des Pays-Bas, etc.

Né à La Haye le 24 août 1772, et fils aîné de Guillaume V, prince d'Orange, stathouder de Hollande, objet de l'article précédent; il épousa, en 1791, la princesse Frédérique-Louise de Prusse, sœur du roi régnant; et commanda, en 1793 et 1794, les troupes hollandaises qui furent employées contre la France, et notamment à la bataille de Fleurus, où il dirigeait l'aile droite, sous les ordres du prince de Cobourg. En 1795, lorsque la conquête rapide de la Hollande par les Français surprit, en quelque sorte, le stathouder dans son palais, Guillaume-Frédéric s'embarqua seul avec lui pour l'Angleterre, sur un bateau monté par trois hommes. A la mort de son père, le prince réunit sur sa tête les deux principautés de Nassau-Dietz et de Fulde, qu'il perdit bientôt, à la suite de nouvelles invasions de territoire par Napoléon; et fit peu après, quelque séjour à la cour de Prusse, sous le titre et l'uniforme de *général autrichien*. Il retourna depuis en Angleterre; où il résida jusqu'en 1813, qu'il reparut en Hollande, avec le titre de *prince sou-*

verain, qu'une députation hollandaise était allée lui offrir, et qu'il quitta pour prendre celui de *roi*, après la réunion de la Belgique à la Hollande, sous le nom de *royaume des Pays-Bas*. Lors de l'invasion de Napoléon, en 1815, Guillaume-Frédéric déploya beaucoup d'énergie dans sa coopération aux mouvemens militaires des armées alliées; et cette nouvelle lutte fut à peine terminée, qu'il sanctionna, par une déclaration du 20 août, l'acte constitutionnel du royaume, qui avait été auparavant soumis à l'approbation des états généraux.

GUILLAUME-FREDERIC de Nassau, prince héréditaire du royaume des Pays-Bas, etc.

Né le 6 décembre 1792, et fils du précédent. Il annonça, étant encore fort jeune, d'heureuses dispositions pour l'art de la guerre, et fit, sous les drapeaux anglais, les campagnes de 1811, 1812 et 1813 en Espagne, où il signala son courage dans plusieurs rencontres. De retour dans son pays, après les désastres de l'armée française, son esprit, ses manières affables, et surtout cette grâce bienveillante qui n'exclut point la dignité, lui concilièrent tous les cœurs, qu'il s'attacha de plus en plus par la confiance qu'il témoigna aux soldats belges. Lors de la reprise des hostilités en 1815, il fut blessé à leur tête à la bataille de Waterloo, après avoir fait des prodiges de valeur. Il éponsa, le 21 février 1816, la grande-duchesse, Anne-Paulowna, une des sœurs de l'empereur de Russie.

GUILLAUME-FREDERIC, roi de Wurtemberg, etc.

Né le 27 septembre 1781, et fils de Frédéric, ancien électeur et depuis roi de Wurtemberg; il monta sur le trône après la mort de son père, en octobre 1816, et avait épousé, en 1810, bien malgré lui et pour obéir à son souverain, duquel Napoléon exigea ce mariage, la princesse Charlotte de Bavière; mais il conclut alors, et, d'accord avec la princesse, un arrangement secret, qui constatait la nullité de leur consentement simulé, et leur volonté formelle de ne pas vivre en époux. Après la chute de Napoléon, ils obtinrent du pape l'annulation de cette union, et Guillanme épousa alors Catherine-Paulowna, sœur de l'empereur de Russie. Pendant les campagnes de 1813 et 1814, le prince-royal de Wurtemberg donna des preuves de valeur à la tête des troupes de ce royaume, et se distingua particulièrement à Montmirail, où il se maintint une journée entière, pour donner aux troupes alliées le temps d'arriver. A son avènement au trône, il trouva la lutte engagée entre le souverain et les états généraux de Wurtemberg; et jugeant avec raison les prétentions de ceux-ci intempestives et surannées, il fit tous ses efforts pour les amener à un but utile et raisonnable; mais, n'ayant pu dompter l'opposition des nobles médiatisés, il rompit l'assemblée, et remit à un autre temps l'établissement d'une constitution libérale, à laquelle il substitua provisoirement des assemblées particulières de bailliages.

GUSMAN (*A. M.*), officier espagnol, membre du comité central révolutionnaire de Paris, etc.

Il naquit à Grenade en 1752, et vint de bonne heure se fixer en France, où il se fit naturaliser en 1781. Il embrassa la cause de la révolution avec ardeur, et se trouvait à Paris au moment de la catastrophe du 31 mai 1793. Nommé bientôt membre du comité central révolutionnaire de la capitale, il contribua puissamment à la chute des *Girondins*; se lia ensuite avec *Hébert* et le parti de la commune, qui prétendait rivaliser de puissance avec la convention, et fut enfin arrêté, puis traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 5 avril 1794, comme conspirateur. « Ayant, dit le jugement, » d'abord été complice de d'Orléans et » de Dumouriez, et voulu massacrer les » *patriotes* des comités de salut public » et de sûreté générale, ainsi que les » *jacobins*. » Les Parisiens avaient surnommé Gusman *don Tocsinos*, par allusion au tocsin qu'il fit sonner le 31 mai 1793, contre les *Girondins*.

GUSTAVE III, roi de Suède et de Norwège, etc.

Né le 24 janvier 1746, et fils de Frédéric-Adolphe, auquel il succéda en 1771; il chercha, dès son avénement au trône, à secouer le double joug où la cour de Russie et le sénat de Stockholm retenaient les monarques suédois. Le sénat, voulant de son côté accroître son autorité, lui fit signer une formule de serment différente de celui de ses prédécesseurs, et s'arroger jusqu'au droit de lui choisir un confesseur, et de fixer la quantité de vin qu'on devait servir à sa table. Gustave confia son projet d'af-

franchissement au ministre de France Vergennes, au sénateur Harmanon et aux comtes de Scheffer et de Salza : ils tracèrent ensemble le plan de la révolution, qui fut opérée bientôt après, et qui eut tout le succès désiré. Gustave, craignant ensuite que l'impératrice de Russie ne prît prétexte de ces changemens pour fomenter de nouvelles divisions dans ses états, se rendit à Pétersbourg sous le nom du comte de Gothland, et employa, auprès de cette cour, tous les moyens de persuasion pour qu'elle vécût en bonne intelligence avec lui. Cependant, quelques années après, la guerre s'alluma entre les deux monarques, et Gustave, excité par l'Angleterre et la Prusse, prit les armes, tandis que la Russie était déjà engagée dans une guerre contre les Turcs; mais, malgré les subsides qu'il obtint et les armemens considérables qu'il fit par terre et par mer, ses succès furent balancés, et il ne retira aucun avantage de cette guerre. La défection de plusieurs officiers suédois rendit même la supériorité à la Russie; et les Norwégiens, réunis à cette dernière puissance, après avoir forcé le régiment de Westrogothie à capituler, s'emparèrent d'Ondewalla, et vinrent mettre le siége devant Gothembourg. Gustave envoya alors jusqu'à ses propres gardes au secours de cette place; et, courant dans les forêts de la Dalécarlie, il en rassembla les sauvages habitans, à la tête desquels il se mit; et, craignant que la ville ne se rendit avant que son armée ne fût arrivée, il se déguisa en simple aide-de-camp, et parvint jusqu'aux portes, où on eut beaucoup de peine à le reconnaître. Bientôt la médiation de l'Angleterre et de la Prusse détermina le prince de Danemarck et de Norwège à lever le siége; et le traité de paix de Varéla, signé le 14 août 1790, mit fin aux hostilités. Gustave, toujours aventureux et avide de renommée, s'engagea aussitôt à devenir le chef de la coalition du Nord contre la France, et fit alors un voyage en Allemagne, où il eut des conférences avec plusieurs émigrés français, et notamment avec M. de Bouillé, avec lequel il prépara quelques moyens d'attaque. Mais il n'eut pas le temps de commencer son entreprise; les nobles suédois, mécontens de ce que leurs droits avaient été restreints, et par la révolution de 1772, et par la diète assemblée à Gêfle, au commencement de 1792, jurèrent sa perte; et trois conjurés tirèrent au sort le criminel emploi de l'assassiner : Ankarstroem l'obtint, et lui tira un coup de pistolet au milieu d'un bal, dans la nuit du 15 au 16 avril 1792. Le monarque expira le 29 du même mois, et on observa que ses obsèques furent célébrées le 29 mai 1792, jour anniversaire de son couronnement. Hardi, impétueux, ayant l'esprit chevaleresque, Gustave ne manqua ni de sang froid ni de valeur, et montra partout dans ses voyages un abord prévenant, un esprit aimable et des dehors séduisans. Etant à Paris, il refusa de se trouver avec Franklin, « parce que, dit-il, il n'était pas » prudent aux rois de voir de pareils » hommes. »

GUSTAVE-ADOLPHE IV, roi de Suède et de Norwège, etc.

Né le 1[er] novembre 1778, et fils du précédent. Il succéda à son père le 29 mars 1792, sous la régence du duc de Sudermanie, son oncle, qui chercha vainement à modérer en lui cette impétuosité, qui causa depuis tous ses malheurs. Le jeune roi, parvenu à l'âge de majorité, suivit d'abord les principes pacifiques adoptés jusqu'alors par son oncle, et épousa, en 1797, une princesse de Bade, avec laquelle il vint, en 1803, passer quelque temps, à la cour de son beau-père, à Carlsruhe, où il séjourna jusqu'en 1804, époque a laquelle la mort du duc d'Enghien le fit changer de système à l'égard de la France. L'empereur d'Allemagne s'étant déclaré empereur héréditaire d'Autriche, après l'élévation sur le trône de France de Napoléon, Gustave-Adolphe, indigné qu'on déférât ainsi aux volontés de ce dernier, fit protester à la diète de Ratisbonne contre la nouvelle dignité de François II, et eut aussi, peu de temps après, un démêlé encore plus vif avec le roi de Prusse, auquel il renvoya les cordons de ses ordres, dès qu'il sut que Frédéric-Guillaume les avait envoyées au nouveau souverain de la France. A la fin de 1805, Gustave-Adolphe, après avoir conclu un traité de subsides avec l'Angleterre, envoya une armée dans le pays d'Hanovre, et s'y rendait lui-même, pour commander les troupes combinées russes et anglaises, quand la bataille d'Austerlitz vint faire échouer les projets de cette troisième coalition. Dans

cette même année, le roi de Suède s'opposa de toutes ses forces à l'occupation du Hanovre par les troupes prussiennes : mit *embargo* dans ses ports sur les bâtimens de cette nation, et lui déclara même la guerre. Il cassa aussi toute la régence de la Poméranie, pour avoir désobéi à ses ordres, et ordonna la levée en masse des habitans du pays, où il abolit la servitude. Après ces dispositions, il refusa la médiation de la Russie, déclarant qu'il saurait bien faire seul la guerre, et rompit, le 3 juillet 1807, l'armistice avec Napoléon, au moment même où une armée française se trouvait sous les murs de Stralsund. Il fut alors obligé d'abandonner cette place; et, bientôt après la paix de Tilsitt, rendit sa situation encore plus critique. La résistance qu'il opposa à l'exécution des engagemens pris par la Russie et par la Prusse, contre l'Angleterre, en faveur du système continental, amena contre la Suède une déclaration de guerre de la part de ces deux puissances, auxquelles ne tarda pas à se joindre le Danemark. Gustave, sans se laisser intimider par cette ligue, conclut, le 11 mars, un nouveau traité d'alliance avec le cabinet de Saint-James; mais cette lutte inégale ayant mécontenté toutes les classes de la société, le conseil d'état supplia alors le roi de faire la paix, comme le seul moyen de sauver la Suède. Gustave, sourd à ces prières, se préparait même à entrer en campagne, lorsqu'on apprit la marche de deux armées suédoises vers la capitale; la guerre civile allait éclater, quand les généraux Klingsporr et Adelscreutz, avec le maréchal de la cour Sylverspare, se rendirent chez le roi pour le supplier de changer de politique ou de cesser de régner. Pour toute réponse, Gustave mit l'épée à la main et voulut se jeter sur eux; mais ils le désarmèrent, et il fut renfermé le soir, même, avec sa famille, dans la forteresse de Drottningholm, où il signa, le lendemain, son abdication, le 3 juin 1809. De sa première prison, Gustave fut transféré au château de Gripsholm, d'où il passa sur le continent. Il voyagea depuis, sous différens noms, dans plusieurs contrées de l'Europe; parut, en 1814, à Bâle en Suisse, sous le nom du comte de *Gottorp*, et conçut alors le dessein de faire un voyage à la Terre-Sainte. En 1815, il fit remettre au congrès de Vienne une déclaration relative à ses droits et à ceux de son fils au trône de Suède; passa une partie de l'année 1816 dans le Hanovre, où il menait une vie très-retirée, et se fit recevoir, le 4 février 1818, citoyen de Bâle.

GYLLENBORG (*Gustave-Frédéric*, comte de), célèbre poète suédois, etc.

Issu d'une illustre et ancienne famille de Suède, dans laquelle on compte un chancelier et plusieurs sénateurs; il entra fort jeune dans la carrière des emplois civils, et parvint bientôt à une place de conseiller de la chancellerie royale. Mais les affaires avaient peu d'attraits pour lui; et une imagination vive, une ame douce et tendre l'ayant entraîné vers les lettres et surtout vers la poésie, il se lia intimement avec le comte de Creutz, qui avait les mêmes dispositions et les mêmes goûts; et ces deux élèves des Muses, loin de la cour et de la ville, perfectionnèrent leurs talens au sein de l'amitié : leurs ouvrages firent ensuite époque dans la littérature nationale, et servirent même de modèles. Le comte de Gyllenborg n'avait cessé de cultiver la poésie suédoise avec la plus grande ardeur; et des succès flatteurs avaient couronné ses efforts, lorsque Gustave III fonda, en 1786, l'académie suédoise : il nomma lui-même ce *Nestor* des poètes de la nation, un des premiers membres de ce corps, le jour où il en fit l'inauguration. M. de Gyllenborg est mort le 30 mars 1809, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Il a laissé plusieurs productions poétiques qui jouissent, en Suède, d'une grande réputation, et dont les principales ont été traduites en danois et en allemand.

H

HAAS (*Guillaume*), célèbre fondeur, imprimeur et géographe suisse, membre du sénat helvétique, etc.

Né le 23 août 1741, à Bâle, où il s'établit ensuite imprimeur et fondeur en caractères; il s'occupa particulièrement du perfectionnement de son art, et inventa une nouvelle presse, à laquelle il appliqua le balancier. Devenu citoyen influent de la république helvétique, après la révolution suisse, il rendit à sa patrie des services non moins importans, et fut nommé, en 1799, directeur de l'école d'artillerie et inspecteur-général de cette arme. Il fit en cette qualité la guerre sous Masséna; fut appelé, après la bataille de Zurich, aux fonctions importantes de membre du grand sénat helvétique à Berne; et mourut à l'abbaye de Saint-Urbain, canton de Lucerne, le 8 juin 1800. On doit à ce laborieux géographe le perfectionnement de l'art de composer des cartes en caractères mobiles, procédé qu'il a appliqué successivement à une infinité de cartes géographiques du plus grand mérite. Il cultiva aussi avec succès quelques branches de l'économie politique, et a laissé un fils qui marche dignement sur ses traces.

HADDICK (*André*, comte de), feld-maréchal autrichien, gouverneur-général de la Gallicie, etc.

Né en 1710, à Futak en Hongrie, et fils d'un chef d'escadron; il étudia d'abord le droit, mais il préféra bientôt la carrière des armes, et donna des preuves d'un grand courage, dans les premières campagnes qu'il fit successivement contre les Turcs et les Français. Devenu feld-maréchal-lieutenant pendant la guerre de sept ans, il se distingua particulièrement à la tête d'un régiment de hussards hongrois, et commanda, en 1757, un corps de troupes autrichiennes dans le fameux combat livré aux Prussiens près de Goerlitz, où une partie de l'armée de Frédéric II fut détruite. Peu de temps après le général Haddick surprit Berlin avec quatre mille hommes, et y leva une contribution de 800,000 francs. Il emporta, en septembre 1758, la ville de Pirna et la forteresse de Sonnenstein; fut nommé, vers la fin de la même année, général de cavalerie autrichienne, et obtint, après la guerre, le gouvernement militaire de la Transylvanie, auquel on ajouta, en 1765, celui de la Gallicie, qui venait de passer sous la domination de l'Autriche. Le comte de Haddick gouverna ces deux riches provinces avec beaucoup de sagesse, et sa conduite, dans l'administration civile et militaire, attacha les habitans de ces pays à leur nouveau maître. Il présida ensuite le conseil de guerre à Vienne, avec le titre de feld-maréchal; commanda, en 1789, pour la seconde fois, une armée contre les Ottomans; mais son grand âge ne lui permettant plus de soutenir les fatigues de la guerre, il tomba malade, et mourut le 12 mars 1790.

HADDICK (le comte de), feld-maréchal autrichien, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Issu d'une famille distinguée de Hongrie, et fils du précédent; il entra fort jeune au service, et se distingua dans la campagne de 1793, contre les Français, en qualité de colonel. Il pénétra même, à la tête d'un parti, jusqu'à Saint-Quentin; devint alors général-major, et continua de servir dans les Pays-Bas, où il se signala de nouveau dans plusieurs occasions. Ayant été employé, en 1795, à l'armée de Wartensleben, qui passa ensuite sous le commandement de l'archiduc Charles, il y déploya beaucoup de bravoure et d'intelligence, notamment à la bataille d'Amberg, à Kornbaek et à Aschaffenbourg; fut élevé, en mai 1797, au grade de général-lieutenant, avec le titre de commandeur de Marie-Thérèse; et s'occupa, peu après, de concert avec le prince d'Esterhazy, d'organiser l'insurrection hongroise. En 1800, il commanda une division à l'armée d'Italie; servit aussi, en 1809, sous les ordres de l'archiduc Jean, et éprouva tour à tour des succès et des revers jusqu'au 14 juin, où il perdit la bataille de Raab contre le vice-roi d'Italie.

HAHN (*Philippe-Mathieu*), fameux mécanicien allemand, etc.

Né en 1739, près de Stuttgard, à Scharnhausen, où son père était mi-

nistre protestant, le jeune Hahn montra, dès l'âge de huit ans, des dispositions extraordinaires pour l'astronomie et la peinture, et étudia, sans aucun secours, un planisphère qu'il avait trouvé parmi les livres de son père. Un traité de gnomonique, qu'il rencontra chez un artilleur, le mit bientôt en état de construire des cadrans solaires, et il se perfectionna aussi, sans maître, dans l'art si difficile de la peinture, tout en suivant ses études ecclésiastiques. Il se livra long-temps à la recherche du mouvement perpétuel, et prenait sur les heures de son sommeil le temps qu'il consacrait à cet objet favori. En 1761, la vue du ciel étoilé lui inspira l'idée de construire une machine qui représentât le mouvement des corps célestes; et, sans connaître ce qu'on avait à cet égard imaginé avant lui, il commença ses calculs, et il fit exécuter à un tisserand, habile ouvrier, une horloge dont le mouvement se communiquait à un disque, sur lequel le soleil, la lune et les principales étoiles fixes se levaient et se couchaient, pendant toute l'année, à l'heure indiquée par les observations astronomiques. Non content de ce succès, il organisa une autre petite machine astronomique assez compliquée, ayant pour base un socle cubique sur les côtés duquel on voyait diverses sortes de cadrans, et portant tout à la fois une sphère droite et un calendrier pour huit mille ans, surmonté d'un globe céleste mobile, sur lequel s'exécutaient les mouvemens apparens de toutes les planètes et étoiles fixes. Le duc de Wurtemberg, Charles-Eugène, combla alors de ses bienfaits le célèbre mécanicien, et voulut même le nommer professeur; mais Hahn préféra son état de ministre de village, qu'il exerçait déjà depuis quelques années, et fut seulement appelé à un bénéfice plus avantageux. Il fit ensuite exécuter des machines pour additionner, bien moins coûteuses que les grandes machines arithmétiques, et à l'aide desquelles on faisait, en un instant, l'addition des plus grandes sommes. Nous ne faisons qu'indiquer ici les principaux perfectionnemens mécaniques de Hahn, car il serait impossible d'énumérer tous ceux que l'on doit à son génie. Une vie très-sobre et très-régulière conserva long-temps, à cet homme extraordinaire, une santé parfaite; mais enfin l'excès de la méditation et du travail lui causa une maladie, à laquelle il succomba le 2 mai 1790.

HALLIFAX (*Samuel*), évêque anglais, etc.

Né en 1733, à Mansfield, dans le comté de Derby, où son père était apothicaire; il fut destiné au ministère évangélique; devint successivement professeur d'arabe et de droit à l'université de Cambridge, où il eut des succès, et obtint ensuite l'évêché de Glocester, qu'il quitta depuis pour celui de Saint-Asaph. Il mourut le 4 mars 1790, âgé de soixante ans, laissant la réputation d'un savant théologien, d'un habile jurisconsulte et d'un éloquent prédicateur. On a de lui une *Analyse du droit civil romain, comparé aux lois d'Angleterre*, et des *Sermons* estimés.

HAMANN (*Jean-Georges*), philosophe allemand, surnommé *le Mage du Nord*, etc.

Né en 1730, à Kœnigsberg en Prusse, où son père, habile chirurgien, lui fit faire quelques cours de théologie; il quitta ensuite cette étude pour prendre des leçons de jurisprudence, dont il se dégoûta aussi promptement; et se livra alors exclusivement aux belles-lettres et à la poésie. Retenu, pendant deux ou trois ans, en Courlande et à Riga, pour quelques éducations particulières, que son amour de l'idépendance lui fit bientôt quitter, il étudia enfin, avec beaucoup de zèle, la théorie des sciences commerciales, et entreprit, pour le compte d'une maison de commerce, différens voyages en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre. De retour, en 1767, dans sa ville natale, il y fut employé en qualité de secrétaire et d'interprète dans l'administration de l'accise et des douanes, récemment établie, puis nommé administrateur de l'entrepôt des douanes en 1777; mais, n'ayant pu trouver dans cet emploi la tranquillité d'esprit dont il avait besoin pour s'appliquer à ses travaux littéraires, il obtint sa démission, avec une pension assez considérable, et vécut depuis lors tantôt à Munster et tantôt à Dusseldorf, où il mourut le 21 juillet 1788. Philosophe profond, original et énergique, il fut d'abord comparé à Winckelmann, et traité ensuite comme un auteur obscur et inintelligible. Les éloges des plus grands écrivains de l'Allemagne détruisirent enfin cette prévention, et Ha-

mann fut remis, de leur aven, à la première place. On lui doit une foule d'ouvrages, dont l'énumératiou serait trop longue, et parmi lesquels on remarque une ou deux comédies dans le genre grec.

HAMELSVELD (*Isbrand*, van), théologien, membre de l'assemblée nationale batave, etc.

Né en 1743, à Utrecht, où il fit de bonnes études à l'université; il prit le degré de docteur en théologie en 1765; devint ensuite pasteur en divers endroits, et fut nommé, en 1784, professeur de théologie dans sa ville natale. Les affaires politiques de la Hollande lui ayant fait perdre sa chaire en 1787, il accompagna à Leyde son fils unique, qui s'y transporta pour ses études; se vit appelé à des fonctions politiques en 1795; puis élu membre de la deuxième assemblée des représentans du peuple batave. La session terminée, il se livra tout entier à la vie littéraire, et finit par se retirer auprès de son fils à Amsterdam, où il mourut le 9 mai 1812. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, qui lui furent redevables des mémoires dont il se plaisait à les enrichir. Le grand nombre de ses ouvrages, soit originaux, soit traductions, atteste tout à la fois son esprit laborieux et fécond, et la diversité de ses connaissances.

HAMILTON (*Guillaume-Gérard*), chancelier de l'échiquier en Irlande, membre du parlement, etc.

Né à Londres en 1729, et fils unique de Guillaume Hamilton, célèbre avocat écossais, qui vint s'établir en Angleterre; il fit ses études à Winchester et à Oxford, et publia, dans cette dernière ville, des poésies qui n'étaient pas sans mérite. Il était sur le point de débuter au barreau, lorsque la mort de son p re lui permit de suivre ses inclinations en se livrant à la politique; et il fut élu, peu après, membre de la chambre des communes. Ses premiers discours parlementaires produisirent la plus grande sensation dans le public, et lui valurent, en 1756, la place de lord du commerce, qu'il occupa pendant cinq ans, et qu'il quitta pour l'emploi de premier secrétaire d'état du comte d'Hallifax, vice-roi d'Irlande. Ses nouvelles fonctions le forcèrent plusieurs fois de déployer son éloquence dans le parlement irlandais; mais des désagrémens de la part du successeur de lord Hallifax l'ayant ensuite engagé à donner sa démission, il revint en Angleterre en 1765; fut membre du parlement pendant trente-trois ans, sans avoir jamais voulu reparaître à la tribune, et devint enfin chancelier d'Irlande, poste qu'il occupa jusqu'en 1784. Il mourut à Londres le 16 juillet 1796.

HAMILTON (*G.*), général américain, etc.

Issu d'une famille honorable de la province de New-Yorck. Il embrassa de bonne heure l'état militaire; se distingua, en plusieurs occasions, par son courage et surtout par sa philantropie; se prononça hautement en faveur de la révolution française; devint, en 1792, l'objet d'un décr t de l'assemblée nationale législative, qui lui conférait le titre de *citoyen français*, et se trouvait major lorsqu'il fut arrêté dans les premiers jours de décembre 1793, par ordre du congrès américain, qui ordonna qu'on lui fît son procès, comme coupable de haute trahison envers l'état, pour avoir accepté, de l'envoyé de France, la commission de lever, dans les Etats-Unis, un corps de cinq mille hommes destinés à servir contre l'Angleterre. Cependant cette affaire n'eut pas de suite; mais une querelle politique s'étant élevée, en 1804, entre lui et le colonel Aaron Burr, vice-président, il s'ensuivit un duel dans lequel le général Hamilton succomba. Il fut universellement regretté à cause de ses vertus publiques et privées; et l'ordre de Cincinnatus, dont il était membre, proposa même, en 1805, de lui ériger une statue.

HAMILTON (sir *William*), savant écossais, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Naples, etc.

Né en 1730, d'une famille illustre d'Ecosse, et frère de lait du roi d'Angleterre; il montra de bonne heure un goût vif pour l'étude de l'histoire naturelle et des arts du dessin; contracta, en 1755, un mariage avantageux, et fut nommé, en 1764, ambassadeur d'Angleterre près la cour de Naples, place qui le mit à même de satisfaire son penchant pour l'observation des grands phénomènes de la nature. De 1764 à 1767, il visita vingt fois le mont Vésuve et l'Etna, écrivant ses observations et recueillant des matières volcaniques, qu'il ajoutait à la riche collection qu'il avait déjà formée; fit, en

1765, l'acquisition de la maison sénatoriale de Porcinari à Naples, qui renfermait une superbe collection de vases grecs; devint, l'année suivante, membre de la société royale de Londres, et fut créé, en 1772, chevalier de l'ordre du Bain. Sir William paraissait jouir, avec une épouse estimable et une fille pleine de grâces et de talens, d'un bonheur inappréciable, lorsqu'il perdit cette dernière en 1775, et sa femme en 1782. Il fit peu après un voyage en Angleterre, après vingt ans d'absence, pour empêcher son neveu, M. Greville, de contracter mariage avec une femme qu'il en jugeait indigne; et cette femme, aussi abandonnée dans ses mœurs que séduisante par sa beauté et ses grâces, le fit devenir ensuite lui-même son esclave, quand elle se rendit auprès de lui à Naples pour y plaider la cause de son amant. Enfin, après une espèce de transaction avec son neveu, sir William demeura seul possesseur de cette sirène, qu'il reconnut pour sa femme en 1791, et qui prit alors le nom de *Lady Hamilton*. Il fut rappelé par son gouvernement en 1800, et mourut le 6 avril 1803, ne laissant que 700 livres de rente à cette femme, pour les désordres de laquelle il avait montré encore, depuis son mariage, une complaisance honteuse. On lui doit, comme savant, un excellent ouvrage sur le Vésuve et les volcans.

HAMILTON (*Emma* Harte, depuis lady), épouse du précédent, etc.

Née, à ce que l'on croit, dans le comté de Chester, et fille naturelle d'une pauvre domestique nommée Harte; elle fut reçue, à l'âge de treize ans, comme gouvernante d'enfant chez un M. Thomas, demeurant à Hawarden dans le Flint-Shire, qu'elle quitta bientôt pour se rendre à Londres, où elle entra au service d'un détaillant du marché Saint-James. Remarquée ensuite par une dame du bon ton, elle accepta avec empressement la proposition d'être sa femme de chambre; employa alors ses loisirs à la lecture des romans, et prit aussi le goût des spectacles, où, en étudiant les gestes des acteurs, elle parvint à bien juger et à rendre fidèlement l'expression des mouvemens et des troubles de l'ame. Mais Emma, trop occupée d'acquérir le talent de comédienne, perdit sa place de femme de chambre; et, redescendue au plus bas étage du service domestique, elle devint servante d'une taverne où se rassemblaient des acteurs, des musiciens et des peintres, etc. Elle apprend un jour qu'un jeune Gallois, soi-disant de ses parens, venait d'être *pressé* sur la Tamise, court aussitôt se montrer à l'amiral John Willet-Payne, alors capitaine, auquel elle plaît; et le malheureux qu'elle réclame est aussitôt rendu à la liberté. Le capitaine, épris de plus en plus de sa conquête, la combla de présens, lui donna des maîtres pour cultiver ses dispositions innées, et en fit, en peu de temps, un sujet de surprise et de ravissement pour tous ceux qui la virent. Au moment de remettre en mer, il l'abandonna à ses amis, et l'un d'eux, le chevalier Featherstonhaugh, déclara bientôt sa passion à Emma, qui, avec le consentement de son premier amant, suivit ce nouvel adorateur à une superbe terre dans le Sussex, où elle passa l'été. Renvoyée, à son retour en ville, Emma, de nouveau sans moyens d'existence, mais non résignée à reprendre son premier état, parcourut les rues de Londres, erra sur les trottoirs de cette vaste capitale, et se voyait enfin réduite au dernier degré d'avilissement, lorsque le docteur Graham, auteur de *la Mégalantropogénésie*, imagina de la montrer au public, à peine recouverte d'un léger voile, sous le nom de la déesse *Hygea*. Des peintres, des sculpteurs vinrent, comme tant d'autres, apporter le tribut de leur admiration devant l'autel de la déesse de la santé, et bientôt Londres fut rempli des gravures de ce nouveau personnage mythologique. Parmi les artistes admirateurs d'Emma, se trouva le célèbre Romney, autant connu par la pureté de son dessin et l'éclat de son coloris, que par ses goûts bizarres et singuliers. Il reproduisit Emma sous toutes les formes et dans toutes les attitudes, en Vénus, en Cléopâtre, en Phryné, et devint éperdument amoureux de son modèle; mais l'habile courtisane portait son ambition plus haut, et parvint en effet, à force d'artifices et d'adresse, à attirer dans ses filets un homme connu par son esprit et son instruction, M. Charles Greville, de l'antique famille des Warwick. Il s'imaginait avoir acquis un trésor; et, croyant Emma innocente autant qu'elle était belle, il eut d'elle trois enfans; et il était, dit-on, sur le point de

l'épouser, lorsqu'une ruine presque totale et l'opposition de sa famille le déterminèrent à faire partir sa maîtresse pour Naples, dans l'espoir de vaincre la résistance de son oncle, sir William Hamilton, qui y était ambassadeur. Celui-ci, comme on l'a vu dans l'article précédent, s'enthousiasma d'Emma plus encore que son neveu lui-même, et finit par l'épouser. Habituée à ne mettre aucun frein à ses passions, exercée à faire naître celles des autres, Emma sut cependant maîtriser son imagination vagabonde, et mérita d'abord, en quelque sorte, par une conduite prudente et mesurée, la protection honorable sous laquelle elle se trouvait placée. Naples était alors le théâtre des fêtes continuelles données par la reine, qui avait établi des soupers secrets, où elle recevait le ministre Acton et lady Hamilton; et c'est à cette époque, la plus glorieuse de sa vie, qu'Emma fit la connaissance du célèbre amiral Nelson, qui n'était encore alors que le capitaine Horatio Nelson, commandant le vaisseau l'*Agamemnon*. Devenue l'idole du peuple napolitain, après le triomphe de son amant à Aboukir, lady Hamilton semblait la souveraine de toutes les fêtes qui se donnèrent à cette occasion, et voyait toute la cour à ses pieds; mais la conquête de l'Italie vint troubler ces longues réjouissances et y mettre fin. Lady Hamilton, après avoir facilité la fuite de la famille royale et son embarquement à la fin de décembre 1798, accompagna en mer l'esclave de ses charmes, et se conduisit avec cruauté à l'égard du prince Caraccioli, le meilleur officier de la marine napolitaine, qui fut pris les armes à la main, et pendu à la grande vergue d'une frégate : on prétend même qu'elle fut témoin du supplice de ce vieillard. Lady Hamilton ne tarda pas à se replonger et à entraîner son illustre ami dans le tourbillon des plaisirs et des fêtes; et, lorsque la cour revint à Naples en 1800, l'ambassadrice continua d'être inséparable de la reine, qui ne sortait plus guère qu'avec elle. Le gouvernement britannique ayant cru devoir rappeler son ministre, Nelson résigna aussitôt son commandement, et lady Hamilton, accompagnée de son mari et de son amant, retourna dans sa patrie, où elle fut généralement méprisée. Elle accoucha secrètement d'une fille, qui fut inscrite sous le nom de *Nelson*, et devint veuve peu de temps après. La mort glorieuse de l'amiral laissa bientôt Emma sans protection et livrée à elle-même. Elle s'abandonna alors à ses goûts dépravés sans aucune contrainte, et dissipa en peu de temps le bien qu'elle avait reçu de son mari et les bienfaits qu'elle devait au père de sa fille. Réduite enfin à une modique pension, elle quitta l'Angleterre, et vint s'établir dans une ferme près de Calais, où elle mourut le 16 janvier 1815.

HAMILTON (*Elisabeth*), célèbre auteur de romans anglais, etc.

Née à Belfast en Irlande. Ses inclinations l'ayant portée vers la carrière de l'instruction, elle fut chargée de l'éducation des filles d'un gentilhomme écossais, pour lesquelles elle composa des ouvrages sur les principes religieux et moraux qui doivent diriger l'éducation. Une personne habituée à réfléchir aussi sainement que miss Hamilton sur des objets philosophiques, ne put voir avec indifférence les travers de ceux qui font de la philosophie une sorte de jouet, qu'ils livrent imprudemment à toutes les classes de la société, et elle résolut courageusement d'attaquer ce travers, non par des discussions oiseuses, mais avec l'arme de la raillerie. Les *Philosophes modernes*, peints par miss Hamilton, excitèrent en effet, chez tous les lecteurs, une gaîté douce qui produisit un effet salutaire, en faisant rentrer dans les bornes de la modération plusieurs de ceux que le charme de la nouveauté ou l'esprit de système avait emportés d'abord. Dans aucun de ses écrits miss Hamilton n'a montré une aussi grande connaissance des mœurs de ses compatriotes, surtout des Ecossais, que dans ses *Paysans de Glenburnie*, roman qui obtint un égal succès en Ecosse, en Angleterre et en Irlande. Miss Hamilton mourut, le 23 juillet 1816, à Harrowgate, à la suite d'une maladie très-douloureuse.

HARDENBERG (*Charles-Auguste*, prince de), chancelier d'état, ministre du cabinet du roi de Prusse, etc.

Il naquit dans le Hanovre, le 31 mai 1750; et, après avoir fait de brillantes études à l'université de Gœttingue, il passa en Angleterre, où il résida longtemps. Il revint ensuite à Hanovre, et y était employé dans l'administration,

lorsqu'une circonstance particulière l'obligea, en 1781, de quitter ce pays. Accueilli alors par le duc de Brunswick, il fut envoyé, en 1786, à Berlin, pour y porter le testament que Frédéric II avait déposé à Brunswick, et devint, quelque temps après, ministre-directeur des principautés d'Anspach et de Bayreuth. Lorsque le margrave se retira à Londres, en 1791, M. de Hardenberg fut chargé de diriger l'administration, avec le titre de ministre du cabinet, et fut appelé, en 1792, à Francfort-sur-le-Mein, où il passa l'hiver, comme chargé de pourvoir aux besoins de l'armée. Il fut nommé immédiatement après commissaire du roi pour les affaires politiques, et reçut, en cette qualité, la mission d'examiner les propositions qu'apportait lord Malmesbury. Ce fut aussi lui qui remplaça, en 1795, M. de Goltz dans les négociations entamées à Bâle entre la Russie et la République Française, et qui signa la paix dans cette ville le 5 avril. A l'avènement au trône de Frédéric-Guillaume III, la réunion du département des finances au directoire général, et celui de la justice avec les affaires ecclésiastiques, restreignit les pouvoirs de M. de Hardenberg; mais elle n'affaiblit pas le crédit dont il jouissait; il n'en resta pas moins chef de l'administration des principautés d'Anspach et de Bayreuth; et il obtint même successivement les départemens de Magdebourg, de Halberstadt, de Westphalie et de Neufchâtel. Sa réputation, comme homme d'état, allait toujours croissant, et il semblait que le monarque voulût l'augmenter encore par de nouvelles faveurs, lorsqu'en 1804 la démission du comte de Haugwitz lui procura le ministère des affaires étrangères. Cependant une circonstance fâcheuse fournit bientôt à la malveillance des armes contre M. de Hardenberg; ce ministre avait adressé à lord Harrowby, ambassadeur à Berlin, une lettre dans laquelle il lui garantissait, au nom de Frédéric-Guillaume, l'entière sécurité des troupes anglaises dans le Hanovre, à condition que, dans le cas où la Prusse serait attaquée par les Français, les troupes anglaises lui prêteraient assistance; mais, pendant cet intervalle, le comte de Haugwitz avait signé, à Vienne, avec Napoléon, un traité dont on n'eut connaissance à Berlin que le 25 décembre, trois jours après l'envoi de la lettre de M. de Hardenberg; et les journaux français accusèrent alors ce ministre d'avoir compromis son souverain. Il quitta donc la cour au mois d'avril suivant, en conservant toutefois le département d'Anspach et de Bayreuth; mais, après la bataille de Jéna, et lorsque le général Zastrow donna sa démission du ministère de la guerre, il consentit à accepter le portefeuille, que Napoléon lui fit ensuite retirer une seconde fois. Il reprit, en 1812, la direction des affaires, et devint même un des principaux moteurs de la guerre contre la France. Il accompagna le roi dans l'invasion de ce pays, et signa la paix de 1814 comme plénipotentiaire de Prusse à Paris: son souverain, pour récompenser ses services, l'éleva alors à la dignité de prince. Il assista aussi au congrès de Vienne, où il fit preuve d'une grande habileté; suivit encore le roi à Paris en 1815, et travailla beaucoup aux traités désastreux pour la France, qui furent conclus à cette époque. Ce ministre s'est toujours fait remarquer par la fermeté de ses principes, et surtout par sa constance à suivre le même système politique.

HARDINGE (*George*), écuyer, grand juge, procureur-général de la reine, et vice président de la société Philantropique, etc.

Né en 1743, d'une famille ancienne du Derby-Shire, il fut envoyé à Eton, où il contracta le goût de la poésie, et passa ensuite au collége d'Oxford, d'où il sortit, en 1778, avec le titre de maître ès-arts. Il embrassa peu après la carrière du barreau; mais son amour pour les plaisirs l'empêcha de se livrer tout entier à l'étude sérieuse des lois, et de profiter de ses talens naturels pour s'ouvrir une route brillante dans la haute magistrature. Cependant il forma des liaisons avec les plus savans légistes du jour; et après avoir obtenu la robe de soie et une patente de présidence, il commença avec succès l'exercice de son ministère. Il siégea bientôt après au parlement, et fut élu député par le *vieux Sarum*, qu'il représenta jusqu'en 1802. Quoiqu'il eût déployé dès sa plus tendre jeunesse un ardent patriotisme, on le vit néanmoins appuyer presque toujours les mesures du gouvernement, et cette conduite lui valut à la fois de l'argent et des honneurs. Il fut nommé, en 1787, grand-

juge pour les comtés de Brecon, Glamorgan et Radnor; puis procureur-général de la reine; et ses talens l'auraient mis à même de remplir les premieres dignités de l'état, s'il eût eu plus d'assiduité, et surtout une conduite plus régulière. Son mariage avec une jeune et aimable personne (Lucy Long), avait fait espérer à ses amis une réforme dans ses habitudes; mais il conserva toute la vie son imprévoyance et sa prodigalité. Il perdit successivement sa mère et son neveu qu'il chérissait tendrement, et mourut lui-même dans un âge assez avancé, le 26 avril 1816, des suites d'une chute de cheval. On lui doit plusieurs ouvrages en vers et en prose.

HARDWICKE (*Philippe-Yorke*, comte de), célèbre politique anglais, etc.

Né en 1720, et fils du grand chancelier du même nom; il fut nommé, en 1738, un des rapporteurs de l'échiquier, et se fit connaître de bonne heure comme législateur. Elu, en 1741, membre du parlement pour Ryegate, dans le comté de Surrey; et, en 1747, l'un des députés du comté de Cambridge, qu'il représente aussi en 1754 et en 1761, il devint ensuite grand intendant de l'université de cette ville, emploi qui lui fut vivement disputé par le lord Sandwich. En 1765, il occupa une place dans le conseil pendant la courte administration dont le lord Rockingham fut le chef; mais le mauvais état de sa santé et ses goûts littéraires le détournèrent depuis du théâtre de la politique; et il mourut en 1790. On lui doit plusieurs ouvrages qui ont eu de la réputation, parmi lesquels on cite les *Lettres Athéniennes*, dont le célèbre abbé Barthélemy faisait le plus grand éloge, en disant que s'il les avait connues, il n'eût pas commencé son *Anacharsis*.

HARMER (*Thomas*), savant théologien anglais, etc.

Né à Norwich en 1715. Il se destina à l'état ecclésiastique, et devint ministre d'une congrégation de dissidens à Waterfield, dans le comté de Suffolck. Il publia plusieurs ouvrages estimés, tels que des *Notes sur le cantique de Salomon;* et surtout des *Observations sur divers passages de l'Ecriture*, qui ont été souvent réimprimées, et qui jettent beaucoup de lumière, non-seulement sur les Saintes-Ecritures, mais aussi sur les mœurs des Orientaux: l'auteur avait eu l'avantage de consulter, sur ce sujet, des manuscrits de Chardin, dont le docteur Lowth lui avait donné communication. Le docteur Thomas Harmer, mourut en novembre 1788, dans un âge très-avancé.

HARRINGTON (lord comte d'), lieutenant-général anglais, conseiller privé du roi, etc.

Né le 20 mars 1753. Il entra en 1770, comme enseigne dans les gardes à pied, sous le nom de vicomte de Pétersham; obtint, en 1776, une compagnie de grenadiers dans le 29e régiment; et s'embarqua ensuite pour le Canada; où on l'envoya au secours de Quebec, alors assiégé par les Américains. Après s'être distingué dans toutes les affaires qui eurent lieu à l'issue de cette campagne malheureuse, il revint à Londres par les ordres du général Burgoyne, auprès duquel il avait fait toute la campagne comme aide-de-camp; acheta alors une compagnie dans les gardes à pied, et prit, en 1779, le titre de comte d'Harringtou, après la mort de son père: ce fut aussi à cette même époque qu'il épousa mademoiselle Flemming, héritière fort riche, qui a joui long-temps de l'estime et des bonnes grâces de la reine. Peu après il fut nommé colonel du 85e régiment qu'il compléta, et qu'il conduisit à la Jamaïque, où il parvint bientôt au grade de brigadier général. Mais l'insalubrité du climat des Indes-Occidentales ayant altéré sa santé, il se vit obligé de retourner en Angleterre; fut parfaitement accueilli par S. M., qui le nomma un de ses aides-de-camp, avec le grade de colonel dans l'armée, et fut placé immédiatement a la tête du 65e régiment d'infanterie, avec lequel il s'embarqua pour l'Irlande. Ce fut dans ce pays qu'il fit adopter le nouveau système de tactique du général David Dundas, qui a été exécuté en 1792, par tous les régimens de l'armée. Lord Harrington ne suivit pas son régiment en Amérique, en 1785; et obtint, trois ans après, le commandement du 29e, dans lequel il avait fait ses premières armes. Il y entretint une discipline parfaite, et le quitta, en décembre 1792, lorsque le roi le nomma colonel du 1er. régiment des gardes. A la promotion des officiers généraux, en 1793, lord Harrington fut nommé major-général, et ses fonctions auprès du roi ne lui ayant pas permis de prendre une part active dans les guerres

de la révolution, il n'en devint pas moins depuis lieutenant - général et membre du conseil privé de S. M. Il commande aujourd'hui en second l'état-major de Londres, sous les ordres du duc de Glocester.

HARRINGTON (le docteur *Henry*), célèbre médecin anglais, Aldermaun de Bath, etc.

Né en 1727, à Kelston, dans le comté de Sommerset, et arrière petit-fils du fameux poete sir John Harrington; il étudia à Oxford, et se fit distinguer de bonne heure, par un esprit vif, beaucoup d'application, et par un goût presque égal pour la musique et pour la poésie. Il donna des preuves de son talent poétique, dès l'âge de dix-neuf ans, dans plusieurs productions qui furent généralement admirées, et on cite particulièrement le *Sorcier de Wokey*, auquel le célèbre poète Gray crut devoir faire quelques changemens, qui ne furent cependant pas jugés avantageux. En 1748, il commença à étudier la médecine, qu'il exerca d'abord, en 1755 à Wells, en Sommerset, où il se maria, et depuis à Bath. Il fut dans cette ville le fondateur d'une réunion musicale, sous le nom de *société harmonique*, qui passe pour la meilleure société de ce genre qui existe en Angleterre, et qui compte parmi ses membres le prince de Galles et le duc d'Yorck. Le docteur Harrington jouait de la flûte avec beaucoup de perfection, et était en outre aussi versé dans la connaissance des sciences exactes qu'habile mécanicien. Il devint successivement médecin de S. A. R. le duc d'Yorck, et de plusieurs personnes de la haute noblesse, et mourut en 1816. Son testament contient une preuve des dispositions bienfaisantes qui l'avaient toujours animé; c'est le legs d'une guinée par an, destinée à payer un sermon annuel, ayant pour objet de recommander la pitié envers les animaux.

HARROWBY (lord *Dudley-Ryder*, comte d') président du conseil, grand-maitre de Tiverton, membre de la société des antiquaires de Londres, etc.

Il naquit en 1762; fut élevé au collége de Saint-Jean à Cambridge; épousa, en 1795, lady Susanne - Levison - Gower, fille du marquis de Stafford; commença sa carrière politique en qualité de sous-secrétaire - d'état auprès du duc de Leeds, et obtint bientot après une place au parlement, où il représenta le bourg de Tiverton. Il devint successivement contrôleur de la maison du roi, l'un des payeurs-généraux des troupes, trésorier de la marine en 1801, membre du conseil du contrôle, et enfin, pendant quelques mois seulement, en 1804 secrétaire-d'état pour les affaires étrangères : il fut obligé, à cause de sa mauvaise santé, de renoncer à cette dernière place, qui fut donnée à lord Mulgrave. Pendant sa courte administration, il fit assembler les chefs des principales maisons de commerce de Londres, pour leur donner connaissance des négociations ouvertes entre l'espagne et la France; fut nommé, en 1805, chancelier du duché de Lancastre, puis ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Prusse, avec la mission expresse de conclure un traité avec cette puissance; fit des efforts inutiles pour porter la Prusse à agir alors hostilement contre la France; succéda à son père dans la baronnie d'Harrowby, et fut investi du titre de comte en 1809. A la dissolution du ministère whigh, en 1807, lord Harrowby se trouva membre du conseil du cabinet, sans autre emploi que celui de président du conseil du contrôle, qu'il conserva peu de temps; mais après la mort de M. Perceval, en 1811, il fut nommé président du conseil des ministres, et occupait encore cette place en 1818. Ce ministre est remarquable, comme orateur, par la pureté de son langage, et par l'ironie brillante dont il sait à propos se servir; aussi attache-t-il, avec raison, beaucoup plus de prix à sa réputation personuelle qu'à son emploi passager. Il arriva á Paris à la fin de septembre 1818.

HARTIG (*François-de-Paule-Antoine*, comte de) ambassadeur autrichien, président perpétuel de la société des sciences de Prague, etc.

Né à Pragne en 1758. Il se livra à l'étude des sciences, et se montra ensuite l'un des seigneurs de Bohême qui se sont le plus distingués en les encourageant. Il résida depuis 1787 jusqu'en 1790 près de l'électeur de Saxe, en qualité de ministre plénipotentiaire de la cour de Vienne; devint, à son retour de cette mission, chambellan et conseiller intime effectif de l'empereur d'Autriche son souverain, et fut décoré des grands cordons de l'ordre de Saint-Etienne et de l'ordre militaire de Toscane. La société royale des sciences à Prague le choisit aussi pour son prési-

dent perpétuel en 1794, mais il jouit peu de ce titre littéraire, et mourut le 1er mai 1797, à l'âge de trente-neuf ans. Le comte de Hartig a publié plusieurs ouvrages en français et en allemand qui ne sont pas sans mérite, et parmi lesquels on peut citer, outre un *Essai* sur les avantages que retireraient les femmes de la culture des sciences et des beaux-arts, des *Observations* historiques sur le perfectionnement et la décadence de l'agriculture chez les différens peuples.

HARTLEY (*David*), membre du parlement d'Angleterre, etc.

Issu d'une famille honorable, dont plusieurs membres s'étaient distingués dans la carrière politique; il fut, à diverses époques, élu membre du parlement pour la ville de Hull, et y développa constamment des vues libérales. Sa vigoureuse opposition à la guerre entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique le fit choisir pour l'un des plénipotentiaires chargés de traiter de la paix avec Franklin à Paris; et quelques-unes de ses lettres, en cette occasion, se trouvent insérées dans la correspondance, récemment imprimée, du philosophe américain. Hartley se montra aussi, dans la chambre des communes, un des premiers promoteurs de l'abolition du commerce des nègres; et manifesta ses connaissances scientifiques par plusieurs inventions utiles, notamment par une méthode pour garantir les bâtimens contre les incendies. Il mourut à Bath, le 19 décembre 1813, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

HARTMANN (*Pierre-Emmanuel*), médecin allemand; etc.

Né en 1727, à Halle, où il fit ses études littéraires et médicales, la dissertation inaugurale qu'il soutint en 1751, à la célèbre université de sa ville natale, pour obtenir le doctorat, excita la curiosité publique, et lui fit dès-lors une sorte de réputation, qu'il accrut encore par la suite. Il exerçait depuis dix ans sa profession, lorsqu'il fut appelé à l'université de Helmstadt, en qualité de professeur ordinaire; et alla, l'année suivante, remplir les mêmes fonctions à celle de Francfort sur l'Oder. Livré par prédilection à la culture de la chimie, et surtout de l'histoire naturelle, il entreprit une *Flore* des environs de Francfort, dont il publia le premier fascicule en 1767; mais les travaux lucratifs de la pratique lui firent bientôt négliger ceux du cabinet, qui n'étaient qu'honorables; durant vingt-huit années qu'il occupa paisiblement son nouveau poste, il ne publia pas un seul ouvrage remarquable; il se contenta seulement d'attacher son nom à quelques productions anciennes, qu'il surchargea de préfaces et de notes; ou bien à des thèses, dont il fournit aux candidats les plans et les principales idées. Il mourut en 1795, à l'âge de soixante-huit ans.

HASENCLEVER (*Pierre*), célèbre négociant et voyageur allemand, etc.

Né, en 1716, à Remscheid, au grand duché de Berg, d'une famille très-ancienne dans le commerce, et où son père était négociant et propriétaire de forges et de fonderies considérables; il fut envoyé, à l'âge de sept ans, chez son grand-père, qui possédait dans Lennep plusieurs fabriques de draps de laine d'Espagne. Hasenclever prit de bonne heure le goût d'une vie active et industrieuse; étudia avec prédilection la géographie; et dans ses momens de loisirs apprit, des ouvriers de son grand-père, tous les détails qui concernent la fabrication des draps. Comme il devait succéder un jour à son père dans la propriété des forges, on jugea aussi qu'il était nécessaire avant tout de le former aux travaux métallurgiques, et il fut placé dès l'âge de quatorze ans, comme apprenti ordinaire, dans une des plus grandes forges de Solingen; où il fut obligé, malgré la faiblesse de sa constitution, de se soumettre à toutes les privations et aux travaux les plus pénibles. Après trois ans d'apprentissage, il fut envoyé à Liége, pour se perfectionner dans la langue française; et au bout de six mois il fut en état de gérer la maison de son père. Il fit, à l'âge de vingt-neuf ans, un premier voyage de commerce en France; et, depuis cette époque jusqu'en 1740, il traversa à pied ce royaume depuis Cologne jusqu'aux Pyrénées, dans toutes les directions. Son père ayant ensuite essuyé des pertes immenses dans ses opérations avec la société du Mississipi, Hasenclever pria ses parens de lui permettre de tenter fortune ailleurs, et il quitta la maison paternelle, sans autres fonds que ses connaissances et l'habitude d'une grande activité. Il prit en 1742 des engagemens, à Boureëtes près d'Aix-la-Chapelle, avec un négociant de sa famille, fabriquant d'aiguilles et de draps, et fit en très-peu de temps tellement fleurir la fabrique, qu'elle produisit douze fois autant qu'au-

paravant : c'est alors que ce parent le chargea d'un grand voyage dans le nord de l'Europe, pour y étendre son commerce de draps. Hasenclever parcourut avec succès pour sa maison, la Saxe, la Silésie, la Pologne et la Russie ; mais à son retour, l'infidèle associé ne voulut pas entendre parler de partage, et cette ingratitude détermina Hasenclever à quitter l'Allemagne pour se rendre à Lisbonne, où il forma une nouvelle société. Il se maria bientôt après avec la fille d'un capitaine de la marine anglaise, et la fortune lui sourit constamment pendant quatre ans, au bout desquels il ne put résister plus longtemps au désir de s'établir à Cadix. Il entreprit, au commencement de 1751, et exécuta en partie un grand voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, pour examiner à fond l'état de l'industrie et du commerce de ces pays ; et ce fut d'après ses avis que l'on changea le mode de fabrication des toiles en Westphalie et en Silésie, pour adopter celui qui est usité en Bretagne. Le roi de Prusse négociait alors (en 1754) un traité de commerce avec l'Espagne, et Hasenclever, à peine arrivé à Berlin, fut invité par Frédéric II d'assister au conseil où l'on devait discuter le projet de ce traité. Le savant négociant prouva au prince, dans un exposé succinct, que la Prusse n'en retirerait jamais aucun avantage ; et le roi rappela sur-le-champ l'agent diplomatique chargé de cette mission. Le général Winterfeld dit, à cette occasion, à Hasenclever : « En un » quart d'heure, vous nous en racontez » plus que nous ne pourrions en apprendre dans l'espace de sept ans. » Après avoir terminé son voyage et agrandi les relations de sa maison, il apprit, à son grand chagrin, que pendant son absence les affaires avaient été fort mal gérées par ses associés, ce qui le détermina à dissoudre encore cette association, et à en former une autre avec Werkamp et Boll. Se trouvant à Londres en 1762, il y établit aussi une maison de commerce, qui devait servir de base à l'immense entreprise commerciale qu'il méditait d'établir avec le nord de l'Europe, et surtout avec l'Amérique septentrionale ; et il reçut bientôt après un acte du parlement, qui lui conférait le droit de cité à Londres. Hasenclever présenta alors aux commissaires préposés aux colonies et au commerce son plan relatif à l'établissement de nouvelles fonderies, à l'exploitation du chanvre, de la potasse, et autres productions dans les provinces américaines, et il obtint leur approbation par un acte daté du 10 janvier 1764. Un grand nombre de personnes, en Angleterre et en Hollande, avancèrent des sommes considérables pour l'exécution d'un projet si sagement calculé ; et Hasenclever partit immédiatement pour l'Amérique. Il commença aussitôt l'exploitation de ses mines, et dès les premiers mois de 1765, il envoya déjà à Londres du fer en barres, qui fut trouvé d'excellente qualité. Il fallait néanmoins toute l'activité de Hasenclever pour vaincre les difficultés sans nombre qui s'opposaient au succès de ses opérations. La populace excita à la révolte ses ouvriers étrangers ; une inondation extraordinaire détruisit les digues qu'il avait fait construire ; et sur cinquante-trois mines qu'il avait fait ouvrir, il ne s'en trouva que sept dont l'exploitation fût avantageuse : la mort lui enleva aussi deux de ses meilleurs inspecteurs. La fortune lui réservait des coups encore plus sensibles ; car après avoir reçu des sociétaires de sa maison à Londres les assurances les plus brillantes sur la prospérité de son commerce, on l'avertit que les folles dépenses de son associé Seton l'entraîneraient infailliblement à une faillite, s'il n'y mettait ordre promptement. Hasenclever se hâta de quitter l'Amérique ; mais il n'arriva en Angleterre que pour apprendre que cette crainte s'était déjà réalisée, et que le gouvernement avait accordé des sauf-conduits à ses associés, de sorte que tout recours contre eux lui devint impossible. Il rendit alors un compte général à la société de l'entreprise en Amérique ; signa, comme directeur de cette opération, un contrat d'association avec les personnes les plus considérées, et retourna en 1767 à New-York, où il lui restait encore une fortune particulière assez considérable. Mais quel fut son chagrin, quand il apprit que ces vastes établissemens se trouvaient, par la faute de l'administration établie par lui à son départ, dans une situation si déplorable, qu'il ne lui restait d'autre parti que de payer les dettes contractées, montant à une somme très-considérable. Il solda alors les créanciers, et envoya son rapport à la société américaine de Londres, qui



acheva sa ruine, en lui renvoyant avec protêts des lettres de change pour la valeur de dix mille livres sterling. Hasenclever, qui avait sacrifié plus d'un million de sa fortune pour soutenir l'établissement, fut peu après suspendu de ses fonctions de directeur, et retourna, en 1769, à Londres, où pendant son absence, ses anciens associés avaient trouvé une protection assez puissante pour le charger du fardeau de toutes les dettes qu'ils avaient contractées. Il prouva en vain son innocence, en réclamant la protection de la justice, et se vit forcé d'abandonner à ses créanciers le reste de la fortune qu'il avait acquise en Angleterre et en Amérique. Enfin, après avoir lutté encore une fois inutilement contre la mauvaise foi de ses anciens associés et l'injustice des tribunaux anglais à l'égard des étrangers, il s'établit avec son gendre, en 1775, à Schmiedeberg en Silésie, où il mourut le 13 juillet 1793, à l'âge de soixante-seize ans.

HASSENCAMP (*Jean-Mathieu*), savant mathématicien et orientaliste allemand, etc.

Né à Marbourg en 1743. Après avoir terminé ses études à l'université de Gœttingue, il fit un grand voyage en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre, et à son retour, il enseigna les mathématiques et les langues orientales à l'université de Rinteln, dont il devint ensuite bibliothécaire. L'électeur de Hesse-Cassel lui conféra, en 1789, le titre de conseiller du consistoire protestant, et il mourut à Rinteln, le 6 octobre 1797. Hassencamp a enrichi la littérature allemande de plusieurs ouvrages, qui traitent des sciences mathématiques, ou qui ont pour objet l'explication de l'écriture sainte : ils sont tous fort estimés; mais son entreprise la plus utile en littérature, est celle des *Annales de la Littérature théologique*, qu'il commença de publier en 1789, et qu'il continua jusqu'à sa mort.

HASTINGS (*Warren*), ancien gouverneur-général du Bengale, etc.

Né en 1732, à Daylesford-House dans le comté d'Oxford, où son père, qui y était recteur du petit bénéfice de Churchill, le laissa sans fortune; il fut envoyé à l'école de Westminster, par un de ses oncles; et se rendit dans l'Inde, en 1749, avec une place d'écrivain. Attaché d'abord à une des factoreries du Bengale, il passa ensuite dans l'intérieur de cette province, où il s'appliqua à l'étude de la langue persanne, et à la connaissance approfondie de tout ce qui pouvait intéresser les établissemens anglais. En 1756, le nabab Surajah-Doula s'étant rendu maître de Calcutta, reçut l'ordre de s'emparer de tous les anglais qui se trouvaient dans le pays, et M. Hastings fut envoyé prisonnier à Mouxadabad. Lorsque le colonel Clive reprit Calcutta, Warren Hastings servit comme volontaire dans son armée; et les affaires de la compagnie s'étant établies, il reprit ses premières occupations; fut nommé ministre anglais à la cour d'un rajah, et devint, en 1761, membre du gouvernement du Bengale. Il retourna quatre ans après en Angleterre, où il cultiva les lettres et la société des gens instruits. Pendant l'hiver de la même année, la chambre des communes, dans une enquête sur les affaires de la compagnie, l'ayant mandé à la barre, il attira l'attention générale par son éloquence; fut alors nommé membre du conseil de Madras, avec une provision pour prendre le gouvernement de cette présidence; puis élevé en 1773, au rang de gouverneur-général du Bengale. Lorsqu'il arriva à son gouvernement, M. Hastings trouvant que la direction des revenus et de la justice était confiée à des natifs, changea toute l'administration intérieure. Il avait à peine terminé ces opérations, que la guerre s'alluma entre la France et l'Angleterre. Au milieu des difficultés de tous genres, M. Hastings trouva aussi une puissante opposition dans son propre conseil; mais, malgré les obstacles, les affaires de la compagnie furent loin de décliner. Cependant son administration fut bientôt soumise à de violentes discussions, dans la chambre des communes, et MM. Burke, Fox et Shéridan se prononcèrent si hautement contre lui, qu'il fut rappelé en Europe. Le 20 juin 1785, il reparut en Angleterre, après avoir gouverné le Bengale pendant treize ans, et se vit peu après l'objet d'une accusation en vingt-deux articles, formant un gros volume : il y était accusé de trahison, d'injustices, de cruautés et d'exactions; d'avoir violé le droit des gens; ruiné et dépeuplé des contrées vastes et fertiles; commis des perfidies odieuses envers plusieurs souverains de l'Inde, etc., etc. Le 13 février 1788, le procès commença dans la salle de Westminster, et sept ans après (le 13 avril 1795),

un jugement, prononcé par les lords, déclara M. Hastings non coupable : ce procès interminable coûta à l'état environ cent mille livres sterling, et plus de soixante mille à M. Hastings. La compagnie, qui le regarda toujours comme innocent, lui vota une pension de quatre mille livres sterlings, qui lui fut assurée pour la vie. Depuis cette époque, M. Hastings vécut dans la retraite, où il s'occupa de littérature, et présida en 1814, le dîner donné par le club indien, au duc de Wellington. Il mourut le 22 août 1818, dans sa maison de campagne de Daylesford en Worcethire, à l'âge de 85 ans : il était docteur en droit civil et membre du conseil privé de S. M. britannique.

HATZFELD (le prince de), général au service de Prusse, ambassadeur, etc.

Issu d'une famille noble de l'électorat de Mayence. Il prit fort jeune le parti des armes, sous les drapeaux de l'électeur, devint officier-général, et fut employé, en 1790, à la tête du contingent mayençais, dans le pays de Liège, pour appaiser, de concert avec les troupes prussiennes et munstériennes, la révolte qui s'y était manifestée. Il commanda ensuite les troupes formant la garnison de Mayence, en août 1792, époque à laquelle Custine s'empara de cette ville; et servit encore, à la fin de 1794, dans l'armée des alliés sur le Rhin. Il donna sa démission quelques années après; passa au service de Prusse, et se trouvait à Berlin, en 1806, lorsque les français se présentèrent devant cette capitale. Il fut prié alors par les magistrats, de prendre en main les rênes de l'administration; et ce fut lui qui présenta, à Napoléon, les clefs de la ville. Peu de jours après il fut néanmoins arrêté comme coupable d'intelligences criminelles contre les Français, avec le prince de Hohenlohe; et allait être traduit devant une commission militaire, lorsque sa femme vint se jeter aux pieds de Napoléon et en obtint la lettre qui allait motiver sa condamnation. En 1811, il fut envoyé à Paris, par la cour de Berlin, pour féliciter l'empereur sur la naissance du roi de Rome, et devint, en 1816, ministre de Prusse près le roi des Pays-Bas.

HAUGWITZ (le comte *Chrétien-Henri-Charles* de), ministre d'état prussien, etc.

Né en Silésie, vers 1752, d'une famille noble. Il se livra, dès sa jeunesse, à des travers de tous genres, et entraîné par un penchant à la mysticité, il se rendit auprès de Lavater, avec sa jeune épouse, sœur du général Tauenzien, à laquelle il rendait alors un culte d'idolâtrie, qui fut bientôt suivi d'une répugnance prononcée. Lavater se laissa d'abord gagner par une ressemblance frappante qu'il trouva au jeune comte avec une tête de christ; mais il ne tarda pas à pénétrer son caractère, et il déclara qu'il n'avait jamais vu d'homme qui sous un masque aussi séduisant, cachât plus d'immoralité. La théosophie et la magie introduisirent ensuite le comte de Haugwitz dans la société de Frédéric-Guillaume II, qui séduit par l'esprit du courtisan, et le jugeant propre aux affaires diplomatiques, l'envoya à Vienne, en qualité d'ambassadeur. Un an après, le comte de Haugwitz fut chargé du portefeuille des affaires étrangères, et entra alors au ministère du cabinet, par la protection de la comtesse de Lichtenau. A la mort de Frédéric-Guillaume II, le comte de Haugwitz abandonna totalement cette dame, dans la crainte que cette liaison ne le perdit auprès du nouveau roi, et réussit à force de soins, à conserver son crédit auprès du jeune monarque. Il obtint même, au mois de septembre 1802 qu'une médaille fût frappée en son honneur, et reçut en même temps de l'empereur Alexandre, l'ordre de Saint-André et celui de Sainte-Anne : l'année suivante, le roi lui fit présent d'une terre de 120,000 écus. Il quitta néanmoins, en 1804, la direction des affaires étrangères, et se retira alors dans son château de Krappitz, en Silésie, d'où il venait passer les hivers à Berlin et assistait, comme ministre d'état, aux conférences du cabinet. Rappelé de sa retraite en 1805, il fut envoyé comme négociateur à Vienne, auprès de Napoléon; et ne montra, dans cette occasion, disent ses détracteurs, qu'une funeste complaisance pour les ennemis de la Prusse, dont il compromit les intérêts, en suivant aveuglément l'impulsion qui lui fut donnée par les ministres français. Au mois de janvier 1806, il fut encore envoyé à Paris avec une mission importante pour la pacification générale, et, à son retour à Berlin, rétabli dans le ministère. Il parut alors changer de système; se prononça fortement pour la guerre contre la France,

et suivit son souverain dans cette nouvelle campagne; mais après les victoires des français, il se retira, pour la seconde fois, dans sa terre de Krappitz; et fut nommé, en 1811, curateur de l'université de Berlin.

HAVERMANN (*Marguerite*), célèbre peintre de fleurs, etc.

Née en 1720, à Amsterdam, où elle apprit de son père, artiste assez recommandable, les élémens du dessin, elle entra ensuite dans l'école du célèbre Van-Huysum; fit des progrès très-rapides sous un aussi habile maître, et parvint si bien à saisir sa manière, qu'il en éprouva dit-on de la jalousie. Séduite depuis par un jeune homme, qui l'abandonna malgré sa promesse de l'épouser, elle fut obligée de quitter sa patrie, et de se retirer à Paris, où elle acquit bientôt de la réputation par ses ouvrages. Mademoiselle Havermann est morte vers la fin du 18e siècle, et laissa quelques tableaux qui sont extrêmement recherchés par les amateurs.

HAWES (*William*), médecin et philantrope anglais, etc.

Né à Islington en 1736. Il reçut son instruction dans des écoles particulières; fut mis ensuite comme apprenti, chez un apothicaire; et s'établit à Londres en 1757. Ses dispositions naturelles l'auraient infailliblement conduit à servir l'humanité dans toutes les circonstances; mais le docteur Cogan ayant publié, en 1773, une traduction anglaise des Mémoires de la Société, fondée à Amsterdam, pour rappeler les noyés à la vie, l'attention de Hawes se trouva spécialement attirée sur ce sujet intéressant. Ses premiers efforts rencontrèrent beaucoup d'opposition, et ce qui est encore plus fâcheux, provoquèrent le ridicule; heureusement il n'en fut point découragé, et réussit à en triompher, en proposant des récompenses pécuniaires à toute personne qui, après avoir retiré de l'eau quelque individu peu de temps après l'accident, lui aurait donné les secours qu'il prescrivait. L'offre généreuse faite par Hawes, eut un résultat, tel que sa fortune eût été considérablement diminuée par les récompenses méritées, si au bout d'un an le docteur Cogan ne lui eût ouvert les yeux sur les suites de son désintéressement, et ne l'eût déterminé à faire un appel à la libéralité publique Ce fut en 1774 que ces deux dignes associés, ayant amené chacun quinze de leurs amis dans un café, y formèrent à l'instant cette *Société d'Humanité*, dont par l'initiation, le bienfait s'est propagé, non-seulement en Europe, mais encore en Amérique et dans l'Inde. En 1776, Hawes donna au public un *Examen de la Médecine primitive du rév. John Wesley*, ouvrage dangereux, contre lequel il emploie habilement les armes du raisonnement et de la plaisanterie. Il publia aussi l'année suivante, son *Adresse au public, sur la mort et sur les inhumations précipitées*, dont il distribua gratuitement sept mille exemplaires en quelques mois; et offrit une guinée de récompense à chaque nourrice ou garde quelconque, dont les soins auraient rendu la vie à un enfant adulte, pourvu que le fait fût certifié par le témoignage d'un médecin ou de toute autre personne respectable. Hawes, fut comme on le pense bien, un des membres les plus actifs de la société dont il était le fondateur; il en devint même sous-secrétaire en 1778 et remplaça en 1780, comme secrétaire, son ami le docteur Cogan. Hawes, ayant reçu le diplôme de docteur en médecine, ouvrit, en 1782, le premier cours de leçons qui aient été données sur la suspension des facultés vitales, et proposa à la suite de ce discours, des prix en médailles, auxquels on a dû, depuis, plusieurs écrits utiles. Lorsqu'en 1793, un grand nombre d'ouvriers en soie de Spitafields se trouvèrent sans occupation, douze cents furent, par l'activité de son zèle et de ses soins, arrachés à la misère, à la maladie et au désespoir; on le voyait souvent s'arrêter dans la rue, pour distribuer l'argent qu'il avait sur lui a des malheureux, à la reconnaissance desquels il échappait aussitôt. Enfin après une maladie douloureuse, Hawes mourut le 5 décembre 1808. Il était membre honoraire de plusieurs sociétés d'humanité d'Angleterre et d'Amérique, et vice-président du dispensaire électrique de Londres. C'était un homme d'un naturel doux et modeste, et dont l'unique passion était celle de servir les malheureux.

HAWKESBURY (lord), ministre d'Etat Anglais, etc. Voyez LIVERPOOL (le comte de).

HAWKINS (sir *John*), littérateur anglais, etc.

Né en 1719, à Londres, où son père, quoique descendant du fameux amiral

du même nom, qui vécut sous le règne d'Elisabeth, exerçait la profession d'architecte, il étudia le droit et devint ensuite un très-habile avocat. Entraîné par son goût vers la littérature, il se fit connaître par quelques essais en vers et en prose, qui furent imprimés dans les ouvrages périodiques du temps. Hawkins épousa, en 1753, une femme qui lui apporta une fortune considérable; fut nommé, en 1761, à un emploi de justice de paix pour le comté de Middlesex, et montra, dans l'exercice de ses fonctions beaucoup de zèle, de désintéressement et d'activité. Il publia en 1763, des *Observations sur l'Etat des grandes routes, et sur les lois relatives à leur entretien*, avec un projet de loi qui fut adopté par le parlement, et qui est depuis restée en vigueur sans aucun amendement. Parvenu ensuite à la place de président *of the quarter sessions*, ses services, et surtout les mesures qu'il prit en 1768 et 1769 pour étouffer deux révoltes à Brentford, et à Moorfields, lui valurent, en 1772, les honneurs de la chevalerie. Au milieu des occupations de la magistrature, il trouvait encore le temps de se livrer à de vastes entreprises littéraires et après un travail de seize ans, il donna au public, l'*Histoire générale de la science et de la pratique de la musique*, ouvrage qui manquait entièrement à la littérature. Après la mort de Johnson, son ami particulier, Hawkins forma le projet d'écrire la vie de ce littérateur, dont, par sa profession, il était en quelque sorte l'homme de confiance; et cette *Vie de Johnson* parut en 1787. Hawkins, mourut à Spa, le 14 mai 1789.

HAYDN (*Joseph*), célèbre compositeur Allemand, membre de plusieurs académies, etc.

Né le 31 mars 1732, d'un pauvre charron du village de Rohrau en Autriche. Il entra gratuitement, à l'âge de six ans, chez un maître d'école de la petite ville d'Haimbourg, où il apprit la musique, à lire, à écrire, et quelques élémens de latin. Au bout de deux ans le maître de la chapelle de saint Etienne, frappé de la beauté de sa voix, le prit pour remplacer un de ces enfans de cœur, et le jeune Haydn passa huit années dans cette institution. Il n'avait que seize ans, lorsque son second maître eut la cruauté de le renvoyer dans une nuit d'hiver, sans une obole et avec des vêtemens usés. Recueilli par un pauvre musicien, Haydn s'adonna sans relâche au travail, et surtout à l'étude de la composition, et après avoir lutté pendant long temps contre la misère, il entra, à l'âge de vingt huit ans (le 19 mars 1760), chez le prince d'Esterhazy, en qualité de maître de chapelle en second: Ce fut la première symphonie qu'il composa, qui lui valut cette place, ainsi que l'amitié de Werner, premier maître de chapelle. Cet habile compositeur lui prodigua ses conseils et ses leçons; mais s'il lui montra la route, Haydn l'y dépassa bientôt. A la mort de Werner, Haydn fut nommé directeur de toute la musique du prince, qui en était grand amateur et assez bon juge; et c'est pour le goût particulier de son protecteur que Haydn composa la plupart des symphonies et des *concertos*, qui excitent tant d'admiration. Déjà sa réputation se développait presque à son insu, et la jalousie cherchait à l'étouffer lorsque deux génies comme Haydn, (Gluck et Mozart) proclamèrent hautement leur estime pour lui, et imposèrent silence à ces envieux par cette noble déclaration. Entièrement dévoué aux devoirs de sa place, Haydn passa trente ans dans les résidences d'Esterhazy et d'Eseinstadt, en Hongrie, s'éjournant à peine deux ou trois mois par année à Vienne. En 1790, le prince d'Esterhazy étant mort, Haydn se détermina à faire son premier voyage en Angleterre, et il entreprit le second en janvier 1794. C'est à Londres qu'il commença à recevoir des distinctions et des hommages publics. Le roi, la reine, le comblèrent de prévenances et d'éloges dictés par l'enthousiasme. A son retour, en 1795, il trouva l'Allemagne instruite enfin de tout ce qu'il valait; et il composa, à l'âge de soixante-cinq ans, l'œuvre superbe intitulée *la Création*. Le reste de sa vie fut marqué par des triomphes et presque tous les corps académiques de l'Europe se l'attachèrent: l'Institut de France le mit aussi au nombre de ses membres, en 1802. *L'Oratorio italien*: il *Ritorno de Tobia*, l'*Oratorio allemand*, la *Création* et le *Stabat*, sont connus et appréciés en France comme en Allemagne. Cet illustre compositeur qui n'avait pas moins de vertus que de génie, était plein de courage et de constance dans le malheur; mais simple et mo-

deste dans les succès. Il mourut le 31 mai 1808.

HAYLEY (*William*), poète anglais, etc.

Il naquit en 1745, à Chichester; termina son éducation à Cambridge, et débuta dans la carrière poétique, vers 1762, en célébrant, dans un chant lyrique, la naissance du prince de Galles. M. Hayley consacra depuis tout son temps à méditer les ouvrages des auteurs les plus estimés, et ne se contentant pas de la lecture des anciens et des écrivains de son pays, il approfondit, au moyen de sa connaissance des langues française et italienne, le génie des grands poètes de ces deux nations. En 1774, il fixa son séjour à Eartham, dans le Sussex, et c'est là qu'il composa presque tous ses écrits. Le premier ouvrage remarquable qu'il publia fut un *Essai* en vers *sur la Peinture*. Il fit imprimer successivement d'autres poëmes, ainsi que des ouvrages dramatiques; et l'*Essai sur l'Histoire* et le *Triomphe du Caractère* le firent comparer à Pope, qu'il semble avoir pris pour modèle. On cite encore parmi ses nombreux écrits ses traductions de *l'Enfer*, du Dante, et de l'*Araucana*, d'Ercilla.

HEARNE (*Samuel*), célèbre voyageur, etc.

Né en 1745. Le peu d'inclination qu'il montrait pour l'étude, et l'ardeur qu'il témoignait pour la profession de marin, engagèrent sa mère, restée veuve, à le conduire elle-même, quand il n'était encore âgé que de onze ans, à Portsmouth, où il s'embarqua sur le vaisseau du capitaine, depuis lord Hood. A la fin de la guerre, Hearne, voyant qu'il avait peu d'espoir d'avancement dans cette partie, quitta la marine royale, et entra au service de la compagnie de la baie d'Hudson, où son activité et son intelligence le firent bientôt distinguer des autres contre-maîtres. Les directeurs de la compagnie, instruits de son zèle, pensèrent que personne ne convenait mieux que lui pour l'exécution de deux projets qui les occupaient depuis longtemps: l'un était la découverte du passage au N. O., tant de fois tentée sans succès; l'autre, celle d'une mine de cuivre, située très-haut dans le nord, et dont les récits des Indiens avaient donné connaissance dès 1715. La découverte fut résolue, et Hearne, désigné pour cette expédition, partit le 6 novembre 1769, accompagné de deux blancs et de quelques Indiens. On n'avait encore fait que deux cents milles, à travers un sol pierreux, inégal et couvert de neige, lorsque le chef de ces derniers et sa troupe abandonnèrent Hearne, qui revint sur ses pas, à son grand chagrin et à la surprise extrême du gouverneur. Le 5 février 1770 il se mit de nouveau en route, à peu près dans la même direction que la première fois, avec un Indien qui, disait-il, était allé bien près du fameux fleuve; et, après un voyage long et périlleux, arriva enfin, le 13 juillet 1771, sur les bords du fleuve de la mine fameuse, objet de ses recherches. Le 17 il prit possession du pays au nom de la compagnie; essuya beaucoup de malheurs dans le retour; et revint pourtant en bonne santé au fort, après une absence de dix-huit mois et vingt-trois jours. Toujours occupé de ce qui pouvait être avantageux aux intérêts de ses commettans, il établit, en 1774, le comptoir de Cumberland dans l'intérieur des terres, et le gouverneur étant mort, en 1765, Hearne fut nommé son successeur. Il repassa en Angleterre, en 1787, jouir de la fortune modeste qu'il avait acquise par de longs travaux, et y mourut en 1792.

HEBENSTREIT, lieutenant de place à Vienne en Autriche, etc.

Né, en 1760, d'une famille noble peu distinguée. Il embrassa la profession des armes, et devint lieutenant de place à Vienne. Il se prononça ensuite en faveur de la révolution française; fit venir *le Moniteur* dans un temps où ce papier-nouvelle était défendu, et le traduisit en latin pour le répandre en Hongrie, et propager ainsi les principes révolutionnaires. Il composa aussi une chanson contre le gouvernement autrichien; fut arrêté peu après, livré à une commission militaire, condamné à mort et pendu, le 8 janvier 1795, comme conspirateur. Il mourut avec fermeté, et dit, au moment de son supplice, aux ecclésiastiques qui l'accompagnaient, « que l'abus de ses talens avait seul fait son malheur. » Il était alors âgé de trente-cinq ans.

HEBENSTREIT (*Jean-Chrétien*), botaniste, membre de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, etc.

Il naquit à Klein-Jéna, près de Naumbourg, en 1720; étudia à Leipzig la médecine, qu'il exerça ensuite pendant

un an à Naumbourg, et alla, en 1749, remplir la place de professeur d'histoire naturelle et de botanique, à Saint-Pétersbourg : il y fut nommé en même temps membre de l'académie impériale des sciences. Hebenstreit accepta, en 1751, les fonctions de médecin du comte Kyrila Rasumowsky, qui se rendait dans l'Ukraine en qualité de Hetman des cosaques ; et après être resté pendant deux ans à Gluchow, résidence de l'Hetman, il revint en Allemagne, et fut rappelé à Pétersbourg en 1755, d'où la rigueur du climat le força de revenir en Saxe. Il obtint sa démission en 1761 ; exerça, depuis cette époque, son art à Leipzig, et y mourut le 27 septembre 1795. On lui doit plusieurs ouvrages estimés sur la botanique.

HEDWIG (*Jean*), fameux naturaliste allemand, etc.

Né à Cronstadt, en Transylvanie, le 8 octobre 1730. Il perdit son père en 1747, et fut envoyé successivement, pour continuer ses études, à Presbourg, à Zittau, et enfin à Leipzig, où des travaux subsidiaires l'aidèrent à suppléer à la modicité de sa fortune. Il y mit en ordre le jardin et la bibliothèque de l'université, et enrichit le cabinet de plusieurs préparations anatomiques. Bose, professeur de botanique, l'ayant pris en affection, le logea chez lui, et le chargea pendant trois ans de le remplacer à l'hôpital. Ses études terminées, Hedwig retourna dans sa patrie, où il eut la mortification de ne pouvoir être admis à exercer la médecine, parce qu'il n'avait pas fait ses cours à l'université de Vienne. Il prit en conséquence le parti de se fixer dans quelque ville de Saxe ; se fit recevoir docteur en 1756, et s'établit alors à Chemnitz, où il ne cessa de joindre l'étude des végétaux à une pratique fort étendue. Le défaut de livres et d'instrumens l'embarrassant quelquefois, il s'adressa à Schreber, pour obtenir quelques éclaircissemens sur la *Flore de Leipzig*, que ce dernier venait de publier. Celui-ci fut si frappé de la justesse d'esprit et de la sagacité du jeune médecin, qu'il entra en correspondance avec lui, devint son ami, lui envoya des livres, et même des microscopes, qu'Hedwig perfectionna encore, et avec le secours desquels il fit bientôt les grandes découvertes qui ont établi sa réputation. La pratique de son art, dans la petite ville de Chemnitz, suffisant à peine à ce qu'exigeait l'entretien de sa nombreuse famille, il se décida, en 1781, à se fixer à Leipzig, et y publia son *Fundamentum historiæ naturalis muscorum*, fruit de vingt ans de recherches et de méditation. Il fut chargé, en 1784, du soin de l'hôpital militaire, puis nommé deux ans après professeur extraordinaire de médecine : l'électeur Frédéric Auguste lui donna ensuite la chaire de botanique, l'intendance du jardin, et un logement à l'académie. Hedwig publia en peu d'années les nombreux ouvrages dont les matériaux étaient depuis long-temps dans sa tête ; mais des chagrins domestiques, et la rigueur du froid qu'il fit à la fin de 1798, altérèrent tout à coup sa robuste constitution, et une fièvre nerveuse l'enleva au bout de neuf jours, le 7 février 1799.

HEIDEGGER (*Jean Conrad*), sénateur et tribun suisse, etc.

Né à Zurich, en 1748. Il avait hérité de l'amour qu'avait son père pour les lettres et la littérature ; devint sénateur et tribun dans sa patrie ; et résigna ses places, quelques années avant la révolution helvétique, pour se retirer d'abord à Constance, ensuite à Munich, et enfin à Augsbourg. L'électeur de Bavière lui conféra le titre de chambellan et de conseiller d'état, et M. Heidegger prit alors le nom de *Heidegger de Heydeck*. Il avait de grandes connaissances en biographie, et les journeaux littéraires allemands offrent plusieurs de ses mémoires sur cette science. Sa bibliothèque, qui était immense et très-riche, et surtout pour les éditions du 15[e] siècle, fut vendue après sa mort, arrivée en 1808.

HEINECKEN (*Charles Henri*), homme d'état saxon, etc.

Né à Lubeck en 1706. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude, et ses parens avaient beaucoup de peine à l'empêcher de travailler toute la nuit ; cependant on ne lui donna presque pas de maîtres, car l'alchimiste Schœneich, qui influa beaucoup sur l'éducation de son frère cadet, et qui avait toute la confiance de son père, ne pouvait le souffrir. De son côté, Heinecken, voyant tous les biens de sa maison passer dans le creuset, avait conçu pour le souffleur Schœneich la même antipathie, et lui fit manquer par ses espiégleries plusieurs opérations chimiques. Il étudia néanmoins le droit à Leipzig ; et après avoir été chargé

de quelques éducations particulières à Dresde, il fut enfin attaché au comte de Brühl, comme secrétaire de confiance. Cet habile ministre ayant bientôt reconnu les grandes qualités de Heinecken, l'employa dans différentes missions importantes, et l'avança rapidement dans les emplois : il reçut par la suite des lettres de noblesse immédiate, et l'électeur lui conféra même le titre de conseiller intime de Pologne et de Saxe. Le caractère de cet homme d'état, l'ami le plus fidèle du comte de Brühl, était remarquable par une grande simplicité; naturellement peu communicatif, il paraissait insensible aux douceurs de la société intime; un serrement de main était la plus grande marque d'attachement que pouvaient obtenir de lui ceux qui avaient le plus de droit à son amitié; mais il fut toujours prêt à rendre service, et jamais l'ingratitude ne changea chez lui cette disposition. Les prodigalités du roi de Pologne ayant amené un grand désordre dans les finances, Heinecken persuada à son maître de ne rien payer sans la signature du roi, et cette précaution sauva la réputation de probité de ce ministre, qui à la mort du prince fut vigoureusement attaquée par ses ennemis. Heinecken, quoique très-économe, n'attachait pas un grand prix à la richesse; les arts trouvaient en lui un protecteur généreux, et le magnifique ouvrage intitulé *la Galerie de Dresde*, qu'il fit exécuter à ses frais par les artistes les plus habiles, aurait entraîné la ruine totale de sa fortune, si le roi de Saxe actuellement régnant, n'était venu à son secours : ce prince acquit de Heinecken, pour une pension viagère, sa riche collection d'objets d'arts et toutes les planches de la galerie de Dresde. Après avoir cédé son cabinet, Heinecken se retira dans sa terre d'Altdœbern, dans la basse Lusace, et y mourut le 5 décembre 1792.

HEINICKE (*Samuel*), instituteur allemand des sourds-muets, etc.

Né en 1725, à Nauschütz, près de Weissenfels en Saxe. Il se livra d'abord chez ses parens à l'agriculture, jusqu'à sa vingt-quatrième année, et fut ensuite garde-du-corps de l'électeur de Saxe. Son séjour à Dresde l'ayant mis à portée d'acquérir des connaissances assez étendues, il quitta le service militaire, et étudia, en 1757, à l'université de Jéna. Le comte de Schimmelmann lui confia peu après l'éducation de ses enfans; et il resta pendant dix ans dans la maison de ce seigneur. Heinicke avait déjà beaucoup médité sur l'instruction des sourds-muets, lorsque la place de chantre à Eppendorf, qu'il accepta en quittant le comte Schimmelmann, lui offrit l'occasion d'essayer sa théorie sur un sourd-muet qu'il trouva dans cette commune. Sa méthode eut le plus grand succès; on lui envoya des élèves de divers endroits; et sa réputation détermina même l'électeur de Saxe à créer à Leipzig, une institution pour l'instruction de cette classe malheureuse, dont la direction fut confiée à Heinicke. Malgré les résultats de sa méthode, qui, sous quelques rapports, surpassait, dit-on, celle de l'abbé de l'Épée, on accuse Heinicke, avec raison, d'avoir traité ses élèves trop brutalement; son premier genre de vie lui avait donné un caractère si brusque, qu'il se manifeste jusque dans ses écrits, où beaucoup d'idées neuves et ingénieuses manquent leur but par la grossièreté de son style, rempli d'invectives les plus véhémentes contre les auteurs contemporains. Toutefois on ne peut refuser à Heinicke la justice d'avoir été l'un des premiers qui, dans le nord de l'Allemagne, se soient occupés avec succès d'instruire les sourds-muets. Il mourut le 30 avril 1790.

HELL (*Maximilien*), jésuite allemand et habile astronome, etc.

Né le 15 mai 1720, à Schemnitz en Hongrie. Il se montra de bonne heure passionné pour l'étude de l'astronomie et de la physique, et suppléa dans ses observations le père François, astronome de l'observatoire des jésuites à Vienne. Il prit aussi un grand soin du musée de physique expérimentale qui venait d'être créé dans cette capitale; accepta peu après une place d'instituteur à l'école de Leutschau, qu'il quitta l'année suivante, et revint alors à Vienne, où il étudia la théologie et donna en même temps des leçons de mathématiques à plusieurs gentilshommes. Il reçut les ordres en 1751; et après avoir achevé la troisième année de son noviciat, il obtint le degré de docteur, et fut nommé professeur à l'école de Clausenbourg, en Transylvanie. Quatre années après, le père Hell fut appelé à Vienne, où il occupa pendant trente six ans la place d'astronome et de conservateur de l'observatoire, qu'on y

avait construit d'après ses dispositions: il fut également chargé d'enseigner la mécanique; mais il ne donna que pendant une année des leçons de cette science. Dès 1757, il publia tous les ans, sans interruption, jusqu'en 1786, des éphémérides, qui forment un recueil estimé par les astronomes. Le comte de Bachoff, envoyé de Danemarck à Vienne, ayant pressé le père Hell d'accepter une commission pour observer en Laponie le passage de Vénus sur le disque du soleil, il partit le 28 avril 1768, et ne fut de retour à Vienne que le 12 août 1770. On jugera de la multitude d'observations qui furent le fruit de cette expédition, lorsqu'on saura que le père Hell annonçait sur ce voyage trois volumes in-folio. Tout étant intéressant pour la science dans les régions boréales, si peu fréquentées et si peu connues, la géographie, l'histoire, le langage, les arts, la religion, la physique, l'histoire naturelle, les marées, les vents, les météores, la chaleur et le froid, le baromètre, la hauteur des montagnes et la pente des fleuves, tout avait exercé l'attention de ce savant. Ses observations sur le passage de Vénus furent ensuite trouvées si justes, et réussirent si complétement, qu'elles furent annoncées par le canon du château de Wardœhus, comme un événement important et remarquable dans l'histoire de l'astronomie. Maximilien Hell avait eu aussi des relations avec Mesmer; et, frappé des résultats que celui-ci annonçait avoir obtenus en se servant des pièces d'acier aimanté que ce père lui avait communiquées, il crut pouvoir attribuer à l'aimant même la propriété de guérir les maladies de nerfs, et publia cette opinion, que combattit l'auteur du Magnétisme animal. Enfin, après avoir contribué pendant une longue carrière à étendre les connaissances en astronomie, le père Hell mourut à Vienne, le 14 avril 1792, laissant une foule d'écrits scientifiques propres à immortaliser son nom.

HELMERS (*Jean-Frédéric*), poète hollandais, etc.

Né à Amsterdam, où il est mort le 26 février 1813, âgé de quarante-six ans; son principal ouvrage est un poëme en six chants, intitulé *La nation Hollandaise*, dans lequel il célèbre ses compatriotes sous le rapport de leur caractère moral, du service militaire de terre et de mer, de la navigation, du commerce, de la culture des sciences, et de celle des arts: la partie technique de la versification, la diction et le style méritent également des éloges. Dans le deuxième chant, le poète gémit de la décadence de sa nation, courbée alors sous un joug étranger; mais il augure avec raison que cette humiliation n'est que passagère; et l'ombre de Vondel, le coryphée des poètes hollandais, qui lui apparaît, lui présage un astre réparateur. La censure impériale d'alors exigea, dans cet endroit, une note qui annonce que cet astre réparateur est Napoléon; et le lieutenant-colonel Von Rome, inspecteur de la librairie en Hollande, a eu la bonhomie de signer au bas de la page que c'est par ordre de la direction générale de la librairie de Paris que cette note a été placée, depuis la mort de l'auteur, survenue pendant l'impression.

HENDERSON (*John*), savant irlandais, etc.

Né en 1757 à Belle-Garance, près de Limerick. Il reçut sa première éducation parmi des méthodistes; entendit à huit ans le latin, de manière à pouvoir l'enseigner à l'école de Kingswood; et professa, à douze, le grec, dans le collége de Trivecka, au pays de Galles: son érudition tenait du prodige, et s'étendait à tous les genres de connaissances, quoiqu'il se fût attaché avec plus de goût à la théologie, à la morale, à la chimie et à la médecine, qu'à toute autre branche de la science. Il joignait à un caractère essentiellement bon et généreux, un esprit singulier, qui rendait plus piquant encore l'originalité de ses habitudes. Il passait une partie du jour à fumer, et lisait en fumant: c'était ses deux grandes jouissances. Ses vêtemens étaient faits d'une manière qui lui était toute particulière; il ne portait point de cravate; et, à l'âge de vingt-quatre ans, il laissait flotter ses cheveux comme ceux d'un enfant de six ou sept ans; ce qui devait surtout faire ressortir ce genre de ridicule, c'était une démarche grave et mesurée qui lui donnait l'air d'un homme affaibli par l'âge ou la maladie. Il se mettait ordinairement dans son lit au point du jour, et se levait dans l'après-midi. Souvent avant de se coucher, et, après s'être déshabillé jusqu'à la ceinture, il se plaçait en face d'une pompe située près de sa chambre, et la faisait jouer sur la partie supérieure de son corps

jusqu'à ce qu'elle fût inondée; il lâchait ensuite la pompe sur sa chemise, mettait la chemise sur lui, et se couchait dans cet état : c'est ce qu'il appelait prendre un excellent bain froid. L'anecdote suivante pourra donner aussi une idée de la modération du caractère d'Henderson. Un étudiant d'un collége voisin du sien, et qui se piquait d'être un grand logicien, l'attaqua un jour sur un sujet qu'il avait choisi lui-même, mais qu'il ne connaissait probablement pas encore assez. Vaincu et ne sachant que répondre, il n'imagina rien de plus convaincant que de lancer un verre rempli de vin au visage de son antagoniste; Henderson sans se décontenancer, s'essuya tranquillement, et dit avec plus de calme encore à ce mauvais logicien : « Ceci, monsieur, n'est qu'une digres» sion ; examinons maintenant votre » argument. » Cependant cette insulte grossière indigna tellement les assistans qu'ils mirent l'agresseur à la porte. Henderson, avait une sorte d'éloquence froide et sentencieuse; sa mémoire égalait celle qu'on a attribuée à Crichton et à Psalmanazar; il avait aussi un talent singulier pour imiter les dialectes des différens peuples, et il aurait pu, dit-on, se donner avec assurance pour être natif de tel pays qu'il aurait voulu. Il montrait aussi beaucoup de sagacité dans les jugemens qu'il portait sur le moral des hommes d'après leur physionomie, et c'était le genre de science dont il était le plus vain. On peut supposer, par tout ce qu'on rapporte de lui, qu'il avait beaucoup plus d'imagination et de mémoire que de jugement, surtout quand on sait qu'il croyait aux sciences occultes, et que sa bibliothèque était en partie composée de livres de magie et d'astrologie : on lui a également reproché d'aimer un peu trop le vin. Ce penchant, son application continuelle, sa pipe et ses bains froids furent sans doute les causes éloignées de sa mort prématurée, arrivée à Oxford, en 1788, dans la trente-deuxième année de son âge. Un de ses élèves lui exprimant un jour le regret de ce qu'il n'avait pas fait jouir le public des richesses de son esprit, Henderson répondit : « L'ignorance fait plus d'écrivains que » la science ; un grand nombre de prétentions à l'originalité doivent être » regardées comme nulles, à moins que » les auteurs ne puissent convaincre » leurs prédécesseurs du plagiat : il » fant penser lentement et écrire tard. »

HENKE (*Henri-Philippe-Conrad*), célèbre théologien protestant, etc.

Né en 1752, à Hehlen, dans le duché de Brunswick. Il perdit son père, aumônier de la garnison de Helmstaedt, à l'âge de dix ou douze ans; fut élevé dans cette dernière ville, et ne se fit remarquer que lorsque le professeur Schirach l'eut associé à la rédaction de son journal latin. Devenu professeur en théologie à l'université de sa ville natale, Henke fut élevé à la première dignité ecclésiastique de son pays, en 1786, (celle d'abbé du couvent de Konigslutter), et fait vice-président du consistoire de Helmstaedt. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de théologie, d'exégèse sacrée, et d'histoire ecclésiastique, sans renoncer à des recherches de philologie profane, pour lesquelles il eut toujours un penchant marqué. Sa franchise, son zèle exempt d'intolérance; l'originalité de ses vues et la précision énergique de son style, lui ont fait un nom distingué parmi les théologiens allemands du 18e siècle. Il a été aussi rédacteur principal de quelques recueils périodiques, tels que le musée pour la science de la religion, l'exégèse, et l'histoire ecclésiastique, ouvrages qui ont avancé les progrès de plus d'une branche des sciences théologiques; mais ses deux principales productions sont, une *Histoire de l'Eglise*, en 5 volumes in-8°., qui a eu plusieurs éditions, et dont l'abrégé, qu'il avait laissé incomplet, a été terminé par le savant J. S. Vater; et ses *Lineamenta institutionum fidei Christianæ*, dont le but est d'éliminer de la théologie chrétienne, toute doctrine étrangère aux théories de religion rationelle accréditées dans les écoles philosophiques, depuis le temps de Leibnitz et de Wolf. Henke mourut d'épuisement, le 2 mai 1809, à la suite d'un voyage qu'il avait fait à Paris, comme député des Etats de Brunswick.

HENNERT (*Charles-Guillaume*), écrivain allemand, etc.

Né à Berlin, le 3 janvier 1739. Il servit pendant la guerre de sept ans, sous les ordres du prince Henri de Prusse, qui à la paix, le fit son ingénieur au château de Reinsberg. En 1785 le roi de Prusse nomma Hennert, inspecteur en chef des constructions du département, de l'administration forestière, et quelques années après con-

seiller privé de l'administration des forêts : il mourut le 21 avril 1800, après avoir beaucoup contribué en Prusse à l'amélioration de cette partie de l'économie publique. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages sur cette matière et sur l'art militaire : différentes feuilles périodiques telles, que le journal de Berlin, le journal Militaire, contiennent aussi un grand nombre de Mémoires de cet auteur sur ces deux objets, qui étaient depuis long-temps le motif de ses études et de ses veilles.

HENRI (*Frédéric-Louis*), prince de Prusse, connu sous le nom de *prince Henri*, etc.

Né à Berlin, le 18 janvier 1726, et fils de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, et de Sophie Dorothée, fille de George Ier., roi d'Angleterre; il montra, dès sa jeunesse, les plus heureuses dispositions pour tous les exercices du corps et de l'esprit, et sut ensuite obtenir de la célébrité à côté des qualités brillantes de son frère, le Grand-Frédéric. Le prince Henri, qui s'était livré de bonne heure à l'étude de la tactique militaire, fit ses premières armes à seize ans, dans la guerre de 1742, d'abord comme colonel, puis comme aide-de-camp du roi son frère, et se distingua particulièrement aux batailles de Czaslaw et de Hohen - Friedberg. Il épousa en 1752, la princesse de Hesse-Cassel, et obtint alors pour résidence, le château de Rhinsberg, qu'il rendit depuis si célèbre, par les hommes à talens qu'il y attira. Il se signala de nouveau dans la fameuse guerre de sept ans, pendant laquelle il commanda la seconde armée, et y développa autant de valeur que de prudence, autant d'art que de sang-froid. C'est surtout aux batailles de Prague et de Rosbach, et dans les campagnes de 1758 et 1759, qu'il se couvrit de gloire par l'habileté de ses manœuvres, que date réellement sa gloire militaire : elle excita même la jalousie de son frère, à un tel point qu'il ne l'en récompensa que par des tracasseries, qui obligèrent le prince à quitter momentanément l'armée. Cependant il reparut bientôt à la tête des troupes; et remporta une victoire éclatante à Freyberg, le 29 octobre 1762. Frédéric traita dès-lors son illustre frère avec plus d'égards, et lui donna même une garde de vingt-quatre hussards, qui est toujours restée attachée à sa personne. Le prince Henri fut ensuite chargé de missions diplomatiques, et se rendit successivement à Stockholm, puis à Pétersbourg, où il fut reçu, par Catherine II, avec une magnificence extraordinaire, et détermina même cette princesse, qui était alors sur le point de déclarer la guerre à la Prusse, a exécuter le fameux plan qu'il avait conçu pour le partage de la Pologne. A l'époque de la guerre de la succession de Bavière, le prince Henri eut le commandement de l'armée prussienne, et pénétra en Bohême, où il parvint à faire vivre son armée pendant le court espace que durèrent les hostilités; mais à peine était-il de retour dans son délicieux séjour de Rhinsberg, qu'un voyage en France fut jugé nécessaire aux intérêts de la Prusse : le prince vit dans la capitale tout ce qu'il y avait d'hommes distingués dans les arts et dans les sciences. A la mort du Grand-Frédéric, le prince Henri essaya d'abord d'obtenir quelque influence sur son successeur; et, n'ayant pu y réussir, il se retira de nouveau dans sa terre de Rhinsberg, où il passa le reste de ses jours en philosophe, oubliant la grandeur, et s'y entourant de livres et d'amis. Grand amateur de musique, il eut toujours près de lui des artistes célèbres en ce genre, et une excellente chapelle. Il avait fait élever dans son jardin une pyramide consacrée à la mémoire des guerriers prussiens morts sur le champ de bataille, au-dessous de laquelle se trouvait un caveau, où il ordonna qu'on l'enterrât. Quinze jours avant sa mort, il alla le visiter; et dit en riant, à son conseiller des bâtimens, qui l'accompagnait : « Ayez soin que » l'on me mette la tête tournée du côté » du château, pour que l'ordre y règne, » en croyant que je vois encore ce qui » s'y passe. » Ses derniers mots à son aide-de-camp, furent : « Vous direz au » comte de Bruhl qu'il ne me garde » plus de rancune de mes plaisanteries » sur la littérature allemande. » Il composa lui-même son épitaphe en vers français d'un ton fort original, et mourut le 3 août 1802, à l'âge de soixante-seize ans.

HENSLER (*Philippe-Gabriel*), célèbre médecin suédois, etc.

Il naquit à Oldenswort dans le duché de Sleswig, le 4 décembre 1733. Après avoir exercé la médecine à Altona et à Pinneberg, il fut nommé premier médecin du roi de Danemarck, en 1775,

et enseigna depuis 1789, la médecine à l'université de Kiel, où il mourut le 31 décembre 1805. Hensler contribua beaucoup à propager l'inoculation de la petite vérole, et prouva aux antagonistes de cette nouvelle découverte, que cette maladie enlevait le dixième, quelquefois même le quart des sujets qu'elle atteignait; tandis que par l'inoculation il n'en mourait que le quatre centième. On lui doit une foule d'ouvrages sur son art et particulièrement sur les maladies de la peau, qui font honneur à ses connaissances et à ses talens, et dont la nomenclature serait trop fastidieuse pour le lecteur. On attribue aussi à ce savant médecin, un ouvrage fort curieux: l'*Anaxagore de l'occident, sur la génération de l'homme*, que quelques bibliographes allemands, mettent sur le compte de Justi. La vie de Hensler a été écrite en latin par le professeur Heinrich; et publiée à Kiel, en 1806.

HERBERT (le *baron* d') ministre autrichien, etc.

Né en Allemagne, et fils d'un officier supérieur, qui servait dans l'amée autrichienne employée en Bosnie, en 1757, il fut emmené avec son père et sa mère, comme prisonnier de guerre à Constantinople; puis retiré ensuite des mains des Turcs par un Jésuite, qui l'instruisit dans les langues orientales: il fut nommé plus tard secrétaire du prince de Kannitz, premier ministre de l'empereur, et enfin attaché à l'ambassade de Constantinople, en qualité d'internonce. Devenu, par son propre mérite, secrétaire de légation, puis ministre de sa cour auprès du grand-seigneur, il signa, le 4 août 1791, le traité de paix conclu entre son souverain et la Porte-Ottomane, et applanit peu à peu toutes les difficultés qui existaient depuis long-temps, relativement à la ligne de démarcation des frontières de la Croatie, opération pour laquelle ses prédécesseurs avaient inutilement travaillé. Il mourut presque subitement, à Constantinople le 23 février 1802.

HERBERT (*William*), célèbre antiquaire anglais, etc.

Né en 1718, à Hitchin dans le comté de Hertford. Après avoir exercé sans succès l'état de marchand bonnetier, et formé quelques entreprises infructueuses, il partit en qualité de commissaire sur un bâtiment de la compagnie des Indes. Arrivé à Tellichéry, quelques circonstances de la guerre qui se poursuivait alors avec les Français, le détachèrent du bâtiment, l'obligèrent de faire à pied un long voyage, et ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il rejoignit le navire, au fort Saint-David. Herbert ayant eu par là occasion de voir beaucoup de pays, exécuta les plans de divers établissemens, ce qui lui valut une gratification de la compagnie des Indes. Il s'établit ensuite à Londres, comme graveur de cartes géographiques et marchand d'estampes; et il acquit de l'aisance dans cette nouvelle situation. Son goût dominant le portant toujours vers l'étude des antiquités typographiques, il commença à rassembler des matériaux pour une nouvelle édition qu'il projetait des antiquités des *Ames*, dont il avait acheté le manuscrit autographe, enrichi de notes, et s'étant retiré à Cheshunt dans sa province natale, il ne s'occupa plus que de cet objet. Le premier volume, considérablement augmenté, parut en 1785, et fut suivi de deux autres en 1786 et 1790. L'accueil que ce travail précieux reçut du public, n'empêcha pas Herbert de reconnaître qu'il pouvait encore être perfectionné, et il en préparait une édition ultérieure, lorsqu'il mourut le 18 mars 1795. Il eut aussi beaucoup de part à un manuel intitulé *New Directory for the east Indies*; et on lui doit une édition du comte de Gloucester, par Atkins, ouvrage qui était devenu très-rare.

HERBST, (*Jean-Fréderic-Guillaume*), naturaliste allemand, etc.

Né le 1[er] novembre 1743, a Petershagen, dans la principauté de Minden. Il fut d'abord instituteur à Berlin, et devint quelques années après aumônier d'un régiment d'infanterie prussienne. Herbst, nommé successivement et avec distinction au ministère de la chaire, dans différentes églises de Berlin, ne se fit pas moins remarquer comme naturaliste; aussi fut-il tout à la fois membre de la direction des amis de l'histoire naturelle à Berlin; de l'académie royale de Bavière à Burghausen; et de la société économique à Postdam. Il entretint une correspondance très-suivie dans les différentes parties du monde, et entreprit fréquemment des voyages en Allemagne, en France, dans les Pays-Bas, en Suisse et en Dannemark, pour étendre ses connaissances en histoire naturelle: il avoit aussi formé une collection nombreuse d'insectes et de crustacés.

Les protestans le placent, comme orateur, au même rang que le prédicateur Spalding. Herbst mourut le 5 novembre 1807.» Nous ne citerons pas ici les différens recueils de ses sermons qui ont été publiés; nous nous contenterons seulement de dire qu'il a enrichi l'histoire naturelle d'un nombre considérable d'ouvrages remarquables.

HERDER (*Jean-Godefroi* de) surnommé le *Fénelon* de l'Allemagne, etc. Né à Mohrungen, petite ville de la Prusse orientale, le 25 août 1744, d'une famille pauvre et obscure; son père, simple maître d'école, homme pieux, mais ignorant, ne permit à son fils d'autre lecture que celle de la Bible et du livre de chant usité à l'église; mais le jeune homme, attiré déjà vers l'étude, se procurait des livres en secret, grimpait sur un arbre pour les dévorer sans être aperçu, et se liait aux branches avec une courroie, pour lire avec plus de tranquillité. Réduit à une condition presque servile, chez le prédicateur Trescho, qui l'avait pris pour copiste, le jeune Herder, naturellement timide, n'osait se montrer tel qu'il était: mais diverses circonstances révélèrent malgré lui ce secret, et Trescho, reconnaissant avec surprise, dans son serviteur, un sujet d'une grande espérance, en fit son élève, l'associa à ses propres enfans, dans les leçons de latin et de grec qu'il leur donnait, et lui fit faire les plus rapides progrès. Un médecin russe, qui logeait momentanément chez le prédicateur, s'intéressant vivement à ce jeune homme aussi laborieux qu'infortuné, désira ensuite l'emmener à Saint-Pétersbourg, pour lui faire apprendre la chirurgie; mais arrivé à Kœnisberg, Herder y fut connu et apprécié de quelques hommes qui firent tout pour le conserver à sa patrie et aux études littéraires. Il embrassa alors l'état ecclésiastique; étudia la théologie, et entra dans le collége de Frédéric, où il se chargea tout à la fois de l'éducation de quelques pensionnaires, et de remplir les chaires vacantes: il suivoit pendant ce temps le cours de l'université, et devint le disciple de Kant, dont il devait un jour être l'adversaire. On le vit explorer avec une inconcevable ardeur, toutes les branches de connaissances humaines, et il avait à peine dix-neuf ans, lorsque son chant à *Cyrus*, publié à l'occasion du rappel de quelques illustres exilés de Sibérie, commença à le faire connaître: l'année suivante, il fut appelé à Riga pour y remplir à la fois les fonctions de prédicateur et celle d'instituteur, de l'école attachée à la cathédrale. Dans la chaire évangélique, son éloquence captiva les cœurs; au milieu de son école, il sut communiquer à l'esprit de ses élèves le mouvement dont il était lui-même entraîné. Son talent littéraire s'exerçait aussi dans de nombreux fagmens, dont il n'était point toujours satisfait, mais dont la publication attirait sur lui l'attention de l'Allemagne. On lui offrit, et il refusa, en 1768, la fonction d'inspecteur de l'école de Saint-Pierre à Saint-Pétersbourg, quoiqu'il brûlât du désir de voyager et de connaître les hommes. Une occasion favorable se présenta bientôt pour satisfaire son goût; il accompagna, en Allemagne et en France, le jeune prince de Holstein-Eutin, et rencontra Goethe à Strasbourg, avec lequel il s'unit d'une étroite amitié. En 1770, il fut nommé, par le comte Guillaume de Schaümbourg-Lippe, prédicateur de la cour, surintendant et conseiller consistorial à Buckebourg; et c'est alors que ses travaux se développant sur un plan plus vaste et mieux suivi, le placèrent au premier rang des écrivains de l'Allemagne. Il se rendit en 1775 à Gœttingue, pour y occuper une chaire à laquelle il venait d'être nommé. Une mortification inattendue l'y surprit à son arrivée; et il y échappa par un singulier bonheur. Sa nomination n'avait point encore été confirmée par le roi, parce qu'on avait conçu des doutes sur l'orthodoxie de ses sentimens, et qu'il devait subir préalablement l'épreuve d'une conférence, ou plutôt d'un examen, dans lequel l'originalité de ses idées, et la fierté de son caractère lui préparait quelque embarras. Le jour même où l'épreuve devait avoir lieu, Herder reçut à midi une destination nouvelle, le duc de Saxe-Weimar, ce généreux ami des lettres, l'avait institué à la fois, surintendent-général et conseiller consistorial, en même-temps que prédicateur de la cour. Là, dans cette moderne Athènes de l'Allemagne, il obtint tout à la fois l'indépendance et les loisirs nécessaires à ses grands travaux, et se trouva réuni aux premiers littérateurs de son temps. Il s'acquitta envers le prince son protecteur, en contribuant puissamment à fonder, dans le duché de Saxe-Weimar, des établissemens utiles; créa

un séminaire d'instituteurs; perfectionna les diverses branches de l'instruction publique; introduisit plusieurs réformes dans la liturgie, et rédigea lui-même un nouveau catéchisme. Nommé, en 1789, vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique, il reçut en 1791, de l'électeur de Bavière, des lettres de noblesse pour lui et sa postérité. Il passa ses dernières années dans le commerce des hommes les plus distingués, vénéré du public, honoré de toute la famille ducale, et mourut le 18 décembre 1803.

HERRENSCHWAND (*Jean-Frédéric*) fameux médecin suisse, etc.

Il naquit à Morat; fit ses études à Strasbourg, à Jéna, à Halle et à Leyde, où il fut reçu docteur en 1737; et exerça successivement son art à Londres, à Paris et en Allemagne. Le duc de Saxe-Gotha, Frédéric III, le nomma ensuite son médecin, et il en remplit les fonctions jusqu'en 1764, qu'il devint médecin ordinaire du roi de Pologne, Stanislas-Auguste, qui lui conféra des lettres de noblesse. Depuis 1779, Herrenschwand vécut à Berne, où il mourut en 1796. Le seul ouvrage qu'il ait publié, intitulé le Spécifique contre le Tænia (ver solitaire), qu'il reçut d'abord d'un empyrique, et qu'il modifia lui-même, contribua long-temps à sa réputation : les principaux ingrédiens de ce remède sont la gomme-gutte et la racine de fougère.

HERSCHELL (sir *William*), célèbre astronome, membre de la société royale de Londres, etc.

Né le 15 janvier 1738, à Hanovre, où son père était musicien; celui-ci lui fit d'abord prendre son état; mais, découvrant bientôt dans son fils d'heureuses dispositions, il lui donna un maître français, sous lequel Guillaume fit de si rapides progrès, qu'il acquit promptement quelques connaissances en logique, en morale et en physique. Dès lors il n'eut plus d'autre désir que de perfectionner son instruction, et n'avait cependant, pour toute ressource, qu'un instrument de musique, avec lequel il suivit son père à Londres, en 1759, comme musicien dans les troupes hanovriennes. Trouvant peu de moyens de faire fortune dans la capitale, il s'engagea comme hautbois dans la milice de Durham, et devint ensuite organiste à Hallifax. Là, il partageait son temps entre les devoirs de sa place, les leçons de musique qu'il donnait en ville, l'étude des langues, etc.; et s'efforça ensuite d'acquérir la connaissance des sciences les plus abstraites. Ses premiers efforts furent dirigés vers la théorie de l'harmonie, après quoi il étudia les autres branches des mathématiques, et se rendit familiers les ouvrages d'Euclide et de Newton. En 17.6, Herschell passa à Bath, comme organiste de la chapelle octogone de cette ville, où ses occupations musicales se multiplièrent tellement, qu'il passait tout son temps au théâtre ou dans les concerts, et consacrait une partie de la nuit à ses études mathématiques. N'ayant pas les moyens de se procurer un bon télescope, il conçut le projet d'en construire un lui-même, et ne réussit qu'à force de persévérance. Encouragé par ce succès, il voulut ensuite faire des télescopes d'une grande dimension, et parvint à en former de sept et même de dix pieds. Sa constance et son ardeur dans ses observations astronomiques furent enfin récompensées par la découverte d'une nouvelle planète, à laquelle il donna le nom de *Georgium sidus*, et que les astronomes étrangers nommèrent d'abord *Herschell* : elle est aujourd'hui généralement connue sous le nom d'*Uranus*. Cette importante découverte, qui eut lieu dans la nuit du 13 mars 1781, fut communiquée, dans la même année, à la société royale de Londres, qui élut alors Herschell pour un de ses membres, et lui décerna la médaille d'or, à cause des services qu'il avait rendus à la science. L'année suivante, le roi d'Angleterre l'ayant pris sous sa protection immédiate, Herschell quitta Bath et vint s'établir à Slough près de Windsor, dans une maison que lui avait destinée S. M., qui le nomma aussi son astronome particulier, avec une pension considérable. Dans cette position, il se trouva en état de mettre à exécution les projets qu'il avait commencé d'effectuer à Bath, et parvint, après de nombreux essais, à construire un télescope qui n'avait pas moins de quarante pieds. Depuis lors, de nouvelles découvertes n'ont fait qu'ajouter à sa réputation, et lui mériter des distinctions scientifiques. — Sa sœur, miss Caroline Herschell, née le 16 mars 1750, s'est aussi distinguée elle-même par son application à l'astronomie et par plusieurs rapports ingénieux à la so-

ciété royale : elle a découvert cinq comètes de 1786 à 1791.

HERTZBERG (*Ewald - Frédéric*, comte de), célèbre ministre d'état prussien, etc.

Né en 1725, à Lottin en Poméranie, d'une ancienne famille noble, mais pauvre; son père, qui s'était distingué au service du roi de Sardaigne en qualité de major, l'envoya, en 1739, au gymnase de Stettin, où, à l'âge de dix-neuf ans, il composa, en latin, une assez bonne *Histoire généalogique des premiers empereurs d'Autriche*. Il passa ensuite à l'université de Halle; publia, dans cette ville, une dissertation très-détaillée *sur le droit public des états de Brandebourg*, dont le cabinet de Berlin défendit l'impression, et fut pourtant employé, quelques années après, aux archives secrètes du ministère des relations extérieures de Prusse. Frédéric II distingua bientôt son intelligence, et se servit de lui pour son travail des Mémoires de Brandebourg, dont il le récompensa, en 1747, par une place de conseiller de légation. Depuis lors, M. de Hertzberg composa plusieurs autres écrits politiques estimés; rendit des services essentiels à son souverain, et fut enfin nommé, en 1757, premier conseiller intime et secrétaire d'état au département des affaires étrangères. Il développa, dans cette importante fonction, des talens et une énergie peu commune; répara les désastres occasionnés par la bataille de Collin, et couronna son ouvrage par la paix de Hubertsbourg en 1763. M. de Hertzberg succéda presqu'aussitôt au comte de Podewils dans le ministère des relations extérieures, où il se signala par des actes diplomatiques de la plus haute importance, relativement au premier partage de la Pologne, en 1772; à la succession de Bavière trois ans après; et enfin à l'invasion de la Hollande en 1787 et 1788. Frédéric-Guillaume II, en montant sur le trône, combla le ministre favori de son oncle des plus grandes marques de bonté, et l'éleva même à la dignité de comte, en le décorant de l'ordre de l'Aigle-Noir. Celui-ci rétablit ensuite la tranquillité en Hollande; dirigea, dans un but utile à l'équilibre de l'Europe, le traité de Reichenbach en 1790, et quitta le portefeuille, en 1791, à cause des nouveaux ministres que l'influence des maîtresses et les intrigues des courtisans venaient de lui adjoindre dans le gouvernement de la Prusse. Il continua néanmoins, à la sollicitation du roi, de siéger au conseil d'état; mais il ne prit dès lors aucune part aux affaires publiques, et s'adonna entièrement aux travaux de l'académie dont il était curateur. Quoique sa santé eût été souvent altérée par l'excès du travail, sa vie régulière et une grande sobriété prolongèrent sa carrière jusqu'à l'âge de soixante-neuf ans : il mourut le 27 mai 1795. La physionomie du comte de Hertzberg annonçait un profond penseur. Il réunissait, à une érudition profonde, une facilité extraordinaire dans les affaires; mais ces qualités étaient ternies par une vanité, un entêtement et une susceptibilité extrême. La littérature allemande a trouvé en lui un zélé protecteur, et jamais ministre ne s'est prononcé plus hautement en faveur de la liberté de la presse.

HERVAS (marquis d'Almenara), ministre espagnol, etc. (Voyez ALMENARA.)

HERZ (*Marc*), israélite, professeur royal de philosophie à Berlin, etc.

Né le 17 janvier 1747, d'un père qui n'était qu'un simple maître d'école; il eut à lutter contre la pauvreté et contre les préventions attachées au culte qu'il professait, et triompha de tous les obstacles par une ardeur infatigable pour le travail qu'alimentait l'amour de l'humanité et que fécondaient un talent facile, une pénétration vive et une grande habitude de méditation. Il sut s'attirer, soit comme médecin, soit comme savant, une considération personnelle qui rejaillit sur ses co-religionnaires; fut le disciple de Kant et l'ami de Mendelsoh; et lorsque le premier, bien éloigné d'avoir obtenu la renommée dont il devait jouir par la suite, commençait à poser les bases de son édifice philosophique, Herz, dans des cours publics qu'il ouvrit à Berlin, et où étaient admises des personnes de toute condition, développa, avec une clarté qui n'a pas toujours été l'attribut de ce système, et avec un singulier succès, les vues principales du métaphysicien de Kœnigsberg, quoique sans adopter secrètement toutes les doctrines de son ancien professeur. Par la suite, Herz s'affligea de voir succéder à la philosophie kantienne proprement dite, des doctrines qui lui paraissaient oiseuses ou funestes. Son principal ou-

vrage est une *Recherche sur le Vertige*, dont la première partie considère ce phénomène sous le rapport psychologique, et la deuxième sous le rapport médical. Il a aussi publié, en 1787, son cours de physique expérimentale, et combattit, dans le journal hébraïque *le Collecteur*, l'abus des inhumations précipitées que la superstition maintenait parmi les israélites. Il est mort le 19 janvier 1805, avec le titre de conseiller et de médecin privé du prince de Waldeck. La médecine étant la seule profession libérale que les lois de sa patrie permettent aux juifs, il s'y rendit célèbre autant par la pratique que par ses travaux théoriques, et ne se distingua pas moins par la noblesse et la moralité de son caractère que par son désintéressement.

HESS (*Louis*), peintre suisse, etc.

Né en 1760, à Zurich, où son père était boucher; il exerça d'abord cet état, quoique ses talens en peinture s'annonçassent néanmoins de très-bonne heure. Son métier l'obligeant à de fréquentes excursions dans les montagnes de la Suisse, pour chercher et acheter du bétail, il prit ainsi l'habitude d'observer les sites pittoresques, et devint ensuite le peintre le plus vrai des paysages suisses. En 1791, il fit à pied le voyage de Rome; et son séjour en Italie, quoique assez court, contribua singulièrement à perfectionner son talent, et a rendre son coloris plus pur et plus suave. Ses tableaux sont nombreux, et surpassent tout ce que l'on connaît dans leur genre pour la vérité du dessin, le choix et le goût de la composition, l'harmonie et la variété des sites, et surtout pour la transparence et le ton des eaux, qui sont délicieux dans tous ses ouvrages. Hess mourut en 1800.

HESSE-CASSEL (*George-Guillaume*, Landgrave de), feld-maréchal au service de Prusse, etc.

Né le 3 juin 1743, et marié le 1er septembre 1764, à la princesse Wilhelmine-Caroline, fille de Frédéric V, roi de Danemarck; il commença à régner sur le comté de Hanau, le 13 octobre 1764, et sur toute la Hesse, le 31 octobre 1785. Il entra dans la coalition contre la France, en 1793; conclut, l'année suivante, un traité de subsides avec l'Angleterre, et fit alors passer huit mille Hessois au service de cette puissance. Dans le même temps, il commanda lui-même ses troupes réunies à l'armée prussienne contre la république française; projeta, en 1794, avec le margrave de Bade et d'autres princes d'Allemagne, une croisade pour la défense de la religion et de la constitution germanique, et traita néanmoins, en 1795, avec le directoire-exécutif. Le 27 avril 1803, George-Guillaume fut nommé électeur; et, au moment de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche, en 1805, il accueillit à sa résidence, de Cassel, le maréchal Bernardotte, ce qui ne l'empêcha pas de faire, peu de temps après, des préparatifs de guerre contre Napoléon Il perdit ses états à la suite de la bataille de Friedland; se retira alors à Sleswig, et ne rentra en possession de la Hesse et du comté de Hanau, qu'en 1813, après la signature du traité de Francfort. Ennemi prononcé des idées libérales du siècle, et des innovations politiques qui en avaient été le résultat, il rétablit tout sur l'ancien pied, et publia, sous la date du 14 janvier 1816, une ordonnance par laquelle il dépossédait tous les propriétaires des biens et droits domaniaux vendus, etc. Cette mesure indisposa contre lui, même jusqu'à la Prusse, qui protesta contre cette ordonnance; mais il n'en tint compte, non plus que des décrets de la diète de Francfort, et les sujets Hessois, acquéreur de biens nationaux, attendent encore aujourd'hui l'exécution des promesses qui leur ont été faites par les puissances, garantes des traités.

HESSE-DARMSTADT (*Louis X*, landgrave de).

Né le 14 juin 1753, et marié le 19 février 1777, à une princesse de la même maison. Il succéda à son père le 6 avril 1790. Il était propriétaire d'un régiment au service de France qui fut mis sur le pied français en 1791, et réclama vainement des indemnités tant pour cet objet que pour ses possessions en Alsace. Il fut néanmoins un des premiers souverains qui firent leur paix avec la France; mais, à la fin de 1805, lors de reprise des hostilités entre Napoléon et l'Autriche, il s'éloigna de sa capitale avec ses troupes, qu'il conduisit à Giessen, ce qui fit que le corps d'armée du général Augereau alla occuper ses états après la paix de Presbourg. Il apaisa ensuite l'ex-empereur des Français; devint grand duc en 1806, et suivi

en tout le système des souverains de la confédération du Rhin, jusqu'à la chute de Napoléon, en 1814. Depuis cette époque, il a contracté des alliances politiques avec la Russie.

HESSE-HOMBOURG (*Philippe-Auguste-Frédéric*, prince héréditaire de).

Né le 11 mars 1779, et septième enfant du landgrave régnant. Il fut successivement propriétaire d'un régiment d'infanterie, feld-maréchal-lieutenant au service d'Autriche, chevalier des ordres de Marie-Thérèse et de Saint-George, et enfin grand'croix de l'ordre prussien de l'Aigle rouge et de l'ordre hessois du Lion, etc. Employé en 1812, dans le corps d'armée d'observation de la Gallicie, il se distingua, les 16 et 18 octobre 1813, à la bataille de Leipzig, où il commandait la réserve autrichienne. Devenu peu après, gouverneur du grand duché de Francfort, et de la principauté d'Isembourg, il en appela les habitans à la défense de la patrie, et entra en France en 1814, à la tête de la réserve autrichienne. Il contribua aux résultats de cette campagne; combattit aussi dans celle de 1815, et commanda même après, un corps d'observation dans les environs de Metz. Le prince Philippe de Hesse-Hombourg épousa, en 1818, la princesse Elisabeth d'Angleterre, fille du roi et sœur du régent.

HESSE-PHILIPSTHAL (*Louis*, prince de), général Napolitain, etc.

Né le 8 octobre 1766, et fils du landgrave Guillaume. Il passa au service de Naples, et y était déjà connu par ses talens militaires lorsqu'il fut chargé, en 1806, de la défense de la ville de Gaëte. Il s'y conduisit avec beaucoup de valeur et d'intelligence, et au moment où les Français ne rencontraient plus d'obstacles en Europe, il sut leur résister avec courage. Ce fut en vain que le général Regnier le somma de se rendre, il lui répondit d'une manière honnête; mais persista dans son refus. L'évêque, qui vint au nom des habitans le supplier d'épargner à cette ville les maux inséparables d'un bombardement, ne fut pas plus écouté; et il ne capitula que quand il eut épuisé toutes ses ressources, et après une longue et vigoureuse résistance. A la chute de Murat, en 1815, le prince de Hesse-Philipsthal revint à Naples, où il fut accueilli avec distinction; et mourut dans cette capitale le 15 février 1816.

HESSE-PHILIPSTHAL (le prince de), général Hollandais, etc.

Issu de l'illustre famille de ce nom. Il prit du service en Hollande, et commandait la place de Bois-le-duc en 1794. Cette ville ayant été bientôt attaquée par les Français, il la leur rendit le 9 octobre, sans qu'ils eussent tiré, dit-on, un seul coup de canon, contre les ouvrages extérieurs. Il fut tué, depuis, près de Francfort, où le roi de Prusse lui a fait ériger un monument.

HESSELINK (*Gérard*), théologien anabaptiste Hollandais, etc.

Né à Groningue en 1755. Après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale, à Lingen et à Amsterdam, il publia, en prenant ses degrés en philosophie à Lingen, une dissertation intéressante; et qui lui fit honneur; fut nommé, en 1786, professeur de théologie au séminaire des anabaptistes à Amsterdam, et prit possession de sa chaire par un discours latin, où il recherchait la cause qui fit rejeter la doctrine évangélique, tant par les juifs que par les gentils, à l'époque de la première prédication de l'évangile: il fut appelé à la chaire de philosophie dans le même séminaire en 1800. On a de lui, outre les discours dont nous venons de parler, trois mémoires théologiques, couronnés par la société teylerienne de Harlem, et insérés dans ses recueils. Ces mémoires sont en Hollandais, ainsi que l'autre écrit de Hesselink sur le rhythme et la prosodie de la langue hollandaise, comparée avec le rhythme et la prosodie des anciens. Plus de sagesse que d'originalité caracterise en général ses productions empreintes, au surplus, de cet esprit de tolérance qui distingue aujourd'hui la communion à laquelle il appartenait. Ce savant mourut à Amsterdam, en 1811.

HEYNE (*Chretien-gottlob*), l'un des hommes les plus savans de l'Allemagne, etc.

Né le 25 septembre 1729, dans un faubourg de la petite ville de Chemnitz, en Saxe, où son père, réfugié de Silésie, exerçait le métier de tisserand, il fut envoyé de bonne heure à une petite école et y fit de si rapides progrès, qu'à l'âge de dix ans il y fut employé comme sous-maître. Après diverses vicissitudes de fortune, il trouva enfin le moyen d'aller achever ses études à

Leipzig, au milieu d'une détresse presque continuelle. Une élégie sur la mort du ministre de l'église française de cette ville ayant attiré l'attention du fameux comte De Bruhl, qui gouvernait alors la Saxe, il fut appelé à Dresde, où il ne recueillit pour prix de son déplacement que des promesses vagues et une misère réelle. Il en fut tiré par un modique emploi de copiste dans la bibliothèque du comte, avec un traitement qui suffisait à peine pour l'empêcher de mourir de faim; se livra alors plus que jamais à l'étude des belles lettres, donna une excellente traduction de *Tibulle*, et publia son *Epictète* en 1756: ce fut aussi à peu près à cette époque qu'il fut chargé de l'éducation du prince Maurice de Bruhl, et que ses appointemens furent doublés. La guerre de sept ans le força bientôt de quitter Dresde, pour se réfugier à Wittemberg, où il se maria, et qu'il quitta encore par suite des événemens militaires, pour se retirer dans la Lusace, chez M. de Léoben, qui lui donna un asile pendant quelques années. A la paix de 1763, Heyne fut nommé professeur à l'université de Gœttingue, à la place du célèbre Gaertner, et refusa depuis différentes propositions avantageuses, afin de conserver cet emploi, qu'il honora par ses talens, et surtout par ses vertus. L'examen raisonné des ouvrages de Heyne ne pouvant entrer dans notre plan, nous nous bornerons seulement à dire que peu d'hommes ont déployé plus de science, de lumières et d'érudition dans les recherches littéraires de tous genres, et que sa critique ne s'est montrée nulle part avec plus d'avantage et d'utilité que dans la nombreuse suite de mémoires lus par lui à l'académie de Gœttingue, dont il était membre. Sa réputation toujours croissante l'avait successivement fait adopter par la plupart des sociétés savantes de l'Europe; et il était comblé de tous les honneurs qu'on peut obtenir par les lettres, lorsqu'il mourut, le 14 juillet 1812, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

HIDALGO-Y-COSTILLA (don *Miguel*), curé et généralissime des indépendans du Mexique, etc.

Né dans l'Amérique du sud. Il embrassa l'état ecclésiastique; se distingua par des talens et une instruction peu commune à ses pareils dans le nouveau monde; et fut pourvu de la riche cure de Dolores, où il jouissait d'une existence très-agréable et de l'affection des Indiens, à l'époque des premiers troubles. Ayant remarqué la haine qu'on portait généralement aux Espagnols dans toute la vice-royauté du Mexique, il conçut, avec trois officiers de ses amis, le plan d'insurrection qui devait rendre libre et indépendante de la métropole, toute la Nouvelle Espagne. Une circonstance particulière ayant fait découvrir en partie le projet des conjurés, Hidalgo, qui en apprit la nouvelle le 14 septembre 1810, et qui prêchait ce jour-là ses Indiens, prit son texte dans la tyrannie des Européens; parla des dangers qui pouvaient livrer la mère-patrie à la France, et termina par appeler ses auditeurs aux armes contre leurs oppresseurs. Après cet éclat inattendu, Hidalgo se mit à la tête de ses nouveaux soldats; attira à son parti deux escadrons du régiment de la reine, et marcha en toute hâte sur la ville de Zélaya, dont il s'empara, et où deux régimens presque entiers se réunirent à sa troupe déjà nombreuse. Il se porta ensuite sur l'opulente cité de Goanaxoato (située à soixante lieues de Mexico), forte de quatre-vingt mille âmes, et qu'il occupa presque sans coup-férir, et dans laquelle il trouva cinq millions en espèces et des lingots pour une somme aussi considérable. Il joignit alors la politique aux moyens militaires; caressa les Indiens, en abolissant la taxe nommée *tributos*, qu'ils avaient toujours payée depuis la conquête, nomma des officiers pour commander les corps nouvellement formés; fit battre monnaie au nom de la liberté américaine; arma ceux qui n'avaient pas de fusils, avec des piques, des couteaux, des haches, des bâtons, de gros mousquetons, etc; et se présenta ainsi devant Valladolid, où il entra, le 20 octobre, au milieu des cris de joie de la multitude, qui lui prodigua les plus grands honneurs. Hidalgo trouva dans cette place deux régimens de milice qu'il incorpora dans sa singulière armée, dont il fut proclamé généralissime le 24 du même mois, et parut à la revue générale de ses troupes revêtu d'un habit très-riche, avec les attributs de son nouveau grade militaire, et portant au cou une médaille, sur laquelle était gravée l'image de la Vierge de Guadaoupe, en grande vénération

au Mexique : ses drapeaux étaient bleus et blancs, pareils à la bannière des anciens empereurs d'Anahuac. Il marcha presque aussitôt sur Mexico, accompagné de quatre-vingt mille hommes, peu disciplinés et mal armés; se présenta à la vue de cette ville, le 31 octobre, et se retira au moment de donner l'assaut, en apprenant, dit-on, la défaite du général Sanchez à Queretaro : d'autres attribuent sa conduite en cette occasion à son horreur naturelle de répandre le sang. Quoi qu'il en soit, ses troupes assirent leur camp sur une montagne presque triangulaire, en vue de la ville, dont ils se disposèrent à faire le siége; et c'est alors que le vice-roi, qui ne voulait pas leur laisser le temps de s'aguerrir, se détermina, après avoir fait excommunier Hidalgo et ses principaux partisans, à les attaquer vigoureusement malgré leur nombre. Le généralissime répondit à l'édit de l'archevêque et de l'inquisition, par un manifeste dans lequel il exposait les principes de sa croyance, et signalait les contradictions des inquisiteurs, faisant observer qu'il était accusé tout à la fois de nier l'existence de l'enfer, et de soutenir en même temps qu'un pape canonisé pouvait y être. Quant au vice-roi, il ne lui fit d'autre réponse que de préparer son armée à le combattre; mais abandonné par les Indiens, qui se mirent à fuir à l'approche de l'armée royale, Hidalgo fut battu complètement le 7 novembre 1810, et se vit obligé de faire sa retraite avec précipitation, en laissant à son ennemi les conquêtes qu'il venait de faire récemment. Il battit néanmoins plusieurs fois les Espagnols dans sa marche rétrograde sur Guadalaxara; fit prendre possession du port de Sanblas, dont les canons furent amenés à son camp; et se trouva encore une autorité pleine et absolue dans les intendances de Valladolid, Mechoacan, Zacatégas, Guadalaxara, San-Luis-Potosi et Sonora, où l'on montrait une grande soumission à ses généraux. Cependant cet état de prospérité ne fut pas de longue durée, car l'armée espagnole, qui le suivait de près l'ayant attaqué de nouveau, le 17 janvier 1811, à el puente de Calderon, détruisit presqu'entièrement les forces militaires de Hidalgo, qui d'ailleurs se conduisit dans cette journée avec un courage digne d'un meilleur sort. Peu abattu par ce revers, il rallia le reste de ses troupes; marcha sur Zacatégas, où il rétablit son artillerie et forma différens corps de Guérillas; prit ensuite la route de Saltillo, à environ deux cents lieues de Mexico; et fit prononcer les provinces orientales intérieures en sa faveur. Poursuivi aussi dans ces contrées par un autre corps de troupes royales, il cherchait à pénétrer dans la Louisiane, pour y rassembler ses partisans et recommencer la guerre, lorsqu'il fut trahi par plusieurs chefs de son propre parti, qui l'attaquant à l'improviste à Accatita-de-Bajan, le 21 mars, le firent prisonnier et le livrèrent aux Espagnols, avec cinquante autres de ses officiers restés fidèles, qu'on fusilla sur-le-champ. Hidalgo, après avoir été dégradé de la prêtrise, par les ordres de l'inquisition, subit le même sort, le 27 juillet 1811, et mourut avec un sang-froid et une résignation qui étonnèrent jusqu'à ses bourreaux.

HIGGINS (don *Bernardo* O'-), président du gouvernement du Chili, dans l'Amérique méridionale, etc. (Voyez O'-Higgins.)

HIJAR (le duc de), grand d'Espagne de première classe, etc.

Né en 1775, d'une ancienne et illustre famille. Il cultivait avec succès la littérature et les belles-lettres, lorsqu'il fut appelé par Napoléon, en 1808, à la junte de Bayonne, où il se rendit avec les principaux personnages de l'Espagne, et fut nommé, le 4 juillet, grand-maître des cérémonies du roi Joseph. Ce seigneur patriote abandonna presque immédiatement après son retour à Madrid la cause de ce nouveau souverain, et se rangea sous les bannières des fidèles Castillans. Quand Napoléon commença son irruption, il rendit à Burgos un décret de proscription, par lequel le duc de Hijar fut déclaré traître, condamné à être passé par les armes, et dépouillé de ses biens. Il se réfugia alors à Londres, où il resta jusqu'à l'époque du retour de Ferdinand VII dans ses états. Appelé, en 1814, aux fonctions importantes de ministre d'Espagne à la cour de France, il refusa cette ambassade; se livra à l'étude comme avant les troubles; fut décoré, au mois d'août 1817, de l'ordre de la Toison-d'Or, et mourut à la fin de cette année, regretté universellement pour ses belles qualités.

HILL (le baron sir *Rowland*), lieutenant-général anglais, etc.

Il entra au service, à l'âge de 16 ans, comme enseigne dans le 38e régiment, et se fit bientôt distinguer par son zèle, son activité et la douceur de ses manières. Ayant obtenu un congé pour aller terminer son éducation à l'école militaire de Strasbourg, il y resta un an, et accompagna ensuite son oncle, sir Richard, dans un voyage en Allemagne, en France et en Hollande. Il commença sa carrière militaire à Edimbourg; devint capitaine en 1772; suivit sir Francis Drake, son ami, alors chargé d'une mission diplomatique à Gènes; et se rendit ensuite à Toulon, où il fut successivement aide-de-camp des généraux Mulgrave, O-Hara et Dundas. Il acheta depuis la place de major dans le 90e, et fut bientôt promu au grade de lieutenant-colonel. Il passa à Gibraltar avec son régiment, et de là en Egypte, où il fut blessé à la tempe droite, le 13 mars 1801. Après les campagnes d'Egypte, M. Hill se rendit en Ecosse et en Irlande, où il fut nommé brigadier-général. En 1808, il passa sur le Continent; se trouva aux batailles de Roleia et de Vimiéra, et devint colonel à son retour en Angleterre, en 1809. Envoyé une seconde fois en Espagne, il remplaça avec succès, le 12 mai 1809, le général Paget, qui venait d'être blessé; se signala de nouveau à la bataille de Talavera, et reçut même, à cette occasion, des remercîmens du parlement; l'un des plus beaux faits d'armes du général Hill est la surprise et la défaite d'un corps français, sous le général Girard, près d'Arrayo del Molinos, dans l'Estramadure, le 27 octobre 1811, qui lui valut l'ordre du Bain et le gouvernement du château de Blackness. Il se distingua également en 1812, 1813 et 1814; fut élevé à la pairie, le 3 mai de cette dernière année, sous le titre de baron Hill d'Almaraz et d'Hawkeston; fut encore chargé, après les événemens du 20 mars 1815, du commandement des troupes anglaises et hanovriennes dans la Belgique, en attendant l'arrivée du duc de Wellington, et se fit particulièrement remarquer à Waterloo.

HILLER (le baron de), feld-maréchal au service d'Autriche, etc.

Issu d'une famille peu connue à la cour. Il embrassa de bonne heure l'état militaire; commença sa carrière dans l'artillerie, parvint successivement aux grades supérieurs, et était officier général lorsqu'il se distingua dans plusieurs campagnes contre les Français, notamment en 1809, où il commanda en chef un corps d'armée, qui était chargé de couvrir Vienne, conjointement avec le corps de l'archiduc Louis. Après la prise de cette ville, qu'il n'avait pu empêcher, le général Hiller joignit l'archiduc Charles sur le Danube, et eut une grande part à la victoire d'Essling, où il défendit avec la plus grande valeur le village d'Aspern. En 1813, il prit le commandement de la Styrie, et fut mis à la tête d'un corps d'armée qui fut opposé au vice-roi Beauharnais. Le 26 octobre, il publia à Trente une proclamation dans laquelle on remarqua le passage suivant: « Cherchez en Russie, en Autriche, en Prusse, en Espagne, les » français qui dominaient le monde; » vous trouverez des cadavres, des » captifs, des blessés, des traces de » leurs dévastations; mais l'ennemi n'a » plus de corps de troupes, sous les » armes. » Cependant, malgré ces assertions, il ne put rien entreprendre de décisif contre l'armée française d'Italie, et il fut alors remplacé par le maréchal de Bellegarde. On le crut même disgracié; mais l'empereur d'Autriche lui conféra peu après le commandement général de la Gallicie, et il fit son entrée solennelle à Lemberg le 23 octobre 1814. Le général Hiller passe pour un des chefs les plus habiles de l'armée autrichienne.

HIRZEL (*Jean Gaspard*), ancien sénateur, premier médecin de la ville de Zurich, etc.

Il naquit dans cette ville en 1725, et c'est à son zèle et à son activité que sa patrie est redevable de plusieurs établissemens de police médicale et d'éducation publique. Il s'y chargea longtemps et gratuitement de l'instruction des sages-femmes; donna plusieurs cours de médecine théorique et pratique, et fut l'un des principaux fondateurs de la société helvétique, créée en 1762, et qui, pendant une trentaine d'années, a réuni presque tout ce qu'il y avait en Suisse d'hommes zélés pour le bien public. Contemporain de Haller et de Gesner, Hirzel, après avoir traduit les ouvrages de Tissot, publia un traité d'économie rurale. Son

goût pour l'agriculture lui faisait toujours rechercher l'occasion d'acquérir dans l'état des connaissances positives, et c'est ainsi qu'il fut conduit chez un cultivateur, nommé Jacques, dans la paroisse d'Uster, canton de Zurich. C'était un philosophe praticien, uniquement livré aux travaux de l'économie rurale et domestique, et s'occupant en observateur qui se propose de contribuer aux progrès de la science agronomique. Le spectacle qu'offrit sa famille au médecin Hirzel, lui inspira l'idée de recueillir et de publier une série de faits et d'expériences sur les diverses branches de l'agriculture, et tels sont les objets décrits dans l'ouvrage auquel l'auteur donna le nom de *Socrate rustique*, trouvant quelque conformité entre la philosophie du sage d'Athènes et celle du paysan suisse. Hirzel mourut subitement, le 19 février 1803, d'une attaque d'apoplexie, au milieu de quelques personnes qui étaient venues passer la soirée chez lui, et dans le moment où il leur lisait les lettres de son ami, le docteur Zellewgner, mort depuis longtemps. Malgré les nombreux chagrins que la révolution lui causa sur la fin de sa carrière, il conserva jusqu'à près de quatre-vingts ans toute l'activité de son imagination. Outre le *Socrate rustique*, le plus connu de ses ouvrages, Hirzel a publié aussi quelques *Éloges historiques*, et des *Entretiens* sur la religion et la tolérance, adressés au célèbre Meister.

HOBART (lord), ministre d'état pair d'Angleterre; etc. Voyez BUCKINGHAM (le comte de).

HOCHBERG (le comte *Charles-Léopold-Frédéric* d'), prince et général badois, etc.

Né à Carlsruhe en 1790, du second mariage du margrave de Bade avec la comtesse de Geyersberg; il commanda un corps de troupes badoises dans la division française aux ordres du maréchal de Bellune pendant la campagne de Russie; se distingua dans plusieurs affaires, et particulièrement à celle du 25 novembre sur la Bérézina; fut fait prisonnier, l'année suivante, à la bataille de Leipzig; et reparut, en 1814 et 1815, à la tête du corps auxiliaire badois qui se réunit contre la France aux armées alliées. Il y montra beaucoup de valeur et d'intelligence, et reçut de l'empereur d'Autriche, en novembre 1816, la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Etienne. En 1816, le comte d'Hochberg se rendit successivement à Berlin et à Saint-Pétersbourg, pour des communications relatives au sort de l'Allemagne méridionale; et commanda, en 1817, les troupes alliées dans la Haute-Alsace.

HODIZ (le comte), célèbre épicurien morave, etc.

Né vers 1710. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse, et séjourna même quelque temps en Italie, où il perfectionna son goût naturel pour les arts, et surtout pour la poésie et la musique. En 1740, il se plut à ressusciter, dans sa retraite de Roswalde en Moravie, les jeux et les plaisirs de la vallée de Tempée; et cette nouvelle Arcadie, qu'il ne cessa d'embellir, finit par réunir tout à la fois des sites charmans et variés, des bergeries, des fermes, des cascades, des bois, des vallons, des théâtres, des orchestres, des bergers, des musiciens et des acteurs. Ses vassaux et ses domestiques étaient ses architectes, ses décorateurs, ses acteurs, ses danseurs, ses musiciens, ses arcadiens, ses druides et ses ermites. Assis à table sur un lit antique, couronné de roses et servi par des nymphes charmantes, le comte Hodiz rappelait, autant par son costume et ses goûts que par le noble profil de sa tête grecque, le célèbre épicurien auquel on le comparait généralement. Après une chère exquise, on parcourait les belles eaux d'un canal de plusieurs milles, sur une flottille de gondoles, dont quelques-unes portaient des musiciens et des chanteurs; mais la plus belle fête qui ait jamais eu lieu à Roswalde fut celle que le propriétaire donna au grand Frédéric. En effet, rien n'avait été négligé pour recevoir dignement le héros de la Prusse; aussi, peu de temps avant sa mort, le comte de Hodiz ayant éprouvé un revers de fortune, Frédéric vint généreusement à son secours, et lui procura un asile honorable à Postdam, où le nouvel Anacréon arriva, avec quelques-uns de ses compagnons, sur un de ces bateaux élégans qui avaient sillonné tant de fois les ondes de Roswalde. Le roi, qui le reçut comme un ancien et fidèle ami, lui monta une maison digne de tous deux, et lui fournit les moyens d'achever sa carrière sans rien changer à ses goûts. Ce fut là que le comte mourut, en 1797, au milieu des souffrances

de la pierre et de la goutte, adoucies par les jeux, les chants, les ris, la musique, les arts et les plaisirs.

HOEPKEN (*André-Jean*, comte de), sénateur suédois, membre de plusieurs académies savantes, etc.

Né en 1711. Il entra dans le sénat en 1746, n'étant encore âgé que d'environ trente-cinq ans, et se distingua par la fermeté de sa conduite, la sagesse de ses conseils et son zèle pour le progrès de toutes les institutions utiles. Ayant donné sa démission en 1761, il vécut dans la retraite jusqu'en 1773, qu'il rentra au sénat à la sollicitation de Gustave III. Après avoir consacré encore sept années à des travaux importans, il abandonna de nouveau les affaires publiques, et se livra uniquement à l'étude. Les sciences, les arts, les lettres avaient toujours fait le charme principal de ses loisirs; et ce fut lui qui, avant Linné et quelques autres savans, fonda l'académie des sciences de Stockholm. Le comte de Hoepken fut aussi un des premiers qui formèrent la langue de son pays sur les modèles de la Grèce, de Rome, de la France et de l'Angleterre, et qui lui donnèrent la pureté, la précision, l'élégance et la force, qualités qui se trouvent réunies dans ses *Eloges historiques*, et dans plusieurs discours qu'il prononça aux assemblés publiques de l'académie des sciences. Il mourut en 1789, dans un âge très-avancé.

HOEST (*George*), conseiller d'état et voyageur danois, etc.

Né en 1734, à Aarhuus en Jutland. Il entra de bonne heure dans la compagnie d'Afrique, et fut nommé, en 1760, consul à Mogador dans le royaume de Maroc. Il alla remplir ensuite d'autres emplois à Sainte-Croix, dans les Antilles, et revint, en 1776, à Copenhague, où il devint conseiller d'état, et fut revêtu de l'emploi de secrétaire des affaires étrangères. On a de lui, en danois, un ouvrage intitulé : *Relations de Maroc et de Fez*, recueillies dans le pays, avec une carte et des figures : ce livre, un des meilleurs que l'on ait écrits sur l'empire de Maroc, traite dans le plus grand détail de tout ce qui le concerne, et on y trouve beaucoup de choses nouvelles. A une connaissance profonde de la langue arabe, l'auteur joignait un esprit observateur qui l'avait mis à même de bien décrire les mœurs et les usages des habitans, et de donner des notions exactes sur le gouvernement ainsi que sur la géographie et l'histoire naturelle du pays. On lui doit aussi une *Histoire* de Mahomet-Ben Abdallah, empereur de Maroc, ouvrage composé sur la correspondance des consuls danois, et qui renferme des particularités curieuses. Hoest avait d'ailleurs connu cet empereur, qu'il représente comme moins cruel que ses prédécesseurs, et qui, né vers 1718, mourut le 11 avril 1790, dans une expédition guerrière. Hoest termina lui-même sa carrière quelques années après.

HOFER (*André*), chef des insurgés tyroliens, etc.

Né à Passeyer en 1765. Il tenait une auberge dans cette petite ville, et faisait en même temps un commerce assez considérable en blé, vin et bétail, à l'époque où le Tyrol fut cédé, par la paix de Presbourg, au roi de Bavière. La guerre s'étant rallumée en 1809, les habitans du pays se levèrent en masse pour chasser les Bavarois et retourner sous la domination de l'Autriche. La richesse d'André Hofer, ses vertus privées, la sainteté de sa vie, ses relations habituelles avec les principaux montagnards, sa parfaite connaissance du pays, sa haute stature, ses formes athlétiques et sa longue barbe, tout concourut à lui faire obtenir le commandement et à le rendre redoutable aux Bavarois, sur lesquels il remporta ensuite plusieurs avantages importans. Après la paix de Vienne, qui assurait de nouveau le Tyrol à la Bavière, Hofer, qui s'était distingué dans toutes les circonstances par sa modération et son humanité, mit bas les armes, et crut avoir d'autant moins à craindre pour sa personne, que Napoléon avait solennellement promis qu'il ne serait exercé aucune poursuite contre les insurgés tyroliens. Mais, apprenant bientôt que des ordres étaient néanmoins donnés pour l'arrêter, Hofer se réfugia dans les montagnes; on mit alors sa tête à prix, et le malheureux fut trouvé au milieu des neiges, sur un pic presque inaccessible. Conduit immédiatement à Mantoue, il parut, pour la forme, devant un conseil de guerre, qui le condamna à être fusillé, et mourut avec la plus grande fermeté. Ses compatriotes ont élevé depuis un monument à l'honneur de ce brave Tyrolien, dans lequel on trouve beaucoup de ressemblance

morale avec Cathelineau, le premier généralissime des Vendéens.

HOGENDORP (*G. Charles*, comte de), général hollandais, ministre de la guerre, etc.

Né à la Haye, d'une famille distinguée. Il embrassa le parti des armes; louvoya long-temps entre les divers partis qui agitaient la Hollande; continua de servir dans les troupes du pays, après le départ du stathouder en 1794, et se trouvait officier-général lorsqu'il fut nommé ambassadeur à Pétersbourg, puis gouverneur de la pointe orientale de l'île de Java, d'où quelques plaintes contre son administration provoquèrent ensuite son rappel. En 1806 le roi de Hollande, Louis, lui confia le portefeuille de la guerre, qu'il quitta, en 1807, pour aller remplir les fonctions de ministre extraordinaire de Hollande près l'empereur d'Autriche. Il fut rappelé de cette mission lors de la reprise des hostilités en 1809; fut envoyé presqu'aussitôt à Berlin, en la même qualité d'où il se rendit à Madrid en 1810, toujours comme ministre plénipotentiaire. En janvier 1811, il fut élevé au grade de général de division par Napoléon, auquel il fut toujours très dévoué, et dont il devint aide-de-camp au mois de mars suivant; obtint ensuite et successivement les gouvernemens de la Prusse orientale et de la Silésie; fut chargé, en 1813, du commandement des troupes qui occupèrent Hambourg, où il se conduisit avec une sévérité excessive, et se retira en Hollande après la chute de Napoléon. Il rejoignit, en 1815, les drapeaux français à Waterloo; mais les suites de cette journée le laissant sans emploi, il se décida à quitter l'Europe, et s'embarqua, en 1816, pour l'Amérique. Il parut, sous son nom, dans le mois de juin 1817, un fort bon ouvrage, intitulé: *Du Système colonial de la France sous les rapports de la politique et du commerce*, accompagné d'un *Tableau technologique de tous les établissemens coloniaux et du commerce des Européens dans les autres parties du monde*, qui annonce un bon observateur et un homme d'état distingué.

HOGENDORP (*G. K.*, comte de), frère du précédent, bourgmestre de Rotterdam, etc.

Il se montra plus constant dans ses affections pour la maison d'Orange que le général son frère; se tint constamment à l'écart jusqu'à l'époque des désastres de 1813 et 1814, et prépara pour lors l'insurrection qui éclata, le 15 novembre, à Amsterdam, et le 17, à la Haye. Il se mit, à cette époque, à la tête du gouvernement provisoire; fut nommé, bientôt après, par le roi des Pays-Bas, ministre d'état et membre de la seconde chambre des états-généraux, et eut d'abord une assez grande part aux affaires publiques; mais des manières repoussantes, et surtout un esprit de domination, qui lui faisaient beaucoup d'ennemis, forcèrent ensuite le roi à l'éloigner de ses conseils, quoiqu'on lui reconnût des talens et des connaissances.

HOHENLOHE-BARTENSTEIN (le prince *Louis-Aloys*, de), feld-maréchal autrichien, etc.

Né le 18 août 1765, d'une illustre maison souveraine. Il épousa, le 19 janvier 1790, la princesse Marie-Crescence de Salm-Salm; prit de bonne heure le parti des armes; et servit, en 1792, la cause du roi de France, en se mettant à la tête d'un régiment levé dans le pays d'Hohenlohe. Il se fit particulièrement remarquer au passage des lignes de Wissembourg et à l'attaque du camp retranché de Bowdenthal, où il enleva cinq pièces de canon. A la fin de la campagne de 1793, il passa au service de la Hollande, avec l'agrément des princes français, fut employé dans la défense de l'île de Bommel, d'où il fit une fort belle retraite à l'approche des Français; céda alors le commandement à son frère Charles, qui rejoignit l'armée de Condé; et servit presqu'aussitôt dans les troupes de l'empire, qu'il quitta peu après pour passer sous les drapeaux de l'Autriche. Ayant formé dans l'armée du maréchal Clairfayt une nouvelle division, levée dans ses États, il fit, en qualité de colonel du régiment de Kerpen, les campagnes de 1796, 1797 et 1798; fut promu au grade de général-major, en 1799; servit ensuite en Italie, sous l'archiduc Charles, et devint lieutenant-général en 1806. Toujours fidèle et dévoué aux princes de la famille des Bourbons, il refusa les offres que lui fit Napoléon de passer dans son parti, ce qui lui occasionna la perte de sa principauté, qui fut incorporée dans les États du roi de Wurtemberg. Dans la campagne de 1814, le prince Louis

commanda à Troyes pour les puissances alliées, et y fit arborer le drapeau blanc. Il obtint, en 1815, le titre de Français, la croix de commandeur des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, le rang de lieutenant-général, avec l'emploi d'inspecteur d'infanterie, et enfin le château de Lunéville, à perpétuité, pour sa résidence et celle de sa famille. Comme grand-maître de l'ordre noble du Phénix, qui appartient à sa maison, le prince Louis d'Hohenlohe en a décoré une infinité de Français de tous les rangs et de tous les états, qui s'étaient montrés dévoués à la même cause que lui.

HOHENLOHE - BARTEINSTEIN-JAXTBERG (*Charles-Joseph-Ernest-Justin*, prince de), lieutenant-général wurtembergeois, etc.

Né le 12 décembre 1766, et frère puîné du précédent. Il épousa, le 3 juillet 1795, la fille du duc Eugène de Wurtemberg; commanda, dans l'armée du prince de Condé, un des régimens qui avaient été levés par la famille de Hohenlohe et donnés à la couronne de France en subsides perpétuels; et fit avec son frère les campagnes de 1792, 1793 et celle de 1794, en Hollande, où il partagea les périls de la défense de Bommel et de la retraite du Zuyderzée. Après la réunion des deux régimens, le prince Charles prit le commandement du corps de son nom, et se trouvait, en 1795, en Brisgaw, où il reçut la croix de Saint-Louis des mains du roi, avec le grade de maréchal de camp. Forcé, peu de temps après, de quitter momentanément le service pour cause de santé, il passa ensuite sous les drapeaux russes, et reçut, à cette occasion, de Paul Ier, le brevet de lieutenant-général. Pendant ses divers séjours dans le pays de Hohenlohe, le prince Charles exerça une bienfaisante hospitalité envers les émigrés français, et refusa constamment de servir sous les drapeaux de la confédération du Rhin, tant qu'elle resta soumise à Napoléon. En 1815, le roi de France lui accorda le grade de lieutenant-général, quoiqu'il fût employé en la même qualité dans les troupes wurtembergeoises.

HOHENLOHE-INGELFINGEN (le prince *Frédéric-Louis*), général d'infanterie, au service de Prusse, etc.

Né le 31 janvier 1746, et parent très-proche des précédens. Il prit de bonne heure le parti des armes au service de Prusse, et après avoir accompagné Sa Majesté prussienne au congrès de Pilnitz, en 1791, il commanda une division de son armée dans la campagne de 1792. Employé à Deux-Ponts, l'année suivante, il se distingua successivement à Oppenheim, à la bataille de Pirmasens, et à la prise des lignes de Wesseimbourg, attaquées par M. de Wurmser. Il se signala de nouveau, en 1794, dans différentes occasions; prit, au commencement de 1795, le commandement de la ligne de neutralité sur l'Ems, et fut nommé, peu après, inspecteur des troupes en Silésie. Parvenu à la régence de ses petits états, par la mort de son père, en février 1796, le roi de Prusse lui fit cadeau, à cette occasion, d'une épée d'or enrichie de diamans, pour lui témoigner sa satisfaction des services qu'il lui avait rendus, et le nomma ensuite commandant de Breslau. Devenu, en 1806, général de l'armée prussienne et saxonne qui se rassembla à Erfurt pour pénétrer dans la Franconie, il fit des prodiges de valeur à la bataille de Jéna; défendit ensuite, et du mieux qu'il put, le terrain qu'il parcourut dans sa retraite sur Stettin; et fut enfin obligé de capituler à Prenzlow. Il quitta alors le service; céda sa principauté à ses fils, et se retira au château de Schlawenziz, dans la Haute-Silésie, où il mourut au mois de février 1818.

HOHENLOHE-KIRCHBERG (le prince de), général d'artillerie au service d'Autriche, etc.

Issu de la même famille que les précédens. Il fut employé, dès 1789, en Transilvanie, contre les Turcs; remporta sur eux plusieurs avantages, et défit complètement, le 8 octobre, un corps de 10,000 hommes aux ordres de Cara-Mustapha. Se trouvant commander en Brisgaw, à l'ouverture de la campagne de 1792, il se porta, avec sa division, en Champagne, à travers le Palatinat et Deux-Ponts; et occupa, après la retraite des armées combinées, la position de Pellingen, en avant de Trèves: la défense de ce camp contre Beurnonville, qui l'attaqua vivement et à différentes reprises, fut une des premières actions importantes de la guerre, et est regardée encore aujourd'hui comme une des plus brillantes. Employé dans les Pays-Bas, en 1793, il servit d'une manière distinguée, et se signala particulièrement aux combats

du mont d'Anzin, des camps de Famars et de César, et enfin à l'attaque de la forêt de Mormal. En mars 1794, il quitta le commandement de l'aile gauche de l'armée de Cobourg, pour prendre celui de l'armée d'Empire sous le duc de Saxe-Teschen, et seconda les attaques faites par M. de Mœllendorff sur Deux-Ponts. Mécontent, à ce qu'il paraît, d'être employé avec des troupes de ce genre, il se retira peu de temps après; et on prétendit même, en janvier 1796, qu'il venait de refuser le commandement de l'armée d'Italie. Quoi qu'il en soit de cette assertion, il mourut au mois d'août de la même année, à l'instant où il allait remplacer M. de Wartensleben sur le Rhin. Tous les militaires l'ont regardé à juste titre comme un des généraux les plus habiles qu'on ait opposés aux Français pendant les premières années de la guerre de la révolution.

HOHENZOLLERN (*Charles* comte de), prince, évêque de Warmie, abbé d'Oliva, chevalier de Malte, etc.

Né en 1731, d'une illustre et ancienne famille. Il fut d'abord destiné à l'état militaire, et fit avec distinction la guerre de sept ans; mais ses inclinations le portant particulièrement à la bienfaisance, il jugea que l'état ecclésiastique se rapprochait plus de ses goûts, et quitta alors l'épée pour se consacrer au service de l'église. S'étant rendu à Berlin, en 1772, Frédéric-le-Grand, qui sut apprécier les motifs de son changement d'état; le prit en amitié, l'honora pendant six ans de la familiarité et de la confiance la plus intime, et le nomma successivement coadjuteur de Breslaw et de Culm, puis titulaire de plusieurs abbayes. Le successeur de ce monarque, partageant ses sentimens de bienveillance, conféra au comte de Hohenzollern l'ordre de l'Aigle-Noir, dans son abbaye d'Oliva, et lui donna, en 1795, l'évêché de Warmie. Ce digne prélat, également chéri et respecté de ses diocésains, mourut à Oliva, le 11 août 1803, dans la soixante-onzième année de son âge, généralement regretté des pauvres, dont il était le père et l'appui.

HOHENZOLLERN (le prince de), général au service d'Autriche, etc.

Issu de la même famille que le précédent. Il embrassa la carrière militaire, fut employé, en 1793, dans les Pays-Bas, en qualité de colonel de cuirassiers, et se signala alors dans plusieurs occasions. Devenu général-major, passa, en 1796, à l'armée d'Italie, où il il continua de servir avec beaucoup de distinction, et fut fait prisonnier, en 1797, sous Mantoue, avec le corps aux ordres du général Provera. Echangé presque aussitôt, sous la condition de ne pas porter les armes pendant un an, il servit de nouveau en Italie, d'une manière très-active, en 1799, et presque toujours à la tête de quelques corps détachés. Il faisait aussi partie de la division aux ordres du général Werneck, lors de la capitulation d'Ulm, en 1805; reparut sur le théâtre de la guerre en 1809, dans les batailles qui eurent lieu à Essling, Gross-Aspern et Hinschoetten, où il commandait le troisième corps de l'armée autrichienne, et fut complétement défait à Wagram. Après la paix de Vienne, il fut pourvu du commandement militaire de l'Autriche intérieure; devint, pendant la campagne de Russie, commandant de la cavalerie du corps d'armée autrichien de Gallicie, et fut employé, en 1813, dans la campagne de Saxe, contre les Français. En 1814, il prit part aux différentes affaires qui amenèrent les alliés sur les bords du Rhin, et pénétra ensuite en France, où il fut chargé, avec un corps de cinquante-six mille hommes, d'observer les mouvemens de l'armée française vers Strasbourg, et de former le blocus de cette ville.

HOLBACH (*Paul*, Thiry, baron d'), membre des académies de Pétersbourg, de Berlin, célèbre philosophe, etc.

Né en 1723, à Heidelsheim, dans le Palatinat. Il vint très-jeune à Paris, où il forma son éducation, et se lia ensuite avec les chefs du parti philosophique, qu'il recevait régulièrement à sa table tous les dimanches. Parmi ceux qui fréquentaient le plus assidument sa maison, on remarquait Diderot, Duclos, Marmontel, Grimm, Laharpe et J. J. Rousseau, qui s'en retira à la suite de quelques boutades du baron. Buffon et Dalembert y tinrent aussi leur place pendant quelque temps; mais ils s'en éloignèrent peu à peu, dès que les principes qu'on y professa devinrent plus hardis. Sa société, qu'on désignait généralement sous le nom de *coterie holbachique*, ne fut plus composée alors que de ceux dont madame Geoffrin trouvait les têtes trop exaltées pour être admis à ses dîners, et vivre sous sa dis-

cipline. C'est en effet chez le baron d'Holbach que furent conçus tous les écrits philosophiques et anti-religieux qui signalèrent le dernier demi-siècle, et qui portèrent dans tous les rangs de la société le désir des innovations politiques ; on doit même au baron d'Olbach une foule d'ouvrages de ce genre, qui obtinrent dans leur temps quelque célébrité, et parmi lesquels on peut citer son fameux *Système de la Nature*, qui eut néanmoins pour adversaires Voltaire et Frédéric-le-Grand. Quoiqu'il détestât les prêtres en général, et surtout les jésuites, on assure pourtant que lorsqu'ils furent expulsés de France le baron ne vit plus en eux que des infortunés, et qu'il leur donna les secours qui étaient en son pouvoir. Il possédait une érudition peu commune ; aucune partie de la littérature ne lui était étrangère. et J. J. Rousseau, qui ne l'aimait plus. alors dit de lui, dans ses Confessions : « C'était un fils de parvenu, qui jouissait d'une assez grande » fortune, dont il usait noblement, re» cevant chez lui des gens de lettres, et » par son savoir et ses connaissances, » tenant bien sa place au milieu d'eux. » Le baron d'Holbach mourut le 21 janvier 1789, à l'âge de soixante-six ans.

HOLCROFT (*Thomas*), auteur dramatique, romancier anglais, etc.

Né le 22 décembre 1744, à Londres, où son père était cordonnier ; le jeune Holcroft commença par exercer la profession paternelle, et fut ensuite palfrenier chez un M. Vernon. Son goût pour l'étude et ses heureuses dispositions ayant bientôt après triomphé des obstacles que la fortune lui opposait, il apprit avec facilité les langues française, allemande et italienne, et débuta, comme comédien, à l'âge de vingt-cinq ans, sur quelques théâtres d'Irlande, d'où il vint jouer à Londres ; mais toujours sans se faire remarquer. Il renonça à la profession d'acteur en 1781, après la réussite de sa première comédie, intitulée *Duplicité*, et depuis lors il composa plus de trente ouvrages dramatiques : il cultiva aussi le genre du roman avec succès. Sa dernière production a pour titre : *Voyages en Allemagne et en France* ; et il avait publié, en 1782, un poëme intitulé *le Sceptique*, ou *le Bonheur de l'Homme*, ouvrage moins remarquable par le talent poétique que par les sentimens irréligieux que l'auteur y professe. On doit considérer néanmoins Holcroft comme un des meilleurs poëtes comiques de l'Angleterre, pour la peinture des mœurs et des caractères. Son dialogue est naturel, et ses intrigues sont bien conduites ; mais il manque de gaîté et de saillie dans le style. Sa meilleure comédie, l'*École de l'Arrogance*, est une imitation très-bien faite du *Glorieux*, de Destouches.

HOLKAR (*Jesswald Rao*), l'un des principaux chefs des Marattes, etc.

Issu d'une famille très-respectée chez les Marattes. Il s'attacha d'abord à la fortune de son prédécesseur immédiat, *Malarow-Holkar*, honoré dans son pays du nom de *Grand*, et montra, tout à la fois, des talens comme homme de guerre et comme homme d'état. Devenu souba du malwa, Holkar, qui pouvait mettre sur pied cinquante mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie, fit différentes guerres qui ruinèrent sa puissance ; et il n'avait plus que trente à quarante mille hommes à son service, lorsqu'il entreprit, en 1803, une nouvelle guerre contre le peschwa, autre souverain de l'Inde, qui, pour éviter de tomber entre ses mains, alla demander un asile au gouvernement de Bombay. Les Anglais, enchantés d'une division qu'ils excitaient depuis longtemps, et profitant de cette occasion pour augmenter leur prépondérance, prirent la défense du peschwa, et vainquirent plusieurs fois Holkar, malgré son courage et sa défense opiniâtre. Dépouillé, par un traité du 24 décembre 1805, de toutes ses provinces maritimes, et privé ainsi de tout moyen d'avoir des relations étrangères, il ne se tint pourtant pas définitivement pour battu, et recommença différentes fois les hostilités contre les Anglais. Une nouvelle tentative, faite en 1817, avec quelqu'apparence de succès, eut le même sort que les précédentes ; et la fortune lui ayant encore été contraire, le 21 décembre de cette année, sur les rives de la Séepra, il se vit contraint de traiter de nouveau avec ses ennemis, toujours aux dépens de sa fortune et de sa puissance, et de donner en ôtage aux Anglais son fils, âgé de douze ans, pour être élevé suivant leurs usages. Cependant il est à croire qu'aguerri enfin par ses combats, et même par ses défaites, Holkar et ses Marattes finiront par triompher à leur tour des dominateurs de l'Inde.

HOLLAND (lord *Henri Richard* Fox, baron de), pair, l'un des chefs de l'opposition anglaise, etc.

Né, au mois de novembre 1773, fils unique d'Etienne, second lord Holland, arrière petit-fils, par les femmes, de Charles, duc de Richmond, et neveu du célèbre Fox, il perdit de bonne heure ses père et mère, et à peine eut-il quitté l'université d'Oxford, qu'il se rendit sur le Continent, d'où il revint en Angleterre pour siéger à la chambre haute. Dès le début de sa carrière parlementaire, lord Holland se rangea du parti de l'opposition, et s'éleva successivement, en 1798, contre la continuation de la guerre avec la France, et la réunion de l'Irlande. Il protesta aussi contre l'adresse du parlement, relative à cette union, sollicita une réforme parlementaire; combattit le bill sur les sociétés séditieuses, et proposa, en 1800, d'examiner les causes du mauvais succès de l'expédition Anglo-Russe en Hollande, à l'occasion de laquelle il attaqua la conduite des ministres. Le 27 février, il s'éleva aussi contre la suspension de l'acte *habeas corpus*, qu'il qualifia de *palladium* de la liberté britannique, et appuya depuis lors toutes les propositions dirigées contre les ministres. On le vit encore, en 1805, tourner en ridicule lord Melville, et attaquer le jugement de la chambre, qui l'acquittait de toute accusation. Nommé, au mois d'août 1806, l'un des plénipotentiaires pour traiter avec les envoyés américains, il devint, à la mort de M. Fox, lord du sceau privé, emploi qu'il perdit peu de temps après. Il s'opposa, en juin 1807, avec beaucoup de véhémence à ce qu'on introduisît le nom et les opinions du roi, dans les débats de la chambre; soutint vivement, l'année suivante, les pétitions des catholiques d'Irlande, et proposa aussi de secourir l'Espagne, contre l'invasion de Napoléon. Il combattit, en 1810, l'opinion de lord Liverpool et de beaucoup d'autres, qui tendait à mettre des restrictions à l'exercice de la prérogative royale, dans les mains du prince qui serait appelé à la régence; appuya, en 1811, une motion violente du lord Moira contre la conduite des ministres en Irlande; se prononça, le 27 juillet 1812, contre le bill dit du maintien de la tranquillité publique, à cause de ses dispositions arbitraires et tyranniques; fit de nouvelles tentatives, en 1813, pour amener le ministre à la paix; et appuya, en 1814, la motion de lord Stanhope, qui se plaignait de la dissolution du conseil des catholiques d'Irlande. Il combattit aussi, avec les autres membres de l'opposition, l'article du traité de Paris, relatif à la traite des nègres; proposa, le 28 juin 1816, à la chambre des pairs, la même adresse qui avait passé à la chambre des communes, au sujet de l'insurrection de ces esclaves; vint habiter Paris pendant quelques mois, en 1817, et professait encore, en 1818, les principes honorables de liberté et d'indépendance qui avaient signalé son début dans la carrière politique.

HOLLEBEEK (*Ewald*), célèbre théologien hollandais, etc.

Né en 1731. Il se destina au ministère évangélique; cultiva la littérature; obtint ensuite une place à l'université de Groningue, et fut appelé à celle de Leyde en 1762. Il a fait époque en Hollande, par la part qu'il eut au changement opéré dans la méthode de prêcher que l'on y avait suivie depuis la réformation: cette méthode exégétique, dogmatique, polémique, était réprouvée autant par les progrès de la raison que par ceux du goût, mais on craignait de toucher à l'arche sainte; et quand le respectable Hollebeek osa le premier faire soutenir des thèses en faveur d'une méthode meilleure, ce fut un scandale universel; et l'on voyait déjà les portes de l'enfer prévaloir contre l'église. Hollebeek soutint le choc avec calme et courage, et finit par triompher de la mauvaise foi des uns et des préjugés des autres. Nommé recteur de l'université, en 1764 et en 1770, il prononça d'excellens discours à cette occasion, et mourut à Leyde, le 24 octobre 1796.

HOLST, général suédois, etc.

Né en Norwége. Il passa fort jeune au service de Suède, et devint ensuite gouverneur de Frederikstein. Lors de la guerre qui éclata, en 1814 entre cette dernière puissance et le Danemarck, le général Holst prit part aux opérations militaires qui amenèrent la soumission de la Norwége et sa réunion au royaume de Suède; mais cette conduite blessa tellement ses anciens compatriotes, que la diète norwégienne déclara ce général, traître à sa patrie. Le prince royal (Bernadotte) tenta vainement alors de faire revenir la diète contre cet acte de rigueur; cependant il n'en resta pas moins au service du roi de Suède, et il est encore aujourd'hui l'un de ses offi

ciers-généraux les plus distingués.

HOLWELL (*Jean-Sophonie*), gouverneur du Bengale, membre de la société royale de Londres, etc.

Il naquit à Dublin, en 1711, et reçut néanmoins son éducation en Angleterre. Son père, qui le destinait au commerce, l'envoya en Hollande, où un travail excessif causa au jeune homme une maladie, qui lui inspira un dégoût insurmontable pour les affaires mercantiles. Placé alors comme élève chez un chirurgien de Londres, Holwell, après avoir exercé son art dans les hôpitaux, s'embarqua pour le Bengale en 1732; et après plusieurs courses dans l'intérieur du pays, comme chirurgien de son régiment, il fut employé, dans la même qualité au comptoir de Daca, d'où il passa ensuite à Calcutta, pour y remplir les fonctions de médecin principal; mais sa mauvaise santé le força de revenir en Angleterre en 1749. Il y obtint l'approbation des directeurs de la compagnie pour divers plans de réforme, qu'il mit à exécution à son retour au Bengale, en 1751, et on fut si satisfait de sa conduite, qu'il fut élevé à une place supérieure dans le conseil. Au mois de juin 1756, Séradje-ëd-Doulah, nabab du Bengale, étant venu attaquer Calcutta, le gouverneur et les anciens du conseil abandonnèrent cette ville, dont les habitans et les troupes déférèrent unanimement alors le commandement à Holwell. Il se montra digne de leur confiance, et soutint courageusement le siége jusqu'à la dernière extrémité, avec une garnison faible et une place mal fortifiée, contre un ennemi implacable; cette résistance irrita tellement le nabab, qu'au mépris de la capitulation il fit jeter Holwell, avec cent-quarante-six autres personnes, dans un cachot de dix-huit pieds carrés, qui ne recevait l'air que par deux soupiraux placés à une extrémité. Ces malheureux demeurèrent enfermés une nuit entière dans ce souterrain, devenu fameux sous le nom de *Trou-noir*: vingt-trois seulement survécurent, à cet horrible traitement; Holwell, qui était de ce nombre, fut envoyé le lendemain, chargé de fers, à Mourchedabad, où il obtint la liberté, le 31 juillet, d'après les instances de la *bégouin*, ou aïeule du nabab, et sur le témoignage favorable qui fut rendu de la douceur et de l'équité qu'il avait montrée envers les Indous, quand il présidait la cour des zémindars. La secousse que sa santé venait d'éprouver força Holwell de revenir une seconde fois en Angleterre, où ses services éminens et ses talens le firent bientôt désigner pour succéder au lord Clive dans le gouvernement du Bengale. Remplacé lui-même vers la fin de 1760, il vit arriver son successeur avec plaisir; se démit aussitôt de tous ses emplois, et s'embarqua pour l'Angleterre, où il passa le reste de ses jours dans la retraite, jouissant tranquillement de la fortune considérable qu'il avait acquise par de longs travaux, sans avoir donné lieu à aucun reproche. Il consacra tout son temps à l'étude, et mourut le 5 novembre 1798, à Pinner, dans le comté de Middlessex.

HOME (*John*), auteur dramatique écossais, etc.

Né en 1724, dans le comté de Roxburg. Il fut destiné au ministère évangélique, et obtint une cure dans l'église d'Écosse, où il se fit d'abord généralement estimer. Mais s'étant hasardé à faire représenter à Edimbourg, en 1750, une tragédie qui eut du succès, dans un temps où l'esprit de puritanisme regardait comme un crime, dans un ecclésiastique, la lecture même d'une pièce de théâtre, il s'attira l'animadversion de ses confrères, et se vit obligé de résigner sa prébende. Cette tragédie, intitulée *Douglas*, devint alors une arme de parti, et fut représentée à Londres, sur le théâtre de Covent-Garden, en 1757. Il en composa ensuite plusieurs autres, telles que le *Siége d'Aquilée*, *la Fatale découverte*, *Alonzo*, etc. qui furent peu goûtées du public. A l'époque de la descente du prétendant en Écosse, Home, qui passait pour *tory*, se montra zélé *whig* dans cette guerre; et, s'étant réuni à l'armée du général Cope, il fut fait prisonnier à Falkirk. La victoire de Culloden lui ayant bientôt rendu la liberté, lord Bute, devenu son protecteur, lui procura une pension et quelques emplois peu considérables. Possesseur d'une fortune très-bornée, il trouva pourtant le moyen d'encourager puissamment les lettres: et c'est aux frais de Home, de Robertson et de Blair, que Macpherson parcourut depuis les montagnes d'Écosse, pour y recueillir les soi-disant poëmes d'Ossian: Macpherson n'oublia pas son premier protecteur, et lui laissa en mourant deux mille livres sterling, comme un témoignage de re-

connaissance pour le bien qu'il en avait reçu dans sa jeunesse. Home mourut près d'Edimbourg, le 4 septembre 1808. On lui doit, outre ses ouvrages dramatiques, une *Histoire de la Rebellion de* 1745, écrite avec vigueur, et remplie de faits curieux.

HOME-POPHAM (sir), amiral anglais, etc. (Voyez POPHAM.)

HOMPESCH (*Ferdinand* de), grand-maître de l'ordre de malte, etc.

Né à Dusseldorff, le 9 novembre 1744, d'une famille noble, mais pauvre; il fut envoyé à Malte dès l'âge de douze ans, et y remplit d'abord l'emploi de page du grand-maître. Il s'éleva ensuite et successivement jusqu'au rang de grand'croix, et fut. pendant vingt-cinq ans, ministre de la cour de Vienne auprès de son ordre. Les langues de France ayant perdu beaucoup de leur influence par suite de la révolution, celle de Bavière en profita pour donner, en 1797, le bailly de Hompesch pour successeur au grand maître de Rohau, décédé au mois d'août de la même année.; et ce fut le premier Allemand qui se trouva revêtu de cette dignité. A peine était-il reconnu grand-maître, que Napoléon se présenta devant l'île, et ce boulevart de la chrétienneté, dans lequel les Français avaient d'ailleurs des intelligences, fut rendu sans coup-férir. Déjà leur chef s'était établi dans l'un des palais de la capitale, attendant la visite du nouveau souverain de l'ordre, lorsque ce faible vieillard lui écrivit: « Qu'il eût mis un grand » empressement à aller lui offrir l'expression de sa reconnaissance, si, par » une délicatesse qui avait pour objet » de ne rien faire qui pût rappeler » aux Maltais sa personne et leur ancien » gouvernement, il ne se fût déterminé » à éviter toute occasion de se montrer » en public. » Tant d'humilité ne put néanmoins lui faire obtenir grâce, et Napoléon ordonna sur le champ d'effacer et de détruire partout les armes et les signes de l'ordre. Le troisième jour, le grand-maître fut embarqué sur une galère désarmée qui fit voile pour Trieste; et on lui donna cent mille écus pour prix de son argenterie, qui fut mise à bord des vaisseaux français, avec promesse d'une rente de pareille somme. Arrivé à Trieste, Hompesch fit d'inutiles protestations contre une capitulation qu'il n'avait ni stipulée ni ratifiée; mais à laquelle il n'avait pas eu le courage de s'opposer, et signa enfin, quelques mois plus tard, une abdication formelle en faveur de Paul 1er. Il vécut depuis lors en Allemagne, dans l'obscurité, et assiégé par les plus urgens besoins; vint ensuite réclamer auprès du gouvernement français les arrérages de la pension qu'il avait d'abord refusée; obtint, sur près de deux millions qui lui étaient dus, une provision de quinze milles francs, et mourut à Montpellier, dans les premiers mois de 1803.

HONTHEIM (*Jean-Nicolas* de), évêque, doyen du chapitre de Trèves, conseiller d'état, chancelier de l'université, etc.

Né à Trèves, le 27 janvier 1701, d'une famille noble de cette ville. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut sacré évêque *in partibus*, de Myriophite, le 2 décembre 1748. Un ouvrage qu'il publia en 1763, et connu sous le nom de *Frebonius*, attira bientôt sur lui l'attention publique, et le rendit l'objet des censures papales et épiscopales, en même temps qu'un grand nombre d'autres prélats et de philosophes allemands se déclaraient ses partisans. Cependant le prince Clément de Saxe, devenu électeur de Trèves, désirant que son suffragant revînt sur ses pas, engagea différentes universités et plusieurs ecclésiastiques instruits à examiner son livre, et détermina ensuite l'auteur lui-même à une rétractation, qu'il fit le 1er novembre 1778. Il composa aussi une réfutation de son ouvrage; mais, soit inconstance dans ses opinions, soit désir de laisser percer celles qu'il embrassait réellement, on y remarqua l'embarras et les détours d'un écrivain qui, ne voulant pas abandonner ses premières assertions, cherche à retenir d'une main ce qu'il accorde de l'autre, et qui énerve, par des restrictions partielles, les aveux qu'il fait, et les principes auxquels il semble revenir. M. de Hontheim mourut au château de Mont-Quentin, dans le duché de Luxembourg, le 2 septembre 1790, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans.

HOOD (*Samuel*, lord vicomte), baron de Catherington, célèbre amiral anglais, etc.

Né le 24 décembre 1735, à Butleigh, paroisse du comté de Sommerset, dont son père était ministre, il s'embarqua dès l'âge le plus tendre, et commença

sa carrrière militaire à de seize ans, en qualité de garde-marine. Nommé capitaine, en 1756, il signala son courage et ses talens en différentes occasions; fut employé au bombardement du Hâvre-de-Grâce, et servit trois ans sur la Méditerranée, avec l'amiral Saunders. A la paix, il se retira dans sa famille; prit, en 1768, le commandement du Boston; devint quelques années après, commissaire de l'arsenal de Portsmouth, place honorable et lucrative; obtint alors une patente de baronnet, et ne tarda pas à quitter l'emploi de commissaire pour reprendre du service en mer. En 1780, il fit voile pour les Indes-Occidentales, en qualité de contre-amiral du *Barfleur*. Fut chargé, en 1782, de défendre l'île de Saint-Christophe contre le comte de Grasse, qui commandait la flotte Française, et remporta sur lui un avantage décisif avec des forces inférieures. Mais ce fut surtout lors de la victoire importante du 12 août que sir Samuel Hood se distingua : pour reconnaître ses services, le roi le créa baron de Catherington. Elu, en 1784, membre du parlement pour Westminster, il cessa d'y siéger, en 1788, pour remplir les fonctions de lord-commissaire de l'amirauté. En 1790 il fut réélu au parlement, et lorsqu'il fut question de la guerre contre l'Espagne et la Russie, lord Hood eut le commandement de deux escadres : il fut ensuite nommé amiral de Portsmouth. Enfin la guerre avec la France vint lui offrir de nouvelles occasions de se signaler. Elevé, en 1793, au commandement d'une flotte immense, il fit voile pour Toulon, et parvint, à l'aide des habitans, à s'emparer de ce port, qu'il ne tarda pourtant pas à évacuer devant les forces républicaines. Il bloqua alors le port de Gênes; força le grand duc de Toscane à renvoyer l'ambassadeur français; se dirigea ensuite sur l'île d'Elbe, dont il tenta vainement de s'emparer; et peu découragé par cet échec, il tourna ses attaques vers la Corse, dont il se rendit maître. Après cet exploit, qui termina dignement sa carrière maritime, lord Hood revint en Angleterre où de nouveaux honneurs l'attendaient. Appelé, en 1796, aux fonctions de gouverneur de l'hôpital de Greenswich, et élevé à la dignité de vicomte de la Grande-Bretagne, il devint ensuite amiral du pavillon rouge, puis grand'croix de l'ordre du Bain, et mourut à Bath, le 27 janvier 1816, âgé de quatre-vingt douze ans.

HOOGEVEEN (*Henn*), habile helléniste hollandais, etc.

Né à Leyde, à la fin de janvier 1712, de parens extrêmement pauvres; sa mère voulait qu'il apprît un métier; mais son père, qui avait des sentimens plus élevés, désira qu'il reçût une éducation littéraire, et le fit entrer au gymnase de Leyde. Pendant trois ans, le jeune Hoogeveen ne répondit aux bontés paternelles que par une application exemplaire et une ardeur de travail si excessive qu'elle pensa lui coûter la vie; mais ses efforts étaient sans succès. Soit que la misère eût arrêté le développement de ses facultés, soit que l'extrême sévérité du maître qui le dirigea dans ses premières classes eût étouffé ses moyens et comme abruti son intelligence, il ne put jamais sortir de la dernière place. Arrivé enfin en troisième, et confié à un maître plus humain, il montra tout à coup une facilité qu'on ne lui soupçonnait pas; et à la fin de l'année il avait surpassé presque tous ses condisciples et ne le cédait qu'à Beaumann second. Ses progrès allèrent toujours croissant; et son nom fut bientôt si honorablement connu, qu'en 1732 il fut nommé co-recteur de l'école de Gorinchem, et neuf mois après, appelé à Woerden pour prendre la direction du gymnase qui venait d'y être fondé. C'était pour un jeune homme de vingt ans une tâche un peu forte que de conduire un établissement où tout était à créer; mais le succès couronna son zèle et son habileté; et lorsqu'en 1739 les magistrats de Culembourg lui offrirent, à des conditions très-avantageuses, la place de recteur de leur gymnase, il laissa celui de Woerden dans l'état le plus florissant. En 1745, il quitta aussi Culembourg pour le rectorat de Breda; puis, au bout de seize ans, celui de Breda pour celui de Dordrecht, d'où il fut en quelque sorte arraché par les magistrats de Delft, qui le mirent à la tête de leur école : il mourut dans cette dernière ville en 1791, avec la réputation de grammairien consommé, que lui avaient justement acquise ses remarques sur les idiotismes grecs de Vigier, tant de fois réimprimées, et son grand traité des particules grecques. Hoogeveen, quoique grammairien, avait de la facilité, peut-être même du talent pour la

poésie, et il a composé, pour les solennités académiques, beaucoup de vers latins, des odes, des élégies, dont Saxius donne les titres et les dates.

HOOLE (*Jean*), littérateur anglais, etc.

Né vers 1727, à Tenderden, dans le comté de Kent. Il cultiva de bonne heure la littérature et la poésie, et s'est acquis de la réputation par ses traductions en vers de la *Jérusalem délivrée*, du *Roland furieux*, et d'une partie du *Théâtre de Métastase* : c'est aussi de ce dernier qu'il tira les sujets de deux tragédies qui eurent du succès, *Cyrus* et *Timanthe*. Une autre tragédie qu'il donna au théâtre, *Cléonice*, princesse de Babylone, ne réussit point, et lui fournit l'occasion de déployer la générosité de son caractère, en renvoyant une grande partie de l'argent qu'il avait reçu du libraire pour le manuscrit, parce qu'il présumait que la pièce n'aurait pas plus de succès à la lecture qu'elle n'en avait eu sur la scène. Ses traductions se distinguent par le goût, la correction et l'élégance; mais on y trouve peu de poésie. On a aussi de lui une *Élégie* sur la mort de Mistriss Woffington, et une édition des *Critical Essays* de John Scott, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur. Hoole était auditeur de la compagnie des Indes-Orientales; mais il se retira sur la fin de sa vie avec une pension, et mourut à Dorking, dans le comté de Surrey, le 2 août 1803, âgé de soixante-seize ans.

HOORN-VAN-VLOOSWYCK (*Pierre-Nicolas*, baron de), de l'académie de Cortone et de celle des antiquités de Cassel, etc.

Né à Amsterdam, le 27 mars 1742, d'une famille noble, et possesseur d'une fortune immense : il était naturellement appelé aux premières charges de sa république, et fut d'abord commis de la banque d'Amsterdam; mais son goût décidé pour les arts, et les désagrémens que lui suscita une passion réprouvée par les femmes, l'obligèrent bientôt de quitter la Hollande. Il dirigea alors ses pas vers l'Italie, où Rome et Florence fixèrent particulièrement son attention; fit connaissance du fameux Pikler, qui vivait alors, et prit dans le commerce de cet artiste le goût particulier qu'il eût toujours depuis pour la dactyliologie. Il se lia également avec le célèbre Mengs, et avec les cardinaux Borgia et Aldani, illustres protecteurs des arts; et fut constamment honoré de la bienveillance du grand duc Léopold. N'étant borné par aucune considération pécuniaire, Van-Hoorn ne s'occupa que de l'acquisition des pierres gravées les plus parfaites, et il en réunit en peu de temps huit cent cinquante, tant grecques qu'égyptiennes, étrusques, persanes, etc. parmi lesquelles se trouvait le *génie d'Aratus*, qu'il tenait du chevalier Vettori, la tête de philosophe connue sous le nom de *tête de Scipion*, et enfin *le grand camée* décrit par Caylus, et représentant une scène comique. Hoorn ne jouit pas long-temps d'une aussi précieuse collection, car elle lui fut volée par son valet de chambre et cette perte irréparable influa pour toujours sur sa santé. Cependant apprenant que son infidèle domestique se trouve à Amsterdam, il s'y rend avec une somme immense, et rachète du voleur lui-même deux cents de ses pierres, (c'était tout ce qui en restait). Fixé depuis à Paris, Hoorn passa le reste de sa vie à former le cabinet précieux dans tous les genres que les amateurs ont connu, et dont Lebrun a fait la vente en novembre 1809, et mourut le 3 janvier de la même année.

HORNE TOOKE (*John*), célèbre membre des communes d'angleterre, etc.

Né en 1736, de M. Horne, riche habitant de Westminster, et trésorier de l'hôpital de Middlessex; il fit ses études, d'une manière distinguée, dans l'université de Cambridge; fut dès lors destiné à l'état ecclésiastique; obtint bientôt un bénéfice considérable, et serait parvenu aux premières dignités de l'église anglicane, si son goût pour l'indépendance ne l'eût éloigné de la cour. La chaleur qu'il mit à défendre M. Wilkes le jeta irrévocablement dans l'opposition, et ce fut particulièrement à ses efforts que celui-ci dut d'entrer triomphant au parlement, en 1768, comme représentant de Middlessex. Une rupture éclatante suivit néanmoins tant de témoignages d'amitié, et leurs démêlés étant devenus publics, Horne-Tooke se trouva aux prises avec le célèbre *Junius*, qui l'accusa d'apostasie religieuse et politique. Il se prononça ensuite contre la guerre d'Amérique; soutint la justice de la résistance des colons, et alla jusqu'à ouvrir une souscription en leur faveur : ce fut aussi à cette époque que, se

voyant tout chemin fermé dans la carrière ecclésiastique, il abandonna ses bénéfices, et rentra dans la vie laïque. En 1790, il fut porté au parlement aux élections de Westminster, en concurrence avec M. Fox et lord Hood; mais il ne fut pas heureux dans cette lutte, non plus que dans celle qu'il soutint encore lors de la candidature de sir Alau, depuis lord Gardner. Lorsque les progrès de la révolution française eurent fait craindre aux ministres de voir s'étendre jusque dans la Grande-Bretagne la contagion des nouveaux principes, Horne-Tooke, soupçonné d'avoir des intelligences criminelles, fut arrêté, puis mis en jugement, en septembre 1794, comme coupable de haute trahison, et acquitté à la grande satisfaction de la populace, qui attendait dans les rues voisines l'issue de cette affaire Elu enfin, en 1801, membre des communes, comme député du comté de Wiltz, son élection, vivement attaquée par lord Temple, sur le motif qu'il avait été engagé dans les ordres sacrés, devint dans le parlement le sujet d'une longue discussion, qui se termina à son avantage. Il fit comme de raison partie de l'opposition; combattit le bill d'oubli, proposé en faveur des fonctionnaires publics, qui depuis 1793 avaient arrêté ou fait détenir des personnes suspectes, et dit que c'était un bill d'impunité que l'on voulait accorder à M. Pitt, pour le conduire à la pairie. Il se plaignit aussi, à cette occasion, des nombreuses dignités érigées depuis vingt ans, et des sommes immenses accordées aux procureurs et avocats-généraux de la chambre, pour prix de leur dévoûment aux vues du ministère. Horne-Tooke mourut à Wimbledon, en mars 1812, ayant conservé, malgré ses infirmités, toute la vivacité d'esprit et le talent du sarcasme qui le distinguaient. Il était considéré généralement comme un des premiers philologues de l'Angleterre, et il a obtenu, dans ce genre, une grande réputation, par sa lettre à John Dunning, et par ses loisirs de Purley : il avait ajouté à son nom celui de Tooke porté par un ami dans la campagne duquel il avait composé son meilleur ouvrage.

HORNEMANN (*Frédéric Conrad*), célèbre voyageur allemand, etc.

Il naquit à Hildesheim, en 1772; étudia la théologie à Gœttingue, et exerça ensuite le ministère évangélique à Hanovre. Entraîné bientôt par un goût décidé pour les voyages, il se fit proposer, en 1795, à la société d'Afrique à Londres, pour être employé à faire des découvertes. Après s'être procuré les connaissances nécessaires à l'exécution de son projet, il s'embarqua, en 1797, à Marseille, pour Cypre, d'où il gagna Alexandrie, et résidait depuis quelques mois au Caire, où il apprenait le langage des Maugrebins (Arabes occidentaux), lorsqu'à la nouvelle du débarquement des Français en Egypte, il fut, ainsi que tous les Européens, renfermé dans le château, pour être mis à l'abri de la première rage du peuple. Relâché à l'arrivée de Napoléon, ce général en chef donna à Hornemann des passeports, et lui offrit tout ce qui pouvait lui être nécessaire pour continuer son voyage. Le 5 septembre 1799, il quitta le Caire avec la caravane de Fezzan, et arriva enfin à Mourzouk, capitale de cette contrée, après soixante-quatorze jours d'une route pénible. Il y resta quelque temps; fit une excursion à Tripoli, d'où il repartit le 29 janvier 1800; et écrivit, le 6 avril suivant, qu'il allait partir avec la grande caravane de Bournou : depuis cette époque, on n'a eu aucune nouvelle de cet intrépide voyageur.

HORNSBY (*Thomas*), célèbre astronome anglais, etc.

Né en 1734. Il fit d'excellentes études, cultiva particulièrement les sciences; et, après s'être fait connaître avantageusement, devint successivement professeur d'astronomie au collége de Saville, dans l'université d'Oxford, membre de la société royale de Londres, et enfin conservateur de la bibliothèque Radcliffe. Il se fit alors un nom par d'excellentes leçons de philosophie naturelle et expérimentale, prononcées à Oxford; et plus encore par l'achèvement du bel observatoire de ce collége, dont la partie supérieure est presque la répétition de la tour des Vents, à Athènes : cet édifice, l'un des principaux ornemens de l'université, est admirablement adapté aux usages scientifiques. Hornsby est mort, en 1810, âgé de 76 ans.

HOTZE, feld-maréchal autrichien, etc.

Né en Suisse, d'une famille bourgeoise du canton de Zurich. Il s'enrôla sous les drapeaux de l'Autriche; servit

en 1792, comme colonel de cuirassiers; devint, en février 1793, général-major, et fut employé alors à l'armée du maréchal Wurmser. Il contribua, le 13 octobre, à la prise des lignes de Weissembourg; mais ayant été chargé, quelques jours après, de s'emparer des hauteurs de Saverne, il échoua dans cette entreprise, et fut ensuite forcé dans les lignes d'Haguenau, le 22 décembre. Il fit toute cette campagne et les deux suivantes d'une manière malheureuse, quoiqu'il montrât constamment beaucoup de zèle et d'activité, et qu'il eût dans l'armée autrichienne la réputation d'un bon officier; continua néanmoins de servir à l'armée du Rhin; et fut élevé, en mars 1795, au grade de feld-maréchal-lieutenant. En 1796, il contribua particulièrement au gain de la bataille de Neumarck, et se distingua encore, quelques jours après, à celle de Wurtsbourg. Décoré, en 1797, de la grande-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, et pourvu deux ans après du commandement de l'aile gauche de l'armée de l'archiduc Charles, il fut alors chargé d'effectuer le passage du Rhin, au-dessus du lac de Constance, pour pénétrer en Suisse, et ne réussit dans cette opération qu'après plusieurs combats sanglans, dans lesquels il perdit beaucoup de monde; mais il contribua ensuite puissamment aux succès de l'archiduc, et finit par être tué, près de Kaltenbrunn, le 25 septembre 1799.

HOUGHTON (le major), célèbre voyageur anglais, etc.

Il avait résidé quelque temps chez le consul anglais dans l'empire de Maroc, et ensuite à Gorée, sur la côte d'Afrique, comme major du fort de cette île. La connaissance qu'il avait acquise des mœurs des Maures et des nègres l'engagea, en 1789, à offrir ses services à la société d'Afrique qui venait de s'établir à Londres. Le comité le chargea de déterminer le cours du Niger, et s'il était possible la source et l'embouchure de ce fleuve mystérieux; de visiter les villes de Tombut et Houssa; dans l'intérieur du Continent; et de revenir ensuite par le désert. Houghton partit le 16 octobre 1790, et arriva le 10 novembre à l'embouchure de la Gambie, dont il remonta le fleuve jusqu'à une distance de neuf milles de la mer; et s'avança ensuite, par terre, vers le nord-est, traversant plusieurs royaumes nègres, tantôt bien, tantôt mal reçu. Le 1[er] septembre 1791, il était à Simbing, village sur la frontière du pays de Bambouc, lorsqu'il fut volé par son domestique nègre qui ne voulut point le suivre dans le territoire des Maures. Cependant Houghton, ne perdait pas courage, ainsi que le témoigne une lettre qu'il écrivit de ce lieu, et la dernière que l'on ait reçu de lui. Un peu plus loin, à Jarra, ville frontière de Ludamar, il fit connaissance avec des marchands maures qui allaient acheter du sel à Tischit, à dix journées plus au nord dans le grand désert, et leur offrit un fusil et du tabac pour qu'il le menassent avec eux. On ignore s'ils le trompèrent sur la route à tenir, ou s'ils avaient dessein de l'égarer dans le désert; mais, au bout de deux jours, Houghton soupçonnant leurs intentions, refusa d'aller plus loin: ils le volèrent alors et l'abandonnèrent. Il revint à pied par le désert, et à son arrivée à Jarra il n'avait pas mangé depuis quelques jours. Plusieurs bruits différens coururent bientôt sur sa mort; mais il paraît certain aujourd'hui qu'il mourut d'une dyssenterie. Son corps fut traîné dans les bois, et l'on montra de loin à Mungo-Park l'endroit où il était resté sans sépulture. Sa catastrophe a été en partie attribuée à ce qu'il avait avec lui un bagage trop considérable, bien fait à la vérité pour tenter des nègres.

HOWARD (*John*), célèbre philantrope anglais, etc.

Né à Hackney, en 1726 et fils d'un tapissier; il fut d'abord mis en apprentissage chez un épicier; mais son père étant mort en lui laissant à partager avec sa sœur une fortune indépendante, Howard renonça à une profession trop pénible pour sa frêle constitution, et fit un voyage en France et en Italie. A son retour il épousa, par reconnaissance de ses soins, une veuve qui avait au moins vingt ans plus que lui; devint membre de la société royale de Londres, en 1755; et désirant voir Lisbonne, après le terrible bouleversement que cette ville venait d'essuyer, il s'embarqua, en 1756, sur la frégate l'*Hanovre*, qui fut capturée dans la traversée par un bâtiment français. Howard, conduit bientôt dans une prison où il demeura quelque temps, souffrit, dit-on, beaucoup pendant cette détention, et éprouva ainsi des sentimens de pitié en faveur des malheureux prisonniers.

Il revint en Angleterre par l'Italie; se maria, pour la seconde fois, en 1758, et s'établit, vers 1765, à Cardington, près de Bedford, où il fit beaucoup de bien aux pauvres, en leur procurant du travail, et en leur faisant bâtir des cabanes. Les fonctions de Shériff, qu'il exerça en 1773, donnèrent encore plus d'activité à sa compassion pour les malheureux qui gémissaient dans les prisons; il conçut alors différens plans pour améliorer leur sort; reçut des encouragemens tant de l'intérieur du royaume que de l'étranger, et fit successivement, de 1775 à 1787, trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne et en Portugal, et enfin un autre en Turquie. Pendant son séjour à Vienne, l'empereur Joseph II exprima le désir de le voir. Howard se rendit auprès du souverain, et, après un entretien de deux heures, le philantrope avoua au monarque que les hôpitaux de Vienne paraissaient mal administrés, et énonça surtout son opinion contre quelques donjons pratiqués dans les prisons de cette ville. Joseph II lui dit : « Quoi, » monsieur, vous vous plaignez de mes » donjons? Et en Angleterre, ne pen» dez-vous pas vos malfaiteurs par dou» zaines? » — « Sire, répondit Howard, » j'aimerais mieux être pendu en An» gleterre que de vivre dans un de vos » donjons. » Lorsqu'il fut sorti, l'empereur dit à un compatriote d'Howard, qui se trouvait près de lui : « En vérité, » ce petit Anglais n'est pas flatteur. » Il publia, depuis, dans plusieurs ouvrages, les résultats de ses excursions et de ses recherches; et ses travaux généreux avaient tellement attiré sur lui l'attention publique, qu'une souscription considérable fut levée à son insu, dans le dessein de lui ériger une statue. Dès qu'il eut connaissance du projet, il écrivit aux souscripteurs pour les en détourner; « N'ai-je donc pas » un ami en Angleterre, disait-il, qui » s'oppose à une pareille entreprise? » Mais cet honneur ne fut qu'ajourné, et lui fut rendu après sa mort, arrivée le 20 janvier 1790, à Cherson, en Crimée, où il venait de visiter un malade, attaqué d'une fièvre maligne.

HOWE (*Richard*, comte), célèbre amiral anglais, pair, etc.

Il naquit en 1722; entra au service dès l'âge de quatorze ans; obtint, en 1746, le grade de capitaine de vaisseau, comme récompense de plusieurs actions brillantes; contribua aussi, sous lord Hawke, à la prise de l'île d'Aix, en 1757; commanda l'expédition qui détruisit le port de Cherbourg, et échoua ensuite à Saint-Cast. Son frère aîné, qui servait en Amérique, ayant été tué, en 1758, dans une affaire contre les Français, il lui succéda dans son titre de baron d'Irlande; fut nommé, en 1770, contre-amiral de la Bleue, puis commandant en chef dans la méditerranée, et se trouvait vice-amiral lorsqu'on l'envoya, en 1776, sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Il y agit autant comme militaire qu'en qualité de commissaire du roi, et joignit inutilement ses efforts à ceux de son frère William, commandant des troupes de terre, pour maintenir les Anglais dans la possession de Philadelphie. Il remit ensuite le commandement de l'armée navale à Biron, et revint en Angleterre, où il resta en repos jusqu'en 1782, qu'il partit de Plymouth au mois de septembre, avec une flotte et un convoi, pour aller ravitailler Gibraltar. Pendant la paix qui suivit la guerre d'Amérique, Howe fut nommé premier lord de l'amirauté jusqu'en 1788, et fut alors élevé au rang de comte de la Grande-Bretagne. La guerre qui éclata de nouveau en 1793, le rappela aux combats, dont son âge semblait devoir l'éloigner, et il obtint, comme amiral de la Blanche, le commandement de l'escadre de la Manche. La flotte française, forte de vingt-sept vaisseaux de ligne, étant sortie du port de Brest, vers le milieu de mai 1794, pour aller à la rencontre d'un convoi, Howe la poursuivit, avec vingt-cinq vaisseaux, et parvint, le 1er juin, à engager le combat. Sa victoire fut chèrement achetée, mais complète : il prit six vaisseaux, et un septième, *le Vengeur*, fut englouti dans les flots. Le roi vint en personne à Portsmouth, avec la reine et trois des princesses ses filles, pour lui faire honneur, et tint même un lever à bord du vaisseau de Howe, qu'il gratifia d'une épée d'or, enrichie de diamans, et d'une médaille avec une chaîne aussi en or. Nommé, l'année suivante, général des troupes de la marine, puis chevalier de la Jarretière, il quitta enfin le commandement de la flotte en 1797, et rendit bientôt encore un service signalé à sa patrie, en apaisant, par sa seule présence et par

ses discours, la dangereuse révolte qui s'était manifestée à bord des flottes à Portsmouth et à Plymouth. Un accès de goutte mit fin à sa vie le 5 août 1799. Son courage tranquille et sa fermeté lui avaient acquis l'estime générale des marins, qui l'avaient surnommé *Dick-le-noir*, à cause de son teint brun. Il ressemblait beaucoup à George Ier, dont sa mère était fille naturelle, et s'énonçait au parlement, dont il était membre, d'une manière si obscure et si ambiguë, qu'il était presque impossible de comprendre ce qu'il voulait dire.

HOWE (*William*), baron, lieutenant-général anglais, etc.

Né en 1725, et frère du précédent. Il prit du service dans l'armée de terre; obtint un avancement rapide, et se trouvait officier-général lorsqu'il fut nommé pour succéder, en 1775, au général Gages, dans le commandement des troupes anglaises en Amérique. Il se distingua à l'affaire de Bunkershill, où il fut un moment laissé presque seul; évacua ensuite Boston, laissant forcément après lui de l'artillerie et des munitions; et se retira dans le port d'Halifax. Impatienté d'y attendre vainement des renforts, il en partit en juin 1776, et vint à l'île des Etats, près de New-Yorck, où son frère le rejoignit. Enfin, le 22 août, aidé du général Clinton, il battit les Américains sur Long-Islang près de New-Yorck; obtint depuis d'autres succès, et finit par rester maître du New-Jersey. Après beaucoup d'actions partielles et de mouvemens inutiles pour engager Washington à une affaire générale, William-Howe, obligé de se replier, fit, au mois de juin 1777, toutes ses dispositions pour embarquer son armée à l'île des États, et arriva le 25 août au fond de la baie de Chesapeak. Le 23 septembre il marcha sur Philadelphie, et battit encore à Brandywine, les troupes américaines qui s'avançaient au secours de cette place. Attaqué bientôt lui-même à Germantown, d'où il repoussa pourtant les aggresseurs, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour se maintenir à Philadelphie, où il passa l'hiver, et fut remplacé, en 1778, par le général Clinton, qui vint prendre le commandement en chef. William-Howe ne fut plus employé depuis cette époque, et mourut en 1814.

HOWICK (*Charles Grey*, lord), pair d'Angleterre, ministre d'état, célèbre orateur, etc. (Voyez Grey.)

HUBER (*Michel*), littérateur bavarois.

Il naquit à Frontenhausen, en Bavière, en 1727; vint fort jeune à Paris, pour s'y perfectionner dans la langue française; et jouit dans cette capitale, pendant plusieurs années, d'une considération méritée, par ses traductions de Gessner, et surtout par une infinité d'articles de littérature allemande, insérés dans le *Journal étranger*. Il se rendit ensuite à Leipsick, où il fut longtemps professeur à l'université, et y mourut le 15 avril 1804. Huber joignait à des talens distingués un caractère plein de douceur et de bonté, et rendit de grands services aux lettres, en établissant, par ses traductions, les premières communications littéraires qui aient existé entre la France et l'Allemagne. On lui doit également un excellent *Recueil de Poésies*; des *Elémens de Dessin*; et un poëme héroï-comique, intitulé: *Wilhelmine*. Il a eu beaucoup de successeurs dans sa carrière comme écrivain; mais on peut dire qu'aucun d'eux n'excita comme lui l'enthousiasme des Français pour les Muses allemandes. — Un autre Huber, parent du précédent, et membre de la direction générale de l'administration des états bavarois de Souabe, cultiva aussi les belles-lettres avec quelques succès, et dirigea longtemps la *Gazette générale Bavaroise*, ainsi que les *Annales de l'Europe*. Il mourut à Ulm, le 24 décembre 1805, à l'âge de quarante ans, laissant la réputation d'un littérateur estimé.

HUDDART (*Joseph*), célèbre géographe anglais, etc.

Né en 1741, et fils d'un cordonnier du village d'Allenby, dans le duché de Cumberland; il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais n'ayant du goût que pour les mathématiques et la marine, il profita d'un heureux hasard pour suivre ses penchans. Vers 1757, de grandes troupes de harengs vinrent visiter le golfe de Forth, et cette bonne fortune engagea tous les habitans d'Allenby à se livrer à la pêche de ces poissons. Huddart fils, charmé d'avoir une occupation conforme à ses goûts, alla dans des petits navires, à la pêche du hareng, et se familiarisa ainsi avec la vie de mer. Après la mort de son père, il continua d'être intéressé dans les pêcheries, en prenant le commandement d'un petit brick, qui transportait des cargaisons de poissons à divers ports, surtout en Irlande; et étudia, dans ses

momens de repos, la construction navale et l'astronomie, pour devenir un marin accompli. Il parvint en effet à réunir à un haut degré de connaissances pratiques une science très-profonde, et fournit bientôt la preuve de ses rares talens dans la construction d'un navire, et dans les cartes marines qu'il dressa, et qui sont fort estimées. Depuis 1768 jusqu'en 1773, il fit tous ses voyages sur le navire qu'il avait construit; et dans le même espace de temps, il sonda les divers ports et les baies du canal de Saint-Georges. Ses cartes nautiques ayant excité l'attention de plusieurs savans marins, la compagnie des Indes parvint à l'engager à son service, et c'est dans son premier voyage aux Indes, en 1773 et 1774, qu'il dressa la carte de la côte occidentale de Sumatra. De retour en Angleterre, il reprit le commandement de son propre navire, avec lequel il fit un voyage en Amérique, et fut chargé ensuite de dresser la carte du canal de Saint-Georges, dont l'exactitude a été reconnue par les plus habiles ingénieurs marins. L'année d'après il reprit du service dans la compagnie des Indes, et fit, dans l'espace de dix ans, quatre voyages en Asie, avec la qualité de capitaine de navire. Il leva le plan de toute la péninsule, depuis Bombay jusqu'à Coringo, et profita de l'éclipse des satellites de Jupiter pour déterminer la longitude de Bombay avec plus d'exactitude que les géographes n'avaient pu le faire. A son retour dans sa patrie, en 1788, la compagnie, pour le récompenser des services qu'il avait rendus à la navigation en général, et au commerce en particulier, l'admit au nombre de ses directeurs, et le traita avec une considération distinguée. Huddart dressa encore la carte des îles occidentales de l'Écosse, et enrichit de plusieurs Mémoires utiles les Transactions de la Société royale de Londres, qui l'avait appelé dans son sein. La perte des câbles que son vaisseau avait essuyés par suite d'une tempête pendant son premier voyage aux Indes, lui fit aussi diriger son attention sur les moyens de perfectionner le système des cordages; et ayant obtenu un brevet pour ses améliorations, il établit une corderie à Maryport. Il fallut quelquetemps pour que les marins sentissent les avantages de l'invention de Huddart, et l'inventeur avait même déjà renoncé à l'espoir du succès, lorsqu'enfin les câbles de sa fabrique furent introduits et adoptés dans la marine. Une honnête aisance fut la récompense d'une vie aussi laborieuse, que le capitaine Huddart termina, en 1816, dans une retraite paisible.

HUGEL (le baron de), ministre de l'électeur de Wurtemberg etc.

Issu d'une famille connue dans la diplomatie allemande. Il suivit la même carrière, et parvint enfin au ministère de l'électorat de Wurtemberg. Des intrigues de cour, des espérances déçues, et des motifs encore ignorés, mirent ensuite le désespoir dans son âme, et aliénèrent probablement sa raison. Quoi qu'il en soit, il s'enferma dans son appartement, après en avoir éloigné tout le monde, et se brûla la cervelle, le 20 janvier 1805. On trouva sur sa table ces deux vers de Mérope :

« Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
» La vie est un opprobre et la mort un devoir. »

HULTMANN (*Carel - Gherard*), plénipotentiaire batave, etc.

Né en Hollande, d'une famille assez obscure. Il parvint par ses talens aux emplois supérieurs; se montra toujours très-adroit dans les diverses crises politiques de son pays, et figura pourtant, en 1787, dans la révolution populaire opérée en Hollande. Il contribua néanmoins, en 1788, au rappel du stathouder; se prononça ensuite pour les Français, lors de la conquête de la Hollande en 1794, et se soutint sous tous les gouvernemens qu'ils y établirent successivement. Chargé, en septembre 1802, de négocier auprès de la cour de Berlin sa renonciation à des territoires enclavés dans les limites de la république batave, il réussit dans cette opération; revint à la Haye en juin 1803, où on lui donna la place de secrétaire-général de l'administration souveraine; fut nommé, en 1807, conseiller d'état, par le roi Louis, et gouverneur civil de la province de Hollande; remplit aussi les fonctions de directeur-général des beaux-arts; et eut l'adresse de se faire donner la préfecture de Vaucluse, lors de la réunion de son pays à la France. Il passa bientôt à celle des Bouches-de-l'Issel, qu'il convoitait depuis longtemps, et y arbora l'un des premiers le drapeau orange, en novembre 1813, malgré les sermens multipliés qu'il avait prêtés à Napoléon. Toujours heureux dans son plan de conduite politique, M. Hultmann captiva aussi la confiance

du roi des Pays-Bas, en 1814, et il est aujourd'hui conseiller d'état honoraire et gouverneur civil du Brabant. C'est d'ailleurs un homme d'esprit, et un tin iv in distingué dans les langues lae et bol ndaise.

A HUMBOLDT (*Frédéric-Henri-g lexandre* baron de) célèbre voyageur prussien, etc.

Né à Berlin, le 14 septembre 1769. Après avoir étudié à Goettingue, à Francfort-sur-l'Oder, puis à l'école de commerce de Hambourg, il fit, en 1790, son premier voyage en Europe; s'occupa ensuite de minéralogie et de botanique, sous Werner; et fit imprimer, en 1793, son *Specimen Floræ Fribur-gensis subterraneæ.* Devenu successivement assesseur du conseil des mines à Berlin, puis directeur-général de celles de la principauté d'Anspach et de Bayreuth, il y forma de magnifiques établissemens, et fut aussi l'un des premiers à répéter les belles expériences de Galvani, dont il publia le résultat dans un ouvrage ayant pour titre : *Expériences sur le Galvanisme, et en général sur l'irritation des Fibres musculaires et nerveuses.* Après avoir parcouru l'Italie, la Suisse et la France, M. de Humboldt conçut le projet de visiter l'Orient en philosophe, et se rendit d'abord en Espagne, espérant d'y trouver les moyens de passer en Barbarie. Mais ayant obtenu, à la suite d'un séjour de quelques mois à Madrid, la permission de visiter les colonies du Nouveau-Monde, il s'embarqua à la Corogne, avec son ami Bonplan, qui était venu le joindre de Paris, et arriva à Cumana dans l'Amérique méridionale, au mois de juillet 1799. Il visita tour-à-tour les provinces de la Nouvelle Andalousie, et la Guiane espagnole; revint à Cumana, par la mission des Caraïbes, et se rendit, en 1800, à l'île de Cuba. L'année suivante, il partit pour Quito, où il arriva en 1802, et quitta cette ville, vers le milieu de l'été, avec le fils du marquis de Silva-Alègre, pour aller visiter le volcan de Tungaragno, et le Nevado del Chimborazo. Ils traversèrent les ruines de Rio-Bamba, et d'autres villages détruits le 7 fevrier 1797, par un tremblement de terre qui, dans un instant, avait englouti plus de quarante mille personnes; et se trouvèrent enfin, après des efforts incroyables, sur le point le plus élevé qui eût jamais été foulé par les pieds d'un mortel. Après avoir terminé d'importantes observations, M. de Humboldt dirigea sa route vers Lima, capitale du Pérou; et c'est pendant son séjour chez les Péruviens, qu'il observa, au port de Callao, l'émersion du passage de Mercure sur le disque du soleil. De là il passa dans la Nouvelle-Espagne, où il séjourna pendant un an; et, après quelques excursions, il s'embarqua pour la Havane; arriva à Philadelphie en 1804; séjourna quelque temps dans les Etats-Unis; traversa l'Atlantique, et revint enfin en France, après six années marquées par les travaux les plus utiles et les plus satisfaisans; mais aussi remplies de fatigues, de dangers et d'inquiétudes de tous genres. La masse des renseignemens curieux qu'il a rapportés du Nouveau-Monde, surpasse tout ce qui a jamais été le résultat des recherches de tout autre individu. Ses nombreuses et diverses observations ont été publiées et classées en plusieurs ouvrages importans connus du public, auxquels il a travaillé avec M. Bonplaud, infatigable compagnon de ses travaux, et son ami le plus intime. M. de Humboldt est encore aujourd'hui l'un des hommes qui honorent le plus les sciences en Europe.

HUMBOLDT (*Charles-Guillaume*, baron de), ministre-d'état, chambellan et conseiller privé du roi de Prusse, etc.

Né aussi à Berlin, et frère du précédent. Il fit des études distinguées; se voua à la diplomatie; devint d'abord, conseiller privé, puis chef du bureau des cultes, directeur-général de l'instruction publique, ministre de Prusse à la cour de Rome, et enfin en 1810, ambassadeur extraordinaire du cabinet de Berlin, près l'empereur d'Autriche, avec le rang de ministre-d'état, et la décoration de l'aigle-rouge. Le baron de Humboldt fut aussi, en 1814, l'un des plénipotentiaires des puissances alliées qui se réunirent à Châtillon-sur-Seine, pour y traiter de la paix, et se fit remarquer depuis, au congrès de Vienne, par l'étendue de ses connaissances, et par une grande habileté. Il fut même un des principaux auteurs du projet de constitution, dont la discussion dura jusqu'au 16 novembre 1814; fit partie du comité général des huit puissances signataires de la paix de Paris, pour les questions relatives à l'abolition de la traite des nègres; et conclut, en 1815 avec la Saxe, le traité de paix qui réunit à la Prusse plusieurs provinces et districts.

Nommé de nouveau, à la fin de cette année, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Vienne, M. de Humboldt fut rappelé en février 1816, puis envoyé à Francfort, pour assister à la diète de la confédération germanique, et le roi de Prusse, pour récompenser les services le fit alors membre du conseil d'état, et lui accorda une dotation en immeubles d'un revenu de cinq mille écus. Il est actuellement ambassadeur de Prusse à Londres. Indépendamment de la réputation qu'il s'est acquise comme diplomate, le baron de Humboldt ne mérite pas moins d'être cité comme littérateur. On a en effet de lui, outre une excellente traduction de *Pindare*, de l'exactitude la plus surprenante, un vocabulaire basque d'environ six cent mots.

HUNT (*Henri*), écuyer anglais, l'un des chefs populaires de la réforme parlementaire, etc.

Issu d'une famille honorable, et possesseur d'une fortune aisée; il parut tout-à-coup sur la scène politique en démagogue outré, et se mit à la tête de la plus vile populace de Londres, pour demander la réforme radicale des élections parlementaires. Il parcourut successivement plusieurs villes d'Angleterre, pour faire accueillir ses principes, et rédiger des adresses dans leur sens; présida, au mois de septembre 1816, une assemblée tenue sur la place du palais de Westminster, dans laquelle il proposa diverses mesures contre le ministère et les abus qu'il tolérait; et termina par provoquer un arrêté pour l'abolition des *sine cures*. Après la trop célèbre assemblée de Spafields, dont il était le directeur suprême, Henri Hunt fut chargé par les individus qui la composaient, de présenter au prince régent une pétition, que lord Sydmouth refusa de remettre, comme séditieuse et illégale: mais ce fut surtout aux élections de 1818, que ce fougueux orateur acquit la célébrité dont il est si vain. Présenté comme candidat au parlement, par un très-petit nombre d'électeurs, il n'en harangua pas moins tous les jours les auditeurs, avec une assurance que les huées, la boue, et même les coups, ne purent diminuer. Le lecteur sait comment se termina ce drame tragi-comique, dans lequel Hunt joua un rôle si pénible et si périlleux tout-à-la-fois; et il ne pourra sans doute qu'admirer le courage imperturbable de cet athlète de la démocratie anglaise, que rien ne peut détourner de ses desseins.

HUNT (*James-Henri-Leight*), journaliste anglais, etc.

Né en 1784, et fils d'Isaac Hunt, réfugié américain. Il fut élevé à l'hôpital du Christ à Londres, et quitta ensuite cet établissement pour exercer la profession de procureur. Il obtint à quelques temps de là une place du gouvernement, et fut obligé de l'abandonner lorsqu'il établit, en 1809, un journal politique, sous le titre de l'*Examinateur*: il était auparavant éditeur d'un autre papier public appelé *les Nouvelles*. Sa dernière spéculation ne fut pas extrêment heureuse, car, ayant publié un libelle assez violent contre le prince-régent, il fut mis en prison par ordre des ministres, et y resta fort long-temps. On lui doit, comme écrivain, différens ouvrages sur le théâtre, la politique, et même la littérature, qui ne sont pas sans mérite.

HUNTER (*Henri*), docteur écossais, et littérateur distingué.

Né à Culross, au comté de Perth, en 1741. Il fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; s'adonna, dès son jeune âge, à la littérature sacrée, et devint ensuite l'un des prédicateurs les plus célèbres de l'Angleterre: ses sermons, qu'il prêchait dans la manière de Blair et de Robertson, attiraient tous les écossais distingués qui résidaient à Londres. Il avait traduit les fragmens physionomiques de Lavater, et était même allé le voir à Zurich; mais sa douleur fut inexprimable, quand il apprit que cet homme célèbre était devenu la victime de la guerre, et il composa alors une poëme en son honneur. Le docteur Hunter entendait fort bien aussi les langues française et allemande, et on a de lui d'excellentes traductions d'Euler et de Bernardin de Saint-Pierre: il mourut vers la fin de 1802, à l'âge de soixante-six ans. Hunter a publié en forme de lettres à une dame, un voyage en France, en Allemagne, en Hongrie et en Turquie, dans lesquelles il exprime tout à la fois beaucoup de haine pour le despotisme et la superstition, et un grand amour pour la monarchie et ses institutions.

HUNTER (*Jean*), célèbre anatomiste anglais, etc.

Né en 1728. Ayant perdu son père à l'âge de dix ans, il atteignit sa vingtième année, sans faire aucune étude,

mais la réputation que son frère, médecin célèbre, s'était acquise, l'engagea alors à se rendre auprès de lui. Hunter développa bientôt les talens dont la nature l'avait doué, et fit ses premières études en chirurgie, sous le célèbre Cheselden, à l'hôpital de Chelsea, où ses progrès furent si rapides, que l'hiver suivant il enseignait l'art de disséquer aux élèves de son frère, qui dans la suite se reposa entièrement sur lui de ce soin. Hunter se livra avec une sorte de fureur et avec tant de constance pendant dix ans à l'étude de l'anatomie, qu'il parvint à enrichir cette science de plusieurs connaissances nouvelles : il démontra l'existence des vaisseaux lymphatiques dans les oiseaux, et se forma une ménagerie où il entretenait tous les animaux qu'il pouvait se procurer : il étudiait leurs habitudes et leurs mœurs, et cherchait à établir les principes de l'économie animale, sur la comparaison du même organe observé dans des individus d'espèces différentes. Son esprit observateur voulut aussi appliquer les connaissances qu'il puisait dans cette étude aux progrès de la chirurgie, et il suivit dès lors toutes les grandes opérations, s'appliquant, lorsqu'elles n'avaient pas eu le succès qu'on s'en était promis, à en rechercher les causes : c'est ainsi qu'il en perfectionna quelques-unes, et particulièrement celle de l'hydrocèle. Adopté en 1767, par la société royale de Londres, il le fut successivement par celle de Gothembourg, par la société royale de médecine et l'académie de chirurgie de Paris, par la société philosophique d'Amérique, et enfin, par le collége de chirurgie d'Irlande. Il fut en même temps chirurgien de l'hôpital de Saint-Georges, chirurgien-général de l'armée, et inspecteur-général des hôpitaux. Quelques contradictions qu'il éprouva dans une occasion où il voulut étouffer ses plaintes ou son ressentiment, furent immédiatement suivies de sa mort subite, arrivée au mois d'octobre 1793. Hunter était d'une stature médiocre, mais d'une forte complexion; son activité était extrême, et son tempérament ardent et impatient firent qu'il porta quelquefois la franchise jusqu'à l'excès. Il dormait peu, et ses travaux, pénibles pour tout autre, ne fatiguaient pas sa robuste constitution. Il n'appréciait l'argent que comme un moyen de faciliter ses études et ses recherches; et tout entier aux progrès de son art, il donna trop peu d'attention aux intérêts de sa propre famille, qu'il laissa presque dans le besoin.

HUNTER (*William*), célèbre chirurgien et orientaliste écossais, etc.

Né à Montrose. Il obtint en 1773, une bourse au collége maréchal d'Aberdeen, où il prit ses degrés de médecin en avril 1777; et suivit en même temps un cours de chirurgie sous un professeur, qui était tout à la fois médecin, chirurgien et apothicaire. Après avoir étudié sous lui pendant quatre ans, il fut pourvu d'un emploi à bord d'un vaisseau ; quitta cette place en 1781, pour entrer au service de la compagnie des Indes, dans le Bengale; et trouva dans ces contrées, un vaste champ à son génie et à son instruction. Quoique honorable, son emploi n'était rien moins que lucratif; et c'est pour améliorer son sort qu'il se rendit à Java. Après être resté attaché pendant quelque temps à l'établissement médical de la compagnie des Indes-Orientales dans le Bengale, et avoir rempli les fonctions d'inspecteur-général des hôpitaux de l'île de Java il devint secrétaire de la société-asiatique, de 1794 à 1808; et fut successivement professeur et examinateur au collége de Calcutta, de 1784 à 1794. Il accompagna, ensuite comme chirurgien, le major Palmer dans son ambassade auprès de Daoulat-Raï-Scindyah, et se préparait à venir passer un été à Aberdeen, auprès de quelques-uns de ses camarades d'études, lorsqu'une fièvre le saisit et mit fin à son existence en 1816. Il était associé étranger de la société médicale de Londres, et membre honoraire de celle des sciences de Paris. Les circonstances favorisèrent singulièrement ses goûts pour l'étude des différens idiômes de l'Inde, et peu de savans ont su faire de leurs connaissances un usage plus distingué et plus brillant. Les mémoires de la société asiatique, et divers autres ouvrages périodiques, sont remplis des morceaux originaux de littérature indienne qu'il composa, et de communications qu'il y inséra. Outre ses mémoires, trop nombreux pour en donner la liste, M. Hunter publia séparément une description abrégé du Pégou, avec un appendice renfermant la description des cavernes d'Eléphanta, d'Ambola et de Canara, etc. Nous avons aussi un ouvrage fort intéressant de M. Hunter, c'est un traité approfondi

sur la nouvelle maladie qui a fait un ravage affreux parmi les Lascars, qui servaient sur les vaisseaux du gouvernement et sur ceux de la compagnie pendant la dernière guerre, au défaut de matelots européens. Le docteur Hunter avait des connaissances profondes en arabe, en persan, en sanscrit et en hindoustang: et, pendant onze ans qu'il occupa la place d'examinateur des élèves du collége de Fort-William, il eut des occasions multipliées de déployer un rare talent dans les distributions des prix faites solennellement chaque année.

HUPPE, colonel polonais, etc.

Né à Varsovie, d'une famille originaire de France. Il était encore très-jeune et n'avait que le grade de sous-officier d'artillerie, lorsqu'il prit une part très-active aux trois jours de la révolution de Varsovie en 1794, en poursuivant les Russes à coups de canon dans les rues et les places publiques. Ayant remplacé successivement pendant ces trois jours, les officiers de son détachement, qui furent tous tués, il se trouva le troisième jour commandant de sa compagnie, réduite à quelques hommes. Au premier signal de ralliement aux armées françaises donné par Napoléon en 1802, M. Huppe accourut en France, et y organisa une compagnie légère, attachée au corps des lanciers, sous les ordres du général Roznieski. Il se trouva à presque toutes les batailles livrées pendant le règne de Napoléon; se distingua souvent à la tête du 7e régiment de lanciers, dont il était devenu colonel, et auquel il avait attaché toute sa réputation; soutint à Paris, en 1814, un procès scandaleux contre la fille de son quartier-maître, qu'il avait épousée, et dont il voulait se séparer à cause de ses intrigues galantes avec quelques officiers de son corps; reprit du service en 1815, lors de la seconde invasion; et suivit les drapeaux de l'armée de la Loire jusqu'à son licenciement. Depuis lors il est retourné en Pologne, où il a eu, dit-on, beaucoup de peine à obtenir d'être employé d'une manière active.

HUTCHINSON (lord *John-Hély*), général anglais, membre du parlement, etc.

Né à Dublin, le 15 mai 1757, et second fils de John Hély, prevôt du collége de la Trinité, à Dublin, devenu depuis secrétaire-d'état, en Irlande, le jeune Hutchinson, reçut une excellente éducation, d'abord à Eton et ensuite au collége de la Trinité, et entra à dix-huit ans, comme officier dans un régiment de l'armée. Pour le perfectionner dans la tactique, on l'envoya à l'école militaire de Strasbourg, où il apprit la langue française, et il voyagea ensuite sur le continent. Elu depuis par l'opulente ville de Cork, membre du parlement, il y défendit avec chaleur les intérêts de ses commettans; et, quoiqu'il votât en général avec le parti ministériel, il se prononça néanmoins hautement pour l'émancipation des catholiques; approuva ensuite le projet d'union avec l'Irlande en 1800; et s'exprima même avec beaucoup d'énergie et de talens, en faveur de cette mesure. La guerre avec la France, ayant éclaté au commencement de 1793, sir Hutchinson, obtint la permission de lever un régiment, et fut bientôt après, au moment de l'insurrection, envoyé en Irlande, où il se montra officier habile et plein d'humanité: il commandait en second, à la bataille de Castlebar, et contribua à la reddition du général français Humbert. Il servit aussi, dans la première expédition de Hollande, comme colonel aide-de-camp du général Abercrombie, qu'il suivit ensuite en Egypte, en qualité de major-général. Il se distingua à la bataille sanglante d'Alexandrie, prit le commandement de l'armée, après la mort de lord Abercrombie; s'empara du Caire, et fit capituler, en 1801, une partie des troupes françaises. Il protégea aussi les beys, contre les vengeances du grand-visir; fut réélu au parlement impérial, par la ville de Cork, puis créé pair de la Grande-Bretagne, et enfin lieutenant-général, avec une pension de deux mille livres sterlings. Nommé, en 1806, président du conseil de défense des côtes et de la surintendance de toutes les affaires militaires, il fut envoyé l'année suivante, vers le roi de Prusse et l'empereur de Russie, à Mémel, pour les engager à continuer la guerre contre la France; mais sa mission n'eut aucun résultat. Peu recherché par le ministère depuis lors, il se rangea tout à fait du parti de l'opposition; parla, le 27 mai 1808, en faveur de la pétition des catholiques d'Irlande; appuya, en 1809, la proposition d'une enquête pour examiner la conduite des ministres, relativement à l'expédition de

mestique, allait aussi vite qu'elle voulait. Pour lui, le sac sur le dos, une bouteille d'encre attachée à sa boutonnière, muni de deux ou trois volumes, d'une carte et de la description de la muraille, il poursuivait son chemin tranquillement à pied, en faisant des observations, et rejoignait sa fille à certaines auberges, choisies pour lieux de rendez-vous. M. Hutton conserva jusqu'à quatre-vingt-douze ans une santé robuste, fruit de sa grande tempérance, et d'un exercice continuel : il est mort au mois d'octobre 1815.

I

IDIAQUEZ (*François* Saverio de), grand d'Espagne de la première classe, jésuite, etc.

Né à Pampelune le 24 février 1711. Après avoir fait ses études à Bordeaux, sous la direction des jésuites, il se rendit à la cour de Madrid, où ses aimables qualités et son mépris des richesses lui acquirent l'estime et l'amitié des personnages les plus distingués. A l'âge de vingt-un ans, il renonça à ses vastes domaines et à ses titres en faveur de son frère puîné, et entra dans l'ordre des jésuites. Il s'y distingua par ses vertus et son savoir; occupa successivement les chaires de belles-lettres, de langue grecque, de théologie et de philosophie, et parvint ensuite aux premières charges de son ordre. En 1773, époque de sa suppression, il se fixa à Bologne, et mourut à Bertaglia, lieu peu distant de cette ville, le 1[er] septembre 1790, âgé d'environ quatre-vingts ans. Il a fait imprimer les *Pensées chrétiennes du père Bouhours*, traduites du français en latin, et composé plusieurs autres ouvrages religieux très-estimés.

IETZELER (*Christophe*), architecte suisse, etc.

Né à Schaffhouse, en 1734, d'un pelletier, dont il embrassa d'abord l'état; il se sentit porté dès sa jeunesse vers les mathématiques, et quitta bientôt son métier pour se rendre à Berlin, où il profita beaucoup des leçons du grand Euler. Après avoir voyagé en France, en Allemagne et en Angleterre, il revint dans sa patrie, et fut d'abord nommé architecte de la ville. La chaire de mathématiques au gymnase de Schaffhouse étant venue à vaquer, en 1775, Ietzeler l'obtint sans difficulté, et fit honneur à sa patrie, jusqu'à sa mort, arrivée en 1791. On lui doit la *Description du nouveau Pont de Schaffhouse* (brûlé depuis), et le *Plan d'une Maison des Orphelins*, à la fondation de laquelle il avait employé la plus grande partie de sa fortune, c'est-à-dire une somme d'environ 20,000 francs : il en fut l'administrateur gratuit pendant tout le temps qu'il vécut.

IFFLAND (*Auguste - Guillaume*), célèbre auteur et acteur allemand, etc.

Né à Hanovre, le 19 avril 1759, d'une honnête famille de cette ville, où il reçut une éducation très-soignée, son goût pour le théâtre se manifesta dès sa plus tendre enfance, et une représentation de la *Rodogune* de Corneille fit une si vive impression sur ses organes, que ses parens ne voulurent plus, que très-rarement, le mener au spectacle. Mais à peine ses études étaient-elles terminées, que cédant à une passion insurmontable, il ne dissimula point que toute son ambition était de devenir comédien. Son père lui ayant déclaré qu'il n'y consentirait jamais, Iffland s'évada pour aller débuter à Gotha, en 1777. Le poète Gotter, qui habitait alors cette ville, frappé des dispositions du jeune acteur, se plut à le former par ses conseils, et Iffland fit des progrès si rapides, qu'il ne tarda pas à être choisi pour faire partie de la troupe de l'électeur Palatin, à Manheim. Aspirant à des applaudissemens plus flatteurs que ceux qu'il devait à son jeu, il se hasarda bientôt dans la carrière dramatique, et la tragédie d'*Albert de Thurneisen* fut son premier ouvrage. Le public l'accueillit avec une indulgence extrême, par égard pour le talent très-original que déployait l'auteur dans chacun des rôles où il s'essayait, car, selon l'usage des comédiens de son pays, Iffland était loin de se borner à un seul emploi ; et à l'exception des personnages héroïques il excellait dans tous. Pendant plusieurs années les productions d'Iffland se succédèrent rapidement sur le théâtre de Manheim, où il donna, en 1790, *Frédéric d'Autriche*, pour le couronnement de l'empereur Léopold II. Cette pièce lui concilia la bienveillance de ce prince, qui lui suggéra l'idée d'un ouvrage di-

rigé contre l'esprit révolutionnaire, que les jacobins français cherchaient à propager en Allemagne, et Iffland fit jouer sa tragédie *des Cocardes*. La guerre de la révolution ayant étendu ses ravages jusqu'à Manheim, le théâtre de l'électeur cessa d'exister, et Iffland quitta cette cité pour se rendre à Weymar. Il mit le sceau à sa réputation d'excellent comédien, par plusieurs représentations qu'il donna sur le théâtre de cette ville, qui devait à la réunion des premiers littérateurs de l'Allemagne le surnom d'*Athènes germanique*. Le roi de Prusse l'attira ensuite à Berlin, où il lui confia la direction des spectacles de la cour. Iffland mourut dans cette capitale, le 20 septembre 1814. Il honorait sa profession et ses talens par des qualités personnelles qui ne se sont jamais démenties. La plupart de ses pièces appartiennent proprement à ce genre que les Allemands appellent *Schauspiel*, genre que Diderot voulait surnommer *le Drame honnête*, et que Lessing a introduit en Allemagne d'après le philosophe français; mais cela n'a point empêché que dans une certaine classe du public, Iffland n'ait été pompeusement proclamé *le Molière de l'Allemagne*. Il est vrai qu'il fut à la fois auteur, acteur et directeur; cependant on ne saurait, sans une révoltante partialité, pousser le parallèle beaucoup plus loin. On distingue avantageusement dans le nombre de ses ouvrages, *le Crime par point d'honneur*, et *le Joueur*. Iffland a aussi traduit en allemand plusieurs pièces françaises.

IGELSTROM (*Otto Henri*, baron d'), lieutenant-général au service de Russie, etc.

Il fut employé contre la Turquie et la Suède, pendant les campagnes de 1788, 1789 et 1790; servit aussi en 1792 contre les Polonais, et remplit ensuite, momentanément, les fonctions d'ambassadeur à Varsovie, à la fin de 1793, après le rappel de M. de Sievers. Au commencement de 1794, il ordonna l'arrestation de plusieurs personnes, et fit même entrer des troupes nombreuses dans la capitale de la Pologne; mais toutes ces mesures se trouvèrent insuffisantes, et Kosciuszko ayant fait soulever le Palatinat de Cracovie, et défait à Raslavice les généraux Denisow et Tormansow, lieutenans d'Igelstrom, la garnison de Varsovie, forte de deux à trois mille hommes, s'insurgea elle-même, et, secondée par les bourgeois, elle chassa les Russes de la ville, à la suite d'un combat de plus de vingt heures, M. d'Igelstrom ne put en sortir qu'après avoir couru les plus grands dangers, et vu égorger sous ses yeux une partie de ses troupes. Il se réfugia alors près d'une division prussienne, qui s'était avancée pendant l'action, et fut presqu'aussitôt rappelé. Depuis lors il ne fut plus employé, et vécut retiré dans ses terres en Livonie, où il mourut en 1804.

IGNARRA (l'abbé *Nicolas*), savant antiquaire napolitain, etc.

Né à Pietra-Bianca près Naples, le 21 septembre 1728. Il reçut les premières leçons de son oncle, Philippe Sentari, homme instruit, et curé de Saint-Jean de Teduccio; et son esprit vif et prompt, se développa si bien à cette école, qu'à l'âge de dix ans il fut en état d'être admis comme élève dans le collége du séminaire, dit *Urbano*, du cardinal Spinelli, alors archevêque de Naples. Il y étudia les langues, les lettres et les sciences, avec tant d'ardeur et de succès, que le savant Mazzocchi, par qui elles y étaient professées avec distinction, conçut pour lui une affection particulière, et l'associa dès-lors, à ses doctes études. Sous un tel maître, qui était appelé le *Prodige de la Littérature*, et dans la société duquel Ignarra vivait presque toujours, il acquit aisément les plus profondes connaissances, et avait à peine atteint sa vingtième année, lorsqu'il fut chargé d'enseigner la langue grecque et la poétique aux élèves du même séminaire. A l'époque (1755) où le roi Charles III créa la fameuse académie Herculanèse, et voulut la composer des littérateurs les plus instruits de son royaume, Ignarra fut un des quinze qu'il choisit à cet effet; et il remplaça, en 1763, l'illustre Mazzocchi dans la chaire de l'université royale, qui était destinée à l'interprétation de l'Ecriture-sainte. Devenu en 1771, professeur en chef, l'année 1782 le vit nommer directeur de l'imprimerie royale, d'où il fut appelé deux ans après, pour remplir les fonctions de précepteur du prince héréditaire François de Bourbon. Le roi Charles III, n'était pas le seul prince de la cour dont il se fût concilié l'estime et la bienveillance, toute la famille royale avait pour lui les mêmes sentimens; et il se vit en outre, honoré de la considération des hommes

les plus illustres, aussi bien à l'étranger que dans son pays. Doux et affable par caractère, il était obligeant envers tout le monde, et surtout envers les pauvres, pour lesquels sa sobriété lui faisait aisément trouver du superflu dans sa modeste fortune. Eloigné de toute ambition, non-seulement il ne rechercha aucune place, mais encore il refusa l'archevêché de Reggio, qu'on voulait lui conférer. Il paraît que sa mémoire s'était épuisée par l'immensité de choses dont il l'avait chargée, et par le travail excessif auquel il s'était livré toute sa vie; car, à l'âge de soixante-dix ans sa tête commençait à s'affaiblir : bientôt il en vint au point de ne plus se ressouvenir de rien, pas même du nom de ses parens, de ses amis, et des titres de ses livres. Il avait quatre-vingts ans quand il mourut, à Naples, le 6 août 1808, et l'académie d'histoire et d'antiquités, qui avait succédé à l'Herculanèse depuis la révolution, assista en corps à ses funérailles. Il fut inhumé à côté de Mazzocchi, dans l'église de Sainte-Restitua; et son neveu consacra sa tombe par une inscription latine gravée sur le marbre.

INCHBALD (Mistriss *Elisabeth*), célèbre auteur de romans anglais, etc.

Née près de Bury-Saint-Edmond, dans le comté de Suffolck, en 1756, et fille d'un fermier nommé Simson; la lecture des romans, qui l'avait occupée dès son enfance, enflamma bientôt son imagination, et la porta à s'éloigner secrètement de la maison paternelle, à l'âge de seize ans, pour se rendre à Londres, où elle se fit actrice. Elle épousa, à dix-huit ans, M. Inchbald, acteur de Drury-Lane, et joua avec lui à Londres, et dans les principales villes d'Angleterre et d'Ecosse. Elle vint ensuite dans le midi de la France, pour rétablir sa santé, et y perdit son mari peu de temps après. Elle parut encore quelquefois depuis cette époque sur le théâtre de Covent-Garden; mais elle s'attacha bientôt plus particulièrement à la littérature, et abandonna tout-à-fait le théâtre, en 1789. Elle a publié sussessivement des comédies et des drames, ainsi que des romans fort estimés, parmi lesquels on peut citer, *Simple Histoire*, et *la Nature et l'Art*, ouvrages qui ont obtenu beaucoup de succès, en Angleterre et en France. Mistriss Inchbald est aussi un des éditeurs du *Théâtre anglais*.

INFANTADO (le duc de l'), grand d'Espagne de première classe, président du conseil de Castille, etc.

Issu de la plus illustre famille d'Espagne, et fils d'une princesse de Salm-Salm; il fut élevé en France, où il passa les premières années de sa jeunesse; leva un régiment à ses frais, lors de la guerre de 1793, et fit avec distinction, la campagne de Catalogne. Ses qualités aimables, et surtout son éloignement pour Godoy, lui gagnèrent l'affection du prince des Asturies, et lui attirèrent la haine du ministre, qui lui fit donner, en 1805, l'ordre de quitter Madrid. Deux ans après, le prince des Asturies, pour s'assurer un refuge contre la puissance toujours croissante du prince de la Paix, osa néanmoins faire nommer le duc de l'Infantado capitaine-général de la Nouvelle-Castille, ce qui forma plus tard un des trois chefs d'accusation du procès de l'Escurial, à la suite duquel le duc de l'Infantado fut condamné à mort : l'effervescence du peuple, et les démarches de M. de Beauharnais, ambassadeur de France, empêchèrent l'exécution de cet arrêt. En 1808, le duc de l'Infantado accompagna aussi Ferdinand VII à Bayonne, et fit tous ses efforts pour conserver le trône à la dynastie des Bourbons. Il accepta cependant la place de colonel des gardes du nouveau roi, Joseph, qu'il abandonna presqu'aussitôt son retour en Espagne; et fut alors accusé par Napoléon de trahir sa patrie en servant la politique de l'Angleterre, puis condamné à mort par contumace. Il se mit alors ouvertement à la tête de l'insurrection contre les français; prit en 1809, le commandement d'un corps d'armée espagnol, mais une suite de revers obligea peu après la junte de l'en dépouiller. Après la dispersion de l'armée du général Blake, le duc se rendit à Londres, avec une mission diplomatique, et lorsque les cortès constituèrent, en janvier 1811, un conseil de régence d'Espagne et des Indes, le duc de l'Infantado en fut nommé président. En 1813, la junte qui craignait son crédit et sa réputation, et surtout ses sentimens en faveur de ferdinand, l'expulsa de Madrid, comme étant un des chefs du parti opposé aux libéraux; et en effet à peine Ferdinand VII, avait-il mis le pied en Espagne, que le duc de l'Infantado vint le joindre avec ses troupes, et donna

le premier l'exemple de la défection aux cortès. Devenu, le 8 juin 1814, président du conseil de Castille, magistrature de la plus haute importance, il obtint aussi, à la fin de 1816, le collier de la Toison-d'Or, à l'occasion du mariage de son souverain.

INGENHOUSS (*Jean*), membre de la société royale de Londres, et de plusieurs autres sociétés savantes, etc.

Né à Breda en Hollande en 1730 Il passa une grande partie de sa vie en Angleterre, et composa différents ouvrages dans la langue de ce pays. Il s'était déjà livré pendant quelque temps à l'exercice de la médecine dans sa ville natale, lorsqu'en 1767 il se rendit en Angleterre pour connaître la méthode d'inoculation de Sutton. L'année suivante il alla à Vienne, où il inocula une archiduchesse et deux archiducs, services qui lui valurent de la famille impériale des titres et une pension de 600 florins. Il retourna ensuite en Angleterre, et mourut à Bowood-Parck près de Londres, le 7 septembre 1799. On est redevable à ce médecin de plusieurs découvertes utiles, relatives surtout à l'application de la chimie et de la physique à la médecine et à la physiologie végétale. Ces découvertes sont consignées dans ses écrits, dont plusieurs savans ont publié des collections, et qui ont été traduits dans différentes langues.

ITURRIGARAY (don *N.*), vice-roi du mexique, etc.

Il montra extrêmement de faiblesse dans l'exercice de ses fonctions, à l'époque des troubles de l'Amérique méridionale. Vieux, dépourvu de vigueur et sans aucun plan de conduite, il se trouva effrayé des soupçons excités contre lui à la nouvelle des événemens arrivés en Espagne en 1808, et offrit lui-même de résigner son autorité. C'est alors que les insurgés, encouragés par sa faiblesse tramèrent une conspiration contre lui, et qu'un négociant son ennemi personnel fut choisi pour lui succéder. On gagna les officiers de garde, le jour fixé pour l'exécution du complot, et le négociant, suivi d'environ 400 Espagnols pris dans les boutiques de Mexico, entra vers minuit, le 15 septembre 1808, dans le palais du vice-roi, dont ils se saisirent sans résistance et qu'ils renfermèrent dans les prisons de l'Inquisition, où il est mort depuis.

IVERNOIS (sir *Francis* d'), diplomate et littérateur génevois, etc. (Voyez YVERNOIS.)

IZQUIERDO-DE-RIBERA-Y-LEZEAUN (don *Eugène*), conseiller-d'état espagnol, etc.

Né à Sarragosse, dans une condition obscure. Il fut élevé aux frais du comte de Fuentes, qui le produisit ensuite à la cour, où sous les auspices et par les ordres du prince de la Paix, dont il était le dévoué serviteur, il gagna la confiance du prince des Asturies. Devenu conseiller du roi Charles IV, au conseil suprême de la guerre, il fut envoyé à Paris, en 1804; et au moment où Napoléon voulut s'emparer de l'Espagne, en divisant les membres de la famille royale, il se servit secondairement de don Izquierdo pour parvenir à ce but. En effet, celui-ci fut envoyé de nouveau à Paris, à l'insu du ministère espagnol, muni seulement des instructions du prince de la Paix; et signa le 27 octobre 1807, ce fameux traité, qui disposait d'une grande partie du Portugal en faveur de la reine d'Etrurie, en échange de la Toscane, et donnait à Godoy la souveraineté des Algarves. Depuis lors ce diplomate a eu le bon esprit de ne point paraître ostensiblement dans les troubles qui désolèrent ensuite sa patrie, et il est depuis 1817, ministre espagnol, à Copenhague, après avoir précédemment rempli les mêmes fonctions à Hambourg.

J

JABLONOWSKI (*Ladislas*), général polonais, etc.

Il naquit en Pologne en 1769; fut élevé en France à l'Ecole militaire, d'où il sortit pour entrer dans le régiment Royal-Allemand, où il fut nommé lieutenant en 1789. Les guerres de Pologne l'ayant rappelé ensuite dans sa patrie, il y fit deux campagnes, et parvint bientôt aux premiers grades de l'armée. Il revint au service de France en 1798; fut employé à l'armée d'Italie, en qualité d'adjudant-général, en 1799; et continua de servir jusqu'à la

conclusion de la paix avec l'Angleterre : il fit alors partie de l'expédition de Saint-Domingue, avec la légion polonaise, et trouva la mort dans cette colonie, ainsi qu'un grand nombre de ses compatriotes.

JABLONOWSKI (*Sergey*, prince), sénateur polonais, etc.

Issu de la même famille que le précédent. Il prit une part active aux troubles de la Pologne de 1790 à 1792; fut envoyé, l'année suivante, à Berlin, comme ministre plénipotentiaire de son roi; et remplit, sinon avec succès, du moins avec dignité, la mission dont il était chargé. Il eut ensuite le bonheur d'échapper aux proscriptions; se joignit aux Français lors de leur entrée en Pologne; et devint, après la paix de Tilsitt et l'organisation du grand duché de Varsovie, membre du nouveau sénat, et chevalier des ordres de Pologne. A l'époque de la guerre de Russie, en 1812, il fut élu député de la diète de Varsovie, pour porter au roi de Saxe le vœu de la nation pour l'établissement d'une confédération générale contre les Russes, puis choisi, de nouveau, en 1818, pour aller réclamer en Suisse le corps du général Koscuisko, qui y était mort peu de temps auparavant, et avec lequel il arriva à Cracovie, à la fin d'avril de cette année.

JACKSON (*William*), évêque d'Oxford, pair d'Angleterre, etc.

Né, en 1750, à Stamford, où son père était médecin; il fut, ainsi que son frère, destiné à l'église, s'adonna à l'étude de la théologie, et fut protégé dans sa carrière par l'archevêque Markham, qui le fit son chapelain. Il parvint ensuite rapidement à d'autres dignités ecclésiastiques; fut nommé, en 1783, professeur royal de grec; et obtint aussi, vers la même époque, la charge honorable de prédicateur de la société de Lincoln's-Inn. Appelé, en 1799, comme chanoine, à l'église du Christ, en même temps que son frère en devenait le doyen, il fut bientôt pourvu, sur le refus de celui-ci qui avait été précepteur du prince régent, du siège épiscopal d'Oxford, et consacré évêque à la fin de 1811. Mais il ne jouit que quatre ans de son élévation, car une maladie de nerfs, dont il était attaqué depuis long-temps, termina ses jours le 2 décembre 1815. Il avait contribué par ses écrits, ses mœurs et son caractère, à jeter un nouveau lustre sur les membres de l'église anglicane.

JACKSON (*François-James*), diplomate anglais, etc.

Né le 25 janvier 1771, à Gosfield, en Essex, et fils aîné de Thomas Jackson, docteur en théologie, l'un des chapelains du roi; il commença ses études dans sa patrie, et les termina à l'université d'Erlang, en Allemagne, où il prit les degrés de docteur ès-lois. En 1786, M. Jackson fut employé dans les bureaux des affaires étrangères, et, un an après, attaché à l'ambassade d'Angleterre à la Haye, où il remplit ensuite les fonctions de chargé d'affaires, en l'absence de lord Malmesbury, ambassadeur. Depuis lors il devint secrétaire de légation à Berlin; accompagna le roi de Prusse, qui se rendait en Silésie pour inspecter son armée, au moment d'une rupture avec l'Autriche; et assista aux conférences de Reichenbach, à la place de l'envoyé anglais, qu'une maladie retenait depuis long-temps dans son lit, et qu'il remplaça dans ses négociations avec la cour de Berlin, pour forcer la Russie à faire, avec la Porte, une paix qui mit en armonie les bases de la triple alliance, formée récemment entre la Grande-Bretagne, la Russie et la Hollande. En 1792, M. Jackson fut aussi nommé ministre plénipotentiaire à la cour de Madrid, et y résida pendant tout le temps de l'alliance de l'Angleterre avec cette puissance; mais lorsqu'il connut l'intention où était l'Espagne de faire la paix avec la France, il en prévint sa cour, et se rendit à Londres en 1795. A la fin de cette année, il eut une nouvelle mission auprès de l'empereur d'Autriche; fut ensuite chargé de l'ambassade de la Porte-Ottomane, puis envoyé à Paris, pour les négociations entamées alors avec la République Française. Le directoire ayant refusé de lui accorder des passe-ports, M. Jackson resta en Angleterre, et résigna ensuite l'ambassade de Turquie, parce que la compagnie du Levant, dont les affaires étaient embarrassées, avait refusé d'accorder la somme ordinaire pour en soutenir l'éclat. Après la signature des préliminaires de paix en 1801, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès de la République Française, et résida à Paris pendant les conférences du congrès d'Amiens. Il se rendit de là à Berlin, aussi comme envoyé extraordinaire, et y déploya tous les ressorts

de la politique pour amener la Prusse à une guerre avec la France. Dans le courant de l'année 1805, il eut une entrevue particulière avec l'empereur de Russie au sujet de la coalition dont on s'occupait alors; et quitta Berlin en 1806, aussitôt que la Prusse eut pris possession du Hanovre et notifié son intention d'exclure le pavillon Britannique de tous les ports de sa domination. Le roi de Danemarch ayant montré, en 1807, des sentimens favorables aux Français, M. Jackson fut envoyé dans le Nord, et chargé de le sommer de remettre sa flotte aux Anglais, pour éviter, disait-il, qu'elle ne tombât entre les mains de Napoléon: cette mission fut suivie du bombardement de Copenhague et de la destruction des vaisseaux danois. Devenu peu après ministre de son cabinet aux Etats-Unis d'Amérique, à l'occasion des différends survenus entre les deux gouvernemens pour le droit des neutres, sa présence y excita une grande agitation, et on l'y qualifia publiquement d'*incendiaire*. Il eut ensuite une altercation avec le secrétaire de cet état; rompit les négociations et se retira. Il fait encore aujourd'hui partie des diplomates que l'Angleterre emploie dans ses opérations politiques.

JACKSON (*Guillaume*), compositeur de musique, et écrivain anglais, etc.

Né à Exeter en 1730. Après avoir reçu une très-bonne éducation, il fut confié aux soins de l'organiste de la cathédrale d'Exeter, et il se perfectionna ensuite dans l'étude de son art sous Travern, célèbre musicien de Londres. En 1777 il fut nommé organiste de la cathédrale de sa ville natale, où il mourut en 1803. Il a publié un grand nombre d'ouvrages tels que *Cantiques et Hymnes*, *Cantates et Sonates*, tous très-estimés. Ses productions littéraires sont des *Lettres sur différens sujets, de l'état actuel de la musique*, etc.; et plusieurs *Essais*, qui ont été insérés dans une collection publiée par une société à Exeter. Un des fils de Jackson a été secrétaire du lord Macartney, et l'a suivi dans son ambassade en Chine.

JACOBI (*Jean-George*), poète allemand, etc.

Né à Dusseldorf en 1740. Il annonça de bonne heure, par quelques essais, un talent distingué pour la poésie; mais on ignore néanmoins les circonstances de sa vie jusqu'en 1758, époque à laquelle il se rendit à Gœttingue pour étudier la théologie. Les événemens de la guerre le forcèrent ensuite d'aller à Helmstaedt, d'où, au bout d'un an, les circonstances ayant changé, il revint à Gœttingue, où il acheva ses études. Il s'y lia avec le fameux professeur Klotz, qui, ayant été plus tard appelé à Halle, le fit nommer professeur de philosophie et d'éloquence dans la même université. C'est là que Jacobi fit connaissance avec Gleim; et cette liaison décida du sort de sa vie. Gleim le ramena à la poésie; et désirant lui assurer une honnête indépendance, lui fit obtenir une prébende au chapitre de Saint-Boniface à Halberstadt. En 1784 l'empereur Joseph II lui ayant offert la chaire de belles-lettres à Fribourg en Brisgaw, qu'il accepta, Jacobi, estimé et aimé de tous ceux qui le connaissaient, passa dans cette ville le reste de sa vie, et y mourut le 4 janvier 1814. Ce poète, de mœurs très-douces, d'un caractère très-aimant, a peu fourni aux biographes; mais il a partagé, avec les premiers génies de l'Allemagne, ses contemporains, et la plupart ses amis, la gloire d'enrichir la littérature allemande. Ses vers sont faciles et harmonieux; souvent aussi sa facilité dégénère en négligence. Toutefois, ces défauts se rencontrent beaucoup plus dans ses premiers écrits que dans les derniers; en effet, ceux qu'il composa dans un âge plus avancé se distinguent par une plus grande précision, et approchent davantage de la perfection de ses modèles français, Chaulieu et Gresset, et de Gleim, son modèle Allemand. Comme celui-ci, il chante les jouissances pures de la vie; et il a travaillé avec lui au poème du *Meilleur des mondes*. Son *Voyage d'hiver*, et son *Voyage d'été*, en vers et en prose, offrent un mélange de la manière de Sterne et de celle de Chapelle, et ont les inconvéniens du genre; mais ils renferment des détails, sinon piquans, du moins agréables; et respirent, comme toutes ses compositions, l'amour de l'humanité. Jacobi a composé des *Epîtres*, en vers et en prose; des *Chansons*; des *Cantates*; des *Opéras*; des *Comédies*; des *Romances*; des *Fables*; quelques *Dissertations*, et enfin des *Sermons*.

JACOBI-KLŒST (le baron de), ambassadeur prussien, ministre d'état, etc.

Il embrassa la carrière diplomatique; fut d'abord envoyé de la cour de Prusse à Vienne, en 1791; et se trouva ensuite en la même qualité, au congrès de Rastadt, de 1799, où il fut insulté et volé par des hussards autrichiens, pour avoir voulu protéger, contre eux, les ministres français qui y furent assassinés. Depuis lors, il passa, comme ministre en Angleterre, et lors des difficulté survenues en 1805, entre les cours de Berlin et de Londres, à l'occasion de l'occupation du Hanovre par les troupes prussiennes, il déploya beaucoup de talens, pour empêcher une rupture qui ne dura en effet que peu d'instans. Il quitta néanmoins l'Angleterre, où il ne tarda pas à revenir, à cause des hostilités entre la France et la Prusse; remplit à Londres, les mêmes fonctions; jusqu'en 1817, et mourut à Dresde, à la fin de cette année, au moment où il retournait dans sa patrie.

JAMES (*Thomas*), savant théologien anglais, etc.

Né à Saint-Nest, au comté de Huntingdon. Il fut successivement élève d'Eton, puis du collége du roi à Cambridge, où il obtint une bourse, et fut reçu maître ès-arts. Il professa ensuite, dans ce collége, pendant beaucoup d'années, et devint, en 1776, maître de l'école de Rugby, où il se fit beaucoup d'honneur, par la manière dont il remplit cette place jusqu'en 1793. A cette époque, il quitta son emploi, et fut pourvu, en récompense des services qu'il avait rendus, d'un canonicat de la cathédrale de Worcester; où y joignit bientôt la cure de Harringthon, dans le même comté, où il mourut en 1804. On doit au docteur James, un *Compendium de Géographie*, qu'il a composé pour l'usage de l'école de Rugby; une *Application de l'Algèbre au cinquième livre d'Euclide*; et enfin *deux sermons* assez estimés.

JANSEN, *Henri*), littérateur hollandais, etc.

Né à la Haye, en 1741, d'une branche, dit-on, de la famille du célèbre évêque d'Ypres; il vint en 1770, à Paris, où faisant usage de la connaissance qu'il avait non-seulement de sa langue maternelle, mais encore de l'allemand et de l'anglais, il se mit à traduire plusieurs ouvrages en français. Il exerça pendant quelques temps le commerce de la librairie; devint ensuite bibliothécaire du prince de Talleyrand, et enfin censeur impérial. C'est à lui que l'on doit la traduction de l'ouvrage de O. Z. de Haren, sur le Japon; et ce fut avec Kruthoffer, qu'il mit au jour son *Recueil de Pièces intéressantes concernant les Antiquités, les Beaux-Arts, les Belles-Lettres et la Philosophie*. Les ouvrages que Jansen a publiés depuis 1808, sont la plupart relatifs à l'invention de l'imprimerie. On lui doit aussi des *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches, et des perruques dans les temps anciens et modernes*; un *Précis d'Histoire universelle, politique, ecclésiastique et littéraire depuis la création du Monde, jusqu'à la paix de Schœnbrunn*; et enfin différens *voyages* traduits du persan. Jansen est mort au mois de mai 1812.

JANSSENS (*N.*), lieutenant général hollandais, ministre-d'état du roi des Pays-Bas, etc., etc.

Issu d'une famille distinguée de la Hollande. Il prit le parti des armes; devint aide-de-camp du prince Frédéric d'Orange, à la mort duquel il rentra dans sa patrie; et servit pendant plusieurs années dans les colonies. Parvenu au grade de général, et employé en cette qualité, à Batavia, il s'y distingua par la sagesse de son administration et par son désintéressement; obtint, après la réunion de la Hollande à la France, le commandement de la 2e division à Mézières; et ne quitta sa nouvelle patrie qu'après l'abdication de Napoléon en 1814. Le roi des Pays-Bas l'accueillit parfaitement alors, et lui remit le portefeuille de la guerre; mais des raisons de santé l'engagèrent depuis à donner sa démission, et il est aujourd'hui chancelier de l'ordre militaire de Guillaume.

JARNOWICK (*Giornovichi*, plus connu sous le nom de), célèbre violon, etc.

Né de parens italiens. Il montra de bonne heure un goût décidé pour la musique instrumentale; devint l'élève favori du fameux Lolli, et fut ensuite l'un des plus célèbres virtuoses de son temps sur le violon. Il eut néanmoins peu de succès dans son début au concert spirituel; mais on apprécia bientôt son mérite, et il fit, pendant dix ans, les délices de tout Paris. Il quitta la France en 1781, et passa en Prusse, où le prince-royal le mit à la tête de sa chapelle. Le jeu de Jarnowick avait de la justesse, de la pureté, de l'élé

gance; ses airs variés avaient d'autant plus de grâce et d'originalité, qu'il les exécutait de la manière la plus pittoresque : lui-même était d'un caractère assez bizarre. Dans un voyage qu'il fit à Lyon, il annonça un concert à six francs le billet; les Lyonnais, plus sensibles aux spéculations du commerce qu'aux charmes de la musique, trouvant le prix trop élevé, n'y vinrent point. Le lendemain, Jarnowick fait afficher le même concert à trois francs; et la chambree fut complète; mais au moment de l'exécution, on apprit que l'artiste irrité venait de partir en poste, après avoir pris des mesures pour que l'argent fût rendu à chacun. Ayant un jour cassé, par mégarde, chez le marchand de musique Bailleul un carreau dont le prix était de trente sous, il présenta un écu pour le payer; mais Bailleul n'ayant pas de monnaie : « Il » est inutile d'en chercher, » dit Jarnowick; et aussitôt il cassa un second carreau. Une autre fois, et dans un moment de vivacité, il donna un soufflet à Saint-Georges, qui dit : « J'aime trop » son talent pour me battre avec lui. » Jarnowick mourut à Pétersbourg, en 1804, en jouant au billard.

JASINSKI, général polonais, etc.

Il commanda, en 1794, un corps contre les Russes; fit ensuite insurger Wilna, capitale de la Lithuanie; et conduisit cette entreprise avec tant de prudence, que les Russes y furent surpris et faits prisonniers de guerre, sans qu'il en coûtât une goutte de sang. Il créa aussitôt une commission militaire, qui condamna à mort l'Hetman Kossakowski, partisan de la Russie; opéra, peu après, le soulèvement de toute cette province, avec une rapidité inconcevable; attaqua les Russes sur plusieurs points, sinon avec succès du moins avec énergie; et se maintint, avec six mille Polonais, contre dix-sept mille Russes, jusqu'à l'arrivée de Michel Wielhorski, qui vint changer ses plans. Il prit alors le commandement d'une division, renfermée dans Varsovie, et se fit tuer, en défendant le faubourg de Prague, contre Suwarow.

JEAN (l'archiduc), frère de l'empereur d'Autriche, etc.

Né le 10 janvier 1782, et sixième fils de l'empereur Léopold; il annonça de bonne heure des dispositions pour l'état militaire, et fut mis, en 1805, à la tête d'un corps d'armée dans le Tyrol. Lors de la reprise des hostilités, en 1809, il obtint le commandement de l'armée destinée à envahir l'Italie, où il eut d'abord des succès; et fut ensuite battu, le 8 mai, au passage de la Piarre. Poursuivi de poste en poste jusqu'en Hongrie, par le vice-roi Beauharnais, il perdit aussi, le 14 juin la bataille de Raab, et se retira alors sur Pest. Dans la guerre de 1815, l'archiduc Jean, vint prendre le commandement de la ville de Bâle, d'où il dirigea les opérations du blocus, et du bombardement d'Huningue. Après la paix, il se rendit à Londres, où il reçut un accueil distingué; retourna ensuite à la cour de Vienne, et y obtint successivement le grade de général de cavalerie, et l'emploi de directeur-général du génie et des fortifications. L'archiduc Jean joint à des talens militaires, le goût des sciences, auquel il se livre avec succès. Il cultive surtout la botanique avec zèle, et a fait, dans les montagnes du Tyrol, et dans plusieurs provinces de la monarchie autrichienne, divers voyages scientifiques.

JEAN VI (*Marie Joseph Louis*), roi de Portugal, du Brésil, et des Algarves, etc.

Né le 13 mai 1767, de don Pierre, roi de Portugal, et de Marie-Françoise-Elisabeth, fille de son prédécesseur; il épousa, en 1790, Charlotte-Joachime, fille de Charles IV, roi d'Espagne, et se déclara régent du royaume, le 10 mars 1792, à cause de la maladie mentale de sa mère. Il ne prit d'abord aucune part à la guerre de la révolution, et se contenta de mettre, en 1793 et 1794, un faible corps de troupes auxiliaires à la disposition de l'Espagne, pour la défenses des Pyrénées. Malgré cette modération, le prince-régent se vit, lors du traité de 1797, en butte à l'inimitié de la France et de l'Espagne, et forcé de subir un joug humiliant, que vinrent agraver plus tard les traités de Badajoz, de Madrid et de Londres. Après la rupture de la paix d'Amiens, le régent obtint, par de grands sacrifices d'argent, une promesse de neutralité, que Napoléon ne tarda pas à violer, sous prétexte des secours qu'il reprochait à ce prince d'avoir fourni aux flottes anglaises, pour la conquête de Buénos-Ayres et de Monte-Viedo, et l'invasion du territoire portugais, fut effectuée par une armée franco-espagnole. Le prince régent, publia

alors un décret, annonçant son intention de se retirer au Brésil, jusqu'à la signature de la paix générale, et nomma une junte pour administrer les affaires du royaume, pendant son absence. Il s'embarqua effectivement avec sa famille, le 29 novembre 1807, et arriva heureusement à Rio-Janéiro. Il prit le titre de roi, à la mort de sa mère, arrivée le 20 mars 1816; s'occupa exclusivement de la prospérité de son vaste empire, et conclut, vers la fin de 1815, avec la cour d'Espagne, le double mariage de deux princesses ses filles, avec Ferdinand VII, et son frère l'infant Charles-Isidore. Malgré ces nouveaux liens de famille, la cour de Rio-Janéiro fit occuper militairement, au mois de janvier 1817, Montévidéo et une partie des possessions espagnoles : cet événement fut suivi de l'insurrection de Fernambouc, que les mesures fermes du roi étouffèrent dans son berceau. Son fils, le prince de Beira, épousa, en 1817, l'une des filles de l'empereur d'Autriche.

JEAN-FRANÇOIS, général noir de Saint-Domingue, etc. (Voy. la *Biographie moderne* d'Alexis Eymery, 2e édit.

JEFFERSON (*Thomas*), président des Etats-Unis d'Amérique, etc.

Né dans la Virgine, en 1749, et fils d'un homme distingué par ses talens; il fut destiné à la profession d'avocat, quoique jouissant d'une assez grande fortune, et s'appliqua, outre l'étude des lois, à la peinture, à la géométrie, à la géographie, à la philosophie naturelle, et enfin à l'astronomie. Il devint bientôt membre de la législature de Virginie, où il exerça une grande influence; et fut chargé du gouvernement de cet état pendant le temps que dura la guerre de l'indépendance. Ce fut aussi lui qui rédigea la déclaration par laquelle les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale brisèrent définitivement les liens politiques qui les unissaient à la métropole; et rendit des services signalés à sa patrie, comme citoyen et comme membre du congrès américain. Nommé, en 1783, ambassadeur à la cour d'Espagne, où il n'eut pas besoin de se rendre à cause de la paix, il fut appelé aux fonctions importantes de ministre des Etats-Unis à la cour de Versailles, et y obtint différentes concessions en faveur du commerce de son pays. Il contracta aussi d'étroites liaisons avec la société du baron d'Holbach et de madame Helvétius; retourna en Amérique en 1789, et fut nommé alors secrétaire d'état du gouvernement fédéral. En 1793 il présenta, à la chambre des représentans, un rapport fort étendu sur le commerce des Etats-Unis; abandonna peu après les affaires publiques; et se retira dans sa terre de Monticello, en Virginie. Lorsque John Adams fut élu président, M. Jefferson fut porté à la vice-présidence par le parti français; puis président, en 1801, en remplacement de ce même John Adams. Nommé une seconde fois président des Etats-Unis, en 1805, il fit l'ouverture du congrès par un discours dans lequel il développa de grandes vues de perfectionnement dans l'administration publique; montra ensuite beaucoup d'énergie lors des différends survenus entre les Etats-Unis et l'Angleterre; et l'assemblée générale de Pensilvanie lui ayant bientôt manifesté le désir qu'il consentît à être de nouveau proposé aux suffrages du public, pour être prolongé dans sa présidence au-delà du terme fixé par la loi, il s'y refusa formellement pour l'exemple, et fut remplacé, en 1809, par M. Madisson : le 2 septembre 1814, il offrit au congrès, à des conditions très-avantageuses, sa bibliothèque, pour remplacer celle qui fut brûlée par les Anglais à Washington. Il a publié plusieurs ouvrages politiques qui font honneur à son cœur et à ses talens, et justifient sa réputation. On vante surtout dans M. Jefferson une affabilité sans affectation, une popularité sans bassesse, et enfin les lumières et les qualités qui constituent le philantrope et l'homme d'état.

JEKYLL (*Joseph*), membre du parlement d'Angleterre, des sociétés royales et des antiquaires de Londres, etc.

Issu de sir Joseph Jekyll, maître des rôles sous Georges Ier. Après avoir été élevé à Westminster, il termina son éducation à Oxford, et fut nommé, en 1807, membre du parlement pour Calne dans le comté de Wilts. Il se fit distinguer parmi les membres de l'opposition; combattit, en 1794, la suspension de l'*habeas corpus*; soutint en 1798, que les Irlandais avaient le droit de s'insurger; prononça en 1799, un long discours contre le système des finances de l'Angleterre, et attaqua ensuite la conduite des ministres anglais, qu'il compara à Robespierre. En décembre de la même année, il s'éleva de nouveau contre la suspension de l'*habeas corpus*;

attribua le mécontentement qui régnait parmi le peuple, à la conduite des ministres; il s'est montré constamment leur antagoniste depuis lors: on lui doit plusieurs ouvrages qui ont fondé sa réputation littéraire. M. Jekyll est aussi conseiller du roi, solliciteur général du prince-régent, et son conseil pour le duché de Cornouailles, etc.

JELLACHICH, feld-maréchal autrichien, etc.

Il prit très-jeune le parti des armes; devint colonel; et après s'être distingué en différentes rencontres, obtint le grade de général-major en février 1793, et commanda l'une des colonnes qui forcèrent les lignes de Weissembourg. Il montra aussi beaucoup de valeur et d'intelligence, le 24 mars 1794, à l'attaque de Câteau-Cambresis, et en septembre 1796, aux affaires de Kornach, Wurtzbourg et Aschaffenbourg. Il eut également des succès en 1799, qui ne furent pas de longue durée, et fut battu en Suisse par Masséna, ce qui l'empêcha de seconder les opérations du général Suwarow. Nommé feld-maréchal-lieutenant, puis commandant du Voralberg en 1805, il fut fait prisonnier par le maréchal Augereau, avec son corps d'armée, et accusé d'avoir, en cette occasion, compromis le sort de ses troupes, en s'écartant des ordres de l'archiduc Jean. Acquitté, au mois de janvier 1808, de cette inculpation, il fut employé de nouveau dans son grade, et se trouvait dans le Tyrol à l'époque de la reprise des hostilités en 1809. Il chercha à faire secouer le joug de la Bavière aux habitans de cette province; se porta ensuite sur Munich, et fut battu successivement peu de jours après, à Ratisbonne, et sous les murs de Saltzbourg. Depuis lors il rétrograda de postes en postes jusqu'en Hongrie, où ayant réuni son corps à l'armée de l'archiduc Jean, ils furent vaincus tous deux à la bataille de Raab, le 14 juin 1809.

JENNER (le docteur *Edward*), célèbre médecin anglais, membre de la société royale de Londres, etc.

Né en 1749, et fils d'Etienne Jenner, membre de l'université d'Oxford, recteur de Rochtampton et vicaire de Bersksley, il fut élève du fameux anatomiste John Hunter; et, après avoir pratiqué pendant plusieurs années avec succès, la médecine et la chirurgie, il abandonna celle-ci pour se livrer entièrement à l'étude de la physiologie et de l'histoire naturelle. Des recherches utiles le firent ensuite admettre à la société royale de Londres; mais ce qui a mis le sceau à sa réputation, c'est la découverte qu'il a faite de la vaccine. Il commença ses recherches à ce sujet dès 1776, et ne les publia qu'en 1798, dans un ouvrage intitulé: *Recherches sur les causes et les effets de la variole-vaccine*. Rien de plus intéressant que le détail des nombreuses expériences qu'il fit pour assurer les avantages de cette nouvelle inoculation, et des difficultés sans nombre qu'il eut à surmonter pour les faire connaître. Néanmoins la vaccine fut bientôt répandue en Angleterre et delà en Europe, avec une espèce d'enthousiasme. Les médecins et chirurgiens de la marine britannique ont décerné à Jenner une médaille d'or, représentant le dieu de la médecine, rendant un matelot guéri par la vaccine, à l'Angleterre, qui tient une couronne civique, sur laquelle on lit *Jenner*. Il a reçu aussi de toutes les sociétés savantes et médicales de l'Europe, des témoignages flatteurs pour ses travaux, et le parlement d'Angleterre lui a voté deux fois des remercîmens unanimes, en lui accordant des récompenses pécuniaires, s'élevant à 30,000 sterling. En décembre 1805, le lord-maire de Londres et les *aldermens* lui ont accordé le droit de franchise.

JEPHSON (*Richard*), écrivain dramatique anglais, etc,

Né en Irlande, d'une famille noble. Il embrassa la carrière militaire; servit dans les armées anglaises en qualité d'officier; fut pendant plusieurs années, lieutenant de cavalerie, et devint aussi membre de la chambres des communes d'Irlande. Jephson a donné beaucoup d'ouvrages dramatiques, tels que: *Braghenza*, représentée avec succès à Drury-Lane; *les lois de Lombardie*, tragédie; *la cour de Narbonne; l'amour aux Indes-Orientales; Julie, ou l'amour Italien; deux Cordes à votre Arc;* et enfin *la Conspiration*. Il publia, en 1794, *les confessions de Jean-Baptiste Couteau, citoyen français*, satire sévère de la dépravation des mœurs, qui régnaient alors en France; et *les Portraits Romains*, poëmes en vers héroïques, avec des remarques historiques et des notes. Jephson, mourut près de Dublin, en 1803.

JOECK (*Charles*), célèbre graveur prussien, etc.

Né à Ludwigsbourg, dans le royaume de Wurtemberg, le 11 mars 1753. Il se voua, dès sa plus tendre jeunesse, aux arts, et particulièrement à la gravure des cartes géographiques, et des caractères, dans laquelle il acquit de la réputation. Après avoir voyagé quelque temps en Italie, en Angleterre, en Hollande et en France, pour augmenter ses connaissances, il se fixa à Berlin, où il se perfectionna dans son art et y acquit de la célébrité. Il mourut dans cette ville, le 22 janvier 1809, âgé de cinquante-six ans.

JOHNES (*Thomas*), lord-lieutenant, et membre du parlement d'Angleterre, etc.

Né dans le pays de Galles, d'une famille très-ancienne. Il fut d'abord élevé à Eton, puis envoyé au collège de Jésus, à Oxford. Il hérita bientôt d'une fortune considérable; voyagea sur le continent, et obtint à son retour l'honneur de siéger au parlement, d'abord pour le comté de Radnor, et ensuite pour le Cardigan-Shire. Il parvint depuis à se faire nommer auditeur des revenus des terres Méridionales, du pays de Galles, place qui se remplit par un délégué, et qui rapporte mille à douze cents livres sterling par an; soutint, en 1783, le bill des Indes de M. Fox; et vota presque toujours depuis avec l'opposition. Ayant un goût décidé, pour les réparations et les embellissemens, il fit bâtir une maison délicieuse, où il réunit toutes les jouissances du luxe; mais le feu consuma cette charmante demeure, en 1807. Loin de se laisser décourager par cet événement, M. Johnes en fit aussitôt construire une autre qui surpassait la première en élégance. Cependant, toutes ces dépenses finirent par épuiser ses richesses, et il se vit ruiné, sans que sa passion dominante l'abandonnât; car avec les débris de sa fortune, il acheta une jolie chaumière; près d'Exeter, et y mourut, le 3 avril 1816, au milieu des embellissemens qu'il y faisait. Il est auteur de traductions volumineuses, parmi lesquelles on cite les *Mémoires* de Froissart, Joinville et Monstrelet, etc.

JOMINI (le baron *Henri*), lieutenant-général, aide-de-camp de l'empereur de Russie, etc.

Né à Payerne, dans le pays de Vaud, en 1775. Il fut destiné dès l'enfance à la carrière des armes; mais la révolution ayant amené le licenciement des troupes suisses, dans lesquelles il voulait entrer, il se vit forcé de renoncer à ses premiers projets, et s'adonna alors au commerce. Il était lieutenant-colonel de gardes nationales dans sa patrie, quand le général Ney y fut envoyé, en 1802; et ce fut à cette époque, qu'il fit la connaissance de cet illustre guerrier, dont la protection lui fut si utile dans la suite. Devenu, en 1803, l'associé d'une maison de commerce, à Paris, il consacrait tous ses momens de loisir à l'étude de la tactique militaire, et avait déjà composé une partie de son *Traité des grandes opérations militaires* lorsque le maréchal Ney, l'attacha à son état-major, avec le grade de chef de bataillon. Il fit ensuite les campagnes de Prusse et de Pologne, en 1806 et 1807, comme chef d'état-major; obtint le grade de général de brigade, avec le titre de baron, et suivit aussi son protecteur et son ami, à l'armée d'Espagne, où il fit les campagnes de 1808 et 1809. Attaché ensuite à l'état-major-général du maréchal Berthier, avec lequel il eut bientôt quelques démêlés, il offrit sa démission, qui ne fut pas acceptée, et se retira en Suisse, d'où il revint, en 1812, pour être employé à la grande armée de Russie. Il resta à Smolensk, comme gouverneur, jusqu'à la retraite de Moscou; fit aussi la campagne de Saxe en 1813; et quitta secrètement l'armée, après la bataille de Bautzen, sous le prétexte qu'on lui avait refusé le grade de général de division, exemple de défection que son domestique refusa de suivre, et qui ne fut imité alors par personne. Il se rendit immédiatement auprès des monarques alliés, dont il fut très-bien reçu, comme on peut le penser, et fut choisi par Alexandre Ier pour son aide-de-camp, avec le grade de lieutenant-général; et ce fut ainsi qu'il termina la campagne de cette année, dans les rangs de ceux qu'il avait combattus en la commençant. Il accompagna son nouveau souverain à Paris, après la seconde invasion, et y reçut, du roi de France, la croix de saint Louis, qui fut remplacée, en 1816, par celle de commandeur du mérite militaire. Le général Jomini, qui alla rejoindre l'empereur de Russie, au congrès d'Aix-la-Chapelle, à la fin de 1818, vit aujourd'hui à Paris, par suite d'un congé de plusieurs années qu'il a obtenu en 1817. On ne peut, malgré sa funeste désertion, s'empêcher de reconnaître que cet officier est un homme

du premier mérite, et qu'il est peu de généraux qui peuvent lui être comparés sous le rapport des talens théoriques de l'art militaire.

JONES (*Guillaume*), théologien anglais, etc.

Né en 1725, à Lowick, au comté de Northampton. Il fut successivement élève de Charterhouse, et ensuite d'Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, et prit les ordres en 1749. Son premier bénéfice fut la cure de Finedon, au comté de Nortamhpton; et ce fut là qu'il écrivit, en 1753, son excellente *Réponse à l'Essai sur l'Esprit*, par l'évêque de Clayton. L'année suivante, il épousa une fille du révérend Brook-Bridges, et s'établit à Wadebohe, où il remplit les fonctions de vicaire de son beau-frère. Il y composa son livre de la *Doctrine catholique de la Trinité*, qui a eu un grand nombre d'éditions, et que personne n'a contredit. En 1762, il publia aussi un *Essai sur les premiers principes de la physique*, dans lequel il adopta le système de Hutchinson; et pour supplément à cet ouvrage, il donna en 1781, ses *Recherches physiologiques*, ou *Discours sur la physique des élémens* : l'archevêque Seckes lui donna en 1764 le vicariat de Bethersden au comté de Kent, et peu après le rectorat de Pluckley dans ce comté. Quelques années après Jones passa à Rayland, au compté de Suffolck, et échangea son bénéfice de Pluckley contre un autre à Paston, au comté de Northampton. Lorsque le docteur Horne eut été nommé évêque de Norwich, ce prélat appela auprès de lui Jones, son ancien ami, en qualité de chapelain; et celui-ci montra sa reconnaissance pour son protecteur, en composant d'excellens *mémoires sur sa vie*. Dans le temps où la révolution éclata en France, et que les principes démocratiques se répandirent jusques dans l'Angleterre, Jones publia quelques écrits à cette occasion, et une collection assez considérable de dissertations intitulées *le Docteur armé*. C'est à lui aussi qu'on doit le commencement de l'excellent ouvrage intitulé : *Le critique breton*, composition qui lui valut, en 1798, de l'archevêque de Cantorbéry, le rectorat de Holling-Bourne, au comté de Kent, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1801.

JONES (*Paul*), commodore américain, etc.

Né à Selkirk en Écosse. Il alla s'établir en Amérique, où il embrassa la carrière maritime, et obtint, en 1775, le commandement d'un vaisseau de l'escadre, sous les ordres de l'amiral des Etats-Unis Hopkins. L'année suivante, le président du congrès le nomma capitaine de marine, et c'est alors que cet officier se distingua dans la guerre, par une bravoure et par des actions d'éclat peu communes. Etant descendu à White-Haven, à la tête d'un petit corps de trente volontaires, il s'empara du fort, brûla les vaisseaux anglais qui étaient dans le port, et encloua les canons. Il fit voile aussitôt après vers le nord de l'Ecosse, où il entreprit d'enlever le comte de Selkirk, et aurait réussi dans ce projet, si le hasard n'eût pas éloigné le comte de sa résidence : Jones se contenta seulement d'exiger de la comtesse la remise de toute son argenterie, encore fut-il contraint par son équipage à cet exaction qui répugnait à son caractère. Dans le retour, il força la frégate *le Dracke* à amener pavillon, quoiqu'il fut inférieur en forces au bâtiment anglais; et après cette expédition, qui ne fut que de vingt-huit jours, il rentra à Brest, où il ramena plus de deux cent prisonniers. Paul Jones chargé ensuite d'une autre expédition dans le Nord de l'Irlande, pour laquelle la France mit sous ses ordres les trois vaisseaux *le Richard*, *la Pallas* et *la Vengeance*, inquiéta toutes les côtes, dont il ravagea plusieurs parties; et rencontrant la flotte de la Baltique, qui était convoyée par la frégate *le Sérapis* et *la comtesse de Scarborough*, vaisseau de ligne, il leur livra un combat terrible, à la suite duquel il prit l'un et l'autre bâtiment : Louis XVI donna alors à cet officier distingué, en témoignage de son estime, la croix du mérite, et une épée d'or. La carrière des exploits de Jones finissant avec la guerre d'Amérique, il passa peu après en Hollande pour des affaires particulières; et, étant revenu immédiatement à Paris, il y mourut en 1792. La convention nationale nomma une députation pour assister à ses obsèques, et il fut enterré au cimetière des protestans. Ce brave militaire avait aussi cultivé la littérature, et a publié, outre un *Abrégé de l'Histoire britannique*, des *Mémoires* qu'il avait fait traduire sous ses yeux : il était encore l'auteur de quelques autres ouvrages.

JONES (sir *William*), membre de

la société royale de Londres et de Copenhague, juge au Bengale, etc.

Il naquit à Londres en 1748, et n'avait encore que trois ans lorsqu'il perdit son père, excellent mathématicien, et auteur d'un traité sur la navigation. Le jeune William livré aux soins de sa mère, entra, dès l'âge de huit ans, à l'école d'Harrow, où il étudia les langues savantes et modernes; passa, en 1764, à l'université d'Oxford pour y commencer à étudier le droit, et s'adonna en même temps et avec succès à celle des langues Orientales. Reçu, en 1767, membre d'un collége, place qui lui valait 100 livres sterlings par an, il devint aussi gouverneur du jeune lord Spencer, avec lequel il voyagea sur le continent. A son retour il cultiva les muses jusqu'à l'époque où il fut admis définitivement au barreau; et publia, en 1774, ses *Commentaires sur la Poésie asiatique*. Nommé, en 1776, un des commissaires aux banqueroutes, les devoirs de sa profession ne l'empêchèrent pas de traduire *Isæus* et de faire paraître, en 1778, une traduction des dix dernières harangues du précepteur de Démosthènes, dont il présenta une copie à M. Burke, son ami. M. Jones, exprima aussi, en 1780, son horreur pour la guerre d'Amérique dans un ode latine: et vers la même époque il se déclara d'une manière également énergique contre la traite des noirs. Lors de la dissolution du parlement, il fit paraître un plan pour dissiper les émeutes, sans le secours de la force armée; composa, en 1781, une nouvelle ode sur la liberté, et écrivit presqu'aussitôt son *Essai sur les lois de Bailment*. Il obtint, en 1783, la place de juge de la cour suprême du Bengale, qu'il désirait depuis longtemps, afin d'être mieux à portée de cultiver la littérature orientale; et, après s'être uni à miss Marie Schipley, fille de l'évêque de Saint-Asaph, il partit pour les Indes avec sa nouvelle épouse. Dès qu'il eut pris possession de sa charge, il fonda la société asiatique, dont il devint président; consacra beaucoup de temps à l'étude de la Géographie indienne, de la botanique et des lois des Hindous; entreprit, en 1788, de former un code de lois à l'usage de ces derniers et des mahométans; et excéda tellement ses forces, par l'excès du travail, joint à un climat qui lui était défavorable, qu'il fut saisi, en 1794, d'une maladie aiguë, qui termina ses jours le 27 avril, à l'âge de quarante-huit ans. Sir Jones était l'homme le plus érudit de son siècle; il possédait vingt-huit langues, et était versé dans tous les genres de littérature. Comme juge, patriote, et homme privé, on peut l'offrir pour modèle, car il était doué de toutes les vertus.

JORDAN (mistriss *Dorothée*), célèbre actrice comique de Londres, etc.

Elle excellait dans les rôles naïfs, et l'on aimait surtout à la voir dans celui de miss Peggy, du Corenbry-Girl; dans celui de Spoiledchild, etc. Elle réunissait à la gaîté la plus franche, la sensibilité la plus exquise; et fut pendant long-temps la maîtresse déclarée du duc de Clarence, qu'on voyait souvent avec elle au spectacle sur le premier banc d'une grande loge. Des embarras pécuniaires et un dérangement de santé l'engagèrent, dit-on, à se retirer en France, en 1815. Elle prit un logement à Saint-Cloud, près Paris, et y mourut le 5 juillet 1810, de la rupture d'un vaisseau.

JOSEPH II, empereur d'Autriche roi de Hongrie, de Bohême, etc.

Né le 13 mars 1741, et fils de François de Lorraine, empereur d'Autriche et de la fameuse Marie-Thérèse; il fut élu roi des Romains le 27 mars 1764, et couronné empereur à Francfort, l'année suivante; il succéda à sa mère, le 29 novembre 1778, et commença son règne par un acte de clémence. Un employé du bureau de Saint-Polten ayant soustrait 600 florins à sa caisse, fut condamné à mort; l'empereur, connaissant la modicité des appointemens de sa place et les besoins de sa nombreuse famille, non-seulement lui pardonna, mais doubla même ses appointemens, afin qu'il pût rester honnête homme et élever ses enfans. En 1763, il parcourut une partie de ses états, visitant tout par lui même, s'informant du sort des troupes, de l'état des fortifications, du commerce et de l'agriculture. La Transylvanie ayant éprouvé une disette de viande par suite d'un concert des monopoleurs entre eux, il les condamna à conduire eux-mêmes les bestiaux dans les villes qui en avaient besoin. Il conçut, en Croatie, l'idée d'un grand chemin, pour faciliter le commerce de la Hongrie, depuis Zing jusqu'à Carlstadt. A Venise, il régla avec le sénat les limites de l'Autriche et de la répu-

blique; parcourut le champ de bataille où le général Schwerin avait perdu la vie en remportant la victoire; et ordonna qu'on élevât à ce guerrier un monument qui rappelât son triomphe et sa mort. Il apaisa, en Bohême, la famine que les troubles de Pologne y avaient fait naître; et, pendant son séjour à Prague, il refusa d'aller au spectacle, en répondant à ceux qui l'y engageaient : « Les besoins du peuple » sont trop pressans, et j'ai trop d'af- » faires pour songer à mes plaisirs. » Joseph II vint à Rome, en 1769, et y séjourna assez long-temps pour y visiter les monumens et les chefs-d'œuvres que renferme cette ville immense. « J'ai voyagé assez utilement, disait-il, » quelquefois, parce que je n'ai pas » voyagé seul. En Italie, nous étions » quatre; chacun avait son département » et son objet d'observation; le soir » on écrivait ses réflexions, que j'ai » ensuite réunies et rédigées. En Bo- » hême et en Hongrie, j'avais avec moi » des hommes très-savans dans l'art » militaire; Nous nous arrêtions dans » tous les lieux propres à quelque ob- » servation; et par ce moyen, j'ai en » le plaisir de faire des campagnes, » sans qu'il en ait rien coûté à l'huma- » nité. » A Milan, il diminua de deux cents mille florins les impôts annuels; visita en personne les couvens de filles; et, s'étant fait rendre compte des occupations peu utiles des religieuses, il leur envoya une grande grande quantité de pièces de toile, pour en faire des chemises aux soldats. Joseph, toujours empressé de manifester la libéralité de ses idées, voulut aussi, à l'exemple de l'empereur de la Chine, honorer et encourager l'agriculture, en labourant lui-même solennellement, au mois d'avril 1769, un champ dans le territoire de Posovitz. Cependant, et malgré les sentimens philantropiques qu'il manifestait en toute occasion, il prit néanmoins de bonne heure le roi de Prusse pour modèle, et désira même une entrevue avec ce monarque, qui eut lieu à Neifs en Silésie. Il s'en rapprocha une seconde fois à Neustadt en Autriche; et c'est alors qu'ils arrêtèrent entre eux le démembrement de l'ancien royaume des Sarmates. En 1777, Joseph, sous le nom de comte de Falkenstein, vint de Bruxelles en France, dont il parlait la langue de préférence à toute autre; et dit en visitant le canal de Picardie, dirigé par Laurent, et en parcourant son immense cavité souterraine : « Je » suis fier d'être homme, en voyant un » homme imaginer et exécuter un ou- » vrage aussi vaste et aussi hardi. » Il fut reçu à Paris avec autant d'appareil que de pompe; mais rien ne put lui faire quitter la vie frugale et son austère simplicité. De retour dans ses états, il s'y conduisit en général comme un prince habile et humain; et diverses anecdotes prouveront jusqu'à quel point il était bienfaisant et sensible. Ayant un jour rencontré un enfant de neuf ans qui mendiait, il l'interrogea, et, sachant qu'il ne quêtait de l'argent que pour avoir un médecin pour sa mère malade, il se fit passer pour docteur chez l'infortunée, où il se rendit, et donna, sous le titre d'ordonnance, une assignation de cinquante ducats sur sa caisse particulière. Une autre fois, une jeune personne allant vendre des hardes pour subvenir aux besoins de sa famille, et se confiant à lui sans le connaître, se plaignit de l'empereur, qui avait laissé son père, vieux officier, mourir sans récompense, et sa mère dans la détresse. Le monarque, après avoir remis le prix présumé des hardes, se chargea de faire parler à l'empereur de cet abandon, et pria la jeune fille de se rendre deux jours après au palais. Pendant ce temps, Joseph s'instruisit des faits, et les ayant reconnus vrais, il ordonna qu'on fît parvenir jusqu'à lui la mère et la fille. En leur remettant le brevet d'une pension égale aux appointemens du père, il leur dit : « Pardonnez-moi le » retard qui vous a mis dans l'embarras; » vous voyez bien qu'il était involon- » taire. Dorénavant, si on disait quel- » que mal de moi, je vous prie de » vouloir bien me défendre : » C'est depuis ce temps qu'il fixa un jour par semaine; où tout citoyen pouvait lui parler et lui présenter des placets. Des seigneurs, se récriant de ce qu'ils ne pouvaient jouir à leur aise de la promenade, lui demandèrent de faire fermer le *Prater*, et d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'aux personnes d'un certain rang; l'empereur leur répondit : « Si je ne voulais voir que » mes égaux, il faudrait aller m'enfer- » mer dans les caveaux des capucins, » où reposent mes ancêtres; vous ne » connaissez donc pas le grand plaisir » d'être l'égal de tous, et d'égaler tout » le monde à soi. » Ce qu'on a juste-

ment reproché à ce souverain, importuné de la gloire de Frédéric et de Catherine II, c'est d'avoir trop cherché à les imiter. Comme cette dernière, il conçut l'idée d'expulser le Turc de l'Europe, et de le confiner en Asie; et il eût sur ce sujet diverses conférences avec elle à Mohilow en Pologne. L'impératrice l'ayant invité à venir en Russie, ce monarque avide de voyages et d'instructions, partit bientôt pour Moscou, où il arriva en 1780. Il y visita les hospices de Khitaigorod, où se fait le commerce des pelleteries, les archives de l'histoire du nord, mises en ordre par le savant Muller, et enfin la manufacture d'acier de Toula : il examina de même le port de Cronstadt, l'arsenal, les chantiers, et tout ce que Petersbourg offre à l'attention des voyageurs. Joseph II voulut, en 1784, rendre libre la navigation de l'Escaut; et sa réclamation à cet égard était d'autant plus juste, que ce fleuve baignait diverses parties de son territoire; mais les Hollandais, se fondant sur des traités anciens, et une jouissance non interrompue, et craignant pour la sûreté de leurs frontières, s'y opposèrent d'abord, jusqu'à ce que la médiation de Louis XVI, et la crainte que Catherine, qui soutenait les droits de l'empereur, ne leur fermât l'entrée de la Baltique, les firent consentir à éteindre les prétentions de ce souverain, en lui donnant de l'argent. Joseph se rendit aussi en Crimée, pour y voir encore l'impératrice de Russie, qui y voyageait alors avec une magnificence extraordinaire, et qu'il accompagna à Cherson. Il y reçut les premières nouvelles de l'insurrection du Brabant, qu'il parut d'abord peu redouter; et n'en seconda pas moins de tout son pouvoir la rusée Catherine dans son expédition contre les Ottomans, et envoya le prince de Saxe-Cobourg, à la tête de trente mille Autrichiens, pour s'unir à Potemkin, qui commandait en chef les armées russes. Malgré leur bravoure, les Autrichiens furent obligés de reculer jusqu'à sous Temeswar, et les Turcs eurent tout l'avantage de la première campagne. La suivante, dirigée par le général Laudon et le prince de Cobourg, fut plus heureuse; on prit Belgrade et Orsova; mais Joseph, qui dépérissait depuis deux ans, touchait alors à sa fin; et mourut en effet le 20 février 1790, avec le regret de n'avoir pas terminé la guerre. Très-peu de souverains ont réuni au même degré l'amour de l'ordre et de la justice, le désir du bien public, la haine des abus, l'activité et l'étendue des connaissances. L'armée autrichienne fut soumise pendant son règne à une discipline qui la mit depuis au rang des meilleures troupes de l'Europe. L'administration des finances fut exempte d'avarice et de dissipation; mais la guerre exigeant des impôts extraordinaires, on ne put astreindre l'économie du trésor impérial à des mesures permanentes; cependant on y mit de l'ordre et de la vigilance; on simplifia la comptabilité, et on continua régulièrement le paiement des dettes. Dans les autres branches d'économie politique, Joseph II, qui devançait l'esprit de ses peuples encore remplis de préjugés, et trop plein lui-même d'idées nouvelles et de projets de réforme, multiplia les ordonnances à l'excès, et on ne peut qu'être étonné de l'immensité des détails qu'il embrassait, et des abus qu'il attaquait. L'édit de tolérance maintenu avec fermeté, la loi sur les mariages, la réforme du code criminel, l'égalité de protection accordée aux différentes classes de sujets, l'excès des privilèges féodaux combattu sans relâche, l'amélioration des études, la louable et uniforme sévérité dans l'exécution des loix civiles et criminelles, et enfin d'heureux efforts pour extirper la mendicité, doivent distinguer ce règne de dix ans, si court et si rempli. Si la réforme du clergé fut l'effet d'un plan général, prémédité depuis longtemps, les biens monastiques servirent du moins à former des hôpitaux, des écoles, des établissemens utiles dans plus d'un genre; et se trouvèrent ainsi remplir leur but primitif. Cependant ces continuelles ordonnances rendant tous les états sans stabilité, il excita plus de murmure que de reconnaissance, et c'est ce qu'il avoua lui-même au lit de mort, en disant à un de ses ministres : « Je ne regrette pas le » trône, mais un seul souvenir pèse sur » mon cœur, c'est qu'après toutes les » peines que je me suis données, j'ai » fait peu d'heureux et beaucoup d'in- » grats. » Si de sa carrière publique on passe aux mœurs personnelles de Joseph, on doit faire remarquer sa simplicité populaire, sans être affectueuse; sa bienfaisance, son mépris pour l'ostentation, son éloignement pour les hommages publics, son attention à chercher

le mérite, et à le récompenser par des dons ou une familiarité noble ; son attachement à ceux qu'il aimait, cette vie frugale et laborieuse à laquelle il s'était soumis, et enfin son ardeur infatigable pour le travail. Il avait été marié deux fois, la première à l'infante Isabelle de Parme, morte en 1763; et la seconde à la princesse Marie-Joséphine-Antoinette de Bavière, qu'il perdit en 1767 : il n'a pas laissé d'enfans, et a eu pour successeur son frère Léopold, aussi dévoré que lui de l'amour du bien public, et presque aussi malheureux dans ses plans politiques.

JOVELLANOS (don *Gaspard-Melchior* de) savant espagnol, ministre d'état, etc.

Né à Gijon dans les Asturies, en 1749. Il fut doué par la nature d'un caractère vif, pénétrant et avide de connaissances ; fit ses études avec le plus grand succès ; et montra, dès sa première jeunesse, une instruction profonde dans la jurisprudence, les langues savantes, l'histoire, l'antiquité et la littérature ancienne et moderne. Il avait déjà produit des *Essais lyriques*, qui le firent connaître comme un des meilleurs poëtes espagnols de son temps, et avait à peine vingt-un an lorsque l'académie de Madrid, s'empressa de le recevoir parmi ses membres : presque en même temps, Charles III le nomma son conseiller d'état; et le chargea ensuite des missions les plus importantes, dont Jovellanos s'acquitta toujours avec honneur. Tant que Charles III vécut, il fut l'âme de ses conseils, et jouit constamment de la faveur du monarque, et de l'amitié du ministre Florida-Blanca; mais le roi étant mort, et le ministre renvoyé, tous les ennemis de Jovellanos se déchaînèrent bientôt pour le perdre dans l'esprit du nouveau souverain. Il sut néanmoins conjurer l'orage pendant quatre ans, jusqu'au moment où la guerre contre la république française, ayant épuisé les ressources de l'Espagne et celles du trésor royal, il proposa d'imposer une taxe sur le haut-clergé, qui passait, à juste titre, pour avoir d'immenses richesses. Cette proposition fut traitée de mesure injurieuse et sacrilège; et les ennemis de Jovellanos, ne gardant plus de mesures, agirent alors avec vigueur, et le firent exiler dans les montagnes des Asturies. Il fut rappelé en 1799, pour remplacer Llaguno dans le ministère de l'intérieur; et refusa d'abord ce dangereux honneur; mais des ordres réitérés le forcèrent enfin d'obéir; et il accepta malgré-lui un fardeau aussi pesant que difficile à porter, dans les circonstances. Incapable de plier devant Godoy, et surtout de servir les projets ambitieux de ce ministre favori, il prévit d'avance sa disgrâce; aussi avait-il coutume de dire à son valet-de-chambre de se tenir toujours prêt pour un long voyage. En effet, il y avait à peine huit mois que Jovellanos était entré au ministère, lorsqu'il fut encore exilé à Palma, dans l'île de Majorque, et renfermé dans le couvent des chartreux : on ignore même encore à présent le motif ou le prétexte de cette disgrâce; on croit seulement qu'il avait composé et fait parvenir au roi, un écrit dans lequel, tout en dévoilant les intrigues de Godoy, il ne parlait pas de la reine avec assez de ménagement. Quoi qu'il en soit, les malveillans de la cour signalèrent aussitôt Jovellanos, comme auteur de l'ouvrage; et il fut puni pour avoir dit des vérités utiles. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1808, lors de l'invasion des Français en Espagne, et de la chûte du prince de la paix; et fut aussitôt élu membre de la *junte suprême*. Joseph Napoléon, devenu à cette époque roi d'Espagne et des Indes, le nomma au ministère de l'intérieur, que Jovellanos refusa. Il avait toujours montré une prédilection décidée pour les Français, depuis qu'une amitié intime l'avait lié avec le comte de Cabarrus; malheureusement ce sentiment devint un crime aux yeux de la populace qui l'accusa; dans ces momens de troubles et de haine, de conserver des intelligences avec l'ennemi commun, et de vouloir asservir à jamais l'Espagne. Bientôt on le nomma traître, sans qu'il eût rien fait pour mériter cette qualification; et il fut massacré dans une émeute, au commencement de l'année 1812. Le caractère de Jovellanos était doux, affable, bienfaisant; et sa conversation, toujours intéressante était souvent animée par des saillies piquantes. Pendant le peu de temps qu'il resta au ministère, les gens de lettres, et les hommes d'un vrai mérite, soit Espagnols, soit étrangers, trouvèrent en lui un véritable Mécène; et il eût le talent de gagner l'estime de tous ceux qui le connaissaient : il avait été très-lié avec Yriarte, Campo-Manès,

Moratin et les savans les plus remarquables de la nation. Ses principaux ouvrages sont : un *Recueil de Poésies lyriques*; des *discours prononcés dans l'assemblée-générale de l'académie des beaux-arts de Marseille* ; et enfin des *Réflexions sur la Législation de l'Espagne* : ce mémoire suffirait pour établir la réputation de Jovellanos, et comme grand jurisconsulte, et comme homme d'état. Il possédait à fond les langues française, italienne et anglaise, dans lesquelles il s'était perfectionné pendant ses voyages; aussi a-t-il traduit divers auteurs classiques de ces différentes nations. On lui doit également une excellente version du *Paradis perdu* de Milton, qu'on croit bien supérieure à celle qui a paru depuis.

JOVEN-DE-SALAS (don *Joseph-Ignace*), conseiller d'état espagnol, etc.

Né dans une des communes des Pyrénées, près de la ville de Jaca. Il fut destiné au barreau dès son enfance, et devint avocat aux conseils du roi. Instruit sur toutes les matières judiciaires, et connu bientôt pour le plus savant jurisconsulte de l'Espagne, sa réputation le fit choisir par plusieurs grands pour défendre les droits de leurs familles à la succession des majorats, et pour d'autres procès très-intéressans. Il fut néanmoins, et malgré ses vertus, dénoncé à l'inquisition pour avoir lu des livres défendus; mais heureusement pour lui l'enquête n'offrit pas assez de motifs pour décréter l'emprisonnement, et il en fut quitte pour la peur. Son aversion pour les émeutes populaires, son amour pour l'ordre social, lui firent une loi impérieuse, en 1808, de se soumettre à la force du vainqueur, et son mérite le fit nommer, par le roi Joseph, conseiller d'état. Cette circonstance, indépendante de sa volonté, a provoqué, au retour de Ferdinand VII, l'exil de ce respectable vieillard, qui réside encore maintenant à Bordeaux.

JUGLER (*Jean-Frédéric*), célèbre philosophe saxon, etc.

Né le 17 juillet 1714, à Wetteburg près de Naumburg. Il suivit la carrière de l'enseignement avec beaucoup de distinction; fut nommé successivement conseiller du roi d'Angleterre, et inspecteur de l'académie équestre de Luneburg; et mourut le 9 janvier 1791, laissant la réputation d'un homme savant et laborieux : il avait eu le malheur de perdre la vue quelques années auparavant. Dès 1736, il s'était fait connaître en traduisant en latin, avec des notes, la curieuse dissertation allemande de J.-C. Estor, sur la hauteur des maisons chez les Romains, pour l'éclaircissement des lois relatives à la servitude; mais, de tous ses ouvrages, celui qui a le plus contribué à étendre sa réputation dans les pays étrangers, c'est la *Bibliotheca historiæ litterariæ selecta*, qui n'est qu'une nouvelle édition de l'*Introductio in notitiam rei litterariæ*, tellement corrigée et augmentée par Jugler, qu'on doit convenir qu'il en a fait un ouvrage nouveau, et qui lui appartient en propre. La *Bibliothèque* de Jugler est divisée en onze chapitres, traitant de l'histoire littéraire en général; des bibliothèques, et particulièrement de celles qui ont été dispersées ou détruites; des bibliothèques les plus célèbres des pays étrangers; de celles d'Allemagne; de l'utilité des bibliothèques et du choix des livres; des journaux littéraires; des biographes; des critiques, et des auteurs anonymes, pseudonymes ou plagiaires, etc. Cette courte analyse suffit pour donner au lecteur une juste idée de l'importance de l'ouvrage de cet infatigable auteur.

JUSTINIANI (le prince et le chevalier), grands-seigneurs romains, etc. (Voyez Giustiniani.)

K

KALKBRENNER (*Christian*), célèbre compositeur allemand, etc.

Né en 1755, à Munden, dans l'électorat de Hesse-Cassel. Il se livra exclusivement, dès l'âge de quatorze ans, à l'étude de la musique, et y fit en peu de temps des progrès rapides. Maîtrisé par une imagination ardente, et dévoré surtout de la noble ambition d'augmenter ses connaissances musicales, il quitta Hesse-Cassel pour se rendre à la cour de Berlin, où il fut attaché successive-

ment à la reine, qui le combla de bienfaits, et au prince Henri, frère du grand Frédéric, qui le fit son maître de chapelle, et lui confia en même temps la direction de son théâtre français : Kalkbrenner a composé pour ce théâtre un assez grand nombre d'ouvrages. Aspirant depuis long-temps à voyager en Italie et en France, il partit enfin au commencement de 1796; parcourut encore quelques cercles de l'Allemagne; visita ensuite l'Italie, et de là se rendit en France. Paris devint le terme de ses courses et de ses voyages; il y fixa son séjour; fut reçu presque immédiatement à l'académie impériale de musique, où il a fait jouer successivement *Olympie*, *Saül*, *Don Juan*, etc., et préparait la mise en scène de son dernier ouvrage, intitulé : *OEnone*, lorsqu'il mourut le 10 août 1806. Kalkbrenner, qui possédait à fond la théorie de son art, a publié aussi quelques ouvrages élémentaires, dont les principaux sont un *Traité de l'Accompagnement*, et un autre *Traité de la Fugue et du Contrepoint*. On lui est encore redevable d'une *Histoire de la Musique*, livre plein de recherches curieuses ; auquel la mort a empêché l'auteur de donner l'extension dont il le jugeait susceptible.

KALKREUTH (*Adolphe-Frédéric*, comte de), feld-maréchal prussien, gouverneur de Berlin, etc.

Né en 1736. Il fit, avec beaucoup de distinction, la guerre de sept ans, en qualité d'adjudant-général du prince Henri de Prusse, et contribua singulièrement par ses avis, aux succès militaires de ce prince. En 1789, il fut nommé pour commander l'armée de Pologne; se prononça ensuite avec beaucoup de chaleur dans le cabinet prussien, contre la guerre avec la France, et fit néanmoins les campagnes de 1792, 1793 et 1794, dans lesquelles il montra constamment beaucoup de bravoure et d'habileté. La prise de Trèves, dont il s'empara, dans le courant de 1794, ayant donné lieu à des discussions très-vives, entre les officiers autrichiens et les officiers prussiens à l'armée du Rhin, on reprocha au général Kalkreuth, de ne faire la guerre que pour qu'il en résultât du désavantage à la maison d'Autriche, mais il répondit à cette accusation par un long mémoire, dans lequel il exposa les motifs de sa conduite, et réfuta par des faits, les griefs qui lui étaient imputés. Il fut pourvu, à la fin de 1805, du commandement des troupes prussiennes, rassemblées dans la Poméranie, puis nommé gouverneur de Thorn et de Dantzig en 1826; et enfin colonel en chef du régiment des dragons de la reine, et inspecteur-général de toute la cavalerie prussienne. Lorsque les hostilités avec la France, recommencèrent, en 1806, le comte de Kalkreuth, quitta la Poméranie, avec l'armée sous ses ordres, pénétra en Saxe, rejoignit le corps principal, et se porta, vers la fin de septembre, sur Weimar. Après la bataille de Jéna, où il commandait une partie de la réserve, qui ne fut point employée, il sollicita de Napoléon un armistice de six semaines, qui lui fut refusé, et se retira alors à Brunswick, où il arriva, le 17 octobre, avec le duc blessé mortellement. Il défendit depuis la ville de Dantzig, assiégée par le maréchal Lefebvre, et conclut, le 27 mai 1807, une capitulation portant que la garnison ne serait pas prisonnière de guerre. Le 24 juin suivant, le général Kalkreuth fut encore chargé, par son souverain, de conclure le traité de Tilsitt, avec Napoléon; et au mois de janvier 1810, le roi de Prusse, le créa gouverneur de Berlin, d'où il partit ensuite pour venir à Paris, complimenter Napoléon, sur son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. Le comte de Kalkreuth, après avoir été aussi gouverneur de Breslau, fut nommé, en 1814, gouverneur du grand duché de Varsovie, d'où il revint occuper son emploi de gouverneur de la capitale de la Prusse; et alla, en 1815, au-devant de la garde royale prussienne, arrivant de France à Berlin. Il mourut dans cette ville, le 10 juin 1818, âgé de quatre-vingt deux ans, après en avoir servi soixante-sept, et fut universellement regretté, à cause de ses vertus publiques et privées.

KAMENSKOI I[er] (le comte), feld-maréchal russe, etc.

Après avoir servi utilement contre les Turcs, notamment dans la campagne de 1789, il acquit la réputation du meilleur général des armées russes; mais sa férocité et son inhumanité empêchèrent souvent son gouvernement de l'employer. Disgrâcié, sous le règne de Paul I[er], il fut remis en activité, en 1802, par l'empereur Alexandre, qui le chargea, en 1806, du commandement en chef des armées

russes, avec des pouvoirs illimités. Il reprocha à son arrivée, aux généraux Beningsen et Buxhowden, leur marche retrograde à l'approche des Français; se porta en avant, dès le mois de janvier 1807, et se fit battre lui-même à Czarnowo et à Nasielk : on lui ôta alors le commandement, et il fut rappelé à Saint-Pétersbourg. Ce rappel ayant paru une disgrâce peu méritée aux habitans de Moscou, dont il était aimé, le ministère se vit obligé d'en expliquer les motifs, et de faire connaître que les mauvaises dispositions du général Kamenskoi, à l'entrée de la campagne, en étaient cause. On l'employa néanmoins, en 1810, à l'armée de Moldavie, dans le commandement de laquelle il succéda au prince Bagration, et il fut décoré, quelques mois après, de la croix de Saint-André de 1re classe, en récompense de la victoire éclatante qu'il avait remportée à Schumla sur le grand-visir. Il mourut de maladie, à Odessa, le 17 mai 1811.

KAMENSKOI II (le comte), lieutenant-général russe, etc.

Frère cadet du précédent, et militaire dès sa plus tendre enfance, il parvint successivement aux premiers grades, et se trouvait officier-général lorsqu'il fut chargé, en 1807, d'aller au secours de la ville de Dantzig, assiégée par les Français. Il se fit remarquer particulièrement dans la défense des forts de cette place; retourna à Saint-Pétersbourg, après la capitulation; fut élevé au rang de lieutenant-général, au mois de février 1808, pour s'être distingué dans la campagne précédente, puis employé, l'année suivante à l'armée de Finlande, où il signala de nouveau son courage et ses talens militaires. Devenu général d'infanterie, à la fin de 1809, pour avoir battu les Suédois à Amea, il donna encore des preuves de valeur à l'armée de Moldavie, en 1810, en aidant à chasser le grand-visir et les Turcs de Schumla; et obtint, en 1812, le commandement d'un corps d'armée, à la tête duquel il fut battu, le 12 août, à Produbne.

KANT (*Emmanuel*), célèbre philosophe prussien, etc.

Né à Kœnisberg, en 1724, d'un sellier qui avait été caporal au service du roi de Suède; il fut élevé dans une école de charité de sa paroisse; passa ensuite au collége, et alla en 1740, achever ses études à l'université de Kœnisberg, où il devint successivement répétiteur et ensuite professeur de philosophie. Kant fut aussi précepteur des enfans d'un ecclésiastique, qu'il quitta pour donner des leçons particulières; et mourut à Kœnisberg, le 12 février 1804. Son premier ouvrage (il était alors âgé de vingt-quatre ans), est intitulé : *Pensées sur la véritable évaluation des forces vitales*. En 1755, il donna son *Histoire naturelle de l'univers*, et sa *Théorie du ciel, d'après les principes de Newton*, où il établit des conjectures et une hypothèse sur des corps célestes qui devaient exister au-delà de Saturne; mais ce fut en 1764, que ce professeur fixa sur lui l'attention générale par un écrit, sous le titre de : *Unique base possible à une démonstration de l'existence de Dieu* : Kant, peu conséquent dans ses principes et dans ses opinions, désavoua, combattit et détruisit depuis tout ce qu'il avait employé de paradoxes dans cette prétendue base unique. Enfin dans le courant de 1781, parut le fameux livre qui devait confondre toutes les idées, et opérer une révolution en philosophie, *la Critique de la raison pure*. Cet ouvrage vivement censuré et avec raison, par la plupart des journaux allemands, qui entre autres reproches, lui firent celui d'être inintelligible, n'en procura pas moins beaucoup de prosélytes à son auteur. De nombreux disciples le proclamèrent aussitôt chef d'école, et Kant se vit placé tout à coup à la tête des métaphysiciens du nord, et célébré comme un des génies les plus profonds. Sa doctrine pénétra partout et on la prêcha publiquement dans quelques églises de Kœnigsberg, sous le nom de *Christianisme national*. « Rien n'est essentiellement bon, dit Kant, au commencement de sa *méthaphysique des » mœurs*, que la bonne intention » et c'est d'après cette qualité seule qu'il apprécie la conduite et le mérite des hommes, comme le prouve l'anecdote suivante. Dans une société où ce philosophe se trouvait, la conversation tomba sur notre état vraisemblable dans une autre vie, sur ce que nous y reverrions les personnes qui nous ont été chères, sur le plaisir que nous aurions dans la société des héros et des sages des siècles passés, et chacun désirait y rencontrer particulièrement quelques hommes célèbres, tels que

Cicéron, *Homère*, *Horace*, etc. Kant étant interrogé sur son avis, répondit, « la personne que je désire rencontrer » la première dans une autre vie, c'est » mon fidèle *Lampe !* (c'est le nom » d'un vieux domestique de Kant, qui » était presque toujours avec lui). » Ce philosophe séparait complétement ses heures de travail de celles de loisir; il en résultait que la moindre interruption le troublait dans ses occupations, et cette habitude s'étendait même jusque sur ses cours, où le moindre bruit pouvait, surtout dans ses dernières années, lui faire perdre le fil de son discours, comme on en peut juger par l'anecdote suivante. Kant n'avait jamais eu la voix forte, et, en avançant en âge, elle devint toujours plus faible; ses auditeurs cherchaient par conséquent à être toujours placés fort près de lui, et ceux qui écrivaient formaient toujours la ligne la plus proche. Kant était habitué à les regarder et à fixer surtout celui d'entre eux, qui était assis précisément vis-à-vis de lui; ce fut pendant long-temps un jeune homme, à l'habit duquel il manquait un bouton, qu'il négligeait toujours d'y faire recoudre; Kant le fixait continuellement, et on ignorait pourquoi, lorsqu'après quelque temps, l'étudiant, ayant fait recoudre à son habit le bouton qui y manquait, vint au cours comme à l'ordinaire. Pendant qu'il dura, Kant fut distrait, et perdit plusieurs fois le fil du discours. L'heure du cours passée, il fait prier le jeune homme de venir chez lui, et lui dit qu'il avait remarqué, que depuis long-temps il manquait un bouton à son habit; le jeune homme l'interrompit en lui demandant pardon de sa négligence : « Non, non, ce n'est point » ce que je voulais dire, reprend Kant, » je vous prie au contraire de vouloir » bien faire découdre ce bouton au plus » vite, car il m'empêche de suivre le » cours de la leçon. »

KARSCHIN (*Anne-Louise* Durbach, plus connue sous le nom de), poète prussien, etc.

Née le 1er décembre 1722, dans un village de la Silésie, situé entre Züllichau, Crossen et Schwiebus, où son père exerçait la profession de brasseur et de cabaretier; elle ne reçut, jusqu'à l'âge de sept ans, aucune éducation, et passait même sa vie sous les tables auprès desquelles les paysans s'assemblaient pour boire. A cette époque elle eut le bonheur de plaire à son grand-oncle maternel, qui était venu visiter sa mère; et cet homme, ancien fermier, mais qui n'était pas sans instruction, emmena avec lui la jeune Durbach à Tirschtigel, petite ville de Pologne, où il s'était retiré. Pendant les trois années qu'elle vécut dans la maison de ce parent, elle apprit à lire et à écrire; et comme elle eut bientôt dévoré le petit nombre de livres allemands que renfermait la bibliothèque de son bienfaiteur, ce vieillard, charmé de ses dispositions, conçut l'idée de lui montrer les élémens de la langue latine. Elle y fit des progrès rapides; mais ses études furent interrompues par sa mère, qui étant devenue veuve, et s'étant remariée, reprit chez elle sa fille du premier lit, pour servir de bonne aux enfans qu'elle aurait de son second mari. Lorsqu'on n'eut plus besoin de ses services dans la maison, on lui confia la garde de quelques vaches; et le hasard lui fit connaître alors un petit berger, qui aimait la lecture autant qu'elle, et qui savait se procurer des livres, qu'il prêta à sa jeune compagne. Elle lut avec avidité tous les romans ridicules dont se composait alors presque exclusivement la littérature allemande; et avait à peine seize ans, lorsqu'un autre hasard fit tomber entre ses mains un recueil de poésies diverses. Dès ce moment son génie poétique s'éveilla; mais s'étant mariée un an après avec un tisserand en drap de Schwiebus, homme avare et brutal qui la rendit très-malheureuse, Louise Durbach, dominée par son goût et incapable par conséquent de l'attention qu'exige la conduite d'une maison, excita fréquemment la colère de son mari, dont les brusqueries et les procédés violens la découragèrent enfin tout à fait. Le roi de Prusse s'étant rendu maître de la Silésie, le divorce défendu sous la domination autrichienne fut permis, et le tisserand en profita pour se débarrasser d'une femme qui lui était devenue odieuse. Expulsée de la maison, elle se réfugia dans un village, où elle accoucha d'un fils dont elle était enceinte, et où elle tomba dans la plus affreuse misère. Dans l'espoir d'améliorer son sort, elle épousa, à l'âge de vingt-huit ans, un tailleur nommé *Karsch*, qui s'établit d'abord à Fraustadt, petite ville de la Grande-Pologne, qu'il quitta ensuite pour aller se fixer à Glogau; mais ce mariage

ajouta encore aux peines de Louise Durbach : Karsch était un fainéant et un ivrogne, qui dépensait tout ce que sa femme gagnait par son talent poétique. Enfin la fortune se lassa de lui être contraire; ses amis trouvèrent le moyen de la faire séparer de son mari; et un riche particulier, le baron de Koitwitz, ne voulant pas qu'un talent distingué comme celui qu'il crut reconnaître en madame Karsch, croupît dans la médiocrité, conduisit notre poète femelle à Berlin, où elle excita une espèce d'enthousiasme général. Elle y fut introduite dans les meilleures maisons, et comblée de présens et d'amitiés; le roi même, qui faisait peu de cas des muses allemandes, voulut la voir, et lui promit d'avoir soin d'elle; ses bienfaits ressemblèrent néanmoins plutôt à des aumônes qu'à des largesses dignes d'un grand prince. Ramler, poète regardé comme classique, et les philosophes Sulzer et Mendelssohn donnèrent à madame Karsch des conseils pour cultiver son génie naturel; mais elle ne sut ni profiter de leurs avis, ni se soumettre aux règles de l'art et aux principes du goût. Gleim, autre célèbre poète de Halberstadt, auprès duquel elle passa quelques années, qu'elle a toujours regardées comme les plus heureuses de sa vie, ne parvint pas même à la convaincre de la nécessité de mieux soigner sa diction. Cependant ce poète, qui lui avait inspiré une véritable passion, qu'il ne partagea pas, fit un choix parmi les ouvrages de son amie, et les publia en 1764, en un volume. La vente de cette édition la mit en possession d'une somme assez considérable; mais son défaut d'ordre et d'économie ne lui permit guère de sortir de l'indigence : elle mourut à Berlin, le 12 octobre 1791. La nature avait doué madame Karsch d'un génie original, d'une imagination vive et riante, d'une profonde sensibilité, et surtout d'une facilité extraordinaire; elle sut aussi bien exprimer des idées fortes que des sentimens délicats; mais elle n'a peut-être pas produit un seul ouvrage dont la critique puisse être satisfaite : tous pêchent par le plan et par le défaut de correction.

KAUFFMANN (*Angélica*), célèbre peintre suisse, etc.

Née à Coire, dans le pays des Grisons, et fille d'un peintre tyrolien, qui menait une vie errante. Son père, étonné de ses dispositions précoces pour le dessin, la peinture et la musique, la conduisit à Rome, où elle acquit rapidement les talens qui lui obtinrent depuis de si brillans succès à Londres : Angélica, douée d'agrémens personnels très-séduisans, mettait en outre une expression singulière dans ses compositions. On lui fit plusieurs propositions de mariage; mais elle ne prêta l'oreille à aucune, tant était exclusif en elle l'amour de son art et de son indépendance. Cependant, parmi les hommes qui recherchèrent sa main, on distingua un artiste anglais, membre du parlement. Les refus d'Angélica irritèrent l'amour-propre de ce peintre, qui, de concert avec quelques amis, chercha à se venger de la manière suivante. Un jeune homme, pris dans la plus basse classe du peuple, mais porteur d'une belle figure, fut revêtu d'habits somptueux, et stilé à jouer le rôle d'un baronnet épris des charmes et des talens d'Angélica. La jeune artiste, pleine de candeur, fut complétement dupe de cet artifice, et donna bientôt après son cœur et sa main au fourbe déguisé. Le mariage à peine conclu, le peintre rebuté se hâta de dévoiler son manége, et la malheureuse Angélica tomba dans un désespoir qui faillit aliéner sa raison. Ses amis l'excitèrent à porter plainte devant la loi, qui prononça en sa faveur; elle fut séparée de son vil époux, mais avec l'obligation de lui faire une pension viagère, dont il ne jouit pas long-temps, puisque la débauche hâta sa mort. Angélica, redevenue enfin libre, épousa un peintre vénitien, nommé *Zucchi*, qui la rendit heureuse. Le climat nébuleux de l'Angleterre ne convenant point à sa santé, elle alla s'établir à Rome, dont elle ne s'éloigna depuis qu'une seule fois pour faire un voyage dans le Milanais. Zucchi étant mort, sa veuve ne vécut plus que pour son art et pour ses amis. Sa maison était particulièrement ouverte aux étrangers, et les Italiens disaient qu'il ne serait pas plus pardonnable à un voyageur de passer à Rome sans voir Angélica Kauffmann, que sans voir le pape. La quantité d'ouvrages dus au pinceau de cette célèbre artiste surpasse l'imagination : la gravure en a répandu une partie dans toutes les contrées de l'Europe. Angélica excellait spécialement dans le portrait; et quand elle travaillait pour elle-même, ses compositions avaient communément pour objets des traits historiques ou des figures féminines idéales. Sans

avoir peut-être atteint le suprême degré de la science et de la force, ses ouvrages se distinguent tous du moins par une grâce ravissante, et plus encore par un coloris qui lui était particulier. S'il est vrai qu'un artiste, vraiment digne de ce nom, se peigne dans ses œuvres, il sera facile de juger du caractère d'Angélica Kauffmann. Une douceur touchante embellit ses tableaux, à la composition desquels présida une sérénité inaltérable, sans exclure pourtant une chaleur d'âme qui ne s'éteignit jamais en elle. Cette femme célèbre mourut à Rome, le 5 novembre 1807.

KAUNITZ - RITZBERG (le prince de), chancelier de cour et d'état de S. M. I., etc.

Né en 1710, d'une famille considérée en Allemagne. Il obtint successivement la confiance de Marie-Thérèse, de Joseph II, de Léopold II, et enfin de son fils François I[er]. Cette longue suite de faveur, ainsi que la prospérité qui accompagna presque toujours son administration ne permettent pas de douter de ses talens; et l'influence qu'il eut sur le cabinet de Vienne, qui lui-même a souvent agi sur le reste de l'Europe, rend le prince de Kaunitz un des personnages les plus remarquables de son siècle. Le tort le plus grave que ses ennemis lui aient reproché, est d'avoir fourni à Marie-Thérèse elle-même, à son retour de France, où il avait été en ambassade, les premières idées sur les changemens que Joseph II exécuta ensuite avec trop de précipitation dans les Pays-Bas. On a cité un mot de lui, qui mérite d'être connu des politiques. Vers le milieu du siècle passé, il dit à un ambassadeur prussien qui prenait son audience de congé : « Le roi, votre » maître, apprendra un jour combien » l'alliance de l'Angleterre est pesante.» Il mourut à Vienne, le 27 juin 1794, âgé de quatre-vingt-quatre ans, après en avoir été quarante le ministre principal du gouvernement autrichien.

KAUNITZ - RITTBERG (le prince de), grand écuyer de la cour, etc.

Né à Vienne, et fils puîné du célèbre ministre, objet de l'article précédent; il commença sa carrière politique par être conseiller aulique; se distingua par quelques talens; et devint enfin ambassadeur de la cour d'Autriche près celle d'Espagne. Après avoir résidé plusieurs années à Madrid, il revint en Autriche, où des dégoûts particuliers l'engagèrent à vivre pendant long-temps sans emploi, jusqu'à ce qu'il fût enfin appelé, en 1808, aux fonctions de premier écuyer. Nommé depuis grand écuyer de la cour, il mourut à Vienne, au mois de novembre 1812.

KAUTZ (*Constantin - François-Antoine* de), savant autrichien, etc.

Né à Vienne en 1735. Après avoir étudié successivement la médecine et le droit, il s'adonna à l'histoire et à la littérature; et fut nommé, en 1772, membre de la commission de la censure des livres. On cite, parmi les principaux ouvrages de cet auteur, l'*Essai d'une Histoire des savans d'Autriche*; des *Eclaircissemens sur les armes de l'archiduché d'Autriche*; et une *Histoire pragmatique du marquisat d'Autriche*, etc. Il avait aussi publié, dès 1771, un autre ouvrage, sous le titre de *Cultibus magicis*, qui contribua beaucoup à diminuer la croyance aux sorciers, enchanteurs et vampires, etc., qui était encore très-répandue, surtout dans la patrie de l'auteur. Kautz mourut le 28 janvier 1797, à l'âge de soixante-deux ans.

KEATE (*George*), célèbre poète anglais, et membre de la société royale de Londres, etc.

Né en 1729, d'une bonne famille. Il fit ses études dans l'école de Kingston, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. Etant rentré en Angleterre, il se voua à la jurisprudence, et débuta au barreau sans beaucoup de succès. La littérature fut alors sa plus douce occupation, et sa fortune lui permettant de s'y livrer sans inquiétude, il fit bientôt paraître son premier ouvrage, intitulé : *Rome ancienne et moderne*, qui fut très-favorablement accueilli du public. Il publia aussi, l'année suivante, un *Tableau abrégé de l'Histoire ancienne, du gouvernement actuel, et des lois de la république de Genève*, qu'il dédia à Voltaire, avec lequel il s'était intimement lié dans ses voyages, et que cet illustre auteur se proposait de traduire en français, lorsqu'il changea d'avis, à cause d'un pompeux éloge que Keate venait de faire de Shakespeare dans une pièce de vers connue sous le nom de *Ferney, Epître à M. de Voltaire* : cet éloge du tragique anglais valut, dit-on, à l'auteur, de la part du maire et des représentans de Stratfort-sur-l'Avon, le don d'une écritoire montée en argent, faite du bois du fameux mu-

vier planté par Shakespeare. En 1763, Keate fit paraître le poëme des *Alpes*, le plus estimé de ses ouvrages, et qui fut suivi de l'*Abbaye de Netley*, autre poëme, qu'il refondit et réimprima en 1769. *Le Tombeau dans l'Arcadie*, poëme dramatique, dont le fonds est pris du Poussin, eut également assez de succès pour ajouter encore à la réputation littéraire de l'auteur; cependant il faut avouer que celle de ses productions qui a été le plus généralement goûtée en Angleterre, ce sont ses *Esquisses d'après nature, dessinées et coloriées dans un voyage à Morgate.* C'est une des plus heureuses imitations qui aient été faites du *Voyage sentimental de Sterne*; on y trouve d'agréables peintures de la vie; de l'originalité, et surtout un style élégant qui ne laisse rien à désirer. Keate avait aussi entrepris un poëme en dix chants, sur la révolution suisse, dont il avait confié le plan à Voltaire, en lui demandant son opinion; mais celui-ci, en le lui rendant au bout de quelques jours, lui ayant conseillé de s'occuper d'objets plus faits pour captiver l'attention générale, l'auteur anglais profita de cette leçon, et ne fit paraître qu'un fragment de son poëme, sous le titre de l'*Helvétiade*. Son dernier ouvrage fut la *Relation des îles Pelew*, composée sur les journaux et communications du capitaine Henri Wilson, et de plusieurs de ses officiers qui, en août 1783, y firent naufrage. Cette relation est très-bien écrite et remplie d'intérêt; on a pourtant reproché à l'auteur, qui, au reste, ne s'était chargé de ce travail qu'afin de procurer quelques secours aux malheureuses victimes de ce naufrage, d'avoir cherché à accroître cet intérêt par des faits un peu trop romanesques. Il mourut en 1797, étant alors assesseur du collége de droit du Temple à Londres: il était aussi depuis long-temps membre de la société royale, et de celle des antiquaires de cette ville.

KEITH (*George* Elphinstone, lord vicomte de), célèbre amiral anglais, etc.

Né en 1747, d'une famille ancienne et distinguée d'Écosse; il montra de bonne heure du goût pour le service de mer, dans lequel il s'engagea; et, après avoir passé par les grades inférieurs, il devint, en 1775, capitaine de vaisseau dans l'escadre de la Méditerranée. Il se fit nommer, en 1774, 1780 et 1786, membre du parlement, par les comtés de Dumbarton et de Stirling; figura, en 1780, parmi les membres indépendans, qui s'efforcèrent en vain de réconcilier MM. Pitt, Fox et le duc de Portland; se distingua dans la guerre contre les colonies d'Amérique, et fut envoyé, à l'époque de la révolution française, dans la Méditerranée, avec l'amiral Hood, qu'il suivit, en 1793, à Toulon, lorsque cette ville eut proclamé Louis XVII. A son retour en Angleterre, le capitaine Elphinstone fut décoré de l'ordre du Bain, et ensuite nommé contre-amiral de l'escadre blanche. Il prit, en avril 1795, le commandement d'une flotte qui s'empara du cap de Bonne-Espérance; fut créé, en 1797, pair d'Irlande, avec le titre de baron Keith de Stone-Haven-Marischal; rejoignit peu après la flotte du canal, commandée par lord Bridport, qu'il remplaça en 1799; devint alors vice-amiral; bombarda Gênes en 1800, et se rendit ensuite, avec le grade d'amiral, dans la baie de Cadix, pour soutenir l'entreprise formée contre cette place par le général Abercrombie. Lord Keith commanda aussi la flotte qui, en 1801, transporta ce général en Egypte, et contribua, par ses bonnes dispositions, au débarquement des troupes et aux victoires qu'elles remportèrent d'abord. Il porta depuis une véritable atteinte à sa gloire, en rompant la convention d'El-Arisch, par laquelle les Français s'obligeaient à évacuer l'Egypte, et en traitant avec hauteur et avec une rigueur déplacée, le brave et magnanime Dessaix, ainsi que ses compagnons d'armes: il reçut pourtant, à cette occasion, outre les remercîmens des deux chambres, la pairie d'Angleterre, l'ordre du Croissant, et la place de chambellan, secrétaire et garde du sceau du prince de Galles. Nommé, en 1803, amiral du port de Plymouth, il reçut, en mai 1807, l'ordre de quitter le commandement qui lui avait été confié dans la mer Baltique, et présida, le 15 avril 1812, la cour martiale établie pour juger les causes de l'échouement du vaisseau *le Conquestador* sur les bas-fonds de la baie de Quiberon. Le prince-régent conféra, en 1814, le titre de vicomte au lord Keith, qui donna deux ans après, malgré lui et après l'avoir déshéritée, sa fille en mariage au comte de Flahault, ancien aide-de-camp de Napoléon.

KELGREN (*Henri*), philosophe, littérateur et poëte suédois, etc.

Né en Scanie le 1er décembre 1751. Il fit ses études à l'université d'Abo en Finlande, et donna, pendant quelque temps, dans la même ville, des leçons publiques en qualité de maître-ès-arts. S'étant rendu ensuite à Stockholm, où il se fit bientôt connaître par son talent pour la poésie, il obtint des succès qui l'encouragèrent et décidèrent de son sort. Il eut cependant à lutter contre les rigueurs de la fortune et contre les intrigues des hommes médiocres; mais la protection de Gustave III le mit à couvert des uns et des autres, en lui conférant des places honorables, et en le nommant l'un des premiers membres de l'académie suédoise, que ce monarque fonda en 1786, pour perfectionner la langue et le goût. Pendant les dernières années de sa vie, Kelgren se livra aussi à l'étude de l'histoire et de la philosophie, sans négliger cependant les arts d'imagination; mais sa constitution, naturellement faible, n'ayant pu résister à un travail continuel, il mourut à la fleur de son âge, le 12 avril 1795. Peu d'auteurs ont emporté des regrets aussi nombreux et aussi sincères; ses amis particuliers formèrent son convoi funèbre, et firent graver ces mots sur sa tombe : *Pœtæ philosopho, civi, amico, lugentes amici.* Comme écrivain, Kelgren a fait époque, non-seulement en Suède, mais encore dans le nord en général; ses poésies ont tour à tour de l'élévation, de la grâce et de la finesse; et ses productions en prose renferment des idées profondes et des vérités utiles, exprimées avec une grande précision et beaucoup de clarté. On a publié peu après la mort de Kelgren, le recueil de ses œuvres, qui contient des *odes*, des *épîtres* et les *tragédies lyriques de Gustave Vasa* et de *Christine*, qui sont les plus remarquables. On remarque aussi dans ce recueil des traductions d'*Horace*, de *Tibulle*, de *Voltaire*; et enfin des *Essais de philosophie morale*. Kelgren rédigea, pendant plusieurs années, la partie littéraire d'un journal intitulé *la Poste de Stockholm*, qu'il rendit très-utile à son pays, en s'élevant, aussi souvent qu'il en trouvait l'occasion, contre le mauvais goût et les fausses prétentions des écrivains dénués de talens.

KELLER (*Louis-Dorothée*), comte de), ministre d'état prussien, etc.

Né à Stedten, près d'Erfurt, terre dans laquelle son père, ancien conseiller du duc de Wurtemberg, s'était retiré; il acheva ses études à Gœttingue et à Strasbourg; entra ensuite au service de Prusse; et obtint, très-jeune encore, le titre de ministre plénipotentiaire près la cour de Suède. Après la mort de Frédéric II, son successeur fit passer M. de Keller, en la même qualité, à la cour de Saint-Pétersbourg, d'où il fut envoyé, en 1789, à la Haye, et c'est là qu'il travailla, de concert avec le ministre hollandais et les plénipotentiaires des cours de Londres et de Vienne, aux arrangemens qui rétablirent l'autorité de la maison d'Autriche en Belgique. En 1793, il assista au congrès d'Anvers; contribua, avec M. de Stahremberg, à faire rejeter le plan qui y avait été adopté, comme renfermant trop de concessions révolutionnaires; resta sans emploi jusqu'en 1797, qu'il reçut celui d'envoyé extraordinaire à la cour de Vienne, et le résigna, en 1805, pour vivre dans la retraite. En 1806, il fut question de lui conférer une place de second ministre des affaires étrangères à côté du comte de Haugwitz; mais il déclina cette charge, dont l'activité se serait bornée à celle d'un chef de bureau, et refusa aussi, en 1807, après la formation du royaume de Westphalie, dans lequel se trouvaient situées ses propriétés, de s'attacher personnellement à la cour du roi Jérôme, dont l'existence lui paraissait illégitime, précaire et humiliante pour l'Allemagne. Bientôt après il accepta néanmoins les fonctions de ministre du prince-primat, grand-duc de Francfort; auprès de Napoléon; quitta Paris en 1813, et fut envoyé, l'année suivante, par l'électeur de Hesse, réintégré dans ses états, au congrès de Vienne, à l'issue duquel le comte de Keller rentra au service de S. M. prussienne, qui le nomma, en 1815, premier président de la régence d'Erfurt.

KELLY (*John*), savant anglais, etc.

Né en 1750, à Douglas, dans l'île de Man. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de sa langue maternelle, qui est un dialecte de la langue celtique; et, dès l'âge de dix-sept ans, et sans aucun secours de livres ou de communications orales, il entreprit le premier d'écrire les règles grammaticales, et de rédiger un dictionnaire de cette langue. Le docteur Hildesley, alors évêque de Sodor et de Man, ayant fait exécuter,

pour les naturels de l'île, une traduction en cet idiome de plusieurs livres religieux, notamment des saintes Ecritures, chargea Kelly de réviser, coordonner et soigner l'impression des diverses parties de l'*Ancien Testament*, qui avaient été traduites par plusieurs ecclésiastiques du pays. Kelly ayant ensuite reçu les ordres sacrés, fut mis d'abord à la tête d'une congrégation; devint, en 1779, gouverneur du marquis de Huntley, fils du duc de Gordon; et se trouva depuis successivement vicaire d'Ardleigh et recteur de Copford près de Colchester. Il publia, en 1803, une *Grammaire - pratique de l'ancienne langue gallique, ou de l'île de Man*, vulgairement appelée *le Manks*; et avait beaucoup avancé l'impression d'un *Dictionnaire triglote des langues erse, irlandaise et manks*, lorsque l'incendie de la maison des imprimeurs Nichols anéantit totalement son travail. Kelly, attaqué quelques années après du typhus, mourut le 12 novembre 1809, âgé d'environ soixante ans.

KEMBLE (*Jean-Philippe*), célèbre acteur anglais, etc.

Né à Prescat, dans le comté de Lancastre, en 1757, d'une famille catholique; il commença son éducation en Angleterre, et la termina au collége de Douai, en Flandre, où on le destina à l'état ecclésiastique; mais ne se sentant aucune vocation pour l'église, il s'enfuit du collége; revint en Angleterre, et entra alors dans une troupe de comédiens, malgré les efforts de sa famille pour l'en empêcher. Il joua avec beaucoup de succès à Liverpool, à Edimbourg et à York; et fit représenter dans cette dernière ville, une imitation de la comédie de Massinger (*Nouveau moyen de payer de vieilles Dettes*), et une autre de la comédie des *Erreurs*: il publia ensuite un petit recueil de *Poésies fugitives*. Il débuta à Londres, en septembre 1783, sur le théâtre de Drury-Lane, par le rôle d'Hamlet, dans lequel il fut accueilli avec transport; mérita de nouveaux applaudissemens dans les divers rôles qu'il remplit ensuite; et visita le continent en 1802, pour étudier les théâtres de France et d'Espagne. Nommé, à son retour en Angleterre, directeur du théâtre de Covent-Garden, il continua d'illustrer la scène par ses rares talens, et on cite, parmi les rôles dans lesquels il excellait, ceux d'*Hamlet*, de *Macbeth*, de *Coriolan*, de *Beverley* et d'*Othello*. On prétend que la fille d'un ministre d'état ayant conçu, il y a quelques années, une violente passion pour Kemble, le père, offrit à l'acteur une somme de 5000 livres sterlins, à condition qu'il se marierait sur le champ avec toute autre femme que sa fille. Kemble accepta cette offre sans hésiter, et épousa alors la veuve de M. Brereton. Un incendie ayant détruit en 1808, le théâtre de Covent-Garden, enleva à ce célèbre acteur le fruit d'un grand nombre d'années de travaux et de succès, et c'est alors qu'il alla jouer sur le théâtre de l'Opéra italien. La représentation de retraite de Kemble, donnée le 23 juin 1817, et dans laquelle il joua le rôle de *Coriolan*, fut pour lui un véritable triomphe, dont on connaît les détails. Il a su aggrandir la sphère de ses talens dramatiques par l'étude constante des auteurs anciens et modernes, et a arrangé, pour le théâtre anglais, un grand nombre de pièces, dont la plupart appartiennent à Shakespeare.

KEMPELEN (*Volfgang*, baron de), conseiller des finances de l'empereur, directeur des salines de Hongrie, etc.

Né à Presbourg, le 23 janvier 1734. Il montra fort jeune un talent distingué pour la mécanique, dans laquelle s'étant perfectionné par l'étude, il annonça en 1769, qu'il venait de terminer un automate qui exécutait toutes les combinaisons du jeu d'échecs, de manière à gagner constamment un adversaire d'une force médiocre. Il servit aussi son pays dans différens emplois publics; et fut successivement conseiller des finances de l'empereur d'Autriche, directeur des salines de Hongrie, et enfin référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne. Ce ne fut qu'en 1783 que le baron de Kempelen se décida à faire voir son *Joueur d'échecs*, à Paris, où il devint bientôt l'objet de la curiosité générale. L'automate, habillé à la turque, était assis devant un bureau porté sur quatre roulettes, lequel renfermait les rouages et le cylindre qu'on disait servir à mouvoir la machine; son bras se levait lentement, avançait jusque sur la pièce qu'il devait prendre, l'enlevait et la transportait sur la case où il fallait la placer. Si l'adversaire faisait une fausse marche, l'automate prenait la

pièce et la remettait à sa place en branlant la tête : il répondait en outre à toutes les questions qu'on lui adressait en indiquant successivement, sur un tableau, toutes les lettres qui devaient former la réponse. Les observateurs ne tardèrent pas à être convaincus que cette machine merveilleuse n'opérait point par un mouvement intérieur; mais il ne purent deviner les moyens qu'employait le baron de Kempelen. Decremps soupçonna qu'il y avait un nain caché dans le bureau dont on'a parlé, et qui mettait seul en mouvement l'automate; cette hypothèse fut complètement détruite par Louis Dutens, qui ayant examiné avec attention toutes les parties de l'intérieur de la table et de la figure, attesta que l'enfant, ou le nain le plus petit, n'eût pu y trouver place. Kempelen convint cependant qu'il donnait lui-même la direction aux mouvemens de l'automate, sans qu'on pût deviner par quel moyen; il se tenait même souvent éloigné de la table jusqu'à la distance de cinq à six pieds; passait quelquefois dans une autre chambre; et le laissait jouer jusqu'à quatre coups de suite, sans en approcher. Cet ingénieux artiste fit aussi voir dans le même temps, une figure qui articulait distinctement des mots et même de petites phrases : la principale pièce de cette machine consistait en un soufflet, une trachée-artère, et une espèce de bouche, que l'inventeur dilatait plus ou moins avec la main. Il refusa d'abord d'en dévoiler le mécanisme; mais il fit voir, depuis qu'il n'y avait dans cette dernière machine aucune espèce de charlatanisme, en en publiant la construction sous ce titre : *Le mécanisme de la parole, suivi de la description d'une machine parlante etc.* Parmi les chefs-d'œuvre de mécanique dus au talent de Kempelen, il faut encore compter une presse à l'usage des aveugles, qu'il exécuta pour mademoiselle Paradies, célèbre aveugle autrichienne, qui en 1784, fit à Paris les délices du concert spirituel : avec le secours de cette machine, elle imprimait fort bien, en relief, des caractères allemands. On connait encore du baron de Kempelen, comme littérateur, quelques poésies allemandes ; *Persée et Andromède*, drame ; et l'*Inconnu bienfaisant*, comédie. Il mourut à Vienne, le 22 mars 1804.

KENT (le prince *Auguste-Ernest*, duc de), comte de Dublin, quatrième fils du roi d'Angleterre, etc.

Né le 2 novembre 1767. Il se trouvait gouverneur de Gibraltar, lorsque les 25 et 26 décembre 1802, une partie de la garnison se souleva pour faire partir ce prince, et mettre à sa place le général Barnet : le mécontentement des mutins provenait de ce qu'ils avaient été punis par les arrêts, pour avoir envoyé des députations au duc de Kent, afin d'obtenir la permission de passer en fête la nuit de Noël. Le 54[e] régiment, qui n'avait point pris de part à l'insurrection, fit feu sur les séditieux, qui furent dispersés. Mais le lendemain, après une journée passée en crier dans la confusion, et malgré les efforts du général Barnet pour rétablir le calme, le tumulte augmenta, et à dix heures tout était soulevé. Le prince sortit alors, à la tête de son régiment, avec une compagnie de grenadiers et deux pièces de campagne, dont il fit usage. Les mutins, vaincus et dispersés, furent presque tous arrêtés, et les principaux traduits à une cour martiale. Le duc de Kent quitta cependant ce gouvernement quel que temps après, pour retourner en Angleterre, et au mois de juillet 1816, il fit partie de l'assemblée qui se réunit à la taverne de Londres, pour aviser aux moyens de venir au secours des manufacturiers. Il épousa, en 1818, Marie-Louise-Victorine de Saxe-Cobourg, princesse-douairière de Linange, avec laquelle il passa immédiatement sur le continent.

KENYON (*Lloyd*, lord), célèbre juge anglais, etc.

Né en 1733, à Gredinthon, au comté de Flints, et fils aîné de Lloyd Kenyon de Brignou, dans le même comté; il fut élevé à l'école de Ruthin, au comté de Denbigh, où, après avoir fait ses études il entra chez un procureur, en qualité de clerc. Il y demeura quelques années; fut reçu en 1761, membre d'une société d'avocats au collége de justice de Lincoln; travailla ensuite dans le notariat et commença alors à se faire connaître d'une manière distinguée. Il acquit bientôt comme jurisconsulte, une réputation plus éclatante; et devint enfin avocat de la chancellerie : c'est à cette époque qu'il fut chargé, avec M. Erskine, de défendre la cause du lord Gordon. En 1782, M. Kenyon fut nommé procureur général et premier juge de Chester, et en même temps représentant au parle-

ment pour Hindon, au comté de Wilts. Appelé en 1784 aux fonctions de greffier, sur la demission du comte de Mansfield, lord Thurlow le fit nommer en 1788, premier juge du banc du roi, puis créer baron de Kenyon. Comme juge on ne peut que donner des éloges à l'impartialité de la conduite de ce lord, et si quelquefois il a montré un peu trop de chaleur, on ne peut l'attribuer, dit-on, qu'à un zèle ardent pour la justice, qui l'emportait quelquefois au-delà des bornes : lord Kenyon a aussi soutenu de tout son pouvoir l'église anglicane. On attribue la maladie dont il est mort à Bath, en 1802, au chagrin de la perte de son fils aîné, jeune homme de la plus belle espérance.

KHIAN-LOUNG, empereur de la Chine, etc.

Né en 1711, et fils aîné de Young-Thing, troisième empereur de la dynastie des Mandchous, actuellement régnante, il monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1735, et nomma d'abord quatre régents pour gouverner l'empire pendant le temps de son deuil. Le jeune monarque, qui avait été tenu jusque là éloigné des affaires, et uniquement occupé de littérature, mit à profit le temps qui s'écoula jusqu'à ce qu'il prit les rênes de l'état, et ne tarda pourtant point à donner des marques de bonté, en faisant mettre en liberté, et rétablir dans leurs dignités, les princes de sa famille, fils ou petit-fils de Khang-hi, qui avaient été emprisonnés, exilés ou dégradés, par suite d'intrigues de cour, ou par l'effet d'une politique soupçonneuse et peu éclairée. Divers événemens de cette espèce, et des persécutions contre les chrétiens par les cours suprêmes de la Chine, remplirent les premières années du règne de Kian-Loung; mais, en 1753, les princes Tartares, après s'être fait les uns aux autres une guerre continuelle, commençant à se rendre redoutables à leurs voisins, qui vinrent implorer les secours de l'empereur, celui ci prit parti dans la querelle qu'un des chefs, nommé Amoursanan, avait avec Dawadji, autre chef de la même famille, et les troupes impériales mirent Amoursanan sur le trône. Cependant ce dernier, mécontent du peu d'autorité que les lieutenans de l'empereur lui laissaient en Tartarie, anima bientôt les peuples contre l'autorité Chinoise, et leva, en 1755, l'étendart de la révolte. Khian-Loung donna aussitôt l'ordre à ses généraux de pénétrer jusqu'au fond de la Tartarie pour s'assurer de la personne d'Amoursanan; mais, trahis par les Tartares, qui formaient une partie de leurs troupes, ils furent aisément défaits, et l'empereur hésitait à continuer la guerre, lorsque Tchao-Hoeï et Fonte, deux excellens officiers généraux, l'un Chinois et l'autre Mandchous, firent changer la marche des affaires. Amoursanan, vaincu et fugitif, se retira d'abord chez les Khaisak, et ensuite dans la Sibérie, où il mourut bientôt après de la petite vérole. Khian-Loung n'ayant pu avoir son ennemi vivant, voulut du moins qu'on lui en envoyât les ossemens, pour en faire un exemple, suivant l'usage : ce fut l'objet d'une négociation qui n'eut aucun succès, parce que la cour de Russie ne voulut pas consentir à l'extradition du cadavre d'Amoursanan, qu'on se contenta seulement de faire voir aux officiers de Khian-Loung, afin qu'ils pussent assurer leur maître de la mort du rebelle. Les vastes contrées habitées par les Tartares ne furent pas les seules qui, par l'issue de cette guerre, se trouvèrent soumises à Khian-Loung, toutes les villes des Hoeitsen, ou Mahométans, c'est-à-dire des Turcs de Khasiger, d'Akson, de Yerkiyang, et jusqu'au Khaïsak, passèrent sous la domination chinoise. L'empereur se voyant seul maître des régions centrales de l'Asie, voulut se conformer aux rites que les anciens monarques pratiquaient à la fin d'une guerre glorieusement terminée; et il se rendit à dix lieues de Pekin, sur la route, par où devait revenir le général Tchao-hoeï, dans un lieu où l'on avait élevé un autel et plusieurs tentes, dont l'une était destinée à l'entrevue de l'empereur avec son général. Lorsqu'on fut près de l'autel, Khian-Loung mit pied à terre, et dit à Tchao hoeï, qui sortit de sa tente : « Vous voila heureusement » de retour après tant de fatigues et de » glorieux exploits, il est temps que » vous jouissiez dans votre famille d'un » repos dont vous avez si grand besoin; » je veux être moi-même votre conducteur; mais il faut auparavant que » nous rendions de solennelles actions » de grâces à l'esprit de la victoire. » Il s'approcha alors de l'autel, fit des cérémonies, et rentrant dans la tente avec le général Tchao-hoeï, qu'il fit

asseoir auprès de lui ; il lui présenta lui-même une tasse de thé. Le général voulut la recevoir à genoux, comme c'est l'usage pour tout ce qui vient même indirectement de l'empereur ; mais ce prince s'y opposa. On se mit ensuite en marche au milieu d'une foule immense, avec un cortège magnifique ; l'empereur était sous un dais, précédé d'un pas par Tchao-hoeï à cheval, le casque en tête, et armé de sa cuirasse. En 1761, la cinquantième année de sa vie fut célébrée par de grandes réjouissances ; et il fit avec éclat, en 1767, la cérémonie du labourage de la terre. Trois ans après, un événement singulier, le plus honorable qui, dans les idées chinoises, puisse illustrer le règne d'un empereur, combla de joie Khian-Loung, et servit de texte aux éloges qu'on fit de l'excellence de son gouvernement. La nation des Tourgot, tribu mongole qui s'était établie sur l'Ertchil ou Wolga, mécontente de la domination russe, traversa les déserts des Kirgis, côtoya le lac de Balgasch, et vint sur les bords de l'Ili demander à rentrer sous la puissance Chinoise, et à habiter dans le pays de ses aïeux. Ils arrivèrent fatigués de mille combats qu'ils avaient eu à soutenir, et dénués de tout, au nombre de cinquante mille familles, évaluées trois cent mille âmes ; l'empereur les reçut avec joie, fit venir leur chef à la cour, et le combla d'honneurs. En 1775, eut lieu un autre événement, que les Chinois regardent aussi comme très-glorieux ; mais que les étrangers pourront juger différemment : nous voulons parler de la réduction des Miao-tseu, petit peuple de race Tibétaine, qui était resté enfermé dans les montagnes du Sse-tchhouan, et avait conservé son indépendance, grâce à la nature du pays qu'il habitait. Khian-Loung voulut à tout prix les soumettre ; et la réduction fut une véritable extermination. Le général Akoui, après avoir, à force de travaux et de peines, fait monter de l'artillerie dans les gorges où vivaient ces montagnards, sut les poursuivre de retraite en retraite sur les rochers les plus escarpés, et au travers des précipices les plus dangereux, et arriva enfin devant Karaï, place réputée imprenable, située au milieu de rochers inaccessibles, où s'était réfugié tout ce qui restait des princes du pays ; le fort fut pris, et les princes furent conduits à Pékin, où l'empereur souilla l'éclat de cette petite, mais pénible victoire, en faisant mourir non seulement les chefs, mais encore beaucoup de Miao-tseu d'un moindre rang, dont les têtes furent exposées dans des cages. Khian Loung perdit successivement, en 1777, sa mère, envers laquelle il avait rempli les devoirs de la piété filiale de la manière la plus tendre et la plus rigoureuse ; son fils aîné, âgé de quarante ans, qui annonçait des qualités dignes de son père ; et enfin son premier ministre, Chouhede, sans l'avis duquel il ne faisait rien. A mesure que l'empereur avançait en âge, il devenait plus exact à s'acquitter des cérémonies qui font partie des devoirs du souverain ; et quand les infirmités, qui commençaient à l'assiéger, l'obligeaient à relâcher quelque chose de son exactitude, il s'en justifiait par des déclarations publiques. Il s'appliquait aussi de plus en plus aux affaires de l'état ; et à l'âge de quatre-vingts ans, il se levait encore au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, pour donner ses audiences ou travailler avec ses ministres. Son plus grand désir avait toujours été d'égaler, par la durée de son règne, son illustre aïeul Khang-hi, qui avait occupé le trône pendant soixante années ; et il se montra fidèle à un serment qu'il avait fait, d'abdiquer la couronne, s'il parvenait à ce terme. En effet, le 8 février 1796, il remit les sceaux de l'empire à son fils, et mourut le 7 février 1799, âgé de plus de quatre-vingt-sept ans. Khian-Loung est un des monarques les plus illustres qui aient régnés sur la Chine, et peu de ses prédécesseurs peuvent lui être comparés, pour les talens et les vertus publiques et privées.

KINGSTON (*Elisabeth* Chudleigh, duchesse de), célèbre dame anglaise, etc.

Née en 1720, d'une ancienne famille du Devonshire, et fille d'un colonel employé au collège de Chelsea, qui mourut pendant qu'elle était encore en bas âge, elle eut dans sa jeunesse, l'occasion de se lier avec M. Pultney, l'un des chefs de l'opposition, alors intimement lié avec le prince de Galles, et fut admise, par sa protection au nombre des filles d'honneur de la princesse. La position élevée de miss Chudleigh, jointe à ses qualités personnelles, lui attira bientôt un grand nombre d'adorateurs ; et le duc d'Hamilton ayant ob-

tenu la préférence sur ses concurrens, il fut convenu entre les deux amans, que leur mariage aurait lieu au retour d'un voyage, que le jeune duc se préparait à faire. Mais une tante de miss Chudleigh, qui cherchait à favoriser les prétentions du capitaine Hervey, fils du comte de Bristol, étant parvenue à faire croire à sa nièce que le duc Hamilton était infidèle, réussit également à lui faire épouser secrètement son rival, le 4 août 1744. Aussitôt après la première nuit des noces, miss Chudleigh, devenue Mme. Hervey, conçut une profonde aversion pour son époux, et se promit de ne plus le revoir. Cependant, comme si tous les contrastes étaient réunis dans son caractère, on assure que dans l'instant même où elle traitait avec son mari, d'une séparation à l'amiable, le résultat de la conférence qu'ils eurent ensemble, la rendit mère d'un enfant qui mourut peu après. C'est alors que pour éviter les reproches du duc d'Hamilton, les sollicitations du duc d'Ancaster, et celles de plusieurs autres grands seigneurs, qui la recherchaient vainement, elle s'embarqua pour le continent avec un major anglais, devenu son compagnon de voyage d'une manière fort bizarre. Elle avait fait insérer dans les gazettes l'avis suivant : « Une jeune lady, maîtresse de » sa personne, et partagée d'une fortune » honnête, qui croit n'être point désa- » gréable, est dans la résolution d'aller » passer quelque temps dans les pays » étrangers; elle serait flattée que quel- » que jeune homme, d'une famille hon- » nête et d'une société agréable, voulût » être son compagnon de voyage; elle » n'a aucun engagement de cœur, et elle » souhaite que celui qui se proposera » pour répondre à ses vues, soit aussi » libre qu'elle, afin que rien n'empêche » une union plus intime de succéder à » cette première liaison; la réponse est » attendue sous quinze jours, par la » voie des gazettes; on compte que le » secret sera gardé jusqu'à ce que tous » les arrangemens soient pris : l'indis- » crétion ne serait point impunie. » Le surlendemain on lut dans les journaux la réponse suivante : « Un homme entre » deux âges, d'une figure passable, » d'une bonne santé, offre ses services » à la dame, de qui l'annonce est insérée » dans la gazette d'hier; il a déjà voya- » gé, et il vit dans une parfaite indé- » pendance; si la dame en question croit » qu'il puisse lui convenir, il est prêt » à partir aussitôt qu'elle le désirera; » elle voudra bien lui faire savoir ses » intentions, etc. » Une entrevue eut lieu aussitôt entre les deux personnages, et ils firent le voyage ensemble; mais bientôt excédés l'un de l'autre, ils se séparèrent à Berlin. Miss Chudleigh, fut bien accueillie dans cette capitale, par le grand Frédéric, qui charmé de ses manières franches, de son air décidé, de son caractère impatient et surtout de ses réparties promptes, vives et spirituelles, la dispensa de toute étiquette, sur la demande qu'elle lui fit un jour, « de pouvoir étudier à son aise un prince » qui donnait des leçons à toute l'Eu- » rope, et qui pouvait hardiment se » vanter d'avoir un admirateur dans » chaque individu de la nation britan- » nique. » Elle se rendit ensuite à Dresde, où elle obtint l'amitié de l'électrice, princesse pieuse et pleine de sens, qui l'accabla de présens, et lui prodigua ces soins délicats qui prouvaient qu'elle s'intéressait vivement à son sort. A son retour en Angleterre, le premier soin de miss Chudleigh, car c'est sous ce nom qu'elle était toujours connue, fut de porter ses hommages auprès de son illustre protectrice, la princesse de Galles, qu'elle enchantait par ses tableaux pittoresques, et par les descriptions éblouissantes qu'elle lui faisait de tout ce qu'elle avait vu. Elle continua de faire les délices des cercles brillans qu'elle fréquentait; mais son union avec le capitaine Hervey, faisait son tourment continuel; pour en détruire les traces, elle se rendit à Lainston, où le mariage avait été célébré, et tandis que le chapelain causait avec les compagnons de voyage qu'elle avait amenés, elle arracha adroitement du registre de la paroisse, qu'elle avait demandé à parcourir, l'acte qui faisait son supplice. Cependant, le capitaine Hervey, étant devenu peu de temps après comte de Bristol, par la mort de son père, sa femme se repentit de ce qu'elle avait fait, en apprenant surtout que son mari était atteint d'une maladie dangereuse, et qu'elle pouvait devenir bientôt une riche douairière; elle chercha donc à rétablir sur les registres de Lainston, la preuve de son mariage, qu'elle avait elle-même détruite et elle y réussit en séduisant l'ecclésiastique qui en était alors dépositaire, stratagème méprisable qui tourna contre

elle-même, puisque le comte de Bristol, recouvra immédiatement la santé. Le duc de Kingston, pair d'Angleterre, l'un des plus riches seigneurs du pays, sollicita alors la faveur de devenir son époux. En vain voulut-elle obtenir le divorce; le comte de Bristol, quoiqu'il ne conservât pour elle aucun attachement, s'y opposa long-temps, en répondant aux personnes qui le pressaient à ce sujet, « qu'il irait à tous les » diables, plutôt que de récompenser » la vanité de sa femme, par le titre » de duchesse. » Mais ayant bientôt conçu lui-même une vive passion pour une autre dame, qu'il désirait épouser, il ne mit plus aucun obstacle au divorce, et mistriss Hervey, au comble de ses vœux, fut unie publiquement, le 8 mars 1769, à Evelyn Pierrepont, duc de Kingston. Ce nouveau mariage ne fut pas plus heureux que le premier; une santé faible, et une constitution délicate, donnaient au duc une douceur de mœurs et de caractère incompatible avec l'esprit turbulent et inquiet de la duchesse, aussi lord Kingston, ne tarda-t'il pas à regretter la perte de sa liberté: on prétend même qu'il contribua à abréger ses jours. Quoiqu'il en soit de cette assertion hasardée, il mourut en 1773, après avoir fait un testamment, dans lequel il léguait à sa femme la jouissance de toute sa fortune, à condition qu'elle ne se remarierait jamais; condition qui déplut fort à la duchesse, et qu'elle essaya vainement de faire rayer. Rendue à elle-même et à la fougue de son caractère, la duchesse de Kingston, se replongea bientôt dans le chaos du monde, qu'elle n'avait quitté pendant un temps qu'à regret, et pour y rentrer dans la suite avec plus d'avantages. Ses goût pour la dépense et la dissipation se reproduisirent avec éclat, et se multiplièrent au point, qu'ils scandalisèrent même le peuple de Londres, dont elle éprouva quelques mortifications; qui la déterminèrent à voyager en Italie. Elle s'y rendit dans un yacht, construit à grands frais et magnifiquement orné, qui la conduisit à Rome comme en triomphe. Ce fut dans ce voyage d'Italie, qu'elle fit la rencontre d'un avanturier aussi bel homme, qu'adroit et spirituel, qui se fit passer près d'elle, pour le prince d'Albanie, et eut l'art de s'en faire aimer éperduement; elle était même sur le point de donner sa main et sa fortune à cet avanturier, qui prenait le nom de Warta, lorsque ce personnage, dont on n'a jamais bien connu l'origine, et qui avait trompé d'une manière assez singulière les états généraux de Hollande, fut arrêté comme escroc, et se tua dans sa prison. Un danger plus réel encore vint succéder aussitôt à ce fâcheux événement; la duchesse apprend que les héritiers du duc de Kingston, l'attaquent comme coupable de bigamie, et demandent que le mariage et le testament du feu duc soient cassés; très-effrayée, elle veut se rendre à Londres; mais son banquier, gagné dit-on, par ses adversaires, se fait céler pour éviter de lui donner l'argent nécessaire à son voyage; elle l'attend sur le seuil de sa porte, le pistolet à la main, le force à lui donner des fonds, et part pour l'Angleterre. Déjà l'on commençait à faire des informations; la validité du premier mariage était reconnue, et l'on prétendait que la cour ecclésiastique qui l'avait cassé n'était pas compétente. Jamais procès n'avait fait autant de bruit que celui-là, et ne fut jugé avec plus de solennité. La salle de Westminster, était remplie d'une foule immense: la famille royale, les ministres étrangers, les membres de la chambre des communes, etc, assistèrent à ce jugement; la duchesse vêtue de noir, et ayant à ses côtés deux femmes de chambre, un médecin, un apothicaire, un secrétaire et six avocats, fut présente à toutes les séances. Sa contenance noble et ferme, jusqu'à la fin de la procédure, lui gagna tous les cœurs. Cependant elle fut déclarée coupable par la majorité des pairs, au nombre de deux cents: la peine portée par la loi, pour une bigamie prouvée, est l'application d'un fer rouge sur la main droite; mais les avocats de la duchesse, firent valoir les priviléges de la pairie, qui en était exempte d'après un ancien privilége, et elle en fut quitte pour une remoutrance du grand Stewart. Ce qu'il y eût de bisarre dans ce jugement, c'est qu'en cassant le second mariage de la duchesse de Kingston, on confirma le testament du duc, comme étant indépendant de ce mariage; et elle conserva ainsi les biens immenses qu'il lui avait donnés. L'affaire ainsi terminée, les adversaires de milady, redevenue comtesse de Bristol, formèrent un plan de poursuite pour la confiner dans le royaume, et la dépouiller de ses biens; mais, elle trompa leur vigilance, s'embarqua pour Calais,

où elle séjourna quelque temps, et recommença ensuite ses voyages. Elle se rendit d'abord à Rome, pour y terminer quelques affaires d'intérêt, revint à Calais, dont le séjour lui parut bientôt trop peu convenable, et fit alors construire un vaisseau d'un nouveau genre, et de la plus grande magnificence, dans lequel elle arriva à Saint-Pétersbourg, où Catherine II, l'accueillit avec distinction. Elle alla ensuite en Pologne, où le prince de Radziwil, lui donna des fêtes magnifiques, et devint tellement épris de la duchesse, qu'il sollicita sa main comme une faveur : il n'obtint qu'un refus. De retour en France, sa grande fortune, son esprit, sa réputation, ses folies même assurèrent à cette dame une brillante existence, et elle venait d'acheter le magnifique château de Saint-Assise, à deux lieues de Fontainebleau, où elle avait réuni tout ce qui peut ajouter aux agrémens de la vie, lorsqu'elle fut attaquée de la maladie dont elle mourut au bout de quelques jours, le 28 août 1788, âgée de soixante-huit ans. La duchesse de Kingston, est sans contredit une des femmes, on pourrait presque dire, un des hommes les plus extraordinaires du siècle dernier. Quoique sans instruction, le long usage du monde, ses relations avec des artistes et des gens instruits de toutes les classes et de toutes les nations, ses voyages, et un esprit naturel plein de pénétration, lui donnèrent la facilité d'effleurer tous les sujets avec agrément. Elle causait à merveille, et sa manière de conter avait même quelque chose de vif, de pittoresque et d'inattendu. Une âme de feu, une imagination vive et brillante, une complexion forte, un tempérament plus ardent que sensible, et une beauté dont le charme était irrésistible, ont fait dire avec raison, à un jeune poète anglais.

Son œil commande de l'aimer,
Son geste veut qu'on le lui prouve.

KIENMAYER (*Michel*, baron de), feld-maréchal autrichien, etc.

Issu d'une famille noble d'Allemagne. Il prit de bonne heure le parti des armes, et après avoir servi de la manière la plus brillante contre les Turcs, avec le grade de major, puis de colonel, il fut employé, dans la guerre de la révolution française, comme général-major, et ensuite comme lieutenant-feld-maréchal. Il se trouvait, en cette qualité, à l'armée du Brisgau, au commencement de 1800; commanda, en octobre 1805, le corps Autrichien qui occupa la Bavière; et se retira, vers la Bohême, à l'approche de l'armée française, dont il eut ensuite à soutenir tous les efforts, après la capitulation d'Ulm. Son corps s'étant enfin réuni à l'armée Russe du général Kutusow, il fut alors remplacé par le général Meerfeld, et continua néanmoins de commander en Bohême, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand. Lors de la reprise des hostilités, en 1809, le fel-maréchal Kienmayer fut employé dans le Tyrol; et quand ce prince eut évacué Prague, par suite de l'armistice, le général fut chargé du commandement supérieur dans le royaume de Bohême. Il obtint aussi, en 1810, l'inspection des haras du royaume, pour étudier les causes de mortalité qui avaient fait périr un grand nombre de chevaux en 1812, et fut pourvu ensuite, par *interim*, du commandement général de la Gallicie, qu'il quitta, à la fin d'octobre 1814, pour aller prendre celui de la Transilvanie.

KIKKERT (*A.*), vice-amiral, et directeur commandant de la marine hollandaise, etc.

Sorti des dernières classes de la société, il s'éleva, par sa bravoure et ses services, aux premiers grades de la marine Hollandaise; se signala particulièrement contre les Anglais, à l'affaire du Doggersbanck; fit plusieurs voyages dans les colonies; et fut enfin nommé vice-amiral, par le roi Louis Bonaparte. Il devint ensuite chef de la marine à Rotterdam, et s'empressa de changer de pavillon, lorsque l'insurrection anti-française y éclata, en novembre 1813. Au mois de novembre 1814, l'amiral Kikkert fut nommé, par le roi des Pays-Bas, gouverneur-général de Curaçao, et commandeur de l'ordre militaire de Guillaume.

KILMAINE (*Charles-Jennings*), général Irlandais, au service de la république française, etc.

Né à Dublin, en 1754, d'une famille noble. Il passa de bonne heure au service de France; devint capitaine au régiment de Lauzun hussards; suivit MM. de Biron et la Fayette en Amérique; et se distingua dans cette guerre par son courage et ses talens militaires. La révolution qui éclata peu de temps après son retour en France, lui fournit l'occasion de donner de nouvelles preu-

ves de bravoure, et d'obtenir les premiers grades. Il parvint bientôt à celui de général; fut employé dans les armées des Ardennes et du Nord; refusa le commandement de la dernière; et après s'être distingué à Jemmapes, il passa dans la Vendée, d'où il revint à l'armée du Nord. Mais bientôt victime des ridicules dénonciations qui s'attachèrent alors à tous les généraux, il fut destitué et incarcéré pendant dix-huit mois; et ne fut rendu à la liberté qu'après le 9 thermidor. Il défendit la convention lors de l'insurrection de prairial an 3; passa ensuite en Italie; et cueillit de nouveaux lauriers dans les plaines de Castiglione et de Mantoue. Le projet d'une descente en Irlande l'ayant ramené à Paris, il fut nommé général en chef de l'armée d'Angleterre, et l'idée de donner l'indépendance à ses compatriotes, le conduisit promptement à son poste; mais le projet n'eut pas lieu, et Kilmaine obtint, en 1798, un gouvernement dans l'intérieur. Il passa depuis en Hollande et en Helvétie, où il eut le commandement en chef, qu'il céda bientot après à Masséna: il mourut à Paris le 15 décembre 1799.

KING (*Edouard*), savant littérateur anglais, etc.

Né en 1735, dans le comté de Norfolck. Il étudia à Cambridge, puis dans la société de jurisprudence du Temple, à Londres; et devint ensuite greffier de Lynn, dans sa province natale. Il publia, en 1767, un *Essai sur le gouvernement Anglais*; et fut élu successivement, membre de la société royale, et de celle des antiquaires, dont il devint président en 1784. Il avait déjà donné plusieurs autres écrits, lorsqu'il fit paraître, en 1788, des *Fragmens de critique*, dans lesquels il prétendait éclaircir quelques passages des Saintes-écritures sur des principes philosophiques. L'indifférence du public pour cet ouvrage fut telle alors, qu'excepté soixante exemplaires donués en présent, toute l'édition alla chez l'épicier; mais l'auteur du fameux poème intitulé: *Les Poursuites littéraires*, en ayant parlé avec éloge, l'intérêt s'éveilla tout-à-coup en sa faveur; on fut obligé d'en donner une nouvelle édition, et un second volume parut même en 1801. On y essaye, entre autres opinions singulières, de prouver que Saint Jean-Baptiste était un ange envoyé du ciel, et le même qui avait autrefois apparu dans la personne d'Elisée; que Jesus-Christ reparaîtra une seconde fois sur la terre; que le soleil est une des maisons du ciel, et pas sa connexion avec notre globe, plus immédiatement notre ciel, etc. L'ouvrage le plus considérable publié ensuite, par King, est une *Histoire des anciens châteaux*, qui renferme beaucoup de savoir, de recherches et de pénétration; mais aussi, et comme dans le précédent, on y trouve un penchant déréglé à avancer et à soutenir opiniâtrement des conjectures insoutenables. On lui doit également des *Hymnes à l'Etre suprême*, *imité des cantiques orientaux*; une *Imitation de la prière d'Abel*; des *Considérations sur l'utilité de la dette nationale*; et enfin des *Remarques sur les signes du temps*, dans lesquelles l'auteur prétend démontrer que les découvertes récentes en histoire naturelle et en physique, et les événemens politiques de l'Europe arrivés à l'époque où il écrivait, ont littéralement accompli quelques unes des prophéties obscures et emblématiques de l'écriture: il rencontra, à cette occasion, un redoutable adversaire dans l'évêque Horsley. Edouard King mourut le 16 avril 1807.

KING (lord *Peter*), membre de la chambre des pairs du parlement d'Angleterre, etc.

Né en 1775; et descendant du lord chancelier King, neveu de Locke; il fut élevé à Cambridge, et épousa, en 1804, la fille du comte de Fortescue. Il se montra toujours l'un des membres les plus actifs de l'opposition; prit, en 1803, une grande part à la suppression des paiemens en argent par la banque; et publia à ce sujet une brochure intitulée: *Pensées et Réflexions sur la suspension des paiemens en espèces, aux banques d'Angleterre et d'Irlande*. Il adressa aussi, en mars 1816, de vifs reproches aux ministres, sur ce qu'ils n'avaient fait aucune démarche auprès du congrès de Vienne, pour la rentrée des fonds dus au gouvernement par plusieurs puissances étrangères, entre autres par la Russie et l'Autriche, depuis 1796; et vota encore avec l'opposition en 1818, pour la réduction des sommes proposées en faveur des ducs de Clarence et de Cambridge, à l'occasion de leur mariage. Lord King a publié, en 1811, un discours prononcé à la chambre des lords, *sur le bill du comte*

Stanhope, relatif aux guinées et aux billets de banque, etc.

KING (*Thomas*), fameux comédien anglais, etc.

Né en 1730, à Westminster, où il reçut une excellente éducation; il fut d'abord destiné au commerce; mais le goût du théâtre l'emporta sur les vues de sa famille, et il n'avait pas encore vingt ans quand il résolut de se faire comédien. Il commença sa carrière dramatique à Dublin, et débuta ensuite à Drury-Lane avec beaucoup d'éclat. Le rôle de lord Ogleby porta depuis sa réputation au plus haut degré. Personne, en effet, n'a jamais rendu comme lui le sarcasme, et il excellait aussi dans le rôle de Pierre Téazle, de l'*École du Scandale*. Ce comédien avait gagné une grande fortune, qu'une malheureuse passion pour le jeu lui enleva promptement. Il mourut en 1805.

KINSBERGEN (le chevalier Van-), amiral du roi des Pays-Bas, etc.

Né en Hollande, d'une famille noble. Il entra fort jeune dans la marine; se distingua en plusieurs occasions; fit plusieurs voyages de long cours; et parvint par ses services aux grades supérieurs. Il commanda, en 1793, une flotte de chaloupes cannonières contre les Français; prit, peu après, le commandement en chef de toute la marine hollandaise; et transporta, en 1795, le stathouder et toute sa famille en Angleterre. De retour dans sa patrie, il fut arrêté par ordre des autorités révolutionnaires, et conduit en prison dans la maison de ville d'Amsterdam. Il recouvra néanmoins sa liberté deux mois après; passa alors au service de Danemarck, et revint en Hollande sous le gouvernement du roi Louis Bonaparte, qui le créa comte de Doggers-Banck, en récompense du courage et de l'habileté dont il avait donné des preuves à la bataille de ce nom. Devenu sénateur français en 1811, après la réunion de la Hollande à l'empire de Napoléon, l'amiral Kinsbergen rentra au service de sa patrie en 1814, et occupa alors un des premières places de l'amirauté. Il est aujourd'hui lieutenant-amiral et grand'croix de l'ordre militaire de Guillaume. On lui doit une bonne carte de la Crimée, en quatre feuilles.

KINSKI (*Jean*, comte de), général autrichien, etc.

Issu d'une famille distinguée de Hongrie. Il embrassa la carrière militaire; se fit un nom par ses talens, et surtout par des idées nouvelles sur l'organisation des troupes à cheval; et aida singulièrement l'empereur Joseph II dans les changemens utiles qu'il opéra bientôt dans son armée, et qui la rendirent, sinon la meilleure, du moins une des premières armées de l'Europe; on nommait généralement M. de Kinski son *faiseur* pour la cavalerie, comme M. d'Alvinzy était le *faiseur* pour l'infanterie. Il commanda, en 1793 et 1794, une division autrichienne dans les Pays-Bas, et prouva alors que le talent d'organiser une armée est très-distinct de celui de la bien commander. Le comte de Kinski obtint ensuite le commandement de la ville de Vienne, et y mourut en février 1804. — Son frère, le comte François de Kinski, conseiller intime, chambellan de l'empereur et directeur de l'école des cadets, mourut aussi dans la capitale de l'Autriche, le 28 juin 1805, âgé de soixante-deux ans.

KIPPIS (*André*), théologien et biographe anglais, etc.

Né en 1725, à Nottingham. Il fut élève du docteur Doddrige; embrassa l'état ecclésiastique; et devint, en 1746, ministre à Boston, au comté de Lincoln. En 1750 il passa à Dorking, dans le comté de Surrey, qu'il quitta en 1753 pour être pasteur d'une congrégation à Westminster. Kippis fut aussi quelque temps l'un des coopérateurs du *Monthly Review*, et se trouvait en 1761 propriétaire d'un ouvrage périodique intitulé *Bibliothèque britannique*, qui n'eut pas de succès. Deux ans après il fut nommé professeur dans une académie pour l'éducation des ministres dissidens, établie aux frais de M. Coward et de ses amis. Kippis publia en 1763 la *Défense des Ministres Protestans dissidens, relativement à leur dernière adresse au Parlement*, ouvrage qui causa une dispute entre lui et le docteur Tucker. En 1777 il donna une nouvelle édition de sa *Bibliothèque britannique*, dans laquelle il montra toute son érudition. On doit également à cet auteur la *Vie du Capitaine Coock*; celle *du Docteur Lardner*; l'*Histoire des Connaissances*, etc.; et enfin un grand nombre d'autres écrits, particulièrement des *Sermons* et des *Traités*. L'université d'Édimbourg l'avait reçu docteur, et il était aussi associé de la société royale et de celle des antiquaires, lorsqu'il mourut le 8 oc-

tobre 1795, laissant la réputation d'un écrivain correct, laborieux et intelligent.

KIRCHBERGER (*Nicolas-Antoine*), baron de Liebistorf, philosophe suisse, etc.

Né à Berne, le 13 janvier 1739, d'une ancienne et illustre famille. Il embrassa la carrière militaire, et cultiva en même temps la philosophie et les lettres. Il était encore au service, et commandait un détachement au fort Saint-Pierre, près de Maëstricht, lorsqu'il conçut, d'après quelques traits des écrits de Leibnitz et de Wolf, le projet d'un ouvrage philosophique qu'un de ses amis de Munich, le conseiller Eckartshausen, exécuta depuis. Il se fit ensuite connaître comme bon citoyen et comme écrivain ingénieux, par un discours qu'il prononça en 1765 dans une de ces assemblées où les jeunes praticiens bernois font une espèce de cours de politique pratique, et y célébra le généreux héroïsme des habitans de Soleure, qui, dans le siége de dix semaines que leur ville soutint en 1318 contre Léopold Ier, duc d'Autriche, voyant une troupe d'assiégeans tombée dans l'Aar par la rupture du pont, et en danger imminent de se noyer, volèrent à leur secours, parvinrent à les sauver, leur donnèrent de la nourriture et des habillemens, et les renvoyèrent sans rançon. Kirchberger, quoique porté par goût à la philosophie, s'étant occupé de l'étude des sciences naturelles, qu'il rendit utiles à son pays, en les appliquant à l'agriculture, devint membre de la société économique et physique de Berne, et fit, à sa réquisition, des expériences animales avec le gypse, employé dans les prairies artificielles. Nommé aussi membre du conseil souverain depuis 1775, et pendant six ans bailli de Gottstadt, près de Bienne, c'est à lui que J.-J. Rousseau écrivait ces mots, servant de leçon pour beaucoup d'autres qui couraient après la réputation et les plaisirs : « Il faut que votre maison vous suffise, ou jamais rien ne vous suffira. » Lié avec le savant et pieux Zimmermann, avec le spirituel et mystique Eckartshausen, Kirchberger avait réuni aux connaissances physiques l'étude de la philosophie religieuse. Une secte d'illuminans ou d'éclaireurs, dirigée par l'influence de leur chef, Frédéric Nicolaï, éditeur de la Bibliothèque universelle germanique, se propageait en Allemagne et en Suisse; Kirchberger écrivit, en 1790 contre cette secte, et il engagea son ami de Munich et le chevalier de Zimmermann à rédiger, de leur côté, des mémoires qui déterminèrent l'empereur à prendre, de concert avec la cour de Berlin, des mesures pour arrêter les progrès du philosophisme moderne. Le zélé Suisse entama aussi, en 1792, avec Saint-Martin, qu'il regardait comme le génie le plus profond de son siècle, une correspondance théologique qui dura pendant toute la révolution, dont ils ne s'occupèrent qu'en passant, et comme d'une crise qui leur paraissait être dans l'ordre moral ce que les tempêtes sont dans l'ordre physique. Il aida ensuite ce spiritualiste dans la traduction d'un ouvrage de Jacob Boehm, qu'on a nommé le philosophe teutonique, et mourut en 1800, laissant la réputation d'un homme de bien et d'un philosophe religieux.

KIRKLAND (*Thomas*), membre de la société royale d'Edimbourg, etc.

Né en 1720. Il fit d'excellentes études; se fit recevoir ensuite dans une école de médecine, et devint l'un des plus célèbres parmi les médecins et chirurgiens qu'il y eût de son temps en Angleterre. Il consacra toute sa vie à la pratique de son art, qu'il exerçait avec un rare désintéressement, et avec un talent et un succès qui lui valurent une grande renommée. On trouve sur cet homme estimable peu de particularités qui méritent d'être citées; cependant les seuls titres de ses ouvrages prouvent qu'il prit part à toutes les grandes questions médicales qui s'agitèrent depuis le milieu du siècle dernier. En effet, il publia en 1754 un ouvrage sur la gangrène, dans lequel il fixe les cas où l'application du quinquina est utile ou nuisible; ouvrage qui fut suivi en 1767 d'un *Essai sur les Fièvres*, qui lui attira une réponse de M. Maxwell, et provoqua de sa part une réplique où il prouve par des observations et des exemples que la suppression des fièvres est souvent très-avantageuse. En 1770, il fit aussi paraître, sur les remarques de M. Pott concernant les fractures compliquées, des *Observations* auxquelles il ajouta l'année suivante un *Appendice*; et donna au public, en 1780, un *Supplément* où l'auteur embrasse les idées de Bilguer sur l'abus des amputations; affirmant qu'à la campagne, où elles sont rarement em-

ployées, il ne meurt pas un dixième des personnes atteintes d'une fracture, même compliquée. Kirkland a également composé des ouvrages *sur la Fièvre et sur la Coqueluche*, et publié des *Commentaires sur les maladies apoplectiques et paralytiques*. On cite encore aujourd'hui, parmi les écrits les plus remarquables, ses *Examens de l'état présent de la Chirurgie*, dans lesquels l'auteur considère l'analogie des maladies externes avec les maladies internes, et cherche à démontrer que les deux branches de l'art, la médecine et la chirurgie, sont inséparables, matière qui a été si étrangement remise en question de nos jours. Kirkland, devenu membre de la société royale d'Edimbourg et de plusieurs autres académies savantes, mourut à Ashby, au mois de janvier 1798, âgé d'environ soixante dix-sept ans.

KIRWAN (*Richard*), célèbre chimiste anglais, etc.

Né en Irlande. Il fut destiné d'abord à suivre la carrière des lois, et exerça la profession d'avocat jusqu'à ce que plusieurs circonstances l'obligèrent de la quitter. Il s'occupa alors de l'étude des sciences naturelles, vers lesquelles il se sentait en quelque sorte entraîné par son goût, et s'établit à Londres ou aux environs, vers l'an 1779. Il lut aux séances de la société royale, dont il devint ensuite membre, différens mémoires qui lui méritèrent en 1781 la médaille fondée par Copley; retourna dans son pays natal en 1789; fut quelques temps après nommé président de la société royale d'Irlande; et publia successivement un grand nombre d'ouvrages, non-seulement sur la chimie, la géologie et la minéralogie, mais encore sur la métaphysique et la logique, qui ont été généralement goûtés, et qui mirent le sceau à sa réputation. Il était aussi président de la société royale de Dublin, et membre ou associé des premières compagnies littéraires de l'Europe, lorsqu'il mourut le 22 juin 1812 : il a donné son nom à la *société Kirwanienne*, récemment instituée à Dublin. Kirwan était regardé comme le *Nestor* des chimistes de la Grande-Bretagne; et presque toutes les sciences naturelles sont redevables à ses longs travaux de quelques-uns de leurs progrès.

KLAPROTH (*Jules*), fameux chimiste allemand, etc.

Né à Cassel le 30 décembre 1728. Il se livra de bonne heure à la chimie, et y devint bientôt très-habile : sa réputation lui valut en 1752 une place de professeur de l'université de Gœttingue. Il contribua à la rédaction de six journaux scientifiques et littéraires, et aux Mémoires de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin; fut choisi en 1804, par l'institut de France, pour correspondant de sa première classe, et invité à se rendre à Paris en 1805. Il voyagea ensuite dans les montagnes du Caucase; fit quelque séjour dans la Circassie, et publia en 1811 des observations curieuses sur les mœurs et les habitudes de ces peuples, qu'il dépeint comme toujours adonnés au pillage et à la rapine. Klaproth mourut à Berlin, le 1[er] janvier 1817, à l'âge de 75 ans. Il est auteur d'un excellent dictionnaire de chimie et de plusieurs autres ouvrages importans sur cet art. — Son fils, aujourd'hui professeur de langues asiatiques à Berlin, après avoir été en Russie, s'est également distingué par son amour pour les sciences, et a fait plusieurs voyages dont les résultats ont été publiés et livrés au public dans une infinité d'ouvrages.

KLASS (*Frédéric-Christian*), paysagiste et graveur saxon, etc.

Né à Dresde, en 1752. Il se voua de bonne heure à l'étude du paysage, et n'eut pour maître que la nature et un amour assidu pour le travail. Plein de défiance en ses propres talens, il eut recours aux conseils de Casanova, qui se plut à diriger ses heureuses dispositions, et le mit à même d'acquérir bientôt de la réputation : les paysages qu'il a peints ou dessinés sont recherchés des amateurs de tous les pays. Il cultiva en même temps la gravure à l'eau forte, et exécuta de cette manière un certain nombre de vues de diverses grandeurs dont le travail paraît d'abord un peu brut, mais dont l'effet est pittoresque, et où l'on estime particulièrement le choix des sites et l'intelligence de la composition. Les pièces que l'on connaît de Klass sont au nombre de trente-deux, parmi lesquelles on remarque deux *paysages montagneux*, d'une gravure grignotée et d'un bel effet. Il mourut il y a quelques années, et était alors depuis long-temps membre de l'académie royale de Saxe, etc.

KLAUBER (*Ignace-Sébastien*), graveur allemand, etc.

Né à Augsbourg, où son père était graveur assez médiocre; il reçut de lui les premiers élémens de son art, et montra de si heureuses dispositions, qu'on l'envoya étudier à Paris sous la direction de Wille, qui jouissait alors d'une juste célébrité. Le jeune Klaubert fit en peu de temps de si rapides progrès, que l'académie royale de peinture l'agréa sur ses deux estampes de *l'Ecolier de Harlem* et du *Sauveur du Monde*, et le reçut au nombre de ses membres, en 1787, sur les portraits de Vanloo et d'Allegrain. La révolution française ayant engagé Klauber à retourner dans sa patrie, il fut appelé quelque temps après à Saint-Pétersbourg par l'impératrice Catherine, pour y remplir la place de professeur à l'académie impériale des beaux-arts, et cette princesse le nomma ensuite garde des dessins et estampes de son cabinet, en le décorant de l'ordre de Saint-Wladimir. Klauber a gravé, en Russie, un grand nombre de portraits, parmi lesquels on cite avec éloge ceux de l'impératrice Elisabeth; de Stanislas-Auguste, roi de Pologne; et de Platon, métropolitain de Moscou. Cet artiste habile mourut à Saint-Pétersbourg, le 25 mai 1817, universellement regretté, tant pour ses qualités morales que pour ses talens.

KLEEMANN (*Chrétien-Frédéric-Charles*), peintre d'histoire naturelle, etc.

Né en 1735, à Altdorf, près de Nuremberg, où son père lui donna les premières leçons de son art; il s'associa ensuite à la réputation de Rosel de Rosenhof, dont il épousa la fille; et devint, après la mort de ce naturaliste, propriétaire de ses ouvrages sur les grenouilles et les insectes : ils lui durent en grande partie leur perfection. Comme écrivain, Kleemann a peu de mérite; son style est diffus et désagréable; mais comme peintre, on ne peut se dissimuler que ses dessins, remarquables par leur exactitude et leur netteté, ont singulièrement contribué aux progrès de l'entomologie. Il mourut le 2 janvier 1789, à peine âgé de cinquante-quatre ans. Ses principaux ouvrages ont pour titres, 1° *du Hanneton*, traité qui a obtenu le prix proposé par l'académie de Manheim; 2° *Remarques sur quelques chenilles et papillons*, etc.; 3° *Indication des mois dans lesquels on trouve les chenilles*, décrites et dessinées par Rosel et Kleemann, auxquels on a joint les observations de Linnée sur les papillons qui en proviennent, etc. Ce dernier ouvrage eut trois éditions.

KLEIN (*Ernest-Ferdinand*), célèbre jurisconsulte prussien, membre de l'académie des sciences de Berlin, etc.

Né à Breslau en 1743. Il fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, et se rendit ensuite à l'université de Halle, où il suivit les cours de Nettelblad, qui était alors un des professeurs les plus célèbres d'Allemagne. De retour à Breslau, Klein y devint avocat, et publia, en 1779, un recueil de mémoires sur le droit et la législation. Cet ouvrage l'ayant fait connaître très-avantageusement du chancelier Cramer, celui-ci l'appela presque aussitôt à Berlin pour coopérer à la rédaction du nouveau code prussien; et c'est à lui et à son ami Suarez que sont dues les parties les plus importantes de ce Code, et surtout celles qui ont pour objet les délits et les peines. En 1789, Klein fut reçu à l'académie des sciences de Berlin, après avoir remporté le prix proposé par cette société savante pour le meilleur mémoire sur la *Puissance paternelle*, faveur qui fut suivie, en 1791, de la place de directeur de l'université de Halle; et de celle de membre ordinaire de la faculté de droit. Ayant rempli avec le plus grand succès ces nouvelles fonctions pendant plusieurs années, il fut enfin rappelé à Berlin, et attaché au tribunal suprême. Devenu ensuite conseiller privé, ou secrétaire d'état au département de la justice, le roi de Prusse lui conféra l'ordre de l'Aigle-Rouge de troisième classe, et l'honora de son estime particulière jusqu'à sa mort, arrivée le 18 mars 1810. Klein est regardé en Prusse comme un des hommes les plus utiles que l'état ait possédés, et comme un des savans les plus respectables de son pays. Outre les ouvrages que nous avons déjà indiqués, on a encore de lui des *Annales de la législation et du droit dans les états prussiens*; les *Principes du droit pénal allemand et prussien*; un *Système du droit civil prussien*; et enfin un grand nombre de mémoires, de dissertations et de programmes insérés dans les journaux, ou imprimés séparément.

KLEIN (*J. P.*), conseiller de la cour de justice départementale de la Gueldre, etc.

Né en Hollande, dans l'année 1760, d'une famille honorable; il consacra ses premières études à la théologie; mais la faiblesse de sa poitrine le fit renoncer au ministère sacré, et il se voua seulement à la jurisprudence. La poésie et la musique furent aussi ses délassemens favoris, et les premiers échantillons de son talent pour la poésie hollandaise parurent dans le deuxième volume du Recueil de la société, connue sous la devise: *Dulces ante omnia musæ*. Il publia depuis diverses *Odes*, *Cantates*, etc., et sa dernière production fut une *Ode alcaïque* sur la mort de van Elphen, son maître et son ami. Parmi d'autres opuscules, on peut citer aussi de cet auteur quelques traductions de l'allemand, et une brochure qui parut en 1798, sous le titre de *Pensées libres sur les devoirs d'un juge*. Antoinette Ockerse, son épouse, partagea ses goûts littéraires, et concourut à quelques-unes de ses productions. M. Klein mourut à Arnheim le 20 février 1805, âgé seulement de quarante-cinq ans.

KLEIST-DE-NOLLENDORF (le comte de), général d'infanterie prussien, chevalier des ordres de l'Aigle-Noir, de l'Aigle-Rouge, etc.

Il embrassa, jeune encore, la carrière militaire; fut employé, en 1793, sur le Rhin, en qualité de colonel des hussards de son nom, et se distingua particulièrement au siège de Mayence à l'affaire de Monbach, et surtout à la bataille de Lautern, où il fut blessé. Chargé ensuite du commandement d'un corps contre les Polonais, il contribua à dissiper les restes de leur armée, après la prise de Varsovie; devint gouverneur de Magdebourg; rendit cette place aux Français après la bataille de Jena; fut alors renvoyé de l'armée sans congé; resta quelques années sans emploi, et fit enfin partie, en 1812, de l'armée prussienne destinée à agir contre les Russes. Il fut aussi nommé, après la défection du général d'Yorck, pour le remplacer, comme lieutenant-général; fit ensuite la campagne de 1813 contre les Français, et se signala de nouveau, le 20 mai, à la bataille de Bautzen. Le 4 juin il conclut, avec le général Caulaincourt, un armistice, par lequel les hostilités furent suspendues jusqu'au 8 juillet; dirigea le 27 août deux attaques contre les jardins de la ville de Dresde, dans lesquelles il fut repoussé avec perte; et s'étant porté alors au village de Nollendorf; il contribua puissamment à la défaite du corps d'armée de Vandamme: c'est à la suite de ce succès qu'il obtint le titre de comte de Nollendorf. Le 16 octobre le général Kleist prit une part très-active à l'affaire de Leipzig; passa le Rhin le 1er janvier 1814, et se porta aussitôt devant Thionville. Le 9 mars il exécuta des manœuvres savantes au combat de Laon; attaqua Claye le 28, et après un combat opiniâtre s'empara de Ville-Parisis et de Montsaigle. Le 30 il reçut l'ordre de former la principale attaque de Paris, et était parvenu au village de la Chapelle, après une longue résistance, lorsque la capitulation fit cesser les hostilités. Le général Kleist commandait encore, au mois de mai 1816, l'armée prussienne sur la rive gauche du Rhin; mais ayant été nommé gouverneur du duché de Berg, il quitta Mayence dans le mois de juin pour se rendre à sa destination.

KLENAU (le comte *Jean*, de), feld-maréchal autrichien, etc.

Né en Hongrie. Il servit en 1793 à l'armée de Wurmser, comme lieutenant-colonel, fut souvent employé à la tête des corps détachés; et, quoique jouissant d'une certaine réputation, se vit presque toujours malheureux pendant toute cette campagne. Devenu général-major, il fit la guerre avec plus de succès en Italie, notamment en 1799, et fut particulièrement employé à reprendre les forts que les Français conservèrent dans la haute Italie après la retraite de Macdonald, ainsi qu'à dissiper les petits corps qu'ils y avaient laissés pour soutenir et encourager les patriotes italiens. Il se porta ensuite dans la rivière du Levant, fit différentes attaques, en général assez infructueuses, pour pénétrer vers Gênes; et passa en 1800 à l'armée du Rhin. Employé en Bavière au mois de septembre 1805, il se trouvait dans la place d'Ulm lors de la capitulation de Mack, et Napoléon, l'ayant distingué parmi les prisonniers, le plaignit de ce malheur, en le félicitant toutefois de son courage. Nommé, au mois d'avril 1812, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, il obtint, à l'époque des hostilités contre la France, en 1813, le commandement d'un corps d'armée avec lequel il se porta sur Dresde, où il fut battu le 27 août. Il fut néanmoins élevé au rang de général de ca-

valerie au mois d'octobre suivant; attaqua de nouveau l'armée française à Dresde peu de jours après, et força enfin le maréchal Gouvion Saint-Cyr à capituler. En 1814 il fut appelé aux fonctions d'inspecteur-général de l'armée autrichienne.

KLOPSTOCK (*Frédéric-Gotlieb*), célèbre poète, surnommé *le Pindare de l'Allemagne*, etc.

Né à Quedlinbourg, le 2 juillet 1724. Après avoir fait d'excellentes études dans les premières universités d'Allemagne, il conçut le projet doublement hardi de composer un *Poëme épique*, et de le versifier dans un mètre jusqu'alors inconnu à la langue allemande. C'est à l'université de Leyde, où il continuait sa théologie, que son génie enfanta les trois premiers chants de la *Messiade*, qui parurent en 1748, dans un journal imprimé à Zurich, et qui firent la plus grande sensation dans toute la Germanie. Après ce brillant succès le jeune Klopstock se rendit à Zurich, sur l'invitation de plusieurs hommes célèbres, tels que Bodmer, Breitenger et Gesner, qui y avaient formé une société littéraire, et les conseils, les lumières qu'il trouva dans cette réunion contribuèrent à mûrir et à perfectionner son talent. Le comte de Bernstorf lui ayant proposé de se rendre auprès de lui à Copenhague, Klopstock partit en 1751, et c'est en passant à Hambourg qu'il fit la connaissance d'une femme aimable, spirituelle et sensible, appelée Meta Moller, en qui l'enthousiasme pour le poëme se changea si subitement en passion pour le poète, qu'elle l'épousa. Arrivé à Copenhague, il obtint de Frédéric V, par les soins de M. de Bernstorf, une pension plus que suffisante pour qu'il pût vivre en liberté partout où il lui plairait de se fixer. Il perdit ensuite son épouse en 1758, et quelque temps après le comte de Bernstorf, son Mécène, après la mort duquel il revint à Hambourg, où il passa presque sans interruption les trente dernières années de sa vie. La réputation dont il jouissait avait aussi excité la munificence du margrave de Bade, qui joignit ses bienfaits à celui du roi de Danemarck, en le gratifiant d'une pension. Klopstock fut le créateur de la langue poétique allemande, et lui donna cette énergie, cette noblesse et ce système de mélodie qui la distinguent avec tant d'avantage de celle des poètes qui l'ont précédé. Ce genre de mérite ne saurait être apprécié par les étrangers et sera même toujours moins senti par ses compatriotes, à mesure que les auteurs s'approprieront les beautés de son style, et qu'elles seront plus généralement répandues dans leurs ouvrages. Si depuis quelques années on est moins enthousiaste de sa *Messiade*, si l'on juge plus rigoureusement les défauts de cet ouvrage, qui pour la plupart tiennent au sujet même, le temps n'a fait qu'ajouter à la réputation de ses *Poëmes lyriques*, et il sera toujours le *Pindare de l'Allemagne*. Klopstock mourut le 13 mars 1803. Le spectacle de ce poète mourant offrit un sujet vraiment poétique; dans ses momens d'exaltation, les êtres poétiques qu'il avait créés lui apparaissaient; il les voyait, les appelait par leurs noms, et se sentait transporté au milieu d'un monde peuplé, embelli par les charmes de son imagination; mais revenu à lui, il faisait les réflexions les plus touchantes sur son état, et il s'écria une fois : « Je vais » donc redevenir le père de mon en» fant? » Cet enfant était mort en naissant, et avait coûté la vie à sa mère. On a encore de Klopstock un *Discours sur la langue allemande*, dont l'amélioration l'a occupé jusque dans sa vieillesse. Il a composé aussi des *Tragédies* dont les sujets sont pris soit dans l'Histoire sacrée, soit dans celle de l'antique Germanie; et enfin la *Mort d'Adam*, qui a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe.

KNIAZIEWICZ, général polonais, etc.

Issu d'une famille toute militaire. Il se distingua d'abord dans l'insurrection de 1794 contre les Russes; commanda sous Zajonczek, à l'affaire de Gulkow, et ensuite sous Kosciusko, au camp retranché près de Varsovie, d'où il suivit ce généralissime à la bataille de Maniaryice, où il déploya autant de sang-froid que de courage. Toutes les troupes polonaises ayant été exterminées, il se trouva, à la fin de l'action, avec quelques autres officiers, et fut pris l'épée à la main sur le champ de bataille. Délivré après la mort de Catherine II, il se rendit en France, et commanda en second, avec Dombrowsky, les légions polonaises. Il se fit remarquer sous Championnet et Macdonald,

lors de la reprise de Rome et de la conquête de Naples; battit à plusieurs reprises les Napolitains avec des forces très-inférieures; fut nommé ensuite commandant de la légion polonaise qui se forma sur le Rhin; fit avec distinction la campagne de 1802, sous Moreau, et concourut aussi à la victoire de Hohenlinden. Après la paix de Lunéville, voyant que le but qu'il s'était proposé de devenir utile à sa patrie avec sa légion devenait illusoire, il demanda sa démission avec plusieurs de ses officiers, et se retira en Pologne, où il vit à la campagne riche de ses services et de son intégrité. On lui a néanmoins envoyé dans cette retraite, en 1803, la décoration de commandant de la légion d'honneur.

KNIGGE (*Adolphe-François-Frédéric*, baron de), philosophe et littérateur allemand, etc.

Il naquit en 1757, dans un domaine de son père, à quelques lieues d'Hanovre; fit ses études à Gœttingue; voyagea ensuite pour ajouter à ses connaissances; séjourna dans plusieurs cours et villes d'Allemagne; et devint ensuite membre de la collégiale de Brêmen, où il termina sa carrière dans un âge peu avancé, le 6 mai 1796. Le baron de Knigge se fit connaître par plusieurs ouvrages sur des sujets de philosophie, de morale et de littérature, qu'il traitait ordinairement avec plus de facilité et de popularité que de profondeur. Celui intitulé *du Commerce des Hommes* a joui long-temps de beaucoup de vogue en Allemagne, et a été même imprimé plusieurs fois, en deux et en trois volumes.

KNOBELSDORFF, (*A.-F.* baron de), feld-maréchal prussien, gouverneur de Custrin, chevalier du grand Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge, etc.

Il commanda, comme lieutenant-général, le corps auxiliaire de dix mille hommes qui se porta en Brabant au commencement de 1793, et qui n'y seconda que très-faiblement l'armée impériale; passa ensuite sur le Rhin, et dirigea le blocus de Landau, qu'il fut contraint d'abandonner après la reprise des lignes de Weissenbourg par les Français. Il continua de servir sur ce point pendant la campagne suivante, et mourut à Berlin, le 10 décembre 1799, âgé de soixante-seize ans.

KNOES (*Olaus-Anderson*), savant suédois, etc.

Il naquit vers le milieu du 18ᵉ siècle; et après avoir enseigné longtemps à l'université d'Upsal, en qualité de maître-ès-arts, il devint professeur au gymnase de Skara, dans la province de Vestrogothie, où il mourut le 16 février 1804. Le professeur Knoes s'était surtout appliqué à l'histoire littéraire, et était en relation particulière avec le bibliothécaire Gjœrwell, qui travaillait dans ce même genre. On a de Knoes l'*Histoire de l'académie d'Upsal*; une *Histoire littéraire de la Vestrogothie*; des discours, et des lettres imprimées séparément, ou dans les journaux de Gjœrwel.

KOBELL (*Ferdinand*), peintre et graveur allemand, etc.

Né à Manheim en 1740. Son père, qui le destinait à la diplomatie, le fit entrer à cet effet à l'université de Heidelberg pour y faire ses études; mais l'imagination ardente du jeune Kobell, et son goût décidé pour le dessin, s'accordant peu avec les vues de son père, tout le temps qu'il pouvait dérober aux devoirs pour lesquels il avait une répugnance invincible, il l'employait à dessiner en secret. Cependant son père lui ayant obtenu une place de secrétaire à la chancellerie, il ne trouva pas d'autre moyen pour le détourner de son penchant favori que de l'accabler d'écritures; néanmoins la vocation de Kobell l'emporta, et il peignit un paysage qui fut présenté à l'électeur de Bavière, et accueilli par ce prince comme l'œuvre d'un génie naissant: il en reçut une pension, et put enfin se livrer sans contrainte au goût que lui avait donné la nature. Sa réputation s'étendit bientôt chez l'étranger, et l'électeur l'envoya en France pour s'y perfectionner dans son art. Il resta dix ans à Paris, et revint alors dans sa patrie, où il fut nommé par l'électeur son peintre de paysages. Les tableaux de cet artiste sont remarquables par le choix des sites et la fraîcheur du coloris; et ses dessins, quoique nombreux, sont recherchés des amateurs. Indépendamment de son talent comme peintre, Kobell avait encore celui de graver, d'une pointe fine et spirituelle, des scènes champêtres de petite et de moyenne grandeur: son œuvre en ce genre se compose d'une soixantaine de pièces d'un effet très-pittoresque. Le caractère de Kobell n'était pas moins estimable que ses ta-

lens, et il avait atteint le plus haut degré de réputation lorsqu'il mourut en 1796. Il a laissé deux fils, Guillaume et Henri, héritiers des talens et des vertus de leur père.

KŒCHER (*Herman-Frédéric*), savant hébraïsant, etc.

Né à Osnabruck en 1717. Il professa d'abord la philosophie à Jéna, et fut dans le même temps, candidat au ministère de cette ville. En 1787, il devint pasteur dans les terres de la domination du duc de Weimar, et y mourut le 2 avril 1792, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages sur l'Ecriture sainte, qui ne sont pas sans mérite. On en compte quatre écrits en allemand, et dont, pour ne pas transcrire les titres, nous dirons seulement qu'ils ont pour objet des points obscurs de l'Ecriture. Le reste de ses ouvrages est écrit en latin, et il y en a dans le nombre de très-savans et de très-estimés.

KŒHLER (*Jean-Bernard*), littérateur allemand.

Né à Lubeck en 1742. Il cultiva avec succès la littérature ancienne, et publia dès 1757 une dissertation latine sur les divinités qui présidaient aux mariages chez les Grecs et chez les Romains. Kœhler, devenu en 1766 professeur d'histoire et de philosophie dans l'université de Kiel, donna au public un programme fort intéressant sur une nouvelle édition d'*Hésiode*, dont il avait formé le projet, et pour laquelle il avait rassemblé de nombreux matériaux, entre autres les variantes des manuscrits de Paris, collationnés par lui-même dans un voyage littéraire qu'il avait fait en France : on a longtemps été sans savoir ce qu'étaient devenus les papiers de Kœhler, et M. Heinrich, qui en 1802 a donné une fort bonne édition du *Bouclier d'Hésiode*, témoigne dans sa préface le regret de n'avoir pu en profiter. Kœhler publia aussi, en 1765 et 1767, des remarques détachées sur *Dion-Chrysostôme*, ainsi que des notes et des corrections sur *Théocrite* : la littérature orientale lui était également familière, et il donna, en 1766, une édition de la *Table de la Syrie*, par Abulféda. De Kiel, Kœhler fut appelé à Gœttingue, où il paraît qu'il s'occupa beaucoup de la jurisprudence ancienne, sans toutefois abandonner les lettres grecques, car il fit paraître en 1778 une traduction allemande de l'*Iphigénie en Aulide*, d'*Euripide*, avec des remarques critiques. Il obtint en 1781 une chaire de grec et de langues orientales à Kœnigsberg, qu'il remplit avec distinction jusqu'en 1786. Il se vit néanmoins réduit sur ses vieux jours au métier de correcteur d'épreuves dans l'imprimerie de Tourneisen, à Bâle, et mourut dans cette ville le 5 avril 1802.

KOERNER (*Théodore*), poète saxon, surnommé *le nouveau Tyrtée*, etc.

Né en 1788, à Dresde, où son père était conseiller de cour ; il annonça dès l'enfance cette ardeur d'imagination qui fait les poètes ; et se trouva de bonne heure lié très-intimement avec Schiller, qui était ami de son père et qui se plut à cultiver les heureuses dispositions du jeune homme pour la littérature. Enthousiaste de l'indépendance germanique, et ennemi du despotisme de Napoléon, il osa dès 1811 prêcher à Leipzig, où il achevait ses études, une doctrine libérale qui ne pouvait se professer à cette époque sans les plus grands dangers ; aussi ne tarda-t-il pas à recevoir une défense formelle de fréquenter aucune des universités de Saxe : il prit alors le parti de se retirer à Vienne, et de travailler pour le théâtre. Le succès de ses premières pièces, parmi lesquelles on distingue *Toni*, et surtout *Zriny*, drame en cinq actes, le fit rechercher par les meilleures sociétés, et lui procura ensuite la place de secrétaire de la régie du théâtre de la cour, avec un traitement de 2000 florins. La tournure que prirent en 1812, après la retraite de Moscou, les affaires de l'Allemagne, enflamma de nouveau le courage de Koerner ; la passion des lettres, une existence heureuse, l'amour même, ne purent le retenir, et il partit immédiatement pour Breslau où il s'enrôla, comme simple soldat, dans le corps prussien des chasseurs à cheval de Lutzow. La bravoure qu'il montra dans le combat de Lutzen lui valut d'abord le grade de sous-officier ; mais bientôt après, son corps étant tombé dans une embuscade, il y fut blessé grièvement, et parvint néanmoins à s'échapper à travers les bois, où il resta toute la nuit sans secours. Le matin des paysans étant venus à lui, l'enlevèrent et le cachèrent chez eux jusqu'à sa convalescence. Il charma les ennuis de sa retraite par des chants belliqueux, et

regagna ensuite l'armée prussienne, à la faveur d'un déguisement. Il y donna de nouvelles preuves de courage; obtint une lieutenance sur le champ de bataille le 8 octobre; et se trouva peu de jours après à la bataille de Leipzig. C'est-là que la mort vint l'arrêter au milieu de sa glorieuse carrière, lorsqu'il n'avait pas encore atteint sa vingt-cinquième année. On a publié le recueil des poésies de ce *nouveau Tyrtée*, à Vienne, en 1814, sous le titre de *la Lyre et l'Épée*. L'amour de la gloire et le patriotisme y parlent un langage plein d'énergie et de noblesse; et si l'expression n'en est pas toujours correcte, il serait impossible au moins que le coloris en fût plus vif et plus animé.

KOETSNER *ou* KATSNER (*Abraham*), doyen des mathématiciens d'Europe, etc.

Né à Leipzig en 1719. Il cultiva dès son enfance les sciences exactes, de préférence à toutes autres; devint en 1756 professeur ordinaire de mathématiques et de physique à l'université de Gœttingue, et fut depuis un de ceux qui ont le plus contribué à répandre une méthode plus saine dans l'étude des mathématiques. Paralysé de la main droite quelques mois avant sa mort, arrivée le 20 juin 1800, il s'accoutuma à écrire avec la gauche, et s'en servit presque avec autant de succès. On a de lui une excellente *Histoire des Mathématiques*, qu'on peut appeler un catalogue raisonné de sa propre bibliothèque; car il possédait un trésor précieux de tout ce qu'il y avait de plus rare dans les mathématiques. Parmi ses autres ouvrages, on distingue des *Traductions* écrites en français, en anglais ou en hollandais; beaucoup de *Dissertations*, les unes imprimées séparément, d'autres insérées dans différens recueils; plusieurs *éloges*, et des *ouvrages Elémentaires* sur les différentes parties de mathématiques qui ont obtenu le plus grand succès : ses *Elémens de l'Arithmétique*, *de la Géométrie*, *de la Trigonométrie plane et sphérique*, *et de la Perspective*, ont eu cinq éditions. Le duc de Brunswick-Oels a fait élever à Koetsner un monument en marbre de Carrare, dans la bibliothèque de l'université de Gœttingue, et y a fait placer une inscription composée par lui-même.

KOLLOWRATH (le comte *Vincent* de), feld-maréchal lieutenant autrichien, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Issu d'une famille illustre et distinguée. Il suivit l'exemple de ses aïeux, en embrassant l'état militaire; parvint rapidement aux premiers grades; et servit utilement pendant la guerre de la révolution française, notamment dans les Pays-Bas en 1793, et sous M. de Wartensleben en 1796. Il fut aussi employé à l'armée de Bavière, à la fin de 1805, et échappa à la honteuse capitulation d'Ulm, avec l'archiduc Ferdinand. Il fut ensuite chargé de l'exécution des articles du traité de paix de Presbourg, concernant l'échange de l'artillerie, de concert avec le général français Andréossy; obtint successivement le commandement de l'armée de neutralité en Bohême, et celui de la Haute-Autriche; fut pourvu en 1807 du gouvernement général de la Transylvanie, puis élevé au grade de feld-maréchal d'artillerie en 1808. Il fit aussi la campagne de 1809 contre les Français; fut battu les 19, 21 et 22 avril à Abersberg et sous les murs de Ratisbonne; combattit vaillamment à la bataille de Wagram, et retourna après la paix de Vienne à son gouvernement de Transylvanie. Il fut décoré le 12 novembre 1814 de la croix de grand-officier de la légion d'honneur, en reconnaissance des soins qu'il avait fait donner aux militaires français malades et blessés, et mourut le 5 juin 1816.

KOLONTAY (*Henri*), vice-chancelier polonais, etc.

Né dans le palatinat de Cracovie, d'une famille noble, mais peu riche; il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; fit ses études à Rome, où il suivit la carrière des lettres; et devint ensuite recteur de l'université de Cracovie. Après s'être occupé pendant douze ans de l'éducation publique, il fut appelé au sein de la diète en 1788, et vit s'ouvrir bientôt un champ plus vaste à son ambition et à ses talens. Il publia alors différens écrits pour préparer l'opinion publique en faveur des lois que méditait cette assemblée, ce fut un des principaux rédacteurs de la constitution du 3 mai 1791, qui tendait à assurer un gouvernement plus stable à la Pologne. Elevé à cette époque à la dignité de vice-chancelier de la couronne, il ne put jouir long-temps des honneurs de sa place, car cette constitution ayant été renversée en 1792 par les armées

russes, Kolontay fut contraint de se réfugier à Dresde avec son ami le comte Ignace Potocki. Il recut de Koscinsko, à la fin de 1793, avis de l'insurrection que l'on projetait en Pologne; et, après les succès obtenus par les insurgés au combat de Wraclawice, Kolontay fut nommé membre du conseil national, avec la direction des finances. Né avec un caractère inflexible, même dur et exalté, il fut bientôt détesté du parti russe ou royaliste, qui l'accusa de viser à la destruction de la noblesse et d'aspirer au rôle de Robespierre. La perte de la bataille de Macijowice et la prise de Kosciusko permirent enfin aux ennemis de Kolontay de se prononcer ouvertement contre lui, et on l'accusa d'avoir voulu faire égorger le roi, sa famille, ses partisans et les prisonniers russes, afin de contraindre, disait-on, le peuple et l'armée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, en ne leur laissant aucun espoir de pardon. Arrêté quelques temps après en Gallicie, où il s'était réfugié, il fut renfermé à Olmutz jusqu'à l'avènement d'Alexandre I[er], qui demanda et obtint sa liberté. Depuis lors Kolonaty ne s'est plus mêlé des affaires publiques.

KOMARZEUWSKI (*Jean-Baptiste*), général polonais, etc.

Né en 1748. Il fut d'abord élevé par les jésuites de Pologne : quelques personnes disent qu'ils l'enlevèrent à ses parens, et qu'il passa long-temps pour un enfant naturel. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Komarseuwski montra beaucoup de dispositions pour l'art militaire et fut appelé au service du roi Stanislas Poniatowski. Il se conduisit en brave homme et en bon citoyen; devint officier-général; resta toujours fidèle au prince auquel il devait son élévation, et lui prouva encore son dévouement dans les dernières années de sa vie. Komarzeuwski, qui avait étudié avec soin la géométrie et la géographie, publia en 1796 la meilleure *carte géographique de la Pologne* que nous ayons en ce moment. On lui doit aussi le *Graphomètre souterrain*, ouvrage infiniment utile aux personnes qui veulent ou qui font exploiter des mines, et quelques autres écrits portant tous le cachet de l'utilité et de la science. Arrivé à Paris en 1806, il y fréquenta les savans, les gens de lettres, qu'il aimait beaucoup et dont il était aimé, et y fit imprimer en 1808 son *Coup-d'œil sur la révolution de Pologne*, qui n'est autre chose que le panégyrique de son roi, et qui par cette raison ne plut pas à tout le monde. L'ouvrage posthume de Rhulières sur le même sujet, ayant paru peu de temps après celui du général Komarzeuwski, fit beaucoup de tort à ce dernier, ce qui n'empêche pas que ce général n'ait été regardé de son vivant comme un homme très-savant et très-estimable. Il était membre de la société royale de Londres et de la société littéraire de Varsovie, lorsqu'il mourut à Paris en 1809, regretté universellement.

KONAWNITZIN (*Pierre*), lieutenant-général russe, ministre de la guerre, chevalier des ordres de Saint-Alexandre-Newsky, de Saint George, etc.

Né, en 1764, dans le gouvernement de Pskoff. Il entra au service, comme caporal dans l'artillerie, le 14 mars 1772, et parvint au grade de surintendant en 1778. Employé à cette époque dans l'armée de Finlande, il passa en 1791 à celle de Moldavie, avec le rang de major; devint, au mois d'août, aide-de-camp du prince Potemkin, et fut enfin nommé colonel le 12 février 1792. En 1793 et 1794 il servit en Pologne, et se distingua particulièrement aux journées de Chelm et de Slonim. Promu au grade de général-major en 1797, il obtint son congé l'année suivante pour affaires domestiques; fut choisi en 1806, par la noblesse de Saint-Pétersbourg, pour former et commander la milice de son gouvernement; rentra en 1807 au service actif, à la suite de l'empereur Alexandre, et commanda un corps à Cronstadt avant la dernière guerre contre la Suède. Nommé au commencement de cette guerre général de jour à l'armée de Finlande, le général Konawnitzin se trouva en personne à divers combats de terre et de mer, et contribua surtout à la prise d'assaut de Sweaborg et à la conquête d'une partie de la Finlande : le grade de lieutenant-général qu'il obtint en 1809 fut la récompense des services qu'il rendit pendant cette campagne. Il fut aussi chargé à la même époque du commandement de la 3[e] division militaire; et, après la rupture du cabinet russe avec l'Angleterre, son souverain lui confia celui de toutes les forces destinées à défendre les côtes de la Baltique depuis Polangken jusqu'à Hapsal. En 1812 il commanda une division

d'infanterie, avec le titre de général-adjudant; se distingua près de Witepsk les 14 et 15 juillet; occupa le 5 août la moitié de la ville de Smolensko, où il résista pendant douze heures à trois assauts consécutifs. Placé au centre de l'armée russe, le 26 août, à la bataille de Borodino, il s'y défendit avec le même courage, et fut nommé, au commencement de septembre, par le prince Kutusow, son général du jour. Il prit part, en cette qualité, à toutes les affaires de cette campagne, notamment à la bataille de Krasnoé, et reçut en récompense la croix de différens ordres. Envoyé, au mois de janvier 1813, avec les grenadiers pour renforcer le flanc de l'armée, à l'affaire du 20 avril, où Napoléon commandait en personne, il fut atteint d'un coup de feu au pied gauche; mérita néanmoins de nouvelles faveurs de la part de l'empereur Alexandre, qui le décora de l'ordre de Saint-Wladimir pour sa conduite devant Leipzig; et commanda ensuite en France, le corps d'armée d'occupation jusqu'en 1817, qu'il retourna en Russie.

KONOPKA (*Jean*), général polonais, etc.

Né à Slonim en Lithuanie le 27 décembre 1777. Il fut d'abord officier au service de Pologne, et passa ensuite au service de France en 1795. Il parvint bientôt aux grades supérieurs; obtint, en 1807, celui de général de brigade des lanciers polonais de la garde, et se montra avec beaucoup de distinction dans toutes les affaires auxquelles son corps prit part en Italie, à Friedland et dans les journées de Bailen, de Ciudad-Réal et de Badajoz en Espagne : c'est à ce dernier combat qu'il défit entièrement, avec ses lanciers, trois régimens anglais qui avaient dépassé la gauche de l'armée française; et qu'il leur prit cinq drapeaux, trois pièces de canon et neuf cents hommes. A la fin de 1812, le général Konopka fut nommé colonel d'un second régiment de lanciers de la garde qu'il devait lever dans le duché de Varsovie. Ce régiment étant devenu fort de cinq cents hommes, son chef se crut en état de provoquer l'ennemi; mais il fut pris avec lui, le 3 octobre à trois heures du matin, à Slonim, dans le lieu même de sa naissance, avec sa caisse et tous les effets du régiment. Depuis cette époque le général Konopka est resté dans sa patrie.

KORSAKOW-RIMSKOI, lieutenant-général russe, etc.

Il commença sa carrière militaire très-jeune; devint major du régiment des gardes Semenowsky; et se fit remarquer alors par l'excellente tenue de ce beau régiment, et par la précision et l'exactitude de ses évolutions. Il fut ensuite nommé par l'impératrice pour accompagner le comte d'Artois sur la frégate la Vénus, qui le conduisit en Angleterre; passa quelques temps à Londres, puis débarqua en Flandre, d'où il se rendit auprès du prince de Cobourg, qui commandait alors l'armée autrichienne. Il fut témoin de la bataille de Fleurus, et vint en rendre compte à l'impératrice, qui l'envoya ensuite à l'armée de Perse pour y servir sous les ordres du prince Zoubow. A l'avénement de Paul Ier, Korsakow fut rappelé et disgracié, comme la plupart de ceux qui avaient fait cette guerre; mais son goût et ses talens pour les exercices militaires le firent bientôt rentrer dans les bonnes grâces de l'empereur, engoué lui-même de manœuvres et d'évolutions. Ayant eu l'occasion de l'entretenir de la campagne de 1794, et de lui détailler les fautes des généraux autrichiens, surtout les défauts de leurs manœuvres et de leur tactique, il dit aussi son avis sur celle qu'il fallait employer pour battre et réduire les Français, dont il exagéra la mauvaise tenue et l'indiscipline, et Paul Ier crut avoir trouvé le général qu'il lui fallait pour mettre en évidence la supériorité de son nouveau système militaire. Le général Korsakow reçut donc l'ordre d'agir de concert avec l'archiduc Charles pour le plan général de la campagne; mais de combattre néanmoins toujours séparément avec l'armée russe, pour ne point mélanger ses exploits et sa gloire avec celle des autrichiens. L'archiduc ayant retiré la plus grande partie de ses forces, laissa Korsakow aux prises avec Masséna, et le général russe établit son quartier-général à Zurich. Le 24 septembre 1799 eut lieu la sanglante bataille qui décida non-seulement du sort de la Suisse, mais encore de toute la campagne; et les Russes, après des prodiges de valeur dignes de leur réputation, abandonnèrent le champ de bataille jonché de cadavres. On prétend que Korsakow ne conserva point, dans cette action mémorable, le sang-froid et la présence

d'esprit d'un général expérimenté. Il est vrai qu'il fut déconcerté par la rapidité et la multiplicité des mouvemens de l'armée française, et mal secondé par de jeunes officiers-généraux, dont les plus courageux furent faits prisonniers sur le champ de bataille. Korsakow, renforcé bientôt par le corps du prince de Condé, qui venait d'arriver à Constance, suspendit sa retraite pour se reporter tout à coup en avant, et livra encore un combat sanglant, près de Diessenhoven, où il ne fut pas plus heureux. Il réunit alors ses débris à ceux de Suwarow, et dès ce moment il se trouva immédiatement sous les ordres de ce général, qu'il suivit à Augsbourg et à Prague. Il éprouva aussi, à son retour en Russie, une espèce de disgrâce, dont Suwarow ressentit même le contre-poids; rentra en faveur au couronnement d'Alexandre Ier, et fut même gratifié de l'ordre de Saint-Alexandre, puis nommé général de la cavalerie. Il obtint également, en 1805, le commandement d'un corps d'armée destiné à venir au secours des Autrichiens; fut pourvu du gouvernement militaire de Wilna à la fin de 1806, et n'a plus reparu depuis lors à la tête des armées russes.

KOSADAWLEW (*N.* de), conseiller intime de l'empereur de Russie, ministre de l'intérieur, etc.

Issu d'une famille respectable, il fit de brillantes études à l'université de Leipzig; embrassa ensuite la carrière des emplois civils; devint conseiller intime de l'empereur Alexandre, et fut, en 1816, appelé aux fonctions de ministre du département de l'intérieur. A des connaissances très-étendues en administration, M. de Kosadawlew joint des principes propres à seconder les vues de son souverain, et c'est sur son rapport qu'a été rendu par Alexandre Ier, dans le cours de la même année (1816), un ukase portant abolition de la servitude personnelle des paysans d'Esthonie. M. de Kosadawlew était encore, en 1818, à la tête du département de l'intérieur de l'empire russe.

KOSCIUSKO (*Thadée*), célèbre général polonais, etc.

Issu d'une famille noble, mais peu riche; il fut élevé à l'école des cadets à Varsovie, et y fit des progrès si rapides dans les mathématiques et le dessin, qu'on le nomma l'un des quatre élèves destinés à voyager, aux frais de l'établissement, en pays étrangers. Il passa quelques années en France, où il s'appliqua constamment aux études qui ont rapport à l'art de la guerre; et obtint, à son retour en Pologne, une compagnie qu'un amour malheureux le força bientôt d'abandonner pour aller servir en Amérique, où il devint adjudant de Washington. Il s'acquit, par sa bravoure et ses talens, l'estime de l'armée; mérita les éloges des officiers français qui servaient chez les insurgens, ainsi que ceux du docteur Franklin, et fut décoré ensuite de la croix de Cincinnatus. Il revint dans sa patrie, après cette guerre; vécut très-retiré jusqu'en 1789, qu'il fut promu au grade de général-major par la diète, qui fit, depuis 1788 jusqu'en 1791, quelques efforts inutiles pour restreindre l'influence que les étrangers exerçaient en Pologne; et ne jouissait à cette époque d'aucune autre influence que celle que lui donnait naturellement sa réputation militaire. Il servit même, en 1792, d'une manière secondaire, et fut employé néanmoins alors comme général de division, sous le jeune Poniatowski, que l'on avait opposé aux troupes russes qui s'avançaient sur la Pologne pour renverser la constitution du 3 mai 1791. Il déploya beaucoup de talens et de courage pendant toute cette campagne; conquit l'estime des officiers avec la confiance du soldat, et finit par exciter une espèce d'enthousiasme dans l'armée par la manière dont il se conduisit à Dubienka. Il fut ensuite un des dix-sept officiers qui donnèrent leur démission dès que la pacification eut été signée, et se vit forcé bientôt après de quitter sa patrie pour se réfugier à Leipzig. Il vit tous les regards se tourner vers lui lorsque l'armée polonaise et les citoyens, impatiens du joug russe, songèrent à le briser en 1793; et à la suite de plusieurs conférences nocturnes tenues à Varsovie, où il fut déclaré chef de l'armée et du gouvernement il se porta vers la frontière, d'où, craignant de compromettre le succès de la conjuration, il partit pour l'Italie, en laissant des instructions nécessaires pour continuer les négociations secrètes, et préparer partout une révolution populaire. Pressé bientôt de revenir, par les conjurés de Varsovie, qui avaient peur d'être découverts, il se rapprocha de la Pologne en février 1794; et Madalinski, sommé de licencier

son régiment, ayant levé le premier l'étendard de la révolte, Koscinsko pénétra aussitôt dans le palatinat de Cracovie, et arriva dans cette ville au moment où la garnison polonaise venait d'en chasser les troupes russes. Kosciusko, déclaré publiquement, le 24 mars, chef suprême de la force nationale, et directeur des affaires politiques et civiles, ne trompa point la confiance de ses compatriotes; et, dix jours après, apprenant que douze mille Russes s'avançaient rapidement contre lui, il sortit de Cracovie à la tête de quatre mille hommes, dont la plupart n'étaient armés que de faux et de piques, et leur livra bataille à Wraclawice. Le combat dura quatre heures, et les Russes battus complètement, perdirent trois mille hommes et douze pièces de canon. Après cette victoire, Kosciusko passa un mois à faire insurger le reste de la Pologne; et ayant porté son armée à neuf mille hommes, il se remit en mouvement le 5 mai, et parvint en peu de jours à chasser entièrement l'ennemi du palatinat de Cracovie. Au bruit de l'insurrection polonaise, Frédéric-Guillaume s'avança à la tête de quarante mille hommes pour la combattre; et Kosciusko, qui n'en avait que douze mille, dont l'armement n'était pas même complet, eut l'audace de l'attaquer à Szczekociny, le 8 juin; mais après une résistance opiniâtre, il fut enfin battu et contraint de se retirer dans un camp retranché qui couvrait Varsovie : les Prussiens, profitant de leur avantage, s'emparèrent alors de Cracovie. La nouvelle de cette perte transporta de fureur le peuple de Varsovie; quelques agitateurs, ameutant la populace, dressèrent, le 28 juin, des potences dans les rues, forcèrent les prisons, et massacrèrent quelques-uns des prisonniers, accusés de connivence avec les ennemis de l'état. Kosciusko exprima dans une proclamation énergique l'indignation que lui inspiraient ces atrocités, et fit expier à ces misérables leur crime sur l'échafaud. Le roi de Prusse, réuni aux Russes, vint bientôt investir Varsovie; et après deux mois de combats sanglans et continuels, suivis d'un assaut général, où la fermeté des insurgens triompha de la valeur des Russes et des Prussiens, le monarque fut obligé de lever le siége, et de se rendre dans la grande Pologne où une insurrection formidable venait d'éclater. Kosciusko, instruit ensuite que le général Fersen allait, avec un corps nombreux, se réunir à Suwarow, partit à la hâte de Varsovie, décidé, malgré les prières d'un grand nombre de ses amis, à tenter le sort d'une bataille, pour empêcher cette jonction. Elle eut lieu en effet le 4 octobre à Macijowice, et le héros polonais, privé d'un renfort sur lequel il comptait, fut attaqué et battu, après avoir fait des prodiges de valeur. Quoique les Russes fussent trois fois plus nombreux que les Polonais, la victoire fut disputée avec acharnement pendant toute la journée et Kosciusko, déployant dans cette action les talens d'un général et la bravoure d'un soldat, rendit long-temps la fortune incertaine. Mais enfin, percé de coups et épuisé de fatigues, il tomba sans connaissance au pouvoir du vainqueur, et les Cosaques allaient terminer sa vie, lorsque les officiers russes le leur firent reconnaître : en entendant prononcer son nom, ils témoignèrent beaucoup d'admiration pour son malheur. Les Russes le traitèrent avec les égards dus à son caractère, et l'envoyèrent à Pétersbourg, où l'impératrice, trop irritée pour être généreuse, le fit renfermer dans un cachot, d'où il ne sortit qu'après la mort de cette princesse. Rendu à la liberté par Paul Ier, Koscinsko partit en mai 1797 pour les Etats-Unis, où il fut accueilli d'une manière distinguée, et arriva l'année suivante en France, où il trouva un accueil non moins flatteur de la part de tous les partis, qui s'empressèrent de fêter le défenseur de la Pologne. Depuis cette époque Kosciusko continua de résider dans la capitale de la France, et ensuite dans une campagne près de Fontainebleau. Il refusa courageusement de seconder les vues politiques de Napoléon sur la Pologne, et vécut retiré jusqu'à l'invasion des troupes russes en 1814, époque à laquelle l'empereur Alexandre et ses généraux lui témoignèrent une considération particulière. En 1815, il fit un voyage en Italie, puis un en Suisse, où il se fit naturaliser; et mourut à Soleure, le 15 octobre 1817.

KOSSAKOWSKI, seigneurs polonais, etc.

Issus d'une famille nombreuse et puissante. Ils figurèrent dans tous les troubles qui agitèrent la Pologne depuis 1789 jusqu'à son envahissement, et se vouèrent en général au parti russe,

L'un évêque de Livonie, l'autre hetman de Lithuanie, furent pendus tous deux, comme traîtres à la patrie, au moment de l'insurrection de 1794, le premier à Varsovie, et le second à Wilna : le dernier s'était déclaré ouvertement en faveur des Russes, et avait même servi dans leur armée en 1792. D'autres membres de cette famille prirent aussi une part plus ou moins active aux troubles de leur patrie, et lorsqu'en 1812 Napoléon arriva en Lithuanie, deux Kossakowski, du parti contraire aux précédens, parurent parmi ses partisans en Pologne. Le premier, *Adam*, évêque de Wilna, adhéra aux mesures de la confédération générale, et chanta, le 14 juillet, un *Te deum*, en action de grâces de la délivrance de sa patrie ; le second, *Joseph - Corvin*, membre honoraire de l'académie de Wilna, arbora hautement l'étendard de la confédération, et fut nommé, le 1er juillet 1812, secrétaire-général de la commission provisoire du gouvernement de Lithuanie. A la retraite des Français, ils se tournèrent de nouveau du côté des Russes, et furent même employés par eux dans leur province.

KOTSCHOUBEY (le comte de), ministre d'état russe, etc.

Né, vers 1770, de l'une des plus anciennes familles de Russie. Il fut nommé, en 1793, par l'impératrice Catherine II, ambassadeur à Constantinople, puis rappelé par Paul Ier, aussitôt après l'avénement au trône de cet empereur. Il laissa de vifs regrets à Constantinople ; devint, à son retour à Saint-Pétersbourg, vice-chancelier et secrétaire d'état des affaires étrangères ; tomba ensuite dans la disgrâce de Paul, et ne fut rappelé au ministère qu'à l'avénement de l'empereur Alexandre, qui lui confia provisoirement le portefeuille des affaires étrangères, et ensuite celui de l'intérieur. Le comte de Kotschoubey conserva ce dernier emploi jusqu'au traité de Tilsitt ; et, à cette époque, il fut encore une fois éloigné des affaires publiques, parce qu'il s'était déclaré contre le système continental et l'alliance de Napoléon. Les événemens de 1812 lui rendirent la faveur, dont il était aussi digne par son habileté que par la pureté de ses intentions, et pendant les campagnes lointaines de l'empereur, il fit presque toujours partie de la commission de gouvernement. Il passa quelques temps à Paris en 1818, et retourna en Russie vers le mois de juillet de cette année.

KOTZEBUE (*Auguste* de), célèbre littérateur allemand, etc.

Né le 3 mai 1761, à Weimar, où son père était conseiller de légation ; il fut appelé, dès l'âge de vingt ans, à Pétersbourg, par le comte de Gœtze, ami de son père, et alors ministre de Prusse en Russie. Le jeune Kotzebue se rendit dans cette capitale en qualité de secrétaire du général du génie, Bauer, qu'il servit jusqu'à sa mort dans plusieurs négociations, et fut recommandé dans son testament à l'impératrice, qui nomma Kotzebue conseiller titulaire, en ordonnant qu'il fût placé dans l'administration de Rével. Il fut en conséquence nommé, en 1783, assesseur au premier tribunal, puis président du gouvernement, place qu'il occupa dix ans, avec le grade de lieutenant-colonel. Sa santé l'ayant obligé à cette époque de demander sa démission, le sénat lui donna un grade supérieur, et il se retira, en 1795, dans une petite propriété nommée Friedenthal, à 48 werstes de Nerva, où il se consacra tout entier à sa famille (il s'était marié en Russie), et à la littérature. Il avait déjà composé, pour le théâtre de l'impératrice, plusieurs pièces qui n'avaient pas peu contribué aux grâces qu'il en obtint, lorsque son drame larmoyant de *Misantropie et Repentir* vint mettre le sceau à sa réputation, et le fit connaître en France comme un digne successeur de la Chaussée. Il avait aussi donné, en 1790, une comédie intitulée *le Club des Jacobins*, dans laquelle il tournait en ridicule les apôtres de la liberté française, et il publia, deux ans après, un livre en faveur de la noblesse, ce qui ne laissa aucun doute sur ses principes politiques d'alors. Ayant été nommé, en 1795, directeur du théâtre de Vienne, il se rendit dans la capitale de l'Autriche, qu'il quitta au bout de trois ans pour retourner en Russie, malgré les représentations qui lui furent faites sur les dangers qu'il pouvait courir d'après l'humeur soupçonneuse de Paul Ier. En effet, à peine était-il arrivé sur les frontières de l'empire russe, qu'il fut arrêté par ordre de l'empereur, fouillé d'une manière inquisitoriale, conduit à Mittau, où il arriva le 26 avril 1800, puis enfin envoyé en Sibérie, accompagné de

gardes comme un criminel d'état. Maltraité aussi par le conseiller qu'on lui avait donné pour guide et pour surveillant, il chercha à s'évader; erra quelques jours dans les forêts de la Livonie; fut repris par ses conducteurs, et arriva enfine à Tobolsk, à travers mille dangers, puis à Kurgan, lieu de son exil. Il y resta néanmoins fort peu de temps, et, le 7 juillet, arriva un dragon qui lui apportait sa liberté, et l'ordre de se rendre à Saint-Pétersbourg auprès de l'empereur. Il fut parfaitement accueilli du farouche Paul, qui alla même jusqu'à lui faire des excuses, et qui lui donna ensuite une terre en Livonie, en le créant directeur du théâtre allemand avec des appointemens considérables. A la mort de ce souverain, arrivée en mars 1801, Kotzebue quitta encore Saint-Pétersbourg pour se rendre à Weimar, et ensuite à Berlin, où il se fixa pendant quelques années. Depuis lors il a fait un voyage à Paris, et a publié ce qu'il appelle ses *souvenirs* de cette capitale, dans lesquels il a donné un exemple que d'autres étrangers n'ont que trop suivi, en calomniant ceux qui lui avaient donné l'hospitalité avec autant de confiance que de générosité. En 1803, il entreprit à Berlin un journal intitulé le *Sincère*, où il attaquait avec force le système de Napoléon; mais s'étant brouillé avec son co-associé, M. Merkel, celui-ci révéla des faits qui firent peu d'honneur à Kotzebue, et donnèrent une juste idée de sa probité littéraire et politique. Il n'a cessé, pendant le cours des diverses guerres d'Allemagne, et principalement en 1812 et 1813, de consacrer son inépuisable fécondité aux proclamations, pamphlets, et autres écrits de cette nature dirigés contre la France; et on y remarqua même des variantes qui ne firent que confirmer l'opinion qu'on s'était formé du caractère de cet auteur. Passé de nouveau au service de Russie, il fut appelé, en 1813, aux fonctions de consul-général de Russie à Kœnigsberg, et quitta cet emploi en 1816, pour aller occuper celui de conseiller d'état au bureau des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg. Il obtint de nouveau, en 1817, la permission de retourner à Weimar, en conservant ses appointemens, et c'est de là qu'il dirige aujourd'hui son artillerie littéraire contre les *libéraux* de tous les pays.

KOURAKIN (le prince *Alexandre*), chancelier des ordres de Russie, ambassadeur, etc.

Né en 1752. Il fut élevé avec Paul Ier, qui l'admit dans sa société intime, et qu'il accompagna ensuite dans ses voyages en Prusse et en France, en 1776 et 1782. Nommé ministre et vice-chancelier de l'empire en 1796, il donna sa démission en 1802; reçut, en 1806, le titre d'ambassadeur à Vienne; et fut chargé, l'année suivante, il de conclure les négociations entamées à Tilsitt, où il signa la paix, ce qui lui valut la place de conseiller privé de première classe, avec le rang de feld-maréchal. Pourvu, en 1808, de l'ambassade de Paris, où il resta quatre ans, il assistait, en 1810, au bal du prince de Schwartzenberg, lorsque le feu prit dans la salle. En cherchant à fuir, le prince Kourakin fit une chute dangereuse, resta sans connaissance, fut foulé aux pieds, et enfin emporté chez lui, couvert de blessures, qu'il parvint difficilement à guérir. Il quitta Paris dans le mois de mai 1812, lorsque tout moyen de conciliation entre les deux puissances fut épuisé, et attendit long-temps des passe-ports, qu'on ne voulait lui délivrer que le plus tard possible. L'incendie de Moscou lui fit éprouver ensuite des pertes considérables, et il fut choisi, en 1814, pour aller complimenter l'empereur Alexandre après son entrée à Paris, et le saluer du nom de *Béni*, que le sénat lui avait conféré. Il tomba malade à Berlin; ne prit aucune part, pendant quelque temps, aux affaires publiques; fut attaché pourtant au conseil d'état, dont il était encore membre en 1817; et profita, dans cette année, d'un congé pour venir passer quelques mois à Paris: il mourut à Weimar, le 6 juillet 1818. Le prince Kourakin était aussi bailli de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont il fut chancelier pendant plusieurs années, et chevalier de presque tous les ordres de l'Europe.

KOUTOUSOFF-DE-SMOLENSK (*Michel-Lavrisnovitch-Golenitcheff*), célèbre général russe, prince, ministre d'état, etc.

Né en 1745. Il fut élevé à Strasbourg, où il apprit les langues française et allemande; commença sa carrière militaire à seize ans; servit d'abord dans l'artillerie comme caporal; fut fait officier peu de temps après; et était à seize ans lieutenant dans le régiment comman-

par le célèbre Suwarow. Le prince de Holstein-Beck le choisit, en 1762, pour son aide-de-camp, et le 21 août de la même année, le jeune Koutousoff obtint le grade de capitaine. En 1764, il porta les armes en Lithuanie; fit cinq campagnes contre les Polonais; et passa en 1770 à l'armée de Romantzsoff, qui combattit les Turcs avec tant de succès. Quoique Koutousoff se fût distingué aux combats de Ribaja-Moguila le 10 juin 1770, à celui de Pruth le 5 juillet, au passage de la Lagne, ainsi qu'à la bataille de Kagoul, où Romantzsoff remporta une victoire décisive, ce ne fut pourtant qu'à la fin de cette année qu'il obtint le grade de major. Au mois d'octobre 1771, il prit part à la bataille des Postes, où quarante mille Turcs furent taillés en pièces, et il fut fait alors lieutenant-colonel. Pendant les années 1772 et 1773, il servit en Crimée, puis se trouva à la bataille d'Olchesky sur le Dniéper, et fut blessé en s'emparant d'un fort près d'Issoumne. Ses talens militaires se développèrent dans ces différentes affaires, et l'impératrice Catherine II le nomma colonel le 27 juin 1782; le 28 juillet de l'année suivante, il fut fait brigadier. La guerre s'étant renouvelée en 1784, les maréchaux Romantzsoff et Potemkin voulurent l'un et l'autre avoir sous leurs ordres le brigadier Koutousoff, qui, réunissant aux talens militaires l'usage du monde et une grande circonspection, sut obtenir en même temps la bienveillance de ces illustres rivaux. Le 24 novembre de la même année, il fut nommé général-major, et depuis le 28 août 1787 jusqu'au mois de juillet 1788, il commanda un corps séparé, chargé de couvrir la frontière, en empêchant l'ennemi de passer le bac : ce genre de guerre lui offrant peu d'occasions de se signaler, il obtint la permission de rejoindre l'armée de Potemkin, qui assiégeait Oczakoff. Le 28 août l'ennemi fit une sortie, et attaqua avec furie le corps de Koutousoff, qui résista avec beaucoup de fermeté; mais il fut dangereusement blessé dans cette affaire, une balle lui traversa la tête, et ce ne fut que par une sorte de miracle qu'il échappa à la mort. A peine était-il rétabli qu'il vint rejoindre le prince Potemkin, qui le chargea de couvrir les frontières de la Turquie et celles de Pologne; ce fut alors qu'on le vit se porter rapidement sur tous les points menacés; tantôt, à la tête d'un corps d'élite, il se plaçait entre le Dniester et le Bog; une autre fois, avec la cavalerie légère, il harcelait une armée entière, enlevait ses convois et coupait ses communications. En 1790, il reçut ordre de réunir ses troupes à l'armée de Suwarow, qui assiégeait Ismailow, et il vint prendre le commandement de la 6ᵉ colonne, qu'il conduisit au terrible assaut où les Turcs perdirent plus de trente mille hommes. Devenu lieutenant-général le 25 mars 1791, Koutousoff fut chargé de commander les troupes qui étaient entre le Pruth, le Dniester et le Danube; et contribua le 28 juin au gain de la bataille de Matchine, qui termina la guerre. Il obtint alors le commandement de l'Ukraine; et par suite d'un bonheur bien extraordinaire, trois généraux qui partageaient rarement les mêmes opinions, le recommandèrent à l'impératrice : c'étaient Potemkin, Suwarow et Repnin. Il quitta bientôt l'Ukraine pour se rendre à Constantinople, où il remplit les fonctions d'ambassadeur depuis le 4 juin 1793 jusqu'au 24 mai 1794; et, à son retour, l'impératrice lui donna le commandement de la Finlande, et la place de directeur du premier corps des cadets. Après la mort de Catherine II, Paul Iᵉʳ, voulant décider la Prusse à entrer dans son système, chargea le général Koutousoff de cette commission délicate, qu'il remplit avec un plein succès. L'empereur lui donna alors le commandement des troupes de Finlande, et l'envoya presque aussitôt remplacer en Hollande le général Hermann, qui venait d'être destitué pour s'être laissé battre par le maréchal Brune. Mais, quelque diligence qu'il fit, il ne put joindre le corps qui lui était confié, et il apprit en arrivant à Hambourg que la paix était conclue. La mort de Paul Iᵉʳ et la disgrâce du comte de Pahlen lui valurent à son retour le gouvernement militaire de Saint-Pétersbourg, place très-difficile à remplir. Cependant le nouveau gouverneur sut s'y concilier tous les esprits, jusqu'au moment où la guerre entre l'Autriche ayant éclaté, il fut chargé du commandement de l'armée qui dut se réunir aux Autrichiens. Ceux-ci ayant déjà été battus à Ulm, lorsque l'armée russe entra sur leur territoire, cette circonstance imprévue n'empêcha point Koutousoff de passer le Danube; mais les Français s'étant portés sur la rive

gauche, il ne voulut point s'exposer à voir couper ses communications, et se hâta de repasser le fleuve pour marcher au-devant de l'ennemi, qu'il attaqua à Crems, où le combat fut très-opiniâtre et le succès balancé; l'empereur d'Autriche lui donna à cette occasion le grand cordon de Marie-Thérèse. Néanmoins il fut décidé que les Russes se retireraient en Moravie, où les Français les suivirent, et les deux armées se trouvèrent enfin en présence à Austerlitz. Ce fut près de cette petite ville qu'Alexandre I[er] convoqua un conseil de guerre, dont le résultat fut de livrer bataille à Napoléon, malgré l'avis contraire de Koutousoff, qui voulait qu'auparavant on se réunît au général Benningsen, qui arrivait à la tête d'une armée. On connaît les suites de cette affaire, où la valeur française triompha encore du nombre et du courage réunis. Lorsque la paix fut conclue, Koutousoff se rendit en Ukraine, puis à Pétersbourg; et fut chargé en 1809, à la mort du comte de Kamenskoi, du commandement de l'armée destinée à combattre les Turcs. Après avoir remporté quelques avantages et enlevé plusieurs forteresses, il parvint à envelopper le grand visir Nazir-Pacha, et le força de se rendre à discrétion, le 26 novembre 1811, avec une armée de beaucoup supérieure à celle des Russes. Cet important succès valut à Koutousoff le titre de comte et un portrait enrichi de diamans; mais il devait bientôt obtenir une gloire encore plus réelle et surtout plus utile à sa patrie; car c'était à lui qu'il était réservé, après avoir illustré la Russie par sa valeur, d'affermir sa puissance par d'habiles négociations. En effet, il signa la paix à Bucharest, le 16 mai 1812; et l'empereur Alexandre ne crut pas trop payer un pareil service, en élevant à la dignité de prince celui qui le lui avait rendu. La guerre éclata bientôt entre la France et la Russie; et dès le début de cette redoutable lutte, tous les regards se portèrent sur Koutousoff; la noblesse toute entière supplia l'empereur de lui donner le commandement des forces qu'il levait pour la défense de l'empire; le monarque ne s'en tint pas à remplir un tel vœu, car il nomma encore le prince Koutousoff président du conseil d'état, et généralissime de ses armées. Ce fut le 20 août 1812 que ce général livra à Napoléon la bataille de la Moskowa, la plus sanglante qui ait été donnée dans tout le cours d'une guerre où il y en eut de si meurtrières. Les talens et la bravoure qu'il y déploya le firent nommer feld-maréchal, et celle de Krasnoy lui valut, outre le surnom de *Smolensky*, le grand cordon de Saint-George. Au mois de janvier 1813, les Russes pénétrèrent en Prusse, et de là en Saxe; mais, tandis que leur armée assurait ainsi l'indépendance de l'Allemagne, le prince Koutousoff, atteint par une cruelle maladie, suite de ses longs travaux, était près de terminer sa carrière, et il mourut en effet le 16 avril 1813, à l'âge de soixante-huit ans, dans la petite ville de Bunzlan en Silésie, au moment de voir ses travaux couronnés par les plus grands résultats. Livré dès l'enfance à l'étude de l'art militaire, il en avait long-temps médité les principes et pratiqué les opérations; aussi ne donna-t-il rien au hasard, et il porta ainsi la gloire des armes russes plus loin que tous ceux qui l'avaient précédé. Son caractère était liant et ses mœurs douces; l'art militaire n'avait pas été sa seule occupation; il aimait la littérature française, cultivait les arts avec succès, et parlait purement plusieurs langues.

KRAHE (*Lambert*), peintre allemand, etc.

Né à Dusseldorf, vers 1730. Après avoir étudié les élémens de la peinture en Allemagne, il se rendit en Italie pour achever de former son talent, et prit successivement à Rome, des leçons de Subleyras et de Benefiali: il revint ensuite dans sa patrie, où il obtint la place de premier inspecteur de la galerie de Dusseldorf. Enthousiaste de son art, il accueillait avec une bienveillance vraiment paternelle, les jeunes artistes qui montraient quelques dispositions. Un jour un jeune garçon boulanger, nommé Schmitz se présente à lui, et lui montre un livre de figures qu'il le supplie d'acheter. Krahe, étonné du talent qu'il y remarque, lui en demande l'auteur; Schmitz se nomme, et ajoute que forcé pour vivre de suivre le métier de son père, il ne peut dessiner que les dimanches et les jours de fêtes. Krahe lui dit, de revenir le lendemain; l'adopte alors en quelque sorte pour son fils; et non content de l'initier dans l'art du dessin, il lui apprend encore la géométrie et l'histoire. Après deux ans d'études, il l'envoie à Paris

se perfectionner dans l'art de la gravure, sous Wille, qui le reçut avec bonté, et le rendit bientôt à son bienfaiteur avec des talens de plus. Krahe étonné des progrès de Schmitz lui obtint un emploi dans la galerie et lui confia même divers travaux important. Assidu au travail et guidé par l'amour et par la reconnaissance, Schmitz ne fréquenta, pendant deux ans, que la maison de Krahe; il s'y rendait un jour suivant sa coutume, lorsqu'il trouva en arrivant les préparatifs d'une fête pour le mariage d'Henriette Krahe, fille ainée de son protecteur. Depuis long-temps il aimait Henriette; mais aussi délicat que sensible, il avait toujours caché son amour retenu par l'idée des bienfaits de celui à qui il devait tout. Ne pouvant résister à ce malheur inattendu, il tomba malade sur le champ, et après avoir fait l'aveu de ses sentimens au père de sa maîtresse, il demeura pendant quatre mois entre la vie et la mort. Cependant le mariage projeté n'eut pas lieu; et Krahe s'étant ensuite déterminé à faire le bonheur de Schmitz, alla le trouver avec sa fille et lui annonça qu'il l'avait choisi pour son fils. Le lendemain arrive; on attend en vain l'heureux Schmitz, et l'on apprend bientôt qu'il est parti dans la nuit pour Munich, emportant avec lui ses planches et ses dessins. On ne savait que conjecturer de cette fuite soudaine, quand au bout de neuf jours, il arrive de Munich, apportant le brevet d'une pension de 600 florins: il s'était jeté aux pieds de l'électeur en lui exposant son histoire, et le prince convaincu de ses talents et touché de sa délicatesse, l'en avait récompensé par le don de cette pension. Schmitz, en revoyant Krahe, s'écria: « A présent » je suis digne d'Henriette; j'ai aussi » quelques revenus. » Les deux amans furent unis en 1782. Schmitz a gravé, depuis lors, un *Groupe d'enfans* peint par Rubens; *Jésus et saint Jean*, de Sarcellino, et l'*Apparition de Jésus à la Madeleine*, du Baroche: il a gravé en outre, pour le voyage pittoresque de Naples, une *Vue de la petite cour supérieure de la maison de campagne de Pompée.* Il termina ses jours à Dusseldorf, peu de temps après son beau-père Krahe, qui mourut également dans cette ville en 1790, honoré des regrets de tous les jeunes artistes, auxquels il ne cessait de prodiguer ses conseils et surtout ses bienfaits.

KRASICKI (*Ignace*), comte de Siezen, archevêque de Gnesne, etc.

Né à Doubiecko, le 5 février 1735, d'une famille illustre dans les sciences et dans les armes; il fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique; et devint successivement prince-évêque Warmie et archevêque de Gnesne. Il cultiva la littérature avec succès; fut un des plus illustres écrivains polonais du dix-huitième siècle, et servit sa patrie avec sa plume, ne pouvant la défendre avec son épée. Le premier partage de la Pologne, en 1772, l'ayant fait tomber sous la domination prussienne, et l'ayant forcé par conséquent de renoncer au sénat de sa patrie, il se consacra plus que jamais aux travaux du cabinet, et jouit constamment de l'amitié du Grand-Frédéric, qui se plaisait dans sa conversation vive et enjouée. Ce prince lui disait un jour en plaisantant: « J'espère bien que vous » me ferez entrer en paradis sous votre » manteau épiscopal. » — « Non, sire, » répondit le prélat; V. M. me l'a rogné » si court, qu'il me serait impossible » d'y cacher de la contrebande. » Poëte moins nerveux et moins correct peut-être que Naruszewicz et Trembecki, ses contemporains, le comte Krasicki se distingua pourtant par le goût, l'agrément et la facilité; il excellait surtout dans la peinture des ridicules qui tenaient aux habitudes nationales. Parmi ses principaux ouvrages, on cite *la Mycheide*, poëme héroï-comique en dix chants, sur les rats et les souris, qui, au rapport de l'ancienne chronique de l'évêque Kadlubeck, mangèrent le roi Popiel; et la *Monomachie*, ou guerre des moines, en six chants, qui dut le jour à une plaisanterie de Frédéric. Ce monarque, ayant fait loger le prélat dans un appartement de Sans-Souci, occupé antérieurement par Voltaire, lui fit observer d'un air malin que cette situation allait sans doute l'inspirer d'une manière digne du poète qu'il avait précédé; et c'est effectivement là que l'archevêque composa ce poëme original, plein de verve, et qui passe pour son chef-d'œuvre. On doit aussi au comte Krasicki plusieurs livres de *Fables*, dans lesquels il s'en trouve beaucoup d'excellentes, et qui passeraient pour telles dans toutes les langues; des *Satires*, bien faites et bien écrites, qui paraissent cependant un peu froides à côté de celles de Naruszewicz;

la *Guerre de Chocin*, poëme épique en douze chants, qui est plutôt un récit historique, souvent en beaux vers, de la victoire remportée sous le règne de Sigismond III, par Choczkiewi, sur le sultan Osman, qu'un véritable poëme; et enfin des *Lettres et Mélanges*, en prose et en vers, où l'on trouve beaucoup d'instruction, de gaité et de raison. Ses autres écrits en prose, quoique jouissant d'une moindre estime, portent tous un caractère d'utilité, et souvent le cachet de son talent : on compte dans ce nombre une *Encyclopédie élémentaire*, et une *Histoire de Varsovie*. Cet infatigable et laborieux littérateur mourut à Berlin, le 14 mars 1801, à l'âge de soixante-six ans, et fut universellement regretté.

KRASINSKI (le comte *Vincent*), général polonais, etc.

Issu d'une famille illustrée dans les annales de la Pologne. Il abandonna sa patrie dès qu'elle eut passé sous le joug des Russes, et devint colonel du 1.er régiment de chevau-légers-lanciers au service de France : il était aussi chambellan de Napoléon. Il se distingua par son courage en différentes occasions, passa le premier le Niémen à la nage en [illegible], et fut présent à toutes les affaires de cette campagne. Nommé général de brigade en 1813, puis général de division dans les premiers mois de 1814, il signala de nouveau sa valeur, le 13 mars de cette année, auprès de Reims; contribua particulièrement à la reprise de cette ville, et ayant ensuite coupé la route de Béry-au-Bac, il força l'ennemi de se retirer en désordre. Après la chute de Napoléon, le général Krasinski conduisit en Pologne les débris des troupes polonaises, et fit, le 25 août 1816, son entrée à Posen, où il fut reçu au milieu des acclamations des habitans. Peu après le comte Krasinski fut chargé par l'empereur de Russie de passer en revue la garde impériale lithuanienne, à Varsovie, et fut nommé alors commandant de cette ville. Il jouissait encore, en 1818, de la confiance et de la faveur du monarque russe, et assista, le 8 avril, à un grand dîner, donné par ce prince à la haute noblesse de Pologne.

KRAY (le baron de), général-feld-zeugmeistre autrichien, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Né en Hongrie, d'une famille distinguée du pays. Il prit le parti des armes, et après avoir fait la guerre contre les Turcs, en qualité de colonel, il fut nommé général-major, et servit d'une manière distinguée en 1793, 1794 et 1795, dans les Pays-Bas et sur le bas-Rhin. Employé, en 1796, à l'armée de Wartensleben, il continua à y rendre les plus grands services dès l'ouverture de la campagne; fut alors élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant, et se conduisit de la manière la plus brillante dans toutes les affaires qui eurent lieu en Franconie; il se fit surtout remarquer par ses talens et ses manœuvres savantes aux batailles d'Altenkirken, de Forcheim, Bamberg, Wetzlar et Giessen. Les défaites qu'éprouva, au commencement de 1797, cette même armée, alors commandée par le général Werneck, et la déroute presque inouie dans laquelle elle fut mise ensuite par Hoche, firent inculper la plupart des officiers-généraux qui y servaient, et M. de Kray, acquitté par un conseil de guerre tenu à Vienne, fut seulement condamné à quinze jours d'arrêts, apparemment pour qu'aucun ne sortît innocent de cette enquête. Il passa alors à l'armée d'Italie, où il prit le commandement en chef des troupes autrichiennes, après la mort du jeune prince d'Orange, et ouvrit la campagne de 1799, avec des avantages qui préparèrent les succès des généraux Mélas et Suwarow. Il fut à cette époque chargé du siége de Mantoue, dont il s'empara après deux mois de travaux, suspendus un instant par l'approche de l'armée de Macdonald; et reçut de l'empereur l'accueil le plus flatteur lorsqu'il se rendit à Vienne en février 1800. On lui confia bientôt après le commandement de l'armée du Rhin que quittait l'archiduc Charles; mais ses succès dans cette campagne ne furent pas aussi brillans que dans les précédentes, et la paix vint peu après suspendre la carrière militaire du général Kray, qui mourut à Vienne au mois de janvier 1804. On le regardait, avec justice, comme un des généraux les plus habiles qui aient commandé les Autrichiens pendant la guerre de la révolution.

KRAYENHOF, général hollandais, etc.

Né à Amsterdam, où son père était pharmacien; il fut d'abord destiné à cet état; mais ayant reçu de la nature d'heureuses dispositions pour les mathématiques et pour le génie, il profita des mouvemens politiques qui agitèrent

la Hollande, pour se jeter dans la carrière militaire, et parvint avec une rapidité prodigieuse au grade de général. Ce fut lui qui conseilla à Louis Bonaparte de s'opposer à l'entrée des troupes françaises, en 1810, et qui présenta à cet effet le plan des fortifications d'Amsterdam. Cette circonstance ne le servit pas puissamment auprès de Napoléon, qui en fut instruit; néanmoins il ne tarda pas de rentrer en faveur, et dès le mois de novembre 1811 il fut mis en activité dans les troupes françaises, où il servit avec distinction. Le général Krayenhoff est aujourd'hui commandeur de l'ordre militaire de Guillaume, inspecteur-général du génie et des fortifications, et enfin gouverneur d'Amsterdam pour le roi des Pays-Bas.

KRIEG (*Jean-Frédéric*), général badois au service de France, etc.

Né à Lahr, en Brisgaw, en 1730. Il entra au service de France à l'âge de seize ans, et fit avec le comte Maurice de Saxe toutes les campagnes de la guerre d'Hanovre. Le maréchal de Broglie lui donna le grade de capitaine de cavalerie, à la bataille de Rosbach, où il avait reçu sept blessures, et le nomma major à celle de Minden. Krieg reçut à la malheureuse affaire de Clostercamp seize blessures en protégeant la retraite de l'armée française, et ne put reprendre son service que trois ans après. Il commandait au siége de Gibraltar, en 1782, une batterie flottante; mais ces batteries ayant été détruites, il s'échappa à la nage, quoique blessé de nouveau, et sauva la vie à plusieurs de ses frères d'armes. A l'instant de la révolution, Krieg, alors capitaine au régiment de Nassau, devint aide-de-camp du général Wimpfen, et commanda en second la place de Thionville quand elle fut assiégée. La glorieuse résistance de cette ville fut due particulièrement aux habiles manœuvres et à la valeur de ce guerrier, qu'on voyait toujours à la tête des sorties; les ennemis, pour se venger, mirent en se retirant le feu à sa seule propriété: c'était une petite fayencerie, située à Oberkirch, dans le Brisgaw. Krieg, nommé successivement chef de la légion de la Moselle, organisée par ses soins à Nanci, colonel d'infanterie, général de brigade, général de division et enfin commandant de Metz; fut arrêté en 1793, et transféré dans les prisons de Paris, où il languit quinze mois. Ayant recouvré sa liberté, après le 9 thermidor, on le mit à la tête d'une armée destinée contre la Vendée, où il s'acquit une nouvelle gloire, et d'où il ne revint que pour être général commandant en chef de Paris. Après avoir, pendant dix-huit mois, occupé ce poste difficile, il obtint sa retraite, et fut se fixer à Bar-sur-Ornain, où il mourut en 1800. Krieg, soutien des pauvres et père du soldat, avait alors cinquante-quatre ans de service effectif, et trente-trois blessures.

KRUDENER (le baron de), ministre russe, etc.

Issu de l'une des plus anciennes maisons de la Livonie. Il embrassa la carrière diplomatique, et fut nommé, en 1796, ambassadeur de la cour de Russie auprès de celle d'Espagne à Madrid. Mais les rapports politiques des diverses puissances ayant changé de nature à cette époque, il ne put remplir sa mission, et alla vivre dans ses terres. En 1798, il fut envoyé, comme ministre russe, à Copenhague; d'où il passa à Berlin en la même qualité, et mourut dans la capitale de la Prusse, le 14 juin 1802, des suites d'une attaque d'apoplexie. Le baron de Krudener était regardé généralement comme l'un des bons publicistes de l'Europe.

KRUDENER (la baronne *Valérie* de), épouse du précédent, etc.

Née en 1770, à Wittingoff, en Livonie. Douée d'une imagination vive, d'une ame ardente, impétueuse, elle passa les belles années de sa jeunesse dans les orages des passions, et troubla aussi le repos d'une foule d'adorateurs; mais lorsque la main du temps eut effacé l'éclat de ses charmes, elle se soumit noblement au destin, et résolut de parler à l'esprit, après avoir parlé si long-temps au cœur: son roman de *Valérie*, dont le public crut qu'elle était l'héroïne, commença sa réputation littéraire. Elle se jeta ensuite dans la politique, et eut, dit-on, une extrême influence dans les affaires de l'Europe: on alla même jusqu'à assurer qu'elle eut la plus grande part dans la composition d'un ministère. Elle quitta depuis la diplomatie et toutes les grandeurs mondaines, pour se livrer entièrement à la mysticité; parcourut une partie de l'Europe, en prophétisant, et suivie d'une foule de jeunes disciples, tous

animés du zèle le plus ardent pour la propagation de sa doctrine, et arriva enfin, dans les premiers mois de 1818, à Riga, où elle a fixé son domicile par des ordres supérieurs. Madame de Krudener est très-petite, elle a de fort beaux cheveux blonds, et le plus brillant incarnat colorait autrefois ses joues, devenues pâles et maigres.

KRUNITZ (*Jean-George*), littérateur prussien, etc.

Né à Berlin en 1728. Il fit ses études à Gœttingue, Halle et Francfort-sur-l'Oder, et fut reçu docteur en médecine dans la dernière de ces universités. Il commença ensuite à professer cet art dans la même ville; mais ayant eu peu de succès comme professeur et comme praticien, il alla s'établir à Berlin, et y devint un des écrivains les plus infatigables que l'on ait vu en Allemagne. On a dit d'un auteur fécond que, d'après le grand nombre de ses ouvrages volumineux, il a dû écrire trois feuilles par jour; le docteur Krunitz n'a guère pu en écrire moins; et c'est bien de lui que l'on peut assurer que toute sa vie est dans ses ouvrages : il ne faut chercher, comme de raison, dans l'immense collection de ses travaux, ni invention ni style; ce ne sont au contraire que des compilations et des traductions écrites avec une prolixité fatigante. Son ouvrage le plus considérable est l'*Encyclopédie économico-technologique*, ou système général de l'économie politique, domestique et morale; de la géographie, de l'histoire naturelle et des arts, etc., qui fut commencé en 1773. Ce travail ne devait être d'abord qu'une traduction de l'encyclopédie d'Yverdon; mais, arrivé à la fin des premiers volumes, Krunitz trouva tant de lacunes à remplir, tant de matériaux à employer, qu'il résolut de marcher seul dans cette grande entreprise. Dès lors il compila, dans l'espace de vingt ans, soixante-douze gros volumes; et si la mort ne l'eût surpris, il aurait sans doute achevé à lui seul cet ouvrage immense, qui peut être considéré comme un magasin informe, rempli de matériaux bruts, entassés sans mesure et sans choix, et dans lequel pourtant on trouve quelquefois de précieux renseignemens, qui jettent le lecteur dans la surprise sur l'étonnante érudition de l'auteur. Parmi les autres ouvrages de Krunitz, nous nous bornerons à citer la traduction de l'*Histoire naturelle du Groënland*, par Egede; et celle des *Principes chimiques de l'Agriculture*, par Vallerius. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, lorsqu'il mourut, en 1796.

KRUS (*Joseph-Louis-Casimir*), conseiller-d'état, membre du corps législatif helvétique, etc.

Né à Lucerne en 1734, d'une famille patricienne, et destiné dès son enfance à la magistrature, il fréquenta d'abord le gymnase de sa ville natale, et fit ensuite ses études en philosophie et en jurisprudence, à l'université de Fribourg en Brisgaw. Il voyagea depuis en France et en Italie, et entra, pendant quelques années, au service du prince-abbé de Saint-Gall, qui le chargea d'une partie de l'administration de son pays. En 1762, M. Krus, de retour à Lucerne, fut élu membre du conseil d'état, où il développa des talens et des moyens qui lui assurèrent une influence prépondérante dans le gouvernement de son canton. En effet, à des connaissances variées et à un esprit cultivé, M. Krus joignait une éloquence mâle, une mémoire heureuse, un caractère ferme, de l'intégrité, de la modération, et particulièrement l'aménité des mœurs qui distinguent encore quelques-uns de ses compatriotes. Les conseils de Lucerne, alors divisés en deux partis, qui se combattirent assez ouvertement, depuis 1764 jusqu'en 1769, et finirent par répandre le sang, trouvèrent dans M. Krus un médiateur qui chercha à les concilier; mais, après avoir essayé plusieurs fois inutilement de rétablir la paix, il abandonna enfin ses collègues à leurs passions, et s'opposa seulement à l'injuste sentence de mort portée contre le fils de l'un d'entre eux. Devenu administrateur des bailliages italiens, pendant deux ans, il se lia d'amitié avec le comte de Firmian, gouverneur de Milan, par le moyen duquel il ménagea des avantages précieux à ses administrés, et, de retour à Lucerne, il fut nommé avoyer et premier magistrat du canton. Le système d'une neutralité complète et sincère, pendant les premières guerres de la révolution, fut fortement appuyé et soutenu par M. Krus, qui, plus tard, se prononça de même pour l'abandon des privilèges patriciens, afin d'éviter à sa patrie les maux de la révolution et de l'invasion étrangère; mais ces maux, qu'il avait vainc-

ment tâché de conjurer ayant causé enfin la perte de ses emplois, il vécut dans la retraite jusqu'en 1801, que le gouvernement helvétique, désirant s'adjoindre d'anciens magistrats, pour opérer, moyennant cet amalgame, l'union des volontés et des esprits, et conserver à la Suisse sa constitution unitaire, appela M. Krus au conseil législatif. Le vieillard, ne trouvant dans ce corps ni les hommes ni les choses qu'il avait connus, et se voyant entouré de formes nouvelles, à la place de celles qui lui avaient été si familières, se dégoûta bientôt d'un théâtre sur lequel il ne savait ni figurer ni employer ses moyens, et désira alors plus que jamais le retour de l'ancien ordre de choses. Il crut l'apercevoir enfin dans l'acte de médiation offert par Napoléon à la Suisse, et accepta alors avec plaisir la place d'avoyer, que ses concitoyens s'empressèrent de lui conférer; mais ses espérances furent encore trompées; car s'il retrouva le local où siégeait autrefois le sénat, il n'y trouva plus les familles anciennes, et vit au contraire, parmi ses égaux, des hommes nouveaux, jadis sujets du patriciat lucernois, et remplis du noble amour de la liberté et de l'égalité civile et politique. Réduit alors à former une espèce d'opposition, il défendit quelquefois avec force, et plus souvent encore avec humeur, non-seulement ce qui était véritablement juste et honnête; mais encore ce qui, par habitude et prévention, lui paraissait tel, et se montra ainsi l'ennemi de toute innovation libérale et généreuse : il mourut en 1805, âgé de soixante-onze ans.

KRUSEMARK (le baron de), général et ambassadeur prussien, etc.

Né en Prusse, d'une famille distinguée dans le militaire. Il embrassa lui-même cette carrière, devint officier-général, et fut ensuite chargé par sa cour de plusieurs missions diplomatiques. Après le mauvais succès des dernières tentatives faites, en 1806, par le roi de Prusse, auprès de Napoléon, pour le maintien de la paix, M. de Krusemark partit pour Saint-Pétersbourg, avec une lettre de la propre main de Frédéric-Guillaume, adressée à l'empereur Alexandre, et réussit à renouer entre les deux monarques la coalition, dont les résultats furent décidés par le traité de Tilsitt. Nommé en 1809 ambassadeur de Prusse près la cour de France, il en remplissait encore les fonctions en 1813, et ne quitta Paris qu'après la rupture occasionnée par les désastres de Moscou : la correspondance qu'il entretint alors avec le prince de Hardenberg et Maret, duc de Bassano, forme un ensemble de documens précieux pour l'histoire de cette époque. En 1814, et après la paix de Paris, le général Krusemark fut revêtu de l'emploi d'envoyé extraordinaire de la cour de Berlin près celle de Vienne, où il était encore ministre prussien en 1818.

KRUSENSTERN (*A. F.*), chevalier de, célèbre marin russe, etc.

Il entra de bonne heure dans la marine russe, se fit distinguer autant par ses connaissances que par son caractère entreprenant, et servit sur les flottes anglaises pendant les années 1793 à 1797. Il passa celles de 1798 et 1799 à Canton en Chine, et c'est là qu'il vit le grand avantage que son pays pouvait tirer d'un commerce direct avec la Chine, des pelleteries de leurs possessions par les côtes du nord-ouest de l'Amérique. A son retour en Russie, il présenta à son gouvernement un projet pour utiliser cette découverte; mais il ne fut pas goûté alors, et ce ne fut que sous l'empereur Alexandre Ier, que le comte de Romanzoff, ministre du commerce, le soumit à son souverain, qui l'accueillit. M. de Krusenstern quitta la rade de Falmouth, le 5 octobre 1803, avec plusieurs bâtimens, et fit ce qu'on appelle son *voyage autour du monde*. Il confirma dans toute leur étendue les découvertes du célèbre et malheureux *la Pérouse*, et détermina, avec précision, la position des différens détroits : c'est aussi dans ce voyage qu'il trouva dans l'île de Noukaïva, l'une des îles Mendoça, le matelot français, *Joseph Cabris*, qui s'est fait voir depuis à Paris, et qui y était devenu grand juge et gendre du roi. En 1815, M. de Krusenstern fut chargé, par son cabinet, d'un nouveau voyage, pour examiner le détroit de Behring, afin de trouver un passage de l'Amérique du nord à Archangel.

KUH (*Ephraïm-Moïse*), juif et poëte allemand, etc.

Né en 1731, à Breslau, où son pèr. Issu d'une famille israélite, était négociant, il développa de bonne heure de si heureuses dispositions, et tant d'ardeur pour l'étude qu'on voulut en faire un savant rabbin; mais la vive imagination

du jeune Kuh ne pouvant s'accommoder des subtilités de la scolastique des Hébreux, il montra tant de répugnance pour ce genre de savoir, que son père, renonçant à l'espoir d'avoir un rabin dans sa famille, finit par le destiner à la carrière dans laquelle il s'était enrichi lui-même. Il entra donc dans le commerce, et fut premier commis à Berlin, dans la maison de son oncle, le fameux Ephraim, si connu pour avoir été chargé de l'entreprise de la refonte des monnaies sous Frédéric. C'est là qu'il fit connaissance avec Mendelsohn, Ramler, Lessing et autres grands écrivains, ce qui le porta bientôt à négliger le soin de sa fortune, afin de se livrer entièrement aux lettres, et surtout à la poésie. La passion des livres, ainsi que le défaut d'économie, le ruinèrent en peu d'années, au point de forcer sa famille à lui assigner une pension. Il voyagea pendant deux ans en Hollande, en France et en Italie, toujours suivi de trois énormes malles remplies de livres, et revint enfin en Allemagne, atteint d'une mélancolie qui dégénéra bientôt en folie, dont les accès allaient jusqu'à la fureur; c'est pourtant dans les momens lucides de ce triste état qu'il composa ses meilleures pièces de vers. Un médecin habile le guérit néanmoins de sa mélancolie; mais il devint paralytique en 1785, et mourut à Breslau le 5 avril 1800. Ses poésies, dont le manuscrit contenait plus de cinq mille pièces, ont été recueillies après sa mort, par Ramler, qui en a publié un choix, en deux petits volumes. On y remarque particulièrement des *épigrammes*, des *madrigaux*, des *chansons*, dans le genre de Catulle ou d'Anacréon; des *fables*, dans lesquelles il a taché d'imiter la manière de Phèdre; et enfin une *ode* à la Divinité, que l'on dit avoir été retouchée par Mendelsohn, mais que d'autres critiques jugent supérieure aux meilleures pièces de ce dernier.

KUSZANZY (*Ali*), chef des Kersales, en Servie, pacha à deux queues, etc.

Sorti des rangs obscurs de la société, il parvint, par son courage, à l'emploi périlleux de chef des Kersales, au service de la Porte-Ottomane, et traita en 1804 avec les Serviens pour leur livrer les deys turcs, morts ou vifs; mais il manqua à sa promesse; remit ses prisonniers au visir Békir-Pacha; refusa ensuite d'évacuer Belgrade, qu'il voulait garder pour son compte; et fut alors proscrit par la Porte-Ottomane. Après une longue détresse et une grande résistance, il envoya enfin des députés pour traiter avec Czerni-Georges, et offrit vainement de rendre la forteresse et la ville, à la condition d'être employé par les Serviens et de conserver son organisation militaire. Il fut forcé, le 13 décembre 1807, de se retirer dans la forteresse supérieure, à la suite de la prise de la ville basse de Belgrade par les Serviens, auxquels il échappa, et tenta alors de se retirer à Wildin, auprès de Passwan-Oglou. Arrivé devant cette place, au moment de la mort de ce fameux pacha, on lui en refusa d'abord l'entrée; mais il y revint bientôt, et y commanda même en second, sous les ordres d'Idris-Pacha. En juin 1809, Kuszanzy fit de nouveau la guerre aux Serviens, et fut chargé du commandement de l'avant-garde de l'armée turque. Depuis lors, il a disparu de la scène politique.

KUTTNER (*Charles Gottlob*), savant voyageur saxon, etc.

Né le 18 février 1755, à Wiedemar près de Delitsch en Saxe. Il fit ses études à Leipzig; et, après avoir été instituteur pendant huit ans à Bâle, il se trouva chargé de l'éducation d'un lord irlandais. Il voyagea ensuite avec plusieurs jeunes Anglais dans la plupart des pays de l'Europe, et mourut, dans la retraite, à Leipzig, le 11 février 1805. Il avait une grande connaissance des affaires et des hommes, et possédait plusieurs langues. Les relations de ses voyages renferment un grand nombre de renseignemens positifs. On a de lui, comme auteur, des *Lettres sur l'Irlande et sur la Suisse*; un *Voyage en Allemagne, en Danemarck, en Suède, en Norwège et dans une partie de l'Italie*; et des *Observations sur l'Angleterre, les Pays-Bas et la France*. Il s'est aussi fait connaître avantageusement par des extraits et des mémoires insérés dans les journaux littéraires d'Allemagne.

L

LACY (don *Louis*), général des cortès espagnols, etc.

Né au camp de Saint-Roch près Gibraltar, et fils du major d'un régiment d'infanterie espagnole, originaire d'Irlande, qui laissa son épouse veuve avec deux enfans en bas âge. Mme Lacy, après la mort de son mari, se réunit à MM. Gautier ses frères, officiers au régiment de Bruxelles, et suivit leur corps à Porto-Rico. Le jeune Lacy, qui annonçait dès son enfance de grandes dispositions militaires, et surtout une originalité extraordinaire, devenu officier à l'âge de quatorze ans, ne tarda pas à être révolté des manières un peu dures de ses oncles à son égard, et partit du Ferrol, où son régiment était en garnison, pour se rendre à Porto en Portugal, sans argent, et avec des circonstances dignes d'un héros de Gil-Blas. Il était déjà à bord d'un navire hollandais, prêt à mettre à la voile pour les Moluques, lorsqu'il fut enfin rejoint et ramené par un de ses oncles. Le régiment de Bruxelles ayant été réformé en 1792, Lacy passa à celui d'Ultonie, et se distingua, pendant la guerre contre la république française, par l'intrépidité et le sang-froid le plus étonnant. Il avait accoutumé son corps aux plus rudes fatigues; se couchait rarement la nuit; reposait, de temps à autre, quelques heures après son dîner, et pouvait marcher vingt-quatre heures de suite sans s'arrêter, que le temps nécessaire pour prendre de la nourriture : en arrivant, il allait au bal, et y dansait avec autant de grâce et de légèreté que s'il n'eût fait que de sortir de sa chambre. Le 31 décembre 1798, il s'embarqua pour les îles Canaries, avec le grade de capitaine-aide-major; mais, s'étant trouvé ensuite auprès d'une dame le rival préféré du capitaine-général, celui-ci trouva le moyen de s'en débarrasser en le bannissant à l'île de Fer, d'où il écrivit au général des lettres pleines des injures les plus atroces. Traité d'abord avec indulgence, il fallut enfin le faire juger par un conseil de guerre, dont les membres, admirateurs de ses talens militaires, profitèrent du dérangement assez habituel de son cerveau pour commuer la peine capitale, qu'il avait encourue, en un emprisonnement d'un an, dans le fort de la Conception en Castille. Le gouverneur reçut ordre de rendre compte de la conduite de son prisonnier; et Lacy n'ayant pas tardé à convaincre son gardien qu'il était réellement fou, il fut alors mis en retraite à Cadix. Rendu enfin à la liberté avec six francs dans sa poche et peu de bagages, il vint en France à la fin de 1803; s'enrôla, comme soldat, dans le 6e régiment d'infanterie légère; et se trouvait déjà sergent, au bout de vingt-neuf jours, lorsqu'il reçut le brevet de capitaine à la légion irlandaise qui se formait à Morlaix. Passé à la garnison de Quimper, il y épousa, à la suite d'une intrigue qui fournirait le sujet d'une comédie, une demoiselle d'une famille distinguée, qui l'accompagna depuis à Berlin, Flessingue, etc. Nommé enfin chef d'un bataillon de légion destinée à l'armée d'Espagne, il arriva à Madrid, où il déserta; prit parti dans les troupes qui combattaient contre la France; se fit remarquer par une valeur et des talens rares, et se trouvait déjà commander une brigade à la bataille de Talavera. Il parvint en peu de temps au commandement de l'armée et de la principauté de Catalogne; fit chérir et respecter son nom dans toutes les Espagnes, et se prononça hautement pour les Cortès lors du retour de Ferdinand VII en Espagne en 1814. Après avoir néanmoins fait sa soumission au monarque, il se retira chez lui, où il ne tarda pas, dit-on, à se livrer à des projets contraires à l'autorité royale. Un complot mal concerté l'ayant fait traduire devant les tribunaux pour crime de conspiration, il fut condamné à mort comme traître, et fusillé le 5 juillet 1817, dans l'île de Mayorque, où il avait été conduit à cet effet. Lacy était intrépide jusqu'à la témérité, et calme dans le plus grand danger; aucune entreprise n'a jamais pu l'effrayer, et il mourut avec autant de sang-froid que s'il ne se fût agi pour lui que de l'exécution d'une manœuvre militaire.

LACKINGTON (*N.*), célèbre libraire anglais, etc.

Né de parens très-pauvres et d'une naissance obscure. Il fut d'abord obligé,

pour vivre, de crier des petits pâtés dans les rues de Londres, jusqu'à l'âge de quatorze ans, que sa mère le mit en apprentissage chez un cordonnier. Les conversations des ouvriers lui ayant donné de la curiosité sur les matières de religion, il devint *méthodiste* comme eux, et prenait sur son sommeil les momens qu'il employait à lire la Bible. Les anciens philosophes succédèrent bientôt à sa lecture habituelle; et la passion de la bibliomanie s'empara alors de lui avec une telle force, que le produit d'un travail forcé était presque exclusivement consacré à l'acquisition de livres. L'amour ni le mariage ne purent même le détourner de cette violente passion; et quittant enfin l'état de cordonnier, si opposé à ses goûts, il osa, en 1774, ouvrir une espèce de boutique, qu'il remplit du mieux qu'il put de vieux livres; et, se contentant de gagner peu pour attirer des chalands, il se fit bientôt une grande réputation de probité et d'intelligence qui contribua singulièrement à son bien-être. Dès 1779 il publia un catalogue de douze mille volumes, nombre qui fut porté, en 1784, jusqu'à trente mille; et sa fortune s'accroissant ainsi d'année en année, il devint enfin le plus riche libraire de l'Europe.

LA CUERDA (don *Francisco* de), archevêque de Séville, grand cordon de l'ordre d'Espagne, etc.

Issu d'une famille respectable et honorée. Il fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique; entra d'abord dans un ordre religieux; devint ensuite évêque de Porto-Ricco; et se trouvait habiter Madridejos, où il opérait beaucoup de bien par l'exemple de ses vertus, et surtout par ses nombreux actes de bienfaisance, lorsque les Français pénétrèrent en Espagne en 1808. Il se prononça peu après en faveur de Joseph Napoléon, devenu roi d'Espagne par la démission forcée de Ferdinand VII; fut appelé, par le nouveau monarque, au siége épiscopal de Malaga; puis pourvu, le 13 juin 1810, du riche archevêché de Tolède; et enfin décoré, vers les derniers jours du même mois, du grand cordon de l'ordre royal d'Espagne.

LA CUESTA, célèbre général espagnol, etc. (Voyez Cuesta.)

LAHARPE, directeur de la république helvétique, etc.

Né en Suisse, où il s'était fait connaître par des écrits philosophiques; il fut ensuite chargé de l'éducation des grands-ducs de Russie, ce qui lui valut depuis une pension et le brevet de colonel. Il revint alors dans sa patrie, où il écrivit en faveur des principes révolutionnaires; fut obligé en conséquence de quitter le pays de Vaud pour se retirer en France; et fut condamné à mort par contumace en 1792. Il resta dans l'obscurité jusqu'à la fin de 1797, qu'il fut nommé, par Rebwel et Merlin, commissaire du directoire en Suisse; et dès que les armées françaises en eurent changé le gouvernement, Laharpe devint un des directeurs de cette république, en remplacement de Bay. La révolution du 18 brumaire lui donna l'idée d'en opérer une semblable en Helvétie; et, dans la nuit du 8 au 9 décembre 1799, il fit appeler chez lui le secrétaire d'état Mousson, auquel il dit que le parti austro-oligarchique régnant dans les deux conseils avec trop de violence, la puissance exécutive se trouvait entravée, et que par conséquent il avait résolu, de concert avec les deux directeurs, Secrétan et Oberlin, de les dissoudre, etc.; mais l'indiscrétion de Mousson, qui révéla le plan au président d'Older, donna le temps aux autres directeurs et aux conseils de prendre des mesures législatives, à la suite desquelles Laharpe se vit lui-même dépouillé de toute autorité : il fut aussi question, au grand conseil, de le mettre en jugement; cette proposition fut écartée, et il fut seulement soumis à une simple surveillance. Le 2 mai 1800, il se présenta à Napoléon lors de son passage à Bâle, et en obtint la permission de se rendre à Paris, où trois cantons le chargèrent de les représenter à la consulte qui y fut convoquée en 1802 pour régler les affaires de la Suisse. Il refusa néanmoins cette mission; s'éloigna dès lors tout-à-fait des affaires publiques; voyagea quelque temps en Allemagne, et ne revint dans le pays de Vaud qu'en 1804. Depuis cette époque, il s'est livré plus que jamais aux travaux du cabinet, et a rendu des services importans à sa patrie au moment où les armées alliées pénétrèrent en France en 1814. Il alla même au congrès de Vienne, sur l'invitation de l'empereur Alexandre son auguste élève, et y défendit avec chaleur les intérêts de son pays natal. Laharpe, quoiqu'en aient dit ses ennemis politiques, est un philosophe dans la généreuse acception du mot; et peu d'hommes possèdent autant de vertus

publiques et privées que cet estimable citoyen.

LAHARPE-DES-UTINS (*N.*), général de division suisse, etc.

Né dans le pays de Vaud, et de la même famille que le précédent; il servit d'abord en France, puis en Hollande, dans les régimens que la Suisse entretenait à la solde de ces puissances; et retourna ensuite dans sa patrie, où il chercha, dès 1789, à propager l'esprit révolutionnaire qui régnait alors en France. Il finit par être banni, en 1792, à raison des troubles que la faction libérale était venue à bout de causer dans la Suisse, et entra presque aussitôt au service de France. Devenu général de brigade en 1793, puis général de division en 1795, il fut employé à l'armée d'Italie, où il se distingua dans un grand nombre d'occasions, notamment aux affaires de Final, de Vado, du Champ-du-Prêtre, etc., etc., et remporta de fréquens avantages sur les Autrichiens. Le 11 avril 1796, il se signala de nouveau à la bataille de Montenotte, et fut tué d'un coup de balle le 29 avril, après avoir repoussé les ennemis de Fombio.

LAHOZ, général cisalpin, commandant des troupes lombardes, etc.

Issu d'une famille noble du Milanais. Il embrassa la carrière militaire; se prononça pour la cause républicaine; et fut employé dans l'armée d'Italie, dès le commencement de sa conquête, par les Français. Il adressa en avril 1797 une proclamation au peuple de Brescia, menaçant de punir ceux qui troubleraient encore l'ordre public; se présenta, en juillet 1798, à la tête des troupes cisalpines, sur les frontières du Piémont; puis fut envoyé à Paris, pour s'opposer à ce que le directoire français continuât de s'immiscer dans le gouvernement cisalpin. Les directeurs ayant refusé de l'entendre, Lahoz publia alors la lettre où il demandait audience, et dans laquelle on remarquait ce passage, « Il s'agit de déjouer » une conspiration odieuse contre la » constitution, et de connaître le sen» timent du directoire français sur une » poignée de scélérats qui s'assemblent » chez l'ambassadeur Trouvé, et qui » composent le comité des novateurs. » Le directoire, pour réponse, fit insérer dans les journaux diverses notes, où l'on représentait cet émissaire comme un agent de l'etranger; et lui donna l'ordre de quitter Paris, après l'avoir destitué, ainsi que son aide-de-camp. Le ressentiment de cette injure jeta entièrement Lahoz dans le parti de l'indépendance; il se mit alors à la tete d'un grand nombre d'insurgés; seconda les Autrichiens contre les Français, et combattit même ceux-ci partout où il les trouva. Lahoz commandait une des divisions qui formaient le siége d'Ancône en 1799, et y fut blessé si grièvement dans une sortie de la garnison française, qu'il mourut deux heures après. Les Français publièrent qu'on avait trouvé sur son cachet les armes de l'empereur d'Allemagne et son nom, avec cette inscription : *Mort aux Français*. Quoi qu'il en soit de cette assertion, il n'est pas moins vrai de dire que Lahoz avait formé le projet, déjà si souvent conçu par des Italiens généreux, de rendre l'indépendance à son pays, et de se servir tour à tour, pour parvenir à son but, des Français et des Autrichiens eux-mêmes; mais la mort vint arrêter ses nobles desseins; et celui qui se dévouait pour le salut de tous, fut cependant considéré comme un traître et un transfuge par ceux-là mêmes qui auraient dû le seconder au lieu de le combattre.

LAHUERTA (*Vincent-Garcia* de), poète espagnol, etc.

Né à Zafira, dans l'Estramadoure, en janvier 1729. Il fit de très-bonnes études, et ses talens lui méritèrent d'abord l'emploi de bibliothécaire royal, et bien tôt après la place de membre de l'académie espagnole. Les littérateurs de cette nation étaient alors divisés en deux partis, qui se faisaient réciproquement la guerre. Les premiers, très-attachés à l'école française, et ayant à leur tête don Ignace de Luzan, affectaient le plus profond mépris pour les anciens auteurs, qui avaient cependant illustré leur patrie; les seconds, constans admirateurs des classiques de leur pays, ne pouvaient souffrir rien de ce qui venait d'au-delà des Pyrénées, et avaient pour eux le public, qui ne cessait d'applaudir les ouvrages de Villegas, de Calderon et de Solis. La Huerta se mit à la tête de ces derniers; mais, comme il était homme de goût, il fit voir, et par ses écrits, et par le choix de ses modèles, qu'on pouvait suivre l'ancienne école sans tomber dans les défauts qu'on lui reprochait. Son *Eglogue des Pêcheurs*, qu'il lut, en 1760, à la distribution publique des prix, est remarquable en ce

qu'elle est dans l'ancienne manière nationale, mais entièrement exempte d'orientalisme : trois ans après, il fut un poëme mythologique, en stances (*Jupiter conservador*), qui eut aussi beaucoup de succès. Il publia encore d'autres ouvrages du même genre, et traduisit en vers plusieurs *Odes d'Horace*, et des fragmens de quelques poètes français, tels que *Boileau*, *J. B. Rousseau*, *Voltaire*, etc. Huerta entreprit également de rendre au théâtre espagnol son ancienne splendeur; mais il n'était pas assez grand poète pour reprendre la route que Calderon avait suivie, sans s'écarter de l'élégance et de la correction qui caractérisaient la nouvelle école qu'il voulait introduire, et ce n'est qu'après s'être assuré, par un prologue dans l'ancienne manière, la faveur d'une grande partie du public, qu'il présenta, comme un nouvel essai de tragédie, sa *Rachel*, sujet tiré de l'ancienne histoire de Castille, qui devait concilier les anciennes formes espagnoles avec la dignité de la véritable tragédie. Cette pièce, représentée pour la première fois à Madrid en 1778, sur le théâtre de la cour, fut applaudie avec enthousiasme, et jouée aussitôt dans toute l'Espagne. S'étant acquis enfin le droit incontestable de porter un jugement sur la littérature de son pays, Heurta publia son *Théâtre espagnol*, dans lequel il admit seulement les pièces qui se distinguent particulièrement par l'art de la composition et l'élégance du style; et il en exclut, peut-être un peu trop sévèrement, les pièces de Lope de Vega, les *Autos sacramentales*, et même les meilleures comédies historiques de Calderon. Quoi qu'il en soit, il atteignit le but principal qu'il avait eu en vue, celui de rétablir l'honneur littéraire de sa nation, et d'exhaler son indignation contre ceux qu'il appelait les *Gallicistes*. Il n'épargne en effet personne dans les préfaces qu'il a mises à la tête du *Théâtre espagnol*, et maltraite généralement tous les autres théâtres (le français surtout) avec une extrême sévérité : *la Phèdre* de Racine ne trouve pas même grâce devant ce rigide censeur. Huerta passait aussi pour exceller dans le sonnet; et mourut à Madrid au mois d'août 1797.

LAKE (lord), général anglais, etc.

Issu d'une famille écossaise, et militaire dès sa plus tendre jeunesse, il parvint rapidement aux premiers grades, et se trouvait déjà général-major lorsqu'il fut employé, en 1793 et 1794, sous les ordres du duc d'Yorck, dans la Belgique et sur les frontières du nord de la France. Il se distingua dans plusieurs occasions, particulièrement au combat de Lincelles; fut chargé, en 1796, de comprimer les insurgés irlandais, dont il força le camp à Vinegard-Hill; fut battu, peu après, par le général français Humbert, à Castellart, et finit par reprendre la supériorié sur des troupes peu nombreuses et non secourues, qui se virent bientôt obligées de capituler. Après avoir ainsi assuré le succès des armes britanniques en Irlande et dispersé les rebelles, le général Lake, dont la fortune était singulièrement délabrée, et qui d'ailleurs était attaché personnellement au marquis de Wellesley, suivit ce gouverneur-général dans l'Inde en 1800; et signala de nouveau son courage dans la guerre contre Holkar et Dowlat-Row-Seindiah. Il commanda alors en chef les troupes britanniques; parvint à diviser et à battre successivement les deux princes indiens; fut blessé dans un siége en 1804, et revint à Londres en 1807, donnant pour cause de son retour l'attachement particulier qu'il portait au lord Wellesley, alors rappelé de son gouvernement. Il fut néanmoins désigné, peu après, lui-même pour être gouverneur-général de l'Inde; mais il obtint seulement de la compagnie la place de second membre du conseil, avec le commandement en chef du fort William : à la fin de 1807, il fut aussi nommé gouverneur de Plymouth. Lord Lake mourut dans les premiers mois de 1808.

LAMBALLE (*Marie-Thérèse-Louise* de Savoie-Carignan, princesse de), surintendante de la maison de la reine, etc.

Née à Turin le 8 septembre 1749, et descendue de l'illustre maison de Savoie; elle épousa, le 17 janvier 1767, Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon-Penthièvre, dont elle devint veuve le 6 mai de l'année suivante; fut nommée ensuite surintendante de la reine de France, et s'unit dès lors avec Marie-Antoinette de la plus étroite amitié. Avertie par cette princesse de sa fuite à Varennes, Mme de Lamballe gagna promptement Dieppe, d'où elle passa en Angleterre; et elle y eût sans doute vécu heureuse, si le désir de revoir la reine et de partager son sort

ne l'eût bientôt rappelée près d'elle. Après avoir éprouvée successivement toutes les angoisses causées par la révolution, et couru des dangers devenus toujours plus grands, Mme de Lamballe suivit son amie dans la prison du Temple le 10 août 1792, et y resta renfermée jusqu'à ce que la commune de Paris, irritée de son attachement, la fit arracher de ce triste lieu pour la transférer à la Force. Le 3 septembre on la fit lever de grand matin pour la conduire, disait-on, devant ses juges. Arrivée à la porte de cette prison, où elle trouva des bourreaux, elle répondit à leurs questions sur la reine : « Je n'ai rien à répondre ; mourir plus » tôt ou plus tard m'est devenu indif- » férent, et je suis toute préparée. » Traînée aussitôt dans les cours au milieu de plusieurs cadavres, elle y fut égorgée impitoyablement par ses assassins. « Le sincère attachement de Mme de Lam- » balle pour la reine, dit l'auteur du » Nouveau Tableau de Paris, fut son » seul crime ; car elle n'avait joué aucun » rôle au milieu de nos agitations, et » rien ne pouvait en effet la rendre sus- » pecte aux yeux du peuple, dont elle » n'était d'ailleurs connue que par des » actes multipliés de bienfaisance. »

LAMBESC (*Charles-Eugène*, prince de), ancien grand écuyer de France, feld-maréchal-lieutenant autrichien, etc.

Né, le 25 septembre 1751, d'un prince de la maison de Lorraine. Il passa très-jeune au service de France, en qualité de colonel propriétaire du régiment de royal-allemand, et obtint ensuite, par le crédit de la reine Marie-Antoinette, dont il était tout à la fois le parent et l'ami, la charge importante de grand écuyer de France. Ses alliances et son crédit à la cour lui donnaient une grande considération, lorsque la révolution vint en diminuer l'influence; aussi s'en déclara-t-il franchement l'ennemi dès les premier momens. Employé à cette époque avec son régiment dans le camp sous Paris, il fut chargé, le 12 juillet 1789, de dissiper un rassemblement qui s'était formé sur la place de Louis XVI; se laissant alors trop entraîner à son ardeur, il pénétra dans le jardin des Tuileries au grand galop, à la tête de ses allemands, et en chassa tout ce qui y était; mais n'ayant pas été soutenu dans cette charge par les autres corps, il fut bientôt repoussé par les gardes françaises, qui s'étaient joints aux citadins et se retira au camp, enflammé de courroux contre ceux qui ne l'avaient pas secondé. Dénoncé presque aussitôt à l'assemblée nationale, comme l'un des chefs de la conspiration anti-populaire dirigée par la cour, et accusé aussi d'avoir, dans son excursion aux Tuileries, tué un vieillard et blessé un jeune homme, le prince de Lambesc, qui ne vit plus de sûreté pour lui en France, prit le parti de retourner en Allemagne, où son régiment le suivit en 1792; et servit à l'armée des princes frères de Louis XVI. Il fit, avec les Prussiens, la campagne de Champagne; passa en 1793 au service de l'empereur d'Autriche, qui l'éleva au grade de général-major, et devint enfin feld-maréchal-lieutenant en 1796. Il fut constamment employé depuis lors dans les troupes autrichiennes, où il se fit peu remarquer; fit généralement toutes les campagnes contre la France, tant sur le Rhin qu'en Italie; et épousa, le 20 mai 1803, la comtesse Anne de Cettner, veuve du comte Cajetan Potocki, qu'il perdit depuis : il se remaria le 23 janvier 1816 à la comtesse de Colloredo.

LAMQUET (le major), aide-de-camp du général autrichien Beaulieu, etc.

Né dans la Belgique, d'une famille honnête. Il prit de bonne heure le parti des armes; devint aide-de-camp du général Beaulieu; et se trouva, jeune encore, enveloppé dans la disgrâce de son chef : ceux des généraux qui l'ont connu depuis en Italie en parlent néanmoins comme d'un officier du premier mérite, dont l'indépendance de caractère avait nui à l'avancement. Couvert de blessures, abreuvé de dégoûts, il se retira enfin du service, et obtint pour retraite le commandement de l'hôtel des invalides à Vienne. Il y continua ses études miltaires; et c'est à lui qu'on doit le fameux plan de campagne suivi par les troupes alliées en 1814, dont il donna communication au prince de Metternich, qui le mit sous les yeux des souverains alliés. Après en avoir découvert la profondeur et la justesse, ces princes ordonnèrent qu'on l'exécutât de point en point, et son résultat produisit la chute de Napoléon et la capitulation de Paris. La major Lamquet est aussi l'auteur d'excellens *Mémoires* sur les campagnes auxquelles il a pris part.

LANCASTER (*Joseph*), auteur de la méthode d'enseignement mutuel, etc.

Né à Londres, le 25 novembre 1778 et fils d'un ouvrier; il n'avait pas vingt ans lorsqu'il entreprit, comme moyen de subsistance à la fois et de bienfaisance, de fonder une école dans le faubourg de Southwark, l'un des plus pauvres de Londres. Cependant la modeste rétribution d'une guinée par an, à laquelle il se bornait pour son enseignement, étant encore au-dessus des facultés de plusieurs parens dont les enfans fréquentaient son école, Lancaster chercha dans son économie les moyens de satisfaire à sa charité, et imagina de se passer de maîtres en les faisant remplacer par les écoliers les plus avancés. Il parvint par degrés à l'invention de tous les procédés propres à rendre l'instruction plus facile et plus commune; trouva alors des appuis puissans, et convertit en 1801, au moyen de nombreuses souscriptions, son établissement en école gratuite: en 1805, cette école contenait mille garçons, outre deux cents filles tenues dans une classe séparée et dirigée par les sœurs de Lancaster. Il obtint à cette époque la protection du roi et de la famille royale, forma des maîtres pour la propagation de sa méthode, et se regardant dès lors comme chargé par la Providence d'une mission spéciale, il prit bientôt chacune de ses pensées pour autant d'inspirations qui le mettaient au-dessus des règles de la prudence humaine. Lancaster, qui, peu de temps après le commencement de son entreprise, avait embrassé la religion des quakers, recevait indistinctement dans son école les enfans de toutes les communions chrétiennes, se bornant à leur faire lire la Bible, laquelle vaut mieux, disait-il, que tous les catéchismes; mais le clergé s'alarma de cette latitude laissée, dans l'enseignement du peuple, aux doctrines religieuses; et trop habile pour prétendre arrêter le mouvement, il jugea plus prudent de chercher à s'en emparer. Le docteur Bell, négligé jusqu'alors par les ministres de l'église anglicane, fut appelé à Londres en 1807, et encouragé à fonder un grand nombre d'écoles. On publia en même temps contre Lancaster divers écrits calomnieux, et le public fut même invité à se méfier de lui comme d'un homme dangereux pour l'état, et dont le système d'enseignement pouvait mettre l'église en péril. Le roi continua néanmoins de lui accorder ses bontés; mais beaucoup d'autres personnes ayant cessé de souscrire annuellement, Lancaster se trouva bientôt réduit, pour soutenir ses entreprises, aux seuls secours qu'il recevait de la famille royale. Cependant loin de se ralentir, son zèle n'en devint que plus ardent; il n'épargna ni travaux ni dépenses pour répandre partout sa méthode; et voyagea en Angleterre, s'arrêtant dans toutes les villes donnant des leçons publiques, excitant le zèle de tous les amis de l'humanité, fondant des écoles lui-même, et leur laissant ensuite pour maîtres ceux qu'il avait formés dans son premier établissement. Incapable de mesurer ses opérations sur ses moyens, et d'attendre du temps ce qu'il pouvait hâter d'une manière quelconque, Lancaster ne calcula rien, accumula ses engagemens sans songer jamais s'il lui serait possible de les remplir, et se trouva enfin chargé d'une dette énorme. Poursuivi par des créanciers que son insouciance commençait à inquiéter, et réduit enfin aux derniers expédiens de la misère, Lancaster obligé de fuir, et continuant pourtant son apostolat, trouva dans M. Fox, célèbre dentiste de Londres, l'un des fondateurs de la société jennérienne, un ami qui le tira de tous ses embarras pécuniaires. Délivré dès lors de toutes ses inquiétudes, il travailla avec une nouvelle ardeur et un nouveau succès à la propagation de sa méthode; mais malgré les efforts de ses amis, il finit par se séparer d'eux pour se livrer seul à de nouvelles entreprises qui eurent un résultat aussi funeste pour lui que les premières, et il se vit obligé de fuir une seconde fois, après avoir découragé successivement tous ses protecteurs et ses amis, dont le zèle prudent ne lui paraissait, disait-il, qu'une gêne et une injure. Abandonné de tous, et tombé dans la misère la plus profonde, Lancaster fut enfin recueilli à Manchester dans la maison d'un de ses anciens protecteurs, où il vit aujourd'hui oublié, à quarante ans, tandis que le monde avance rapidement dans la carrière qu'il lui a ouverte.

LANDEN (*Jean*), célèbre mathématicien anglais.

Né en 1719, à Nortampton. Il acquit par lui-même la plupart de ses connaissances profondes dans les hautes ma-

thématiques, et on trouve, dans les *transactions philosophiques*, plusieurs mémoires de lui qui ne sont pas sans mérite. Il publia aussi en 1775 un volume intitulé *Lucubrations mathématiques*, et a donné depuis deux autres volumes de *mémoires* du plus grand intérêt, mais qui ne sont à la portée que des personnes très-versées dans les sciences mathématiques. Reçu en 1766 membre de la société royale de Londres, Landen devint ensuite agent du comte de Fitz-William, et ne quitta cette place que deux ans avant sa mort, arrivée en 1790.

LANDSDOWN (lord, marquis de), pair d'Angleterre, ministre d'état, etc. Né, en 1734, d'une illustre et ancienne famille, et fils du comte de Shelburne; il obtint, jeune encore, une lieutenance dans les gardes du roi; servit dans la guerre de sept ans, sous le duc de Brunswick, en qualité de volontaire, et devint successivement major-général en 1763, lieutenant-général en 1772, et enfin général en 1783. Intimement lié, dès sa jeunesse, avec le fameux comte de Chatam, il adopta les opinions politiques de ce grand homme; fut nommé, le 16 avril 1762, premier lord du commerce et conseiller privé; et remplaça, le 30 juillet 1766, le duc de Richmond, comme secrétaire d'état. Il joua dès lors, sous le nom de lord *Shelburne*, un rôle important dans le ministère, où son ami, le comte Chatam, occupait la place de chancelier de l'échiquier; mais cette administration n'eut qu'une durée éphémère; lord Chatam, dont les plans étaient sans cesse contrariés par le cabinet secret, caché derrière le trône, et plus puissant que le roi lui-même, donna le premier sa démission, et cet exemple fut suivi par son ami, le comte de Shelburne. Depuis cette époque, jusqu'en 1782, ce dernier s'opposa constamment aux projets du gouvernement, sans s'écarter néanmoins un seul instant des principes politiques qu'il avait adoptés; combattit la décision de la chambre des communes relative au retour de Wilkes; et s'opposa aussi au pouvoir que s'arrogeaient les deux chambres de juger elles-mêmes les auteurs des libelles, afin de les dérober, disait-il, à l'action des tribunaux. Il s'éleva également, et avec une grande chaleur, contre la guerre d'Amérique; résista vigoureusement à l'influence toujours croissante de la couronne; suggéra, pour arrêter les progrès de la dette publique, l'idée de soumettre les dépenses de l'état à un sévère examen; et fit plusieurs motions, tendantes à établir un système plus régulier d'économie politique. En 82, lors de la chute du lord North, le comte de Shelburne, nommé aussitôt au département des affaires étrangères, fit la paix avec la France, et reconnut l'indépendance de l'Amérique; mais au bout de neuf mois, il fut encore exclu du ministère par le célèbre Pitt, fils de son ancien ami, qui, à peine âgé de vingt-quatre ans, réunit alors en sa personne les charges de grand trésorier et de chancelier de l'échiquier. Lord Landsdown se retira dans ses terres, jusqu'au moment où la lutte occasionnée par la révolution française vint le tirer forcément de sa retraite. Il figura bientôt d'une manière distinguée dans le parti de l'opposition, et combattit très-souvent les opérations du ministère. Au mois de janvier 1793, il proposa à la chambre des pairs d'envoyer en France un ambassadeur pour intercéder en faveur de Louis XVI, et demanda aussi que les dix mille émigrés français qui se trouvaient en Angleterre dans la plus grande détresse fussent envoyés au Canada pour y former une colonie. Cependant il ne tarda pas à protester contre la guerre faite à la France; appela en 1794 l'attention de l'assemblée sur le même sujet, et fit un tableau effrayant des suites de la dernière campagne, dont il dit qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales du monde, tant par le sang répandu que par l'épuisement des finances. Il suivit depuis lors le même système politique; et provoqua en 1798 le renvoi des ministres, en s'écriant: « Je » le demande à l'instant, parce que no» tre situation est désespérée, et qu'il » n'y a pas une minute à perdre. » Au mois de décembre suivant, il prononça un nouveau discours pour la paix avec la France et contre la réunion de l'Irlande; et mourut en 1805, âgé de soixante-onze ans. Il conservait encore toute la vivacité et la pénétration de la jeunesse, et cultivait même les arts avec beaucoup de succès. Son palais de Berkeley-Squarre est l'un des plus élégans et des plus magnifiques de l'Angleterre. Les lambris en ont été peints par Cypriani, et on y voit une collection de tableaux des plus grands maîtres; la bibliothèque, qui a cent dix pieds de longueur,

contient plus de dix mille volumes. Le marquis de Landsdown, héritier d'une fortune immense, en faisait le plus noble usage, et se montra toujours le protecteur généreux des artistes et des gens de lettres.

LANDSDOWN (sir *Henri* Petty, marquis de), pair d'Angleterre, chancelier de l'échiquier, ministre d'état, fils du précédent, etc.

Il reçut une éducation distinguée; consacra une partie de sa jeunesse à l'étude de l'administration publique et des finances de son pays; et se fit bientôt connaître par des talens politiques peu communs. Nommé chancelier de l'échiquier, et représentant de l'université de Cambridge, au mois de janvier 1806, il succéda ainsi doublement au célèbre Pitt, qui venait de cesser de vivre, et présenta à la chambre divers plans de finances qui reçurent son approbation. La mort de M. Fox ayant amené la dissolution du ministère dont sir Henri Petty faisait partie, il entra alors à la chambre des pairs, sous le nom de marquis de Landsdown, et y figura bientôt parmi les membres les plus distingués du parti de l'opposition. On le vit successivement combattre tous les projets des nouveaux ministres contre la France, et s'élever, en 1809, avec beaucoup de vigueur contre la convention de Cintra en Portugal, dont il provoqua la désapprobation formelle, comme n'ayant pas rempli l'attente de la nation anglaise; blâmer sévèrement le gouvernement, relativement à sa conduite hostile et impolitique envers les Etats-Unis d'Amérique; et démontrer les funestes effets qui devaient résulter d'une guerre entre les deux peuples. Depuis lors il développa constamment le même système politique; défendit les lois qui garantissent les droits et la liberté de ses compatriotes; se prononça, à plusieurs reprises, en faveur des catholiques d'Irlande, dont il soutint toujours les justes prétentions; et montra généralement des talens rares et une éloquence peu commune. Au mois de juin 1812, il provoqua solennellement le rapport des ordres *dits du conseil*, qui allaient amener une rupture ouverte avec le gouvernement américain; plaida, dans les premiers mois de 1813, la cause des Anglais prisonniers en France, en demandant aux ministres à quel point en était le projet de cartel d'échange avec Napoléon; présenta, le 27 juin 1814, une pétition des habitans d'Halifax contre l'article du traité de paix de Paris, qui permettait à la France le libre commerce des esclaves nègres pour quatre ans; et demanda que la nation intervînt pour obtenir des changemens à cet article. Quelques mois après il insista, dans un long discours, pour qu'il fût donné connaissance à la chambre des engagemens contractés par l'Angleterre avec les puissances étrangères, relativement au maintien des troupes anglaises sur le continent, mesure qu'il qualifia de coûteuse et d'inconstitutionnelle. En 1816, le marquis de Landsdown vint passer quelque temps en France, et de retour en Angleterre, il s'éleva vivement au parlement contre les *fine-cures*, défendues, dit-il, avec la plus grande chaleur, par les ministériels, qui en profitent. Au moment où nous écrivons, ce noble pair est encore compté parmi les plus ardens champions de la liberté anglaise.

LANGARA (don *Juan* de), amiral espagnol, ministre de la marine, etc.

Issu d'une famille noble et distinguée par les services qu'elle a rendus à l'état, le jeune Langara fut destiné à la marine, où il parvint rapidement aux premiers grades, et commandait, pendant la campagne de 1793, la flotte de sa nation qui se réunit aux Anglais dans la Méditerranée, où il contribua particulièrement à l'occupation de Toulon: on prétendit alors que sa mésintelligence avec le lord Hood avait été en partie cause des fausses mesures prises à cette époque par les alliés. Quoi qu'il en soit de cette assertion, il n'en est pas moins vrai cependant que l'amiral anglais, dans son rapport officiel du 28 août, se loua infiniment de la confiance et de la promptitude avec laquelle l'officier-général espagnol avait acquiescé à toutes les demandes qu'on lui avait faites; et en effet M. de Langara eût la funeste générosité de se charger du rôle odieux d'incendiaire des vaisseaux français, au moment de la retraite. Nommé, à son retour à Madrid, ministre de la marine, il n'accepta pas alors cette place, et continua de commander, en 1794 et 1795, les flottes espagnoles dans la Méditerranée et ensuite dans l'Océan; mais ayant été appellé de nouveau, en octobre 1796, au ministère de la marine, il ne put refuser une seconde fois, et ne tarda pourtant pas à être

remplacé par M. de Grandellana : il mourut quelques années après.

LANGDON (*Samuel*), ministre américain, etc.

Né à Boston en 1723 Il se voua au ministère évangélique; fut reçu gradué en 1740, à l'université de Cambridge, et ordonné en 1747. Il succéda d'abord à M. Fitch à Portsmouth, puis en 1774 à M. Locke, président du collége d'Harvard; mais il donna sa démission en 7811, et se chargea alors de présider une assemblée de chrétiens, au nom de laquelle il fut installé à Hampton-Falls, dans le New-Hampshire. Ses connaissances étendues, sa charité et son patriotisme lui du assurèrent dans cette paisible retraite l'affection et le respect de ses paroissiens et de tous ceux qui le connurent : il mourut en 1797, dans la soixante-quinzième année de son âge. On a de lui un grand nombre de *Sermons*, dont un à l'ordination de Samuel Macclintock, et un autre en action de grâce de la conquête de Québec. Il est aussi l'auteur de l'*Examen impartial* des lettres de Robert Sandeman sur Théron et Aspasio; et de plusieurs autres ouvrages scolastiques.

LANZI (*Louis*), célèbre antiquaire, conservateur de la galerie royale de Florence, etc.

Né le 14 juin 1732, à Mont-Olmo, bourg situé dans le *Picenum*, entre Fermo et Macerata, d'un homme de lettres, qui pratiquait la science d'Hippocrate; celui-ci donna à son fils les premières leçons de poésie latine; et lui apprit aussi les plus beaux morceaux du Dante et de Pétrarque : le jeune Lanzi fut confié ensuite aux pères de la compagnie de Jésus, qui développèrent habilement son beau talent. Son attachement et sa reconnaissance pour ses maîtres ayant excité en lui le désir d'être solennellement reçu dans leur société, il prit l'habit de l'ordre le 23 novembre 1749, à l'âge de dix-sept ans, dans le noviciat de Saint-André, sur le Quirinal à Rome, où il passa deux ans à étudier, et ne fut admis définitivement qu'au mois de novembre 1751. Il se lia alors avec le père Raimond Cunich, orateur et poète tout à la fois, qui l'initia dans les mystères des muses, et le rendit digne de lui succéder par la suite. Lanzi quitta enfin les jardins délicieux du Quirinal, pour entrer au grand lycée de Rome, où il suivit son cours triennal des sciences philosophiques; son esprit le portant à chercher en toutes choses la vérité seule, il se nourrit principalement des préceptes d'Euclide, qui règlent nos idées et dirigent nos jugemens, et il étudia les mathématiques sous la direction du père Roger Boscovich, grand philosophe et géomètre distingué. En 1755, il entra dans l'état ecclésiastique, et retourna alors à Rome, où il fut chargé de l'enseignement des jeunes gens. La crainte de la prochaine abolition de l'ordre l'affecta ensuite tellement qu'elle affaiblit sa santé, et qu'il en aurait été indubitablement la victime si ses supérieurs ne s'étaient empressés, au commencement de l'année 1773, de lui assurer à Sienne une retraite tranquille. Le discernement et la bienveillance de Léopold, grand duc de Toscane, le tirèrent bientôt encore de l'obscurité, et il fut nommé antiquaire de la galerie royale en 1776. Aimé et protégé du prince, le père Lanzy consacra tous ses soins à examiner et à mettre en ordre le musée et le cabinet étrusque; aussi ne tarda-t-il pas à donner une preuve publique de l'étendue de son savoir et de sa saine critique, en publiant son *Guide de la galerie de Florence* : ce premier travail, qui est sans contredit un chef-d'œuvre, par la richesse des connaissances nouvelles que l'auteur y étale, dans un style pur, précis et élégant, annonce déjà la lumière qu'il devait répandre un jour sur l'art et sur l'histoire de la sculpture grecque et étrusque. Il ajouta encore à sa réputation par son *Essai sur la langue étrusque, et sur les langues et les arts anciennement cultivés en Italie;* mais c'est en 1796 seulement qu'elle brilla d'un plus grand éclat, et que parut son grand ouvrage de l'*Histoire de la peinture*, dont le rare mérite est reconnu dans toute l'Europe. Depuis long-temps le public lui demandait vainement une collection de ses inscriptions latines, et de ses traductions des auteurs classiques en vers italiens; sa modestie ne put enfin résister aux vives instances du cardinal Zondodari, archevêque de Sienne, et il publia, en 1807, trois livres de *poèmes* et d'*inscriptions*, qui furent jugées dignes d'être mises en parallèle avec celles que le célèbre Morcelli, restaurateur de la science lapidaire du siècle d'Auguste, avait rassemblées dans son ouvrage classique sur le style des anciennes inscriptions. Quelque temps après, Lanzy prépara la superbe édition des *Travaux*

et *des jours d'Hésiode*, qui contient, outre le texte grec et une traduction latine et italienne, de riches notes et des dissertations qui ont mis leur auteur au rang des plus célèbres commentateurs des auteurs classiques grecs. Cet homme illustre et vertueux termina son existence le 31 mars 1810, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

LA ROMANA (*N.*, marquis de), général espagnol, etc.

Issu d'une illustre et ancienne famille, et neveu du célèbre général Ventura-Caro; il embrassa dès sa jeunesse la carrière militaire; fit avec son oncle la campagne de 1793, dans le pays du Luboin, et y défendit d'une manière très-glorieuse le poste de *Biriaton*: il fit aussi, en 1795, la guerre en Catalogne. Nommé en 1807 commandant des seize mille hommes que Charles IV, roi d'Espagne, donna à Napoléon pour l'aider dans ses guerres du Nord, il y était encore en 1808, au commencement de la révolution d'Espagne. Séduit alors par les nouvelles qu'on lui donnait de sa patrie, il prêta d'abord serment de fidélité à Joseph Napoléon; mais, n'ayant pas tardé à connaître la vérité, il lia une correspondance avec les Anglais; trompa le général en chef, Bernadotte, de la manière la plus adroite et la plus habile; parvint heureusement à s'embarquer sur les bâtimens anglais qui l'attendaient; et fut transporté sur les côtes des Asturies, où il commença immédiatement la guerre contre les Français, avec une valeur et des talens dignes d'un meilleur sort. Devenu en 1809 membre du gouvernement établi alors à Séville, il commanda en 1810 l'armée d'Estramadure, et défendit, conjointement avec le général anglais Hill, la gauche du Tage : il mourut le 23 janvier 1811, à Cartaxo, en Portugal, et fut universellement regretté de ses compatriotes, et même des Français, qui voyaient avec regret dans les rangs de leurs ennemis, un brave militaire dont ils estimaient le courage, et honoraient la loyauté.

LAS-AMARILLAS (le marquis de), lieutenant-général des armées espagnoles, vice-roi du royaume de Navarre, etc.

Né dans la Vieille-Castille, et sorti d'une maison distinguée par sa noblesse et son courage; il marcha sur les traces de ses aïeux; parcourut successivement les grades inférieurs de l'armée; parvint enfin à celui d'officier-général; fut ensuite employé sous M. de La-Union; et se distingua dans différentes affaires, notamment à Boulon, le 21 décembre 1793, jour où il s'empara du retranchement des Français, qu'il força à la retraite, après leur avoir fait éprouver une perte considérable. A la fin de septembre 1794, il fit décimer, par ordre du général en chef, une colonne de ses troupes, qui s'était mal conduite dans un combat le 21, et qui avait causé la perte de la bataille; fut grièvement blessé, le 19 novembre, à l'attaque de Port-Vendre; devint quelques années après vice-roi du royaume de Navarre, dont il exerça long-temps les fonctions; et fut aussi nommé conseiller-d'état le 8 mars 1809, lors de l'avènement de Joseph-Napoléon au trône d'Espagne : il disparut ensuite de la scène politique. Son fils fut désigné, au mois de juillet 1814, pour remplacer le général Eguia au ministère de la guerre.

LASCY (le comte de), feld-maréchal au service d'autriche, etc.

Né en Belgique en 1724, d'une famille noble, qui avait de tous temps signalé son attachement à la maison de ses souverains; il parcourut la carrière militaire avec honneur et distinction; donna généralement des preuves de courage et de talens militaires; et devint ensuite l'un des généraux que l'on appelait communément les *faiseurs militaires* de Joseph II, parce qu'ils lui aidaient à opérer dans ses troupes les changemens qui améliorèrent son armée. Le comte de Lascy s'occupa particulièrement des détails de formation, d'habillement, etc., et commanda en 1788 l'armée de l'empereur contre les Turcs. Mais cette campagne n'ayant pas été heureuse, il reçut sa démission de général en chef au mois de février 1789; rentra alors au conseil aulique de la guerre; et fut chargé, au moment de la mort de Joseph II, de signer toutes les expéditions des affaires de ce département avec l'archiduc François, jusqu'à l'arrivée de Léopold. Après la mort du maréchal de Laudon, en juin 1790, le feld-maréchal Lascy reprit le commandement de l'armée contre les Turcs, et fut ensuite chargé par l'empereur, au mois d'avril 1794, de diriger en son absence les affaires de la guerre : quelques mois après, il fut appellé par le monarque aux fonctions

de chancelier de l'ordre de Marie-Thérèse. Il mourut à Vienne le 30 novembre 1801, âgé de soixante-dix-sept ans, et était à cette époque le plus ancien des généraux de la monarchie autrichienne. Son corps fut enterré, suivant sa volonté, dans le tombeau qu'il s'était fait préparer au milieu de son jardin à New-Waldeck.

LASERNA-SANT-ANDER (*Charles-Antoine* de), correspondant de l'institut, bibliothécaire de Bruxelles, etc.

Né, en 1752, à Colindre, en Biscaye, d'une très-bonne famille. Il fit ses humanités au collége des jésuites à Villegarcia, dans la Vieille-Castille, où il prit l'habit de jésuite; mais après quinze mois de noviciat, ces pères ayant été supprimés, il se retira dans la maison paternelle. Il fit ensuite sa philosophie à l'université de Valladolid; et à l'âge de vingt ans, il vint en Belgique pour habiter avec son oncle, don Simon de Santandery-y-Rads, secrétaire de S. M. C., depuis long-temps établi à Bruxelles. Le jeune La Serna employa tout son loisir à la culture des lettres, et travailla pendant plus de trente ans à former une des plus belles collections de livres qu'un particulier eût encore possédée dans ce pays. Devenu, à la mort de son oncle, héritier universel de ses biens, il voulut néanmoins le partager avec ses frères, et se vit forcé alors de vendre sa bibliothèque, dont un libraire de Paris lui offrit cent mille francs; mais qu'il préféra laisser pour vingt mille francs de moins à un particulier de Bruxelles, qui promettait de l'ouvrir au public, et de la laisser à la ville après sa mort. Nommé en 1795 conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, Charles de La Serna n'épargna ni soins ni peines pour l'enrichir, et réunit aussi dans le même local un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle et d'instrumens de physique, et même un musée de tableaux. Il était également très-versé dans la bibliographie et l'histoire littéraire; et a publié quelques écrits sur ces deux sujets, parmi lesquels on cite une description bibliographique, par ordre alphabétique, des éditions les plus rares et les plus recherchées du 15e siècle, en trois volumes, dont le premier contient une histoire critique de l'imprimerie : cet ouvrage est classique, et très-estimé. M. de La Serna était correspondant de l'institut lorsqu'il mourut à Bruxelles en 1813.

LASSALA (l'abbé *Manuel*), auteur dramatique et jésuite espagnol, etc.

Né à Valence en 1729. Il fit d'excellentes études; cultiva la littérature avec succès, et se rendit bientôt célèbre par ses connaissances dans les langues anciennes, l'éloquence, la poésie et l'histoire, qu'il enseigna dans l'université de Valence. Il publia d'abord un *Essai sur l'histoire générale*, ancienne et moderne, qui est considéré à juste titre comme le meilleur abrégé que l'Espagne possède, et qui fut suivi de la vie des poëtes espagnols et castillans. Don Manuel Lassala, nourri de la lecture des tragiques anciens, dont il avait déjà donné quelques traductions qui avaient été très-bien accueillies, et encouragé par ses amis, composa successivement *Joseph*, présenté à ses frères, tragédie en cinq actes, représentée à Valence, et imprimée en 1762; et *Don sancho Abarca*, tragédie en trois actes, aussi représentée et imprimée à Valence en 1765. Après l'expulsion de son ordre, le père Lassala, devenu abbé, alla en Italie et se fixa à Bologne, où il publia en italien *Iphigénie en Aulide*, tragédie en cinq actes, imitation d'Euripide et de Racine; *Ormisinda*, autre tragédie en cinq actes; et enfin *Lucia-Miranda*, tragédie dont le sujet est tiré de l'histoire des Espagnols dans le Paragnay : les journaux italiens firent le plus grand éloge de ces trois tragédies, qui sont écrites en vers, et on fut justement étonné de voir un étranger écrire l'italien aussi bien que sa propre langue. On a aussi de lui quelques poëmes écrits en latin, dont un fut composé à l'occasion des dégâts arrivés à Bologne par les inondations du Rhin. On doit également à cet auteur une très-bonne traduction de l'arabe en latin des *Fables de Lockman*, qu'il dédia à son ami don Francisco Perez Bayer, savant espagnol du premier ordre. Lassala mourut à Bologne en 1798.

LATOUR (le comte baillet de), feld-maréchal au service d'autriche, etc.

Né au château de Latour, dans la province de Luxembourg, d'une ancienne et noble famille, d'origine française; il prit de bonne heure le parti des armes; parvint rapidement aux premiers grades; et se fit bientôt une réputation éclatante de bravoure et de talens, que

la jalousie des généraux autrichiens ne put jamais obscurcir. Employé d'abord, en 1789 et 1790, en qualité de général-major, contre les Brabançons, il s'empara d'abord de Charleroi, et contribua beaucoup au retour de l'ordre dans les Pays-Bas. Devenu lieutenant-feld-maréchal, il servit utilement en 1793; se distingua dans plusieurs occasions, notamment le 23 mai à la bataille de Famars, au gain de laquelle il eut la plus grande part, ainsi qu'à la plupart des affaires qui eurent lieu alors sous Maubeuge, et fut même le seul général de division qui repoussa l'ennemi le 16 octobre, à l'attaque importante de Wattignies, tandis que le reste de l'armée autrichienne était battue par Jourdan. En 1794 il débuta par de nouveaux avantages vers Landrecies; mais il ne tarda pas à partager les revers qu'éprouvèrent encore alors les alliés, et il fut même défait plusieurs fois avec l'aile gauche, particulièrement le 18 septembre sur l'Ourthe, et le 2 octobre près de Duren. Nommé au commencement de 1796 général d'artillerie, il prit alors le commandement de l'armée du Bas-Rhin, vacant par le départ du maréchal de Wurmser, qui emmena avec lui en Italie l'élite des troupes, et se trouva ainsi avec peu de monde vers les frontières du Palatinat, au moment où Moreau, passant le Rhin a Kehl, dispersait les troupes des cercles, et s'étendait dans le Brisgaw. Le feld-maréchal Latour s'avança aussitôt sur Rastadt; livra successivement, et de concert avec l'archiduc Charles, plusieurs combats malheureux; et se vit enfin contraint de se retirer vers la Souabe. Il continua sa retraite sur la rive droite du Danube, jusque derrière le Leck; et ayant pris poste à Friedberg, il s'y laissa surprendre, et perdit encore beaucoup de monde. Obligé de se replier de nouveau, il fit occuper la position derrière Munich par le corps de Condé et quelques bataillons autrichiens, qui y repoussèrent plusieurs fois les Français d'une manière assez vive; mais il éprouva bientôt un second échec à Freysingen, et cette ville fut entièrement pillée par l'ennemi. Cependant il lui arriva des renforts; et Jourdan, ayant été chassé à son tour de la Franconie, Moreau, qui craignait de voir l'archiduc lui couper la retraite, commença à rétrograder vers le Rhin. M. de Latour le suivit alors sans oser l'inquiéter sérieusement, à cause de l'infériorité du nombre; mais ayant voulu presser les Français près de Biberach, presque toute son armée y fut mise en déroute, et la journée lui eût été plus funeste encore, si le corps de Condé, et une partie de la colonne de M. de Mercantin, n'eussent soutenu les efforts des Français jusqu'à la nuit. Laissant alors un corps considérable derrière Moreau, il fila à grandes journées par sa droite, et opéra dans l'Ortenau sa jonction avec l'archiduc Charles. Il seconda ce prince avec autant de bravoure que d'intelligence, et prit ensuite le commandement en chef de l'armée du Rhin, que l'archiduc lui remit après la reddition du fort de Kehl et de la tête du pont d'Huningue. Lorsque les Français repassèrent le Rhin en 1797, les troupes de M. de Latour, alors absent, furent encore battues, et aucun des généraux divisionnaires qui déclamaient sans cesse contre lui, et cherchaient à le perdre, ne sut même concevoir un plan capable d'arrêter un instant l'ennemi. La trève conclue en Italie ayant enfin terminé la campagne, M. de Latour quitta le commandement des armées pour se rendre à Vienne. Depuis cette époque il obtint le commandement général de la Styrie, d'où il passa, à la fin de 1806, à celui de l'Autriche antérieure, qu'il quitta ensuite pour la place de chef de la section du conseil de guerre. Il mourut à Vienne il y a quelques années, honoré des regrets de son souverain, et emportant l'estime des gens de bien. M. de Latour passait en effet pour l'un des généraux les plus zélés et les plus fidèles qu'ait eus l'empereur d'Autriche pendant toute la guerre de la révolution française. Il avait perdu son fils unique le 27 octobre 1795, à l'assaut de la redoute du Necker, près Manheim, et avait pour collègue, comme feld-maréchal, son frère, qui servit long-temps sous lui en qualité de général-major, et dont la réputation militaire se trouva toujours complétement éclipsée par celle de son aîné.

LAUDERDALE (le lord), membre de la chambre des pairs du parlement d'Angleterre, etc.

Issu d'une ancienne famille. Il reçut une excellente éducation; fut admis de bonne heure dans la chambre des pairs; et s'y montra constamment l'un des admirateurs les plus francs de la révolution française. On le vit en effet attaquer

successivement le traité d'alliance formé avec la Prusse; le bill qui suspendait la loi d'*habeas corpus*; et généralement toutes les mesures tendantes à la continuation de la guerre contre la France. Il présenta aussi à la fin de l'année 1793 une pétition venant d'Ecosse, revêtue, disait-il, de cinquante mille signatures, pour provoquer la paix avec la république française; combattit, au mois de novembre 1795, le bill relatif aux moyens de préserver la personne du Roi et le gouvernement de toutes les entreprises et complots séditieux, qu'il compara à celui qui fit déposer Richard II, et causa sa mort; et réduisit les conspirations signalées alors par le ministère, aux simples et justes murmures d'un peuple fatigué d'une guerre ruineuse. Une autre fois, il fit une violente sortie contre l'évêque de Rochester qui prêchait l'obéissance passive; publia, en 1797, un écrit intitulé: *Pensées sur les finances*; et se fit marchand d'aiguilles à Londres, afin de pouvoir être élu shérif. Mais n'ayant pu réunir un assez grand nombre de suffrages, il renonça bientôt à ce projet; reparut à la chambre des pairs, où il suivit le même système d'opposition politique, et succéda en janvier 1806, après la mort du célèbre Pitt, au duc de Gordon, dans la place de lord-gardien du grand sceau d'Ecosse. Quelques mois après il fut désigné pour le gouvernement général de l'Inde; mais les directeurs de la compagnie montrèrent tant d'opposition à sa nomination, qu'on fut obligé de lui substituer lord Minto, et on l'envoya alors à Paris pour négocier une nouvelle paix avec Napoléon. Cette mission n'ayant été suivie d'aucun succès, à cause de la mort de Fox, qui en avait conçu l'idée, lord Lauderdale retourna à Londres dans les premiers jours d'octobre 1806, et reprit sa place dans la chambre des pairs. Il y vota constamment avec le parti de l'opposition; s'éleva vivement en 1811, contre l'adoption du bill concernant les billets ayant un cours forcé, demandant que les juges du royaume fussent entendus avant que cette loi ne fût sanctionnée par la chambre; blâma, le 4 février 1812, la conduite des ministres, à l'occasion des troubles suscités par les *luddistes*, dont il voulut qu'on recherchât les causes avec soin; s'éleva dans les années suivantes contre les secours accordés aux pauvres habitans de l'Allemagne qui avaient le plus souffert de la guerre, prétendant qu'ils étaient bien plus nécessaires aux malheureux paysans anglais, accablés de taxes depuis vingt-cinq ans; et fit une sortie violente contre les possesseurs de *sine cures*, qu'il qualifia de dévorateurs de la fortune publique. Le lord Lauderdale était encore compté à la fin de 1818 parmi les membres les plus distingués de l'opposition anglaise.

LAUDON (*Gedéon*, baron de), feld-maréchal autrichien, grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Né en Livonie, en 1716, de parens pauvres, qui ne purent lui faire donner une brillante éducation; il servit d'abord dans les troupes légères, où il se forma par la vie la plus dure au métier de la guerre; parvint successivement et de grade en grade; et se fit tellement remarquer par sa valeur et son intelligence, qu'il fut bientôt à la tête des généraux autrichiens. Employé successivement sous François Ier contre la Prusse, et ensuite sous Joseph II contre la Turquie, où il commanda même en chef sous les ordres de l'archiduc François, il répara en 1789 les pertes de la campagne précédente par la prise de Belgrade et par d'autres avantages; et rétablit ainsi l'honneur des armes autrichiennes. La confiance et l'amour que sa bonté et sa simplicité, au milieu de l'appareil du commandement, avaient inspirés aux soldats, servirent beaucoup aux victoires de cet illustre général, qui mourut en juillet 1790, dans son quartier-général de Neutisehein. Il se fit dresser un mausolée de son vivant, avec cette inscription: *Commemoratio mortis, optima philosophia.* Quoiqu'il eût occupé long-temps les premiers emplois de l'armée, il laissa néanmoins peu de fortune; et l'empereur d'Allemagne dédommagea sa veuve de ce désintéressement, en lui assurant une partie des pensions de son époux. Frédéric le grand faisait beaucoup de cas des talens de Laudon; et Custines, qui se regardait comme son élève en théorie, cita, pendant la session de l'assemblée constituante, dans une discussion sur le rétablissement de la discipline militaire en France, un trait de courage et de fermeté de ce maréchal qui, pour arrêter une émeute, avait tué deux soldats de sa propre main.

LAVATER (*Jean-Gaspard*), célèbre physionomiste suisse, etc.

Né à Zurich, le 15 novembre 1741. Il manifesta de bonne heure son goût pour le merveilleux, et recherchait avec avidité toutes les sensations physiques un peu mystérieuses. Il étudia la théologie ; devint ministre du culte protestant ; et s'acquit bientôt de la réputation par ses discours, où régnaient une douce sensibilité. Les voyages qu'il fit ensuite tempérèrent néanmoins l'effervescence de son imagination si vive et si mobile, et le séjour de Berlin, où la philosophie était alors à la mode, y contribua singulièrement. De retour à Zurich, Lavater manifesta cependant quelques idées d'intolérance dans plusieurs disputes théologiques, et écrivit même beaucoup d'ouvrages en faveur de la religion; mais ces travaux ne l'empêchèrent point de se livrer à des recherches sur la physionomie, qui ont tant contribué depuis à sa renommée; et après différens essais plus ou moins heureux, il crut enfin avoir trouvé le moyen de distinguer les caractères, la différence des passions et des esprits à la seule inspection de la tête. Ces recherches l'occupèrent le reste de sa vie, et il leur consacra tout le temps que lui laissaient les devoirs de sa profession: son grand travail parut pour la première fois en 1772. On n'avait encore rien écrit de plus approfondi sur ce système fort ingénieux, résultat d'une immensité d'observations très-curieuses, très-nouvelles, et souvent d'une vérité frappante. Lavater ne se borna pas à publier son ouvrage en allemand, il en fit faire sous ses yeux une édition en français, d'après un nouveau manuscrit, avec des dessins plus soignés et plus nombreux, et qui fut publiée sous le titre de *la Physiognomonie*, ou *l'art de connaître les hommes et de les faire aimer.* On avait sans doute, avant la publication de l'ouvrage de Lavater, déjà fait des remarques sur la physionomie, l'expression muette et éloquente des passions, les traces profondes de cette expression, quand elle est fréquente ou prolongée, les révélations, les aveux silencieux ou involontaires, et l'empreinte des affections dominantes; les rapports des penchans impérieux et des habitudes avec les traits du visage avaient dû frapper dans tous les temps les observateurs à qui la nature avait accordé beaucoup de finesse et de sagacité; mais aucuns ne paraissent avoir dirigé leurs recherches et leurs observations sur la physiognomonie proprement dite, objet particulier des travaux de Lavater; et si celui-ci n'a pas ouvert la carrière où il s'est engagé, au moins l'a-t-il seul parcourue et éclairée dans tous les sens. Lorsqu'il eut publié ses premiers essais, la curiosité fit sans cesse circuler sous ses yeux une foule d'originaux et de copies de toute espèce, et l'on peut dire que pendant plus de vingt-cinq ans, les sujets d'observations venaient, en quelque sorte, solliciter ses regards physiognomoniques, et réclamer ses décisions. Il se trompa, et tomba quelquefois dans des erreurs très-graves, quand le témoignage de ses sens était trop vivement influencé par son imagination; mais lorsqu'il n'était point préoccupé, ses jugemens et ses décisions, fondés sur des observations bien faites, et dictés par un tact délié et un coup d'œil plein de sagacité, manquaient rarement d'exactitude: ils avaient même souvent quelque chose d'extraordinaire et de merveilleux. Pendant les derniers troubles de sa patrie, Lavater ne crut point que ses études et sa réputation le dispensassent de prendre une part active aux calamités publiques, et une blessure qu'il reçut, on ne sait trop comment, lors de l'entrée des troupes françaises à Zurich, lui causa pendant quinze mois des douleurs cruelles. Malgré cette agonie longue et pénible, son esprit conserva toute sa force, et il employa même cette fin douloureuse de sa vie à mettre la dernière main à son ouvrage: il mourut en 1801, âgé de soixante ans. Après avoir développé le système de Lavater, nous allons rapporter quelques faits, qui en prouvent l'application. Un abbé commandataire de l'Alsace, âgé de trente ans, l'un des plus beaux hommes de l'Europe, de la physionomie la plus aimable, et ayant les traits les mieux dessinés, fit un voyage à Zurich; beaucoup de femmes de la société de Lavater le plaisantaient en lui disant: « Voilà » enfin une physionomie heureuse! » Le philosophe répondit: « J'en suis fâ» ché pour monsieur; mais je remarque » quelques lignes qui annoncent de l'em» portement dans le caractère; et je » crains qu'il ne finisse malheureuse» ment. » Après un séjour de trois mois, l'abbé monte dans sa chaise de poste pour retourner dans son abbaye; et sur une réponse insolente que lui fit le postillon, il lui brûla la cervelle;

il fut arrêté et condamné à être pendu. Une autre fois, le comte de Mirabeau se présente d'une manière cavalière chez Lavater, en lui disant : « Monsieur le » sorcier, j'ai fait le voyage tout exprès » pour savoir de vous ce que vous pensez » de ma physionomie ; regardez-moi ; je » me nomme le comte de Mirabeau ; si » vous ne portez pas un jugement quel » qu'il soit, je dirai que vous êtes un » charlatan. » « Votre conduite, monsieur, est inconsidérée, dit Lavater ; je » ne suis pas un nécromancien. » Cependant Mirabeau insiste ; alors Lavater, en faisant un pas en arrière, lui dit : « Vous » le voulez, je vais vous satisfaire. Votre » physionomie annonce que vous êtes né » avec tous les vices, et que vous n'a» vez rien fait pour les réprimer. » Mirabeau répondit : « Ma foi, vous avez » deviné. » Néanmoins sa physionomie se décomposa, et il sembla interdit. Une femme de qualité de Paris fit aussi, à quelque temps de là, le voyage de Zurich pour consulter Lavater sur la physionomie d'une fille unique de quinze ans qu'elle chérissait. Malgré les instances de cette mère sensible, le philosophe ne voulut rien dire, et lui promit seulement une lettre, si elle lui donnait sa parole d'honneur de ne la décacheter qu'au bout de six mois. Cette dame quitte la Suisse, fait un voyage en Allemagne, et a le malheur de voir mourir sa fille au bout de cinq mois. Dans l'excès de sa douleur, elle avait oublié la lettre de Lavater, et ne l'ouvrit que six semaines après la mort de sa fille ; voici son contenu : « Madame, » lorsque vous ouvrirez cette lettre, » je pleurerai avec vous la perte que » vous aurez faite. La physionomie de » votre fille est l'une des plus parfaites » et des plus régulières que j'aie encore » vues ; mais j'ai remarqué des traits » qui annoncent qu'elle mourra dans » les six mois qui s'écouleront depuis » l'instant que j'ai eu le plaisir de vous » recevoir. »

LAWRENCE (*le docteur*), membre de la chambre des communes d'Angleterre, etc.

Il embrassa l'état ecclésiastique ; devint ministre anglican ; et fut ensuite élu, par l'influence du gouvernement, membre du parlement. Il vota constamment avec le ministère jusqu'au moment de la réunion de l'Irlande, époque à laquelle il se rangea du parti de l'opposition, en déclarant que : « Bien qu'il » eût combattu jusque là les partisans » d'une réforme parlementaire, il ne » pouvait néanmoins consentir à l'in» troduction dans le parlement de cent » membres irlandais, soumis d'avance à » toute l'influence des ministres. » Cependant lorsqu'on agita les premières ouvertures de paix avec la France, il ne cessa d'en représenter les inconvénients pour la Grande-Bretagne, et de soutenir la nécessité de se tenir toujours en état d'hostilités contre elle. On le vit pourtant, au mois de juin 1813, combattre avec chaleur le plan de défense adopté par le ministère Addington, et en voter le rejet comme funeste à la sûreté et à la gloire de son pays. Depuis lors le docteur Lawrence a constamment manifesté les mêmes principes politiques, et il fut nommé avocat du roi en janvier 1806, après la mort de M. Pitt. Il aida en conséquence le célèbre Fox et ses amis dans leurs projets de négociations avec Napoléon, et s'écria le 18 juillet de cette année, à l'occasion des dépenses de la guerre, « qu'elle était un monstre dévorant, qui » ne pouvait s'astreindre à aucun ré» gime. » En 1807, il parla aussi avec vivacité en faveur du système militaire de son ami Windham ; articula avec véhémence une série de reproches aux nouveaux ministres qui avaient succédé aux *foxistes*, et fut alors interrompu de toutes les parties de la salle. Le docteur Lawrence est mort depuis quelques années.

LAZARD (*Charles-Pierre*), théologien anglais, etc.

Né à Greenwick, et fils d'un célèbre médecin de cette ville ; il fit ses études à l'école de Westminster, puis au collége de Saint-Jean à Cambridge, où il obtint, dans les années 1773 et 1775, le prix de poésie. Devenu ensuite ministre de la chapelle d'Oxendon, et bibliothécaire de l'archevêque de Tenison dans la paroisse de Saint-Martin, Lazard fut pourvu en 1800 d'un canonicat de Bristol, et publia alors quelques discours séparés : il cessa de vivre en 1803. Depuis sa mort on a imprimé de lui, par souscription, un volume de *discours*.

LAZOWSKI (*N*), révolutionnaire polonais, etc.

Il montra dans son pays des sentimens peu favorables à la cause des rois ; fut en conséquence obligé de s'expatrier, et arriva en France au moment de la révolution. Il parut aux jacobins un sujet

aussi précieux que brave; fut nommé bientôt capitaine de la garde nationale de son quartier; et dirigea, au 10 août 1792, l'artillerie qui foudroya le château des Tuileries. Il mourut peu de temps après d'une fièvre inflammatoire, et Robespierre prononça son oraison funèbre au sein de la convention. Lazowski fut enterré avec une pompe solennelle sur la place du Carrousel, au pied de l'arbre de la liberté, et la section du finistère demanda son cœur pour en faire un objet de culte. Un autre Lazowski, aussi Polonais et probablement de la même famille que l'autre, passa au service de France, après le dernier démembrement de la Pologne par les Russes, les Autrichiens et les Prussiens, et se distingua en plusieurs occasions par son courage et ses talens militaires. Il était déjà parvenu au grade de général de brigade, lorsqu'il fut nommé le 11 juillet 1807 commandant de la Légion-d'Honneur, récompense qui fut suivie en 1811 du brevet de général de division. Depuis la chute de Napoléon en 1814, le général Lazowski est retourné dans sa patrie, où il a pris du service dans les troupes polonaises, aujourd'hui soumises à la puissance d'Alexandre Ier, empereur de Russie.

LEAMING (*Jérémie*), ministre épiscopal américain, etc.

Né en 1719, à Midaletown dans le Connecticut. Il fut reçu gradué en 1745, au collége d'Yale, et employa ensuite trente-sept ans de sa vie à prêcher successivement à Newport, Rhode-Island, Norwalk et Stratfort : il mourut en 1804 à New-Hawen, après s'être distingué dans la controverse des épiscopaux, qui agita la Nouvelle-Angleterre pendant beaucoup d'années. On lui doit comme auteur ecclésiastique, une défense du gouvernement épiscopal de l'église, contenant des remarques sur l'ordination presbytérienne; une seconde défense du même gouvernement épiscopal de l'église, en réponse à Noë Velles; l'évidence de la vérité du christianisme; et enfin une dissertation sur différens sujets, qui méritent, dit-on, toute l'attention des bons chrétiens.

LECCHI (le comte *Joseph*), général italien, etc.

Né à Brescia, en 1765, d'une famille noble et distinguée de la Lombardie; il se prononça de bonne heure en faveur de la révolution, et fut même un des premiers à prendre les armes, lorsque les Français occupèrent Brescia, dont il organisa ensuite et commanda la garde nationale. Cette ville ayant été presque aussitôt réunie à la république cisalpine, Lecchi fut employé dans l'armée avec le grade de général de brigade, et fit avec gloire la campagne des années 1796 et 1797. Il se distingua encore plus dans la guerre de l'an VI, et particulièrement dans l'expédition de la Romagne; dirigea peu après celle de Poschiavo, dans le pays des Grisons, où il fit avec très-peu de forces neuf cents prisonniers; commanda l'avant-garde à la bataille de Tausers, dans le Tyrol, et prit alors à l'ennemi douze pièces de canon. Devenu en 1800 commandant de la légion italienne organisée en France, il descendit le mont Saint-Bernard à la tête de ce corps; se signala successivement à l'affaire de Varallo, au passage du Tésin, à la prise de Trente, et fut aussi chargé des expéditions de Bergame et de Brescia. Il fit en outre les campagnes de 1803 et 1804 dans le royaume de Naples; contribua en 1805 au blocus de Venise; combattit de nouveau en 1806 l'armée royale napolitaine; fut employé immédiatement après contre la Prusse et la Russie; et fit avec la plus grande distinction la terrible guerre d'Espagne, où il se fit encore particulièrement remarquer à la défense de Barcelonne et généralement dans toutes les rencontres avec l'ennemi : les Espagnols l'avaient surnommé le *Démon au cheval blanc*. Il passa en 1813 au service du roi Murat, et commandait en 1815 le corps qui envahit la Toscane. Depuis la chute de ce souverain, le général Lecchi se trouva compromis dans un projet de conspiration, ayant pour but d'affranchir l'Italie du joug autrichien, et il fut en conséquence arrêté, puis renfermé dans une forteresse. Ses talens, sa bravoure et surtout l'amour et l'estime que lui portaient ses compatriotes empêchèrent néanmoins qu'on ne donnât suite à cette accusation; et après avoir subi une détention de plusieurs mois ce généreux guerrier fut rendu à la liberté, et confiné à Laybach, où il vivait encore à la fin de 1818.

LEDYARD (*Jean*), célèbre voyageur américain, etc.

Né à Groton au Connecticut. Il perdit son père étant encore enfant, et fut confié aux soins d'un parent, qui l'envoya à une école de grammaire. Devenu en-

suite, par la mort de son protecteur, maître de suivre ses inclinations, il passa quelque temps au collége de Dartmouth au nouveau Hampshire, dans l'intention de se livrer à l'étude de la théologie. Le défaut total de fortune l'ayant obligé de quitter le séminaire avant d'avoir terminé ses études, et sans avoir un shilling pour aller jusqu'à Hartford, il se construisit un canot de cinquante pieds de long sur trois de large, obtint de quelques personnes généreuses des provisions de venaison salée, s'embarqua sur le Connecticut, descendit cette rivière si rapide, dont il ne connaissait nullement le cours, et après un voyage de cent quarante milles arriva sain et sauf à Hartford. Il gagna bientôt New-Yorck, où il s'engagea comme simple matelot, et se rendit à Londres en 1771. Le capitaine Cook ayant alors entrepris son troisième voyage, Ledyard, entraîné par un désir irrésistible de visiter des régions imparfaitement connues ou tout-à-fait ignorées, accepta dans cette expédition le poste de caporal de marine, et fut un des témoins de la fin tragique de l'illustre navigateur. En 1782 il forma le projet de traverser le continent d'Amérique, depuis les côtes nord-ouest, jusqu'à la côte orientale, que Cook avait en partie visitées et qu'il connaissait parfaitement; traversa le canal vis-à-vis Ostende, avec dix guinées dans sa bourse, et se détermina avec aussi peu de moyens, à aller jusqu'au Kamtschatka. Quand il arriva au golfe de Bothnie, il tenta de traverser les glaces pour abréger le voyage; mais reconnaissant que la mer n'était pas glacée au-delà des côtes, il retourna à Stockolm; porta ses pas vers le nord, dans le cercle polaire arctique; et passant tout le golfe, descendit la côte orientale et arriva à Saint-Pétersbourg, où son air extraordinaire le fit généralement remarquer. Dénué de tout, n'ayant ni bas, ni souliers, ni habits, et encore moins d'argent pour en acheter, il n'en fut pas moins invité à dîner par l'ambassadeur de Portugal, qui lui donna vingt guinées à toucher chez sir Joseph Banks, et lui fit accorder la permission d'accompagner un détachement qu'on envoyait, avec des munitions, à Yakuts, pour le service de M. Bilings, Anglais au service de l'impératrice, qu'elle avait chargé d'un voyage de découvertes au nord d'Yakuts, situé en Sibérie à six mille milles est de Pétersbourg. Ledyard s'avança jusqu'à Oczakow, ou Ochostk, sur la mer du Kamtschatka; mais comme les glaces ne permettaient absolument aucune navigation, il retourna à Yakuts dans l'intention d'y attendre la fin de l'hiver; et c'est là que sur un soupçon dépourvu de tout fondement, il fut arrêté au nom de l'impératrice, par deux soldats qui le conduisirent au milieu de l'hiver au nord de la Tartarie, jusqu'aux frontières du territoire russe, en l'assurant que s'il s'avisait d'y remettre le pied il serait pendu. Pauvre, abandonné, sans amis, couvert de haillons, épuisé par la fatigue, la maladie et la misère, il gagna néanmoins Kœnigsberg, où le crédit de sir Joseph Banks lui fit enfin toucher cinq guinées; qui lui procurèrent les moyens de revenir en Angleterre. Une société venait de s'y former pour la découverte des parties intérieures de l'Afrique, dont presque toutes étaient encore inconnues à cette époque. Ledyard s'engagea avec enthousiasme dans une entreprise dont il avait déjà formé le projet pour lui-même; et ayant reçu de sir Joseph une lettre qui le recommandait à un des membres du comité nommé par la société pour en diriger l'exécution, il se présenta chez lui sans délai. Le compte que cette personne rendit de leur première entrevue fera connaître le caractère de notre hardi voyageur; voici ce qu'on y lit: « Avant » même que la lettre qu'il me présenta » m'eût appris son nom et l'objet de sa » visite, je fus frappé de la vigueur du » personnage, de sa large poitrine, de » son air ouvert et du mouvement rapide de ses yeux. Je lui déployai une » carte de l'Afrique, et traçant une ligne » du Caire à Sennar, et de là vers l'ouest, » dans la latitude et la direction sup» posée du Niger, je lui dis que c'était » la route par laquelle j'entendais que » l'Afrique fût parcourue s'il était pos» sible. Il me répondit qu'il s'estimait » très-heureux qu'une telle expédition » lui fût confiée; je lui demandai quand » il croyait pouvoir partir; demain ma» tin, fut sa réponse. » Ledyard s'embarqua en effet à Londres le 30 juin 1788, et en trente six jours, dont il en passa sept à Paris et deux à Marseille, il arriva à Alexandrie, où ayant pris l'habit du pays il s'avança jusqu'au Caire, et y arriva le 19 d'août. Doué d'un génie original et pénétrant, il observait avec intérêt et découvrait avec précision tout ce qu'il était à portée de voir; en

comparant les objets avec ce qu'il avait vu de même nature dans les autres parties du globe, il donnait à sa narration tout le piquant des contrastes et des ressemblances; et ses remarques sur la Basse-Egypte seraient placées par les géographes parmi les matériaux les plus précieux, si cette contrée était moins connue. Son séjour au Caire ne fut pas même sans profit pour la compagnie, car en visitant les marchés d'esclaves, en conversant avec les jélabs ou marchands voyageurs des caravanes, il lui procura, sans aucuns frais, des notions sur l'Afrique, ses habitans, son commerce, la position de ses places, la nature du pays et la manière d'y voyager. Les mémoires qu'il fit passer en Angleterre sont tous intéressans et instructifs; ils satisfirent complètement la compagnie, et montrèrent dans leur auteur un esprit de recherche, qui l'enchanta. Lédyard écrivit ensuite à ses commettans qu'au moyen de lettres de recommandation qu'il avait reçues d'un aga, il avait fixé le jour de son départ, et que sa prochaine dépêche serait probablement datée de Senaar; mais des difficultés tenant à la nature du gouvernement turc vinrent entraver les dispositions du voyageur, et le chagrin qu'il ressentit de voir apporter de jour en jour des délais au départ de sa caravane lui causa une maladie inflammatoire, qui termina ses jours le 17 janvier 1789. Ledyard, méprisant toutes les distinctions accidentelles de la société, paraissait ne reconnaître son supérieur dans aucun homme; mais ses manières quoique dépourvues de la politesse du monde n'avaient rien de repoussant; son génie était sans culture, et pourtant vaste et original, et tout semblait annoncer en lui l'homme né pour exécuter la périlleuse entreprise de traverser les plus redoutables contrées de l'Afrique.

LEHRBACH (le comte de), ambassadeur, ministre d'état autrichien, etc.

Issu d'une famille distinguée d'Allemagne, et destiné de bonne heure à parcourir la carrière diplomatique, il fut d'abord envoyé dans les Pays-Bas en 1789, avec M. de Metternich, et nommé ensuite ministre d'Autriche à Munich, d'où il se rendit en 1793 à Berlin pour une mission extraordinaire. Il quitta deux ans après l'ambassade de Bavière pour aller occuper à Vienne la place de directeur-général des affaires étrangères, et fut aussi pourvu par l'empereur, en 1796, du gouvernement du Tyrol, où il montra beaucoup d'adresse dans toutes les démarches tendantes à s'assurer de l'esprit des Tyroliens, et à les armer contre les Français. Il fut aussi envoyé au congrès de Rastadt en qualité de ministre plénipotentiaire, puis chargé successivement, pendant les années 1798, 1799 et 1800, de missions continuelles dans les pays et près des princes voisins du théâtre de la guerre. Cependant il cessa d'être employé après la retraite de M. de Thugut, et mourut en 1805, laissant la réputation d'un diplomate distingué.

LEIDENFROST (*Jean - Gottlob*), naturaliste et médecin allemand, etc.

Né à Ortenbourg dans le duché de Stolberg, le 24 novembre 1715, et fils d'un ecclésiastique peu fortuné, il fit d'excellentes études; embrassa la profession de médecin, où il se fit quelque réputation; et fut appelé en 1743 à Duisbourg, où il exerça son art, pendant plus d'un demi-siècle, à l'université de cette ville. L'histoire naturelle dans toute l'étendue de ses différentes branches, la science, bien plus conjecturale de la métaphysique, et surtout la psychologie, étaient au nombre de ses études favorites; et il a publié, sur ces diverses sciences, beaucoup de *Mémoires* plus ou moins étendus, ainsi que des *Essais*, *Programmes*, *Thèses académiques*, etc. La moitié des productions de Leidenfrost est originairement écrite en allemand; mais on remarque dans toutes beaucoup d'érudition et de savoir. Ce savant distingué mourut à Duisbourg, le 2 décembre 1794, âgé de soixante-dix-neuf ans.

LEINSTER (le duc de), pair d'Angleterre et d'Irlande, etc.

Issu d'une illustre et ancienne famille, et jouissant d'une fortune immense, dont il faisait l'usage le plus honorable, il fit long-temps partie de la chambre des pairs, où il se montra constamment l'ami de son pays et le défenseur des libertés anglaises: il joignit à ces qualités respectables des sentimens d'humanité qui le firent chérir des malheureux, dont il savait employer utilement les loisirs en les faisant travailler. Il mourut au mois d'octobre 1804, regretté universellement de tous ceux qui l'avaient connu, et laissant un fils mineur, dont il confia la tutelle au célèbre Fox, son ami. Devenu pair, quand il eut atteint l'âge voulu par les lois,

le jeune duc de Leinster marcha généreusement sur les traces de son père et de son illustre tuteur, et fit aussitôt partie de l'opposition. On le vit même, le 12 février 1813, s'élever avec beaucoup de chaleur dans la chambre, contre les pétitions présentées par les évêques et les églises anglicanes afin d'écarter le bill projeté en faveur des catholiques d'Irlande, et prétendre qu'elles étaient le résultat de fausses notions sur les réclamations de ces derniers. Depuis lors le duc de Leinster a toujours suivi le même système politique, et votait encore, à la fin de 1818, avec l'opposition.

LEMPE (*Jean-Frédéric*), célèbre minéralogiste allemand, etc.

Né à Vilda, dans le cercle de Neustadt, le 7 mars 1757, de parens pauvres. Il se vit d'abord obligé de se livrer à des travaux grossiers dans les mines pour gagner sa vie; mais son zèle et les secours de plusieurs officiers de celles de Kamsdorf l'ayant bientôt mis en état d'être reçu à l'académie des mines à Freyberg, ses progrès furent si rapides, qu'en 1777 on lui confia l'instruction des jeunes mineurs, dans le calcul et les élémens de mathématiques. En 1779 il alla étudier à l'université de Leipzig, où il publia en 1780 des *Lettres sur différens sujets de mathématiques.* L'année suivante il fit paraître à Altenbourg des *Elémens d'Arithmétique*, de *Géométrie* et de *Trigonométrie plane et sphérique*, etc.; mais son ouvrage le plus important, commencé en 1795, et qu'il n'a pu achever, est, sans contredit, celui intitulé : *Système de la science des machines par rapport à l'exploitation des mines.* Il est encore auteur de plusieurs autres écrits et de *Mémoires* sur différens objets concernant la minéralogie, les mines, etc. Ce savant, qui avait été nommé en 1783 mathématicien des mines de Freyberg, y mourut le 16 février 1801, dans la quarante-quatrième année de son âge.

LENNOX (*Charlotte*), auteur de romans anglais, etc.

Née avec beaucoup d'esprit et d'imagination. Elle cultiva les lettres, non sans quelques succès; fut liée très-intimement d'amitié avec le docteur Samuel Johnson et le célèbre Richardson; et publia successivement divers ouvrages qui établirent sa réputation, et parmi lesquels on cite un roman intitulé : *le Don Quichotte femelle*, et *les Héros de Shakespeare* : cette dernière production renferme les histoires ou contes dans lesquels Shakespeare a pris les sujets de ses pièces. On doit aussi à miss Charlotte Lennox, les *Mémoires d'Henriette Stuart* et ceux de *la Comtesse de Berry*, une comédie pastorale, *Philandre*; *Henriette*; *Euphémie*; *Sophie*, romans de beaucoup de mérite; *les Vieilles Coutumes de la ville*, *la Sœur*, autres comédies, auxquelles on doit ajouter la traduction des *Mémoires de Sully*; et enfin celle du *Théâtre grec* du père Brumoy. Cependant, après tant de travaux remarquables, parmi lesquels on compte quelques succès, Charlotte Lennox mourut dans une sorte d'indigence, à New-Yorck, en 1805.

LEOPOLD II (*Pierre-Joseph*), empereur d'Autriche, roi des romains, etc.

Né le 5 mai 1747, et fils de François Ier, empereur d'Allemagne, et de la célèbre Marie-Thérèse, il fut d'abord grand duc de Toscane, et gouverna pendant vingt-cinq ans cet état (où son nom est encore en vénération aujourd'hui) avec autant de sagesse que de philosophie. On découvrait néanmoins, au milieu de ses innombrables ordonnances, un goût excessif du régime réglementaire, trop d'attention pour de petits détails, et surtout un penchant aux innovations du siècle, qui inquiétait les esprits routiniers, et effarouchait les préjugés. Cependant on ne put ensuite s'empêcher de convenir que l'administration de la Toscane se trouvait améliorée par des réformes nécessaires et par des lois utiles. En effet, quand ce prince arriva en Toscane, l'état était obéré et le peuple épuisé à un point devenu intolérable. Léopold commença par diminuer les impôts et par mettre de l'ordre dans les finances; de bonnes lois et de sages réglemens signalèrent successivement les premières années de son règne; il simplifia les lois civiles qui étaient restées obscures et compliquées; et adoucit les lois criminelles, au point que pendant dix ans le sang ne coula pas une seule fois sur l'échafaud en Toscane. Léopold étendit également sur les prisons et les hôpitaux ses vues d'humanité. Il osa aussi, malgré les prêtres, et dans un pays presque exclusivement soumis à leur empire, multiplier les jours de travail, en retranchant un grand nombre de fê-

tes, et délivra ainsi l'industrie de toutes les espèces d'entraves sous lesquelles elle avait gémi jusqu'alors. Il établit des manufactures; fit ouvrir des grandes routes; chercha, mais en vain, à extirper la mendicité, cette lèpre des états; et descendit enfin dans les moindres détails de l'administration publique, en tout ce qui pouvait avoir rapport au bien-être du peuple confié à ses soins vraiment paternels. L'académie de Florence, d'où sortirent tant de peintres et de sculpteurs fameux sous le règne de Médicis, avait alors perdu son éclat, Léopold s'efforça de le lui rendre en ordonnant l'exposition des ouvrages, ce qui n'avait pas eu lieu depuis trente ans: il n'est enfin aucune sorte d'amélioration que ce prince n'ait tentée ou exécutée. On lui reprochait un jour d'avoir entretenu une foule d'espions parmi le peuple; il répondit à cela: « Vous oubliez que je n'ai pas » de troupes. » Parvenu au trône impérial en 1790 après la mort de son frère Joseph II, Léopold trouva la monarchie autrichienne dans l'état le plus déplorable, par les malheureux résultats des entreprises de son prédécesseur. Effectivement les Pays-Bas étaient au moment de lui échapper, la guerre contre les Turcs avait été funeste à l'armée autrichienne, la Hongrie était en insurrection, on remarquait aussi beaucoup de fermentation en Bohême, la guerre avec la Prusse paraissait imminente, et tout semblait enfin annoncer que l'empire germanique allait se soustraire au sceptre de la maison d'Autriche, lorsqu'à force de prudence et d'adresse Léopold parvint, en huit mois, à reconquérir la Belgique, à apaiser les troubles des provinces, à faire la paix avec les Turcs, à acquérir une influence prépondérante sur le cabinet de Berlin, et enfin à se faire couronner empereur. S'étant rendu en Italie dans le printemps de 1791, il eut dans le mois de mai, une entrevue avec M. le comte d'Artois; et ayant reçu à cette époque, par l'entremise du comte de Durfort, des communications du roi et de la reine de France, il fut si touché de leur situation, qu'il promit de les secourir, en faisant marcher une armée contre la France, de concert avec la Sardaigne et l'Espagne. Il signa en effet le 27 août suivant, à Pilnitz, où il eut aussi une entrevue avec le roi de Prusse, une convention pour rétablir l'autorité royale en France par la force des armes; cependant il n'avait encore réellement fait aucuns préparatifs, ni même de démonstrations hostiles, lorsque la mort l'enleva à ses peuples, le 1er mars 1792, à l'âge de quarante-quatre ans. Cet événement imprévu donna lieu à beaucoup de conjectures, et il fut même attribué au poison; mais il est bien plus raisonnable d'en trouver la cause dans le travail excessif de Léopold, et surtout dans l'amour désordonné qu'il eut, dit-on, pour les femmes: il avait épousé Marie-Louise, infante d'Espagne, dont il a eu François II, son successeur, et plusieurs autres enfans.

LESOINNE, député liégeois, etc.

Né à Liége d'une famille honorable de la bourgeoisie. Il montra de bonne heure un caractère prononcé, et fut un des chefs de la révolution qui éclata dans cette ville en 1789, contre le prince évêque. Devenu l'un des commissaires du tiers-état aux conférences des trois ordres, il se rendit au mois de septembre près de la chambre impériale de Wetzlar, et passa de là, vers la fin de 1791, au congrès de Francfort, chargé de statuer sur cette insurrection. De retour dans sa patrie, il manifesta hautement son opinion en faveur des principes français; fut nommé en décembre 1796 député du commerce de Liége, pour se rendre à Paris, conformément aux ordres du directoire; obtint successivement la place d'inspecteur des contributions du département de l'Ourthe, puis celle d'administrateur du département, où il se fit généralement estimer par sa conduite à la fois ferme et modérée; et fut élu au mois de mars 1799 député au conseil des anciens, d'où il passa, après le 18 brumaire, au nouveau corps législatif: il en sortit en 1803, et n'a pas reparu depuis lors sur la scène politique.

LESTEVENON-DE-BERKENRODE (*N.*), ambassadeur de la république batave, etc.

Né en Hollande, d'une famille d'origine française. Il figura dans le parti anti-stathoudérien; mais sans exagération et sans animosité; devint ambassadeur des états-généraux en France, pendant les premières années de la révolution; fut nommé au mois de janvier 1795, représentant de la province de Hollande; puis chargé, au mois de mai suivant, de traiter avec les com-

missaires français, Sieyes et Rewbell, de l'organisation de la république batave. Elu en 1796 membre de la convention nationale hollandaise, il quitta ces fonctions pour remplir celles de ministre plénipotentiaire à Paris, et assista même en cette qualité aux conférences diplomatiques qui eurent lieu à Lille en 1797. Des ennemis particuliers calomnièrent ensuite ses mœurs, et cherchèrent même à lui faire intenter un procès scandaleux, et c'est alors que dégoûté de toutes ces tracasseries, il sollicita et obtint sa démission à la fin de 1797. Il continua de vivre à Paris, où il partagea son temps entre la culture des arts et les devoirs de l'amitié; et mourut dans cette capitale il y a quelques années.

LETTSOM (*Jonh*, Coakley), célèbre philantrope, membre de la société royale de Londres, etc.

Né en 1744 dans une île de l'Océan atlantique, où sa famille avait des possessions, il fut amené en Angleterre à l'âge de six ans, et le hasard le fit tomber entre les mains de M. Samuel Gotherghill, prédicateur assez connu, qui prit le plus vif intérêt à son sort, dirigea ses premières années, et devint son tuteur à la mort de son père. Après avoir fait ses études dans un collége à Warrington, le jeune Lettsom fut placé chez un pharmacien du Yorkshire, et il se rendit ensuite à Londres, où il fut recommandé au docteur John Fothergill, médecin très-célèbre, qu'il regarda longtemps comme un ami et un modèle. A l'âge de vingt-trois ans, John Lettsom résolut de retourner aux Indes-Occidentales pour prendre possession de son héritage, et suivre l'exercice de son état; mais il trouva que sa fortune ne consistait qu'en esclaves, et sans hésiter un moment, il leur donna à tous la liberté. Seul, et sans aucunes ressources pécuniaires, il vint s'établir à Tortola, où il exerça quelque temps la médecine avec succès. Brûlant de se perfectionner dans son art, il repassa en Europe; visita Londres, Edimbourg, et ensuite Paris, et obtint, le 28 juin 1769, le degré de docteur à l'université de Leyden. De retour à Londres, il commença à exercer, sous les auspices de son ami, le docteur Fothergill; devint bientôt licencié du collége royal de médecine, et ensuite membre de la société royale. Sa fortune s'accrut aussi avec sa réputation, par un mariage brillant qu'il contracta; mais à mesure qu'il devenait plus heureux, son zèle pour l'humanité augmentait; non-seulement il prodiguait aux infortunés les secours de son art, mais sa bourse leur était encore constamment ouverte. Il partageait son temps entre la médecine et la botanique; et tandis qu'il publiait des découvertes dans cette première science, il formait une collection des plantes exotiques les plus rares. La société philantropique, l'asile des sourds et muets, et une foule d'établissemens de charité trouvèrent aussi en lui un soutien et un bienfaiteur, et il serait difficile de rapporter tous les traits de bienfaisance du docteur Lettsom. Malheureusement son détachement des biens de ce monde dégénéra en prodigalité, et vers la fin de sa vie il fut obligé de vendre ses effets les plus précieux pour satisfaire ses créanciers : il s'adonna beaucoup à la littérature, et a été très-fécond comme écrivain. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la médecine, la botanique, ainsi que sur des questions de philosophie et d'utilité publique. Il était partisan de la liberté civile et religieuse, et faisait partie de la secte des quakers. Il mourut en octobre 1816, âgé de soixante-douze ans, après avoir présidé successivement les sociétés savantes de Londres, et avoir été reçu membre de presque toutes celles de l'Europe.

LICHTEINSTEIN (le prince *Jean-Joseph* de), feld-maréchal autrichien, etc.

Né le 26 juin 1760, et fils du prince de ce nom. Il épousa, le 12 avril 1792, la princesse Joséphine-Sophie, fille du landgrave Joachim Egon de Furstemberg-Stielingen; fut employé comme colonel en 1793 dans l'armée autrichienne, et se fit remarquer par son intelligence et sa valeur, le 12 septembre, près de Bouchain. En juin 1794, l'empereur l'éleva au grade de général-major, et il se conduisit de nouveau de la manière la plus brillante aux combats des 24, 25 et 26 août 1796, à Forcheim, Bamberg et Hernspach, ainsi que les 1, 2 et 3 septembre aux affaires qui eurent lieu près de Wurtzbourg. Il devint ensuite lieutenant feld-maréchal; passa à l'armée d'Italie, où il servit pendant la campagne de 1799; signala son humanité et sa bienfaisance envers les soldats mutilés, auxquels il accorda de ses deniers un supplément de paie; fut employé

de nouveau en 1805, époque à laquelle il succeda à son frère Aloys dans la principauté de Lichtenstein, puis fut battu à Ulm et fait prisonnier de guerre. Renvoyé bientôt sur parole, et nommé immédiatement après l'un des plénipotentiaires chargés de traiter de la paix avec France, il en signa les articles à Presbourg, le 1er janvier 1806; fut pourvu à la fin de la même année du commandement général de la haute et basse Autriche; et élevé, au mois d'août 1808, au grade de général de cavalerie. Il commanda, à la reprise des hostilités en 1809, un corps d'armée à la tête duquel il fut blessé le 19 avril à l'affaire de Tann; montra aussi beaucoup de valeur à la bataille de Wagram, et fut encore choisi quelques jours après pour aller traiter avec Napoléon, qui faisait profession de l'estimer. Après la paix de Vienne, produite par ses négociations, le prince Jean de Lichtenstein reprit le commandement de la haute et basse Autriche, dont il donna sa démission au mois de septembre 1810, et se retira alors chez lui couvert d'honorables blessures et jouissant de l'estime générale tant en Allemagne qu'au dehors : on le comptait encore à la fin de 1818, parmi les généreux protecteurs de l'enseignement mutuel.

LICHTENBERG, professeur de physique à l'université de Gœttingue, etc.

Né à Darmstadt en 1742. Il fit de bonnes études; devint professeur de physique à l'université de Gœttingue; et donna bientôt une nouvelle édition du *Compendium d'Erxleben*, dans lequel il fit entrer les nouvelles découvertes de la physique, et combattit par un modeste signe d'interrogation ce qu'il croyait être des erreurs de son prédécesseur. Mais l'ouvrage qui a généralement le plus fait connaître Lichtenberg, même hors du monde savant, c'est l'*Explication* des gravures ou romans moraux d'Hogarth, qu'il n'a pu malheureusement finir. On a encore de ce savant professeur un petit ouvrage intitulé : *Timorus*, ou *la Conversion de deux juifs par la religion chrétienne; les Cervelas de Gœttingue*; et plusieurs autres productions qui ne sont pas sans mérite. Il mourut en 1798, âgé de cinquante-six ans.

LIDEN (*Jean-Henri*), savant suédois, bibliothécaire de l'université d'Upsal, etc.

Né à Linkoping en Suède, le 6 janvier 1741. Il s'appliqua de bonne heure aux sciences philosophiques; apprit les langues allemande, française et anglaise; et fit ensuite des progrès considérables et rapides dans l'art du dessin et dans la musique. Il cultiva aussi la philosophie et les belles-lettres, et soutint à Upsal en 1760 une dissertation intitulée : *De favore serenissimæ domûs medicæ in migrantes abriente in occidentem litteratos*. Nommé en 1765 bibliothécaire de l'université d'Upsal, il voyagea successivement, dans les années suivantes, en Danemarck, en Hollande, en Angleterre et en Allemagne; et mourut en 1793. Liden est encore auteur de deux ouvrages, plus connus en Suède qu'ailleurs, et qui prouvent du talent et de l'érudition.

LIEBESKIND (*George Gott Helf*), premier flûtiste de la chapelle du margrave d'Anspach, etc.

Né à Altenbourg le 22 novembre 1732, d'un père, habile bassoniste, qui fut appelé à Bayreuth par le margrave Frédéric, ami des arts et des artistes, le jeune Liebeskind n'avait encore que huit ans quand il suivit son père à Bayreuth, et montrait déjà beaucoup d'habileté sur le basson, quoique son penchant l'entraînât vers la flûte. Le margrave ayant été informé du mérite de ce jeune homme, le nomma, à l'âge de dix-sept ans, troisième flûte de sa chapelle. A cette époque Leclair, flûtiste français, fier de ses talens, arriva à Bayreuth, et le prince Frédéric proposa à Liebeskind de se faire entendre avec le virtuose étranger devant son épouse, qui ne l'avait pas encore entendu. La princesse fut tellement charmée du jeu de Liebeskind, qu'elle écrivit vivement en sa faveur à Quanz, pour qu'il initiât cet élève dans tous les secrets de l'art. Liebeskind alla donc trouver cet habile artiste à Postdam, et celui-ci, au bout de trois jours, le conduisit à Berlin, où il le remit à Lindner, autrefois son élève et alors premier flûtiste de la chapelle royale. Quanz revint à Berlin en 1757, et prit alors avec lui Liebeskind, auquel il donna long-temps deux heures de leçons par jour, ce qui les attacha si fort l'un à l'autre, qu'ils finirent tous deux par ne plus se quitter. Liebeskind retourna à Bayreuth en 1759, et parvint au plus haut degré de perfection sur la flûte, par de rares dispositions jointes à un travail obstiné. Il est mort à la fin du 18e siècle.

LIGNE (le prince *Charles* de) célèbre maréchal autrichien, etc.

Né à Bruxelles en 1735, et fils aîné du prince de Ligne, général d'artillerie au service d'Autriche : il consacra son adolescence à l'étude de la littérature classique, et principalement à celle de l'art de la guerre, dont il s'occupa toute sa vie avec passion. En 1755 il entra au service de la maison d'Autriche, et obtint une compagnie dans le régiment de son père. Il prit une part glorieuse aux batailles de Collin, Goerlitz, Breslau, Leuthen, etc., ainsi qu'au siége de Schweidnitz en 1757; fut élevé au grade de lieutenant-colonel; contribua l'année suivante à la victoire de Hochkirchen, et s'empara ensuite de ce qu'on nomme le jardin de Dresde, action qui fut récompensée par le grade de colonel. En 1759 on l'envoya porter à Louis XV la nouvelle de la victoire de Maxen, ce qui ne l'empêcha pas de se trouver peu après à la prise de Berlin et à la bataille de Torgau. Après le traité de Hubertsbourg, il fut nommé général-major à l'occasion du couronnement de Joseph II, et accompagna ce prince en 1770 à la fameuse entrevue qu'il eut avec Frédéric II, à Neustadt, entrevue dont le prince de Ligne a laissé une description tracée avec autant de pénétration que d'originalité. Devenu enfin propriétaire d'un régiment d'infanterie, lieutenant-général et chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or, et se trouvant encore à cette époque (1771) possesseur d'une fortune considérable, il entreprit ses voyages en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Pologne et en France. La connaissance qu'il fit de Montesquieu, de d'Alembert, de Rousseau; ses relations et sa correspondance avec Voltaire, et la part honorable qu'il eut à la familiarité de Frédéric II sont des circonstances trop connues du public pour que nous ne les passions pas sous silence; nous dirons seulement que, chargé en 1782 d'une mission importante auprès de l'impératrice Catherine II, il écrivit ensuite dans ses lettres d'une manière très-piquante les diverses singularités que présentait alors la cour de Russie. Ayant été revêtu en 1788 du rang de général d'artillerie, il se rendit auprès du prince Potemkin avec un grade tout à la fois militaire et diplomatique, et suivit les mouvemens de l'armée russe jusqu'à la prise d'Oczakow. Dans la campagne de 1789 il commanda un corps d'armée avec beaucoup de distinction; partagea même avec Laudon la gloire de la prise de Belgrade, et fut aussitôt décoré de la croix de commandeur de Marie-Thérèse : c'est ainsi que se termina sa carrière militaire. Quand la révolution française eut éclaté, le prince de Ligne abandonna généreusement sa fortune pour ne pas manquer à la fidélité qu'il devait à son souverain; mais un malheur bien plus grand et dont il ne se consola jamais, ce fut la perte d'un fils digne de lui, et objet de l'article suivant. Nommé en 1807 capitaine de la garde des trabans et de celle du château, le prince de Ligne fut aussi élevé en 1808 à la dignité de feld-maréchal, et termina ses jours le 13 décembre 1814, dans la quatre-vingtième année de son âge. La nature et la fortune lui avaient prodigué tous leurs dons; une bonté touchante se joignait en lui à l'esprit le plus vif, le plus original et le plus charmant. Sa réputation s'étendait jusque chez les nations les plus éloignées, et ses saillies piquantes volaient de bouche en bouche avec une incroyable rapidité : il fut, en un mot, l'homme le plus aimable et le plus recherché de son siècle.

LIGNE (le prince *Charles* de), colonel autrichien, etc.

Né aussi à Bruxelles, et fils aîné du précédent. Il annonça fort jeune d'heureuses dispositions pour les sciences exactes, et devint à l'âge de dix-huit ans officier dans l'arme du génie. Il contribua beaucoup à la prise d'Ismaël en 1789, et mérita alors les éloges du prince Potemkin, qui n'en était pas prodigue. Il obtint aussi la croix de Marie-Thérèse, et parvint rapidement au grade de colonel, après s'être distingué dans une affaire contre les Français près de Condé, le 27 mai 1792. Il donnait à son père et à sa patrie les plus hautes espérances, lorsqu'il se fit tuer le 14 septembre suivant, en attaquant avec trop d'audace des abattis faits à la Croix-aux-Bois en Champagne, près de Grand-Pré.

LIGNE (le prince *Louis* de), colonel de hussards, etc.

Né à Bruxelles, et frère cadet du prince Charles, dont l'article précède. Il était encore très-jeune lorsqu'il se prononça pour le parti de la révolution dans la Belgique, et passa en France lors de la rentrée des troupes autri-

chiennes dans les Pays-Bas au mois de décembre 1790. Il obtint le grade de lieutenant-colonel, et commanda même en 1792 un régiment de hussards français. Il émigra néanmoins vers le mois de mai; servit alors comme volontaire dans l'armée autrichienne, où il donna des preuves de bravoure en diverses rencontres, et parvint bientôt au grade de colonel. Il rentra dans la Belgique après le traité de Lunéville, et commanda même la garde d'honneur de Bruxelles, lorsque Napoléon vint dans cette ville en qualité de premier consul. Il y est mort en 1812 ou 1813.

LIMBOURG - STYRUM (le comte de), lieutenant-général au service des Pays-Bas, grand-cordon de l'ordre militaire de Guillaume, etc.

Issu d'une famille distinguée de la Hollande. Il se montra très-dévoué à la maison d'Orange; vécut pendant plusieurs années dans une retraite absolue; accepta néanmoins en 1809 les fonctions de membre du corps législatif de France pour le département de l'Yssel supérieur, ainsi que la croix de la Légion-d'Honneur; et signala pourtant son zèle pour ses anciens maîtres le 17 novembre 1813, en se mettant à la tête de l'insurrection qui éclata à la Haye par suite de celle qui avait eu lieu deux jours auparavant à Amsterdam. Le comte de Limbourg, ayant fait arborer le drapeau orange, prit le titre de gouverneur au nom du prince de ce nom, et contraignit même le général français, Bouvier-des-Eclats, qui avait eu l'imprudence de rester là sans forces pour le soutenir, à se retirer dans le château dit le Binenhof, où il se vit forcé de capituler le 18. Le roi des Pays-Bas récompensa depuis les services de ce fidèle sujet par le grade de lieutenant-général et le grand cordon de l'ordre militaire de Guillaume, qu'il obtint en 1815.

LINANGE (*Charles-Frédéric* de), prince souverain, etc.

Issu d'une des maisons les plus anciennes de l'Allemagne, Charles-Frédéric fut le premier qui fit revivre les droits et les prérogatives de sa famille, en reprenant, parmi les princes de l'empire germanique, une place qui lui appartenait. Aimé par ses sujets, révéré de ses vassaux, considéré par des voisins puissans, dont il sut toujours se ménager avec dignité l'amitié et la bienveillance, il jouissait en paix du fruit de ses soins, lorsque la révolution qui éclata en France le força, dans la soixante-dix-septième année de son âge, d'abandonner sa capitale et de chercher un asile loin de ses états. Dès lors il traça le plan invariable de sa conduite politique; et le premier de tous les princes de l'empire, il envoya un agent diplomatique à Bâle, pour y renouer les rapports de sa maison avec la France. A l'époque du congrès de Rastadt, il fit éclater son dévouement à cette puissance d'une manière si ostensible, que Napoléon, parvenu à l'empire, lui fit accorder l'indemnité décernée à sa maison par le dernier recès de la députation de l'empire. Charles-Frédéric mourut le 9 janvier 1807, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

LINIERS (don *Jago* de), célèbre capitaine-général du Chili, vice-roi espagnol, etc.

Né à Niort le 25 juillet 1753, et fils de M. de Liniers, ancien officier de la marine française; il entra dès l'âge de douze ans dans l'ordre de Malte, comme page du grand maître Ximénès, et revint en France, en 1768, pour servir en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Piémont cavalerie. Il passa en 1774 sous les drapeaux du roi d'Espagne, d'après l'invitation qui lui en fut faite par le duc de Crillon-Mahon, et avec l'approbation du grand-maître de son ordre; parvint bientôt au rang de capitaine de vaisseau de S. M. catholique, et fut employé en 1775, 1776 et 1777, dans différentes expéditions, notamment dans celle d'Alger, dont le dey, prévenu en sa faveur, le combla de marques de bienveillance, et lui fit présent d'un damas très-riche qu'il portait habituellement. La guerre ayant été presque aussitôt déclarée entre l'Angleterre et l'Espagne, il fit partie de la flotte de l'amiral Louis de Cordova; contribua à la capture d'un convoi anglais; et enleva, au siège de Mahon, un gros vaisseau sous le feu du fort Saint Philippe. Il fut aussi employé comme commandant en second sur la batterie flottante devant Gibraltar; et sauva, par son courage et son intrépidité, l'équipage d'une prame criblée et prête à couler à fond. Quelques difficultés s'étant élevées alors entre la cour de Madrid et celle de Lisbonne, à l'occasion des immenses possessions de ces deux puissances dans le Paraguay, don Jago

de Liniers, déjà reconnu et naturalisé Espagnol, fut chargé de les aplanir; et traça bientôt les limites respectives des deux états. Il commanda ensuite en 1796 les forces espagnoles à l'embouchure de la Plata, avec le titre de capitaine-général; défendit l'Amérique méridionale contre les tentatives des Anglais, qu'il repoussa plusieurs fois de la vice-royauté de Buenos-Ayres; et résista également aux propositions insidieuses de leurs généraux, qui voulaient le détacher de la cause de la métropole, en déclarant que le sort respectif des deux peuples dépendant du sort des armes et du courage, il fallait y recourir au lieu de négocier: il fut récompensé à la fin de 1807 de sa fidélité et de son dévouement, par le grade de maréchal-de-camp et les fonctions de vice-roi. Cependant, l'invasion des Français en Espagne, la chute successive de Charles IV et de Ferdinand VII, l'emprisonnement de ce dernier, et l'avènement au trône de Joseph Napoléon n'ayant pas tardé à faire éclater des troubles en Amérique, don Liniers engagea les habitans à rester fidèles à la mère-patrie, en ne se séparant pas d'elle, et il parvint même à calmer pendant quelque temps l'effervescence populaire. Mais ayant voulu par la suite s'opposer à l'établissement des juntes provinciales et aux progrès de l'indépendance, il fut considéré comme un traître vendu à Napoléon, et ayant alors, de concert avec le gouverneur de Monte-Video qui était dans les mêmes principes, formé le projet de lever des troupes pour marcher à jour fixe contre la nouvelle république de Buenos-Ayres, il fut découvert, arrêté et fusillé au mois de septembre 1810.

LINN (*Jean-Blair*), poète et ministre américain, etc.

Né en 1777, à Shippensbourg, en Pensilvanie. Il montra dès sa jeunesse un grand attachement à l'étude, et n'avait encore que neuf ans quand son père passa à New-Yorck, où il trouva l'avantage d'étudier sous d'excellens maîtres. A treize ans il entra au collège collombie, dont les professeurs dirigèrent ses goûts vers la poésie et la critique; et c'est alors que les meilleurs écrivains du siècle, et particulièrement les poètes, devinrent les objets de son admiration. Après avoir achevé ses cours au collège, il s'appliqua sans succès à l'étude des lois, et prouva bientôt que les brillantes imaginations de Shakespeare et du Tasse avaient pour lui bien plus de charmes que les substilités abstraites de Blacstone et de Coke. Une composition dramatique, intitulée *le Château de Bourville*, qui le fit connaître avantageusement, eût eu assez de succès pour l'engager à parcourir cette carrière, si dès lors il ne se fût déterminé à se consacrer au service des autels. Il se retira en conséquence à Shenectady, où il étudia la théologie sous le docteur Romeyn, professeur dans l'église hollandaise réformée; et n'ayant pas tardé à obtenir des licences, il prêcha peu après avec un grand succès. Appelé tout à la fois par l'église presbytérienne d'Elisabethtown et par celle de Philadelphie, il balança d'abord entre elles deux et se détermina enfin pour cette dernière. Nommé en 1799 collègue du docteur Ewing, il consacra les deux années suivantes à ses devoirs religieux et trouva néanmoins le temps d'écrire deux *poëmes*, l'un sur la mort de Washington, l'autre sur la puissance du génie: ces ouvrages de longue haleine furent imprimés en Angleterre avec luxe. La santé de Linn était alors extrêmement altérée; il avait dès sa jeunesse été sujet à de graves indispositions qui influèrent beaucoup sur son esprit; cependant il soutint encore une controverse contre Priestley, qui avait publié un traité dans lequel il établissait une comparaison entre Jésus-Christ et Socrate. Le discours de Linn était fort et impétueux, et ses amis furent obligés d'en justifier l'âcreté et l'amertume par l'importance de la matière; mais Linn ne put se justifier lui-même à ses propres yeux, et ne parla jamais de son emportement contre un homme vénérable par son âge et par ses talens, sans manifester son regret par des larmes. Il rassemblait les matériaux d'un poëme, qui l'aurait immortalisé, et dont un fragment a été publié après sa mort, sous le titre de *Valérien*, lorsqu'il mourut à Philadelphie, en 1804, âgé seulement de vingt-sept ans. Il avait publié, peu après sa sortie du collège, deux volumes de *mélanges*, auxquels il n'a pas mis son nom, et un poëme sur la mort de Washington, dans la manière d'Ossian.

LITTA (*Laurent*), cardinal de la sainte église romaine, archevêque de Thèbes, etc.

Né à Milan, le 13 février 1751, d'une famille noble et distinguée de cette ville; il se rendit très-jeune à Rome, où, ayant pris l'habit ecclésiastique, il fut d'abord nommé *ponente* de consulta, et ensuite commissaire aux frontières de la Toscane pour les affaires relatives aux marais. Devenu en 1795 archevêque de *Thèbes* et nonce apostolique en Pologne, il déploya dans les révolutions de ce pays beaucoup de courage et de force d'âme; et fit vainement toutes les tentatives imaginables pour sauver l'évêque de Wilna du dernier supplice. Passé ensuite à la nonciature extraordinaire de Russie, il en fut expulsé par ordre de l'empereur Paul Ier; et revint à Venise pour assister au conclave tenu lors de l'élection de Pie VII, qui le nomma en 1800 son trésorier général, et le créa, le 23 février 1801, prêtre-cardinal de Sainte Redenziana, et préfet de l'Index. Après beaucoup de vicissitudes politiques, il fut exilé dans sa patrie en 1808, puis contraint, deux ans après, de se rendre à Paris, où, ayant refusé d'intervenir à la cérémonie religieuse du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, il fut banni de la cour et exilé à Saint-Quentin : ses émolumens furent suspendus, et ses rentes séquestrées jusqu'en 1813, époque à laquelle on lui permit enfin de rejoindre Pie VII, ainsi que ses collègues détenus à Fontainebleau. De retour à Rome en 1814, il sollicita et obtint l'évêché de *Sabina*, avec la préfecture de *propaganda fide*, et de l'université des études du collège romain, qu'il possédait encore à la fin de 1818.

LIVERPOOL (*Robert* Banks-Jenkinson, comte de), ministre anglais, pair, autrefois *lord Hawkesbury*, etc.

Né le 7 juin 1770, et fils du comte de Liverpool, l'un des chefs de l'administration des douanes; il commença ses études au collége de Chaster-House, où il s'instruisit parfaitement dans les langues anciennes, et les acheva dans celui de Christ, à Oxford, d'où il sortit profondément versé dans le commerce, les manufactures et les finances. Il passa ensuite quelque temps en France; fut témoin de la prise de la Bastille, et envoya alors au ministère anglais une notice sur le caractère et les vues des personnages les plus illustres de la cour de France, ainsi que sur les hommes qui acquirent à cette époque quelque célébrité. De retour en Angleterre, il fut élu en 1790 membre du parlement, par le bourg de Rye, dans le comté de Sussex; mais, comme il n'avait pas encore vingt-un ans, il n'entra dans la chambre des communes qu'en 1791 : il fut chargé, dans l'intervalle, d'une mission auprès des frères de Louis XVI, à Coblentz. L'année suivante, le parti de l'opposition ayant attaqué le ministère à l'occasion de l'armement dirigé contre la Russie, alors en guerre avec la Porte, et M. Whitbread ayant fait la motion de déclarer les ministres coupables d'abus d'autorité, M. Bans-Jenkinson combattit la motion avec une force de raisonnement et une facilité d'élocution qui firent dès lors présager qu'il serait un jour un des orateurs les plus distingués de la Grande-Bretagne. Devenu en 1793 l'un des commissaires chargés des affaires de l'Inde, et nommé en 1794 commandant de la cavalerie fencible des cinq ports, il fut réélu en 1796 membre du parlement par le même bourg de Rye, puis appelé successivement aux fonctions d'intendant de la monnaie, de membre du conseil privé de S. M., et enfin de lord du comité de commerce et des colonies. Il déclara au parlement, le 25 février 1800, que le but des hostilités n'était point le rétablissement de la maison de Bourbon, mais bien la sûreté et la défense des trois royaumes; parla, le 25 avril suivant, contre la réforme parlementaire demandée par M. Grey; et combattit, le 30, une motion de M. Jones en faveur de la paix, qu'il dit ne pouvoir être conclue que quand le gouvernement de France serait de nature à assurer la tranquillité de l'Europe. Il soutint aussi, dans la séance du 18 novembre, que sir Sidney-Smith n'avait point paru comme partie directe dans la convention d'Egypte, et assura qu'au moment où les instructions du ministère furent expédiées on ignorait encore le traité d'El-Arish, dont la violation faisait l'objet de la discussion. Nommé secrétaire d'état pour les affaires étrangères le 17 février 1801, il vanta beaucoup la conduite de M. Addington (appelé aussi au ministère) pendant tout le temps qu'il avait été orateur de la chambre, et proposa M. John Milford pour occuper le fauteuil le reste de l'année. Lord Liverpool, dont M. Pitt loua aussi à cette époque les connaissances et les

talens, prit la plus grande part aux discussions parlementaires qui eurent lieu sur les troubles d'Irlande et d'Angleterre, et contribua singulièrement aux mesures qui s'en suivirent, telles que la réunion de l'Irlande et la suspension de l'acte d'*habeas corpus*. Il a également défendu différentes fois le ministère des accusations portées contre lui par l'opposition, et repoussé généralement toutes les attaques de ce parti avec beaucoup d'énergie et d'éloquence. Cependant, lorsqu'il eut signé en 1801 la paix d'Amiens, il tint un langage plus modéré et plus conforme à sa position ministérielle ; reçut, peu après, du premier consul Bonaparte, un service de porcelaine très-précieux ; et fut élevé, au mois de septembre 1803, à la dignité de pair de la Grande-Bretagne. Soit adresse, soit bonheur, soit talent, les diverses révolutions qui ont eu lieu dans le ministère anglais depuis cette époque n'ont jamais rien changé à la situation politique du lord comte de Liverpool, et il est resté ministre avec M. Addington, comme avec M. Pitt. Un mot inconsidéré (la marche sur Paris), qui lui échappa prématurément au milieu d'une discussion et dans l'ivresse d'un moment de succès, le couvrit de ridicule, après que la défaite eut détruit l'espoir de la conquête de la France : il fut répété avec ironie par l'opposition et par les écrivains anti-ministériels ; et depuis ce moment jusqu'en 1814 lord Liverpool n'a plus osé faire de grands discours à la tribune. Après la mort de M. Pitt, en janvier 1806, il fut nommé gouverneur des cinq ports, place très-lucrative, et qui n'entraîne aucune responsabilité ; ce qui ne l'empêcha pas de faire à son tour partie de l'opposition à l'égard du ministère *Fox-Grenville*, et de s'élever contre presque toutes les mesures politiques présentées par ses antagonistes. En effet, on le vit attaquer tour à tour l'adresse au roi et le bill portant abolition du commerce des esclaves, prétendant qu'il était un mal nécessaire ; ajoutant que l'esclavage avait existé en tout temps et en tous lieux ; et citant les lois de Moïse et du christianisme à l'appui de ses assertions. Redevenu ministre en mars 1807, lors de la mort du célèbre Fox, et chargé du porte-feuille de l'intérieur, il présenta bientôt à la chambre le bill destiné à réprimer les insurrections en Irlande ; justifia, peu après, le bombardement de Copenhague et la prise de la flotte danoise, sous le prétexte qu'elle allait tomber entre les mains de Napoléon ; combattit avec violence les prétentions des catholiques d'Irlande, en déclarant que la constitution anglaise ne pouvait exister qu'avec des fonctionnaires protestans ; et prit en 1809 le titre de comte de Liverpool, comme chef de sa maison par le décès de son père. On l'entendit encore, dans les années suivantes, célébrer l'occupation du Portugal et l'expédition de Flessingue ; vanter les mesures militaires prises en Espagne ; et enfin refuser de nouveau toute influence politique aux Anglais catholiques. Au mois de juin 1812, il devint premier lord de la trésorerie, à la suite des changemens opérés dans le ministère par l'assassinat de M. Perceval, et suivit constamment le même système de conduite. La malheureuse campagne de Russie et les événemens qui en furent la suite donnèrent encore plus de poids à ses déclamations continuelles contre la France, et il jouit enfin du succès de ses soins et de sa constance politique par la capitulation de Paris au 30 mars 1814. Depuis lors il a marché de succès en succès dans sa carrière ministérielle ; et c'est bien en vain que l'opposition a cherché quelquefois à contrarier ses vues : elle est devenue trop faible pour lutter avec avantage contre un ministre que les circonstances ont rendu triomphant.

LIVINGSTON (*Guillaume*), gouverneur de New-Jersey, etc.

Né en 1723, et descendant d'une famille de New-Yorck qui avait émigré d'Angleterre et s'était distinguée par ses talens et l'attachement de ses nombreux membres à la liberté, Guillaume ayant reçu de la nature un esprit pénétrant et solide, une imagination brillante et une mémoire facile, profita de ces avantages par un travail infatigable, et fut bientôt distingué comme littérateur et comme légiste. Il embrassa de bonne heure la cause de la liberté civile, et à l'époque où la Grande-Bretagne déclara aux colonies ses prétentions arbitraires, il employa sa plume et son courage à défendre les droits de son pays. Livingston remplit ensuite plusieurs emplois importans au Nouvel-Yorck, d'où il passa bientôt au Nouveau-Jersey, où on le nomma l'un des principaux membres du congrès. En

1776, quand les habitans de cet état eurent envoyé leur gouverneur William Franklin, au Connecticut, et qu'ils eurent établi une nouvelle constitution, Livingston fut le premier élu chef de la magistrature, et mérita, par une intégrité incorruptible et de rares vertus, l'honneur d'être réélu jusqu'à sa mort. Ses efforts soutinrent pendant la guerre l'indépendance de son pays, et la sévérité de ses écrits politiques aigrirent à un tel point les Anglais, qu'ils le regardèrent comme l'objet de leur haine particulière : ses ouvrages eurent effectivement une influence marquée dans la révolution, en excitant un zèle et une indignation qui firent de la milice du Nouveau-Jersey la troupe la plus redoutable aux ennemis de l'Amérique. Livingston fut envoyé en 1787 à la célèbre convention qui donna la constitution aux Etats-Unis; et, après avoir rempli pendant quatorze ans avec distinction l'emploi de gouverneur, il mourut en 1790, à sa terre d'Elisabethtown. Livingston, qui s'était distingué dès sa jeunesse par la simplicité de ses habits et de ses manières, se montra toujours l'ennemi d'une vaine ostentation; il était donc, aimable, spirituel dans la conversation, et sa vie offre le modèle de l'intégrité incorruptible, de l'honneur inviolable et de la charité la plus ardente. Outre ses talens comme politique, Livingston peut encore être compté au rang des plus savans classiques; en effet, toutes ses productions sont d'un esprit vigoureux et d'un homme d'un goût exquis; la parfaite connaissance qu'il avait des ouvrages de l'antiquité donna à son style une élégance rare, et il n'eut pas d'égal dans la satire. Parmi ses principaux écrits on cite un poëme intitulé *la Solitude philosophique*, ou *Eloge funèbre* du révérend président Burr, qu'on regarde comme un modèle d'éloquence; quantité de pièces fugitives qui ont été publiées dans plusieurs ouvrages périodiques; et enfin une *Revue* des opérations militaires au nord de l'Amérique, de 1753 à 1758.

LLORENTE (don *Juan-Antonio*), conseiller d'état espagnol, littérateur, etc.

Il était, avant la révolution d'Espagne, prêtre, écolâtre, chanoine de Tolède, membre de plusieurs académies, et enfin chevalier de l'ordre royal de Charles III, et s'était fait généralement aimer et estimer par ses vertus, lorsqu'ayant été contraint par l'autorité des Français de se rendre au congrès de Bayonne, il y jura obéissance et fidélité à Joseph-Napoléon, qui le nomma conseiller d'état au mois de juillet 1808, et qu'il suivit lorsque ce monarque éphémère se vit forcé d'abandonner Madrid. Au commencement de septembre de la même année, don Llorente reçut l'ordre d'accompagner Joseph dans son voyage de Rioja, et se fit autoriser par lui à distribuer des aumônes dans les différens lieux qu'il parcourut : il obligea aussi, dit-il, plusieurs fois des soldats français à restituer aux habitans des effets pillés. Se trouvant à Miranda lorsqu'on allait fusiller dix-sept hommes d'un village où un Français avait été assassiné, il accorda leur grâce aux prières du clergé et des habitans; fut chargé, à son retour à Madrid, de l'exécution du décret qui supprimait les convens, et adoucit, autant que possible, les mesures qu'il eut à prendre envers eux. Nommé directeur des biens confisqués, il favorisa de tous ses moyens les familles sur lesquelles tombait la confiscation; devint commissaire-général de l'établissement de charité de la *Croisade*, ce qui le mit à même de distribuer d'abondantes aumônes à des veuves et à des personnes de qualité réduites à l'indigence, et soutint aussi de cette manière la maison des enfans trouvés. Lorsqu'on forma le projet de réduire le clergé à une pension, en supprimant les dîmes, don Llorente fut chargé d'en proposer le mode au conseil d'état; mais, ayant représenté les inconvéniens de cette mesure, il obtint qu'elle fût suspendue, circonstance dont les prêtres et les moines ne lui surent néanmoins aucun gré par la suite. Proscrit en 1813 pour s'être attaché au parti de Joseph, et forcé de fuir de Tolède afin de n'être pas massacré par le peuple, il vint se réfugier en France, d'où il adressa à Ferdinand VII, en 1814, un exposé de sa conduite et des intentions qui l'avaient guidé, avec prière de le laisser rentrer dans sa patrie pour reprendre son ministère à l'église de Tolède. Voyant le peu de succès de sa demande, et instruit du décret qui dépouillait les ecclésiastiques réfugiés de leurs dignités, prébendes et bénéfices, il écrivit un second mémoire, daté de Paris, dans lequel il s'élevait avec force contre l'injustice de cette mesure; mais

il ne fut pas plus heureux cette fois que l'autre; et, abandonnant alors tout espoir de revoir l'Espagne, du moins pendant qu'on userait de tant de rigueur et de sévérité envers les réfugiés, il se livra de nouveau à ses occupations littéraires et publia en 1816, une *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, en trois volumes, qui ne contribuera certainement pas à lui rouvrir le chemin de sa patrie.

LOE-D'IMSTENRAEDT (le baron de), ancien sénateur, grand cordon de l'ordre de la Réunion, etc.

Issu d'une ancienne et opulente maison du pays de Juliers, et considéré dans sa patrie en raison de ses vertus privées; il embrassa la cause des Français lors de la conquête des bords du Rhin; remplit diverses fonctions publiques sous eux, et se trouvait membre du conseil général du département de la Roër lorsque Napoléon visita ce pays en 1804. Ce prince, qui cherchait toujours à attacher à son char les hommes influens par leur fortune ou par leur naissance, ne tarda pas à nommer M. de Loë conseiller d'état, section de l'intérieur, où celui-ci, sans faire preuve d'une grande capacité, montra au moins un caractère estimable jusqu'au moment où il passa au sénat, le 19 mai 1806. Il obtint ensuite successivement le titre de comte, l'étoile d'officier de la Légion-d'Honneur, et enfin le grand cordon de l'ordre de la Réunion : il mourut dans son château d'Imstenraedt près de Créveld en 1815.

LORENZANA (*François-Antoine* de), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né le 22 septembre 1722, à Léon en Espagne, d'une famille distinguée de la province de ce nom; il embrassa très-jeune l'état ecclésiastique; fut pourvu de divers bénéfices, et passa ensuite à Rome, où il se lia particulièrement avec le cardinal Braschi, depuis Pie VI, qui l'éleva à la dignité de prince de l'église en 1789. Il resta constamment attaché à ce pontife, auquel il montra le plus grand dévouement pendant les malheurs que lui occasionna la révolution, et tenta même, mais vainement, de suivre le saint-père en France quand les agens du directoire exécutif l'y firent conduire en 1798. Il accompagna cependant son souverain et son ami jusqu'à Parme, où la force l'arracha de ses bras, et ne s'occupa plus à son retour à Rome que du sort des pauvres, auxquels il consacra entièrement ses immenses revenus : il y mourut le 14 avril 1804, âgé d'environ quatre-vingt-deux ans, et fut universellement regretté du peuple et des grands.

LOUIS (*Frédéric-Christian*), prince de Prusse, etc.

Né le 18 novembre 1772, du prince Auguste-Ferdinand, grand-oncle du roi de Prusse actuel, et de Anne-Elisabeth-Louise de Brandebourg-Schwedt; il fut doué par la nature des plus heureuses qualités, qu'il gâta par une pétulance, une étourderie et un défaut de réflexion peu communs. L'éducation toute physique qu'il reçut ajouta encore, s'il est possible, à ces dispositions, et lui donna même une surabondance de forces corporelles, qui l'inquiétait sans cesse et ne lui laissait pas un instant de repos. En effet, marcher, monter à cheval, nager, tirer des armes, danser, etc., telles étaient ses occupations habituelles; aussi ne craint-on pas de déclarer qu'en cela du moins il était inimitable. Malheureusement les facultés morales furent oubliées ou négligées par ses parens, qui en firent leur idole; et l'amitié particulière que lui voua le roi Frédéric-Guillaume II dans la campagne du Rhin, et qu'il ne cessa jamais de lui montrer, augmenta aussi dans le jeune prince son amour de l'indépendance. Si la guerre semblait être son élément naturel, la paix au contraire était pour lui la chose la plus insupportable; car le genre de force dont il était doué ne trouvant point d'aliment pour se développer, il restait dans un état d'agitation continuelle, qui le portaensuite au mépris public pour l'ordre et pour les lois, qu'il s'efforçait d'anéantir. C'était un spectacle digne de pitié de voir quelquefois ce jeune homme déclamer lui-même contre son sort, et tenir à ses amis un langage qui ne trahissait que trop l'état de son ame, accablée sous l'empire des passions, sans pouvoir leur donner de contre-poids. « Mes amis, leur dit-il un » jour les larmes aux yeux, vous vous » trompez fort si vous me croyez heu» reux. Il n'y a pas un d'entre vous » dont je n'envie le sort; vous avez » tous devant vous une carrière dans » laquelle vous pouvez avancer; moi, » placé par la naissance si près du » faîte, je ne puis aller plus loin. » Me voilà lieutenant-général et chef

» d'un régiment d'infanterie; je dois » me croire fort heureux si je finis par » être général de l'infanterie; je ne puis » pas même monter au grade de grand-» maréchal, car la loi de famille le » défend. » On sent combien ces paroles ont d'amertume dans la bouche d'un être si fortement organisé, et à quels excès pouvait se porter le jeune prince qui les proférait. On s'accoutuma effectivement bientôt à le regarder comme un *Catilina*, ou au moins comme un Philippe, duc d'Orléans; et sa conduite, loin de démentir ces suppositions odieuses, semblait au contraire les confirmer de jour en jour. Après différens traits d'insubordination de toute espèce qu'il serait trop long d'énumérer ici, tels qu'une évasion à Hambourg pour y retrouver une Hollandaise qui l'avait charmé, et dont on eut toutes les peines du monde à le séparer; et un voyage à Berlin, malgré l'ordre contraire du roi, envers lequel il ne daigna pas même s'excuser, le prince Louis passa les trois derniers mois de 1805 dans un état d'anxiété qui ajoutait encore à son impatience naturelle, et qui fut accru par l'ordre inattendu de retourner à sa garnison de Magdebourg. Cette circonstance acheva de lui faire perdre toute retenue; il ne garda plus aucune mesure; devint le chef et le point d'appui des frondeurs et des mécontens, alors très-nombreux en Prusse; osa se déchaîner ouvertement contre le roi, qu'il accusait de lâcheté; et perdant enfin un dernier reste de raison, il foula aux pieds sa propre dignité et l'opinion publique, en allant à la tête de mauvais sujets et de polissons, si l'on peut s'exprimer ainsi, casser les vitres de l'hôtel du comte de Haugwitz, qui s'était montré opposé à la guerre contre la France. Cet état de choses dura assez long-temps pour donner de vives inquiétudes aux véritables amis de leur patrie, et il est impossible de prévoir jusqu'où se serait portée l'audace du prince Louis, si cette guerre, objet de ses vœux les plus ardens, n'eût été enfin déclarée. Devenu commandant d'avant-garde de l'armée du prince de Hohenlohe, qui lui avait confié ce poste dangereux d'après des ordres supérieurs, le prince de Prusse, connaissant tout le danger de la position dans laquelle son imprudente conduite l'avait mis, résolut d'en sortir d'une manière honorable en mourant les armes à la main. Attaqué le 10 octobre 1806 à Saalfelds, il fit les dispositions militaires les plus heureuses, et se porta partout où les faibles corps à ses ordres pouvaient avoir besoin d'encouragement et d'exemples de valeur; mais, n'ayant pas été secondé parfaitement par quelques régimens saxons, il fut enfin obligé de se replier sur le gros de l'armée; et c'est au moment où il évacuait Saalfelds qu'il rencontra des troupes légères françaises avec lesquelles il engagea témérairement un combat, dans lequel il fut tué d'un coup de pistolet par un sous-officier de hussards qui lui avait offert la vie s'il voulait se rendre, ce que le prince refusa avec mépris. Ainsi périt ce jeune insensé qu'une éducation différente aurait pu porter aux plus grandes choses, et qui, faute d'avoir appris d'abord à se vaincre dans les plus petites, finit par se laisser tellement emporter au torrent des passions, qu'il ne lui restait plus réellement d'autre asile que le tombeau lorsqu'il fut tué, ayant à peine atteint l'âge de trente-quatre ans.

LOUIS Ier, prince de Parme et d'Etrurie, etc.

Né le 5 juillet 1773, de don Ferdinand, duc de Parme, et de Marie-Amélie d'Autriche; il épousa en 1798 Marie-Louise d'Espagne, et fut sacré, le 4 août 1801, souverain du nouveau royaume d'Etrurie. En se rendant à Florence, il passa par Paris avec la jeune reine son épouse, et ils y furent très-bien accueillis par le gouvernement consulaire: Mme de Montesson leur donna même une fête magnifique dans sa campagne de Courbevoie. Louis, dans lequel on n'avait d'ailleurs reconnu jusqu'alors ni vices ni vertus, ne jouit pas long-temps de cette nouvelle couronne, et mourut à Florence le 29 mai 1803, laissant pour successeur son fils Charles Louis II, né le 22 décembre 1799; et pour régente sa veuve, que l'ambition de Napoléon et ses injustices politiques réduisirent ensuite à la condition privée, et forcèrent même à aller chercher à Rome un asile et du pain auprès de son père Charles IV.

LOUPOIGNE (*Charles* Jacquemin de), chef d'insurgés belges, etc.

Né au village de Loupoigne dans le Brabant-Wallon, de fermiers assez à leur aise, et qui le firent étudier dans l'espoir d'en faire un ecclésiastique; son caractère vif et bouillant n'ayant pu se

plier à la gêne de l'école, il l'abandonna bientôt, et s'engagea dans un régiment autrichien, où il fut ensuite nommé sergent. Lors de la révolution de 1789, il déserta son corps et se rendit à l'armée brabançonne, dont le chef lui donna la lieutenance d'une compagnie, à la tête de laquelle il se distingua par sa bravoure en plusieurs occasions, notamment à la bataille du 22 septembre 1790. Mais a la rentrée des Autrichiens il se retira à Bruxelles, où il entreprit un genre de commerce qui ne lui réussit pas, et finit par retourner dans sa famille. La conscription militaire ayant excité en 1798 de violentes rumeurs dans la Belgique, un grand nombre de jeunes gens se réfugièrent dans les bois, et, plusieurs même s'armèrent, résolus de ne se rendre qu'à la dernière extrémité. Cette circonstance réveilla l'ambition de Jacquemin, qui prit, avec le nom de *Cousin Charles de Loupoigne*, le titre d'envoyé de l'empereur pour organiser, disait-il, l'insurrection. Il adopta alors un costume analogue au rôle qu'il voulait jouer, et se fit proclamer général en chef des mécontens. Il choisit la forêt de Soignes pour le théâtre de ses exploits; et on le vit souvent sortir de ce repaire, à la tête d'une centaine d'hommes, pour mettre les fermiers à contribution, et forcer les receveurs de la république, dans les bourgs et les villages, à lui donner leur caisse. Ayant par ce moyen considérablement augmenté sa troupe, il fit de plus grandes tentatives, et parut même concerter ses opérations avec le débarquement des Anglais en Hollande; mais cette expédition ayant manqué, Charles de Loupoigne se vit abandonné de la plus grande partie des siens, et ne pouvant résister seul aux forces considérables dirigées contre lui, il se vit enfin obligé de rendre les armes; fut conduit à Bruxelles, puis livré à une commission militaire, et mis à mort à la fin de 1799.

LOUTHF-A'LY-KHAN, célèbre prince de Perse, etc.

Né vers l'an 17 9, de Djaffar-Khan, l'un des prétendans au trône de Perse, de la famille de Zend; son père lui confia, à l'âge de quinze ans, le commandement de Schyraz, et il remporta, à dix-neuf, une victoire signalée sur Mohammed-Khan, compétiteur et rival de son père. Il poursuivait vivement cet ennemi de sa famille lorsque la mort de Djaffar, arrivée en 1789, le laissa maître d'une partie de la Perse; mais bientôt son armée séduite l'abandonna, et il n'échappa que par la fuite aux assassins de son père. Louthf-A'ly se retira alors près d'un cheykh arabe, qui le reçut à bras ouverts, et leva en trois mois une petite armée qu'il lui confia. Le jeune prince se mit à la tête de cette troupe, qu'il dirigea sur Schyraz; où il fut reçu aux acclamations du peuple, et marcha ensuite contre Kirman. L'impéritie de ses ingénieurs le fit échoner dans son entreprise sur cette place, et il ramena à Schyraz, en plein hiver, les débris de son armée que les froids, le manque de vivres et les maladies avaient presque anéantie. Cependant le printemps se montrait à peine qu'il se remit en campagne, avec des troupes fraîches, pour atteindre Aga-Mohammed, son compétiteur; mais comme ce dernier n'avait ni ses talens militaires ni son génie, il appelait la ruse à son secours, et paralysait souvent la fortune du jeune monarque par l'adresse de ses menées: c'est ainsi qu'ayant gagné les principaux officiers de Louthf-A'ly, une partie de son armée tira sur l'autre au milieu de la nuit, la veille d'une bataille qui devait être décisive, et donna la victoire à son ennemi. Aga-Mohammed eut même l'habileté d'enlever ensuite au parti de Louthf-A'ly ce cheykh arabe qui l'avait si puissamment secouru, et qui l'abandonna après cette nouvelle disgrace. Mohammed croyait son adversaire perdu sans ressource; lorsqu'on le vit paraître tout à coup devant Schyraz, que le gouverneur avait livré à son compétiteur. Il venait de remporter une victoire signalée à Kazeroun, et gagna peu après celle de Zargoun, à quatre milles de Schyraz; cependant il ne put s'emparer de la ville, parce qu'on lui enlevait tous les renforts d'hommes qui venaient le joindre. L'année suivante il battit encore Aga-Mohammed; mais cette journée lui devint fatale par un de ces coups du sort que la prudence humaine ne saurait prévenir et qu'il n'est point au pouvoir d'un grand capitaine de réparer. L'armée ennemie lui ayant opposé la plus vigoureuse résistance, il se mit à la tête des siens, chargea avec le courage d'un lion, sema partout le désordre et l'épouvante, et vit tout fuir devant lui à l'approche des ténèbres. Il crut alors qu'Aga-Mohammed se sauvait avec les débris de son armée, et

coucha sur le champ de bataille dans la sécurité de la victoire ; cependant au point du jour l'ennemi fondit sur les vainqueurs, qu'une terreur panique dispersa, et Louthf-A'ly, après d'inutiles efforts pour les rallier fut enfin obligé de fuir lui-même, perdant en un moment le fruit de ses victoires, une armée puissante et l'empire que son courage lui avait acquis. Il se réfugia dans le Khoraçan, et rentra en campagne l'année suivante, ayant à peine deux cents hommes. Quelques succès, et surtout son nom, en rassemblèrent bientôt quinze cents, avec lesquels il prit d'assaut la ville de Tauriz. Aga-Mohammed épouvanté envoya une armée considérable contre ce dangereux rival, que trente mille hommes joignirent et attaquèrent presque aussitôt. C'est ici que l'on peut voir toute la justesse de cet axiome militaire : *Un grand homme vaut seul une armée.* Louthf-A'ly soutint le choc avec courage, quoique n'ayant qu'un soldat contre vingt ; son exemple et la valeur de son oncle A'bdal-Khan décuplèrent la force de ses armes ; et l'armée de Mohammed, vaincue et dispersée, fuit encore une fois devant une poignée de braves. Mais la fortune avait juré d'arracher de nouveau à notre jeune héros le fruit de ses exploits ; un corps nombreux de Tartares étant alors survenu, prit en flanc la petite troupe des vainqueurs, qui, fatigués d'une victoire si pénible, et considérablement diminués par leurs pertes, ne purent résister à l'attaque impétueuse de troupes fraîches presque aussi nombreuses qu'elles qu'ils avaient mises en fuite. Louthf-A'ly fut assez heureux pour ne point tomber au pouvoir de l'ennemi, et il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, celui de se jeter entre les bras des souverains de Caboul et du Candahar, quand il eut avis que deux de ses partisans tenaient des forces prêtes à suivre sa fortune. Il ne balança pas à courir au rendez-vous où ses amis l'attendaient ; et, ouvrant la campagne de 1794 par une irruption dans le Kermân, il prit d'assaut la ville de ce nom, capitale de la province, et s'y renferma à l'approche d'une armée puissante. Pendant quatre mois que dura ce siége mémorable, Louthf-A'ly se surpassa lui-même chaque jour. Les habitans ouvrirent enfin leurs portes à l'armée assiégeante ; Louthf-A'ly se défendit alors de rue en rue, vendit cher à l'ennemi chaque pouce de terrain qu'il lui cédait, et s'échappa lui troisième, après avoir vu périr tout son monde à ses côtés. Il eût été cependant plus heureux pour lui de tomber dans cette journée fatale ; car Myr-A'ly-Khan, près duquel il se retira, et qui avait un frère prisonnier entre les mains d'Aga-Mohammed, songea à racheter sa vie en livrant le malheureux Louthf-A'ly. Celui-ci, averti à temps de la trahison, fuyait à toute bride, et allait même échapper à une troupe de cavaliers envoyés à sa poursuite, quand deux coups de feu abattirent son cheval ; il mit aussitôt pied à terre et soutint le choc des assaillans, dont il tua quelques-uns et en blessa plusieurs autres, jusqu'au moment où, tombant baigné dans son sang, il fut pris et envoyé à Mohammed, qui le fit mettre à mort en 1794, n'ayant pas encore atteint l'âge de vingt-cinq ans. De tous les compétiteurs au trône de Perse qui ont ensanglanté ce malheureux pays pendant cinquante années de guerres civiles, aucun n'avait uni à plus de droits autant de moyens de les faire valoir. Son courage, la force de son génie, le caractère qu'il développa dans l'adversité, les ressources qu'il trouvait dans le dénuement et l'usage hardi qu'il en faisait, tout prouvait en Louthf-A'ly un homme extraordinaire. En effet, jamais âme plus inébranlable n'a lutté contre les caprices de la fortune ; mais ce héros ne joignait malheureusement pour lui, ni la souplesse d'un politique adroit, ni l'art d'un habile négociateur, à ces grands talens militaires. Sa mort enleva le trône à la famille de Zend, et l'affermit dans celle des Cadjars, qui l'occupe aujourd'hui dans la personne de Fath-A'ly-Khan, neveu d'Aga-Mohammed.

LOWEL (*Jean*), juge ambulant des Etats-Unis, etc.

Né en 1743, et fils du révérend Jean Lowel, premier ministre de la troisième église de Newbury, qui dirigea son éducation ; il fut destiné de bonne heure à la magistrature, et fut gradué en 1760 au collége d'Harvard. Lors de la nouvelle organisation des cours de justice dans les Etats-Unis en 1801, Lowel fut nommé premier juge ambulant, et mourut en 1802 à Roxbury, âgé de cinquante-neuf ans. Il réunissait tous les avantages que les études littéraires et un goût exquis peuvent ajouter à l'esprit naturel, et sa mort fut regardée

comme un malheur réel pour l'Amérique : il avait prononcé en 1791, en présence des membres de l'académie des arts et sciences de Philadelphie, un éloge très-élégamment écrit de Jacques Bowdoir, leur président, lequel éloge se trouve dans le second volume des mémoires de cette société.

LOWTH (*Robert*), évêque et poète anglais, etc.

Né le 8 décembre 1710, et fils de William Lowth, ecclésiastique distingué; le jeune Lowth annonça de bonne heure un génie fécond et brillant, et, malgré l'application qu'il donna à ses études, il se livra, dans ses momens de loisir, aux attraits de la poésie jusqu'à ce que son attention, fixée sur des travaux plus nobles et plus sublimes, s'appliquât à développer les trésors de la littérature sacrée. Ce fut en 1741 qu'ayant été nommé professeur d'hébreu dans l'université d'Oxford, il publia son excellent ouvrage *De sacrâ Hebræorum poës:*, qui le plaça au premier rang des critiques. Les talens et la douceur des mœurs de Lowth lui ayant concilié l'estime et l'amitié du duc de Dewonshire, ce seigneur l'engagea à se charger de l'éducation de son fils, le marquis d'Harlington, et il fit depuis avec ce dernier le tour de l'Europe. Lorsqu'en 1755 le marquis son élève fut nommé vice-roi d'Irlande, Lowth l'accompagna en qualité de chapelain, et fut bientôt après nommé à l'évêché de Limerick, d'où il passa successivement à celui de Saint-David d'Oxford, et enfin a celui de Londres. Il perdit deux filles qu'il chérissait tendrement, et fit à l'aînée une épitaphe touchante, dictée par l'amour paternel et par la piété chrétienne : la seconde mourut subitement en offrant une tasse de café à l'évêque de Bristol. Ce fut à la suite de ces scènes de douleur, au milieu desquelles Lowth ne cessa de donner l'exemple de la résignation et de la fermeté, que ce digne prélat mourut le 3 novembre 1788, âgé de soixante-dix-huit ans. Indépendamment de son bel ouvrage sur la poésie des Hébreux, on a encore de lui *la Vie de William de Wyckham*, fondateur des colléges où Lowth avait été élevé; une traduction d'*Isaïe*, dont l'élégance et la beauté ont attiré l'attention et les éloges des savans; et enfin une excellente *Grammaire anglaise*, et plusieurs autres ouvrages remplis de mérite.

LUBONINSKI (*Rosalie*, comtesse Chodkiewiez, épouse du prince Alexandre), etc.

Née en Pologne d'une illustre famille, et également remarquable par sa naissance et par sa beauté; elle épousa le prince Luboninski, qu'elle quitta pour se rendre en 1788 à Paris, d'où elle revint en 1790 à Varsovie. Elle partit ensuite pour la Suisse; et vers la fin de 1792, à la suite d'une scène assez vive qu'elle eut à Lausanne avec le baron d'Erlach, bailli de cette ville, qui avait fait emprisonner son valet de chambre, pour quelques légers propos, sans en donner avis à cette princesse, elle abandonna l'Helvétie, et revint de nouveau à Paris avec son compatriote et son ami, le comte Thadée Mostowchi. Ils y virent beaucoup les principaux membres de la *Gironde*, qui leur parurent également recommandables par leurs lumières et par leur modération, et furent en conséquence en butte aux persécutions des jacobins. Arrêtée et remise en liberté à trois reprises différentes, la princesse Luboninski, tardant toujours à s'éloigner de la France, se vit mise en arrestation une quatrième fois, transportée à la Conciergerie, puis traduite au tribunal révolutionnaire, et enfin condamnée à mort comme conspiratrice et ennemie de la liberté qu'elle idolâtrait. Pour sauver sa vie, elle se déclara enceinte; mais l'insurrection de 1794 ayant éclaté en Pologne, et Kosciusko, ainsi que d'autres Polonais ses amis, ayant écrit au comité de salut public pour la réclamer, on dit que, se croyant alors sauvée, elle se hâta d'envoyer à Barrère une déclaration par laquelle elle annonçait « qu'elle n'avait » prétexté une grossesse que pour sauver » sa vie; » cette déclaration, lue au comité de salut public, suffit pour motiver l'ordre de la faire guillotiner sur-le-champ. Ainsi périt à la fleur de l'âge et de la beauté cette jeune étrangère qui joignait un esprit original, mais léger, à un cœur excellent. Sa fille, alors en bas âge, sortit des prisons après le 9 thermidor, et fut rendue à son père, qui lui fit épouser à Vienne en 1805, le jeune comte Rsecouki, fils de l'ancien général de la couronne.

LUCAS (*N.*), amiral hollandais, etc.

Issu d'une famille connue honorablement dans le commerce et dans la marine; il embrassa la carrière militaire; parvint rapidement aux premiers gra-

des, et se trouvait déjà amiral lorsqu'il partit du Texel en mars 1796, avec une flotte de trois vaisseaux de ligne, deux frégates, trois autres bâtimens inférieurs et quelques transports portant trois mille hommes de débarquement destinés à reprendre le Cap de Bonne-Espérance, dont les Anglais s'étaient rendus maîtres. Mais l'amiral Elphingston l'ayant immédiatement bloqué avec des forces supérieures, dans la baie de Saldanah, le contraignit à se rendre, avec toute sa flotte, sans avoir même osé combattre. (Il paraît certain qu'une insurrection, qui se manifesta parmi les équipages de son escadre, fut la véritable cause qui l'empêcha de tenter au moins de résister à l'ennemi.) De retour en Hollande, l'amiral Lucas fut emprisonné à la Haye, et traduit devant un conseil de guerre pour être jugé; mais il mourut le 22 juin de la même année, dans une maison de campagne où on lui avait permis de se retirer jusqu'à la fin de son procès.

LUCCHI (*Michel-Ange*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Brescia le 20 août 1744, d'une famille distinguée. Des talens précoces annoncèrent qu'il serait célèbre un jour, et les Bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin n'eurent qu'à se féliciter de le voir embrasser ensuite leur institut. Le jeune religieux, devenu professeur de théologie et de philosophie, forma de ses jeunes confrères des élèves dignes de lui; et se livrant alors tout entier à son goût dominant pour le genre d'étude cultivé avec tant de succès et de gloire par les pères Mabillon et Montfaucon, célèbres bénédictins français, il fit admirer comme eux l'étendue de son érudition, dans les éclaircissemens qu'il donna sur différens monumens antiques relatifs à l'histoire profane et ecclésiastique : il sut aussi, par la connaissance profonde qu'il avait des langues savantes, mettre dans toutes ses productions de l'exactitude dans les faits et de l'intérêt dans la manière de les présenter. Plus ami des livres que des dignités, il n'accepta qu'avec répugnance celles de sa congrégation; et vit avec peine Pie VII, son ami et son ancien confrère, sans consulter sa modestie et son goût dominant pour la solitude et la retraite, l'appeler de Florence à Rome, et le créer cardinal le 23 février 1801. Lucchi mourut à Sublac, abbaye célèbre par la retraite de Saint-Benoît, le 29 septembre 1802, tandis qu'il en faisait la visite en qualité d'abbé. Outre différens ouvrages du premier mérite, le cardinal Lucchi a aussi laissé beaucoup de manuscrits, dont il a légué la collection, en plusieurs volumes, au saint-père, qui les a fait déposer dans la bibliothèque du Vatica.

LUCCHESI (*Andrea*), maître de chapelle de l'électeur de Cologne, etc.

Né le 27 mai 1741, à Motta, dans le Frioul vénitien. Il eut pour maîtres, dans l'art de la composition, Cochi, de Naples, pour le style de théâtre, et pour celui d'église, le père Paolucci, et ensuite Seratelli, maître de chapelle du doge de Venise. En 1771 il vint à Bonn avec une société d'acteurs d'opéra, et entra, en qualité de maître de chapelle, au service de l'électeur : il excellait principalement sur l'orgue, instrument qu'il étudia beaucoup en Italie. Comme compositeur, il aimait la manière légère, gaie et agréable; mais sa composition se distingue de celle de ses compatriotes par une pureté extraordinaire. Cependant on remarque, dans ses ouvrages pour l'église, qu'il néglige, par complaisance pour les amateurs, le rhythme rigoureux. Il a donné au théâtre l'*Isola della Fortuna*; *le Donne sempre donne*; *il Marito geloso*; et *il Matrimonio per astuzia*. On lui doit en outre plusieurs intermèdes, cantates et autres pièces d'occasion : il a aussi composé beaucoup de musique d'église et d'instrumens.

LUCHESINI (le marquis de), ministre d'état prussien, etc.

Issu d'une famille patricienne de Lucques. Le goût des voyages l'ayant conduit en Prusse, il fut d'abord bibliothécaire de Frédéric-le-Grand, qui l'estimait à cause de ses connaissances en littérature; et ne fut employé dans la diplomatie que sous son successeur, qui l'envoya à Varsovie, où il se trouva dans les commencemens de la diète de 1788. Il s'y conduisit avec beaucoup de dextérité; excita le parti de l'indépendance contre la Russie, et parvint même, malgré l'influence de cette cour, à conclure en mars 1790 un traité d'alliance entre la Prusse et la Pologne. Il assista ensuite, en qualité de ministre plénipotentiaire aux conférences de Reichenbach, afin de ménager, conjointement avec les envoyés de Hollande et d'Angleterre, la paix entre les Turcs et l'empereur; se rendit bientôt, avec les

mêmes ministres, au congrès de Schistowe, convoqué pour le même objet; et fit, en mai 1791, un voyage à Vienne, d'où il retourna à Schistowe pour signer le traité de paix qui venait de s'y conclure entre l'Autriche et le Grand-Seigneur. Au mois de juin 1792, il reprit ses fonctions à Varsovie, où les circonstances le firent changer de langage, et forcèrent sa cour à rompre le traité d'alliance qu'il avait signé; quitta Varsovie avant l'entrée des troupes prussiennes dans la Grande-Pologne; fut nommé en 1793 ambassadeur de Prusse à Vienne, et accompagna cependant son souverain pendant la plus grande partie de la campagne. Il signa, le 24 juin, devant Mayence, le traité d'alliance offensive et défensive conclue entre sa cour et celle d'Angleterre; partit ensuite pour Vienne, qu'il abandonna momentanément en 1794, pour aller joindre Frédéric-Guillaume II devant Varsovie, où il fut témoin de la campagne qui se termina par la retraite des Prussiens; et remit, le 23 juin 1795, au ministre de l'empereur d'Autriche, une note pour désavouer la négociation que l'on prétendait que sa cour venait d'entamer avec la France, relativement à la Bavière. Il demanda son rappel en 1796; mais S. M. prussienne le lui refusa dans les termes les plus flatteurs, et ne voulut le lui accorder qu'en 1797. Quelques années après il fut envoyé à Paris, et y déploya, en septembre 1802, le caractère d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire du roi de Prusse auprès du premier consul de la république française. Il fit aussi un voyage auprès de son souverain à l'époque du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie; et de là se rendit à Milan, où il remit à cet empereur la décoration de l'Aigle-Noir, pour lui et quelques personnes de sa cour. De retour à Paris, il y continua son séjour pendant les incertitudes qui accompagnèrent les événemens de la campagne de 1805, et se rendit à Berlin au mois de février 1806, pour une mission secrète, à la suite de négociations entamées par le comte de Haugwitz. Il revint en France peu de temps avant l'époque des difficultés survenues entre sa cour et celle de France; fut alors accusé par Napoléon d'avoir puisé les documens diplomatiques qu'il avait envoyés à son maître dans les réunions les plus suspectes de la capitale et parmi les hommes à intrigues qui composaient sa société habituelle, et quitta Paris immédiatement après cette sortie, qui précéda de peu de jours les hostilités. Cependant soit injustice, prévoyance ou prévention, les Prussiens l'accusèrent de leur côté de les avoir trompés pour les livrer à Napoléon; et ce qui pourrait le faire croire, c'est que, malgré sa défaveur apparente auprès du conquérant, M. de Luchesini n'en fut pas moins choisi, après la bataille de Jéna et la prise de Berlin, pour négocier avec lui; mais la suspension d'armes qu'il avait conclue n'ayant pas été ratifiée par son souverain, il quitta alors le service de Prusse pour se retirer à Lucques, au sein de sa famille, où il arriva en 1807. Depuis cette époque ce diplomate, aussi distingué par ses talens politiques que littéraires, a abandonné entièrement la carrière qu'il avait parcourue avec tant d'avantages.

LUCKNER (*Nicolas*), officier-général bavarois, généralissime des armées de la république, maréchal, etc.

Né à Campen en Bavière. Il devint baron d'empire; passa ensuite au service du roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, qui l'employa, pendant la guerre de sept ans, dans ses armées en qualité d'officier-général, et montra alors des talens supérieurs comme chef de troupes légères. Attiré en France à la paix par une pension considérable que lui fit le gouvernement, et par le grade de lieutenant-général, il parut dès 1789 pencher pour le parti révolutionnaire, et assista même en 1790 à la fédération générale. Il commanda ensuite en Lorraine; adressa en juillet 1791 son serment de fidélité à l'assemblée nationale, et obtint au mois de décembre suivant le bâton de maréchal de France. Devenu bientôt après généralissime des armées françaises, il laissa alors à Biron le commandement de celle de Flandre; passa lui-même à celle de la Moselle; vint ensuite à Paris avec M. de La Fayette, et perdit sa popularité pour avoir manifesté des sentimens trop favorables au monarque. Le mauvais succès de son voyage dans la capitale ramena presque aussitôt Luckner à son camp; et c'est alors que, passant la revue de l'armée près de Strasbourg, il peignit avec tant de force les outrages qu'on lui avait fait essuyer à Paris, et ceux plus graves encore qu'on se permettait envers le roi, qu'il fit d'abord partager son indignation aux troupes; mais cette con-

duite, qu'il n'était pas en état de soutenir, ne tarda pas à le perdre, et Dumouriez saisit avidement cette occasion de sacrifier un rival qu'il ambitionnait de supplanter. Luckner, suspendu de ses fonctions, puis relégué à Châlons, où il conserva le vain titre de généralissime sans aucun pouvoir, s'occupa seulement de rassembler les recrues que l'on faisait passer à l'armée de Dumouriez, et faillit même être pendu le 17 septembre par ces mêmes recrues : il ne dut la vie qu'au courage de ses aides-de-camp et de quelques officiers. A la fin du même mois il se rendit encore à Paris pour se justifier, et il protesta hautement de son dévouement à la convention nationale, qui lui permit de se retirer où bon lui semblerait. Il resta en effet assez tranquille dans sa retraite, jusqu'au moment où il voulut réclamer le paiement de sa pension. Arrêté alors et livré presque aussitôt au tribunal révolutionnaire de Paris, il fut condamné à mort, comme ayant trahi l'état en livrant plusieurs places à l'ennemi; et périt le 5 janvier 1794, âgé de soixante-douze ans. Il avait déployé dans sa jeunesse la bravoure et l'activité d'un partisan; et il joignait à cela les intentions droites d'un homme de bien et d'un fidèle serviteur; mais il était dépourvu de tous moyens d'instruction, et manquait absolument de cette fermeté de caractère qui vaut mieux que le courage et même que les lumières dans un moment de révolution.

LULLIN-DE-CHATEAUVIEUX (le marquis de), officier-général suisse, grand'-croix de l'ordre du Mérite militaire, etc.

Né à Genève d'une ancienne et noble famille qui y est établie depuis longtemps; il entra fort jeune au service de France, et commença sa carrière militaire en 1744. Il se trouva l'année suivante à la célèbre bataille de Fontenoy, où il donna des preuves de valeur et de capacité qui le firent remarquer de ses chefs et estimer de ses camarades; devint major peu de temps après; et se trouva à la malheureuse affaire de Rosbach, à la suite de laquelle il dirigea la brigade suisse qui protégea la retraite de l'armée française. Elevé successivement au rang de brigadier, puis de maréchal-de-camp, il obtint ensuite la décoration de commandeur de l'ordre du Mérite militaire, avec le commandement en chef du régiment suisse de son nom, qui s'insurgea depuis à Nancy, et dont plusieurs soldats furent condamnés aux galères, puis libérés comme martyrs de la liberté par la convention nationale : il remplit aussi les fonctions d'inspecteur divisionnaire. Après la funeste journée du 10 août 1792, M. de Lullin-Châteauvieux se retira dans sa patrie; et y vécut dans une retraite absolue jusqu'aux événemens de 1814 qui le rappelèrent en France, dont le roi le nomma tout à la fois lieutenant-général et grand'croix. Il mourut à Berne, le 17 janvier 1816, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

LUOSI (*Joseph*), comte, sénateur, ministre de la justice du royaume d'Italie, etc.

Né à la Mirandole en 1760 ou 1761. Il fut d'abord jurisconsulte et syndic légal des communes; et, ayant alors embrassé le parti de la révolution, sous les auspices des Français, il devint successivement membre du gouvernement provisoire de Modène et Reggio, puis député à la junte de défense générale *cispadana*, organisateur de la province de l'Emilie, ministre de la justice de la république cisalpine à Milan, et enfin membre du directoire de cette république jusqu'à l'époque où les armées françaises, commandées par Schérer, furent obligées d'évacuer l'Italie. Il se réfugia alors à Chambéry; fut nommé, après la victoire de Marengo, membre de la consulta de gouvernement à Milan, et ensuite grand-juge du royaume d'Italie sous Napoléon, charge qu'il occupa jusqu'à la chute de ce conquérant en 1814. Outre ses talens politiques et administratifs, M. Luosi cultivait encore avec succès la littérature, et il écrivait même avec tant de pureté, que sa proclamation aux peuples de l'Emilie et sa lettre accompagnant le code civil peuvent être réellement considérées comme deux chefs-d'œuvres d'éloquence. Il reçut la grand'-croix de la couronne de Fer et la décoration de la Légion-d'Honneur, ainsi que le titre de comte. Il vit maintenant à Milan avec une pension.

LUPI (*Mario*), littérateur italien, camérier d'honneur du pape Pie VI, etc.

Il naquit à Bergame, d'une famille noble, le 14 mars 1720; et, après avoir commencé dans sa patrie des études qu'il continua au collége Cerasoti à Rome, il se livra avec ardeur à la connaissance de l'histoire ecclésiastique et de la diplomatie, et y acquit un profond savoir.

Devenu membre de l'académie des *Eccitati* de Bergame, il publia plusieurs ouvrages en latin, dont le plus célèbre est intitulé : *Code diplomatique, civil et ecclésiastique de Bergame*, etc. : l'Italie a peu d'ouvrages de ce genre qui puissent lui être comparés. En effet, l'histoire de Bergame, couverte, ainsi que celle de la plupart des villes d'Italie, d'épaisses ténèbres, se trouve, dans cet ouvrage, éclaircie et purgée de fables, classée avec ordre et méthode, étayée de documens, et mise enfin dans un état tel qu'on pourrait l'écrire sans beaucoup de travail. Sa réputation s'étant alors singulièrement accrue, il obtint, outre la place de primecier de la cathédrale de Bergame, dont il était déjà chanoine, celle de camérier d'honneur du pape Pie VI, et mourut dans sa patrie, le 7 novembre 1789, âgé de soixante-neuf ans.

LUX (*Adam*), député de la convention mayençaise, etc.

Né à Mayence, où il avait fait d'excellentes études et montré d'heureuses dispositions pour les sciences; ce jeune homme ardent et spirituel se prononça, dès l'aurore de la révolution française, pour les principes de liberté qu'elle semblait consacrer; et fut député en 1793 par la convention nationale mayençaise pour aller fraterniser avec celle de Paris. Partisan déclaré des *jacobins* avant son arrivée dans la capitale, il ne tarda pas à les avoir en horreur dès qu'il les eut vus de près; et montra même sa haine et son mépris pour eux avec la dernière énergie. Il s'était lié auparavant avec les *Girondins*, qui ne contribuèrent pas peu à lui donner ces sentimens; osa faire publiquement l'apologie de Charlotte Corday après qu'elle eut assassiné Marat, et afficha même depuis, plusieurs placards contre la *montagne*. Cette conduite, qui ne convenait guère au surplus à un étranger, attira sur lui la fureur du parti contraire; et Adam Lux ne tarda pas à être mis en état d'arrestation par ordre du comité de salut public, puis traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 4 décembre 1793. Lorsqu'on lui prononça sa sentence, il remercia ses juges, en leur disant : « Je vais donc enfin » devenir libre ! » Il mourut à l'âge de vingt-huit ans, en faisant des vœux pour le bonheur de la France, et pour que les *jacobins* fussent bientôt punis. « Si j'ai mérité la mort, s'était-il écrié » en lisant son acte d'accusation, ce » n'est pas au milieu des Français que » je devais la recevoir. »

M

MACARTNEY (*George*, comte de), membre du parlement d'Angleterre, ambassadeur en Chine, etc.

Né en Irlande en 1737, de George Macartney, évêque d'Auchinlek en Ecosse, qui soigna son éducation; les voyages qu'il fit depuis avec les deux fils de lord Holland perfectionnèrent ses connaissances et donnèrent un plus grand développement aux dispositions heureuses qu'il avait reçues de la nature pour les affaires. En 1764, il fut envoyé en Russie comme ambassadeur extraordinaire près cette cour; et, à son retour en Irlande, avec le titre de secrétaire du lord Townhsend, qui en était vice-roi, il fut nommé successivement membre du parlement, chevalier du Bain et gouverneur de la Grenade et de Tabago. Le comte de Macartney conserva cette dernière place jusqu'en 1779, époque à laquelle ces îles furent prises par les Français, et où il fut fait lui-même prisonnier. Le gouvernement de Madras qu'il obtint en 1780, et dans lequel il se conduisit avec autant de prudence que de sagesse, détermina ensuite le ministère à le nommer gouverneur-général du Bengale; mais il refusa cet honneur, et revint en Angleterre en 1792. Envoyé alors en ambassade à la Chine, mission qui dura environ trois ans, il fit tous ses efforts pour conclure un traité de commerce avec les Chinois. Le succès ne répondit pas à son attente; l'ambassade fut infructueuse, et les Chinois eurent assez de sagacité pour démêler les intentions du gouvernement anglais, ce qui força le noble lord de revenir à Londres, où il fit imprimer son voyage à la Chine, rédigé par son secrétaire, George-Léonard Staunton, que la mort vint surprendre au milieu de son travail : le ministère chargea par la suite M. de Barow de composer une nouvelle re-

lation qui a été publiée en 1805. Celle de Staunton fit néanmoins beaucoup de bruit, et fut même traduite par M. Castera : c'est alors qu'un Français, qui avait long-temps habité Canton, réfuta quelques-uns des faits qui y étaient avancés, et expliqua notamment les causes qui avaient rendu infructueuse cette ambassade, commencée sous les plus heureux auspices. Lord Macartney fut envoyé en 1795 à Vérone, auprès de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII, puis nommé en 1799 gouverneur du Cap de Bonne-Espérance. Il mourut à Londres en 1806.

MACAULAY (*Catherine*, depuis mistriss Graham); auteur anglais, etc.

Née en 1733, d'un gentilhomme de Kent peu fortuné, qui la maria en 1760 au docteur Macaulay, médecin, auquel elle survécut; elle épousa en secondes noces, en 1778, le Graham qui s'est rendu si célèbre en Angleterre par son empirisme. En 1788 elle alla en Amérique, uniquement pour y voir le général Washington, avec lequel elle fut en correspondance toute sa vie, et publia, après son retour, l'*Histoire d'Angleterre depuis Jacques Ier jusqu'à l'avénement de la maison de Brunswick*, ouvrage évidemment dirigé contre la maison de Stuart, exalté dans le temps par les écrivains de parti, et tombé aujourd'hui dans l'oubli : elle y donna une espèce de suite en forme de lettres, sous le titre d'*Histoire d'Angleterre depuis la révolution jusqu'au temps présent*, qu'elle adressa au docteur Wilson son ami, prébendier de Westminster. A l'époque de la révolution de France, mistriss Graham fit paraître divers écrits politiques, et, entre autres, une *Adresse au peuple d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, sur les affaires présentes*; et des *Observations sur les réflexions de M. Burke contre cette révolution*. On n'a point encore oublié en Angleterre l'enthousiasme que cette amie de la liberté sut inspirer au docteur Wilson, et il la porta même si loin qu'il lui fit ériger une statue dans son église paroissiale de Wallbrook. Mistriss Graham mourut en 1791.

MACCLINTOCK (*Samuel*), ministre protestant américain, etc.

Né, en 1732, à Medfort, dans l'état de Massachussetts, de parens irlandais, qui lui firent donner une bonne éducation; il se destina au service des autels; se fit recevoir gradué en 1751 au collège d'Harvard, et se montra, dans toutes les occasions, comme un théologien très-distingué. Pendant la dernière guerre, il servit aux armées en qualité de chapelain, et animait les soldats au combat par ses exhortations. Il obtint ensuite la place de ministre de Greenland, dans le New-Hampshire, où il mourut en 1804, emportant l'estime et les regrets de ses paroissiens; après avoir demandé par testament qu'on lui fît les plus simples funérailles. Il avait publié un grand nombre de *Sermons*; une *Correspondance épistolaire* avec Jean Cosens Ogden; et enfin un *Discours* commémoratif de Washington en 1800.

MAC-GREGOR (le chevalier Grégor), général dans l'armée américaine indépendante, etc.

Né en Ecosse, d'une famille très-ancienne, dont il est aujourd'hui le chef. Il servit d'abord comme capitaine dans l'armée anglaise en Espagne, et mérita bientôt par ses talens le grade de colonel et un ordre de chevalerie espagnole, que le prince-régent lui permit de porter. A la suite d'une mésintelligence avec ses supérieurs, occasionnée par une injustice à son égard, il quitta l'armée anglaise en 1811, et arriva à Caraccas après le tremblement de terre qui détruisit une partie de cette ville. Il servit alors dans la cavalerie de Vénézuéla; se rendit à Carthagène lors de la capitulation de Miranda, et se distingua ensuite à la prise de Barcelone d'Amérique. Il remporta divers avantages sur les troupes royales dans le courant de 1816; se mit en 1817 à la tête d'une troupe de cinq cents aventuriers de toutes les nations, rassemblés aux Etats-Unis, avec lesquels il fit une expédition contre les Florides, et se rendit maître des îles Amélie, Marguerite, etc. : il publia aussitôt une proclamation dans laquelle il annonça aux habitans de ces îles que ceux d'entre eux qui ne voudraient pas jurer de maintenir l'indépendance auraient six mois pour vendre leurs propriétés et s'éloigner, et afin de cimenter davantage ses engagemens avec les insurgés de l'Amérique méridionale, il épousa une demoiselle de Caraccas. Il arriva en Angleterre au mois de février 1818; parcourut successivement l'Ecosse et l'Irlande pour y faire des recrues, et repartit quelques mois après à la tête de quinze cents hommes pour Buenos-Ayres, où il fut accueilli avec trans-

port, et dont il est aujourd'hui l'un des principaux chefs militaires. On remarque dans cet officier, qui joint d'ailleurs à la bravoure des connaissances littéraires assez étendues, un goût décidé pour les révolutions et les entreprises chevaleresques.

MACK (le baron de), célèbre général autrichien, etc.

Issu d'une famille pauvre et roturière du margraviat d'Anspach. Il reçut néanmoins une éducation soignée; commença par être soldat; devint fourrier dans un régiment de cavalerie, et fut attaché, pendant la guerre des Turcs, à l'état-major de l'armée. Il se fit alors remarquer du feld-maréchal Lascy, qui le nomma capitaine; mais les sentimens d'estime que Mack laissa voir depuis pour son bienfaiteur déplurent à Laudon, qui lui succéda; et ce général, adressant un jour, en fixant Mack, un propos très-offensant aux créatures de M. Lascy : « M. le maréchal, répondit » Mack, j'ai l'honneur de vous prévenir que je ne sers ici ni M. de Lascy » ni vous, mais S. M. l'empereur à qui » ma vie est consacrée. » Deux jours après, Mack se distingua encore par le trait suivant : M. de Landon, campé à huit lieues de Lissa, hésitait à attaquer cette place, qu'il croyait défendue par trente mille hommes; Mack, qui voulait le décider à cette attaque, quitta le maréchal à neuf heures du soir, traversa le Danube avec un seul houlan, pénétra dans un faubourg de Lissa, où il fit prisonnier un officer turc, et le présenta le lendemain matin au général, qui apprit de lui que la garnison de la place n'était composée que de six mille hommes : le maréchal adressa alors des éloges flatteurs à Mack, qu'il fit son aide-de-camp, en lui demandant de ne jamais le quitter. Depuis cette époque le vieux guerrier favorisa de tout son pouvoir l'avancement de son protégé, et il combla la mesure de ses bontés pour lui lorsqu'au moment de mourir il présenta Mack à l'empereur, en lui disant : « Je vous laisse un Lan» don qui vaudra mieux que moi; c'est » le major Mack. » Devancé ainsi par une certaine célébrité, il servit en 1793 sous M. de Cobourg, comme quartier-maître-général, et dirigea en cette qualité les premières opérations de la campagne, telles que le passage de la Roër, la délivrance de Maestricht et la bataille de Nerwinde. Il eut aussi une grande part aux négociations entamées alors avec Dumouriez, et dont les généraux autrichiens tirèrent si peu parti; fut ensuite blessé à l'attaque du camp de Famars, et vit successivement ses plans contrariés ou détruits par la jalousie et l'ignorance de ses collaborateurs. Rappelé bientôt à Vienne et remplacé à l'armée par le prince de Hohenlohe, l'empereur l'envoya néanmoins à Londres en février 1794, afin d'arrêter, avec le cabinet britannique, d'autres plans pour la campagne qui allait s'ouvrir, et il ne rejoignit son souverain que dans les Pays-Bas, où il fut nommé général-major, puis quartier-maître-général de l'armée de Flandre. Mack disposa immédiatement une attaque générale contre Pichegru, dans laquelle il faisait mouvoir toutes ses forces sur une étendue de plus de vingt lieues; mais un si vaste mouvement manqua d'ensemble; les Anglais et les Hanovriens furent battus le 18 mai à Hondscoote; et l'armée autrichienne fut obligée, après des combats infructueux, de se retirer sur Tournay. L'empereur se détermina alors à retourner à Vienne, et laissa le commandement au prince de Cobourg, qui avait peu de confiance dans Mack : celui-ci voyant qu'il serait sans influence sous un chef qui ne voyait que par les yeux de son antagoniste, le général Fischer, demanda à retourner à Vienne, ce qui lui fut accordé. Après avoir passé quelques années en Bohême, il fut chargé, lors de la paix de Campo-Formio, en qualité de lieutenant-général, de réorganiser l'armée d'Italie; et la guerre n'ayant pas tardé à éclater entre le roi de Naples et la république française, Mack alla prendre le commandement de l'armée napolitaine, qui faisait toute la force de ce royaume, dont les destinées lui furent en quelque façon confiées. Il remporta d'abord quelques succès sur des corps particuliers peu nombreux; mais il fut ensuite complétement défait et son armée mise dans la plus entière déroute par le général Championnet : c'est alors que Mack commit ces fautes capitales qu'on lui reprocha tant de fois depuis. En effet, perdant tout-à-fait la tête et ne connaissant pas les gens auxquels il commandait, il voulut entamer des négociations avec les généraux ennemis, et cette conduite fit naître des soupçons sur son compte dans l'ame des lâches Napolitains, qui ne savent qu'accuser

et non se battre. On cria aussitôt à la trahison; une partie de ses soldats, et surtout le peuple de Naples, se soulevèrent contre lui; et Mack ne trouva d'autre moyen d'échapper à leur fureur que de se jeter, avec son état-major, entre les bras des Français, qui le traitèrent comme prisonnier de guerre. Quoique cette défaite fût plutôt due au défaut de courage des soldats qu'aux plans et à la conduite du général, on ne peut pourtant se dissimuler que celui-ci montra dans cette occasion une extrême pusillanimité. On a dit depuis long-temps que la bravoure guerrière, que l'on ne saurait refuser à Mack, ne donne pas toujours cette fermeté et cette présence d'esprit nécessaire pour entraîner ou réprimer la multitude; mais lorsqu'on s'est chargé du salut d'un état, lorsqu'on a entrepris un rôle éclatant, il faut au moins développer quelque énergie, ne pas abandonner légèrement la partie, et mourir, s'il le faut, à son poste, ce qu'il ne fit pas. Transféré bientôt en France, où il fut retenu long-temps sur sa parole, la cour de Vienne n'ayant pas voulu consentir à l'échanger, il finit par s'évader furtivement de Paris, avec une courtisane, au mois d'avril 1800; et, comme si le gouvernement français eût voulu faire ressortir davantage la honte de cette infraction à des lois toujours sacrées pour un militaire, il s'empressa de rendre la liberté à tous les officiers de son état-major, en les invitant à ramener au général Mack ses domestiques, ses effets et ses chevaux qu'il avait laissés. Devenu néanmoins en 1804, et toujours par la protection du cabinet britannique, commandant en chef de toutes les forces stationnées dans le Tyrol, la Dalmatie et l'Italie, il présenta encore un nouveau plan d'organisation pour les troupes autrichiennes, que le prince Charles fit exécuter; fut nommé en 1805 membre du conseil de guerre, et eut alors une très-grande influence dans la direction des affaires militaires. Ayant enfin obtenu dans le mois de septembre le commandement de l'armée autrichienne de Bavière, il pénétra facilement dans ce royaume, dont il s'empara en partie, et se retira derrière le Danube à l'approche des Français. S'étant imprudemment renfermé dans la place d'Ulm avec une armée nombreuse, il laissa passer ce fleuve par Napoléon, lequel, après avoir fait semblant de vouloir pénétrer en Bavière, revint tout à coup sur Ulm, coupa l'armée autrichienne par sa gauche, en s'emparant de Memmingen, et vint avec des forces supérieures présenter la bataille au général Mack, qui resta honteusement dans Ulm, tandis que l'archiduc Ferdinand, après avoir fait de vains efforts pour le déterminer à une entreprise courageuse, se retirait en Bohême par la Franconie, avec un corps considérable de cavalerie. Pressé alors par l'armée française, Mack accepta, après deux ou trois attaques d'avant-garde, et à la tête de quarante mille hommes, la capitulation la plus ignominieuse dont les annales militaires fassent mention : toute son armée fut faite prisonnière de guerre, et lui seul, avec son état-major, eut la permission de se rendre sur parole en Autriche, où il fut aussitôt arrêté et renfermé dans la forteresse de Théresienstadt. Il publia peu après un mémoire justificatif dans lequel il engageait le public à suspendre son jugement sur lui, et donnait pour motifs d'excuse de sa conduite, 1° qu'il n'avait pas l'honneur de commander en chef; 2° que la réunion imprévue des Bavarois aux Français avait entièrement changé sa position; 3° et enfin qu'on avait commencé les hostilités trop tôt et malgré ses avis. Cependant, soit qu'il eût raison au fond, soit qu'on ne voulût user d'indulgence envers lui, on se contenta de le transférer au Spielberg en Moravie, après un jugement dont on ne connaît pas bien les particularités.

MACKENSIE (*H.*), célèbre littérateur anglais, etc.

Il reçut une excellente éducation; cultiva la littérature avec succès, et fut bientôt compté parmi les écrivains les plus distingués de l'Angleterre. Après avoir publié divers ouvrages qui fondèrent sa réputation, il donna au public l'*Homme sensible*, roman qui lui fit infiniment d'honneur, et que l'on compara à ce que Sterne avait de plus parfait dans le genre sentimental. *Julie de Roubigné*, autre roman, ne fit qu'ajouter encore à sa célébrité; cependant son poëme intitulé *la Recherche du Bonheur*, ainsi que quelques pièces de théâtre, furent loin d'atteindre au succès qu'il s'en promettait sans doute; et l'on jugea ces dernières productions bien inférieures à ses romans et à ses essais de morale. H. Mackensie travailla aussi à divers ouvrages périodiques dans le

geure du *Spectateur*, et développa, en différens articles, un mérite littéraire et des talens peu communs.

MACKLIN (*Charles*), célèbre comédien irlandais et auteur dramatique, etc.

Né en 1690, dans le nord de l'Irlande, d'un pauvre paysan nommé Mac-Laughlin. Il eut une jeunesse très-orageuse; fit divers métiers pour subsister, et débuta en 1725 dans la troupe des comédiens de Lincoln's-Inn, où peu après il fut arrêté et convaincu de meurtre, pour avoir tué un autre comédien avec lequel il avait eu une querelle. Après s'être tiré heureusement de ce mauvais pas, il reprit sa carrière théâtrale, dans laquelle il eut alors des succès éclatans. Macklin avait des traits si durs, que Quin dit de lui : « La main de Dieu a » écrit lisiblement sur son front : *Cet » homme est un coquin.* » Son meilleur rôle était celui de Shylock ; et c'est après l'avoir joué qu'il reçut de Pope ce compliment : « Voilà bien le juif » que Shakespeare a dessiné! » On a de Macklin deux pièces estimées, quoique remplies de sarcasmes contre les courtisans et les Ecossais, l'*Amour à la mode* et l'*Homme du monde* : on les représente encore très-souvent. Il joua, pour la dernière fois, sur le théâtre de Covent-Garden en 1790, ayant cent ans révolus, son fameux rôle de Shylock ; mais sa mémoire était tellement affaiblie qu'il ne put entièrement l'achever. Il mourut en 1797, âgé de cent sept ans. L'histoire de sa vie, qu'on a publiée depuis, contient en quelque sorte l'histoire secrète du théâtre anglais pendant un siècle.

MACPHERSON (*Jacques*), littérateur écossais, etc.

Né en 1738. Il se moutra avec quelque distinction dans la carrière des lettres et dans le monde politique; publia successivement une *Traduction de l'Iliade*; une *Introduction à l'Histoire de la Grande-Bretagne*; et enfin une *Histoire d'Angleterre* depuis 1660 jusqu'à l'avénement de la maison de Hanovre au trône, qui établirent sa réputation comme littérateur. Ces ouvrages furent suivis de *Carthon*, poëme qui fut traduit en français par la duchesse d'Aiguillon, mère du ministre; mais celui qui a fait le plus de bruit et qui lui valut sans contredit sa célébrité, c'est sa *Traduction des Poésies d'Ossian, fils de Fingal*, qui parut en 1762, et dans lequel on reconnut de grandes beautés. Cependant Johnson, l'Ecossais Malcolm-Laing et plusieurs autres écrivains assurèrent que ces poésies étaient supposées, et allèrent même jusqu'à dire qu'Ossian n'avait jamais existé. Malcolm publia même des romances antiques et originales qu'il démontra avoir servi de texte à un grand nombre de morceaux de Macpherson. Celui-ci n'en soutint pas moins avec chaleur l'authenticité de ses découvertes littéraires, et eut le docteur Blair pour défenseur ; mais ce dernier n'ayant employé que des preuves morales pour constater l'existence des poëmes ossianiques, leur supposition n'en est pas moins restée probable. « En blâmant la supercherie de » Macpherson, dit un écrivain, on est » forcé d'avouer qu'il n'a pas fallu un » talent ordinaire pour tromper pen- » dant si long-temps l'Europe entière; » et il faut avouer qu'au milieu des » imaginations bizarres qui remplissent » ses poésies, il règne je ne sais quelle » grandeur sauvage, une teinte sombre » et mélancolique qui ne laisse pas que » d'avoir du charme. » Macpherson mourut en 1796.

MACWHORTER (*Alexandre*), ministre protestant américain, etc.

Né en 1734, au comté de Newcastle, d'une famille d'origine écossaise; sa mère alla s'établir dans la Caroline du nord en 1748, et le fils étudia alors à l'école de West-Notthingham, dans le Maryland, où il fut gradué en 1757, dans l'intention de se consacrer à une mission pour la Caroline du nord. Mais, ayant été placé d'abord à Newark, peu avant la guerre de l'indépendance, en faveur de laquelle il se prononça, il servit ensuite pendant quelque temps de chapelain dans les armées, et s'établit enfin à Charlotte dans la Caroline-Nord, où il ne tarda pas à être victime de la guerre ; il y perdit, outre sa bibliothèque, presque toutes ses propriétés, et retourna immédiatement à Newark, où il mourut en 1807. Macwhorter était plus remarquable par la vigueur de son esprit et la profondeur de son jugement que par une imagination brillante : il était froid et d'une timidité qui approchait de la défiance. Savant dans les langues grecque et latine, il entendait aussi très-bien l'hébreu et le syriaque; et on lui doit non-seulement un volume de *sermons*, mais encore des *discours* particuliers, dans

lesquels on distingue un *éloge* funèbre du gouverneur Livingston.

MADALINSKI (*A.*), général polonais, etc.

Issu d'une famille illustre. Il prit le parti des armes dans sa plus tendre jeunesse; se trouva brigadier et colonel d'un régiment de cavalerie à l'époque des troubles en 1794, et leva le premier l'étendard de l'insurrection contre les Russes. Il entretenait depuis long-temps une correspondance secrète avec Kosciusko, lorsque se voyant pressé, par la commission chargée de licencier l'armée polonaise, d'opérer la dissolution de son corps, il rassembla son régiment, composé de sept cents hommes, qu'il renforça de quelques chasseurs à pied; quitta son quartier de Pultusk; passa la Vistule; défit l'un après l'autre les détachemens russes postés le long de la nouvelle frontière, et se rendit maître de tout l'argent qui se trouvait dans les bureaux des douanes. Cependant Madalinski, poursuivi bientôt par un corps de sept mille Russes aux ordres des généraux Denisow et Tormansoff, se replia vers Cracovie, où était alors Kosciusko, avec lequel il opéra sa jonction le 1er avril 1794, et qu'il seconda vivement le 4 à Reslavicé, où les Russes furent défaits. Après la levée du premier siége de Varsovie, Madalinski continua à commander, conjointement avec le général Dombrowski, un corps dans la Grande-Pologne contre les Prussiens. Il battit ensuite le colonel Szekuly, qu'il fit prisonnier; s'empara de Bromberg et de plusieurs autres villes où il leva de fortes contributions; et montra au milieu de ses succès autant d'humanité que de bravoure : il fit donner les plus grands soins au colonel Szekuly, qui mourut des blessures qu'il avait reçues à Bromberg, et qui fut enterré avec tous les honneurs militaires. Pressé à son tour par des forces supérieures, le général Madalinski se retira à Varsovie, qu'il contribua à défendre, et fut blessé pendant le siége. Il quitta cette ville après la capitulation signée par le général russe Suwarow, et se rendit, avec les troupes qui refusèrent de déposer les armes, dans les environs de Nowemiasto, où il fut arrêté par les Prussiens, et renfermé d'abord à Petrikau, d'où il fut transféré en 1795 dans les prisons de Breslau : le roi de Prusse lui fit rendre la liberté peu après, avec la permission de se choisir un séjour en Prusse. Depuis cette époque, le général Madalinski a disparu de la scène politique.

MAGISTRIS (*Simon* de), patrice romain, etc.

Né à Serra en 1728. Il entra dans la congrégation de l'oratoire de Saint-Philippe de Néri, et se rendit bientôt célèbre par sa connaissance des langues savantes : il parlait l'hébreu, le grec et le latin avec autant de facilité que l'italien. Le pape Pie VI, qui l'employait fréquemment à des recherches relatives à l'antiquité ecclésiastique, le récompensa de son savoir en le nommant tout à la fois évêque de Cyrène et secrétaire perpétuel de la congrégation établie à Rome pour la correction des livres de l'église d'orient. Il fit admirer dans cet emploi l'étendue de son érudition, et fut l'éditeur de plusieurs anciens auteurs, notamment de Daniel, d'après la version des septante. Ennemi du philosophisme moderne, qu'il jugeait avec raison devoir être dangereux pour l'église, Simon de Magistris défendit avec zèle la religion autant par ses écrits que par l'exemple édifiant de sa conduite; et mourut le 6 octobre 1802, âgé de soixante-quinze ans.

MAGNO-CAVALLI (*François-Octave*), comte de Varengo, architecte et poète italien, etc.

Né à Casal dans le Montferrat en 1707. Il fit ses études au collége de Parme, et s'y distingua par ses progrès dans les belles lettres et la poésie. A l'âge de trente ans il se livra à l'étude de l'architecture, sans négliger celle des lettres; et acquit bientôt, dans l'une et dans l'autre, des connaissances étendues et un goût pur qu'il s'efforça de propager dans sa patrie. Chargé à l'âge de 77 ans d'un cours d'observations météorologiques pour le journal dont on commençait alors la publication à Turin, il s'occupa de ce nouveau travail avec autant d'intelligence et d'exactitude que s'il avait été l'objet des études de sa vie entière, et remplit entièrement l'idée qu'on s'était faite de ses talens. On a de cet architecte-poète, outre un grand nombre de monumens élevés par ses soins ou sur ses dessins dans le Monferrat et en Piémont, quatre *Dissertations* restées manuscrites *sur l'architecture;* et un ouvrage imprimé sous ce titre : *Parere ragionato sul nuovo teatro che si vuol costruire in Casale.* On lui doit encore les tragédies suivantes : *Corrado*

marchese di Monferrato; Rossana; et Sofonisba.

MAHMED. (Aga), empereur de Perse, etc.

Issu de l'une des premières familles du Khorasan. Il était au berceau lorsque Thamas-Kouli-Kan fit égorger en 1738 son père et ses frères. Le vainqueur barbare se contenta alors de prendre contre Mahmed une précaution qui empêcha celui-ci de perpétuer sa race; mais il n'en devint pas moins, comme l'eunuque Narsès, un homme d'état et un grand guerrier. Après la mort de Thamas, la mère de Mahmed se remaria, et eut plusieurs autres enfans, qui furent les plus grands ennemis de leur frère : Mourtouza, l'un d'eux, implora même depuis le secours de la Russie contre son aîné; mais Aga Mahmed ne se rendit pas moins le maître du Guilan, du Mazanderan, du Schirvan, et de plusieurs autres provinces. L'amiral russe Woïno-Witsch ayant plus tard établi un comptoir sur la côte d'Asterabath, avec le commencement d'une forteresse où il plaça dix-huit canons, Mahmed, qui vint la voir, feignit d'en admirer la construction, et engagea l'amiral à lui rendre visite avec ses principaux officiers, à une maison de plaisance qu'il avait dans les montagnes; les Russes s'y rendirent le lendemain; mais ils ne furent pas plus tôt arrivés, qu'on les chargea de fers, en les menaçant de leur trancher la tête si la forteresse n'était démolie sur-le-champ : il fallut obéir; les murs furent rasés, les canons embarqués, et les officiers russes chassés de la côte. Ghedahad, l'un des rivaux de Mahmed, avait aussi fait sur lui quelques conquêtes, lorsque ce dernier ayant gagné ses principaux agens, Ghedehad fut livré par eux à son ennemi, qui lui fit trancher la tête, à la fin de 1786. Héritier des desseins de Schah-Nadir, et maître de la Perse il voulut ensuite s'emparer d'Astrakan, et fermer la mer Caspienne aux Russes; mais la mort vint mettre un terme à ces projets; et terminer la carrière de cet eunuque conquérant, au moment où il était à l'apogée de sa gloire.

MAILLARDOZ (le marquis de), lieutenant-colonel des gardes-suisses, etc.

Né dans le canton de Glaris d'une famille ancienne et distinguée par son attachement à la France; il entra dès sa plus tendre jeunesse au service de cette puissance; devint successivement capitaine, puis lieutenant-colonel des gardes-suisses; et montra dans l'un et dans l'autre emploi des qualités qui le firent estimer. Il resta fidèle à la cause du monarque qu'il avait juré de défendre; fut mandé le 9 août 1792, à neuf heures du soir, au château des Tuileries, où il prit le commandement des Suisses qui s'y trouvaient; et fit tous ses efforts pour défendre Louis XVI contre la fureur de ses ennemis. Arrêté quelques jours après comme suspect, puis conduit à l'Abbaye, et ensuite à la conciergerie, il y devint une des victimes des massacres de septembre, ainsi que son fils, qui servait dans le même corps, et qui, ayant été emprisonné avec son père, fut assassiné avec lui.

MAITLAND (sir *Thomas*), général anglais, gouverneur de Malte, etc.

Il embrassa l'état militaire de bonne heure; fut employé, en 1789 et 1790, dans l'Inde contre Tippoo-Saëb, et ensuite en Amérique, sous les généraux Cuyler et Abercrombie, aux yeux desquels il se distingua en différentes occasions. Il fut élevé peu à près au rang de général-major; et ce fut lui que le gouvernement britannique envoya au commencement de 1800 sur les côtes de Normandie, pour y reconnaître les forces et l'état des chouans dans cette province. Nommé en 1805 gouverneur de l'île de Ceylan, où il arriva au mois de juillet de cette année, il y opéra des réformes salutaires dans l'administration civile et militaire qui furent généralement approuvées; revint en Angleterre quelques années après; obtint en 1811 le commandement du 10e régiment d'infanterie anglaise; fut employé en 1813 dans la Sicile, puis à Malte, dont il prit immédiatement le commandement supérieur, et vint passer quelque temps à Paris en 1816. Le général Maitland conservait encore à la fin de 1818 le gouvernement de Malte et le commandement des forces britanniques dans les îles Ioniennes.

MALACKOWSKI (Saint-Nalecz), célèbre diplomate polonais, etc.

Né le 24 août 1736, d'une famille illustrée par ses exploits et son patriotisme; il marcha sur les traces de ses aïeux, et se trouvait, à l'époque de la diète de 1788 à 1792, grand référendaire de la couronne de Pologne et maréchal ou président de la confédération, où il contribua beaucoup à la confection de la constitution du 3 mai 1791, qui pouvait arracher la Pologne à l'anarchie

qui la dévorait depuis long-temps. Attaché fortement au bonheur de son pays, Malackowski, qui s'était opposé constamment au parti russe et avait déjà signé, comme maréchal de la diète, en mars 1790, avec la Prusse, un traité d'alliance qui tendait à assurer l'indépendance de son pays, défendit ensuite de de toutes ses forces les nouvelles lois que venait de lui donner cette diète. Nommé à la fin de mai 1791 l'un des six membres formant le grand conseil du nouveau gouvernement, il fut chargé en mai 1792 de conférer avec l'ambassadeur de Saxe, relativement à la succession de la couronne de Pologne, et signa le 1er juin la réponse faite par la diète à une note de l'ambassadeur de Russie: cette pièce, écrite avec modération, détaillait les avantages de la constitution acceptée par la Pologne, et annonçait à l'impératrice que si elle voulait agir hostilement la république était résolue à tout sacrifier pour conserver ses droits. La guerre ayant bientôt éclaté, Malackowski fit des dons patriotiques très-considérables, et envoya aux armées plusieurs bateaux chargés de denrées tirées de ses terres: il en avait déjà fait de pareils au commencement de la diète. Il fit vainement, pendant la campagne de 1792, tout ce qu'il put pour engager le roi de Pologne à se rendre à l'armée et à combattre sérieusement les Russes, et n'eut pas plus de succès dans son opposition vigoureuse à la formation de la diète de Turgowicz, rassemblée sous les auspices de la Russie, contre les prétentions de laquelle il publia alors un manifeste très-fort. Ses efforts étant devenus inutiles au salut de sa patrie, il se retira à Vienne, et n'eut par conséquent aucune part à l'insurrection qui éclata à Varsovie en avril 1794, sous les auspices et au nom de Kosciusko. Cependant quand la ruine de la Pologne eut été consommée et le partage opéré, le maréchal Malackowski retourna dans ses terres; et fut arrêté à Varsovie en 1799, à la réquisition de l'Autriche, et resta détenu pendant un an à Cracovie, à l'occasion du projet supposé d'un rassemblement de la diète polonaise à Milan. Ses accusateurs n'ayant point fourni de preuves il fut enfin rendu à la liberté et se retira de nouveau dans ses terres, où il vécut éloigné des affaires jusqu'en 1807, que les succès des Français sur les Prussiens et sur les Russes réveillèrent son courage abattu, et le portèrent spontanément dans les rangs de ses braves compatriotes, redevenus par la victoire les alliés de la France. Après l'organisation du grand duché de Varsovie, Malackowski fut nommé président du sénat, et élevé en même temps à la dignité de maréchal de la cour: il présida aussi la chambre des domaines: et mourut le 29 décembre 1809, laissant des regrets universels de sa perte aux amis de la liberté et de l'indépendance polonaise. Un de ses parens, Hyacinthe Malackowski, s'étant au contraire attaché au parti russe, quoique chancelier de la couronne de Pologne, s'opposa de toutes ses forces à la constitution du 3 mai 1791; et seconda de ses moyens et de sa fortune les ennemis naturels de son pays: il mourut en 1804.

MALBONE (*Edouard*), célèbre peintre de portraits, américain, etc.

Né à Newport dans l'état de Rhode-Island. Son goût pour la peinture se déclara dès sa jeunesse, et devint même si vif, qu'il négligeait, pour s'y livrer, toutes sortes d'amusement. A mesure qu'il trouva des secours et des occasions d'améliorer ses études, ses talens se développèrent, et son premier ouvrage fut une décoration de théâtre: peu après il fit des portraits qui furent généralement admirés. Il parcourut alors les villes principales des colonies, et résida successivement à New-Yorck, Philadelphie et Boston. Dans l'hiver de 1800 il alla à Charles-Town, où ses talens et l'aménité de son caractère lui procurèrent une réception extrêmement favorable. Ayant fait à la fin de la même année un voyage à Londres, il y étudia les ouvrages des meilleurs maîtres; et fit la connaissance du président de l'académie royale, qui lui donna des marques d'une estime réelle, et voulut même l'engager à se fixer à Londres; mais Malbone préféra retourner à Charles-Town. Il parcourut encore différens pays du continent et fut partout accueilli et récompensé de ses travaux. Cependant les fatigues de ses voyages et de ses études continuelles finirent par ruiner tellement sa santé, qu'il fut obligé dans l'été de 1806 de suspendre l'exercice de son art. Les médecins lui conseillèrent alors de changer de climat, et il passa à la Jamaïque; ce changement ne lui étant pas plus favorable, il retourna enfin à Savannah, où il mourut en 1807. Malbone, qui n'avait pas encore atteint toute la perfection dont son art

est susceptible, a néanmoins par son talent tiré son nom de l'oubli. Son style était correct, son coloris brillant, son dessin pur, et son goût réglé par l'étude réfléchie de la nature : il a mis surtout dans ses têtes de femme toute la délicatesse et le charme que la ressemblance lui permettait.

MALKIN (*Thomas-Guillaume*), jeune Anglais extraordinaire, etc.

Né en 1796, en Angleterre. Il possédait parfaitement sa langue à l'âge de six ans, et expliquait tous les ouvrages de Cicéron : il savait aussi très-bien la géographie, et faisait de mémoire et à la main des cartes remarquables par leur netteté et leur précision. Il dessinait également avec un goût particulier et composa un petit roman politique, ayant pour objet la description d'une contrée imaginaire, à laquelle il avait donné un gouvernement et des lois. Cet enfant précoce et extraordinaire mourut en 1803 à Makney, *âgé seulement de sept ans*. Sa tête ayant été ouverte, on remarqua que sa cervelle était plus volumineuse que celle des autres enfans de son âge.

MALLET (*Paul-Henri*), littérateur suisse, etc.

Né en 1730, à Genève où il reçut une excellente éducation; il cultiva de bonne heure la littérature, dans laquelle il se fit ensuite un nom; devint professeur d'histoire dans l'académie de Genève; et fut successivement professeur royal de belles-lettres à Copenhague, puis membre des académies d'Upsal, de Lyon, de Cassel, et enfin de l'académie celtique de Paris. On lui doit comme écrivain, outre une *Histoire de Danemarck* jusqu'au 18e siècle, la traduction française des *Voyages de Coxe* dans le Nord, avec des remarques et des additions; une *Relation* du voyage de M. Mallet lui-même en Suède; la traduction des *Actes de la forme du gouvernement du royaume de Suède; l'Histoire de Hesse* jusqu'au 17e siècle; *l'Histoire de la maison de Brunswick; l'Histoire des Suisses*, et enfin *l'Histoire de la ligue anséatique*. Le plus important comme le plus considérable de ses ouvrages est *l'Histoire de Danemarck*, dont on lira toujours avec intérêt la savante introduction, qui renferme un précis très-curieux de l'ancienne mythologie des peuples du nord. M. Mallet joignait à un excellent esprit beaucoup de connaissances en histoire et en littérature; les agrémens de son esprit le faisaient rechercher dans les sociétés, en même temps que les qualités solides de son caractère lui acquéraient des amis. Les derniers troubles de Genève lui avaient fait perdre la plus grande partie de sa fortune, et il ne devait la modique aisance qui lui restait encore qu'à deux pensions que lui faisaient le feu duc de Brunswick et le Landgrave de Hesse, lesquelles cessèrent aussi de lui être payées par suite des événemens de la guerre. Il était sur le point d'obtenir du ministre chargé par Napoléon de dispenser les fonds destinés à récompenser ou encourager tous les genres de talens, le rétablissement ou le remplacement de ses pensions, lorsqu'une attaque imprévue de paralysie termina sa vie à Genève le 8 février 1807, dans la soixante-dix-septième année de son âge.

MALLET-DU-PAN (*Jacques*), célèbre écrivain genévois, etc.

Né à Genève en 1750. Il fit d'excellentes études dans sa patrie, et Voltaire, qui le connut de bonne heure et qui l'estimait, le fit placer ensuite à Cassel, en qualité de professeur de belles-lettres. Après avoir rempli cet emploi avec succès, il se jeta dans la politique, continua les Annales de Linguet, et fut bientôt après chargé par Panckoucke de la partie politique du Mercure de France. Tant qu'il n'y eut pas d'orages, le journaliste plut à tout le monde par ses vues, par ses réflexions, et même par son impartialité; mais dès que la révolution eut éclaté, il fut persécuté par les républicains, quoique son goût décidé pour le gouvernement mixte ne plût pas davantage aux royalistes. Il passa quatre ans sans qu'il fût, dit-il, assuré en se couchant de se réveiller libre ou vivant le lendemain. Il essuya, s'il faut l'en croire, cent quinze dénonciations, trois décrets de prise de corps, deux scellés, quatre assauts dans sa maison, et enfin la confiscation de tous ses biens. Ne pouvant vivre en sûreté, ni en France, ni en Suisse, ni même à Genève, il passa à Londres, où il publia le *Mercure britannique*, journal dans lequel il voulait tenir la balance entre tous les partis, et qui déplut généralement aux uns et aux autres, quoique tous s'empressassent de le lire. Ceux qui lui refusaient l'impartialité lui accordèrent au moins de grandes connaissances historiques et politiques, un style ferme et noble, quelquefois incorrect, d'autrefois lourd,

néologique et embarrassé, mais où l'incorrection était remplacée par l'énergie. Les gens sans parti virent encore en lui l'indépendance du caractère que doit avoir tout homme qui parle des affaires publiques. Malheureusement l'humeur de Mallet-du-Pan s'était aigrie par ses malheurs, et les injustices dont il avait été l'objet avaient singulièrement contribué à altérer sa santé. Une maladie de poitrine, dont il était attaqué depuis quelque temps, vint encore ajouter au danger de sa position, et il y succomba en effet le 15 mai 1800, à Richmond, chez M. de Lally-Tolendal son ami, laissant une femme et cinq enfans, pour lesquels on ouvrit une souscription, qui fut remplie avec générosité par tous les partisans du père.

MALMESBURY (*James* Harris, lord baron de), pair d'Angleterre, conseiller privé, chevalier de l'ordre du Bain, etc.

Né en 1745, et fils de feu M. Harris, auteur d'un ouvrage célèbre, intitulé *Hermès*, et qui fut successivement un des lords de l'amirauté et lord de la trésorerie; le jeune Harris débuta dans la carrière diplomatique vers 1768, en qualité de secrétaire d'ambassade à Madrid, et fut ensuite ministre à Bruxelles. Nommé en 1772 envoyé extraordinaire à Berlin, il passa en 1776 avec le même caractère à Pétersbourg, et devint en 1784 ambassadeur à la Haye. Le 19 avril 1794, il signa dans cette ville, au nom de l'Angleterre, un traité avec la Prusse et la Hollande; quitta cette résidence en novembre de la même année, pour se rendre, comme ambassadeur extraordinaire, près du duc de Brunswick, afin de demander en mariage la princesse Charlotte, sa fille, pour le prince de Galles, et fut nommé, au mois d'octobre 1796, ministre plénipotentiaire de sa majesté britannique près de la république française. Il se rendit alors à Paris, dans l'intention de traiter de la paix avec cette puissance; et après plusieurs notes qui annonçaient de part et d'autre trop d'éloignement pour qu'on pût se flatter de voir la bonne harmonie renaître entre les deux nations, il reçut l'avis que sa présence devenait inutile à Paris, et reprit aussitôt la route de Londres. Cependant, en 1797, lorsqu'on songea à renouer les conférences à Lille, M. de Malmesbury eut ordre de se rendre dans cette ville, où se trouvèrent également les envoyés de France: mais ces négociations furent aussi infructueuses que les précédentes, et l'envoyé anglais repartit encore pour l'Angleterre. Depuis lors ce diplomate, devenu successivement pair de la Grande-Bretagne, conseiller privé, chevalier de l'ordre du Bain, etc., a continué d'être employé dans les cours du nord.

MALVASIA (*Alexandre*), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Bologne, le 26 avril 1748, d'une famille noble, qui le destina à l'état ecclésiastique; il fit en conséquence des études propres à remplir ce but avec succès; fut d'abord *ponent* de consulta, puis auditeur de rota à Rome pour son pays, et fit ensuite partie du conclave tenu à Venise pour l'élection du pape Pie VII. De retour à Rome, il fut nommé assesseur du saint-office, et enfin créé, le 8 mars 1816, prêtre-cardinal du titre de Sainte-Croix de Jérusalem. On lui confia aussi les fonctions de légat de la ville et de la légation de Ravenne, qu'il exerçait encore à la fin de 1818.

MANNING (*Jacques*), premier président du collège de Rhode-Island, etc.

Né à New-Jersey en 1738. Il se destina au ministère évangélique; fut reçu gradué à Nassau-Hall, étant à peine âgé de vingt-quatre ans, et commençait à prêcher dans le moment même où un grand nombre de ses frères anabaptistes songeaient à l'établissement d'un collége à Rhode-Island, pour y jouir de la liberté de conscience. On jeta bientôt les yeux sur lui pour en être le président, et les patentes lui en furent expédiées en 1764. Le séminaire était à peine ouvert qu'il se remplit de jeunes étudians, et cet établissement était déjà au plus haut degré de prospérité, lorsqu'il fut transporté à la Providence, où l'on éleva pour lui un vaste bâtiment. M. Manning fut nommé en même temps pasteur de l'église anabaptiste de cette ville, et remplit constamment les fonctions de ces deux places, dans l'exercice desquelles il se distingua par une grande habileté et un travail assidu: il mourut le 29 juillet 1791.

MANSFIELD (*Guillaume* Murray, comte de), pair d'Angleterre, ministre d'état, chancelier, etc.

Né à Perth en Ecosse, le 2 mars 1705. Il fut envoyé en Angleterre à l'âge de trois ans, pour son éducation; voyagea

ensuite sur le continent, et entra à son retour à Lincoln's-Inn, où il se fit bientôt une grande réputation : son habileté à parler en public lui donna même dès lors de la supériorité sur ceux dont il n'avait encore pu atteindre les connaissances ni l'expérience. Ces succès prématurés donnèrent à penser que Murray était plutôt orateur que jurisconsulte; et comme en débutant dans sa carrière il surpassa en éloquence ses contemporains et ceux qui l'avaient précédé, on ne lui rendit comme jurisconsulte qu'une justice plus tardive. Son goût pour les belles-lettres, et ses liaisons avec les littérateurs les plus distingués fortifièrent encore cette idée; mais le temps et l'expérience ne tardèrent pas à l'effacer. Nommé, en 1742, membre du parlement, comme député de Boroughbridge, il devint en 1754 procureur général du banc du roi, et peu de temps après lord-chef de justice, puis baron de Mansfield. Dans l'état d'incertitude où se trouva le ministère en 1757, lord Mansfield accepta les fonctions de chancelier de l'échiquier : les grands sceaux lui furent aussi offerts à la retraite de lord Hardwick, mais il les refusa. Au commencement du règne actuel, lord Mansfield fut l'objet de la haine des partis, et se trouva exposé pendant plusieurs années aux invectives et aux calomnies des factions, qui se réveillèrent contre lui, lorsque la proscription de Wilkes fut portée à la cour du banc du roi. Cette affaire, devenue célèbre, fixait d'une manière particulière l'attente du public; le jour du jugement, non-seulement la salle d'audience, mais encore celle de Westminster et la cour du palais furent remplies de spectateurs inquiets et impatiens; et c'est à cette occasion que lord Mansfield releva, avec beaucoup de fermeté, les maux qui pouvaient résulter de cette chaleur que le peuple montrait contre les juges de la cour, et particulièrement contre lui. Il exprima aussi avec force son mépris pour toutes les menaces qui tendraient à intimider la cour, et à lui faire oublier ses devoirs. « J'honore le » roi, dit-il, et je respecte le peuple; » mais, à mon avis, rien de ce qui peut » donner la faveur de l'un ou de l'autre » ne doit exciter l'ambition. J'apprécie » tout ce que vaut la popularité, et j'es- » time celle qui suit les services rendus, » autant que je dédaigne celle qui est » bassement mendiée. » Elevé, en 1776, au rang de comte de la Grande-Bretagne, sous le titre de comte de Mansfield, il faillit, en 1780, être la victime d'un mouvement populaire, qui, à la suite de quelques troubles excités dans la capitale, se tourna contre lui : sa maison, attaquée à l'improviste, fut détruite et brûlée la nuit du 7 juin, et il eut même peine à sauver sa vie. Lorsque la chambre du commerce eut voté un dédommagement en faveur de ceux qui avaient souffert de cet accident, lord Mansfield, invité à établir la quotité de ses pertes, répondit que quelque considérables qu'elles pussent être il ne lui convenait ni d'attendre ni de réclamer aucune indemnité du gouvernement. Les infirmités de l'âge lui ayant fait demander sa retraite en 1788, il ne survécut à cette démission que jusqu'au 20 mars 1793, et conserva presque sans altération l'usage de toutes ses facultés. On rapporte qu'en parlant de la révolution de France il disait que « c'é- » tait un événement extraordinaire; que » comme il était sans exemple, il avait » été aussi sans pronostic, et qu'on ne » pouvait encore former de conjectures » sur ses conséquences. » Lord Mansfield avait été marié en 1738 à lady Elisabeth Finch, fille du comte de Winchelsea, et mourut sans enfans.

MANSFIELD (*N.*, Stormont, lord), pair d'Angleterre, ministre d'état, etc

Issu d'une famille illustrée dans les fastes de la Grande-Bretegne. Il se destina à la diplomatie; fut d'abord ambassadeur d'Angleterre en France, sous le nom de lord Stormont, et retourna ensuite à Londres prendre sa place à la chambre des pairs. Pendant la guerre de la révolution française, il combattit le parti de l'opposition; et on le vit, notamment le 31 janvier 1794, réfuter avec beaucoup de chaleur le lord Stanhope, qui attaquait la validité d'un jugement rendu contre Thomas Muir. Dans le courant de mars, il proposa hautement au parlement d'autoriser le roi d'Angleterre à exciter la rébellion en France par tous les moyens possibles; défendit le 30 avril un traité d'alliance officiel et défensif, conclu avec la Prusse; soutint avec éloquence, quelques jours après, la proposition faite de lever des corps d'émigrés français; et profita de cette occasion pour jeter une fleur sur la tombe de M. de Males-

herbes, « dont le souffle de la calomnie n'a jamais osé dit-il ternir le caractère. » Au mois de juillet il fut nommé membre du conseil d'état, sans dépendance fixe; parla en 1795 en faveur du bill présenté contre les écrits séditieux; et essaya de prouver la nécessité de cette mesure, en citant l'exemple de la France. « J'étais encore » jeune, dit-il, lorsque j'allai pour la » première fois en France; j'y retournai » vingt ans après, l'esprit public n'était » plus reconnaissable. A la première » époque, il y avait très-peu de gens » à *principes licencieux*, et on aurait » pu les compter; mais à la seconde, » je vis les principes démocratiques » faire le sujet des conversations, et je » reconnus alors que ce pays était travaillé de symptômes de révolution : » la cause de ce changement était dans » la fatale négligence qui laissait circuler librement des livres infectés du » poison de la sédition. » Lord Mansfield vota toujours avec le parti ministériel, quels que fussent ses membres, et mourut à Londres en 1796 : il jouissait à cette époque, tant en places qu'en pensions, de dix-neuf mille livres sterlings de rente (456,000 francs), et on voit qu'il avait ses raisons pour être constant dans ses opinions politiques.

MANTHONE (*G.*), officier d'artillerie napolitain, etc.

Né dans les environs de Naples. Il entra jeune dans l'état militaire; se prononça en faveur des Français, à l'époque où ils entrèrent pour la première fois dans le royaume, et se trouvant doué par la nature d'une audace peu commune et d'un courage à toute épreuve, il se réunit à quelques conjurés, et contribua avec le prince Moliterno et quelques autres à l'entrée de Championnet dans Naples. Lorsque l'insurrection des Calabrois eut forcé les Français à quitter momentanément la capitale, ses habitans nommèrent Manthone au ministère de la guerre. Celui-ci s'occupa aussitôt de la levée et de l'organisation des troupes nationales, et vint à bout de créer de petits corps d'armée pour combattre les insurgés. Les succès de ces derniers étant néanmoins devenus plus grands qu'on ne devait s'y attendre, Manthone se mit à la tête des troupes et marcha contre eux avec beaucoup de courage et de résolution; mais trop inférieur en nombre pour résister à une multitude furieuse, il fut battu par le cardinal Ruffo, et revint à Naples, où les troupes royales ne tardèrent pas à le suivre. Il y eut alors dans ses murs et au dehors plusieurs combats où les habitans s'entr'égorgeaient au nom de la liberté et du roi; et Manthone après avoir fait des prodiges de valeur fut enfin pris, traîné en prison, et de là conduit à l'échafaud en 1799.

MARA (*Jean*), violoncelliste du prince Henri de Prusse, etc.

Né à Berlin en 1748. Il se fit de bonne heure une grande réputation sur le violoncelle, et on le compta bientôt parmi les grands virtuoses sur cet instrument, autant à raison de la facilité avec laquelle il exécutait les passages les plus difficiles, que par rapport à sa sensibilité et à sa manière touchante de rendre l'adagio : il a aussi donné des preuves de ses talens, comme acteur, dans plusieurs rôles qu'il a joués au théâtre particulier du prince Henri. Mara mourut à Berlin en 1789. Sa femme, née à Cassel en 1750, se livra d'abord à l'étude du violon, et devint même assez forte pour se faire entendre en public dès l'âge de dix ans. On l'engagea ensuite à renoncer à un instrument peu fait pour son sexe, et à se livrer exclusivement à la musique vocale, dans laquelle elle apporta effectivement de si heureuses dispositions qu'elle put briller depuis, et tour à tour, en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Elle était fixée à Londres avec son père, lorsqu'un vieux sopraniste, Paradisi, fut chargé de lui enseigner le chant, et elle avait à peine quatorze ans quand elle chanta pour la première fois devant la reine avec le plus grand succès. De 1767 à 1783, elle parcourut l'Allemagne, la Prusse et la Suisse, d'où elle revint en 1784 à Londres. En 1788 elle fut appelée au théâtre royal de Turin pour y jouer pendant le carnaval; et ce fut vers la fin de 1789 que le roi de Prusse l'appela à Berlin pour remplacer madame Todi. Cette cantatrice, dont la réputation a toujours été en croissant depuis cette époque, avait l'organe brillant, plein et sonore, et les airs de bravoure convenaient particulièrement à son talent; cependant elle rendait aussi les adagios avec beaucoup d'expression, et chantait, d'une manière également supérieure, en allemand, en français, en italien et en anglais.

MARAT (*Jean-Paul*), médecin suisse, député à la convention nationale de France, etc.

Né en 1744 dans la principauté de Neufchâtel, etc. (Voyez la *Biographie moderne d'Alexis Eymery*, 2e édition.)

MARCHENA (*Joseph*), littérateur espagnol, etc.

Né dans les Asturies, où il professa, dit-on, des principes opposés aux dogmes catholiques et à l'autorité de l'inquisition; il se réfugia en France dans les premiers momens de la révolution, et se lia dabord avec le parti de la *Gironde*, dont il suivit ensuite quelques membres à Bordeaux après le 31 mai 1793. Arrêté peu après dans cette ville et conduit à Paris, il échappa on ne sait comment à la hache du tribunal révolutionnaire; devint libre à la mort de Robespierre; fut employé immédiatement après en qualité de scribe au comité de salut public, et se mit en outre à travailler à la rédaction d'un journal intitulé : l'*Ami des lois;* mais lorsque le parti *thermidorien* se fut divisé en deux factions, Marchena s'étant mal adroitement attaché à celle qui perdit bientôt sa prépondérance, se vit privé tout à la fois de sa place au comité et de ses appointemens au journal. Il s'occupa alors à rédiger des pamphlets, dirigés principalement contre Tallien, Legendre et Fréron, chefs du parti victorieux, qui, ennuyés plutôt qu'alarmés de ses diatribes, le dénoncèrent, à l'époque du 13 vendémiaire, comme un des agitateurs des sections de Paris, et le firent proscrire à la suite de cette journée. Il reparut néanmoins peu de temps après; renoua ses liaisons avec les royalistes, et se trouva compris dans la loi dite du 21 *floreal* contre les étrangers, en exécution de laquelle le directoire le fit conduire de brigade en brigade sur les frontières en 1797. Arrivé en Suisse, il s'éleva hautement contre l'oppression qu'il éprouvait, et obtint du corps législatif, alors opposé à l'autorité directoriale, la permission de rentrer encore en France. Il fut attaché en 1801 à l'administration des contributions de l'armée du Rhin, et publia à Bâle une brochure qu'il dit être un fragment de *Pétrone*, et qu'il tira toute entière de son imagination, à dessein de placer dans les notes quelques principes licencieux qui amusent toujours dans les camps. De retour à Paris aussi pauvre qu'il en était sorti, il fut quelque temps secrétaire de Moreau; parut prendre beaucoup de part à ses malheurs en 1804; s'occupa de littérature après l'exil de ce général, et passa enfin dans l'Amérique méridionale. On lui doit, outre divers écrits contre la religion, la traduction d'un ouvrage anglais intitulé : *Coup-d'œil du docteur Clarke sur les progrès du commerce et de la population de l'Angleterre.*

MARCUZZI (*Sébastien*), littérateur italien, etc.

Né le 20 septembre 1725 à Trévise, où son père était professeur de musique et excellent organiste; il suivit dabord cette profession, mais il se livra ensuite à l'étude des belles-lettres et des langues savantes, sans négliger celle des arts agréables; embrassa l'état ecclésiastique, et écrivit, sous le nom de *Retillo Elimio*, plusieurs petits poëmes en langue latine et vulgaire, qui furent insérés dans différens recueils. Devenu en 1757 chapelain et organiste de la Cividad, dans le Frioul, il revint dans sa patrie pour y professer le droit canon, et mourut à Trévise le 19 février 1790. On lui doit, outre ceux déjà cités, une infinité d'ouvrages sur divers sujets.

MARESCHALCHI (*Ferdinand*, comte de) ministre d'état italien, etc.

Né à Bologne en 1760, d'une famille distinguée, et l'un des quarante sénateurs de cette ville; il eut, sous le gouvernement papal, la plus grande influence dans son pays, ce qui le mit à même de se prononcer avec succès pour la révolution qui s'opéra en Italie après l'arrivée des Français, en 1796 et 1797. Devenu successivement membre du directoire exécutif de la république cispadana, puis ministre de la république cisalpine à Vienne, où l'empereur d'Autriche refusa de le reconnaitre, il fut ensuite élu directeur de son gouvernement, qu'il présidait encore lorsqu'il fut obligé de se réfugier en France par la suite de l'invasion des Austro-Russes. Nommé en 1802 membre de la consulta de gouvernement formée à Lyon pour donner une autre constitution politique à la Lombardie, il influa singulièrement pour qu'on y nommât Napoléon président; devint peu après ministre de la république et du royaume d'Italie à Paris, et résida dès lors constamment auprès de Napoléon, qui le décora en 1806 de

la croix de la Couronne de Fer. Après la chute de ce conquérant, en 1814, il fut appelé par l'impératrice Marie-Louise aux fonctions de gouverneur général des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, qu'il garda peu, ayant été chargé presque aussitôt par le monarque autrichien de le représenter à la cour de Modène. Le comte Mareschalchi mourut dans cette ville en 1816, âgé d'environ cinquante-six ans, et décoré de tous les grands ordres de France et d'Italie. Protecteur des arts et cultivant lui-même les lettres, ce ministre fut universellement chéri pour ses qualités aimables, sa justice et surtout sa bienfaisance.

MARIE-ANTOINETTE (*Josephe-Jeanne* de Lorraine), archiduchesse d'Autriche, reine de France, etc.

Née à Vienne le 2 novembre 1755, et fille de François Ier, empereur d'Autriche, et de la célèbre Marie-Thérèse, elle fut mariée le 16 mai 1770 à Louis, dauphin de France, depuis Louis XVI, et couronnée à Reims le 11 juin 1775. Devenue ensuite reine de France, Marie-Antoinette réforma d'abord, et malheureusement peut-être, l'étiquette de la cour, et se laissa ensuite entraîner par ses goûts pour la vie privée. Long-temps avant la révolution, des méchans avaient dirigé sur la reine des calomnies odieuses, et l'avaient désignée de longue main à la haine populaire; mais ce fut surtout lors de l'affaire du collier que ses ennemis firent les plus grands efforts pour la perdre dans le cœur des Français. Accusée presque publiquement, en 1789, d'avoir déterminé les mesures militaires prises contre l'assemblée nationale avant le 14 juillet, on aigrit tellement alors les esprits contre cette princesse, que la multitude furieuse, qui se porta à Versailles le 5 octobre, avait spécialement le projet de l'assassiner. Des brigands pénétrèrent la nuit dans son appartement, et crurent la surprendre au lit; cependant grâce à la résistance de ses gardes, la reine, avertie du danger qui la menaçait, avait eu le temps de se réfugier presque nue dans l'appartement du roi. Interrogée dans la suite par le président du tribunal révolutionnaire, sur les circonstances secrètes de cette journée, qui avait presque à la fois éclairé son assassinat et son triomphe, elle répondit : « J'ai tout vu, tout entendu, et » j'ai tout oublié. » Amenée à Paris avec le roi après ces terribles événemens, elle reçut aux Tuileries des témoignages du plus vif intérêt, et saisit habilement depuis toutes les occasions de se populariser. En effet, promettre aux indigens la restitution de leurs effets engagés au Mont-de-Piété; envoyer des secours à la veuve du nommé *François*, boulanger, qui venait d'être tué dans une émeute; se montrer plusieurs fois au peuple; visiter successivement les Enfans-Trouvés et la manufacture des Gobelins, tels sont les ressorts que la reine mit en œuvre pour ramener à elle des cœurs égarés, ou au moins ralentir leur fureur; mais cette conduite n'ayant pas produit tout l'effet qu'elle en attendait, la fuite du monarque fut résolue, et Marie-Antoinette partit le 20 juin 1791 avec le roi son époux. Ce prince ayant été arrêté à Varennes, puis reconduit à Paris, la reine, devenue ensuite libre par l'acceptation de la constitution de 1791, fut de nouveau signalée dès le mois de mai 1792, comme dirigeant un *comité autrichien*, dont l'existence n'a jamais été bien démontrée; et la funeste journée du 10 août vint mettre le comble à ses malheurs. A compter de cette époque, l'infortunée princesse servit de but à toutes les fureurs, et épuisa successivement le calice d'amertume jusqu'à la lie. La convention nationale ordonna enfin, le 1er août 1793, sa traduction devant le tribunal révolutionaire, et la commune saisit habilement ce prétexte pour la dépouiller de ses joyaux et la transférer, de la tour du Temple, dans les prisons de la Conciergerie, où elle fut renfermée dans une espèce de salle noire appelée la *chambre du conseil*. Elle trouva d'abord quelques adoucissemens à ses maux dans l'humanité du concierge nommé *Richard*; mais ses persécuteurs ne lui laissèrent pas long-temps cette consolation, et elle fut plongée bientôt dans un cachot, où un gendarme la gardait à vue nuit et jour. Ce fut le 14 octobre 1793 qu'elle parut pour la première fois au tribunal de sang qui devait ordonner son supplice. Elle entendit avec calme la lecture de son acte d'accusation et les faits articulés contre elle par plusieurs témoins, notamment par Hébert; celui-ci osa même l'accuser d'avoir prodigué à son fils des caresses incestueuses, et comme elle gardait le silence sur cette infâme et ré-

voltante accusation, le président l'interpella d'y répliquer. Elle se leva alors avec dignité, et dit: « Si je n'ai » pas répondu, c'est que la nature se » refuse à répondre à une pareille inculpation faite à une mère : j'en appelle, ajouta-t-elle vivement émue, à » toutes celles qui peuvent se trouver » ici. » Après les débats prétendus judiciaires, Chauveau-Lagarde et Tronçon-Ducoudray, nommés d'office pour la défendre, s'acquittèrent avec talent de ces fonctions inutiles : ils savaient d'avance que sa perte était résolue; et en effet elle fut condamnée à mort le 16 octobre 1793, « comme l'instigatrice « des crimes dont s'était rendu coupable le dernier tyran de France, » comme ayant eu elle-même des intelligences avec les puissances étrangères, notamment avec le roi de » Bohême et de Hongrie, son frère, » avec les ci-devant princes français » émigrés, avec des généraux perfides, » et enfin comme ayant fourni à ces » ennemis de la république des sommes » incalculables, et avoir conspiré avec » eux contre la sûreté de l'Etat. » Elle entendit prononcer son jugement sans donner aucune marque d'altération; sortit de la salle sans proférer une seule parole, sans adresser aucun discours ni aux juges ni au public; fut ramenée à la conciergerie dans le cabinet des condamnés, et de là conduite au supplice de la même manière que les autres victimes, avec les mains liées, et accompagnée par un prêtre constitutionnel vêtu en laïc. La reine, qui parut voir avec indifférence et le peuple et la force armée qui l'accompagnait, ne montra sur son visage aucun symptôme d'abattement ni de désespoir; parla peu à son confesseur, et refusa de recevoir de lui les derniers secours spirituels; mais arrivée à la place de la révolution, elle tourna ses regards du côté des Tuileries avec une émotion qu'elle réprima bien vite, et monta ensuite sur l'échafaud avec beaucoup de courage. Lorsque l'exécuteur arracha le bonnet qui couvrait sa tête, son visage se décolora, et tout son sang se portant vers le cœur, elle perdit alors connaissance, et ne vit probablement plus rien des apprêts de son supplice. Ainsi périt, ayant à peine atteint l'âge de trente-huit ans, cette reine pétrie de grâces, dont les jeux et les ris semblaient être le cortége naturel, et que les tempêtes politiques moissonnèrent long-temps avant l'époque marquée pour sa fin. Des imprudences, quelques légèretés de jeunesse, donnèrent dabord lieu aux méchans de déverser sur elle les affreux poisons de la calomnie; les événemens, des conseils peu désintéressés, et surtout la hauteur de son caractère, aigri sans doute par les malheurs, firent ensuite le reste, et la France eut à gémir sur une illustre victime de plus.

MARIE - CHRISTINE (*Josephe* de Lorraine), archiduchesse d'Autriche, princesse de Saxe-Teschen, gouvernante des Pays-Bas, etc.

Née le 13 mai 1742, et sœur aînée de l'infortunée reine de France; elle épousa le 8 août 1766, le prince Albert-Casimir-Ignace Xavier, duc de Saxe-Teschen, qui fut à cette époque nommé gouverneur-général des Pays-Bas autrichiens. Elle était généralement peu aimée des habitans lorsqu'elle se vit obligée de fuir de Bruxelles au mois de novembre 1789, avec le duc Albert son époux, à cause de la révolte des Brabançons, et elle ne rentra en Belgique qu'après la cessation des troubles et la dispersion des insurgés. Naturellement impétueuse et fière, elle se prononça avec véhémence contre la révolution de France, et assista en 1792 au siége de Lille, qu'elle pressa par ses exhortations continuelles aux généraux autrichiens, ce qui fit dire alors au peuple qu'elle avait poussée la haine au point d'aller mettre elle-même le feu aux canons : elle fut encore forcée d'abandonner son gouvernement après la conquête des Pays-Bas par les Français en 1794, et de se retirer à Vienne, où elle mourut le 24 juillet 1798, laissant par testament une partie de ses biens à sa nièce, Madame Royale, épouse de Mgr le duc d'Angoulême.

MARIE-FRANÇOISE (*Elisabeth*), reine de Portugal et des Algarves, etc.

Née le 21 décembre 1734. Elle épousa le 6 juin 1760 son oncle don Pèdro, et monta avec lui sur le trône de Portugal le 24 février 1777. Devenue veuve le 25 mai 1786, elle gouverna depuis cette époque sous le titre de régente et de tutrice de son fils jusqu'à ce que ses facultés morales ayant été altérées par l'âge, ce prince fut obligé de prendre lui-même les rênes de l'état, et de se charger du gouvernement. La reine Marie-Françoise vécut ainsi plusieurs années dans une sorte d'obscurité et de retraite, et fut emmenée au Brésil avec

la cour de Lisbonne à l'approche des Français : elle mourut à Rio-Janeiro, le 20 mars 1816, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge, et laissa généralement peu de regrets.

MARIE-LOUISE d'Autriche, impératrice d'Allemagne, reine des Romains, etc.

Née à Vienne en Autriche le 14 décembre 1787, fille de feu l'archiduc Ferdinand et de la princesse Marie-Béatrix d'Este, duchesse de Modène ; elle épousa le 6 janvier 1808 l'empereur François II son cousin, et régna sur son cœur ainsi que sur ses états. Elle eut en effet beaucoup d'influence dans le cabinet autrichien, qu'elle porta quelquefois à des mesures impolitiques, et manifesta surtout le plus grand éloignement pour Napoléon, qu'elle desservit constamment de tout son pouvoir. Il paraît néanmoins que dans la rencontre qu'elle eut avec lui à Dresde en 1812, au moment de la campagne de Russie, ce conquérant eut le talent de modérer un peu l'emportement de l'impératrice; mais cette apparence de faveur ne dura pas plus longtemps que la fortune de celui qui en était l'objet ; et Marie-Louise attendit à peine que les événemens de Moscou fussent connus, pour engager son auguste époux à changer de politique. La campagne de 1813 et ses suites donnèrent enfin une pleine satisfaction à cette princesse, et Napoléon descendit alors du trône pour n'y jamais remonter. Marie-Louise jouissait à peine des fruits d'une paix avantageuse à sa maison, quand le désir de voir l'Italie l'engagea à suivre l'empereur son époux qui s'y rendait. Elle tomba bientôt malade d'une fièvre, qui parut dabord peu dangereuse, et mourut à Vérone le 7 avril 1816, âgée seulement de trente-deux ans, et sans laisser de postérité.

MARIE-LOUISE, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Parme et de Guastalla, etc.

Née le 12 décembre 1791 de François II, empereur d'Allemagne, roi des Romains, etc., et de Marie-Thérèse de Naples; elle montra dès sa plus tendre jeunesse beaucoup de douceur dans le caractère, et des qualités qui la firent singulièrement chérir de ses parens, et surtout de son père, sur lequel elle avait dit-on beaucoup d'empire. Quand en 1809, la bataille de Wagram eut mis de nouveau la maison d'Autriche à deux doigts de sa perte, Marie-Louise fut choisie pour réconcilier les deux gouvernemens, et elle épousa Napoléon, alors empereur des Français et roi d'Italie, le 1er avril 1810. Naturellement peu ambitieuse, et craignant d'ailleurs d'éveiller des soupçons dans l'âme ombrageuse de son mari, elle se refusa à toute intercession étrangère auprès de lui, et se renferma constamment dans ses devoirs d'épouse et de mère, jusqu'au moment où la fortune, ayant cessé de sourire à ce conquérant ambitieux, elle se vit momentanément à la tête du gouvernement en qualité de régente. Mais son pouvoir n'étant en quelque sorte que nominatif, et l'autorité étant restée réellement dans les mains de son beau-frère Joseph, elle fut obligée malgré elle de quitter Paris au mois de mars 1814, pour se rendre à Blois, et sembla prévoir dès lors que cette fuite lui faisait perdre tout à la fois le titre d'épouse et d'impératrice. Elle se retira à Vienne auprès de son père, après le traité de Paris ; fut créée immédiatement duchesse de Parme, de Plaisance et de Guastalla, et gouverne encore aujourd'hui ces états avec autant de modération que de douceur. On a publié sous son nom plusieurs lettres et divers écrits qui n'ont jamais eu un caractère d'authenticité, et qui sont au nombre de ces mystères politiques que le temps seul ou les événemens peuvent faire connaître. Marie-Louise se trouvait encore à Vienne à la fin de 1818, au moment de l'assemblée des souverains à Aix-la-Chapelle, et quitta alors l'Allemagne pour retourner à Parme.

MARINI (*Gaetano*), célèbre littérateur italien, archiviste du Vatican, etc.

Né à Sant-Arcangelo, dans le diocèse de Rimini, le 10 décembre 1740, de Philippe Marini et de Françoise de Conti Baldini, d'une très-bonne famille, Gaetano perdit son père dans sa plus tendre enfance, et sa mère resta chargée seule du soin de son éducation. Il étudia successivement la grammaire au collége de Sant-Marino, les belles-lettres au séminaire de Rimini, la philosophie et la littérature grecques sous la direction du célèbre Giovanni Bianchi, et enfin les mathématiques et la théologie sous celle du savant Mattia-Giovenardi, à Sant-Arcangelo. Il se livra dans la suite à l'étude des antiquités et

de l'histoire naturelle; obtint à Bologne le grade de docteur en droit, et jouissait déjà à vingt-deux ans d'une si grande réputation, qu'on put former un recueil des poëmes qui lui furent adressés dans cette occasion. Après avoir ainsi acquis des connaissances profondes dans sa patrie, il se rendit à Rome pour s'y vouer à la jurisprudence, et se distingua bientôt à l'académie du droit canonique et civil, que le prélat Fantuzzi, qui fut depuis cardinal, avait organisée dans sa maison. Pendant qu'il s'adonnait avec zèle à l'étude du droit, il n'abandonna pas les autres sciences, et une heureuse combinaison de circonstances lui ouvrit enfin le vaste champ des lettres. Le père Oderici, antiquaire distingué, étant entré en une très-grande liaison avec lui, découvrit bientôt dans Marini des talens éminens qu'il pensa ne devoir pas être consacrés exclusivement au barreau, et l'introduisit alors chez les savans les plus distingués de Rome, pour lui procurer des protecteurs. En effet, Marini fut pourvu en 1772 de la place d'archiviste du Vatican, et notre jeune littérateur, se voyant à la tête de ce vaste dépôt des connaissances humaines, se mit aussitôt en devoir de bien connaître les trésors qu'il contenait. Devenu, après la mort de l'abbé Zampini, préfet des archives du saint-siége, Marini publia en 1774 un ouvrage dans lequel il expliqua quatre inscriptions inédites du musée Clémentin, et qui fut suivi d'*Observations historiques et critiques sur un parchemin antique*. Quelque temps après il fit paraître un autre ouvrage intitulé : *Des Archiatres des souverains Pontifes*, qui fut généralement estimé, et qui fit beaucoup d'honneur à son auteur par les nouvelles lumières qu'il jeta sur l'histoire de la médecine. Mais ce qui fonda incontestablement la réputation de cet écrivain, c'est le *Recueil des Inscriptions antiques qui sont conservées dans les palais et la villa du cardinal Alexandre Albani*. C'est ainsi que Marini employait ses loisirs au moment même où des calamités de tous genres accablaient sa patrie ; en vain chercha-t-il à vivre dans la retraite, sa réputation l'en tira bientôt malgré lui, et il resta, sous le titre de conservateur de la bibliothèque et du musée, garde des archives du Vatican. Lorsque le gouverneur français du fort Saint-Ange lui demanda les clés de celles conservées dans ce fort, il refusa de les lui livrer, et rendit inutile tous les efforts de ce commandant militaire. Au bout de quelque temps ce dépôt précieux fut de nouveau menacé par le président du comité, qui envoya à Marini l'ordre exprès de livrer tous les sceaux d'or et d'argent apposés sur les manuscrits originaux ; mais il refusa courageusement de s'y conformer, et les sceaux demeurèrent intacts. Nommé depuis par Pie VII premier custode de la biblioth. que du Vatican, il obtint encore de ce pape, en 1802, une pension annuelle de trois cents scudis, en considération des services qu'il avait rendus. Les occupations d'archiviste et de custode n'empêchèrent pas Marini de suivre ses études favorites, et il composa encore pendant ce temps un ouvrage insigne, qui a pour titre : *Papiri diplomatici*. Un décret du 2 mai 1808 ayant ordonné à tous les sujets du royaume d'Italie qui étaient employés à Rome de retourner dans leur patrie, sous peine de confiscation de leurs biens, Marini qui était de ce nombre fut obligé d'abandonner alors son précieux dépôt : il retourna pourtant à Rome au mois de janvier 1809, et ne tarda pas à revenir à Rimini. Il espérait pouvoir y passer le reste de ses jours dans la retraite ; mais sa juste célébrité ne lui fut pas moins contraire alors que peut l'être une mauvaise réputation. En effet, les archives du Vatican ayant été transportées à Paris, Marini reçut l'ordre de s'y rendre, pour veiller à leur conservation, et il mena une vie si retirée dans la capitale, qu'il y fut presque ignoré, pour ceux même qui connaissaient ses rares talens. Les événemens politiques de 1814 ayant rendu enfin le souverain pontife à Rome, le roi de France ordonna que les archives du Vatican y fussent reconduites, et Marini s'occupait encore de cette importante opération, lorsque Napoléon, arrivant à Paris en 1815, déclara impériales les archives du Vatican, et donna l'ordre à leur conservateur de quitter la capitale. Cet ordre fut inutile ; car Marini, attaqué d'une pulmonie qui résista à tous les remèdes de l'art, mourut le 17 mai 1815, à l'âge de soixante-treize ans.

MARINO (don N.), l'un des chefs des insurgés américains, etc.

Né dans la province de Vénézuéla. Il était encore très-jeune à l'époque des premiers troubles de l'Espagne, en 1808 ;

montra beaucoup de zèle pour l'indépendance de son pays, quand les habitans prirent les armes pour se soustraire au joug de la métropole; et devint, au commencement de 1813, l'un des chefs des insurgés qui se révoltèrent contre la tyrannie et la cruauté de Monteverde, nouveau capitaine-général de Caracas. Actif, audacieux, entreprenant, Marino s'empara, à la tête d'une petite troupe de mécontens, de la ville de Matarin, dont il repoussa les Espagnols, qui vinrent aussitôt l'y assiéger, et fut compté dès lors parmi les plus braves et les plus intelligens défenseurs de la liberté américaine. Il se signala de nouveau au commencement de 1814 à San-Carlos, où il battit le général espagnol Cevallos; mais ayant été repoussé à son tour, le 16 avril, il se replia sur Valencia, et donna encore des témoignages de sa valeur à la bataille qui eut lieu dans les plaines de Carabolo le 26 mai suivant, à laquelle il marcha vers San-Fernando, sur la rivière Apure, pour dégager la province de Barinas. Depuis cette époque, Marino a encore fait remarquer son courage et ses talens militaires en différentes occasions, et dirigeait encore à la fin de 1818 le siege de Cumana, l'une des dernières places occupées par les royalistes espagnols, dans l'Amérique du Sud.

MARKOW (Le comte de), lieutenant-général, conseiller d'état russe, ambassadeur, etc.

Issu d'une famille distinguée. Il suivit la carrière diplomatique; fut quelquefois chargé par Catherine II, de rédiger les pièces ministérielles de son cabinet, et se trouva souvent employé par elle dans plusieurs missions politiques. Son intimité avec le favori Platon Zoubow lui valut aussi, sur la fin du règne de cette souveraine, la direction principale des affaires étrangères, qu'il quitta ensuite pour aller remplir à Paris les fonctions d'ambassadeur. Disgracié avec éclat par Paul I[er], qui l'exila aussitôt après son avénement au trône de Russie, il fut rappelé par l'empereur Alexandre, et renvoyé aussitôt à Paris, auprès du gouvernement consulaire, pour remplacer M. de Kalitchew. Il fut présenté au premier consul au commencement d'avril 1802; signa peu après la paix entre la France et la Russie, et reçut à cette occasion le cordon bleu de l'ordre de Saint-André. Ses dispositions favorables à l'Angleterre et à son système ayant été bientôt connues de Napoléon, qui s'en plaignit à la cour de Saint-Pétersbourg, le comte de Markow fut rappelé immédiatement, et quitta la France au mois de décembre 1803. Depuis lors il fut encore chargé de diverses missions diplomatiques; commanda en 1812 contre les Français un corps d'armée russe, à la tête duquel il se distingua en plusieurs occasions, notamment le 12 août au combat de Probobna, où il fit des prodiges de valeur; et vingt passer quelques mois à Paris en 1817, avec l'espérance, dit-on alors, d'y remplacer bientôt dans ses fonctions d'ambassadeur le comte Pozzo di Borgo, qui y était néanmoins encore à la fin de 1818.

MARLBOROUGH (*Georges* Spencer, duc de), pair de la Grande-Bretagne, etc.

Né le 26 janvier 1738, de feu Charles Spencer, deuxième duc de Marlborough; il succéda à son père à l'âge de vingt ans, et après avoir servi en Allemagne en qualité d'aide-de-camp, il quitta l'état militaire lorsqu'il eut succédé aux honneurs et aux biens de sa famille; devint lord lieutenant du comté d'Oxford, sous le règne de Georges III; et porta le sceptre et la croix, au couronnement du monarque actuel. Nommé en 1762, lord chambellan de la maison royale, puis admis au conseil privé, il fut aussi pourvu l'année suivante de l'emploi important de chancelier du cabinet, dont il se démit deux ans après, en 1768, et fut alors décoré de l'ordre de la Jarretière. Le duc de Marlborough n'affectait ni orgueil ni popularité, il menait au contraire une vie paisible, soit à son palais de Blenheim, soit à l'hôtel de Marlborough, à Londres. La protection qu'il accorda au savant Jacob Bryant, et sa munificence envers l'université d'Oxford, ont fait honneur à son caractère et à la noblesse de ses sentimens. Il aimait les sciences et les arts; et s'adonnait particulièrement à l'astronomie. Quant à la politique le duc était à peu près indifférent là dessus, et il vota toujours en faveur des ministres, quels qu'ils fussent; ce qui n'empêche pas que comme homme privé il ne méritât beaucoup d'estime, tant à cause de ses mœurs, qui ont toujours été irréprochables, que pour son humanité et sa bienfaisance: il fut trouvé mort dans son lit, le 30 janvier 1816, à l'âge de

soixante-dix-huit ans, et laissa pour héritier de ses titres et de son immense fortune le marquis de Blanfort, son fils.

MARRON (*Paul-Henri*), né en Hollande, ministre protestant à Paris, etc. (Voyez la *Biographie moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition).

MARTIN (don *Juan*) dit l'*Empecinado*, général des guérillas espagnols, maréchal-de-camp, etc.

Né dans un village de la nouvelle Castille, et fils d'un pauvre paysan; il servit d'abord comme soldat dans la guerre de la révolution et se retira à la paix dans son pays natal. A l'époque de l'invasion des Français en 1808, Martin se prononça contre eux, et commença par tuer un courrier qui portait des dépêches à l'armée. Il se jeta ensuite dans les champs, avec quelques camarades; rassembla peu à peu un certain nombre d'hommes, et fit bientôt beaucoup de mal aux Français, dans les provinces autour de Madrid, et surtout dans celle de Guadalaxara, circonstance qui l'a rendu le plus fameux des chefs de *guérillas*. Quant au sobriquet d'*Empecinado*, qui signifie *crotté* ou *enduit de poix*, il lui est commun avec tous les gens de son village, lesquels sont appelés ainsi par leurs voisins, à cause de la grande quantité de boue qu'on y trouve, et aussi parce que beaucoup d'entre eux sont cordonniers. Quoi qu'il en soit Juan Martin, qui s'était distingué par son dévouement et sa bravoure, fut créé, au retour de Ferdinand VII à Madrid, maréchal-de-camp des armées du roi; et il fait encore aujourd'hui partie des officiers-généraux de l'armée espagnole. Un curé des îles philippines, sincère admirateur des exploits de ce guerrier, lui envoya à la fin de 1817 une somme de deux mille cinq cents francs que celui-ci fit distribuer aux dix plus braves soldats qui avaient servi sous ses ordres. Le roi d'Espagne voulant consacrer le sobriquet de l'*Empecinado*, qu'il avait honoré par son courage, lui permit, au mois d'octobre 1818, de l'ajouter au sien et de le transmettre à sa postérité.

MARTINI (*Jean-Paul-Egide*), célèbre compositeur, etc.

Né le 1er septembre 1741, à Freygstatt, petite ville du Haut-Palatinat. Il passa les premières années de sa jeunesse à étudier la musique et le latin, et avait déjà fait assez de progrès dans le premier de ces deux genres d'instruction pour être nommé, à dix ans, organiste du séminaire de la ville de Neubourg sur le Danube, où il continua, sous la direction des jésuites, ses cours de musique et de latinité pendant six années. En 1758 il se rendit à l'université de Fribourg en Brisgaw, et se sentant alors une vocation décidée pour la musique, il prit la résolution de voyager. Incertain s'il irait en Italie ou en France, il lui vint dans l'idée de monter à l'étage le plus élevé de la maison où il demeurait, et de jeter une plume en l'air, afin de suivre le chemin qu'elle prendrait : le hasard l'ayant fait voler vers la porte de France, il se détermina à partir pour ce pays, et arriva à Nancy en 1760. Il s'appliqua à l'étude de la langue française, et se perfectionna également dans son art, par le secours des livres classiques sur la composition musicale. C'est en 1764 que Martini vint à Paris pour la première fois, et il s'y fit bientôt connaître par des *trios* et des *quatuors* pour le violon, ainsi que par quelques sonates et concertos pour le clavecin, qu'il fit graver. Ces légères compositions lui acquirent tant de réputation dans les sociétés, qu'un amateur de musique le chargea de composer une messe à grand chœur et à grand orchestre, que Martini regarde lui-même comme un de ses meilleurs ouvrages pour le style, et qui a été exécutée pendant plusieurs années à Vienne en Autriche, le jour de la fête patronale de la cathédrale de de Saint-Étienne. Il fut ensuite attaché au service militaire pendant six ans, en qualité d'officier au régiment de Chamboran hussards; mais le prince de Condé l'ayant désiré pour directeur de sa musique, il entra au service de ce prince, d'où, au bout de quelques années, il passa à celui de M. le comte d'Artois en la même qualité. Une survivance de surintendant de la musique du roi étant venue à vaquer, Martini fit solliciter pour lui l'acquisition de cette charge, qu'il obtint pour 16,000 francs, et dont la révolution le priva ensuite. Devenu en l'an VI de la république l'un des inspecteurs de l'enseignement au Conservatoire de musique, place qui le mit à même d'encourager les jeunes élèves, il fut réformé peu après, et s'adonna de nouveau à la composition. Martini est un de ceux qui ont le plus contribué à former des corps de musiciens dans les régimens de France, par

la grande quantité de morceaux de musique, pour les instrumens à vent, qu'il a composés à l'époque où il était chez le prince de Condé. Ce compositeur est aussi le premier qui, au lieu d'une seule basse chiffrée qu'on plaçait autrefois sous un chant, ait fait à ses airs des ritournelles et des accompagnemens détaillés, ce qui a été imité depuis dans toute l'Europe pour les airs livrés à l'agrément de la société et à l'étude de la jeunesse. On distingue, parmi les nombreux ouvrages de Martini, l'*Amoureux de quinze ans*, *la Bataille d'Ivry* et *le Droit du Seigneur*, outre une foule d'airs charmans et de romances avec accompagnement, et sans compter aussi des *Messes* et un *Te Deum* à grands chœurs.

MARTINOWITZ (l'abbé), grand prévôt titulaire de la cathédrale d'Oldenbourg, etc.

Issu d'une famille distinguée du royaume de Hongrie, au service de la maison d'Autriche. Il embrassa l'état ecclésiastique, cultiva aussi les sciences avec succès, et s'était déjà fait un nom par ses connaissances en chimie lorsqu'il fut pourvu de la grande prévôté de la cathédrale d'Oldenbourg. Cependant ni la faveur dont il avait joui auprès de l'empereur Léopold, ni la reconnaissance qu'il devait aux bienfaits de ce monarque, ne purent l'empêcher de se livrer, à ce qu'il paraît, à des projets politiques dangereux pour l'état et pour le souverain, et il fut arrêté à Vienne le 15 octobre 1794, comme conspirateur, puis envoyé en Hongrie, sa patrie, pour y être jugé. La table royale de Bade, après une procédure à la vérité peu régulière, le condamna, le 28 avril 1795, à être pendu « pour avoir composé un » *Catéchisme jacobin*; et comme étant » un des principaux chefs du complot, » découvert alors en Hongrie, tendant » à renverser le gouvernement actuel » et à établir une république. » L'abbé Martinowitz appela de ce jugement à la table septemvirale; mais celle-ci, comme on s'en doute bien, confirma la sentence, et l'empereur l'ayant ratifiée le 7 mai, elle fut exécuté le 20 du même mois.

MASCHERONI (*Laurent*), célèbre mathématicien et poëte italien, etc.

Né à Castagneta près Bergame le 14 mars 1750. Il fit d'excellentes études; annonça de bonne heure des dispositions qui firent prévoir ce qu'il serait un jour, et devint, avant que d'avoir atteint l'âge de vingt ans, professeur de belles-lettres à Bergame. Quelques années après, la curiosité l'ayant porté à lire un ouvrage sur les mathématiques, il sentit tout à coup en lui une vocation décidée pour cette science, et s'y livra avec tant de zèle et d'aptitude qu'il put la professer en 1786 à l'université de Pavie : c'est lui qui conçut depuis le plan de la géométrie du compas, ouvrage original, qui n'était pas connu en France, et que Napoléon, revenant de la conquête d'Italie, montra aux plus fameux géomètres de l'institut, en leur apprenant la manière de s'en servir. Mascheroni s'étant, ensuite prononcé pour la cause des Français aussitôt après leur invasion en Italie, fut élu membre des comités législatifs réunis à Milan, et traça la constitution de la république cisalpine, de concert avec le célèbre Grégoire Fontana. Nommé en 1798 envoyé de son gouvernement à Paris pour régler ce qui concernait les poids et mesures, il mourut dans cette capitale le 14 juillet 1800, au moment où il venait d'apprendre que le choix de ses concitoyens l'appelait à la consulta de Milan. Parmi les principaux ouvrages de ce célèbre mathématicien, on distingue ses *Nouvelles recherches sur l'équilibre des voûtes et la Géométrie du compas*; ainsi que, celui sur le calcul différentiel d'Euler, et la pyradrométrie : il contribua aussi singulièrement aux expériences faites à Bologne pour prouver le mouvement de la terre par la chute des corps. En le considérant comme poëte, on cite parmi ses poésies son petit poëme intitulé *Invitation à Lesbie Cidonia*, l'une des plus charmantes productions des muses italiennes du 17e siècle.

MASDEU (l'abbé don *Juan-Francisco*), savant jésuite espagnol, etc.

Né en Galice vers 1720. Il reçut de la nature les dispositions les plus heureuses, et devint, sans beaucoup de travail, un savant universel. En effet, philosophie, théologie, mathématiques, langues, histoire, antiquité, tout était de son ressort; il avait presque tout appris sans le secours d'aucun maître, et par le seul moyen d'une mémoire prodigieuse. Après l'expulsion de son ordre, il voyagea en Italie, et se fixa à Foligno, où il se décida à passer le reste de ses jours, qu'il consacra à écrire l'*Histoire d'Espagne*, dont il s'occupait depuis long-temps. Sempere de Guarinos, savant biographe espa-

gnol, dit en annonçant cette Histoire en 1788 : « Cet ouvrage est d'autant » plus intéressant et digne de la plume » d'un savant, que nous n'avons aucune » histoire civile et littéraire qui aille au- » delà du 16e siècle, et que nous man- » quions de l'histoire des deux époques » les plus intéressantes, celles de la do- » mination de la maison d'Autriche et de » Bourbon. L'auteur, ajouta-t-il, ob- » tiendra un nom immortel s'il parvient » à la finir, comme nous devons l'at- » tendre de son talent et de son ap- » plication. » L'abbé Masdeu se trouvait à Oviedo en Espagne, où il s'occupait à terminer son histoire, qui était à cette époque très-avancée, lorsqu'il mourut en 1803, âgé de quatre-vingt-trois ans. Les savans ne sauraient puiser dans de meilleures sources que dans l'histoire de l'abbé Masdeu, qui se montre d'ailleurs partout historien exact et critique sévère, et dont l'ouvrage est généralement préféré à ceux des Mariana et des frères Mohedano.

MASKELYNE (*N.* Nevil), célèbre astronome anglais, associé étranger de l'académie des sciences, etc.

Né à Londres, le 6 octobre 1732, d'une famille ancienne. Il fut placé à l'âge de neuf ans à l'école de Westminster, et montra de bonne heure un goût décidé pour l'optique et l'astronomie. Après avoir approfondi les mathématiques, il se rendit à Cambridge, et fut admis successivement à Catherine-Hall et au collége de la Trinité, où il reçut le titre de bachelier ès-arts. En 1755 il accepta une cure dans les environs de Londres, où il résida pendant quelques années, donnant tous ses loisirs à son étude favorite. Devenu en 1758 membre du collége de la Trinité, à Cambridge, et élu, l'année suivante, de la société royale de Londres, il fut choisi en 1761 pour aller à l'île Sainte-Hélène observer le passage de Vénus. Il offrit en même temps de faire des recherches sur la parallaxe de Sirius; mais les nuages empêchèrent l'observation, et Maskelyne ne fut pas plus heureux dans son second projet. Cependant il sut rendre sa traversée utile à la science des longitudes, en recherchant les moyens de perfectionner quelques parties des instrumens astronomiques, et il publia à son retour son *Guide du Marin*, dans lequel il proposait à l'Angleterre d'adopter le plan d'almanach nautique tracé par Lacaille après son voyage au cap de Bonne-Espérance. Il fit ensuite un voyage aux Barbades, dont l'objet était d'essayer les horloges marines d'Harrisson, et le rapport qu'il fit à son retour, quoique favorable en général à cet artiste célèbre, produisit néanmoins entre eux une espèce de lutte polémique, dans laquelle les savans et les marins prirent parti. Après beaucoup de soins et de persévérance, Maskelyne fit enfin agréer au gouvernement anglais le plan de l'almanach-nautique, que Lacaille n'avait pu faire adopter en France, et fut nommé en 1765 astronome royal. Il se retira dès lors à l'observatoire de Greenwich, où il passa quarante-sept ans dans une suite d'études et d'observations continuelles, et mourut le 9 février 1811, âgé de plus de soixante-dix-neuf ans. en correspondance avec tous les astronomes de l'univers, et il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les mémoires des savans de toutes les nations qu'il a présentés à la société royale. Il était bien difficile qu'un astronome, chargé d'observations de tous les jours et presque de tous les momens, pût se livrer à de grandes recherches théoriques; cependant le peu d'écrits qu'il a laissés se font remarquer par des notions vraies, des idées justes et une critique éclairée.

MASON (*George*), homme d'état américain, etc.

Né en 1725, dans la Virginie. Il se fit remarquer de bonne heure par des qualités qui attirèrent sur lui l'attention générale et finirent par lui conquérir l'estime de ses compatriotes. Après avoir donné, pendant la guerre de l'indépendance, des preuves de son amour pour la liberté et de son attachement aux lois de son pays, il fut élu membre de la convention générale qui en 1787 établit la constitution des États-Unis, puis nommé dans l'année suivante, député à la convention de Virginie, qui proposa le projet d'un gouvernement fédéral. Il réunit ses efforts à ceux de M. Henry pour s'opposer à ce plan, et déploya dans cette circonstance la plus grande énergie : il y voulait des amendemens et soutenait surtout la nécessité d'un article qui réservât aux états tous les pouvoirs non délégués, article qui figure maintenant parmi ceux de la constitution. Il désirait aussi qu'il y eût un terme fixé pour la prolongation de la présidence, et était si opposé à l'ar-

ticle qui accordait la traite des esclaves pour vingt années, que, malgré son attachement au système de l'union, il déclara que jamais il ne souscrirait à l'union des états méridionaux, qu'ils n'eussent renoncé à ce trafic odieux. George Mason mourut en 1792, âgé de soixante-sept ans, et fut universellement regretté.

MASSA (*Louis* de), chevalier napolitain, etc.

Issu d'une famille noble du royaume de Naples. Il embrassa l'état militaire, parvint bientôt aux grades supérieurs, et se trouvait gouverneur du Château-Neuf, à Naples, à l'époque de la révolution de 1799. Il contribua de tout son pouvoir à faire ouvrir aux Français l'entrée de la capitale, et favorisa aussi avec beaucoup de chaleur les changemens politiques qui s'y opérèrent sous leurs auspices. Nommé de nouveau commandant du Château-Neuf, qu'il défendit vigoureusement contre les attaques de l'armée royale aux ordres du cardinal Ruffo, il ne se rendit ensuite que par l'effet de la capitulation générale, qui devait lui assurer la vie et la liberté de sortir du royaume; mais ce traité n'ayant pas tardé à être violé, le chevalier de Massa fut arrêté d'abord, puis conduit au château de l'Œuf, où il subit la mort avec courage.

MASSALSKI (le prince de), évêque de Wilna en Pologne, etc.

Né en Lithuanie et dernier mâle d'une des plus anciennes familles de cette province; il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu très-jeune de l'évêché de Wilna, et montra constamment des dispositions favorables pour le parti russe. Il annonça néanmoins, en qualité de membre de la diète de Grodno, le 15 septembre 1793, que les états désiraient dissoudre la confédération de Targowitz, qui s'était formée sous le prétexte d'assurer l'intégrité de la Pologne, et qui en préparait dans le fait l'anéantissement par l'appui qu'elle donnait à la Russie; mais il ne put, malgré cette conduite apparente, faire prendre le change sur ses véritables sentimens politiques, et ce fut lui en effet que l'on chargea, peu de temps après, de signer le prétendu traité d'alliance conclu par la Pologne avec l'impératrice. Lors de l'insurrection qui éclata en 1794, à Varsovie, contre les Russes et leurs partisans, le prince Massalski fut d'abord arrêté comme coupable de trahison envers l'état, et le peuple demanda aussitôt sa mort à grands cris. Cependant on voulut mettre dans son procès toutes les formes judiciaires, et le procès traîna en longueur pour laisser calmer les fureurs de parti. Mais ce qui devait le sauver fut justement ce qui le perdit, car on l'arracha le 27 juin de sa prison, et on le pendit devant le palais de Brühl.

MASSAREDO (don *Joseph*), lieutenant-général de la marine espagnole, ministre, ambassadeur, etc.

Issu d'une ancienne et noble famille illustrée dans les fastes de l'Espagne; le jeune Massaredo, après avoir fait d'excellentes études, se consacra à l'état militaire dans la marine, et s'y fit remarquer par ses talens et un désir du bien peu commun à cette époque. Parvenu bientôt aux grades supérieurs, il fut employé pendant toute la guerre de la révolution, d'abord contre la France, et ensuite contre l'Angleterre; et c'est lui qui commandait la flotte que l'amiral Jarvis tint si long-temps bloquée dans le port de Cadix en 1797 et 1798 : il vint néanmoins à bout d'empêcher les Anglais de brûler cette ville, en repoussant leurs bombardes. Sa position alors très-délicate le devint encore davantage par la suite, lorsque pressé par les instances du directoire français il reçut ordre de son gouvernement de conduire son escadre à Brest. Cependant il remplit sa mission avec succès, et la révolution du 18 brumaire ayant donné bientôt plus de fixité au gouvernement français, l'amiral Massaredo ne fut plus exposé à recevoir de semblables ordres. Il se trouvait à Paris à l'époque où Napoléon s'empara du pouvoir, et il y remplaça en 1804 l'amiral Gravina en qualité d'ambassadeur. Il embrassa quelques années après le parti de Joseph, devenu roi d'Espagne et des Indes par la ruse et par la force tout à la fois, et fut nommé par lui ministre de la marine, quand ce prince organisa à Bayonne sa monarchie nouvelle : il fut aussi décoré en 1809 du grand cordon de l'ordre royal d'Espagne. L'amiral Massaredo garda le portefeuille de la marine jusqu'à la chute de son souverain éphémère en 1814, et mourut lui-même peu de mois après, laissant un nom honoré en Angleterre, en France et même en Espagne, malgré la fureur et l'injustice des partis. On lui doit, comme littérateur, un *Système de Défense maritime* fort estimé.

MASSENBACH (*Auguste-Louis* de),

colonel prussien et lieutenant-général de l'état-major, etc.

Né à à Smalkade. Il reçut de la nature une belle âme, un cœur noble et sensible, et fut élevé sous les yeux d'une tendre mère, au château de Massenbach, terre considérable de sa famille, sur les bords du Necka. Uniquement occupé de la chasse pendant les premiers temps de son enfance, le jeune Louis atteignit sa dixième année sans savoir ni lire ni écrire; et c'est à cette époque qu'ayant eu le malheur de blesser grièvement son oncle paternel, en tirant un coup de fusil dès la pointe du jour, il renonça à son exercice favori, pour assister aux leçons que recevaient ses frères aînés. Il avait à peine acquis les premières connaissances élémentaires, qu'il abandonna la maison paternelle pour entrer dans une pension de Louisbourg, où il apprit la langue latine. Il fut placé ensuite dans la pépinière de la Solitude, espèce d'école de cadets, établie par le duc Charles de Wurtemberg, et suivit cet établissement à Stuttgard, quand il fut érigé en université. Il étudia alors les mathématiques sous le célèbre Roesch, et fit de tels progrès dans cette science qu'il étonna ses maîtres et devint l'objet de l'admiration de ses camarades. Devenu à vingt ans officier dans les troupes du duc de Wurtemberg, dont l'armée se montait alors à trois mille hommes, il se dégoûta bientôt d'un service qui n'offrait aucune perspective d'avancement, et donna sa démission, qu'on refusa à plusieurs reprises. Mais ayant obtenu enfin la permission de se rendre à Postdam, où il eut le bonheur de plaire au grand Frédéric, il quitta pour jamais les états de Wurtemberg, et fut fait lieutenant de l'état-major prussien. Ses appointemens ne suffisant pas à ses dépenses, Massenbach résolut d'y suppléer par son travail littéraire, et il publia successivement *les Elémens du Calcul différentiel*; un *Cours de Mécanique*, et enfin le *Journal militaire*, de concert avec Stamford : sa réputation s'accrut tellement alors, que le prince de Prusse, depuis Frédéric-Guillaume, le chargea de montrer les mathématiques à son fils le prince Louis. Peu après la mort de Frédéric II, Massenbach fut élevé au grade de capitaine, et fit la campagne de 1787, en Hollande, où il reçut, au combat de Kortenhoff, une blessure à la main gauche, qui l'obligea de quitter momentanément le service. Il se chargea alors de l'enseignement des mathématiques à l'école du génie qu'on venait d'établir à Postdam, et rentra dans l'état-major de l'armée en 1791, avec le rang d'adjudant-major. L'année suivante il fit la campagne de France, et se signala d'une manière particulière à l'affaire de Valmy. Il montra depuis dans toutes les occasions des talens et une perspicacité qui firent bien augurer de lui pour la suite. Après la paix de Bâle, en 1795, il déposa dans deux nouveaux ouvrages le fruit des expériences qu'il venait d'acquérir, et insista fortement pour que de jeunes officiers fussent envoyés comme volontaires au service des puissances restées belligérantes, afin qu'ils y fissent un apprentissage qui les rendit capables d'être un jour utiles à leur pays. Il sollicita aussi une prompte réforme dans l'état-major, et présenta également un projet pour la défense du pays; mais il échoua dans tous ses plans, parce qu'il ne put vaincre les intrigues cachées qui s'opposaient à leur admission, et qu'on les supposa dictées par son intérêt personnel, tandis que dans le fond ils n'étaient que le résultat de son ardent amour pour la patrie. Dégoûté alors de tout travail utile il devint la proie d'une noire mélancolie, et reporta ensuite son activité dévorante sur quelques grands hommes dont il venait de publier les *éloges*, lorsque la guerre de 1805, entre la France et la Russie, vint donner un nouvel aliment à cette âme de feu. Il usa de tout son ascendant pour porter dès lors le cabinet prussien à une étroite liaison avec Napoléon; mais il fut encore trompé dans son attente; et après quelques simulacres ostensibles pour s'opposer à la marche des Russes sur la Vistule, la cour de Berlin se rallia secrètement à leur cause; et Massenbach reçut l'ordre de quitter la Silésie où il était alors employé, pour se rendre à l'armée en qualité de quartier maître-général. Il proposa de nouveau divers moyens militaires défensifs qui ne furent pas plus goûtés que les premiers. Cependant quand il vit, à n'en pouvoir douter, que Napoléon allait fondre sur sa patrie adoptive, il abjura le système politique auquel il avait tenu jusqu'alors, et retourna en Silésie pour y organiser l'armée, opération dans laquelle il mit tant d'ardeur et d'activité, qu'elle parut sur les bords de l'Elbe

beaucoup plutôt qu'on ne l'y attendait. Il engagea partout les commandans prussiens à prendre des mesures hardies et vigoureuses pour assurer le salut de leur pays; mais le duc de Brunswick, âgé de soixante-treize ans, et lent par système autant que par nature, au lieu de seconder les généreuses inspirations de Massenbach, contraria généralement toutes ses vues, et contribua ensuite, par les fausses positions qu'il prit, et surtout par son hésitation, à livrer la victoire aux Français, qui le défirent complètement à Iéna, le 14 octobre 1806. Après cette terrible bataille, qui décida alors de la monarchie du grand Frédéric, et détruisit la formidable réputation de l'infanterie prussienne, Massenbach, qui y avait été blessé, rallia une colonne qu'il joignit aux débris du corps du prince de Hohenlohe qui se dirigeait sur Stettin. Malheureusement le désordre était tel qu'il était presque impossible aux chefs de se faire obéir; et le prince de Hohenlohe, qui n'avait ni vivres, ni munitions de guerre, et point d'autre cavalerie que cinquante hussards, perdit bientôt lui-même tout espoir de sauver le corps qu'il commandait. Toutes ces circonstances réunies amenèrent enfin la capitulation de Prenzlow, qu'on reprocha tant depuis à Massenbach, sans considérer qu'elle ne fut nullement le résultat de ses opérations personnelles et que dans l'état des choses il était impossible d'agir autrement, puisqu'on avait négligé de suivre l'avis qu'il avait donné de couper le pont de l'Uker, près de Sechausen, et d'occuper les postes de Prentzlow. Depuis lors, Massenbach, méconnu et poursuivi de toutes parts, regardé par les uns comme un traître vendu à Napoléon, et par les autres, comme l'auteur de plans désastreux, quoiqu'on n'eût jamais eu d'égard aux siens, quitta la Prusse pour se réfugier à l'étranger, et s'occupa de la rédaction de mémoires propres à jeter un grand jour sur les événemens militaires et politiques dont il avait été l'acteur ou le témoin. La révélation de quelques vérités, peut-être terribles, ne pouvant manquer d'inquiéter beaucoup de personnes puissantes en Prusse, on détermina la cour de Berlin à faire arrêter le malheureux colonel, envers lequel on viola d'ailleurs les droits les plus sacrés, sous le prétexte que n'étant pas encore rayé du contrôle des militaires prussiens, il était coupable d'avoir fait connaître au public des secrets d'état. Il fut conduit à la forteresse de Custrin, où il était encore à la fin de 1818, attendant un jugement qu'on ne se hâtait pas de prononcer.

MATAMOROS (don A.), prêtre, feld-maréchal des indépendans, etc.

Né dans l'Amérique du Sud, de colons espagnols, et destiné dès son plus jeune âge à l'état ecclésiastique; il se trouvait curé dans le Mexique, lorsque les troubles occasionnés en Espagne par l'emprisonnement de Ferdinand VII et l'invasion des Français dans ses états vinrent en exciter d'une autre nature dans l'Amérique méridionale. Matamoros, lié depuis long-temps avec Morelos, suivit son exemple au moment où celui-ci leva l'étendard de l'indépendance, et quitta comme lui le bonnet carré et la soutane pour prendre le casque et l'habit militaire. Devenu lieutenant de ce nouveau général, il fit d'abord des progrès rapides, et eut des succès marqués; mais il se trouva ensuite renfermé dans la ville de Quautla-Amilpas, où il fit une vigoureuse défense, et montra un rare courage et des talens militaires dans une sortie qu'il fit sur les assiégeans, le 23 avril 1812. Le 27, une nouvelle sortie ajouta encore à sa réputation guerrière, et dès ce moment il ne se passa aucune action sans qu'il y prît part. Après l'évacuation de cette place, Matamoros suivit son général dans différentes expéditions; et après des chances diverses, ils se trouvèrent, vers la fin de 1813, dans les environs de Valladolid d'Amérique, qu'ils voulurent attaquer, et d'où ils furent repoussés avec perte. Un nouveau combat s'étant engagé le 7 janvier 1814 entre les troupes des deux partis, Matamoros, qui commandait une division, attaqua par erreur une autre division d'indépendans, et ne reconnut sa méprise que quand il ne fut plus temps d'y porter remède. Vaincu et fait prisonnier par les royalistes, avec sept cents des siens, ils furent tous fusillés aussitôt que pris, quoique Matamoros eût, très-peu de jours auparavant, renvoyé à Acapulco, cinq cents Espagnols qui étaient tombés en son pouvoir.

MATTEI (*Alexandre*), doyen des cardinaux de la sainte église romaine, etc.

Né à Rome le 20 février 1744, d'une ancienne et noble famille. Il embrassa très-jeune l'état ecclésiastique, et

après avoir passé par tous les emplois inférieurs de la prélature, il fut pourvu de l'archevêché de Ferrare. Pie VI, qui l'estimait singulièrement, l'éleva ensuite au rang de prince de l'église, en lui donnant le chapeau de cardinal en 1779, et lui montra une nouvelle confiance, en l'appelant dans son conseil d'état. A l'époque où Napoléon fit la conquête de l'Italie, en 1796, le cardinal Mattei, qui se trouvait alors à Ferrare, loin de seconder les desseins des partisans des Français, s'opposa au contraire de tous ses moyens à leurs progrès, et fut à cette occasion gardé à vue dans son palais archi-épiscopal, par deux officiers de cette nation, aussitôt après la reddition de la ville. Cependant il obtint la liberté peu après, et parut même en qualité de ministre plénipotentiaire, à Tolentino, où il signa, le 19 février 1797, le traité de paix conclu alors entre sa sainteté et la république française. Il persista néanmoins dans ses sentimens politiques et religieux; fut déposé et banni de son siége en 1798, par le gouvernement cisalpin, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité aux lois nouvelles, et se réfugia à Rome, où il éprouva et subit depuis toutes les vicissitudes réservées au chef suprême de l'église et aux cardinaux. Après la chute de Napoléon en 1814, l'archevêque de Ferrare reprit le chemin de la capitale du monde chrétien avec le souverain pontife, qui le nomma alors pro-dataire du saint-siége, fonction qu'il exerçait encore à la fin de 1818.

MAUROJENY, prince-hospodar de Valachie, etc.

Issu d'une famille grecque, attachée depuis long-temps au service de la Porte-Ottomane. Après avoir rempli successivement divers emplois auprès du grand-seigneur, il devint prince hospodar de Valachie, où il exerça, dit-on, les plus grandes cruautés à l'égard des riches propriétaires de cette province, dont il s'empara des biens; et commanda en 1789 un corps d'armée turc contre les Autrichiens, aux ordres du prince de Hohenlohe. Il se fit battre, le 15 juillet, par le général-major Orscz, en Transilvanie, dans le défilé de Tormesch; fut défait de nouveau le 3 août par le baron de Vetzey, qui le força de se retirer sur Bukarest, et se laissa aussi surprendre le 26 juin 1790, dans son camp de Kalafat, par M. de Clairfayt, qui lui tua quinze cents hommes, et mit le reste de son armée en déroute. Au mois d'octobre suivant, le grand-visir, indigné de ces défaites successives, qu'il attribua à la trahison plutôt qu'à l'ineptie, invita le prince Maurojeny à se rendre dans son camp; celui-ci, qui craignait avec juste raison, obéit néanmoins après quelques délais; mais à peine y était-il arrivé, que le visir lui demanda sa tête. Le hospodar proposa vainement, pour racheter sa vie, d'embrasser l'islamisme; cette lâcheté ne put même lui faire obtenir grâce, et sa tête, après avoir été séparée de son corps, fut empaillée et envoyée à Constantinople.

MAXIMILIEN Ier (*Joseph*), roi de Bavière, etc.

Né le 27 mai 1756. Il épousa le 30 septembre 1785 la princesse Marie-Wilhelmine-Auguste de Hesse-Darmstadt, qu'il perdit le 30 mars 1796, et succéda successivement d'abord à son frère Charles II, duc de Deux-Ponts, le 1er avril 1795, et ensuite à l'électeur de Bavière, Charles-Théodore, son oncle, le 16 février 1799. Il avait déjà deux fils et deux filles de sa première femme, lorsqu'il épousa en secondes noces, le 9 mars 1797, la princesse Frédérique-Guillelmine-Caroline de Bade, de laquelle il a aussi deux filles. Il resta quelque temps incertain dans ses relations politiques, pendant les premières années de la guerre de la révolution : il est vrai que la présence des troupes russes et autrichiennes le tint en quelque sorte forcément écarté de son alliance naturelle avec la France pendant tout ce laps de temps; mais on doit convenir qu'il s'en rapprocha franchement dès qu'il fut délivré de toute autre influence. Le soin d'introduire des réformes populaires dans ses états signala également les commencemens de son administration; il supprima successivement les priviléges et les immunités de la noblesse et du clergé; forma des établissemens de bienfaisance pour le soulagement des malheureux; abolit les ordres mendians, ainsi que plusieurs fêtes ordonnées par le calendrier, et éprouva d'abord dans ce dernier changement, de la part de son peuple, des obstacles qu'il fit disparaître peu à peu. Il se lia bientôt de la manière la plus étroite avec Napoléon, et lorsqu'en 1805 l'empereur François II, méditant une attaque contre la France, somma

Maximilien de joindre ses troupes à l'armée autrichienne et de lui livrer passage dans ses états, ce prince refusa l'un et l'autre, et fut alors obligé de se retirer à Wurtzbourg, d'où les victoires des armées françaises ne tardèrent pas à le rappeler dans sa capitale. Il réunit ensuite vingt-cinq mille hommes de ses troupes à l'armée victorieuse, et cette conduite lui valut à la paix de 1806, outre le titre de roi de Bavière, la possession de plusieurs provinces, et notamment du Tyrol, qu'il ajouta à ses états héréditaires. Après la bataille d'Austerlitz, il reçut Napoléon dans sa capitale, et ils assistèrent ensemble au mariage du prince Eugène Beauharnais avec la princesse Amélie de Bavière, fille aînée du nouveau roi. Il s'occupa immédiatement après de l'organisation politique de ses états; ordonna de constituer en un seul corps toutes les églises protestantes de son royaume; supprima les états provinciaux bavarois, pour leur substituer des administrations d'après le mode français; et conféra des décorations et des dignités aux principaux personnages de sa cour. A l'époque où les hostilités recommencèrent entre la France et l'Autriche, en 1809, Maximilien, qui vit tout à coup ses états envahis par les troupes de cette dernière puissance, se réfugia à Ratisbonne, et adressa de là une proclamation à ses sujets, pour les prémunir contre les suggestions de l'ennemi, et les engager à lui demeurer fidèles. « Votre délivrance approche, » leur disait-il, l'aspect de l'illustre, » du grand et invincible protecteur de » notre confédération fera disparaître » nos ennemis, et la guerre, puisqu'enfin ils la veulent, sera portée, comme » en 1805, sur leur territoire. Mais des » mesures seront prises pour qu'ils cessent de troubler à l'avenir le con» tinent, en rendant leurs voisins vic» times des caprices de leur cabinet. » Il assista ensuite, en 1809, à la réunion des souverains de la confédération qui eut lieu à Paris; resta fidèle à Napoléon jusqu'après les désastres de la campagne de Russie en 1812, et donna même à son allié un nouveau corps de troupes, au moment de sa rentrée en campagne en 1813. Cependant sa constance, déjà ébranlée par les événemens, ne put résister aux funestes effets de la bataille de Leipzig; et Maximilien, soit volontairement, soit qu'il eût été entraîné par les circonstances, ordonna à ses troupes de se séparer de l'armée française, et de se réunir aux alliés, naguères ses ennemis; le prince de Wrede, son général en chef, eut même ensuite la témérité d'oser se porter à Hanau, avec un corps nombreux, pour couper le passage aux braves dont il avait souvent admiré le courage et la vaillance: mais, quoique harrassés et mourant de faim, les Français, bien inférieurs en nombre, passèrent sur le ventre aux Bavarois, et il en coûta près de trente mille hommes à ceux-ci pour avoir eu l'honneur de se mesurer avec leurs maîtres. Depuis cette époque, Maximilien, qui ne tarda pas à participer à la paix générale de 1814, s'occupa particulièrement du gouvernement intérieur de ses états, et conquit de nouveau l'affection de ses peuples, en leur donnant une constitution représentative.

MAZZA (*Angelo*), célèbre poète italien, etc.

Né à Parme, le 21 novembre 1740, de parens très-considérés par leur état et leur naissance; il fut mis au collége de Reggio, où il apprit la grammaire, les belles-lettres et la philosophie, sous des maîtres très-habiles, au nombre desquels était le célèbre Spallanzani. Il publia pendant ses cours quelques sonnets et des vers libres, assez remarquables pour engager l'abbé Salandri à venir de Mantoue faire la connaissance du jeune poète, et le féliciter de son talent. Mazza ayant achevé ses études Spallanzani lui conseilla de fréquenter l'université de Padoue, qui a toujours fourni des savans célèbres, et d'où il passa à Venise, où il traduisit en italien les *Plaisirs de l'Imagination*, poëme anglais d'Akenside, qu'il fit imprimer sous la rubrique de Paris, pour soustraire l'ouvrage à l'examen de l'inquisition. Rappelé dans sa patrie en 1768 par Dutillot, le célèbre ministre de Ferdinand, il obtint trois ans après la chaire de littérature grecque, et se trouva alors si content de son sort, qu'il refusa la place de secrétaire d'ambassade de Portugal, et la chaire de philosophie platonicienne à Anvers. Cependant son bonheur fut bientôt troublé par les fureurs d'un militaire, jaloux des faveurs que la plus belle dame d'alors paraissait accorder au *beau poète*: c'est ainsi qu'on appelait Mazza, regardé généralement en effet comme

le plus bel homme de son temps. L'amour de la paix et le désir de connaître les écoles de Bologne l'engagèrent à se retirer dans cette ville, où il prit l'habit ecclésiastique, et se voua à l'étude de la théologie : elle lui a inspiré, dit-on, en grande partie les idées sublimes que l'on rencontre dans ses poésies, et c'est ce qui l'a fait souvent confondre avec son frère l'abbé Andrea Mazza, bénédictin. Il changea néanmoins de vocation et de goût à l'âge de trente-quatre ans, et épousa en 1765 madame Catherine Stocchi, dont il eut trois fils. Excellent père de famille et sage administrateur de sa fortune, Mazza aurait goûté long-temps les délices du bonheur domestique, si la faveur de son prince avait pu le mettre à l'abri des attaques de ses rivaux ; mais ceux-ci, non contens de critiquer ses ouvrages, attaquèrent encore son honneur, en rendant suspecte la fidélité avec laquelle il s'acquittait de ses fonctions. Mazza, quoique reconnu innocent de ces imputations calomnieuses, n'en fut pas moins vivement affecté, et put trouver dans la littérature seule un soulagement à ses peines ; c'est alors qu'il entreprit de traduire *Pindare*, contre l'avis de Métastase et de Césarotti, qui l'engageaient à devenir original plutôt que traducteur. La réputation de Mazza s'accroissant chaque jour, il se trouva successivement associé aux plus célèbres académies de l'Europe, et fut surtout très-satisfait de se voir honoré du nom arcadien d'*Armonide Elideo*, parce que ce nom flattait son penchant pour la poésie. Il entretint aussi des rapports littéraires avec les savans les plus distingués, et les personnages les plus remarquables l'honoraient de leur visite, et passaient quelquefois à Parme uniquement pour le voir. Les évènemens politiques de nos jours ne troublèrent pas même la paix dont il jouissait dans le commerce des muses, et il passa la fin de ses jours à l'ombre de ses lauriers. Il mourut en 1817, dans la soixante-dix-septième année de son âge, généralement regretté dans sa ville natale. La jeunesse de Parme assista à ses funérailles, et les étudians, qui étaient alors absens, érigèrent à leur retour son buste dans la cour du palais de l'université.

MAZZUCCHELLI (le comte *Louis*), feld-maréchal autrichien, etc.

Né à Brescia en 1772, d'une famille noble et distinguée de la Lombardie ; il renonça tout à coup aux agrémens de sa situation, et aux études dont il s'était occupé jusqu'alors sans relâche, pour embrasser en 1796 la carrière des armes, entraîné disait-il par le charme irrésistible qu'offrait alors aux âmes généreuses l'espoir de recouvrer une patrie italienne. Devenu en 1797 adjudant-général, sa valeur et son habileté vraiment rares, le firent bientôt élever au grade de général de division, et il donna en différentes occasions des preuves d'un courage peu commun. Il fit douze campagnes successives, et se fit admirer dans toutes par ses talens ; mais on doit surtout remarquer la manière dont il se distingua à *Colberg* et à *Stralsund*, contre les Prussiens, et contre les Suédois ; puis à *Tarragone*, à *Girone*, à *Hostalrich*, à *Molina*, et enfin à *Valence* en Espagne, dont il fut ensuite gouverneur. Nommé commandeur de la couronne de fer, et officier de la légion d'honneur, il resta fidèle aux drapeaux français jusqu'à la chute du royaume d'Italie, et passa alors au service d'Autriche en qualité de feld-maréchal-lieutenant. Il fit en 1815 la campagne du Rhin ; bloqua Huningue, et fut chargé, à la paix, de la fixation des limites de la France et de l'Allemagne.

MEAN (le comte de), prince de Liége, archevêque de Malines, etc.

Issu d'une maison distinguée du pays de Liége, et se trouvant par sa mère neveu de M. de Hoensbroeck, prince de Liége ; il embrassa l'état ecclésiastique ; fut pourvu de divers bénéfices ; et succéda enfin à son oncle en 1791. Malgré ses manières affables et son extrême bonté, il ne put parvenir à captiver l'affection légère des Liégeois, qui aidèrent au contraire les Français à le chasser de sa capitale en 1794. Il se retira alors en Allemagne, où il protesta depuis contre le traité de Lunéville, et parvint néanmoins à obtenir de Napoléon une pension assez considérable, avec laquelle il vécut à Ratisbonne jusqu'à l'époque où la chute de cet empereur ranima ses espérances. Il se rendit en conséquence à Vienne pendant le congrès de 1814 ; se rapprocha ensuite du gouvernement des Pays-Bas, qui le combla de faveurs ; et fut enfin nommé successivement membre de la 1re chambre des états-généraux, grand'croix de l'ordre du Lion Belgique, et archevêque de Malines.

Quelques difficultés s'élevèrent d'abord du côté de Rome pour son institution canonique, à cause de la possession titulaire de l'abbé de Pradt; mais des arrangemens particuliers pris avec ce prélat, qui donna sa démission du siége, arrangèrent toutes choses, et M. de Méan put jouir enfin pleinement de son autorité archi-épiscopale.

MEERFELD (le comte de), général-major autrichien, ambassadeur, etc.

Il servit de la manière la plus distinguée en qualité de colonel, en 1796, à l'armée du Rhin; et se signala particulièrement aux affaires de Wurtzbourg. Il passa ensuite comme officier-général à l'armée d'Italie; fut envoyé au mois d'avril 1797 par l'archiduc Charles à Léoben, pour y entamer des négociations de paix avec Napoléon; signa le 17 octobre à Campo-Formio, avec MM. de Cobentzl et Dégelman, au nom de l'empereur, et avec l'envoyé de la république française, le traité conclu alors, qu'il porta le 24 novembre à la ratification du congrès de Rastadt, où il resta avec le titre d'envoyé. Il fut employé de nouveau dans les armées, lors de la reprise des hostilités; et commanda en 1800 une division sous M. de Kray. A l'époque de l'ouverture de la campagne de 1805, il fut envoyé à Berlin pour y négocier en faveur de sa cour; mais il revint ensuite à Vienne, où il eut le commandement d'une division destinée contre la Bavière. Il combattit avec beaucoup de courage à la bataille d'Austerlitz, et fut néanmoins repoussé par le maréchal Davoust qu'il avait attaqué dès la pointe du jour. Il obtint ensuite une nouvelle mission extraordinaire auprès de la cour de Berlin; fut désigné en 1806 pour l'ambassade de Pétersbourg, où il alla effectivement, et d'où il fut rappelé en 1808, pour faire place au prince de Schwartzemberg, qui était chargé d'entraîner la Russie dans une autre guerre contre la France. A peine arrivé à Vienne, le général Meerfeld reçut l'ordre de se rendre en Gallicie, où on lui destinait un commandement; mais les hostilités ayant cessé presqu'aussitôt qu'elles furent commencées, par la défaite totale des Autrichiens, ce brave militaire ne put trouver l'occasion de se distinguer, et rentra dans la carrière diplomatique: il était encore ambassadeur d'Autriche près le roi d'Angleterre, lorsqu'il mourut à Londres le 4 juillet 1815, dans un âge assez avancé.

MEERMANN (*Jean*), célèbre littérateur hollandais, sénateur, chevalier de plusieurs ordres, etc.

Né le 1er novembre 1753, et fils de Gérard Meermann, membre du sénat de Rotterdam; il était à peine âgé de quatre ans lorsqu'il fut confié aux soins de M. Croissei à la Haye, pour apprendre les premiers élemens de la langue française. Son esprit précoce et docile s'étant bientôt manifesté, son père l'envoya à l'école latine de Rotterdam, où il traduisit avant l'âge de dix ans *le mariage forcé*, de Molière, qu'il fit imprimer, à l'insçu de son père; et il se trouva au bout de trois ans en état de quitter l'école, et de continuer ses études de géographie, de philologie, de géométrie et d'algèbre, sous la direction de M. Struck, qui jouissait alors d'une juste célébrité. A quatorze ans il partit pour l'université de Leipzig, où il fut admis à la table que le célèbre Ernesti tenait chez lui pour quelques pensionnaires d'un rang distingué, et y étudia l'histoire, la littérature grecque et romaine, les antiquités, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques et autres sciences utiles et agréables. Après avoir achevé ses études académiques, il visita successivement Dresde, Wittemberg, Berlin et Postdam, où il fit la connaissance de Busching, et eut aussi l'honneur d'être présenté au grand Frédéric et à la famille royale. Il retourna après une longue absence dans sa patrie, et se rendit ensuite à Gottingue, où il se livra particulièrement à l'étude des langues espagnole et italienne, de l'histoire, de l'archéologie, de la numismatique, de l'art héraldique, de la diplomatie, de la politique et de plusieurs autres sciences. Meermann passa aussi un hiver entier à la Haye, où il écrivit, pour obtenir le grade de docteur en droit, sa *Dissertation* sur les anciens rapports qui existaient entre l'empire et la Hollande, et cette thèse, qu'il soutint le 12 mai 1774, donna une preuve publique de ses grands talens, de son esprit philosophique, et surtout de son vaste savoir. Non content d'avoir acquis des connaissances rares dans toutes les branches des connaissances humaines, Meermann voulut y joindre encore le commerce du monde, et visita à différentes reprises, dans les

plus grands détails, l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie. Il y fit la connaissance des hommes les plus célèbres; partit ensuite pour Vienne, et traversa l'Allemagne pour retourner dans sa patrie. Nommé à son arrivée échevin de la ville de Leyde, il donna peu de temps après sa démission, afin de pouvoir parcourir la Prusse, l'Autriche, l'Italie, Rome, Naples, etc. De 1797 à 1800, Meermann visita également le Danemarck, la Suède, la Norvége, la Finlande et les régions les plus inconnues de la Russie, jusqu'à Jaroslaw. Il publia ensuite les récits de ses divers voyages, et remporta en 1782 le prix de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris, sur la question relative à *l'origine, la nature et le but de la ligue achéenne*, etc. *L'Histoire de Guillaume de Hollande*, qu'il donna peu après, aurait suffi seule pour immortaliser le nom de son auteur, si le *Parallèle des républiques* de Grotius n'avait porté sa réputation au plus haut point : en effet, la préface qu'il a mise en tête de ce dernier ouvrage est si riche en observations précieuses, et elle est écrite avec une telle force, qu'on croirait que le génie de Grotius a inspiré l'auteur. Devenu en 1788 premier magistrat de la ville de Leyde, et plus tard administrateur des finances de la province de Hollande, il fut nommé dans la suite juge au tribunal civil de Leyde; et acheta alors quelques seigneuries, pour être nommé député à l'assemblée provinciale de la Frise. Les Français, après leur entrée dans les Provinces-Unies, ayant taxé à des sommes considérables les partisans du prince d'Orange, par forme de garantie de leur conduite politique future, Meermann paya rançon pour sa personne et pour celle de plusieurs de ses collègues; et il conserva, au milieu des agitations qui désolaient la patrie, le calme et la modération d'un vrai sage, jusqu'à l'époque où Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, voulant honorer les talens de Meermann, le nomma d'abord chambellan, puis chevalier de plusieurs ordres, et enfin le chargea successivement de l'organisation et du perfectionnement des établissemens littéraires. Meermann ayant été ensuite créé sénateur, ainsi que plusieurs autres Hollandais, fut obligé de résider à Paris, où il se rendit dans la seule intention de contribuer autant qu'il serait en lui au bonheur de ses compatriotes; mais la chute de Napoléon et la paix de 1814 l'ayant rendu libre de déposer sa dignité de sénateur, il retourna en Hollande, et y employa sa fortune à faire prospérer les sciences, et à se procurer les ouvrages les plus rares et les manuscrits les plus précieux. Il mourut le 19 août 1815, à l'âge de soixante-un ans.

MÉLAS (*N.* de), feld-maréchal autrichien, etc.

Né en Moravie. Il fit d'abord les campagnes de la guerre de sept ans contre les Prussiens, et servit ensuite en qualité d'aide-de-camp du maréchal Daun. En 1793 et 1794 il fut employé avec le grade de général-major, puis de lieutenant-feld-maréchal, sur la Sambre et dans le pays de Trèves, et passa en 1795 à l'armée du Rhin, qu'il quitta en mars 1796, pour se rendre à celle d'Italie, dont il prit peu après le commandement en chef par *intérim*. Se trouvant en 1799 commander l'armée autrichienne qui agit alors sous les ordres de Suwarow, il y seconda ce général avec activité; et les différens succès qu'il obtint alors firent croire un instant que malgré son âge avancé il pourrait s'élever encore au-dessus des talens de général de division, les seuls qu'on lui eût soupçonnés jusque-là : les principales occasions où il se distingua furent la bataille de Cassano, à la suite de laquelle il s'occupa d'organiser la Lombardie; celle de la Trébia, et surtout celle de Novi. Après que Suwarow se fut porté contre Masséna dans la Suisse, le fel-maréchal Mélas resta seul chargé de la conduite de soixante mille Autrichiens, avec lesquels il battit, le 3 novembre, le général Championnet à Genola, affaire importante, qui coûta aux Français la place de Coni, laquelle se rendit le 12 décembre. Mais la campagne de 1800 ne lui fut pas aussi favorable; car après avoir repoussé rapidement, à la tête de forces considérables, une poignée de Français qui se défendirent avec la plus grande valeur sous les ordres de Masséna, il perdit un temps précieux devant Gênes, d'où il s'amusa à envoyer un corps parader sur le Var, pour avoir apparemment la gloire de violer le territoire français, et laissa ainsi le temps à Napoléon de traverser les Alpes avec ses colonnes, qu'il développa dans la plaine, d'enlever ses magasins, et enfin de lui

couper toute communication avec l'Autriche, sans avoir éprouvé de résistance. Il est impossible d'excuser la stagnation où resta le général Mélas, depuis le moment où il fut instruit de la .. arche des Français sur lui, à moins qu'on ne veuille penser que la jugeant téméraire et impraticable, il ne crut à la possibilité de l'exécution que lorsqu'il ne fut plus temps de s'y opposer. Quoi qu'il en soit, il réunit alors, et même avec assez de rapidité, les différens corps sous ses ordres, et le défaut de vivres, plus encore que sa position, le forçant bientôt à tenter le sort des armes, il attaqua les Français à Marengo avec beaucoup d'impétuosité. Le sort parut d'abord lui être favorable pendant une partie de la journée, malgré la valeur étonnante de l'ennemi; mais les Français étant venus à bout vers le soir de ralentir sa marche, Desaix, le jeune Kellermann et plusieurs autres généraux ayant rassemblé une colonne formée en partie de la réserve, et notamment de la 9e demi-brigade légère, il y eut une dernière charge où Desaix fut tué, mais où un corps considérable d'Autrichiens fut culbuté avec une telle vivacité, que leur général ne put ni réparer ce désordre ni rallier ses corps, alors dans une déroute complète. La perte de cette sanglante bataille, qui dura près de dix-huit heures, ôtant au général Mélas tout espoir de retraite, il se vit contraint, pour prévenir la ruine totale de son armée, que le défaut de subsistances et même de munitions rendait presque certaine, de signer une capitulation qui ressemble à celle de la garnison d'une ville assiégée : ses troupes se retirèrent en trois colonnes sous Mantoue; toutes les places qu'elles occupaient depuis la frontière de France jusque là furent remises aux Français, et on convint d'un armistice pour avoir le temps d'envoyer à Vienne des propositions de paix. Cette victoire, qui amena momentanément la paix entre l'Autriche et la France, valut au général Mélas des reproches de toute nature; cependant il fut nommé peu après commandant en Bohême, fonction dont il se démit au mois d'octobre 1802, et présida en février 1805 le conseil de guerre chargé de prononcer sur le sort de Mack, encore plus malheureux que lui. Depuis cette époque il vécut dans une retraite agréable et tranquille, et n'a plus reparu sur la scène politique jusqu'à sa mort arrivée quelques années après.

MELENDEZ-VALDEZ (don *Juan*), célèbre poète, surnommé l'*Anacréon espagnol*, etc.

Né à Rivèra, petite ville de la province d'Estramadure, d'une famille noble et aisée, qui eut soin de cultiver les heureuses dispositions dont la nature l'avait comblé; il fut envoyé de bonne heure à l'université de Salamanque, pour y suivre ses études, et y fut regardé d'abord comme un des meilleurs étudians. Cependant il négligea bientôt Justinien pour Anacréon et Horace, ce qui déplut aux hombrones de l'université, qui n'estiment rien que ce qu'ils appellent *sciences* ou *facultés*; mais il se fit ensuite remarquer par son ardeur pour le travail; développa tous les talens qui dérivent d'une imagination brillante, et fut reçu docteur à vingt-deux ans. Les études sérieuses qu'il avait faites pour obtenir ce grade, et pour se mettre en état de figurer un jour avec distinction parmi les premiers jurisconsultes de l'Espagne, ne l'empêchèrent pas de cultiver en même temps le genre de talent qui devait l'immortaliser; aussi, quoique ses cours de philosophie et de droit semblassent l'absorber entièrement, il s'exerçait néanmoins à composer des vers, étudiait les mod les de l'antiquité grecque et romaine, lisait les classiques modernes, italiens, français et anglais; et ornait sa mémoire des morceaux de poésie les plus remarquables des beaux temps de la littérature espagnole. Ses premières compositions furent en effet marquées au coin du bon goût, et annoncèrent déjà le *chef et le modèle de la poésie moderne en Espagne*, qualification qui a été confirmée depuis par le suffrage de tous les gens de goût. Melendez aurait pu alors obtenir, dans l'université de Salamanque, une chaire de droit; mais son inclination naturelle le décida pour la chaire des belles-lettres, qu'il obtint au concours, et qu'il a remplie avec honneur pendant plusieurs années. En 1780, l'académie espagnole ayant proposé, pour sujet du prix de poésie, *l'Éloge de la vie champêtre*. Mélendez se présenta dans la lice, en concurrence avec Iriarte, et il eut la gloire de l'emporter sur cet homme célèbre. Quelque temps après avoir vu couronner son églogue de Bathylle, Mélendez publia un volume de poésies, qui ne renferme en grande par-

tie que des pièces anacréontiques; mais si belles et si parfaites dans leur genre, qu'elles lui méritèrent dès lors le titre d'*Anacréon espagnol*. Charles IV, qui savait apprécier le mérite et le trouver partout, eut bientôt découvert Melendez au fond des écoles de son université, et le nomma en 1789 juge au tribunal d'appel de Saragosse, d'où il l'appela dans la capitale, en 1797, pour remplir les fonctions de procureur du roi près la cour suprême de justice criminelle Il donna dans l'un et dans l'autre tribunal des preuves de savoir et de sensibilité dont on se souvient encore aujourd'hui; et son accusation contre la femme de Castillo, qui avait tué son mari (une des causes les plus célèbres de l'Espagne), peut être comparée aux pièces les plus éloquentes du forum ancien et du barreau moderne. Lorsqu'il était juge criminel à Saragosse, il fut obligé d'être présent à une torture, mais après avoir rempli cet horrible ministère, il adressa au roi, contre l'usage affreux de la question, une lettre pleine de raison et d'humanité, et c'est ce qu'il a écrit de mieux à cette époque. Deux fois par semaine il envoyait aussi à ses frais des subsistances aux prisonniers de Saragosse, et nourrissait à Madrid, dans le temps où il y était fiscal, douze pauvres par jour. Il publia dans le même temps deux nouveaux volumes de poésies d'un genre plus élevé, parmi lesquelles on remarque des *Odes sacrées et philosophiques*; des *Elégies*; des *Epîtres*; un petit *Poëme sur la chute de Lucifer*; et enfin une *Comédie*, ou Pastorale sur le sujet des *Noces de Gamache*. Les premières convulsions de l'Espagne trouvèrent Melendez en mission dans les Asturies, où il fut près de devenir la victime d'une émeute populaire; mais bientôt après l'Espagne entière ayant subi la loi du vainqueur, notre poëte, qui jouissait auprès de ses compatriotes de la plus grande considération, fut recherché par le nouveau gouvernement, qui le nomma conseiller d'état et directeur général de l'instruction publique. Obligé ensuite, pour sa sûreté personnelle, de suivre l'armée française dans sa retraite, au moment de l'évacuation des Espagnes, don Juan Melendez n'a point revu le beau soleil aux rayons duquel s'était échauffé son génie, et mourut à Montpellier le 24 mai 1817, dans les bras de sa femme et d'un neveu qui étaient venus partager volontairement son exil. Ses amis, ses compagnons d'infortune et les Français dont il a été connu, regrettent en lui un homme bon, aimable et sensible, aussi remarquable par les qualités de son cœur que par son mérite littéraire.

MELISSINO (*N.*), officier général russe, grand maître de l'artillerie, chevalier des ordres, etc.

Issu d'une famille grecque, originaire de Céphalonie. Il fut élevé au corps des cadets à Saint-Pétersbourg, où il montra beaucoup d'intelligence et de talens pour la mécanique et l'artillerie, tout en cultivant la littératur. française avec succès; obtint ensuite, au moyen de sa belle figure, les bonnes grâces de l'impératrice Elisabeth, qui, outre l'avancement qu'elle lui procura, lui donna encore la direction des spectacles de Saint-Pétersbourg, qui ne furent jamais plus brillans et n'eurent autant d'éclat que sous son administration. Ses services à la guerre lui méritèrent également des honneurs sous le règne de Catherine II, et c'est particulièrement à sa bravoure et à sa présence d'esprit que le comte de Romanzow dut le gain de la bataille de Kagoul: il s'empara aussi en Moldavie de quelques batteries turques, dont Catherine lui fit présent, avec permission de les transformer en monnaie du pays. A la paix, ses grands feux d'artifice pour la cour lui valurent encore de nouvelles récompenses pécuniaires, dont il avait toujours besoin à cause de sa prodigalité; et lorsque le général Muller fut tué en 1790 au siége de Kilia, Melissino, déjà lieutenant-général et directeur du corps des cadets de l'artillerie, se trouva de droit grand maître et chef suprême de cette arme dans tout l'empire russe. C'est alors seulement qu'il put agir avec latitude, et qu'il fit créer un corps de canonniers à cheval, qui fut successivement augmenté. Cependant le favori Platon Zoubow, qui n'avait d'autre mérite que celui de plaire à la souveraine, fit ôter à Melissino la place de grand-maître de l'artillerie, que celui-ci ne recouvra qu'à l'avénement de Paul Ier, époque où Zoubow lui-même fut renvoyé. Le nouvel empereur se fit un devoir, dans les premiers jours de son règne, d'ajouter aux décorations de Melissino celle du cordon bleu, et le gratifia même de mille paysans; mais capricieux comme un despote, Paul

abreuva bientôt d'amertume et de dégoûts de toute espèce cet officier général plus que septuagénaire, qui avait rendus d'éminens services à l'empire russe. La douleur et la mélancolie firent subitement perdre à Melissino sa santé florissante et l'activité infatigable qui distinguait sa belle vieillesse; il ne fit plus que languir, et une nouvelle boutade de Paul le tua peu de temps avant que les folies de ce monarque ne le conduisissent lui-même au tombeau. On a reproché généralement à Melissino son luxe asiatique et ses dépenses; el es furent telles, en effet que Catherine disait, en rappelant le mot de Louis XIV à l'égard de Dufresny, qu'il n'était pas en son pouvoir de l'enrichir.

MELLI (*Jean*), fameux poète sicilien, etc.

Né à Palerme en 1740 Ses parens le destinèrent à l'exercice de la médecine; mais les études sévères qu'exige l'art de guérir ne purent éteindre dans son âme le penchant irrésistible qu'il avait pour la poésie. L'Arioste fit sentir le premier à notre jeune homme qu'il était poète, et c'est quand il avait lu cet admirable auteur qu'il composait, en rêvant, des octaves qu'il transcrivait quand il était éveillé. Il n'avait encore que seize ans, lorsqu'il fit paraître son petit poëme intitulé *la Fée galante*. Après qu'il eut obtenu le grade de bachelier en médecine, il chercha à se faire une existence honorable, et fut nommé, par les pères bénédictins, médecin à Cinisi, petit endroit situé près de Palerme. L'exercice de sa profession n'y étant pas bien pénible, il eut le loisir de s'occuper de la poésie, et y composa ses églogues, les *Quatre Saisons*, et son fameux *Polemone*. Il vint ensuite s'établir à Palerme, et ce fut là qu'il conçut son apologue l'*Eglogue du Pécheur*, et beaucoup d'autres petits poëmes qui ajoutèrent à sa réputation. Devenu professeur de chimie à l'université, où il enseigna pendant vingt-huit années avec le plus grand succès, Melli céda ensuite aux instances de plusieurs de ses amis, et publia un recueil de ses poésies, ouvrage qui le fit honorablement connaître dans toute l'Europe, et dont il donna une seconde édition en 1815. Ses *Idylles*, ses *Eglogues* et ses *Canzoni* prouvent d'une manière incontestable que Melli était un grand poète; mais si, dans ce genre de poésie, il a rencontré des rivaux chez toutes les nations, on peut assurer du moins qu'il fut unique dans le *genre anacréontique*, et qu'il surpassa tous les poètes de son temps. Jamais, en effet, ses poésies n'ont été imitées, parce que la nature accorde rarement aux hommes la faculté de représenter les idées simples par des images simples et délicates: c'était là précisément le talent supérieur de Melli, et le seul dans lequel aucun autre homme ne l'égala Doné d'un esprit clair et d'une conception facile, d'un caractère doux et aimable, il fit constamment les délices de ses amis, et conserva jusque dans ses dernières années cette clarté d'esprit et cette agréable gaité de discours qui le faisaient chérir de tout le monde. Il mourut le 20 décembre 1815, à l'âge de soixante-quinze ans Le prince Léopold de Sicile, qui sut rendre justice aux talens de Melli, a fait frapper à Vienne une médaille en son honneur, dont le revers porte l'inscription: *Anacreonti Siculo* (à l'Anacréon Sicilien): sa patrie reconnaissante avait déjà décidé de son vivant qu'il lui serait érigé une statue de marbre.

MELLEN (*Jean*), ministre épiscopal américain, etc.

Né en 1722, à Hopkinton, dans les Etat-Unis. Il fut reçu gradué en 1741, au collége d'Harvard, puis ordonné ministre de l'église protestante, et enfin nommé en 1774 pasteur de l'église de Lancastre, maintenant Sterling, dans l'état de Massachussets. Il resta dans cette ville pendant trente-cinq ans, jusqu'à ce que des discussions, occasionnées par les efforts qu'il fit pour maintenir ce qu'il appelait l'ordre des églises, l'obligèrent à se retirer. Devenu, en 1784, ministre de Hanover, il desservit encore quelques autres églises, et se retira ensuite chez sa fille, à Réading, où il passa le reste de sa vie, qu'il rendit utile par de nouveaux travaux. Mellen mourut en 1807. Il a publié beaucoup de *Sermons*, parmi lesquels on cite particulièrement celui prononcé en 1793 devant les membres de l'ancienne loge des francs-maçons à Hanover.

MELVILLE (*Henri* Dundas, lord-vicomte de) ministre anglais, premier lord de l'amirauté, etc.

Issu d'une ancienne famille d'Ecosse. Il joua un grand rôle politique pendant les ministères du lord North, du comte de Shelburne, et de M. Pitt, dont il fut le plus chaud défenseur et le coopéra-

teur le plus zélé; remplaça, dans le mois de mai 1791, lord Grenville au département de l'intérieur, et fut nommé, en juillet 1794, chef de celui des colonies. Chargé par sa place de présenter les mesures du gouvernement à la chambre des communes, il combattit presque toujours, et même avec talent, les membres de l'opposition dans toutes les discussions au sujet de la guerre contre la France, et justifia souvent la conduite des ministres ses collègues, en disant qu'au lieu d'injures on leur devait des remercîmens. Il défendit ensuite les jugemens de la haute-cour d'Ecosse, qui condamna Thomas Muir, Margarot et autres, déclara en 1796 qu'il n'avait jamais entendu qu'on forçât la France à rétablir la monarchie, mais bien qu'on la réduisît de manière à pouvoir traiter avec elle conformément à l'ancien système politique de l'Europe; fit, en 1797, une violente sortie contre les clubs anglais; et contribua singulièrement, en 1799, à la réunion parlementaire de l'Irlande avec la Grande-Bretagne, à la suite de laquelle il provoqua des mesures sévères contre les Irlandais Unis. En 1800, il justifia l'expédition de Hollande, attaquée par M. Shéridan, et observa, relativement aux affaires de la France, que depuis la révolution du 18 brumaire les personnes seules avaient changé, mais que les principes révolutionnaires y dominaient toujours; fut nommé à cette époque lord du sceau privé d'Ecosse, et donna alors sa démission de la place de trésorier de la marine. Il insista, en décembre, pour le maintien de l'alliance avec l'Autriche; réfuta, l'année suivante, les objections du parti de l'opposition contre les expéditions du Ferrol et de Cadix, et fut bientôt après élevé à la dignité de lord-baron de Melville, puis élu, au mois d'avril 1803, gouverneur de la banque d'Ecosse. La chute de M. Addington le rappela, au commencement de 1804, au ministère de la marine, qu'il avait quitté lors de la retraite de M. Pitt, mais il ne tarda pas à être accusé de malversation dans l'emploi des deniers publics, et un bill du parlement le traduisit à cet effet devant la chambre des pairs. Il perdit alors tous ses emplois; fut rayé de la liste des conseillers du roi, et abandonné de la plupart de ses amis, dont toute l'influence se borna dans cette circonstance à empêcher qu'il ne fût jugé par les tribunaux ordinaires. Cependant il fut acquitté de toutes les charges portées contre lui; reparut le 26 juin 1806 dans la chambre des pairs, où il parla successivement sur les affaires de l'Inde, et contre le bill d'exercice, dont il démontra les inconvéniens; et fut appelé de nouveau au conseil privé en 1807, après la mort de M. Fox et la chute de son parti. Il s'éleva plus tard avec beaucoup de véhémence contre toute idée d'émancipation des catholiques, en disant que M. Pitt, son *étoile polaire*, pensait ainsi; défendit en 1809 les arrêts dits du conseil attaqués vivement par le parti de l'opposition, et se plaignit à cette occasion qu'on parlait toujours du droit des neutres et jamais de leurs devoirs. La mort de M. Perceval en 1812 ayant encore amené de nouveaux changemens dans la composition du ministère anglais, lord Melville fut alors nommé premier lord de l'amirauté, dont il chercha constamment depuis à justifier toutes les opérations, et montra généralement, dans l'administration de la marine, des talens qui captivèrent même les suffrages de ses plus grands adversaires politiques. Patriote sans violence et sans animosité, il négligea toujours les petits moyens qui séduisent le vulgaire et procurent la popularité; mais cette indifférence ne contribua pas peu au triomphe remporté momentanément sur lui par l'opposition. Lord Melville était encore, à la fin de 1818, premier lord de l'amirauté anglaise, et membre du cabinet de la Grande-Bretagne.

MELZI-D'ERIL (le comte *F.*), duc de Lodi, vice-président du royaume d'Italie, etc.

Né à Milan le 6 mars 1753, d'une mère espagnole et d'un père italien de famille distinguée. Il fut élevé au collége des nobles de Milan, et réunissant la vivacité d'une nation à la dignité de l'autre, il plut assez généralement, et devint en 1776 chambellan de l'impératrice Marie-Thérèse : il fut ensuite l'un des soixante décurions nobles de la ville de Milan, et enfin un des douze dits *della cameretta*. Il parcourut l'Italie en 1782; se rendit de là en Espagne, où il hérita du majorat d'Eril ainsi que du titre de grand d'Espagne de première classe qui en dépendait; et fut peu après reconnu comme tel à la cour de Charles IV. Il visita aussi, avant son retour à Milan, non-seulement les provinces septentrionales

et méridionales de l'Espagne, mais encore Cadix, Lisbonne, Londres, Dublin, Edimbourg, etc., et revint dans sa patrie en passant par Paris. Après l'entrée des Français en Italie, M. de Melzi se rendit à Rastadt en qualité de ministre plénipotentiaire de la nouvelle république cisalpine, qui venait d'être reconnue par le traité de Campo-Formio; mais le congrès ayant été dissous et les hostilités renouvelées, le comte Melzi vint à Paris et de là se rendit à Saragosse en Espagne près de la comtesse Palafox sa sœur. Son intention était d'y rester long-temps, et il avait même fait des dispositions à cet égard, lorsqu'en 1801 le premier consul l'invita à plusieurs reprises à se rapprocher de lui pour traiter des affaires de son pays, et pour les améliorer. Le comte Melzi se refusa d'abord constamment aux désirs de Napoléon, alléguant des motifs de santé, et le besoin de repos pour se rétablir. Mais le premier consul, qui semblait mettre un grand prix à sa personne, parvint à déterminer le roi Charles IV lui-même à faire agir son secrétaire-d'état auprès du comte Melzi, et celui-ci partit enfin pour la France. Il parut en 1802 aux comices de Lyon, où il fut nommé vice-président de la république italienne, fonction qu'il échangea en 1805, lors de la création du royaume d'Italie, contre celle de chancelier garde-des-sceaux de la couronne. Deux ans après, le 20 décembre 1807, Napoléon, pour se l'attacher davantage encore lui conféra le titre de duc de Lodi, avec une dotation en fonds de deux cent mille francs de rentes annuelles : il fut nommé ensuite président du conseil des titres, et fut successivement décoré des grands ordres de France et d'Italie. Après la chute de Napoléon en 1814, le comte Melzi, qui avait reçu de la munificence de l'empereur d'Autriche la confirmation de sa dotation et de son duché, vécut dans la retraite jusqu'au moment où la mort vint le frapper en 1816. Il avait en qualité de vice-président de la république italienne gouverné avec des pouvoirs presque illimités, mais son gouvernement fut éminemment italien; et les meilleures institutions dont le vice-roi se fit honneur par la suite avaient été créées de son temps. Le comte Melzi protégea généreusement aussi les arts et les lettres, et il en donna la preuve dans l'édition de *dé Marchi*, qu'il fit exécuter à ses frais et qui ne lui coûta pas moins de quinze mille sequins. Doué d'une amabilité parfaite, et ne désirant que le bien de sa patrie, la seule accusation qu'on éleva contre lui fut de prêter trop facilement l'oreille aux délateurs, et d'accorder sa confiance à des hommes qui n'en étaient pas toujours dignes.

MEMBREDE (*André-Charles*), chevalier, président de la chambre des communes du royaume des Pays-Bas, etc.

Né dans les environs de Maëstricht. Il étudia le droit avec succès, et s'était déjà fait un nom quand la révolution éclata dans la Belgique, à la suite des troupes françaises. Membréde, qui s'en montra le partisan, mais avec modération, fut d'abord nommé administrateur du département de la Meuse-Inférieure, place dans laquelle il fit remarquer ses talens et son esprit ferme et juste tout à la fois, puis élu en 1798 député de ce département au conseil des cinq-cents, dont il fut quelquefois le secrétaire. Après la dissolution de ce corps législatif, opérée par Napoléon au 18 brumaire, Membréde, qui n'avait pas d'abord approuvé cette mesure, devint pourtant ensuite et successivement juge au tribunal criminel de la Meuse-Inférieure et même vice-président de chambre à la cour d'appel de Liége, dont il exerçait encore les fonctions lorsqu'il fut appelé en 1807 au corps législatif de France, où il resta jusqu'à la chute de Napoléon en 1814. A cette époque il retourna dans sa patrie, à laquelle il consacra ses talens; fit partie de la chambre des communes du royaume des Pays-Bas, où son éloquence et son savoir furent généralement admirés; et présida même cette chambre à la fin de 1816.

MENGOZZI (*Bernardo*), acteur et compositeur italien, etc.

Né à Florence en 1758. Il se montra successivement chanteur plein de goût et compositeur estimé. Il faisait partie de la troupe brillante du théâtre de Monsieur, et était constamment applaudi à côté des acteurs et des chanteurs les plus renommés. Il plaçait aussi, dans les opéras de Paësiello et de Cimarosa, des morceaux de sa composition qui étaient vivement remarqués : nous nous bornerons à rappeler ici un trio de l'*Italiana in Londra*, et l'air délicieux : *Si m'abbandoni*. Les bouffons s'étant dispersés le 10 août 1792, Mengozzi

composa depuis plusieurs opéras qui eurent un grand succès au théâtre Montansier, et parmi lesquels on cite *les Deux visirs; Isabelle de Salisbury; Pourceaugnac; les Habitans de Vaucluse, etc.* Placé ensuite à la tête d'une des classes du conservatoire. Mengozzi forma plusieurs élèves distingués, et entre autres Baptiste qui double aujourd'hui le chanteur Martin au théâtre de l'Opéra-Comique, Mengozzi a aussi composé pour ce dernier théâtre deux ouvrages : *une Faute par Amour* et *la Dame voilée*, qu'il embellit d'une musique neuve et brillante : il mourut au mois de mars 1800.

MERCANDIN (le comte de), général autrichien, etc.

Issu d'une famille originaire de Franche-Comté, passée au service d'Autriche. Il fut employé en 1793 comme général-major; montra beaucoup d'intelligence pendant cette campagne, et servit en 1794, sous M. de Blankenstein, à l'armée de Trèves. Il se vit obligé, dans le courant d'août, d'évacuer successivement toutes ses positions entre la Sarre et la Moselle, y compris celle de Consaarbruck; fut élevé, au commencement de 1796, au grade de feld-maréchal-lieutenant, puis employé dans les environs de Mayence. Il passa ensuite à l'armée de M. de Latour, où il se conduisit d'une manière assez distinguée pendant toute la campagne, notamment aux combats du 24 août et du 2 septembre; mais il contribua néanmoins aux échecs qu'éprouva alors cette armée, en partageant la jalousie que les autres officiers allemands portaient au général en chef. Il servit depuis en Italie avec distinction, et fut tué le 30 mars 1799 à la bataille de Vérone, où il avait combattu à la tête de la première colonne.

MERCY-D'ARGENTEAU (comte de), chevalier de la Toison-d'Or, ambassadeur d'Autriche en France, etc.

Issu d'une illustre famille du pays de Liége, attachée à la maison d'Autriche. Il suivit la carrière diplomatique après avoir servi pendant quelque temps; devint ambassadeur à la cour de France, et montra généralement un grand dévouement à la cause de la maison de Bourbon, ce qui attira sur lui les soupçons de l'assemblée nationale dès les premiers momens de la révolution. Le comte de Mercy quitta Paris en septembre 1790 pour se rendre en Brabant, afin de se concerter soi-disant avec les puissances maritimes garantes de la possession de ces provinces; mais, dans le fond, pour aviser aux moyens de comprimer les troubles en France et arrêter les bases du traité de Pilnitz. Il fut ensuite envoyé en qualité de ministre d'Autriche près la cour de Saint-James, et mourut à Londres le 25 août 1794. Il passait en général pour un négociateur assez adroit, mais très-immoral. Voué à l'intrigue par caractère et par habitude, il tint en France, ainsi que dans les Pays-Bas, une conduite équivoque, et se livra à des menées secrètes et à des conciliabules qui firent soupçonner sa loyauté, non-seulement par sa cour, mais encore par les Français de tous les partis.

MERCY-D'ARGENTEAU (le comte de), général-major autrichien, etc.

Né aussi dans le pays de Liége, et de la même famille que le précédent. Il servit à l'armée autrichienne d'Italie, où il se distingua en 1794 par des succès qui furent bientôt effacés par des revers; et battit successivement les Français à Ormée et à Palestrino. Il fut ensuite défait par eux à Céva; et des soupçons s'étant alors élevés sur sa conduite, elle fut soumise à l'examen d'un conseil de guerre, qui l'acquitta solennellement le 5 février 1795. Il obtint le 12 mars le grade de feld-maréchal-lieutenant; et fut attaqué le 12 avril à Dégo, par les Français, puis chassé de cette position où il avait eu la veille un succès assez important. Les trente-deux jours de défaites consécutives qu'essuya alors l'armée autrichienne mirent le maréchal Beaulieu, qui la commandait en chef, dans un tel désespoir, qu'il en rejeta la cause sur des désordres intérieurs plus encore que sur la supériorité des Français; et qu'il accusa entre autres le comte de Mercy d'avoir, sinon par trahison, du moins par jalousie, contribué aux succès de l'ennemi. Il fit même arrêter et traduire à Pavie ce général; mais il ne put obtenir qu'on instruisît son procès; et on se contenta seulement de le laisser sans emploi depuis cette époque. M. de Mercy, qui n'était réellement coupable que de négligence dans la transmission des ordres qu'il avait reçus, mourut quelques années après, dans une sorte d'obscurité. Un autre comte de Mercy-Argenteau s'attacha à la cour de Napoléon en qualité de chambellan,

et fut ensuite nommé son ambassadeur à Munich. Après la chute de l'empire français en 1814, il rentra dans sa patrie, où il est aujourd'hui grand-chambellan du roi des Pays-Bas, gouverneur civil du Brabant méridional, et commandeur de l'ordre du Lion belgique.

MERODE-WESTERLOO (le comte de), grand-maréchal des Pays-Bas, etc. Issu d'une noble et ancienne famille de la Belgique. Il figura d'abord dans la révolution dite brabançonne, et fut même chargé alors, par le comité des états, d'une mission à Berlin, qui n'eut point de succès. Il quitta ensuite son pays à l'approche des armées françaises en 1794, et n'y rentra que l'année suivante. Devenu, quelque temps après le 18 brumaire, maire de Bruxelles, où il fit chérir généralement son administration, Napoléon l'appela enfin à Paris, en le nommant sénateur le 6 mars 1809, faveur à laquelle il ajouta depuis la grande croix de l'ordre de la réunion. Il exerça ses fonctions sénatoriales jusqu'en 1814, époque de la chute de cet empereur, et retourna immédiatement après en Belgique, où il fut bien accueilli du nouveau souverain, qui lui donna même la charge de grand-maréchal de la cour du roi des Pays-Bas, qu'il possédait encore à la fin de 1818.

METTERNICH - WINEBURG (le prince *François - George - Charles*), ministre d'état et des conférences de l'Autriche, etc.

Né le 9 mars 1746, d'une famille ancienne. Il se destina à la diplomatie, dans laquelle il se fit bientôt une grande réputation d'habileté; épousa le 19 janvier 1771 la comtesse Marie-Béatrix de Kageneck; fut employé d'abord par son souverain comme ministre près du cercle de Westphalie; puis chargé en 1790 de pacifier le pays de Liege, dans lequel il s'était élevé des troubles. Devenu en janvier 1791 ministre plénipotentiaire près du gouvernement des Pays-Bas, où il remplaça M. de Mercy, il conserva cette place pendant les années difficiles de 1791, 1792, 1793 et 1794; obtint en 1795 la croix de chevalier de la Toison - d'Or, et partit en 1797 pour se rendre au congrès de Rastadt avec M. de Cobentzl, en qualité de ministre plénipotentiaire. En 1804 il fut élevé à la dignité de prince d'empire, et l'empereur François II demanda même alors pour lui l'entrée dans le collége des princes allemands à la diète de Ratisbonne. Il fut appelé quelque temps après au poste de ministre d'état et des conférences; et mourut à Vienne le 11 août 1818, à l'âge de soixante-douze ans.

METTERNICH-WINEBURG-OCHSENHAUSEN (le prince *Clément-Wenceslas-Lothaire* de), premier ministre d'Autriche, chevalier de la Toison d'or et de tous les ordres de l'Europe, etc.

Né le 15 mai 1773, et fils du précédent, dont il suivit les traces et partagea quelque temps les travaux diplomatiques; il épousa le 27 septembre 1795 la princesse Marie-Eléonore de Kaunitz, fille du célèbre ministre d'état de ce nom, et se trouva ainsi porté de bonne heure aux premiers emplois du gouvernement. Il débuta dans le monde politique par la carrière des ambassades; passa successivement à celles de Berlin et de Paris, et se fit d'abord chérir de Napoléon, qui le combla de présens et de témoignages de bienveillance jusqu'à la reprise des hostilités en 1809. Reconduit, après la déclaration de guerre, aux avant-postes français, avec une sorte de rigueur, il fut néanmoins chargé de négocier avec le vainqueur après la bataille de Wagram, et c'est à ses soins que l'Autriche dut alors la paix avantageuse qu'elle obtint après sa défaite réitérée, et qu'elle n'espérait sûrement pas : le comte de Metternich fut récompensé de cette négociation par le titre et les fonctions de ministre des affaires étrangères, qui se changea peu après en celui de premier ministre effectif. Depuis cette époque jusqu'aux désastres occasionnés à la France par la funeste campagne de Russie en 1812, le diplomate autrichien parut sincèrement attaché aux intérêts de Napoléon; mais la fortune ayant alors cessé de favoriser ce souverain, le comte de Metternich parut bientôt lui-même ébranlé dans ses affections, et ne tarda pas ensuite à se ranger parmi les ennemis de l'empereur des Français. Cependant il vint au mois de juin 1813 le trouver à Dresde, pour l'engager, dit-on, à des concessions auxquelles Napoléon ne voulut pas entendre; et cette dernière démarche, devenue inutile, ne laissa plus dans l'âme du ministre aucun espoir de sauver l'imprudent qui ne savait ni céder momentanément à l'adversité, ni suivre les conseils de la raison et de la sagesse. Après les succès des alliés en France en 1814, le

comte de Metternich, qui avait suivi son souverain, arriva à Paris au mois d'avril, et signa, le 30 mai 1814, le traité de paix qui réconcilia entre elles les diverses puissances européennes. Il passa ensuite en Angleterre avec l'empereur de Russie et le roi de Prusse; reçut, ainsi qu'eux, le brevet de docteur en droit à l'université d'Oxford; revint à Vienne au mois de juillet, et fut peu après gratifié par son maître, non-seulement du titre de prince, mais encore de la seigneurie d'Arnvar, en Hongrie, avec les quatre cantons qui en dépendent: il avait été aussi nommé le 3 mars 1813 chancelier de l'ordre de Marie-Thérèse. En 1815 il reçut également des rois de Dannemarck et de Naples des témoignages honorables de satisfaction de sa conduite politique, par la décoration de l'ordre de l'Eléphant, que le premier lui envoya, et par le titre de duc qui lui fut conféré par le second. Le prince de Metternich assista successivement aux congrès de Vienne et d'Aix-la-Chapelle, et jouissait encore, à la fin de 1818, de la faveur de son souverain, malgré quelques bruits contraires répandus à dessein par ses ennemis personnels. Il fut aussi honoré, dans les derniers jours du mois de novembre, du grand cordon de l'ordre du Lion belgique par le roi des Pays-Bas, et on remarqua à cette occasion que c'était le vingt-cinquième ordre dont ce ministre était décoré.

MEYER (*N.*), général suisse au service de France, etc.

Né à Lucerne en 1765. Il entra en 1784 dans les Gardes-Suisses, et quitta son corps en 1792, pour passer à l'armée du centre, en qualité d'aide-de-camp de M. de La Fayette. Nommé quelque temps après adjoint à l'état-major de l'armée des Pyrénées, il mérita bientôt par ses talens et son courage le grade d'adjudant-général et l'estime de Dugommier, qui savait apprécier le mérite et le récompenser. Devenu en 1796 général de brigade, Meyer continua de prendre part aux succès qui illustraient alors les armées françaises sur cette frontière. A la paix de Bâle, il fut placé à l'armée des côtes de l'Océan, d'où il passa, en 1798, à celle d'Italie, où il fut fait prisonnier de guerre et envoyé en Hongrie. Il mit à profit les loisirs de sa captivité, en s'occupant d'un ouvrage qu'il publia depuis sous le titre de *Lettres sur la Carinthie*; revint ensuite en France, où il reçut du gouvernement consulaire la mission de conduire des secours en Egypte, mission qu'il ne put alors remplir, à cause de la guerre avec l'Angleterre, et fut depuis employé à l'armée de Saint-Domingue, sous les ordres du général Leclerc: il y mourut au commencement de 1803, et fut généralement regretté.

MEYER (*Herman*), ministre de l'église protestante d'Amérique, etc.

Né aux Etats-Unis, où il était ministre de l'église réformée hollandaise, lorsqu'il fut appelé pour se charger de l'église de Kingston, dans l'état de New-York. Il excita bientôt par ses prédications des mécontentemens parmi ses paroissiens qui, le trouvant trop évangélique et surtout trop attaché à la pratique, déclarèrent, quoiqu'ils estimassent ses principes, qu'un semblable ministre ne pouvait leur convenir. A cette époque les églises hollandaises étaient divisées en deux parties qui s'appelaient l'une l'assemblée, l'autre la conférence, et comme la famille de l'épouse de Meyer était du parti opposé à son église, ses liaisons fournirent à ses ennemis de nouvelles occasions de s'élever contre lui. Un certain nombre de ministres voisins furent même invités à prononcer sur cette dispute, et quoiqu'ils n'eussent aucune autorité compétente, ils n'en décidèrent pas moins la suspension du ministre, en déliant la congrégation de ses engagemens avec lui. Meyer passa alors de cette église à celle de Pompton au Nouveau Jersey, où il continua de travailler avec zèle et succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1791: il avait tenté inutilement de se réconcilier avec l'église de Kingston; mais il en fut dédommagé par l'estime dont il jouit dans toutes les autres églises. Meyer était un homme très-instruit, d'un caractère doux et modeste, poli, sans affectation dans ses manières, et d'une piété exemplaire. Long-temps avant sa mort, le synode général de l'église hollandaise l'avait nommé professeur de langues orientales et lecteur, c'est-à-dire assistant du professeur de théologie; et il rendit d'importans services dans ces places, en formant des candidats pour le ministère.

MEYER-DE-CHAUENSÉE (*François-Joseph*), sénateur de la ville de Lucerne en Suisse, etc.

Né dans cette même ville, de parens honorables. Il passa successivement par toutes les grandes charges de l'état, et

s'acquit la réputation d'un magistrat intègre et éclairé. Ses connaissances profondes en politique et ses talens littéraires le firent choisir ensuite, par le sénat de Lucerne, pour écrire l'*Histoire* de leurs dissensions civiles; et c'est là que, digne émule de Thucydide et de Salluste, il sema dans son ouvrage des réflexions judicieuses, accompagnées de sages maximes, et qu'il développa avec art les ressorts d'une politique ambitieuse, les désordres du schisme et la marche des négociations. Son style est assez généralement nerveux, mais on y reconnaît plutôt l'homme d'état que le guerrier, et, en effet, Meyer n'est pas toujours à la hauteur de son sujet lorsqu'il décrit les savantes manœuvres de l'art militaire. On doit encore à cet écrivain des *Mémoires historiques* sur les abbayes du canton de Lucerne, qui ne sont pas sans mérite : il mourut dans sa ville natale en 1800.

MEZAROS (*N.* de), général-major autrichien, etc.

Né en Hongrie, d'une famille noble de ce royaume, et militaire dès sa plus tendre jeunesse. Il fit une partie de la guerre contre les Turcs en qualité de colonel, et se signala particulièrement le 31 juillet 1789 à la bataille de Focksan : l'empereur l'éleva peu de temps après au grade de général-major. Il servit aussi avec distinction en 1793 à l'armée de Wurmser; fut grièvement blessé le 23 mai sur le Speierbach, et repoussa le 3 août un corps de troupes sorti de Landau. Le 13 octobre, jour de la prise des lignes de Weissembourg, il dirigea avec succès une colonne autrichienne, et commanda le 17 du même mois l'avant-garde qui se porta sur Brumpt, où il rencontra un corps français auquel il livra un combat long et opiniâtre, qui finit par tourner à son avantage, et dans lequel il eut son cheval tué sous lui. Les 26 et 27 il soutint de nouveau plusieurs attaques très chaudes dans la forêt de Brumpt, et montra tout à la fois de l'intelligence et beaucoup d'intrépidité : c'est alors que pour le récompenser de ses services l'empereur lui donna la petite croix de Marie-Thérèse. En 1794 le général Mezaros, ayant été employé dans le corps d'armée aux ordres du prince de Hohenlohe-Kirchberg, fut blessé dans le commencement de mai, et obtint dans les premiers mois de 1796 le grade de feld-maréchal-lieutenant. Il passa alors en Italie sous M. de Wurmser; commanda, conjointement avec M. Ott, l'avant-garde de ce général, le 11 septembre, et s'étant porté de Legnano sur Mantoue, il livra un combat très-vif au général Bonaparte, malgré lequel il pénétra dans la place. Nommé en 1797 commandant d'une des colonnes de l'armée d'insurrection de Hongrie, il donna encore en cette occasion de nouvelles preuves de son zèle à son souverain, et mourut néanmoins quelques années après dans une sorte d'obscurité.

MIACZINSKI, général polonais au service de la république française, etc.

Né à Varsovie en 1751, d'une famille illustre de Pologne. Il vint se fixer en France, où il obtint le grade de maréchal de camp; embrassa néanmoins la cause de la révolution, et fut envoyé au mois d'août 1792 à l'armée de Dumourier, où il se fit remarquer par son courage. Lorsqu'en 1793 l'armée française opérait sa retraite sur Liége, et qu'une grande partie de l'armée autrichienne marchait sur Maëstricht, Miaczinski fit entrer imprudemment la colonne qu'il commandait dans la ville d'Aix-la-Chapelle, ce qui causa la perte de quatre mille Français tués dans les rues, et le fit soupçonner dès lors d'intelligence avec le prince de Cobourg. Il aida ensuite Dumouriez à arrêter les commissaires de la Convention nationale, et fut même chargé par lui de s'emparer de Lille. Il se présenta effectivement devant cette ville avec sa troupe; et y étant entré avec une faible escorte, il y fut arrêté, puis transféré aussitôt à Paris, et enfin traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 17 mai 1793, comme traître à la patrie. Lorsqu'il eut entendu prononcer son jugement, il se leva avec impétuosité et dit : « Citoyens jurés » et citoyens juges, vous venez de condamner à mort un innocent, et vous » faites assassiner celui qui a répandu » son sang pour la république! Je marcherai néanmoins à la mort avec le » même sang-froid que vous me voyez » à présent. » Se tournant ensuite vers l'auditoire, il ajouta : « Puisse mon sang » consolider la liberté et le bonheur du » peuple souverain. » Il marcha fièrement à l'échafaud, et mourut réellement avec un grand courage.

MICHEL, dit le *Fou*, l'un des chefs des Lazzaronis de Naples etc.

Né dans la plus basse classe du peuple

de cette ville, où il était portefaix, à l'époque de l'entrée des Français en Italie; il parut d'abord entièrement dévoué à la cause du roi, et fit même beaucoup de mal au parti patriotique. En effet, à peine fut-il instruit de la négociation entamée par le prince Moliterno avec le général Championnet, pour introduire les Français dans la ville, qu'il excita le peuple à prendre les armes; s'empara des châteaux; fit massacrer tous les nobles soupçonnés de trahir la cour; et opposa enfin la plus vigoureuse résistance aux troupes françaises : il succomba à la fin sous le nombre, et fut conduit à Championnet. Ce général, qui avait reconnu en Michel de la bravoure et de l'intelligence, lui offrit le grade de capitaine, s'il voulait se ranger de son côté et faire déposer les armes à sa troupe; celui-ci accepta ces offres, et parvint effectivement à faire rentrer ses camarades dans leurs maisons en criant : *Vive la république !* Depuis lors il parut s'attacher entièrement à la cause des Français; harangua le peuple dans toutes les occasions en leur faveur; empêcha même plusieurs révoltes prêtes à éclater contre eux; et fut alors élevé au grade de chef de brigade. Cependant les succès des Calabrois aux ordres du cardinal Ruffo ne le laissèrent pas long-temps jouir de ces honneurs, et après avoir combattu avec beaucoup de courage Michel fut encore une fois vaincu, et ne se rendit qu'à la supériorité du nombre. Il fut d'abord épargné comme les autres partisans des Français conformément au traité; mais on se saisit ensuite de sa personne et on lui fit souffrir pendant quatre heures des maux inouïs : il expira au milieu des tourmens.

MICHELSON (*N.*), lieutenant-général russe, etc.

Né en 1728. Il embrassa la carrière militaire, qui le conduisit de grade en grade à celui de colonel, et se fit connaître avantageusement par la manière dont il dirigea l'expédition contre le fameux Pugatschew. En effet il avait déjà battu plusieurs fois ce chef de rebelles avant l'arrivée de Suwarow, qui vint prendre le commandement en chef; et c'est principalement à ses soins, à son adresse et à son courage qu'on dut l'extinction de ce vaste incendie politique. Michelson, devenu général, servit ensuite dans la guerre contre les Turcs et même contre les Suédois, où il eut peu de succès; puis commanda en 1805 la division destinée à combattre les Français et avec laquelle l'empereur Alexandre resta pendant trois semaines aux environs de Pulawy. N'ayant pu joindre qu'en décembre le corps de Kutuzow, qui s'était replié dans les plaines de la Moravie, Michelson participa aussi à la défaite d'Austerlitz, dans laquelle il perdit son fils, et fut chargé peu après de s'emparer de la Moldavie et de la Valachie, qu'il conquit sur les Turcs, après avoir défait le fameux visir Mustapha-Bayractar. Il entra à Bucharest le 24 décembre 1806; fit ensuite une tentative pour s'emparer de vive force de la forteresse de Guirgewo, d'où il fut repoussé avec perte le 29 mars 1807; et mourut à Bucharest le 28 août suivant, âgé de 79 ans, et à la suite d'une longue maladie occasionnée par les fatigues de sa dernière campagne.

MICHEROUX (le chevalier de), ministre-d'état napolitain, général, etc.

Issu d'une famille noble. Il prit le parti des armes; devint officier supérieur au service de Naples; et parvint ensuite à obtenir le portefeuille du ministère des affaires étrangères. Il fut aussi employé en 1798 comme général, sous les ordres du fameux feld-maréchal Mack, et chargé du commandement d'un corps de dix mille hommes destiné à marcher le long de l'Adriatique sur Ancône. Cette division, attaquée bientôt par un corps français près d'Ascoli, fut taillée en pièces au moment où le reste de l'armée napolitaine s'avançait sur Rome, ce qui rompit tout à la fois le plan d'opérations arrêté par Mack, et contribua sans doute beaucoup à la défaite de l'armée napolitaine. Après la rentrée du roi à Naples, le chevalier de Micheroux continua d'être employé dans le gouvernement, et ce fut même lui qui signa comme ministre des affaires étrangères, en février 1801, avec le général français Murat, l'armistice conclu à Soligno, pour préparer la paix définitive entre les deux états. Il quitta cependant le ministère en juillet 1806 et se retira alors en Sicile, d'où il n'a pas reparu sur la scène politique.

MIFFLIN (*Thomas*), major-général américain, gouverneur de Pensylvanie, etc.

Né en 1744, de parens quakers. Son éducation fut confiée aux soins du docteur Smith, avec qui il conserva depuis des liaisons intimes pendant plus de quarante ans. Actif et plein de zèle, il

s'opposa, dès les commencemens des troubles, aux mesures du parlement d'Angleterre, et fut élu membre du premier congrès en 1774. Mifflin prit ensuite le parti des armes, et fut un des premiers officiers chargés de l'organisation de l'armée du continent. Nommé en 1765 quartier-maître, les quakers lui firent un crime de ses exploits militaires et l'exclurent de leur société. Il rendit néanmoins en 1777 de grands services dans la milice : mais il fut bientôt après soupçonné de haïr le commandant en chef, Washington, et de désirer qu'un autre fût choisi à sa place : cette inculpation vraie ou fausse lui attira beaucoup de désagrémens. Il est vrai que son caractère bouillant et son activité lui faisaient souvent méconnaître le prix du sang-froid et de la prudence, si nécessaires pour la conservation de l'armée, et que ces défauts ont pu motiver les accusations dirigées alors contre lui. Quoi qu'il en soit, Mifflin devint en 1787 membre de la convention qui donna la constitution aux Etats-Unis, et son nom y fut attaché avec honneur. Il succéda en 1788 à Franklin, dans la présidence du conseil suprême exécutif de la Pensylvanie, et resta dans cette place jusqu'en 1790, époque où la constitution de cet état fut rédigée par la convention dont il était président. Il fut le premier gouverneur de sa province, et employa, pendant l'insurrection qui eut lieu en Pensylvanie dans l'année 1794, l'éloquence extraordinaire dont il était doué pour apaiser les troubles, et suppléer à l'imperfection des lois sur la milice. Il fit peu après un voyage dans les derniers comtés, et anima partout les milices, qui fournirent la quotité demandée par l'état : il mourut à Lancastre en 1800. Mifflin doit être compté au rang des patriotes américains actifs et zélés qui ont consacré leur vie au service public avec un désintéressement peu commun.

MINA (*Espoz*), l'oncle, appelé communément *le roi de Navarre*, etc. Né en 1784, dans la Haute-Navarre, où il était riche propriétaire. Il ne prit d'abord aucune part aux troubles, et cultivait paisiblement ses terres, lorsque son neveu, devenu chef des guérillas de sa province, fut fait prisonnier par les Français. La considération dont jouissait Espoz Mina, et surtout le désir d'avoir un homme de son nom à leur tête, déterminèrent la bande restée sans chef à le forcer en quelque sorte d'en prendre le commandement. Mina ayant enfin cédé à leurs instances établit dans sa troupe une discipline sévère et rigoureuse, punit de mort tout crime contre les réglemens, et se composa un corps d'armée avec lequel il fit quelques actions d'éclat qui établirent sa réputation. Il sut en effet se maintenir constamment, malgré les efforts des Français, dans la possession de la Navarre, quoique n'ayant qu'un corps de cinq mille hommes, éprouvés à la vérité, et dans lequel il n'admettait que des individus d'un courage surnaturel, *dignes*, c'étaient les termes de l'engagement, *de mourir pour la patrie* : il refusait aussi tous les officiers de l'armée régulière, en disant : Ils sont enorgueillis de leur théorie, et cependant aucune entreprise ne leur réussit. Quand Mina se trouvait dans une position à ne pouvoir résister à ses adversaires, il laissait, à l'exemple des Vendéens, son corps d'armée se dissiper par petits pelotons, après leur avoir indiqué un rendez-vous général; et c'est ainsi qu'il déjouait toutes les combinaisons des Français, lesquels ne purent jamais lui porter de coups décisifs. Une fois entre autres que vingt mille hommes crurent l'avoir entouré, ils pénétrèrent dans son camp, qu'on trouva vide, et Mina reparut deux jours après, à onze lieues plus loin, à la tête d'un corps considérable. Il permettait le pillage en masse, et faisait fusiller impitoyablement les maraudeurs qui se livraient après l'affaire à des excès répréhensibles. Tant d'actions d'éclat, de courage, de bravoure et de discipline l'avaient fait surnommer par le soldat français, admirateur de ses qualités, *le roi de Navarre*. Malheureusement les espions ne trouvaient grâce devant lui qu'aux dépens de leur sécurité future; en effet, quand il en prenait un, il le faisait amener devant lui, et ne le renvoyait que quand on lui avait coupé une oreille, et imprimé au front, avec un fer rouge, une marque contenant ces mots : *Viva Mina* : plusieurs, n'osant plus se montrer, moururent de faim dans les montagnes où ils cachaient leur honte. Cependant il se servait lui-même de ce moyen pour connaître ce qui se passait dans les camps français qui l'environnaient, et il exécuta souvent, d'après leurs rapports, des entreprises considérables, parmi lesquelles on peut

compter la capture d'un convoi évalné à un million de piastres. Il autorisait aussi les Navarrois à faire le commerce avec la France; et se procurait ainsi des vivres, des armes, et même des munitions de guerre. A l'époque de la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, Mina se réunit d'abord aux braves qui crurent que le retour du monarque assurerait la liberté de leur patrie; mais quand au bout de quelques mois il vit Ferdinand régner avec des formes despotiques, congédier les Cortès, abolir la constitution, et ordonner des poursuites contre les véritables défenseurs de l'Espagne, qu'il qualifiait de *libéraux*, il ne put dissimuler son mécontentement, et s'étant lié alors avec quelques chefs de son opinion, il quitta secrètement Madrid en septembre 1814, et, de concert avec son neveu, devenu libre depuis peu de temps, il marcha sur Pampelune à la tête de quatre bataillons de ses troupes pour s'emparer de cette ville et de sa citadelle. Il échoua dans ses projets, par l'opposition imprévue de la plus grande partie de ses officiers qu'il n'avait pu endoctriner; fit néanmoins sa retraite en bon ordre, et se réfugia ensuite en France, où il était encore a la fin de 1818 avec le rang et le traitement de maréchal de camp. Différentes tentatives ont été faites depuis pour son extradition en Espagne. Mais le gouvernement français, fidèle aux anciens principes qui ont toujours fait regarder la France comme l'asile des malheureux proscrits, s'est constamment refusé à livrer un brave, qui n'a au fond d'autre tort que celui de vouloir, après tant de travaux et de dévouement, jouir des bienfaits d'un gouvernement libre et constitutionnel.

MINA (don *Xavier*), neveu du précédent, général en chef des guérillas de la Navarre espagnole, etc.

Né en 1789, dans la Haute-Navarre, comme son oncle, et destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; il annonçait beaucoup d'esprit, un caractère doux et des mœurs paisibles, lorsque l'invasion des Français en Espagne vint développer en lui des dispositions militaires et un courage qu'on ne lui soupçonnait pas. Il quitta aussitôt le costume d'abbé pour se revêtir de l'habit guerrier; organisa une bande, dite de guérillas, composée de montagnards dévoués à la cause de la patrie, et se mit à leur tête pour inquiéter les Français dans leur marche, et détruire les partis isolés. Il appliqua à la tactique moderne ce qu'il avait lu dans les auteurs anciens, dont il avait encore la mémoire remplie; réussit pendant quelque temps dans le genre d'opérations qu'il avait combiné, et parvint même à répandre une sorte de terreur dans la Navarre, moins à la vérité par ses exploits que par la férocité et l'indiscipline de ses soldats. Mais il tomba enfin dans une embuscade où il fut fait prisonnier, et s'attendait probablement à être fusillé, quand il reçut l'ordre de se mettre en route pour la France. On le conduisit à Vincennes, où il resta près de quatre ans, et il en profita pour achever son éducation avec des officiers français qui y étaient détenus, et qui donnèrent à ses idées primitives une direction plus libérale et plus généreuse. Ardent, impétueux, quoique maigre et d'une faible santé, il voyait avec peine ses compatriotes se couvrir de gloire, sous les ordres de son oncle, tandis qu'il gémissait dans les fers. La chute de Napoléon, en 1814, lui ayant procuré la liberté, il retourna dans sa patrie, rempli d'espérance et de joie. Il entra ensuite, comme on s'en doute bien, dans les projets de son oncle sur Pampelune, et se réfugia en France avec lui, à la fin de septembre 1814. L'inaction ne convenant plus à son caractère et à sa jeunesse, il passa au Mexique en 1816, avec un petit nombre d'hommes, qui lui procurèrent d'abord quelques succès sur les royalistes, et la possession de quelques places faiblement défendues. Mais n'ayant pas été secondé dans sa tentative imprudente, ainsi qu'il devait naturellement s'y attendre, il se vit attaquer par des forces supérieures, et obligé, malgré le courage et les talens qu'il déploya, de livrer successivement des combats qui détruisirent sa petite armée, et le laissèrent sans défenseurs. Après diverses tentatives pour échapper aux poursuites de l'ennemi, le malheureux Mina fut pris le 27 octobre 1817 à sept heures du matin, dans le défilé du Venaditto, avec vingt-cinq hommes, seuls et uniques débris de sa faible troupe. Le vice-roi du Mexique annonça aussitôt ce triomphe avec un éclat qui fit juger de l'importance qu'on attachait à ce personnage, et il ordonna que le prisonnier serait de suite livré à une commission militaire qui le condamna à mort, comme traître à la

patrie. Mina fut exécuté le 13 novembre 1817, vis-à-vis le fort Saint-Grégoire, et adressa, dit-on, avant de mourir, au général espagnol qui présidait à son supplice, une lettre dont les expressions sont tellement peu conformes au caractère et à la conduite de ce chef, qu'il est permis sans injustice de douter de son authenticité.

MINOT (*Georges-Richard*), historien américain, etc.

Né en 1758 à Boston. Il se distingua dès sa jeunesse par son amour pour l'étude, sa modestie et son amabilité; et dut la plus grande partie de ses succès dans l'école à son instituteur Lovell, homme d'un mérite rare. Après s'être appliqué à l'étude des lois, sous Guillaume Tudor, il suivit le barreau, où il se fit une grande réputation, et fut nommé en 1781 secrétaire de la chambre des représentans de Massachussets. Le soin avec lequel il s'acquitta de ses fonctions, l'impartialité qu'il y montra toujours, la connaissance parfaite qu'il avait des lois, inspirent une grande confiance dans le *Précis* qu'il donna depuis des transactions de la chambre. Lorsque l'insurrection fut apaisée, il en écrivit l'histoire, et cet ouvrage fut estimé pour la modération, la justesse des vues et l'élégance du style. Minot fut encore nommé secrétaire de la convention de Massachussets pour la révision de la constitution en 1792, puis juge du comté de Suffolk; et enfin juge de la cour municipale de Boston: il mourut en 1802, au milieu des haines enfantées par l'esprit de parti. Sa douceur, sa modération, sa candeur lui concilièrent en tout temps les suffrages de ses concitoyens; sa conversation était intéressante et son esprit enrichi de connaissances variées. On lui doit, comme écrivain, un *Discours* sur le massacre du 5 mars, à Boston; l'*Histoire* de l'insurrection de Massachussets; une *Adresse* à la société de charité; l'*Éloge* de Washington; et enfin la suite de l'*Histoire de la baie de Massachussets*, avec un *Précis* préliminaire des événemens depuis l'origine de son établissement jusqu'au moment de sa publication. Cet ouvrage, qui est une continuation de Hutchinson, et dont le second volume allait être mis sous presse quand Minot mourut, a été publié depuis. La narration en est claire, le style pur et simple; et l'histoire est en tout un modèle d'éloquence pour ce genre.

MINTO (*lord*), pair, ambassadeur, gouverneur général de l'Inde, etc.

Issu d'une ancienne et noble famille d'Angleterre. Il fit d'excellentes études à Eton et à Oxford; embrassa ensuite la carrière diplomatique, et fut nommé en 1800 ambassadeur et ministre plénipotentiaire de la cour de Londres près celle de Vienne, où il témoigna au baron de Thugut, premier ministre autrichien, l'empressement de son souverain à concourir avec l'empereur aux négociations de la paix générale, dès que l'intention du gouvernement français serait connue. Il fut rappelé par le cabinet de Saint-James au mois de septembre 1801, et entra alors au parlement, où il se prononça en faveur de l'opposition. Il s'éleva contre le traité de paix conclu en 1802 entre l'Angleterre et la France; continua depuis cette époque à voter dans le même sens; fut nommé en 1806 chef du bureau du contrôle, après la mort de M. Pitt, et ensuite appelé aux fonctions de gouverneur général du Bengale, pour lesquelles il prêta serment au roi le 6 janvier 1807. Il administra ce vaste pays pendant plusieurs années, et fut ensuite remplacé par le lord Moira qui lui succéda en 1813. A son retour en Angleterre il reprit sa place au parlement, où il se rangea de nouveau du parti de l'opposition.

MINTO (*Walhter*), professeur de mathématiques et de physique au collége de New-Jersey, etc.

Né en Ecosse en 1753. Il fit ses études au collége d'Edimbourg, et fut chargé ensuite de surveiller l'éducation des enfans du gouverneur Johnstone, qu'il acccompagna dans leur voyage à Pise. Il se livra alors avec ardeur aux mathématiques et à l'astronomie, et établit une correspondance suivie avec les hommes les plus distingués dans ces sciences. Après son retour de ses voyages, en 1782, il résida à Edimbourg, où il fit la connaissance du comte de Buchan, qui étant allé le voir le trouva dans une chambre un peu plus grande que le tonneau de Diogène, et fumant en lisant les principes de Newton. Ce seigneur, qui avait à cœur d'établir dans le pays des Colomb et des Washington les fondemens des sciences mathématiques, y envoya Minto, lequel à son arrivée fut nommé professeur au collége de Princeton. Il se maria dans cette ville; fit chérir ses vertus et honorer ses ta-

lens, et mourut en 1796, laissant la réputation d'un savant distingué. On lui doit la *Démonstration* du mouvement d'une nouvelle planète; des *Recherches* sur quelques parties de la théorie des planètes; et enfin un *Discours* sur les progrès et l'importance des sciences mathématiques.

MIRANDA (*François*), général espagnol au service de la république française, etc.

Né au Pérou selon quelques-uns, et au Mexique selon d'autres, d'une famille noble. Il entra d'abord au service d'Espagne; fut employé dans les troupes du gouvernement de Guatimala; et finit par quitter précipitamment l'Amérique parce qu'un projet qu'il avait formé, dit-on, pour rendre la liberté à ses compatriotes fut découvert par le vice-roi. Il parcourut ensuite l'Europe en aventurier; accourut à Paris à l'époque de la révolution, et ne tarda pas à s'y faire remarquer par son audace et ses principes. Il fut employé, après le 10 août 1792, en qualité d'officier général sous Dumouriez, qu'il accompagna en Champagne et dans la Belgique; dirigea alors l'armée de Flandre, et prit, pendant l'hiver, le commandement en chef en l'absence de ce général. Au printemps de 1793 Miranda investit Maëstricht, dont il fut obligé de lever le siége après vingt jours de bombardement, par suite de la défaite de Lanoue à Aldenhoven, et commanda ensuite l'aile gauche de l'armée française à Nerwinde, le 18 mars. Quoique cette bataille eût été engagée contre toutes les règles de l'art militaire, il paraît certain néanmoins que les Français l'eussent gagnée sans l'impéritie ou la lâcheté de Miranda, qui se retira presque dès le commencement de l'action en abandonnant toute son artillerie, tandis que la droite commandée par le général Valence avait déjà obligé les Autrichiens à la retraite. Il tenta vainement, mais avec assez d'adresse pourtant, de rejeter sa faute sur le compte des autres; il n'en fut pas moins arrêté, puis traduit au tribunal révolutionnaire, où il fut d'abord acquitté; mais ayant été ensuite emprisonné de nouveau, il échappa on ne sait comment à la fureur des partis; obtint même sa liberté après le 9 thermidor; et fut enfin condamné en 1795, à la suite de quelques nouvelles intrigues politiques, à être transporté hors de France. Il sut se soustraire aux gendarmes qui le conduisaient; revint effrontément à Paris, et fut encore compris dans la mesure de déportation du 18 fructidor. Il se réfugia alors en Angleterre, d'où il reparut en 1804 pour intriguer contre le gouvernement consulaire, qui le fit arrêter et déporter une seconde fois; et passa en 1806 dans l'Amérique méridionale afin d'y exciter ses compatriotes à l'insurrection contre l'autorité du roi d'Espagne. Il parvint en effet à soulever en 1811 une grande partie des habitans; tenta d'établir à Caracas un gouvernement consulaire; obtint d'abord les plus grands succès pendant 1812; et donnait même lieu de croire à la réussite de ses plans d'affranchissement, dans lesquels il était hautement secondé par les Anglais et par les Etats-Unis, lorsque des divisions intestines vinrent anéantir toutes ses espérances. Après diverses alternatives de fortune il se vit forcé de chercher un refuge dans la ville de Carthagène d'Amérique, où il fut bientôt assiégé par les Espagnols, qui, malgré la capitulation, l'amenèrent dans les prisons de Cadix, où il mourut à la fin de 1816, à la suite d'un emprisonnement de près de quatre ans. Miranda ne manquait ni d'esprit ni de connaissances militaires; il possédait surtout parfaitement la partie du génie; mais son caractère inquiet, turbulent, ambitieux, nuisit toujours à ses desseins, et le conduisit enfin au tombeau, dans les fers de ses ennemis.

MKEEN (*Joseph*), premier président du collége de Bowdoin, en Amérique, etc.

Né en 1747, à Londonderry, dans le New-Hampshire, de parens natifs du nord de l'Irlande, mais originaires d'Ecosse; il fut gradué en 1774 au collége de Dartmouth, où il avait étudié, et où il montra un goût décidé pour les mathématiques. Il s'occupa ensuite, dans une académie d'Andover, de l'étude de la théologie; prit les ordres bientôt après, et succéda en 1785 à Willard, pasteur de l'église de Beverly en Massachussets. Il y continua pendant dix-sept ans ses utiles travaux, et fut nommé en 1802 président du collége Bowdoin, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1807. Savant sans ostentation, il sut maintenir la dignité de sa place, sans rien perdre de l'amabilité d'un homme de bonne société, et laissa après lui une mémoire honorable et des regrets mérités. On

a de cet écrivain, outre quelques pièces insérées dans les transactions de l'académie des arts et sciences d'Amérique, plusieurs sermons, et le discours qu'il prononça lors de son installation.

MOCENIGO (le comte *Georges*), ambassadeur et ministre russe, etc.

Né à Corfou d'une ancienne famille grecque, qui a donné des sénateurs et des doges à la ville de Gênes; il passa dès sa plus tendre jeunesse au service de Russie; et fut nommé par Catherine II son ambassadeur auprès du grand duc de Toscane à Florence. Il y rendit de grands services à sa patrie adoptive; prépara l'expulsion des Turcs des îles de l'Archipel; et fut pourtant disgracié par Paul I[er], peu de temps après son avénement au trône impérial de toutes les Russies. Il trouva néanmoins le moyen de rentrer en grâce auprès de son successeur l'empereur Alexandre, qui lui conféra le titre de conseiller d'état et lui accorda même des indemnités considérables. Employé de nouveau en Italie, en 1802, il se rendit alors à Corfou à la tête des troupes russes qu'il avait fait venir de Naples; et déploya tout à la fois dans cette île la qualité de ministre plénipotentiaire de Russie, et celle d'agent conciliateur pour ramener la paix dans cette république sept-insulaire. Il y établit en conséquence un nouveau gouvernement, dont la principale autorité, sous le titre de magistrature fédérative, fut composée de trois membres résidens à Corfou, parmi lesquels il se plaça; et disposa ainsi de tous les pouvoirs jusqu'à l'évacuation des sept îles par les Russes. A l'époque de la restauration du trône de Naples en faveur de Ferdinand, après la chute de Napoléon, le comte Mocenigo fut nommé envoyé russe près de ce prince, d'où il fut rappelé en 1818 pour aller remplir à Saint-Pétersbourg une place de conseiller d'état.

MODENE ET DE BRISGAW (*Hercule-Renaud* d'Est, duc de), prince souverain, etc.

Né le 12 novembre 1727. Il succéda au duc François, son père, en 1780, et n'était encore que dans sa quatorzième année lorsqu'on lui fit épouser Marie-Thérèse de Cibo-Malespina, fille du duc de Massa-Carrara, la plus riche héritière de l'Italie, mariage qui lui valut deux ans après les principautés de la maison de Cibo, vacantes par la mort du cardinal de ce nom, dernier rejeton de cette illustre famille. Pendant la vie de son père le duc Hercule resta spectateur indifférent de son administration, et mena même une vie assez retirée, ne s'occupant que de sciences; mais dès qu'il fut parvenu au trône ducal, il mit beaucoup d'économie dans ses dépenses; embellit Modène et d'autres villes de ses états; établit la salubrité dans des lieux malsains; détruisit la mendicité; pourvut de travail les indigens; fut le premier souverain qui défendit de faire passer de l'argent à Rome pour les dispenses; abolit l'inquisition; corrigea les abus du clergé; diminua le nombre des monastères; protégea les arts, les sciences et les lettres; donna un asile dans ses états à tous les hommes de talens; ouvrit des routes sur les côtes de l'Apennin; fit construire des ponts, etc., et fut en un mot le modèle des grands souverains dans un petit état. On regrette cependant que tant de belles qualités aient été obscurcies par une avarice personnelle qui l'avait porté à rassembler dans ses coffres presque tout le numéraire du pays; mais les circonstances dans lesquelles il se trouva bientôt semblèrent en quelque sorte justifier sa prévoyance. En effet la guerre de la révolution et la conquête de l'Italie qui en fut la suite ne tardèrent pas à l'obliger de se réfugier en Autriche, où il apporta environ quatre millions en argent comptant, ressource qui le mit en état d'attendre la fin de la guerre : il obtint par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, le Brisgaw en échange de son duché. Le séjour de Fribourg devant être sans attraits pour un souverain de Modène, âgé de soixante-douze ans, qui ne pouvait quitter sans danger le beau ciel d'Italie pour les montagnes de la Souabe, il céda le gouvernement de ses nouveaux états à l'archiduc Ferdinand son gendre, et se retira à Trévise, où il mourut vers la fin d'octobre 1803, âgé de soixante-seize ans.

MŒLLENDORFF (*Joachim-Henri* Wichard, comte de), chevalier des ordres de Prusse, général d'infanterie, gouverneur de Berlin, etc.

Né en 1730. Il fut, pour ainsi dire, élevé et créé par Frédéric-le-Grand, et resta constamment ce que ce monarque l'avait fait. Après avoir successivement parcouru les grades inférieurs, il devint enfin officier général, et se distingua dans les différentes guerres soutenues

par la Prusse. Il était en possession d'une ancienne gloire, qui se soutenait d'elle-même, lorsque Frédéric Guillaume le chargea en 1793 de conduire les troupes destinées à opérer le démembrement de la Pologne. Il s'acquitta de cette commission avec beaucoup de douceur et d'affabilité, et vint même à bout de se faire aimer personnellement dans un pays où l'on ne supportait qu'avec peine le joug d'un nouveau maître. Elevé alors au rang de feld-maréchal, il fut nommé, en octobre, gouverneur de la Prusse méridionale, et prit au mois de janvier 1794 le commandement de l'armée prussienne dans les Deux-Ponts. Le 23 mai, il remporta un avantage considérable sur les Français près de Kayserslautern, et parut, du reste, n'être venu à cette armée que pour y voir faire la paix; car après avoir été contraint de se retirer quelque temps après sa victoire, il ne tenta rien d'important jusqu'au moment où les négociations de Bâle mirent fin aux hostilités. M. de Mœllendorff, devenu depuis longtemps grand maréchal et gouverneur de Berlin, jouissait de l'estime et de l'amour de l'armée prussienne, quand il fut appelé, en 1805, quoique très-âgé, au commandement du corps d'armée principal qui devait agir sous les ordres du roi en cas de rupture; mais cette démonstration hostile n'ayant eu alors aucun résultat, il reprit le gouvernement de la capitale des états prussiens au mois de février 1806. Il fit ensuite inutilement tout ce qu'il put pour empêcher la guerre avec la France, qui, selon lui, devait amener la ruine de la monarchie, et se rendit peu après à l'armée, commandée par le duc de Brunswick, en exprimant à son souverain le désir de mourir glorieusement sous ses yeux en combattant pour la patrie. Il montra, en effet, le 14 octobre 1806, à la bataille de Jéna, une témérité, un emportement et une précipitation de jeune homme qui étonnèrent singulièrement, et contribuèrent beaucoup aux désastres de cette journée, à l'issue de laquelle il se retira à Erfurt, où il fut bientôt obligé de capituler, et de se rendre prisonnier de guerre sur parole. De retour à Berlin, il y trouva Napoléon, qui lui continua sa pension toute entière, et honora sa vieillesse, en l'admettant à sa table et à ses concerts. Cette distinction aurait sans doute augmenté l'estime que ses compatriotes lui portaient, si, au milieu des calamités qu'éprouvait alors la Prusse, il eût montré une âme moins étroite, en refusant de partager le poids des charges militaires de la ville, occasionnées par le séjour des vainqueurs. Sa conduite, dans cette occasion, excita même tellement contre lui le mécontentement général des habitans, qu'il fut ensuite obligé de protester publiquement contre l'accusation d'avoir accaparé des blés, ou du moins d'avoir favorisé un trafic aussi odieux Une autre circonstance vint encore ajouter aux reproches bien ou mal fondés dirigés contre le grand maréchal; plusieurs officiers de son régiment étant revenus du champ de bataille estropiés, et dans le plus grand besoin, M. de Mœllendorff eut, dit-on, la barbarie de les abandonner à leur sort, sans leur prêter le moindre secours; et ce dernier acte d'avarice d'un vieillard de quatre-vingts ans, riche et comblé de biens, acheva de lui aliéner tous les esprits. Il vécut encore quelques années dans une sorte d'abandon de la cour, et mourut peu de temps avant l'entrée des troupes françaises en Russie. S'il faut en croire certains auteurs, on a beaucoup exagéré dans le temps le mérite militaire de M. de Mœllendorff, ainsi que celui de tant d'autres généraux prussiens; c'était seulement, dit-on, un excellent général de division, qui, lorsqu'il le fallait, payait de sa personne, et donnait l'exemple de la bravoure, mais qui n'était rien que cela : la bataille de Kayserslautern, le titre principal de sa gloire, eut, ajoute-t-on aussi, des suites si peu importantes, qu'il aurait peut-être mieux valu pour la Prusse ne pas la livrer du tout. Si, d'un autre côté, on considère la conduite du maréchal à Jéna, on sera étonné effectivement du peu de connaissances stratégiques qu'il montra alors, et on ne pourra que se confirmer dans l'opinion précédente. Cependant on ne peut croire qu'un guerrier si estimé par le grand Frédéric, excellent connaisseur en cette partie, fût absolument sans mérite pour commander en chef, et il nous semble qu'on doit plutôt attribuer à l'âge, et surtout à la nouvelle tactique adoptée par les Français, les fautes dans lesquelles est tombé le maréchal de Mœllendorff, dont le célèbre Mirabeau disait d'ailleurs dans sa correspondance secrète : «Cet homme est » loyal, simple, ferme, vertueux, et en » première ligne de talens militaires.»

MOHEDANO (les frères *Raphaël* et *Pierre-Rodriguez*), savans religieux espagnols, membres de l'académie d'histoire de Madrid, etc.

Nés dans l'Andalousie vers l'année 1730. Ils entrèrent de bonne heure dans l'ordre de Saint-François, montrèrent un même goût pour les sciences et les belles-lettres, et voulurent partager ensemble le suffrage de la postérité. Exempts des préjugés de leur ordre, ils s'occupèrent de la réforme des études monacales, et c'est à leur sollicitation qu'on y établit des chaires de mathématiques, de physique expérimentale, et de langue grecque, hébraïque et arabe. Ils achetèrent en commun des dictionnaires, des grammaires, et autres livres élémentaires de toutes ces langues, qu'ils distribuèrent gratuitement aux professeurs et aux élèves, et obtinrent, vers 1776, la permission d'envoyer à Madrid deux religieux Franciscains pour s'y perfectionner, sous le célèbre professeur Cassiri, dans les langues hébraïque et arabe. Les frères Mohedano, malgré les contradictions et les difficultés qui leur furent suscitées à cause de leur zèle patriotique pour le progrès des lumières en Espagne, eurent néanmoins la satisfaction de voir leurs travaux couronnés du plus entier succès, et même de mériter des témoignages d'estime de Charles III, qui les gratifia d'une pension de mille ducats, à titre de récompense et de dédommagement de leurs sacrifices: ces deux illustres auteurs moururent à Grenade vers 1800. On leur doit une *Histoire littéraire de l'Espagne*, contenant l'origine, les progrès, la décadence et la restauration de la littérature espagnole dans le temps des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Goths, des Arabes et des rois catholiques, avec les vies des hommes illustres de cette nation, et la critique de leurs ouvrages. Dès 1789, les frères Mohedano avaient déjà composé d'autres écrits, dont les principaux sont une *Apologie de la nation espagnole*, contre quelques auteurs modernes et étrangers; des *Réflexions* sur la littérature espagnole des trois derniers siècles, comparée avec la française et celle des autres nations; une *Dissertation* sur l'histoire de l'Espagne du Père Mariana, et les éditions qu'on en a données; et enfin une autre *Dissertation historique et géographique* sur les Celtes et d'autres peuples qui habitèrent l'Espagne, contre les opinions de quelques modernes.

MOIRA (*John* Rawdon, lord et comte de), général anglais, pair, gouverneur général de l'Inde, etc.

Né en Irlande le 7 décembre 1754, d'une ancienne et illustre famille. Il fut chargé, à la fin de 1793, de commander un corps, en partie composé d'émigrés, destiné à secourir les Vendéens, et partit le 1er décembre de Portsmouth pour les côtes de France; mais les royalistes ayant manqué leur attaque sur Granville, et ses premières correspondances avec eux étant tombées entre les mains des républicains, il ne put débarquer, quoiqu'il tînt la mer encore quelque temps, et rentra à Portsmouth dès qu'il eut appris que l'expédition des Vendéens avait entièrement échoué. Il quitta ensuite le commandement de cette armée, au grand regret des émigrés, qu'il comblait d'égards; parut, le 14 février 1794, à la chambre des pairs, où il justifia, dans un discours très-noble, la conduite qu'il avait tenue, et réfuta avec succès plusieurs inculpations qu'on s'était permises contre lui. Dans le mois de juin suivant, il alla, avec un corps de troupes, rejoindre le duc d'Yorck dans les Pays-Bas; mais il y resta peu de temps, ayant été remplacé à la fin de juillet par le général Abercrombie. Il commanda néanmoins encore, à différentes époques, des troupes destinées contre la France; devint, en 1805, lord-lieutenant d'Irlande, à la suite de la réconciliation du roi avec le prince de Galles, à laquelle il avait beaucoup contribué; et fut aussi, dans le même temps, chargé du commandement des troupes en Écosse. Lors du changement occasionné dans le ministère par la mort du chancelier Pitt, lord Moira fut appelé à la place de grand-maître de l'artillerie, et vota dès lors avec les partisans de MM. Fox et Greenville, devenus les régulateurs du gouvernement, jusqu'à ce que la mort du premier vînt le ranger de nouveau dans le parti de l'opposition. Il combattit généreusement, en 1807, pour obtenir l'émancipation des catholiques d'Irlande, en assurant que cette mesure serait d'un grand avantage à l'état; proposa ensuite un bill pour améliorer les lois relatives aux droits des créanciers envers leurs débiteurs; appuya de nouveau, en 1808, la pétition des Irlandais catholiques; et

attaqua, à cette occasion, la conduite impolitique tenue à leur égard par M. Wellesley-Pole, secrétaire-d'état du gouvernement à Dublin. Il revint encore, en 1812, sur la nécessité du bill d'émancipation des catholiques, dont il démontra la justice et la nécessité, et fut appelé, quelque temps après, au gouvernement général de l'Inde. Il s'embarqua à Portsmouth le 19 avril 1813, et arriva au Bengale après une traversée heureuse. Il fit des changemens importans dans l'administration intérieure du pays, et parmi les employés de sa compagnie; soutint avec honneur différentes guerres contre les princes indiens, et vit presque toutes ses entreprises couronnées du plus heureux succès. C'est en vain que des rivaux, jaloux de sa gloire et envieux de sa fortune, tentèrent de le déposséder de sa puissance; l'amitié dont l'honore le prince régent, et les talens qu'il a montrés dans son administration, ont écarté jusqu'ici du lord Moira toute crainte de se voir de sitôt un successeur.

MOKRONOWSKI (*N.*), général polonais, etc.

Né dans la Volhynie. Il prit part, en 1792, à l'insurrection qui éclata en Pologne contre les Russes; commanda à cette époque une brigade dirigée contre eux, et se distingua d'une manière brillante, notamment à l'affaire du 17 juin. Mais indigné, dit-on, du peu de fruit que sa patrie retirait des puissans efforts qu'elle avait faits pour secouer le joug des étrangers, il donna bientôt après sa démission. Cependant, lorsque les troupes polonaises et le peuple de Varsovie chassèrent, en avril 1794, la garnison russe de cette ville, le général Mokronowski fut nommé commandant de la force armée qui s'y forma, et fit alors tous ses efforts pour y maintenir l'ordre. Le généralissime Kosciusko, qui l'avait d'abord confirmé dans son grade, s'étant ensuite aperçu qu'il tenait à ce parti mitoyen, à la tête duquel était le roi lui-même, lui donna Orlowski pour successeur, et lui confia pourtant peu après le commandement d'un corps de quatre mille hommes destiné à couvrir la capitale contre les incursions des Prussiens. Il s'y conduisit avec distinction; fut de là envoyé en Lithuanie, où il n'eut pas le même bonheur, et se vit enfin contraint de se replier sur Varsovie. Il se laissa encore battre à Kobylka, lieu où il perdit son artillerie, ses bagages, et la moitié de ses troupes; servit avec le reste à la défense de Prague, et fut un des généraux qui se rendirent aux Russes lorsqu'ils entrèrent à Varsovie. Depuis lors le général Mokronowski a disparu de la scène politique.

MOLINELLI (*Jean-Baptiste*), célèbre écrivain ecclésiastique, italien, etc.

Né à Gênes en 1730. Ses talens précoces et ses brillantes qualités firent présager de bonne heure le rang qu'il tiendrait un jour parmi les écrivains ecclésiastiques. A quinze ans il avait achevé sa philosophie avec une distinction telle que les jésuites firent tous leurs efforts pour le conquérir à leur société, mais il échappa à leurs sollicitations pour entrer dans la congrégation des écoles pies, et professa successivement la philosophie à Oneille, et la théologie à Gênes et à Rome, où Clément XIV lui donna des marques signalées de son estime. Il eut le courage d'imprimer, après la mort de Ganganelli, que le *probabilisme*, doctrine chérie des jésuites, mettant tout en probleme, avait préparé les voies à l'incrédulité et secondé ses efforts. L'esprit jésuitique, qui avait repris à Rome son ascendant, se déchaîna avec fureur contre le père Molinelli, et l'acte de vigueur qu'il avait fait devint pour lui une source de persécutions de la part des fanatiques: il recueillit néanmoins les suffrages de tous les hommes distingués, et les écrivains les plus illustres d'Italie s'honorèrent de l'avoir pour ami. Molinelli quitta enfin Rome, où il fut pourtant obligé de retourner plusieurs fois par ordre de sa congrégation, qui l'avait fait assistant du général, et fixa son séjour à Gênes. Il y partagea son temps entre les fonctions du ministère, l'enseignement des sciences ecclésiastiques, et la rédaction d'une foule de mémoires profonds, demandée par la république, qui l'avait choisi pour son théologien, et défendit les célèbres Ricci, évêque de Pistoya, et Solari, évêque de Noli: le premier à l'occasion de son synode, le second lorsqu'il dénonça au gouvernement Génois la bulle *Auctorem fidei*, comme également contraire aux notions saines de la doctrine catholique et aux droits de l'autorité civile. Lorsque les réformes opérées dans le clergé de France retentirent dans toute l'Europe, Molinelli, connu par ses recherches et son savoir, voulut approfondir cette matière, et après s'être bien con-

vaincu de la sincérité et de la justice de son opinion, il finit par approuver la constitution civile du clergé. Cet auteur infatigable mourut à Gênes le 22 février 1799, à l'âge de soixante-neuf ans, après avoir légué son héritage littéraire son ami, M. Desola. Le plus étendu de à ses ouvrages est un traité latin sur la primauté du pape et de ses successeurs, qu'il composa pour réfuter un auteur qui avait attaqué cet article du dogme catholique. Quelques idées, en très-petit nombre prêtent à la critique, par exemple celle d'imaginer que les évêques ne puissent reprendre des droits cédés par la faiblesse et l'ignorance de leurs devanciers, ou d'après les fausses décrétales; mais a cela près, l'ouvrage de Molinelli est excellent, et ses preuves sont toutes puisées dans les sources pures de l'antiquité.

MOLITERNO (le prince de), général napolitain, etc.

Né à Naples, d'une famille ancienne, et fils du prince de Marsico-Nuovo, ambassadeur des Deux-Siciles à Turin, ville dans laquelle il fut élevé; il servit en 1794 sous les ordres du général Féderici, en Lombardie, où il se distingua, et fut récompensé, à son retour auprès du roi de Naples, par la charge de gentilhomme de sa chambre. Lorsque les Français pénétrèrent de nouveau en Italie, en 1798, le prince Moliterno leva à ses frais deux régimens de cavalerie qu'il commanda en personne. Il montra d'abord beaucoup de zèle pour la cause royale, et fut même chargé de s'opposer aux progrès de l'ennemi; mais le départ du roi pour la Sicile, l'audace des patriotes, la certitude de ne pouvoir repousser les Français, et plus que tout cela, peut-être un peu d'ambition, l'engagèrent à prêter l'oreille aux sollicitations des conjurés, qui le déclarèrent secrètement généralissime des forces napolitaines. Le général Mack ayant ensuite conçu de justes soupçons sur le compte du prince, le fit arrêter; mais le peuple et les soldats, dont il possédait la faveur, le mirent presque aussitôt en liberté. L'approche des Français ne fit qu'ajouter à son pouvoir; tous les partis se tournèrent alors vers lui, et il se détermina enfin à traiter aussi avec le général français, pour lui ouvrir l'entrée de Naples. Confirmé, immédiatement après, dans son grade de général, mais dépouillé réellement de tout pouvoir par les nouvelles autorités, qui redoutaient une autre trahison de sa part, il justifia bientôt leurs craintes, et tint en effet quelques conciliabules secrets pour aviser aux moyens de ramener la cour à Naples. Les Français, instruits de ses projets, mais reconnaissans de ce qu'il avait fait pour eux, l'exilèrent d'une manière honorable en le faisant nommer ambassadeur de la nouvelle république près le directoire exécutif, et cette circonstance lui sauva la vie, qu'il eût sans doute perdue après la reprise de Naples par le cardinal Ruffo. Depuis lors, il a vécu obscurément à la cour des rois de Naples de la famille de Napoléon, et ne put néanmoins obtenir du service de Murat, en 1814, quoique celui-ci fût alors sur le point de perdre le trône et la vie.

MOLLERUS (N.), conseiller-d'état du roi des Pays-Bas, etc.

Né en Hollande, où il se prononça en faveur de la révolution, après l'entrée des Français; il eut une grande part aux affaires publiques de ce pays; fut successivement membre de diverses administrations, et resta même chargé, pendant quelque temps, du ministère de l'intérieur sous le roi Louis. Napoléon ayant ensuite réuni la Hollande à la France, nomma successivement M. Mollerus conseiller-d'état et directeur-général des ponts et chaussées pour les départemens bataves, ce qui n'empêcha pas celui-ci d'ajouter encore à ces fonctions celles de législateur et de président de la commission des finances. Il fut ensuite décoré de l'étoile de la Légion-d'Honneur et de la grand'croix de l'ordre de la Réunion; resta en France jusqu'en 1814, époque de la dissolution de l'empire de Napoléon, et retourna alors en Hollande, où le roi des Pays-Bas lui conféra le titre de conseiller-d'état, et lui donna aussi la présidence de la commission des finances. Son fils, W. Mollerus, qui avait servi en France, devint envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Portugal, où il était encore à la fin de 1818.

MONROE (*James*), président des Etats-Unis d'Amérique, etc.

Né en 1758. Il manifesta de bonne heure des principes politiques favorables à la révolution française; fut nommé ensuite ambassadeur des Etats-Unis à Paris, et introduit en cette qualité, le 15 août 1794, à la convention nationale, où il reçut du président l'acco-

lade fraternelle. Il se montra constamment l'ami des Français et le zélé défenseur de l'indépendance américaine; aussi lorsqu'en décembre 1796 le directoire suspendit toute relation avec le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique, présidé alors par John Adam, partisan des Anglais, il refusa d'admettre M. Pinckeney en remplacement de James Monroë, pour lequel il affecta toujours les plus grands égards. Cependant celui-ci remit quelques jours après ses lettres de rappel au directoire, dans une séance publique, et retourna en Amérique. Il fut réélu, en 1803, sous la présidence de Jefferson, au gouvernement de la Virginie, puis nommé ambassadeur extraordinaire près la cour de Madrid, pour des négociations relatives à la cession de la Louisiane à la France. Il se fit généralement chérir et estimer pour sa droiture et sa bonne foi; fut aussi envoyé à Londres en 1806, afin de mettre un terme aux différens existans à cette époque entre les deux états; et n'ayant pu réussir dans sa mission, il quitta l'Angleterre vers la fin de 1807, et revint à Philadelphie, où il fut appelé aux fonctions de secrétaire-d'état en novembre 1811. Il se distingua dans cet emploi par une grande habileté et surtout par une impartialité qu'on n'espérait peut-être pas de ses opinions toutes françaises; et fut aussi chargé du commandement général de l'armée américaine après la prise de Washington par les Anglais en 1814. La paix n'ayant pas tardé à se conclure, M. James Monroë se livra de nouveau à ses travaux ministériels, et ils furent si agréables à ses concitoyens, qu'ils l'élevèrent, à la fin de 1816, au poste honorable de président du gouvernement des Etats-Unis.

MONTAGU (mistriss *Elisabeth*), célèbre dame anglaise, etc.

Née dans le comté d'Yorck, et fille de sir Mathieu Robinson, seigneur de Horton, au comté de Kent; elle reçut de la nature un jugement sain et un goût exquis, qui furent cultivés avec soin par le fameux docteur Middelton, chargé de son éducation. Miss Robinson traduisit, avant l'âge de huit ans, *le Spectateur* en latin; et elle épousa, en 1742, le lord Edouard Montagu de Atlerthorpe, au comté d'Yorck, fils de Charles, cinquième enfant d'Edouard, premier comte de Sandwick: lady Montagu eut de ce seigneur un fils qui mourut à deux ans, et se trouva ensuite, fort jeune encore, veuve sans enfant, très-riche, et tenant à ce qu'il y avait de plus grand à la cour. Elle se livra alors avec plus d'ardeur que jamais à l'étude de la littérature, et publia en 1769 un *Essai sur le génie et les écrits de Shakespeare*, qui obtint une brillante réputation et qui peut être regardé à juste titre comme une des preuves les plus éclatantes du mérite transcendant du père de la tragédie anglaise: elle aida aussi beaucoup le lord Litleton dans la composition de ses dialogues des morts. Ladi Montagu forma peu après, dans sa belle maison de Portman-Square, une société littéraire, connue depuis sous le nom de *club des bas bleus*, et qui ne dut ce sobriquet ridicule, appliqué généralement depuis à toute femme anglaise qui s'occupait de littérature ou de sciences, qu'à la couleur des bas d'un des membres de la société. Elle singularisa également son caractère d'une autre manière, en donnant régulièrement à diner, chaque année, au mois de mai, et sans qu'on pût en deviner le motif, à tous les ramoneurs de la ville de Londres, quel que fût leur nombre et leur pays. Lady Montagu, qui avait pour sincère admirateur lord Litleton, aima, dit-on, de son côté le fameux comte de Bath, qu'elle accompagna, ainsi que son épouse, dans leur voyage en Allemagne: elle mourut en 1800, dans un âge très-avancé, laissant après elle une réputation d'esprit et de savoir que le temps n'a fait que confirmer.

MONTARCO (le comte de), ministre d'état espagnol, etc.

Né dans la Navarre en 1754, d'une famille ancienne. Il s'attacha à la cour, où il eut des succès; fut employé dans diverses missions politiques, et parvint ensuite au poste important de gouverneur du conseil de Castille sous le roi Charles IV. Il parcourut sa carrière d'une manière brillante; se fit généralement chérir et estimer, et jouissait encore de toute la confiance du vieux monarque espagnol, à l'époque des premiers troubles qui amenèrent la chute de Charles IV et l'élévation momentanée de Ferdinand VII. Le comte de Montarco suivit aussi le roi d'Espagne à Bayonne, et s'étant prononcé pour Joseph-Napoléon, devenu son souverain par la force, celui-ci le nomma conseiller d'état le 8 mars 1809, et le chargea le 18 mai suivant de la présidence de la

section de la police générale. Au mois de septembre de la même année, il fut aussi décoré du grand cordon de l'ordre royal d'Espagne, et devint commissaire royal pour le royaume de Cordoue, au moment du départ de Joseph pour cette province en 1810. Les revers de l'armée française en Russie ayant amené en 1814 un arrangement entre Napoléon et Ferdinand VII, qui retourna en Espagne, le comte de Montarco suivit Joseph dans son retour en France, et se fixa ensuite à Montauban, où il mourut le 28 décembre 1814, âgé d'environ soixante ans.

MONTEVERDE (don *Juan*), général espagnol royaliste, dans l'Amérique méridionale, etc.

Il montra généralement peu de bonne foi à l'égard de ses adversaires; rompit sans scrupule, ou éluda les traités faits avec eux, et donna un nouvel exemple de sa déloyauté en 1812, à l'égard du général Miranda et de ses compagnons d'armes, qui venaient de lui remettre le fort de la Guayra, la ville de Caracas et les provinces de Cumana et de Barcelona. Malgré l'engagement solennel qu'il venait de prendre avec eux de respecter leurs personnes et leurs propriétés, il les fit tous prendre et jeter dans des cachots où plusieurs moururent, et donna pour excuse de ce procédé et de ce manque de foi qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour traiter avec des rebelles : il en fut récompensé par la place de capitaine général de Venézuéla. Devenu possesseur de Caracas et presque de tout l'état de Vénézuéla, il avait alors les moyens d'assurer la paix, que le peuple de ces provinces désirait ardemment; mais au lieu d'employer la douceur et la clémence, il ne songea qu'à satisfaire ses ressentimens; les prisons regorgèrent de personnes qui avaient soutenu l'indépendance, et une foule de maisons furent converties en cachots; aussi ne tarda-t-il pas à voir le feu de l'insurrection éclater de toutes parts. Il fut battu successivement à Niquitao, Barinas et Lostagnanes, par Bolivar, puis chassé de Caracas, et enfin de tout le Vénézuéla. Il ne lui restait plus que la citadelle et la ville de Puerto-Cabello, à la fin d'août 1813; mais ayant alors reçu un renfort de douze cents hommes il se porta de nouveau en avant, fut encore défait près d'Agua-Caliente, et quitta le champ de bataille grièvement blessé. Il fut ensuite remplacé dans son gouvernement par le général espagnol Cagigal, et revint peu après en Espagne.

MONTGELAS (*Maximilien-Joseph*, comte de), ministre des affaires étrangères et des finances de Bavière, etc.

Né à Munich en 1759, d'une famille noble. Il embrassa d'abord la carrière militaire qu'il quitta bientôt pour l'administration civile; remplit ensuite divers emplois à la cour, dans lesquels il fit remarquer ses talens et sa capacité; et parvint à la fin au poste difficile de premier ministre (sous le titre modeste de ministre des affaires étrangères et des finances) à l'avénement du prince actuellement régnant. Il se rendit célèbre par les réformes qu'il opéra successivement dans les états de Bavière, avant et depuis le traité de Lunéville, et se fit ainsi la réputation d'esprit philosophique et novateur. C'est en vain que les moines se liguèrent contre lui; il porta un coup funeste à leur autorité, et les fit dépouiller de la plus grande partie de leurs biens. Il osa aussi effectuer un grand nombre de changemens dans les usages et les lois du pays; fit de nombreuses et utiles réformes, et parvint enfin, malgré les clameurs, à opérer dans l'administration une révolution complète. En juillet 1803, il épousa la jeune comtesse d'Arco; détermina par ses conseils la cour de Munich à s'attacher à la France, sa véritable et naturelle alliée, et contribua de tout son pouvoir à cimenter l'union qui se forma alors entre Napoléon et son souverain. Le comte de Montgelas jouissait encore de toute la plénitude de sa puissance ministérielle, lorsque les revers de Napoléon et sa chute en 1814 donnèrent à ses ennemis l'espoir de le renverser lui-même. En effet, le maréchal de Wrede, encore tout fier de ses succès, malgré la forte leçon qu'il avait reçue à Hanau, voulut avoir l'honneur de lui porter les premiers coups, et publia une brochure contre lui sous le titre : *De la Bavière sous le gouvernement du ministre Montgelas.* Ce dernier y répondit avec beaucoup de mesure et de modération, et profita habilement de cette occasion pour justifier les actes de son administration. Cependant comme son véritable crime était d'être le partisan avoué de la France, et que l'influence autrichienne se faisait déjà sentir dès lors dans les conseils bavarois, le comte de Montgelas

ne put résister long-temps aux attaques dirigées contre lui, et il vit même préférer son adversaire pour l'honorable mission du congrès de Vienne, où se trouvaient réunis, avec les souverains, presque tous les premiers ministres des puissances de l'Europe. Son crédit parut néanmoins reprendre quelque faveur, et il partit même pour Vienne à la fin de septembre 1814; mais cette auréole de faveur disparut bientôt encore pour lui; et il se vit définitivement obligé de donner la démission de ses emplois le 2 février 1817. On lui accorda une pension de trente mille florins, avec la permission de se retirer en Suisse, où il fixa son séjour, et qu'il ne quitta momentanément en 1818 que pour venir passer quelque temps en France.

MONT-GOMERY (*Robert*), colonel anglais, etc.

Né en Écosse en 1775, d'une noble et ancienne famille, illustrée dans les armes. Il suivit la carrière de ses aïeux, et se trouvait déjà colonel-commandant le 9e régiment d'infanterie anglaise lorsqu'il fut tué, au mois de mars 1803, dans un combat singulier contre le capitaine Macnamara, de la marine royale. Robert Mont-Gomery était un officier du plus grand mérite; il avait servi dans la guerre de la révolution, pendant laquelle il s'était distingué par son activité et sa bravoure et avait successivement mérité les plus grands éloges à Malte, à Alexandrie, et surtout en Hollande, où son corps ayant été mis en désordre par la retraite des Russes, il prit la caisse d'un tambour qui avait été tué, et rallia ses troupes Il n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il mourut.

MONTIJO (dona *Maria-Françoise*, Portocarrero, comtesse de), grande d'Espagne, etc.

Issue d'une maison illustrée dans les fastes de l'Espagne. Elle épousa très-jeune le comte de Montijo, grand d'Espagne de première classe, et l'un des seigneurs les plus considérables de la cour de Madrid, et se fit bientôt connaître par son amour pour la bonne littérature, et surtout par les efforts qu'elle fit pour en propager le goût. Elle mérita bientôt un rang distingué parmi les savans espagnols, et sa maison devint le centre de réunion d'un grand nombre d'ecclésiastiques aussi vertueux qu'éclairés. Cependant quelques prêtres et moines fanatiques les accusèrent hautement de jansénisme, ainsi que la comtesse; et don Balthasar Calvo, chanoine de St.-Isidore, ainsi que le frère Antoine Guerrero, dominicain, osèrent même publier en chaire qu'il existait dans la capitale un conciliabule de jansénistes protégé par une dame de la première distinction, qu'ils eurent soin de désigner clairement. Le nonce de la cour de Rome ayant informé le pape de ce qui se passait à cet égard, sa sainteté adressa de suite aux deux prédicateurs des lettres de remercîmens pour leur zèle inconsidéré, et cette approbation du saint-père fut le signal de dénonciations dirigées contre la société de la comtesse, à laquelle on reprocha, outre l'accusation de jansénisme, d'entretenir une correspondance religieuse et littéraire avec le célèbre abbé Grégoire, alors évêque de Blois. Néanmoins le rang et la naissance des accusés fournirent à ceux-ci le moyen d'arrêter la persécution; une espèce d'intrigue de cour fit seulement éloigner de Madrid la comtesse, et les inquisiteurs parurent ostensiblement n'y entrer pour rien. La comtesse de Montijo se retira à Logrogno, où elle mourut en 1808, laissant après elle une réputation bien acquise de vertu, et de charité envers les pauvres.

MONTROSE (le duc de), membre de la chambre des pairs de la Grande-Bretagne, etc.

Issu d'une antique et noble maison de l'Écosse, célèbre par son attachement et sa fidélité aux Stuarts. Il entra dans la chambre des pairs à l'époque de sa majorité; vota presque toujours avec le ministère dont il faisait partie en qualité de membre du bureau de commerce, et répondit le 2 février 1801 à une attaque de l'opposition, par un discours, dans lequel il examina la situation de l'Angleterre dans ses rapports avec le continent. « Quant à la » France, dit-il, elle est plus grande, » plus formidable aujourd'hui qu'elle » n'a jamais été, même à l'époque la » plus brillante du règne de Louis XIV; » mais c'est une raison de plus pour que » nous soyons en garde contre elle, et » grâces à la sage conduite du ministère » nous sommes en ce moment plus en » état que nous ne l'étions de maintenir » nos droits. » Il lut ensuite un projet d'adresse au roi, contenant une protestation très-vive de dévouement et d'empressement à seconder ses intentions; reprit encore, un mois après, la défense

de l'ancien ministère, dont il justifia les opérations, et s'opposa aussi à ce qu'on ouvrît une enquête sur l'état de la nation. Après la chute du ministère Fox et Greenville, occasionnée par la mort du premier, le duc de Montrose rentra en fonctions comme membre du bureau du contrôle, et seconda, depuis cette époque jusqu'en 1814, toutes les propositions ministérielles, quelque fussent leur nature et leur objet. On le vit pourtant présenter à la chambre des pairs, le 25 juillet de cette dernière année une pétition des habitans de son comté, contre l'article du traité de Paris, qui permettait encore à la France le commerce des esclaves; mais cette lueur d'opposition ne dura pas longtemps, et le noble duc retourna bientôt se placer sur les bancs du ministère, dont il était encore l'un des plus zélés défenseurs à la fin de 1818.

MOORE (*John*), médecin et littérateur anglais, etc.

Né à Sterling en 1730, d'un ecclésiastique. Il étudia la médecine à Glascow; fut nommé en 1747 chirurgien de l'armée anglaise, alors en Flandre, et garda cette place jusqu'à la paix générale. Après avoir voyagé pendant quelques années, tant en France qu'en Italie et en Allemagne, il alla s'établir à Londres en 1779, et publia peu après la relation de ses voyages, qui a été traduite plusieurs fois, et qui fut généralement bien accueillie: son style est tout à la fois un modèle de facilité et de clarté. Son roman intitulé *Zéluco*, qui fut traduit en 1796, par feu Cantwel, est également écrit avec une vérité de caractère, une force et une originalité de style qui en feront un monument durable du génie anglais. Le roman d'*Edouard* acquit aussi une juste célébrité; mais on ne fit pas autant de cas d'un troisième ouvrage de ce genre, intitulé *Mordaunt*, ou esquisse de mœurs et de caractères dans divers pays, contenant l'histoire d'une française de qualité, etc.; et on accusa l'auteur de s'être mis lui-même à contribution. Il composa aussi des *œuvres mêlées* qui parurent après sa mort, et dans lesquelles on trouve les portraits caractéristiques des principaux personnages qui ont joué un rôle dans la révolution française, avec un aperçu géographique des villes les plus remarquables de l'Europe. On a encore de John Moore des essais de médecine, qui lui attirèrent beaucoup d'ennemis parmi ses confrères, parce qu'il révélait plusieurs secrets du charlatanisme de sa profession : il mourut dans sa maison de Richemont, près de Londres, le 28 février 1802, âgé d'environ 72 ans. Son fils, John Moore, lieutenant-général anglais, qui s'était rendu célèbre par sa bravoure et ses talens militaires, fut tué en Espagne d'un boulet de canon en 1811.

MOORSEL (le baron de), l'un des chefs de l'insurrection des Pays-Bas, etc.

Né en Belgique d'une ancienne famille de ce pays. Il se montra ouvertement l'ennemi de la domination française, et fut un des chefs de l'insurrection qui éclata dans les départemens réunis en 1796 et 1797. Il excita les habitans à se révolter contre leurs dominateurs; arma ses paysans, ainsi que les conscrits de son arrondissement, et se mit à leur tête pour attaquer les Français; mais ayant été malheureusement battu et mis en fuite, il se cacha dans la maison d'un particulier, où il fut découvert le 24 janvier, et de là traduit devant une commission militaire, qui le condamna à mort, et le fit fusiller à Bruxelles dans le courant de février 1797.

MORA-Y-JARABA (don *Pablo* de), savant jurisconsulte espagnol, conseiller d'état de Charles III, etc.

Né dans la Vieille Castille de parens nobles, qui le destinèrent à la jurisprudence. Il fit d'excellentes études, et ne tarda pas à se faire remarquer par des talens peu communs. Il publia en effet divers ouvrages, qui le classèrent bientôt parmi les plus célèbres jurisconsultes de l'Espagne, et dans lesquels on cite particulièrement les *Erreurs du Droit civil, et les Abus de la Jurisprudence*, ouvrage qui passe en Espagne pour un des meilleurs qui aient été écrits sur cette matière : on le croit même préférable à celui de Muratori sur le même sujet. Devenu conseiller d'état sous le roi Charles III, ces nouvelles et importantes fonctions ne purent le distraire de ses travaux accoutumés, et il composa depuis, outre des *Mémoires et Consultations*, plusieurs autres écrits, tels qu'un *Traité sur les lois de la guerre ; la Science vengée ;* des *Réflexions* sur un cours de philosophie; et enfin un autre ouvrage intitulé : *De la Liberté du Commerce*. Don Pablo de Mora mourut à Madrid

vers l'année 1800, avec la réputation d'un savant jurisconsulte et d'un homme de bien.

MORAWITZKY (*Henri-Théodore*, comte Topor-), ministre de Bavière, etc.

Né à Munich le 31 octobre 1735. Il fut élevé à la grande école d'Ingolstadt, et fit ensuite différens voyages en France et en Allemagne. Devenu, à l'âge de vingt-trois ans, conseiller de la cour en activité à Munich, le désir de vivre auprès de son père, qui était vice-gouverneur et président de la régence à Amberg, le détermina à solliciter une place dans cette régence, qu'il obtint en conservant son rang au conseil de la cour, où il fut rappelé en 1764. Nommé au bout de deux ans conseiller de révision, et reçu quelques temps après membre de l'académie des sciences de Munich, il contribua dans la suite, en qualité de vice-président, au perfectionnement de cet institut, et fut appelé, en 1776, à la place de vice-président du conseil de la cour à Munich, d'où l'électeur, Charles Théodore, le fit passer à la chambre des finances, et de là à la présidence de la haute-régence, qui fut alors établie. En 1791, le comte Morawitzky se retira des affaires, et vécut sept ans dans la commanderie de Bibourg, consacrant ses loisirs aux sciences. Envoyé, en 1797, au congrès de Rastadt, en qualité de ministre plénipotentiaire, la manière dont il se conduisit dans cette mission causa beaucoup de satisfaction au nouveau roi de Bavière, qui lui confia alors l'administration des affaires ecclésiastiques, en lui donnant le rang de ministre d'état et des conférences. Au commencement de 1806, le comte Morawitzky eut aussi la direction du ministère de la justice et de la police, et garda le premier de ces départemens lors de l'organisation ministérielle, qui fut arrêtée le 24 octobre de la même année. Décoré successivement de l'ordre de Saint-Hubert, puis de la grand'croix de l'ordre du Mérite civil de la couronne de Bavière, il obtint ensuite une des grands-croix de la Légion-d'Honneur, et fut chargé, en 1810, pendant l'absence de M. de Montgelas, des portefeuilles du ministère des affaires étrangères, de l'intérieur et des finances. L'affaiblissement de ses forces, causé par son âge, ne l'empêcha pas de vaquer tous les jours régulièrement aux affaires avec le plus grand zèle jusqu'à la veille de sa mort, arrivée dans les premiers mois de 1811.

MORELOS (*Joseph-Marie*), prêtre et général des insurgés mexicains, etc.

Né au Mexique, et fils d'un menuisier. Il entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et obtint bientôt une cure, dont il remplissait les devoirs avec une exactitude exemplaire, quand l'invasion de l'Espagne par les Français, les ordres des cortès et les sollicitations d'un gentilhomme mexicain lui mirent les armes à la main. Il déploya tant de courage qu'il devint ensuite général en chef des insurgés; refusa de reconnaître la souveraineté de Ferdinand VII, prétendant que ce prince n'était que l'agent et le prête-nom de Napoléon, et se rendit surtout célèbre par des cruautés inouïes. Il fit, disent les relations officielles publiées en Espagne, massacrer sans pitié tous les Espagnols qui tombèrent entre ses mains; incendia les villes et les villages attachés à la cause de la monarchie, et fut enfin le plus cruel ennemi des royalistes de ces contrées. Battu enfin et fait prisonnier par les troupes royales, il fut conduit à Mexico, et livré à l'inquisition, dont le tribunal, après l'avoir dégradé de la prêtrise, le renvoya devant l'auditeur des guerres, qui le condamna à mort. Il écrivit, dit-on, de son cachot, une lettre au vice-roi, dans laquelle il exposait ses torts, et demandait pardon au roi, et n'en fut pas moins fusillé le 22 décembre 1815. Il est à remarquer que le gouvernement espagnol n'a jamais fait périr un seul prisonnier américain de marque sans lui avoir prêté, avant que de mourir, des sentimens entièrement opposés à sa conduite; et cela a été répété si souvent, et les formules ont été tellement les mêmes, qu'il a été impossible au lecteur de bonne foi d'y voir désormais autre chose qu'une jonglerie politique et religieuse tout à la fois.

MORELLI (*Marie-Madelaine*), de l'académie des arcades de Rome, etc.

Née à Pistoie. Elle se distingua dans sa jeunesse par des talens pour la poésie, qui la firent ensuite recevoir dans l'académie des arcades de Rome, sous le nom de *Corilla olimpia*. Ses succès lui procurèrent depuis l'honneur de recevoir au Capitole, le 31 août 1771, la couronne du grand poëte, que Pétrarque obtint, et qui allait ceindre le front du Tasse si la mort ne l'eût frappé la veille de la cérémonie. Le célèbre im-

primeur Bodoni recueillit les actes de ce couronnement solennel et des honneurs rendus alors à Corilla, qui mourut à Florence le 8 novembre 1800.

MORGAN (*Jean*), savant médecin américain, etc.

Né en 1735 à Philadelphie. Il commença de bonnes études à Nottingham, qu'il termina au collége de Philadelphie, sous le docteur Alisson. Il se fit connaître en 1757 par un ouvrage de littérature qui eut du succès, et s'appliqua ensuite à la médecine. Quand il eut achevé ses cours, il servit en qualité de lieutenant-chirurgien dans les troupes de la province qui avaient été dirigées contre les Français en Amérique, et se fit, par son habileté, et surtout par ses soins infatigables pour les malades et les blessés, une très-grande réputation. En 1760 il se rendit en Europe pour s'y perfectionner dans son art; passa deux ans à Edimbourg, où il étudia sous Monroë, Cullen, Rutherford, Whyt et Hope, et fut alors reçu docteur en médecine. D'Edimbourg Morgan alla à Paris, où il suivit les leçons d'anatomie du célèbre docteur Sue, et visita ensuite la Hollande et l'Italie. A son retour à Londres la société royale le mit au nombre de ses associés, et c'est à cette époque qu'il concerta, avec le docteur Shippen, le plan d'une école de médecine à Philadelphie, où il fut nommé, à son arrivée en 1756, professeur de médecine théorique et pratique au collége de cette ville. En 1769 il parvint à réunir l'école de médecine avec le collége; établit peu après la société philosophique d'Amérique, et partit en 1773 pour la Jamaïque, afin de solliciter des secours pour l'avancement de la littérature dans le collége. Devenu en 1775 directeur-général et médecin en chef des hôpitaux de l'armée américaine, à la place du docteur Church, qui avait été emprisonné sur des soupçons d'intelligence avec l'ennemi, il partit aussitôt pour Cambridge; mais il se vit obligé de quitter ses fonctions en 1777 pour s'occuper de sa propre défense. Des discussions entre les chirurgiens de l'hôpital général et ceux des régimens ayant donné lieu à des calomnies contre lui, il se présenta devant un comité du congrès, assemblé sur sa demande, et y fut honorablement acquitté : le docteur Morgan mourut en 1789. Il entendait parfaitement les auteurs latins et grecs, et avait lu tout ce qui existait en médecine : on lui doit aussi plusieurs ouvrages sur cette science.

MORGAN (*George-Cadogan*), chimiste et physicien anglais, etc.

Né en 1754 à Bridge-End en Glamorganshire, un des comtés du Sud-Wales. Il se destina au ministère évangélique, et fut nommé en 1776 prédicateur d'une église de dissidens à Norwich. En 1785 il passa à Yarmouth dans la même qualité, et se retira l'année suivante à Hackney, où il fit, dans un établissement littéraire, des cours de philologie, de mathématiques et d'histoire naturelle, sous la direction de son oncle, le docteur Price : ces derniers lui donnèrent occasion de publier dans la suite ses leçons sur l'électricité. Il composa aussi en 1785 des *Observations* et *Expériences* sur la lumière des corps en état de combustion, qui furent insérées dans les Transactions philosophiques. Morgan a également laissé plusieurs mémoires sur la chimie : il prétendait être en état de démontrer le phlogistique de la manière la plus évidente, lorsqu'il mourut le 17 novembre 1798, âgé seulement de quarante-quatre ans environ.

MORGAN (lady), célèbre romancière anglaise, etc. (Voyez OWENSON.)

MORILLO (don *Pablo*), général en chef des troupes royales espagnoles dans l'Amérique méridionale, etc.

Issu d'une famille obscure. Il prit le parti des armes; se trouvait sergent de marine à l'époque des premiers troubles; devint officier-général, et se distingua dans la guerre d'Espagne, par son courage et sa fidélité à la cause de Ferdinand VII. Lorsque ce monarque remonta sur son trône en 1814, don Morillo fut mis à la tête d'une expédition de dix mille hommes, destinés à soumettre de nouveau au joug de la métropole les colonies espagnoles de l'Amérique, insurgées pour leur indépendance. Il débarqua à Careipano vers le milieu d'avril 1815; marcha immédiatement sur Caracas, qu'il emporta; et vint ensuite mettre le siège devant Carthagène, dont il s'empara après une résistance opiniâtre de la part de la garnison et des habitans. Il entreprit aussi et exécuta la conquête de la Nouvelle-Grenade, et se rendit maître de Santa-Fé de Bogota au mois de juin 1816. Il y fit périr, dit-on, plus de six cents personnes qui avaient pris part aux troubles, soit comme militaires soit comme administrateurs ou députés, parmi lesquels on

cite plusieurs individus renommés par leurs talens ou leurs vertus. Après différens succès suivis de revers, le général Morillo fut enfin battu complétement en 1818 et laissé pour mort; mais au moment où l'on croyait qu'il avait réellement cessé de vivre, on apprit qu'il était en quelque sorte guéri de ses blessures, et prenait les eaux à Aqua-Caliente près de Porto-Cabello. Cependant il ne tarda pas à être rappelé en Espagne, à cause de sa conduite militaire et politique dans l'Amérique méridionale, et eut pour successeur un officier général de son nom.

MORLA (don *Thomas* de), lieutenant-général espagnol, gouverneur de Cadix, etc.

Il embrassa très-jeune l'état militaire; parcourut rapidement les grades inférieurs, et devint enfin lieutenant-général des armées espagnoles. Il fut ensuite nommé gouverneur de Cadix, puis appelé au conseil de Castille, où il montra des connaissances administratives peu communes, et exerçait encore les fonctions de conseiller d'état lorsque l'invasion des Français en Espagne et la chute successive des deux monarques, Charles IV et Ferdinand VII, remplirent de troubles cette péninsule. Don Thomas de Morla se prononça d'abord hautement en faveur de l'insurrection qui éclata en 1808 contre les Français; et, s'étant réfugié dans son gouvernement de Cadix, il y présida la junte suprême d'état, qui n'avait presque plus que cette ville sous sa domination. Cependant, soit qu'il fût plus modéré que ses collègues, soit qu'il voulût réellement favoriser le nouveau souverain Joseph Napoléon, don Thomas de Morla fut bientôt accusé de trahir les intérêts de l'Espagne, et perdit son emploi de gouverneur à la suite d'une insurrection populaire dirigée contre lui. Il quitta Cadix, non sans danger de la vie; se rangea immédiatement sous les drapeaux du roi Joseph, qui le créa membre de son conseil d'état le 8 mars 1809, et le décora quelques mois après du grand cordon de l'ordre royal d'Espagne. C'est à cette époque et à l'occasion de l'installation du nouveau ministre que le général Morla fit, au nom de ses collègues de l'ancien conseil de Castille, un discours de remercîment au monarque, dans lequel il retraça les malheurs passés et les fautes de l'ancien gouvernement, dont le nouveau allait, dit-il, être indubitablement le réparateur: cette harangue, accompagnée de protestations de fidélité et de dévouement, valut à son auteur la présidence des sections de la guerre et de la marine. Don Thomas de Morla mourut en 1811.

MOSCATI (le comte *Pierre*), directeur cisalpin, sénateur, etc.

Né à Milan, au mois de juin 1739, de Bernardin, un des plus célèbres chirurgiens d'Italie, et membre étranger de l'académie royale de chirurgie de Paris; celui-ci ayant reconnu dans son fils d'heureuses dispositions pour les sciences, les cultiva lui-même avec beaucoup de soin, et l'envoya ensuite faire ses premières études en Toscane, puis à Turin, sous la direction des célèbres Bertrandi et Beccaria. Il prit depuis le degré de docteur en médecine et chirurgie à l'université de Pavie; passa de là, comme aide-médecin, dans l'hôpital de Florence, où il profita de l'instruction de Nannoni; et vint enfin à Bologne, alors illustrée par les Beccari, Molinelli et Mme Laure Bassi, qu'il suivit avec la plus grande attention. Nommé en 1764, et au concours, professeur d'anatomie et de chirurgie dans l'université de Pavie, que l'impératrice Marie-Thérèse avait conçu le plan de rétablir, Moscati publia, outre ses leçons d'anatomie en forme de tableaux, qui furent très-recherchées, un *Discours sur les différences physiques qui existent entre les hommes et les animaux*, qui fit beaucoup de bruit en Italie et en Allemagne, où il fut traduit. En 1772 il fut aussi choisi par Marie-Thérèse pour professer la chirurgie des accouchemens, et diriger l'établissement qu'elle venait de former pour les enfans-trouvés. Les changemens politiques d'Italie étant ensuite arrivés, la renommée fit connaître Moscati au général en chef Bonaparte, qui, sans le consulter, changea sur-le-champ le célèbre médecin en un membre du directoire de la république cisalpine: on prétend que, lorsqu'il voulut refuser cet emploi peu analogue à ses goûts, le général lui répondit tranquillement: « *Si les honnêtes gens refusent, je nommerai des coquins.* » Il accepta alors, mais pour peu de temps; et dès qu'il eut obtenu sa démission, il reprit son emploi à l'hôpital. Après la bataille de Marengo, il fut de nouveau lancé dans la carrière politique.

d'abord comme membre de la consulta législative, et ensuite de la consulta d'état, puis en qualité de directeur-général de l'instruction publique : lors de la création d'un sénat en Italie en 1801, Moscati, toujours en évidence, devint successivement sénateur, dignitaire de la Couronne de Fer, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, et enfin comte. Depuis la chute du royaume d'Italie, il mène une vie retirée, et s'applique toujours aux sciences, qu'il chérit de préférence à tout. Il est encore aujourd'hui l'un des directeurs de l'institut italien et président du conseil central de santé. Son caractère, sa conduite dans les divers emplois qu'il a occupés, et surtout son amour pour les sciences et pour son pays, lui ont mérité l'estime générale : il a fondé à ses frais un observatoire de météorologie et d'astronomie.

MOSER (*Frédéric-Charles*, baron de), ministre d'état de Hesse, ambassadeur, littérateur, etc.

Né à Stuttgard le 18 décembre 1723, et fils aîné de Jean-Jacques Moser, célèbre publiciste allemand. Il étudia à Jéna; devint en 1747 secrétaire de la chancellerie de Hesse-Hombourg, puis conseiller intime de Hesse-Darmstadt, et enfin ministre de ce dernier prince au cercle du Haut-Rhin. Nommé depuis conseiller intime de Hesse-Cassel, et envoyé de cette cour et de toute la maison de Hesse au même cercle, il passa de là, successivement et en la même qualité, près des états-généraux de Hollande, à la cour impériale d'Autriche et aux cours électorales de Mayence, de Coblentz et de Manheim. Élevé en 1767 au rang de conseiller aulique de l'empire, il quitta Vienne en 1770 pour se rendre à Vinweiler, comme administrateur du comté de Falkenstein, et fut appelé ensuite aux fonctions de ministre d'état avec la présidence du conseil privé. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de se livrer à la littérature, et de publier divers ouvrages qui font honneur à ses talens; mais celui de ses écrits qui lui a fait le plus de réputation, et qui a été réimprimé et traduit plusieurs fois, est sans contredit celui intitulé : *Idée du Prince et de son Ministre*, dont la traduction française, qui paraît avoir été la plus estimée, a paru sous le titre : *le Maître et le Serviteur*, ou *les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*. On doit encore au baron de Moser un petit recueil de fables en prose, et un poëme aussi en prose, intitulé *Daniel*, qui a été traduit en français en 1787. Il rassembla aussi, sous le titre d'*Archives patriotiques pour l'Allemagne*, une infinité de pièces intéressantes pour la statique, parmi lesquelles se trouvent plusieurs vies écrites par l'auteur avec autant de soin que de jugement; celle entre autres du fameux duc Ernest-le-Pieux, de Saxe-Gotha. Le baron de Moser mourut le 18 novembre 1798.

MOSTOWSKI (le comte *Thadée*), ministre d'état polonais, sénateur, etc.

Né à Varsovie le 29 octobre 1766. Il fut nommé en 1790 castellan, et par conséquent membre du sénat, et établit alors une gazette nationale très-répandue, qui eut une influence marquée sur l'esprit public. Devenu membre du comité constitutionnel à la proclamation de la constitution du 3 mai 1791, il quitta la Pologne en 1792, après l'adhésion de Stanislas à la confédération de Targowitz, et vint à Paris, où il eut bientot des liaisons particulières avec Vergniaud, Condorcet et les principaux membres du parti de la *Gironde*. Il conféra aussi en 1793 avec les membres du gouvernement chez le ministre Lebrun, l'un d'eux. Mais les arrangemens qui furent pris alors restèrent sans effet, à cause de la chute des Girondins au 31 mai; et le comte Mostowski, suspect aux jacobins, fut arrêté à trois reprises différentes, ainsi que la princesse Alexandre Lubomirska, avec laquelle il était à Paris, et qui fut guillotinée quelques mois après. Il parvint néanmoins à leur échapper, grâce à Hérault de Séchelles, membre du comité de salut public, qu'il avait connu à Paris, et qui le délivra à Troyes des mains du comité révolutionnaire; et arriva enfin en Pologne, où il se retira dans sa terre de Tarkomin près de Varsovie. Il y fut entouré, quinze jours après, par les troupes russes, puis arrêté par ordre du général-major Sievers, et détenu dans sa propre maison pendant trois mois. Délivré au bout de ce temps, il eut une assez grande influence pendant l'insurrection de 1794; fut successivement membre du conseil provisoire et du conseil de guerre sous Wawrzecki, successeur de Kosciusko, et osa proposer, après la prise du faubourg de Prague par les Russes, de rassembler les vingt-quatre à vingt-six mille hommes et cent ca-

nons qui restaient encore aux Polonais, et de traverser avec eux l'Allemagne pour se joindre aux Français qui alors avaient obtenu de grands avantages sur le Rhin. Cette proposition fut adoptée, et le général Dombrowski se chargea de l'exécuter; mais la désunion et l'inexpérience des généraux ayant fait manquer ce plan, Mostowski ne voulut pas fuir, et resta avec Ignace Potocki et Zakrzewski à Varsovie, où il obtint même de Suwarow sa parole pour la sûreté des personnes et des propriétés. Malgré cette promesse, il fut pourtant arrêté de nouveau, le 20 décembre 1794, par ordre de Catherine, et conduit à Saint-Pétersbourg. Détenu d'abord à la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul, et mis ensuite dans une maison de la ville au secret, il fut enfin délivré, ainsi que ses compagnons d'infortune, par Paul I[er] dans les premiers jours de janvier 1797. Depuis lors il vécut dans ses terres près de Varsovie, où il s'occupa avec succès d'agriculture et de belles-lettres, puis fut élu membre de la société littéraire de Varsovie. Il vint de nouveau à Paris dans les premiers jours de 1805, pour y concerter sans doute avec Napoléon les moyens de soustraire la Pologne au joug de l'étranger; cependant il parut peu dans les mouvemens qui suivirent l'invasion des Français; devint en 1815 ministre de l'intérieur dès qu'Alexandre I[er] eut été salué roi de Pologne, et ajouta depuis à son département celui de la police générale, au nom duquel il fit un rapport le 2 avril 1818 sur la situation du royaume.

MOULTRIE (*Guillaume*), gouverneur de la Caroline, et major-général dans l'armée d'Amérique, etc.

Il se consacra dès sa jeunesse au service de son pays, et s'enrôla en 1760 comme volontaire dans la guerre de Cherkoée, sous les ordres du gouverneur Littleton. Il suivit ensuite le colonel Montgommery dans une autre expédition, et commandait en 1761 une compagnie avec laquelle il battit les Cherkoées, qu'il réduisit à faire la paix. Au commencement de la révolution, il se montra un des premiers parmi ceux qui réclamaient la liberté pour leur patrie, et brava tous les dangers pour faire valoir les droits de l'Amérique. Nommé colonel du second régiment de la Caroline-Méridionale, il défendit, à la tête de trois cent quarante hommes de troupes de ligne et quelques milices, le fort de l'île Sulivan contre les Anglais, qu'il força à la retraite, et se couvrit de gloire dans cette occasion: le congrès lui vota des remercîmens pour sa conduite, et ordonna depuis, pour en perpétuer le souvenir, que le fort serait appelé *Moultrie*. Il gagna en 1779 la bataille de Beaufort sur les Anglais; commanda en second, pendant le siége de Charlestown, jusqu'à ce que la ville fût prise, et partit alors pour Philadelphie. Il revint en 1782 dans sa patrie, dont il fut nommé gouverneur, et continua d'en exercer les fonctions jusqu'à ce que les infirmités d'un âge avancé le forcassent de renoncer aux fonctions publiques. Il se retira alors dans une paisible retraite, et mourut à Charlestown en 1805, âgé de soixante-seize ans. Ses services honorables furent encore surpassés par ses vertus privées, son intégrité et surtout son désintéressement. On doit à ce brave militaire des *Mémoires* sur la révolution d'Amérique dans la Caroline septentrionale et méridionale, et dans la Géorgie.

MOURAD-BEY, célèbre chef de mamelucks en Egypte, etc.

Né à......, et enfant de tribu, comme tous les mamelucks. Il montra dès sa jeunesse beaucoup de courage et des talens militaires peu ordinaires; et parvint enfin, après beaucoup de ruses et d'adresse, au rang de bey, ou chef de mamelucks. Il se concerta en 1776 avec Ibrahim, autre bey, pour secouer le joug des Turcs; mais dès qu'ils se furent emparés de l'autorité, leur ambition ne connut plus de bornes, et ils furent souvent prêts à se la disputer les armes à la main. Cependant ils finirent par partager la puissance, et ils en jouissaient assez paisiblement, d'accord avec les autres beys, et secondés par leur milice, qui ne laissait plus qu'une vaine ombre de puissance à la Porte, et un vain titre au pacha que cette dernière y entretenait, lorsque Napoléon débarqua en Egypte. Il eut d'abord ces deux ennemis à combattre, quoiqu'ils fussent loin de lui opposer la même résistance. En effet, Ibrahim se contentant de livrer quelques escarmouches et de fomenter des mouvemens partiels, fut toujours errant sur la rive droite du Nil, et se retira tantôt en Syrie, tantôt chez les Arabes, tandis que Mourad au contraire se présenta partout où il y

avait des Français à repousser, et ne cessa de les combattre pendant leur séjour en Egypte; ce fut lui surtout qui, rassemblant les mameluks et toutes les troupes des beys, se porta contre Napoléon dès qu'il le sut débarqué. Son corps d'armée, battu d'abord le 6 juillet 1798, à Rahmanieh sur le Nil, fut encore repoussé le 13 à Chebreisse, d'où Mourad se retira sur le Caire : il perdit aussi le 21 la bataille d'Embabé ou des Pyramides, qui lui coûta presque toute son artillerie, ses chameaux et ses bagages. Après cet échec, qui ne lui laissait pour le moment aucun espoir de succès, il s'enfuit vers la Haute-Egypte; et Ibrahim, qui avait suivi et secondé faiblement ses mouvemens avec un corps sur la rive droite du Nil, se retira dans le désert de Syrie. Harcelé bientôt par l'infatigable Desaix, Mourad lui opposa aussi la plus grande activité; toujours battu et constamment repoussé, il ne cessait de rassembler de nouvelles forces pour réattaquer son vainqueur: et ce ne fut qu'à la fin d'octobre que le général français parvint, après la bataille de Sédiman dans le Fayum, à l'éloigner des bords du Nil et à s'ouvrir l'entrée de la Haute-Egypte. Mourad continua d'inquiéter les Français par de continuelles escarmouches; et lorsque Napoléon eut été repoussé de Syrie (en juillet 1799), ce bey tenta, dans l'espoir de seconder la descente que hasarda alors la flotte turque, une expédition par le Fayum, tandis qu'il envoyait un renfort à Ibrahim, qui repassait vers Gaza : cette entreprise n'ayant pas été plus heureuse que les autres, il regagna la Haute-Egypte. C'était là où il réparait ses pertes, rassemblait, réorganisait ses forces; et sitôt qu'il se sentait en état de reprendre l'offensive, il cherchait à se rapprocher du Caire, où les Français venaient alors le combattre. La longue vallée dans laquelle descend le Nil était ordinairement le champ de bataille des deux partis; Mourad, qui connaissait toutes les routes du désert, quoique toujours battu, parvenait aussi toujours à s'échapper suivi d'un petit nombre de cavaliers excellens, avec lesquels il reparaissait ensuite dans les lieux où les vainqueurs ne l'attendaient pas. Cette guerre de chicane, employant beaucoup de troupes devenues utiles à l'armée française, empêchait de tirer de la Haute-Egypte des ressources pour la nourrir et payer ses dépenses; aussi Kléber, après le départ de Napoléon, remplit-il ces deux objets par la paix qu'il conclut avec Mourad-Bey. Ce dernier, qui s'était fait rejoindre par presque tous les beys, inquiétait beaucoup alors le général français; mais il consentit néanmoins à devenir son tributaire pour les provinces qu'il se réserva. Mourad haïssait les Osmanlis et redoutait leurs vengeances; cependant, quoique sa politique était de ménager tous les partis, son traité avec Kléber le liait tellement au sort de l'armée française qu'après la mort de ce général il envoya un de ses officiers à Menon, pour lui faire connaître le plan de campagne des Anglo-Turcs, ainsi que les propositions du grand-visir, et lui offrir ses secours, que l'imprudent Menon refusa. Lorsque l'armée anglaise fut débarquée, le général Belliard, forcé de rappeler les troupes qui occupaient une partie de la Haute-Egypte, invita Mourad-Bey à descendre avec ses mameluks; le bey, qui voulait auparavent s'assurer de la tournure que prendraient les affaires, effectua ce mouvement, mais avec lenteur, et motiva habilement ce retard sur une peste horrible qui dévastait alors ses provinces. Il garda ensuite une espèce de neutralité pour s'arranger avec le vainqueur, et avait déjà appris les premiers succès des Anglais, lorsqu'il reçut les agens envoyés par eux pour le presser d'unir ses intérêts aux leurs. Ennemi juré des Turcs, il espérait tirer quelque avantage de la protection de leurs alliés; mais ses projets éventuels n'influèrent nullement sur sa conduite, et il témoigna aux Français, jusqu'à sa mort, un attachement toujours égal. Leurs revers, et l'inquiétude qu'il concevait de son sort futur, l'affectèrent très-vivement; les chagrins altérèrent sa santé, et une attaque de peste l'enleva le 22 avril 1801, après trois jours de maladie. On ne manqua pas dans le temps d'attribuer sa mort à des causes violentes; et l'on prétendit même qu'il avait été empoisonné dans une tasse de café par sa maîtresse; mais aucune de ces assertions ne fut prouvée depuis, et il est plus probable que Mourad succomba victime d'un fléau qui à cette époque étendait encore ses ravages sur une grande partie de l'Egypte.

MOURADGEA-D'OHSSON (*N.*), célèbre littérateur turc, etc.

Né à Constantinople de parens d'ori-

gine grecque. Il fut attaché de bonne heure à la légation de Suède près la Porte-Ottomane, et mérita ensuite, par ses talens et ses services, de parvenir successivement aux fonctions de chargé d'affaires, de ministre plénipotentiaire, et enfin d'envoyé extraordinaire : il fut aussi decoré de l'ordre de Wasa. Dès sa jeunesse, M. d'Ohsson s'était tracé le plan qu'il a suivi tout le reste de sa vie, et il partagea constamment son temps entre ses devoirs et ses études. A vingt-deux ans il possédait déjà les divers dialectes orientaux, et lisait dans leur langue originale les Annales ottomanes : c'est alors qu'il se proposa d'écrire le règne de Sélim II ; puis embrassant bientôt une plus vaste carrière, il conçut le plan d'un tableau général de l'empire ottoman, et se livra sans réserve à l'exécution de cette entreprise. Il parvint aussi à acquérir des connaissances certaines sur les usages, les mœurs de Turquie, les pratiques intérieures du sérail, de la mosquée et des familles; et se rendit à Paris en 1761, pour mettre en œuvre ses riches matériaux. En 1788 il fit paraître le premier volume du *Tableau général de l'Empire ottoman*, et publia le second, l'année suivante, avec un égal succès. M. d'Ohsson, qui s'était marié à Paris, quitta cette ville à l'époque de la révolution pour se rendre à Constantinople, où il fut très-bien accueilli par le sultan Sélim III, qui, protégeant ses travaux, ordonna que tous les dépôts lui fussent ouverts. Il fit un second voyage à Paris quand la tranquillité fut rétablie en France, et y trouva à peine quelques vestiges de sa fortune; mais il supporta courageusement ces pertes, et se livrant au travail avec une ardeur nouvelle, il se retira à la campagne, où il termina un corps d'ouvrage complet sur l'Empire ottoman, divisé en trois parties, sous les titres de *Tableau historique de l'Orient ; Tableau général de l'Empire ottoman*, qui fut suivi de l'*Histoire de la Maison ottomane* depuis Osman I[er] jusqu'au sultan mort en 1758. M. d'Ohsson allait jouir du fruit des travaux de sa vie entière, lorsque la mort vint le saisir en 1807. On n'eut pas moins à regretter les qualités de son cœur que les lumières de son esprit, et surtout ses connaissances profondes.

MOUSSON (*N.*), secrétaire d'état suisse, chancelier fédéral, etc.

Il était employé dans le gouvernement des cantons à l'époque de l'invasion des Français en Suisse en 1798, et montra des dispositions si favorables à leur cause, qu'il devint, sous leur influence, secrétaire d'état de la nouvelle république helvétique. Cependant il refusa ensuite de seconder les projets du directeur Laharpe, qui voulait exécuter contre ses collègues un dix-huit brumaire, et fit même échouer ses desseins en les faisant connaître aux autres membres du directoire et au corps législatif suisse. Nommé, à la suite de cette révolution de cabinet, secrétaire-général de la commission exécutive qui remplaça le directoire, M Mousson fut néanmoins arrêté au mois de juin 1800, à la suite d'un autre mouvement politique, et ne dut sa liberté qu'aux nouvelles institutions adoptées alors par les cantons. Il fut de nouveau employé dans le gouvernement en qualité de chancelier de la confédération; et ayant, à la fin de 1808, fait insérer dans les nouvelles helvétiques un article relatif à l'arrestation de l'abbé de Saint-Urbain, il fut mis aux arrêts par l'autorité suprême du canton de Lucerne, à qui cet article avait déplu. Mais le landamann protesta aussitôt contre cet acte de rigueur, en prétendant que le chancelier n'était responsable de sa conduite envers aucun canton particulier, et ordonna à la garde de se retirer sur-le-champ de l'hôtel de la chancellerie. Cette disgrace momentanée valut à M. Mousson, au mois de juin 1809, les suffrages unanimes de dix-huit cantons pour sa conservation dans l'emploi de chancelier fédéral : le seul canton de Lucerne, qui en était l'auteur, refusa de prendre part à l'élection. Continué depuis lors dans ses fonctions, il fut aussi décoré en 1817 de l'ordre de l'Aigle-Rouge de Prusse, en récompense de services rendus par lui à la cause de la coalition; puis réélu de nouveau chancelier fédéral à la fin de 1818.

MOYSE (*N.*), général noir à Saint-Domingue, etc.

Né sur l'habitation de M[me] d'Héricourt. Il avait à peine vingt ans lorsque l'insurrection commença dans cette colonie, où sa bonne mine et son courage le firent bientôt distinguer parmi ses camarades. Le général Jean-François lui donna d'abord le commandement en chef du quartier du Dondon; mais Moyse s'attacha bientôt à Toussaint-Louverture, qui le fit un de ses lieutenans, et

lui donna successivement le grade de général de brigade en 1797, puis celui de général de division en 1800. Moyse, qui avait senti de bonne heure la nécessité de s'instruire pour mériter la considération des Européens, avait appris à lire et à écrire au milieu des camps, et tenait un journal de tout ce qui lui arrivait. Cependant le despotisme et les usurpations de Toussaint lui déplurent, et il s'en expliqua avec si peu de ménagement que ses rivaux devinrent ses délateurs auprès du général en chef. Les esprits s'aigrirent, tout rapprochement se trouva impossible, et Toussaint, soupçonneux et jaloux, instruit d'ailleurs que Moyse avait eu des conférences secrètes avec des Français qui passaient en Europe, et auxquels on croit qu'il avait confié sa résolution de seconder les forces qu'on voudrait envoyer à Saint-Domingue, sacrifia ce jeune homme à son ambition, et le fit périr à la bouche d'un canon, après l'avoir fait condamner, au Port-au-Prince, par une commission militaire, comme l'un des instigateurs de la révolte qui éclata le 21 décembre 1801.

MOZART (*Jean-Chrysostôme-Wolfgang-Théophile*), célèbre compositeur allemand, etc.

Né en 1756 à Salsbourg, où son père était musicien. A peine Mozart commençait-il à parler qu'il essayait déjà de tirer d'un clavecin des sons qui s'accordassent ensemble. Il reçut les premières leçons de son père à l'âge de trois ans, et apprit avec la plus grande facilité des menuets et d'autres morceaux à sa portée. A l'âge de quatre ans, il jouait des petits morceaux de sa composition, et se fit entendre dans des concerts publics dès sa sixième année. Conduit ensuite à Vienne par son père, Mozart, à peine entré dans sa septième année, joua devant François Ier. L'empereur, surpris de la facilité de son jeu, lui dit, pour l'éprouver, qu'il n'y avait pas grande adresse à jouer sur un clavecin découvert et dont on voyait les touches devant soi, et qu'il faudrait savoir faire la même chose sur un instrument couvert par un drap. Mozart voulut être mis à l'épreuve sur-le-champ, et joua avec la même vitesse et tout aussi nettement à travers le drap. C'est en 1763 qu'il vint pour la première fois à Paris, avec son père et une sœur également virtuose, et on se souvient encore de la sensation qu'ils y firent : Mozart, âgé de sept ans, fit alors imprimer deux ouvrages qu'il venait de composer. Il fut de là en Angleterre, en Hollande et dans les Pays-Bas; retourna à Vienne en 1768, et joua devant l'empereur Joseph II, qui lui voua dès lors une affection particulière. Dans un voyage en Italie, il étonna les plus grands maîtres par la perfection de son jeu, et nota, en rentrant de l'église de Saint-Pierre à Rome, une grande musique qu'il y avait entendue. A Naples, des amateurs prétendirent que son talent était l'effet d'un sortilége attaché à une bague qu'il portait au doigt : il ôta alors la bague et continua d'enchanter son auditoire. En 1777 il revint à Paris, où l'on chercha à le retenir; mais la mort de sa mère le rappela dans sa patrie, et bientôt après il fut nommé maître de la chapelle impériale à Vienne. Dès lors il se livra tout entier à la composition de ses opéras, dont les plus connus sont : l'*Enlèvement du Sérail; le Mariage de Figaro; Don Juan; Cosi fan tutte; la Flûte enchantée; le Directeur de Spectacle; la Clémence de Titus*; et enfin *Idoménée*. Il n'aimait pas à parler de ses ouvrages, et s'il en parlait ce n'était jamais qu'en quelques mots. Il dit un jour, au sujet de Don Juan : « Cet opéra » n'a pas été composé pour le public » de Vienne; il convenait mieux à celui » de Prague; mais au fond je ne l'ai » fait que pour moi et mes amis. » Mozart a composé aussi des *sonates*, des *symphonies*, et d'autres morceaux de musique généralement admirés : son *Requiem* est regardé par les Allemands comme le chef-d'œuvre de ce compositeur. L'histoire de ce *requiem* est trop singulière pour ne pas trouver place ici. Un jour que Mozart était dans ses rêveries mélancoliques, il entendit un carrosse s'arrêter à sa porte; on lui annonce un inconnu, qui demande à lui parler. On le fait entrer; c'était un homme d'un certain âge, qui avait toutes les apparences d'une personne de distinction. « Je suis chargé, dit l'inconnu, par un homme très-considérable, de venir vous trouver. » — « Quel » est cet homme, interrompit Mozart? » — « Il ne veut pas être connu. » — « A la » bonne heure; et que désire-t-il? » — » Il vient de perdre une personne qui » lui était bien chère, et dont la mé» moire lui sera éternellement précieuse;

» il veut célébrer tous les ans sa mort » par un service solennel, et il vous prie » de composer un *requiem* pour ce ser» vice.» Mozart se sentit vivement frappé de ce discours, du ton grave dont il était prononcé, et surtout de l'air mystérieux qui semblait répandu sur toute cette aventure : la disposition de son ame fortifiait encore ces impressions. Il promit de faire le *requiem*, et l'inconnu continua : « Mettez à cet ouvrage tout » votre génie; vous travaillez pour un » connaisseur en musique. » — « Tant » mieux. » — « Combien de temps de» mandez-vous? » — « Quatre semaines. » — « Eh bien! je reviendrai dans quatre » semaines. Quel prix mettez-vous à » votre travail? » — « Cent ducats. » L'inconnu les compta sur la table et disparut. Mozart reste plongé quelques momens dans de profondes réflexions, puis tout à coup demande une plume, de l'encre, du papier, et, malgré les remontrances de sa femme, il se met à écrire. Cette fougue continua plusieurs jours; il travailla jour et nuit et avec une ardeur qui semblait augmenter en avançant; mais son corps ne put résister à cet effort; il tomba un jour sans connaissance, et fut obligé de suspendre sa composition. Peu de temps après sa femme cherchant à le distraire des sombres pensées qui l'occupaient, Mozart lui dit brusquement : « Cela est » certain, ce sera pour moi que je ferai » ce requiem; il servira à mon service » mortuaire. » Rien ne put le détourner de cette idée, et il continua de travailler à son requiem comme Raphaël travaillait à son tableau de la Transfiguration, frappé aussi de l'idée de sa mort. Mozart sentait ses forces diminuer chaque jour, mais son ouvrage avançait lentement. Les quatre semaines qu'il avait demandées s'étant écoulées, il vit un jour entrer chez lui l'inconnu : « Il m'a » été impossible, dit Mozart, de tenir » ma parole. » — « Ne vous gênez pas, » dit l'étranger; quel temps faut-il en» core? » — « Quatre semaines; l'ouvrage » m'a inspiré plus d'intérêt que je ne » le croyais, et je l'ai étendu beaucoup » plus que je ne le voulais. » — « En ce » cas, il est juste d'augmenter les ho» noraires; voici cinquante ducats de » plus. » — « Monsieur, dit Mozart, tou» jours plus étonné, qui êtes-vous donc? » — « Cela ne fait rien; je reviendrai dans » quatre semaines. » Mozart envoya sur-le-champ un de ses domestiques pour suivre cet homme singulier et savoir où il s'arrêterait; mais le domestique vint rapporter qu'il n'avait pu retrouver la trace de l'inconnu. Le pauvre Mozart se mit dans la tête que cet inconnu n'était pas un être ordinaire, qu'il avait sûrement des relations avec l'autre monde, et qu'il lui était envoyé de là-haut pour lui annoncer sa fin prochaine : il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à son requiem, qu'il regarda bientôt comme le monument le plus durable de son talent. Pendant ce travail il tomba plusieurs fois dans des évanouissemens fâcheux; enfin l'ouvrage fut achevé avant les quatre semaines. L'inconnu revint au terme convenu; Mozart n'était plus : ce grand compositeur avait terminé sa carrière le 5 décembre 1792, à l'âge de trente-six ans.

MUIR (*Thomas*), l'un des chefs révolutionnaires écossais, etc.

Issu d'une honnête famille. Il se mit en 1792 à la tête de la conspiration qui eut lieu en Ecosse à cette époque, et devint membre de la convention nationale qui s'assembla ensuite à Edimbourg. Condamné par le tribunal d'Ecosse à un bannissement de quatorze années à Botany-Bay, c'est en vain que lord Stanhope, secondé par MM Fox et Shéridan, s'efforça de prouver, le 31 janvier 1794, à la chambre des pairs, que ce jugement était injuste, cruel et illégal, Thomas Muir n'en fut pas moins déporté. Le comité de salut public chercha aussi à le soustraire à cette peine, en faisant croiser pour intercepter la frégate qui le portait; mais elle échappa aux Français, et Muir arriva enfin et malgré lui au lieu de son exil. Cependant il vint ensuite à bout de s'échapper sur un bâtiment américain, et il revenait en Europe, sur une frégate espagnole, lorsqu'il fut pris par les Anglais, qui, ne l'ayant pas reconnu parce que les blessures qu'il avait reçues dans le combat avant de se rendre l'avaient rendu méconnaissable, l'échangèrent sur-le-champ, et il débarqua en Espagne, où il se remit de ses blessures. Le directoire de France, après sa paix avec l'Autriche, ayant songé à faire une expédition en Angleterre, il appela Muir à Paris, comme un homme propre à le seconder dans ses projets contre le gouvernement anglais; mais l'Ecossais y mourut au mois de janvier 1799, des suites de ses blessures.

MULGRAVE (lord *Constantin-Phi-*

lippe), membre du parlement d'Angleterre, pair, etc.

Né en 1746, et fils aîné du lord Mulgrave et de la fille du comte de Bristol. Il hérita en 1775 de son titre en Irlande, et fut créé pair d'Angleterre en 1790. Ce seigneur entra fort jeune au service, et devint capitaine de vaisseau en 1765. Nommé à l'élection générale de 1768 membre du parlement pour le comté de Lincoln, il défendit avec beaucoup de zèle la cause du peuple dans plusieurs questions importantes, particulièrement celle des libelles et celle de l'élection de Westminster : il publia aussi, à l'occasion de cette dernière, une brochure intitulée : *Lettre d'un membre du parlement à ses commettans, sur les derniers procédés de la chambre des communes, relativement à l'élection de Middlesex*. Lord Mulgrave, qui n'était pas moins bon mathématicien qu'excellent navigateur, partit ensuite avec un vaisseau pour faire des découvertes au pôle septentrional, dont il publia depuis la relation, et mourut en 1792, dans sa quarante-sixième année.

MULGRAVE (lord, comte), pair d'Angleterre, ministre d'état, grand-maître de l'artillerie, etc.

Né en 1770, et fils du précédent. Il devint pair de la Grande-Bretagne en 1793; se voua dès lors à la défense des ministres, et vota généralement en faveur des mesures politiques présentées par eux. Il faisait même partie du ministère anglais avec M. Pitt, lorsqu'il vanta avec beaucoup de chaleur, à la rentrée du parlement de 1806, les opérations du gouvernement, relativement à la troisième coalition contre la France, dont il attribua les malheureux résultats à la précipitation avec laquelle l'Autriche avait commencé les hostilités avant le moment convenu. Il donna ensuite sa démission au moment des changemens opérés dans le ministère par la mort de son ami William Pitt; fit alors à son tour partie de l'opposition, et s'éleva constamment contre les projets de M. Fox et de ses collègues. A la mort de cet homme célèbre le comte Mulgrave redevint premier lord de l'amirauté, et changea encore une fois de banc dans la chambre des pairs, où il appuya, comme de raison, l'adresse présentée au roi à la rentrée parlementaire de 1807, dans laquelle on remarquait principalement les reproches dirigés contre l'ancien ministère, pour avoir proposé le bill d'émancipation des catholiques. On le vit encore, le 27 mai 1808, parler avec une sorte de violence contre cette mesure, et reprocher même au lord Grenville le silence qu'il avait gardé à leur égard lorsqu'il était ministre. En 1809 il alla présider au départ de l'expédition anglaise pour l'Ile de Walcheren, qu'il eut ensuite beaucoup de peine à justifier contre les attaques de l'opposition, et quitta sa place de lord de l'amirauté en 1810, pour celle de grand-maître de l'artillerie, devenue vacante par la démission forcée du comte de Chatam. La mort de M. Perceval en 1812, et la recomposition du ministère à cette époque, ne changèrent rien à la situation politique du lord Mulgrave, qui resta maître-général de l'artillerie, emploi qu'il possédait encore en 1819, avec la qualité de membre du conseil privé.

MULLER (*Jean*), célèbre historien suisse, et conseiller d'état westphalien, etc.

Né en 1752 à Schaffouse, où son père était pasteur d'une église succursale, et remplissait une chaire de professeur d'hébreux, le jeune Muller, après ses premières études, se rendit à Gœttingue, à l'âge de dix-huit ans, pour y prendre des leçons de théologie. La connaissance qu'il y fit du savant Walch lui inspira ensuite le goût de l'histoire; et se trouvant bientôt encouragé à écrire, par M. Schloezer, Muller commença une dissertation critique sur la guerre des Cimbres. Ce début, conforme à son inclination, lui fit abandonner entièrement les études théologiques auxquelles on l'avait d'abord destiné; et, de retour dans sa famille, après deux ans d'absence, il y acheva son ouvrage sur la guerre cimbrique, qui fut imprimé à Zurich en 1772, sous le titre de *Bellum cimbricum*. Il commença aussi à rassembler des matériaux pour l'Histoire de la Suisse, et devint un des collaborateurs de la *Bibliothèque germanique* qui se publiait à Berlin. Le canton de Schaffouse, qui le nomma alors professeur de grec, lui offrit les secours et les renseignemens qui lui étaient nécessaires pour son *Histoire de Suisse*, et il consuma huit ou neuf années dans les recherches relatives à ce travail, en se nourrissant surtout de la lecture des grands historiens anciens et modernes. S'étant rendu ensuite à Genève, où il

fit la connaissnace du célèbre Tronchin, qui le chargea de l'éducation de ses enfans, il se retira, un an après, avec M. Kenloch, jeune Américain, son ami, dans une maison de campagne sur le coteau de Chambéry, où ils résidèrent ensemble jusqu'aux troubles d'Amérique, se livrant à l'étude, et jouissant tour à tour de la société du célèbre naturaliste Bonnet et de celle de Voltaire. Bientôt le désir de la célébrité porta Muller à ouvrir un cours d'histoire à Genève, où ses leçons furent suivies avec empressement; et lorsqu'il eut achevé son second cours, il publia la première partie de son *Histoire de la Suisse*. Malgré la réputation que devait lui faire dans le monde savant un ouvrage de cette importance, l'auteur ne fut réellement bien apprécié que par ses compatriotes. Il eut en 1781 une entrevue à Berlin avec le grand Frédéric; mais les préventions de ce prince contre la littérature allemande l'empêchèrent de protéger un historien qui avait écrit dans cette langue, et Muller ne retira d'autre profit de son voyage que de s'instruire de la politique et des actions d'un monarque pour lequel il professait un véritable enthousiasme. Après plusieurs voyages, pendant lesquels il travailla à perfectionner son Histoire suisse, il ouvrit un nouveau cours d'histoire à Berne, et toute la jeunesse de ce canton fut avide de s'instruire auprès d'un professeur aussi savant et aussi célèbre. Une correspondance qu'il entretint avec le dernier électeur de Mayence, à l'occasion de la place de bibliothécaire alors vacante à l'université de cette ville, engagea ce prince à solliciter Muller de venir auprès de lui et d'accepter un emploi qui lui assurait une existenc ehonorable; et c'est pendant son séjour à Mayence qu'il publia, outre les premiers tomes de sa nouvelle édition de l'Histoire des Suisses, divers écrits sur l'état de l'Allemagne. En 1793 il vint se fixer à Vienne, où l'empereur lui avait offert de l'emploi; mais des jalousies, de sourdes menées obligèrent bientôt Muller à quitter cette ville pour se rendre une seconde fois à Berlin, où il continua son Histoire jusqu'aux dernières époques du commencement de ce siècle. Des circonstances plus heureuses lui procurèrent ensuite une place de conseiller d'état à la cour de Westphalie; et c'est dans ce poste distingué qu'il termina en 1808 son honorable carrière, âgé seulement de cinquante-six ans.

MULLER (*N.*), lieutenant-général russe, etc.

Né en Suisse, d'où il passa encore fort jeune au service de Russie. Il servit avec succès dans la guerre contre les Turcs, et se couvrit de gloire à la prise d'Oczakow en 1788. Il commandait aussi en 1790 un corps détaché qui gêna singulièrement les mouvemens de l'ennemi; et emporta, au mois d'octobre, le camp retranché des Turcs à Kilianova. Malheureusement il y fut tué à la fin de l'action; et les regrets de toute la Russie, ainsi que les larmes des soldats, honorèrent également sa mémoire.

MURPHY (*Arthur*), doyen des auteurs dramatiques anglais, etc.

Né à Cork en 1727. Il entra d'abord chez un négociant, puis chez un homme de loi; et ne trouvant pas dans ces emplois la route assez rapide pour arriver à la fortune et se faire une réputation, il entreprit un journal, sous le titre de *The Gray's-Inn Journal*, dans le temps que Johnson publiait le *Rambler*. Cet ouvrage, quoique superficiel, eut néanmoins des succès, et procura même à son auteur la connaissance de Johnson, par une singulière circonstance. Murphy était un jour à la campagne, fort inquiet de ce qu'il aurait à faire le lendemain pour remplir le numéro de son journal. « Parbleu! lui dit un de ses » amis, que ne prends-tu un fort joli » conte oriental qui se trouve au Magasin français que j'ai dans ma po» che? » Murphy saisit la proposition, traduit le conte et l'envoie à l'imprimeur. Mais quel est son chagrin lorsque, de retour à Londres, il apprend que le conte qu'il a traduit du français n'était lui-même qu'une traduction du Rambler! Murphy en fit de suite ses excuses à Johnson, qui le reçut avec beaucoup d'indulgence et d'intérêt: leur amitié date de cette époque. Peu d'années après Murphy se mit à composer des pièces de théâtre dont plusieurs eurent un grand succès; il voulut même aussi débuter dans le rôle d'Othello; mais il y fut sifflé. Sa *Fille grecque* est une des tragédies les plus intéressantes du théâtre anglais, et une de celles qu'on représente le plus souvent. Son *Orphelin de la Chine* est fait sur un autre plan que celui de Voltaire, dont il emprunta cependant beaucoup de traits, et qu'il critique néanmoins presque tou-

jours d'une manière injuste. Le style tragique de Murphy n'a pas de force; mais il est noble, simple et élégant. Les meilleures comédies de cet auteur sont : *Tout le monde a tort; l'Ecole des Tuteurs; l'Ennemi de lui-même; le Choix*, etc. Ces pièces, bien intriguées et bien conduites, offrent une peinture assez fidèle des mœurs de la société; cependant on ne peut se dissimuler que l'auteur a montré plus de talent comique dans ses farces que dans ses comédies. Le dialogue en est effectivement plus gai et les situations plus plaisantes : sa meilleure pièce en ce genre est intitulée : *Trois semaines après le mariage.* Murphy a beaucoup imité et souvent copié les auteurs français; et, à l'exemple de la plupart de ses confrères, il ne les cite que pour les dénigrer. Il a traduit aussi toutes les *OEuvres de Tacite;* mais sa traduction manque de précision et de fidélité. Murphy est mort à Brompton en 1805.

MURRAY (*Guillaume* Vans), ministre des Etats-Unis près de la république batave, etc.

Né en 1761 au Maryland. Il alla, après la paix de 1783, étudier les lois au collége du Temple à Londres pendant trois années, temps où parurent les observations du docteur Price, celles de Turgot et de l'abbé Mably sur la constitution des Etats-Unis, qu'il étudia profondément. Il publia ensuite le résultat de ses réflexions dans une brochure qui eut du succès; fit en 1784 un voyage en Hollande, qui lui donna l'occasion d'un nouvel ouvrage contenant le fruit de ses recherches dans ce pays; et ne revint en Amérique qu'après la mort de son père. A son retour il s'attacha au barreau; mais il fut bientôt appelé aux conseils, puis élu membre de la législature de Maryland, et enfin porté, dans trois élections successives, à la chambre des représentans des Etats-Unis, où son éloquence dans les débats le plaçait à côté des Madisson et des Dexter. La considération de sa fortune particulière lui fit refuser une place au congrès; mais son mérite et ses talens ne pouvaient échapper à l'œil observateur de Washington, qui, par un des derniers actes de son administration, nomma Murray ministre des Etats-Unis près la république batave. Les circonstances étaient fort critiques au moment où Murray arriva à la Haie; un mal entendu faisait présager une prochaine rupture entre les Etats-Unis et la France; et l'influence du conseil de Hollande était décisive dans cette affaire. Les talens conciliateurs de Murray assurèrent d'abord l'harmonie entre la Hollande et les Etats-Unis; et des ouvertures de paix entre ce pays et la France furent ensuite faites par lui au gouvernement français, qui signa, le 30 septembre 1800, le traité qui a contribué à la prospérité de l'Amérique. Immédiatement après Murray retourna à Philadelphie, où il arriva en décembre 1801, et se retira alors des affaires publiques pour passer le reste de ses jours dans sa terre de Cambridge, sur la rive orientale du Maryland : il y mourut en décembre 1803, universellement regretté. Murray unissait à son génie, comme homme d'état, une imagination poétique et un goût délicat pour la littérature, les arts et les sciences. Son esprit le portait aussi à considérer gaîment les vices de conduite qui se présentaient à son observation; mais il sut toujours se tenir en garde contre l'esprit de critique, pour lequel il avait d'ailleurs tant de dispositions qu'il ne put quelquefois se dispenser d'en faire un usage blâmable qui lui suscita des ennemis. Sa facilité à écrire égalait la vivacité de son esprit, et ses lettres offrent, par leur élégance, leur simplicité, l'esprit qui y brille et la variété du style, des modèles de correspondance épistolaire.

MURRAY (*Guillaume*), comte de Mansfeld, célèbre pair et chancelier d'Angleterre, etc. (Voyez Mansfeld.)

MUSQUITZ (le marquis don *Ignace* de), ambassadeur espagnol, conseiller d'état, etc.

Issu d'une famille noble originaire de la Navarre. Il fit d'excellentes études; cultiva avec succès les belles-lettres, et s'attacha particulièrement ensuite à approfondir les combinaisons profondes de la diplomatie. Après avoir été successivement ministre d'Espagne dans diverses cours, où il se fit généralement estimer, il fut nommé ambassadeur à celle de France, et s'y concilia les suffrages des gens de bien. Il passa de là à d'autres missions diplomatiques dans le nord de l'Europe, et se trouvait à Madrid à l'époque de l'avénement au trône d'Espagne et des Indes de Joseph Napoléon, qui l'appela près de lui en qualité de conseiller d'état le 8 mars

1809. Le marquis de Musquitz se prononça hautement en faveur du nouveau souverain, dont il seconda toutes les mesures politiques; et fut décoré, en décembre de la même année 1809, du cordon de commandeur de l'ordre Royal d'Espagne : il mourut quelques années après, regretté des personnes qui avaient été à portée d'apprécier ses talens et surtout ses excellentes qualités.

MUSTAPHA, grand-visir turc, etc. Il fut d'abord chargé d'emplois obscurs dans le sérail; obtint ensuite divers commandemens plus ou moins importans, et devint enfin premier ministre ou grand-visir de l'empire ottoman. Il entreprit en 1799 et 1800 de chasser les Français de l'Égypte; et, secondé de l'expédition anglaise, il livra sans succès plusieurs combats aux vainqueurs de l'Europe. Convaincu alors que la force serait encore inutile long-temps contre de pareils adversaires, il entra en négociation avec Kléber pour amener l'évacuation de cette contrée sans effusion de sang; mais la rupture du traité del-Arish par les Anglais lui ayant remis les armes à la main, il fut blessé grièvement, et périt dans le combat, qui eut lieu bientôt après, entre les troupes françaises et turques.

MUSTAPHA-BAYRACTAR, célèbre ayan, ou pacha de Rutschuck, grand-visir ottoman, etc.

Né à Rasgad, de pauvres cultivateurs qui l'élevèrent dans leur condition. Il se livra d'abord à l'agriculture, qu'il abandonna ensuite pour le commerce des chevaux, et cessa presque aussitôt cet état peu digne de son courage, pour s'enrôler sous les drapeaux du pacha de sa province. Il se distingua singulièrement par ses talens et sa bravoure en différentes occasions, et acquit le surnom de *Bayractar*, pour avoir repris sur l'ennemi un étendard dont il s'était emparé, et l'avoir conservé malgré ses nombreuses blessures et la supériorité de ses adversaires. Cette action, qui fut connue de toute l'armée, lui procura la confiance du brave Tersanik-Oglou, pacha de Rustchuck, qu'il accompagna depuis dans toutes ses campagnes, notamment dans celles contre Passawan-Oglou, et auquel il succéda enfin en 1804. Doué d'un grand courage et surtout d'un caractere ferme, Mustapha fut indigné de l'abaissement où se trouvait réduit l'Empire ottoman par l'audace de ses voisins, et arma un corps considérable à la nouvelle de l'invasion des Russes dans la Moldavie en 1806. Il combattit différentes fois le général Michelson, qu'il ne put néanmoins empêcher d'entrer dans Bucharest le 24 décembre; mais il prit sa revanche l'année suivante d'une manière complète, en détruisant à Musahib-Kiou une partie de l'armée russe; il envoya à Constantinople, pour preuve de sa victoire, des têtes et des oreilles coupées aux vaincus. La révolte des janissaires de l'armée de Valachie et la décapitation du grand-visir l'ayant pourvu du commandement en chef des troupes ottomanes, Mustapha marcha de nouveau contre les Russes; et peut-être la fortune allait-elle encore seconder son audace, lorsqu'une nouvelle révolution du sérail l'appela à Constantinople, où il fut nommé séraskier, ou général de cavalerie, au mois d'août 1807. Pénétré d'attachement pour le sultan Sélim qu'on venait de déposer, il dissimula d'abord ses sentimens afin de pouvoir mieux servir ce prince; mais à peine l'armistice avec les Russes fut-il conclu que, sous le prétexte de marcher contre les Serviens, il fit des dispositions militaires qui le rapprochèrent peu à peu du grand-visir, campé à Andrinople. Mustapha se rendit ensuite maître de son camp, autant par force que par adresse, et le força à marcher sur Constantinople pour y rétablir le malheureux Sélim. Il fit néanmoins parade ostensible de son respect pour le sultan régnant, ce qui ne l'empêcha pas de faire étrangler, en passant et d'une manière secrète, les commandans des forteresses du Bosphore, qu'il remplaça par des hommes dévoués; déposa le muphti et les ulémas qui étaient contraires à ses projets, et se porta sur le sérail, redemandant hautement Sélim pour le couronner de nouveau : un instant de résistance donna le temps aux bourreaux d'étrangler l'infortuné prince, dont le cadavre fut jeté aux pieds de Bayractar. Celui-ci versa d'abord des larmes sur le corps de son malheureux maître; mais il reprit bientôt toute sa fureur contre ceux qui l'avaient sacrifié à leur ambition; et après avoir ordonné la déposition du sultan, auteur ou instrument de ce crime, et son remplacement par le cousin de Sélim, il fit punir les conseillers et les exécuteurs du meurtre de ce dernier. Après cet événement, qui eut lieu au mois d'août 1808, Mustapha,

devenu grand-visir, s'occupa activement de l'organisation de l'armée, qu'il augmenta considérablement. Il commanda aux pachas avec une fermeté qui n'était pas ordinaire à ses prédécesseurs, et introduisit dans l'armée turque la méthode et les armes européennes. Non content de ces innovations, qui ajoutaient chaque jour des mécontens au nombre de ses ennemis, il voulut encore supprimer le corps redoutable des janissaires, et les enrôler dans les *seymens*; mais il ne tarda pas à porter la peine de son imprudence; car, dès le 10 novembre 1808, des troupes arrivant des Dardanelles et de la Romélie portèrent au comble les agitations qui se manifestaient déjà dans Constantinople. En effet, des combats partiels s'engagèrent bientôt entre elles et la nouvelle milice (les seymens) que Bayractar secondait de son courage et de ses talens; Mustapha, battu sur les points où il n'était pas, quoiqu'on le vît presque partout à la fois, céda enfin la place après plusieurs jours de résistance, et se retira dans le sérail, où il soutint un siege vraiment héroïque. C'est là qu'après avoir épuisé toutes les ressources que pouvaient lui fournir sa grande ame et son mâle génie, et se voyant sur le point de tomber vivant entre les mains de ses féroces ennemis, il se fit sauter le 16 novembre, et entraîna dans sa chute une foule de malheureux acharnés à sa perte, et méconnaissant ses généreuses intentions en faveur de leur patrie commune.

MUTHEL (*Jean-Godefroi*), organiste allemand, etc.

Né à Mœllen dans le duche de Saxe-Lauenbourg, où son père, organiste lui-même, commença de lui apprendre le clavecin; on l'envoya, dès qu'il fut parvenu à l'âge de six ans, à Lubeck, chez le célèbre Paul Kuntz, pour y continuer l'étude du clavecin et celle de la composition, dont il s'occupa jusqu'à l'âge de dix-sept ans, qu'il obtint la place de musicien de chambre et d'organiste de cour du duc de Mecklenbourg Schewerin: on lui confia en même temps l'enseignement du prince héréditaire Louis et de la princesse Amalie sa sœur. Quelques années après le duc lui donna la permission de visiter d'autres cours, en lui conservant sa place et ses appointemens. Le but principal de ses voyages fut de jouir des leçons du célèbre Sébastien Bach à Leipzig, et de se perfectionner, sous sa direction, dans les autres branches de sciences qui ont rapport à la musique. Bach le reçut très-favorablement, et Muthel profita de ses leçons jusqu'à sa mort, époque à laquelle il alla demeurer, pendant quelque temps, à Naümbourg. Il se rendit de là à Dresde, où il visita assiduement les églises, l'opéra et les concerts; et son séjour dans cette capitale donna même à son goût une direction nouvelle et meilleure. Après son départ de Dresde, il rechercha les grands virtuoses de ce temps dans les autres villes, et vint enfin à Berlin, où il s'attacha de nouveau à son ancien ami Emmanuel Bach fils, alors musicien de chambre du roi. Il retourna enfin à la cour de Mecklenbourg, pour y exercer les connaissances étendues qu'il avait acquises pendant ses voyages; mais il n'y retrouva plus les mêmes agrémens. Ce changement lui fit naître le désir de s'en éloigner, et il saisit à cet effet l'occasion qui se présenta au bout de deux ans de se charger de la direction de la petite chapelle de M. Vittinghof, conseiller intime de l'empereur de Russie. Deux autres années après il obtint l'expectance de la place d'organiste à l'église principale de Riga, qu'il occupait encore au moment de sa mort, arrivée à la fin du dix-huitième siècle. Ses ouvrages sont tellement remplis d'idées neuves, de goût, d'agrément et d'art, que Burney n'hésitait pas à les compter parmi les meilleures productions de nos jours. On doit regretter seulement que des scrupules dont les compositeurs modernes savent s'affranchir si bien, joints au principe de ne travailler que dans ses momens de bonne humeur, aient empêché Muthel de composer et de publier plus d'ouvrages.

MUZIO-GALLO (*Nicolas*), cardinal, évêque de Viterbe, etc.

Né à Osima le 17 avril 1721. Il embrassa l'état ecclésiastique, dans lequel il se fit remarquer par ses vertus et son humanité; devint assez tard évêque de Viterbe, et fut ensuite agrégé au sacré collége, en qualité de cardinal, au mois de mai 1785. Lorsque le général Kellermann assiégeait sa ville épiscopale en 1800, le peuple en fureur menaça de massacrer trente Français qui s'y trouvaient renfermés; mais le cardinal Muzio leur donna asile dans son palais, harangua la populace, et parvint enfin à l'apaiser par le seul ascendant de son

âge et de ses vertus. Il dit ensuite à ceux dont il venait d'être le libérateur : « Souvenez-vous du vieillard de Viterbe, il priera Dieu pour vous; mais il vous défend de parler du faible service qu'il a eu le bonheur de vous rendre. » Ce n'est en effet qu'après la mort de cet homme généreux, arrivée peu de mois après, que M. Méchin, depuis préfet des Landes, lequel se trouvait au nombre de ceux qui lui devaient la vie, a fait connaître son bienfaiteur dans une notice publiée en 1802.

MYELSKY (*N.* de), *le Nestor* des généraux polonais, etc.

Né en 1713, dans les environs de Posen, d'une famille noble de ce palatinat. Il prit très-jeune le parti des armes sous les drapeaux russes; passa ensuite au service de Saxe, où il se distingua en différentes occasions, et devint lieutenant-général des armées polonaises quand Stanislas-Auguste monta sur le trône des Jagellon. Trop âgé alors pour jouer un rôle dans les troubles qui âgitèrent depuis sa malheureuse patrie, le général Myelsky vit avec douleur les déchiremens qui en furent la suite, et mourut au mois de juillet 1818, âgé de cent cinq ans, dans sa terre de Wiski, au grand duché de Posen, où il s'était retiré depuis longtemps : il se trouvait, à l'époque de sa mort, le plus ancien des généraux polonais.

FIN DU PREMIER VOLUME.



